This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

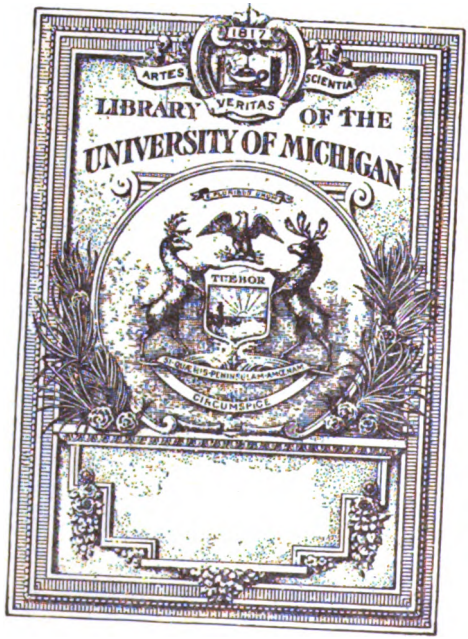
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

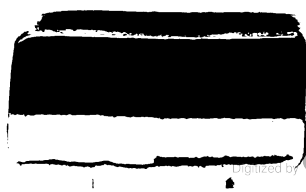
Théâtre complet

François-Victor Hugo, Joseph Barthélemy Fort

Digitized by Google



THE GIFT OF
Professor
John Arthos



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THÉATRE COMPLET

DE

SHAKESPEARE

TRADUCTION DE FRANÇOIS-VICTOR HUGO

INTRODUCTION, NOTICES ET NOTES

PAR

J. B. FORT

TOME TROISIÈME

CLASSIQUES GARNIER

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Théâtre Complet

Digitized by Google

THE

WORKS

OF

SHAKESPEAR.

VOLUME *the* THIRD.

LONDON:
Printed for J. TONSON in the *Strand.*
MDCCXXVIII.

Digitized by Google

William Shakespeare

Théâtre Complet

Traduction de François-Victor Hugo

Tome III

Éditions Garnier Frères
6, Rue des Saints-Pères, Paris

Digitized by Google

822.8
S53
tH89
v.3

Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
© Garnier Frères 1964

Digitized by Google

34366

Introduction, notices et notes

par

J.-B. Fort

Professeur à la Sorbonne

Édition illustrée

Digitized by Google

Digitized by Google

CE VOLUME CONTIENT :

MESURE POUR MESURE

OTHELLO

LE ROI LEAR

MACBETH

ANTOINE ET CLÉOPATRE

CORIOLAN

TIMON D'ATHÈNES

PÉRICLÈS

CYMBELINE

LE CONTE D'HIVER

LA TEMPÊTE

HENRY VIII

Digitized by Google

Digitized by Google

B. N. Estampes Cl. Lalanne

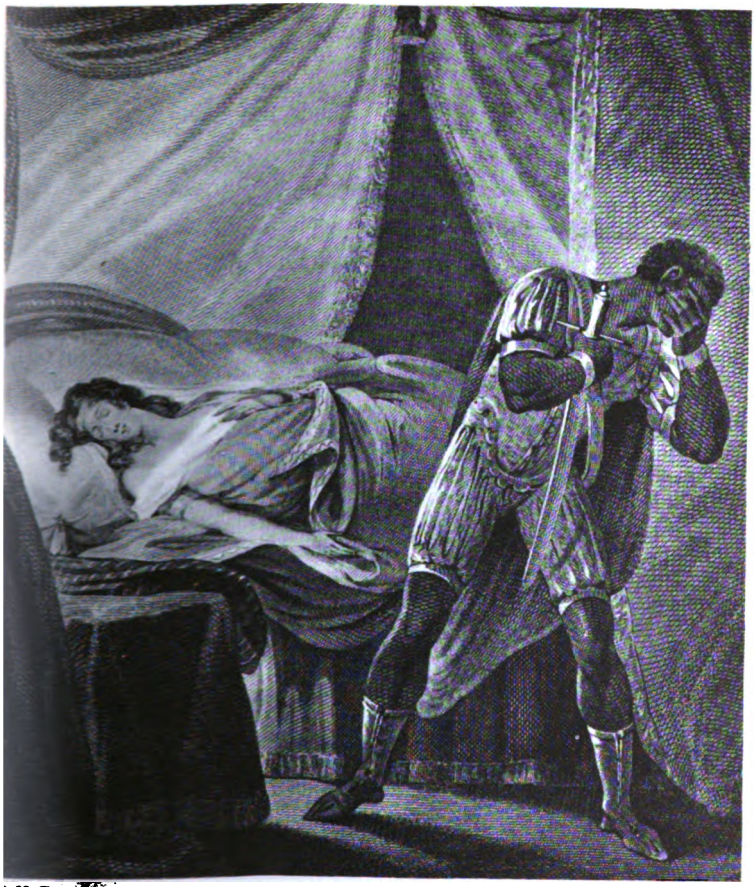
Mesure pour mesure, acte II, scène I.
Gravure par Kenny Meadows.

Digitized by Google

B. N. Estampes Cl. B. N.

« *Elle me remercia, et me dit que, si j'avais un ami qui l'aimait, je lui apprisse seulement à répéter mon histoire, et que cela suffirait à la charmer.* » (*Othello*, acte I, scène III, p. 115.)
Gravure de Chassériau.

Digitized by Google



B. N. Estampes

Cl. B. N.

Mort de Desdémona.
Othello, acte V, scène II.
Gravure par G. Noble, d'après Boydell.

Digitized by Google

Folger Shakespeare Library

Le Roi Lear
Mort de Cordélia (acte V, scène III).
Dessin de Romney.

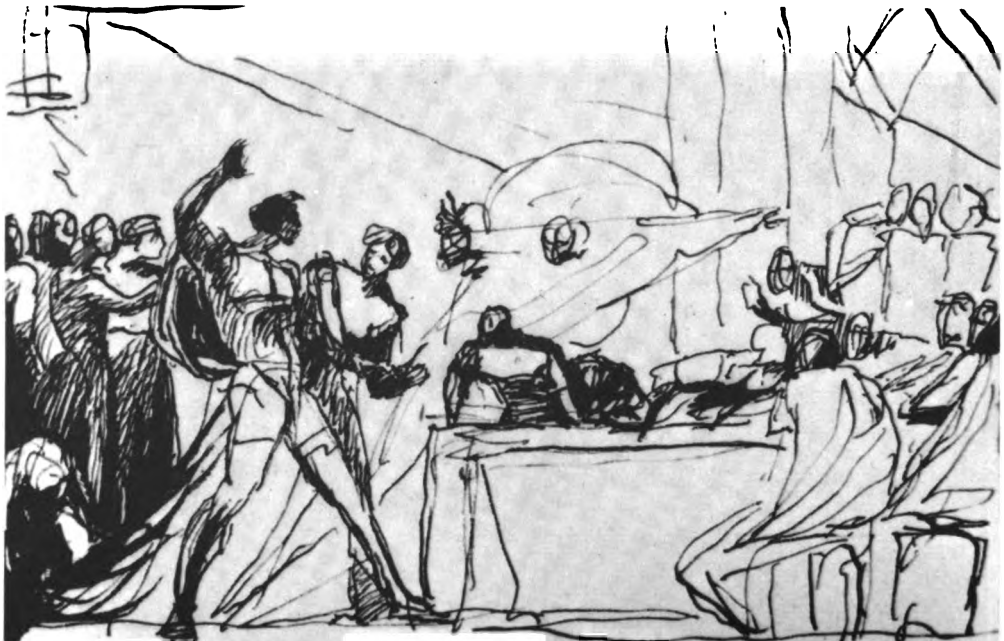
Digitized by Google

Cl. B. N.

B. N. Estampes

Macbeth rencontre les sorcières.
Macbeth, acte I, scène III.
Gravure par Ch. Taylor, d'après R. Smirke.

Digitized by Google



Folger Shakespeare Library

Scène du fantôme de Banquo.
Macbeth, acte III, scène IV, p. 355.
Dessin de George Romney.

Digitized by Google

B. N. Estampes

Cl. B. N.

La mort de Cléopâtre.

Gravure de Chassériau. *Antoine et Cléopâtre,* acte V, scène II, p. 498.

Digitized by Google

Folger Shakespeare Library

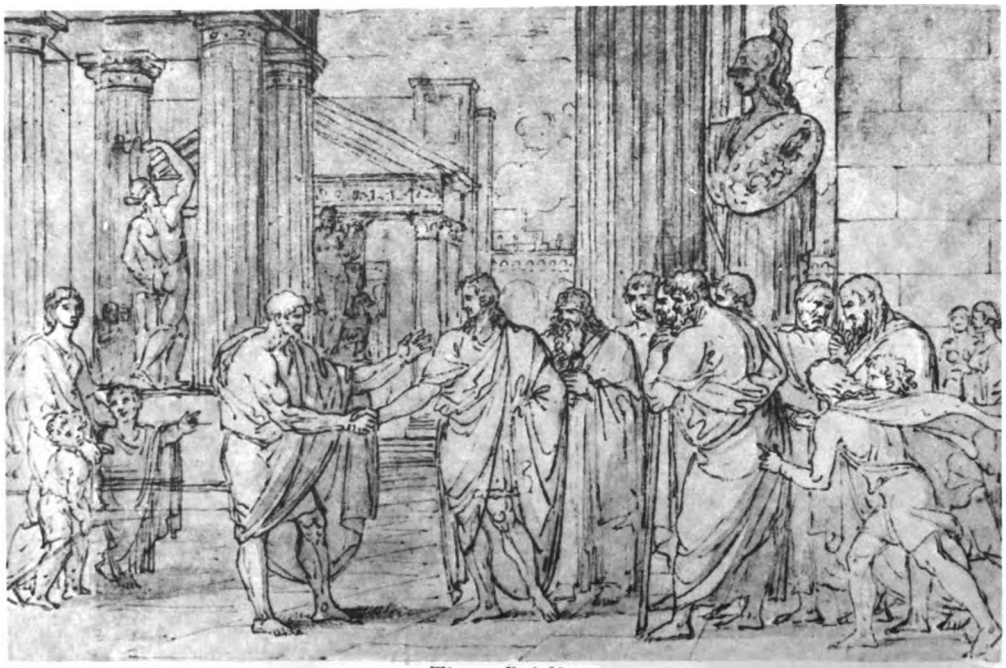
Coriolan.
Miss Geneviève Ward dans le rôle de Volumnia, par A. S. Cope.
Illustration extraite de l'ouvrage *Shakespeare Tercentenary, Drury Lane Theatre.*

Digitized by Google

B. N. Cl. Lalance

Coriolan, acte V, scène III, p. 596.
Gravure par Réville, d'après Giraut.

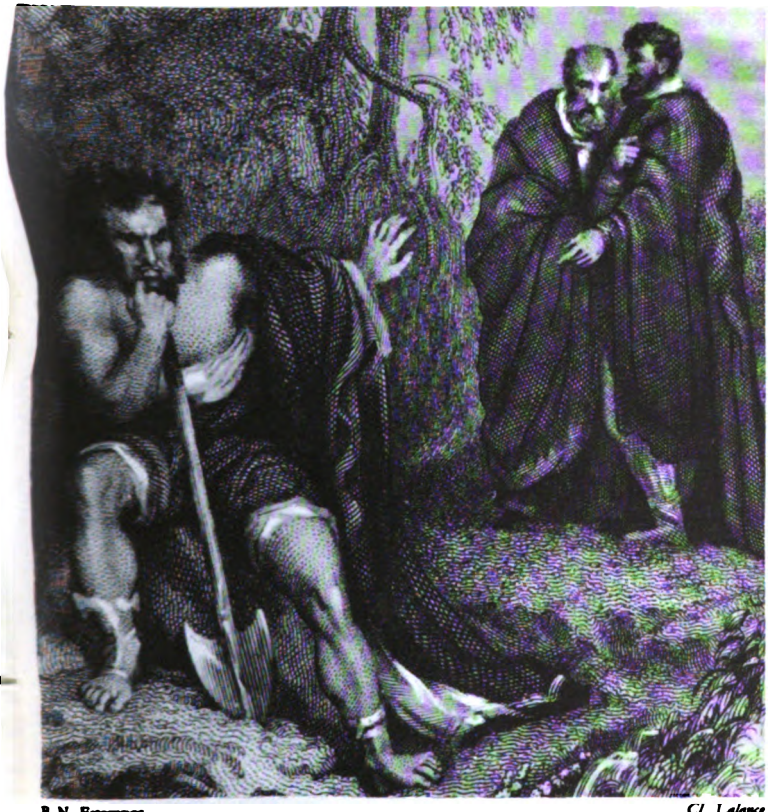
Digitized by Google



Folger Shakespaere Library

Timon d'Athènes.
Dessin à la plume de J. M. West.

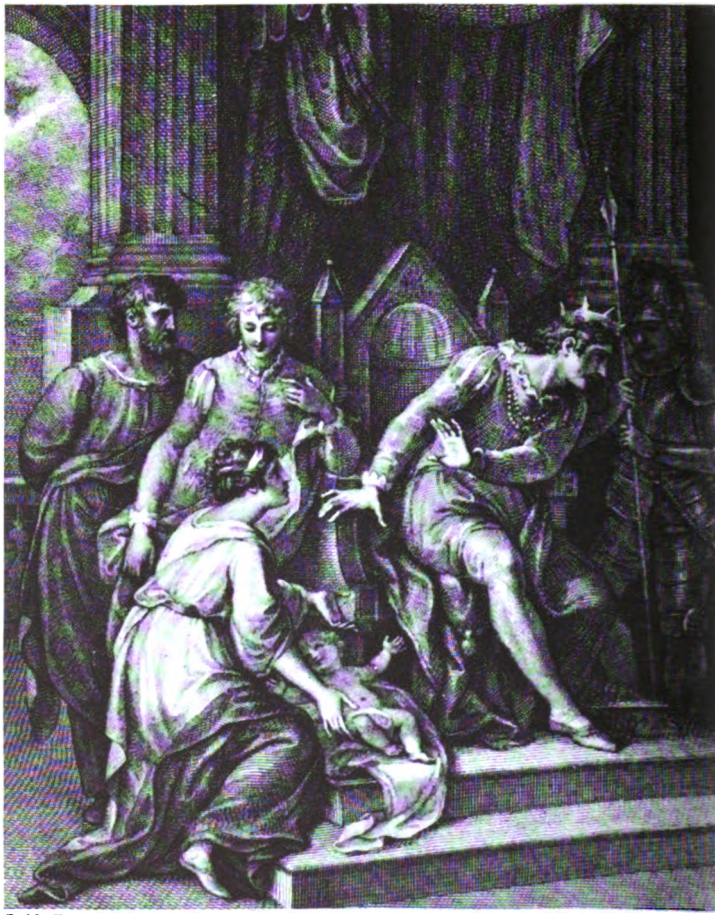
Digitized by Google



B. N. Estampes Cl. Lalance

Timon d'Athènes, acte V, scène I.
Gravure par B. Gibbon, d'après J. Hayter.

Digitized by Google



B. N. Estampes *Cl. Lalance*

« *La vertueuse reine, car elle est vertueuse, vous a donné une fille : la voici...* »
(*Le Conte d'hiver*, acte II, scène III, p. 908.)
Gravure par F. Bartolozzi, d'après W. Hamilton.

Digitized by Google

La Tempête, acte I, scène I.

Cl. B. N.

Digitized by Google

B. N. Estampes

Cl. Lalanne

Ariel paraît sous la forme d'une harpie
et bat des ailes sur la table.
La Tempête, acte III, scène III, p. 1025.
Gravure par Kenny Meadows.

Digitized by Google

Ferdinand et Miranda jouant aux échecs.
La Tempête, acte V, scène I, p. 1040.
Aquarelle de « Phiz » (Hablot Knight Browne).

Digitized by Google

B. N. Estampes

Cl. Lalan

Henry VIII, acte IV, scène II.
Gravure par Parker, d'après Westall.

Digitized by Google

MESURE POUR MESURE

Digitized by Google

Digitized by Google

MESURE POUR MESURE

La *comédie de* Mesure pour mesure *fut jouée au palais royal de Whitehall le 26 décembre 1604. Les registres du « Bureau des Menus Plaisirs » portent l'indication suivante :* « On St Stiuens night in the Hall : A Play caled Mesur for mesur. Shaxberd[1]. » *Il est cependant possible qu'elle ait été composée sensiblement plus tôt, quelques passages dans la pièce semblant faire allusion à l'entrée de Jacques* Ier *en Angleterre, au moment de sa montée sur le trône, un an auparavant.*

Il n'en existe aucune édition in-quarto; notre seul texte est celui du folio de 1623, mais il n'est pas « bon ». Il comporte de nombreuses erreurs ou incohérences; et de Malone à E. K. Chambers on a supposé que, les brouillons d'auteur ou l'exemplaire du souffleur étant perdus, Heminge et Condell avaient utilisé une reconstitution plus ou moins exacte, opérée grâce à l' « assemblage » *de rôles d'acteurs. J. D. Wilson, lui, croit à deux révisions successives, la première par Shakespeare lui-même avant décembre 1604, la seconde deux ans plus tard par un quelconque anonyme. Ainsi le texte de cette curieuse pièce, qui paraît tronqué en certains endroits, indûment gonflé en d'autres, ici prosaïque dans ses vers, là poétique dans sa prose, pose-t-il le premier et le plus irritant des problèmes.*

L'intrigue de Mesure pour mesure *avait fait l'objet de plusieurs pièces ou contes, en vers ou en prose, en italien ou en anglais.*

---

1. Entre le 1er novembre 1604 et le 12 février 1605, période de la grande « saison » théâtrale de l'année, onze pièces différentes furent jouées à la cour, dont sept de Shakespeare.

Digitized by Google

Shakespeare s'est directement inspiré du Promos et Cassandre *de George Whetstone, interminable pièce comique en deux parties et en vers, publiée en 1578, mais qui ne fut, semble-t-il, jamais jouée. Whetstone, de son côté, avait tiré son sujet d'une histoire en prose de Giraldi Cinthio, parue dans un recueil de* « novelle » *intitulé* Hecatommithi *(1565). Sur le même thème, Cinthio avait également fait une tragédie en latin,* Epitia *(1583). Une traduction française du conte de Cinthio par Gabriel Chappuys avait paru en 1583. Si Shakespeare n'a pas lu le texte italien, il a pu en connaître la version française. Il est probable, cependant, qu'il a utilisé Cinthio pour compléter les données que lui fournissait Whetstone.*

Avec Troylus, *et* Tout est bien, Mesure pour mesure *forme le groupe de ce que depuis Frederick Boas (1896) et surtout W. W. Lawrence (1931) on est convenu d'appeler les* Problem Plays. *Tout, en effet, y est d'explication difficile : l'intention réelle de l'auteur, le sens de certaines parties de l'action, la psychologie des personnages principaux, les arrière-pensées morales, sociales, religieuses que semble receler le texte. Elle est également difficile à jouer, parce que l'acteur doit, auparavant, saisir et comprendre son personnage : entreprise malaisée, dans laquelle les désaccords de la critique ne sauraient guère l'aider. C'est l'ambiguïté même; et cependant, au théâtre comme à la lecture, elle passionne, même si elle irrite. Coleridge « souffrait » à la lire, partagé entre le dégoût et l'horreur. Pour son contemporain Hazlitt, elle était* « aussi pleine de génie que de sagesse ». *Et pourtant, ajoutait-il,* « il y a dans la nature du sujet une tare originelle qui éloigne notre sympathie et notre intérêt ». *On y a vu l'extrême du pessimisme, du scepticisme cynique, ou au contraire une morale qui se dépasse, l'espoir dans la doctrine du rachat. Est-ce une comédie, une tragédie, une* « moralité »? *Est-ce une pièce impitoyablement réaliste, ou une allégorie chrétienne? Est-elle plongée dans les ombres du désespoir humain, ou, comme le voulait Ulrici, Allemand et philosophe, en 1846, une comédie* « parfaite », *qui donne la victoire à la vertu sur le vice? Nous paraîtra-t-elle un* « tissu d'incohérences » *(Bernard Shaw, 1946), ou, comme à Gide (*Journal, *1930),* « admirable »?

Digitized by Google

Le titre évoque, en raccourci, le passage des Évangiles où saint Matthieu (VII, 1, 11) dit : « Ne jugez point, afin de n'être pas jugés. Car selon que vous aurez jugé, on vous jugera, et selon la mesure dont vous aurez mesuré, on vous mesurera. » *Shakespeare avait déjà employé la même expression dans la 3e partie d'*Henri VI *(II, VI, 54) :* Measure for measure must be answered : *il s'agissait là de remplacer la tête du duc d'York exposée sur les murs de sa ville par celle de Clifford. Mais le sujet de notre pièce n'est-il qu'une illustration de la loi du talion prise à la lettre, un peu comme celui du* Marchand de Venise? *Dans un intéressant article du* Shakespeare Quarterly *(juillet 1953), Paul N. Siegel interprète la formule sur trois plans. Il y a d'abord, dit-il, la façon punitive, précise et littérale dont Angelo conçoit la justice. Il y a ensuite la « mesure pour mesure » chrétienne, celle du Sermon sur la Montagne, qui répond à la justice sévère par la clémence. Cette justice supérieure, cependant, n'exclut pas une rétribution* ironique *dispensée après elle à chacun des malfaisants : c'est la punition de Pompée, c'est Lucio gracié qui doit tout de même épouser sa catin.*

Peut-être après tout, parmi tant d'interprétations systématiques, n'est-on pas obligé de choisir. Elles sont fondées sur des échos d'idées, des attitudes de personnages, des passages d'action scénique qui ont assurément une valeur efficace de suggestion. Tant de richesses invitent presque inévitablement le lecteur, ou le critique, à une mise en ordre, sinon en code, à une harmonisation autour d'une de ces suggestions retenue comme centrale. La critique shakespearienne moderne, l'anglo-saxonne autant que la française, est volontiers cartésienne dans ses démarches; logique, planificatrice, didactique. Mais Shakespeare ne nous livre pas le secret de son intention profonde, s'il en a une. Dans cette pièce-ci, comme dans les autres, le sujet une fois arrêté, ce sont avant tout les nécessités de la composition dramatique qui commandent; elles obligent l'auteur à poser et à opposer, au fil de l'intrigue, sur le plateau de son théâtre, les interprétations individuelles de problèmes courants. D'où ces discussions, débats, affrontements des divers personnages sur des questions éternelles et banales, la justice, la clémence, le péché, la luxure, la chasteté, la rédemp-

Digitized by Google

tion, la mort. Il est illusoire, croyons-nous, de chercher dans ce drame shakespearien un schéma de démonstration symbolique; et, par exemple, comme on l'a fait, d'y voir une homélie en action ou une allégorie édifiante, dans laquelle le Duc serait Jésus, et Isabelle l'Épouse du Dieu vivant.

Digitized by Google

MESURE POUR MESURE

Digitized by Google

PERSONNAGES[1]

VINCENTIO, duc de Vienne.
ANGELO, lieutenant-gouverneur en l'absence du duc.
ESCALUS, vieux seigneur, collègue d'Angelo dans le gouvernement.
CLAUDIO, jeune gentilhomme.
LUCIO, personnage fantasque.
DEUX AUTRES GENTILSHOMMES.
LE PRÉVOT.
THOMAS, PIERRE, } moines.
COUDE, constable niais.
ÉCUME, bourgeois imbécile.
POMPÉE, valet de dame Surmenée.
ABHORSON, exécuteur public.
BERNARDIN, prisonnier dissolu.
UN JUGE.
ISABELLE, sœur de Claudio.
MARIANNE, fiancée à Angelo.
JULIETTE, bien-aimée de Claudio.
FRANCISCA, nonne.
DAME SURMENÉE, maquerelle.

SEIGNEURS, GENTILSHOMMES, GARDES ET GENS DE SERVICE.

La scène est à Vienne.

---

1. Nous laissons les noms propres traduits par F.-V. Hugo dans la forme qu'il leur a donnée. Voici les noms anglais correspondants :
Coude : *Elbow*.
Écume : *Froth*.
Dame Surmenée : *Mistress Overdone*.
La liste des personnages est indiquée dans le Folio à la fin de la pièce *(The Name of all the actors)*. C'est par elle que nous apprenons le nom du duc, qui n'est pas prononcé une seule fois au cours du drame. Même remarque pour le nom du frère Thomas. Par contre, Pompée est bien appelé ainsi dans le texte, mais n'apparaît dans la liste des « acteurs » que sous l'indication de *clown*.

Digitized by Google

MESURE POUR MESURE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Dans le palais ducal.

Entrent LE DUC, ESCALUS, *des seigneurs et des gens de service.*

LE DUC. — Escalus!

ESCALUS. — Monseigneur?

LE DUC. — Vous expliquer les principes du gouvernement, ce serait de ma part faire étalage de phrases et de discours, puisque je suis à même de savoir que votre propre science dépasse, sur cette matière, la portée de toutes les instructions que mon expérience peut vous donner. Il ne me reste donc qu'à adjoindre le pouvoir à votre capacité, et à les laisser agir. La nature de nos peuples, les institutions de notre cité, les termes du droit commun, vous sont aussi familiers qu'au juriste le plus riche de théorie et de pratique dont nous ayons souvenance. Voici votre commission. *(Il lui donne un parchemin.)* Nous désirons que vous ne vous en départiez pas. *(Aux gens de sa suite.)* Holà! qu'on mande Angelo et qu'on lui dise de venir devant nous! *(Un valet sort.)* *(A Escalus.)* Quelle figure pensez-vous qu'il fera à notre place? Car vous devez savoir que, par une inspiration spéciale, nous l'avons choisi pour nous remplacer dans notre absence; nous lui avons prêté notre terreur, et nous l'avons revêtu de notre amour, donnant à sa lieutenance tous les organes de notre propre autorité. Qu'en pensez-vous?

ESCALUS. — Si quelqu'un dans Vienne est digne d'être investi d'une faveur et d'un honneur si grands, c'est le seigneur Angelo.

Digitized by Google

Entre Angelo.

LE DUC. — Tenez! le voici.

ANGELO. — Toujours obéissant à la volonté de Votre Grâce, je viens connaître votre bon plaisir.

LE DUC. — Angelo, ton existence a un certain caractère qui à l'observateur révèle pleinement ton histoire. Ton être et tes attributs ne t'appartiennent pas tellement en propre que tu puisses consumer ton être en tes vertus, et tes vertus en toi. Le ciel fait de nous ce que nous faisons des torches : nous ne les allumons pas pour elles-mêmes; de même, si nos vertus ne rayonnent pas hors de nous, autant vaut que nous ne les ayons pas. Les esprits n'ont la touche du beau que pour produire le beau. La nature ne prête jamais le moindre scrupule de ses perfections, sans exiger pour elle-même, l'usurière déesse, toutes les gloires d'un créancier, remerciements et intérêts. Mais j'adresse mes paroles à un homme qui est par lui-même capable de me suppléer... Tiens! Angelo, pendant notre absence, sois pleinement comme nous-même. Qu'à Vienne la mort et la clémence respirent sur tes lèvres et dans ton cœur! Le vieil Escalus, quoique le premier nommé, n'est que ton second. Prends ta commission. *(Il lui remet un parchemin.)*

ANGELO. — Attendez, mon bon seigneur, que mon métal ait été un peu mieux éprouvé pour y frapper une si noble et si auguste figure.

LE DUC. — Plus d'excuses! C'est par un choix mûr et réfléchi que nous avons eu recours à vous. Acceptez donc vos dignités. Notre hâte de partir est si vive qu'elle n'écoute qu'elle-même et laisse indécises des questions d'une haute importance. Nous comptons, quand nous y serons conviés par les circonstances et par nos intérêts, vous écrire de nos nouvelles; et nous nous attendons à apprendre ce qui vous arrivera ici. Sur ce, adieu! Je vous laisse à l'exécution fructueuse de vos devoirs.

ANGELO. — Au moins, monseigneur, accordez-nous la permission de vous accompagner une partie du chemin.

LE DUC. — Ma hâte ne l'admet pas. Sur mon honneur, n'ayez aucun scrupule. Votre liberté d'action est aussi grande que la mienne : vous pouvez aggraver ou mitiger les lois au gré de votre conscience. Donnez-moi votre main. Je veux partir secrètement. J'aime le peuple, mais il ne me

Digitized by Google

plaît pas de parader sous ses yeux[1]. Si flatteurs qu'ils soient, je n'ai pas grand goût pour ses bruyants applaudissements et pour ses véhéments vivats, et je ne crois pas d'une sage discrétion l'homme qui les recherche. Encore une fois, adieu!

ANGELO. — Que les cieux protègent vos desseins!

ESCALUS. — Qu'ils vous conduisent, et vous ramènent en plein bonheur!

LE DUC. — Je vous remercie. Adieu! *(Il sort.)*

ESCALUS, *à Angelo.* — Veuillez, je vous prie, monsieur, me permettre d'avoir avec vous un libre entretien. Il m'importe d'examiner mes devoirs à fond : j'ai des pouvoirs, mais de quelle étendue? de quelle nature? Je ne le sais pas encore.

ANGELO. — Il en est de même de moi... Retirons-nous ensemble, et nous aurons bientôt la satisfaction qu'il nous faut sur ce point.

ESCALUS. — Je suis aux ordres de Votre Excellence. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

Une place.

Entrent LUCIO *et* DEUX GENTILSHOMMES.

LUCIO. — Si le duc, ainsi que les autres ducs, n'entre pas en composition avec le roi de Hongrie, eh bien! alors les ducs tomberont tous sur le roi.

PREMIER GENTILHOMME. — Que le ciel nous accorde sa paix, mais non celle du roi de Hongrie!

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Amen!

LUCIO. — Tu conclus comme ce pirate bigot qui se mit en mer avec les dix commandements, mais qui en avait rayé un de la table.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Tu ne voleras point?

LUCIO. — Oui, c'est celui-là qu'il avait raturé.

PREMIER GENTILHOMME. — En effet, c'était un comman-

---

1. On voit communément dans ces mots une allusion — flatteuse — à Jacques Ier. Il était bien connu qu'il détestait la foule.

Digitized by Google

dement qui commandait au capitaine et à tous ses hommes l'abandon de leurs fonctions : ils appareillaient pour voler! Il n'y a pas un soldat parmi nous qui, dans la prière avant le repas, goûte beaucoup la formule qui implore la paix[1].

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Je n'ai jamais entendu un soldat la désapprouver.

LUCIO. — Je te crois, car je pense que tu n'as jamais été là où se disaient les grâces.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Bah! au moins une douzaine de fois.

PREMIER GENTILHOMME. — Dans quelle mesure?

LUCIO. — Dans n'importe quel rythme et dans n'importe quelle langue.

PREMIER GENTILHOMME. — Je le crois, et dans n'importe quelle religion.

LUCIO. — Et pourquoi pas? La grâce est toujours la grâce, en dépit de toute controverse. Par exemple, toi-même, tu es un méchant vaurien, en dépit de toute grâce.

PREMIER GENTILHOMME. — Soit! Toute la différence entre nous est dans la coupe.

LUCIO. — D'accord, comme entre la lisière et le velours. Tu es la lisière.

PREMIER GENTILHOMME. — Et toi, le velours. Tu es un excellent velours, ma foi! un velours à trois poils. Je te le garantis, pour moi, j'aime mieux être une lisière de serge anglaise que d'être un velours tondu, comme tu l'es, à la française[2]. Je parle par expérience, entends-tu?

LUCIO. — Je le crois; et l'expérience a dû être fort pénible pour toi. Je vois, d'après ton propre aveu, que je ferai bien de proposer ta santé; mais, tant que je vivrai, je m'abstiendrai de boire dans ton verre.

PREMIER GENTILHOMME. — Je crois que je me suis fait tort, n'est-ce pas?

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Oui, sans doute; que tu sois pincé ou non.

LUCIO, *apercevant Dame Surmenée.* — Tenez, tenez! voici dame Complaisance qui arrive.

---

1. Formule d'action de grâces stipulée par la reine Élisabeth, et se terminant par ces mots : « Que Dieu sauve notre Reine et notre Royaume, et nous accorde la paix dans le Christ. »

2. Encore un quiproquo sur « le mal français », la vérole, qui fait tomber les cheveux.

Digitized by Google

PREMIER GENTILHOMME. — Sous son toit, j'ai acheté des maladies qui m'ont coûté...

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Combien, je te prie?

LUCIO. — Devine.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Trois mille dollars, je veux dire trois mille douleurs, par an[1].

PREMIER GENTILHOMME. — Et plus encore.

LUCIO. — Plus, une couronne! une couronne de Vénus[2]!

DEUXIÈME GENTILHOMME, *à Lucio.* — Tu es toujours à te figurer que je suis malade; mais tu es plein d'erreur : je suis solide.

LUCIO. — Oui, mais on ne pourrait dire que tu es sain. Tu es solide comme les choses creuses, car tes os sont creux. L'impureté a fait de toi sa proie.

Entre Dame Surmenée.

PREMIER GENTILHOMME. — Comment va? Quelle est celle de vos hanches qui a la sciatique la plus profonde?

DAME SURMENÉE. — C'est bon, c'est bon! On vient d'arrêter là-bas et d'emmener en prison quelqu'un qui en valait cinq mille comme vous tous.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Qui cela, je te prie?

DAME SURMENÉE. — Eh, morbleu! monsieur, c'est Claudio, le signor Claudio.

PREMIER GENTILHOMME. — Claudio en prison! Cela n'est pas.

DAME SURMENÉE. — Mais je sais bien, moi, que cela est : je l'ai vu arrêter; je l'ai vu emmener et, qui plus est, sa tête doit être tranchée dans les trois jours.

LUCIO. — Après tout ce badinage, j'ai peine à croire ça. En es-tu bien sûre?

DAME SURMENÉE. — Je n'en suis que trop sûre : c'est pour avoir fait un enfant à madame Juliette.

LUCIO, *aux deux gentilshommes.* — Croyez-moi, la chose est possible. Il m'avait promis de venir me rejoindre, il y a deux heures : et il a toujours été exact à tenir ses promesses.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — De plus, vous savez! cela coïncide assez avec ce dont nous causions tantôt.

---

1. Jeu sur *dollars* et *dolours.*

2. *A French crown :* « couronne », la pièce de monnaie, et le crâne dégarni par la maladie française.

Digitized by Google

PREMIER GENTILHOMME. — Cela s'accorde surtout avec la proclamation.

LUCIO. — Partons : allons apprendre ce qu'il y a de vrai. *(Lucio et les deux gentilshommes sortent.)*

DAME SURMENÉE. — Ainsi, grâce à la guerre, grâce à la suette[1], grâce à la potence, grâce à la misère, me voici sans pratique.

Entre Pompée.

Eh bien! quelles nouvelles apportez-vous?

POMPÉE. — Il y a un homme qu'on emmène en prison, là-bas.

DAME SURMENÉE. — Eh bien, qu'a-t-il fait?

POMPÉE. — Une femme.

DAME SURMENÉE. — Mais quel est son crime?

POMPÉE. — Il a pêché... la truite dans une rivière réservée.

DAME SURMENÉE. — Comment! est-ce qu'il a fait un enfant à une fille?

POMPÉE. — Non; mais il a fait d'une fille une femme. Ah ça! vous n'avez donc pas ouï parler de la proclamation?

DAME SURMENÉE. — Quelle proclamation, mon cher?

POMPÉE. — Toutes les maisons[2] des faubourgs de Vienne doivent être abattues.

DAME SURMENÉE. — Et que deviendront celles de la cité?

POMPÉE. — Elles resteront pour graine. On les aurait jetées bas aussi, sans un sage bourgeois qui a intercédé pour elles.

DAME SURMENÉE. — Comment! toutes nos maisons de réunion seront démolies dans les faubourgs?

POMPÉE. — Jusqu'à terre, maîtresse.

DAME SURMENÉE. — Voilà, pardieu, un changement dans la chose publique! Que deviendrai-je?

POMPÉE. — Allons! ne craignez rien. Les bons conseillers ne manquent pas de clients : quoique vous changiez

---

1. Sorte de peste. Elle était presque endémique à Londres à cette époque, mais prenait périodiquement une forme virulente, comme ce fut le cas en 1603.

2. « Maisons » *(houses)* doit s'entendre ici dans le sens de maisons mal famées.

Digitized by Google

de résidence, vous n'avez pas besoin de changer de métier. Je serai toujours votre garçon de comptoir. Courage! on aura pitié de vous. Vous qui avez presque perdu les yeux au service, vous serez considérée.

DAME SURMENÉE. — Que pouvons-nous faire ici, Thomas Tavernier[1]? Allons-nous-en.

POMPÉE. — Voici le signor Claudio que le prévôt mène en prison; et voilà madame Juliette. *(Ils sortent.)*

Entrent le prévôt, Claudio, Juliette et des exempts; puis Lucio et les deux gentilshommes.

CLAUDIO, *au prévôt.* — L'ami, pourquoi me montres-tu ainsi au monde entier? Emmène-moi en prison, où je dois être enfermé.

LE PRÉVÔT. — Si j'agis ainsi, ce n'est pas par mauvaise intention, c'est par l'ordre spécial du seigneur Angelo.

CLAUDIO. — Ainsi le pouvoir, ce demi-dieu, nous fait payer nos offenses à son poids arbitraire. Glaive du ciel, il frappe qui il veut, ne frappe pas qui il ne veut pas : n'importe! il s'appelle toujours la justice!

LUCIO, *s'avançant.* — Eh bien! Claudio? D'où vient cette contrainte que tu subis?

CLAUDIO. — De trop de liberté, mon Lucio, de trop de liberté. De même que l'indigestion est la mère du jeûne, de même toute licence dont on use immodérément aboutit à une servitude. Nos natures, comme des rats qui se jettent sur leur poison, poursuivent le mal dont elles ont soif; et quand nous buvons, nous sommes morts.

LUCIO. — Si j'étais sûr, une fois arrêté, de parler si sagement, j'enverrais chercher quelques-uns de mes créanciers... Et pourtant, à vrai dire, j'aime mieux extravaguer en liberté que moraliser en prison... Quelle est ton offense, Claudio?

CLAUDIO. — Rien que d'en parler serait une offense nouvelle.

LUCIO. — Quoi donc! s'agit-il de meurtre?

CLAUDIO. — Non.

LUCIO. — De paillardise?

CLAUDIO. — Appelle la chose ainsi.

LE PRÉVÔT, *à Claudio.* — En marche, monsieur! Il faut partir.

---

1. *Tom Tapster.*

Digitized by Google

CLAUDIO, *au prévôt.* — Rien qu'un mot, ami!... Un mot à toi, Lucio! *(Il prend Lucio à part.)*

LUCIO. — Cent, s'ils peuvent t'être bons à quelque chose. Est-ce qu'on poursuit ainsi la paillardise?

CLAUDIO. — Voici ma situation. En vertu d'un contrat véritable, j'ai pris possession du lit de Juliette. Tu la connais. Elle est parfaitement ma femme; il ne manque à notre union que la formalité d'une célébration publique; si nous n'en sommes pas venus là, c'est seulement afin d'obtenir la dot retenue encore dans le coffre-fort de ses parents, à qui nous avons trouvé bon de cacher notre amour jusqu'à ce que le temps nous les ait rendus favorables. Mais il arrive que le mystère de nos relations fort intimes est écrit, en trop gros caractères, sur la personne de Juliette.

LUCIO. — Un enfant, peut-être?

CLAUDIO. — Malheureusement, oui! Maintenant le nouveau lieutenant du duc... Est-ce la nouveauté du pouvoir qui l'éblouit et l'aveugle? L'État est-il pour lui un cheval de course, auquel, à peine en selle, il fait sentir l'éperon pour lui apprendre qu'il est le maître? La tyrannie est-elle dans la fonction, ou bien dans l'Excellence qui l'occupe? Je m'y perds... Toujours est-il que le nouveau gouverneur va me réveiller toutes nos vieilles lois pénales, armures rouillées, pendues à la muraille depuis si longtemps que dix-neuf zodiaques ont fait leur révolution sans qu'elles aient été portées; et, pour se faire un nom, le voilà qui m'applique fraîchement ce code assoupi et abandonné : sûrement, c'est pour se faire un nom!

LUCIO. — Je te le garantis; et ta tête tient si délicatement à tes épaules qu'une laitière amoureuse te l'enlèverait d'un soupir. Envoie à la recherche du duc, et porte appel devant lui.

CLAUDIO. — C'est ce que j'ai fait, mais il est introuvable. Je t'en prie, Lucio, rends-moi un service : c'est aujourd'hui que ma sœur doit entrer au cloître, et y commencer sa probation. Informe-la du danger de ma situation, supplie-la en mon nom, de se faire des amis auprès du rigide lieutenant; dis-lui de le presser elle-même. J'ai là un grand espoir : car dans sa jeunesse il y a un éloquent et muet langage fait pour émouvoir les hommes; en outre, elle possède l'art heureux, quand elle veut mettre en jeu le raisonnement et la parole, de savoir persuader.

LUCIO. — Je prie Dieu qu'elle y réussisse : aussi bien

Digitized by Google

pour l'encouragement de tes pareils qui, sans cela, resteraient sous le coup d'une rigoureuse pénalité, que pour la sauvegarde de ta vie que je serais fâché de voir si follement perdue sur un coup de trictrac. Je vais la trouver.

CLAUDIO. — Merci, bon ami Lucio!

LUCIO. — Avant deux heures.

CLAUDIO, *au prévôt.* — Allons, l'officier! en marche! *(Ils sortent.)*

SCÈNE III

Un monastère à Vienne.

Entrent LE DUC *et* FRÈRE THOMAS.

LE DUC. — Non, saint père! rejette cette pensée; ne crois pas que le trait baveux[1] de l'amour puisse percer un cœur bien cuirassé! Si je te demande un secret asile, c'est pour un dessein plus grave et plus chenu que les projets et les plans d'une brûlante jeunesse.

FRÈRE THOMAS. — Votre Grâce peut-elle s'expliquer?

LE DUC. — Saint homme, nul ne sait mieux que vous que j'ai toujours aimé la vie retirée, et attaché peu de prix à hanter des réunions où règnent la jeunesse, le luxe et une braverie insensée. J'ai délégué au seigneur Angelo, homme rigide et d'une ferme austérité, mon pouvoir absolu et ma dignité dans Vienne. Il me suppose parti pour la Pologne, car c'est le bruit que j'ai répandu dans le public, et qui est partout accepté. Maintenant, mon pieux sire, voulez-vous savoir pourquoi je fais cela?

FRÈRE THOMAS. — Avec plaisir, monseigneur.

LE DUC. — Nous avons des statuts stricts et des lois fort âpres, freins et brides nécessaires pour des coursiers[2] rétifs, que j'ai laissé tomber depuis quatorze ans, me résignant, comme un lion suranné dans sa caverne, à ne plus aller en chasse. Qu'un père faible, ayant lié en faisceau les

1. *Dribbling :* qui atteint faiblement son but.

2. Le Folio porte *weeds,* herbes folles, qui se combine mal avec la métaphore annoncée par « freins et brides ». Les éditeurs, depuis Theobald, corrigent en *steeds,* coursiers. Le Cambridge Shakespeare propose *wills,* qui colle au sens général, mais non plus à l'image.

Digitized by Google

menaçantes baguettes de bouleau, se contente de les ficher sous les yeux de ses enfants, comme un épouvantail hors d'usage, la verge sera vite un objet de risée plutôt que d'effroi. De même, si nos lois sont mortes à l'application, elles sont mortes à elles-mêmes : la licence tire la justice par le nez; le bambin bat sa nourrice; et c'en est fait de tout décorum.

FRÈRE THOMAS. — Il dépendait de Votre Grâce de démuseler cette justice enchaînée, dès qu'elle le voulait : chez vous elle eût paru plus redoutable que chez le seigneur Angelo.

LE DUC. — Trop redoutable, je l'ai craint. Puisque ç'a été ma faute de donner au peuple ses coudées franches, il y eût eu tyrannie de ma part à le frapper et à le châtier pour ce que je l'avais autorisé à faire : car nous autorisons le mal, quand nous lui laissons un libre cours, au lieu de le punir. Voilà vraiment, mon père, pourquoi j'ai imposé cette fonction à Angelo : embusqué sous mon nom, il pourra frapper au but, sans que ma personne, restée invisible, soit exposée à la censure. Pour voir de près son administration, je veux, étant censé un moine de votre ordre, visiter et le maître et le peuple. Je vous en prie donc, fournissez-moi l'habit, et enseignez-moi comment je dois me comporter pour avoir l'air d'un véritable religieux. Les autres motifs de ma résolution, je vous les expliquerai plus tard à loisir. Écoutez seulement celui-ci : le seigneur Angelo est scrupuleux[1], il se tient en garde contre l'envie, il avoue à peine que son sang coule, ou que son appétit est plus porté sur le pain que sur la pierre. Eh bien! nous verrons, s'il est vrai que le pouvoir change les idées, ce que valent ces apparences. *(Ils sortent.)*

---

1. *Precise.* A l'époque de Shakespeare, le mot avait un sens très fort et très « précis » : il s'appliquait à un strict observateur de la forme, des règles ou de la discipline morale ou religieuse. Comme le substantif *precisian,* il était plus ou moins synonyme de puritain.

Digitized by Google

SCÈNE IV

Un couvent.

Entrent ISABELLE *et* FRANCISCA.

ISABELLE. — Et vous, nonnes, vous n'avez pas d'autres privilèges?

FRANCISCA. — Ceux-là ne sont-ils pas assez grands?

ISABELLE. — Oui, vraiment : je n'en souhaite pas davantage; je désirerais au contraire une discipline plus stricte pour la communauté des sœurs de Sainte-Claire[1].

LUCIO, *appelant, derrière le théâtre.* — Holà! paix en ce lieu!

ISABELLE. — Qui appelle?

FRANCISCA. — C'est la voix d'un homme. Chère Isabelle, tournez la clef et sachez ce qu'il veut; cela vous est permis, à moi non : vous êtes encore libre; quand vous aurez prononcé vos vœux, vous ne pourrez plus parler aux hommes qu'en présence de la supérieure. Alors même, si vous parlez, vous ne devrez pas montrer votre visage; ou, si vous montrez votre visage, vous ne devrez pas parler. Il appelle encore; répondez-lui, je vous prie. *(Francisca sort.)*

ISABELLE, *ouvrant la porte.* — Paix et prospérité! Qui est-ce qui appelle?

LUCIO, *entrant.* — Salut, vierge, si vous l'êtes, comme les roses de ces joues le proclament! Pourriez-vous me rendre le service de me conduire en présence d'Isabelle, une novice de ce couvent, la charmante sœur de son malheureux frère Claudio?

ISABELLE. — Pourquoi son malheureux frère? Excusez cette question, d'autant plus, je dois maintenant vous le faire savoir, que je suis cette Isabelle, sa sœur.

LUCIO. — Gentille beauté, votre frère vous salue affectueusement. Pour vous dire la chose en deux mots, il est en prison.

ISABELLE. — Malheureuse que je suis! Et pourquoi?

---

1. La communauté des Clarisses, fondée dans la première moitié du XIIIe siècle. Elle recrutait ses religieuses parmi les dames de la meilleure société.

Digitized by Google

LUCIO. — Pour ce dont, si j'avais pu être son juge, il eût été puni par des remerciements : il a fait un enfant à sa mie.

ISABELLE. — Monsieur, ne me contez pas de vos histoires.

LUCIO. — C'est la vérité. Quoique ce soit mon péché familier d'agir en étourneau et de badiner avec les filles, ayant la langue fort loin du cœur, je ne voudrais pas jouer ce jeu avec toutes les vierges. Je vous tiens pour une créature céleste et sacrée, pour une âme immortalisée par le renoncement, à qui l'on ne doit parler qu'avec sincérité, comme à une sainte.

ISABELLE. — Vous blasphémez le bien en vous moquant de moi.

LUCIO. — Ne le croyez pas. Bref, voici la vérité. Votre frère et son amante se sont embrassés : par la raison que ce qui se nourrit se remplit et que la jachère nue passe par la floraison des semailles à la récolte, la matrice féconde de la donzelle atteste un plein labourage et une parfaite culture...

ISABELLE. — Quelque fille grosse de lui?... Ma cousine Juliette?

LUCIO. — Est-ce qu'elle est votre cousine?

ISABELLE. — Adoptive : vous savez! les écolières se donnent des noms de fantaisie, enfantillages d'une affection sérieuse!

LUCIO. — Eh bien! c'est elle-même.

ISABELLE. — Oh! qu'il l'épouse!

LUCIO. — Voilà la question. Le duc est parti d'ici d'une manière très étrange : il avait tenu plusieurs gentilshommes, et moi entre autres, dans l'attente et dans l'espérance d'un emploi; mais nous apprenons, par ceux qui connaissent les plus secrets ressorts de l'État, que ses insinuations étaient à une distance infinie de ses intentions véritables. A sa place, dans le plein exercice de son autorité, gouverne le seigneur Angelo, un homme dont le sang n'est que de la neige fondue, qui ne sent jamais le voluptueux stimulant et l'impulsion des sens, mais qui amortit et émousse son instinct naturel, au profit de son âme, par l'étude et par le jeûne. C'est lui qui, pour effrayer les mœurs et la liberté, habituées, depuis longtemps, à s'ébattre près de la hideuse loi comme des souris près d'un lion, a ramassé l'édit dont la teneur accablante condamne votre frère à perdre la vie. Il fait arrêter Claudio en conséquence, et lui applique le statut dans toute sa rigueur, pour faire de lui un exemple.

Digitized by Google

Tout espoir est perdu, à moins que par vos belles prières vous n'ayez la grâce d'attendrir Angelo. Et voilà en substance la raison de mon entremise entre vous et votre pauvre frère.

ISABELLE. — En veut-il donc à sa vie?

LUCIO. — Il l'a déjà condamné; et, à ce que j'apprends, le prévôt a ordre de le faire exécuter.

ISABELLE. — Hélas! quel pauvre moyen ai-je donc de lui être utile?

LUCIO. — Essayez le pouvoir que vous avez.

ISABELLE. — Mon pouvoir! Hélas! je doute...

LUCIO. — Nos doutes sont des traîtres qui nous font perdre une victoire que nous pourrions souvent gagner, par la crainte d'une tentative. Allez trouver le seigneur Angelo; et qu'il apprenne par vous que, quand les filles sollicitent, les hommes sont aussi généreux que des dieux, et que, quand elles pleurent et s'agenouillent, elles obtiennent toutes leurs requêtes au gré de leurs propres désirs!

ISABELLE. — Je verrai ce que je puis faire.

LUCIO. — Mais promptement.

ISABELLE. — Je vais m'en occuper sur-le-champ, ne prenant que le temps de donner à la supérieure connaissance de l'affaire. Je vous rends grâces humblement. Recommandez-moi à mon frère. Ce soir, de bonne heure, je lui ferai savoir certainement le succès de ma démarche.

LUCIO. — Je prends congé de vous.

ISABELLE. — Cher monsieur, adieu! *(Ils sortent.)*

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Une salle d'assises.

Entrent ANGELO *et* ESCALUS, *puis* UN JUGE ASSESSEUR, LE PRÉVÔT, *des officiers de justice et des gens de service. Angelo et Escalus causent entre eux.*

ANGELO. — Ne faisons pas de la loi un épouvantail qui, dressé pour faire peur aux oiseaux de proie, finit, gardant toujours la même forme, par être leur perchoir, et non plus leur terreur.

Digitized by Google

ESCALUS. — D'accord. Aiguisons notre glaive, mais plutôt pour inciser légèrement, que pour abattre et frapper à mort. Hélas! ce gentilhomme, que je voudrais sauver, avait un bien noble père. J'en appelle même à Votre Excellence, que je crois de la plus droite vertu : si, dans l'effervescence de vos propres passions, vous aviez trouvé l'heure d'accord avec le lieu, le lieu d'accord avec votre désir, si l'énergique action de vos sens avait pu aisément atteindre l'objet de vos pensées, n'auriez-vous pas, une fois dans votre vie, commis l'erreur même pour laquelle vous le censurez aujourd'hui et attiré la loi sur votre tête?

ANGELO. — Autre chose est d'être tenté, Escalus, autre chose de faillir. Je ne nie pas que le jury qui prononce sur la vie d'un prisonnier puisse, sur ses douze membres assermentés, compter un ou deux voleurs plus coupables que l'accusé. Ce qui est révélé à la justice est ce que la justice poursuit. Qu'importe aux lois que ce soient des voleurs qui condamnent les voleurs! Il est tout simple que, si nous trouvons un joyau, nous nous baissions et nous le ramassions où nous le voyons, mais que, si nous ne le voyons pas, nous marchions dessus sans y penser. Vous ne pouvez pas excuser le coupable par la raison que j'aurais commis la même faute. Mais dites-moi plutôt que, si jamais je la commets, moi qui le condamne, mon propre jugement devra servir de précédent à ma mort, sans que la partialité intervienne. Messire, il faut qu'il meure.

ESCALUS. — Qu'il en soit comme le voudra votre sagesse!

ANGELO, *haussant la voix*. — Où est le prévôt?

LE PRÉVÔT. — Ici, aux ordres de Votre Excellence.

ANGELO. — Veillez à ce que Claudio soit exécuté demain matin à neuf heures; amenez-lui un confesseur; qu'il se prépare! car il est au terme de son pèlerinage. *(Le prévôt sort.)*

ESCALUS. — Allons! que le ciel lui pardonne, et nous pardonne à tous! Les uns s'élèvent par le péché, les autres tombent par la vertu. Les uns s'échappent d'un fourré de crimes [1], sans répondre d'aucun; les autres sont condamnés pour une seule faute.

---

1. Passage obscur, et texte peu sûr. Le Folio a *from brakes of ice;* Rowe, Malone, et d'autres éditeurs corrigent en *vice,* leçon adoptée par F.-V. Hugo. Les flots de commentaires n'ont pu éclaircir ce point du texte.

Digitized by Google

Entrent Coude, Écume, Pompée, des exempts.

COUDE, *aux exempts.* — Allons! amenez-les. Si ce sont des gens de bien dans la république que ceux qui usent de continuels abus dans les maisons publiques, je ne connais plus de loi... Amenez-les.

ANGELO, *à Coude.* — Eh bien! monsieur, quel est votre nom? Et de quoi s'agit-il?

COUDE. — S'il plaît à Votre Honneur, je suis le pauvre constable du duc, et j'ai nom Coude; je m'appuie sur la justice, monsieur, et j'amène ici devant Votre Bonne Seigneurie deux bienfaiteurs notoires. *(Il montre Écume et Pompée.)*

ANGELO. — Des bienfaiteurs? Bon! Des bienfaiteurs de quelle espèce? Ne seraient-ce pas des malfaiteurs?

COUDE. — S'il plaît à Votre Honneur, je ne sais pas bien ce qu'ils sont; mais ce sont des coquins avérés [1], pour ça, j'en suis sûr, et exempts de toutes les profanations que doivent avoir de bons chrétiens.

ESCALUS. — Excellent exposé! Voilà un officier capable!

ANGELO. — Allons! quelles sont leurs qualités? Vous vous appelez Coude?... Pourquoi ne parles-tu pas, Coude?

POMPÉE. — Il ne peut pas, monsieur : il y a un trou à ce coude-là.

ANGELO, *à Pompée.* — Et qui êtes-vous, monsieur?

COUDE. — Lui, monsieur? un garçon de cabaret, monsieur, à moitié maquereau, un gaillard qui sert une mauvaise femme dont la maison, monsieur, a été abattue dans le faubourg, à ce qu'on dit; et maintenant elle fait profession de tenir une étuve [2] qui, je crois, est une fort vilaine maison également.

ESCALUS. — Comment le savez-vous?

COUDE. — Mon épouse, monsieur, que je déteste [3] à la face du ciel et de Votre Honneur...

ESCALUS. — Comment! ton épouse?

COUDE. — Oui, monsieur, laquelle, Dieu soit loué! est une honnête femme...

---

1. *Precise villains :* encore, sans doute, une allusion moqueuse aux puritains.

2. *Hot-house :* désignait d'abord un établissement de bains du genre hammam, puis au temps de Shakespeare était devenu l'équivalent de bordel.

3. Il veut dire : proteste.

Digitized by Google

ESCALUS. — Et c'est pour ça que tu la détestes?

COUDE. — Oui, monsieur, je déteste et mon épouse et moi-même; que, si cette maison-là n'est pas une maison de prostitution, tant pis pour elle, car c'est une méchante maison.

ESCALUS. — Comment le sais-tu, constable?

COUDE. — Eh! monsieur, je le sais par mon épouse qui, si elle avait été femme de goût cardinal[1], aurait pu se rendre coupable là de fornication, d'adultère et d'impuretés de toutes sortes.

ESCALUS. — Par l'entremise de cette femme?

COUDE. — Oui, monsieur, par l'entremise de dame Surmenée; mais elle a craché à la face de l'insolent et lui a tenu tête.

POMPÉE. — Monsieur, n'en déplaise à Votre Honneur, cela n'est pas.

COUDE, *montrant Angelo et Escalus à Pompée.* — Prouve-le devant ces marauds-là, homme d'honneur, prouve-le.

ESCALUS, *à Angelo.* — Entendez-vous comme il transpose les mots?

POMPÉE. — Monsieur, son épouse était grosse quand elle est entrée, et elle avait envie, sauf votre respect, de pruneaux cuits[2]. Or, monsieur, nous n'en avions que deux dans la maison, qui à cette époque lointaine étaient dressés, pour ainsi dire, sur un plat à dessert, un plat d'environ six sous. Vos Seigneuries ont vu de ces plats-là : ce ne sont pas des plats de Chine, mais ce sont de fort bons plats.

ESCALUS. — Allez, allez! le plat n'importe pas, l'ami.

POMPÉE. — Non, effectivement, monsieur, pas une épingle! vous êtes dans le vrai. Mais, au fait! Comme je disais, cette dame Coude, étant, comme je disais, grosse et fort ventrue, avait, comme je disais, grande envie de pruneaux; or, comme je disais, il n'en restait que deux dans le plat, maître Écume, ici présent, le même homme que voici, ayant mangé le reste, comme je disais, et ayant payé, comme je disais, fort honnêtement. En effet, comme vous savez, maître Écume, je n'ai pas pu vous rendre six sous.

---

1. *Cardinally given.* Il veut dire : *carnally,* charnellement. Coude est un de ces rustres comiques de Shakespeare qui emploient les mots à tort et à travers.

2. Mets favori des prostituées, et en quelque sorte symbolique de leur profession.

Digitized by Google

ÉCUME. — Non, effectivement.

POMPÉE. — Fort bien. Vous étiez alors, si vous vous souvenez, à rompre les noyaux des pruneaux susdits.

ÉCUME. — Oui, effectivement.

POMPÉE. — Fort bien donc. Je vous disais alors, si vous vous souvenez, qu'un tel et un tel ne guériraient jamais de la chose que vous savez, à moins de suivre un bien bon régime, comme je vous disais.

ÉCUME. — Tout cela est vrai.

POMPÉE. — Ah! fort bien donc.

ESCALUS. — Allons! vous êtes un fastidieux imbécile! A la question! Qu'a-t-on fait à la femme de Coude, dont il ait cause de se plaindre? Venons-en à ce qui lui a été fait.

POMPÉE. — Monsieur, Votre Honneur ne peut pas encore en venir à ça.

ESCALUS. — Non, monsieur, et ce n'est pas non plus mon intention.

POMPÉE. — Pourtant, monsieur, vous y viendrez, s'il plaît à Votre Honneur. Eh! je vous en conjure, considérez maître Écume ici présent, monsieur : un homme de quatre-vingts livres par an, dont le père est mort à la Toussaint... Était-ce pas à la Toussaint, maître Écume?

ÉCUME. — La veille de la fête de tous les saints.

POMPÉE. — Ah! fort bien. J'espère que voilà des vérités. Lui, monsieur, il était assis, comme je disais, sur une chaise basse, monsieur. C'était dans la salle de *la Grappe*[1] où, en effet *(se tournant vers Écume)*, vous aimez à vous asseoir. N'est-ce pas?

ÉCUME. — Oui, je l'aime parce que c'est une chambre ouverte[2] et bonne pour l'hiver.

POMPÉE. — Ah! fort bien donc... J'espère que voilà des vérités.

ANGELO, *à Escalus*. — Cela va durer autant qu'une nuit de Russie, au temps où les nuits y sont les plus longues. Je vais prendre congé de vous et vous laisser entendre la cause, espérant que vous y trouverez bonne cause pour les fustiger tous.

ESCALUS. — Je m'y attends. Le bonjour à Votre Seigneu-

---

1. Voir dans *Henry IV*, 1re partie, II, IV, une autre allusion à cette habitude de donner des noms aux salles des auberges.

2. C'est-à-dire publique, commune.

Digitized by Google

rie! *(Angelo sort.)* Maintenant, monsieur, poursuivez : qu'a-t-on fait à la femme de Coude, encore une fois?

POMPÉE. — Une fois, monsieur! Il n'est rien qu'on lui ait fait une fois.

COUDE, *à Escalus.* — Je vous en conjure, monsieur, demandez-lui ce que cet homme a fait à ma femme.

POMPÉE. — J'en conjure Votre Honneur, demandez-le-moi.

ESCALUS. — Eh bien! qu'est-ce que monsieur a fait à sa femme?

POMPÉE, *montrant Écume.* — Je vous en conjure, seigneur, considérez la figure de ce gentilhomme... Cher maître Écume, regardez Sa Seigneurie; c'est pour votre bien... Votre Honneur observe-t-il sa figure?

ESCALUS. — Oui, monsieur, fort bien.

POMPÉE. — Ah! je vous en conjure, observez-la bien.

ESCALUS. — Eh bien! c'est ce que je fais.

POMPÉE. — Votre Seigneurie aperçoit-elle rien de mauvais dans sa figure?

ESCALUS. — Mais, non.

POMPÉE. — Je suis prêt à supposer, la main sur le livre saint, que sa figure est ce qu'il y a de pire en lui. Or donc, si sa figure est ce qu'il y a de pire en lui, comment maître Écume aurait-il pu faire le moindre mal à l'épouse du constable? Je le demande à Votre Honneur.

ESCALUS. — Il a raison. Constable, que dites-vous à cela?

COUDE. — D'abord, ne vous déplaise! la maison est une maison respectée[1]; ensuite, ce gaillard est un gaillard respecté; enfin sa maîtresse est une femme respectée.

POMPÉE. — Sur ma parole, seigneur, son épouse est une personne plus respectée qu'aucun de nous.

COUDE. — Maraud, tu mens; tu mens, méchant maraud! Le temps est encore à venir où elle ait jamais été respectée avec homme, femme ou enfant.

POMPÉE. — Monsieur, elle a été respectée avec lui-même avant qu'il l'épousât.

ESCALUS, *regardant Coude, puis Pompée.* — Quel est le plus sensé, ici? Le magistrat, ou le délinquant[2]? *(A Coude.)* Est-ce vrai?

---

1. Il veut dire : suspectée, ou suspecte.

2. *Justice, or Iniquity?* Les deux mots dans le Folio sont en italiques, et munis de capitales : rappel des personnages des anciennes moralités. Le Vice prenait parfois le nom d'*Iniquity*.

Digitized by Google

COUDE, *à Pompée.* — Ah! misérable! ah! maraud! ah! cynique Annibal[1]! Moi, respecté avec elle! avant que je l'épousasse! Si jamais j'ai été respecté avec elle ou elle avec moi, que Votre Excellence ne me considère plus comme le pauvre officier du duc! Prouve cela, cynique Annibal, ou je vais t'intenter une action en voies de fait.

ESCALUS. — S'il vous appliquait un soufflet, vous pourriez aussi lui intenter une action en calomnie.

COUDE. — Morguienne, je remercie Votre Bonne Excellence du conseil. Qu'est-ce que Votre Excellence veut que je fasse de ce mauvais gueux?

ESCALUS. — Ma foi, l'officier! puisqu'il a en lui des vilenies que tu révélerais volontiers, si tu pouvais, qu'il continue ses déportements jusqu'à ce que tu saches en quoi elles consistent!

COUDE. — Morguienne, je remercie Votre Excellence. Tu vois à présent, mauvais gueux, ce qui va t'arriver : il faut que tu continues, maraud, il faut que tu continues!

ESCALUS, *à Écume.* — Où êtes-vous né, l'ami?

ÉCUME. — Ici, à Vienne, monsieur.

ESCALUS. — Vous avez un revenu de quatre-vingts livres par an?

ÉCUME. — Oui, monsieur, ne vous déplaise.

ESCALUS. — Il suffit. *(A Pompée.)* Quelle est votre profession, monsieur?

POMPÉE. — Garçon cabaretier, garçon d'une pauvre veuve.

ESCALUS. — Le nom de votre maîtresse?

POMPÉE. — Dame Surmenée.

ESCALUS. — A-t-elle eu plus d'un mari?

POMPÉE. — Neuf, monsieur. Le dernier l'a Surmenée.

ESCALUS. — Neuf!... Ici, maître Écume! approchez. Je ne vous conseille pas de vous accointer avec des cabaretiers : ils vous écorcheront[2], maître Écume, et vous les ferez pendre. Détalez, et que je n'entende plus parler de vous!

---

1. Il veut sans doute dire cannibale.

2. Il y a dans ce que dit ici Escalus des obscurités peu faciles à percer aujourd'hui sous l'ambiguïté des mots : *draw,* traîner un criminel à l'échafaud sur une claie; *hang,* pendre; *draw and quarter,* écarteler. Écume fera un faible écho à ces quiproquos, et y ajoutera même en employant *drawn in,* dans le sens de dupé.

Digitized by Google

ÉCUME. — Je remercie Votre Excellence. Pour ma part, je n'entre jamais dans une chambre de taverne, que je n'y sois écorché.

ESCALUS. — Bon! En voilà assez, maître Écume. Adieu! *(Écume sort. A Pompée.)* Ici, maître cabaretier! approchez. Comment vous nommez-vous, maître cabaretier?

POMPÉE. — Pompée.

ESCALUS. — Et encore?

POMPÉE. — Fessier, monsieur.

ESCALUS. — Oui-da, votre fessier est ce qu'il y a en vous de plus grand; en sorte que, dans le sens le plus bestial, vous êtes le grand Pompée. Pompée, vous êtes tant soit peu maquereau, Pompée, quelque couleur que vous donniez à la chose en vous disant cabaretier. N'est-ce pas? Allons! dites-moi la vérité; cela vaudra mieux pour vous.

POMPÉE. — Ma foi! monsieur, je suis un pauvre hère qui désire vivre.

ESCALUS. — Comment désirez-vous vivre, Pompée? En vous faisant maquereau! Que pensez-vous de ce métier-là, Pompée? Est-ce un métier légitime?

POMPÉE. — Oui, monsieur, si la loi voulait le permettre.

ESCALUS. — Mais la loi ne veut pas le permettre, Pompée, et il ne sera pas permis à Vienne.

POMPÉE. — Est-ce que Votre Excellence entend mutiler et châtrer toute la jeunesse de la cité?

ESCALUS. — Non, Pompée.

POMPÉE. — En ce cas, monsieur, dans mon humble opinion, ils iront toujours à la chose. Si Votre Excellence veut prendre des mesures à l'égard des gaupes et des ribauds, elle n'aura plus à redouter les maquereaux.

ESCALUS. — De jolies mesures viennent d'être inaugurées, je puis vous le dire. Il ne s'agit que d'être décapité, ou pendu.

POMPÉE. — Si vous décapitez et pendez, seulement pendant dix ans, ceux qui commettent ce délit-là, vous ferez bien de donner commission pour avoir de nouvelles têtes. Si cette loi-là tient à Vienne dix ans, je veux louer la plus belle maison de la ville, à raison de six sous par travée[1].

---

1. *Bay.* On ne sait pas le sens précis de ce mot. Il semble avoir désigné un trumeau, un espace entre deux fenêtres ou deux cloisons.

Digitized by Google

Si vous vivez assez pour voir ça, rappelez-vous la prédiction de Pompée.

ESCALUS. — Merci, brave Pompée! En retour de votre prophétie, écoutez, que je vous donne un avis! Ne vous faites pas ramener devant moi pour quelque délit que ce soit, non, pas même pour celui de loger où vous logez. Autrement, Pompée, je vous traquerai jusque dans votre tente, et je deviendrai pour vous un terrible César : pour parler net, Pompée, je vous ferai fouetter. Passe pour cette fois, Pompée. Adieu!

POMPÉE. — Je remercie Votre Seigneurie de son bon conseil; mais dans quelle mesure je le suivrai, c'est ce que détermineront la chair et la fortune.

Me fouetter! Non, non. Que le charretier fouette sa rosse!
Le fouet ne saurait chasser cœur vaillant de son métier. (Il sort.)

ESCALUS. — Ici, maître Coude! approchez, maître constable. Combien de temps avez-vous été dans cette place de constable?

COUDE. — Sept ans et demi, monsieur.

ESCALUS. — Je jugeais bien, à votre aisance dans ces fonctions, que vous les aviez remplies quelque temps. Vous dites sept ans de suite?

COUDE. — Et demi, monsieur!

ESCALUS. — Hélas! que de peines cela vous a données! On a tort de vous imposer si souvent cette charge : n'y a-t-il pas d'autres hommes dans votre quartier capables de l'exercer?

COUDE. — Ma foi! monsieur, il en est peu qui aient l'esprit nécessaire en pareille matière! ceux qui sont choisis sont bien aises de me choisir à leur tour pour les remplacer; je le fais pour quelques pièces de monnaie, et je suffis à tout.

ESCALUS. — Écoutez! apportez-moi les noms des six ou sept plus capables de votre paroisse.

COUDE. — Chez Votre Grandeur, monsieur?

ESCALUS. — Chez moi. Adieu! *(Coude sort. Au juge.)* Quelle heure peut-il être?

LE JUGE. — Onze heures, monsieur.

ESCALUS. — Je vous prie à dîner chez moi.

LE JUGE. — Je vous remercie humblement.

ESCALUS. — La mort de Claudio me désole; mais il n'y a pas de remède.

Digitized by Google

LE JUGE. — Le seigneur Angelo est sévère.

ESCALUS. — C'est nécessaire. La clémence n'est pas clémence, qui souvent paraît telle : le pardon est toujours le père de la récidive. Mais pourtant... pauvre Claudio!... Il n'y a pas de remède. Allons, monsieur! *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

Le palais d'Angelo.

Entrent LE PRÉVÔT *et* UN VALET.

LE VALET. — Il est à entendre une cause; il va venir sur-le-champ. Je vais vous annoncer.

LE PRÉVÔT. — Faites, je vous prie. *(Le valet sort.)* Je veux savoir sa décision : peut-être se laissera-t-il fléchir. Hélas! il n'a commis, lui, qu'une faute chimérique. Toutes les classes, tous les âges ont un levain de ce vice; et qu'il meure pour cela!

Entre Angelo.

ANGELO. — Eh bien! qu'y a-t-il, prévôt?

LE PRÉVÔT. — Est-ce votre volonté que Claudio meure demain?

ANGELO. — Ne t'ai-je pas dit que oui? N'as-tu pas l'ordre? Pourquoi cette nouvelle demande?

LE PRÉVÔT. — J'ai craint de trop me presser. J'ai vu, ne vous déplaise, après l'exécution, la justice se repentir de son arrêt.

ANGELO. — Allez! je prends tout sur moi. Faites votre office, ou résignez votre emploi, et l'on se passera bien de vous.

LE PRÉVÔT. — J'implore le pardon de Votre Honneur. Que fera-t-on, monsieur, de la gémissante Juliette[1]? Elle est bien près de son terme.

ANGELO. — Conduisez-la dans quelque endroit plus convenable; et cela, sans délai.

---

1. *Groaning.* Terme traditionnellement appliqué (aujourd'hui encore à la campagne) aux femmes enceintes dans les tout derniers moments de leur grossesse.

Digitized by Google

Le valet revient.

LE VALET. — La sœur du condamné est ici, et demande accès près de vous.

ANGELO. — Est-ce qu'il a une sœur?

LE PRÉVÔT. — Oui, mon bon seigneur, une toute vertueuse jeune fille, qui doit entrer bientôt au couvent, si elle n'y est déjà.

ANGELO. — Eh bien! qu'on la fasse entrer! *(Le valet sort.)* Veillez, vous, à ce que la fornicatrice soit emmenée. Qu'elle ait tout ce qu'il lui faut, mais sans profusion! Des ordres seront donnés pour cela.

Entrent Lucio et Isabelle.

LE PRÉVÔT, *saluant pour se retirer.* — Dieu garde Votre Honneur!

ANGELO. — Restez un moment. *(A Isabelle.)* Vous êtes la bienvenue! Que voulez-vous?

ISABELLE. — C'est en triste solliciteuse que je m'adresse à Votre Seigneurie. Votre Seigneurie daignera-t-elle m'entendre?

ANGELO. — Soit! Quelle est votre requête?

ISABELLE. — Il est un vice qu'entre tous j'abhorre et désire voir tomber sous le coup de la justice, pour lequel je n'intercéderais pas, si je n'avais pas à le faire, pour lequel je n'aurais pas à intercéder, si chez moi la bienveillance ne combattait pas la répugnance.

ANGELO. — Eh bien! au fait!

ISABELLE. — J'ai un frère qui est condamné à mort. Je vous en conjure, que condamné soit le crime, et non mon frère!

LE PRÉVÔT, *à part.* — Le ciel t'accorde la grâce d'émouvoir!

ANGELO. — Condamner le crime et non l'auteur du crime! Mais tout crime est condamné avant d'être commis : ma fonction serait réduite à néant, si je flétrissais les crimes que répriment nos codes, en laissant libres leurs auteurs.

ISABELLE. — O juste, mais rigoureuse loi! J'ai donc eu un frère... Le ciel garde Votre Honneur! *(Elle va pour se retirer.)*

LUCIO, *bas, à Isabelle.* — Ne renoncez pas ainsi : revenez à la charge, suppliez-le, agenouillez-vous devant lui, pendez-vous à sa robe; vous êtes trop froide; vous auriez

Digitized by Google

besoin d'une épingle, que vous ne pourriez pas la demander plus mollement. Revenez à lui, vous dis-je.

ISABELLE. — Faut-il donc qu'il meure?

ANGELO. — Jeune fille, pas de remède!

ISABELLE. — Si fait : je pense que vous pourriez lui pardonner, sans que votre merci affligeât le ciel ni les hommes.

ANGELO. — Je ne le veux pas.

ISABELLE. — Mais le pourriez-vous, si vous vouliez?

ANGELO. — Sachez-le : ce que je ne veux pas, je ne le puis pas.

ISABELLE. — Mais ne pourriez-vous le faire, sans faire tort au monde, si votre cœur ressentait pour lui la même pitié que le mien?

ANGELO. — Il est jugé : c'est trop tard.

LUCIO, *bas, à Isabelle.* — Vous êtes trop froide.

ISABELLE. — Trop tard! Mais non. Moi, si je dis une parole, je puis la rétracter. Croyez-le bien, aucun des insignes réservés aux grands, ni la couronne du roi, ni le glaive du lieutenant, ni le bâton du maréchal, ni la robe du juge, ne leur ajoute autant de prestige que la clémence. S'il avait été à votre place, et vous à la sienne, vous auriez failli comme lui, mais lui, il n'eût pas été inflexible comme vous.

ANGELO. — Retirez-vous, je vous prie.

ISABELLE. — Plût au ciel que j'eusse votre puissance et que vous fussiez Isabelle! En serait-il ainsi alors? Non : je montrerais ce que c'est qu'être juge et qu'être prisonnier.

LUCIO, *à part.* — Oui, touchez-le là : vous tenez la veine.

ANGELO. — Votre frère est le condamné de la loi; et vous perdez vos paroles.

ISABELLE. — Hélas! hélas! Mais jadis toutes les âmes étaient condamnées, et Celui qui aurait pu si bien se prévaloir de cette déchéance y trouva le remède. Où en seriez-vous, si Celui dont émane toute justice vous jugeait seulement d'après ce que vous êtes? Oh! pensez à cela, et alors vous sentirez le souffle de la pitié sur vos lèvres, comme un homme nouveau!

ANGELO. — Résignez-vous, belle enfant! C'est la loi, et non moi, qui condamne votre frère : fût-il mon parent, mon frère ou mon fils, il en serait de même pour lui. Il doit mourir demain.

ISABELLE. — Demain! Oh! si brusquement! Épargnez-le, épargnez-le! Il n'est pas préparé à la mort! Même pour nos cuisines, nous ne tuons un oiseau qu'en sa saison : aurons-

Digitized by Google

nous pour servir le ciel moins de scrupule que pour soigner nos grossières personnes? Mon bon, mon bon seigneur, réfléchissez : qui donc jusqu'ici a été mis à mort pour cette offense? Et il y en a tant qui l'ont commise!

LUCIO, *à part.* — C'est cela; bien dit.

ANGELO. — Quoiqu'elle ait sommeillé, la loi n'était pas morte : tant de coupables n'eussent pas osé commettre ce crime si le premier qui enfreignit l'édit avait répondu devant elle de son action. Désormais elle veille; elle prend note de ce qui se passe, et fixe un regard de prophétesse sur le cristal qui lui montre les crimes futurs. Ces crimes, qui, grâce à la tolérance, sont déjà conçus ou vont l'être, et que l'avenir doit couver et faire éclore, elle ne leur permettra pas d'avoir une postérité et de se survivre.

ISABELLE. — Pourtant faites acte de pitié.

ANGELO. — Je fais acte de pitié surtout quand je fais acte de justice. Car alors j'ai pitié de ceux que je ne connais pas et qu'un crime absous corromprait plus tard; et je fais le bien de celui qui, expiant un crime odieux, ne peut plus vivre pour en commettre un second. Prenez-en votre parti : votre frère mourra demain; résignez-vous.

ISABELLE. — Ainsi, il faut que vous soyez le premier à appliquer cette sentence, et lui, le premier à la subir! Oh! il est beau d'avoir la force d'un géant, mais il est tyrannique d'en user comme un géant!

LUCIO, *à part.* — Voilà qui est bien dit.

ISABELLE. — Si les grands de ce monde pouvaient tonner comme Jéhovah lui-même, Jéhovah n'aurait jamais de repos, car le plus chétif, le plus mince ministre lui remplirait son ciel de tonnerres, rien que de tonnerres. Ciel miséricordieux! quand tu lances tes éclairs sulfureux, c'est pour fendre le chêne noueux et rebelle, plutôt que l'humble myrte. Mais l'homme, l'homme vaniteux! drapé dans sa petite et brève autorité, connaissant le moins ce dont il est le plus assuré, sa fragile essence, il s'évertue, comme un singe en colère, à faire à la face du ciel des farces grotesques qui font pleurer les anges, et qui, s'ils avaient nos ironies, leur donneraient le fou rire des mortels!

LUCIO, *à part.* — O ferme! ferme, fillette! Il fléchira; je le vois déjà venir.

LE PRÉVÔT. — Fasse le ciel qu'elle le captive!

ISABELLE. — Nous ne savons pas peser les actes de notre frère comme les nôtres. Les grands peuvent se moquer des

Digitized by Google

saints : c'est preuve d'esprit chez eux; mais, chez leurs inférieurs, c'est une odieuse profanation.

LUCIO, *à part.* — Tu es dans le vrai, jeune fille : insiste là-dessus.

ISABELLE. — Ce qui chez le capitaine n'est qu'un mot de colère est chez le soldat franc blasphème.

LUCIO, *à part.* — Comment sais-tu tout cela? Insiste encore.

ANGELO. — Pourquoi me poursuivez-vous de ces maximes?

ISABELLE. — Parce que l'autorité, bien que faillible comme nous tous, porte en elle-même une sorte de remède qui cicatrise le vice de la grandeur. Rentrez en vous-même; frappez votre cœur, et demandez-lui s'il n'a conscience de rien qui ressemble à la faute de mon frère : s'il confesse une faiblesse de nature analogue à la sienne, qu'il ne lance pas sur vos lèvres une sentence contre la vie de mon frère!

ANGELO, *à part.* — Elle parle, et avec tant de raison qu'elle agit sur ma raison. *(Haut, à Isabelle.)* Adieu! *(Il va pour se retirer.)*

ISABELLE. — Mon généreux seigneur, retournez-vous.

ANGELO. — Je réfléchirai... Revenez demain.

ISABELLE. — Écoutez comment je veux vous corrompre. Mon bon seigneur, retournez-vous.

ANGELO. — Comment! me corrompre?

ISABELLE. — Oui, en vous offrant des dons que vous partagerez avec le ciel.

LUCIO, *à part.* — Ah! vous gâtiez tout sans cela.

ISABELLE. — En vous offrant, non de futiles sicles d'or monnayé, non des pierres plus ou moins précieuses, selon qu'un caprice les évalue, mais de vraies prières qui monteront vers le ciel et y entreront avant le soleil levant, des prières d'âmes immaculées, de vierges vouées au jeûne dont la pensée ne s'attache à rien de temporel!

ANGELO. — Bien! Venez me voir demain.

LUCIO, *bas, à Isabelle.* — Allons! c'est bien; partons.

ISABELLE. — Dieu protège Votre Honneur!

ANGELO, *à part.* — Ainsi soit-il! car déjà je suis sur cette voie de la tentation que me barre la prière[1].

---

1. *Where prayers cross.* Le sens est : où les prières se contrecarrent, parce qu'elles ont des buts contradictoires.

Digitized by Google

ISABELLE. — A quelle heure demain me présenterai-je à Votre Seigneurie?

ANGELO. — A n'importe quel moment, avant midi.

ISABELLE. — Dieu garde Votre Honneur! *(Elle sort avec Lucio et le prévôt.)*

ANGELO. — Oui, de toi et de ta vertu même! Qu'est-ce donc? qu'est-ce donc? Est-ce sa faute, ou la mienne? De la tentatrice, ou du tenté, qui est le plus coupable? Ah! ce n'est pas elle : elle ne veut pas me tenter; c'est moi qui, exposé au soleil près de la violette, exhale, non l'odeur de la fleur, mais les miasmes de la charogne, sous le rayon bienfaisant! Se peut-il que la chasteté séduise plus nos sens que la légèreté de la femme? Quand nous avons tant de terrains déblayés, désirerons-nous donc raser le sanctuaire pour y installer nos latrines? Oh! fi, fi, fi donc! Que fais-tu, ou qu'es-tu, Angelo? La désirerais-tu criminellement pour les choses mêmes qui la font vertueuse? Oh! que son frère vive! Les larrons sont autorisés au brigandage quand les juges eux-mêmes volent. Quoi! l'aimerais-je donc, que je désire l'entendre encore, et me rassasier de sa vue? Est-ce que je rêve? O ennemi rusé qui, pour attraper un saint, prends une sainte pour amorce! Dangereuse entre toutes est la tentation qui nous excite à faillir par amour pour la vertu! Jamais la prostituée, avec sa double séduction, l'art et la nature, n'a pu une seule fois émouvoir mes sens; mais cette vertueuse vierge me domine tout entier, et jusqu'ici, en voyant les hommes s'éprendre, je n'ai fait que sourire et m'étonner! *(Il sort.)*

SCÈNE III

Une prison.

Entrent LE DUC, *en costume de religieux, et* LE PRÉVÔT.

LE DUC. — Salut, prévôt! car tel est, je crois, votre titre.

LE PRÉVÔT. — Je suis le prévôt. Que voulez-vous, bon frère?

LE DUC. — Engagé par ma charité et par le vœu sacré de mon ordre, je viens visiter les âmes affligées ici dans cette prison; accordez-moi le privilège d'usage, en me les laissant voir et en me faisant connaître la nature de leur

Digitized by Google

crime, pour que je leur donne en conséquence les soins de mon ministère.

LE PRÉVÔT. — Je voudrais faire plus encore, s'il en était besoin.

Entre Juliette.

Tenez! voici une de mes pensionnaires, une damoiselle qui, en tombant dans les flammes[1] de sa propre jeunesse, a fait une ampoule à sa réputation. Elle est grosse; et son complice est condamné, un jeune homme, plus en état de commettre une seconde faute du même genre que de mourir pour celle-ci!

LE DUC. — Quand doit-il mourir?

LE PRÉVÔT. — Demain, je crois. *(A Juliette.)* J'ai tout préparé pour vous, attendez un peu, et l'on va vous emmener.

LE DUC. — Vous repentez-vous, belle enfant, du péché que vous portez?

JULIETTE. — Oui, et j'en subis la honte avec une entière résignation.

LE DUC. — Je vous enseignerai à faire votre examen de conscience et à reconnaître si votre repentir est solide ou creux.

JULIETTE. — Je l'apprendrai volontiers.

LE DUC. — Aimez-vous l'homme qui a fait votre malheur?

JULIETTE. — Oui, comme j'aime la femme qui a fait le sien.

LE DUC. — Ainsi donc, il paraît que votre acte si blâmable a été commis d'un mutuel accord?

JULIETTE. — D'un mutuel accord.

LE DUC. — Alors votre péché a été plus grave que le sien.

JULIETTE. — Je le confesse et m'en repens, mon père.

LE DUC. — C'est bien, ma fille; mais prenez garde que la cause de votre repentir ne soit la honte que vous a attirée le péché; ce remords-là a pour objet nous-même et non le ciel : il prouve que, si nous ménageons le ciel, ce n'est pas par amour pour lui, mais par crainte...

---

1. F.-V. Hugo suit la correction de Warburton : *flames*. Mais le texte original est : *flaws* (bourrasques soudaines, d'où : orages de la passion).

Digitized by Google

JULIETTE. — Je me repens du péché, parce que c'est un mal, et j'en recueille la honte avec joie.

LE DUC. — Persévérez. Votre compagnon, à ce que j'apprends, doit mourir demain, et je vais lui porter mes conseils... La grâce soit avec vous! *Benedicite! (Il sort.)*

JULIETTE. — Il doit mourir demain!... O loi cruelle qui me laisse une vie dont la jouissance même n'est qu'une horrible agonie!

LE PRÉVÔT. — Que je le plains! *(Ils sortent.)*

SCÈNE IV

Dans le palais d'Angelo.

Entre ANGELO.

ANGELO. — Quand je veux prier et penser, mes pensées et mes prières errent d'objet en objet! Le ciel a de moi de creuses paroles, tandis que mon imagination, n'écoutant pas ma langue, est ancrée à Isabelle... Sur ma bouche le ciel dont je ne fais que mâcher le nom, et dans mon cœur le mal tenace et croissant de ma passion! Le gouvernement, qui faisait toute mon étude, est pour moi comme un bon livre qui, à force d'être relu, est devenu aride et fastidieux. Oui, ma gravité, qui faisait mon orgueil (que personne ne m'entende!), je pourrais l'échanger avec profit pour la plume futile que l'air chasse comme un jouet. O dignité! ô apparence! que de fois, grâce à ton enveloppe, à ton vêtement, tu extorques la crainte des fous et enchaînes les sages à tes faux-semblants! Chair, tu es toujours la chair. Mais écrivez le mot ange[1] sur la corne du diable, et elle n'est plus pour personne le cimier du démon!

Entre un valet.

Eh bien! qui est là?

LE VALET. — Une nommée Isabelle, une religieuse, demande accès près de vous.

ANGELO. — Montrez-lui le chemin. *(Sort le valet.)* O ciel!

---

1. Angelo est naturellement ici en train de jouer sur son propre nom. Ces deux derniers vers de son monologue sont obscurs. On corrige parfois *not* en *now*, ce qui, en supprimant la négation, donne : c'est maintenant le cimier (ou l'écu, ou la devise) du diable.

Digitized by Google

pourquoi mon sang afflue-t-il vers mon cœur de manière à le paralyser lui-même, et à priver tous mes autres organes du ressort nécessaire? Ainsi la foule stupide joue avec un homme évanoui : elle arrive en masse pour le secourir, et intercepte ainsi l'air qui le ferait revivre. Ainsi encore, les sujets d'un roi bien-aimé, quittant leurs occupations, dans l'élan d'une obséquieuse tendresse, se pressent tous autour de lui tellement que leur amour malappris fait l'effet d'une offense[1].

Entre Isabelle.

Eh bien, jolie fille[2]?

ISABELLE. — Je suis venue pour connaître votre décision.

ANGELO. — J'eusse préféré que vous pussiez la connaître sans me la demander. Votre frère ne peut vivre.

ISABELLE. — C'est ainsi... Le ciel garde Votre Honneur! *(Elle va pour se retirer.)*

ANGELO. — Et pourtant il pourrait vivre quelque temps encore, aussi longtemps même que vous ou moi... Et pourtant il doit mourir.

ISABELLE. — Par votre arrêt?

ANGELO. — Oui.

ISABELLE. — Quand? Je vous conjure de me le dire, afin que, pendant le répit, quel qu'il soit, qui lui est accordé, il puisse prémunir son âme contre la perdition.

ANGELO. — Ah! fi de ces vices immondes! Autant vaudrait pardonner à celui qui ravit à la nature un homme déjà créé qu'épargner ces impudents voluptueux qui frappent l'image divine en espèces prohibées. Il est tout aussi aisé de détruire illégitimement une existence légitime que de verser le métal dans des creusets[3] défendus pour en faire une illégitime.

---

1. Même genre d'allusion qu'à I, II à l'horreur du roi Jacques pour la foule.

2. *Fair maid.* Nous préférerions « belle demoiselle », qui n'a pas la familiarité un peu suspecte de la traduction de F.-V. Hugo. Angelo est à la torture, mais il doit — et c'est une des causes de son déchirement — conserver l'attitude et le ton convenables à sa nouvelle dignité.

3. F.-V. Hugo suit la leçon de Steevens, lequel change le terme du Folio, *means,* moyen, en *mints,* moules, creusets. Certains éditeurs modernes cependant conservent le mot du texte original.

Digitized by Google

ISABELLE. — Cela est écrit dans le ciel, mais non sur la terre.

ANGELO. — C'est votre avis? Alors je vais vite vous embarrasser. Qu'aimeriez-vous mieux, voir la plus juste loi ôter la vie à votre frère, ou, pour le racheter, livrer votre corps à d'impures voluptés, comme la femme qu'il a souillée?

ISABELLE. — Monsieur, croyez-le, j'aimerais mieux sacrifier mon corps que mon âme.

ANGELO. — Je ne parle pas de votre âme... Les péchés obligés font nombre sans nous être comptés.

ISABELLE. — Comment dites-vous?

ANGELO. — Non, je ne garantirais pas cela; car je puis réfuter ce que je viens de dire. Répondez à ceci : moi, aujourd'hui l'organe de la loi écrite, je prononce une sentence contre la vie de votre frère : ne pourrait-il y avoir charité à pécher pour sauver la vie de ce frère?

ISABELLE. — Consentez à le faire, et j'en prends les risques sur mon âme : ce ne sera point péché, mais charité.

ANGELO. — Si vous consentiez à le faire aux risques de votre âme, la charité compenserait le péché.

ISABELLE. — Si je fais un péché en demandant qu'il vive, ciel, que j'en porte la peine! Si vous en faites un en m'accordant ma requête, je prierai tous les matins pour qu'il soit ajouté à mes fautes et ne vous soit pas imputé.

ANGELO. — Non! Mais écoutez-moi. Votre pensée ne suit pas la mienne : ou vous êtes ignorante, ou vous affectez de l'être, et cela n'est pas bien.

ISABELLE. — Que je sois ignorante et incapable de bien faire, pourvu que j'aie la grâce de reconnaître mon insuffisance!

ANGELO. — Ainsi la sagesse cherche à paraître plus brillante en s'accusant elle-même! Ainsi le masque noir fait rêver une beauté dix fois plus éclatante que la beauté sans voile!... Mais écoutez-moi. Pour être compris nettement, je vais parler plus clairement : votre frère doit mourir.

ISABELLE. — Oui.

ANGELO. — Et son offense est telle qu'elle paraît passible de cette peine devant la loi.

ISABELLE. — C'est vrai.

ANGELO. — Supposez qu'il n'y ait qu'un moyen de sauver sa vie... Je ne suggère pas cet expédient plutôt qu'un

Digitized by Google

autre, je parle par hypothèse[1]... Supposez que vous, sa sœur, vous vous sachiez désirée par quelque personnage qui, par son crédit auprès du juge ou par son éminente position, puisse retirer à votre frère les menottes de la loi répressive[2], et que, n'ayant aucun autre moyen terrestre de le sauver, il vous faille livrer les trésors de votre corps à cet homme ou laisser exécuter votre frère : que feriez-vous?

ISABELLE. — Je ferais pour mon pauvre frère ce que je ferais pour moi-même. Or, si j'étais sous le coup de la mort, je me parerais, comme de rubis, des marques du fouet déchirant, et je me dépouillerais pour la tombe, comme pour un lit ardemment convoité, plutôt que de prostituer mon corps à la honte.

ANGELO. — Il faut donc que votre frère meure.

ISABELLE. — Ce serait le parti le moins désastreux. Mieux vaudrait pour le frère une mort d'un moment que pour la sœur qui le rachèterait une mort éternelle.

ANGELO. — Ne seriez-vous pas alors aussi cruelle que la sentence que vous réprouviez si fort?

ISABELLE. — Une rançon ignominieuse et un pardon spontané ne sont pas de la même famille; une légitime merci n'a point de parenté avec une infâme rédemption.

ANGELO. — Vous sembliez tout à l'heure faire de la loi un tyran, et présenter l'infraction de votre frère comme une fredaine plutôt que comme un vice.

ISABELLE. — Oh! pardonnez-moi, monseigneur. Il arrive souvent que, pour avoir ce que nous désirons, nous ne disons pas ce que nous pensons. J'excuse quelque peu ce que je hais en faveur de ce que j'aime chèrement.

ANGELO. — Nous sommes tous fragiles.

ISABELLE. — Eh bien! que mon frère meure, s'il subit seul le vasselage du mal, s'il est l'unique héritier de la faiblesse!

ANGELO. — Certes, les femmes sont fragiles aussi.

ISABELLE. — Oui, comme les glaces où elles se mirent, et

---

1. *In the loss of question.* Obscur. On a proposé des corrections *(loose, toss)*. Il s'agit, en gros, de paroles sans but, en l'air. La traduction de F.-V. Hugo rend fort élégamment le sens que l'on devine.

2. F.-V. Hugo suit la leçon de Theobald : *all-binding*. Le Folio dit *all-building*, qui peut à la rigueur s'expliquer ainsi : la loi qui pose les bases, les fondations de tout.

Digitized by Google

qui se brisent aussi facilement qu'elles reflètent les formes[1]... Les femmes!... Le ciel les protège! Ce sont les hommes qui corrompent leur nature, en abusant d'elles. Certes, appelez-nous dix fois fragiles, car nous sommes délicates comme nos complexions, et crédules aux impressions fausses.

ANGELO. — Je le crois. Et puisque tel est votre propre sexe, d'après votre témoignage, puisque nous-mêmes, je suppose, nous ne sommes pas plus fortement constitués pour résister aux erreurs, parlons hardiment. Je vous prends au mot : soyez ce que vous êtes, c'est-à-dire, une femme; si vous êtes plus, vous n'êtes plus femme; si vous l'êtes, comme l'indique bien tout votre extérieur, prouvez-le, en revêtant la livrée prédestinée.

ISABELLE. — Je n'ai qu'un seul langage : mon généreux seigneur, je vous en conjure, reprenez avec moi votre premier ton.

ANGELO. — Comprenez bien : je vous aime!

ISABELLE. — Mon frère a aimé Juliette; et vous me dites qu'il mourra pour cela.

ANGELO. — Il ne mourra pas, Isabelle, si vous m'accordez votre amour.

ISABELLE. — Je sais que votre vertu s'arroge le privilège d'assumer l'apparence du vice pour éprouver autrui.

ANGELO. — Croyez-moi : sur mon honneur! mes paroles expriment ma pensée.

ISABELLE. — Ah! pour donner pareille chose à croire, il faut avoir peu d'honneur et une bien mauvaise pensée!... Hypocrisie! hypocrisie! Je te dénoncerai, Angelo, prends-y garde. Signe-moi immédiatement la grâce de mon frère, ou à gorge déployée je crierai au monde quel homme tu es.

ANGELO. — Qui te croira, Isabelle? Mon nom immaculé, l'austérité de ma vie, mon témoignage opposé au vôtre, et mon rang dans l'État prévaudront sur votre accusation, au point que votre propre rapport sera étouffé, comme sentant la calomnie. J'ai commencé, et maintenant je lâche les rênes à mes sens effrénés! Accorde ton consentement à mon ardent désir; réprime toute pruderie et toutes ces

---

1. *Men their creation mar In profiting by them :* les hommes détruisent ou corrompent ces femmes qui, comme des miroirs, leur renvoient leurs « formes », c'est-à-dire les enfants engendrés d'elles. Si un homme « profite » d'une femme, c'est donc en théorie une de ses propres créatures qu'il détruit.

Digitized by Google

fâcheuses rougeurs qui repoussent ce qu'elles réclament. Rachète ton frère en livrant ton corps à ma fantaisie : autrement, non seulement il subira la mort, mais ton inflexibilité prolongera son agonie par une lente torture. Réponds-moi demain, ou, par la passion qui désormais me guide souverainement, je serai pour lui un tyran!... Quant à vous, dites ce que vous voudrez, mes faussetés prévaudront sur vos vérités. *(Il sort.)*

ISABELLE. — A qui me plaindre? Si je racontais ceci, qui me croirait? O bouches redoutables qui portent sur les mêmes lèvres ou la condamnation ou l'acquittement, qui forcent la loi à s'incliner devant leur caprice, qui accrochent le juste et l'injuste à leur appétit comme une servile amorce! Je vais trouver mon frère; bien qu'il ait failli par l'instigation des sens, il n'en a pas moins l'âme pleine d'honneur. Eût-il vingt têtes à poser sur vingt billots sanglants, il les livrerait toutes, plutôt que de laisser sa sœur soumettre sa personne à une si horrible pollution. Donc, vis chaste, Isabelle; et toi, frère, meurs!... Notre chasteté est plus que notre frère[1]. Je vais lui dire la proposition d'Angelo, et préparer sa pensée à la mort, pour le repos de son âme. *(Elle sort.)*

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Un cachot.

Entrent LE DUC, *en religieux,* CLAUDIO *et* LE PRÉVÔT.

LE DUC. — Ainsi, vous espérez votre pardon du seigneur Angelo?

CLAUDIO. — Les misérables n'ont d'autre cordial que l'espoir. J'ai l'espoir de vivre et suis préparé à mourir.

---

1. Ce vers dans le Folio est imprimé entre guillemets, convention typographique indiquant une espèce de sentence morale. Les deux « notre » ici ont un sens général. C'est un des commandements de l'éthique d'Isabelle. Mary Lascelles (*Shakespeare's Measure for measure,* 1953) assure que Shakespeare veut par ce vers faire comprendre à l'auditoire que l'action va prendre un tour nouveau, qui n'est pas celui de l'histoire contée par Whetstone, et qu'Isabelle ne cédera pas.

Digitized by Google

LE DUC. — Soyez résigné à la mort; et la mort et la vie vous en seront plus douces. Raisonnez ainsi avec la vie : Si je te perds, je perds une chose à laquelle des fous peuvent seuls tenir; tu es un souffle, asservi à toutes les influences climatériques, et qui, dans la demeure où tu résides, entretient l'affliction. Tu n'es que le jouet de la mort : car tu t'évertues à l'éviter dans ta fuite, et tu ne fais que courir à elle. Tu n'es pas noble : car toutes les jouissances que tu enfantes ont pour nourrice la bassesse. Tu n'es point vaillante : car tu crains le mol et grêle aiguillon d'un pauvre reptile. Ton meilleur repos est le sommeil, et tu le provoques souvent : pourtant tu as une peur grossière de ta mort qui n'est rien de plus. Tu n'es pas toi-même : car tu n'es qu'un composé de milliers d'atomes issus de la poussière. Heureuse! tu ne l'es pas : car ce que tu n'as pas, tu tâches toujours de l'acquérir, et tu dédaignes ce que tu as. Tu n'es pas stable : car ta nature suit les étranges errements de la lune. Si tu es riche, tu es pauvre : car, pareille à l'âne dont l'échine ploie sous les lingots, tu ne portes que pour une étape ton fardeau de richesses, et la mort te décharge. Tu n'as pas d'amis : car tes propres entrailles qui t'appellent père, les êtres mêmes émanés de tes reins, maudissent la goutte, la lèpre et le catarrhe, de ne pas t'achever plus tôt. Tu n'as ni la jeunesse ni la vieillesse, mais, comme en une sieste d'après-dîner, la vision de toutes deux : car toute ta bienheureuse jeunesse prend l'âge de ta vieillesse et mendie l'aumône de la caducité paralytique; et quand tu es vieille et riche, tu n'as plus ni chaleur, ni affection, ni énergie, ni beauté, pour jouir de tes richesses. Qu'y a-t-il donc dans ce qu'on appelle la vie? Ah! cette vie recèle en elle-même des milliers d'autres morts; et pourtant nous craignons la mort qui ne fait que régler le compte!

CLAUDIO. — Je vous remercie humblement. Je vois qu'en demandant à vivre, je cherche à mourir, et qu'en cherchant la mort, je trouve la vie. Qu'elle vienne[1]!

ISABELLE, *du dehors*. — Holà! que la paix soit ici avec la grâce, sa bonne compagne!

LE PRÉVÔT. — Qui est là? Entrez. Le souhait mérite un bon accueil.

---

1. Soupçonnera-t on une amère ironie dans cette réponse de Claudio?

Digitized by Google

Entre Isabelle.

LE DUC, *à Claudio.* — Cher seigneur, avant peu je reviendrai vous voir.

CLAUDIO. — Très sacré seigneur, je vous remercie.

ISABELLE. — J'ai un mot ou deux à dire à Claudio.

LE PRÉVÔT. — Soyez la très bien venue. Voyez, seigneur, voici votre sœur.

LE DUC. — Un mot, prévôt!

LE PRÉVÔT. — Autant qu'il vous plaira.

LE DUC, *bas, au prévôt.* — Mettez-moi à portée de les entendre sans être vu. *(Sortent le duc et le prévôt.)*

CLAUDIO. — Eh bien, ma sœur, quelle consolation m'apportez-vous?

ISABELLE. — Une consolation excellente, excellente entre toutes. Le seigneur Angelo, ayant affaire au ciel, vous choisit pour son ambassadeur là-haut, et vous y accrédite à jamais. Ainsi faites vite vos préparatifs suprêmes : vous partez demain.

CLAUDIO. — Est-ce qu'il n'y a pas de remède?

ISABELLE. — Aucun; si ce n'est un remède qui, pour sauver une tête, briserait un cœur.

CLAUDIO. — En existe-t-il un?

ISABELLE. — Oui, frère, vous pouvez vivre. Il y a dans votre juge une diabolique clémence qui, si vous l'implorez, vous laissera la vie, mais vous enchaînera jusqu'à la mort!

CLAUDIO. — Une prison perpétuelle?

ISABELLE. — Oui, justement, une prison perpétuelle, une réclusion qui, eussiez-vous le monde entier pour vous mouvoir, vous retiendra à la chaîne.

CLAUDIO. — Mais par quel moyen?

ISABELLE. — Par un moyen qui, si vous l'acceptez, vous enlèvera l'écorce de l'honneur et vous laissera nu.

CLAUDIO. — Explique-toi.

ISABELLE. — Oh! je me défie de toi, Claudio, et je tremble que l'amour d'une existence fébrile ne te fasse préférer six ou sept hivers à un perpétuel honneur. As-tu le courage de mourir? La douleur de la mort est surtout dans l'appréhension; et le pauvre scarabée, sur lequel nous marchons, subit, en souffrance corporelle, des angoisses aussi grandes que le géant qui meurt!

CLAUDIO. — Pourquoi me fais-tu cet affront? Crois-tu que j'emprunte ma résolution aux fleurs d'une tendre rhé-

Digitized by Google

torique? Si je dois mourir, je suis prêt à accueillir la nuit funèbre comme une fiancée, et à l'étreindre dans mes bras.

ISABELLE. — C'est bien mon frère qui a parlé! C'est bien la tombe de mon père qui a proféré ce cri! Oui, tu dois mourir : tu es trop noble pour conserver une vie par de vils expédients. Ce ministre aux saints dehors, dont le visage impassible et la parole mesurée glacent les jeunes têtes et font rentrer en cage les folies, comme un faucon les poules, ce ministre est un démon. Si l'on retirait de lui toute la fange, on découvrirait un abîme aussi profond que l'enfer.

CLAUDIO. — Le majestueux Angelo[1]?

ISABELLE. — Oh! livrée menteuse de l'enfer qui revêt et couvre le corps le plus damné de majestueux galons! Croiras-tu, Claudio, que, si je voulais lui céder ma virginité, tu pourrais être libre?

CLAUDIO. — O ciel! Cela ne se peut pas.

ISABELLE. — Oui, au prix de cette immonde offense, il te permettrait de l'offenser encore. Cette nuit même je dois faire ce que j'ai horreur de dire; sinon, tu meurs demain.

CLAUDIO. — Tu n'en feras rien.

ISABELLE. — Oh! s'il ne s'agissait que de ma vie, je la jetterais pour vous sauver aussi volontiers qu'une épingle.

---

1. *The prenzie, Angelo* (1er Folio, 1623). Ce mot *prenzie*, qui ne se trouverait qu'ici (et trois lignes plus loin), reste un mystère. Il semble l'avoir été même pour les éditeurs des 2e et 3e Folios (1632 et 1663), qui le remplacent par *princely*. C'est la leçon que suit notre traducteur, dans les deux cas; elle a l'avantage d'avoir la caution de ces éditions anciennes. Des diverses corrections suggérées au cours de deux siècles par les commentateurs *(priestly, primsie, prosne, proxy, precise)*, la seule qui nous paraîtrait à retenir serait *precise* (austère, puritain). Dans l'expression qui suit : *in prenzie guards* (ou *princely guards*), le mot *guards* désigne des parements, revers ou « galons » ornant le devant de la robe.

N. B. — La tâche des spécialistes de l'étude du texte, lorsqu'ils se trouvent en présence d'un mot du Folio ou d'un quarto qui est manifestement erroné, consiste à trouver un autre terme qui convienne au sens tout en nécessitant le minimum de modification des lettres du mot imprimé. Ils se basent sur leur connaissance de l'écriture manuscrite du temps, celle des scribes professionnels, celle des auteurs lorsqu'on a d'eux des manuscrits authentiques. Ils en scrutent les jambages *(minims)*, les contractions habituelles. Il s'agit de découvrir comment l'imprimeur, travaillant sur un manuscrit, a pu raisonnablement se tromper à la lecture.

Digitized by Google

CLAUDIO. — Merci, chère Isabelle!

ISABELLE. — Préparez-vous, Claudio, à mourir demain.

CLAUDIO. — Oui... Il a donc en lui des passions qui l'obligent à mordre ainsi la face de la loi au moment même où il en impose le respect!... Assurément ce n'est pas un péché, ou des sept péchés mortels c'est le moindre.

ISABELLE. — Quel est le moindre?

CLAUDIO. — Si c'était une faute damnable, lui, qui est si sage, voudrait-il pour la farce d'un moment encourir une peine éternelle?... O Isabelle!

ISABELLE. — Que dit mon frère?

CLAUDIO. — La mort est une terrible chose.

ISABELLE. — Et une vie déshonorée une chose odieuse.

CLAUDIO. — Oui, mais mourir et aller nous ne savons où! Être gisant dans de froides cloisons[1] et pourrir; ce corps sensible, plein de chaleur et de mouvement, devenant une argile malléable, tandis que l'esprit, privé de lumière, est plongé dans des flots brûlants, ou retenu dans les frissonnantes régions des impénétrables glaces, ou emprisonné dans les vents invisibles et lancé avec une implacable violence autour de l'univers en suspens, plus misérable encore que le plus misérable de ces damnés qui conçoivent dans des hurlements des pensées illégitimes et informes!... Ah! c'est trop horrible! La vie terrestre la plus pénible et la plus répulsive que l'âge, la maladie, le dénûment et la prison puissent infliger à la créature, est un paradis, comparée à ce que nous craignons de la mort.

ISABELLE. — Hélas! hélas!

CLAUDIO. — Chère sœur, faites-moi vivre! Le péché que vous commettez pour sauver la vie d'un frère est autorisé par la nature au point de devenir vertu.

ISABELLE. — O brute! O lâche sans foi! O malheureux sans honneur! Veux-tu donc te faire une existence de ma faute? N'est-ce pas une sorte d'inceste que de vivre du déshonneur de ta propre sœur? Que dois-je penser? Dieu me pardonne! ma mère aurait-elle triché mon père? Une engeance aussi dégradée et aussi perverse ne saurait être issue de son sang. Reçois mon refus! Meurs, péris! Quand je n'aurais qu'à me baisser pour te soustraire à ton sort, je

---

1. *In cold obstruction.* On a proposé des corrections : *destruction, abstraction.* Mais *obstruction* semble vouloir dire, et ce sens est acceptable : arrêt des fonctions vitales.

Digitized by Google

le laisserais s'accomplir. Je dirai mille prières pour ta mort, mais pas un mot pour te sauver!

CLAUDIO. — Mais écoutez-moi, Isabelle!

ISABELLE. — Oh! fi, fi, fi! Le vice chez toi n'est pas un accident, c'est un trafic! Tu ferais de la clémence même une entremetteuse! Il vaut mieux que tu meures promptement. *(Elle va pour se retirer.)*

CLAUDIO. — Oh! écoutez-moi, Isabelle.

Rentre le duc, suivi du prévôt.

LE DUC. — Un mot, de grâce, jeune sœur, un mot seulement!

ISABELLE. — Que me voulez-vous?

LE DUC. — Si vous pouviez disposer de quelque loisir, je voudrais avoir tout à l'heure un entretien avec vous. La satisfaction que j'ai à vous demander est dans votre intérêt même.

ISABELLE. — Je n'ai pas de loisir superflu. Le temps que je resterai doit être volé à d'autres affaires; mais je veux bien vous écouter un moment.

LE DUC, *bas, à Claudio.* — Mon fils, j'ai entendu ce qui s'est passé entre vous et votre sœur. Angelo n'a jamais eu l'intention de la corrompre : il n'a voulu que mettre sa vertu à l'épreuve, pour exercer son jugement à l'étude de la nature humaine. Ayant le vrai sentiment de l'honneur, elle lui a signifié ce gracieux refus qu'il a été fort aise de recevoir. Je suis le confesseur d'Angelo, et je sais que telle est la vérité. Préparez-vous donc à la mort. Ne leurrez pas votre résolution d'espérances décevantes. Demain vous devez mourir : mettez-vous à genoux et tenez-vous prêt.

CLAUDIO. — Que ma sœur me pardonne! Je suis tellement désenchanté de la vie que je veux faire des vœux pour en être débarrassé.

LE DUC. — Persévérez dans ces sentiments. Adieu! *(Claudio sort.)* Prévôt, un mot!

LE PRÉVÔT. — Que voulez-vous, mon père?

LE DUC. — Qu'à peine arrivé vous vous retiriez. Laissez-moi un moment avec cette vierge... Mon caractère vous garantit, comme mon habit, qu'aucun préjudice ne peut l'atteindre dans ma compagnie.

LE PRÉVÔT. — A la bonne heure. *(Il sort.)*

LE DUC. — La main qui vous fit belle vous fit vertueuse. La vertu qui fait bon marché de ses charmes rend éphé-

Digitized by Google

mères les charmes de la beauté; mais la grâce, étant l'âme de votre personne, en parera le corps à jamais. La fortune a porté à ma connaissance l'assaut qu'Angelo vous a livré; et, si la fragilité humaine n'offrait pas maints exemples d'une pareille chute, Angelo m'étonnerait. Comment ferez-vous pour contenter ce ministre et sauver votre frère?

ISABELLE. — Je vais l'édifier sur-le-champ. J'aime mieux pour mon frère une mort légale que pour mon fils une naissance illégitime. Mais, oh! combien notre bon duc se trompe sur Angelo! Si jamais il revient et que je puisse lui parler, ou j'ouvrirai la bouche en vain, ou je démasquerai ce gouvernant.

LE DUC. — Ce ne sera pas un mal. Pourtant, au point où en sont les choses, il échappera à votre accusation : il prétendra n'avoir voulu que vous sonder. Aussi rivez votre oreille à mes avis. A mon zèle pour faire le bien un remède se présente. J'ai tout lieu de croire que vous pouvez fort honnêtement rendre à une pauvre femme outragée un service mérité, soustraire votre frère à la colère de la loi, conserver sans tache votre gracieuse personne, et faire grand plaisir au duc absent, si, par aventure, il revient jamais pour être instruit de cette affaire.

ISABELLE. — Expliquez-vous : je me sens le courage de faire tout ce qui ne paraîtra pas noir à la pureté de mon âme.

LE DUC. — La vertu est hardie, et l'honnêteté intrépide... Est-ce que vous n'avez pas ouï parler de Marianne, la sœur de Frédéric, le grand capitaine qui a péri sur mer?

ISABELLE. — J'ai ouï parler de cette dame, et en fort bons termes.

LE DUC. — Angelo devait l'épouser : il lui était fiancé par serment, et le jour même des noces était fixé. Dans l'intervalle du contrat à la solennité, Frédéric fit naufrage, et la dot de sa sœur qu'il apportait disparut avec le vaisseau. Voyez que de malheurs s'ensuivirent pour la pauvre damoiselle! Elle perdit là un noble et illustre frère qui toujours avait eu pour elle la plus tendre et la plus sincère affection; avec lui, sa dot, l'élément et le nerf de sa fortune; et enfin, le mari qui lui était engagé, cet hypocrite Angelo.

ISABELLE. — Est-il possible! Est-ce qu'Angelo l'a abandonnée?

LE DUC. — Il l'a abandonnée à ses larmes, sans en sécher une seule par un mot consolant, et a dévoré ses serments

Digitized by Google

sous prétexte de découvertes déshonorantes pour elle. Bref, il l'a vouée au deuil qu'elle porte encore dans son amour pour lui; et, de marbre à ses pleurs, il en est inondé, sans en être attendri.

ISABELLE. — Qu'elle serait charitable, la mort qui enlèverait de ce monde cette pauvre fille! Qu'elle est corrompue, la vie qui permet de vivre à cet homme!... Mais quel avantage peut-elle retirer de tout ceci?

LE DUC. — C'est une rupture à laquelle vous pouvez aisément remédier; et cette cure sauve votre frère, tout en vous préservant du déshonneur.

ISABELLE. — Montrez-moi comment, bon père.

LE DUC. — La jeune fille dont je parle a conservé dans son cœur sa première affection : cet injuste et cruel procédé, qui, selon toute raison, devait tarir son amour, n'a fait, comme l'obstacle dans le torrent, que le rendre plus violent et plus éperdu. Allez trouver Angelo; répondez à ses sollicitations par une spécieuse soumission; acquiescez à ses demandes jusqu'au bout; et, pour votre garantie, posez seulement ces conditions, que votre tête-à-tête ne sera pas long, que l'heure sera celle de l'ombre et du silence, et que le lieu conviendra à tous égards. Cela étant dûment arrêté, tout le reste s'ensuit. Nous conseillerons à cette jeune fille outragée de prendre pour elle votre rendez-vous et d'y aller à votre place. Si le secret de cette rencontre se découvre plus tard, Angelo peut être obligé à lui faire réparation; et, par ce moyen, votre frère est sauvé, votre honneur intact, la pauvre Marianne satisfaite, et le ministre corrompu enfin démasqué. Je vais instruire la jeune fille et la préparer à cette entreprise. Si vous savez bien la mener à fin, un double bienfait absout la supercherie. Qu'en pensez-vous?

ISABELLE. — La seule idée m'en charme déjà, et je ne doute pas qu'elle n'aboutisse au plus heureux succès.

LE DUC. — La chose est en grande partie dans vos mains. Courez vite auprès d'Angelo. S'il vous implore pour son lit cette nuit, promettez-lui satisfaction. Je vais de ce pas à Saint-Luc : c'est là, dans un pavillon retiré, que demeure la désolée Marianne. Venez m'y rejoindre, et soyez expéditive avec Angelo, que nous en finissions vite.

ISABELLE. — Je vous remercie de ce plan sauveur. Adieu, bon père! *(Ils sortent de différents côtés.)*

Digitized by Google

SCÈNE II[1]

Devant la prison.

LE DUC, *en religieux, se croise avec* COUDE, POMPÉE *et des exempts.*

COUDE. — Ah! s'il n'y a pas de remède pour vous empêcher d'acheter et de vendre les hommes et les femmes comme des bêtes, tout le monde finira par s'abreuver de bâtard rouge et blanc[2].

LE DUC. — O ciel! quel charabia!

POMPÉE. — Le monde a cessé d'être amusant, depuis que, de deux usuriers[3], le plus aimable a été ruiné, et le plus nuisible autorisé par la loi à porter une robe fourrée, pour se tenir chaudement, et fourrée de peau de renard et d'agneau encore! comme pour signifier que la fraude, étant plus riche que l'innocence, a droit, elle, à des insignes!

COUDE. — Avancez, monsieur... Dieu vous bénisse, mon père le frère!

LE DUC. — Et vous pareillement, mon frère le père!... Quelle offense cet homme vous a-t-il faite, monsieur?

COUDE. — Morbleu! monsieur, il a offensé la loi; et nous le soupçonnons aussi, monsieur, d'être un voleur, monsieur. Car nous avons trouvé sur lui, monsieur, une fausse clé étrange que nous avons envoyée au lieutenant[4].

---

1. « Scène II ». *Mesure pour mesure* est, dans le Folio, divisé en actes et scènes; ici, cependant, il n'est pas indiqué de scène nouvelle, le duc, principal personnage, ne sortant pas. Les divisions en scènes, dans les textes dramatiques élisabéthains, suivent en règle générale l'usage fixé par Sénèque : une scène nouvelle commence lorsque tous les acteurs de la précédente sont sortis. La présente coupure est cependant devenue traditionnelle.

2. Le « bâtard » *(bastard)* était un vin d'Espagne doux.

3. Le texte a *usuries,* usures. Le terme est pris dans un sens général, proche de l'étymologie latine : jouissance, usufruit pour un temps déterminé. La première usure est celle de la prostitution, la seconde l'usure financière proprement dite. — Les usuriers de Londres portaient une robe garnie de fourrure de renard, marron, avec des revers en peau d'agneau.

4. *Deputy :* c'est-à-dire à Angelo.

Digitized by Google

LE DUC. — Fi! drôle! ruffian, ignoble ruffian! Le mal que tu fais faire est donc ta ressource pour vivre? Songes-tu à ce que c'est que de bourrer une panse et de vêtir une échine du produit de ce vice immonde? Dis-toi : de leur abominable et bestial attouchement, je bois, je mange, je m'habille, et je vis! Crois-tu que ce soit vivre que de devoir le vivre à une chose si infecte? Va! réforme-toi, réforme-toi.

POMPÉE. — En effet, monsieur, elle infecte quelque peu; mais pourtant, monsieur, je vous prouverai...

LE DUC. — Ah! si le diable te fournit des preuves pour excuser le péché, c'est bien la preuve que tu seras des siens... Officier, emmenez-le en prison : la correction et l'instruction devront être mises en œuvre, avant que cette brute s'amende.

COUDE. — Il doit comparoir devant le lieutenant, monsieur. Il lui a déjà donné une semonce. Le lieutenant ne saurait tolérer un putassier. S'il est souteneur de putains et qu'il comparaisse devant lui, autant vaudrait pour lui faire une commission à un mille de céans.

LE DUC. — Plût au ciel que nous fussions tous ce que quelques-uns veulent paraître, exempts de vices, ou du moins dans le vice exempts d'hypocrisie!

Entre Lucio.

COUDE. — Il aura une corde au cou, comme vous à la taille, messire.

POMPÉE, *reconnaissant Lucio.* — J'aperçois du secours!... J'implore caution... Voici un gentilhomme, un ami à moi.

LUCIO. — Eh bien, noble Pompée? Quoi! à la suite de César! Est-ce qu'on te traîne en triomphe? Quoi! n'y a-t-il plus de statues de Pygmalion[1], récemment devenues femmes qu'on puisse obtenir en mettant la main à la poche et en la retirant crispée[2]? Que répônds-tu, hein? Que dis-tu de cet air, de cette chanson, de cette mesure? As-tu noyé ta voix dans la dernière pluie, hein? Que dis-tu, coureur[3]? Le

---

1. Ovide nous raconte qu'étant tombé amoureux d'une statue qu'il avait sculptée, Pygmalion avait obtenu d'Aphrodite qu'elle devînt vivante. On pense qu'il y a là une allusion à un poème fort libertin de John Marston : *Métamorphose de l'image de Pygmalion,* publié en 1598, et brûlé en 1599 par ordre de l'archevêque Whitgift.

2. *Clutched :* serrée, fermée sur une poignée de monnaie.

3. *Trot.* Ce vieux mot franco-anglais désignait une affreuse vieille

Digitized by Google

monde est-il comme devant, l'ami? Quelle est la mode? Est-ce d'être mélancolique et laconique? Comment? Dis-moi le goût régnant!

LE DUC. — Toujours, toujours le même, empirant toujours!

LUCIO. — Comment va mon cher trésor, ta maîtresse? Procure-t-elle toujours, hein?

POMPÉE. — Ma foi! monsieur, elle a dévoré tout son rosbif, et maintenant elle est au régime.

LUCIO. — Dame! c'est juste; c'est dans l'ordre; il en doit être ainsi. Toujours la putain fraîche, et la maquerelle poivrée : la conséquence est inévitable. Il en doit être ainsi... Tu vas donc en prison, Pompée?

POMPÉE. — Oui-dà, monsieur.

LUCIO. — Eh! il n'y a pas de mal, Pompée. Adieu! Va! dis que c'est moi qui t'ai envoyé là... Est-ce pour dettes, Pompée? Pourquoi?

COUDE. — Pour maquerellage, pour maquerellage.

LUCIO. — Ah! en ce cas, emprisonnez-le. Si l'emprisonnement est la rétribution du maquereau, il lui est bien dû. Maquereau il est, sans nul doute, et de toute antiquité encore! Maquereau de naissance!... Adieu, bon Pompée! Mes compliments à la prison, Pompée! A présent vous allez devenir bon époux, Pompée : vous garderez la maison.

POMPÉE. — J'espère, monsieur, que Votre Respectable Seigneurie sera ma caution.

LUCIO. — Non, vraiment, Pompée. Ce n'est pas l'usage. Je prierai, Pompée, qu'on prolonge votre captivité. Si vous ne la prenez pas en patience, dame! c'est que vous êtes bien vif. Adieu, officieux Pompée! *(Au duc.)* Dieu vous bénisse, mon frère!

LE DUC. — Et vous aussi!

LUCIO. — Brigitte se peint-elle toujours, Pompée, hein?

COUDE, *à Pompée.* — Marchez, monsieur, marchez.

POMPÉE, *à Lucio.* — Alors, monsieur, vous ne voulez pas être ma caution?

LUCIO. — Alors, Pompée? Maintenant, non plus. *(Au duc.)* Quoi de nouveau dans le monde, frère? Quoi de nouveau?

---

femme. Lucio l'applique ici à Pompée. Ce serait l'équivalent approximatif de « ma vieille ». Contrairement à ce que semble penser F.-V. Hugo, le terme ne paraît avoir aucun rapport avec « trotter ».

Digitized by Google

COUDE, *à Pompée.* — Marchez, monsieur, marchez.

LUCIO. — Va!... Au chenil, Pompée! Va! *(Coude, Pompée et les exempts sortent.)* Quelles nouvelles du duc, frère?

LE DUC. — Je n'en sais pas. Pouvez-vous m'en donner?

LUCIO. — Les uns disent qu'il est chez l'empereur de Russie; d'autres, qu'il est à Rome. Mais où croyez-vous qu'il soit?

LE DUC. — Je ne sais pas. Mais où qu'il soit, je lui souhaite prospérité.

LUCIO. — Quelle folle et fantasque lubie l'a pris de s'esquiver ainsi de ses états, et d'usurper aux vagabonds un métier pour lequel il n'était pas né! Le seigneur Angelo s'est parfaitement enducaillé pendant son absence; il passe quelque peu les bornes.

LE DUC. — Il gouverne bien.

LUCIO. — Un peu plus d'indulgence envers la paillardise ne lui ferait pas de tort... Il est un peu trop farouche sur cet article, mon frère.

LE DUC. — C'est un vice trop général, et la sévérité doit y remédier.

LUCIO. — Oui, ma foi! c'est un vice qui a de nombreuses alliances; il est bien apparenté; mais il est impossible de l'extirper tout à fait, frère, sans interdire le boire et le manger. On dit que cet Angelo n'est pas né de l'homme et de la femme, suivant les voies normales de la création. Est-ce vrai, croyez-vous?

LE DUC. — Comment serait-il né alors?

LUCIO. — D'aucuns rapportent qu'une sirène l'a eu pour frai; d'autres, qu'il a été engendré entre deux morues sèches. Mais il est certain que, quand il lâche de l'eau, son urine est de la glace fondante; ça, je le sais. Et puis, c'est un être stérile[1]; ça, c'est indubitable.

LE DUC. — Vous êtes plaisant, monsieur, et vous avez la parole vive.

---

1. *A motion regenerative.* Obscur, peut-être corrompu. *Motion* avait le sens de spectacle de marionnettes. On peut comprendre, littéralement : un pantin doué du pouvoir de reproduction, c'est-à-dire humain. Mais cela ne cadre guère avec le contexte. Les critiques du XVIIIe siècle, suivis par certains des modernes, mettent l'expression à la forme négative, soit en ajoutant l'adverbe *not,* soit en lisant *unregenerative* (stérile). Le passage étant en prose, aucune servitude syllabique ou rythmique ne peut lier ou guider le commentateur.

Digitized by Google

LUCIO. — Aussi, quelle cruauté à lui, pour la rébellion d'une braguette, d'enlever la vie à un homme! Est-ce que le duc absent aurait agi ainsi? Plutôt que de pendre un homme pour avoir fait cent bâtards, il aurait payé les mois de nourrice de mille. Il avait quelque expérience de la besogne, il connaissait le service, et c'est ce qui le portait à l'indulgence.

LE DUC. — Je n'ai jamais ouï dire que le duc absent fût fort suspect sur l'article des femmes : ce n'est pas là que l'entraînaient ses goûts.

LUCIO. — Ah! monsieur, vous vous trompez.

LE DUC. — Ce n'est pas possible.

LUCIO. — Qui? Le duc?... Jusqu'à une mendiante de cinquante ans!... Même il avait l'habitude de lui mettre un ducat dans sa sébile criarde. Le duc avait ses faiblesses... Il se soûlait volontiers aussi; permettez-moi de vous l'apprendre.

LE DUC. — Vous lui faites injure, sûrement.

LUCIO. — Monsieur, j'étais de ses intimes. C'était un gaillard sournois que le duc, et je crois savoir la cause de sa disparition.

LE DUC. — Et quelle peut en être la cause, je vous prie?

LUCIO. — Non, pardon! C'est un secret qui doit être renfermé entre les dents et les lèvres; mais, je puis vous confier ceci... Le plus grand nombre de ses sujets tenait le duc pour sage.

LE DUC. — Sage, eh! sans nul doute, il l'était.

LUCIO. — C'est un gaillard très superficiel, très ignare et très léger.

LE DUC. — Il y a de votre part envie, sottise ou méprise. Le cours même de son existence et la manière dont il a gouverné devraient, au besoin, lui assurer un meilleur renom. Que seulement on le juge sur ses propres actes, et l'envieux reconnaîtra en lui un savant, un homme d'État, un soldat! Ainsi, vous parlez en ignorant; ou, si vous êtes bien informé, la malveillance vous aveugle fort.

LUCIO. — Monsieur, je connais le duc et je l'aime.

LE DUC. — L'amitié s'exprimerait avec une plus intime connaissance, et la connaissance avec une plus sympathique amitié.

LUCIO. — Allons! monsieur, je sais ce que je sais.

LE DUC. — J'ai peine à le croire, puisque vous ne savez pas ce que vous dites. Mais si jamais le duc revient (comme

Digitized by Google

nous le demandons dans nos prières), c'est devant lui, je vous préviens, que vous me répondrez de vos paroles. Si c'est la vérité que vous avez dite, vous aurez le courage de la soutenir. Je serai obligé de vous faire sommation : votre nom, je vous prie?

LUCIO. — Monsieur, mon nom est Lucio; je suis bien connu du duc.

LE DUC. — Il vous connaîtra mieux encore, monsieur, s'il m'est donné de vivre pour vous exposer.

LUCIO. — Je ne vous crains pas.

LE DUC. — Oh! vous espérez que le duc ne reviendra plus, ou vous me croyez un trop impuissant adversaire. Le fait est que je ne puis pas vous faire grand mal. Vous jurerez n'avoir rien dit.

LUCIO. — Je veux être pendu si je le jure. Tu te trompes sur mon compte, moine. Mais ne parlons plus de ça. Peux-tu me dire si Claudio meurt demain, oui ou non?

LE DUC. — Pourquoi mourrait-il, monsieur?

LUCIO. — Pourquoi? Pour avoir rempli une bouteille au moyen d'un entonnoir. Je voudrais que le duc dont nous parlons fût de retour. Ce ministre impuissant dépeuplera la province à force de continence : les moineaux ne doivent plus se nicher dans son pignon, sous prétexte qu'ils sont trop paillards. Au moins, le duc poursuivrait dans l'ombre les méfaits de l'ombre; jamais il ne les produirait à la lumière; je voudrais qu'il fût de retour. Morbleu! ce pauvre Claudio est condamné pour s'être délacé. Adieu, bon moine! Prie pour moi, je te prie. Le duc, je te le répète, mangeait du mouton les vendredis. Son temps est passé maintenant; pourtant, je te le déclare, il s'aboucherait encore avec une gueuse, sentît-elle l'ail et le pain bis. Dis que je t'ai dit ça. Adieu! *(Il sort.)*

LE DUC. — Pas de puissance ni de grandeur, en ce monde de mortalité, qui échappe à la censure! La calomnie qui blesse par derrière frappe la plus blanche vertu. Quel roi est assez puissant pour retenir le fiel sur les lèvres de la médisance?... Mais qui vient ici?

Entrent Escalus, le prévôt, Dame Surmenée et les exempts.

ESCALUS. — Allez! emmenez-la en prison.

DAME SURMENÉE. — Mon bon seigneur, soyez bon pour moi. Votre Excellence passe pour un homme miséricordieux... Mon bon seigneur!

Digitized by Google

ESCALUS. — Après une double et triple admonition, toujours coupable du même méfait! C'en serait assez pour que la pitié blasphémât et devînt tyrannique.

LE PRÉVÔT. — Une maquerelle en exercice depuis onze ans, n'en déplaise à Votre Honneur!

DAME SURMENÉE. — Monseigneur, c'est une calomnie d'un certain Lucio contre moi. Et dame Cateau Portebas[1] était grosse de lui du temps du duc; il lui avait promis mariage. Son enfant aura quinze mois, viennent la Saint-Philippe et la Saint-Jacques; je l'ai gardé moi-même, et voyez quelles injures il colporte contre moi.

ESCALUS. — Ce garçon-là est un garçon fort dissipé. Qu'il soit mandé devant nous!... En prison, cette femme!... Allez, plus un mot! *(Les exempts emmènent Dame Surmenée.)* Prévôt, mon confrère Angelo est inflexible : il faut que Claudio meure demain. Qu'on lui procure des théologiens, et qu'il ait tous les secours de la charité! Si mon confrère prenait conseil de ma pitié, il n'en serait pas ainsi de Claudio.

LE PRÉVÔT, *montrant le duc.* — Voici, ne vous déplaise, un moine qui l'a visité et préparé à recevoir la mort.

ESCALUS, *au duc.* — Bonsoir, bon père!

LE DUC. — Que la bénédiction et la bonté suprême vous assistent!

ESCALUS. — D'où êtes-vous?

LE DUC. — Je ne suis pas de ce pays, bien que ma destinée m'ait appelé à l'habiter pour un temps. Membre d'une pieuse confrérie, je suis arrivé récemment du Saint-Siège, avec une mission spéciale de Sa Sainteté.

ESCALUS. — Quoi de nouveau dans le monde?

LE DUC. — Rien, si ce n'est que la vertu est en proie à une fièvre violente que la dissolution seule peut guérir. La nouveauté est la seule préoccupation, et il y a autant de danger à vieillir dans un mode d'existence que de mérite à être inconstant dans une entreprise. La probité est trop rare pour que la société soit sûre; mais les sûretés sont assez multipliées pour rendre intolérable la solidarité : c'est sur ce problème principalement que pivote la science du monde. Cette nouvelle est assez vieille, et pourtant c'est

---

1. *Mistress Kate Keepdown.*

Digitized by Google

la nouvelle de tous les jours. Dites-moi, monsieur, de quelle nature était le duc!

ESCALUS. — C'était un homme qui, avant toute autre chose, s'appliquait spécialement à se connaître lui-même.

LE DUC. — A quels plaisirs s'adonnait-il?

ESCALUS. — Le spectacle de la gaieté d'autrui le réjouissait plus que ne l'égayaient les prétendus divertissements imaginés pour le réjouir : c'était un gentilhomme d'une parfaite tempérance. Mais laissons-le à sa destinée, en priant pour qu'elle lui soit prospère; et permettez-moi de vous demander en quelles dispositions vous avez trouvé Claudio. On m'a fait entendre que vous lui avez accordé une visite.

LE DUC. — Il déclare que la sentence de son juge n'a rien d'inique, et s'humilie fort volontiers devant la détermination de la justice; pourtant, sous l'inspiration de sa fragilité, il s'était forgé maintes illusions qui lui faisaient espérer de vivre; j'ai pu l'en désabuser, par ma salutaire insistance; et, maintenant, il est résigné à mourir.

ESCALUS. — Vous vous êtes acquitté de vos devoirs envers le ciel et de la dette de votre ministère envers le prisonnier. J'ai intercédé pour le pauvre gentilhomme jusqu'à la limite extrême de ma modération; mais j'ai trouvé si sévère le juge, mon confrère, qu'il m'a forcé à lui dire qu'il était, en effet, la justice même.

LE DUC. — Si sa propre existence répond à la rigueur de sa procédure, il lui sied bien d'être rigoureux; mais, s'il lui arrive de faillir, il s'est condamné lui-même.

ESCALUS. — Je vais visiter le prisonnier... Adieu!

LE DUC. — La paix soit avec vous! *(Sortent Escalus et le prévôt.)* Celui qui veut porter le glaive du ciel doit être aussi saint que sévère. Il doit trouver dans sa conscience un modèle de grâce pour résister, de vertu pour agir. Il doit peser la rétribution des autres à l'exacte balance de ses propres faiblesses. Honte à celui dont les coups cruels tuent pour des fautes auxquelles il est enclin!... Triple honte à cet Angelo, qui sarcle mes vices et laisse croître les siens! Oh! que ne peut recéler un homme sous les dehors même d'un ange! Comme l'hypocrisie, plongée dans le crime, faisant du monde sa dupe, peut attirer dans ses vains fils d'araignée les choses les plus considérables et les plus substantielles!... Il faut que, contre le vice, j'aie recours à la ruse. Angelo couchera ce soir avec sa fiancée ancienne,

Digitized by Google

mais dédaignée; grâce à ce déguisement, une fourberie satisfera l'exigence de la fourberie, en donnant force à un ancien engagement[1]. *(Il sort.)*

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Chez Marianne.

MARIANNE *est assise;* UN PAGE *chante près d'elle.*

LE PAGE. — *Éloigne, oh! éloigne ces lèvres,*
Coupables d'un si doux parjure,
Et ces yeux, aube du jour,
Lumières qui égarent l'aurore!

Mais rends-moi mes baisers,
Rends-moi
Ces sceaux de notre amour qui l'ont en vain scellé,
Qui l'ont en vain scellé[2].

MARIANNE. — Interromps ta chanson, et retire-toi vite. Voici venir un consolateur dont les avis ont souvent calmé les sanglots de ma douleur. *(Le page sort.)*

Entre le duc, toujours en religieux.

J'implore votre pardon, messire. J'aurais volontiers

---

1. Ce monologue du duc, rédigé en vers de quatre accents, est une sorte d'épilogue de l'acte, et le duc y joue le rôle du chœur; comparez avec Gower dans *Périclès*. Il est cependant si plat que beaucoup de critiques refusent de l'attribuer à Shakespeare.

2. On voudrait que les paroles de cette charmante chanson fussent de Shakespeare, et elles le sont peut-être, bien qu'un doute subsiste. On les retrouve, avec une seconde strophe, dans une pièce de John Fletcher et Ben Jonson : *The Bloody Brother*, créée vers 1616, et publiée seulement en 1639. On se rappellera que Fletcher collabora avec Shakespeare *(Henry VIII)*. La musique originale en est perdue; une autre, celle que nous possédons aujourd'hui, en fut écrite pour des représentations ultérieures par un musicien célèbre au XVIIe siècle, John Wilson.

Digitized by Google

souhaité que vous ne m'eussiez pas trouvée si occupée de musique. Laissez-moi m'excuser en vous avouant que ma gaieté s'en attriste, comme mon chagrin s'en égaie.

LE DUC. — Il est bon d'aimer la musique, quoiqu'elle ait souvent le don magique de changer le mal en bien et de provoquer le bien au mal. Dites-moi, je vous prie, quelqu'un est-il venu me demander aujourd'hui? Voici à peu près le moment du rendez-vous que j'ai donné.

MARIANNE. — On ne vous a pas demandé : je suis restée ici tout le jour.

Entre Isabelle.

LE DUC. — Je vous crois sans hésiter. Voici juste le moment venu. Retirez-vous un instant, je vous conjure; il se peut que je vous rappelle tout à l'heure pour une chose utile à vos intérêts.

MARIANNE. — Je vous suis pour toujours obligée. *(Elle sort.)*

LE DUC, *à Isabelle.* — Nous voici réunis fort à propos : soyez la bienvenue! Quelles nouvelles avez-vous de ce digne lieutenant?

ISABELLE, *tenant deux clefs à la main.* — Il a un jardin muré de brique, dont le côté occidental s'adosse à un vignoble; on entre dans ce vignoble par une grille en charpente qu'ouvre cette grosse clef. Cette autre clef commande une petite porte qui du vignoble conduit au jardin; c'est là que j'ai promis d'aller le trouver au milieu de la nuit épaisse.

LE DUC. — Mais saurez-vous bien trouver le chemin?

ISABELLE. — J'en ai fait une étude scrupuleuse et minutieuse. Lui-même, avec les chuchotements d'un zèle criminel et des gestes expressifs, m'a montré par deux fois ce chemin.

LE DUC. — N'y a-t-il pas d'autres conventions arrêtées entre vous, que Marianne doive observer?

ISABELLE. — Non, aucune, si ce n'est que le rendez-vous aura lieu dans les ténèbres, et que (je l'en ai bien prévenu) notre tête-à-tête doit être fort court; car je lui ai fait savoir que je serai accompagnée d'une servante qui m'attendra, persuadée que je viens pour mon frère.

LE DUC. — C'est bien arrangé. Je n'ai pas encore dit à Marianne un seul mot de ceci. *(Appelant.)* Holà!... M'entendez-vous? Revenez!

Digitized by Google

Rentre Marianne.

LE DUC, *présentant Isabelle à Marianne.* — Veuillez, je vous prie, lier connaissance avec cette jeune fille, elle vient pour vous être utile.

ISABELLE. — Tel est mon désir.

LE DUC, *à Marianne.* — Êtes-vous persuadée que je vous veux du bien?

MARIANNE. — Oui, bon frère, j'en suis sûre : je le sais par expérience.

LE DUC. — Prenez donc cette compagne par la main : elle a une confidence toute prête pour votre oreille. Je vous attendrai, mais faites vite : les vapeurs de la nuit approchent.

MARIANNE, *à Isabelle.* — Voulez-vous faire un tour? *(Marianne et Isabelle sortent.)*

LE DUC. — O puissance! ô grandeur! des millions d'yeux louches sont fixés sur toi! des volumes de rapports, chargés de commentaires faux et contradictoires, roulent sur tes actions! mille esprits capricieux t'attribuent la paternité de leurs vains rêves et torturent ta pensée à leur fantaisie!

Rentrent Marianne et Isabelle.

Soyez les bienvenues! Qu'avez-vous décidé?

ISABELLE. — Elle se chargera de l'entreprise, mon père, si vous le lui conseillez.

LE DUC. — Je ne l'y autorise pas, je l'en supplie.

ISABELLE. — Vous avez peu de chose à dire : seulement, quand vous le quitterez, ces simples mots, tout doucement et tout bas : *Maintenant, souvenez-vous de mon frère.*

MARIANNE. — Ne craignez rien.

LE DUC. — Et vous, ma gente fille, ne craignez rien non plus. Il est votre mari par contrat préalable : vous rapprocher ainsi n'est point péché; la validité de vos droits sur lui couvre la supercherie. Allons, partons. Nous avons à récolter, mais d'abord à semer. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

L'intérieur de la prison.

Il fait nuit. Entrent LE PRÉVÔT *et* POMPÉE.

LE PRÉVÔT. — Venez ici, maraud. Êtes-vous capable de couper la tête d'un homme?

Digitized by Google

POMPÉE. — Oui, monsieur, si l'homme est célibataire; mais s'il est marié, il est le chef de sa femme, et je suis incapable de couper un chef de femme.

LE PRÉVÔT. — Allons! monsieur, laissez là vos quolibets, et donnez-moi une réponse directe. Demain matin Claudio et Bernardin doivent mourir. Il y a ici dans notre prison un exécuteur public qui pour son office a besoin d'un aide. Si vous voulez prendre sur vous de l'assister, cela pourra vous délivrer de vos fers; sinon, vous ferez tout votre temps de prison, et vous ne serez élargi qu'après avoir été impitoyablement fouetté. Car vous avez été un maquereau notoire.

POMPÉE. — Monsieur, j'ai été maquereau illégalement de temps immémorial; mais je n'en consentirai pas moins à être bourreau légalement. Je serai bien aise de recevoir quelques instructions de mon collègue.

LE PRÉVÔT, *appelant*. — Holà, Abhorson! Où est Abhorson? Est-il là?

Entre Abhorson.

ABHORSON. — Appelez-vous, monsieur?

LE PRÉVÔT. — Maraud, voici un gaillard qui vous aidera pour votre exécution de demain. Si vous le trouvez convenable, arrangez-vous avec lui à l'année, et logez-le ici avec vous. Si non, employez-le pour cette fois, et congédiez-le. Il ne peut exciper avec vous de sa considération : il a été maquereau.

ABHORSON. — Maquereau, monsieur? Fi donc! il va déshonorer notre art.

LE PRÉVÔT. — Allons! monsieur, vous êtes gens de poids égal : une plume ferait pencher la balance. *(Il sort.)*

POMPÉE. — Monsieur, je m'adresse à votre bonne grâce (car certes vous avez fort bonne grâce, quoique vous ayez une mine patibulaire[1]); monsieur, est-ce que vous appelez votre profession un art?

ABHORSON. — Oui, monsieur, un art.

POMPÉE. — J'ai ouï dire, monsieur, que la peinture est un art : or vos putains, monsieur, appartenant à ma pro-

---

1. Équivoques successives sur *by your favour* (avec votre permission), *good favour* (bonne mine), *hanging look* (air abattu, et air de quelqu'un que l'on va pendre).

Digitized by Google

fession et faisant usage de peinture, prouvent que ma profession est un art. Mais quel art il peut y avoir à pendre, que je sois pendu si je puis le deviner!

ABHORSON. — Monsieur, c'est un art.

POMPÉE. — La preuve?

ABHORSON. — Une défroque d'honnête homme va toujours à un voleur...

POMPÉE[1]. — En effet, elle a beau être trop petite pour le voleur, il lui suffit qu'un honnête homme l'ait trouvée assez ample; elle a beau être trop ample pour le voleur, le voleur la trouve encore trop petite. Ainsi une défroque d'honnête homme va toujours à un voleur.

Rentre le prévôt.

LE PRÉVÔT. — Êtes-vous d'accord?

POMPÉE. — Monsieur, je veux bien entrer à son service; car je trouve que votre bourreau fait un métier plus pénitent que votre maquereau : il demande plus souvent pardon[2].

LE PRÉVÔT. — Vous, maraud, préparez votre billot et votre hache pour demain à quatre heures.

ABHORSON. — Allons, ruffian! je vais t'instruire dans mon métier; suis-moi.

POMPÉE. — J'ai le désir d'apprendre, monsieur, et j'espère que, si vous avez occasion de m'employer pour votre compte personnel, vous trouverez la chose lestement exécutée; car, vraiment, monsieur, pour toutes vos bontés, je vous dois une bonne exécution.

---

1. Cette réplique, donnée à Pompée par le Folio (que suit F.-V. Hugo) est beaucoup plus logiquement la continuation de la réponse d'Abhorson, et lui est attribuée par la plupart des éditeurs. La démonstration de ce dernier doit faire pendant, comiquement, à celle de Pompée : celui-ci vient de dire que lui, l'entremetteur, fait partie de la corporation des peintres parce que les femmes, son gagne-pain, utilisent la peinture. De la même manière, réplique Abhorson, le bourreau appartient à la confrérie des tailleurs, puisque les vêtements de ses victimes lui sont laissés de droit.

2. Un passage de *Comme il vous plaira* explique la pensée de Pompée : « L'exécuteur public, dit Silvius, dont le cœur est endurci par le spectacle habituel de la mort, n'abaisse pas la hache sur le cou de sa victime sans lui demander pardon. » *(Note de F.-V. Hugo.)* — Le passage se trouve à III, v, 3-6.

Digitized by Google

LE PRÉVÔT. — Faites venir ici Bernardin et Claudio. *(Sortent Pompée et Abhorson.)* L'un a ma pitié; l'autre ne l'obtiendrait pas, fût-il mon frère : c'est un assassin.

Entre Claudio.

LE PRÉVÔT, *lui montrant un papier.* — Tiens! Claudio, voici l'ordre pour ta mort. C'est maintenant l'heure sépulcrale de minuit, et demain à huit heures tu seras fait immortel. Où est Bernardin?

CLAUDIO. — Il est plongé dans un sommeil aussi profond que l'innocent repos qui détend les membres du voyageur : il ne veut pas s'éveiller.

LE PRÉVÔT. — Quel bien peut-on lui faire?... Allez vous préparer. *(On entend frapper à la porte.)* Mais, chut! Quel est ce bruit? *(A Claudio.)* Le ciel donne courage à vos esprits! *(Sort Claudio. Nouveaux coups.)* Tout à l'heure!... J'espère que c'est une grâce, ou un sursis, pour le très cher Claudio... Bienvenu, mon père!

Entre le duc, en religieux.

LE DUC. — Que les meilleurs et les plus purs esprits de la nuit vous escortent, bon prévôt!... Est-il venu quelqu'un ici depuis peu?

LE PRÉVÔT. — Personne, depuis que le couvre-feu a sonné.

LE DUC. — Isabelle n'est pas venue?

LE PRÉVÔT. — Non.

LE DUC. — Elles seront ici alors avant qu'il soit longtemps.

LE PRÉVÔT. — Quelles bonnes nouvelles pour Claudio?

LE DUC. — On en espère.

LE PRÉVÔT. — Ce lieutenant est bien dur.

LE DUC. — Non pas, non pas. Sa vie est parallèle à la ligne tracée par sa haute justice. Par une sainte abstinence il réprime en lui-même ce qu'il s'évertue de tout son pouvoir à modérer chez les autres. Si lui-même était atteint de ce qu'il corrige, alors il serait tyrannique; mais, les choses étant ainsi, il est juste. *(On frappe.)* Les voici! *(Le prévôt sort.)* Voilà un prévôt humain. Il est rare que le geôlier d'acier soit l'ami des hommes. *(Nouveaux coups.)* Eh bien! quel bruit! De quelle ardeur il doit avoir l'esprit possédé, l'être qui blesse de pareils coups la frémissante poterne!

Digitized by Google

Le prévôt rentre, parlant à quelqu'un à la porte.

LE PRÉVÔT. — Il faut qu'il reste là, jusqu'à ce que l'officier se lève pour l'introduire : on vient de l'appeler.

LE DUC. — N'avez-vous pas encore de contrordre pour Claudio? Faut-il donc qu'il meure demain?

LE PRÉVÔT. — Aucun contrordre, monsieur, aucun.

LE DUC. — Si proche que soit l'aube, prévôt, vous aurez des nouvelles avant le matin.

LE PRÉVÔT. — Peut-être en savez-vous quelque chose. Pourtant, je crois qu'il ne viendra pas de contrordre : nous n'en avons pas d'exemple. D'ailleurs, sur le siège même de la justice, à l'audience publique, le seigneur Angelo a déclaré le contraire.

Entre un messager.

Cet homme est à Sa Seigneurie.

LE DUC. — C'est la grâce de Claudio qui arrive.

LE MESSAGER, *remettant un pli au prévôt.* — Monseigneur vous envoie ces instructions, et en outre vous recommande par mon organe de ne vous en écarter sur aucun point, soit pour l'heure, soit pour l'objet, soit pour tout autre détail. Sur ce, bonjour! car la matinée est proche, à ce que je présume.

LE PRÉVÔT. — Je lui obéirai. *(Sort le messager. Le prévôt parcourt du regard le papier qui lui a été remis.)*

LE DUC, *à part.* — C'est le pardon de Claudio, acheté par un crime où est impliqué celui même qui pardonne : le mal fait un rapide progrès quand il s'appuie sur une haute autorité. Quand le vice produit la clémence, la clémence va jusqu'à amnistier l'offenseur par sympathie pour la faute. Eh bien! monsieur, quelles nouvelles?

LE PRÉVÔT, *qui vient d'achever sa lecture.* — Je vous l'avais bien dit. Le seigneur Angelo, craignant sans doute que je ne me relâche dans mon office, me stimule par cette injonction inusitée. J'en suis tout surpris, car c'est chose qui ne lui est jamais arrivée.

LE DUC. — Veuillez lire. J'écoute.

LE PRÉVÔT, *lisant.* — Quelque avis contraire que vous receviez, que Claudio soit exécuté à quatre heures, et Bernardin dans l'après-midi! Pour ma plus grande satisfaction, que la tête de Claudio me soit envoyée à cinq heures! Que ces ordres soient dûment exécutés! Leur accomplissement,

Digitized by Google

songez-y, importe plus que je ne dois le dire encore. N'allez pas faillir à votre mandat : vous en répondriez sur votre tête.

Que dites-vous de ceci, monsieur?

LE DUC. — Qu'est-ce que ce Bernardin qui doit être exécuté dans l'après-midi?

LE PRÉVÔT. — Un Bohémien de naissance, mais nourri et élevé ici; voilà neuf ans qu'il vieillit en prison.

LE DUC. — Comment se fait-il que le duc absent ne l'ait pas rendu à la liberté ou livré à l'exécuteur? J'ai ouï dire que c'était toujours sa manière de procéder.

LE PRÉVÔT. — Ses amis ont obtenu pour lui de continuels sursis. Et, en vérité, ce n'est que récemment, sous le gouvernement du seigneur Angelo, que son fait a été prouvé d'une manière indubitable.

LE DUC. — Est-il avéré maintenant?

LE PRÉVÔT. — Tout à fait évident; et lui-même ne le nie pas.

LE DUC. — A-t-il témoigné du repentir en prison? A quel point semble-t-il touché?

LE PRÉVÔT. — C'est un homme qui ne redoute pas plus la mort que le sommeil de l'ivresse; indifférent, indolent et insouciant du passé, du présent ou de l'avenir; insensible à sa mortalité et désespérément mortel.

LE DUC. — Il a besoin de conseils.

LE PRÉVÔT. — Il n'en veut écouter aucun : il a toujours eu la libre pratique de la prison. On lui donnerait permission de s'échapper d'ici, qu'il ne le voudrait pas. Il est ivre plusieurs fois par jour, s'il ne l'est pas plusieurs jours durant. Nous l'avons bien souvent éveillé, comme pour le mener à l'exécution, et nous lui avons montré un mandat simulé : cela ne l'a pas ému du tout.

LE DUC. — Nous en reparlerons tout à l'heure... Prévôt, sur votre front est écrit : Loyauté et fermeté. Si je lis mal, il faut que ma vieille sagacité me trompe bien; je n'hésiterais pas à m'aventurer sur la présomption de mon diagnostic. Claudio, que vous avez reçu mandat d'exécuter, n'a pas plus forfait à la loi qu'Angelo qui l'a condamné. Pour vous faire comprendre cela d'une manière manifeste, je ne vous demande qu'un délai de quatre jours; et, de votre côté, il faut que vous m'accordiez une faveur immédiate et dangereuse.

LE PRÉVÔT. — Laquelle, je vous prie, monsieur?

Digitized by Google

LE DUC. — Celle de différer l'exécution.

LE PRÉVÔT. — Hélas! comment le puis-je, puisque j'ai une heure limitée, et l'ordre exprès, sous les peines les plus graves, de déposer la tête sous les yeux d'Angelo? Si j'y contreviens en quoi que ce soit, je puis me mettre dans le même cas que Claudio.

LE DUC. — Par les vœux de mon ordre, je vous garantis de tout risque, si vous vous laissez guider par mes instructions. Que ce Bernardin soit exécuté ce matin, et sa tête portée à Angelo!

LE PRÉVÔT. — Angelo les a vus tous deux : il reconnaîtra le visage.

LE DUC. — Oh! la mort change tant! Pour ajouter à l'illusion, rasez la tête et nouez la barbe[1], et dites que c'est le pénitent qui a désiré être ainsi tonsuré avant sa mort. Vous savez que c'est un cas fréquent. Si pour tout cela, il tombe sur vous autre chose que des remerciements et des faveurs, par le saint que je révère, je vous défendrai au péril de ma vie.

LE PRÉVÔT. — Pardon, bon père! mais cela est contre mon serment.

LE DUC. — Avez-vous juré fidélité au duc, ou à son lieutenant?

LE PRÉVÔT. — A lui, et à ses délégués.

LE DUC. — Vous serez sûr de n'avoir commis aucune forfaiture, si le duc sanctionne la justice de votre conduite?

LE PRÉVÔT. — Quelle probabilité y a-t-il à cela?

LE DUC. — Il y a non seulement vraisemblance, mais certitude. Mais puisque je vous vois si craintif, puisque ni ma robe, ni mon intrépidité, ni mes raisons ne sauraient vous imposer suffisamment, j'irai plus loin que je ne voulais pour dissiper toutes vos craintes. *(Il tire un papier cacheté et le montre au prévôt.)* Regardez, monsieur, voici la main et le sceau du duc. Vous connaissez l'écriture, je n'en doute pas; et le cachet ne vous est pas étranger.

LE PRÉVÔT, *examinant le papier*. — Je les reconnais tous deux.

LE DUC. — Le contenu annonce le retour du duc. Vous

---

1. *Tie the beard* (Folio). Certains suggèrent de corriger en *dye*, teindre, qui donne un sens fort peu satisfaisant; alors que, si la barbe du criminel est hirsute et trop longue, il est naturel que le bourreau veuille la nouer ou la relever.

Digitized by Google

le lirez tout à l'heure à loisir, et vous y verrez qu'il sera ici avant deux jours. C'est une chose qu'Angelo ne sait pas; car aujourd'hui même il reçoit une lettre d'une étrange teneur : peut-être le duc est-il mort, peut-être est-il entré dans un monastère, peut-être aussi n'y a-t-il rien de vrai dans tout cela!... Voyez! l'étoile du berger l'invite à déparquer... Ne vous récriez pas à la possibilité de toutes ces choses : tous les problèmes sont aisés, dès qu'ils sont connus. Appelez votre exécuteur; et que la tête de Bernardin tombe! Je vais le confesser immédiatement, et le préparer pour un lieu meilleur. Vous êtes encore ébahi, mais voici qui vous édifiera absolument. *(Il lui montre le papier.)* Partons; il fait presque jour. *(Ils sortent.)*

SCÈNE III

Une autre salle dans la prison.

Entre POMPÉE.

POMPÉE. — J'ai ici autant de connaissances que si j'étais dans notre maison de commerce. On se croirait céans chez Dame Surmenée, tant on y rencontre de ses anciennes pratiques. D'abord, il y a le jeune monsieur Écervelé : il est ici pour une livraison de papier gris et de vieux gingembre, évaluée à cent quatre-vingt-dix-sept livres, dont il a tiré cinq marcs, argent comptant[1]. Dame! c'est que le gingembre n'a guère été demandé : les vieilles femmes étaient toutes mortes. Puis, il y a un monsieur Cabriole, à la requête de monsieur Trois-Poils, le mercier, pour quatre habillements de satin couleur pêche, qu'il est fort empêché de payer. Puis, nous avons ici le jeune Étourdi, et le jeune monsieur Beauserment, et monsieur Éperon-de-Cuivre, et monsieur de Maigre-Valet, l'homme de la dague et de l'épée, et le jeune Chute-de-Cheveux, qui a tué le corpulent Pouding, et maître Dégagé[2], le spadassin, et le brave monsieur Cordon-

1. « Au temps de Shakespeare, les usuriers, en faisant des avances aux jeunes prodigues qui s'adressaient à eux, les obligeaient d'habitude à accepter une grande partie du prêt en marchandises, qui étaient de la plus mauvaise qualité, et ne pouvaient se revendre qu'à vil prix. » *(Note de F.-V. Hugo.)*

2. *Forthlight the tilter*, Folio. On corrige en *Forthright*, qui donne un sens, et même deux. Si l'on traduit *tilter* par : habitué des tour-

Digitized by Google

de-Soulier, le grand voyageur, et cet extravagant Burette, qui a poignardé Despintes, et, je crois, quarante encore, tous grands faiseurs dans notre état, et qui vivent désormais « à la grâce de Dieu[1] ».

Entre Abhorson.

ABHORSON. — Maraud, amenez ici Bernardin.

POMPÉE, *appelant.* — Maître Bernardin, il faut vous lever pour être pendu! Maître Bernardin!

ABHORSON. — Holà, Bernardin!

BERNARDIN, *de l'intérieur.* — La vérole vous étrangle! Qui est-ce qui fait ce bruit-là? Qui êtes-vous?

POMPÉE. — Vos amis, monsieur! Le bourreau! Ayez la bonté de vous lever, monsieur, qu'on vous mette à mort!

BERNARDIN, *de l'intérieur.* — Au diable, chenapan! au diable! J'ai envie de dormir!

ABHORSON, *à Pompée.* — Dites-lui qu'il faut qu'il s'éveille, et promptement.

POMPÉE. — Voyons! maître Bernardin, éveillez-vous, qu'on vous exécute! Vous dormirez après.

ABHORSON. — Entrez, et ramenez-le.

POMPÉE. — Il vient, monsieur, il vient : j'entends le bruissement de sa paille.

Entre Bernardin.

ABHORSON, *à Pompée.* — La hache est-elle sur le billot, maroufle?

POMPÉE. — Toute prête, monsieur.

BERNARDIN. — Eh bien! Abhorson, qu'y a-t-il de nouveau?

ABHORSON. — Vrai! monsieur, je vous invite à vous flanquer en prière, car, voyez-vous! l'ordre est arrivé.

BERNARDIN. — Coquin, j'ai bu toute la nuit, je ne suis pas préparé pour ça.

POMPÉE. — Oh! tant mieux, monsieur : celui qui boit

---

nois à la lance, *Forthright* doit être un terme d'équitation : droit devant; si l'on prend *tilter* dans le sens de batailleur, d'escrimeur (Onions), *Forthright* alors désigne un coup droit à l'épée ou au fleuret. C'est cette seconde interprétation qu'a choisie le traducteur.

1. « *For the Lord's sake.* » Les prisonniers pour dettes étaient autorisés à suspendre au bout d'une corde, à la fenêtre de leur prison, un panier qu'ils suppliaient « pour l'amour de Dieu » qu'on voulût bien remplir de quelque nourriture.

Digitized by Google

toute la nuit et est pendu de bon matin n'en dort que plus profondément toute la journée.

Entre le duc, en religieux.

ABHORSON, *montrant le duc à Bernardin.* — Tenez! monsieur, voici votre père spirituel qui vient. Croyez-vous que nous plaisantions, maintenant?

LE DUC, *à Bernardin.* — Monsieur, mû par ma charité, à la nouvelle que vous alliez si vite partir, je suis venu vous conseiller, vous consoler, et prier avec vous.

BERNARDIN. — Moi? Fi donc, moine! J'ai bu sec toute la nuit, et j'aurai du temps encore pour me préparer, ou il faudra qu'on me fasse sauter la cervelle à coups de bûche. Je ne consentirai pas à mourir aujourd'hui; ça, c'est certain.

LE DUC. — Oh! monsieur, il le faut. Ainsi, je vous en conjure, songez au voyage que vous allez faire.

BERNARDIN. — Je jure que personne au monde ne me décidera à mourir aujourd'hui.

LE DUC. — Mais, écoutez...

BERNARDIN. — Pas un mot! Si vous avez quelque chose à me dire, venez à mon cachot, car je n'en sortirai pas aujourd'hui. *(Il sort.)*

LE DUC. — Incapable de vivre ou de mourir! O cœur engravé[1]!... Suivez-le, compagnons; menez-le à l'échafaud. *(Sortent Abhorson et Pompée.)*

Entre le prévôt.

LE PRÉVÔT. — Eh bien! monsieur, comment trouvez-vous le prisonnier?

LE DUC. — Nullement préparé, nullement apte à mourir. L'expédier dans l'état où il est, ce serait le damner.

LE PRÉVÔT. — Ici, dans la prison, mon père, est mort ce matin d'une fièvre maligne un certain Ragozin, pirate notoire, ayant l'âge de Claudio, la barbe et les cheveux juste de sa couleur. Si nous laissions de côté ce réprouvé, jusqu'à ce qu'il soit convenablement disposé, et si nous offrions au lieutenant la tête de Ragozin, plus semblable à celle de Claudio?

LE DUC. — Oh! c'est un accident providentiel! Agissez sur-le-champ : voici bientôt l'heure fixée par Angelo. Veil-

1. *O gravel heart!* : cœur de pierre.

Digitized by Google

lez à ce que la chose soit exécutée et l'envoi fait conformément à ses ordres, tandis que, moi, j'exhorterai cet épais misérable à accepter la mort.

LE PRÉVÔT. — Cela va être fait immédiatement, mon bon père. Mais Bernardin est condamné à mourir cette après-midi; et que ferons-nous de Claudio, pour me garantir du danger auquel je suis exposé s'il est reconnu qu'il est vivant?

LE DUC. — Voici ce qu'il faut faire. Logez dans des réduits secrets et Bernardin et Claudio. Avant que le soleil ait fait deux fois son salut journalier aux générations terrestres, vous verrez votre sûreté garantie.

LE PRÉVÔT. — Je me mets volontiers sous votre dépendance.

LE DUC. — Vite! dépêchez, et envoyez la tête à Angelo. *(Le prévôt sort.)* Maintenant, je vais écrire à Angelo une lettre que portera le prévôt. La teneur lui attestera que je suis sur le point d'arriver, et que, pour de graves considérations, je suis obligé de faire une entrée publique. Je le prierai de venir me rencontrer à la fontaine consacrée, à une lieue en aval de la ville; et de là, en procession solennelle et dans un cérémonial dûment réglé, nous ferons route avec Angelo.

Rentre le prévôt, avec la tête de Ragozin.

LE PRÉVÔT. — Voici la tête : je vais la porter moi-même.

LE DUC. — C'est fort bien. Revenez vite; car j'ai à vous communiquer des choses qui ne doivent être confiées qu'à votre oreille.

LE PRÉVÔT. — Je ferai toute diligence. *(Il sort.)*

ISABELLE, *de l'intérieur*. — La paix céans! Holà!

LE DUC. — La voix d'Isabelle!... Elle vient savoir si la grâce de son frère est arrivée ici : mais je veux la tenir dans l'ignorance de son bonheur, pour changer son désespoir en une joie céleste, au moment où elle s'y attendra le moins.

Entre Isabelle.

ISABELLE. — Oh! pardon!

LE DUC. — Le bonjour à vous, ma belle et gracieuse fille!

ISABELLE. — Il doit m'être d'autant meilleur qu'il m'est souhaité par un si saint homme. Le lieutenant a-t-il enfin envoyé le pardon de mon frère?

Digitized by Google

LE DUC. — Il l'a relâché, Isabelle, de ce monde. Sa tête est tombée, et envoyée à Angelo.

ISABELLE. — Non, cela n'est pas!

LE DUC. — Cela est. Montrez votre sagesse, ma fille, par une calme patience.

ISABELLE. — Oh! je vais le trouver et lui arracher les yeux!

LE DUC. — Vous ne serez pas admise en sa présence.

ISABELLE. — Malheureux Claudio! Misérable Isabelle! Monde inique! Damné Angelo! *(Elle pleure.)*

LE DUC. — Tout cela ne saurait le blesser ni vous profiter : abstenez-vous-en donc; remettez votre cause au ciel. Écoutez ce que je dis, et vous en reconnaîtrez à chaque syllabe l'exacte vérité. Le duc revient demain... Allons! séchez vos larmes... Quelqu'un du couvent, son confesseur, m'a confié ce fait. Déjà il en a porté l'avis à Escalus et à Angelo, qui s'apprêtent à le recevoir aux portes pour lui remettre leurs pouvoirs. Si vous pouvez, mettez votre raison à la salutaire allure que je désire lui voir prendre, et vous obtiendrez une satisfaction complète de ce misérable, la faveur du duc, la vengeance que vous avez à cœur, et la louange de tous.

ISABELLE. — Je me laisse diriger par vous.

LE DUC, *lui remettant un pli.* — Eh bien! portez cette lettre à frère Pierre; c'est celle où il me mande le retour du duc. Dites-lui, sur la foi de ce gage, que je désire sa présence chez Marianne ce soir. La cause de votre amie, la vôtre, je lui expliquerai tout parfaitement. Il vous conduira devant le duc, et il accusera Angelo face à face. Pour moi, pauvre moine, je suis lié par un vœu sacré, et je serai absent. Partez, vous, avec cette lettre. Contenez ces larmes qui brûlent vos yeux, avec la force d'un cœur serein. Ne vous fiez plus à mon saint ordre, si j'égare votre marche... Qui est là?

Entre Lucio.

LUCIO. — Bonjour, moine! Où est le prévôt?

LE DUC. — Il est dehors, monsieur.

LUCIO. — O jolie Isabelle! J'ai le cœur livide de voir tes yeux si rouges : il faut prendre patience!... Je me résigne à dîner et à souper avec de l'eau et du son; dans l'intérêt de ma tête, je n'ose plus m'emplir le ventre : un repas substantiel m'exciterait à la chose. Mais on dit que le duc sera

Digitized by Google

ici demain... Ma foi! Isabelle, j'aimais ton frère : si ce vieux fantasque, le duc des coins noirs, avait été ici, Claudio aurait vécu. *(Sort Isabelle.)*

LE DUC. — Monsieur, le duc vous est merveilleusement peu obligé pour tous vos rapports. Heureusement que son caractère n'en dépend pas.

LUCIO. — Moine, tu ne connais pas le duc aussi bien que moi : c'est un meilleur coureur de buissons que tu ne supposes.

LE DUC. — Allez! un jour vous répondrez de ceci. Adieu!

LUCIO. — Non, attends; je vais faire route avec toi. Je puis te dire de jolies histoires du duc.

LE DUC. — Monsieur, vous m'en avez déjà trop dit, si elles sont vraies; si elles ne le sont pas, une seule était superflue.

LUCIO. — J'ai comparu une fois devant lui pour avoir engrossé une donzelle.

LE DUC. — Vous avez fait chose pareille?

LUCIO. — Oui, morbleu! Mais j'ai dû la nier sous serment; sans quoi, on m'aurait marié à cette vertu blette.

LE DUC. — Monsieur, votre compagnie est plus gaie qu'honnête. Portez-vous bien.

LUCIO. — Ma foi! je veux aller avec toi jusqu'au bout de la ruelle. Si les propos grivois t'offensent, nous en serons sobre. Dame! frère, je suis une espèce de poix[1] : je m'attache. *(Ils sortent.)*

SCÈNE IV

Chez Angelo.

Entrent ANGELO *et* ESCALUS.

ESCALUS. — Chacune des lettres qu'il écrit désavoue l'autre.

ANGELO. — De la manière la plus contradictoire et la plus incohérente. Ses actes ont une grande apparence de folie : prions le ciel que sa raison ne soit pas altérée. Et

---

1. *Burr :* ce fruit de la bardane qui s'accroche à tout ce qu'il touche. Image fréquente chez Shakespeare. F.-V. Hugo transpose.

Digitized by Google

pourquoi le rencontrer aux portes et lui remettre là notre autorité?

ESCALUS. — Je ne devine pas.

ANGELO. — Et pourquoi devons-nous proclamer, une heure avant son entrée, que, s'il y a des gens qui désirent un redressement de griefs, ils devront présenter leur pétition dans la rue?

ESCALUS. — La raison en est visible, c'est pour en finir avec toutes les plaintes, et pour nous délivrer des récriminations ultérieures qui dès lors seront sans force contre nous.

ANGELO. — Eh bien! chargez-vous de cette proclamation, je vous prie. J'irai vous voir chez vous de bon matin. Faites prévenir les grands vassaux qui doivent le rencontrer.

ESCALUS. — Oui, monsieur. Adieu!

ANGELO. — Bonsoir! *(Escalus sort.)* Cette action me bouleverse entièrement, elle me déconcerte et me rend incapable de rien faire... Une vierge déflorée! et par un personnage éminent qui outrait la loi contre ce crime! Si une tendre pudeur ne l'empêchait de proclamer son désastre virginal, comme elle pourrait m'accuser! Mais la raison l'oblige au silence : car mon autorité est forte d'un prestige écrasant qui, avant qu'un scandale privé pût l'atteindre, confondrait l'accusateur... Claudio aurait vécu, si je n'avais craint que sa jeunesse turbulente, mue par un dangereux ressentiment, ne cherchât, dans les temps à venir, à venger le déshonneur d'une vie concédée au prix d'une si honteuse rançon... Plût au ciel pourtant qu'il vécût! Hélas! quand une fois nous avons mis notre vertu en oubli, rien ne va bien : nous voudrions et nous ne voudrions pas. *(Il sort.)*

SCÈNE V

Aux environs de Vienne.

Entrent LE DUC, *dans son costume de prince, et* FRÈRE PIERRE.

LE DUC, *remettant des papiers au moine.* — Remettez-moi ces lettres au moment opportun. Le prévôt connaît notre projet et notre plan. La chose une fois en train, observez bien vos instructions, et poursuivez toujours notre but suprême, dussiez-vous dévier parfois d'un expédient à

Digitized by Google

l'autre, selon que les circonstances l'exigeront. Allez! passez chez Flavius, et dites-lui où je suis. Prévenez pareillement Valentinus, Roland et Crassus, et dites-leur d'amener les trompettes jusqu'à la porte de la ville. Mais envoyez-moi d'abord Flavius.

FRÈRE PIERRE. — Vos ordres vont être exécutés au plus vite. *(Il sort.)*

Entre Varrius.

LE DUC. — Je te remercie, Varrius : tu as fait grande diligence. Viens! nous marcherons ensemble. D'autres de nos amis vont venir nous saluer ici tout à l'heure, mon gentil Varrius. *(Ils sortent.)*

SCÈNE VI

Un faubourg de Vienne.

Entrent ISABELLE *et* MARIANNE.

ISABELLE. — Je répugne à parler avec tous ces détours; je voudrais dire la vérité : mais l'accuser ainsi, c'est votre rôle à vous. D'ailleurs il me conseille cette façon d'agir pour mieux voiler nos fins.

MARIANNE. — Laissez-vous guider par lui.

ISABELLE. — Il me dit en outre que, si par aventure il parle contre moi pour la partie adverse, je ne le trouve pas étrange : car c'est une médecine dont l'amertume aura un doux arrière-goût.

MARIANNE. — Je voudrais que frère Pierre...

ISABELLE. — Silence!... Le voici qui vient.

Entre frère Pierre.

FRÈRE PIERRE. — Venez, je vous ai trouvé une place très favorable où vous serez si bien à la portée du duc qu'il ne pourra passer sans vous voir. Deux fois les trompettes ont sonné. Les plus nobles et les plus importants citoyens ont occupé les portes; et dans un instant le duc va entrer. Ainsi, partons vite. *(Ils sortent.)*

Digitized by Google

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Une place publique devant une porte de Vienne.

MARIANNE, *voilée;* ISABELLE *et* FRÈRE PIERRE, *à distance. Entrent, par des côtés opposés,* LE DUC, VARRIUS *et des seigneurs,* ANGELO, ESCALUS, LUCIO, LE PRÉVÔT, *des officiers et des citoyens.*

LE DUC, *à Angelo.* — Charmé de la rencontre, mon très digne cousin! *(A Escalus.)* Notre vieil et fidèle ami, nous sommes aise de vous voir.

ANGELO *et* ESCALUS. — Heureux soit le retour de Votre Royale Grâce!

LE DUC. — Mille remerciements du fond du cœur à vous deux! Nous nous sommes enquis de vous; et nous avons ouï dire tant de bien de votre justice que force est à notre âme de vous désigner à la gratitude publique, avant-courrière d'autres récompenses.

ANGELO. — Vous augmentez encore mes obligations.

LE DUC. — Oh! votre mérite parle haut; et je lui ferais injure en le recelant dans les retranchements secrets de mon cœur, quand il mérite pour résidence un monument de bronze inaccessible à la morsure du temps et à la rature de l'oubli. Donnez-moi votre main, à la vue de mes sujets, pour que tous sachent bien que cette courtoisie visible est la proclamation spontanée de mon intime faveur... Venez, Escalus! vous marcherez près de nous de l'autre côté... J'ai en vous deux bons assesseurs.

Frère Pierre et Isabelle s'avancent.

FRÈRE PIERRE, *à Isabelle.* — Voici le moment pour vous : élevez la voix, et agenouillez-vous devant lui.

ISABELLE. — Justice, ô royal duc! Abaissez votre regard sur une fille... je voudrais dire une vierge, outragée! O digne prince, ne déshonorez pas vos yeux en les détournant sur un autre objet avant d'avoir entendu ma juste plainte et de m'avoir fait justice! Justice, justice, justice!

Digitized by Google

LE DUC. — Exposez vos griefs. Outragée, en quoi? par qui? Soyez brève. Voici le seigneur Angelo qui vous fera justice : révélez-vous à lui.

ISABELLE. — O digne duc! vous me dites de réclamer du démon la rédemption. Écoutez-moi vous-même; car ce que j'ai à dire doit ou m'attirer un châtiment, si je ne suis pas crue, ou arracher de vous une réparation. Écoutez-moi, oh! écoutez-moi ici!

ANGELO. — Monseigneur, sa raison, je le crains, n'est pas bien affermie : elle m'a sollicité pour son frère, frappé par l'arrêt de la justice.

ISABELLE. — Par l'arrêt de la justice!

ANGELO. — Et elle va tenir un langage bien amer et bien étrange.

ISABELLE. — Un langage bien étrange, mais aussi bien vrai. Qu'Angelo soit un parjure, n'est-ce pas étrange? Qu'Angelo soit un meurtrier, n'est-ce pas étrange? Qu'Angelo soit un larron adultère, un hypocrite, un suborneur de vierges, n'est-ce pas étrange et très étrange?

LE DUC. — Oui, dix fois étrange!

ISABELLE. — Autant il est vrai que voici Angelo, autant il l'est que ces étrangetés sont vraies. Oui, elles sont dix fois vraies; car la vérité est la vérité jusqu'à la fin des nombres.

LE DUC. — Qu'on l'emmène! Pauvre âme, l'infirmité de sa raison la fait parler ainsi!

ISABELLE. — O prince, je t'en conjure! si tu crois qu'il est ailleurs un monde de consolation, ne me rebute pas avec cette opinion que je suis atteinte de folie! Ne juge pas impossible ce qui n'est qu'improbable. Il n'est pas impossible que le plus mauvais gueux de cette terre ait l'air aussi réservé, aussi grave, aussi scrupuleux, aussi accompli qu'Angelo; ainsi il se peut qu'Angelo, avec toutes ses parures, tous ses diplômes[1], tous ses titres, tous ses insignes, soit un archi-scélérat. Crois-moi, royal prince! s'il n'est rien moins que cela, il n'est rien; mais il est pire encore, et je manque de mots pour le qualifier.

LE DUC. — Sur mon honneur, si elle est folle comme je le crois, sa folie a un singulier caractère de bon sens, une

---

1. *Charact* (ou *exacts*) : du grec, même origine que *character*. Indique un signe distinctif, une marque honorifique.

Digitized by Google

suite dans l'enchaînement des idées que je n'ai jamais vue à la folie.

ISABELLE. — O gracieux duc, éloignez cette pensée; et ne repoussez pas la raison même sous prétexte d'incohérence; mais que votre raison serve à faire surgir la vérité des ténèbres où elle est reléguée, et à y reléguer le mensonge qui n'a du vrai que l'apparence!

LE DUC. — Bien des gens qui ne sont pas fous ont certainement moins de raison... Qu'avez-vous à dire?

ISABELLE. — Je suis la sœur d'un nommé Claudio, condamné pour acte de fornication à perdre la tête, condamné par Angelo; moi, novice d'un couvent, j'ai été mandée par mon frère; un nommé Lucio servant alors de messager...

LUCIO, *interrompant*. — C'est moi, s'il plaît à Votre Grâce. Je suis venu la voir de la part de Claudio, et lui ai demandé d'essayer sa gracieuse influence auprès du seigneur Angelo, afin d'obtenir le pardon de son pauvre frère.

ISABELLE. — C'est lui, en effet.

LE DUC, *à Lucio*. — On ne vous a pas dit de parler.

LUCIO. — Non, mon bon seigneur. On ne m'a pas non plus invité à me taire.

LE DUC. — Eh bien! je vous y invite à présent; prenez-en note, je vous prie; et quand vous aurez à répondre pour vous-même, priez le ciel qu'alors vous soyez irréprochable.

LUCIO. — Je le garantis à Votre Seigneurie.

LE DUC. — Tâchez d'être bien garanti vous-même; vous m'entendez!

ISABELLE, *montrant Lucio*. — Ce gentilhomme a dit une partie de mon récit.

LUCIO. — Et fort bien.

LE DUC. — Fort bien, c'est possible. Mais vous faites fort mal de parler avant votre tour. *(A Isabelle.)* Poursuivez.

ISABELLE, *montrant Angelo*. — J'allai trouver ce perfide et misérable ministre.

LE DUC. — Voilà des paroles quelque peu folles.

ISABELLE. — Pardonnez : ce langage est justifié.

LE DUC. — Pourvu qu'il soit rectifié. Au fait! poursuivez.

ISABELLE. — J'abrège... Inutile que je raconte comment j'argumentai, comment je suppliai à genoux, comment il me réfuta, et comment je répliquai; car tout cela fut long...

Digitized by Google

J'arrive vite à l'infâme conclusion dont le seul aveu m'emplit de douleur et de honte. Il ne voulait relâcher mon frère que si je livrais ma chaste personne aux désirs effrénés de sa concupiscence. Après de longs débats, la pitié fraternelle fit taire mon honneur, et je cédai. Mais, le lendemain matin, son caprice assouvi, il envoie l'ordre de décapiter mon pauvre frère.

LE DUC, *ironiquement*. — La chose est bien vraisemblable!

ISABELLE. — Oh! que n'est-elle aussi vraisemblable qu'elle est vraie!

LE DUC. — Par le ciel! misérable folle, tu ne sais ce que tu dis, ou bien tu es subornée pour attaquer son honneur par quelque odieuse cabale. D'abord, son intégrité est sans tache; ensuite, il n'est pas admissible qu'il eût poursuivi avec une telle véhémence des fautes personnelles à lui-même. S'il avait ainsi failli, il aurait pesé ton frère à sa propre balance et ne l'aurait pas frappé à mort. Quelqu'un t'a mise en avant : confesse la vérité, et dis à quelle suggestion tu viens ici te plaindre.

ISABELLE. — Est-ce là tout?... O vous donc, bienheureux ministres d'en haut, accordez-moi la résignation, et, la saison venue, dévoilez le crime aujourd'hui drapé dans l'hypocrisie!... Que le ciel préserve Votre Grâce du malheur, comme il est vrai que je m'éloigne d'ici, victime incomprise!

LE DUC. — Je sais que vous voudriez bien vous éloigner... Un exempt! En prison cette femme!... Permettrons-nous qu'ainsi le souffle flétrissant de la calomnie tombe sur qui nous est si proche? Ceci doit être une machination... Qui était instruit de vos intentions et de votre démarche?

ISABELLE. — Quelqu'un que je voudrais ici : frère Ludovic.

LE DUC. — Un saint confesseur, sans doute?... Qui connaît ce Ludovic?

LUCIO. — Monseigneur, je le connais : c'est un moine intrigant. Je n'aime pas l'homme; si c'eût été un laïque, monseigneur, pour certaines paroles qu'il a dites contre Votre Grâce, pendant votre retraite, je l'aurais étrillé d'importance.

LE DUC. — Des paroles contre moi! C'est un digne moine, apparemment! Et animer cette misérable femme que voici contre notre lieutenant! Qu'on me trouve ce moine!

Digitized by Google

LUCIO. — Pas plus tard qu'hier soir, monseigneur je les ai vus, elle et ce moine, à la prison, un moine impudent, un misérable drôle!

FRÈRE PIERRE, *s'avançant.* — Bénie soit Votre Royale Grâce! J'étais là, monseigneur, et j'ai entendu abuser votre oreille royale. Et d'abord, cette femme accuse bien à tort votre lieutenant, qui est aussi pur de tout contact coupable avec elle qu'un enfant encore à naître.

LE DUC. — C'est ce que nous croyions. Connaissez-vous ce frère Ludovic dont elle parle?

FRÈRE PIERRE. — Je le connais pour un saint religieux, non pour un misérable ni pour un mondain intrigant, comme le représente ce gentilhomme. *(Il montre Lucio.)* C'est un homme, je le garantis, qui n'a jamais diffamé Votre Grâce, comme l'affirme celui-ci.

LUCIO. — Il l'a fait, monseigneur, et bien outrageusement, croyez-le.

FRÈRE PIERRE. — Soit! Un jour peut-être il pourra se justifier lui-même; mais pour le moment, monseigneur, il est malade d'une étrange fièvre. C'est lui qui, ayant su qu'une plainte devait être portée contre le seigneur Angelo, m'a requis de venir ici pour faire en son nom la déclaration de ce qu'il sait être vrai ou faux, déclaration qu'il s'engage à appuyer de toutes les preuves sous la foi du serment, dès qu'il sera mis en demeure. Et d'abord, pour justifier ce digne seigneur, si publiquement et si personnellement accusé, vous allez entendre le démenti direct qui va confondre cette femme de son propre aveu.

LE DUC. — Bon frère, nous écoutons.

Des gardes emmènent Isabelle; et Marianne, voilée, s'avance.

Est-ce que tout cela ne vous fait pas sourire, seigneur Angelo? O ciel! l'outrecuidance de ces misérables insensés! Qu'on nous donne des sièges!... Venez, cousin Angelo; en ceci je veux être partial[1]: soyez juge dans votre propre cause. *(Montrant Marianne au moine.)* Est-ce là le témoin, frère? Que d'abord elle montre son visage, et ensuite qu'elle parle!

---

1. F.-V. Hugo adopte ici une correction malencontreuse de Theobald, qui remplace le *impartial* de l'original par *partial*. Le duc veut dire qu'il n'a nullement l'intention de faire pression sur Angelo, et qu'il lui laisse toute liberté.

Digitized by Google

MARIANNE. — Pardon, monseigneur! je ne veux pas montrer mon visage, que mon mari ne me le commande.

LE DUC. — Quoi! Êtes-vous mariée?

MARIANNE. — Non, monseigneur.

LE DUC. — Êtes-vous demoiselle?

MARIANNE. — Non, monseigneur.

LE DUC. — Veuve, alors?

MARIANNE. — Non plus, monseigneur.

LE DUC. — Eh! vous n'êtes donc rien? Ni demoiselle, ni veuve, ni épouse!

LUCIO. — Monseigneur, c'est peut-être une gourgandine, car bon nombre de celles-là ne sont ni demoiselles, ni veuves, ni épouses.

LE DUC. — Faites taire ce gaillard. Je voudrais qu'il eût quelque cause de pérorer pour lui-même.

LUCIO. — Bien, monseigneur!

MARIANNE. — Monseigneur, je confesse que je n'ai jamais été mariée; et je confesse en outre que je ne suis pas demoiselle. J'ai connu mon mari, et pourtant mon mari ne sait pas qu'il m'a connue.

LUCIO. — C'est qu'alors il était ivre, monseigneur. Pas de meilleure explication!

LE DUC. — Que ne l'es-tu toi-même, dans l'intérêt du silence!

LUCIO. — Bien, monseigneur!

LE DUC, *désignant Marianne.* — Ce n'est pas là un témoin pour le seigneur Angelo.

MARIANNE. — J'y arrive, monseigneur. Celle qui accuse Angelo de fornication, accuse mon mari de ce crime; et au moment même où elle prétend qu'il l'a commis, monseigneur, je suis prête à déposer qu'il était entre mes bras, dans tous les épanchements de l'amour.

ANGELO. — Elle accuse donc un autre que moi?

MARIANNE. — Nul autre, que je sache.

LE DUC. — Non? Vous dites votre mari.

MARIANNE. — Eh! justement, monseigneur, ce mari est Angelo qui croit être sûr de ne m'avoir jamais possédée, et qui est sûr, à ce qu'il croit, d'avoir possédé Isabelle.

ANGELO. — Voilà une étrange aberration... Voyons ton visage.

MARIANNE. — Mon mari me l'ordonne, je vais me démasquer. *(Elle se dévoile.)* Voici ce visage, cruel Angelo, que tu juras jadis être digne d'un regard; voici cette main qui

Digitized by Google

par un contrat sacré, fut rivée à la tienne; voici la personne qui s'est chargée de l'engagement d'Isabelle et qui, dans ton pavillon, a rempli près de toi son rôle.

LE DUC, *à Angelo.* — Connaissez-vous cette femme?

LUCIO. — Charnellement, comme elle le dit.

LE DUC. — Assez, drôle!

LUCIO. — Suffit, monseigneur.

ANGELO. — Monseigneur, je dois l'avouer, je connais cette femme. Il y a cinq ans, il fut question d'un mariage entre moi et elle. La chose fut rompue en partie, parce que la dot se trouva au-dessous de nos conventions, mais principalement parce que sa réputation était entachée de légèreté. Depuis cette époque, depuis cinq ans, je ne lui ai jamais parlé, je ne l'ai jamais vue, je n'ai jamais entendu parler d'elle, j'en jure sur ma foi, sur mon honneur.

MARIANNE, *se jetant aux genoux du duc.* — Noble prince comme il est vrai que la lumière vient du ciel et la parole du souffle, que la raison est dans la vérité et la vérité dans la vertu, je suis fiancée à cet homme aussi étroitement que peuvent engager des paroles sacrées. Oui, mon bon seigneur, pas plus tard que la nuit de mardi dernier, dans le pavillon de son jardin, il m'a connue comme sa femme. Si je dis vrai, que je me relève saine et sauve! Sinon que je sois pour toujours fixée ici, statue de marbre! *(Elle se relève.)*

ANGELO. — Je n'ai fait que sourire jusqu'ici. Maintenant, mon bon seigneur, accordez-moi les pleins pouvoirs de la justice. Ma patience est mise à bout ici : je vois que ces pauvres insensées ne sont que les instruments de quelque personnage plus puissant qui les pousse. Autorisez-moi, monseigneur, à éclaircir cette intrigue.

LE DUC. — Oui, de tout mon cœur, et punissez-les dans toute la rigueur de votre bon plaisir. Moine stupide! Femme perfide, complice de celle qu'on vient d'emmener, crois-tu donc que tes serments, quand ils invoqueraient tous les saints, seraient des témoignages suffisants contre un mérite et une loyauté, marqués au sceau de l'épreuve? Vous, seigneur Escalus, siégez avec mon cousin; prêtez-lui votre obligeante assistance pour découvrir l'origine de cette diffamation. Il y a un autre moine qui les a poussés : qu'on l'envoie chercher!

FRÈRE PIERRE. — Je voudrais qu'il fût ici, monseigneur; car c'est lui effectivement qui a poussé ces femmes à se

Digitized by Google

plaindre ainsi. Votre prévôt sait où il demeure, et il peut l'amener.

LE DUC, *au prévôt.* — Allez, faites vite. *(Le prévôt sort.)* Et vous, mon noble et inattaquable cousin, vous à qui il importe de poursuivre cette affaire, redressez vos griefs par le châtiment, quel qu'il soit, qui vous conviendra. Moi, pour un moment, je vais vous quitter; mais ne bougez pas que vous n'ayez dûment achevé l'instruction sur ces calomniateurs.

ESCALUS. — Monseigneur, nous allons la faire à fond. *(Le duc sort.)* Signor Lucio, ne disiez-vous pas que vous connaissiez ce frère Ludovic pour un malhonnête homme?

LUCIO. — *Cucullus non facit monachum*[1]. Il n'est honnête que par l'habit; et puis, il a tenu les plus infâmes propos sur le duc.

ESCALUS. — Nous vous prierons de rester ici jusqu'à ce qu'il vienne, et d'en témoigner contre lui. Nous allons trouver dans ce moine un fameux drôle.

LUCIO. — Comme il n'en est pas à Vienne, sur ma parole!

ESCALUS, *à un huissier.* — Ramenez ici cette même Isabelle. *(A Angelo.)* Je voudrais lui parler. De grâce, monseigneur, permettez que je la questionne; vous allez voir comme je vais la serrer de près.

LUCIO, *désignant Angelo.* — Pas de plus près que lui, s'il faut croire ce qu'elle rapporte.

ESCALUS, *à Lucio.* — Vous dites?

LUCIO. — Ma foi! monsieur, je pense que, si vous la serriez de près en particulier, elle se rendrait plus tôt; peut-être qu'en public elle aura honte.

Rentrent Isabelle, escortée par des exempts, puis le duc en costume de moine, et le prévôt.

ESCALUS. — Je vais procéder ténébreusement avec elle.

LUCIO. — C'est le moyen; car les femmes sont légères vers la mi-nuit.

ESCALUS, *à Isabelle, montrant Marianne.* — Avancez, donzelle : voici une dame qui dément tout ce que vous avez dit.

LUCIO. — Monseigneur, voici le coquin dont je parlais, il vient avec le prévôt.

---

1. L'habit (la capuche) ne fait pas le moine. Proverbe que Shakespeare cite ou utilise aussi ailleurs.

Digitized by Google

ESCALUS. — Et fort à propos... Ne lui parlez pas, que nous ne vous fassions appeler.

LUCIO. — Chut!

ESCALUS, *au duc.* — Approchez, monsieur. Est-ce vous qui avez poussé ces femmes à calomnier le seigneur Angelo? Elles l'ont avoué.

LE DUC. — C'est faux.

ESCALUS. — Comment! Savez-vous où vous êtes?

LE DUC. — Respect à votre haute magistrature! Qu'il soit dit que le démon est parfois honoré sur son trône brûlant! Où est le duc? C'est lui qui devrait m'entendre.

ESCALUS. — Le duc est en nous, et nous voulons vous entendre : songez à parler sincèrement.

LE DUC. — Hardiment, au moins!... O pauvres créatures, vous venez donc ici réclamer l'agneau du renard? Adieu alors la réparation!... Le duc est parti. Alors c'en est fait de votre cause!... Le duc est injuste de se dérober ainsi à votre appel[1] éclatant et de remettre votre procès à la décision du scélérat que vous venez ici accuser.

LUCIO. — C'est le coquin; c'est celui dont je parlais.

ESCALUS. — Quoi! moine irrévérent et impie, n'est-ce pas assez que tu aies suborné ces femmes pour accuser ce digne homme? Oses-tu encore de ta bouche immonde lui jeter à l'oreille le nom de scélérat; puis, t'en prenant au duc lui-même, le taxer d'injustice?... Qu'on l'emmène! Au chevalet cet homme! Nous te romprons toutes les jointures, mais nous connaîtrons cette intrigue... Comment! le duc injuste!

LE DUC. — Ne vous échauffez pas tant. Le duc n'oserait pas plus disloquer un de mes doigts qu'il n'oserait torturer un des siens; je ne suis pas son sujet, ni de cette province. Mes affaires en cet État m'ont mis à même de vivre à Vienne en observateur : j'y ai vu la corruption fermenter et bouillonner jusqu'à déborder la cuve; des lois pour toutes les fautes, mais les fautes si bien tolérées que les plus sévères statuts y sont comme les prohibitions dans une échoppe de barbier, un objet de moqueuse remarque[2].

---

1. « Se dérober » traduit imparfaitement *to retort* (rejeter, renvoyer). Le sens est : renvoyer à la décision d'Angelo cet appel interjeté par Angelo même au duc.

2. « Au siècle dernier, le docteur Kenrick, qui a publié une édition de Shakespeare, avait vu un de ces antiques règlements dans la bou-

Digitized by Google

ESCALUS. — Calomnier l'État! Qu'on le mène en prison!

ANGELO. — Qu'avez-vous à déposer contre lui, signor Lucio? Est-ce là l'homme dont vous nous avez parlé?

LUCIO. — C'est lui, monseigneur. Venez ici, bonhomme à caboche chauve. Me remettez-vous?

LE DUC. — Monsieur, je vous reconnais au son de votre voix. Je vous ai rencontré à la prison, pendant l'absence du duc.

LUCIO. — Ah! vraiment? Et vous rappelez-vous ce que vous avez dit du duc?

LE DUC. — Très nettement, monsieur.

LUCIO. — Vraiment, monsieur? Et le duc est-il en effet un paillard, un fou et un couard, comme vous le prétendiez alors?

LE DUC. — Il faut, monsieur, que vous changiez de personnage avec moi, avant de mettre ce propos sur mon compte : c'est vous-même qui avez dit cela de lui; et bien pis, bien pis.

LUCIO. — O damnable drôle! Est-ce que je ne t'ai pas tiré par le nez pour ces propos-là?

LE DUC. — Je proteste que j'aime le duc comme moi-même.

ANGELO. — Entendez-vous comme le scélérat voudrait clore la chose, après ses outrageantes félonies?

ESCALUS. — Il ne faut pas discuter avec un pareil coquin, Emmenez-le en prison!... Où est le prévôt?... Emmenez-le en prison; tirez sur lui force verrous; qu'on ne l'écoute plus!... Emmenez aussi ces drôlesses avec leur autre complice. *(Le prévôt met la main sur le duc.)*

LE DUC. — Arrêtez, monsieur; arrêtez un moment.

---

tique d'un barbier du comté d'York. » *(Note de F.-V. Hugo.)* — (William Kenrick avait publié en 1765 non une édition nouvelle de Shakespeare, mais un factum où il critiquait avec virulence l'édition qu'en avait donné Samuel Johnson la même année.) Ces *forfeits* seraient, pour Kenrick et F.-V. Hugo, des listes d'amendes prévues par le barbier pour les clients indélicats utilisant sans permission les instruments de son travail qui se trouvaient dans la boutique. Cette interprétation est aujourd'hui encore largement répandue. Cependant, H. C. Hart, dans son édition de la pièce (*Arden Shakespeare*, 1905) s'est élevé contre la prétendue découverte de Kenrick. Pour lui, ces *forfeits*, ou gages abandonnés, étaient les dents arrachées par les barbiers-dentistes. J. D. Wilson adopte cette façon de voir.

Digitized by Google

ANGELO. — Quoi! il résiste! Prêtez main-forte, Lucio.

LUCIO. — Allons, monsieur; allons, monsieur; allons, monsieur! Ah çà, monsieur!... Comment, caboche chauve, misérable menteur! Il faut que vous soyez encapuchonné, n'est-ce pas? Montrez votre visage de chenapan, et que la vérole vous étouffe! Montrez votre face de loup, et qu'on vous étrangle une heure durant! Ça tient donc bien? *(Il arrache le capuchon du moine, et le duc paraît.)*

LE DUC. — Tu es le premier maraud qui ait jamais fait un duc... Et d'abord, prévôt, permettez que je sois la caution de ces trois nobles créatures. *(Il montre Frère Pierre, Isabelle et Marianne. A Lucio, qui cherche à se sauver.)* Ne vous esquivez pas, monsieur; car entre le moine et vous il doit y avoir une explication tout à l'heure... Qu'on se saisisse de lui!

LUCIO. — Ceci peut aboutir à pis que la potence.

LE DUC, *à Escalus.* — Je vous pardonne ce que vous avez dit : asseyez-vous. *(Montrant Angelo.)* Nous allons lui emprunter sa place. *(A Angelo.)* Monsieur, avec votre permission! *(Il s'assied à la place d'Angelo.)* As-tu encore une parole, une idée, une imposture qui puisse t'être utile? En ce cas, aies-y recours avant d'avoir entendu ce que j'ai à dire, car alors il ne sera plus temps.

ANGELO. — O mon redouté seigneur, je serais plus criminel encore que mon crime, si je prétendais rester impénétrable, quand je m'aperçois que Votre Grâce, comme une puissance divine, a eu l'œil sur toutes mes menées. Aussi, bon prince, ne retenez pas plus longtemps ma honte à votre barre, mais que mon procès s'achève avec ma confession! Une sentence immédiate, et ensuite la mort, voilà toute la grâce que j'implore.

LE DUC. — Approchez, Marianne... As-tu jamais été fiancé à cette femme, dis?

ANGELO. — Oui, monseigneur.

LE DUC. — Retire-toi avec elle, et épouse-la sur-le-champ. *(A Frère Pierre.)* Vous, mon père, officiez; et, la cérémonie achevée, revenez ici... Allez avec lui, prévôt. *(Sortent Angelo, Marianne, Frère Pierre et le prévôt.)*

ESCALUS. — Monseigneur, je suis plus étonné de son déshonneur que du scandale étrange qui le révèle.

LE DUC. — Approchez, Isabelle. Votre confesseur est maintenant votre prince. L'homme qui était naguère si zélé et si fervent pour vos intérêts, n'a pas changé de

Digitized by Google

cœur comme d'habit : je suis toujours votre défenseur dévoué.

ISABELLE. — Oh! pardonnez-moi, à moi, votre vassale, d'avoir usé et abusé de votre auguste incognito.

LE DUC. — Vous êtes pardonnée, Isabelle. Et maintenant, chère fille, soyez aussi indulgente pour nous. La mort de votre frère, je le sais, pèse à votre cœur; et vous vous demandez peut-être avec surprise pourquoi je suis resté dans mon obscurité, moi qui travaillais à lui sauver la vie, et pourquoi je n'ai pas fait un brusque déploiement de ma puissance cachée, plutôt que de le laisser périr ainsi. O généreuse fille, c'est la rapidité de son exécution, que je croyais moins imminente, qui a paralysé mon projet. Mais, la paix soit avec lui! La vie qui n'a plus à s'effrayer de la mort est une vie meilleure que celle qui se passe à s'en effrayer. Consolez-vous à l'idée que votre frère est heureux.

ISABELLE. — Oui, monseigneur.

Rentrent Angelo, Marianne, Frère Pierre et le prévôt.

LE DUC. — Quant à ce nouveau marié qui s'approche, et dont l'impudique caprice a outragé votre honneur si bien défendu, vous devez lui pardonner en faveur de Marianne. Mais puisqu'il a condamné votre frère, puisque, doublement criminel, il a violé la chasteté sacrée et rompu la promesse qu'il avait faite de sauver votre frère, la clémence même de la loi nous crie de la manière la plus éclatante, par la propre bouche du coupable : *Angelo pour Claudio! Mort pour mort!* Que la hâte réponde à la hâte, le délai au délai! Justice pour justice, et *Mesure pour mesure*. Donc, Angelo, ton crime est manifeste; tu voudrais le nier, que cela ne t'avancerait à rien : nous te condamnons à périr sur le même billot où Claudio s'est incliné pour la mort... Que l'exécution soit aussi prompte! Emmenez-le.

MARIANNE. — Oh! mon gracieux seigneur, j'espère que vous ne ferez pas de mon mariage une moquerie!

LE DUC. — C'est votre mari qui en a fait une moquerie... Pour la sauvegarde de votre honneur, j'ai cru votre union nécessaire; autrement on vous aurait imputé à crime de l'avoir connu, et ce reproche aurait pesé sur votre vie et étouffé votre bonheur à venir. Quant à ses biens, quoiqu'ils nous reviennent par droit de confiscation, nous vous les concédons à titre de douaire, pour vous acheter un meilleur mari.

Digitized by Google

MARIANNE. — O mon cher seigneur, je n'en veux pas d'autre ni de :neilleur.

LE DUC. — N'implorez plus pour lui : nous sommes inflexible.

MARIANNE, *s'agenouillant.* — Mon doux suzerain!

LE DUC. — Vous perdez votre peine... A mort cet homme! *(A Lucio.)* Maintenant, monsieur, à vous!

MARIANNE. — O mon bon seigneur... Chère Isabelle, prenez mon parti; prêtez-moi vos genoux, et je vous prêterai toute ma vie à venir, oui, toute ma vie pour vous servir.

LE DUC. — Tu la sollicites contre toute raison. Si elle s'agenouillait par pitié pour ce forfait, le spectre de son frère s'arracherait à son lit de pierre et l'enlèverait d'ici dans un élan d'horreur.

MARIANNE. — Isabelle, chère Isabelle, agenouillez-vous seulement près de moi; élevez les mains sans rien dire; je parlerai seule... On dit que les hommes les meilleurs sont pétris de défauts, et que le plus souvent, après avoir eu quelque faiblesse, ils n'en valent que mieux : il en peut être ainsi de mon mari! O Isabelle, ne me prêterez-vous pas un genou?

LE DUC. — Il meurt pour la mort de Claudio.

ISABELLE, *s'agenouillant.* — Magnanime seigneur, veuillez agir envers ce condamné, comme si mon frère vivait. Je crois presque qu'une stricte sincérité a gouverné ses actions jusqu'au jour où il m'a vue. Si cela est, ne le faites pas mourir. Mon frère a été légalement frappé, puisqu'il avait fait la chose pour laquelle il est mort. Pour Angelo, l'action n'a pas suivi la mauvaise intention, elle doit donc être ensevelie dans l'oubli comme une intention morte en route. Les pensées ne sont pas justiciables : les intentions ne sont que des pensées.

MARIANNE. — Que des pensées, monseigneur!

LE DUC. — Votre prière est stérile... Debout, vous dis-je!... Mais je me souviens d'une autre faute. Prévôt, comment se fait-il que Claudio a été décapité à une heure inusitée?

LE PRÉVÔT. — C'est par commandement exprès.

LE DUC. — Avez-vous reçu un mandat spécial pour l'exécution?

LE PRÉVÔT. — Non, mon bon seigneur; c'est en vertu d'un message privé.

Digitized by Google

LE DUC. — Pour ce fait, je vous destitue de votre charge; rendez vos clefs.

LE PRÉVÔT. — Pardonnez-moi, noble seigneur. Je me doutais bien que c'était une faute, mais je n'en étais pas sûr; pourtant je me suis repenti après mûre réflexion; et la preuve, c'est qu'il y a dans la prison un homme qui devait mourir en vertu d'un ordre privé et que j'ai laissé vivre.

LE DUC. — Qui est cet homme?

LE PRÉVÔT. — Son nom est Bernardin.

LE DUC. — Que n'as-tu agi de même à l'égard de Claudio!... Va, amène-moi ce prisonnier, que je le voie! *(Le prévôt sort.)*

ESCALUS, *à Angelo.* — Je regrette qu'un homme qui, comme vous, Angelo, a toujours paru si éclairé et si sage, ait failli si grossièrement par l'ardeur des sens, et ensuite par le manque de modération dans le jugement.

ANGELO. — Je regrette de causer un pareil regret; et j'en ai le cœur si profondément navré que j'invoque la mort plutôt que le pardon; je l'ai méritée, et je l'implore.

Rentrent le prévôt amenant Bernardin, Claudio qui a la tête enveloppée dans son manteau et Juliette.

LE DUC. — Lequel est Bernardin?

LE PRÉVÔT. — Celui-ci, monseigneur.

LE DUC. — Il y a un moine qui m'a parlé de cet homme... L'ami! on dit que tu as une âme endurcie qui ne conçoit rien au-delà de ce monde, et que tu arranges ta vie en conséquence. Tu es condamné; mais, pour ta peine terrestre, je te la remets toute. Profite de cette grâce, je t'en prie, pour te préparer un meilleur avenir... Mon père, conseillez-le; je le laisse entre vos mains. Quel est ce gaillard si bien emmitouflé?

LE PRÉVÔT. — C'est un autre prisonnier que j'ai sauvé, et qui devait mourir décapité en même temps que Claudio; il ressemble à Claudio, à croire que c'est lui-même. *(Il découvre le visage de Claudio.)*

LE DUC, *à Isabelle.* — S'il ressemble à votre frère, en souvenir de lui je lui pardonne. Pour vous, aimable beauté, accordez-moi votre main, dites que vous voulez bien être à moi, et le voici mon frère. *(Il montre Claudio.)* Tout cela s'expliquera en temps opportun. A présent, le seigneur

Digitized by Google

Angelo devine qu'il est sauvé; il me semble voir une lueur dans son regard. Allons! Angelo, vous recueillez le bien pour le mal : songez à aimer votre femme; elle ne vaut pas moins que vous. Je me sens une disposition à l'indulgence, et pourtant il y a quelqu'un céans que je ne puis pardonner. *(A Lucio.)* Vous, l'ami! qui me teniez pour un niais, un couard, un luxurieux fieffé, un âne, un fou, en quoi donc ai-je mérité de vous un pareil panégyrique?

LUCIO. — Ma foi! monseigneur, je n'ai fait que plaisanter suivant la mode du jour. Si vous voulez me pendre pour ça, vous le pouvez; mais j'aimerais mieux, ne vous en déplaise, être fouetté.

LE DUC. — Fouetté d'abord, monsieur, et pendu ensuite. Prévôt, faites proclamer par toute la ville que, s'il existe une femme outragée par ce libertin (et je lui ai entendu jurer à lui-même qu'il en est une qu'il a rendue mère), elle n'a qu'à paraître, et il l'épousera : la noce finie, qu'il soit fouetté et pendu!

LUCIO. — Je conjure Votre Altesse de ne pas me marier à une putain. Votre Altesse disait à l'instant que j'avais fait d'elle un duc : mon bon seigneur, ne m'en récompensez pas en faisant de moi un cocu.

LE DUC. — Sur mon honneur! tu l'épouseras. A cette condition je te pardonne tes calomnies et te remets tes autres offenses... Emmenez-le en prison, et veillez à ce que nos volontés soient exécutées.

LUCIO. — Me marier à une drôlesse, monseigneur, c'est m'infliger la mort, le fouet et la hart.

LE DUC. — C'est ce que mérite le calomniateur d'un prince. *(Montrant Juliette à Claudio.)* Songez, Claudio, à faire réparation à celle que vous avez lésée. Joie à vous, Marianne!... Aimez-la, Angelo : je l'ai confessée et je connais sa vertu... Merci, bon ami Escalus, de ta grande bonté! l'avenir t'en réserve une récompense plus éclatante. Merci, prévôt, de ton zèle et de ta discrétion! nous t'emploierons dans un poste plus digne... Pardonnez-lui, Angelo, de vous avoir apporté la tête de Ragozin au lieu de celle de Claudio : la faute s'excuse d'elle-même... Chère Isabelle, j'ai à faire une proposition qui intéresse fort votre bonheur : si vous y prêtez une oreille favorable, ce qui est mien est vôtre, et ce qui est vôtre est mien. Sur ce, qu'on nous

Digitized by Google

conduise à notre palais ! et nous y révélerons ce qui nous reste à dire, ce qu'il convient que vous sachiez tous[1]. *(Ils sortent.)*

FIN DE MESURE POUR MESURE

1. Que peuvent signifier ces mystérieuses paroles, cette promesse de nouvelles révélations que tous doivent connaître? Est-ce là une simple « sortie », avec des phrases en l'air? Le duc veut-il procéder avec les différents acteurs du drame à un exposé complet des événements, que certains ne connaissent qu'imparfaitement? Ou bien s'agira-t-il d'une justification personnelle, d'une révélation des raisons d'État qui l'ont conduit à désirer cette enquête et à monter cette supercherie?

Digitized by Google

OTHELLO

Digitized by Google

Digitized by Google

OTHELLO

Le roi Jacques Ier avait créé en 1611 une fournée de baronets portant une main dans leurs armoiries. Il y a dans Othello (II, IV) *un passage où l'on a quelque temps cru lire une allusion à cet acte politique, et c'est en fonction de cette date que l'on a longtemps établi le moment possible de composition de la tragédie. Mais il faut se méfier des allusions historiques; elles sont souvent trompeuses, ou peuvent être contredites par d'autres. Les comptes du « Bureau des Menus Plaisirs » royaux, découverts par J.-P. Collier à Bridgewater House vers 1840, portent mention d'une représentation de la pièce au palais de Whitehall le 1er novembre 1604. Il est vrai que les découvertes de Collier sont sujettes à caution. Celle-ci cependant ne semble pas être un de ses faux. Quelques autres indications convergentes confirment qu'*Othello *a dû être écrit au début de 1604.*

La pièce pourtant avait beaucoup tardé à attirer l'attention des imprimeurs. On ne la trouve inscrite au Registre des Libraires que le 6 octobre 1621; elle parut en quarto l'année suivante, avec, sous le titre, « comme elle a été à différentes reprises jouée au Globe et au Blackfriars par les serviteurs de Sa Majesté ». *Dans un avis au lecteur, l'éditeur, Thomas Walkley, déclarait n'avoir pas besoin de faire l'éloge de l'auteur, le nom de celui-ci suffisant à* « lancer son œuvre ». *En 1623 paraissait le grand Folio, avec un texte d'*Othello *assez différent de celui que venait de publier Walkley. Le Folio comporte environ 150 vers ou lignes de plus que le quarto, et il édulcore les jurons et le langage profane, interdits par l'acte de 1606, et que l'édition de 1622 avait imprudemment conservés. Ces deux originaux sont considérés l'un et l'autre*

Digitized by Google

comme « bons », bien qu'établis sans doute d'après deux transcriptions distinctes. On ignore la cause de leurs différences. Le quarto pourrait être plus proche du manuscrit même de l'auteur (M. R. Ridley), à moins que ce ne soit le Folio (Chambers), ou qu'ils n'aient malgré leurs divergences une origine commune.

*La source de l'intrigue est l'histoire romanesque contée dans la septième « nouvelle » de la troisième décade de l'*Hecatommithi *de Giambatista Giroldi, dit Cinthio (1565). Il n'existe pas trace d'une traduction anglaise de cet ouvrage au temps de Shakespeare. Une version française par Gabriel Chappuys avait été publiée en 1584. Mais sur plusieurs points, Shakespeare suit l'Italien de plus près que le Français.* L'Histoire naturelle *de Pline l'Ancien, dans la traduction de Philemon Holland (1601), lui fournit quelques éléments de comparaison ou de style. Il a pu de même glaner divers détails de l'atmosphère vénitienne dans l'ouvrage de sir Lewes Lewkenor :* The Commonwealth and Government of Venice *(1599), qui est l'adaptation d'un traité du cardinal italien Contareno. Comme toujours, une étude serrée de l'usage que le poète fait de ses sources est révélatrice de son génie créateur et de ses méthodes. C'est lui qui donne leurs noms aux personnages; ceux-ci, dans Cinthio, ne sont que « le Maure », « le capitaine » ou « l'enseigne »; seule Desdémone est nommée*[1]. *Il contracte la durée des événements jusqu'au plus strict minimum de plausibilité; le mariage, la nuit de noces, le voyage à Chypre tiennent dans une unité de durée elliptique et symbolique bien étrangère au récit du conteur italien. Dans Cinthio, tout le monde s'embarque sur le même bateau, et arrive dans l'île en même temps; c'est sur ce navire, et à loisir, pendant la traversée, que les personnages font connaissance, que les amitiés se nouent, que naissent les concupiscences, les rancunes, les haines. On voit ce que la pièce de Shakespeare, décomposant l'arrivée à Chypre en trois temps, sur un fond de tempête et d'allégresse patriotique, a gagné en potentiel dramatique. Par contre, il néglige d'utiliser un épisode gracieux de la nouvelle de Cinthio : c'est à la ceinture même de Desdémone que l'enseigne subtilise le mouchoir, alors que, en visite chez son amie Emilia, elle joue avec leur bébé de trois ans. D'autre part,*

1. Disdaimôn, en grec, veut dire : malheureux, infortuné.

Digitized by Google

le meurtre de Desdémone est dans la source italienne exécuté avec une sauvagerie écœurante et vulgaire dont Shakespeare ne s'est point inspiré. Iago invente un plan machiavélique, auquel Othello souscrit. Un soir, dans la chambre voisine de celle des deux époux, un bruit attire l'attention de Desdémone. Othello la prie d'aller voir : il l'envoie ainsi à la mort. Car Iago, sortant de sa cachette, la frappe à coups répétés « avec un bas rempli de sable », *pendant que son mari, écumant de rage, l'insulte. Les deux hommes ensuite, pour camoufler leur crime, font s'écrouler le plafond sur le lit. Après la mort de Desdémone, Cinthio décrit comment Othello, hanté par le remords, se querelle avec son enseigne. Iago, pour se venger, raconte que c'est le Maure qui a tué sa femme. Othello est traduit devant les autorités de Venise; il n'avoue rien; il est banni, et tombe finalement entre les mains de parents de Desdémone, qui le tuent. Ainsi le coupable, ou du moins le responsable, est-il châtié, et l'histoire a une fin morale. Quant à Iago, qui reste insoupçonné, il mourra lamentablement sous la torture pour un délit tout différent.*

*De cette sombre histoire, qui n'est que le long récit d'un fait divers à épisodes, comme celle d'*Arden of Feversham, *Shakespeare a fait une tragédie domestique d'une force dramatique et d'un pouvoir de choc extraordinaires. Chose curieuse, et peut-être significative, les embellisseurs anglais de Shakespeare, sous la Restauration ou au XVIII*e *siècle, n'osèrent pas la mettre au goût du jour. Mépris, ou admiration? Samuel Pepys prend plaisir à la voir en 1660, mais déchante à la lecture quelques années plus tard. Un critique de la fin du siècle, par ailleurs non dépourvu de mérite, Thomas Rymer, la ridiculise. Il l'appelle ironiquement* « la tragédie du mouchoir »; *c'est une* « farce sanglante, sans sel ni saveur », *et il reproche à son auteur, entre autres choses, d'avoir campé en Iago un militaire par trop contraire au type traditionnel du soldat au grand cœur. A l'opposé, Samuel Johnson fera un éloge très vif de la pénétration psychologique de Shakespeare, et louera la* « régularité scrupuleuse » *de la pièce. Elle a un succès certain dans la France anglomane du XVIII*e *siècle finissant — à condition, toutefois, d'être refaite. Les adaptateurs — le capitaine Douin (1773), le juge Butini (1785) et surtout Ducis (1792) — n'en laissent pas subsister grand-chose; chez Ducis*

Digitized by Google

(voir son « avertissement au lecteur »*), le Maure fait peau blanche, ou du moins cuivrée; et les directeurs de théâtres ont le choix entre deux dénouements, l'un cruel comme dans Shakespeare, l'autre heureux, où un certain Moncenigo écarte le poignard fatal. Comme des Français, affirme Ducis, ne sauraient supporter de voir un Iago sur scène, il le remplace par un personnage invisible qui tirera les ficelles depuis les coulisses. Suprême disgrâce ou suprême fortune de Shakespeare,* Othello *fournit à la génération de nos pré-romantiques des sujets de pantomime. La pièce deviendra en 1818 un spectacle de cirque :* Le More de Venise ou Othello, pantomime entremêlée de dialogues, représentée sur le théâtre du Cirque Olympique de MM. Franconi.

Au contraire de celle du conte de Cinthio, qui s'étale sur une longue période de temps et rend acceptable au lecteur la progression des événements, la chronologie de la pièce de Shakespeare est confuse et même logiquement improbable. On a essayé de l'expliquer en supposant que des scènes intermédiaires ont été perdues, ou en accusant le poète d'un manque grave d'attention et de soin. Le point d'achoppement, c'est évidemment le fait que l'accusation d'adultère est portée contre Desdémone le jour même qui suit la nuit où le mariage a été consommé. Une hypothèse a été proposée[1] *: celle d'un « pré-contrat » ayant valeur officielle d'union, comme dans* Mesure pour mesure. *A une date antérieure à la célébration du mariage, un engagement solennel* (spousals De Præsenti) *serait intervenu entre Othello et Desdémone, entraînant l'union physique. Cassio aurait pu être au courant, et, pourquoi pas? témoin. Et le fameux mouchoir aurait été donné à cette occasion par le fiancé à la fiancée.*

La majorité des critiques refuse aujourd'hui de recourir à ce genre d'expédients justificatifs, et préfère s'en remettre à la théorie du « double temps ». Shakespeare, homme de théâtre, écrivant pour être joué et non pour être lu, sait bien que des invraisemblances qu'on relève à la lecture ne sont pas perceptibles à la scène, et que l'appareil réaliste nécessaire pour rendre acceptables au spectateur la structure et la connexion des épisodes successifs

1. Cf. A. J. Axelrad, dans *Revue du Nord*, avril 1954, reprenant une suggestion de D. C. Miller.

Digitized by Google

de l'action peut se suffire d'un minimum de références à l'horloge, aux matinées ou aux nuits, à demain, hier ou aujourd'hui. Parallèlement à ce « clock time », *il y a la durée intérieure, le cheminement des sentiments, l'évolution en crise des passions. Les classiques s'efforcent de soumettre la durée à la chronologie, et font coïncider le temps de l'horloge et le* « tempo » *dramatique. Shakespeare, lui, ralentit et contracte le temps à sa volonté. Un soupçon peut naître de circonstances, dont le spectateur ne cherchera pas à mesurer la distance par rapport à l'instant présent, un amour, une jalousie, peuvent s'épanouir sans qu'il soit besoin de mois et de semaines. Tantôt le poète étire en des centaines de vers un moment statique de l'action, tantôt l'action au contraire se hâte à travers toute une succession d'événements. En faisant cette distinction, évidente d'ailleurs, entre la pendule et le pendule, nous n'attribuons pas à Shakespeare un principe dramaturgique qu'il appliquerait de propos délibéré; nous constatons seulement la solution pratique qu'il donne à son problème.*

L'exposition de la tragédie se fait à loisir au long des deux premiers actes et des deux premières scènes du troisième, en deux parties de journées séparées par le voyage à Chypre; elle est complexe et comporte des éléments divers. D'abord, une présentation de la situation politique, donnée sans doute secondaire du point de vue du drame humain, mais à laquelle Shakespeare fait une large part; une atmosphère est créée, par toutes les allées et venues des personnages, des officiers porteurs de torches, des messagers porteurs de nouvelles, par un cliquetis d'armes, les conseils de gouvernement, et cette impression angoissante de danger patriotique[1]. *Il est vrai que, dès qu'il n'a plus besoin de cette ambiance, il la supprime; sitôt arrivé à Chypre, Othello apprend que les Turcs sont défaits et dispersés; et les trois derniers actes s'enferment dans le cadre d'une tragédie domestique. Le second élément est fourni par une explication de la situation personnelle d'Othello.*

1. Voir sur ce point particulier la description d'une mise en scène d'*Othello* pour le Théâtre artistique de Moscou (1930) par Constantin Stanislavski. Stanislavski était un partisan du réalisme théâtral et de la couleur locale. L'avant de la scène représentait le canal, et Iago, Roderigo, puis Brabantio arrivaient dans des gondoles montées sur roues.

Digitized by Google

Le public doit être préparé au paradoxe, sans doute choquant pour lui, de ce mariage insolite. Il faut qu'Othello prenne dès le début une stature héroïque. Desdémone nous apparaîtra sous deux éclairages, fille d'un sénateur vénitien, épouse d'un officier maure. Enfin, il y a le thème des mobiles et des complots d'Iago, les fausses raisons de sa haine, sa réputation d'« honnêteté », et sa jalousie générale de tout ce qui le dépasse.

Ainsi se tissent, en ces six ou sept premières scènes, les trois fils principaux de la trame. Othello et Desdémone présentent un double portrait d'héroïsme et de grâce; ce couple mal assorti est un modèle romanesque de bonheur conjugal. Dans le même temps, Iago commence à ourdir ses perfidies. Ses plans sont encore vagues; ils vont se développer, se préciser, se compléter, par inventions successives. Tout cela prend du temps, nécessite de longs dialogues et plusieurs monologues, suscite bien des jeux de scène. Le « tempo » *de cette introduction est en conséquence d'une lenteur que l'on a, pour en blâmer Shakespeare, opposée à la rapidité vertigineuse de la croissance de la jalousie chez le Maure. Mais cette lenteur précisément est en raison inverse de la soudaineté et de la violence de la crise qui va suivre. Par cette orchestration géniale, la tragédie atteint à une vraisemblance générale d'allure, à une unité dramatique où s'absorbent et disparaissent les contradictions chronologiques.*

Othello *a été l'objet d'interprétations diverses, réalistes, psychologiques, allégoriques. On n'en a, par exemple, jamais fini avec Iago. Coleridge voyait en lui le mal gratuit, sans cause ni mobile —* motiveless malignity[1]; *l'expression est devenue la pierre de touche de tout jugement sur le personnage. Son contemporain William Hazlitt croyait, lui, à l'humanité d'Iago, à ses mobiles : un désir incoercible (et, sous-entend-il, sadique) d'agir sur autrui, d'être le destin des autres :* an amateur of tragedy in real life[2]. *Le personnage est à la fois si vivant et si énigmatique que chacun cherche à son secret une solution personnelle. C. H. Herford se range à l'opinion de ceux qui croient que Shakespeare a déshumanisé Iago jusqu'à l'absurde*[3]. *Pour Wilson Knight, il est*

1. Coleridge : *Conférences sur Shakespeare*, 1818.
2. W. Hazlitt : *Les Caractères dans les pièces de Shakespeare*, 1817.
3. *Othello*, New York, 1904.

Digitized by Google

le cynique incarné, undefined, devisualized, inhuman[1]. *Bradley déjà voyait en lui un frère de Méphistophélès. A l'opposé, E. E. Stoll accepte comme argent comptant le motif allégué par Iago lui-même : son ressentiment de voir Cassio injustement promu capitaine avant lui*[2]. *La condamnation du personnage n'est pourtant pas unanime. Déjà, vers la fin du XVIII*e *siècle, un essayiste anonyme tentait de le réhabiliter*[3]. *Macaulay, en 1827, expliquait qu'un Italien de la Renaissance aurait éprouvé à la fois* « intérêt », « respect » *et* « estime » *pour les moyens qu'il met en œuvre, ainsi que pour ses qualités d'esprit et de jugement*[4]. *J. W. Draper se plaint qu'on ait exagéré son inhumanité. Iago est surtout, dit-il, un opportuniste; et il lui trouve des mobiles excusables*[5]. *Tucker Brooke fait l'éloge, non de sa morale certes, mais de son charme, qui s'exerce puissamment sur son entourage, sur Shakespeare — et sur Brooke lui-même*[6]. *Richard Flatter éprouve pour Iago une secrète admiration, à cause de son humour et de ses qualités d'acteur*[7]. *Aussi bien Granville Barker découvre-t-il en lui une espèce d'artiste — artiste en machiavélisme — et même un poète*[8]. *D'autres commentateurs, cependant, confondus par une si grande noirceur d'âme, en demandent la clef à la psychanalyse. J. I. M. Stewart, dans un curieux passage, explique (si l'on peut dire) que* « Iago est un instrument d'Othello par lequel Othello entend une voix intérieure ». *Il va même jusqu'à exposer avec sympathie, sa seule réserve étant qu'il la trouve trop* « naturaliste », *l'explication psychanalytique qui fonde*

---

1. Et encore : « *He is unlimited, formless villainy* »; « *the spirit of denial, wholly negative* »; « *a colourless and ugly thing* ». (*The Wheel of Fire,* 1930.)

2. *Review of English Studies,* janv. 1943. En 1915, dans son *Othello,* Stoll voyait surtout en Iago un Machiavel de la tradition élisabéthaine.

3. *Apology for the character and conduct of Iago,* in *Essays by a society of gentlemen at Exeter,* Londres, 1796.

4. Dans son article sur la traduction française, par J.-V. Périer, des *Œuvres complètes* de Machiavel. *Edinburgh Review,* mars 1827.

5. J. W. Draper, in *P. M. L. A.,* sept. 1931 : « *Honest Iago.* »

6. *Essays on Shakespeare,* etc., 1948 : « *The Romantic Iago.* »

7. Richard Flatter : *The Moor of Venice,* 1950.

8. *Granville Barker, Prefaces to Shakespeare,* 4e série, 1944.

Digitized by Google

la jalousie de l'enseigne sur l'inversion sexuelle, et fait de lui « l'amant rejeté et jaloux du More[1] ».

Caractère ambigu, énigmatique dans le texte de Shakespeare, Iago est doué au théâtre d'une force d'envoûtement indéniable. Cependant, reconnaissons qu'Iago « réhabilité » *perd beaucoup de son envergure dramatique. Au reste, si son* « honnêteté » *est pendant quatre actes et demi admise et louée par Othello, Cassio, Desdémone et les autres, il est au moins un personnage dont le rôle dans la pièce est de témoigner, avec le spectateur, qu'il s'agit là seulement d'une apparence hypocrite, soigneusement entretenue : c'est* Roderigo, *son compère et sa dupe. Les bonnes gens dans la salle ont été dès le début les confidents de leurs cyniques confidences. Iago est d'emblée campé comme une belle figure de coquin; sa conduite se caractérise par deux traits qui contredisent l'idée traditionnelle qu'on se fait du véritable soldat : la dissimulation et la lâcheté. Cet éclairage si appuyé d'une face détestable de son caractère devrait nous prémunir contre le* « charme » *d'Iago, contre un sentiment d'indulgence morale aussi, dont Shakespeare n'a certes pas voulu le faire bénéficier. Ajoutez à cela ce langage de soudard, violent, insolent, vulgaire, grossier que lui prête Shakespeare, et qui est à lui seul comme un commentaire péjoratif, une dénonciation indirecte, mais instantanée, de ses intentions et de ses attitudes.*

A certains égards d'ailleurs, on l'a remarqué, Iago est l'héritier d'un type conventionnel, le « vice » des anciennes moralités. Il s'apparente en même temps à l' « athée » élisabéthain, qui est l'immoraliste et le cynique, au Vengeur aussi; il est cousin éloigné d'autres personnages shakespeariens, d'un Thersite ou d'un Pandare, et d'un Edmond. Vu sous un autre éclairage encore, il a des traits jonsoniens, ceux du Mosca de Volpone, *du Face de* L'Alchimiste; *peut-être s'insère-t-il même, comme ces derniers, dans l'interminable lignée des valets de comédie, intrigants et sans scrupules, qui tirent toutes les ficelles. Ne manque-t-il pas de faire de ce premier acte une espèce de comédie âpre, de arce amère, avec le confident stupide et berné, et le père ridicu-*

1. J. I. M. Stewart : *Character and Motive in Shakespeare*, 1949.

Digitized by Google

lisé que l'on réveille à sa fenêtre pour lui apprendre que sa fille a découché?

Iago donc, s'il est un « monstre », dans le sens d'une exception extrême, d'une rareté de ménagerie, n'en est pas pour autant « inhumain ». Il est, de nature, « haïssant », comme d'autres sont aimants. Dans la galerie des mauvais sujets de Shakespeare, il est un cas à part, car contrairement à l'Edmond de Lear *par exemple, il ne se repent pas à la fin. Il se replie en lui-même, et se tait. C'est qu'il n'a sans doute rien à dire. Il reste jusqu'au bout muré dans les ténèbres de son égoïsme, incapable d'accepter, mieux, de comprendre, un ordre moral quel qu'il soit. Le drame d'Iago n'est pas seulement, si on l'entend ainsi, le drame de la jalousie ou de l'ambition; c'est celui de l'inintelligence de certaines intelligences. Une des grandes leçons des drames shakespeariens, c'est que l' « hamartia », la faille tragique, plutôt que dans le cœur ou les reins de l'individu, se situe le plus souvent à l'étage de son cerveau. Elle vaut pour l'enseigne aussi bien que pour le Maure.*

Digitized by Google

PERSONNAGES

OTHELLO, le More de Venise.
BRABANTIO, sénateur, père de Desdémona.
CASSIO, lieutenant d'Othello.
IAGO, enseigne d'Othello.
RODERIGO, gentilhomme vénitien.
LE DOGE DE VENISE.
SÉNATEURS.
MONTANO, gouverneur de Chypre.
GENTILSHOMMES DE CHYPRE.
LODOVICO et GRATIANO, nobles vénitiens.
MATELOTS.
LE CLOWN.
UN HÉRAUT.

DESDÉMONA, fille de Brabantio, femme d'Othello.
ÉMILIA, femme d'Iago.
BIANCA, maîtresse de Cassio.

MESSAGERS, OFFICIERS, MUSICIENS et SERVITEURS.

La scène est d'abord à Venise, puis dans l'Île de Chypre.

Digitized by Google

OTHELLO

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Venise. — Une place sur laquelle est située la maison de Brabantio. Il fait nuit.

Arrivent RODERIGO *et* IAGO.

RODERIGO. — Fi! ne m'en parle pas. Je suis fort contrarié que toi, Iago, qui as usé de ma bourse, comme si les cordons t'appartenaient, tu aies eu connaissance de cela.

IAGO. — Tudieu! mais vous ne voulez pas m'entendre. Si jamais j'ai songé à pareille chose, exécrez-moi.

RODERIGO. — Tu m'as dit que tu le haïssais.

IAGO. — Méprisez-moi, si ce n'est pas vrai. Trois grands de la Cité vont en personne, pour qu'il me fasse son lieutenant, le solliciter, chapeau bas; et, foi d'homme! je sais mon prix, je ne mérite pas un grade moindre. Mais lui, entiché de son orgueil et de ses idées, répond évasivement, et, dans un jargon ridicule, bourré de termes de guerre, il éconduit mes protecteurs. *En vérité,* dit-il, *j'ai déjà choisi mon officier.* Et quel est cet officier? Morbleu! c'est un grand calculateur, un Michel Cassio, un Florentin, un garçon presque condamné à la vie d'une jolie femme[1], qui n'a jamais rangé en bataille un escadron, et qui ne connaît pas mieux la manœuvre qu'une donzelle! Ne possédant

1. *A fellow almost damned in a fair wife.* Ce vers fait le désespoir des commentateurs. Johnson l'abandonnait « à sa corruption et à son obscurité ». Il faut avouer que la phrase de F.-V. Hugo n'a pas grand sens. *Wife* veut dire « épouse ». Cassio serait-il donc marié? Mais le mot avait aussi parfois le sens général de : femme. Guizot avait traduit : « prêt à se damner pour une belle femme », ce qui est la plus raisonnable des interprétations.

Digitized by Google

que la théorie des bouquins, sur laquelle des robins bavards[1] peuvent disserter aussi magistralement que lui. Un babil sans pratique est tout ce qu'il a de militaire. N'importe! à lui la préférence! Et moi, qui, sous les yeux de l'autre, ai fait mes preuves à Rhodes, à Chypre et dans maints pays chrétiens et païens, il faut que je reste en panne et que je sois dépassé par un teneur de livres, un faiseur d'additions! C'est lui, au moment venu, qu'on doit faire lieutenant; et moi, je reste l'enseigne (titre que Dieu bénisse!) de Sa Seigneurie more.

RODERIGO. — Par le ciel! j'eusse préféré être son bourreau.

IAGO. — Pas de remède à cela! c'est la plaie du service. L'avancement se fait par apostille[2] et par faveur, et non d'après la vieille gradation, qui fait du second l'héritier du premier. Maintenant, monsieur, jugez vous-même si je suis engagé par de justes raisons à aimer le More.

RODERIGO. — Moi, je ne resterais pas sous ses ordres.

IAGO. — Oh! rassurez-vous, monsieur. Je n'y reste que pour servir mes projets sur lui. Nous ne pouvons pas tous être les maîtres, et les maîtres ne peuvent pas tous être fidèlement servis. Vous remarquerez beaucoup de ces marauds humbles et agenouillés qui, raffolant de leur obséquieux servage, s'échinent, leur vie durant, comme l'âme de leur maître, rien que pour avoir la pitance. Se font-ils vieux, on les chasse : fouettez-moi ces honnêtes drôles!... Il en est d'autres qui, tout en affectant les formes et les visages du dévouement, gardent dans leur cœur la préoccupation d'eux-mêmes, et qui, ne jetant à leur seigneur que des semblants de dévouement, prospèrent à ses dépens, puis, une fois leurs habits bien garnis, se font hommage à eux-mêmes. Ces gaillards-là ont quelque cœur, et je suis de leur nombre, je le confesse. En effet, seigneur, aussi vrai que vous êtes Roderigo, si j'étais le More, je ne voudrais pas être Iago. En le servant, je ne sers que moi-même. Ce n'est, le ciel m'est témoin, ni l'amour ni le devoir qui me font agir, mais, sous leurs dehors, mon intérêt personnel. Si jamais mon action visible révèle l'acte et l'idée intimes de mon

---

1. Le quarto de 1622 a *toged* (revêtu d'une toge), le Folio *tongued* (qui a la langue bien pendue). Exceptionnellement, F.-V. Hugo suit ici la leçon du Folio.

2. C'est-à-dire : recommandation, note élogieuse.

Digitized by Google

âme par une démonstration extérieure, le jour ne sera pas loin où je porterai mon cœur sur ma manche, pour le faire becqueter aux corneilles... Je ne suis pas ce que je suis.

RODERIGO. — Quel bonheur a l'homme aux grosses lèvres, pour réussir ainsi!

IAGO. — Appelez le père, réveillez-le, et mettez-vous aux trousses de l'autre! Empoisonnez sa joie! Criez son nom dans les rues! Mettez en feu les parents, et, quoiqu'il habite sous un climat favorisé, criblez-le de moustiques. Si son bonheur est encore du bonheur, altérez-le du moins par tant de tourments qu'il perde de son éclat!

RODERIGO. — Voici la maison du père; je vais l'appeler tout haut.

IAGO. — Oui! avec un accent d'effroi, avec un hurlement terrible, comme quand, par une nuit de négligence, l'incendie est signalé dans une cité populaire.

RODERIGO, *sous les fenêtres de la maison de Brabantio.* — Holà! Brabantio! signor Brabantio! Holà!

IAGO. — Éveillez-vous! Holà! Brabantio! Au voleur! au voleur! Ayez l'œil sur votre maison, sur votre fille et sur vos sacs! Au voleur! au voleur!

BRABANTIO, *paraissant à une fenêtre.* — Quelle est la raison de cette terrible alerte? De quoi s'agit-il?

RODERIGO. — Signor, toute votre famille est-elle chez vous?

IAGO. — Vos portes sont-elles fermées?

BRABANTIO. — Pourquoi? Dans quel but me demandez-vous cela?

IAGO. — Sang-dieu! monsieur, vous êtes volé. Au nom de la pudeur, passez votre robe! Votre cœur est déchiré : vous avez perdu la moitié de votre âme! Juste en ce moment, en ce moment, en ce moment même, un vieux bélier noir est monté sur votre blanche brebis. Levez-vous! levez-vous! Éveillez à son de cloche les citoyens en train de ronfler, ou autrement le diable va faire de vous un grand-papa. Levez-vous, vous dis-je.

BRABANTIO. — Quoi donc? Avez-vous perdu l'esprit?

RODERIGO. — Très révérend signor, est-ce que vous ne reconnaissez pas ma voix?

BRABANTIO. — Non! Qui êtes-vous?

RODERIGO. — Mon nom est Roderigo.

BRABANTIO. — Tu n'en es que plus mal venu. Je t'ai défendu de rôder autour de ma porte; tu m'as entendu dire

Digitized by Google

en toute franchise que ma fille n'est pas pour toi; et voici qu'en pleine folie, rempli du souper et des boissons qui te dérangent, tu viens, par une méchante bravade, alarmer mon repos!

RODERIGO. — Monsieur! monsieur! monsieur!

BRABANTIO. — Mais tu peux être sûr que ma colère et mon pouvoir sont assez forts pour te faire repentir de ceci.

RODERIGO. — Patience, mon bon monsieur!

BRABANTIO. — Que me parlais-tu de vol? Nous sommes ici à Venise : ma maison n'est point une grange abandonnée.

RODERIGO. — Très grave Brabantio, je viens à vous, dans toute la simplicité d'une âme pure.

IAGO. — Pardieu! monsieur, vous êtes de ces gens qui refuseraient de servir Dieu, si le diable le leur disait. Parce que nous venons vous rendre un service, vous nous prenez pour des chenapans et vous laissez couvrir votre fille par un cheval de Barbarie! Vous voulez avoir des petits-fils qui vous hennissent au nez! Vous voulez avoir des étalons pour cousins et des genets pour alliés!

BRABANTIO. — Quel misérable païen es-tu donc, toi?

IAGO. — Je suis, monsieur, quelqu'un qui vient vous dire que votre fille et le More sont en train de faire la bête à deux dos.

BRABANTIO. — Tu es un manant.

IAGO. — Vous êtes... un sénateur.

BRABANTIO, *à Roderigo.* — Tu me répondras de ceci! Je te connais, toi, Roderigo!

RODERIGO. — Monsieur, je vous répondrai de tout. Mais, de grâce, une question! Est-ce d'après votre désir et votre consentement réfléchi, comme je commence à le croire, que votre charmante fille, à cette heure indue, par une nuit si épaisse, est allée, sous la garde pure et simple d'un maraud de louage, d'un gondolier, se livrer aux étreintes grossières d'un More lascif? Si cela est connu et permis par vous, alors nous avons eu envers vous le tort d'une impudente indiscrétion. Mais, si cela se passe à votre insu, mon savoir-vivre me dit que nous recevons à tort vos reproches. Ne croyez pas que, m'écartant de toute civilité, j'aie voulu jouer et plaisanter avec Votre Honneur! Votre fille, si vous ne l'avez pas autorisée, je le répète, a fait une grosse révolte, en attachant ses devoirs, sa beauté, son esprit, sa fortune, à un vagabond, à un étranger qui a roulé ici et partout. Édifiez-vous par vous-même tout de suite. Si elle est dans

Digitized by Google

sa chambre et dans votre maison, faites tomber sur moi la justice de l'État pour vous avoir ainsi abusé.

BRABANTIO, *à l'intérieur.* — Battez le briquet! Holà! donnez-moi un flambeau! Appelez tous mes gens!... Cette aventure n'est pas en désaccord avec mon rêve; la croyance à sa réalité m'oppresse déjà. De la lumière, dis-je, de la lumière! *(Il se retire de la fenêtre.)*

IAGO, *à Roderigo.* — Adieu! Il faut que je vous quitte. Il ne me paraît ni opportun ni sain, dans mon emploi, d'être assigné, comme je le serais en restant, pour déposer contre le More; car, je le sais bien, quoique ceci puisse lui attirer quelque cuisante mercuriale, l'État ne peut pas se défaire de lui sans danger. Il est engagé, par des raisons si impérieuses, dans la guerre de Chypre qui se poursuit maintenant, que, s'agît-il du salut de leurs âmes, nos hommes d'État n'en trouveraient pas un autre à sa taille pour mener leurs affaires. En conséquence, bien que je le haïsse à l'égal des peines de l'enfer, je dois, pour les nécessités du moment, arborer les couleurs, l'enseigne de l'affection, pure enseigne, en effet!... Afin de le découvrir sûrement, dirigez les recherches vers le Sagittaire[1]. Je serai là avec lui. Adieu donc! *(Il s'en va.)*

Brabantio arrive, suivi de gens portant des torches.

BRABANTIO. — Le mal n'est que trop vrai : elle est partie! Et ce qui me reste d'une vie méprisable n'est plus qu'amertume... Maintenant, Roderigo, où l'as-tu vue?... Oh! malheureuse fille! Avec le More, dis-tu?... Qui voudrait être père à présent? Comment l'as-tu reconnue?... Oh! elle m'a trompé incroyablement!... Que t'a-t-elle dit, à toi?... D'autres flambeaux! Qu'on réveille tous mes parents!... Sont-ils mariés, crois-tu?

RODERIGO. — Oui, sans doute, je le crois.

BRABANTIO. — Ciel! comment a-t-elle échappé? O trahison du sang! Pères, à l'avenir, ne vous rassurez pas sur l'esprit de vos filles, d'après ce que vous leur verrez faire... N'y a-t-il pas des sortilèges au moyen desquels les facultés

---

1. F.-V. Hugo, dans une note, affirme que « Le Sagittaire » désignait « un corps de bâtiment dépendant de l'arsenal de Venise et réservé aux officiers généraux de terre et de mer », au-dessus de la porte duquel était sculptée la figure d'un archer. La plupart des commentateurs y voient le nom d'une auberge ou d'une maison privée.

Digitized by Google

de la jeunesse et de la virginité peuvent être déçues? N'as-tu pas lu, Roderigo, quelque chose comme cela?

RODERIGO. — Oui, monsieur, certainement.

BRABANTIO. — Éveillez mon frère!... Que ne te l'ai-je donnée! Que ceux-ci prennent une route, ceux-là, une autre! *(A Roderigo.)* Savez-vous où nous pourrions les surprendre, elle et le More?

RODERIGO. — Je crois que je puis le découvrir, si vous voulez prendre une bonne escorte et venir avec moi.

BRABANTIO. — De grâce, conduisez-nous! Je vais frapper à toutes les maisons; je puis faire sommation, au besoin. *(A ses gens.)* Armez-vous, holà! et appelez des officiers de nuit spéciaux! En avant, mon bon Roderigo! je vous dédommagerai de vos peines. *(Tous s'en vont.)*

SCÈNE II

Venise. — La place de l'Arsenal[1]. *Il fait toujours nuit.*

Entrent IAGO, OTHELLO *et plusieurs domestiques.*

IAGO. — Bien que j'aie tué des hommes au métier de la guerre, je regarde comme l'étoffe même de la conscience de ne pas commettre de meurtre prémédité; je ne sais pas être inique parfois pour me rendre service : neuf ou dix fois, j'ai été tenté de le[2] trouer ici, sous les côtes.

OTHELLO. — Les choses sont mieux ainsi.

IAGO. — Non! Mais il bavardait tant; il parlait en termes si ignobles et si provocants contre Votre Honneur, qu'avec le peu de sainteté que vous me connaissez, j'ai eu grand-peine à le ménager. Mais, de grâce! monsieur, êtes-vous solidement marié? Soyez sûr que ce Magnifique[3] est très aimé : il a, par l'influence, une voix aussi puissante que celle du doge. Il vous fera divorcer. Il vous opposera toutes les entraves, toutes les rigueurs pour lesquelles la loi, tendue de tout son pouvoir, lui donnera de la corde.

---

1. Cette indication de lieu est de l'invention du traducteur, qui exploite ainsi son interprétation du nom « Le Sagittaire ». Ni le quarto ni le Folio ne localisent cette scène.

2. « Le » = Roderigo

3. *Magnifico* : titre donné aux nobles vénitiens.

Digitized by Google

OTHELLO. — Laissons-le faire selon son dépit. Les services que j'ai rendus à la Seigneurie[1] parleront plus fort que ses plaintes. On ne sait pas tout encore : quand je verrai qu'il y a honneur à s'en vanter, je révélerai que je tiens la vie et l'être d'hommes assis sur un trône; et mes mérites sauront, à défaut d'autres titres, répondre à la fortune hautaine que j'ai conquise. Sache-le bien, Iago, si je n'aimais pas la gentille Desdémona, je ne voudrais pas restreindre mon existence, libre sous le ciel, au cercle d'un intérieur, non! pour tous les trésors de la mer. Mais vois donc! quelles sont ces lumières là-bas?

Cassio et plusieurs officiers portant des torches apparaissent à distance.

IAGO. — C'est le père et ses amis qu'on a mis sur pied. Vous feriez bien de rentrer.

OTHELLO. — Non pas! il faut que l'on me trouve. Mon caractère, mon titre, ma conscience intègre, me montreront tel que je suis. Sont-ce bien eux?

IAGO. — Par Janus! je crois que non.

OTHELLO, *s'approchant des nouveaux venus.* — Les gens du doge et mon lieutenant! Que la nuit vous soit bonne, mes amis! Quoi de nouveau?

CASSIO. — Le doge vous salue, général, et réclame votre comparution immédiate.

OTHELLO. — De quoi s'agit-il, à votre idée?

CASSIO. — Quelque nouvelle de Chypre, je suppose. C'est une affaire qui presse. Les galères ont expédié une douzaine de messagers qui ont couru toute la nuit, les uns après les autres. Déjà beaucoup de nos consuls se sont levés et réunis chez le doge. On vous a demandé ardemment; et, comme on ne vous a pas trouvé à votre logis, le sénat a envoyé trois escouades différentes à votre recherche.

OTHELLO. — Il est heureux que j'aie été trouvé par vous. Je n'ai qu'un mot à dire ici, dans la maison. *(Il montre le Sagittaire.)* Et je pars avec vous. *(Il s'éloigne et disparaît.)*

CASSIO. — Enseigne, que fait-il donc là?

IAGO. — Sur ma foi! il a pris à l'abordage un galion de terre ferme. Si la prise est déclarée légale, sa fortune est faite à jamais.

---

1. La Seigneurie était le sénat et le gouvernement de Venise.

Digitized by Google

CASSIO. — Je ne comprends pas.

IAGO. — Il est marié.

CASSIO. — A qui donc?

IAGO. — Marié à... *(Othello revient.)* Allons! général, voulez-vous venir?

OTHELLO. — Je suis à vous.

CASSIO. — Voici une autre troupe qui vient vous chercher.

Entrent Brabantio, Roderigo et des officiers de nuit, armés et portant des torches.

IAGO. — C'est Brabantio! Général, prenez garde. Il vient avec de mauvaises intentions.

OTHELLO. — Holà! arrêtez.

RODERIGO, *à Brabantio.* — Seigneur, voici le More.

BRABANTIO, *désignant Othello.* — Sus au voleur! *(Ils dégainent des deux côtés.)*

IAGO. — C'est vous, Roderigo? Allons, monsieur, à nous deux!

OTHELLO. — Rentrez ces épées qui brillent : la rosée pourrait les rouiller. *(A Brabantio.)* Bon signor, vous aurez plus de pouvoir avec vos années qu'avec vos armes.

BRABANTIO. — O toi! hideux voleur, où as-tu recelé ma fille? Damné que tu es, tu l'as enchantée!... En effet, je m'en rapporte à tout être de sens : si elle n'était pas tenue à la chaîne de la magie, est-ce qu'une fille si tendre, si belle, si heureuse, si opposée au mariage qu'elle repoussait les galants les plus somptueux et les mieux frisés du pays, aurait jamais, au risque de la risée générale, couru de la tutelle de son père au sein noir de suie d'un être comme toi, fait pour effrayer et non pour plaire? Je prends tout le monde pour juge. Ne tombe-t-il pas sous le sens que tu as pratiqué sur elle tes charmes hideux et abusé sa tendre jeunesse avec des drogues ou des minéraux qui éveillent le désir? Je ferai examiner ça. La chose est probable et palpable à la réflexion. En conséquence, je t'appréhende et je t'empoigne comme un suborneur du monde, comme un adepte des arts prohibés et hors la loi. *(A ses gardes.)* Emparez-vous de lui; s'il résiste, maîtrisez-le à ses risques et périls.

OTHELLO. — Retenez vos bras, vous, mes partisans, et vous, les autres! Si ma réplique devait être à coups d'épée,

Digitized by Google

je me la serais rappelée sans souffleur. *(A Brabantio.)* Où voulez-vous que j'aille pour répondre à votre accusation?

BRABANTIO. — En prison! jusqu'à l'heure rigoureuse où la loi, dans le cours de sa session régulière, t'appellera à répondre.

OTHELLO. — Et, si je vous obéis, comment pourrai-je satisfaire le doge, dont les messagers, ici rangés à mes côtés, doivent, pour quelque affaire d'État pressante, me conduire jusqu'à lui?

UN OFFICIER, *à Brabantio.* — C'est vrai, très digne signor, le doge est en conseil; et Votre Excellence elle-même a été convoquée, j'en suis sûr.

BRABANTIO. — Comment! le doge en conseil! à cette heure de nuit!... Emmenez-le. Ma cause n'est point frivole : le doge lui-même et tous mes frères du sénat ne peuvent prendre ceci que comme un affront personnel. Car, si de telles actions peuvent avoir un libre cours, des serfs et des païens seront bientôt nos gouvernants! *(Ils s'en vont.)*

SCÈNE III

Venise. — La salle du conseil.

LE DOGE *et* LES SÉNATEURS *sont assis autour d'une table. Au fond se tiennent les officiers de service.*

LE DOGE. — Il n'y a pas dans ces nouvelles assez d'harmonie pour y croire.

PREMIER SÉNATEUR. — En effet, elles sont en contradiction. Mes lettres disent cent sept galères.

LE DOGE. — Et les miennes, cent quarante.

DEUXIÈME SÉNATEUR. — Et les miennes, deux cents. Bien qu'elles ne s'accordent pas sur le chiffre exact (vous savez que les rapports fondés sur des conjectures ont souvent des variantes), elles confirment toutes le fait d'une flotte turque se portant sur Chypre.

LE DOGE. — Oui! Cela suffit pour former notre jugement. Je ne me laisse pas rassurer par les contradictions, et je vois le fait principal prouvé d'une terrible manière.

UN MATELOT, *au-dehors.* — Holà! holà! holà!

Digitized by Google

Entre un officier suivi d'un matelot.

L'OFFICIER. — Un messager des galères!

LE DOGE. — Eh bien! qu'y a-t-il?

LE MATELOT. — L'expédition turque appareille pour Rhodes. C'est ce que je suis chargé d'annoncer au gouvernement par le seigneur Angelo.

LE DOGE, *aux sénateurs.* — Que dites-vous de ce changement?

PREMIER SÉNATEUR. — Il n'a pas de motif raisonnable. C'est une feinte pour détourner notre attention. Considérons la valeur de Chypre pour le Turc; comprenons seulement que cette île est pour le Turc plus importante que Rhodes, et qu'elle lui est en même temps plus facile à emporter, puisqu'elle n'a ni l'enceinte militaire ni aucun des moyens de défense dont Rhodes est investie; songeons à cela, et nous ne pourrons pas croire que le Turc fasse la faute de renoncer à la conquête qui l'intéresse le plus et de négliger une attaque d'un succès facile, pour provoquer et risquer un danger sans profit.

LE DOGE. — Non, à coup sûr, ce n'est pas à Rhodes qu'il en veut.

UN OFFICIER. — Voici d'autres nouvelles.

Entre un messager.

LE MESSAGER. — Révérends et gracieux seigneurs, les Ottomans, après avoir gouverné tout droit sur l'île de Rhodes, ont été ralliés là par une flotte de réserve.

PREMIER SÉNATEUR. — C'est ce que je pensais... Combien de bâtiments, à votre calcul?

LE MESSAGER. — Trente voiles. Maintenant ils reviennent sur leur route et dirigent franchement leur expédition sur Chypre... Le seigneur Montano, votre fidèle et très vaillant serviteur, prend la respectueuse liberté de vous en donner avis, et vous prie de le croire[1].

LE DOGE. — Il est donc certain que c'est contre Chypre! Est-ce que Marcus Luccicos[2] n'est pas à la ville?

PREMIER SÉNATEUR. — Il est maintenant à Florence.

---

1. Le Folio en effet a : *believe*, corrigeant le quarto qui porte : *relieve* (relever de son poste, ou envoyer des secours). La leçon du quarto paraîtrait plus appropriée.

2. Probablement un des officiers mercenaires au service de la République.

Digitized by Google

LE DOGE. — Écrivez-lui de notre part de revenir au train de poste.

PREMIER SÉNATEUR. — Voici venir Brabantio et le vaillant More.

Entrent Brabantio, Othello, Iago, Roderigo et des officiers.

LE DOGE. — Vaillant Othello, nous avons à vous employer sur-le-champ contre l'ennemi commun, l'Ottoman. *(A Brabantio.)* Je ne vous voyais pas : soyez le bienvenu, noble seigneur! Vos conseils et votre aide nous ont manqué cette nuit.

BRABANTIO. — Et à moi les vôtres. Que Votre Grâce me pardonne! Ce ne sont ni mes fonctions ni les nouvelles publiques qui m'ont tiré de mon lit. L'intérêt général n'a pas de prise sur moi en ce moment : car la douleur privée ouvre en moi ses écluses avec tant de violence qu'elle engloutit et submerge les autres soucis dans son invariable plénitude.

LE DOGE. — De quoi s'agit-il donc?

BRABANTIO. — Ma fille! ô ma fille!

LE DOGE ET LES SÉNATEURS. — Morte?

BRABANTIO. — Oui, morte pour moi. On l'a abusée! on me l'a volée! on l'a corrompue à l'aide de talismans et d'élixirs achetés à des charlatans. Car, qu'une nature s'égare si absurdement, n'étant ni défectueuse, ni aveugle, ni boiteuse d'intelligence, ce n'est pas possible sans sorcellerie.

LE DOGE. — Quel que soit celui qui, par d'odieux procédés, a ainsi ravi votre fille à elle-même et à vous, voici le livre sanglant de la loi. Vous en lirez vous-même la lettre rigoureuse, et vous l'interpréterez à votre guise : oui, quand mon propre fils serait accusé par vous!

BRABANTIO. — Je remercie humblement Votre Grâce. Voici l'homme; c'est ce More que, paraît-il, votre mandat spécial a, pour des affaires d'État, appelé ici.

LE DOGE ET LES SÉNATEURS. — Lui!... Nous en sommes désolés.

LE DOGE, *à Othello.* — Qu'avez-vous, de votre côté, à répondre à cela?

BRABANTIO. — Rien, sinon que cela est.

OTHELLO. — Très puissants, très graves et très révérends seigneurs, mes nobles et bien-aimés maîtres, j'ai enlevé la fille de ce vieillard, c'est vrai, comme il est vrai que je l'ai épousée. Voilà le chef de mon crime; vous le voyez de

Digitized by Google

front, dans toute sa grandeur. Je suis rude en mon langage, et peu doué de l'éloquence apprêtée de la paix. Car, depuis que ces bras ont leur moelle de sept ans, ils n'ont cessé, excepté depuis ces neuf mois d'inaction, d'employer dans le camp leur plus précieuse activité; et je sais peu de chose de ce vaste monde qui n'ait rapport aux faits de guerre et de bataille. Aussi embellirai-je peu ma cause en la plaidant moi-même. Pourtant, avec votre gracieuse autorisation, je vous dirai sans façon et sans fard l'histoire entière de mon amour, et par quels philtres, par quels charmes, par quelles conjurations, par quelle puissante magie (car ce sont les moyens dont on m'accuse) j'ai séduit sa fille.

BRABANTIO. — Une enfant toujours si modeste! d'une nature si douce et si paisible qu'au moindre mouvement elle rougissait d'elle-même! devenir, en dépit de la nature, de son âge, de son pays, de sa réputation, de tout, amoureuse de ce qu'elle avait peur de regarder! Il n'y a qu'un jugement difforme et très imparfait pour déclarer que la perfection peut faillir ainsi contre toutes les lois de la nature; il faut forcément conclure à l'emploi des maléfices infernaux pour expliquer cela. J'affirme donc, encore une fois, que c'est à l'aide de mixtures toutes-puissantes sur le sang ou de quelque philtre enchanté à cet effet qu'il a agi sur elle.

LE DOGE. — Affirmer cela n'est pas le prouver. Des témoignages plus certains et plus évidents que ces maigres apparences et que ces pauvres vraisemblances d'une probabilité médiocre doivent être produits contre lui.

PREMIER SÉNATEUR. — Mais parlez, Othello. Est-ce par des moyens équivoques et violents que vous avez dominé et empoisonné les affections de cette jeune fille? ou bien n'avez-vous réussi que par la persuasion et par ces loyales requêtes qu'une âme soumet à une âme?

OTHELLO. — Je vous en conjure, envoyez chercher la dame au *Sagittaire*, et faites-la parler de moi devant son père. Si vous me trouvez coupable dans son récit, que non seulement votre confiance et la charge que je tiens de vous me soient retirées, mais que votre sentence retombe sur ma vie même!

LE DOGE. — Qu'on envoie chercher Desdémona!

OTHELLO, *à Iago*. — Enseigne, conduisez-les : vous connaissez le mieux l'endroit. *(Iago et quelques officiers sortent.)* En attendant qu'elle vienne, je vais, aussi franchement que je confesse au ciel les faiblesses de mon sang, expliquer

Digitized by Google

nettement à votre grave auditoire comment j'ai obtenu l'amour de cette belle personne, et comment elle, le mien.

LE DOGE. — Parlez, Othello.

OTHELLO. — Son père m'aimait; il m'invitait souvent; il me demandait l'histoire de ma vie, année par année, les batailles, les sièges, les hasards que j'avais traversés. Je parcourus tout, depuis les jours de mon enfance jusqu'au moment même où il m'avait prié de raconter. Alors je parlai de chances désastreuses, d'aventures émouvantes sur terre et sur mer, de morts esquivées d'un cheveu sur la brèche menaçante, de ma capture par l'insolent ennemi, de ma vente comme esclave, de mon rachat et de ce qui suivit. Dans l'histoire de mes voyages, des antres profonds, des déserts arides, d'âpres fondrières, des rocs et des montagnes dont la cime touche le ciel s'offraient à mon récit : je les y plaçai. Je parlai des cannibales qui s'entre-dévorent, des anthropophages et des hommes qui ont la tête au-dessous des épaules[1]. Pour écouter ces choses, Desdémona montrait une curiosité sérieuse; quand les affaires de la maison l'appelaient ailleurs, elle les dépêchait toujours au plus vite, et revenait, et de son oreille affamée elle dévorait mes paroles. Ayant remarqué cela, je saisis une heure favorable, et je trouvai moyen d'arracher du fond de son cœur le souhait que je lui fisse la narration entière de mes explorations, qu'elle ne connaissait que par des fragments sans suite. J'y consentis, et souvent je lui dérobai des larmes, quand je parlai de quelque catastrophe qui avait frappé ma jeunesse. Mon histoire terminée, elle me donna pour ma peine un monde de soupirs; elle jura qu'en vérité cela était étrange, plus qu'étrange, attendrissant, prodigieusement attendrissant; elle eût voulu ne pas l'avoir entendu, mais elle eût voulu aussi que le ciel eût fait pour elle un pareil homme[2]! Elle me remercia, et me dit que, si j'avais un ami qui l'aimait, je lui apprisse seulement à répéter mon histoire, et que cela suffirait à la charmer. Sur cette insinuation, je parlai : elle m'aimait pour les dangers que j'avais traversés, et je l'aimais pour la sympathie qu'elle y avait

1. Voir une autre allusion à ces hommes qui ont la tête sous les épaules dans *La Tempête*, II, III.

2. *Had made her such a man.* On peut comprendre *her* comme un datif (pour elle), ou comme un simple accusatif : eût fait d'elle un homme tel que moi. Les commentateurs sont partagés.

Digitized by Google

prise. Telle est la sorcellerie dont j'ai usé... Mais voici ma dame qui vient; qu'elle-même en dépose!

Entrent Desdémona, Iago et les officiers de l'escorte.

LE DOGE. — Il me semble qu'une telle histoire séduirait ma fille même. Bon Brabantio, réparez aussi bien que possible cet éclat. Il vaut encore mieux se servir d'une arme brisée que de rester les mains nues.

BRABANTIO. — De grâce, écoutez-la! Si elle confesse qu'elle a fait la moitié des avances, que la ruine soit sur ma tête si mon injuste blâme tombe sur cet homme!... Approchez, gentille donzelle! Distinguez-vous dans cette noble compagnie celui à qui vous devez le plus d'obéissance?

DESDÉMONA. — Mon noble père, je vois ici un double devoir pour moi. A vous je dois la vie et l'éducation, et ma vie et mon éducation m'apprennent également à vous respecter. Vous êtes mon seigneur selon le devoir... Jusque-là je suis votre fille. *(Montrant Othello.)* Mais voici mon mari! Et autant ma mère montra de dévouement pour vous, en vous préférant à son père même, autant je prétends en témoigner légitimement au More, mon seigneur.

BRABANTIO. — Dieu soit avec vous! J'ai fini. *(Au doge.)* Plaise à Votre Grâce de passer aux affaires d'État!... Que n'ai-je adopté un enfant plutôt que d'en faire un! *(A Othello.)* Approche, More. Je te donne de tout mon cœur ce que je t'aurais, si tu ne le possédais déjà, refusé de tout mon cœur. *(A Desdémona.)* Grâce à toi, mon bijou, je suis heureux dans l'âme de n'avoir pas d'autres enfants; car ton escapade m'eût appris à les tyranniser et à les tenir à l'attache... J'ai fini, monseigneur.

LE DOGE. — Laissez-moi parler à votre place, et placer une maxime qui serve à ces amants de degré, de marchepied pour remonter à votre faveur. Une fois irrémédiables, les maux sont terminés par la vue du pire qui put nous inquiéter naguère. Gémir sur un malheur passé et disparu est le plus sûr moyen d'attirer un nouveau malheur. Lorsque la fortune nous prend ce que nous ne pouvons garder, la patience rend son injure dérisoire. Le volé qui sourit dérobe quelque chose au voleur. C'est se voler soi-même que dépenser une douleur inutile.

BRABANTIO. — Ainsi, que le Turc nous vole Chypre! nous n'aurons rien perdu, tant que nous pourrons sourire!

Digitized by Google

Il reçoit bien les conseils, celui qui ne reçoit en les écoutant qu'un soulagement superflu. Mais celui-là reçoit une peine en même temps qu'un conseil, qui n'est quitte avec le chagrin qu'en empruntant à la pauvre patience. Ces sentences, tout sucre ou tout fiel, ont une puissance fort équivoque. Les mots ne sont que des mots, et je n'ai jamais ouï dire que dans un cœur meurtri on pénétrât par l'oreille... Je vous en prie humblement, procédons aux affaires de l'État.

LE DOGE. — Le Turc se porte sur Chypre avec un armement considérable. Othello, les ressources de cette place sont connues de vous mieux que de personne. Aussi, quoique nous ayons là un lieutenant d'une capacité bien prouvée, l'opinion, cette arbitre souveraine des décisions, vous adresse son appel de suprême confiance. Il faut donc que vous vous résigniez à assombrir l'éclat de votre nouvelle fortune par les orages de cette rude expédition.

OTHELLO. — Très graves sénateurs, ce tyran, l'habitude a fait de la couche de la guerre, couche de pierre et d'acier, le lit de plume le plus doux pour moi. Je le déclare, je ne trouve mon activité, mon énergie naturelle, que dans une vie dure. Je me charge de cette guerre contre les Ottomans. En conséquence, humblement incliné devant votre gouvernement, je demande pour ma femme une situation convenable, les privilèges et le traitement dus à son rang, avec une résidence et un train en rapport avec sa naissance.

LE DOGE. — Si cela vous plaît, elle peut aller chez son père.

BRABANTIO. — Je n'y consens pas.

OTHELLO. — Ni moi.

DESDÉMONA. — Ni moi. Je n'y voudrais pas résider, de peur de provoquer l'impatience de mon père en restant sous ses yeux. Très gracieux doge, prêtez à mes explications une oreille indulgente, et laissez-moi trouver dans votre suffrage une charte qui protège ma faiblesse.

LE DOGE. — Que désirez-vous, Desdémona?

DESDÉMONA. — Si j'ai aimé le More assez pour vivre avec lui, ma révolte éclatante et mes violences à la destinée peuvent le trompetter au monde. Mon cœur est soumis au caractère même de mon mari. C'est dans le génie d'Othello que j'ai vu son visage; et c'est à sa gloire et à ses vaillantes qualités que j'ai consacré mon âme et ma fortune. Aussi, chers seigneurs, si l'on me laissait ici, chrysalide de la paix, tandis qu'il part pour la guerre, on m'enlèverait les épreuves

Digitized by Google

pour lesquelles je l'aime, et je subirais un trop lourd intérim par sa chère absence. Laissez-moi partir avec lui!

OTHELLO. — Vos voix, seigneurs! je vous en conjure, laissez à sa volonté le champ libre. Si je vous le demande, ce n'est pas pour flatter le goût de ma passion ni pour assouvir l'ardeur de nos jeunes amours dans ma satisfaction personnelle[1], mais bien pour déférer généreusement à son vœu. Que le ciel défende vos bonnes âmes de cette pensée que je négligerai vos sérieuses et grandes affaires quand elle sera près de moi! Si jamais, dans ses jeux volages, Cupidon ailé émoussait par une voluptueuse langueur mes facultés spéculatives et actives, si jamais les plaisirs corrompaient et altéraient mes devoirs, que les ménagères fassent un chaudron de mon casque, et que tous les outrages et tous les affronts conjurés s'attaquent à mon renom!

LE DOGE. — Décidez entre vous si elle doit partir ou rester. L'affaire crie : hâtez-vous! Votre promptitude doit y répondre. Il faut que vous soyez en route cette nuit.

DESDÉMONA. — Cette nuit, monseigneur?

LE DOGE. — Cette nuit même.

OTHELLO. — De tout mon cœur.

LE DOGE, *aux sénateurs*. — A neuf heures du matin, nous nous retrouverons ici. Othello, laissez derrière vous un officier : il vous portera notre brevet et toutes les concessions de titres et d'honneurs qui vous importent.

OTHELLO. — S'il plaît à Votre Grâce, ce sera mon enseigne, un homme de probité et de confiance. C'est lui que je charge d'escorter ma femme et de me remettre tout ce que votre gracieuse Seigneurie jugera nécessaire de m'envoyer.

LE DOGE. — Soit!... Bonne nuit à tous! *(A Brabantio.)* Eh! noble signor, s'il est vrai que la vertu a tout l'éclat de la beauté, vous avez un gendre plus brillant qu'il n'est noir.

PREMIER SÉNATEUR. — Adieu, brave More! Rendez heureuse Desdémona.

---

1. Passage fort obscur. F.-V. Hugo le simplifie en supprimant le terme le plus épineux : *defunct (my defunct and proper satisfactions)* qui, quelle que soit la structure que l'on donne à la phrase, sous-entend que les ardeurs amoureuses sont mortes en lui — confession quelque peu intempestive ici, et, semble-t-il, contredite par les lignes qui suivent.

Digitized by Google

BRABANTIO. — Veille sur elle, More. Aie l'œil prompt à tout voir. Elle a trompé son père; elle pourrait bien te tromper. *(Le doge, les sénateurs et les officiers sortent.)*

OTHELLO. — Ma vie, sur sa foi!... Honnête Iago, il faut que je te laisse ma Desdémona; mets, je te prie, ta femme à son service, et amène-les au premier moment favorable... Viens, Desdémona, je n'ai qu'une heure d'amour, de loisirs et de soins intérieurs à passer avec toi. Nous devons obéir au temps. *(Othello et Desdémona sortent.)*

RODERIGO. — Iago!

IAGO. — Que dis-tu, noble cœur?

RODERIGO. — Que crois-tu que je vais faire?

IAGO. — Pardieu! te coucher et dormir.

RODERIGO. — Je vais incontinent me noyer.

IAGO. — Si tu le fais, je ne t'aimerai plus après. Niais que tu es!

RODERIGO. — La niaiserie est de vivre quand la vie est un tourment. Nous avons pour prescription de mourir quand la mort est notre médecin.

IAGO. — Oh! le lâche!... Voilà quatre fois sept ans que je considère le monde; et, depuis que je peux distinguer un bienfait d'une injure, je n'ai jamais trouvé un homme qui sût s'aimer. Avant de pouvoir dire que je vais me noyer pour l'amour de quelque guenon, je consens à être changé en babouin.

RODERIGO. — Que faire? J'avoue ma honte d'être ainsi épris; mais il ne dépend pas de ma vertu d'y remédier.

IAGO. — Ta vertu pour une figue[1]! Il dépend de nous-mêmes d'être d'une façon ou d'une autre. Notre corps est notre jardin, et notre volonté en est le jardinier. Voulons-nous y cultiver des orties ou y semer la laitue, y planter l'hysope et en sarcler le thym, le garnir d'une seule espèce d'herbe ou d'un choix varié, le stériliser par la paresse ou l'engraisser par l'industrie? eh bien! le pouvoir de tout modifier souverainement est dans notre volonté. Si la balance de la vie n'avait pas le plateau de la raison pour contrepoids à celui de la sensualité, notre tempérament et la bassesse de nos instincts nous conduiraient aux plus fâcheuses conséquences. Mais nous avons la raison pour

---

1. *Virtue? A fig!* Une traduction plus réaliste de cette exclamation grossière et désinvolte serait : « La vertu? Des nèfles! »

Digitized by Google

refroidir nos passions furieuses, nos élans charnels, nos désirs effrénés. D'où je conclus que ce que vous appelez l'amour n'est qu'une végétation greffée ou parasite.

RODERIGO. — Impossible!

IAGO. — L'amour n'est qu'une débauche du sang et une concession de la volonté... Allons! sois un homme. Te noyer, toi! On noie les chats et leur portée aveugle. J'ai fait profession d'être ton ami et je m'avoue attaché à ton service par des câbles d'une ténacité durable. Or, je ne pourrai jamais t'assister plus utilement qu'à présent... Mets de l'argent dans ta bourse, suis l'expédition, altère ta physionomie par une barbe usurpée... Je le répète, mets de l'argent dans ta bourse... Il est impossible que Desdémona conserve longtemps son amour pour le More... Mets de l'argent dans ta bourse... et le More son amour pour elle. Le début a été violent, la séparation sera à l'avenant, tu verras!... Surtout mets de l'argent dans ta bourse... Ces Mores ont la volonté changeante... Remplis bien ta bourse... La nourriture, qui maintenant est pour lui aussi savoureuse qu'une grappe d'acacia, lui sera bientôt aussi amère que la coloquinte. Quant à elle, si jeune, il faut bien qu'elle change. Dès qu'elle se sera rassasiée de ce corps-là, elle reconnaîtra l'erreur de son choix. Il faut bien qu'elle change, il le faut!... Par conséquent, mets de l'argent dans ta bourse. Si tu dois absolument te damner, trouve un moyen plus délicat que de te noyer... Réunis tout l'argent que tu pourras... Si la sainteté d'un serment fragile échangé entre un aventurier barbare et une rusée Vénitienne n'est pas chose trop dure pour mon génie et pour toute la tribu de l'enfer, tu jouiras de cette femme. Aussi, trouve de l'argent!... Peste soit de la noyade! Elle est bien loin de ton chemin. Cherche plutôt à te faire pendre après ta jouissance obtenue qu'à aller te noyer avant.

RODERIGO. — Te dévoueras-tu à mes espérances, si je me rattache à cette solution?

IAGO. — Tu es sûr de moi. Va! trouve de l'argent. Je te l'ai dit souvent et je te le redis : je hais le More. Mes griefs m'emplissent le cœur; tes raisons ne sont pas moindres. Liguons-nous pour nous venger de lui. Si tu peux le faire cocu, tu te donneras un plaisir, et à moi une récréation. Il y a dans la matrice du temps bien des événements dont il va accoucher. En campagne! Va! munis-toi d'argent. Demain nous reparlerons de ceci. Adieu!

Digitized by Google

RODERIGO. — Où nous reverrons-nous dans la matinée?
IAGO. — A mon logis.
RODERIGO. — Je serai chez toi de bonne heure.
IAGO. — Bon! Adieu! M'entendez-vous bien, Roderigo?
RODERIGO. — Que dites-vous?
IAGO. — Plus de noyade! Entendez-vous?
RODERIGO. — Je suis changé. Je vais vendre toutes mes terres.
IAGO. — Bon! Adieu! Remplissez bien votre bourse. *(Roderigo sort.)* Voilà comment je fais toujours ma bourse de ma dupe. Car ce serait profaner le trésor de mon expérience que de dépenser mon temps avec une pareille bécasse sans en retirer plaisir et profit. Je hais le More. On croit de par le monde qu'il a, entre mes draps, rempli mon office d'époux. J'ignore si c'est vrai; mais, moi, sur un simple soupçon de ce genre, j'agirai comme sur la certitude. Il fait cas de moi. Je n'en agirai que mieux sur lui pour ce que je veux... Cassio est un homme convenable... Voyons maintenant... Obtenir sa place et donner pleine envergure à ma vengeance : coup double! Comment? comment? Voyons... Au bout de quelque temps, faire croire à Othello que Cassio est trop familier avec sa femme. Cassio a une personne, des manières caressantes, qui prêtent au soupçon; il est bâti pour rendre les femmes infidèles. Le More est une nature franche et ouverte qui croit honnêtes les gens, pour peu qu'ils le paraissent : il se laissera mener par le nez aussi docilement qu'un âne. Je tiens le plan : il est conçu. Il faut que l'enfer et la nuit produisent à la lumière du monde ce monstrueux embryon! *(Il sort.)*

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Chypre. — Près de la plage.

Arrivent MONTANO *et* DEUX GENTILSHOMMES.

MONTANO. — Que pouvons-nous distinguer en mer du haut du cap?
PREMIER GENTILHOMME. — Rien du tout, tant les vagues sont élevées! Entre le ciel et la pleine mer, je ne puis découvrir une voile.

Digitized by Google

MONTANO. Il me semble que le vent a parlé bien haut à terre; jamais plus rudes rafales n'ont ébranlé nos créneaux. S'il a fait autant de vacarme sur mer, quelles sont les côtes de chêne qui, sous ces montagnes en fusion, auront pu garder la mortaise? Qu'allons-nous apprendre à la suite de ceci?

DEUXIÈME GENTILHOMME. — La dispersion de la flotte turque. Pour peu qu'on se tienne sur la plage écumante, les flots irrités semblent lapider les nuages; la lame, secouant au vent sa haute et monstrueuse crinière, semble lancer l'eau sur l'ourse flamboyante et inonder les satellites du pôle immuable. Je n'ai jamais vu pareille agitation sur la vague enragée.

MONTANO. — Si la flotte turque n'était pas réfugiée dans quelque baie, elle a sombré. Il lui est impossible d'y tenir.

Arrive un troisième gentilhomme.

TROISIÈME GENTILHOMME. — Des nouvelles, mes enfants! Nos guerres sont finies! Cette désespérée tempête a si bien étrillé les Turcs que leurs projets sont éclopés. Un noble navire, venu de Venise, a vu le sinistre naufrage et la détresse de presque toute leur flotte.

MONTANO. — Quoi! vraiment?

TROISIÈME GENTILHOMME. — Le navire est ici mouillé, un bâtiment véronais[1]. Michel Cassio, lieutenant du belliqueux More Othello, a débarqué; le More lui-même est en mer et vient à Chypre avec des pleins pouvoirs.

MONTANO. — J'en suis content : c'est un digne gouverneur.

TROISIÈME GENTILHOMME. — Mais ce même Cassio, tout en parlant avec satisfaction du désastre des Turcs, paraît fort triste, et prie pour le salut du More : car ils ont été séparés au plus fort de cette sombre tempête.

MONTANO. — Fasse le ciel qu'il soit sauvé! J'ai servi sous lui, et l'homme commande en parfait soldat... Eh bien! allons sur le rivage. Nous verrons le vaisseau qui vient d'atterrir, et nous chercherons des yeux le brave Othello

1. Vérone port de mer... Autre « distraction » géographique de Shakespeare. Mais l'Adige constituait une voie d'eau fort navigable entre la ville et l'Adriatique, comme semble l'avoir montré Ernesto Grillo. (*Shakespeare and Italy*, 1949.)

Digitized by Google

jusqu'au point où la mer et l'azur aérien sont indistincts à nos regards.

TROISIÈME GENTILHOMME. — Oui, allons! Car chaque minute peut nous amener un nouvel arrivage.

Arrive Cassio.

CASSIO, *à Montano.* — Merci à vous, vaillant de cette île guerrière, qui appréciez si bien le More! Oh! puissent les cieux le défendre contre les éléments, car je l'ai perdu sur une dangereuse mer!

MONTANO. — Est-il sur un bon navire?

CASSIO. — Son bâtiment est fortement charpenté, et le pilote a la réputation d'une expérience consommée. Aussi mon espoir, loin d'être ivre-mort, est-il raffermi par une saine confiance[1].

VOIX AU-DEHORS. — Une voile! une voile! une voile!

Arrive un autre gentilhomme.

CASSIO. — Quel est ce bruit?

QUATRIÈME GENTILHOMME. — La ville est déserte. Sur le front de la mer se presse un tas de gens qui crient : une voile!

CASSIO. — Mes pressentiments me désignent là le gouverneur. *(On entend le canon.)*

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Ils tirent la salve de courtoisie : ce sont des amis, en tout cas.

CASSIO, *au deuxième gentilhomme.* — Je vous en prie, monsieur, partez et revenez nous dire au juste qui vient d'arriver.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — J'y vais. *(Il sort.)*

MONTANO, *à Cassio.* — Ah çà! bon lieutenant, votre général est-il marié?

CASSIO. — Oui, et très heureusement : il a conquis une fille qui égale les descriptions de la renommée en délire; une fille qui échappe au trait des plumes pittoresques, et qui, dans l'étoffe essentielle de sa nature, porte toutes les perfections...

Le deuxième gentilhomme rentre.

Eh bien! qui vient d'atterrir?

---

1. Autre passage que Johnson désespérait de comprendre. Shakespeare d'ailleurs, dans toute cette scène, donne à Cassio un style hyperbolique et pompeux.

Digitized by Google

DEUXIÈME GENTILHOMME. — C'est un certain Iago, enseigne du général.

CASSIO. — Il a eu la plus favorable et la plus heureuse traversée. Les tempêtes elles-mêmes, les hautes lames, les vents hurleurs, les rocs hérissés, les bancs de sable, ces traîtres embusqués pour arrêter la quille inoffensive, ont, comme s'ils avaient le sentiment de la beauté, oublié leurs instincts destructeurs et laissé passer saine et sauve la divine Desdémona.

MONTANO. — Quelle est cette femme?

CASSIO. — C'est celle dont je parlais, le capitaine de notre grand capitaine! celle qui, confiée aux soins du hardi Iago, vient, en mettant pied à terre, de devancer notre pensée par une traversée de sept jours... Grand Jupiter! protège Othello, et enfle sa voile de ton souffle puissant : puisse-t-il vite réjouir cette baie de son beau navire, revenir tout palpitant d'amour dans les bras de Desdémona, et, rallumant la flamme dans nos esprits éteints, rassurer Chypre tout entière!... Oh! regardez!

Entrent Desdémona, Émilia, Iago, Roderigo et leur suite.

Le trésor du navire est arrivé au rivage! Vous, hommes de Chypre, à genoux devant elle! Salut à toi, notre dame! Que la grâce du ciel soit devant et derrière toi et à tes côtés, et rayonne autour de toi!

DESDÉMONA. — Merci, vaillant Cassio! Quelles nouvelles pouvez-vous me donner de monseigneur?

CASSIO. — Il n'est pas encore arrivé. Tout ce que je sais, c'est qu'il va bien et sera bientôt ici.

DESDÉMONA. — Oh! j'ai peur pourtant... Comment vous êtes-vous perdus de vue?

CASSIO. — Les efforts violents de la mer et du ciel nous ont séparés... Mais écoutez! *(Cris, au loin.)* Une voile! une voile! *(On entend le canon.)*

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Ils font leur salut à la citadelle : c'est encore un navire ami.

CASSIO, *au deuxième gentilhomme.* — Allez aux nouvelles. *(Le gentilhomme sort. A Iago.)* Brave enseigne, vous êtes le bienvenu! *(A Émilia.)* La bienvenue, dame!... Que votre patience, bon Iago, ne se blesse pas de la liberté de mes manières! c'est mon éducation qui me donne cette familiarité de courtoisie. *(Il embrasse Émilia.)*

Digitized by Google

IAGO. — Monsieur, si elle était pour vous aussi généreuse de ses lèvres qu'elle est pour moi prodigue de sa langue, vous en auriez bien vite assez.

DESDÉMONA. — Hélas! elle ne parle pas!

IAGO. — Beaucoup trop, ma foi! Je m'en aperçois toujours quand j'ai envie de dormir. Dame, j'avoue que devant Votre Grâce elle renfonce un peu sa langue dans son cœur et ne grogne qu'en pensée.

ÉMILIA. — Vous n'avez guère motif de parler ainsi.

IAGO. — Allez! allez! vous autres femmes, vous êtes des peintures hors de chez vous, des sonnettes dans vos boudoirs, des chats sauvages dans vos cuisines, des saintes quand vous injuriez, des démons quand on vous offense, des flâneuses dans vos ménages, des femmes de ménage dans vos lits.

DESDÉMONA. — Oh, fi! calomniateur!

IAGO. — Je suis Turc, si cela n'est pas vrai! Vous vous levez pour flâner, et vous vous mettez au lit pour travailler.

ÉMILIA. — Je ne vous chargerai pas d'écrire mon éloge.

IAGO. — Certes, vous ferez bien.

DESDÉMONA. — Qu'écrirais-tu de moi si tu avais à me louer?

IAGO. — Ah! noble dame, ne m'en chargez pas. Je ne suis qu'un critique.

DESDÉMONA. — Allons! essaye... On est allé au port, n'est-ce pas?

IAGO. — Oui, madame.

DESDÉMONA. — Je suis loin d'être gaie; mais je trompe ce que je suis, en affectant d'être le contraire. Voyons! que dirais-tu à mon éloge?

IAGO. — Je cherche; mais, en vérité, mon idée tient à ma caboche, comme la glu à la frisure; elle arrache la cervelle et le reste. Enfin, ma muse est en travail, et voici ce dont elle accouche :

Si une femme a le teint et l'esprit clairs,
Elle montre son esprit en faisant montre de son teint.

DESDÉMONA. — Bien loué! Et si elle est noire et spirituelle?

IAGO.

Si elle est noire et qu'elle ait de l'esprit,
Elle trouvera certain blanc qui ira bien à sa noirceur.

Digitized by Google

DESDÉMONA. — De pire en pire!
ÉMILIA. — Et si la belle est bête?

IAGO.

Celle qui est belle n'est jamais bête :
Car elle a toujours assez d'esprit pour avoir un héritier.

DESDÉMONA. — Ce sont de vieux paradoxes absurdes pour faire rire les sots dans un cabaret. Quel misérable éloge as-tu pour celle qui est laide et bête?

IAGO.

Il n'est de laide si bête
Qui ne fasse d'aussi vilaines farces qu'une belle d'esprit.

DESDÉMONA. — Oh! la lourde bévue! La pire est celle que tu vantes le mieux! Mais quel éloge accorderas-tu donc à une femme réellement méritante, à une femme qui, en attestation de sa vertu, peut à juste titre invoquer le témoignage de la malveillance elle-même?

IAGO.

Celle qui, toujours jolie, ne fut jamais coquette,
Qui, ayant la parole libre, n'a jamais eu le verbe haut,
Qui, ayant toujours de l'or, ne s'est jamais montrée fastueuse,
Celle qui s'est détournée d'un désir en disant : « Je pourrais bien! »
Qui, étant en colère et tenant sa vengeance,
A gardé son offense et chassé son déplaisir,
Celle qui ne fut jamais assez frêle en sagesse
Pour échanger une tête de morue contre une queue de saumon[1],
Celle qui a pu penser et n'a pas révélé son idée,
Qui s'est vu suivre par des galants et n'a pas tourné la tête,
Cette créature-là est bonne, s'il y eut jamais créature pareille,...

DESDÉMONA. — A quoi?

IAGO.

A faire téter des niais et à tenir un compte de petite bière.

DESDÉMONA. — Oh! quelle conclusion boiteuse et impotente!... Ne prends pas leçon de lui, Émilia, tout ton mari

1. Proverbe : échanger quelque chose de commun contre autre chose de plus prisé, mais qui ne vaut pas mieux.

Digitized by Google

qu'il est... Que dites-vous, Cassio? Voilà, n'est-ce pas, un conseiller bien profane et bien licencieux?

CASSIO. — Il parle sans façon, madame : vous trouverez en lui le soldat de meilleur goût que l'érudit. *(Cassio parle à voix basse à Desdémona et soutient avec elle une conversation animée.)*

IAGO, *à part, les observant.* — Il la prend par le creux de la main... Oui, bien dit! Chuchote, va! Une toile d'araignée aussi mince me suffira pour attraper cette grosse mouche de Cassio. Oui, souris-lui, va! Je te garrotterai dans ta propre courtoisie... Vous dites vrai, c'est bien ça. Si ces grimaces-là vous enlèvent votre grade, lieutenant, vous auriez mieux fait de ne pas baiser si souvent vos trois doigts, comme sans doute vous allez le faire encore pour jouer au beau sire! *(Cassio envoie du bout des doigts un baiser à Desdémona.)* Très bien! bien baisé! excellente courtoisie! c'est cela, ma foi! Oui, encore vos doigts à vos lèvres! Puissent-ils être pour vous autant de canules de clystère! *(Fanfares.)* Le More! Je reconnais sa trompette.

CASSIO. — C'est vrai.

DESDÉMONA. — Allons au-devant de lui pour le recevoir.

CASSIO. — Ah! le voici qui vient.

Entre Othello avec sa suite. La foule se presse derrière lui.

OTHELLO. — O ma belle guerrière!

DESDÉMONA. — Mon cher Othello!

OTHELLO. — C'est pour moi une surprise égale à mon ravissement de vous voir ici avant moi. O joie de mon âme! Si après chaque tempête viennent de pareils calmes, puissent les vents souffler jusqu'à réveiller la mort! Puisse ma barque s'évertuer à gravir sur les mers des sommets hauts comme l'Olympe, et à replonger ensuite aussi loin que l'enfer l'est du ciel! Si le moment était venu de mourir, ce serait maintenant le bonheur suprême; car j'ai peur, tant le contentement de mon âme est absolu, qu'il n'y ait pas un ravissement pareil à celui-ci dans l'avenir inconnu de ma destinée!

DESDÉMONA. — Fasse le ciel, au contraire, que nos amours et nos joies augmentent avec nos années!

OTHELLO. — Dites amen à cela, adorables puissances! Je ne puis pas expliquer ce ravissement. Il m'étouffe... C'est trop de joie. Tiens! tiens encore! *(Il l'embrasse.)* Que ce soient là les plus grands désaccords que fassent nos cœurs!

Digitized by Google

IAGO, *à part.* — Oh! vous êtes en harmonie à présent! Mais je broierai les clefs[1] qui règlent ce concert, foi d'honnête homme!

OTHELLO. — Allons au château!... Vous savez la nouvelle, amis? nos guerres sont terminées, les Turcs sont noyés. *(Aux gens de Chypre.)* Comment vont nos vieilles connaissances de cette île? *(A Desdémona.)* Rayon de miel, on va bien vous désirer à Chypre! J'ai rencontré ici une grande sympathie. O ma charmante, je bavarde sans ruse, et je raffole de mon bonheur... Je t'en prie, bon Iago, va dans la baie, et fais débarquer mes coffres! Ensuite amène le patron à la citadelle; c'est un brave, et son mérite réclame maints égards... Allons, Desdémona!... Encore une fois, quel bonheur de nous retrouver à Chypre! *(Othello, Desdémona, Cassio, Émilia et leur suite sortent.)*

IAGO, *à Roderigo.* — Viens me rejoindre immédiatement au havre... Approche... Si tu es un vaillant, s'il est vrai, comme on le dit, que les hommes timides, une fois amoureux, ont dans le caractère une noblesse au-dessus de leur nature, écoute-moi. Le lieutenant est de service cette nuit dans la Cour des gardes... Mais d'abord il faut que je te dise ceci... Desdémona est éperdument amoureuse de lui.

RODERIGO. — De lui? Bah! Ce n'est pas possible.

IAGO, *mettant son index sur sa bouche.* — Mets ton doigt comme ceci, et que ton âme s'instruise! Remarque-moi avec quelle violence elle s'est d'abord éprise du More, simplement pour les fanfaronnades et les mensonges fantastiques qu'il lui disait. Continuera-t-elle de l'aimer pour son bavardage? Que ton cœur discret n'en croie rien! Il faut que ses yeux soient assouvis; et quel plaisir trouvera-t-elle à regarder le diable? Quand le sang est amorti par l'action de la jouissance, pour l'enflammer de nouveau et pour donner à la satiété un nouvel appétit, il faut une séduction dans les dehors, une sympathie d'années, de manières et de beauté, qui manquent au More. Eh bien! à défaut de ces agréments nécessaires, sa délicate tendresse se trouvera déçue; le cœur lui lèvera, et elle prendra le More en dégoût, en horreur; sa nature même la décidera et la forcera à faire un second choix. Maintenant, mon cher, ceci accordé (et ce sont des prémisses très concluantes et très raisonnables), qui est placé plus haut que Cassio sur les degrés de cette bonne fortune?

1. *Set down the pegs :* desserrer les chevilles d'un instrument à cordes.

Digitized by Google

Un drôle si souple, qui a tout juste assez de conscience pour affecter les formes d'une civile et généreuse bienséance, afin de mieux satisfaire la passion libertine et lubrique qu'il cache! Non, personne n'est mieux placé que lui, personne! Un drôle intrigant et subtil, un trouveur d'occasions! Un faussaire qui peut extérieurement contrefaire toutes les qualités, sans jamais présenter une qualité de bon aloi! Un drôle diabolique!... Et puis, le drôle est beau, il est jeune, il a en lui tous les avantages que peut souhaiter la folie d'une verte imagination! C'est une vraie peste que ce drôle! et la femme l'a déjà attrapé!

RODERIGO. — Je ne puis croire cela d'elle. Elle est pleine des plus angéliques inclinations.

IAGO. — Angélique queue de figue! Le vin qu'elle boit est fait de grappes. Si elle était angélique à ce point, elle n'aurait jamais aimé le More. Angélique crème fouettée[1]!... N'as-tu pas vu son manège avec la main de Cassio? N'as-tu pas remarqué?

RODERIGO. — Oui, certes : c'était de la pure courtoisie.

IAGO. — Pure paillardise, j'en jure par cette main! C'est l'index[2], l'obscure préface à l'histoire de la luxure et des impures pensées. Leurs lèvres étaient si rapprochées que leurs haleines se baisaient. Pensées fort vilaines, Roderigo! Quand de pareilles réciprocités ont frayé la route, arrive bien vite le maître exercice, la conclusion faite chair. Pish!... Mais laissez-vous diriger par moi, monsieur, par moi qui vous ai amené de Venise. Soyez de garde cette nuit. Pour la consigne, je vais vous la donner. Cassio ne vous connaît pas... Je ne serai pas loin de vous... Trouvez quelque prétexte pour irriter Cassio soit en parlant trop haut, soit en contrevenant à sa discipline, soit par tout autre moyen à votre convenance que l'occasion vous indiquera mieux encore.

RODERIGO. — Bon!

IAGO. — Il est vif, monsieur, et très prompt à la colère; et peut-être vous frappera-t-il de son bâton. Provoquez-le à le faire, car de cet incident je veux faire naître parmi les gens de Chypre une émeute qui ne pourra se calmer sérieu-

---

1. Transposition pâtissière de l'original *pudding* (farce de volaille rôtie).

2. *An index :* l'index, ou table des matières, placé à l'anglaise en tête du volume; d'où, au figuré, prélude ou prologue.

Digitized by Google

sement que par la destitution de Cassio. Alors vous abrégerez la route à vos désirs par les moyens que je mettrai à leur disposition, dès qu'aura été très utilement écarté l'obstacle qui s'oppose à tout espoir de succès.

RODERIGO. — Je ferai cela si vous pouvez m'en fournir l'occasion.

IAGO. — Compte sur moi. Viens tout à l'heure me rejoindre à la citadelle. Il faut que je débarque ses bagages. Au revoir!

RODERIGO. — Adieu! *(Il sort.)*

IAGO, *seul.* — Que Cassio l'aime, je le crois volontiers; qu'elle l'aime, lui, c'est logique et très vraisemblable. Le More, quoique je ne puisse pas le souffrir, est une fidèle, aimante et noble nature, et j'ose croire qu'il sera pour Desdémona le plus tendre mari. Et moi aussi, je l'aime! non pas absolument par convoitise (quoique par aventure je puisse être coupable d'un si gros péché), mais plutôt par besoin de nourrir ma vengeance; car je soupçonne fort le More lascif d'avoir sailli à ma place. Cette pensée, comme un poison minéral, me ronge intérieurement; et mon âme ne peut pas être et ne sera pas satisfaite avant que nous soyons manche à manche, femme pour femme, ou tout au moins avant que j'aie inspiré au More une jalousie si forte que la raison ne puisse plus la guérir. Pour en venir là, si ce pauvre limier vénitien, dont je tiens en laisse l'impatience, reste bien en arrêt, je mettrai notre Michel Cassio sur le flanc. J'abuserai le More sur son compte de la façon la plus grossière (car je crains Cassio aussi pour mon bonnet de nuit), et je me ferai remercier, aimer et récompenser par le More, pour avoir fait de lui un âne insigne et avoir altéré son repos et sa confiance jusqu'à la folie. *(Se frappant le front.)* L'idée est là, mais confuse encore. La fourberie ne se voit jamais de face qu'à l'œuvre. *(Il sort.)*

SCÈNE II

Une place publique.

Entre LE HÉRAUT *d'Othello portant une proclamation et suivi de la foule.*

LE HÉRAUT. — C'est le bon plaisir d'Othello, notre noble et vaillant général, que tous célèbrent comme un triomphe

Digitized by Google

l'arrivée des nouvelles certaines annonçant l'entière destruction de la flotte turque, les uns en dansant, les autres en faisant des feux de joie, en se livrant chacun aux divertissements et aux réjouissances où l'entraîne son goût. Car, outre ces bonnes nouvelles, on fête aujourd'hui les noces du général. Voilà ce qu'il lui a plu de faire proclamer. Tous les offices du château sont ouverts, et il y a pleine liberté d'y banqueter depuis le moment présent, cinq heures de relevée, jusqu'à ce que la cloche ait dit onze heures. Dieu bénisse l'île de Chypre et notre noble général, Othello! *(Tous sortent.)*

SCÈNE III

Dans le château.

Entrent OTHELLO, DESDÉMONA, CASSIO *et des serviteurs.*

OTHELLO. — Mon bon Michel, veillez à la garde cette nuit : sachons contenir le plaisir dans l'honorable limite de la modération.

CASSIO. — Iago a reçu les instructions nécessaires. Néanmoins, je veux de mes propres yeux tout inspecter.

OTHELLO. — Iago est très honnête. Bonne nuit, Michel! Demain, de très bonne heure, j'aurai à vous parler. *(A Desdémona.)* Venez, cher amour! L'acquisition faite, l'usufruit doit s'ensuivre; le rapport est encore à venir entre vous et moi. *(A Cassio.)* Bonne nuit! *(Sortent Othello, Desdémona et leur suite.)*

Entre Iago.

CASSIO. — Vous êtes le bienvenu, Iago! rendons-nous à notre poste.

IAGO. — Pas encore, lieutenant : il n'est pas dix heures. Notre général ne nous a renvoyés si vite que par amour pour sa Desdémona. Ne l'en blâmons pas. Il n'a pas encore fait nuit joyeuse avec elle, et la fête est digne de Jupiter.

CASSIO. — C'est une femme bien exquise.

IAGO. — Et, je vous le garantis, pleine de ressources.

CASSIO. — Vraiment, c'est une créature d'une fraîcheur, d'une délicatesse suprême.

IAGO. — Quel regard elle a! il me semble qu'il bat la chamade de la provocation.

Digitized by Google

CASSIO. — Le regard engageant, et pourtant, ce me semble, parfaitement modeste.

IAGO. — Et quand elle parle, n'est-ce pas le tocsin de l'amour?

CASSIO. — Vraiment, elle est la perfection même.

IAGO. — C'est bien! bonne chance à leurs draps!... Allons! lieutenant, j'ai là une cruche de vin, et il y a à l'entrée une bande de galants Chypriotes qui seraient bien aises d'avoir une rasade à la santé du noir Othello.

CASSIO. — Pas ce soir, bon Iago! j'ai pour boire une très pauvre et très malheureuse cervelle. Je ferais bien de souhaiter que la courtoisie inventât quelque autre plaisir sociable.

IAGO. — Oh! ils sont tous nos amis. Une seule coupe! Je la boirai pour vous.

CASSIO. — Je n'en ai bu qu'une ce soir et prudemment arrosée[1] encore; voyez pourtant quel changement elle fait en moi. J'ai une infirmité malheureuse, et je n'ose pas imposer à ma faiblesse une nouvelle épreuve.

IAGO. — Voyons, l'homme! c'est une nuit de fête. Nos galants le demandent.

CASSIO. — Où sont-ils?

IAGO. — Là, à la porte : je vous en prie, faites-les entrer.

CASSIO. — J'y consens, mais cela me déplaît. *(Il sort.)*

IAGO, *seul.* — Si je puis seulement lui enfoncer une seconde coupe sur celle qu'il a déjà bue ce soir, il va être aussi querelleur et aussi irritable que le chien de ma jeune maîtresse... Maintenant, mon fou malade, Roderigo, que l'amour a déjà mis presque sens dessus dessous, a ce soir même porté à Desdémona des toasts profonds d'un pot, et il est de garde! Et puis ces trois gaillards chypriotes, esprits gonflés d'orgueil, qui maintiennent leur honneur à une méticuleuse distance, et en qui fermente le tempérament de cette île belliqueuse, je les ai ce soir même échauffés à pleine coupe, et ils sont de garde aussi. Enfin, au milieu de ce troupeau d'ivrognes, je vais engager Cassio dans quelque action qui mette l'île en émoi... Mais les voici qui viennent. Si le résultat confirme mon rêve, ma barque va filer lestement, avec vent et marée!

Cassio rentre, suivi de Montano et de quelques gentilshommes.

CASSIO. — Par le ciel! ils m'ont déjà fait boire un coup.

---

1. Arrosée d'eau, naturellement.

Digitized by Google

MONTANO. — Un bien petit, sur ma parole! pas plus d'une pinte, foi de soldat!

IAGO. — Holà! du vin! *(Il chante.)*

Et faites-moi trinquer la canette,
Et faites-moi trinquer la canette.
Un soldat est un homme, et la vie n'est qu'un moment.
Faites donc boire le soldat.

Du vin, pages! *(On apporte du vin.)*

CASSIO. — Par le ciel! voilà une excellente chanson.

IAGO. — Je l'ai apprise en Angleterre, où vraiment les gens ne sont pas impotents devant les pots. Votre Danois, votre Allemand et votre Hollandais ventru... à boire, holà!... ne sont rien à côté de votre Anglais.

CASSIO. — Votre Anglais est-il donc si expert à boire?

IAGO. — Oh! il vous boit avec facilité votre Danois ivre-mort; il peut sans suer renverser votre Allemand; et il a déjà fait vomir votre Hollandais, qu'il a encore un autre pot à remplir! *(Tous remplissent leurs verres.)*

CASSIO. — A la santé de notre général!

MONTANO. — J'en suis, lieutenant, et je vous fais raison.

IAGO. — O suave Angleterre! *(Il chante.)*

Le roi Étienne était un digne pair[1].
Ses culottes ne lui coûtaient qu'une couronne;
Il trouvait ça six pence trop cher,
Et aussi il appelait son tailleur un drôle.
C'était un être de haut renom,
Et toi, tu n'es qu'un homme de peu.
C'est l'orgueil qui ruine le pays.
Prends donc sur toi ton vieux manteau!

Holà! du vin!

CASSIO. — Tiens! cette chanson est encore plus exquise que l'autre.

IAGO. — Voulez-vous l'entendre de nouveau?

CASSIO, *d'une voix avinée.* — Non! car je tiens pour indigne de son rang celui qui fait ces choses... Bon!... Le ciel est

---

1. Ces couplets, comme le signale F.-V. Hugo, sont extraits d'une vieille ballade populaire. Trinculo, dans *la Tempête*, y fait allusion (IV, 1).

Digitized by Google

au-dessus de tous : il y a des âmes qui doivent être sauvées, et il y a des âmes qui ne doivent pas être sauvées.

IAGO. — C'est vrai, bon lieutenant.

CASSIO. — Pour ma part, sans offenser le général ni aucun homme de qualité, j'espère être sauvé.

IAGO. — Et moi aussi, lieutenant.

CASSIO. — Oui! mais, permettez! après moi. Le lieutenant doit être sauvé avant l'enseigne... Ne parlons plus de ça; passons à nos affaires... Pardonnez-nous nos péchés!... Messieurs, veillons à notre service!... N'allez pas, messieurs, croire que je suis ivre! Voici mon enseigne, voici ma main droite et voici ma gauche... Je ne suis pas ivre en ce moment : je puis me tenir assez bien et je parle assez bien.

TOUS. — Excessivement bien!

CASSIO. — Donc, c'est très bien : vous ne devez pas croire que je suis ivre. *(Il sort, en chancelant.)*

MONTANO. — A la plate-forme, mes maîtres! Allons relever le poste.

IAGO, *à Montano.* — Vous voyez ce garçon qui vient de sortir : c'est un soldat digne d'être aux côtés de César et fait pour commander. Eh bien! voyez son vice : il fait avec sa vertu un équinoxe exact; l'un est égal à l'autre. C'est dommage! J'ai bien peur, vu la confiance qu'Othello met en lui, qu'un jour quelque accès de son infirmité ne bouleverse cette île.

MONTANO. — Mais est-il souvent ainsi?

IAGO. — C'est pour lui le prologue continuel du sommeil : il resterait sans dormir deux fois douze heures, si l'ivresse ne le berçait pas.

MONTANO. — Il serait bon que le général fût prévenu de cela. Peut-être ne s'en aperçoit-il pas; peut-être sa bonne nature, à force d'estimer le mérite qui apparaît en Cassio, ne voit-elle pas ses défauts. N'ai-je pas raison?

Entre Roderigo.

IAGO, *à part.* — Ah! c'est vous, Roderigo! Je vous en prie, courez après le lieutenant, allez! *(Roderigo sort.)*

MONTANO. — C'est grand dommage que le noble More hasarde un poste comme celui de son lieutenant sur un homme enté d'une telle infirmité. Ce serait une honnête action de le dire au More.

IAGO. — Moi, je ne le ferais pas pour toute cette belle

Digitized by Google

lle. J'aime fort Cassio, et je ferais beaucoup pour le guérir de son mal... Mais écoutez! Quel est ce bruit?

CRIS AU-DEHORS. — Au secours! au secours!

Rentre Roderigo, poursuivi par Cassio.

CASSIO. — Coquin! chenapan!

MONTANO. — Qu'y a-t-il, lieutenant?

CASSIO. — Le drôle! vouloir m'apprendre mon devoir! Je vais battre ce drôle jusqu'à ce qu'il entre[1] dans une bouteille d'osier.

RODERIGO. — Me battre!

CASSIO. — Tu bavardes, coquin! *(Il frappe Roderigo.)*

MONTANO, *l'arrêtant.* — Voyons, bon lieutenant! Je vous en prie, monsieur, retenez votre main.

CASSIO. — Lâchez-moi, monsieur, ou je vous écrase la mâchoire.

MONTANO. — Allons! allons! vous êtes ivre.

CASSIO. — Ivre! *(Cassio et Montano dégainent et se battent.)*

IAGO, *bas, à Roderigo.* — En route, vous dis-je! Sortez et criez à l'émeute! *(Roderigo sort.)* Voyons, mon bon lieutenant!... Par pitié, messieurs!... Holà! au secours!... Lieutenant! Seigneur Montano!... Au secours, mes maîtres!... Voilà une superbe faction, en vérité! *(Le tocsin sonne.)* Qui est-ce qui sonne la cloche?... Diable! ho! Toute la ville va se lever... Au nom de Dieu, lieutenant, arrêtez! Vous allez être déshonoré à jamais!

Entre Othello avec sa suite.

OTHELLO. — Que se passe-t-il ici?

MONTANO. — Mon sang ne cesse de couler : je suis blessé à mort. Qu'il meure! *(Il s'élance sur Cassio[2].)*

OTHELLO. — Sur vos têtes, arrêtez!

IAGO. — Arrêtez! holà! Lieutenant! Seigneur Montano! Messieurs! Avez-vous perdu tout sentiment de votre rang et de votre devoir? Arrêtez! Le général vous parle. Arrê-

---

1. *Into a twiggen bottle :* jusqu'à n'être plus qu'une bouteille d'osier.

2. Le quarto ne porte aucune indication. Le Folio a, mais en romain, *He dies,* qui est la suite de l'exclamation de Montano : « Qu'il meure! » C'est l'interprétation de F.-V. Hugo. D'autres éditeurs lui substituent : *He faints,* il s'évanouit. Montano, en fait, est bien vivant, quoique blessé.

Digitized by Google

tez! par pudeur! *(Le tocsin sonne toujours. Les combattants se séparent.)*

OTHELLO. — Voyons! qu'y a-t-il? Holà! quelle est la cause de ceci? Sommes-nous changés en Turcs pour nous faire à nous-mêmes ce que le ciel a interdit aux Ottomans? Par pudeur chrétienne laissez là cette rixe barbare. Celui qui bouge pour se faire l'écuyer tranchant de sa rage tient son âme pour peu de chose : il meurt au premier mouvement. *(Aux gens de sa suite.)* Qu'on fasse taire cette horrible cloche qui met cette île effarée hors d'elle-même! De quoi s'agit-il, mes maîtres? Honnête Iago, toi qui sembles mort de douleur, parle. Qui a commencé? Sur ton dévouement, je te somme de parler.

IAGO. — Je ne sais pas. Tout à l'heure, tout à l'heure encore, il n'y avait au quartier que de bons amis, affectueux comme des fiancés se déshabillant pour le lit; et aussitôt, comme si quelque planète avait fait déraisonner les hommes les voilà, l'épée en l'air, qui se visent à la poitrine dans une joute à outrance. Je ne puis dire comment a commencé cette triste querelle, et je voudrais avoir perdu dans une action glorieuse les jambes qui m'ont amené pour être témoin de ceci.

OTHELLO, *à Cassio.* — Comment se fait-il, Michel, que vous vous soyez oublié ainsi?

CASSIO. — De grâce! pardonnez-moi! je ne puis parler.

OTHELLO. — Digne Montano, vous étiez de mœurs civiles, la gravité et le calme de votre jeunesse ont été remarqués par le monde, et votre nom est grand dans la bouche de la plus sage censure : comment se fait-il que vous gaspilliez ainsi votre réputation, et que vous dépensiez votre riche renom pour le titre de tapageur nocturne? Répondez-moi.

MONTANO. — Digne Othello, je suis dangereusement blessé. Votre officier Iago peut, en m'épargnant des paroles qui en ce moment me feraient mal, vous raconter tout ce que je sais. Je ne sache pas que cette nuit j'aie dit ou fait rien de blâmable, à moins que la charité pour soi-même ne soit parfois un vice, et que ce ne soit un péché de nous défendre quand la violence nous attaque.

OTHELLO. — Ah! par le ciel! mon sang commence à dominer mes inspirations les plus tutélaires, et la colère, couvrant de ses fumées mon calme jugement, essaye de m'entraîner. Pour peu que je bouge, si je lève seulement

Digitized by Google

ce bras, le meilleur d'entre vous s'abîmera dans mon indignation. Dites-moi comment cette affreuse équipée a commencé et qui l'a causée; et celui qui sera reconnu coupable, me fût-il attaché dès la naissance comme un frère jumeau, je le rejetterai de moi... Quoi! dans une ville de guerre, encore frémissante, où la frayeur déborde de tous les cœurs, engager une querelle privée et domestique, la nuit, dans la salle des gardes, un lieu d'asile! C'est monstrueux!... Iago, qui a commencé?

MONTANO, *à Iago.* — Si, par partialité d'affection ou d'esprit de corps, tu dis plus ou moins que la vérité, tu n'es pas un soldat!

IAGO, *à Montano.* — Ne me touchez pas de si près... J'aimerais mieux avoir la langue coupée que de faire tort à Michel Cassio; mais je suis persuadé que je puis dire la vérité sans lui nuire en rien. Voici les faits, général. Tandis que nous causions, Montano et moi, arrive un individu criant *au secours!* et, derrière lui, Cassio, l'épée tendue, prêt à le frapper. Alors, seigneur, *(montrant Montano)* ce gentilhomme s'interpose devant Cassio et le supplie de s'arrêter. Moi, je me mets à la poursuite du criard pour l'empêcher, comme cela est arrivé, d'effrayer la ville par ses clameurs. Mais il avait le pied si leste qu'il a couru hors de ma portée, et je suis revenu d'autant plus vite que j'entendais le cliquetis et le choc des épées et Cassio qui jurait très fort : ce que jusqu'ici il n'avait jamais fait, que je sache. Quand je suis rentré, et ce n'a pas été long, je les ai trouvés l'un contre l'autre, en garde et ferraillant, exactement comme ils étaient quand vous êtes venu vous-même les séparer. Je n'ai rien à dire de plus, si ce n'est que les hommes sont hommes, et que les meilleurs s'oublient parfois. Quoique Cassio ait eu un petit tort envers celui-ci (on sait que les gens en rage frappent ceux à qui ils veulent le plus de bien), il est certain, selon moi, que Cassio a reçu du fuyard quelque outrage excessif que la patience ne pouvait supporter.

OTHELLO. — Je le vois, Iago! ton honnêteté et ton affection atténuent cette affaire pour la rendre légère à Cassio... Cassio, je t'aime, mais désormais tu n'es plus de mes officiers.

Entrent Desdémona et sa suite.

Voyez si ma douce bien-aimée n'a pas été réveillée! *(A Cassio.)* Je ferai de toi un exemple.

Digitized by Google

DESDÉMONA. — Que se passe-t-il donc, cher?

OTHELLO. — Tout est bien, ma charmante! Viens au lit. *(A Montano.)* Monsieur, pour vos blessures, je serai moi-même votre chirurgien... Qu'on l'emmène! *(On emporte Montano.)* Iago, parcours avec soin la ville, et calme ceux que cette ignoble bagarre a effarés... Allons, Desdémona! c'est la vie du soldat de voir ses salutaires sommeils troublés par l'alerte. *(Tous sortent, excepté Iago et Cassio.)*

IAGO. — Quoi! êtes-vous blessé, lieutenant?

CASSIO. — Oui, et incurable.

IAGO. — Diantre! au ciel ne plaise!

CASSIO. — Réputation! réputation! réputation! Oh! j'ai perdu ma réputation! J'ai perdu la partie immortelle de moi-même, et ce qui reste est bestial!... Ma réputation, Iago, ma réputation!

IAGO. — Foi d'honnête homme! j'avais cru que vous aviez reçu quelque blessure dans le corps : c'est plus douloureux là que dans la réputation. La réputation est un préjugé vain et fallacieux : souvent gagnée sans mérite et perdue sans justice! Vous n'avez pas perdu votre réputation du tout, à moins que vous ne vous figuriez l'avoir perdue. Voyons, l'homme! il y a des moyens de ramener le général. Il vous a renvoyé dans un moment d'humeur, punition prononcée par la politique plutôt que par le ressentiment; juste comme on frapperait son chien inoffensif pour effrayer un lion impérieux. Implorez-le de nouveau, et il est à vous.

CASSIO. — J'aimerais mieux implorer son mépris que d'égarer la confiance d'un si bon chef sur un officier si léger, si ivrogne et si indiscret!... Être ivre! Jaser comme un perroquet et se chamailler! Vociférer, jurer et parler charabias avec son ombre!... O toi, invisible esprit du vin, si tu n'as pas de nom dont on te désigne, laisse-nous t'appeler démon!

IAGO. — Quel était celui que vous poursuiviez avec votre épée? Que vous avait-il fait?

CASSIO. — Je ne sais pas.

IAGO. — Est-il possible?

CASSIO. — Je me rappelle une masse de choses, mais aucune distinctement; une querelle, mais nullement le motif. Oh! se peut-il que les hommes s'introduisent un ennemi dans la bouche pour qu'il leur vole la cervelle! et que ce soit pour nous une joie, un plaisir, une fête, un triomphe, de nous transformer en bêtes!

Digitized by Google

IAGO. — Eh! mais, vous êtes assez bien maintenant : comment vous êtes-vous remis ainsi?

CASSIO. — Il a plu au démon Ivrognerie de céder sa place au démon Colère : une imperfection m'en montre une autre pour me faire bien franchement mépriser de moi-même.

IAGO. — Allons! vous êtes un moraliste trop sévère. Vu l'époque, le lieu et l'état de ce pays, j'aurais cordialement désiré que ceci n'eût pas eu lieu; mais, puisque la chose est ce qu'elle est, réparez-la à votre avantage.

CASSIO. — Que je veuille lui redemander ma place, il me dira que je suis un ivrogne. J'aurais autant de bouches que l'Hydre, qu'une telle réponse me les fermerait toutes... Être à présent un homme sensé, tout à l'heure un fou, et bientôt une brute! Oh! étrange! Chaque coupe de trop est maudite et a pour ingrédient un démon.

IAGO. — Allons! allons! le bon vin est un bon être familier quand on en use convenablement : ne vous récriez plus contre lui. Bon lieutenant! vous pensez, je pense, que je vous aime?

CASSIO. — Je l'ai bien éprouvé, monsieur!... Moi, ivre!

IAGO. — Vous, comme tout autre vivant, vous pouvez être ivre une fois par hasard, l'ami! Je vais vous dire ce que vous devez faire. La femme de notre général est maintenant le général. Je puis le dire, en ce sens qu'il s'est consacré tout entier, remarquez bien! à la contemplation et au culte des qualités et des grâces de sa femme. Confessez-vous franchement à elle. Importunez-la pour qu'elle vous aide à rentrer en place : elle est d'une disposition si généreuse, si affable, si obligeante, si angélique, qu'elle regarde comme un vice de sa bonté de ne pas faire plus que ce qui lui est demandé. Eh bien! cette jointure brisée entre vous et son mari, priez-la de la raccommoder; et je parie ma fortune contre un enjeu digne de ce nom qu'après cette fracture votre amitié sera plus forte qu'auparavant.

CASSIO. — Vous me donnez là de bons avis.

IAGO. — Ce sont ceux, je vous assure, d'une amitié sincère et d'une honnête bienveillance.

CASSIO. — Je le crois sans réserve. Aussi irai-je, de bon matin, supplier la vertueuse Desdémona d'intercéder pour moi. Je désespère de ma fortune, si elle me tient échoué là.

IAGO. — Vous êtes dans le vrai. Bonne nuit, lieutenant! Il faut que je fasse ma ronde.

Digitized by Google

CASSIO. — Bonne nuit, honnête Iago! *(Sort Cassio.)*

IAGO, *seul.* — Et qu'est-ce donc qui dira que je joue le rôle d'un fourbe, quand l'avis que je donne est si loyal, si honnête, si conforme à la logique, et indique si bien le moyen de faire revenir le More? Quoi de plus facile que d'entraîner la complaisante Desdémona dans une honnête intrigue? Elle a l'expansive bonté des éléments généreux. Et quoi de plus facile pour elle que de gagner le More? S'agit-il pour lui de renier son baptême et toutes les consécrations, tous les symboles de la Rédemption? il a l'âme tellement enchaînée à son amour pour elle, qu'elle peut faire, défaire, refaire tout à son gré, selon que son caprice veut exercer sa divinité sur la faible nature du More! En quoi donc suis-je un fourbe de conseiller à Cassio la parallèle qui le mène droit au succès? Divinité de l'enfer! Quand les démons veulent produire les forfaits les plus noirs, ils les présentent d'abord sous des dehors célestes, comme je fais en ce moment. En effet, tandis que cet honnête imbécile suppliera Desdémona de réparer sa fortune et qu'elle plaidera chaudement sa cause auprès du More, je verserai dans l'oreille de celui-ci la pensée pestilentielle qu'elle ne réclame Cassio que par désir charnel; et plus elle tâchera de faire du bien à Cassio, plus elle perdra de crédit sur le More. C'est ainsi que je changerai sa vertu en glu, et que de sa bonté je ferai le filet qui les enserrera tous...

Entre Roderigo.

Qu'y a-t-il, Roderigo? *(Le jour commence à poindre.)*

RODERIGO. — Je suis ici à la chasse, non comme le limier qui relance, mais seulement comme celui qui donne le cri. Mon argent est presque entièrement dépensé; j'ai été cette nuit parfaitement bâtonné; et l'issue que je vois à tout ceci, c'est que j'aurai de l'expérience pour mes peines, et qu'alors avec tout mon argent de moins et un peu d'esprit de plus, je retournerai à Venise.

IAGO. — Pauvres gens ceux qui n'ont pas de patience! Quelle blessure s'est jamais guérie autrement que par degrés? Tu sais bien que nous opérons par l'intelligence et non par la magie; et l'intelligence est soumise aux délais du temps. Tout ne va-t-il pas bien? Cassio t'a battu, et toi, par cette légère contusion, tu as cassé Cassio. Il y a bien des choses qui poussent vite sous le soleil, mais les plantes qui sont les premières à porter fruit commencent d'abord

Digitized by Google

par fleurir. Patience donc!... Par la messe! voici le matin : le plaisir et l'action font paraître courtes les heures. Rentre, va au logement que t'indique ton billet. En route, te dis-je! Tu en sauras bientôt davantage. Allons! esquive-toi. *(Roderigo sort.)* Deux choses restent à faire. Ma femme doit agir pour Cassio auprès de sa maîtresse; je vais la faire mouvoir; moi-même, pendant ce temps, je prends le More à part, et je l'amène brusquement dès qu'il peut surprendre Cassio sollicitant sa femme... Oui, voilà la marche; n'énervons pas l'idée par la froideur et les retards. *(Il sort.)*

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Devant le château.

Entrent CASSIO *et des musiciens.*

CASSIO. — Jouez ici, mes maîtres! Je vous récompenserai de vos peines. Quelque chose de bref! Et puis souhaitez le bonjour au général. *(Musique.)*

Entre le clown.

LE CLOWN. — Dites donc, mes maîtres! est-ce que vos instruments ont été à Naples, qu'ils parlent ainsi du nez?

PREMIER MUSICIEN. — Comment, monsieur, comment?

LE CLOWN. — Est-ce là, je vous prie, ce qu'on appelle des instruments à vent?

PREMIER MUSICIEN. — Pardieu! oui, monsieur.

LE CLOWN. — Ah! c'est par là que pend la queue?

PREMIER MUSICIEN. — Où voyez-vous pendre une queue, monsieur[1]?

LE CLOWN. — Pardieu! à bien des instruments à vent que je connais. Mais, mes maîtres, voici de l'argent pour vous; et le général aime tant votre musique qu'il vous demande, au nom de votre dévouement à tous, de ne plus faire de bruit avec elle.

---

1. *Whereby hangs a tale, Sir.* Expression proverbiale. Le clown fait un calembour entre *tail*, queue, et *tale*, histoire.

Digitized by Google

PREMIER MUSICIEN. — Bien, monsieur! nous cessons.

LE CLOWN. — Si vous avez de la musique qui puisse ne pas s'entendre, vous pouvez continuer; mais pour celle qui s'entend, comme on dit, le général ne s'en soucie pas beaucoup.

PREMIER MUSICIEN. — Nous n'avons pas de musique comme celle dont vous parlez, monsieur.

LE CLOWN. — Alors remettez vos flûtes dans vos sacs, car je m'en vais. Partez! évaporez-vous! Allons! *(Les Musiciens sortent.)*

CASSIO, *au clown.* — Écoute, mon honnête ami!

LE CLOWN. — Non, je n'écoute pas votre honnête ami. Je vous écoute.

CASSIO. — De grâce! suspends tes lazzi. Voici une pauvre pièce d'or pour toi : si la dame qui accompagne la femme du général est levée, dis-lui qu'un nommé Cassio implore d'elle la faveur d'un instant d'entretien. Veux-tu?

LE CLOWN. — Elle est levée, monsieur. Si elle veut venir ici, il est vraisemblable que je lui notifierai votre désir.

CASSIO. — Fais, mon bon ami. *(Le clown sort.)*

Entre Iago.

Heureuse rencontre, Iago!

IAGO. — Vous ne vous êtes donc pas couché?

CASSIO. — Oh! non; il faisait jour quand nous nous sommes quittés. J'ai pris la liberté, Iago, d'envoyer quelqu'un à votre femme. J'ai à lui demander de vouloir bien me procurer accès auprès de la vertueuse Desdémona.

IAGO. — Je vais vous l'envoyer sur-le-champ; et je trouverai moyen d'attirer le More à l'écart pour que vous puissiez causer de vos affaires avec plus de liberté.

CASSIO. — Je vous en remercie humblement. *(Iago sort.)* Je n'ai jamais connu un Florentin[1] plus aimable et plus honnête.

Entre Émilia.

ÉMILIA. — Bonjour, bon lieutenant! Je suis fâchée de votre mésaventure; mais tout va s'arranger. Le général et sa femme sont en train d'en causer, et elle parle pour vous

1. Iago n'est pas Florentin, mais Vénitien. S'il n'y a pas là une erreur des premiers imprimeurs, Cassio veut dire qu'Iago est aussi aimable et honnête que n'importe quel Florentin.

Digitized by Google

vaillamment. Le More répond que celui que vous avez blessé a dans Chypre une haute réputation et de hautes alliances, et que, par une sainte prudence, il est obligé de vous refuser; mais il proteste qu'il vous aime, et qu'il n'a pas besoin d'autre plaidoyer que ses sympathies pour saisir aux cheveux la première occasion de vous remettre en place.

CASSIO. — Pourtant, je vous en supplie, si vous le jugez convenable ou possible, donnez-moi l'avantage d'un court entretien avec Desdémona seule.

ÉMILIA. — Entrez, je vous prie : je vais vous mettre à même de lui parler à cœur ouvert.

CASSIO. — Je vous suis bien obligé. *(Ils disparaissent dans le château.)*

SCÈNE II

Dans le château.

Entrent OTHELLO, IAGO *et des gentilshommes.*

OTHELLO, *remettant des papiers à Iago.* — Ces lettres, Iago, donnez-les au pilote, et chargez-le de présenter mes devoirs au Sénat. Après quoi (je vais visiter les travaux[1]) vous viendrez m'y rejoindre.

IAGO. — Bien, mon bon seigneur, je n'y manquerai pas.

OTHELLO. — Messieurs, allons-nous voir ces fortifications?

LES GENTILSHOMMES. — Nous escorterons Votre Seigneurie. *(Ils sortent.)*

SCÈNE III

Le jardin du château.

Entrent DESDÉMONA, CASSIO *et* ÉMILIA.

DESDÉMONA. — Sois sûr, bon Cassio, que je ferai en ta faveur tout mon possible.

ÉMILIA. — Faites, bonne madame : je sais que cette affaire tourmente mon mari comme si elle lui était personnelle.

1. *The works :* les fortifications.

Digitized by Google

DESDÉMONA. — Oh! c'est un honnête garçon!... N'en doutez pas, Cassio : je réussirai à vous rendre, mon mari et vous, aussi bons amis qu'auparavant.

CASSIO. — Généreuse madame, quoi qu'il advienne de Michel Cassio, il ne sera jamais que votre loyal serviteur.

DESDÉMONA. — Je le sais et vous en remercie. Vous aimez mon seigneur, vous le connaissez depuis longtemps, soyez persuadé que dans son éloignement de vous il ne gardera que la distance de la politique.

CASSIO. — Oui, madame; mais cette politique-là peut durer si longtemps, elle peut s'alimenter d'un régime si subtil et si fluide, ou se soutenir par la force des choses de telle sorte que, moi absent et ma place remplie, le général oublie mon dévouement et mes services.

DESDÉMONA. — Ne crains pas cela. Ici, en présence d'Émilia, je te garantis ta place. Sois sûr que, quand je fais un vœu d'amitié, je l'accomplis jusqu'au dernier article. Mon mari n'aura pas de repos : je l'apprivoiserai d'insomnies[1]! je l'impatienterai de paroles! Son lit lui fera l'effet d'une école; sa table, d'un confessionnal! Je mêlerai à tout ce qu'il fera la supplique de Cassio. Donc, sois gai, Cassio! car ton avocat mourra plutôt que d'abandonner ta cause.

Entrent Othello et Iago. Ils se tiennent quelque temps à distance.

ÉMILIA. — Madame, voici monseigneur.

CASSIO, *à Desdémona.* — Madame, je vais prendre congé de vous.

DESDÉMONA. — Bah! restez : vous m'entendrez parler!

CASSIO. — Pas maintenant, madame : je me sens mal à l'aise et impuissant pour ma propre cause.

DESDÉMONA. — Bien, bien! faites à votre guise. *(Sort Cassio.)*

IAGO. — Ha! je n'aime pas cela.

OTHELLO. — Que dis-tu?

IAGO. — Rien, monseigneur... ou si... je ne sais quoi...

OTHELLO. — N'est-ce pas Cassio qui vient de quitter ma femme?

IAGO. — Cassio, monseigneur? Non, assurément; je ne

---

1. *I'll watch him tame :* allusion à une méthode pour apprivoiser les faucons en les empêchant de dormir.

Digitized by Google

puis croire qu'il se déroberait ainsi comme un coupable en vous voyant venir.

OTHELLO. — Je crois que c'était lui.

DESDÉMONA. — Eh bien! monseigneur? Je viens de causer ici avec un solliciteur, un homme qui languit dans votre déplaisir.

OTHELLO. — De qui voulez-vous parler?

DESDÉMONA. — Eh! de votre lieutenant Cassio. Mon bon seigneur, si j'ai assez de grâce ou d'influence pour vous émouvoir, veuillez dès à présent l'admettre à résipiscence. Car, s'il n'est pas vrai que cet homme vous aime sincèrement et que sa faute est une erreur involontaire, je ne me connais pas en physionomie honnête... Je t'en prie, rappelle-le.

OTHELLO. — C'est donc lui qui vient de partir d'ici?

DESDÉMONA. — Oui, vraiment; mais si abattu qu'il m'a laissé une partie de son chagrin et que j'en souffre avec lui. Cher amour, rappelle-le.

OTHELLO. — Pas maintenant, ma douce Desdémona! dans un autre moment.

DESDÉMONA. — Mais sera-ce bientôt?

OTHELLO. — Le plus tôt possible, ma charmante, pour vous plaire.

DESDÉMONA. — Sera-ce ce soir au souper?

OTHELLO. — Non, pas ce soir.

DESDÉMONA. — Demain, au dîner, alors?

OTHELLO. — Je ne dînerai pas chez moi : je vais à un repas d'officiers, à la citadelle.

DESDÉMONA. — Alors, demain soir! ou mardi matin! ou mardi après-midi! ou mardi soir! ou mercredi matin!... Je t'en prie, fixe une époque, mais qu'elle ne dépasse pas trois jours! Vrai, il est bien pénitent; et puis, aux yeux de notre raison vulgaire, n'était la guerre qui exige, dit-on, qu'on fasse exemple même sur les meilleurs, son délit est tout au plus une faute qui mérite une réprimande privée. Quand reviendra-t-il? Dites-le-moi, Othello... Je cherche dans mon âme ce que, si vous me le demandiez, je pourrais vous refuser ou hésiter autant à vous accorder. Quoi! ce Michel Cassio, qui vous accompagnait dans vos visites d'amoureux et qui, si souvent, lorsque j'avais parlé de vous défavorablement, prenait votre parti! Faut-il tant d'efforts pour le ramener à vous? Croyez-moi, je pourrais faire beaucoup...

Digitized by Google

OTHELLO. — Assez! je te prie. Qu'il revienne quand il voudra! Je ne veux rien te refuser.

DESDÉMONA. — Comment! mais ceci n'est point une faveur; c'est comme si je vous priais de mettre vos gants, de manger des mets nourrissants ou de vous tenir chaudement, comme si je vous sollicitais de prendre un soin particulier de votre personne. Ah! quand je vous demanderai une concession, dans le but d'éprouver réellement votre amour, je veux qu'elle soit importante, difficile et périlleuse à accorder.

OTHELLO. — Je ne te refuserai rien; mais toi, je t'en conjure, accorde-moi la grâce de me laisser un instant à moi-même.

DESDÉMONA. — Vous refuserai-je? Non. Au revoir, monseigneur!

OTHELLO. — Au revoir, ma Desdémona! je vais te rejoindre à l'instant.

DESDÉMONA. — Viens, Émilia. *(A Othello.)* Qu'il soit fait au gré de vos caprices! Quels qu'ils soient, je suis obéissante. *(Elle sort avec Émilia.)*

OTHELLO. — Excellente créature! Que la perdition s'empare de mon âme si je ne t'aime pas! Va! quand je ne t'aimerai plus, ce sera le retour du chaos[1].

IAGO. — Mon noble seigneur!...

OTHELLO. — Que dis-tu, Iago?

IAGO. — Est-ce que Michel Cassio, quand vous faisiez votre cour à madame, était instruit de votre amour?

OTHELLO. — Oui, depuis le commencement jusqu'à la fin. Pourquoi le demandes-tu?

IAGO. — Mais, pour la satisfaction de ma pensée; je n'y mets pas plus de malice.

OTHELLO. — Et quelle est ta pensée, Iago?

IAGO. — Je ne pensais pas qu'il eût été en relation avec elle.

OTHELLO. — Oh! si! Même il était bien souvent l'intermédiaire entre nous.

IAGO. — Vraiment?

OTHELLO. — Vraiment! Oui, vraiment!... Aperçois-tu là quelque chose? Est-ce qu'il n'est pas honnête?

---

1. *Chaos is come again.* Shakespeare avait déjà employé l'expression dans son poème *Vénus et Adonis,* str. 170 : *Black chaos is come again.*

Digitized by Google

IAGO. — Honnête, monseigneur?

OTHELLO. — Honnête! oui, honnête.

IAGO. — Monseigneur, pour ce que j'en sais!

OTHELLO. — Qu'as-tu donc dans l'idée?

IAGO. — Dans l'idée, monseigneur?

OTHELLO. — Dans l'idée, monseigneur! Par le ciel! il me fait écho comme s'il y avait dans son esprit quelque monstre trop hideux pour être mis au jour... Tu as une arrière-pensée! Je viens à l'instant de t'entendre dire que tu n'aimais pas cela; c'était quand Cassio a quitté ma femme. Qu'est-ce que tu n'aimais pas? Puis, quand je t'ai dit qu'il était dans ma confidence pendant tout le cours de mes assiduités, tu as crié : Vraiment! Et tu as contracté et froncé le sourcil comme si tu avais enfermé dans ton cerveau quelque horrible conception. Si tu m'aimes, montre-moi ta pensée.

IAGO. — Monseigneur, vous savez que je vous aime.

OTHELLO. — Je le crois; et, comme je sais que tu es plein d'amour et d'honnêteté, que tu pèses tes paroles avant de leur donner le souffle, ces hésitations de ta part m'effrayent d'autant plus. Chez un maroufle faux et déloyal, de telles choses sont des grimaces habituelles; mais chez un homme qui est juste, ce sont des dénonciations secrètes qui fermentent d'un cœur impuissant à contenir l'émotion.

IAGO. — Pour Michel Cassio, j'ose jurer que je le crois honnête.

OTHELLO. — Je le crois aussi.

IAGO. — Les hommes devraient être ce qu'ils paraissent; ou plût au ciel qu'aucun d'eux ne pût paraître ce qu'il n'est pas!

OTHELLO. — Certainement, les hommes devraient être ce qu'ils paraissent.

IAGO. — Eh bien! alors, je pense que Cassio est un honnête homme.

OTHELLO. — Non! il y a autre chose là-dessous. Je t'en prie, dis-moi, comme à ta pensée même, ce que tu rumines; et exprime ce qu'il y a de pire dans tes idées par ce que les mots ont de pire.

IAGO. — Mon bon seigneur, pardonnez-moi. Je suis tenu envers vous à tous les actes de déférence; mais je ne suis pas tenu à ce dont les esclaves mêmes sont exemptés. Révéler mes pensées! Eh bien! supposez qu'elles soient viles et fausses... Quel est le palais où jamais chose immonde ne s'insinue? Quel est le cœur si pur où jamais d'iniques

Digitized by Google

soupçons n'ont ouvert d'assises et siégé à côté des méditations les plus équitables?

OTHELLO. — Iago, tu conspires contre ton ami, si, croyant qu'on lui fait tort, tu laisses son oreille étrangère à tes pensées.

IAGO. — Je vous en supplie!... Voyez-vous! je puis être injuste dans mes suppositions; car, je le confesse, c'est une infirmité de ma nature de flairer partout le mal; et souvent ma jalousie imagine des fautes qui ne sont pas... Je vous en conjure donc, n'allez pas prendre avis d'un homme si hasardeux dans ses conjectures, et vous créer un tourment de ses observations vagues et incertaines. Il ne sied pas à votre repos, à votre bonheur, ni à mon humanité, à ma probité, à ma sagesse, que je vous fasse connaître mes pensées.

OTHELLO. — Que veux-tu dire?

IAGO. — La bonne renommée pour l'homme et pour la femme, mon cher seigneur, est le joyau suprême de l'âme. Celui qui me vole ma bourse me vole une vétille : c'est quelque chose, ce n'est rien; elle était à moi, elle est à lui, elle a été possédée par mille autres; mais celui qui me filoute ma bonne renommée me dérobe ce qui ne l'enrichit pas et me fait pauvre vraiment.

OTHELLO. — Par le ciel! je veux connaître ta pensée.

IAGO. — Vous ne le pourriez pas, quand mon cœur serait dans votre main; et vous n'y parviendrez pas, tant qu'il sera en mon pouvoir.

OTHELLO. — Ha!

IAGO. — Oh! prenez garde, monseigneur, à la jalousie! C'est le monstre aux yeux verts qui produit[1] l'aliment dont il se nourrit! Ce cocu vit en joie qui, certain de son sort, n'aime pas celle qui le trompe; mais, oh! quelles damnées minutes il compte, celui qui raffole, mais doute, celui qui soupçonne, mais aime éperdument!

OTHELLO. — O misère!

IAGO. — Le pauvre qui est content est riche; et riche à foison; mais la richesse sans borne est plus pauvre que l'hiver pour celui qui craint toujours de devenir pauvre. Cieux

---

1. L'original a : *mock*, c'est-à-dire qui nargue (sa victime). La correction de *mock* en *make* est due à Theobald, suivi par Johnson, Malone et bien d'autres. Elle ne paraît pas s'imposer.

Digitized by Google

clements, préservez de la jalousie les âmes de toute ma tribu!

OTHELLO. — Allons! à quel propos ceci? Crois-tu que j'irais me faire une vie de jalousie, pour suivre incessamment tous les changements de lune à la remorque de nouveaux soupçons? Non! Pour moi, être dans le doute, c'est être résolu... Échange-moi contre un bouc, le jour où j'occuperai mon âme de ces soupçons exagérés et creux qu'implique ta conjecture. On ne me rendra pas jaloux en disant que ma femme est jolie, friande, aime la compagnie, a le parler libre, chante, joue et danse bien! Là où est la vertu, ce sont autant de vertus nouvelles. Ce n'est pas non plus la faiblesse de mes propres mérites qui me fera concevoir la moindre crainte, le moindre doute sur sa fidélité, car elle avait des yeux, et elle m'a choisi!... Non, Iago! Avant de douter, je veux voir. Après le doute, la preuve! et, après la preuve, mon parti est pris : adieu à la fois l'amour et la jalousie!

IAGO. — J'en suis charmé; car je suis autorisé maintenant à vous montrer mon affection et mon dévouement pour vous avec moins de réserve. Donc, puisque j'y suis tenu, recevez de moi cette confidence... Je ne parle pas encore de preuve... Veillez sur votre femme, observez-la bien avec Cassio, portez vos regards sans jalousie comme sans sécurité; je ne voudrais pas que votre franche et noble nature fût victime de sa générosité même... Veillez-y! Je connais bien les mœurs de notre contrée. A Venise, les femmes laissent voir au ciel les fredaines qu'elles n'osent pas montrer à leurs maris; et, pour elles, le cas de conscience, ce n'est pas de s'abstenir de la chose, c'est de la tenir cachée.

OTHELLO. — Est-ce là ton avis?

IAGO. — Elle a trompé son père en vous épousant; et c'est quand elle semblait trembler et craindre vos regards qu'elle les aimait le plus.

OTHELLO. — C'est vrai.

IAGO. — Eh bien! concluez alors. Celle qui, si jeune, a pu jouer un pareil rôle et tenir les yeux de son père comme sous le chaperon d'un faucon, car il a cru qu'il y avait magie... Mais je suis bien blâmable; j'implore humblement votre pardon pour vous trop aimer.

OTHELLO. — Je te suis obligé à tout jamais.

IAGO. — Je le vois, ceci a un peu déconcerté vos esprits.

Digitized by Google

OTHELLO. — Non, pas du tout! pas du tout!

IAGO. — Sur ma foi! j'en ai peur. Vous considérerez, j'espère, ce que je vous ai dit comme émanant de mon affection... Mais je vois que vous êtes ému : je dois vous prier de ne pas donner à mes paroles une conclusion plus grave, une portée plus large que celle du soupçon.

OTHELLO. — Non, certes.

IAGO. — Si vous le faisiez, monseigneur, mes paroles obtiendraient un succès odieux auquel mes pensées n'aspirent pas... Cassio est mon digne ami... Monseigneur, je vois que vous êtes ému.

OTHELLO. — Non, pas très ému. Je ne pense pas que Desdémona ne soit pas honnête.

IAGO. — Qu'elle vive longtemps ainsi! Et puissiez-vous vivre longtemps à la croire telle!

OTHELLO. — Et cependant comme une nature dévoyée...

IAGO. — Oui, voilà le point. Ainsi, à vous parler franchement, avoir refusé tant de partis qui se proposaient et qui avaient avec elle toutes ces affinités de patrie, de race et de rang, dont tous les êtres sont naturellement si avides! Hum! cela décèle un goût bien corrompu, une affreuse dépravation, des pensées dénaturées... Mais pardon! Ce n'est pas d'elle précisément que j'entends parler; tout ce que je puis craindre, c'est que, son goût revenant à des inclinations plus normales, elle ne finisse par vous comparer aux personnes de son pays et (peut-être) par se repentir.

OTHELLO. — Adieu! adieu! Si tu aperçois du nouveau, fais-le-moi savoir. Mets ta femme en observation... Laisse-moi, Iago.

IAGO. — Monseigneur, je prends congé de vous. *(Il va pour s'éloigner.)*

OTHELLO. — Pourquoi me suis-je marié? Cet honnête garçon, à coup sûr, en voit et en sait plus, beaucoup plus qu'il n'en révèle.

IAGO, *revenant*. — Monseigneur, je voudrais pouvoir décider Votre Honneur à ne pas sonder plus avant cette affaire. Laissez agir le temps. Il est bien juste que Cassio reprenne son emploi, car assurément il le remplit avec une grande habileté; pourtant, s'il vous plaît de le tenir quelque temps encore en suspens, vous pourrez juger l'homme et les moyens qu'il emploie. Vous remarquerez si votre femme insiste sur sa rentrée au service par quelque vive et pressante réclamation... Bien des choses peuvent se voir

Digitized by Google

par là. En attendant, croyez que je suis exagéré dans mes craintes, comme j'ai de bonnes raisons pour craindre de l'être; et laissez-la entièrement libre, j'en conjure Votre Honneur.

OTHELLO. — Ne doute pas de ma modération.

IAGO. — Encore une fois je prends congé de vous. *(Il sort.)*

OTHELLO. — Ce garçon est d'une honnêteté excessive, et il connaît, par expérience, tous les ressorts des actions humaines... Ah! mon oiseau, si tu es rebelle au fauconnier, quand tu serais attaché à toutes les fibres de mon cœur, je te chasserai dans un sifflement et je t'abandonnerai au vent[1] pour chercher ta proie au hasard!... Peut-être, parce que je suis noir, et que je n'ai pas dans la conversation les formes souples des intrigants, ou bien parce que j'incline vers la vallée des années; oui, peut-être, pour si peu de chose, elle est perdue! Je suis outragé! et la consolation qui me reste, c'est de la mépriser. O malédiction du mariage, que nous puissions appeler nôtres ces délicates créatures et non pas leurs appétits! J'aimerais mieux être un crapaud et vivre des vapeurs d'un cachot que de laisser un coin dans l'être que j'aime à l'usage d'autrui! Voilà pourtant le fléau des grands; ils sont moins privilégiés que les petits. C'est là une destinée inévitable comme la mort : le fléau cornu nous est réservé fatalement dès que nous prenons vie... Voici Desdémona qui vient.

Entrent Desdémona et Émilia.

Si elle me trompe, oh! c'est que le ciel se moque de lui-même! Je ne veux pas le croire.

DESDÉMONA. — Eh bien, mon cher Othello! Votre dîner et les nobles insulaires par vous invités attendent votre présence.

OTHELLO. — Je suis dans mon tort.

DESDÉMONA. — Pourquoi votre voix est-elle si défaillante? Est-ce que vous n'êtes pas bien?

OTHELLO. — J'ai une douleur au front, ici.

DESDÉMONA. — C'est sans doute pour avoir trop veillé.

---

1. Le faucon hagard *(haggard)* était un faucon non encore dressé. Le fauconnier, en sifflant, lançait l'oiseau contre le vent. S'il était lâché dans le sens du vent, il risquait de ne plus revenir.

Digitized by Google

Cela se passera. Laissez-moi vous bander le front avec ceci : dans une heure, tout ira bien. *(Elle lui met son mouchoir autour du front.)*

OTHELLO. — Votre mouchoir est trop petit *(Il défait le mouchoir, qui tombe à terre*[1]*.)* Ne vous occupez pas de ça. Venez, je vais avec vous.

DESDÉMONA. — Je suis bien fâchée que vous ne soyez pas bien. *(Sortent Desdémona et Othello.)*

ÉMILIA, *ramassant le mouchoir.* — Je suis bien aise d'avoir trouvé ce mouchoir. C'est le premier souvenir qu'elle ait eu du More. Mon maussade mari m'a cent fois cajolée pour que je le vole; mais elle aime tant ce gage (car l'autre l'a conjurée de le garder toujours) qu'elle le porte sans cesse sur elle pour le baiser et lui parler. J'en ferai ouvrer un pareil que je donnerai à Iago. Ce qu'il en fera, le ciel le sait, mais pas moi. Je ne veux rien que satisfaire sa fantaisie.

Entre Iago.

IAGO. — Eh bien! que faites-vous seule ici?

ÉMILIA. — Ne me grondez pas : j'ai quelque chose pour vous.

IAGO. — Quelque chose pour moi? C'est une chose fort commune...

ÉMILIA. — Ha!

IAGO. — Que d'avoir une femme sotte.

ÉMILIA. — Oh! est-ce là tout? Que voulez-vous me donner à présent pour certain mouchoir?

IAGO. — Quel mouchoir?

ÉMILIA. — Quel mouchoir? Eh! mais celui qu'Othello offrit en premier présent à Desdémona, et que si souvent vous m'avez dit de voler.

IAGO. — Tu le lui as volé?

ÉMILIA. — Non, ma foi! Elle l'a laissé tomber par négligence; et par bonheur, comme j'étais là, je l'ai ramassé. Tenez, le voici. *(Elle lui montre le mouchoir.)*

IAGO. — Voilà une bonne fille!... Donne-le-moi.

ÉMILIA. — Qu'en voulez-vous faire, pour m'avoir si instamment pressée de le dérober?

---

1. Il y a là un jeu de scène qui n'est pas précisé dans le texte par une indication marginale. Certains veulent que ce soit Desdémone qui à ce moment laisse tomber le mouchoir.

Digitized by Google

IAGO, *escamotant le mouchoir.* — Eh bien! que vous importe?

ÉMILIA. — Si ce n'est pas pour quelque usage sérieux, rendez-le-moi. Pauvre dame! Elle deviendra folle quand elle ne le trouvera plus.

IAGO. — Faites comme si vous ne saviez rien. J'ai l'emploi de ceci. Allez! laissez-moi. *(Émilia sort.)* Je veux perdre ce mouchoir chez Cassio et le lui faire trouver. Des babioles, légères comme l'air, sont pour les jaloux des confirmations aussi fortes que des preuves d'Écriture sainte : ceci peut faire quelque chose. Le More change déjà sous l'influence de mon poison. Les idées funestes sont, par leur nature, des poisons qui d'abord font à peine sentir leur mauvais goût, mais qui, dès qu'ils commencent à agir sur le sang, brûlent comme des mines de soufre... Je ne me trompais pas! Tenez, le voici qui vient!... Ni le pavot, ni la mandragore, ni tous les sirops narcotiques du monde ne te rendront jamais ce doux sommeil que tu avais hier.

Entre Othello.

OTHELLO. — Ha! ha! fausse envers moi! Envers moi!

IAGO. — Allons! qu'avez-vous, général? Ne pensez plus à cela.

OTHELLO. — Arrière! va-t'en! tu m'as mis sur la roue! Ah! je le jure, il vaut mieux être trompé tout à fait que d'avoir le moindre soupçon.

IAGO. — Qu'y a-t-il, monseigneur?

OTHELLO. — Quel sentiment avais-je des heures de luxure qu'elle me volait? Je ne le voyais pas, je n'y pensais pas, je n'en souffrais pas! Je dormais bien chaque nuit; j'étais libre et joyeux! Je ne retrouvais pas sur ses lèvres les baisers de Cassio! Que celui qui est volé ne s'aperçoive pas du larcin, qu'il n'en sache rien, et il n'est pas volé du tout.

IAGO. — Je suis fâché d'entendre ceci.

OTHELLO. — J'aurais été heureux quand le camp tout entier, jusqu'au dernier pionnier, aurait goûté son corps charmant, si je n'en avais rien su. Oh! maintenant pour toujours adieu l'esprit tranquille! adieu le contentement! adieu les troupes empanachées et les grandes guerres qui font de l'ambition une vertu! Oh! adieu! adieu le coursier qui hennit, et la stridente trompette, et l'encourageant tambour, et le fifre assourdissant! Adieu la bannière royale et toute la beauté, l'orgueil, la pompe et l'attirail de la guerre

Digitized by Google

glorieuse! Et vous, instruments de guerre dont les gorges rudes contrefont les clameurs redoutées de l'immortel Jupiter, adieu! La tâche d'Othello est finie!

IAGO. — Est-il possible, monseigneur?

OTHELLO. — Misérable, tu me trouveras que ma bien-aimée est une putain! N'y manque pas, n'y manque pas! Donne-moi la preuve oculaire ou bien *(saisissant Iago à la gorge)* par le salut de mon âme éternelle! il eût mieux valu pour toi être né chien que d'avoir à répondre à ma fureur en éveil!

IAGO. — En est-ce donc venu là?

OTHELLO. — Fais-moi voir la chose, ou du moins prouve-la-moi si bien que la preuve ne porte ni charnière ni tenon auquel puisse s'accrocher un doute; sinon, malheur à ta vie!

IAGO. — Mon noble maître!

OTHELLO. — Si tu la calomnies et si tu me tortures, cesse à jamais de prier, renonce à toute conscience, accumule les horreurs sur la tête de l'horreur, commets des actions à faire pleurer le ciel et à épouvanter toute la terre, tu ne pourras rien ajouter à ta damnation de plus énorme que cela!

IAGO. — O grâce divine! O ciel, défendez-moi!... Êtes-vous un homme?... Avez-vous une âme ou quelque sentiment? Dieu soit avec vous! Reprenez-moi mon emploi!... O misérable niais, qui as vécu pour voir ton honnêteté transformée en vice! O monde monstrueux! sois témoin, sois témoin, ô monde, qu'il y a danger à être franc et honnête!... Je vous remercie de la leçon, et, à l'avenir, je n'aimerai plus un seul ami, puisque l'amitié provoque de telles offenses! *(Il va pour se retirer.)*

OTHELLO. — Non! demeure... Tu dois être honnête!

IAGO. — Je devrais être raisonnable; car l'honnêteté est une folle qui s'aliène ceux qu'elle sert.

OTHELLO. — Par l'univers! je crois que ma femme est honnête et crois qu'elle ne l'est pas; je crois que tu es probe et crois que tu ne l'es pas; je veux avoir quelque preuve. Son nom, qui était pur comme le visage de Diane, est maintenant terni et noir comme ma face!... S'il y a encore des cordes ou des couteaux, des poisons ou du feu ou des flots suffocants, je n'endurerai pas cela! Oh! avoir la certitude!

IAGO. — Je vois, monsieur, que vous êtes dévoré par la passion, et je me repens de l'avoir excitée en vous. Vous voudriez avoir la certitude?

Digitized by Google

OTHELLO. — Le voudrais-je? Non! je le veux.

IAGO. — Vous le pouvez. Mais, comment? Quelle certitude vous faut-il, monseigneur? Voudriez-vous assister, bouche béante, à un grossier flagrant délit, et la regarder saillir par l'autre?

OTHELLO. — Mort et damnation! Oh!

IAGO. — Ce serait une entreprise difficile, je crois, que de les amener à donner ce spectacle. Au diable si jamais ils se font voir sur l'oreiller par d'autres yeux que les leurs! Quoi donc? Quelle certitude voulez-vous? Que dirai-je? Où trouverez-vous la conviction? Il est impossible que vous voyiez cela, fussent-ils aussi pressés que des boucs, aussi chauds que des singes, aussi lascifs que des loups en rut, et les plus grossiers niais que l'ignorance ait rendus ivres. Mais pourtant, je le reconnais, si la probabilité, si les fortes présomptions qui mènent directement à la porte de la vérité suffisent à donner la certitude, vous pouvez l'avoir.

OTHELLO. — Donne-moi une preuve vivante qu'elle est déloyale.

IAGO. — Je n'aime pas cet office-là; mais, puisque je suis entré si avant dans cette cause, poussé par une honnêteté et un dévouement stupides, je continuerai... Dernièrement, j'étais couché avec Cassio, et, tourmenté d'une rage de dents, je ne pouvais dormir. Il y a une espèce d'hommes si débraillés dans l'âme qu'ils marmottent leurs affaires pendant leur sommeil. De cette espèce est Cassio. Tandis qu'il dormait, je l'ai entendu dire : *Suave Desdémona, soyons prudents! cachons nos amours!* Et alors, monsieur, il m'empoignait, et m'étreignait la main, en s'écriant : *O suave créature!* Et alors il me baisait avec force comme pour arracher par les racines des baisers éclos sur mes lèvres; il posait sa jambe sur ma cuisse, et soupirait, et me baisait, et criait alors : *Maudite fatalité qui t'a donnée au More!*

OTHELLO. — Oh! monstrueux! monstrueux!

IAGO. — Non! ce n'était que son rêve.

OTHELLO. — Mais il dénonçait un fait accompli. C'est un indice néfaste, quoique ce ne soit qu'un rêve.

IAGO. — Et cela peut donner corps à d'autres preuves qui n'ont qu'une mince consistance.

OTHELLO. — Je la mettrai toute en pièces!

IAGO. — Non! soyez calme! Nous ne voyons encore rien de fait : elle peut être honnête encore. Dites-moi seulement!

Digitized by Google

avez-vous quelquefois vu un mouchoir brodé de fraises aux mains de votre femme?

OTHELLO. — Je lui en ai donné un comme tu dis; ç'a été mon premier présent.

IAGO. — Je ne le savais pas. C'est avec un mouchoir pareil (il est à votre femme, j'en suis sûr) que j'ai aujourd'hui vu Cassio s'essuyer la barbe.

OTHELLO. — Si c'est celui-là!...

IAGO. — Que ce soit celui-là ou un autre, s'il lui appartient, c'est une nouvelle preuve qui parle contre elle.

OTHELLO. — Oh! si ce gueux du moins avait quarante mille vies! Une seule est trop misérable, trop chétive pour ma vengeance! Je le vois maintenant : c'est vrai!... Écoute, Iago! tout mon fol amour, je le souffle comme ceci à la face du ciel : il a disparu. Surgis, noire vengeance, du fond de ton enfer! Cède, ô amour, la couronne et le trône de ce cœur à la tyrannique haine! Gonfle-toi, mon sein : car ce que tu renfermes n'est que langues d'aspics!

IAGO. — Je vous en prie, calmez-vous.

OTHELLO. — Oh! du sang! du sang! du sang!

IAGO. — Patience, vous dis-je! Vos idées peuvent changer.

OTHELLO. — Jamais, Iago! De même que la mer Pontique, dont le courant glacial et le cours forcé ne subissent jamais le refoulement des marées, se dirige sans cesse vers la Propontide et l'Hellespont, de même mes pensées de sang, dans leur marche violente, ne regarderont jamais en arrière. Jamais elles ne reflueront vers l'humble amour, mais elles iront s'engloutir dans une profonde et immense vengeance[1]. Oui, par le ciel de marbre qui est là-haut! au juste respect de ce vœu sacré j'engage ici ma parole. *(Il tombe à genoux.)*

IAGO. — Ne vous levez pas encore! *(Il s'agenouille.)* Soyez témoins, vous, lumières toujours brûlantes au-dessus de nous; vous, éléments qui nous pressez de toutes parts!

---

1. Ces sept vers d'*Othello* (« De même que... vengeance ») ne sont pas dans le quarto, mais ils se trouvent dans le Folio. Pope y voit « une digression peu naturelle ». Ce genre de divagation métaphorique, dans une dissociation de l'esprit sous l'empire de la passion, est au contraire une observation profonde de Shakespeare. On en trouve d'autres exemples ailleurs dans ses œuvres, et par exemple dans *Macbeth*, I, VII.

Digitized by Google

Soyez témoins qu'ici Iago voue l'activité de son esprit, de son bras, de son cœur au service d'Othello outragé. Qu'il commande! et l'obéissance sera de ma part tendresse d'âme, quelque sanglants que soient ses ordres. *(Ils se relèvent.)*

OTHELLO. — Je salue ton dévouement, non par de vains remerciements, mais par une reconnaissante acceptation, et je vais dès à présent te mettre à l'épreuve : avant trois jours, viens m'apprendre que Cassio n'est plus vivant.

IAGO. — Mon ami est mort : c'est fait à votre requête. Mais elle, qu'elle vive!

OTHELLO. — Damnation sur elle, l'impudique coquine! Oh! damnation sur elle! Allons, éloignons-nous d'ici! Je me retire afin de me procurer des moyens de mort rapides pour le charmant démon. A présent, tu es mon lieutenant.

IAGO. — Je suis vôtre pour toujours. *(Ils sortent.)*

SCÈNE IV

Devant le château.

Entrent DESDÉMONA, ÉMILIA *et* LE CLOWN.

DESDÉMONA, *au clown.* — Drôle, connaissez-vous l'adresse du lieutenant Cassio?

LE CLOWN. — Son adresse? Je n'oserais pas en douter.

DESDÉMONA. — Qu'est-ce à dire, l'ami?

LE CLOWN. — Cassio est soldat. Or, si je doutais de son adresse, il pourrait bien me la prouver par un coup d'estoc.

DESDÉMONA. — Allons! où demeure-t-il?

LE CLOWN. — Si je vous indiquais sa demeure, je vous mettrais dedans[1].

DESDÉMONA. — Quel sens cela a-t-il?

LE CLOWN. — Je ne sais pas où il demeure; et si j'imaginais un logis en vous disant : « Il demeure ici ou il demeure là », est-ce que je ne vous mettrais pas dedans?

---

1. Calembour obligé, que le clown prolonge à sa réplique suivante, entre *to lie*, être couché, et *to lie*, mentir.

Digitized by Google

DESDÉMONA. — Pourriez-vous vous enquérir de lui et obtenir des renseignements sur son compte?

LE CLOWN. — Je vais, à son sujet, interroger tout le monde... comme au catéchisme : mes questions dicteront les réponses.

DESDÉMONA. — Trouvez-le, et dites-lui de venir ici; annoncez-lui que j'ai touché monseigneur en sa faveur et que j'espère que tout ira bien.

LE CLOWN. — Ce que vous me demandez est dans les limites d'une intelligence humaine : je vais en conséquence essayer de le faire. *(Il sort.)*

DESDÉMONA. — Où puis-je avoir perdu ce mouchoir, Émilia?

ÉMILIA. — Je ne sais pas, madame.

DESDÉMONA. — Crois-moi, j'aimerais mieux avoir perdu ma bourse pleine de cruzades[1]. Heureusement que le noble More est une âme droite et qu'il n'a rien de cette bassesse dont sont faites les créatures jalouses! Sinon, c'en serait assez pour lui donner de vilaines idées.

ÉMILIA. — Est-ce qu'il n'est pas jaloux?

DESDÉMONA. — Qui? lui? Je crois que le soleil sous lequel il est né a extrait de lui toutes ces humeurs-là.

ÉMILIA. — Tenez! le voici qui vient.

DESDÉMONA. — Maintenant je ne le laisserai plus que Cassio ne soit rappelé près de lui...

Entre Othello.

Comment cela va-t-il, monseigneur?

OTHELLO. — Bien, ma chère dame... *(A part.)* Oh! que de peine à dissimuler! Comment êtes-vous, Desdémona?

DESDÉMONA. — Bien, mon cher seigneur.

OTHELLO. — Donnez-moi votre main... Cette main est moite, madame.

DESDÉMONA. — Elle n'a pas encore senti l'âge ni connu le chagrin.

OTHELLO. — Ceci annonce de l'exubérance et un cœur libéral : chaude, chaude et moite! Cette main-là exige le renoncement à la liberté, le jeûne, la prière, une longue mortification, de pieux exercices; car il y a ici un jeune

1. Pièce d'or portugaise, frappée d'une croix, qui avait cours en Angleterre.

Digitized by Google

diable tout en sueur, qui a l'habitude de se révolter... C'est une bonne main, une main franche.

DESDÉMONA. — Vous pouvez vraiment le dire; car c'est cette main qui a donné mon cœur.

OTHELLO. — Une main libérale!... Jadis c'étaient les cœurs qui donnaient les mains; mais, dans nos nouveaux blasons, rien que des mains, pas de cœurs!

DESDÉMONA. — Je ne sais rien de tout cela... Revenons à votre promesse.

OTHELLO. — Quelle promesse, poulette?

DESDÉMONA. — J'ai envoyé dire à Cassio de venir vous parler.

OTHELLO. — J'ai un méchant rhume opiniâtre qui me gêne : prête-moi ton mouchoir.

DESDÉMONA. — Voici, monseigneur.

OTHELLO. — Celui que je vous ai donné.

DESDÉMONA. — Je ne l'ai pas sur moi.

OTHELLO. — Non?

DESDÉMONA. — Non, ma foi! monseigneur.

OTHELLO. — C'est une faute. Ce mouchoir, une Égyptienne le donna à ma mère... C'était une charmeresse qui pouvait presque lire les pensées des gens : elle lui dit que, tant qu'elle le garderait, elle aurait le don de plaire et de soumettre entièrement mon père à ses amours; mais que, si elle le perdait ou en faisait présent, mon père ne la regarderait plus qu'avec dégoût et mettrait son cœur en chasse de fantaisies nouvelles. Ma mère me le remit en mourant, et me recommanda, quand la destinée m'unirait à une femme, de le lui donner. C'est ce que j'ai fait. Ainsi, prenez-en soin; qu'il vous soit aussi tendrement précieux que votre prunelle! l'égarer ou le donner, ce serait une catastrophe qui n'aurait point d'égale.

DESDÉMONA. — Est-il possible?

OTHELLO. — C'est la vérité. Il y a une vertu magique dans le tissu; une sibylle qui avait compté en ce monde deux cents révolutions de soleil en a brodé le dessin dans sa prophétique fureur; les vers qui en ont filé la soie étaient consacrés; et la teinture qui le colore est faite de cœurs de vierges momifiés qu'avait conservés son art.

DESDÉMONA. — Sérieusement? est-ce vrai?

OTHELLO. — Très véritable. Ainsi, veillez-y bien.

DESDÉMONA. — Plût au ciel alors que je ne l'eusse jamais vu!

Digitized by Google

OTHELLO, *vivement.* — Ah! pour quelle raison?

DESDÉMONA. — Pourquoi me parlez-vous d'un ton si brusque et si violent?

OTHELLO. — Est-ce qu'il est perdu? Est-ce que vous ne l'avez plus? Parlez! Est-ce qu'il n'est plus à sa place?

DESDÉMONA. — Le ciel nous bénisse!

OTHELLO. — Vous dites?

DESDÉMONA. — Il n'est pas perdu. Mais quoi! s'il l'était?

OTHELLO. — Ha!

DESDÉMONA. — Je dis qu'il n'est pas perdu.

OTHELLO. — Cherchez-le! faites-le-moi voir.

DESDÉMONA. — Je le pourrais, monsieur, mais je ne veux pas à présent. C'est une ruse pour me distraire de ma requête. Je vous en prie, que Cassio soit rappelé.

OTHELLO. — Cherchez-moi ce mouchoir! Mon âme s'alarme.

DESDÉMONA. — Allez, allez! vous ne rencontrerez jamais un homme plus capable.

OTHELLO. — Le mouchoir!

DESDÉMONA. — Je vous en prie, causons de Cassio!

OTHELLO. — Le mouchoir!

DESDÉMONA. — Un homme qui, de tout temps, a fondé sa fortune sur votre affection, qui a partagé vos dangers...

OTHELLO. — Le mouchoir!

DESDÉMONA. — En vérité! vous êtes à blâmer.

OTHELLO. — Arrière! *(Il sort précipitamment.)*

ÉMILIA. — Cet homme-là n'est pas jaloux?

DESDÉMONA. — Je ne l'avais jamais vu ainsi. Pour sûr, il y a du miracle dans ce mouchoir. Je suis bien malheureuse de l'avoir perdu!

ÉMILIA. — Ce n'est pas un an ou deux qui font connaître les hommes. Ils ne sont tous que des estomacs pour qui nous ne sommes toutes que des aliments : ils nous mangent comme des affamés, et, dès qu'ils sont pleins, ils nous renvoient... Ah! voici Cassio et mon mari.

Entrent Cassio et Iago.

IAGO. — Il n'y a pas d'autre moyen : c'est elle qui doit le faire. Et tenez! l'heureux hasard! Allez, importunez-la!

DESDÉMONA. — Eh bien! bon Cassio, quoi de nouveau avec vous?

CASSIO. — Madame, toujours ma requête! Je vous en supplie, faites, par votre vertueuse entremise, que je puisse

Digitized by Google

revivre en recouvrant l'affection de celui à qui je voue respectueusement tout le dévouement de mon cœur. Ah! plus de délais! Si ma faute est d'une espèce si mortelle que mes services passés, ma douleur présente, mes bonnes résolutions pour l'avenir soient une rançon insuffisante à nous réconcilier, que je le sache du moins! et cette certitude aura encore pour moi son avantage. Alors, je me draperai dans une résignation forcée, et j'attendrai, cloîtré dans quelque autre carrière, l'aumône de la Fortune.

DESDÉMONA. — Hélas! trois fois loyal Cassio, mon intercession détonne pour le moment; monseigneur n'est plus monseigneur; et je ne le reconnaîtrais pas, s'il était aussi changé de visage que d'humeur. Puissé-je être protégée par tous les esprits sanctifiés, comme vous avez été défendu par moi! J'ai même provoqué le feu de sa colère par mon franc parler. Il faut que vous patientiez encore un peu; ce que je puis faire, je veux le faire, et je veux pour vous plus que je n'oserais pour moi-même. Que cela vous suffise!

IAGO. — Est-ce que monseigneur s'est irrité?

ÉMILIA. — Il vient de partir à l'instant, et, certainement, dans une étrange agitation.

IAGO. — Lui, s'irriter!... J'ai vu le canon faire sauter en l'air les rangées de ses soldats, et, comme le diable, lui arracher de ses bras mêmes son propre frère; et je me demande s'il peut s'irriter. C'est quelque chose de grave alors. Je vais le trouver. Il faut que ce soit vraiment sérieux, s'il est irrité.

DESDÉMONA. — Je t'en prie, va! *(Iago sort.)* A coup sûr, c'est quelque affaire d'État : une nouvelle de Venise, ou quelque complot tout à coup déniché ici dans Chypre même, et à lui révélé, aura troublé son esprit limpide. En pareil cas, il est dans la nature des hommes de quereller pour de petites choses, bien que les grandes seules les préoccupent. C'est toujours ainsi : qu'un doigt vous fasse mal, et il communiquera même aux autres parties saines le sentiment de la douleur. D'ailleurs, songeons-y! les hommes ne sont pas des dieux. Nous ne devons pas toujours attendre d'eux les prévenances qui sont de rigueur au jour des noces... Gronde-moi bien, Émilia : j'ai osé, soldat indiscipliné que je suis, l'accuser dans mon âme d'un manque d'égards; mais maintenant je trouve que j'avais suborné le témoin et qu'il est injustement mis en cause.

ÉMILIA. — Priez le ciel que ce soit, comme vous pensez,

Digitized by Google

quelque affaire d'État, et non une idée, une lubie jalouse qui vous concerne.

DESDÉMONA. — Malheureux le jour où cela serait! Jamais je ne lui en ai donné de motif.

ÉMILIA. — Mais les cœurs jaloux ne se payent pas de cette réponse; ils ne sont pas toujours jaloux pour le motif; ils sont jaloux, parce qu'ils sont jaloux. C'est un monstre engendré de lui-même, né de lui-même.

DESDÉMONA. — Que le ciel éloigne ce monstre de l'esprit d'Othello!

ÉMILIA. — Amen, madame!

DESDÉMONA. — Je vais le chercher... Cassio, promenez-vous par ici; si je le trouve bien disposé, je plaiderai votre cause, et je ferai tout mon possible pour la gagner.

CASSIO. — Je remercie humblement Votre Grâce. *(Sortent Desdémona et Émilia.)*

Entre Bianca.

BIANCA. — Dieu vous garde, ami Cassio!

CASSIO. — Vous, dehors! Quelle raison vous amène? Comment cela va-t-il, ma très jolie Bianca? Sur ma parole! doux amour, j'allais à votre maison.

BIANCA. — Et, moi, j'allais à votre logis, Cassio. Quoi! toute une semaine loin de moi! Sept jours et sept nuits! Cent soixante heures! Et les heures d'absence d'un amant sont cent soixante fois plus longues que les heures du cadran. Oh! le pénible calcul!

CASSIO. — Pardonnez-moi, Bianca. Des pensées de plomb ont pesé sur moi tous ces temps-ci; mais, dès que j'aurai plus de loisir, je vous payerai les arrérages de l'absence. Chère Bianca, faites-moi un double de ce travail. *(Il lui donne le mouchoir de Desdémona.)*

BIANCA. — Oh! Cassio, comment ceci est-il entre vos mains? C'est quelque gage d'une nouvelle amie. Je sens maintenant la cause de cette absence trop sentie. En est-ce déjà venu là? C'est bon! c'est bon!

CASSIO. — Allons! femme, jetez vos viles suppositions à la dent du diable de qui vous les tenez. Vous voilà jalouse, à l'idée que c'est quelque souvenir de quelque maîtresse. Non, sur ma parole, Bianca!

BIANCA. — Eh bien! à qui est-il?

CASSIO. — Je ne sais pas, ma charmante! Je l'ai trouvé dans ma chambre. J'en aime le travail : avant qu'il soit

Digitized by Google

réclamé, comme il est probable qu'il le sera, je voudrais avoir le pareil. Prenez-le, copiez-le, et laissez-moi pour le moment.

BIANCA. — Vous laisser! Pourquoi?

CASSIO. — J'attends ici le général; et ce n'est pas une recommandation désirable pour moi qu'il me trouve en compagnie féminine.

BIANCA. — Et pourquoi? je vous prie!

CASSIO. — Ce n'est pas que je ne vous aime pas.

BIANCA. — Mais c'est que vous ne m'aimez point. Je vous en prie, reconduisez-moi quelques pas, et dites-moi si je vous verrai de bonne heure ce soir.

CASSIO. — Je ne puis vous reconduire bien loin : c'est ici que j'attends; mais je vous verrai bientôt.

BIANCA. — C'est fort bien. Il faut que je cède aux circonstances! *(Ils sortent.)*

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Devant le château.

Entrent OTHELLO *et* IAGO.

IAGO. — Le croyez-vous?

OTHELLO. — Si je le crois, Iago!

IAGO. — Quoi! donner un baiser en secret!

OTHELLO. — Un baiser usurpé!

IAGO. — Ou rester au lit toute nue avec son ami, une heure ou plus, sans songer à mal!

OTHELLO. — Rester toute nue avec un ami, Iago, sans songer à mal! C'est user d'hypocrisie avec le diable. Ceux qui n'ont que des pensées vertueuses et qui s'exposent ainsi tentent le ciel en voulant que le diable tente leur vertu.

IAGO. — S'ils s'abstiennent, ce n'est qu'une faute vénielle. Mais si je donne à ma femme un mouchoir...

OTHELLO. — Eh bien! après?

IAGO. — Eh bien! il est à elle, monseigneur; et, comme il est à elle, elle peut, je pense, en faire cadeau à n'importe quel homme.

Digitized by Google

OTHELLO. — Elle est gardienne de son honneur aussi : peut-elle le donner?

IAGO. — L'honneur est une essence qui ne se voit pas; beaucoup semblent l'avoir, qui ne l'ont plus. Mais pour le mouchoir...

OTHELLO. — Par le ciel! je l'aurais oublié bien volontiers. Tu dis... Oh! cela revient sur ma mémoire, comme sur une maison infectée le corbeau de mauvais augure!... Tu dis qu'il avait mon mouchoir?

IAGO. — Oui! Qu'est-ce que cela fait?

OTHELLO. — C'est bien plus grave, alors.

IAGO. — Eh quoi! si je vous disais que je l'ai vu vous faire outrage, que je l'ai entendu dire... Il est de par le monde des marauds qui, après avoir, à force d'importunités, ou par suite d'un caprice spontané qu'ils inspirent, entraîné ou séduit une femme, ne peuvent s'empêcher de bavarder ensuite...

OTHELLO. — Est-ce qu'il a dit quelque chose?

IAGO. — Oui, monseigneur; mais, soyez-en sûr, rien qu'il ne soit prêt à nier sous serment.

OTHELLO. — Qu'a-t-il dit?

IAGO. — Ma foi! qu'il avait eu... je ne sais quoi.

OTHELLO. — Quoi? quoi?

IAGO. — Certaine conversation[1]...

OTHELLO. — Avec elle?

IAGO. — Avec elle! sur elle! comme vous voudrez.

OTHELLO. — Avec elle! sur elle! Une conversation sur elle pourrait n'être qu'une causerie à son sujet; mais une conversation avec elle serait criminelle!... Le mouchoir!... cet aveu!... Le mouchoir!... Lui faire avouer, et puis lui mettre la corde au cou! Non! D'abord lui mettre la corde au cou, et puis lui faire avouer... J'en frissonne... Une nature ne se laisserait pas envahir ainsi par l'ombre de la passion sans quelque grande cause... Ce ne sont pas des mots qui m'agitent comme cela... Pish!... Nez, oreilles et lèvres! Est-il possible?... L'aveu!... le mouchoir!... O diable! *(Il tombe évanoui.)*

---

1. Le traducteur transpose — et affaiblit — les expressions du texte : *He did lie with her, on her,* qui vont faire l'objet d'un calembour assez obscur avec *to belie* dans la réplique d'Othello. Le passage y perd de sa brutalité grossière, « conversation » étant un euphuisme bien pâle pour le verbe anglais (coucher avec, sur).

Digitized by Google

IAGO. — Travaille, ma médecine, travaille! C'est ainsi qu'on attrape les niais crédules, et c'est encore ainsi que plus d'une dame digne et chaste, malgré toute son innocence, est exposée au reproche.

Entre Cassio.

Holà! Monseigneur! Monseigneur! Othello!... Ah! c'est vous, Cassio?

CASSIO. — Qu'y a-t-il?

IAGO. — Monseigneur est tombé en épilepsie. C'est sa seconde attaque; il en a eu une hier.

CASSIO. — Frottez-lui les tempes.

IAGO. — Non, laissez-le. La léthargie doit avoir son cours tranquille; sinon, l'écume lui viendrait à la bouche, et tout à l'heure il éclaterait en folie furieuse... Tenez! il remue. Éloignez-vous un moment; il va revenir à lui; quand il sera parti, je voudrais causer avec vous d'une importante affaire. *(Sort Cassio.)* Comment cela va-t-il, général? Est-ce que vous ne vous êtes pas blessé à la tête?

OTHELLO. — Te moques-tu de moi?

IAGO. — Me moquer de vous! Non, par le ciel! Je voudrais seulement vous voir subir votre sort comme un homme.

OTHELLO. — Un homme qui porte cornes n'est qu'un monstre et une bête.

IAGO. — Il y a bien des bêtes alors dans une ville populeuse, et bien des monstres civilisés.

OTHELLO. — A-t-il avoué?

IAGO. — Mon bon monsieur, soyez un homme. Songez que tout confrère barbu, attelé à ce joug-là, peut le traîner comme vous; il y a des millions de vivants qui reposent nuitamment dans un lit banal qu'ils jureraient être à eux seuls. Votre cas est meilleur. Oh! sarcasme de l'enfer, suprême moquerie du démon! étreindre une impudique sur une couche confiante, et la croire chaste! Non, que je sache tout! Et, sachant ce que je suis, je saurai comment la traiter!

OTHELLO. — Oh! tu as raison; cela est certain.

IAGO. — Tenez-vous un peu à l'écart, et contenez-vous dans les bornes de la patience. Tandis que vous étiez ici accablé par la douleur, émotion bien indigne d'un homme comme vous, Cassio est venu; je l'ai éconduit en donnant de votre évanouissement une raison plausible; je lui ai dit de

Digitized by Google

revenir bientôt me parler ici : ce qu'il m'a promis. Cachez-vous en observation, et remarquez les grimaces, les moues, les signes de dédain qui vont paraître dans chaque trait de son visage; car je vais lui faire répéter toute l'histoire : où, comment, combien de fois, depuis quelle époque et quand il en est venu aux prises avec votre femme, quand il compte y revenir. Je vous le dis, remarquez seulement ses gestes. Mais, morbleu! de la patience! ou je dirai que vous êtes décidément un frénétique, et non plus un homme.

OTHELLO. — Écoute, Iago! je me montrerai le plus patient de tous les hommes, mais aussi, tu m'entends! le plus sanguinaire.

IAGO. — Il n'y a pas de mal, pourvu que vous mettiez le temps à tout... Voulez-vous vous retirer? *(Othello s'éloigne et se cache.)* Je vais maintenant questionner Cassio sur Bianca : une ménagère qui, en vendant ses attraits, s'achète du pain et des vêtements. Cette créature raffole de Cassio. C'est le triste sort de toute catin d'en dominer beaucoup pour être enfin dominée par un seul. Quand il entend parler d'elle, Cassio ne peut s'empêcher de rire aux éclats... Le voici qui vient.

Rentre Cassio.

A le voir sourire, Othello va devenir fou; et son ignare jalousie va interpréter les sourires, les gestes et les insouciantes manières du pauvre Cassio tout à fait à contresens... Comment vous trouvez-vous, lieutenant?

CASSIO. — D'autant plus mal que vous me donnez un titre dont la privation me tue.

IAGO. — Travaillez bien Desdémona, et vous êtes sûr de la chose. *(Bas.)* Si l'affaire était au pouvoir de Bianca *(haut)*, comme vous réussiriez vite!

CASSIO, *riant*. — Hélas! la pauvre créature!

OTHELLO, *à part*. — Voyez comme il rit déjà!

IAGO. — Je n'ai jamais connu de femme aussi amoureuse d'un homme.

CASSIO. — Hélas! pauvre coquine! je crois vraiment qu'elle m'aime.

OTHELLO, *à part*. — C'est cela : il s'en défend faiblement, et il rit!

IAGO. — Écoutez, Cassio! *(Il lui parle à l'oreille.)*

OTHELLO, *à part*. — Voilà Iago qui le prie de lui tout répéter... Continue! Bien dit! bien dit!

Digitized by Google

IAGO. — Elle donne à entendre que vous l'épouserez; est-ce votre intention?

CASSIO, *éclatant.* — Ha! ha! ha!

OTHELLO, *à part.* — Tu triomphes, Romain! tu triomphes!

CASSIO. — Moi, l'épouser!... Quoi! une coureuse!... Je t'en prie, aie quelque charité pour mon esprit : ne le crois pas aussi malade... Ha! ha! ha!

OTHELLO, *à part.* — Oui! oui! oui! oui! au gagnant de rire.

IAGO. — Vraiment, le bruit court que vous l'épouserez.

CASSIO. — De grâce! parlez sérieusement.

IAGO. — Je ne suis qu'un scélérat si cela n'est pas.

OTHELLO, *à part.* — Avez-vous donc compté mes jours? Bien!

CASSIO. — C'est une invention de la guenon : si elle a l'idée que je l'épouserai, elle la tient de son amour et de ses illusions, et nullement de mes promesses.

OTHELLO, *à part.* — Iago me fait signe : c'est que l'autre commence l'histoire.

CASSIO. — Elle était ici, il n'y a qu'un moment. Elle me hante en tout lieu : j'étais l'autre jour au bord de la mer à causer avec plusieurs Vénitiens; soudain cette folle arrive et me saute ainsi au cou. *(Cassio imite le mouvement de Bianca.)*

OTHELLO, *à part.* — En s'écriant : « O mon cher Cassio! » apparemment; c'est ce qu'indique son geste.

CASSIO. — Elle se pend et s'accroche, tout en larmes, après moi; puis elle m'attire et me pousse. Ha! hâ! ha! *(Il parle bas à Iago.)*

OTHELLO, *à part.* — Maintenant, il lui raconte comment elle l'a entraîné dans ma chambre. Oh! je vois bien votre museau, mais je ne sais quel chien je vais jeter dessus.

CASSIO. — Vraiment, il faut que je la quitte.

IAGO. — Devant moi?... Tenez! la voici qui vient.

Entre Bianca.

CASSIO. — C'est une maîtresse fouine, et diantrement parfumée encore. *(A Bianca.)* Qu'avez-vous donc à me hanter ainsi?

BIANCA. — Que le diable et sa mère vous hantent vous-même!... Que me vouliez-vous avec ce mouchoir que vous m'avez remis tantôt? J'étais une belle sotte de le prendre. Il faut que j'en fasse un tout pareil, n'est-ce pas? Comme cela est vraisemblable que vous l'ayez trouvé dans votre

Digitized by Google

chambre et que vous ne sachiez pas qui l'y a laissé!... C'est le présent de quelque donzelle, et il faudrait que je vous en fisse un pareil?... Tenez! donnez-le à votre poupée; peu m'importe comment vous l'avez eu : je ne me charge de rien.

CASSIO. — Voyons ! ma charmante Bianca ! Voyons ! voyons!

OTHELLO, *à part.* — Par le ciel! ce doit être mon mouchoir.

BIANCA. — Si vous voulez venir souper ce soir, vous le pouvez; si vous ne voulez pas, venez dès que vous y serez disposé. *(Elle sort.)*

IAGO. — Suivez-la! suivez-la!

CASSIO. — Ma foi! il le faut. Sans cela elle s'emporterait dans les rues.

IAGO. — Souperez-vous chez elle?

CASSIO. — Ma foi! j'en ai l'intention.

IAGO. — C'est bien! il se peut que j'aille vous voir; car je serais bien aise de vous parler.

CASSIO. — De grâce, venez! Voulez-vous?

IAGO. — Partez. Il suffit. *(Cassio sort. Othello quitte sa cachette.)*

OTHELLO. — Comment le tuerai-je, Iago?

IAGO. — Avez-vous vu comme il a ri de sa vilenie?

OTHELLO. — Oh! Iago!

IAGO. — Et avez-vous vu le mouchoir?

OTHELLO. — Était-ce le mien?

IAGO. — Par cette main levée!... Et vous voyez quel cas il fait de la folle créature, votre femme. Elle lui a donné ce mouchoir, et, lui, il l'a donné à sa putain!

OTHELLO. — Oh! je voudrais le tuer pendant neuf ans!... Une femme si belle! une femme si charmante! une femme si adorable!

IAGO. — Allons! il faut oublier cela.

OTHELLO. — Oui, qu'elle pourrisse, qu'elle disparaisse et qu'elle soit damnée dès cette nuit! Car elle ne vivra pas! Non. Mon cœur est changé en pierre : je le frappe, et il me blesse la main... Oh! le monde n'a pas une plus adorable créature! Elle était digne de reposer aux côtés d'un empereur et de lui donner des ordres!

IAGO. — Voyons! ce n'est pas là votre affaire.

OTHELLO. — L'infâme! Je dis seulement ce qu'elle est... Si adroite avec son aiguille!... Admirable musicienne! Oh!

Digitized by Google

avec son chant elle apprivoiserait un ours!... Et puis, d'une intelligence, d'une imagination si élevées, si fécondes!

IAGO. — Elle n'en est que plus coupable!

OTHELLO. — Oh! mille et mille fois plus!... En outre, d'un caractère si affable!

IAGO. — Trop affable, vraiment!

OTHELLO. — Oui, cela est certain. Mais quel malheur, Iago! Oh! Iago! quel malheur, Iago!

IAGO. — Si vous êtes si tendre à son iniquité, donnez-lui patente pour faire le mal; car, si cela ne vous touche pas, cela ne gêne personne.

OTHELLO. — Je la hacherai en miettes!... Me faire cocu!

IAGO. — Oh! c'est affreux à elle.

OTHELLO. — Avec mon officier!

IAGO. — C'est plus affreux encore.

OTHELLO. — Procure-moi du poison, Iago, cette nuit!... Je ne veux pas avoir d'explication avec elle, de peur que son corps et sa beauté ne désarment mon âme encore une fois... Cette nuit, Iago!

IAGO. — N'employez pas le poison; étranglez-la dans son lit, le lit même qu'elle a souillé.

OTHELLO. — Bon, bon! La justice de ceci me plaît. Très bon!

IAGO. — Et, quant à Cassio, laissez-moi être son croque-mort. Vous en apprendrez davantage vers minuit.

OTHELLO. — Excellent!... *(Bruit de trompette.)* Quelle est cette fanfare?

IAGO. — Quelque message de Venise, pour sûr. C'est Lodovico qui vient de la part du doge; et, voyez! votre femme est avec lui.

Entrent Lodovico, Desdémona et leur suite.

LODOVICO. — Dieu vous garde, digne général!

OTHELLO. — Je le souhaite de tout mon cœur, monsieur.

LODOVICO. — Le doge et les sénateurs de Venise vous saluent. *(Il lui remet une dépêche.)*

OTHELLO. — Je baise l'instrument de leur bon plaisir. *(Il ouvre la dépêche et lit.)*

DESDÉMONA. — Et quoi de nouveau, mon bon cousin Lodovico?

IAGO, *à Lodovico.* — Je suis bien content de vous voir, signor. Soyez le bienvenu à Chypre.

LODOVICO. — Merci! Comment va le lieutenant Cassio?

Digitized by Google

IAGO. — Il vit, monsieur.

DESDÉMONA. — Cousin, il est survenu entre lui et monseigneur une désagréable rupture; mais vous arrangerez tout.

OTHELLO, *d'une voix sourde.* — Êtes-vous sûre de cela?

DESDÉMONA, *à Othello.* — Monseigneur?

OTHELLO, *lisant.* — « Ne manquez pas de le faire dès que vous aurez... »

LODOVICO, *à Desdémona.* — Il ne te parlait pas : il est occupé de la dépêche. Est-ce qu'il y a un différend entre ton mari et Cassio?

DESDÉMONA. — Oui, un très malheureux. Je ferais bien des choses afin de les réconcilier, pour l'amour que je porte à Cassio.

OTHELLO. — Feu et soufre!

DESDÉMONA. — Monseigneur?

OTHELLO. — Avez-vous votre raison?

DESDÉMONA, *à Lodovico.* — Quoi! est-ce qu'il est fâché?

LODOVICO. — Il est possible que cette lettre l'agite; car je crois qu'on le rappelle à Venise et que Cassio est désigné pour lui succéder.

DESDÉMONA. — Ma foi! j'en suis bien aise.

OTHELLO. — En vérité?

DESDÉMONA. — Monseigneur?

OTHELLO. — Je suis bien aise, moi, de vous voir en démence.

DESDÉMONA. — Comment, mon doux Othello?

OTHELLO. — Démon! *(Il la frappe.)*

DESDÉMONA. — Je n'ai pas mérité ceci.

LODOVICO. — Monseigneur, voilà une chose qu'on ne croirait pas à Venise, quand même je jurerais l'avoir vue. C'est trop fort. Faites-lui réparation : elle pleure.

OTHELLO. — O démon! démon! Si les pleurs d'une femme pouvaient féconder la terre, chaque larme qu'elle laisse tomber ferait un crocodile! *(A Desdémona.)* Hors de ma vue!

DESDÉMONA, *s'en allant.* — Je ne veux pas rester si je vous offense.

LODOVICO. — Vraiment, voilà une femme obéissante. J'en supplie Votre Seigneurie, rappelez-la.

OTHELLO, *appelant.* — Madame!

DESDÉMONA. — Monseigneur?

OTHELLO, *à Lodovico.* — Que lui voulez-vous, monsieur?

Digitized by Google

LODOVICO. — Qui? moi, monseigneur?

OTHELLO. — Oui; vous avez désiré que je la fisse revenir. Monsieur, elle peut se tourner et se retourner, et aller de l'avant, et se retourner encore; elle peut pleurer, monsieur, pleurer! Et elle est obéissante, comme vous dites, obéissante, très obéissante. *(A Desdémona.)* Continuez vos sanglots! *(A Lodovico.)* Quant à ceci, monsieur... *(A Desdémona.)* Oh! l'émotion bien jouée! *(A Lodovico.)* Je suis rappelé à Venise... *(A Desdémona.)* Allez-vous-en! je vous enverrai chercher tout à l'heure... *(A Lodovico.)* Monsieur, j'obéis à cet ordre, et je vais retourner à Venise. *(A Desdémona.)* Hors d'ici! arrière! *(Desdémona sort.)* Cassio prendra ma place. Mais, monsieur, ce soir, je vous supplie de souper avec moi; vous êtes le bienvenu, monsieur, à Chypre... Boucs et singes[1]! *(Il sort.)*

LODOVICO. — Est-ce là ce noble More dont notre sénat unanime proclame la capacité suprême? Est-ce là cette noble nature que la passion ne pouvait ébranler? cette solide vertu que ni la balle de l'accident ni le trait du hasard ne pouvaient effleurer ni entamer?

IAGO. — Il est bien changé.

LODOVICO. — Sa raison est-elle saine? N'est-il pas en délire?

IAGO. — Il est ce qu'il est. Je ne dois pas murmurer une critique. S'il n'est pas ce qu'il devrait être, plût au ciel qu'il le fût!

LODOVICO. — Quoi! frapper sa femme!

IAGO. — Ma foi! ce n'était pas trop bien. Mais je voudrais être sûr que ce coup doit être le plus rude.

LODOVICO. — Est-ce une habitude chez lui? Ou bien sont-ce ces lettres qui ont agi sur son sang et lui ont inoculé ce défaut?

IAGO. — Hélas! hélas! ce ne serait pas honnête à moi de dire ce que j'ai vu et appris. Vous l'observerez. Ses procédés mêmes le feront assez connaître pour m'épargner

---

1. Othello reprend ici inconsciemment les propres termes d'Iago (III, III) : « aussi pressés que des boucs, aussi ardents que des singes ». Edmund Malone avait déjà souligné l'intérêt dramatique de cette réminiscence d'Othello. Mais elle est surtout révélatrice du bouleversement psychologique subi par le Maure : l'emprise d'Iago sur lui est devenue si forte que son esprit et sa langue même en ont été contaminés, et qu'il finit par lui emprunter son vocabulaire.

Digitized by Google

la peine de parler. Ne le perdez pas de vue seulement, et remarquez comment il se comporte.

LODOVICO. — Je suis fâché de m'être ainsi trompé sur son compte. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

L'appartement de Desdémona.

Entrent OTHELLO *et* ÉMILIA.

OTHELLO. — Vous n'avez rien vu alors?

ÉMILIA. — Ni jamais rien entendu ni jamais rien soupçonné.

OTHELLO. — Si fait. Vous les avez vus ensemble, elle et Cassio.

ÉMILIA. — Mais alors je n'ai rien vu de mal, et pourtant j'entendais chaque syllabe que le moindre souffle échangeait entre eux.

OTHELLO. — Quoi! ils n'ont jamais chuchoté?

ÉMILIA. — Jamais, monseigneur.

OTHELLO. — Ils ne vous ont jamais éloignée?

ÉMILIA. — Jamais.

OTHELLO. — Sous prétexte d'aller chercher son éventail, ses gants, son masque, ou quoi que ce soit?

ÉMILIA. — Jamais, monseigneur.

OTHELLO. — C'est étrange.

ÉMILIA. — Monseigneur, j'oserais parier qu'elle est honnête, et mettre mon âme comme enjeu. Si vous pensez autrement, chassez votre pensée : elle abuse votre cœur. Si quelque misérable vous a mis cela en tête, que le ciel l'en récompense par la malédiction qui frappa le serpent [1]! Car, si elle n'est pas honnête, chaste et fidèle, il n'y a pas de mari heureux : la plus pure des femmes est noire comme la calomnie.

OTHELLO. — Dis-lui de venir ici. Va. *(Émilia sort.)* Elle n'est pas à court de paroles, mais il faudrait être une entremetteuse bien simple pour ne pas savoir en dire autant. C'est une subtile putain, un réceptacle, fermé à clef, de

1. *Genèse*, III, 14.

Digitized by Google

secrets infâmes; et pourtant elle se met à genoux, et prie : je l'ai vue, moi!

Rentre Émilia avec Desdémona.

DESDÉMONA. — Monseigneur, quelle est votre volonté?

OTHELLO. — Je vous en prie, poulette, approchez.

DESDÉMONA. — Quel est votre plaisir?

OTHELLO. — Laissez-moi voir vos yeux; regardez-moi en face.

DESDÉMONA. — Quelle est cette horrible fantaisie?

OTHELLO, *à Émilia.* — A vos fonctions, dame! Laissez seuls ceux qui veulent procréer, et fermez la porte! Toussez et criez *hem!* si quelqu'un vient. Votre métier! votre métier[1]! Allons! dépêchez-vous. *(Émilia sort.)*

DESDÉMONA, *tombant à genoux.* — Je vous le demande à genoux, que signifie votre langage? J'entends une furie dans vos paroles, mais non les paroles.

OTHELLO. — Eh bien! qu'es-tu?

DESDÉMONA. — Votre femme, monseigneur, votre fidèle et loyale femme.

OTHELLO. — Allons! jure cela, damne-toi! de peur que, te croyant du ciel, les démons eux-mêmes craignent de te saisir. Donc damne-toi doublement : jure que tu es honnête!

DESDÉMONA. — Le ciel le sait vraiment.

OTHELLO. — Le ciel sait vraiment que tu es fausse comme l'enfer!

DESDÉMONA. — Envers qui, monseigneur? envers qui? Comment suis-je fausse?

OTHELLO. — Ah! Desdémona! arrière! arrière! arrière! *(Il sanglote.)*

DESDÉMONA. — Hélas! jour accablant!... Pourquoi pleurez-vous? Suis-je la cause de ces larmes monseigneur? Si par hasard vous soupçonnez mon père d'être l'instrument de votre rappel, ne faites pas tomber votre blâme sur moi. Si vous avez perdu son affection, eh, moi aussi, je l'ai perdue!

OTHELLO. — Le ciel aurait voulu m'éprouver par des revers, il aurait fait pleuvoir toutes sortes de maux et d'humiliations sur ma tête nue, il m'aurait plongé dans la misère jusqu'aux lèvres, il m'aurait voué à la captivité, moi et mes

---

1. C'est-à-dire le métier d'entremetteuse.

Digitized by Google

espoirs suprêmes; eh bien! j'aurais trouvé quelque part dans mon âme une goutte de résignation. Mais, hélas! faire de moi le chiffre fixe que l'heure du mépris désigne de son aiguille lentement mobile[1]! Pourtant j'aurais pu supporter cela encore, bien, très bien! Mais le lieu choisi dont j'avais fait le grenier de mon cœur, et d'où je dois tirer la vie, sous peine de la perdre! mais la fontaine d'où ma source doit couler pour ne pas se tarir! en être dépossédé, ou ne pouvoir la garder que comme une citerne où des crapauds hideux s'accouplent et pullulent!... Oh! change de couleur à cette idée, Patience, jeune chérubin aux lèvres roses, et prends un visage sinistre comme l'enfer!

DESDÉMONA. — J'espère que mon noble maître m'estime vertueuse.

OTHELLO. — Oh! oui, autant qu'à la boucherie ces mouches d'été qui engendrent dans un bourdonnement!... O fleur sauvage, si adorablement belle et dont le parfum si suave enivre douloureusement les sens!... je voudrais que tu ne fusses jamais née!

DESDÉMONA. — Hélas! quel péché ai-je commis à mon insu?

OTHELLO. — Quoi! cette page si blanche, ce livre si beau, étaient-ils faits pour la plus infâme inscription? Ce que tu as commis! ce que tu as commis, ô fille publique! si je le disais seulement, mes joues deviendraient des forges qui brûleraient toute pudeur jusqu'à la cendre! Ce que tu as commis! Le ciel se bouche le nez et la lune se voile à tes actions; la lascive rafale qui baise tout ce qu'elle rencontre s'engouffre dans les profondeurs de la terre pour ne pas les entendre... Ce que tu as commis!... Impudente prostituée!

DESDÉMONA. — Par le ciel! vous me faites outrage.

OTHELLO. — Est-ce que vous n'êtes pas une prostituée?

DESDÉMONA. — Non! aussi vrai que je suis une chrétienne. Si préserver pour mon mari ce vase pur de tout contact illégitime n'est pas l'acte d'une prostituée, je n'en suis pas une.

---

1. Ces deux vers et demi ont été fort discutés. Le quarto donne *slow unmoving fingers*, le Folio *slow and moving*. Certains y voient l'image de l'horloge; *figure* serait le chiffre de l'heure et *finger* l'aiguille. C'est ce que le traducteur comprend. Pour d'autres critiques, il s'agit d'un homme au pilori, que chacun montre du doigt avec mépris.

Digitized by Google

OTHELLO. — Quoi! vous n'êtes pas une putain?
DESDÉMONA. — Non! aussi vrai que je serai sauvée.
OTHELLO. — Est-il possible?
DESDÉMONA. — Oh! que le ciel ait pitié de nous!
OTHELLO. — J'implore votre pardon alors. Je vous prenais pour cette rusée putain de Venise qui a épousé Othello.

Rentre Émilia.

(A Émilia.) Vous, dame, vous qui avez l'office opposé à celui de saint Pierre et qui gardez la porte de l'enfer!... Vous! vous! oui, vous! Nous avons fini. Voici de l'argent pour vos peines. Je vous en prie, tournez la clef et gardez-nous le secret. *(Il sort.)*
ÉMILIA. — Hélas! qu'a donc dans l'esprit ce gentilhomme? Comment êtes-vous, madame? Comment êtes-vous, ma bonne maîtresse?
DESDÉMONA. — A moitié assoupie, je crois.
ÉMILIA. — Bonne madame, qu'a donc monseigneur?
DESDÉMONA. — Qui?
ÉMILIA. — Eh bien! monseigneur, madame.
DESDÉMONA. — Qui est-ce ton seigneur?
ÉMILIA. — Celui qui est le vôtre, chère maîtresse.
DESDÉMONA. — Je n'en ai pas... Ne me parle pas, Émilia. Je ne puis pleurer, et je n'ai pas d'autre réponse que celle qui fondrait en eau... Je t'en prie! cette nuit, mets à mon lit mes draps de noce, n'oublie pas... et fais venir ton mari ici.
ÉMILIA. — Voilà bien du changement, en vérité. *(Elle sort.)*
DESDÉMONA. — Il était juste que je fusse traitée ainsi, très juste. Comment me suis-je conduite de façon à lui inspirer le plus petit soupçon d'un si grand crime?

Émilia rentre avec Iago.

IAGO. — Quel est votre bon plaisir, madame? Qu'avez-vous?
DESDÉMONA. — Je ne puis le dire, car ceux qui élèvent de petits enfants le font par des moyens doux et des tâches faciles... Il aurait bien dû me gronder ainsi; car, ma foi! je suis une enfant quand on me gronde.
IAGO. — Qu'y a-t-il, madame?
ÉMILIA. — Hélas, Iago! monseigneur l'a traitée de...

Digitized by Google

putain. Il a déversé sur elle tant d'outrages et de termes accablants qu'un cœur honnête ne peut les supporter.

DESDÉMONA. — Suis-je donc... ce nom-là, Iago?

IAGO. — Quel nom, belle dame?

DESDÉMONA. — Le nom qu'elle répète et que mon mari dit que je suis.

ÉMILIA. — Il l'a appelée putain! Un mendiant, dans son ivresse, n'appliquerait pas de pareils termes à sa caillette.

IAGO. — Pourquoi a-t-il fait cela?

DESDÉMONA, *sanglotant*. — Je ne sais pas... Je suis sûre que je ne suis pas ce qu'il dit.

IAGO. — Ne pleurez pas! ne pleurez pas! Hélas! quel jour!

ÉMILIA. — N'a-t-elle renoncé à tant de nobles alliances, à son père, à son pays et à ses amis que pour être appelée putain? N'y a-t-il pas là de quoi pleurer?

DESDÉMONA. — Telle est ma misérable destinée!

IAGO. — Malheur à lui pour cela! D'où lui vient cet accès?

DESDÉMONA. — Ah! le ciel le sait.

ÉMILIA. — Je veux être pendue si quelque éternel coquin, quelque scélérat affairé et insinuant, quelque maroufle flagorneur et fourbe n'a pas, pour obtenir quelque emploi, imaginé cette calomnie. Je veux être pendue si cela n'est pas.

IAGO. — Fi! il n'existe pas un pareil homme. C'est impossible.

DESDÉMONA. — S'il en existe un pareil, que le ciel lui pardonne!

ÉMILIA, *avec véhémence*. — Que la potence l'absolve, et que l'enfer lui ronge les os! Pourquoi monseigneur la traiterait-il ainsi? Quel visiteur assidu reçoit-elle? En quel lieu? à quel moment?... Quelle apparence? quelle vraisemblance?... Le More est abusé par quelque affreux manant, par quelque grossier manant, par quelque drôle immonde!... O ciel, que ne dénonces-tu de tels misérables! Que ne mets-tu dans toute main honnête un fouet pour chasser l'infâme, tout nu, à travers le monde, de l'orient à l'occident!

IAGO, *à Émilia*. — Que les passants ne vous entendent pas!

ÉMILIA. — Oh! malédiction sur cet homme! C'était quelque écuyer de même ordre qui vous avait mis l'esprit à l'envers et vous avait fait suspecter quelque chose entre le More et moi.

Digitized by Google

IAGO. — Vous êtes une folle, allez!

DESDÉMONA. — O bon Iago, que ferai-je pour regagner mon mari? Mon bon ami, va le chercher; car, par la lumière du ciel! je ne sais comment je l'ai perdu... Me voici à genoux: si jamais ma volonté a péché contre son amour soit par parole, soit par pensée, soit par action positive; si jamais mon regard, mon oreille, aucun de mes sens a été charmé par quelque autre apparition que lui; si je cesse à présent, si j'ai jamais cessé, si (m'eût-il jetée dans les misères du divorce) je cesse jamais de l'aimer tendrement, que la consolation se détourne de moi!... L'injustice peut beaucoup, et son injustice peut détruire ma vie, mais jamais elle n'altérera mon amour. Je ne peux pas dire... putain! Cela me fait horreur, rien que de prononcer le mot; quant à faire l'acte qui me mériterait ce surnom, non, la masse des vanités de ce monde ne m'y déciderait pas.

IAGO. — Je vous en prie, calmez-vous... Ce n'est qu'une boutade. Des affaires d'État l'irritent, et c'est à vous qu'il s'en prend.

DESDÉMONA. — Oh! si ce n'était que cela!

IAGO. — Ce n'est que cela, je vous assure. *(Fanfares.)* Écoutez! Ces instruments sonnent l'heure du souper, et les nobles messagers de Venise y assistent. Rentrez et ne pleurez plus. Tout ira bien. *(Sortent Desdémona et Émilia.)*

Entre Roderigo.

IAGO. — Comment va, Roderigo?

RODERIGO. — Je ne trouve pas que tu agisses loyalement envers moi.

IAGO. — Qu'ai-je fait de déloyal?

RODERIGO. — Chaque jour tu m'éconduis avec un nouveau prétexte, Iago; et, je m'en aperçois maintenant, tu éloignes de moi toutes les chances, loin de me fournir la moindre occasion d'espoir; en vérité, je ne le supporterai pas plus longtemps; et même je ne suis plus disposé à tolérer paisiblement ce que j'ai eu la bêtise de souffrir jusqu'ici.

IAGO. — Voulez-vous m'écouter, Roderigo?

RODERIGO. — Ma foi! je vous ai trop écouté; car vos paroles et vos actions n'ont entre elles aucune parenté.

IAGO. — Vous m'accusez bien injustement.

RODERIGO. — De rien qui ne soit vrai. J'ai épuisé toutes mes ressources. Les bijoux que vous avez eus de moi pour les offrir à Desdémona auraient à demi corrompu une ves-

Digitized by Google

tale. Vous m'avez dit qu'elle les avait reçus, et vous m'avez rapporté le consolant espoir d'une faveur et d'une récompense prochaine; mais je ne vois rien encore.

IAGO. — Bien, continuez! Fort bien!

RODERIGO. — Fort bien! continuez!... Je ne puis continuer, l'homme! et ce n'est pas fort bien. Par cette main levée! je dis que c'est fort laid, et je commence à trouver que je suis dupe.

IAGO. — Fort bien!

RODERIGO. — Je vous dis que ce n'est pas fort bien. Je me ferai connaître à Desdémona. Si elle me rend mes bijoux, j'abandonne ma poursuite, et je me repens de mes sollicitations illégitimes. Sinon, soyez sûr que je réclamerai de vous satisfaction.

IAGO. — Avez-vous tout dit?

RODERIGO. — Oui, et je n'ai rien dit que je ne sois hautement résolu à faire.

IAGO. — Comment! mais je vois qu'il y a de la fougue en toi; et même, à dater de ce moment, je fonde sur toi une opinion meilleure que jamais. Donne-moi ta main, Roderigo. Tu as pris contre moi un juste déplaisir; mais pourtant je proteste que j'ai agi dans ton affaire avec la plus grande droiture.

RODERIGO. — Il n'y a pas paru.

IAGO. — J'accorde, en vérité, qu'il n'y a pas paru; et ta défiance n'est pas dénuée d'esprit ni de jugement. Mais, Roderigo, si tu as vraiment en toi ce que j'ai de meilleures raisons que jamais de te croire, c'est-à-dire de la résolution du courage et de la valeur, que cette nuit même le montre! Et si, la nuit prochaine, tu ne possèdes pas Desdémona, enlève-moi de ce monde par un guet-apens, et imagine pour ma mort toutes les tortures.

RODERIGO. — Voyons! de quoi s'agit-il? Est-ce dans les limites de la raison et du possible?

IAGO. — Seigneur, il est arrivé des ordres exprès de Venise pour mettre Cassio à la place d'Othello.

RODERIGO. — Vraiment? Alors, Othello et Desdémona retournent à Venise.

IAGO. — Oh! non. Il va en Mauritanie, et il emmène avec lui la belle Desdémona, à moins que son séjour ici ne soit prolongé par quelque accident; or, il ne peut y en avoir de plus décisif que l'éloignement de Cassio.

RODERIGO. — Qu'entendez-vous par son éloignement?

Digitized by Google

IAGO. — Eh bien! le rendre incapable de remplacer Othello : lui faire sauter la cervelle.

RODERIGO. — Et c'est là ce que vous voulez que je fasse?

IAGO. — Oui! si vous osez vous rendre à vous-même service et justice. Il soupe cette nuit avec une drôlesse, et je dois aller le rejoindre : il ne sait rien encore de son honorable promotion. Si vous voulez le guetter à sa sortie de la maison (je ferai en sorte qu'elle ait lieu entre minuit et une heure), vous pourrez l'assaillir à votre aise; je serai tout près pour seconder votre attaque, et il tombera entre nous deux... Allons! ne restez pas ébahi, mais marchez avec moi. Je vous montrerai si bien la nécessité de sa mort que vous vous croirez tenu de la hâter. Il est maintenant tout à fait l'heure de souper, et la nuit s'avance rapidement. A l'œuvre!

RODERIGO. — Je veux entendre de nouvelles raisons pour me décider.

IAGO. — Vous serez satisfait. *(Ils sortent.)*

SCÈNE III

Une chambre dans le château.

Entrent OTHELLO, LODOVICO, DESDÉMONA, ÉMILIA *et leur suite.*

LODOVICO. — Je vous en supplie, monsieur, ne vous dérangez pas davantage.

OTHELLO. — Oh! pardonnez-moi; cela me fera du bien de marcher.

LODOVICO. — Madame, bonne nuit! je remercie humblement Votre Grâce.

DESDÉMONA. — Votre Honneur est le très bienvenu.

OTHELLO. — Marchons-nous, monsieur?... Ah! Desdémona!

DESDÉMONA. — Monseigneur?

OTHELLO. — Mettez-vous au lit tout de suite. Je serai de retour immédiatement. Congédiez votre suivante... Vous entendez bien?

DESDÉMONA. — Oui, monseigneur. *(Sortent Othello, Lodovico et la suite.)*

Digitized by Google

ÉMILIA. — Comment cela va-t-il à présent? Il a l'air plus doux que tantôt.

DESDÉMONA. — Il dit qu'il va revenir sur-le-champ. Il m'a commandé de me mettre au lit et de vous congédier.

ÉMILIA. — Me congédier!

DESDÉMONA. — C'est son ordre. Ainsi, ma bonne Émilia, donne-moi mes vêtements de nuit, et adieu! N'allons pas lui déplaire à présent.

ÉMILIA. — Je voudrais que vous ne l'eussiez jamais vu.

DESDÉMONA. — Je ne le voudrais pas, moi! Mon amour est si partial pour lui, que même sa rigueur, ses brusqueries et ses colères... dégrafe-moi, je te prie... ont de la grâce et du charme à mes yeux.

ÉMILIA. — J'ai mis au lit les draps que vous m'avez dits.

DESDÉMONA. — Rien n'y fait, ma foi!... Têtes folles que nous sommes!... Si je meurs avant toi, je t'en prie, ensevelis-moi dans un de ces draps.

ÉMILIA. — Allons, allons! vous babillez.

DESDÉMONA. — Ma mère avait une servante, appelée Barbarie, qui était amoureuse; celui qu'elle aimait devint capricieux et l'abandonna. Elle avait une chanson du *Saule;* c'était une vieille chose, mais qui exprimait bien sa situation; et elle mourut en la chantant. Ce soir, ce chant-là ne peut pas me sortir de l'esprit; j'ai grand-peine à m'empêcher d'incliner la tête de côté et de la chanter, comme la pauvre Barbarie... Je t'en prie, dépêche-toi.

ÉMILIA. — Irai-je chercher votre robe de nuit?

DESDÉMONA. — Non! dégrafe-moi ici... Ce Lodovico est un homme distingué.

ÉMILIA. — Un très bel homme.

DESDÉMONA. — Il parle bien.

ÉMILIA. — Je connais une dame, à Venise, qui serait allée pieds nus en Palestine pour un attouchement de sa lèvre inférieure.

DESDÉMONA, *chantant*[1].

La pauvre âme assise soupirait près d'un sycomore...
Chantez tous le saule vert!
Sa main sur sa poitrine, sa tête sur ses genoux.

1. Les paroles de cette chanson ne se trouvent pas dans le quarto de 1622; le Folio, l'année suivante, les donne. Elles ne sont pas de Shakespeare, mais le choix de cette vieille « ballade » mélancolique et touchante est vraisemblablement de lui. On l'a retrouvée au com-

Digitized by Google

Chantez le saule, le saule, le saule!
Les frais ruisseaux coulaient près d'elle et murmuraient ses
Chantez le saule, le saule, le saule! [*plaintes.*
En tombant, ses larmes amères amollissaient les pierres.

(Donnant quelque objet de toilette à Émilia.) Mets ceci de côté.

Chantez le saule, le saule, le saule!

Je t'en prie, hâte-toi. Il va rentrer.

Chantez tous le saule vert dont je ferai ma guirlande!
Que personne ne le blâme! J'approuve son dédain...

Non, ce n'est pas là ce qui vient après... Écoute! Qui est-ce qui frappe?

ÉMILIA. — C'est le vent.

DESDÉMONA.

J'appelais mon amour, amour trompeur! Mais, lui, que me répon-
Chantez le saule, le saule, le saule! [*dait-il?*
Si je courtise d'autres femmes, couchez avec d'autres hommes!

Allons, va-t'en! bonne nuit! Mes yeux me démangent; est-ce un présage de larmes?

ÉMILIA. — Cela ne signifie rien.

DESDÉMONA. — Je l'ai entendu dire ainsi... Oh! ces hommes! ces hommes!... Penses-tu, en conscience, dis-moi, Émilia, qu'il y a des femmes qui trompent leurs maris d'une si grossière façon?

ÉMILIA. — Il y en a, sans nul doute.

DESDÉMONA. — Ferais-tu une action pareille pour le monde entier?

ÉMILIA. — Voyons! ne la feriez-vous pas?

DESDÉMONA. — Non! par cette lumière céleste!

ÉMILIA. — Ni moi non plus, par cette lumière céleste : je la ferais aussi bien dans l'obscurité!

DESDÉMONA. — Ferais-tu une action pareille pour le monde entier?

ÉMILIA. — Le monde est chose considérable; c'est un grand prix pour un petit péché.

DESDÉMONA. — Ma foi! je crois que tu ne la ferais pas.

---

plet, musique, paroles et accompagnement de luth, dans un manuscrit datant des environs de 1600. (Voir *la Musique de scène de la troupe de Shakespeare,* Édit. du C. N. R. S., 1959.)

Digitized by Google

ÉMILIA. — Ma foi! je crois que je la ferais, quitte à la défaire quand je l'aurais faite. Pardieu! je ne ferais pas une pareille chose pour une bague double[1], pour quelques mesures de linon, pour des robes, des jupons, des chapeaux ni autre menue parure, mais pour le monde entier!... Voyons! qui ne ferait pas son mari cocu pour le faire monarque? Je risquerais le purgatoire pour ça.

DESDÉMONA. — Que je sois maudite, si je fais une pareille faute pour le monde entier!

ÉMILIA. — Bah! la faute n'est faute que dans ce monde. Or, si vous aviez le monde pour la peine, la faute n'existerait que dans votre propre monde et vous pourriez vite l'ériger en mérite.

DESDÉMONA. — Moi je ne crois pas qu'il y ait des femmes pareilles.

ÉMILIA. — Si fait, une douzaine! et plus encore, et tout autant qu'en pourrait tenir le monde servant d'enjeu. Mais je pense que c'est la faute de leurs maris si les femmes succombent. S'il arrive à ceux-ci de négliger leurs devoirs et de verser nos trésors dans quelque giron étranger, ou d'éclater en maussades jalousies et de nous soumettre à la contrainte, ou encore de nous frapper ou de réduire par dépit notre budget accoutumé, eh bien! nous ne sommes pas sans fiel; et, quelque vertu que nous ayons, nous avons de la rancune. Que les maris le sachent! leurs femmes ont des sens comme eux; elles voient, elles sentent, elles ont un palais pour le doux comme pour l'aigre, ainsi que les maris. Qu'est-ce donc qui les fait agir quand ils nous changent pour d'autres? Est-ce le plaisir? Je le crois. Est-ce l'entraînement de la passion? Je le crois aussi. Est-ce l'erreur de la faiblesse? Oui encore. Eh bien! n'avons-nous pas des passions, des goûts de plaisir et des faiblesses, tout comme les hommes? Alors qu'ils nous traitent bien! Autrement, qu'ils sachent que leurs torts envers nous autorisent nos torts envers eux!

DESDÉMONA. — Bonne nuit, bonne nuit! Que le ciel m'inspire l'habitude, non de tirer le mal du mal, mais de faire servir le mal au mieux! *(Elles sortent.)*

---

1. « Une double bague était formée de deux anneaux s'emboîtant l'un dans l'autre. En général, sur la face intérieure de chacun de ces anneaux, étaient gravés les noms des deux amants. » *(Note de F.-V. Hugo.)*

Digitized by Google

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Une rue aux abords de la maison de Bianca.
Il fait nuit noire.

Entrent IAGO *et* RODERIGO.

IAGO. — Ici! Tiens-toi derrière ce pan de mur, il va venir à l'instant. Porte ta bonne rapière nue, et frappe au but. Vite! vite! Ne crains rien. Je serai à ton coude. Ceci nous sauve ou nous perd. Pense à cela, et fixe très fermement ta résolution.

RODERIGO. — Tiens-toi à portée : je puis manquer le coup.

IAGO. — Ici même, à ta portée... Hardi! et à ton poste! *(Il se retire à une petite distance.)*

RODERIGO. — Je n'ai pas une grande ferveur pour l'action, et cependant il m'a donné des raisons satisfaisantes. Ce n'est qu'un homme de moins! En avant, mon épée! il est mort. *(Il se met en place et tire son épée.)*

IAGO, *à part.* — J'ai frotté ce jeune ulcère presque au vif, et le voilà qui s'irrite. Maintenant, qu'il tue Cassio, ou que Cassio le tue, ou qu'ils se tuent l'un l'autre, tout est profit pour moi. Si Roderigo vit, il me somme de lui restituer tout l'or et tous les bijoux que je lui ai escamotés comme cadeaux à Desdémona; c'est ce qui ne doit pas être. Si Cassio survit, il a dans sa vie une beauté quotidienne qui me rend laid... Et puis, le More pourrait me dénoncer à lui; je vois là pour moi un grand péril. Non, il faut qu'il meure!... Mais voici que je l'entends venir.

Entre Cassio.

RODERIGO. — Je reconnais son pas. C'est lui! Misérable! tu es mort! *(Il s'élance de son poste et porte une botte à Cassio.)*

CASSIO, *dégainant.* — Ce coup m'aurait été fatal, en effet si ma cotte n'eût été meilleure que tu ne le pensais; je veux éprouver la tienne. *(Il frappe Roderigo.)*

RODERIGO *tombant.* — Oh! je suis tué! *(Iago s'élance de son poste, atteint Cassio par-derrière à la jambe, et s'enfuit.)*

Digitized by Google

CASSIO. — Je suis estropié pour toujours! Du secours! holà! Au meurtre! au meurtre! *(Il tombe.)*

Othello apparaît au fond du théâtre.

OTHELLO. — La voix de Cassio! Iago tient sa parole.
RODERIGO. — Oh! scélérat que je suis!
OTHELLO. — Oui c'est bien vrai!
CASSIO. — Oh! du secours! holà! De la lumière! un chirurgien!
OTHELLO. — C'est bien lui!... O brave Iago, cœur honnête et juste qui ressens si noblement l'outrage fait à ton ami, tu m'apprends mon devoir!... Mignonne, votre bien-aimé est mort, et votre heure maudite approche... Prostituée, j'arrive! Le charme de tes yeux est effacé de mon cœur. Il faut à ton lit, souillé de luxure, la tache de sang de la luxure! *(Il sort.)*

Entrent Lodovico et Gratiano. Ils se tiennent à distance.

CASSIO. — Holà!... Pas une patrouille! pas un passant! Au meurtre! au meurtre!
GRATIANO. — C'est quelque malheur. Ce cri est bien déchirant.
CASSIO. — Oh! du secours!
LODOVICO. — Écoutez!
RODERIGO. — O misérable scélérat!
LODOVICO. — Deux ou trois voix gémissantes! Quelle nuit épaisse! C'est peut-être un piège. Il serait imprudent, croyez-moi, d'accourir aux cris sans avoir du renfort.
RODERIGO. — Personne ne vient! Vais-je donc saigner à mort?

Entre Iago, en vêtement de nuit, une torche à la main.

LODOVICO. — Écoutez!
GRATIANO. — Voici quelqu'un qui vient en chemise avec une lumière et des armes.
IAGO. — Qui est là? D'où partent ces cris : Au meurtre?
LODOVICO, *à Iago.* — Nous ne savons.
IAGO, *à Lodovico.* — Est-ce que vous n'avez pas entendu crier?
CASSIO. — Ici! ici! Au nom du ciel! secourez-moi!
IAGO. — Que se passe-t-il?
GRATIANO, *à Lodovico.* — C'est l'enseigne d'Othello, il me semble.

Digitized by Google

LODOVICO. — Lui-même, en vérité : un bien vaillant compagnon!

IAGO, *se penchant sur Cassio.* — Qui êtes-vous, vous qui criez si douloureusement?

CASSIO. — Iago! Oh! je suis massacré, anéanti par des misérables! Porte-moi secours.

IAGO. — Ah! mon Dieu! lieutenant! quels sont les misérables qui ont fait ceci?

CASSIO. — Je pense que l'un d'eux est à quelques pas, et qu'il ne peut se sauver.

IAGO. — Oh! les misérables traîtres! *(A Lodovico et à Gratiano.)* Qui êtes-vous, là? Approchez et venez au secours.

RODERIGO. — Oh! secourez-moi! ici!

CASSIO. — Voilà l'un d'eux.

IAGO. — Oh! misérable meurtrier! Oh! scélérat! *(Il poignarde Roderigo.)*

RODERIGO. — Oh! damné Iago! Oh! chien inhumain! *(Il meurt.)*

IAGO. — Tuer les gens dans les ténèbres! Où sont tous ces sanglants bandits? Comme la ville est silencieuse! Holà! au meurtre! au meurtre! *(A Lodovico et à Gratiano.)* Qui donc êtes-vous, vous autres? Êtes-vous hommes de bien ou de mal?

LODOVICO. — Jugez-nous à l'épreuve.

IAGO. — Le seigneur Lodovico!

LODOVICO. — Lui-même, monsieur.

IAGO. — J'implore votre indulgence : voici Cassio blessé par des misérables.

GRATIANO. — Cassio?

IAGO, *penché sur Cassio.* — Comment cela va-t-il, frère?

CASSIO. — Ma jambe est coupée en deux.

IAGO. — Oh! à Dieu ne plaise! De la lumière, messieurs! Je vais bander la plaie avec ma chemise.

Des gens portant des torches s'approchent.
Iago bande la blessure de Cassio. Entre Bianca.

BIANCA. — Que se passe-t-il? Ho! qui a crié?

IAGO. — Qui a crié?

BIANCA, *se précipitant vers Cassio.* — O mon cher Cassio! mon bien-aimé Cassio! O Cassio! Cassio! Cassio!

IAGO. — O insigne catin!... Cassio, pouvez-vous soupçonner qui peuvent être ceux qui vous ont ainsi mutilé?

CASSIO. — Non.

Digitized by Google

GRATIANO, *à Cassio.* — Je suis désolé de vous trouver dans cet état : j'étais allé à votre recherche.

IAGO. — Prêtez-moi une jarretière... Bien! Oh! un brancard pour le transporter doucement d'ici.

BIANCA. — Hélas! il s'évanouit!... O Cassio! Cassio! Cassio!

IAGO. — Messieurs, je soupçonne cette créature d'avoir pris part à ce crime... Un peu de patience, mon brave Cassio!... Allons! allons! Éclairez-moi. Voyons! *(S'avançant vers Roderigo.)* Reconnaissons-nous ce visage ou non? Hélas! mon ami, mon cher compatriote! Roderigo!... Non... Si! pour sûr! O ciel! c'est Roderigo!

GRATIANO. — Quoi! Roderigo de Venise?

IAGO. — Lui-même, monsieur. Le connaissiez-vous?

GRATIANO. — Si je le connaissais! Certes.

IAGO. — Le seigneur Gratiano!... J'implore votre bienveillant pardon. Ces sanglantes catastrophes doivent excuser mon manque de forme à votre égard.

GRATIANO. — Je suis content de vous voir.

IAGO. — Comment êtes-vous, Cassio? Oh! un brancard! un brancard!

GRATIANO. — Roderigo!

IAGO. — Lui! lui! c'est bien lui! *(On apporte un brancard.)* Oh! à merveille! le brancard! *(Montrant les porteurs.)* Que ces braves gens l'emportent d'ici avec le plus grand soin! Moi, je vais chercher le chirurgien du général. *(A Bianca, qui sanglote.)* Quant à vous, dame, épargnez-vous toute cette peine. *(A Cassio, montrant Roderigo.)* Celui qui est là gisant, Cassio, était mon ami cher. Quelle querelle y avait-il donc entre vous?

CASSIO. — Nulle au monde. Je ne connais pas l'homme.

IAGO, *à Bianca.* — Eh bien! comme vous êtes pâle! *(Aux porteurs.)* Oh! emportez-le du grand air. *(On emporte Cassio et Roderigo. A Gratiano et à Lodovico.)* Restez, mes bons messieurs... Comme vous êtes pâle, petite dame! *(Montrant Bianca.)* Remarquez-vous l'effarement de son regard? *(A Bianca.)* Si vous êtes déjà si atterrée, nous en saurons davantage tout à l'heure... Observez-la bien; je vous prie, ayez l'œil sur elle. Voyez-vous, messieurs? Le crime parlera toujours, même quand les langues seraient muettes.

Entre Émilia.

ÉMILIA. — Hélas! qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il donc, mon mari?

Digitized by Google

IAGO. — Cassio a été attaqué ici dans les ténèbres par Roderigo et des drôles qui se sont échappés. Il est presque tué, et Roderigo est mort.

ÉMILIA. — Hélas, bon seigneur! Hélas, bon Cassio!

IAGO. — Voilà ce que c'est que de courir les filles... Je t'en prie, Émilia, va demander à Cassio où il a soupé cette nuit. *(A Bianca.)* Quoi! est-ce que cela vous fait trembler?

BIANCA. — Il a soupé chez moi, mais cela ne me fait pas trembler.

IAGO. — Ah! il a soupé chez vous! Je vous somme de venir avec moi.

ÉMILIA. — Infamie! infamie sur toi, prostituée!

BIANCA. — Je ne suis pas une prostituée; j'ai une vie aussi honnête que vous qui m'insultez.

ÉMILIA. — Que moi! Fi! infamie sur toi!

IAGO. — Gracieux seigneurs, allons-nous voir panser le pauvre Cassio? Venez, petite dame, il va falloir nous en conter d'autres. Émilia, courez à la citadelle dire à Monseigneur et à Madame ce qui est arrivé... Partons, je vous prie. *(A part.)* Voici la nuit qui doit faire ma fortune ou ma ruine. *(Tous sortent.)*

SCÈNE II

Une chambre à coucher. Desdémona est au lit, endormie. Près d'elle un flambeau allumé[1].

Entre OTHELLO.

OTHELLO. — C'est la cause, c'est la cause, ô mon âme[2]! Laissez-moi vous la cacher à vous, chastes étoiles! C'est la cause!... Pourtant je ne veux pas faire couler son sang ni faire de cicatrice à cette peau plus blanche que la neige

1. Le quarto a : « Entre Othello portant un flambeau. »

2. Quelle était cette « cause »? Les commentateurs en ont trouvé plusieurs. Cela pourrait être, d'une façon générale, la cause de la vertu, dans le sens juridique du mot. Ou bien simplement la raison justifiante du meurtre qu'il va commettre. Ou encore il s'applique à Desdémone qui est la cause déterminante de cette œuvre de justice. On peut penser que tous ces sens-là sont en même temps dans l'esprit

Digitized by Google

et aussi lisse que l'albâtre monumental. *(Il dépose son épée.)* Pourtant il faut qu'elle meure; autrement, elle en trahirait d'autres. *(Montrant le flambeau.)* Éteignons d'abord cette lumière, et puis... *(Montrant Desdémona.)* éteignons celle-ci. Si je souffle sur toi, ministre de flamme, je puis ressusciter ta clarté première, pour peu que je me ravise... Mais, la tienne une fois éteinte, ô modèle achevé de l'exquise nature, je ne sais pas où est le feu prométhéen qui pourra la rallumer! Quand j'aurai cueilli cette rose, je ne pourrai plus lui rendre sa sève vitale : il faudra qu'elle se flétrisse! Je veux la respirer sur la tige! *(Il l'embrasse.)* O haleine embaumée qui persuaderait presque à la justice de briser son glaive!... Encore un! encore un! *(Il la couvre de baisers.)* Sois ainsi quand tu seras morte, et je vais te tuer, et je t'aimerai après... Encore un! c'est le dernier! Jamais chose si douce ne fut aussi fatale. Il faut que je pleure, mais ce sont des larmes cruelles. Cette douleur-là tient du ciel, elle châtie qui elle aime... Elle s'éveille!

DESDÉMONA. — Qui est là? Othello?

OTHELLO. — Oui, Desdémona.

DESDÉMONA. — Voulez-vous venir au lit, monseigneur?

OTHELLO. — Avez-vous prié ce soir, Desdémona?

DESDÉMONA. — Oui, monseigneur.

OTHELLO. — Si vous vous souvenez de quelque crime que la grâce du ciel n'ait pas encore absous, implorez-la vite!

DESDÉMONA. — Hélas! monseigneur, que voulez-vous dire par là?

OTHELLO. — Allons! faites et soyez brève. Je vais marcher en attendant. Je ne voudrais pas tuer ton âme sans qu'elle fût préparée. Non! Le ciel m'en préserve! Je ne voudrais pas tuer ton âme.

DESDÉMONA. — Vous parlez de tuer?

OTHELLO. — Oui, j'en parle.

DESDÉMONA. — Alors, que le ciel ait pitié de moi!

OTHELLO. — Amen! de tout mon cœur!

---

d'Othello; la langue de Shakespeare, comme celle de ses contemporains, est fondamentalement ambiguë. (Cf. M. M. Mahood : *Shakespeare's Word Play*, 1957.) C'est cette multiplicité d'échos et d'harmoniques simultanément perceptibles qui fait la richesse, et aussi l'obscurité, de son vocabulaire.

Digitized by Google

DESDÉMONA. — Si vous parlez ainsi j'espère que vous ne me tuerez pas.

OTHELLO. — Humph!

DESDÉMONA. — Et pourtant j'ai peur de vous; car vous êtes fatal quand vos yeux roulent ainsi. Pourquoi aurais-je peur? Je l'ignore puisque j'ignore ma faute; cependant je sens que j'ai peur.

OTHELLO. — Pense à tes péchés.

DESDÉMONA. — Ce sont les tendresses que j'ai pour vous.

OTHELLO. — Oui! et c'est pour cela que tu meurs.

DESDÉMONA. — C'est une mort contre nature que celle qui tue pour crime d'amour. Hélas! pourquoi rongez-vous ainsi votre lèvre inférieure? Quelque passion sanglante agite tout votre être. Ce sont de mauvais présages; mais pourtant j'espère, j'espère que ce n'est pas moi qu'ils menacent.

OTHELLO. — Paix! et soyez calme.

DESDÉMONA. — J'obéis. Mais de quoi s'agit-il?

OTHELLO. — Ce mouchoir que j'aimais tant et que je t'avais donné, tu l'as donné à Cassio.

DESDÉMONA. — Non, sur ma vie et sur mon âme! Faites venir l'homme et interrogez-le.

OTHELLO. — Chère âme prends garde, prends garde au parjure : tu es sur ton lit de mort.

DESDÉMONA. — Oui, mais pas pour y mourir encore!

OTHELLO. — Si! immédiatement! Donc confesse franchement ton crime; car tu aurais beau en nier sous serment tous les chefs, tu n'écarterais pas, tu n'étoufferais pas la forte conviction dont je gémis. Tu vas mourir.

DESDÉMONA. — Alors, que le Seigneur ait pitié de moi!

OTHELLO. — Amen! encore une fois.

DESDÉMONA. — Et vous aussi, ayez pitié! Jamais je ne vous ai offensé de ma vie. Jamais je n'ai aimé Cassio que de cette ordinaire affection à laquelle le ciel m'autorisait. Jamais je ne lui ai donné de gage.

OTHELLO. — Par le ciel! j'ai vu mon mouchoir à sa main. O femme parjure, tu pétrifies mon cœur, en voulant me faire voir dans l'action que j'ai résolue un meurtre, et non plus un sacrifice! J'ai vu le mouchoir!

DESDÉMONA. — Alors, c'est qu'il l'a trouvé. Je ne le lui ai jamais donné. Faites-le venir, et qu'il avoue la vérité!

OTHELLO. — Il a avoué.

DESDÉMONA. — Quoi, monseigneur?

OTHELLO. — Qu'il t'avait eue.

Digitized by Google

DESDÉMONA. — Quoi! illégitimement?

OTHELLO. — Oui.

DESDÉMONA. — Il ne le répétera pas.

OTHELLO. — Non! sa bouche est close; l'honnête Iago y a mis bon ordre.

DESDÉMONA. — Oh! ma frayeur devine! Quoi! il est mort!

OTHELLO. — Quand il aurait eu autant de vies que de cheveux, ma grande vengeance aurait eu de la rancune pour elles toutes.

DESDÉMONA. — Hélas! il est trahi, et je suis perdue!

OTHELLO. — Fi donc, prostituée! tu pleures pour lui devant ma face!

DESDÉMONA. — Oh! bannissez-moi, monseigneur, mais ne me tuez pas.

OTHELLO. — A bas, prostituée!

DESDÉMONA. — Tuez-moi demain! Laissez-moi vivre cette nuit!

OTHELLO. — Non! Si vous vous débattez...

DESDÉMONA. — Rien qu'une demi-heure!

OTHELLO. — A l'exécution pas de sursis!

DESDÉMONA. — Rien que le temps de dire une prière!

OTHELLO. — Il est trop tard! *(Il l'étouffe.)*

ÉMILIA, *dans l'intérieur du théâtre.* — Monseigneur! monseigneur! Holà! monseigneur! monseigneur!

OTHELLO. — Quel est ce bruit?... Pas morte! pas encore tout à fait morte! Tout cruel que je suis, je ne suis pas sans pitié : je ne voudrais pas prolonger ton supplice! Ainsi! ainsi! *(Il l'achève.)*

ÉMILIA, *de l'intérieur.* — Holà! Monseigneur! monseigneur!

OTHELLO. — Qui est là?

ÉMILIA. — Oh! mon bon seigneur, je voudrais vous dire un mot.

OTHELLO. — Oui... C'est Émilia... Tout à l'heure! Elle est morte... Il est probable qu'elle vient me parler de la mort de Cassio; le bruit a été grand[1]... Ah! plus un mouvement! Calme comme la tombe... Est-il bon que je la laisse entrer? Je crois qu'elle remue encore... Non!... Que faire? Si elle entre, elle voudra sûrement parler à ma

---

1. *The noise was high.* C'est la leçon du Folio. Le quarto dit : *here*, le bruit venait d'ici. Les éditeurs se partagent entre les deux versions.

Digitized by Google

femme... Ma femme! ma femme! Quelle femme? Je n'ai pas de femme. Oh! insupportable idée! Oh! heure accablante! Il me semble qu'il devrait y avoir à présent une immense éclipse du soleil et de la lune, et que le globe épouvanté devrait s'entrouvrir à ce bouleversement.

ÉMILIA, *de l'intérieur.* — Je vous en conjure, laissez-moi vous parler, oh! mon bon seigneur!

OTHELLO. — Je t'avais oubliée. Allons! entre, Émilia. *(Il va à la porte, puis se ravise et revient précipitamment vers le lit, dont il ferme les rideaux*[1].*)* Doucement!... Tout à l'heure! Tirons les rideaux... Où es-tu? Que me veux-tu à présent? *(Il ouvre la porte.)*

Entre Émilia.

ÉMILIA. — Oh! mon bon seigneur il y a un meurtre affreux commis là-bas.

OTHELLO. — Quoi! à l'instant?

ÉMILIA. — A l'instant même, monseigneur!

OTHELLO. — C'est la conséquence de l'aberration de la lune : elle approche de la terre plus près que de coutume, et elle rend fous les hommes.

ÉMILIA. — Monseigneur, Cassio a tué un jeune Vénitien nommé Roderigo.

OTHELLO. — Roderigo tué! Et Cassio tué!

ÉMILIA. — Non, Cassio n'est pas tué.

OTHELLO. — Cassio n'est pas tué? Alors le meurtre détonne, et l'harmonieuse vengeance est faussée!

DESDÉMONA, *d'une voix expirante*[2]. — O injustement! injustement tuée!

---

1. Aucune indication de ce genre dans les textes originaux, même pas le *unlocks the door* (il ouvre la porte) que, depuis Theobald, tous les éditeurs ont adopté. F.-V. Hugo est très attentif à tous les jeux de scène.

2. Cette mort en deux temps soulève des difficultés au point de vue médical. Si Desdémone meurt par étranglement et asphyxie, son visage doit être congestionné par l'afflux de sang. Mais Othello tout à l'heure, la contemplant avec des yeux horrifiés, s'écriera : « Pâle comme ta chemise! » Beaucoup d'acteurs du XVIIIe siècle achevaient Desdémone au poignard, procédé contredit par la confession que fera Othello à son oncle : « Ces mains viennent de lui ôter le souffle. » Des médecins ont étudié cliniquement les circonstances de ce meurtre pour essayer de justifier Shakespeare. En est-il besoin? Quel spectateur, quel lecteur même, songera à se poser ces questions?

Digitized by Google

ÉMILIA. — Ciel! quel est ce cri?

OTHELLO. — Ce cri! Lequel?

ÉMILIA, *s'élançant vers le lit.* — Horreur!... Hélas! c'était la voix de madame... Au secours! au secours! Holà! au secours!... O madame, parlez encore! Douce Desdémona! ô douce maîtresse, parlez!

DESDÉMONA. — Je meurs innocente!

ÉMILIA. — Mais qui a commis cette action?

DESDÉMONA. — Personne! Moi! moi-même! Adieu! Recommande-moi à mon bon seigneur... Oh! adieu! *(Elle meurt.)*

OTHELLO. — Mais comment aurait-elle été assassinée?

ÉMILIA. — Hélas! qui sait?

OTHELLO. — Vous l'avez entendue le dire elle-même : ce n'est pas moi.

ÉMILIA. — Elle l'a dit : je suis tenue de rapporter la vérité.

OTHELLO. — Elle est allée, la menteuse, dans l'enfer brûlant : c'est moi qui l'ai tuée.

ÉMILIA. — Oh! elle n'en est que plus un ange, et vous n'en êtes qu'un plus noir démon.

OTHELLO. — Elle tournait au dévergondage, et c'était une putain!

ÉMILIA. — Tu la calomnies, et tu es un démon.

OTHELLO. — Elle était trompeuse comme l'onde.

ÉMILIA. — Tu es effréné comme la flamme d'oser dire qu'elle était trompeuse. Oh! elle était d'une loyauté céleste.

OTHELLO. — Cassio l'avait saillie! Demande à ton mari, d'ailleurs. Oh! je serais damné au-dessous de toutes les profondeurs de l'enfer, si je n'étais pas allé, sur le terrain du juste, jusqu'à cette extrémité. Ton mari a su tout cela.

ÉMILIA. — Mon mari?

OTHELLO. — Ton mari.

ÉMILIA. — Qu'elle était infidèle au lit nuptial?

OTHELLO. — Oui, avec Cassio. Si elle avait été fidèle, quand le ciel m'aurait offert un autre univers formé d'une seule topaze massive et pure, je ne l'aurais pas cédée en échange.

ÉMILIA. — Mon mari!

OTHELLO. — Oui, c'est lui qui m'a le premier parlé d'elle... C'est un honnête homme, et il a horreur de la fange qui s'attache aux actions immondes.

ÉMILIA. — Mon mari!

Digitized by Google

OTHELLO. — A quoi bon cette répétition, femme? Je dis ton mari.

ÉMILIA. — O ma maîtresse, la scélératesse a pris pour jouet l'amour. Mon mari a dit qu'elle était infidèle?

OTHELLO. — Lui-même, femme. Je dis ton mari; comprends-tu le mot? Mon ami, ton mari, l'honnête, l'honnête Iago!

ÉMILIA. — S'il a dit cela, puisse son âme pernicieuse pourrir d'un demi-atome chaque jour! Il a menti du fond du cœur. Elle n'était que trop follement éprise de son affreux choix.

OTHELLO, *menaçant*. — Ah!

ÉMILIA. — Fais ce que tu voudras. Ton action n'est pas plus digne du ciel que tu n'étais digne d'elle.

OTHELLO, *la main sur son épée*. — Taisez-vous! cela vaudra mieux!

ÉMILIA. — Tu n'as pas pour faire le mal la moitié de la force que j'ai pour le souffrir. O dupe! ô idiot! aussi ignorant que la crasse! Tu as commis une action... Je ne m'inquiète pas de ton épée... Je te ferai connaître, dussé-je perdre vingt vies!... Au secours! holà! au secours!... Le More a tué ma maîtresse! Au meurtre! au meurtre!

Entrent Montano, Gratiano et Iago.

MONTANO. — Que s'est-il passé? Qu'y a-t-il, général?

ÉMILIA. — Ah! vous voilà, Iago! Il faut que vous ayez bien agi pour que les gens vous jettent leurs meurtres sur les épaules!

GRATIANO. — Que s'est-il passé?

ÉMILIA, *à Iago, montrant Othello*. — Démens ce misérable, si tu es un homme! Il prétend que tu as dit que sa femme le trompait. Je sais bien que tu ne l'as pas dit : tu n'es pas un tel misérable. Parle, car mon cœur déborde.

IAGO. — Je lui ai dit ce que je pensais; et je ne lui ai rien dit qu'il n'ait trouvé lui-même juste et vrai.

ÉMILIA. — Mais lui avez-vous jamais dit qu'elle le trompait?

IAGO. — Oui.

ÉMILIA. — Vous avez dit un mensonge, un odieux, un damné mensonge! Un mensonge, sur mon âme! un infâme mensonge! Elle, le tromper! avec Cassio!... Avez-vous dit avec Cassio?

Digitized by Google

IAGO. — Avec Cassio, dame! Allons! retenez votre langue!

ÉMILIA. — Je ne veux pas retenir ma langue. C'est mon devoir de parler. Ma maîtresse est ici gisante, assassinée dans son lit.

TOUS. — A Dieu ne plaise!

ÉMILIA. — Et ce sont vos rapports qui ont provoqué l'assassinat!

OTHELLO. — Çà! ne vous ébahissez pas, mes maîtres : c'est la vérité.

GRATIANO. — C'est une étrange vérité.

MONTANO. — O monstrueuse action!

ÉMILIA. — Trahison! trahison! trahison!... J'y songe, j'y songe... Je devine! Oh! trahison! trahison!... Je l'ai pensé alors!... Je me tuerai de douleur... Oh! trahison!

IAGO. — Allons! êtes-vous folle? Rentrez à la maison, je vous l'ordonne.

ÉMILIA. — Mes bons messieurs, ne me laissez pas interdire la parole! Il est juste que je lui obéisse, mais pas à présent! Il se peut, Iago, que je ne retourne jamais à la maison.

OTHELLO, *se jetant sur le corps de Desdémona.* — Oh! oh! oh!

ÉMILIA. — Oui, jette-toi là et rugis! Car tu as tué la plus adorable innocente qui ait jamais levé les yeux au ciel.

OTHELLO. — Oh! elle était impure! *(Se relevant.)* Je ne vous reconnaissais pas, mon oncle. Votre nièce est ici gisante. Ces mains viennent en effet de lui ôter le souffle. Je sais que cette action semble horrible et hideuse.

GRATIANO. — Pauvre Desdémona, je suis heureux que ton père ne soit plus! Ton mariage lui a été fatal et une pure douleur a tranché le fil usé de ses jours. S'il vivait encore, ce spectacle l'aurait jeté dans le désespoir; il aurait maudit son bon ange, et il serait tombé parmi les réprouvés.

OTHELLO. — C'est bien malheureux, mais Iago sait qu'elle a mille fois commis avec Cassio l'acte d'impudeur, Cassio l'a avoué. Et elle l'a récompensé de ses tendres labeurs en lui donnant le premier souvenir, le premier gage d'amour qu'elle avait eu de moi; je l'ai vu à la main de Cassio : c'était un mouchoir, antique offrande que ma mère avait reçue de mon père.

ÉMILIA. — O ciel, ô puissances célestes!

IAGO. — Allons! taisez-vous.

Digitized by Google

ÉMILIA. — Le jour se fera! le jour se fera!... Me taire, monsieur? Non! non! Je veux parler, libre comme l'air! Quand le ciel et les hommes et les démons, quand tous, tous, tous crieraient honte sur moi, je parlerai.

IAGO. — Soyez raisonnable, et rentrez.

ÉMILIA. — Je ne veux pas. *(Iago menace sa femme de son épée.)*

GRATIANO. — Fi! votre épée contre une femme!

ÉMILIA. — O More stupide! ce mouchoir dont tu parles, je l'avais trouvé par hasard et donné à mon mari; car, maintes fois, avec une insistance solennelle que ne méritait pas un pareil chiffon, il m'avait suppliée de le voler!

IAGO. — Misérable catin!

ÉMILIA. — Elle l'a donné à Cassio! Non. Hélas! c'est moi qui l'ai trouvé et qui l'ai donné à mon mari!

IAGO. — Carogne, tu mens!

ÉMILIA. — Par le ciel! je ne mens pas. Je ne mens pas, messieurs! *(A Othello.)* O meurtrier idiot! qu'est-ce qu'un fou pareil pouvait faire d'une si noble femme? *(Iago frappe Émilia de son épée, et se sauve.)*

OTHELLO. — N'y a-t-il donc de foudres au ciel que pour tonner? Oh! l'insigne scélérat! *(Pendant qu'Othello parle Montano lui enlève son épée[1].)*

GRATIANO, *montrant Émilia qui chancelle.* — Elle tombe! Pour sûr, il a tué sa femme.

ÉMILIA. — Oui, oui. Oh! mettez-moi à côté de ma maîtresse. *(On la porte sur le lit.)*

GRATIANO. — Il s'est enfui, laissant sa femme assassinée.

MONTANO. — L'infâme scélérat! Prenez cette épée que je viens de retirer au More, et allez garder la porte en dehors; ne le laissez pas sortir, tuez-le plutôt. Moi, je cours après le fuyard, car c'est un misérable damné! *(Montano et Gratiano sortent.)*

OTHELLO. — Je ne suis même plus vaillant. Le premier marmouset venu me prend mon épée! Mais de quel droit l'honneur survivrait-il à l'honnêteté? Que tout finisse à la fois!

ÉMILIA, *d'une voix mourante.* — Que présageait ta chanson, maîtresse?... Écoute! peux-tu m'entendre? Je vais faire comme le cygne et expirer en musique... *Le saule! le saule! le saule!...* More, elle était chaste; elle t'aimait, cruel More!

1. Addition de F.-V. Hugo.

Digitized by Google

Puisse mon âme n'aller à la béatitude que si je dis vrai! En disant ce que je pense, je meurs, je meurs! *(Elle expire.)*

OTHELLO. — J'ai une autre arme dans cette chambre : c'est une épée d'Espagne trempée dans l'eau glacée[1]. Oh! la voici. *(S'avançant vers la porte.)* Mon oncle, il faut que je sorte!

GRATIANO, *du dehors.* — Si tu essayes, il t'en coûtera cher. Tu n'as pas d'arme : il faut te résigner forcément.

OTHELLO. — Regarde-moi donc, et parle-moi; sinon, tout désarmé que je suis, je me jette sur toi.

Rentre Gratiano.

GRATIANO. — Qu'y a-t-il?

OTHELLO. — Regardez! j'ai une arme : jamais meilleure épée n'appuya sur la cuisse d'un soldat. J'ai vu le jour où, avec ce faible bras et cette bonne lame, je me suis fait un chemin à travers des obstacles vingt fois plus puissants que votre résistance. Mais, ô vaine forfanterie! qui peut maîtriser sa destinée? Il n'en est plus ainsi à présent! Ne vous effrayez pas, même en me voyant armé. Voici le terme de mon voyage, en voici le but, voici le point de repère de ma voile épuisée! Vous reculez d'effroi? Crainte superflue! Menacez seulement d'un roseau la poitrine d'Othello, et il reculera... Où donc irait Othello? *(Contemplant Desdémona.)* Ah! quelle mine tu as maintenant, fille de mauvaise étoile! Pâle comme ta chemise! Quand nous nous rencontrerons au jour du jugement, ton apparition précipitera mon âme du ciel, et les démons l'attraperont. Froide! froide, ma fille! froide comme ta chasteté!... O maudit, maudit scélérat!... Fouettez-moi, démons, loin des jouissances de cette vision céleste! Soufflez-moi dans vos ouragans! Rôtissez-moi dans le soufre! Lavez-moi aux torrents profonds de la flamme liquide!... O Desdémona! Desdémona! Morte! morte! Oh! oh! oh!

Entrent Lodovico, Montano, Cassio, porté sur un brancard, puis des officiers conduisant sous escorte Iago prisonnier.

LODOVICO. — Où est ce forcené? où est ce malheureux?

---

1. *The Isebrook's temper* (quarto). Johnson, et beaucoup d'autres, comprennent : *icebrook,* trempé dans un ruisseau glacé. On a vu aussi dans ce mot une corruption de *Ebro* (l'Èbre), ou encore d'*Innsbruck,* qui était, paraît-il, réputée pour la trempe de ses lames d'acier.

Digitized by Google

OTHELLO. — Voici celui qui fut Othello : me voici.

LODOVICO, *cherchant Iago.* — Où est cette vipère? Faites avancer ce scélérat!

OTHELLO, *apercevant Iago.* — Je regarde ses pieds... Mais c'est une fable. Si tu es un diable, je ne puis te tuer. *(Il blesse Iago.)*

LODOVICO. — Arrachez-lui son épée.

IAGO. — Mon sang coule, monsieur; mais je ne suis pas tué!

OTHELLO. — Je n'en suis pas fâché : je souhaite que tu vives; car, à mon sens, c'est un bonheur de mourir.

LODOVICO. — O Othello, toi qui, si bon jadis, es ainsi tombé dans le piège d'un scélérat maudit, que peut-on te dire?

OTHELLO. — Tout! tout! Appelez-moi honorable meurtrier, si vous voulez; car je n'ai rien fait par haine, j'ai fait tout par honneur.

LODOVICO. — Ce misérable a en partie confessé son crime. Étiez-vous d'accord avec lui pour la mort de Cassio?

OTHELLO. — Oui.

CASSIO. — Cher général, je ne vous ai jamais donné sujet de haine.

OTHELLO. — Je le crois, et j'implore votre pardon... Voulez-vous, je vous prie, demander à ce demi-démon pourquoi il m'a ainsi englué corps et âme?

IAGO. — Ne me demandez rien : ce que vous savez, vous le savez. Désormais je ne dis plus une parole.

LODOVICO. — Quoi! pas même pour prier?

GRATIANO. — La torture vous ouvrira les lèvres.

OTHELLO, *à Iago.* — Tu fais bien, après tout.

LODOVICO. — Monsieur, vous allez apprendre ce qui est arrivé; car vous l'ignorez, je pense. Voici une lettre qu'on a trouvée dans la poche de Roderigo assassiné, et en voici une seconde. L'une prouve que Roderigo devait se charger du meurtre de Cassio.

OTHELLO. — O scélérat!

CASSIO. — Abomination païenne!

LODOVICO. — L'autre est une lettre de reproches trouvée aussi dans la poche du mort, que sans doute Roderigo voulait envoyer à ce damné scélérat, mais il paraît que dans l'intervalle Iago est survenu et l'a satisfait[1].

---

1. On a reproché à Shakespeare l'inutilité de ces lettres, qui n'ap-

Digitized by Google

OTHELLO. — O le pernicieux drôle! Comment, Cassio, avez-vous eu ce mouchoir qui était à ma femme?

CASSIO. — Je l'ai trouvé dans ma chambre; et lui-même vient d'avouer à l'instant qu'il l'avait laissé tomber pour le projet spécial qui a réussi selon ses désirs.

OTHELLO. — O fou! fou! fou!

CASSIO. — En outre, dans cette même lettre, Roderigo reproche à Iago de l'avoir poussé à me braver sur la place de garde. Et tout à l'heure encore, quand on le croyait mort depuis longtemps, il a dit qu'Iago l'avait aposté et qu'Iago l'avait frappé.

LODOVICO, *à Othello.* — Vous allez quitter cette chambre et nous suivre. Votre pouvoir, votre commandement vous sont enlevés, et c'est Cassio qui gouverne à Chypre. Quant à ce gueux, s'il est quelque savant supplice qui puisse le torturer en le laissant vivre longtemps, il lui est réservé. *(A Othello.)* Vous, vous resterez prisonnier jusqu'à ce que la nature de votre faute soit connue du sénat de Venise... Allons! qu'on l'emmène!

OTHELLO. — Doucement, vous! Un mot ou deux avant que vous partiez! J'ai rendu à l'État quelques services; on le sait : n'en parlons plus. Je vous en prie, dans vos lettres, quand vous raconterez ces faits lamentables, parlez de moi tel que je suis; n'atténuez rien, mais n'aggravez rien. Alors vous aurez à parler d'un homme qui a aimé sans sagesse, mais qui n'a que trop aimé! d'un homme peu accessible à la jalousie, mais qui, une fois travaillé par elle, a été entraîné jusqu'au bout! d'un homme dont la main, comme celle du Juif immonde[1], a jeté au loin une perle plus riche que toute sa tribu! d'un homme dont les yeux vaincus, quoique inaccoutumés à l'attendrissement, versent des larmes aussi abondamment que les arbres arabes leur gomme salutaire! Racon-

---

prennent pas grand-chose aux spectateurs, ainsi que des commentaires de Lodovico. Mais Harley Granville Barker a fort brillamment montré l'intérêt de ce moment de la scène où l'attention se détourne en partie du protagoniste, et où la tension dramatique, devenue presque insupportable, se relâche un instant pour préparer le paroxysme tragique du suicide d'Othello.

1. Le Folio a en effet *Judean*. Mais le quarto donne *Indian*. F.-V. Hugo, contrairement à son usage pour cette pièce, suit ici le Folio. « Juif » va mieux avec « tribu », « Indien » avec la « perle ». Les éditeurs restent partagés.

Digitized by Google

tez cela, et dites en outre qu'une fois, dans Alep, voyant un Turc, un mécréant en turban, battre un Vénitien et insulter l'État, je saisis ce chien de circoncis à la gorge et le frappai ainsi. *(Il se perce de son épée*[1]*.)*

LODOVICO. — O conclusion sanglante!

GRATIANO. — Toute parole serait perdue.

OTHELLO, *s'affaissant sur Desdémona.* — Je t'ai embrassée avant de te tuer... Il ne me restait plus qu'à me tuer pour mourir sur un baiser! *(Il expire en l'embrassant.)*

CASSIO. — Voilà ce que je craignais, mais je croyais qu'il n'avait pas d'arme; car il était grand de cœur!

LODOVICO, *à Iago.* — O limier de Sparte, plus féroce que l'angoisse, la faim ou la mer, regarde le fardeau tragique de ce lit! Voilà ton œuvre!... Ce spectacle empoisonne la vue : qu'on le voile! *(On tire les rideaux sur le lit.)* Gratiano, gardez la maison, et saisissez-vous des biens du More, car vous en héritez. *(A Cassio.)* A vous, seigneur gouverneur, revient le châtiment de cet infernal scélérat. Décidez l'heure, le lieu, le supplice... Oh! qu'il soit terrible! Quant à moi, je m'embarque à l'instant, et je vais au sénat raconter, le cœur accablé, cette accablante aventure. *(Ils sortent.)*

FIN D'OTHELLO

1. *He stabs himself :* il se poignarde (quarto). Car on lui a enlevé sa seconde épée; mais, comme tout élisabéthain, il devait porter une dague à sa ceinture. — T. S. Eliot a commenté cette dernière tirade d'Othello (1927). Il y voit une condamnation terrible par Shakespeare de la faiblesse humaine, un morceau de *self-dramatisation,* dans lequel Othello, oubliant Desdémone, ne pense plus qu'à lui-même et adopte une attitude « esthétique », sinon histrionique. L'interprétation, pour le lecteur à la raison froide, est valable. Mais le spectateur « bon public », dans l'émotion qui l'étreint, vibrera de pitié pour cet Othello devenu étrangement lucide, et se jugeant, comme avec les yeux d'un autre, sans malédiction ni mépris. Lucide aussi sur un autre plan : car il s'agit pour lui, par cette confession et cette anecdote, de détourner l'attention des assistants captivés pendant que sa main, sous la robe, cherche lentement la dague et la tire...

Digitized by Google

Digitized by Google

LE ROI LEAR

Digitized by Google

Digitized by Google

LE ROI LEAR

Le *problème du texte du* Roi Lear *n'est pas simple. C'est à la date du 26 novembre 1607 qu'on trouve la pièce inscrite sur le* Stationers' Register. *Quelques mois après, elle paraissait en in-quarto, précédée d'un titre fort bavard :* M. William Shakespeare, sa véridique chronique de la vie et de la mort du Roi Lear et de ses trois filles. Avec la vie infortunée d'Edgar, fils et héritier du comte de Gloster, sous le déguisement mélancolique de Tom de Bedlam. Telle qu'elle a été jouée devant Sa Majesté le Roi à Whitehall le soir de la Saint-Étienne pendant les fêtes de Noël, par les serviteurs de Sa Majesté jouant d'ordinaire au théâtre du Globe. A Londres, imprimé pour Nathaniel Butter, et se vend dans sa boutique du Cimetière de Saint-Paul, à l'enseigne du Taureau Pie près de la Porte de Saint-Austin, 1608. *Un second quarto fut publié par William Jaggard en 1619, en même temps que neuf autres pièces de Shakespeare, et portant la date (fausse) de 1608. Les spécialistes de la critique bibliographique ont découvert, entre les douze exemplaires qui subsistent de l'édition princeps, de très nombreuses et très curieuses variantes, qui avaient fait croire aux érudits précédents que trois quartos différents du* Roi Lear *avaient paru en cette même année 1608. Le vrai, c'est que, par une étrange combinaison de scrupules d'éditeurs et de négligences d'imprimeurs, quelque cent cinquante modifications furent apportées au texte en cours de tirage, mais que les « feuilles », corrigées ou non, furent ensuite mélangées et reliées en volumes. Aucun de ces exemplaires n'est donc, en somme, exactement semblable à l'autre. Les éditions savantes de la pièce, lors-*

Digitized by Google

qu'elles se réfèrent à ce premier quarto, doivent faire la distinction entre deux textes théoriques, le corrigé et le non-corrigé. Dans le Folio de 1623, The Tragedie of King Lear *occupe la neuvième place de sa section; elle est divisée en actes et scènes. Mais, par une complication de plus, cette édition diffère en maints endroits du premier quarto. En particulier, elle en supprime près de trois cents lignes, y compris une scène entière (IV,* III). *On dirait que les éditeurs du Folio se sont servis d'un texte de metteur en scène, qui omettrait, entre autres, les passages de moindre intérêt dramatique. Néanmoins, pour les spécialistes d'aujourd'hui (G. I. Duthie, 1949, 1961; Alice Walker, 1953), le Folio présente la version la plus sûre, à condition de la comparer de très près avec celle, ou celles, du quarto.*

Les sources de l'intrigue et de beaucoup de détails sont multiples. L'histoire du vieux roi et de ses filles ingrates se trouve dans les Chroniques *d'Holinshed (1587), dans les récits en vers du* Mirror for Magistrates *(1559; autres éditions 1574 et 1587), dans* la Reine des fées *de Spenser (1590 et 1596), dans l'*Arcadie *de sir Philip Sidney (1590), ailleurs encore. Tantôt Cordélia met fin à ses jours d'un coup de poignard; tantôt* (la Reine des fées) *elle rétablit le roi sur son trône, puis est jetée en prison par les enfants de ses sœurs et se pend de désespoir. Mais il existe une source beaucoup plus précise et immédiate : c'est une* chronicle-play *(à la manière des premières pièces historiques de Shakespeare), inscrite au registre des libraires-éditeurs dès 1594, et publiée en 1605 seulement sous le titre :* la Véritable Chronique du Roi Leir et de ses trois filles Gonorill, Ragan et Cordella, telle qu'elle a été jouée récemment à diverses reprises. *On sait qu'elle a été représentée en effet en 1594 au théâtre de la Rose. Kenneth Muir, dans son édition de la pièce (1952), suggère que Shakespeare a pu y tenir un rôle. Si donc sa propre tragédie date de 1605, comme on le croit généralement, il n'a pas pu l'ignorer. L'auteur en est resté anonyme. Est-ce Lodge? Greene? Peele? Kyd? L'histoire ici finit bien : Leir est rétabli sur son trône et dans ses domaines, et se réconcilie avec Cordélia. Il n'y a pas de scènes sur la lande déserte, pas de morts, pas de folie, et pas de fou. Pour presque tout le reste de sa matière, c'est à d'autres sources ou à d'autres suggestions*

Digitized by Google

que Shakespeare est redevable : l'idée du méchant bâtard et du fils légitime, celle du suicide manqué de Gloucester, celle de la tempête, celle du faux Tom de Bedlam, avec son bric-à-brac de démonologie. Tout bien pesé, la part de l'invention originale est faible.

De la somme de ces éléments empruntés, Shakespeare a fait un drame d'une puissante complexité, où se mêlent la cruauté et la tendresse, le pathétique et l'horreur, où la rhétorique et le lyrisme fusionnent ou s'opposent, où un véritable réalisme d'action et de sentiments est pointillé d'étranges invraisemblances. Si Othello *était presque une œuvre « classique »,* le Roi Lear *est la plus anticlassique des tragédies de Shakespeare. Elle est hétérogène et déroutante. Par certains côtés elle rappelle encore la* chronicle-play *et la « moralité ». A deux ou trois moments grandioses, elle atteint les sommets de l'art sophocléen. Elle baigne dans un paganisme légendaire, mais on y a relevé nombre d'échos bibliques et chrétiens. Ajoutons qu'elle se prête aussi bien à une mise en scène d'atmosphère dont toutes les ressources de la technique moderne, décors, bruitage, éclairages, peuvent faire un spectacle impressionnant, qu'à une présentation théâtrale sévère et nue, où rien ne distraira le spectateur de l'envoûtement du texte. Pour certains lecteurs comme Lamb,* le Roi Lear *était une pièce injouable*[1]. *Cependant on la joue aujourd'hui, et dans sa version d'origine, non plus dans l'adaptation de Nahum Tate (1681) où Cordélia épousait Edgar au dernier acte, et où de grands acteurs se sont illustrés, tels que Garrick, John Kemble ou Kean. En France, reconnaissons-le, on la voit rarement sur nos scènes. Elle fut cependant représentée, en anglais, au théâtre Favart en 1828; en français, chez Antoine en 1904, à l'Odéon en 1932, à Sarah-Bernhardt en 1945, à Salon-de-Provence en juillet 1961. Si elle*

1. « Le *Lear* de Shakespeare ne peut pas être joué (...). La grandeur de *Lear* n'est pas d'une dimension corporelle, mais intellectuelle (...). Il est essentiellement impossible de représenter *Lear* au théâtre. » (Charles Lamb, 1811.) — Les statistiques récentes montrent que c'est de beaucoup la moins jouée des quatre grandes tragédies. Voici, pour la Grande-Bretagne, les chiffres sur une période de dix ans (1950 à 1959) : *Hamlet :* 33 fois; *Othello :* 29 fois; *Macbeth :* 37 fois; *Lear :* 17 fois seulement.

Digitized by Google

pose nécessairement des problèmes de mise en scène, elle n'effraie plus ni l'acteur, ni le producteur, ni le public.

Elle reste pourtant fort discutée, même au pays de Shakespeare. Allardyce Nicoll, le grand historien du théâtre anglais, affirmait qu'elle était « décidément la moins puissante des quatre tragédies » *(1927), cependant que M. R. Ridley, dix ans plus tard, ouvrait son étude du* Roi Lear *avec cette phrase :* « C'est là, de consentement unanime, la plus formidable *(tremendous)* des pièces de Shakespeare. » *Elle est, ajoute-t-il,* « titanesque ». *Inutile de dire que chacun peut, à son jugement, en échafauder toutes les interprétations imaginables. On y a vu* « une pièce chrétienne dans un monde païen » *(*Modern Language Review, *1950), dérivant d'une de ces* « homélies » *préshakespeariennes où les moralités puisaient leurs sujets. Pour Winifred Nowottny (1957), Lear est une personnification de tout un chacun* (Everyman). *Verity, dans son édition des presses de Cambridge, fait sa place à une explication celtique et folklorique, d'après laquelle Lear serait Neptune, Goneril et Régane les vents d'orage, et Cordélia le doux zéphyr. Les trois thèmes constitutifs du drame sont la tempête, l'ingratitude, et le heurt des générations. Catherine Drum (1952) voit dans cette tempête un conflit* « empédocléen » *entre l'amour et la haine, né de l'ingratitude. Edwin Muir (1947) met l'accent sur la révolte des jeunes machiavels contre l'ordre hiérarchique traditionnel; disons, plus schématiquement, celle des fils contre les pères. La tendance est aujourd'hui, semble-t-il, aux interprétations symbolistes (Wilson Knight, 1930). Pris entre deux constatations, celle du réseau de conventions et d'apparences qui déterminent les contours des caractères dramatiques élisabéthains, et celle des invraisemblances que décèle une analyse critique objective dans leur* « psychologie », *les commentateurs cherchent l'essentiel de Shakespeare dans des impalpables, dans des résonances spirituelles, dans des schémas symboliques déchiffrés* « spatialement » *à travers le filigrane, ou considérés* « verticalement » *de très haut. Wilson Knight discerne dans* le Roi Lear « une présence sombre, vague, incrustable, énigmatique; une opacité brumeuse et floue qui plane sur la pièce et interpénètre l'intrigue et l'action »; *et* « cet accompagnement mystérieux de l'histoire du *Roi Lear* fait de ses

Digitized by Google

personnages de vagues symboles de forces universelles »; *La pièce est* « une œuvre de vision philosophique », *où nous avons affaire,* « non à d'anciens Bretons, mais à l'humanité, non à l'Angleterre, mais au monde ». *Cette conception d'un Shakespeare visionnaire a l'avantage certain de conférer une signification intellectuelle à l'impression de poignante terreur devant les aspects absurdes de la vie qui s'en dégage; les incohérences chantées ou parlées du fou, ses balbutiements, ses divagations pleines de sens — lequel? — semblent lui faire pendant trois actes un commentaire* « chorique ». *Elle nous invite à nous dépouiller d'une vision trop myope des personnages, à rejeter les exigences d'une logique née de notre expérience personnelle. Elle peut cependant nous entraîner si loin que nous perdrons le contact avec l'humanité simple, positive, réelle du roi, de Cordélia, d'Edmond, de Gloucester, de Kent. Il est vrai qu'il y a dans cette tragédie l'illustration dramatique d'un combat du bien et du mal, comme dans les vieux mystères ou les moralités. Mais ces transcendances spirituelles n'ont de* « réalité » *qu'autant qu'elles nous concernent, que ce combat est le nôtre comme il est celui du vieux Lear. C'est par la force de son imagination poétique que Shakespeare fait passer en nous ces frissons; mais il les fait naître de l'amitié et de l'amour, de la fidélité et de l'ingratitude, de la cruauté et de la tendresse, de cette malédiction que peuvent être également la solitude et le contact d'autrui : sentiments d'hommes, réalités du cœur, que seule une connaissance profonde et multiple des hommes a permis au poète d'exprimer avec une si poignante efficacité. Il est vrai que le mot* human *ne se trouve pas une seule fois prononcé dans cette tragédie. Il est vrai aussi que Bradley le « psychologue » n'avait pas tout compris. Mais si les commentateurs transcendantalistes parviennent à nous faire saisir quelques-uns des schémas symboliques que dessine l'univers shakespearien, c'est parce que l'histoire navrante de Lear et de ses filles n'est au fond que celle de tant de faits divers, dont les protagonistes sont nos contemporains, nos semblables.*

Digitized by Google

PERSONNAGES

LEAR, roi de la Grande-Bretagne.
LE ROI DE FRANCE.
LE DUC DE BOURGOGNE.
LE DUC DE CORNOUAILLES.
LE DUC D'ALBANY.
LE COMTE DE KENT.
LE COMTE DE GLOUCESTER.
EDGAR, fils de Gloucester.
EDMOND, bâtard de Gloucester.
LE FOU DU ROI LEAR.
OSWALD, intendant de Goneril.
CURAN, courtisan.
UN VIEILLARD, vassal de Gloucester.
UN MÉDECIN.
UN OFFICIER au service d'Edmond.
UN GENTILHOMME attaché à Cordélia.
UN HÉRAUT.

GONERIL,
RÉGANE,
CORDÉLIA,
} filles du roi Lear.

CHEVALIERS, OFFICIERS, MESSAGERS, SOLDATS, GENS DE LA SUITE.

La scène est dans la Grande-Bretagne.

Digitized by Google

LE ROI LEAR

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

La grande salle du palais des rois de Grande-Bretagne.

Entrent KENT, GLOUCESTER *et* EDMOND.

KENT. — Je croyais le roi plus favorable au duc d'Albany qu'au duc de Cornouailles.

GLOUCESTER. — C'est ce qui nous avait toujours semblé; mais à présent, dans le partage du royaume, rien n'indique lequel des ducs il apprécie le plus, car les portions se balancent si également que le scrupule même ne saurait faire un choix entre l'une et l'autre.

KENT, *montrant Edmond.* — N'est-ce pas là votre fils, milord?

GLOUCESTER. — Son éducation, messire, a été à ma charge. J'ai si souvent rougi de le reconnaître que maintenant j'y suis bronzé.

KENT. — Je ne puis concevoir...

GLOUCESTER. — C'est ce que put, messire, la mère de ce jeune gaillard : si bien qu'elle vit son ventre s'arrondir, et que, ma foi! messire, elle eut un fils en son berceau avant d'avoir un mari dans son lit... Flairez-vous la faute?

KENT. — Je ne puis regretter une faute dont le fruit est si beau.

GLOUCESTER. — Mais j'ai aussi, messire, de l'aveu de la loi, un fils quelque peu [1] plus âgé que celui-ci, qui pourtant ne m'est pas plus cher. Bien que ce chenapan soit venu au monde, un peu impudemment, avant d'être appelé, sa

1. *Some year elder :* plus âgé d'environ un an.

Digitized by Google

mère n'en était pas moins belle : il y eut grande liesse à le faire, et il faut bien reconnaître ce fils de putain... Edmond, connaissez-vous ce noble gentilhomme?

EDMOND. — Non, milord.

GLOUCESTER. — Milord de Kent. Saluez-le désormais comme mon honorable ami.

EDMOND, *s'inclinant.* — Mes services à Votre Seigneurie!

KENT. — Je suis tenu de vous aimer, et je demande à vous connaître plus particulièrement.

EDMOND. — Messire, je m'étudierai à mériter cette distinction.

GLOUCESTER. — Il a été neuf ans hors du pays, et il va en partir de nouveau... Le roi vient. *(Fanfares.)*

Entrent Lear, Cornouailles, Albany, Goneril, Régane, Cordélia et les gens du roi[1].

LEAR. — Gloucester, veuillez accompagner les seigneurs de France et de Bourgogne.

GLOUCESTER. — J'obéis, mon suzerain. *(Sortent Gloucester et Edmond.)*

LEAR. — Nous, cependant, nous allons révéler nos plus mystérieuses intentions... Qu'on me donne la carte! *(On déploie une carte devant le roi.)* Sachez que nous avons divisé en trois parts notre royaume, et que c'est notre intention formelle de soustraire notre vieillesse aux soins et aux affaires pour en charger de plus jeunes forces, tandis que nous nous traînerons sans encombre vers la mort... Cornouailles, notre fils, et vous, Albany, notre fils également dévoué, nous avons à cette heure la ferme volonté de régler publiquement la dotation de nos filles, pour prévenir dès à présent tout débat futur. Quant aux princes de France et de Bourgogne, ces grands rivaux qui, pour obtenir l'amour de notre plus jeune fille, ont prolongé à notre cour leur séjour galant, ils obtiendront réponse ici même... Parlez, mes filles : en ce moment où nous voulons renoncer au pouvoir, aux revenus du territoire comme aux soins de l'État, faites-nous savoir qui de vous nous aime le plus, afin que notre libéralité s'exerce le plus largement là où le mérite l'aura le mieux provoquée... Goneril, notre aînée, parle la première.

1. Les deux quartos ajoutent un détail à cette indication d'entrée en scène : Lear est précédé d'un officier portant une couronne.

Digitized by Google

GONERIL. — Moi, sire, je vous aime plus que les mots n'en peuvent donner une idée, plus chèrement que la vue, l'espace et la liberté, de préférence à tout ce qui est précieux, riche ou rare, non moins que la vie avec la grâce, la santé, la beauté et l'honneur, du plus grand amour qu'enfant ait jamais ressenti ou père inspiré, d'un amour qui rend le souffle misérable et la voix impuissante; je vous aime au-delà de toute mesure.

CORDÉLIA, *à part.* — Que pourra faire Cordélia? Aimer, et se taire.

LEAR, *le doigt sur la carte.* — Tu vois, de cette ligne à celle-ci, tout ce domaine, couvert de forêts ombreuses et de riches campagnes, de rivières plantureuses et de vastes prairies : nous t'en faisons la dame. Que tes enfants et les enfants d'Albany le possèdent à perpétuité!... Que dit notre seconde fille, notre chère Régane, la femme de Cornouailles?... Parle.

RÉGANE. — Je suis faite du même métal que ma sœur, et je m'estime à sa valeur. En toute sincérité je reconnais qu'elle exprime les sentiments mêmes de mon amour; seulement, elle ne va pas assez loin : car je me déclare l'ennemie de toutes les joies contenues dans la sphère[1] la plus exquise de la sensation, et je ne trouve de félicité que dans l'amour de Votre Chère Altesse.

CORDÉLIA, *à part.* — C'est le cas de dire : Pauvre Cordélia! Et pourtant non, car, j'en suis bien sûre, je suis plus riche d'amour que de paroles.

LEAR, *à Régane.* — A toi et aux tiens, en apanage héréditaire, revient cet ample tiers de notre beau royaume, égal en étendue, en valeur et en agrément à la portion de Goneril. *(A Cordélia.)* A votre tour, ô notre joie, la dernière, mais non la moindre! Vous dont le vin de France et le lait de Bourgogne[2] se disputent la jeune prédilection, par-

---

1. *Sphere* est une correction de Collier qu'adopte le traducteur. Les textes originaux portent : *square of sense. Square :* équerre de menuisier, instrument de grande précision : ce serait l'essence même, la perfection de la sensation. On a aussi changé *sphere* en *spirit* (esprit). Le langage de Régane est d'ailleurs pompeux, obscur, et — comme le fera remarquer Kent un peu plus loin, — « creux ».

2. *Milk of Burgundy.* On a pensé que Shakespeare faisait allusion aux pâturages des Flandres, qui avaient appartenu à la Bourgogne jusqu'en 1477. Mais connaissait-il à ce point l'histoire politique déjà

Digitized by Google

lez : que pouvez-vous dire pour obtenir une part plus opulente que celle de vos sœurs?

CORDÉLIA. — Rien, monseigneur.

LEAR. — Rien?

CORDÉLIA. — Rien.

LEAR. — De rien rien ne peut venir : parlez encore.

CORDÉLIA. — Malheureuse que je suis, je ne puis soulever mon cœur jusqu'à mes lèvres. J'aime Votre Majesté comme je le dois, ni plus ni moins[1].

LEAR. — Allons, allons, Cordélia! Réformez un peu votre réponse, de peur qu'elle ne nuise à votre fortune.

CORDÉLIA. — Mon bon seigneur, vous m'avez mise au monde, vous m'avez élevée, vous m'avez aimée; moi, je vous rends en retour les devoirs auxquels je suis tenue, je vous obéis, vous aime et vous vénère. Pourquoi mes sœurs ont-elles des maris, si, comme elles le disent, elles n'aiment que vous? Peut-être, au jour de mes noces, l'époux dont la main recevra ma foi emportera-t-il avec lui une moitié de mon amour, de ma sollicitude et de mon dévouement; assurément je ne me marierai pas comme mes sœurs, pour n'aimer que mon père.

LEAR. — Mais parles-tu du fond du cœur?

CORDÉLIA. — Oui, mon bon seigneur.

LEAR. — Si jeune, et si peu tendre!

CORDÉLIA. — Si jeune, monseigneur, et si sincère!

LEAR. — Soit!... Eh bien, que ta sincérité soit ta dot! Car, par le rayonnement sacré du soleil, par les mystères d'Hécate et de la nuit, par toutes les influences des astres qui nous font exister et cesser d'être, j'abjure à ton égard toute ma sollicitude paternelle, toutes les relations et tous les droits du sang : je te déclare étrangère à mon cœur et à moi dès ce moment, pour toujours. Le Scythe barbare, l'homme qui dévore ses enfants pour assouvir son appé-

---

ancienne des provinces françaises? « L'humide Bourgogne », comme le roi de France l'appellera à la fin de cette scène, pouvait évoquer autre chose que des vignes.

1. On s'étonne souvent de cette sécheresse de langage, et surtout de ce « ni plus ni moins » qui est presque arrogant, et dont Cordélia aurait pu se dispenser. Sa réponse plus longue qui va suivre est beaucoup plus nuancée, justifiée et acceptable. Mais nous sommes au théâtre; il fallait, pour lancer l'action, que les paroles de Cordélia produisent sur Lear un choc, une blessure d'amour-propre.

Digitized by Google

tit[1], trouvera dans mon cœur autant de charité, de pitié et de sympathie que toi, ma ci-devant fille!

KENT. — Mon bon suzerain!...

LEAR. — Silence, Kent! Ne vous mettez pas entre le dragon et sa fureur. C'est elle que j'aimais le plus, et je pensais confier mon repos à la tutelle de sa tendresse... Arrière! hors de ma vue!... Puisse la tombe me refuser sa paix, si je ne lui retire ici le cœur de son père!... Appelez le Français!... M'obéit-on?... Appelez le Bourguignon!... Cornouailles, Albany, grossissez de ce tiers la dot de mes deux filles. Que l'orgueil, qu'elle appelle franchise, suffise à la marier! Je vous investis en commun de mon pouvoir, de ma prééminence et des vastes attributs qui escortent La Majesté. Nous-même, avec cent chevaliers que nous nous réservons et qui seront entretenus à vos frais, nous ferons alternativement chez chacun de vous un séjour mensuel. Nous ne voulons garder que le nom et les titres d'un roi. L'autorité, le revenu, le gouvernement des affaires, je vous abandonne tout cela, fils bien-aimés. Pour gage, voici la couronne : partagez-vous-la! *(Il se démet de la couronne.)*

KENT. — Royal Lear, que j'ai toujours honoré comme mon roi, comme mon père, suivi comme mon maître, et nommé dans mes prières comme mon patron sacré...

LEAR. — L'arc est bandé et ajusté : évite la flèche.

KENT. — Que plutôt elle tombe sur moi, dût son fer envahir la région de mon cœur! Que Kent soit discourtois quand Lear est insensé! Que prétends-tu, vieillard? Crois-tu donc que le devoir ait peur de parler, quand la puissance cède à la flatterie? L'honneur est obligé à la franchise, quand La Majesté succombe à la folie. Révoque ton arrêt[2], et, par une mûre réflexion, réprime cette hideuse vivacité. Que ma vie réponde de mon jugement! la plus jeune de tes filles n'est pas celle qui t'aime le moins : elle n'annonce pas un cœur vide, la voix grave qui ne retentit pas en un creux accent.

LEAR. — Kent, sur ta vie, assez!

KENT. — Ma vie, je ne l'ai jamais tenue que pour un

1. Les Scythes passaient pour être des cannibales.

2. « Révoque ton arrêt » *(Reverse thy doom)* est la leçon des quartos, adoptée par beaucoup d'éditeurs. Mais le Folio donne ***Reserve thy state*** (conserve ta souveraineté).

Digitized by Google

enjeu à risquer contre tes ennemis, et je ne crains pas de la perdre, quand ton salut l'exige.

LEAR. — Hors de ma vue!

KENT. — Sois plus clairvoyant, Lear, et laisse-moi rester le point de mire constant de ton regard.

LEAR. — Ah! par Apollon!...

KENT. — Ah! par Apollon! roi, tu adjures tes dieux en vain.

LEAR, *mettant la main sur son épée.* — O vassal! mécréant!...

ALBANY et CORNOUAILLES. — Cher sire, arrêtez.

KENT. — Va! tue ton médecin, et nourris de son salaire le mal qui te ronge!... Révoque ta donation, ou, tant que je pourrai arracher un cri de ma gorge, je te dirai que tu as mal fait.

LEAR. — Écoute-moi, félon! Sur ton allégeance, écoute-moi! Puisque tu as tenté de nous faire rompre un vœu, ce que jamais nous n'osâmes; puisque, dans ton orgueil outrecuidant, tu as voulu t'interposer entre notre sentence et notre autorité, ce que notre caractère et notre rang ne sauraient tolérer, fais pour ta récompense l'épreuve de notre pouvoir. Nous t'accordons cinq jours pour réunir les ressources destinées à te prémunir contre les détresses de ce monde. Le sixième, tu tourneras ton dos maudit à notre royaume; et si, le dixième, ta carcasse bannie est découverte dans nos domaines, ce moment sera ta mort. Arrière!... Par Jupiter! cet arrêt ne sera pas révoqué.

KENT. — Adieu, roi! Puisque c'est ainsi que tu veux apparaître, ailleurs est la liberté, et l'exil est ici! *(A Cordélia.)* Que les dieux te prennent sous leur tendre tutelle, ô vierge, qui penses si juste et qui as si bien dit! *(A Régane et à Goneril.)* Et puissent vos actes confirmer vos beaux discours, et de bons effets sortir de paroles si tendres! *(Aux ducs d'Albany et de Cornouailles.)* Ainsi, ô princes, Kent vous fait ses adieux. Il va acclimater ses vieilles habitudes dans une région nouvelle. *(Il sort.)*

Rentre Gloucester, accompagné du roi de France, du duc de Bourgogne et de leur suite.

GLOUCESTER, *à Lear.* — Voici les princes de France et de Bourgogne, mon noble seigneur.

LEAR. — Messire de Bourgogne, nous nous adressons d'abord à vous qui, en rivalité avec ce roi, recherchez notre

Digitized by Google

fille. Que doit-elle au moins vous apporter en dot, pour que vous donniez suite à votre requête amoureuse?

LE DUC DE BOURGOGNE. — Très Royale Majesté, je ne réclame rien de plus que ce qu'a offert Votre Altesse; et vous n'accorderez pas moins.

LEAR. — Très noble Bourguignon, tant qu'elle nous a été chère, nous l'avons estimée à ce prix; mais maintenant sa valeur est tombée. La voilà devant vous, messire; si quelque trait de sa mince et spécieuse personne, si son ensemble, auquel s'ajoute notre défaveur et rien de plus, suffit à charmer Votre Grâce, la voilà : elle est à vous.

LE DUC DE BOURGOGNE. — Je ne sais que répondre.

LEAR. — Telle qu'elle est, messire, avec les infirmités qu'elle possède, orpheline nouvellement adoptée par notre haine, dotée de notre malédiction et reniée par notre serment, voulez-vous la prendre, ou la laisser?

LE DUC DE BOURGOGNE. — Pardonnez-moi, royal sire : un choix ne se fixe pas dans de telles conditions.

LEAR. — Laissez-la donc, seigneur : car, par la puissance qui m'a donné l'être! je vous ai dit toute sa fortune. *(Au roi de France.)* Quant à vous, grand roi, je ne voudrais pas faire à notre amitié l'outrage de vous unir à ce que je hais : je vous conjure donc de reporter votre sympathie sur un plus digne objet qu'une misérable que la nature a presque honte de reconnaître.

LE ROI DE FRANCE. — Chose étrange! que celle qui tout à l'heure était votre plus chère affection, le thème de vos éloges, le baume de votre vieillesse, votre incomparable, votre préférée, ait en un clin d'œil commis une action assez monstrueuse pour détacher d'elle une faveur qui la couvrait de tant de replis! Assurément, sa faute doit être bien contre nature et bien atroce, ou votre primitive affection pour elle était bien blâmable. Pour croire chose pareille, il faudrait une foi que la raison ne saurait m'inculquer sans un miracle.

CORDÉLIA, *à Lear.* — J'implore une grâce de Votre Majesté. Si mon tort est de ne pas posséder le talent disert et onctueux de dire ce que je ne pense pas, et de n'avoir que la bonne volonté qui agit avant de parler, veuillez déclarer la vérité, sire : ce n'est pas un crime dégradant, ni quelque autre[1] félonie, ce n'est pas une action impure

1. Encore une correction de J.-P. Collier, adoptée par F.-V. Hugo :

Digitized by Google

ni une démarche déshonorante, qui m'a privée de votre faveur; j'ai été disgrâciée parce qu'il me manque (et c'est là ma richesse) un regard qui sollicite toujours, une langue que je suis bien aise de ne pas avoir bien qu'il m'en ait coûté la perte de votre affection.

LEAR. — Mieux vaudrait pour toi n'être pas née que de m'avoir à ce point déplu.

LE ROI DE FRANCE. — N'est-ce que cela? La timidité d'une nature qui souvent ne trouve pas de mots pour raconter ce qu'elle entend faire?... Monseigneur de Bourgogne, que dites-vous de madame?... L'amour n'est pas l'amour, quand il s'y mêle des considérations étrangères à son objet suprême. Voulez-vous d'elle? Elle est elle-même une dot.

LE DUC DE BOURGOGNE. — Royal Lear, donnez seulement la dot que vous-même aviez offerte, et à l'instant je prends par la main Cordélia, duchesse de Bourgogne!

LEAR. — Rien!... J'ai juré; je suis inébranlable.

LE DUC DE BOURGOGNE, *à Cordélia.* — Je suis fâché que, pour avoir ainsi perdu un père, vous deviez perdre un mari.

CORDÉLIA. — La paix soit avec messire de Bourgogne! Puisque des considérations de fortune font tout son amour, je ne serai pas sa femme.

LE ROI DE FRANCE. — Charmante Cordélia, toi que la misère rend plus riche, le délaissement plus auguste, l'outrage plus adorable, toi, et tes vertus, vous êtes à moi. Qu'il me soit permis de recueillir ce qu'on proscrit!... Dieux! dieux! N'est-ce pas étrange que leur froid dédain ait échauffé mon amour jusqu'à la passion ardente? *(A Lear.)* Roi, ta fille sans dot, jetée au hasard de mon choix, régnera sur nous, sur les nôtres et sur notre belle France. Et tous les ducs de l'humide Bourgogne ne rachèteraient pas de moi cette fille précieuse et dépréciée! Dis-leur adieu, Cordélia, si injustes qu'ils soient. Tu retrouveras mieux que tu n'as perdu.

LEAR. — Elle est à toi, Français : prends-la; une pareille fille ne nous est rien, et jamais nous ne reverrons son visage. *(A Cordélia.)* Pars donc, sans nos bonnes grâces, sans notre amour, sans notre bénédiction... Venez, noble Bour-

---

nor other (ni quelque autre), au lieu de *murther* (meurtre) que donnent tous les originaux. Les éditeurs modernes restent divisés.

Digitized by Google

guignon. *(Fanfares. Sortent Lear, les ducs de Bourgogne, de Cornouailles et d'Albany, Gloucester et leur suite.)*

LE ROI DE FRANCE, *à Cordélia.* — Dites adieu à vos sœurs.

CORDÉLIA. — Bijoux de notre père, c'est avec des larmes dans les yeux que Cordélia vous quitte. Je sais ce que vous êtes; et j'ai, comme sœur, une vive répugnance à appeler vos défauts par leurs noms. Aimez bien notre père : je le confie aux cœurs si bien vantés par vous. Mais, hélas! si j'étais encore dans ses grâces, je lui offrirais un trône en meilleur lieu. Sur ce, adieu à toutes les deux!

GONERIL. — Ne nous prescris pas nos devoirs.

RÉGANE. — Étudiez-vous à contenter votre mari, qui vous a jeté, en vous recueillant, l'aumône de la fortune. Vous avez marchandé l'obéissance; et vous avez mérité de perdre ce que vous avez perdu.

CORDÉLIA. — Le temps dévoilera ce que l'astuce cache en ses replis. La honte finira par confondre ceux qui dissimulent leurs vices. Puissiez-vous prospérer!

LE ROI DE FRANCE. — Viens, ma belle Cordélia! *(Il sort avec Cordélia.)*

GONERIL. — Sœur, j'ai beaucoup à vous dire sur un sujet qui nous intéresse toutes deux très vivement. Je pense que notre père partira d'ici ce soir.

RÉGANE. — Bien sûr, et avec vous; le mois prochain, ce sera notre tour.

GONERIL. — Vous voyez combien sa vieillesse est sujette au caprice. L'épreuve que nous en avons faite n'est pas insignifiante : il avait toujours préféré notre sœur, et la déraison avec laquelle il vient de la chasser est trop grossièrement manifeste.

RÉGANE. — C'est une infirmité de sa vieillesse; cependant il ne s'est jamais qu'imparfaitement possédé.

GONERIL. — Dans la force et dans la plénitude de l'âge, il a toujours eu de ces emportements. Nous devons donc nous attendre à subir, dans sa vieillesse, outre les défauts enracinés de sa nature, tous les accès d'impatience qu'amène avec elle une sénilité infirme et colère.

RÉGANE. — Nous aurons sans doute à supporter de lui maintes boutades imprévues, comme celle qui lui a fait bannir Kent.

GONERIL. — La cérémonie des adieux doit se prolonger encore entre le Français et lui. Entendons-nous donc, je

Digitized by Google

vous prie! Si, avec les dispositions qu'il a, notre père garde aucune autorité, la dernière concession qu'il nous a faite deviendra dérisoire.

RÉGANE. — Nous aviserons.

GONERIL. — Il nous faut faire quelque chose, et dans la chaleur de la crise. *(Elles sortent.)*

SCÈNE II

Dans le château du comte de Gloucester.

Entre EDMOND, *une lettre à la main.*

EDMOND. — Nature, tu es ma déesse; c'est à ta loi que sont voués mes services. Pourquoi subirais-je le fléau de la coutume, et permettrais-je à la subtilité des nations de me déshériter, sous prétexte que je suis venu douze ou quatorze lunes plus tard que mon frère?... Bâtard! pourquoi? Ignoble! pourquoi? Est-ce que je n'ai pas la taille aussi bien prise, l'âme aussi généreuse, les traits aussi réguliers que la progéniture d'une honnête madame? Pourquoi nous jeter à la face l'ignominie et la bâtardise? Ignobles! Ignobles! Ignobles! Nous, qui, dans la furtive impétuosité de la nature, puisons plus de vigueur et de fougue que n'en exige, en un lit maussade, insipide et épuisé, la procréation de toute une tribu de damerets engendrés entre le sommeil et le réveil!... Ainsi donc, Edgar le légitime, il faut que j'aie votre patrimoine : l'amour de notre père appartient au bâtard Edmond, aussi bien qu'au fils légitime. Le beau mot : Légitime! Soit, mon légitime! Si cette lettre agit et si mon idée réussit, Edmond l'ignoble primera Edgar le légitime. Je grandis, je prospère. Allons, dieux, tenez pour les bâtards!

Entre Gloucester.

GLOUCESTER. — Kent banni ainsi! le Français s'éloignant furieux! et le roi parti ce soir même, renonçant à son pouvoir, et réduit à une pension! Tout cela coup sur coup!... Edmond, eh bien! quelles nouvelles?

EDMOND, *feignant de cacher la lettre.* — Aucune, n'en déplaise à Votre Seigneurie.

Digitized by Google

GLOUCESTER. — Pourquoi êtes-vous si pressé de serrer cette lettre?

EDMOND. — Je ne sais aucune nouvelle, monseigneur.

GLOUCESTER. — Quel papier lisiez-vous là?

EDMOND. — Ce n'est rien, monseigneur.

GLOUCESTER. — Vraiment? Pourquoi donc alors cette terrible promptitude à l'empocher? Ce qui n'est rien n'a pas besoin de se cacher ainsi. Faites voir. Allons! si ce n'est rien, je n'aurai pas besoin de besicles.

EDMOND. — Je vous supplie, monsieur, de me pardonner. C'est une lettre de mon frère que je n'ai pas lue en entier; mais, d'après ce que j'en connais, je ne la crois pas faite pour être mise sous vos yeux.

GLOUCESTER. — Donnez-moi cette lettre, monsieur.

EDMOND. — Je ferai mal, que je la détienne ou que je la donne. Le contenu, d'après le peu que j'ai compris, en est blâmable.

GLOUCESTER. — Voyons, voyons.

EDMOND. — J'espère, pour la justification de mon frère, qu'il n'a écrit cela que pour éprouver ou tâter ma vertu. *(Il remet la lettre au comte.)*

GLOUCESTER, *lisant*. — « Ce respect convenu pour la vieillesse nous fait une vie amère de nos plus belles années; il nous prive de notre fortune jusqu'à ce que l'âge nous empêche d'en jouir. Je commence à trouver une servitude lâche et niaise dans cette sujétion à une tyrannie sénile, qui gouverne, non parce qu'elle est puissante, mais parce qu'elle est tolérée. Venez me voir, que je puisse vous en dire davantage. Si notre père pouvait dormir jusqu'à ce que je l'eusse éveillé, vous posséderiez pour toujours la moitié de son revenu, et vous vivriez le bien-aimé de votre frère. Edgar. » Humph! une conspiration!... « Pouvait dormir jusqu'à ce que je l'eusse éveillé, vous posséderiez la moitié de son revenu!... » Mon fils Edgar! Sa main a-t-elle pu écrire ceci! Son cœur, son cerveau, le concevoir!... Quand cette lettre vous est-elle parvenue? Qui l'a apportée?

EDMOND. — Elle ne m'a pas été apportée, monseigneur; et voilà l'artifice : je l'ai trouvée jetée sur la fenêtre de mon cabinet.

GLOUCESTER. — Vous reconnaissez cet écrit pour être de votre frère?

EDMOND. — Si la teneur en était bonne, monseigneur,

Digitized by Google

j'oserais jurer que oui; mais, puisqu'elle est telle, je voudrais me figurer que non.

GLOUCESTER. — C'est de lui.

EDMOND. — C'est de sa main, monseigneur; mais j'espère que son cœur n'y est pour rien.

GLOUCESTER. — Est-ce qu'il ne vous a jamais sondé sur ce sujet?

EDMOND. — Jamais, monseigneur. Mais je lui ai souvent entendu maintenir que, quand les fils sont dans la force de l'âge et les pères sur le déclin, le père devrait être comme le pupille du fils, et le fils administrer les biens du père.

GLOUCESTER. — O scélérat, scélérat!... L'idée même de sa lettre... Scélérat abhorré, dénaturé, odieux! Misérable brute! Pire que la brute!... Allez le chercher, mon cher; je vais l'arrêter... Abominable scélérat!... Où est-il?

EDMOND. — Je ne sais au juste, monseigneur. Si vous voulez bien suspendre votre indignation contre mon frère, jusqu'à ce que vous puissiez tirer de lui des informations plus certaines sur ses intentions, vous suivrez une marche plus sûre; si, au contraire, vous méprenant sur ses desseins, vous procédez violemment contre lui, vous ferez une large brèche à votre honneur et vous ruinerez son obéissance ébranlée jusqu'au cœur. J'oserais gager ma tête qu'il a écrit ceci uniquement pour éprouver mon affection envers Votre Seigneurie, et sans aucune intention menaçante.

GLOUCESTER. — Le croyez-vous?

EDMOND. — Si Votre Seigneurie le juge convenable, je vous mettrai à même de nous entendre conférer sur tout ceci et de vous édifier par vos propres oreilles; et cela, pas plus tard que ce soir.

GLOUCESTER. — Il ne peut pas être un pareil monstre!

EDMOND. — Il ne l'est pas, je vous l'assure.

GLOUCESTER. — Envers son père qui l'aime si tendrement, si absolument!... Ciel et terre! Trouvez-le, Edmond; tâchez de le circonvenir, je vous prie; dirigez l'affaire au gré de votre sagesse : il faudrait que je cessasse d'être père, moi, pour avoir le sang-froid nécessaire ici.

EDMOND. — Je vais le chercher, monsieur, de ce pas; je mènerai l'affaire aussi habilement que je pourrai, et je vous tiendrai au courant.

GLOUCESTER, *rêveur*. — Ces dernières éclipses de soleil

Digitized by Google

et de lune[1] ne nous présagent rien de bon. La sagesse naturelle a beau les expliquer d'une manière ou d'autre, la nature n'en est pas moins bouleversée par leurs effets inévitables : l'amour se refroidit, l'amitié se détend, les frères se divisent; émeutes dans les cités; discordes dans les campagnes; dans les palais, trahisons; rupture de tout lien entre le père et le fils. Ce misérable, né de moi, justifie la prédiction : voilà le fils contre le père! Le roi se dérobe aux penchants de la nature : voilà le père contre l'enfant! Nous avons vu les meilleurs de nos jours. Machinations, perfidies, guets-apens, tous les désordres les plus sinistres nous harcèlent jusqu'à nos tombes... Trouve ce misérable, Edmond : tu n'y perdras rien. Fais la chose avec précaution... Et le noble, le loyal Kent banni! Son crime, l'honnêteté!... Étrange! étrange! *(Il sort.)*

EDMOND. — C'est bien là l'excellente fatuité des hommes. Quand notre fortune est malade, souvent par suite des excès de notre propre conduite, nous faisons responsables de nos désastres le soleil, la lune et les étoiles : comme si nous étions scélérats par nécessité, imbéciles par compulsion céleste, fourbes, voleurs et traîtres par la prédominance des sphères, ivrognes, menteurs et adultères par obéissance forcée à l'influence planétaire, et coupables en tout par violence divine! Admirable subterfuge de l'homme putassier : mettre ses instincts de bouc à la charge des étoiles! Mon père s'est conjoint avec ma mère sous la queue du Dragon, et la Grande Ourse a présidé à ma nativité : d'où il s'ensuit que je suis brutal et paillard. Bah! j'aurais été ce que je suis, quand la plus virginale étoile du firmament aurait cligné sur ma bâtardise... Edgar!

Entre Edgar.

Il arrive à point comme la catastrophe de la vieille comédie. Mon rôle, à moi, est une sombre mélancolie, accompagnée de soupirs comme on en pousse à Bedlam[2]. *(Haut,*

---

1. Allusion aux éclipses de lune et de soleil en septembre et octobre 1605. Le « complot des poudres » de Guy Fawkes, le 5 novembre suivant, parut à la population de Londres porter confirmation de la valeur prémonitoire de ces éclipses.

2. *Them of Bedlam* (quartos), *Tom o'Bedlam* (Folio). La plupart des éditeurs conservent la leçon du Folio. Thomas de Bedlam était le nom par lequel on désignait les pensionnaires de l'asile de fous de

Digitized by Google

d'un air absorbé.) Oh! ces éclipses présagent toutes ces divisions... Fa, sol, la, mi!

EDGAR. — Eh bien! frère Edmond! Dans quelle sérieuse méditation êtes-vous donc?

EDMOND. — Je réfléchis, frère, à une prédiction que j'ai lue l'autre jour, sur ce qui doit suivre ces éclipses.

EDGAR. — Est-ce que vous vous occupez de ça?

EDMOND. — Les effets qu'elle énumère ne se manifestent, je vous assure, que trop, malheureusement : discordes contre nature entre l'enfant et le père, morts, disettes, dissolutions d'amitiés anciennes, divisions dans l'État, menaces et malédictions contre le roi et les nobles, dissidences sans motif, proscriptions d'amis, dispersions de cohortes, infidélités conjugales, et je ne sais quoi.

EDGAR. — Depuis quand êtes-vous adepte de l'astronomie[1]?

EDMOND. — Allons, allons! Quand avez-vous quitté mon père?

EDGAR. — Eh bien! hier au soir.

EDMOND. — Lui avez-vous parlé?

EDGAR. — Oui, deux heures durant.

EDMOND. — Vous êtes-vous séparés en bons termes? Ne vous a-t-il manifesté aucun déplaisir, soit dans ses paroles, soit dans sa contenance?

EDGAR. — Aucun.

EDMOND. — Demandez-vous en quoi vous pouvez l'avoir offensé; et, je vous en supplie, évitez sa présence jusqu'à ce que la vivacité de son déplaisir ait eu le temps de s'apaiser. En ce moment il est à ce point exaspéré que la destruction de votre personne pourrait à peine le calmer.

EDGAR. — Quelque scélérat m'aura fait tort auprès de lui.

EDMOND. — C'est ce que je crains. Je vous en prie, gardez une patiente réserve, jusqu'à ce que la violence de sa

---

Sainte-Marie de Bethlehem à Londres. Les malades non dangereux étaient relâchés et parcouraient les campagnes d'Angleterre en mendiant. Cf. II, III : Edgar, craignant pour sa vie, se déguisera en « pauvre Tom » et feindra la démence douce. Il existait des ballades populaires sur les pauvres Tom. Thomas Dekker, dans *The Bellman of London* (1608), a décrit avec verve ces personnages de la pègre londonienne.

1. Ces cinq ou six lignes sur les funestes effets des éclipses sont dans les quartos, mais le Folio les supprime.

Digitized by Google

rage se soit modérée. Écoutez! retirez-vous chez moi dans mon logement; de là, je vous mettrai à même d'entendre parler milord. Allez! je vous prie. Voici ma clef. Pour peu que vous vous hasardiez dehors, marchez armé.

EDGAR. — Armé, frère?

EDMOND. — Frère, je vous conseille pour le mieux : marchez armé. Je ne suis pas un honnête homme, s'il est vrai qu'on vous veuille du bien. Je ne vous ai dit que très faiblement ce que j'ai vu et entendu : rien qui puisse vous donner idée de l'horrible réalité. Je vous en prie, partez.

EDGAR. — Aurai-je bientôt de vos nouvelles?

EDMOND. — Je suis tout à votre service en cette affaire. *(Edgar sort.)* Un père crédule, un noble frère dont la nature est si éloignée de faire le mal qu'il ne le soupçonne même pas!... Comme sa folle honnêteté est aisément dressée par mes artifices!... Je vois l'affaire... Que je doive mon patrimoine à mon esprit, sinon à ma naissance! Tout moyen m'est bon, qui peut servir à mon but. *(Il sort.)*

SCÈNE III

Dans le château du duc d'Albany.

Entrent GONERIL *et son intendant* OSWALD.

GONERIL. — Est-il vrai que mon père ait frappé un de mes gentilshommes qui réprimandait son fou?

OSWALD. — Oui, madame.

GONERIL. — Nuit et jour il m'outrage; à toute heure il éclate en quelque grosse incartade qui nous met tous en désarroi : je ne l'endurerai pas. Ses chevaliers deviennent turbulents, et lui-même récrimine contre nous pour la moindre vétille... Quand il reviendra de la chasse, je ne veux pas lui parler; dites que je suis malade. Si vous vous relâchez dans votre service, vous ferez bien; je répondrai de la faute. *(Bruit de cors.)*

OSWALD. — Il arrive, madame; je l'entends.

GONERIL. — Affectez, autant qu'il vous plaira, la lassitude et la négligence, vous et vos camarades; je voudrais qu'il en fît un grief. Si ça lui déplaît, qu'il aille chez ma sœur dont la résolution, je le sais, est d'accord avec la mienne pour ne pas se laisser maîtriser!... Vieillard imbé-

Digitized by Google

cile, qui voudrait encore exercer l'autorité dont il s'est dépouillé! Ah! sur ma vie! ces vieux fous redeviennent enfants, et il faut les traiter par la rigueur, quand ils abusent de nos cajoleries[1]. Rappelez-vous ce que j'ai dit.

OSWALD. — Fort bien, madame.

GONERIL. — Et que ses chevaliers soient traités par vous plus froidement! Peu importe ce qui en résultera. Prévenez vos camarades à cet effet. Je voudrais, et j'y parviendrai, faire surgir une occasion de m'expliquer. Je vais vite écrire à ma sœur de suivre mon exemple... Préparez le dîner. *(Ils sortent.)*

SCÈNE IV

Une autre partie du château.

Entre KENT, *déguisé.*

KENT, *les yeux sur ses vêtements.* — Si je puis aussi bien, en empruntant un accent étranger, travestir mon langage, ma bonne intention obtiendra le plein succès pour lequel j'ai déguisé mes traits. Maintenant, Kent, le banni, si tu peux te rendre utile là même où tu es condamné (et puisses-tu y réussir!), le maître que tu aimes te trouvera plein de zèle. *(Bruit de cors.)*

Entre Lear, avec ses chevaliers et sa suite.

LEAR. — Que je n'attende pas le dîner un instant! Allez! faites-le servir. *(Quelqu'un de la suite sort. A Kent.)* Eh! toi, qui es-tu?

KENT. — Un homme, monsieur.

LEAR. — Quelle est ta profession? Que veux-tu de nous?

KENT. — Ma profession, la voici : ne pas être au-dessous de ce que je parais, servir loyalement qui veut m'accorder sa confiance, aimer qui est honnête, frayer avec qui est sage et qui parle peu, redouter les jugements, combattre, quand je ne puis faire autrement, et ne pas manger de poisson[2]!

LEAR. — Qui es-tu?

---

1. De « Vieillard imbécile... » à « nos cajoleries » : supprimé dans le Folio.

2. Sens : être bon protestant, et donc ferme soutien du pouvoir

Digitized by Google

KENT. — Un compagnon fort honnête et aussi pauvre que le roi.

LEAR. — Si tu es aussi pauvre comme sujet qu'il l'est comme roi, tu es assez pauvre en effet. Que veux-tu?

KENT. — Du service.

LEAR. — Qui voudrais-tu servir?

KENT. — Vous.

LEAR. — Me connais-tu, camarade?

KENT. — Non, monsieur; mais vous avez dans votre mine quelque chose qui me donne envie de vous appeler maître.

LEAR. — Quoi donc?

KENT. — L'autorité.

LEAR. — Quel service peux-tu faire?

KENT. — Je puis garder honnêtement un secret, monter à cheval, courir, gâter une curieuse histoire en la disant, et délivrer vivement un message simple. Je suis bon à tout ce que peut un homme ordinaire, et ce que j'ai de mieux est ma diligence.

LEAR. — Quel âge as-tu?

KENT. — Ni assez jeune, monsieur, pour aimer une femme à l'entendre chanter, ni assez vieux pour raffoler d'elle par n'importe quel motif : j'ai quarante-huit ans sur le dos.

LEAR. — Suis-moi : tu me serviras. Si tu ne me déplais pas davantage après dîner, je ne te renverrai pas de sitôt... Le dîner! Holà! le dîner!... Où est mon drôle? mon fou?... Qu'on aille chercher mon fou! *(Sort un chevalier.)*

Entre Oswald.

Eh! vous, l'ami, où est ma fille?

OSWALD. — Permettez... *(Il sort.)*

LEAR. — Que dit ce gaillard-là? Rappelez ce maroufle! *(Un chevalier sort.)* Où est mon fou? Holà!... Je crois que tout le monde dort.

Le chevalier rentre.

Eh bien! où est ce métis?

---

politique, en ne faisant pas maigre le vendredi (Warburton). Mais, à l'époque où est située la pièce, cette question ne se posait pas. Ou, mieux sans doute : m'entretenir en bonne forme, en mangeant de la viande, et non du poisson.

Digitized by Google

LE CHEVALIER. — Il dit, monseigneur, que votre fille n'est pas bien.

LEAR. — Pourquoi le maraud n'est-il pas revenu, quand je l'appelais?

LE CHEVALIER. — Sire, il m'a répondu fort rondement qu'il ne le voulait pas.

LEAR. — Qu'il ne le voulait pas!

LE CHEVALIER. — Je ne sais pas ce qu'il y a, monseigneur; mais, selon mon jugement, Votre Altesse n'est pas traitée avec la même affection cérémonieuse que par le passé. Il y a apparemment un grand relâchement de bienveillance, aussi bien parmi les gens de service que chez le duc lui-même et chez votre fille.

LEAR. — Ha! tu crois?

LE CHEVALIER. — Je vous conjure de m'excuser, monseigneur, si je me méprends; mais mon zèle ne saurait rester silencieux, quand je crois Votre Altesse lésée.

LEAR. — Tu me rappelles là mes propres observations. J'ai remarqué depuis peu une vague négligence; mais j'aimais mieux accuser ma jalouse susceptibilité qu'y voir une intention, un parti pris de malveillance. Je veux y regarder de plus près... Mais où est mon fou? Je ne l'ai pas vu ces deux jours-ci.

LE CHEVALIER. — Depuis que notre jeune maîtresse est partie pour la France, sire, le fou s'est beaucoup affecté.

LEAR. — Assez!... Je l'ai bien remarqué. *(A un chevalier.)* Allez dire à ma fille que je veux lui parler. *(A un autre.)* Vous, allez chercher mon fou. *(Les deux chevaliers sortent.)*

Rentre Oswald.

LEAR. — Holà! vous, monsieur! vous, monsieur! venez ici... Qui suis-je, monsieur?

OSWALD. — Le père de madame.

LEAR. — Le père de madame!... Ah! méchant valet de monseigneur! Engeance de putain! maraud! chien!

OSWALD. — Je ne suis rien de tout cela, monseigneur; je vous en demande pardon.

LEAR. — Osez-vous lancer vos regards sur moi, misérable! *(Il le frappe.)*

OSWALD. — Je ne veux pas être frappé, monseigneur.

Digitized by Google

KENT, *le renversant d'un croc-en-jambe.* — Ni faire la culbute, mauvais joueur de ballon[1]!

LEAR. — Je te remercie, camarade : tu me sers, et je t'aimerai.

KENT, *à l'intendant.* — Allons! messire, levez-vous et détalez. Je vous apprendrai les distances. Détalez, détalez. Si vous voulez mesurer encore une fois votre longueur de bélître, restez... Détalez donc, vous dis-je! Êtes-vous raisonnable? Vite! *(Il pousse Oswald dehors.)*

LEAR. — Ah! mon aimable valet, je te remercie : voici des arrhes sur ce service. *(Il lui donne sa bourse.)*

Entre le fou.

LE FOU. — Je veux le rétribuer, moi aussi! *(Offrant à Kent son bonnet.)* Voici mon bonnet d'âne.

LEAR. — Eh bien! mon drôle mignon, comment vas-tu?

LE FOU, *à Kent.* — L'ami, prenez donc mon bonnet d'âne.

KENT. — Pourquoi, fou?

LE FOU. — Pourquoi? Parce que vous prenez le parti d'un disgracié!... Ah! si tu ne sais pas sourire du côté où souffle le vent, tu attraperas bien vite un rhume. Tiens! voici mon bonnet d'âne. *(Montrant Lear.)* Oui-da, ce compagnon a banni deux de ses filles et a donné la bénédiction à la troisième, malgré lui : si tu t'attaches à lui, tu dois absolument porter mon bonnet d'âne... Comment va, m'n oncle? Je voudrais avoir deux bonnets d'âne, si j'avais deux filles!

LEAR. — Pourquoi, mon gars?

LE FOU. — Dans le cas où je leur donnerais tout mon bien, je garderais les bonnets d'âne pour moi seul. *(Tendant son bonnet à Lear.)* Je te donne le mien; que tes filles te fassent aumône de l'autre!

LEAR. — Gare le fouet, coquin!

LE FOU. — La vérité est une chienne qui se relègue au chenil : on la chasse à coups de fouet, tandis que la braque grande dame peut s'étaler au coin du feu et puer.

LEAR. — Sarcasme cruellement amer pour moi[2]!

---

1. *You base football player.* Le « football » était un jeu fort populaire, mais brutal, où tout était permis, même les crocs-en-jambe.

2. *A pestilent gall to me!* Certains pensent, à tort sans doute, que cette réflexion de Lear s'applique à la conduite insolente d'Oswald. Il est plus probable (et notre traducteur le comprend bien ainsi)

Digitized by Google

LE FOU, *à Kent.* — L'ami, je vais t'apprendre une oraison.
LEAR. — Va!
LE FOU. — Attention, m'n oncle!

Aie plus que tu ne montres,
Parle moins que tu ne sais,
Prête moins que tu n'as,
Chevauche plus que tu ne marches,
Apprends plus que tu ne crois,
Risque moins que tu ne gagnes,
Renonce à ta boisson et à ta putain,
Et reste au logis;
Et tu obtiendras
Plus de deux dizaines à la vingtaine.

KENT. — Cela ne vaut rien, fou.
LE FOU. — Alors, c'est comme la parole d'un avocat sans salaire : vous ne m'avez rien donné pour ça. Pourriez-vous pas, m'n oncle, tirer parti de rien?
LEAR. — Eh! non, enfant : rien ne peut se faire de rien.
LE FOU, *à Kent.* — C'est justement à quoi se monte la rente de sa terre; je t'en prie, dis-le-lui : il n'en voudrait pas croire un fou.
LEAR. — Mauvais fou!
LE FOU. — Sais-tu la différence, mon garçon, entre un mauvais fou et un bon fou?
LEAR. — Non, mon gars; apprends-le-moi.

LE FOU.

Que le seigneur qui t'a conseillé
De renoncer à tes terres
Vienne se mettre près de moi!
Ou prends sa place, toi.
Le bon fou et le mauvais
Vont apparaître immédiatement.
(Se désignant.)
Voici l'un en livrée,
(Montrant Lear.)
Et l'autre, le voilà!

---

qu'elle s'adresse au fou. La qualité amère des propos du fou de Lear le met dans une catégorie à part parmi les fous de Shakespeare; le roi va le traiter de *bitter fool*, fou amer (F.-V. Hugo traduit : « mauvais fou »).

Digitized by Google

LEAR. — Est-ce que tu m'appelles fou, garnement?

LE FOU. — Tous les autres titres, tu les as abdiqués; celui-là, tu es né avec.

KENT. — Ceci n'est pas folie entière, monseigneur.

LE FOU. — Non, ma foi! Les seigneurs et les grands ne veulent pas que je l'accapare toute. Quand j'en aurais le monopole, ils en voudraient leur part. Les dames, non plus, ne veulent pas me laisser le privilège de la folie : il faut qu'elles grappillent... Donne-moi un œuf, m'n oncle, et je te donnerai deux couronnes.

LEAR. — Deux couronnes! De quelle sorte?

LE FOU. — Eh bien! les deux couronnes de la coquille, après que j'aurai cassé l'œuf par le milieu et mangé le contenu. Le jour où tu as fendu ta couronne par le milieu pour en donner les deux moitiés, tu as porté ton âne sur ton dos pour passer le bourbier. Tu avais peu d'esprit sous ta couronne de cheveux blancs, quand tu t'es défait de ta couronne d'or. Ai-je parlé en fou que je suis? Que le premier qui dira que oui reçoive le fouet! *(Il chante.)*

Les fous n'ont jamais eu de moins heureuse année,
Car les sages sont devenus sots
Et ne savent plus comment porter leur esprit,
Tant leurs mœurs sont extravagantes.

LEAR. — Depuis quand, maraud, êtes-vous tant en veine de chansons?

LE FOU. — Eh bien! m'n oncle, c'est depuis que tu t'es fait l'enfant de tes filles; car, le jour où tu leur as livré la verge en mettant bas tes culottes *(chantant :)*

Soudain elles ont pleuré de joie,
Et moi j'ai chanté de douleur,
A voir un roi jouer à cligne-musette,
Et se mettre parmi les fous!

Je t'en prie, m'n oncle, trouve un précepteur qui enseigne à ton fou à mentir; je voudrais bien apprendre à mentir.

LEAR. — Si vous mentez, coquin, vous serez fouetté.

LE FOU. — Quelle merveilleuse parenté peut-il y avoir entre toi et tes filles? Elles veulent me faire fouetter si je dis vrai; toi, tu veux me faire fouetter si je mens. Et parfois je suis fouetté si je garde le silence. J'aimerais mieux être n'importe quoi que fou, et pourtant je ne voudrais pas être toi, m'n oncle : tu as épluché ton bon sens des.

Digitized by Google

deux côtés et tu n'as rien laissé au milieu. Voici venir une des épluchures.

Entre Goneril.

LEAR. — Eh bien! ma fille, pourquoi ce sombre diadème? Il me semble que depuis peu vous avez le front bien boudeur.

LE FOU. — Tu étais un joli gaillard quand tu n'avais pas à t'inquiéter de sa bouderie; maintenant tu es un zéro sans valeur; je suis plus que toi maintenant : je suis un fou, tu n'es rien. *(A Goneril.)* Oui, morbleu! je vais retenir ma langue : votre visage me l'ordonne, quoique vous ne disiez rien... Chut! chut!

Qui ne garde ni mie ni croûte,
Par dégoût de tout s'expose au besoin.

(Montrant Lear.) Voici une cosse vide.

GONERIL, *à Lear.* — Monsieur, ce n'est pas seulement votre fou qui a toute licence : les autres gens de votre suite insolente récriminent et querellent à toute heure, se portant à des excès ignobles et intolérables. Monsieur, j'avais cru, en vous faisant connaître ces abus, en assurer le redressement; mais maintenant j'ai grand-peur, vous voyant si lent à parler et à agir, que vous ne les autorisiez et ne les couvriez de votre tolérance. Si cela était, un pareil tort n'échapperait pas à la censure, et l'on aurait recours à des remèdes qui, appliqués dans un état salutaire, pourraient vous blesser, mais qui, dans une situation autre, seraient une humiliation justifiée par la nécessité comme un acte de sagesse.

LE FOU. — Car vous savez, m'n oncle *(fredonnant :)*

Le passereau nourrit si longtemps le coucou
Qu'il eut la tête arrachée par ses petits.

Sur ce, s'éteignit la chandelle et nous restâmes à tâtons!

LEAR, *à Goneril.* — Êtes-vous notre fille?

GONERIL. — Je voudrais que vous fissiez usage du bon sens dont je vous sais pourvu : débarrassez-vous donc de ces humeurs qui depuis peu vous rendent tout autre que ce que vous devez être.

LE FOU. — L'âne peut-il pas savoir quand la charrette remorque le cheval? Hue, Aliboron! je t'aime.

LEAR. — Quelqu'un me reconnaît-il ici? Bah! ce n'est

Digitized by Google

point Lear. Est-ce ainsi que Lear marche, ainsi qu'il parle? Où sont ses yeux? Ou sa perception s'affaiblit, ou son discernement est une léthargie... Lui! éveillé! Cela n'est pas... Qui est-ce qui peut me dire qui je suis?

LE FOU. — L'ombre de Lear!

LEAR. — Je voudrais le savoir, car, par le témoignage souverain de l'entendement et de la raison, je serais induit à me figurer que j'ai eu des filles.

LE FOU. — Lesquelles veulent faire de toi un père obéissant[1].

LEAR, *à Goneril.* — Votre nom, belle dame?

GONERIL. — Allons! monsieur, cet ébahissement est à l'avenant de vos autres récentes fredaines. Je vous adjure de bien comprendre ma pensée; vieux et vénérable comme vous l'êtes, vous devriez être sage. Ici même vous entretenez cent chevaliers et écuyers, tous si désordonnés, si débauchés, si impudents, que notre cour, souillée par leur conduite, a l'air d'une auberge en pleine orgie. L'épicurisme et la luxure en font une taverne ou un lupanar plutôt qu'un palais princier. La pudeur même réclame un remède immédiat. Accédez donc au désir de celle qui autrement pourrait bien exiger la chose qu'elle demande : réduisez un peu votre suite, et que ceux qui resteront dans votre dépendance soient des gens qui conviennent à votre âge et sachent ce qu'ils sont et ce que vous êtes!

LEAR. — Ténèbres et enfer! qu'on selle mes chevaux, qu'on rassemble ma suite! Dégénérée bâtarde, je ne te troublerai plus! Il me reste une fille.

GONERIL. — Vous frappez mes gens; et tous les insolents de votre bande font des serviteurs de leurs supérieurs!...

Entre Albany.

LEAR. — Malheur à qui se repent trop tard! *(A Albany.)* Ah! vous voilà, monsieur! Est-ce là votre volonté?... Parlez, monsieur... Qu'on prépare mes chevaux! Ingratitude, démon au cœur de marbre, plus horrible, quand tu te révèles dans un enfant, que le monstre des mers!

ALBANY. — De grâce, sire, patience!

LEAR, *à Goneril.* — Orfraie détestée, tu mens! Mes gens

1. Ces deux répliques (de : « Je voudrais le savoir... » à « un père obéissant ») sont dans les quartos, mais absentes du Folio.

Digitized by Google

sont des hommes d'élite, du mérite le plus rare, qui connaissent toutes les exigences du devoir, et qui supportent avec la plus scrupuleuse dignité l'honneur de leur nom... O faute si légère, comment m'as-tu paru si hideuse dans Cordélia! Tu as pu, ainsi qu'un chevalet, disloquer toutes les fibres de mon être, et arracher tout l'amour de mon cœur pour en faire du fiel! *(Se frappant le front.)* O Lear, Lear, Lear! frappe cette porte qui laisse entrer ta démence et échapper ta chère raison! *(A sa suite.)* Allez, allez, mes gens.

ALBANY. — Sire, je suis aussi innocent qu'ignorant de ce qui vous a ému.

LEAR. — C'est possible, milord... *(Montrant Goneril.)* Écoute, nature, écoute! Chère déesse, écoute! Suspends ton dessein, si tu t'es proposé de rendre cette créature féconde! Porte la stérilité dans sa matrice! Dessèche en elle les organes de la génération, et que jamais de son corps dégradé il ne naisse un enfant qui l'honore! S'il faut qu'elle conçoive, forme de fiel son nourrisson, en sorte qu'il vive pour la tourmenter de sa perversité dénaturée! Puisse-t-il imprimer les rides sur son jeune front, creuser à force de larmes des ravins sur ses joues, et payer toutes les peines, tous les bienfaits de sa mère en dérision et en mépris, afin qu'elle reconnaisse combien la morsure d'un reptile est moins déchirante que l'ingratitude d'un enfant... Partons! partons! *(Il sort.)*

ALBANY. — Dieu que nous adorons, d'où vient tout ceci?

GONERIL. — Ne vous tourmentez pas d'en savoir le motif, et laissez son humeur prendre l'essor que lui donne le radotage.

Rentre Lear.

LEAR. — Quoi! cinquante de mes écuyers d'un coup!... au bout de quinze jours!

ALBANY. — Qu'y a-t-il, monsieur?

LEAR. — Je vais te le dire. *(Il pleure. A Goneril.)* Vie et mort! quelle honte pour moi que tu puisses ébranler ainsi ma virilité, et que ces larmes brûlantes qui m'échappent malgré moi te fassent digne d'elles!... Tombent sur toi ouragans et brouillards!... Que les insondables plaies de la malédiction d'un père rongent ton être tout entier! *(Il essuie ses larmes.)* Ah! mes vieux yeux débiles, pleurez

Digitized by Google

encore pour ceci, et je vous arrache, et je vous envoie saturer la fange des larmes que vous perdez... Quoi! les choses en sont venues là! Soit! il me reste encore une fille qui, j'en suis sûr, est bonne et secourable. Quand elle apprendra ceci sur toi, de ses ongles elle déchirera ton visage de louve. Tu le verras! je reprendrai cet appareil que tu crois pour toujours dépouillé par moi; tu le verras, je te le garantis! *(Sortent Lear, Kent et sa suite.)*

GONERIL. — Entendez-vous cela, milord?

ALBANY. — Goneril, je ne saurais être tellement partial pour la grande affection que je vous porte...

GONERIL. — De grâce! soyez calme... Holà! Oswald! *(Au fou.)* Vous, l'ami, plus fourbe que fou, suivez votre maître.

LE FOU. — M'n oncle Lear, m'n oncle Lear, attends, emmène ton fou avec toi. *(Il fredonne :)*

Une renarde qu'on aurait prise
En compagnie d'une telle fille
Serait bientôt au charnier,
Si ma cape pouvait payer une corde!
Sur ce, le fou ferme la marche.

(Il sort.)

GONERIL. — Cet homme a eu une bonne idée!... Cent chevaliers! Vraiment, il est politique et prudent de lui laisser garder cent chevaliers tout armés!... Oui, afin qu'à la première hallucination, sur une boutade ou une fantaisie, à la moindre contrariété, au moindre déplaisir, il puisse renforcer son imbécillité de leurs violences et tenir nos existences à sa merci... Oswald! allons!

ALBANY. — Pourtant, vous pouvez exagérer la crainte.

GONERIL. — C'est plus sûr que d'exagérer la confiance. Laissez! j'aime mieux prévenir les malheurs que je crains, que craindre toujours d'être prévenue par eux. Je connais sa pensée. J'ai écrit à ma sœur ce qu'il a déclaré. Si elle le supporte, lui et ses cent chevaliers, quand je lui en ai montré les inconvénients... Eh bien! Oswald!

Entre l'intendant Oswald.

Avez-vous écrit cette lettre à ma sœur?

OSWALD. — Oui, madame.

GONERIL. — Prenez une escorte, et vite à cheval! Infor-

Digitized by Google

mez-la en détail de mes inquiétudes, et ajoutez-y de vous-même tous les arguments qui peuvent leur donner consistance. Partez vite, et hâtez votre retour. *(L'intendant sort. A Albany.)* Non, non, milord, cette mielleuse indulgence qui règle votre conduite, je ne la réprouve pas; mais, pardonnez-moi cette franchise, vous méritez plus de reproches par votre imprudence que d'éloges par cette inoffensive douceur.

ALBANY. — Jusqu'où s'étend la portée de votre regard, c'est ce que je ne puis dire; en visant au mieux, nous gâtons souvent ce qui est bien.

GONERIL. — Mais alors...

ALBANY. — Bien, bien! attendons l'événement. *(Ils sortent.)*

SCÈNE V

Une cour devant le château du duc d'Albany.

Entrent LEAR, KENT *et* LE FOU.

LEAR, *remettant un pli à Kent.* — Partez en avant pour Gloucester avec cette lettre[1]. Instruisez ma fille de ce que vous savez, mais en vous bornant à répondre aux questions que lui suggérera ma lettre. Si vous ne faites pas prompte diligence, je serai là avant vous.

KENT. — Je ne dormirai pas, sire, que je n'aie remis votre lettre. *(Il sort.)*

LE FOU. — Si la cervelle de l'homme était dans ses talons, ne risquerait-elle pas d'avoir des engelures?

LEAR. — Oui, enfant.

LE FOU. — Alors, réjouis-toi, je te prie : ton esprit n'ira jamais en savates.

LEAR. — Ha! ha! ha!

LE FOU. — Tu verras que ton autre enfant te traitera aussi filialement : car, bien qu'elle ressemble à sa sœur

1. Le duc de Cornouailles, comme on le verra au début de l'acte suivant, se rend avec Régane chez le comte de Gloucester, son vassal. Lear sait les y trouver. Les châteaux des deux nobles étaient sans doute voisins. (Voir l'explication de Kent, II, IV.)

Digitized by Google

comme une pomme sauvage à une pomme, pourtant je sais ce que je sais.

LEAR. — Eh bien! que sais-tu, mon gars?

LE FOU. — Que celle-là différera de goût avec celle-ci autant qu'une pomme sauvage avec une pomme sauvage... Saurais-tu dire pourquoi on a le nez au milieu de la face?

LEAR. — Non.

LE FOU. — Eh bien! pour avoir un œil de chaque côté du nez, en sorte qu'on puisse apercevoir ce qu'on ne peut flairer.

LEAR, *absorbé*. — J'ai eu tort envers elle.

LE FOU. — Saurais-tu dire comment l'huître fait son écaille?

LEAR. — Non.

LE FOU. — Moi non plus; mais je saurais dire pourquoi un colimaçon a une maison.

LEAR. — Pourquoi?

LE FOU. — Eh bien! pour y caser sa tête, et non pour la donner à ses filles et laisser ses cornes sans abri.

LEAR, *toujours absorbé*. — Je veux oublier ma nature... Un père si affectueux!... Mes chevaux sont-ils prêts?

LE FOU. — Tes ânes sont allés y voir. La raison pour laquelle les sept planètes ne sont pas plus de sept, est une jolie raison.

LEAR. — Parce qu'elles ne sont pas huit?

LE FOU. — C'est cela, vraiment! Tu ferais un bouffon parfait.

LEAR, *toujours rêveur*. — Reprendre la chose de force!... Monstrueuse ingratitude!

LE FOU. — Si tu étais mon bouffon, m'n oncle, je te ferais battre pour être devenu vieux avant le temps.

LEAR. — Comment ça?

LE FOU. — Tu n'aurais pas dû être vieux avant d'être raisonnable.

LEAR. — Oh! que je ne devienne pas fou, pas fou, cieux propices! Maintenez-moi dans mon bon sens. Je ne veux pas devenir fou!

Entre un gentilhomme.

Eh bien! les chevaux sont-ils prêts?

LE GENTILHOMME. — Tout prêts, sire.

LEAR, *au fou*. — Viens, mon gars.

Digitized by Google

LE FOU.

Celle qui, vierge en ce moment, rit en me voyant partir, [*court.*
Ne sera pas vierge longtemps, à moins que la chose ne soit coupée

(Ils sortent.)

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Une cour du château de Gloucester
sur laquelle donne l'appartement d'Edmond.

Il fait nuit. EDMOND *et* CURAN *se rencontrent.*

EDMOND. — Salut à toi, Curan!

CURAN. — Et à vous, messire! J'ai vu votre père, et lui ai notifié que le duc de Cornouailles et Régane, sa duchesse, seront chez lui ce soir.

EDMOND. — Comment ça se fait-il?

CURAN. — Vraiment, je ne sais pas. Vous avez su les nouvelles qui coururent; je veux dire, celles qu'on dit tout bas, car ce ne sont encore que des rumeurs à fleur d'oreille.

EDMOND. — Nullement. Quelles sont-elles, je vous prie?

CURAN. — Avez-vous pas ouï parler d'une guerre probable entre les ducs de Cornouailles et d'Albany?

EDMOND. — Pas un mot.

CURAN. — Vous en saurez bientôt quelque chose. Adieu, messire! *(Il sort.)*

EDMOND. — Le duc ici ce soir! Tant mieux!... A merveille!... Voilà qui s'adapte naturellement à ma trame. Mon père a mis le guet sur pied pour prendre mon frère. Et j'ai un rôle de nature délicate à jouer... Activité, et toi, fortune, à l'œuvre! *(Appelant.)* Frère, un mot!... Descendez, frère, holà!

Entre Edgar.

EDMOND. — Mon père vous surveille! Oh! monsieur, fuyez de ce lieu : on a appris où vous étiez caché. Heureusement vous avez la faveur de la nuit... N'avez-vous pas

Digitized by Google

parlé contre le duc de Cornouailles?... Il arrive ici ce soir même, en hâte, et Régane avec lui! N'avez-vous rien dit de ses menées contre le duc d'Albany? Songez-y bien.

EDGAR. — Pas un mot, j'en suis sûr.

EDMOND, *dégainant*. — J'entends venir mon père... Pardon! Pour la forme, il faut que je tire l'épée contre vous : dégainez! Faites semblant de vous défendre. Maintenant faites bonne retraite. *(Haussant la voix.)* Rendez-vous! Venez devant mon père... Des lumières, holà! Par ici. *(Bas.)* Fuyez, frère. *(Haut.)* Des torches! des torches! *(Bas.)* Bien, adieu! *(Edgar s'enfuit.)* Quelques gouttes de sang tiré de moi feraient croire à un plus rude effort de ma part. *(Il se pique le bras.)* J'ai vu des ivrognes faire pis que cela pour rire... Père, père! Arrête! arrête!... Pas de secours!

Entre Gloucester, suivi de serviteurs portant des torches.

GLOUCESTER. — Eh bien! Edmond, où est le scélérat?

EDMOND. — Il était ici dans les ténèbres, agitant la pointe de son épée, marmonnant de coupables incantations et adjurant la lune d'être sa patronne tutélaire...

GLOUCESTER. — Mais où est-il?

EDMOND. — Voyez, monsieur! je saigne.

GLOUCESTER. — Où est le scélérat, Edmond?

EDMOND. — Enfui de ce côté... Quand il a reconnu que par aucun moyen...

GLOUCESTER, *à ses gens*. — Qu'on le poursuive! Holà! courez lui sus! *(Les serviteurs sortent.)* Que par aucun moyen?

EDMOND. — Il ne pouvait me décider à l'assassinat de Votre Seigneurie; que je lui parlais des dieux vengeurs qui dirigent tous leurs tonnerres contre les parricides, et des liens multiples et puissants qui attachent l'enfant au père; enfin, monsieur, dès qu'il a vu mon invincible horreur pour son projet dénaturé, dans un mouvement sauvage, il s'est élancé, l'épée nue, sur ma personne découverte et m'a percé le bras; mais, voyant que mon énergie alerte[1], hardie pour le bon droit, s'animait à la riposte, ou effrayé peut-être par le bruit que je faisais, il s'est enfui soudain.

GLOUCESTER. — Qu'il fuie à sa guise! Il n'échappera pas aux poursuites en ce pays; et une fois pris, expédié! Le noble duc, mon maître, mon digne chef et patron, arrive ce soir : de par son autorité, je ferai proclamer que ma

1. C'est-à-dire : en alerte *(alarumed)*.

Digitized by Google

reconnaissance attend quiconque découvrira le lâche assassin et le livrera à l'échafaud. Quiconque le cachera, à mort!

EDMOND. — Quand, en dépit de mes avis, je l'ai trouvé inébranlable dans sa résolution, je l'ai, dans les termes les plus véhéments, menacé de tout découvrir. Il m'a répondu : « Bâtard déshérité! crois-tu que, si je te donnais un démenti, l'ascendant de ta loyauté, de ta vertu, ou de ton mérite, suffirait à donner créance à tes paroles? Non! Avec une simple dénégation (et je nierais la chose, quand tu produirais ma propre écriture), j'imputerais tout à tes suggestions, à tes complots, à tes damnés artifices! Il faudrait que le monde entier fût ta dupe, pour ne pas s'apercevoir que les profits espérés de ma mort sont les stimulants énergiques et puissants qui te la font chercher! »

GLOUCESTER. — Rare et fieffé scélérat! Il nierait donc sa lettre!... Il n'est pas né de moi... *(Fanfares.)* Écoutons! Les trompettes du duc! Je ne sais pourquoi il vient. Je ferai fermer tous les ports : le misérable n'échappera pas. Il faut que le duc m'accorde cela. En outre, je veux envoyer partout son signalement, afin que le royaume entier puisse le reconnaître. Et quant à ma succession, ô mon loyal, mon véritable enfant, je trouverai moyen de te la rendre accessible.

Entrent le duc de Cornouailles, Régane et leur suite.

CORNOUAILLES. — Eh bien! mon noble ami, depuis mon arrivée ici, c'est-à-dire depuis un moment[1], j'ai appris d'étranges nouvelles.

RÉGANE. — Si cela est, trop faibles sont tous les châtiments qui peuvent atteindre le criminel. Comment va milord?

GLOUCESTER. — O madame! mon vieux cœur est brisé, est brisé!

RÉGANE. — Quoi! le filleul de mon père attenter à vos jours! Celui que mon père a nommé! Votre Edgar!

GLOUCESTER. — O milady! milady! c'est ce que ma honte aurait voulu cacher!

RÉGANE. — N'était-il pas le compagnon de ces chevaliers libertins qui escortent mon père?

---

1. *Which I can call but now :* juste à l'instant. Il a eu cependant le temps d'en apprendre assez long. D'où sans doute la traduction de F.-V. Hugo, infidèle à la lettre, fidèle à la situation.

Digitized by Google

GLOUCESTER. — Je ne sais pas, madame... C'est trop coupable, trop coupable.

EDMOND. — Oui, madame, il était de cette bande.

RÉGANE. — Je ne m'étonne plus alors de ses mauvaises dispositions : ce sont eux qui l'auront poussé à tuer le vieillard, pour pouvoir dissiper et piller ses revenus. Ce soir même, un avis de ma sœur m'a pleinement informée de leur conduite; et je suis si bien avertie, que, s'ils viennent pour séjourner chez moi, je n'y serai pas.

CORNOUAILLES. — Ni moi, je t'assure, Régane... Edmond, j'apprends que vous avez montré pour votre père un dévouement filial.

EDMOND. — C'était mon devoir, seigneur.

GLOUCESTER. — C'est lui qui a révélé ses machinations; il a reçu la blessure que vous voyez, en essayant de l'appréhender.

CORNOUAILLES. — Est-on à sa poursuite?

GLOUCESTER. — Oui, mon bon seigneur.

CORNOUAILLES. — S'il est pris, il cessera pour jamais d'être à craindre : faites à votre guise usage de ma puissance. Pour vous, Edmond, dont la vertueuse obéissance s'est à l'instant même si bien distinguée, vous êtes désormais à nous. Nous avons grand besoin de caractères aussi profondément loyaux. Nous vous retenons.

EDMOND. — Je vous servirai, milord, fidèlement, à défaut d'autre mérite.

GLOUCESTER. — Je remercie pour lui Votre Grâce.

CORNOUAILLES. — Vous ne savez pas ce qui nous amène près de vous...

RÉGANE. — A cette heure insolite, sous le sombre regard de la nuit! D'importantes affaires, noble Gloucester, sur lesquelles votre avis nous est nécessaire. Notre père et notre sœur m'ont fait part de leur mésintelligence, et j'ai cru bon de ne pas leur répondre de chez moi : les courriers emporteront d'ici notre message... Notre bon vieux ami, que votre cœur se console! et accordez-nous vos utiles conseils pour une affaire qui réclame une immédiate décision.

GLOUCESTER. — Je suis à vos ordres, madame. Vos Grâces sont les très bien venues. *(Ils sortent.)*

Digitized by Google

SCÈNE II

Devant le château de Gloucester.

La lune brille. On distingue vaguement à l'horizon les premières lueurs du jour qui va se lever[1].

L'intendant OSWALD *et* KENT *se rencontrent.*

OSWALD. — La matinée te soit propice, ami! Es-tu de la maison?

KENT. — Oui.

OSWALD. — Où pouvons-nous mettre nos chevaux?

KENT. — Dans la boue.

OSWALD. — Je t'en prie, dis-le-moi en ami.

KENT. — Je ne suis pas ton ami.

OSWALD. — Aussi bien, je ne me soucie pas de toi.

KENT. — Si je te tenais dans la fourrière de Lipsbury[2], je t'obligerais bien à te soucier de moi.

OSWALD. — Pourquoi me traites-tu ainsi? Je ne te connais pas.

KENT. — Compagnon, je te connais.

OSWALD. — Et pour qui me connais-tu?

KENT. — Pour un drôle! un maroufle, un mangeur de reliefs, un infâme, un insolent, un sot, un gueux à trois livrées, un cuistre à cent écus, un drôle en sales bas de laine, un lâche au foie de lis, un vil chicanier, un fils de putain, un lorgneur de miroir, un flagorneur, un faquin, un maraud héritant de toutes les défroques! un gredin qui voudrait être maquereau à force de bons offices, et qui n'est qu'un composé du fourbe, du mendiant, du couard, et de l'entremetteur! le fils et héritier d'une lice bâtarde! un gaillard que je veux faire éclater en hurlements plaintifs, si tu oses nier la moindre syllabe de ton signalement!

OSWALD. — Eh! quel monstrueux coquin es-tu donc, pour déblatérer ainsi contre un homme qui n'est pas connu de toi et ne te connaît pas?

---

1. Indication ajoutée par le traducteur.

2. *In Lipsbury pinfold. Pinfold* désignait en effet un coin d'enclos ou de parc où l'on enfermait des bestiaux égarés. Mais Lipsbury, nom de lieu, n'a pu être identifié.

Digitized by Google

KENT. — Il faut que tu sois un manant à face bien bronzée, pour nier que tu me connaisses. Il n'y a pas deux jours que je t'ai culbuté et battu devant le roi. Dégaine, coquin. Quoiqu'il soit nuit encore, la lune brille, je vais t'infiltrer un rayon de lune[1]... Dégaine, putassier, couillon! dégaine, dameret! *(Il met l'épée à la main.)*

OSWALD. — Arrière! je n'ai pas affaire à toi.

KENT. — Dégainez, misérable! Ah! vous arrivez avec des lettres contre le roi; vous prenez le parti de la poupée Vanité[2] contre la majesté de son père. Dégainez, coquin, ou je vais vous hacher les jarrets avec ceci... Dégainez, misérable! en garde!

OSWALD. — Au secours! holà! au meurtre! au secours!

KENT, *le frappant.* — Poussez donc, manant! Ferme, coquin, ferme!... Poussez donc, fieffé manant.

OSWALD. — Au secours, holà! au meurtre! au meurtre!

Entrent Edmond, Cornouailles, Régane et leur suite, puis Gloucester.

EDMOND. — Eh bien! qu'y a-t-il? Séparez-vous.

KENT, *se tournant vers Edmond.* — A vous, s'il vous plaît, mon petit bonhomme!... Venez! je vais vous égratigner[3]. Venez donc, mon jeune maître.

GLOUCESTER. — Des épées! des armes! Que se passe-t-il ici?

CORNOUAILLES. — Sur votre vie! respectez la paix... Celui qui frappe est mort. Qu'y a-t-il?

RÉGANE. — Ce sont les messagers de ma sœur et du roi.

CORNOUAILLES. — Pourquoi cette altercation entre vous? Parlez!

OSWALD. — Je puis à peine respirer, milord.

KENT. — Ce n'est pas étonnant : vous avez tant sur-

---

1. *I'll make a sop o'th' moonshine of you.* Expression fort obscure, que les commentateurs n'ont pas réussi à éclaircir. L'interprétation de notre traducteur semble annoncer celle de l'Américain G. L. Kittredge : percer de trous jusqu'à ce qu'il soit imbibé de clair de lune. *Sop,* c'est du pain trempé.

2. *Vanity the puppet.* « Dame Vanité » était un personnage des anciennes moralités anglaises; au temps de Shakespeare, celles-ci fournissaient encore le répertoire des théâtres de marionnettes.

3. *I'll flesh you. To flesh,* c'était donner le goût du sang à un faucon ou à un chien de chasse en lui faisant manger de la viande saignante.

Digitized by Google

mené votre valeur. Lâche coquin, la nature te désavoue : c'est un tailleur qui t'a fait[1].

CORNOUAILLES. — Tu es un étrange gaillard : un tailleur faire un homme!

KENT. — Oui, messire, un tailleur! Un sculpteur ou un peintre ne l'aurait pas si mal ébauché, n'eussent-ils été que deux heures à la besogne.

CORNOUAILLES, *à Oswald.* — Parlez donc! comment a surgi cette querelle?

OSWALD. — Ce vieux ruffian, seigneur, dont j'ai épargné la vie, à la requête de sa barbe grise...

KENT. — Zed[2] bâtard! lettre inutile!... Milord, si vous me le permettez, je vais piler en mortier ce scélérat brut et en crépir le mur des latrines... Toi, épargner ma barbe grise, chétif hoche-queue!

CORNOUAILLES. — Paix, drôle!... Grossier manant, ignores-tu le respect?

KENT. — Non, monsieur; mais la colère a ses privilèges.

CORNOUAILLES. — Qu'est-ce qui te met en colère?

KENT. — C'est de voir porter l'épée par un maraud qui ne porte pas l'honneur. Ces maroufles souriants rongent, comme des rats, les liens sacrés trop étroitement serrés pour être dénoués; ils caressent toutes les passions qui se rebellent dans le cœur de leurs maîtres, jettent l'huile sur le feu, la neige sur les glaciales froideurs, nient, affirment, et tournent leur bec d'alcyon à tous les vents du caprice de leur maîtres[3]! Ainsi que les chiens, ils ne savent que suivre! *(A Oswald.)* Peste soit de votre visage épileptique! Vous souriez de mes discours, comme si j'étais un imbécile! Oison, si je vous tenais dans la place de Sarum, je vous pourchasserais toujours caquetant jusqu'à Camelot[4]!

---

1. Les tailleurs étaient tenus en grand mépris par le populaire, si l'on en croit le vieux proverbe, d'après lequel il en fallait neuf (ou seulement trois) pour faire un homme.

2. *Zed :* la lettre *z*, dernière de l'alphabet, et peu utilisée dans le vocabulaire anglais. On pourrait traduire par : zéro.

3. D'après Steevens, une croyance populaire voulait que l'alcyon, *kingfisher* ou martin-pêcheur, si on suspendait son cadavre au bout d'un fil, tournait au vent et en indiquait la direction.

4. « Camelot. Ville célèbre dans les romans de chevalerie, où, selon la tradition, eurent lieu les noces du roi Arthur et de la princesse Genièvre. » *(Note de F.-V. Hugo.)* On en ignore le site géographique exact. Cornouailles ou Somersetshire? *Old Sarum,* ancienne place forte

Digitized by Google

CORNOUAILLES. — Çà! es-tu fou, vieux?

GLOUCESTER. — Quel est le motif de votre rixe? Dites.

KENT. — Il n'y a pas plus d'antipathie entre les contraires, qu'entre moi et un pareil fourbe.

CORNOUAILLES. — Pourquoi le traites-tu de fourbe? Quel est son crime?

KENT. — Sa physionomie me déplaît.

CORNOUAILLES. — Pas plus que la mienne, peut-être! *(Montrant Edmond.)* Ou la sienne! *(Montrant Régane.)* Ou la sienne!

KENT. — Monsieur, c'est mon habitude d'être franc : j'ai vu dans ma vie de meilleurs visages que ceux que je vois sur maintes épaules devant moi, en ce moment.

CORNOUAILLES. — C'est quelque drôle qui, ayant été loué pour sa rusticité, affecte une insolente rudesse et exagère la simplicité, au mépris de tout naturel... Il ne saurait flatter, lui!... c'est une âme honnête et franche! il faut qu'il dise la vérité : si elle est bien reçue, tant mieux; sinon, n'accusez que son franc parler. Je connais de ces drôles qui, dans leur franchise, recèlent plus d'astuce et de pensées corrompues que vingt naïfs faiseurs de courbettes qui se confondent en hommages obséquieux.

KENT, *d'un ton doucereux.* — Seigneur, en vérité, en toute sincérité, sous le bon plaisir de Votre Grandeur dont l'influence, comme l'auréole de flamme radieuse qui ondoie au front de Phébus...

CORNOUAILLES. — Qu'entends-tu par là?

KENT. — Changer mon style, puisque vous le désapprouvez si fort. Je le reconnais, monsieur, je ne suis pas un flatteur; mais celui qui vous a trompé avec l'accent de la franchise était un franc coquin; ce que, pour ma part, je ne serai jamais, quand l'espoir d'apaiser votre déplaisir m'inviterait à l'être.

CORNOUAILLES, *à Oswald.* — Quelle offense lui avez-vous faite?

OSWALD. — Aucune. Il plut naguère au roi son maître de me frapper dans un malentendu. Cet homme lui prêta main-forte, et, flattant son emportement, me culbuta par derrière; dès que je fus à bas, il m'insulta, m'injuria, fit maintes prouesses qui le distinguèrent, et obtint les éloges

---

celte — dans une plaine où abondent les oies sauvages, d'où l'allusion de Kent — est dans le Wiltshire, près de Salisbury.

Digitized by Google

du roi pour cet attentat sur un homme sans défense. Tout à l'heure, dans l'exaltation de cet auguste exploit, il a même tiré l'épée contre moi.

KENT. — Il n'est pas un de ces chenapans et de ces lâches près de qui Ajax ne soit un couard!

CORNOUAILLES. — Holà! qu'on aille chercher les ceps[1]!... Vieux coquin têtu, vénérable effronté, nous vous apprendrons...

KENT. — Monsieur, je suis trop vieux pour apprendre : ne mettez pas vos ceps en réquisition pour moi. Je sers le roi; c'est par ses ordres que j'ai été envoyé près de vous. Ce serait témoigner peu de respect et montrer une malveillance par trop insolente pour la gracieuse personne de mon maître, que de mettre aux ceps son messager.

CORNOUAILLES. — Qu'on aille chercher les ceps! Sur ma vie et mon honneur! il y restera jusqu'à midi.

RÉGANE. — Jusqu'à midi!... jusqu'à ce soir, milord, et toute la nuit encore.

KENT. — Mais, madame, si j'étais le chien de votre père, vous ne me traiteriez pas ainsi.

RÉGANE. — Je traite ainsi sa valetaille. *(On apporte des ceps.)*

CORNOUAILLES. — C'est un drôle du même acabit que ceux dont parle notre sœur... Allons! approchez les ceps.

GLOUCESTER. — Laissez-moi supplier Votre Grâce de n'en rien faire. Sa faute est grave, et le bon roi son maître saura l'en punir. La dégradante correction que vous lui infligez ne s'applique qu'aux plus vils et aux plus méprisés des misérables, pour des vols et de vulgaires délits. Le roi trouvera nécessairement mauvais qu'on l'ait humilié dans son messager, en le soumettant à une pareille contrainte.

CORNOUAILLES. — Je réponds de tout.

RÉGANE. — Ma sœur pourra trouver plus mauvais encore que son gentilhomme ait été insulté et maltraité dans l'accomplissement de ses ordres. *(Aux valets.)* Entravez-lui les jambes. *(On met Kent dans les ceps. A Cornouailles.)* Allons! mon cher seigneur, partons. *(Tous sortent, excepté Gloucester et Kent.)*

GLOUCESTER, *à Kent.* — Ami, j'en suis fâché pour toi.

---

1. *The stocks :* sorte de pilori fait d'entraves de bois (« ceps »); châtiment réservé aux gens de basse condition, humiliant par conséquent pour un homme du rang de Kent.

Digitized by Google

C'est le bon plaisir du duc; et son humeur, tout le monde le sait, n'admet ni froissement ni obstacle... J'intercéderai pour toi.

KENT. — De grâce! n'en faites rien, monsieur. J'ai veillé et parcouru une longue route; je dormirai une partie du temps, et je sifflerai le reste. *(D'un ton amer.)* La fortune d'un honnête homme peut bien avoir ces ailes-là aux talons. Je vous souhaite le bonjour.

GLOUCESTER. — Le duc est à blâmer pour cela : ce sera mal pris. *(Il sort. L'aurore se lève.)*

KENT, *seul.* — Bon roi, faut-il donc que tu justifies le dicton populaire, et que tu passes d'un ciel tolérable sous un soleil brûlant[1]! *(Il tire un papier et le déploie.)* Rapproche-toi, fanal de ce globe inférieur, qu'avec le secours de tes rayons je puisse lire cette lettre!... Il ne se fait guère de miracles que pour la détresse... C'est de Cordélia, je suis sûr : elle a été fort heureusement informée de mon travestissement, et elle prendra occasion des énormités qui s'accomplissent, pour apporter à tous les maux leurs remèdes[2]. *(Il resserre le papier.)* Vous qu'ont épuisés les veilles, ô mes yeux, profitez de votre accablement pour ne pas voir cette ignoble logette. Bonne nuit, fortune! souris encore une fois et fais tourner ta roue. *(Il s'endort.)*

SCÈNE III

Une bruyère.

Entre EDGAR.

EDGAR. — J'ai entendu la proclamation lancée contre moi; et, grâce au creux d'un arbre, j'ai esquivé les poursuites. Pas un port qui ne soit fermé; pas une place où il n'y ait une vedette, où la plus rigoureuse vigilance ne cherche à me surprendre! Tant que je puis échapper, je suis sauvé... J'ai pris le parti d'assumer la forme la plus

1. « Howell, dans son *Dictionnaire des proverbes anglais,* explique ainsi ce dicton : passer d'un ciel tolérable sous un soleil brûlant, c'est quitter le bien pour le pire. » *(Note de F.-V. Hugo.)*

2. « Elle a été... remèdes. » Beaucoup d'éditeurs, depuis le XVIIIe siècle, pensent que Kent est ici en train de lire une phrase de la lettre, et mettent ces quelques lignes entre guillemets. Ceci expliquerait la construction décousue de ce passage.

Digitized by Google

abjecte et la plus pauvre à laquelle la misère ait jamais ravalé l'homme pour le rapprocher de la brute. Je veux grimer mon visage avec de la fange, ceindre mes reins d'une couverture, avoir tous les cheveux noués comme par un sortilège; je veux, en leur présentant ma nudité, braver les vents et les persécutions du ciel. Le pays m'offre pour modèles ces mendiants de Bedlam qui, en poussant des rugissements, enfoncent dans la chair nue de leurs bras inertes et gangrenés des épingles, des échardes de bois, des clous, des brindilles de romarin, et, sous cet horrible aspect, extorquent la charité des pauvres fermes, des petits villages, des bergeries et des moulins, tantôt par des imprécations de lunatiques, tantôt par des prières... Je suis le pauvre Turlupin[1]! le pauvre Tom! C'est quelque chose... Edgar n'est plus rien. *(Il sort.)*

SCÈNE IV

Devant le château de Gloucester.

KENT *est toujours dans les ceps. Entrent* LEAR, LE FOU, UN GENTILHOMME.

LEAR. — Il est étrange qu'ils soient ainsi partis de chez eux sans me renvoyer mon messager.

LE GENTILHOMME. — J'ai su que la nuit précédente ils n'avaient aucune intention de s'éloigner.

KENT. — Salut à toi, noble maître!

LEAR. — Quoi! Te fais-tu un passe-temps de cette ignominie?

KENT. — Non, monseigneur.

LE FOU. — Ha! ha! vois donc! il porte là de cruelles jarretières[2]! Les chevaux s'attachent par la tête, les chiens et les ours par le cou, les singes par les reins, et les hommes par les jambes : quand un homme est trop gaillard de ses jambes, alors il porte des chausses de bois.

LEAR. — Et qui donc a méconnu ton rang jusqu'à te mettre là?

---

1. *Turlygod :* terme de l'argot des voleurs, dont l'origine est inexpliquée — comme celle du français « turlupin », qui s'appliquait d'abord à une secte d'hérétiques naturistes et scandaleux.

2. Jeu de mots courant entre *cruel* et *crewel,* de laine.

Digitized by Google

KENT. — C'est lui et elle, votre fils et votre fille.
LEAR. — Non.
KENT. — Si fait.
LEAR. — Non, te dis-je.
KENT. — Je vous dis que oui.
LEAR. — Non, non! ils ne feraient pas cela.
KENT. — Oui, ils l'ont fait.
LEAR. — Par Jupiter! je jure que non.
KENT. — Par Junon! je jure que oui.
LEAR. — Ils n'auraient pas osé le faire; ils n'auraient pas pu, ils n'auraient pas voulu le faire. C'est pis qu'un assassinat de faire au respect un si violent outrage. Réponds-moi avec toute la promptitude raisonnable : comment as-tu pu mériter, comment as-tu pu subir un pareil traitement, venant de notre part?

KENT. — Seigneur, je venais d'arriver chez eux et de leur remettre la lettre de Votre Altesse; avant même que j'eusse redressé l'attitude de mon hommage agenouillé, est survenu un courrier fumant et ruisselant de sueur; à demi essoufflé, il a balbutié les compliments de Goneril sa maîtresse, et a présenté une lettre que, sans souci de mon message, ils ont lue immédiatement. Sur son contenu, ils ont réuni leurs gens, sont vite montés à cheval, m'ont commandé de les suivre et d'attendre le loisir de leur réponse, en me jetant un regard glacial. Ici, j'ai rencontré le messager dont l'ambassade avait empoisonné la mienne : c'est ce même drôle qui, dernièrement, s'est montré si insolent envers Votre Altesse. Écoutant mon sentiment plus que ma réflexion, j'ai dégainé; le lâche a par ses hauts cris mis en émoi toute la maison. Votre fils et votre fille ont trouvé cette infraction digne de l'humiliation qu'elle subit ici.

LE FOU. — L'hiver n'est pas encore fini, si les oies sauvages volent dans cette direction.

Les pères qui portent guenilles
Font aveugles leurs enfants;
Mais les pères qui portent sacs
Verront tendres leurs enfants.
Fortune, cette fieffée putain,
Jamais n'ouvre sa porte au pauvre.

Bah! après tout, tu auras de tes filles plus de douleurs que tu ne pourrais compter de dollars en un an!

Digitized by Google

LEAR. — Oh! comme cette humeur morbide monte à mon cœur! *Historica passio*[1]! Arrière, envahissante mélancolie, c'est plus bas qu'est ton élément!... Où est-elle, cette fille?

KENT. — Avec le comte, ici dans le château.

LEAR. — Ne me suivez pas. Restez ici.

Il entre dans le château.

LE GENTILHOMME, *à Kent.* — N'avez-vous pas commis d'autre offense que celle que vous venez de dire?

KENT. — Aucune. Mais comment le roi vient-il avec un si mince cortège?

LE FOU. — Si tu avais été mis aux ceps pour cette question-là, tu l'aurais bien mérité.

KENT. — Pourquoi, fou?

LE FOU. — Nous t'enverrons à l'école chez la fourmi, pour t'apprendre qu'il y a chômage en hiver. Tous ceux qui suivent leur nez sont dirigés par leurs yeux, excepté les aveugles; et entre vingt aveugles il n'est pas un nez qui ne flaire l'homme qui pue... Lâche la grande roue, si elle roule en bas de la côte : tu te romprais le cou en la suivant; mais si elle remonte la côte, fais-toi remorquer par elle. Quand un sage te donnera un meilleur conseil, rends-moi le mien. Je veux qu'il n'y ait que des coquins à le suivre, puisque c'est un fou qui le donne.

Celui qui sert par intérêt, messire,
Et n'est attaché que pour la forme,
Pliera bagage dès qu'il pleuvra,
Et te laissera dans l'orage.

Mais, moi, je demeurerai : le fou veut rester
Et laisser le sage s'enfuir.
Coquin devient le fou qui s'esquive;
Et fou, pardi! n'est pas le coquin.

KENT. — Où avez-vous appris ça, fou?

---

1. *Historica* est en effet la leçon erronée des quartos et des premiers Folios. A partir de 1685 (quatrième Folio), tous les éditeurs corrigent en *hysterica*. « Humeur morbide » traduit l'anglais *mother*, autre terme désignant l'hystérie. Pour les élisabéthains, c'était une maladie de l'homme aussi bien que de la femme. Le mot grec *hustera* (utérus) s'appliquait étymologiquement à la partie basse des organes de la femme, et Lear a raison de dire : « C'est plus bas qu'est ton élément. »

Digitized by Google

LE FOU. — Pas dans les ceps, fou!

Rentre Lear, accompagné de Gloucester.

LEAR. — Refuser de me parler! Ils sont malades! Ils sont fatigués! Ils ont fait une longue route cette nuit! Purs prétextes, faux-fuyants de la révolte et de la désertion! Rapportez-moi une meilleure réponse.

GLOUCESTER. — Mon cher seigneur, vous connaissez la nature bouillante du duc, combien il est inébranlable et déterminé dans sa résolution.

LEAR. — Vengeance! peste! mort! confusion! Il s'agit bien de bouillante nature! Eh! Gloucester! Gloucester! je veux parler au duc de Cornouailles et à sa femme.

GLOUCESTER. — Mais, mon bon seigneur, je viens de les en informer.

LEAR. — Les en informer!... Çà, me comprends-tu, l'homme?

GLOUCESTER. — Oui, mon bon seigneur.

LEAR. — Le roi veut parler à Cornouailles; le père chéri veut parler à sa fille et réclame ses services. Sont-ils informés de cela?... Souffle et sang!... Bouillant! le duc bouillant!... Dis à ce duc ardent que... mais non, pas encore!... Il se peut qu'il ne soit pas bien : la maladie a toujours négligé les devoirs auxquels s'astreint la santé. Nous ne sommes plus nous-mêmes, quand la nature accablée force l'esprit à souffrir avec le corps. Je prendrai patience. J'en veux à mon impétueuse opiniâtreté de prendre la boutade morbide d'un malade pour la décision d'une saine volonté... Mort de ma vie! *(Regardant Kent.)* Pourquoi est-il assis là? Cet acte me prouve que la réclusion du duc et de ma fille n'est qu'un artifice. *(Haussant la voix.)* Qu'on me rende mon serviteur! *(A Gloucester.)* Allez dire au duc et à sa femme que je veux leur parler. Vite, sur-le-champ! Dites-leur de venir m'entendre, ou j'irai à leur porte battre le tambour, jusqu'à ce que mes cris tuent leur sommeil!

GLOUCESTER. — Je voudrais tout arranger entre vous. *(Il sort.)*

LEAR. — Oh! mon cœur!... Mon cœur se soulève!... Allons! à bas!

LE FOU. — Crie-lui, m'n oncle, ce que la ménagère[1]

1. *Cockney* désignait à Londres une femme trop délicate et facilement dégoûtée.

Digitized by Google

criait aux anguilles, au moment où elle les mettait toutes vives dans la pâte. Elle leur frappait la tête avec une baguette en criant : « A bas, coquines, à bas! » C'est le frère de celle-là qui, par pure bonté pour son cheval, lui beurrait son foin.

Entrent Cornouailles, Régane, Gloucester et leur suite.

LEAR. — Bonjour à tous deux!

CORNOUAILLES. — Salut à Votre Grâce! *(On met Kent en liberté.)*

RÉGANE. — Je suis heureuse de voir Votre Altesse.

LEAR. — Je le crois, Régane, je sais que de raisons j'ai pour le croire. Si tu n'en étais pas heureuse, je divorcerais avec la tombe de ta mère, sépulcre d'une adultère. *(A Kent.)* Ah! vous voilà libre! Nous parlerons de cela dans un autre moment... Bien-aimée Régane, ta sœur est une méchante... O Régane, elle a attaché ici, comme un vautour, sa dévorante ingratitude. *(Il met la main sur son cœur.)* Je puis à peine te parler... Tu ne saurais croire avec quelle perversité... ô Régane!

RÉGANE. — Je vous en prie, sire, prenez patience. Vous êtes, je l'espère, plus apte à méjuger son mérite qu'elle ne l'est à manquer au devoir.

LEAR. — Eh! qu'est-ce à dire?

RÉGANE. — Je ne puis croire que ma sœur ait en rien failli à ses obligations. Si par hasard, sire, elle a réprimé les excès de vos gens, c'est pour des motifs et dans un but si légitimes qu'elle est pure de tout blâme.

LEAR. — Ma malédiction sur elle!

RÉGANE. — Oh! sire, vous êtes vieux. La nature en vous touche à la limite extrême de sa carrière : vous devriez vous laisser gouverner et mener par quelque discrète tutelle, mieux instruite de votre état que vous-même. Aussi, je vous en prie, retournez auprès de ma sœur, et dites-lui que vous avez eu tort, sire.

LEAR. — Moi, lui demander pardon! Voyez donc comme ce langage ferait honneur à une famille[1] : « Chère fille, je confesse que je suis vieux; la vieillesse est parasite; je

1. F.-V. Hugo omet de signaler ici un jeu de scène, qui n'est indiqué dans aucun des originaux, mais qui est devenu traditionnel depuis Johnson : en prononçant ces mots, il s'agenouille (« Je demande à genoux... »), et se relève après la réplique de Régane.

Digitized by Google

demande à genoux que vous daigniez m'accorder le vêtement, le lit et la nourriture. »

RÉGANE. — Bon sire, assez! Ce sont des plaisanteries peu gracieuses. Retournez près de ma sœur.

LEAR. — Jamais, Régane. Elle a restreint ma suite de moitié, m'a jeté de sombres regards, et m'a frappé au fond du cœur de sa langue de serpent. Que toutes les vengeances accumulées du ciel tombent sur sa tête ingrate! Frappez ses jeunes os de paralysie, souffles néfastes!

CORNOUAILLES. — Fi! sire! fi!

LEAR. — Vous, éclairs agiles, dardez vos aveuglantes flammes dans ses yeux dédaigneux! Empoisonnez sa beauté, vapeurs aspirées des marais par le puissant soleil, et flétrissez sa vanité!

RÉGANE. — O dieux propices! Vous ferez les mêmes vœux pour moi, dans un accès de colère!

LEAR. — Non, Régane; jamais tu n'auras ma malédiction. Ta nature palpitante de tendresse ne t'abandonnera pas à la dureté. Son regard est féroce; mais le tien ranime et ne brûle pas. Ce n'est pas toi qui voudrais lésiner sur mes plaisirs, mutiler ma suite, me lancer de brusques paroles, réduire mon train, et, pour conclusion, opposer les verrous à mon entrée. Tu connais trop bien les devoirs de la nature, les obligations de l'enfance, les règles de la courtoisie, les exigences de la gratitude; tu n'as pas oublié cette moitié de royaume dont je t'ai dotée.

RÉGANE. — Bon sire, venez au fait. *(Bruit de trompettes.)*

LEAR. — Qui donc a mis mon homme aux ceps?

CORNOUAILLES. — Quelle est cette fanfare?

Entre Oswald.

RÉGANE. — Je la reconnais, c'est celle de ma sœur. Sa lettre annonçait en effet qu'elle serait bientôt ici. *(A Oswald.)* Votre maîtresse est-elle arrivée?

LEAR. — Voilà un maraud dont la fierté d'emprunt s'étaye sur la capricieuse faveur de celle qu'il sert... Hors de ma vue, valet!

CORNOUAILLES. — Que veut dire Votre Grâce?

LEAR. — Qui a mis aux ceps mon serviteur? Régane, j'aime à croire que tu n'en savais rien... Qui vient ici?

Entre Goneril.

O cieux, si vous aimez les vieillards, si votre doux pou-

Digitized by Google

voir encourage l'obéissance, si vous-mêmes êtes vieux, faites de cette cause la vôtre, lancez vos foudres, et prenez mon parti! *(A Goneril.)* Peux-tu regarder cette barbe sans rougir?... O Régane, tu consens à la prendre par la main?

GONERIL. — Et pourquoi pas, monsieur? En quoi suis-je coupable? N'est pas coupable tout ce que réprouve l'irréflexion et condamne la caducité.

LEAR. — O mes flancs, vous êtes trop tenaces! Quoi! vous résistez encore!... Comment se fait-il qu'un de mes familiers ait été mis aux ceps?

CORNOUAILLES. — C'est moi qui l'y ai mis, monsieur; mais ses méfaits ne méritaient certes pas tant d'honneur.

LEAR. — Vous! Quoi! c'est vous!

RÉGANE. — Je vous en prie, père, résignez-vous à votre faiblesse. Si, jusqu'à l'expiration de ce mois, vous voulez retourner et séjourner chez ma sœur, après avoir congédié la moitié de votre suite, venez me trouver alors. Je suis pour le moment hors de chez moi, et je n'ai pas fait les préparatifs indispensables pour vous recevoir.

LEAR. — Retourner chez elle! cinquante de mes gens congédiés! Non! Je préférerais abjurer tout abri, lutter contre l'inimitié de l'air, être le camarade du loup et de la chouette, poignantes rigueurs de la nécessité... Retourner près d'elle! Ah! bouillant roi de France, qui as pris sans dot notre plus jeune fille, j'aimerais autant m'agenouiller devant ton trône et mendier de toi la pension d'un écuyer pour soutenir ma servile existence!... Retourner près d'elle! Conseille-moi plutôt de me faire l'esclave et la bête de somme de ce détestable valet! *(Il montre Oswald.)*

GONERIL. — A votre guise, monsieur!

LEAR. — Je t'en prie, ma fille, ne me rends pas fou! Je ne veux plus te troubler, mon enfant; adieu! Nous ne nous rencontrerons plus, nous ne nous reverrons plus. Et pourtant tu es ma chair, mon sang, ma fille, ou plutôt tu es dans ma chair une plaie, que je suis forcé d'appeler mienne! Tu es un clou, un ulcère empesté, un anthrax tuméfié dans mon sang corrompu! Mais je ne veux pas te gronder. Que la confusion vienne quand elle voudra; je ne l'appellerai pas. Je ne veux pas sommer le porte-foudre de te frapper, ni te dénoncer au souverain juge Jupiter. Réforme-toi quand tu pourras, deviens meilleure à ton loisir. Je puis prendre patience; je puis rester chez Régane, moi et mes cent chevaliers.

Digitized by Google

RÉGANE. — Pas tout à fait, monsieur. Je ne vous attendais pas encore, et ne suis pas préparée pour vous recevoir convenablement. Écoutez ma sœur, monsieur; car ceux qui font contrôler votre passion par la raison doivent se borner à croire que vous êtes vieux et conséquemment... Mais Goneril sait ce qu'elle fait.

LEAR. — Est-ce donc là bien parler?

RÉGANE. — J'ose l'affirmer, monsieur. Quoi! cinquante écuyers, n'est-ce pas assez? Qu'avez-vous besoin de plus, ou même d'autant? La dépense, le danger, tout parle contre un si nombreux cortège. Comment, dans une seule maison, sous deux autorités, tant de gens peuvent-ils vivre d'accord? C'est difficile, presque impossible.

GONERIL. — Et ne pourriez-vous pas, milord, être servi par ses domestiques en titre ou par les miens?

RÉGANE. — Pourquoi pas, milord? Si alors il leur arrivait de vous négliger, nous pourrions y mettre ordre... Si vous voulez venir chez moi (car à présent j'aperçois le danger), je vous prie de n'en amener que vingt-cinq. A un plus grand nombre je refuse de donner place ou hospitalité.

LEAR. — Moi, je vous ai tout donné.

RÉGANE. — Et il était grand temps.

LEAR. — J'ai fait de vous mes gardiennes, mes déléguées, mais en réservant pour ma suite un nombre fixe de serviteurs. Quoi! il faut qu'en venant chez vous je n'en aie que vingt-cinq! Régane, avez-vous dit cela?

RÉGANE. — Et je le répète, milord : pas un de plus chez moi!

LEAR, *regardant Goneril, puis Régane.* — Ces méchantes créatures ont encore l'air bon à côté de plus méchantes. N'être pas ce qu'il y a de pire, c'est encore être au niveau d'un éloge. *(A Goneril.)* J'irai avec toi. Les cinquante que tu accordes sont le double de ses vingt-cinq, et ton amour vaut deux fois le sien.

GONERIL. — Écoutez-moi, milord. Qu'avez-vous besoin de vingt-cinq personnes, de dix, de cinq, pour vous suivre dans une maison où un domestique deux fois aussi nombreux a ordre de vous servir?

RÉGANE. — Qu'avez-vous besoin d'un seul?

LEAR. — Oh! ne raisonnez pas le besoin. Nos plus vils mendiants trouvent le superflu dans la plus pauvre chose. N'accordez à la nature que ce dont la nature a besoin, et

Digitized by Google

l'homme vit au même prix que la brute. Tu es une grande dame : eh bien! si l'unique luxe était de se tenir chaudement, qu'aurait besoin la nature de cette luxueuse parure qui te tient chaud à peine? Mais, quant au vrai besoin... Ciel, accorde-moi la patience : c'est de patience que j'ai besoin! Vous voyez ici, ô dieux, un pauvre vieillard accablé, double misère! par la douleur et par les années. Si c'est vous qui soulevez les cœurs de ces filles contre leur père, ne m'affolez pas au point que je l'endure placidement; animez-moi d'une noble colère. Oh! ne laissez pas les pleurs, ces armes de femme, souiller mes joues mâles!... Non!... Stryges dénaturées, je veux tirer de vous deux une telle vengeance que le monde entier... Je veux faire des choses... Ce qu'elles seront, je ne le sais pas encore; mais elles feront l'épouvante de la terre. Vous croyez que je vais pleurer. Non, je ne pleurerai pas. J'ai certes sujet de pleurer; mais ce cœur se brisera en cent mille éclats avant que je pleure... O bouffon, je deviendrai fou! *(Sortent Lear, Gloucester, Kent et le fou.)*

CORNOUAILLES. — Retirons-nous, il va faire de l'orage. *(Bruit lointain d'un orage.)*

RÉGANE. — Ce manoir est petit; le vieillard et ses gens ne sauraient s'y loger à l'aise.

GONERIL. — C'est sa faute : il s'est lui-même privé d'asile; il faut qu'il souffre de sa folie.

RÉGANE. — Pour lui personnellement, je le recevrais volontiers, mais pas un seul de ses gens.

GONERIL. — C'est aussi ma résolution. Où est milord de Gloucester?

CORNOUAILLES. — Il a accompagné le vieillard...

Gloucester revient.

Mais le voici de retour.

GLOUCESTER. — Le roi est dans une rage violente.

CORNOUAILLES. — Où va-t-il?

GLOUCESTER. — Il commande les chevaux, mais je ne sais où il va.

CORNOUAILLES. — Le mieux est de le laisser faire... Qu'il se dirige!

GONERIL, *à Gloucester*. — Milord, ne le pressez nullement de rester.

GLOUCESTER. — Hélas! la nuit vient, et les vents glacés

Digitized by Google

se déchaînent furieusement. A plusieurs milles à la ronde, il y a à peine un fourré.

RÉGANE. — Ah! messire, aux hommes obstinés les injures qu'eux-mêmes s'attirent doivent servir de leçon... Fermez vos portes : il a pour escorte des forcenés, et les excès auxquels il peut être entraîné par eux, lui dont l'oreille est facilement abusée, doivent mettre en garde la prudence.

CORNOUAILLES. — Fermez vos portes, milord; il fait une horrible nuit. Ma Régane vous donne un bon conseil. Dérobons-nous à l'orage. *(Ils sortent.)*

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Aux environs du château de Gloucester.

Tempête avec éclairs et tonnerre. KENT *et* UN CHEVALIER *se rencontrent.*

KENT. — Qui est là, par cet affreux temps?

LE CHEVALIER. — Un homme dont l'âme est aussi tourmentée que le temps.

KENT. — Je vous reconnais. Où est le roi?

LE CHEVALIER. — En lutte avec les éléments courroucés : il somme le vent de lancer la terre dans l'Océan, ou d'élever au-dessus du continent les vagues dentelées, en sorte que tout change ou périsse. Il arrache ses cheveux blancs, que les impétueuses rafales, avec une aveugle rage, emportent dans leur furie et mettent à néant. Dans son petit monde humain, il cherche à dépasser en violence le vent et la pluie entrechoqués. Dans cette nuit où l'ourse aux mamelles taries reste dans son antre, où le lion et le loup, mordus par la faim, tiennent leur fourrure à l'abri, il court la tête nue et invoque la destruction.

KENT. — Mais qui est avec lui?

LE CHEVALIER. — Nul autre que le fou, qui s'évertue à couvrir de railleries[1] les injures dont souffre son cœur.

1. *To outjest :* chasser par des railleries.

Digitized by Google

KENT. — Je vous connais, monsieur, et j'ose, sur la foi de mon diagnostic, vous confier une chose grave. La division existe, bien que cachée encore sous le masque d'une double dissimulation, entre Albany et Cornouailles. Ils ont (comme tous ceux que leur haute étoile a exaltés sur un trône) des serviteurs non moins dissimulés qu'eux-mêmes. Parmi ces gens-là, le roi de France a des espions qui, observateurs intelligents de notre situation, lui ont révélé ce qu'ils ont vu, les intrigues hostiles des ducs, le dur traitement que tous deux ont infligé au vieux roi, et le mal profond dont tous ces faits ne sont peut-être que les symptômes. Ce qui est certain[1], c'est qu'une armée française arrive dans ce royaume divisé. Déjà, forte de notre incurie, elle a secrètement débarqué dans plusieurs de nos meilleurs ports, et elle est sur le point d'arborer ouvertement son étendard... Maintenant je m'adresse à vous. Si vous avez confiance en moi, partez vite pour Douvres; vous y trouverez quelqu'un qui vous remerciera, quand vous aurez fait le fidèle récit des souffrances surhumaines et folles dont le roi a à gémir. Je suis un gentilhomme de race et d'éducation, et c'est en connaissance de cause que je vous propose cette mission.

LE CHEVALIER. — Nous en reparlerons.

KENT. — Non, assez de paroles! Pour vous convaincre que je suis plus que je ne parais, ouvrez cette bourse, et prenez ce qu'elle contient. Si vous voyez Cordélia, et je ne doute pas que vous ne la voyiez, montrez-lui cet anneau; elle vous dira ce que vous ne savez pas, le nom de votre compère... Maudite tempête! Je vais chercher le roi.

LE CHEVALIER. — Donnez-moi votre main. N'avez-vous rien à ajouter?

KENT. — Il me reste peu à dire, mais à faire plus que je n'ai fait encore. Tâchons de trouver le roi; cherchez par ici, moi par là. Le premier qui le découvrira appellera l'autre. *(Ils se séparent.)*

---

1. Ce passage, jusqu'à la fin de la tirade de Kent, a été supprimé dans le Folio.

Digitized by Google

SCÈNE II

Une bruyère.

Il fait nuit. La tempête continue. Entrent LEAR *et* LE FOU.

LEAR. — Vents, soufflez à crever vos joues! faites rage! soufflez! Cataractes et ouragans, dégorgez-vous jusqu'à ce que vous ayez submergé nos clochers et noyé leurs coqs! Vous, éclairs sulfureux, actifs comme l'idée, avant-coureurs de la foudre qui fend les chênes, venez roussir ma tête blanche! Et toi, tonnerre exterminateur, écrase le globe massif du monde, brise les moules de la nature et détruis en un instant tous les germes qui font l'ingrate humanité.

LE FOU. — O m'n oncle, de l'eau bénite de cour dans une maison bien sèche vaudrait mieux que cette pluie en plein air. Rentre, bon oncle, et demande la charité à tes filles. Voilà une nuit qui n'épargne ni sages ni fous. *(Coups de foudre.)*

LEAR, *les yeux au ciel.* — Gronde de toutes tes entrailles!... Crache, flamme; jaillis, pluie! Pluie, vent, foudre, flamme, vous n'êtes point mes filles : ô vous, éléments, je ne vous taxe pas d'ingratitude! jamais je ne vous ai donné de royaume, je ne vous ai appelés mes enfants! vous ne me devez pas obéissance! laissez donc tomber sur moi l'horreur à plaisir : me voici votre souffre-douleur, pauvre vieillard infirme, débile et méprisé... Mais non... je vous déclare serviles ministres, vous qui, ligués avec deux filles perfides, lancez les légions d'en haut contre une tête si vieille et si blanche! Oh! oh! c'est affreux.

LE FOU. — Quiconque a une maison où fourrer sa tête a un bon couvre-chef. *(Il chante.)*

Celui qui met sa braguette en lieu sûr
Avant d'y mettre sa tête,
Attrapera vite les poux
Qu'épouse le mendiant[1].

1. Il existait un proverbe : avant de te marier, assure-toi d'une maison où tu puisses te mettre à couvert. C'est pourquoi les mendiants, qui n'auront jamais de toit, peuvent bien se marier tant qu'ils voudront *(So beggars marry many)*.

Digitized by Google

L'homme qui fait pour son orteil
Ce qu'il devrait faire pour son cœur,
Se plaindra vite d'un cor
Et changera son sommeil en veille.

Car il n'y a jamais eu de jolie femme qui n'ait fait des mines devant un miroir.

Entre Kent.

LEAR. — Non, je veux être le modèle de toute patience, je ne veux plus rien dire.

KENT. — Qui est là?

LE FOU. — Morbleu! une majesté et une braguette, c'est-à-dire un sage et un fou.

KENT. — Hélas! sire, vous ici! Les êtres qui aiment la nuit n'aiment pas de pareilles nuits. Les cieux en fureur éprouvent jusqu'aux rôdeurs des ténèbres et les enferment dans leur antre. Depuis que je suis homme, je ne me rappelle pas avoir vu de tels jets de flamme, entendu d'aussi effrayantes explosions de tonnerre, de tels gémissements de vent et de pluie. La nature de l'homme ne saurait supporter pareil déchaînement ni pareille horreur.

LEAR. — Que les dieux grands, qui suspendent au-dessus de nos têtes ce terrible fracas, distinguent maintenant leurs ennemis! Tremble, misérable qui recèles en toi des crimes non divulgués, non flagellés par la justice! Cache-toi, main sanglante, et toi, parjure, et toi, incestueux, qui simules la vertu! Tremble à te briser, infâme, qui, sous le couvert d'une savante hypocrisie, attentas à la vie de l'homme! Forfaits mis au secret, forcez vos mystérieuses geôles et demandez grâce à ces terribles recors!... Moi, je suis plus victime que coupable.

KENT. — Hélas! tête nue!... Mon gracieux seigneur, près d'ici est une hutte, qui vous prêtera un secours contre la tempête. Allez vous y reposer, tandis que je me dirigerai vers cette dure maison, plus dure que la pierre dont elle est bâtie. Tout à l'heure encore, quand je vous y demandais, elle a refusé de me recevoir; mais je vais y retourner et forcer son avare hospitalité.

LEAR. — Mes esprits commencent à s'altérer... *(Au fou.)* Viens, mon enfant. Comment es-tu, mon enfant? As-tu froid? J'ai froid moi-même. *(A Kent.)* Où est ce chaume, mon ami! La nécessité a l'art étrange de rendre précieuses

Digitized by Google

les plus viles choses. Voyons votre hutte. Pauvre diable de fou, j'ai une part de mon cœur qui souffre aussi pour toi!

LE FOU.

Celui qui a le plus léger bon sens,
O gué! par la pluie et le vent,
Doit mesurer sa résignation à son sort,
Car la pluie tombe tous les jours[1].

LEAR. — C'est vrai, enfant. *(A Kent.)* Allons! mènenous à cette hutte. *(Sortent Lear et Kent.)*

LE FOU. — La belle nuit à refroidir une courtisane!... Je vais dire une prophétie avant de partir :

Quand les prêtres seront plus verbeux que savants,
Quand les brasseurs gâteront leur bière avec de l'eau,
Quand les nobles enseigneront le goût à leur tailleur,
Qu'il n'en cuira plus aux hérétiques, mais seulement aux coureurs [de filles,
Quand tous les procès seront dûment jugés,
Quand il n'y aura plus d'écuyer endetté ni de chevalier pauvre,
Quand la calomnie n'aura plus de langue où se poser,
Que les coupe-bourses ne viendront plus dans les foules,
Quand les usuriers compteront leur or en plein champ,
Que maquereaux et putains bâtiront des églises,
Alors le royaume d'Albion
Tombera en grande confusion,
Alors viendra le temps où qui vivra verra
Les gens marcher sur leurs pieds[2].

Voilà la prophétie que Merlin fera un jour; car je vis avant son temps. *(Il sort.)*

---

1. Cette courte chanson est une reprise quelque peu modifiée de la chanson de Feste à la fin du *Soir des Rois*. Les seconds et quatrièmes vers sont identiques en anglais, bien que le traducteur ne les reproduise pas littéralement.

2. Cette prophétie du fou n'est donnée que dans le Folio; interpolation d'acteur, peut-être, reportée sur le manuscrit de théâtre donné aux imprimeurs de 1623. C'est en réalité une imitation ironique ou une parodie d'une prophétie populaire remontant, semble-t-il, au XIVe siècle, et que l'on attribuait soit au poète Chaucer, soit même à l'enchanteur Merlin. On trouve dans la littérature du temps d'autres exemples de ce genre de prédictions organisées en deux mouvements : « Quand..., Alors... »

Digitized by Google

SCÈNE III

Dans le château de Gloucester.

GLOUCESTER. — Hélas! hélas! Edmond, je n'aime pas cette conduite dénaturée. Quand je leur ai demandé la permission de le prendre en pitié, ils m'ont retiré le libre usage de ma propre maison, et, sous peine de leur perpétuel déplaisir, m'ont défendu de parler de lui, d'intercéder pour lui, et de lui prêter aucun appui.

EDMOND. — Que cela est sauvage et dénaturé!

GLOUCESTER. — Allez! ne dites rien. Il y a division entre les ducs, et il y a pis que cela. J'ai reçu ce soir une lettre... Il est dangereux seulement d'en parler... Cette lettre, je l'ai serrée dans mon cabinet. Les injures que le roi essuie maintenant seront pleinement vengées; déjà une armée est en partie débarquée. Nous devons tenir pour le roi. Je vais le chercher et le secourir secrètement. Allez, vous, tenir conversation avec le duc, qu'il ne s'aperçoive pas de ma charité. S'il me demande, je suis malade et au lit. Dussé-je subir la mort dont on m'a menacé, le roi, mon vieux maître, doit être secouru. Quelque étrange événement se prépare, Edmond. Je vous en prie, soyez circonspect. *(Il sort.)*

EDMOND. — Cette courtoisie qui t'est interdite, je vais sur-le-champ en parler au duc, ainsi que de cette lettre... Ce beau service prétendu me fera gagner ce que mon père va perdre, oui, tout ce qu'il possède. Les jeunes s'élèvent quand les vieux tombent. *(Il sort.)*

SCÈNE IV

Sur la bruyère. Devant une hutte.

La tempête continue. Entrent LEAR, KENT *et* LE FOU.

KENT, *montrant la hutte.* — Voici l'endroit, monseigneur : mon bon seigneur, entrez. La tyrannie à plein ciel de la nuit est trop rude pour qu'une créature puisse la supporter.

LEAR, *la main sur son cœur.* — Laissez-moi.

KENT. — Mon bon seigneur, entrez ici.

Digitized by Google

LEAR. — Veux-tu me rompre le cœur?

KENT. — Je me romprais plutôt le mien... Mon bon seigneur, entrez.

LEAR. — Tu trouves bien pénible que ce furieux orage nous pénètre jusqu'aux os; c'est pénible pour toi; mais là où s'est fixée la plus grande douleur, la moindre est à peine sentie. Tu fuirais un ours; mais, si ta fuite t'entraînait vers la mer rugissante, tu te retournerais sur la gueule de l'ours. Quand l'âme est sereine, le corps est délicat. La tempête qui est dans mon âme m'empêche de sentir toute autre émotion que celle qui retentit là... L'ingratitude filiale! n'est-ce pas comme si la bouche déchirait la main qui lui apporte les aliments?... Mais je veux une punition exemplaire... Non, je ne veux plus pleurer... Par une nuit pareille me retenir dehors! *(Les yeux au ciel.)* Tombe à verse, j'endurerai tout... Par une nuit pareille!... O Régane! Goneril!... Votre bon vieux père dont le généreux cœur vous a tout donné!... Oh! la folie est sur cette pente : évitons-la... Assez!

KENT, *montrant la hutte.* — Mon bon seigneur, entrez ici.

LEAR. — Je t'en prie, entre toi-même; cherche tes propres aises. Cette tempête me permet de ne pas m'appesantir sur des choses qui me feraient plus de mal... Mais, soit! entrons. *(Au fou.)* Va! enfant, entre le premier... O détresse sans asile!... Allons! entre... Moi, je vais prier, et puis dormir. *(Le fou entre dans la hutte.)* Pauvres indigents tout nus, où que vous soyez, vous que ne cesse de lapider cet impitoyable orage, têtes inabritées, estomacs inassouvis, comment, sous vos guenilles trouées et percées à jour, vous défendez-vous contre des temps pareils? Oh! j'ai pris trop peu de souci de cela... Luxe, essaie du remède : expose-toi à souffrir ce que souffrent les misérables, pour savoir ensuite leur émietter ton superflu et leur montrer des cieux plus justes.

EDGAR, *de l'intérieur de la hutte.* — Une brasse et demie! une brasse et demie[1]!... Pauvre Tom! *(Le fou s'élance effaré hors de la cabane.)*

LE FOU. — N'entre pas là, m'n oncle : il y a un esprit. A l'aide! à l'aide!

KENT. — Donne-moi ta main. Qui est là?

---

1. Cette exclamation d'Edgar se trouve seulement dans le Folio. C'est le cri du marin relevant la sonde, près du rivage ou de dangereux récifs.

Digitized by Google

LE FOU. — Un esprit, un esprit : il dit qu'il s'appelle pauvre Tom.

KENT, *à l'entrée de la hutte.* — Qui es-tu, toi qui grognes là dans la paille? Sors.

Entre Edgar, vêtu avec le désordre d'un homme en démence.

EDGAR. — Arrière! le noir démon me suit! A travers l'aubépine hérissée souffle le vent glacial[1]. Humph! va donc te réchauffer sur un lit si froid.

LEAR. — Tu as donc tout donné à tes deux filles, que tu en es venu là?

EDGAR. — Qui donne quelque chose au pauvre Tom? Le noir démon l'a promené à travers feu et flamme, à travers gués et tourbillons, par les bourbiers et les fondrières; il a placé des couteaux sous son oreiller, une hart sur son banc à l'église, a mis de la mort aux rats dans son potage; il l'a rendu orgueilleux de cœur, et l'a fait chevaucher sur un trotteur bai, par des ponts larges de quatre pouces, à la poursuite de son ombre, prise pour un traître[2]... Le ciel bénisse tes cinq sens!... Tom a froid. Oh! doudi, doudi, doudi!... Le ciel te préserve des trombes, des astres néfastes et des maléfices!... Faites la charité au pauvre Tom que le noir démon tourmente. Tenez! je pourrais l'attraper là, et là, et là, et là encore, et là! *(L'orage continue.)*

LEAR. — Quoi! ses filles l'ont réduit à cet état!... N'as-tu pu rien garder? Leur as-tu tout donné?

LE FOU. — Nenni! il s'est réservé une couverture, autrement toutes nos pudeurs auraient été choquées.

LEAR. — Eh bien! que tous les fléaux qui dans l'air ondoyant planent fatidiques au-dessus des fautes humaines, tombent sur tes filles!

KENT. — Il n'a pas de filles, sire.

LEAR. — A mort, imposteur! Rien n'a pu ravaler une créature à une telle abjection, si ce n'est l'ingratitude de

---

1. Ce vers de ballade sera répété par Edgar un peu plus loin dans une autre bribe de chanson. Et la phrase « va donc te réchauffer dans un lit si froid » se trouve déjà dans l'« induction » de *la Mégère apprivoisée.* Il est fréquent de voir Shakespeare reprendre ainsi des expressions proverbiales ou des vers de mirliton. A moins que les acteurs de ses rôles ne les aient ajoutés à son texte.

2. Quelques-uns de ces traits, tels que les noms désignant des démons ou des esprits qu'Edgar va citer, sont empruntés à un ouvrage de Samuel Harsnett, évêque de Chichester, puis archevêque d'York : *Dénonciation de notoires impostures papistes* (1603).

Digitized by Google

ses filles. Est-ce donc la mode que les pères reniés obtiennent si peu de pitié de leur propre chair? Juste châtiment! c'est de cette chair qu'ont été engendrées ces filles de pélican.

EDGAR. — Pillicock était assis sur le mont Pillicock... Halloo, halloo, loo, loo!

LE FOU. — Cette froide nuit nous rendra tous fous et frénétiques.

EDGAR. — Prends garde au noir démon, obéis à tes parents, tiens scrupuleusement ta parole, ne jure pas, ne te commets pas avec la compagne jurée du prochain, ne pare pas ta bien-aimée d'éclatants atours. Tom a froid.

LEAR. — Qu'étais-tu jadis?

EDGAR. — Un cavalier servant, fier de cœur et d'esprit! Je frisais mes cheveux, portais des gants à mon chapeau, servais l'ardente convoitise de ma maîtresse, et commettais l'acte de ténèbres avec elle; je proférais autant de serments que je disais de paroles, et les brisais à la face auguste du ciel; je m'endormais sur des projets de luxure et m'éveillais pour les accomplir. J'aimais le vin profondément, les dés chèrement; et pour la passion des femmes je dépassais le Turc. Cœur perfide, oreille avide, main sanglante; pourceau pour la paresse, renard pour le larcin, loup pour la voracité, chien pour la rage, lion pour ma proie!... Que le craquement d'un soulier, le bruissement de la soie, ne livrent pas à la femme ton pauvre cœur. Garde ton pied des bordels, ta main des gorgerettes, ta plume de l'usurier, et défie ensuite le noir démon... Toujours à travers l'aubépine souffle le vent glacial; il mugit : *suum, mun! hey! nonnony!* Dauphin, mon gars, mon gars, arrête[1]! Laissez-le filer. *(La tempête continue.)*

LEAR. — Eh! mieux vaudrait pour toi être dans ta tombe qu'essuyer sur ton corps découvert les rigueurs de ce ciel... L'homme n'est donc rien de plus que ceci? Considérons-le bien. Tu ne dois pas au ver sa soie, à la bête sa fourrure, au mouton sa laine, à la civette son parfum. *(Montrant Kent et le fou.)* Ha! nous sommes ici trois êtres sophistiqués... Toi, tu es la créature même : l'homme au naturel n'est qu'un pauvre animal, nu et bifurqué comme toi. *(Il arrache*

---

1. Folio : *Sesey.* Quartos : *cease.* Les éditeurs modernes, qui impriment en général *sessa!*, hésitent entre deux sens : « cessez! », ou : « allons! allons! » *(so so).*

Digitized by Google

ses vêtements.) Loin, loin de moi, postiches!... Allons! soyons vrai[1]!

LE FOU. — Je t'en prie, m'n oncle, calme-toi : cette nuit est impropre à la natation... Pour le moment, un peu de feu dans cette plaine sauvage serait comme le cœur d'un vieux paillard : une faible étincelle dans un corps glacé du reste... Regardez! voici un feu follet.

EDGAR. — C'est le noir démon Flibbertigibbet : il se meut au couvre-feu et rôde jusqu'au premier chant du coq; il donne la cataracte et la taie, fait loucher, et frappe du bec-de-lièvre; il moisit le froment blanc et molesté les pauvres créatures de la terre.

Saint Withold[2] *parcourut trois fois la dune,*
Il rencontra l'incube et ses neuf familiers,
Lui dit de disparaître,
Et le lui fit jurer.
Arrière, sorcière, arrière!

KENT. — Comment se trouve Votre Grâce?

Arrive Gloucester, portant une torche.

LEAR. — Quel est cet homme?

KENT, *à Gloucester.* — Qui est là? Que cherchez-vous?

GLOUCESTER. — Qui êtes-vous, là? Vos noms?

EDGAR. — Le pauvre Tom, celui qui mange la grenouille plongeuse, le crapaud, le têtard, le lézard de muraille et le lézard d'eau; celui qui, dans la furie de son cœur, quand se démène le noir démon, mange la bouse de vache pour salade, dévore les vieux rats et les chiens noyés, avale l'écume verdâtre des marécages stagnants; celui qui, d'étape en étape, est fouetté, mis aux ceps, puni et emprisonné, et qui pourtant a eu trois costumes pour son dos, six chemises pour son corps, un cheval entre ses jambes et une épée à son côté.

Mais les souris et les rats et toutes ces menues bêtes fauves
Ont été l'aliment de Tom pendant sept longues années.

Gare, mon persécuteur!... Paix, Smolkin! Paix, démon!

GLOUCESTER, *à Lear.* — Quoi! Votre Grâce n'a pas de meilleure compagnie?

---

1. *Come, unbutton here :* faisons sauter ce bouton.

2. Saint Withold, c'est saint Vitalis, qu'on invoquait contre les cauchemars.

Digitized by Google

EDGAR. — Le prince des ténèbres est gentilhomme; il a noms Modo et Mahu.

GLOUCESTER, *à Lear.* — Notre chair et notre sang, milord, se sont tellement corrompus qu'ils détestent qui les engendre.

EDGAR. — Pauvre Tom a froid.

GLOUCESTER, *à Lear.* — Rentrez avec moi. Ma loyauté ne peut se résigner à obéir en tout aux ordres cruels de vos filles. Elles ont eu beau m'enjoindre de barrer mes portes et de vous laisser à la merci de cette nuit tyrannique; je me suis néanmoins aventuré à venir vous chercher, pour vous ramener là où vous trouverez du feu et des aliments.

LEAR, *montrant Edgar.* — Laissez-moi d'abord causer avec ce philosophe. *(A Edgar.)* Quelle est la cause du tonnerre?

KENT. — Mon bon seigneur, acceptez son offre : allez sous son toit.

LEAR. — Je veux dire un mot à ce savant Thébain... Quelle est votre étude?

EDGAR. — Dépister le démon et tuer la vermine.

LEAR. — Laissez-moi vous demander une chose en particulier.

KENT, *à Gloucester.* — Pressez-le encore une fois de partir, milord. Ses esprits commencent à se troubler.

GLOUCESTER. — Peux-tu l'en blâmer? Ses filles veulent sa mort... Ah! ce bon Kent! Il avait dit qu'il en serait ainsi. Pauvre banni! Tu dis que le roi devient fou; je te le déclare, ami, je suis presque fou moi-même. J'avais un fils, que j'ai proscrit de ma race : il a attenté à ma vie, récemment, tout récemment. Je l'aimais, ami... Jamais fils ne fut plus cher à son père. A te dire vrai, la douleur a altéré mes esprits. *(L'orage continue.)* Quelle nuit! *(A Lear.)* Je conjure Votre Grâce...

LEAR. — Oh! je vous demande pardon, messire. *(A Edgar.)* Noble philosophe, votre compagnie...

EDGAR. — Tom a froid.

GLOUCESTER, *à Edgar.* — Rentre, camarade! Là, à la hutte! Tiens-toi chaud.

LEAR. — Allons, entrons-y tous.

KENT, *montrant la route du château.* — Par ici, milord.

LEAR. — Avec lui. Je ne veux pas me séparer de mon philosophe.

KENT, *à Gloucester.* — Mon bon seigneur, cédez-lui : laissez-le emmener ce garçon.

Digitized by Google

GLOUCESTER, *à Lear.* — Emmenez-le.
KENT. — Allons! l'ami; viens avec nous.
LEAR. — Viens, mon bon Athénien.
GLOUCESTER. — Plus un mot, plus un mot! Silence!

EDGAR.

L'enfant Roland[1] *à la tour noire arriva;*
Sa langue était muette... Fi! pouah! hum!
Je flaire le sang d'un Breton.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

Dans le château de Gloucester.

Entrent CORNOUAILLES, EDMOND *un papier à la main.*

CORNOUAILLES. — J'aurai ma vengeance avant de quitter cette maison.

EDMOND. — Je puis être blâmé, milord, pour faire céder ainsi la nature à la loyauté, et cette pensée m'inquiète.

CORNOUAILLES. — Je le vois maintenant, ce n'est pas uniquement la disposition criminelle de votre frère qui l'a porté à attenter aux jours de son père : l'indignité de celui-ci ne provoquait que trop chez celui-là une blâmable perversité.

EDMOND. — Que mon sort est cruel! Ne pouvoir être honnête sans remords!... Voici la lettre dont il parlait : elle prouve qu'il était l'agent des intérêts de la France. Plût aux cieux que cette trahison n'existât pas, ou que je n'en fusse pas le délateur!

CORNOUAILLES. — Viens avec moi chez la duchesse.

EDMOND. — Si la teneur de cette lettre est exacte, vous avez une sérieuse affaire sur les bras.

CORNOUAILLES. — Vraie ou fausse, elle te fait comte de Gloucester. Cherche où est ton père, que nous n'ayons plus qu'à l'arrêter.

EDMOND, *à part.* — Si je le trouve en train d'assister le roi, cela fortifiera les soupçons contre lui. *(Haut.)* Je per-

1. *Child Roland. Child* désigne un page ou un jeune chevalier.

Digitized by Google

sévérerai dans ma loyauté, si pénible que soit le conflit entre elle et mon sang.

CORNOUAILLES. — Je veux mettre toute ma confiance en toi, et tu retrouveras dans mon amour la plus tendre affection d'un père. *(Ils sortent.)*

SCÈNE VI

Une salle dans un bâtiment attenant au château de Gloucester[1].

Entrent GLOUCESTER, LEAR, KENT, LE FOU *et* EDGAR.

GLOUCESTER. — On est mieux ici qu'en plein air. Acceptez gracieusement cette hospitalité; j'en comblerai les lacunes par toutes les prévenances possibles. Je ne serai pas longtemps éloigné de vous.

KENT, *à Gloucester.* — Toute l'énergie de sa raison a succombé à son désespoir. Que les dieux récompensent votre bonté! *(Sort Gloucester.)*

EDGAR. — Frateretto m'appelle et me dit que Néron pêche dans le lac de ténèbres. Prie, innocent, et garde-toi du noir démon.

LE FOU. — Je t'en prie, m'n oncle, dis-moi donc : un fou est-il gentilhomme ou bourgeois?

LEAR. — Roi! roi!

LE FOU. — Non! c'est un bourgeois qui a pour fils un gentilhomme; car fou est le bourgeois qui souffre que son fils soit gentilhomme avant lui.

LEAR. — Oh! en avoir un millier qui, avec des broches rougies à blanc, fondraient en rugissant sur elles!

EDGAR. — Le noir démon me mord le dos[2].

LE FOU. — Fou encore est celui qui se fie à la douceur d'un loup, à la santé d'un cheval, à l'amour d'un gars, ou au serment d'une putain.

---

1. Aucun des originaux ne comporte ici d'indication de lieu. Il est évident qu'on se trouve sur le domaine de Gloucester, soit dans une dépendance du château (F.-V. Hugo), soit dans une ferme de la propriété (Theobald et autres éditeurs).

2. Toute cette partie de la scène (jusqu'à : « Pourquoi l'as-tu laissé échapper? ») est omise dans le Folio.

Digitized by Google

LEAR. — C'est décidé : je vais les accuser immédiatement. *(A Edgar.)* Allons! assieds-toi ici, très savant justicier. *(Au fou.)* Et toi, docte sire, assieds-toi ici. *(Le fou s'assied.)* A vous maintenant, renardes!

EDGAR. — Voyez quelle attitude et quelles œillades!... Veux-tu donc séduire tes juges, madame?

Viens à moi sur la rivière, Bessy[1].

LE FOU

Sa barque a une voie d'eau,
Et elle ne doit pas dire
Pourquoi elle n'ose venir à toi.

EDGAR. — Le noir démon hante le pauvre Tom dans la voix d'un rossignol. Hopdance crie dans le ventre de Tom pour avoir deux harengs blancs. Cesse de croasser, ange noir : je n'ai rien à manger pour toi.

KENT, *au roi.* — Comment êtes-vous, sire? Ne restez pas ainsi effaré. Voulez-vous vous coucher et reposer sur ces coussins?

LEAR. — Je veux les voir juger d'abord... Qu'on amène les témoins! *(A Edgar.)* Toi, robin, prends ta place. *(Au fou.)* Et toi, son compère en équité, siège à côté de lui. *(A Kent.)* Vous êtes de la commission : asseyez-vous aussi.

EDGAR. — Procédons avec justice.

Que tu veilles ou que tu dormes, joyeux berger,
Si tes brebis s'égarent dans les blés,
Un signal de ta bouche mignonne
Préservera tes brebis d'un malheur.

Pish! le chat est gris.

LEAR. — Produisez celle-ci d'abord : c'est Goneril. Je jure ici, devant cette honorable assemblée, qu'elle a chassé du pied le pauvre roi son père.

LE FOU. — Venez ici, mistress. Votre nom est-il Goneril?

LEAR. — Elle ne peut le nier.

LE FOU. — J'implore votre merci, je vous prenais pour un tabouret.

---

1. Vers d'une vieille ballade qui, au temps de Shakespeare, fut arrangée en une chanson en l'honneur de la reine Élisabeth (familièrement : *Bessy*).

Digitized by Google

LEAR. — Et en voici une autre dont les regards obliques proclament de quelle nature est son cœur... Arrêtez-la! Des armes, des armes, une épée, du feu!... La corruption est ici! Juge félon, pourquoi l'as-tu laissée échapper?

EDGAR. — Bénis soient tes cinq esprits!

KENT. — O pitié!... Sire, où est donc cette patience que si souvent vous vous vantiez de garder?

EDGAR, *à part.* — Mes larmes commencent à prendre parti pour lui, au point de gâter mon rôle.

LEAR. — Les petits chiens et toute la meute, Sébile, Blanche et Favorite, aboient après moi.

EDGAR. — Tom va leur jeter sa tête. Arrière, molosses!

Que ta gueule soit noire ou blanche,
Que ta dent empoisonne en mordant,
Mâtin lévrier, métis hargneux,
Dogue, épagneul, braque ou limier,
Basset à queue courte ou torse,
Tom les fera tous gémir et hurler.
Je n'ai qu'à leur jeter ainsi ma tête
Pour que tous les chiens sautent la barrière et fuient.

Loudla! Loudla[1]! allons, rendons-nous aux veillées, aux foires et aux marchés... Pauvre Tom, ton sac est vide.

LEAR. — Maintenant, qu'on dissèque Régane et qu'on voie ce qu'elle a du côté du cœur! Y a-t-il quelque cause naturelle qui produise ces cœurs si durs? *(A Edgar.)* Vous, monsieur, je vous prends pour un de mes cent gardes. Seulement je n'aime pas votre costume : vous dites qu'il est à la mode persane; n'importe, changez-en.

KENT. — Voyons! mon bon seigneur, couchez-vous là et reposez un peu. *(Lear s'étend sur un lit de repos, dans un retrait, au fond de la salle[2].)*

LEAR. — Ne faites pas de bruit, ne faites pas de bruit.

---

1. F.-V. Hugo, sur ce point mineur, suit la leçon du quarto, qui donne : *Loudla doodla,* mots sans signification. Le Folio change en *Do, de, de, de, sese* (c'est-à-dire : la, la, la, « sessa », ce terme mystérieux déjà employé par Edgar à la scène IV du même acte).

2. Indication scénique de l'invention du traducteur, qui a dans l'esprit la scène élisabéthaine traditionnelle, comportant une *inner stage.* Les textes originaux sont muets. Lear peut seulement imaginer qu'il est dans un lit, en s'étendant sur un talus d'herbe ou un rocher.

Digitized by Google

Tirez les rideaux... Ainsi, ainsi, ainsi... Nous souperons dans la matinée... Ainsi, ainsi, ainsi. *(Il s'endort.)*

LE FOU. — Et moi, je me mettrai au lit à midi[1].

Rentre Gloucester.

GLOUCESTER, *à Kent.* — Approche, ami. Où est le roi, mon maître?

KENT. — Ici, seigneur. Mais ne le dérangez pas : sa raison est partie.

GLOUCESTER. — Je t'en prie, mon bon ami, enlève-le dans tes bras. J'ai surpris un complot contre sa vie. Il y a ici une litière toute prête, étends-le dedans, et conduis-le à Douvres, ami : là, tu trouveras hospitalité et protection. Enlève ton maître. Si tu tardes une demi-heure, sa vie, la tienne et celle de quiconque osera le défendre sont sûrement perdues. Emporte-le, emporte-le, et suis-moi, que je te conduise bien vite hors de danger.

KENT. — La nature accablée s'assoupit. Ce repos aurait pu être un baume sauveur pour sa raison brisée; si les circonstances le troublent, la guérison sera difficile. *(Au fou.)* Allons! aide-moi à porter ton maître; tu ne dois pas rester en arrière!

GLOUCESTER. — Allons, allons, en marche! *(Kent, Gloucester et le fou sortent en portant le roi.)*

EDGAR, *seul.* — Quand nous voyons nos supérieurs partager nos misères, à peine nos malheurs nous semblent-ils ennemis. Celui qui souffre seul, souffre surtout par imagination, en pensant aux destinées privilégiées, aux éclatants bonheurs qu'il laisse derrière lui; mais l'âme dompte aisément la souffrance, quand sa douleur a des camarades d'épreuve. Comme ma peine me semble légère et tolérable, à présent que l'adversité qui me fait courber fait plier le roi!... Il est frappé comme père, et moi comme fils!... Tom, éloigne-toi; sois attentif aux grands bruits, et reparais dès que l'opinion qui te salissait de ses outrageantes pensées, ramenée à toi par l'évidence, t'aura réhabilité. Advienne que pourra cette nuit, pourvu que le roi soit sauvé! Aux aguets, aux aguets[2]! *(Il sort.)*

---

1. Expression proverbiale, qui semble désigner quelque action absurde ou contraire à la raison.

2. Ce monologue est dans les quartos; le Folio le supprime. Il est entièrement rimé. On l'a trouvé sententieux et redondant. Cer-

Digitized by Google

SCÈNE VII

Dans le château de Gloucester.

Entrent CORNOUAILLES, RÉGANE, GONERIL, EDMOND *et des serviteurs.*

CORNOUAILLES, *à Goneril.* — Rendez-vous en toute hâte près de milord votre mari; montrez-lui cette lettre. L'armée française est débarquée. *(Aux serviteurs.)* Qu'on aille chercher le misérable Gloucester! *(Quelques serviteurs sortent.)*

RÉGANE. — Qu'on le pende sur-le-champ!

GONERIL. — Qu'on lui arrache les yeux!

CORNOUAILLES. — Abandonnez-le à mon déplaisir... Edmond, accompagnez notre sœur. Le châtiment que nous sommes tenus d'infliger à votre perfide père ne doit pas vous avoir pour témoin. Conseillez au duc chez qui vous vous rendez de hâter ses préparatifs; nous nous engageons à en faire autant. Nos courriers établiront entre nous de rapides intelligences. Adieu, chère sœur! *(A Edmond.)* Adieu, milord de Gloucester!

Entre Oswald, l'intendant.

CORNOUAILLES. — Eh bien! où est le roi?

OSWALD. — Milord de Gloucester l'a fait emmener d'ici. Trente-cinq ou trente-six de ses chevaliers, ardents à le chercher, l'ont rejoint aux portes, ainsi que plusieurs des seigneurs feudataires; et tous sont partis pour Douvres, où ils se vantent d'avoir des amis bien armés.

CORNOUAILLES. — Préparez des chevaux pour votre maîtresse. *(Oswald sort.)*

GONERIL. — Adieu, cher duc! Adieu, sœur!

CORNOUAILLES. — Adieu, Edmond! *(Goneril et Edmond sortent.)* Qu'on aille chercher le traître Gloucester, qu'on le garrotte comme un brigand, et qu'on l'amène devant nous! *(D'autres serviteurs sortent.)* Bien que nous n'ayons pas le droit de disposer de sa vie sans forme de procès,

---

tains y voient une interpolation. La majorité des commentateurs cependant convient qu'il peut être de Shakespeare.

Digitized by Google

notre pouvoir favorisera notre colère que les hommes peuvent blâmer, mais non contrôler. Qui est là?... Le traître!

Rentrent les serviteurs, amenant Gloucester.

RÉGANE. — L'ingrat renard! C'est lui.

CORNOUAILLES. — Attachez bien ses bras racornis.

GLOUCESTER. — Que prétendent Vos Grâces?... Mes bons amis, considérez que vous êtes mes hôtes. Ne me jouez pas quelque horrible tour, mes amis.

CORNOUAILLES. — Attachez-le, vous dis-je. *(Les serviteurs attachent Gloucester.)*

RÉGANE. — Ferme, ferme! O l'immonde traître!

GLOUCESTER. — Impitoyable femme, je ne suis pas un traître.

CORNOUAILLES. — Attachez-le à ce fauteuil... Misérable, tu apprendras... *(Régane lui arrache la barbe.)*

GLOUCESTER. — Par les dieux bons! c'est un acte infâme de m'arracher la barbe.

RÉGANE. — Si blanche! un pareil traître!

GLOUCESTER. — Femme méchante, ces poils que tu arraches de mon menton s'animeront pour t'accuser. Je suis votre hôte. Vous ne devriez pas lacérer de ces mains de brigands ma face hospitalière. Que me voulez-vous?

CORNOUAILLES. — Allons! monsieur, quelles lettres avez-vous reçues de France récemment?

RÉGANE. — Répondez franchement, car nous savons la vérité.

CORNOUAILLES. — Et quel complot avez-vous fait avec les traîtres récemment débarqués dans le royaume?

RÉGANE. — A qui avez-vous envoyé le roi lunatique? Parlez.

GLOUCESTER. — J'ai reçu une lettre, toute de conjectures, qui me vient d'un neutre, et non d'un ennemi.

CORNOUAILLES. — Artifice!

RÉGANE. — Imposture!

CORNOUAILLES. — Où as-tu envoyé le roi?

GLOUCESTER. — A Douvres.

RÉGANE. — Pourquoi à Douvres? Ne t'avait-on pas enjoint, au péril...

CORNOUAILLES. — Pourquoi à Douvres? Qu'il réponde à cela!

GLOUCESTER. — Je suis attaché au poteau, et je dois faire face à la meute.

Digitized by Google

RÉGANE. — Pourquoi à Douvres?

GLOUCESTER. — Parce que je ne voulais pas voir tes ongles cruels arracher ses pauvres vieux yeux, ni ta féroce sœur enfoncer ses crocs d'hyène dans sa chair sacrée. Par une tempête comme celle que sa tête nue a supportée dans cette nuit infernale, la mer se serait soulevée et aurait éteint les feux des constellations; mais lui, pauvre vieux cœur, il ne faisait que grossir de ses larmes les pluies du ciel. Si les loups avaient hurlé à ta porte dans ces moments terribles, tu aurais dit : *Ouvre, bon portier.* Les plus féroces auraient fléchi... Mais je verrai la vengeance ailée s'abattre sur de pareils enfants.

CORNOUAILLES. — Jamais tu ne la verras... Camarades, tenez le fauteuil... Je vais mettre mon talon sur tes yeux.

GLOUCESTER. — Que celui qui espère vivre vieux m'accorde du secours! O cruels!... O dieux!

RÉGANE. — Un côté ferait grimacer l'autre. L'autre aussi!

CORNOUAILLES. — Si vous voyez la vengeance!...

UN SERVITEUR, *à Cornouailles.* — Arrêtez, milord. Je vous ai servi depuis mon enfance, mais je ne vous rendis jamais de plus grand service qu'en vous sommant d'arrêter.

RÉGANE. — Qu'est-ce à dire, chien?

LE SERVITEUR. — Si vous portiez une barbe au menton, je la secouerais pour une pareille querelle... Que prétendez-vous?

CORNOUAILLES. — Mon vassal! *(Il se jette sur le serviteur, l'épée à la main.)*

LE SERVITEUR, *dégainant.* — Eh bien! avancez donc, et affrontez les chances de la colère. *(Ils se battent. Cornouailles est blessé.)*

RÉGANE, *à un autre serviteur.* — Donne-moi ton épée!... Un paysan nous tenir tête ainsi! *(Elle saisit une épée et frappe par-derrière l'adversaire de Cornouailles.)*

LE SERVITEUR. — Oh! je suis tué! *(Montrant Cornouailles à Gloucester.)* Milord, il vous reste un œil pour voir le malheur qui lui arrive!... Oh! *(Il meurt.)*

CORNOUAILLES. — Empêchons qu'il n'en voie davantage... A bas, vile gelée! Où est ton lustre, à présent?

GLOUCESTER. — Tout est ténèbres et désespoir!... Où est mon fils Edmond? Edmond, allume tous les éclairs de la nature pour venger cette horrible action.

RÉGANE. — Fi, infâme traître! Tu implores qui te hait :

Digitized by Google

c'est lui qui nous a révélé tes trahisons. Il est trop bon pour t'avoir en pitié.

GLOUCESTER. — Oh! ma folie! Edgar était donc calomnié! Dieux bons, pardonnez-moi, et faites-le prospérer.

RÉGANE. — Qu'on le jette à la porte, et qu'on le laisse flairer son chemin d'ici à Douvres! Qu'est-ce donc, milord? Vous changez de visage!

CORNOUAILLES. — J'ai été blessé... Suivez-moi, madame. Qu'on chasse ce scélérat sans yeux!... Jetez cet esclave au fumier... Régane, je saigne à flots. Cette blessure arrive mal... Donnez-moi votre bras. *(Cornouailles sort, soutenu par Régane. Les serviteurs détachent Gloucester et l'emmènent.)*

PREMIER SERVITEUR. — Je consens à commettre n'importe quel forfait si cet homme prospère[1].

DEUXIÈME SERVITEUR. — Si elle vit longtemps, si elle ne trouve la mort qu'au bout de la vieillesse, les femmes vont toutes devenir des monstres.

PREMIER SERVITEUR. — Suivons le vieux comte, et chargeons le maniaque de Bedlam de le conduire : sa folie vagabonde se prête à tout.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Va, toi! Moi, je vais chercher du linge et des blancs d'œufs pour panser sa face sanglante. Que désormais le ciel l'assiste! *(Ils sortent de différents côtés.)*

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Une bruyère.

Entre EDGAR.

EDGAR. — Mieux vaut être méprisé et le savoir qu'être méprisé et s'entendre flatter. L'être le plus vil, le plus infime, le plus disgracié de la fortune, est dans une perpétuelle espérance, et vit hors d'inquiétude. Il n'est de changement lamentable que pour le bonheur : le malheur a

1. Autre passage (jusqu'à la fin de l'acte) que le Folio n'a pas retenu.

Digitized by Google

pour revers la joie. Sois donc la bienvenue, bise impalpable que j'embrasse! Le misérable que tu as jeté dans la détresse est quitte envers tes orages. Mais qui vient ici?

Entre Gloucester, conduit par un vieillard.

Mon père! Si pauvrement escorté!... Monde, monde, ô monde! Il faut donc que d'étranges vicissitudes te rendent odieux, pour que la vie se résigne à la destruction!

LE VIEILLARD. — O mon bon seigneur, j'ai été votre vassal, et le vassal de votre père, depuis quatre-vingts ans.

GLOUCESTER. — Va, éloigne-toi, mon bon ami, pars! Tes secours me sont inutiles et peuvent t'être funestes.

LE VIEILLARD. — Hélas! messire, vous ne pouvez pas voir votre chemin.

GLOUCESTER. — Je n'ai pas de chemin, je n'ai donc pas besoin d'yeux. Je suis tombé quand j'y voyais. Cela arrive souvent : nos ressources nous leurrent, tandis que nos privations mêmes tournent à notre avantage... Oh! cher fils Edgar, toi sur qui s'est assouvie la fureur de ton père abusé, si je pouvais seulement te voir par le toucher, je dirais que j'ai retrouvé mes yeux.

LE VIEILLARD. — Hé! qui est là?

EDGAR, *à part.* — O dieux! Qui peut dire : *Je suis au comble du malheur?* Je suis plus malheureux que jamais je ne l'ai été.

LE VIEILLARD. — C'est Tom, le pauvre fou.

EDGAR, *à part.* — Et je puis être plus malheureux encore. Le malheur n'est pas comblé tant qu'on peut dire : *En voilà le comble!*

LE VIEILLARD. — L'ami, où vas-tu?

GLOUCESTER. — Est-ce un mendiant?

LE VIEILLARD. — Fou et mendiant à la fois.

GLOUCESTER. — Il lui reste quelque raison : sans quoi il ne pourrait mendier. Pendant la tempête de la nuit dernière, j'ai vu un de ces gens-là et je me suis pris à croire que l'homme est un ver de terre. Mon fils s'est présenté alors à ma pensée; et pourtant ma pensée ne lui était guère sympathique alors. J'ai été éclairé depuis. Ce que les mouches sont pour des enfants espiègles, nous le sommes pour les dieux : ils nous tuent pour leur plaisir.

EDGAR, *à part.* — Comment cela est-il arrivé?... Triste métier que de jouer la folie devant la douleur et de navrer

Digitized by Google

les autres en se navrant soi-même! *(Haut.)* Sois béni, maître!

GLOUCESTER. — Est-ce là le pauvre déguenillé?

LE VIEILLARD. — Oui, milord.

GLOUCESTER. — Eh bien! je t'en prie, retire-toi. Si, dans ton zèle pour moi, tu veux nous rejoindre, à un mille ou deux d'ici, sur la route de Douvres, fais-le, mon vieux serviteur, et apporte quelques vêtements pour couvrir ce déguenillé; je vais le prier de me guider.

LE VIEILLARD. — Hélas! messire, il est fou.

GLOUCESTER. — C'est le malheur des temps que les fous guident les aveugles. Fais ce que je te dis, ou plutôt fais comme il te plaira. Avant tout, retire-toi.

LE VIEILLARD. — Je lui apporterai le meilleur habillement que je possède. Advienne que pourra! *(Il sort.)*

GLOUCESTER. — Holà, déguenillé!

EDGAR. — Le pauvre Tom a froid. *(A part.)* Je ne puis feindre plus longtemps.

GLOUCESTER. — Viens ici, l'ami.

EDGAR. — Et pourtant il le faut. *(Haut.)* Bénis soient tes doux yeux! Ils saignent.

GLOUCESTER. — Connais-tu le chemin de Douvres?

EDGAR. — Barrières et grilles, chaussée et trottoir, j'en connais tout. De frayeur le pauvre Tom a perdu son bon sens. Le ciel te préserve du noir démon, homme de bien! Cinq démons à la fois sont entrés dans le pauvre Tom : celui de la luxure, *Obidicut; Hobbididance*[1], le prince du mutisme; le démon du vol, *Mahu;* celui du meurtre, *Modo;* celui des grimaces et des contorsions, *Flibbertigibbet,* qui maintenant possède les chambrières et les servantes. Sur ce, sois béni, maître!

GLOUCESTER. — Tiens! prends cette bourse, toi que les fléaux du ciel ont ployé à tous les coups : ma misère va te rendre plus heureux. Cieux, agissez toujours ainsi! A l'homme fastueux et gorgé de voluptés, qui foule aux pieds vos lois et ne veut pas voir parce qu'il ne sent pas, faites vite sentir votre puissance, en sorte que le partage réforme l'excès, et que chacun ait le nécessaire... Connais-tu Douvres?

---

1. Comme plus haut (III, VI), tous ces noms de démons sont extraits du livre de Samuel Harsnett.

Digitized by Google

EDGAR. — Oui, maître.

GLOUCESTER. — Il y a là un rocher dont la tête haute et penchée regarde avec terreur la mer qu'il domine; mène-moi seulement au bord de l'abîme, et je réparerai la misère que tu supportes par quelque libéralité. Une fois là, je n'aurai plus besoin de guide.

EDGAR. — Donne-moi ton bras; le pauvre Tom va te conduire. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

Devant le palais du duc d'Albany.

Entrent GONERIL *et* EDMOND. OSWALD *vient au-devant d'eux.*

GONERIL, *à Edmond.* — Soyez le bienvenu, milord! Je m'étonne que notre débonnaire mari ne soit pas venu à notre rencontre. *(A Oswald.)* Eh bien! où est votre maître?

OSWALD. — Au château, madame. Mais jamais homme ne fut si changé. Je lui ai parlé de l'armée qui est débarquée; il a souri. Je lui ai dit que vous arriviez; il a répondu : *Tant pis.* Quand je lui ai appris la trahison de Gloucester et les loyaux services de son fils, il m'a appelé sot, et m'a dit que j'avais mis l'endroit à l'envers. Il semble charmé de ce qui devrait lui déplaire, et contrarié de ce qui devrait lui plaire.

GONERIL, *à Edmond.* — Alors ne venez pas plus loin. Ce sont les lâches terreurs de son caractère qui l'empêchent de rien oser. Il se refuse à sentir les outrages qui l'obligeraient à des représailles. Les vœux que nous faisions sur la route pourraient bien s'accomplir. Edmond, retournez près de mon frère : hâtez ses levées et commandez ses troupes. Il faut que je change de titre chez moi, et que je remette la quenouille aux mains de mon mari. *(Montrant Oswald.)* Ce fidèle serviteur sera notre intermédiaire : avant peu vous recevrez peut-être, si vous savez oser dans votre intérêt, les ordres d'une maîtresse. *(Elle lui remet un nœud de rubans.)* Portez ceci; épargnez les paroles; penchez la tête. *(Elle lui donne furtivement un baiser et lui parle à voix basse.)* Ce baiser, s'il osait parler, porterait aux nues tes ardeurs; comprends, et sois heureux.

Digitized by Google

EDMOND. — A vous jusque dans les rangs de la mort!

GONERIL. — Mon très cher Gloucester! *(Edmond sort.)* Oh! quelle différence entre un homme et un homme! C'est à toi que sont dus les services d'une femme. Un imbécile usurpe mon lit.

OSWALD. — Madame, voici monseigneur. *(Oswald sort.)*

Entre Albany.

GONERIL. — Je croyais valoir la peine d'être appelée.

ALBANY. — O Goneril, vous ne valez pas la poussière que l'âpre vent vous souffle à la face[1]. Je redoute votre caractère. Une nature qui outrage son origine ne saurait être retenue par aucun frein. La branche qui se détache elle-même du tronc nourricier doit forcément se flétrir et servir à un mortel usage.

GONERIL. — Assez! la leçon est ridicule.

ALBANY. — La sagesse et la bonté semblent viles aux vils; la corruption n'a de goût que pour elle-même... Qu'avez-vous fait? Vous, des filles! non!... Qu'avez-vous commis, tigresses? Un père, un gracieux vieillard dont l'ours à tête lourde eût léché la majesté, vous l'avez rendu fou, barbares dégénérées! Mon noble frère a-t-il pu vous laisser faire? Un homme, un prince, comblé par lui de tant de bienfaits! Si les cieux ne se hâtent pas d'envoyer leurs esprits visibles pour punir ces forfaits infâmes, le temps va venir où les hommes devront s'entre-dévorer comme les monstres de l'Océan.

GONERIL. — Homme au foie de lait, qui tends la joue aux horions et la tête à l'outrage, qui n'as pas d'yeux pour distinguer l'honneur de la patience, qui ne sais pas que les dupes seules plaignent les misérables dont le châtiment a prévenu le méfait!... Où est ton tambour? Le Français arbore ses bannières sur notre terre silencieuse; déjà ton égorgeur[2] te menace du panache de son cimier; et toi, scrupuleux imbécile, tu restes là, tranquille, à t'écrier : *Hélas! pourquoi fait-il cela?*

ALBANY. — Regarde-toi donc, diablesse! La difformité est moins horrible encore dans le démon que dans la femme.

GONERIL. — Oh! vain imbécile!

---

1. Supprimé dans le Folio, jusqu'à la fin de la tirade d'Albany.

2. Le texte ici est corrompu. F.-V. Hugo suit la leçon de la page « non corrigée » du premier quarto.

Digitized by Google

ALBANY. — Créature dégradée, et méconnaissable, par pudeur! ne prends pas les traits d'un monstre. S'il me convenait de laisser mes mains obéir à mon sang, elles pourraient bien te disloquer, t'arracher la chair et les os! Tout démon que tu es, la forme de la femme te protège.

GONERIL. — Morbleu! vous redevenez un homme!

Entre un messager.

ALBANY. — Quelles nouvelles?

LE MESSAGER. — Oh! mon bon seigneur, le duc de Cornouailles est mort, tué par un de ses gens, au moment où il allait crever un des yeux de Gloucester.

ALBANY. — Les yeux de Gloucester!

LE MESSAGER. — Un serviteur qu'il avait nourri, frémissant de pitié, s'est opposé à cette action, en tirant l'épée contre son puissant maître, qui, exaspéré, s'est élancé sur lui et l'a étendu mort au milieu des autres, mais non sans avoir reçu un coup fatal, qui depuis l'a emporté.

ALBANY. — Ceci prouve que vous êtes là-haut, vous, justiciers, qui savez si promptement venger nos crimes d'ici-bas... Mais, ô pauvre Gloucester! Il a donc perdu un de ses yeux?

LE MESSAGER. — Tous deux, tous deux, milord. Cette lettre, madame, réclame une prompte réponse. Elle est de votre sœur.

GONERIL, *à part.* — Par un côté, ceci me plaît assez. Mais maintenant qu'elle est veuve et que mon Gloucester[1] est près d'elle, l'édifice de mes rêves pourrait bien s'écrouler tout entier sur ma vie désolée. Par un autre côté, la nouvelle n'est pas si amère... Lisons, et répondons. *(Elle sort.)*

ALBANY. — Où donc était son fils, quand on lui ôtait la vue?

LE MESSAGER. — Il venait ici avec milady.

ALBANY. — Il n'est pas ici.

LE MESSAGER. — Non, mon bon seigneur; je l'ai rencontré qui s'en retournait.

ALBANY. — Connaît-il l'infamie?

LE MESSAGER. — Oui, mon bon seigneur : c'est lui qui avait dénoncé son père, et il avait quitté le château, afin que la punition pût avoir un plus libre cours.

ALBANY. — Gloucester, je suis là pour reconnaître l'atta-

1. C'est à Edmond qu'elle pense, naturellement.

Digitized by Google

chement que tu as montré au roi, et pour venger tes yeux... Viens, ami, dis-moi tout ce que tu sais encore. *(Ils sortent.)*

SCÈNE III[1]

Le camp français, près de Douvres.

Entrent KENT *et* UN CHEVALIER.

KENT. — Pourquoi le roi de France est-il reparti si soudainement? Savez-vous la raison?

LE CHEVALIER. — Il avait négligé une affaire d'État, qui depuis son départ est revenue à sa pensée. Elle importe tellement au salut et à l'existence du royaume que son retour en personne était tout à fait urgent et nécessaire.

KENT. — Qui a-t-il laissé général à sa place?

LE CHEVALIER. — Le maréchal de France, monsieur Lafare.

KENT. — Votre lettre a-t-elle arraché à la reine quelque démonstration de douleur?

LE CHEVALIER. — Oui, monsieur. Elle l'a prise, l'a lue en ma présence; de temps à autre une grosse larme oscillait sur sa joue délicate; on eût dit qu'elle dominait en reine son émotion qui, rebelle obstinée, cherchait à régner sur elle.

KENT. — Oh! elle a donc été émue?

LE CHEVALIER. — Pas jusqu'à l'emportement : la patience et la douleur luttaient à qui lui donnerait la plus suave expression. Vous avez vu le soleil luire à travers la pluie : ses sourires et ses larmes apparaissaient comme au plus beau jour de mai[2]. Ces heureux sourires, qui se jouaient sur sa lèvre mûre, semblaient ignorer les hôtes qui étaient dans ses yeux et qui s'en échappaient comme des perles tombant de deux diamants... Bref, la douleur serait la plus adorable rareté, si tous pouvaient l'embellir ainsi.

---

1. La scène entière est supprimée dans le Folio. Le chevalier qui accompagne Kent est sans aucun doute celui qui, à l'acte III, scène 1, l'a déjà rencontré aux abords du château de Gloucester.

2. Quartos : *were like a better way*. On en tire un sens en ajoutant une virgule. Malone proposait la correction : *a better May*, qui est la version adoptée par F.-V. Hugo.

Digitized by Google

KENT. — N'a-t-elle pas fait quelque observation?

LE CHEVALIER. — Oui, une fois ou deux elle a soupiré le nom de *père,* haletante comme s'il lui oppressait le cœur. Elle s'est écriée : *Mes sœurs! mes sœurs!... Opprobre des femmes! Mes sœurs! Kent! Mon père! Mes sœurs! Quoi! pendant l'orage! pendant la nuit! Qu'on ne croie plus à la pitié!* Alors elle a secoué l'eau sainte de ses yeux célestes et en a mouillé ses sanglots; puis brusquement elle s'est échappée pour être toute à sa douleur.

KENT. — Ce sont les astres, les astres d'en haut, qui gouvernent nos natures; autrement jamais même père et même mère ne pourraient mettre au monde des enfants si dissemblables. Vous ne lui avez pas parlé depuis?

LE CHEVALIER. — Non.

KENT. — Cette entrevue a-t-elle eu lieu avant le départ du roi?

LE CHEVALIER. — Non, depuis.

KENT. — C'est bien, monsieur... Lear est dans la ville, le pauvre affligé! Parfois, dans ses meilleurs moments, il se rappelle ce qui nous amène ici, et il se refuse absolument à voir sa fille.

LE CHEVALIER. — Pourquoi, cher monsieur?

KENT. — Une impérieuse honte le talonne. La dureté avec laquelle il lui a retiré sa bénédiction et l'a abandonnée à de lointains hasards pour transmettre ses droits les plus précieux à des filles au cœur d'hyène, est pour son âme un remords si venimeux qu'une brûlante confusion l'éloigne de Cordélia.

LE CHEVALIER. — Hélas! pauvre gentilhomme!

KENT. — Avez-vous des nouvelles des armées d'Albany et de Cornouailles?

LE CHEVALIER. — Oui, elles sont en campagne.

KENT. — Eh bien! monsieur, je vais vous mener à Lear, notre maître, et vous laisser veiller sur lui. Un intérêt puissant m'attache pour quelque temps encore à ce déguisement. Quand je me ferai connaître, vous ne regretterez pas de m'avoir accordé cette familiarité. Je vous en prie, venez avec moi. *(Ils sortent.)*

Digitized by Google

SCÈNE IV

La tente royale dans le camp français.

Entrent[1] CORDÉLIA, UN MÉDECIN, *des officiers et des soldats.*

CORDÉLIA. — Hélas! c'est lui. Il a été rencontré à l'instant, aussi frénétique que la mer irritée, chantant à voix haute, couronné de fumeterre sauvage, de folle avoine, de sénevé, de ciguë, d'ortie, de fleur de coucou, d'ivraie, et de toutes les plantes parasites qui croissent aux dépens de nos blés. *(A un officier.)* Détachez une centurie; fouillez en tous sens les hautes herbes de la plaine, et amenez-le devant nous. *(L'officier sort.)* Que peut la sagesse de l'homme pour restaurer sa raison évanouie? Que celui qui le guérira dispose de toutes mes richesses extérieures!

LE MÉDECIN. — Il y a un moyen, madame : le repos est le souverain nourricier de la nature. C'est le repos qu'il lui faut : pour le provoquer chez lui, nous avons des simples dont la puissance fermerait les yeux même de l'angoisse.

CORDÉLIA. — O vous tous, secrets bénis, vertus encore inconnues de la terre, jaillissez sous mes larmes! Soyez secourables et salutaires à la détresse du bon vieillard!... Cherchez, cherchez-le, de peur que sa rage indomptée ne brise une existence qui n'a plus de guide.

Entre un messager.

LE MESSAGER. — Une nouvelle, madame! L'armée britannique s'avance.

CORDÉLIA. — Nous le savions : nos préparatifs sont faits pour la recevoir... O père chéri! ce sont tes intérêts qui m'occupent. Aussi la grande France a-t-elle eu pitié de mon deuil et de mes larmes suppliantes. Ce n'est pas une vaine ambition qui stimule nos armes, c'est l'amour, l'amour le plus tendre, c'est la cause de notre vieux père. Puissé-je bientôt le voir et l'entendre! *(Tous sortent.)*

---

1. Le Folio ajoute : « avec tambours et étendards ».

Digitized by Google

SCÈNE V

Dans le château de Gloucester.

Entrent RÉGANE *et* OSWALD.

RÉGANE. — Mais les troupes de mon frère sont-elles en marche?

OSWALD. — Oui, madame.

RÉGANE. — S'est-il mis à leur tête en personne?

OSWALD. — Oui, madame, mais à grand-peine; votre sœur est un meilleur soldat.

RÉGANE. — Est-ce que milord Edmond n'a pas parlé à votre maître au château?

OSWALD. — Non, madame.

RÉGANE. — Que peut contenir la lettre à lui écrite par ma sœur?

OSWALD. — Je ne sais pas, milady.

RÉGANE. — Au fait, c'est pour de graves motifs qu'il s'en est allé si vite. Après avoir retiré la vue à Gloucester, ç'a été une grande imprudence de le laisser vivre : partout où il passera, il soulèvera tous les cœurs contre nous; je pense qu'Edmond est parti, prenant sa misère en pitié, pour le délivrer d'une vie vouée aux ténèbres, en même temps que pour reconnaître les forces de l'ennemi.

OSWALD. — Il faut que je le rejoigne, madame, pour lui remettre cette lettre.

RÉGANE. — Nos troupes se mettent en marche demain; restez avec nous, les routes sont dangereuses.

OSWALD. — Je ne puis, madame; ma maîtresse m'a recommandé l'empressement dans cette affaire.

RÉGANE. — Pourquoi écrit-elle à Edmond? N'auriez-vous pas pu transmettre son message de vive voix? Sans doute, quelque raison, je ne sais laquelle... Je t'aimerai fort de me laisser décacheter cette lettre.

OSWALD. — Madame, je préférerais...

RÉGANE. — Je sais que votre maîtresse n'aime pas son mari; je suis sûre de cela : la dernière fois qu'elle était ici, elle lançait d'étranges œillades et de bien éloquents regards au noble Edmond. Je sais que vous êtes son confident.

Digitized by Google

OSWALD. — Moi, madame?

RÉGANE. — Je parle à bon escient : vous l'êtes, je le sais. Aussi, écoutez bien l'avis que je vous donne. Mon mari est mort; Edmond et moi, nous nous sommes entendus : il est naturel qu'il ait ma main plutôt que celle de votre maîtresse. Vous pouvez deviner ce que je ne dis pas. Si vous trouvez Edmond, remettez-lui ceci, je vous prie. *(Elle lui donne un anneau.)* Quand vous informerez votre maîtresse de ce que vous savez, dites-lui, je vous prie, de rappeler à elle sa raison. Sur ce, adieu! Si par hasard vous entendez parler de cet aveugle traître, les faveurs pleuvront sur celui qui l'expédiera.

OSWALD. — Si je pouvais le rencontrer, madame! je montrerais à quel parti j'appartiens.

RÉGANE. — Adieu! *(Ils sortent.)*

SCÈNE VI

La campagne aux environs de Douvres.

Entre GLOUCESTER, *conduit par* EDGAR *vêtu en paysan.*

GLOUCESTER. — Quand arriverons-nous au sommet de cette côte?

EDGAR. — Vous la gravissez à présent : voyez comme nous nous évertuons.

GLOUCESTER. — Il me semble que le terrain est plat.

EDGAR. — Horriblement escarpé. Écoutez! entendez-vous la mer?

GLOUCESTER. — Non, vraiment.

EDGAR. — Eh! il faut que vos autres sens soient affaiblis par la douleur de vos yeux.

GLOUCESTER. — C'est possible, en effet. Il me semble que ta voix est changée et que tu parles en meilleurs termes et plus sensément que tu ne faisais.

EDGAR. — Vous vous trompez grandement : il n'y a de changé en moi que le costume.

GLOUCESTER. — Il me semble que vous vous exprimez mieux.

EDGAR. — Avancez, monsieur; voici l'endroit... Halte-là! Que c'est effrayant et vertigineux de plonger si bas ses regards! Les corbeaux et les corneilles qui fendent l'air

Digitized by Google

au-dessous de nous ont tout au plus l'ampleur des escargots. A mi-côte pend un homme qui cueille du percepierre : terrible métier! Ma foi! il ne semble pas plus gros que sa tête. Les pêcheurs qui marchent sur la plage apparaissent comme des souris; et là-bas, ce grand navire à l'ancre fait l'effet de sa chaloupe; sa chaloupe, d'une bouée à peine distincte pour la vue. Le murmure de la vague qui fait rage sur les galets innombrables et inertes ne peut s'entendre de si haut... Je ne veux plus regarder : la cervelle me tournerait, et le trouble de ma vue m'entraînerait tête baissée dans l'abîme.

GLOUCESTER. — Placez-moi où vous êtes.

EDGAR. — Donnez-moi votre main... Vous êtes maintenant à un pied de l'extrême bord. Pour tout ce qu'il y a sous la lune, je ne voudrais pas faire un bond.

GLOUCESTER. — Lâche ma main. Voici une autre bourse, ami; il y a dedans un joyau qui n'est pas à dédaigner pour un pauvre homme. Que les fées et les dieux te rendent ce don prospère! Éloigne-toi; dis-moi adieu, et que je t'entende partir!

EDGAR. — Adieu donc, mon bon monsieur! *(Il fait mine de s'éloigner.)*

GLOUCESTER. — Merci de tout cœur!

EDGAR, *à part*. — Si je joue ainsi avec son désespoir, c'est pour le guérir.

GLOUCESTER[1]. — O dieux puissants! je renonce à ce monde; et, en votre présence, je me soustrais sans colère à mon accablante affliction; si je pouvais la supporter plus longtemps sans me mettre en révolte contre vos volontés inéluctables, je laisserais le lumignon misérable de mes derniers moments s'éteindre de lui-même... Si Edgar vit encore, oh! bénissez-le!... A présent, camarade, adieu!

EDGAR. — Me voilà parti, monsieur; adieu! *(Gloucester s'élance et tombe à terre de toute sa hauteur.)* Pourtant je ne sais si l'imagination ne serait pas de force à dérober le trésor de la vie, quand la vie elle-même se prête à ce vol. S'il avait été où il pensait, déjà c'en serait fait pour lui de toute pensée. *(Il s'approche de Gloucester.)* Mort, ou vivant? Holà, monsieur! ami!... Entendez-vous, monsieur?... Parlez!... Il a bien pu se tuer ainsi, vraiment!... Mais non, il se ranime. Qui êtes-vous, monsieur?

1. Les quartos, mais non le Folio, indiquent ici : il s'agenouille.

Digitized by Google

GLOUCESTER. — Arrière! laissez-moi mourir.

EDGAR. — A moins d'être un fil de la Vierge, une plume ou un souffle, tu n'aurais pas pu être précipité de si haut sans te briser comme un œuf. Mais tu respires, tu es un corps pesant, tu ne saignes pas, tu parles, tu es sain et sauf! Dix mâts, les uns au bout des autres, ne mesureraient pas la hauteur dont tu viens de tomber perpendiculairement. Ta vie est un miracle. Parle encore.

GLOUCESTER. — Mais suis-je tombé, ou non?

EDGAR. — De l'effrayant sommet de cette falaise crayeuse. Regarde là-haut : de cette distance l'alouette stridente ne pourrait être vue ni entendue : regarde.

GLOUCESTER. — Hélas! je n'ai plus d'yeux. La misère n'a donc pas la ressource de se détruire par la mort? C'est pourtant une consolation pour le malheur de pouvoir tromper la rage du tyran et frustrer son orgueilleux arrêt.

EDGAR, *l'aidant à se relever.* — Donnez-moi votre bras. Debout!... C'est cela! Comment êtes-vous? Sentez-vous vos jambes?... Vous vous soutenez?

GLOUCESTER. — Trop bien, trop bien.

EDGAR. — Ceci dépasse toute étrangeté. Quel était cet être qui, sur la crête de la montagne, s'est éloigné de vous?

GLOUCESTER. — Un pauvre infortuné mendiant.

EDGAR. — D'ici-bas il m'a semblé que ses yeux étaient deux pleines lunes; il avait mille nez, des cornes hérissées et ondulant comme la mer houleuse. C'était quelque démon. Ainsi, mon heureux père, sois persuadé que les dieux tutélaires, qui tirent leur gloire des impossibilités humaines, ont préservé tes jours.

GLOUCESTER. — Je me rappelle à présent. A l'avenir, je supporterai la douleur, jusqu'à ce que d'elle-même elle me crie : *Assez, assez! meurs!* L'être dont vous parlez, je l'ai pris pour un homme; il répétait souvent : *Démon! démon!* C'est lui qui m'a conduit là.

EDGAR. — Que votre âme reprenne force et patience!... Mais qui vient ici?

Entre Lear, fantasquement paré de fleurs.

Jamais cerveau sain n'affublera ainsi son maître.

LEAR. — Non, ils ne peuvent me toucher pour avoir battu monnaie : je suis le roi en personne.

EDGAR. — O déchirant spectacle!

LEAR. — Sous ce rapport, la nature est au-dessus de

Digitized by Google

l'art... Voici l'argent de votre engagement. Ce gaillard brandit son arc comme un épouvantail à corbeaux... Lâche donc ton aune de fer... Voyez! voyez! une souris! Paix! ce morceau de fromage grillé suffira... Voici mon gantelet; je veux le lancer à un géant... Apportez les hallebardes... Oh! bien volé, mon oiseau! Dans le but! dans le but! *(A Edgar.)* Holà! le mot de passe!

EDGAR. — Suave marjolaine.

LEAR. — Passez!

GLOUCESTER. — Je connais cette voix.

LEAR. — Ah! Goneril! une barbe blanche!... On me flattait comme un chien; on me disait que j'avais eu des poils blancs au menton avant d'en avoir de noirs. On répondait oui et non à tout ce que je disais. Ces oui et ces non n'étaient pas texte sacré. Du moment où la pluie est venue me mouiller, où le vent m'a fait claquer les dents, où le tonnerre a refusé de se taire sur mon ordre, alors j'ai reconnu, alors j'ai senti leur sincérité. Allez! ce ne sont pas des gens de parole : à les entendre, j'étais tout; c'est un mensonge : je ne suis pas à l'épreuve de la fièvre.

GLOUCESTER. — Je me rappelle le son de cette voix : n'est-ce pas le roi?

LEAR. — Oui, de la tête aux pieds, un roi! Sous mon regard fixe voyez comme mes sujets tremblent! Je fais grâce de la vie à cet homme... Quel est ton délit? L'adultère! Tu ne mourras pas. Mourir pour adultère! Non! Le roitelet s'accouple, et la petite mouche dorée paillarde, sous mes yeux. Laissons prospérer la copulation : le fils bâtard de Gloucester a été plus tendre pour son père que mes filles, engendrées entre les draps légitimes. A l'œuvre, luxure! à la mêlée! car j'ai besoin de soldats. Voyez-vous là-bas cette dame au sourire béat, dont le visage ferait croire qu'il neige entre ses cuisses, qui minaude la vertu, et baisse la tête rien qu'à entendre parler de plaisir? Le putois et l'étalon ne vont pas en besogne avec une ardeur plus dévergondée. Centaures au-dessous de la taille, femmes au-dessus! Les dieux ne les possèdent que jusqu'à la ceinture; au-dessous, tout est aux démons : là, tout est enfer, ténèbres, gouffre sulfureux, incendie, bouillonnement, infection, consomption! Fi, fi, fi! Pouah! pouah!... Donne-moi une once de civette, bon apothicaire, pour parfumer mon imagination. Voilà de l'argent pour toi.

GLOUCESTER. — Oh! laissez-moi baiser cette main!

Digitized by Google

LEAR. — Laisse-moi d'abord l'essuyer : elle sent la mortalité.

GLOUCESTER. — O œuvre ruinée de la nature! Ce grand univers sera ainsi réduit à néant!... Me reconnais-tu?

LEAR. — Je me rappelle assez bien tes yeux. Tu me regardes de travers! Bah! acharne-toi, aveugle Cupidon! je ne veux plus aimer... Lis ce cartel, remarque seulement comme il est rédigé.

GLOUCESTER. — Quand toutes les lettres en seraient des soleils, je ne pourrais les voir.

EDGAR. — On raconterait cela, que je ne le croirais pas; cela est, et mon cœur se brise.

LEAR. — Lisez.

GLOUCESTER. — Quoi! avec ces orbites vides?

LEAR. — Oh! oh! vous en êtes là avec moi? Pas d'yeux dans votre tête, ni d'argent dans votre bourse? En ce cas, l'état de vos yeux est aussi accablant qu'est léger celui de votre bourse. Vous n'en voyez pas moins comment va le monde.

GLOUCESTER. — Je le vois par ce que je ressens.

LEAR. — Quoi! es-tu fou? Un homme peut voir sans yeux comment va le monde. Regarde avec tes oreilles. vois-tu comme ce juge déblatère contre ce simple filou? Écoute, un mot à l'oreille! Change-les de place, et puis devine lequel est le juge, lequel est le filou... Tu as vu le chien d'un fermier aboyer après un mendiant?

GLOUCESTER. — Oui, seigneur.

LEAR. — Et la pauvre créature se sauver du limier? Eh bien! tu as vu là la grande image de l'autorité : un chien au pouvoir qui se fait obéir! Toi, misérable sergent, retiens ton bras sanglant : pourquoi fouettes-tu cette putain? Flagelle donc tes propres épaules : tu désires ardemment commettre avec elle l'acte pour lequel tu la fouettes. L'usurier fait pendre l'escroc. Les moindres vices se voient à travers les haillons; les manteaux et les simarres fourrées les cachent tous. Cuirasse d'or le péché, et la forte lance de la justice s'y brise impuissante; harnache-le de guenilles, le fétu d'un pygmée le transperce. Il n'est pas un coupable, pas un, te dis-je, pas un! Je les absous tous. Accepte ceci de moi, mon ami : j'ai les moyens de sceller les lèvres de l'accusateur. Procure-toi des besicles et, en homme d'État taré, affecte de voir les choses que tu ne vois pas... Allons, allons, allons, allons! ôtez-moi mes bottes; ferme, ferme! c'est ça.

Digitized by Google

EDGAR. — Oh! mélange de bon sens et d'extravagance! La raison dans la folie!

LEAR. — Si tu veux pleurer sur mon sort, prends mes yeux. Je te connais fort bien : ton nom est Gloucester. Il te faut prendre patience : nous sommes venus ici-bas en pleurant. Tu le sais! la première fois que nous humons l'air, nous vagissons et nous crions... Je vais prêcher pour toi; attention!

GLOUCESTER. — Hélas! Hélas!

LEAR. — Dès que nous naissons, nous pleurons d'être venus sur ce grand théâtre de fous... Le bon couvre-chef[1]! Ce serait un délicat stratagème que de ferrer avec du feutre un escadron de chevaux; j'en veux faire l'essai; et puis je surprendrai ces gendres, et alors tue, tue, tue, tue, tue, tue!

Entre un officier, suivi d'une escorte.

L'OFFICIER, *montrant Lear.* — Oh! le voici; mettez la main sur lui... Seigneur, votre très chère fille...

LEAR. — Personne à la rescousse! Quoi! prisonnier! Je suis donc toujours le misérable bouffon de la fortune... Traitez-moi bien : je vous payerai rançon. Procurez-moi des chirurgiens, je suis blessé à la cervelle.

L'OFFICIER. — Vous aurez ce que vous voudrez.

LEAR. — Pas de seconds! on me laisse tout seul! Ah! c'en serait assez pour qu'un homme, un homme de cœur, fît de ses yeux des arrosoirs et abattît sous ses pleurs la poussière d'automne!

L'OFFICIER. — Bon sire!

LEAR. — Je veux mourir vaillant comme un nouveau marié... Eh! je veux être jovial. Allons, allons! je suis roi! Savez-vous cela, mes maîtres?

L'OFFICIER. — Vous êtes une Majesté, et nous vous obéissons.

LEAR. — Il y a encore de la vie dans cette Majesté-là. Même, si vous l'attrapez, vous ne l'attraperez qu'à la

---

1. Émile Legouis suggérait que Lear, qui ne porte pas de chapeau, puisqu'il est couronné de fleurs, prenait ici celui de Gloucester et le tournait entre ses doigts. — En ce qui concerne le passage suivant, F.-V. Hugo signale dans une note, d'après Malone et lord Herbert of Cherbury, qu'un tournoi organisé à Lille en l'honneur d'Henry VIII avait eu lieu à l'intérieur d'une salle de château, et que les sabots des chevaux avaient été entourés de feutre pour les empêcher de glisser.

Digitized by Google

course! Vite, vite, vite, vite! *(Il sort en courant. L'escorte le poursuit.)*

L'OFFICIER. — Spectacle lamentable dans le plus vil des malheureux, inqualifiable dans un roi!... Lear, tu as une fille qui rachète la nature humaine de la malédiction que les deux autres ont attirée sur elle.

EDGAR, *s'approchant de l'officier.* — Salut, mon gentilhomme!

L'OFFICIER. — Le ciel vous garde, l'ami! Que désirez-vous?

EDGAR. — Avez-vous ouï parler, monsieur, d'une bataille prochaine?

L'OFFICIER. — Rien de plus sûr et de plus avéré : pour en ouïr quelque chose, il suffit de savoir distinguer un son.

EDGAR. — Mais, de grâce! à quelle distance est l'armée ennemie?

L'OFFICIER. — Tout près d'ici. Elle s'avance à marches forcées. Ses masses peuvent être signalées d'un moment à l'autre.

EDGAR. — Je vous remercie, monsieur; c'est tout ce que je voulais savoir.

L'OFFICIER. — La reine est restée ici pour des causes spéciales, mais son armée est en mouvement.

EDGAR. — Je vous remercie, monsieur. *(L'officier sort.)*

GLOUCESTER. — Dieux toujours propices, à vous seuls de me retirer le souffle! Que jamais mon mauvais génie ne me pousse à mourir, avant que cela vous plaise!

EDGAR. — Bonne prière, mon père!

GLOUCESTER. — Maintenant, mon bon monsieur, qui êtes-vous?

EDGAR. — Un fort pauvre homme, apprivoisé aux coups de la fortune, que l'expérience encore douloureuse de ses propres chagrins a rendu tendre à la pitié. Donnez-moi votre main, je vais vous conduire à quelque gîte.

GLOUCESTER. — Merci de tout cœur! Que les faveurs et les bénédictions du ciel pleuvent et pleuvent sur toi!

Entre Oswald.

OSWALD, *désignant Gloucester.* — A moi ce proscrit!... O bonheur! Voilà une tête sans yeux faite tout exprès pour fonder mon élévation... Misérable vieux traître, fais vite tes réflexions. *(Il dégaine.)* L'épée est tirée qui doit te détruire.

Digitized by Google

GLOUCESTER. — Va! que ton bras ami lui donne la force nécessaire! *(Edgar se jette devant Gloucester.)*

OSWALD. — Comment, effronté paysan, oses-tu soutenir un traître hors la loi? Retire-toi, de peur que la contagion de sa destinée ne t'atteigne toi-même. Lâche son bras.

EDGAR, *prenant l'accent d'un paysan.* — Je n'le lâcherai pas, monsieu, sans queuque bonne raison.

OSWALD. — Lâche, maraud, ou tu es mort.

EDGAR. — Mon bon gentilhomme, allez votre chemin et laissez passer le pauvre monde. Si aveuc des fanfaronnades, l'en pouvait me débouter de la vie, ignia plus de quinze jours que ça serait fait. Jarni, n'approchez point du vieil homme; tenez-vous à distance, morguienne, ou j'vas éprouver ce qu'ignia de plus dur de votre caboche ou de mon bâton. Je veux être franc aveuc vous.

OSWALD. — Arrière, fumier!

EDGAR, *allongeant son bâton.* — J'vas vous rompre les dents, monsieu. Avancez, je me soucie bien de vos parades! *(Ils se battent. Edgar abat Oswald d'un coup de bâton.)*

OSWALD. — Misérable! tu m'as tué!... Manant, prends ma bourse : si jamais tu veux prospérer, ensevelis mon corps et remets la lettre que tu trouveras sur moi à Edmond de Gloucester; cherche-le dans l'armée britannique... O mort prématurée! *(Il expire.)*

EDGAR. — Je te reconnais bien, officieux scélérat, aussi complaisant pour les vices de ta maîtresse que pouvait le souhaiter sa perversité.

GLOUCESTER. — Quoi! il est mort!

EDGAR. — Asseyez-vous, père, et reposez-vous. *(Fouillant le cadavre.)* Voyons ses poches : cette lettre dont il parle pourrait bien m'être amie... Il est mort; je suis fâché seulement qu'il n'ait pas eu un autre exécuteur. *(Il trouve la lettre, puis la décachette.)* Voyons! Permets, douce cire, et vous, scrupules, ne me blâmez pas. Pour savoir la pensée de nos ennemis, nous ouvririons leurs cœurs; ouvrir leurs papiers est plus légitime. *(Il lit :)*

« Rappelez-vous nos vœux réciproques. Vous avez maintes occasions de l'expédier. Si la volonté ne vous manque pas, le temps et le lieu s'offriront avantageusement à vous. Il n'y a rien de fait, s'il revient vainqueur. Alors je suis sa prisonnière, et son lit est ma geôle! Délivrez-moi de son odieuse tiédeur, et, pour votre peine, prenez sa place.

Digitized by Google

« Votre affectionnée servante qui voudrait se dire votre femme. GONERIL. »

O abîme insondé des désirs d'une femme! Un complot contre la vie de son vertueux mari, pour lui substituer mon frère!... C'est ici, dans le sable, que je vais t'enfouir, messager sacrilège des luxures meurtrières. Et, le moment venu, je veux que ce papier impie frappe les regards du duc dont on conspire la perte. Il est heureux pour lui que je puisse l'informer à la fois de ta mort et de ta mission. *(Edgar s'éloigne, traînant le cadavre.)*

GLOUCESTER. — Le roi est fou. Combien ma vile raison est tenace, puisque je persiste à garder l'ingénieux[1] sentiment de mes immenses souffrances! Mieux vaudrait pour moi la démence : mes pensées alors seraient distraites de mes chagrins, et mes malheurs dans les errements de l'imagination perdraient la conscience d'eux-mêmes. *(Edgar revient.)*

EDGAR. — Donnez-moi votre main. Il me semble entendre au loin battre le tambour. Venez, père, je vais vous confier à un ami. *(Ils sortent.)*

SCÈNE VII

Une tente dans le camp français.

Au fond de la scène, LEAR *est sur un lit, endormi*[2]*;* UN MÉDECIN, UN GENTILHOMME *et des serviteurs sont auprès de lui. Musique. Entrent* CORDÉLIA *et* KENT.

CORDÉLIA. — O mon Kent, comment pourrais-je vivre et faire assez pour être à la hauteur de ton dévouement? Ma vie sera trop courte, et toute ma gratitude impuissante.

KENT. — Un service ainsi reconnu, madame, est déjà

---

1. *Ingenious.* Ici : lucide, pénétrant.

2. Aucun des textes originaux ne stipule qu'au début de cette scène Lear soit présent, endormi, sur un lit. C'est là une invention d'éditeurs du XVIIIe siècle, Capell et Steevens. On lit dans le Folio, après la question de Cordélia : « Est-il habillé? » : « Entre Lear porté dans un fauteuil par des domestiques. »

Digitized by Google

trop payé. Tous mes récits sont conformes à la modeste vérité : je n'ai rien ajouté, rien retranché, j'ai tout dit.

CORDÉLIA. — Prends un costume plus digne de toi. Ces vêtements rappellent des heures trop tristes : je t'en prie, quitte-les.

KENT. — Pardonnez-moi, chère madame. Révéler déjà qui je suis, ce serait gêner mon projet. Faites-moi la grâce de ne pas me connaître, avant le moment fixé par les circonstances et par moi.

CORDÉLIA. — Soit, mon bon seigneur! *(Au médecin.)* Comment va le roi?

LE MÉDECIN. — Madame, il dort toujours.

CORDÉLIA. — O dieux propices! réparez la vaste brèche faite à sa nature accablée! Oh! remettez en ordre les idées faussées et discordantes de ce père redevenu enfant!

LE MÉDECIN. — Plaît-il à Votre Majesté que nous éveillions le roi? Il a dormi longtemps.

CORDÉLIA. — N'obéissez qu'à votre art, et procédez selon les prescriptions de votre propre volonté. Est-il habillé?

UN GENTILHOMME. — Oui, madame; grâce à la pesanteur de son sommeil, nous avons pu lui mettre de nouveaux vêtements.

LE MÉDECIN. — Soyez près de lui, bonne madame, quand nous l'éveillerons; je ne doute pas qu'il ne soit calme.

CORDÉLIA. — Fort bien.

LE MÉDECIN. — Je vous en prie, approchez. *(Cordélia s'approche du lit.)* Plus haut, la musique!

CORDÉLIA, *penchée sur son père.* — O mon père chéri!... Puisse la guérison suspendre son baume à mes lèvres, et ce baiser réparer les lésions violentes que mes deux sœurs ont faites à ta Majesté!

KENT. — Bonne et chère princesse!

CORDÉLIA. — Quand vous n'auriez pas été leur père, ces boucles blanches auraient dû provoquer leur pitié. Cette tête était-elle faite pour être exposée aux vents ameutés, pour lutter contre le tonnerre redoutable et profond en dépit du terrible feu croisé des rapides éclairs, pour veiller, pauvre sentinelle perdue, sous ce mince cimier? *(Elle montre les cheveux blancs de son père.)* Le chien de mon ennemie, quand il m'aurait mordue, serait cette nuit-là resté au coin de mon feu! Et tu as été forcé, pauvre père, de te loger avec les pourceaux et les misérables sans asile sur un

Digitized by Google

fumier infect! Hélas! hélas!... C'est merveille que la vie et la raison ne t'aient pas été enlevées du même coup!... Il s'éveille. *(Au médecin.)* Parlez-lui.

LE MÉDECIN. — Parlez-lui vous-même, madame : cela vaut mieux.

CORDÉLIA. — Comment va mon royal seigneur? Comment se trouve Votre Majesté?

LEAR, *s'éveillant.* — Vous avez tort de me retirer ainsi de la tombe... *(A Cordélia.)* Tu es une âme bienheureuse; mais moi je suis lié sur une roue de feu, en sorte que mes propres larmes me brûlent comme du plomb fondu.

CORDÉLIA. — Sire, me reconnaissez-vous?

LEAR. — Vous êtes un esprit, je le sais : quand êtes-vous morte?

CORDÉLIA, *au médecin.* — Toujours, toujours égaré!

LE MÉDECIN. — Il est à peine éveillé; laissons-le seul un moment. *(Ils s'écartent du lit.)*

LEAR. — Où ai-je été? où suis-je? Le beau jour!... Je suis étrangement abusé... Moi, je mourrais de pitié à voir un autre ainsi... Je ne sais que dire... Je ne jurerais pas que ce soient là mes mains... Voyons! Je sens cette épingle me piquer. Que je voudrais être sûr de mon état!

CORDÉLIA. — Oh! regardez-moi, sire, et étendez vos mains sur moi pour me bénir... *(Lear veut se mettre à genoux devant elle. Elle le retient.)* Non, sire, ce n'est pas à vous de vous agenouiller.

LEAR. — De grâce! ne vous moquez pas de moi! Je suis un pauvre vieux radoteur de quatre-vingts ans et au-delà... pas une heure de plus ni de moins. Et, à parler franchement, je crains de n'être pas dans ma parfaite raison... Il me semble que je dois vous connaître, et connaître cet homme. Pourtant, je suis dans le doute; car j'ignore absolument quel est ce lieu; et tous mes efforts de mémoire ne peuvent me rappeler ce costume; je ne sais même pas où j'ai logé la nuit dernière... Ne riez pas de moi; car, aussi vrai que je suis homme, je crois que cette dame est mon enfant Cordélia.

CORDÉLIA. — Oui, je la suis, je la suis.

LEAR. — Vos larmes mouillent-elles? Oui, ma foi! Je vous en prie, ne pleurez pas. Si vous avez du poison pour moi, je le boirai. Je sais que vous ne m'aimez pas; car vos sœurs, autant que je me rappelle, m'ont fait bien du mal. Vous, vous avez quelque motif; elles, n'en avaient pas.

Digitized by Google

CORDÉLIA. — Nul motif! nul motif!

LEAR. — Est-ce que je suis en France?

KENT. — Dans votre propre royaume, sire.

LEAR. — Ne m'abusez pas.

LE MÉDECIN. — Rassurez-vous, bonne madame : la crise de frénésie, vous le voyez, est guérie chez lui; mais il y aurait encore danger à ramener sa pensée sur le temps qu'il a perdu. Engagez-le à rentrer; ne le troublez plus jusqu'à ce que le calme soit affermi.

CORDÉLIA. — Plairait-il à Votre Altesse de marcher?

LEAR. — Il faut que vous ayez de l'indulgence pour moi. Je vous en prie, oubliez et pardonnez : je suis vieux et imbécile. *(Lear, soutenu par Cordélia, le médecin et les serviteurs sortent.)*

LE GENTILHOMME[1]. — Est-il bien vrai, monsieur, que le duc de Cornouailles ait été tué ainsi?

KENT. — C'est très certain, monsieur.

LE GENTILHOMME. — Et qui commande ses gens?

KENT. — C'est, dit-on, le fils bâtard de Gloucester.

LE GENTILHOMME. — On dit qu'Edgar, son fils banni, est avec le comte de Kent en Germanie.

KENT. — Les rapports varient. Il est temps de se mettre en garde : les armées du royaume approchent en hâte.

LE GENTILHOMME. — La contestation semble devoir être sanglante. Adieu, monsieur! *(Il sort.)*

KENT. — Mon plan et mes efforts vont avoir leur résultat, bon ou mauvais, selon le succès de cette bataille. *(Il sort.)*

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Le camp des troupes britanniques, à Douvres.

Entrent, tambour battant, couleurs déployées, EDMOND *et* RÉGANE, *suivis d'officiers et de soldats.*

EDMOND, *à un officier.* — Sachez du duc si son dernier projet tient toujours, ou s'il s'est décidé à changer d'idée.

1. Cette conversation entre Kent et le gentilhomme, qui n'a d'autre

Digitized by Google

Il est plein d'hésitation et de contradictions. Rapportez-nous ses volontés définitives. *(L'officier sort.)*

RÉGANE. — Il est certainement arrivé malheur à l'homme de notre sœur.

EDMOND. — C'est à craindre, madame.

RÉGANE. — Maintenant, doux seigneur, vous savez tout le bien que je vous veux. Mais, dites-moi! vraiment, avouez la vérité, n'aimez-vous pas ma sœur?

EDMOND. — D'un respectueux amour.

RÉGANE. — Mais n'avez-vous jamais pris la place de mon frère à l'endroit prohibé?

EDMOND. — Cette pensée vous abuse.

RÉGANE. — Je soupçonne que vous vous êtes uni et accolé à elle aussi étroitement que possible.

EDMOND. — Non, sur mon honneur! madame.

RÉGANE. — Jamais je ne pourrai la souffrir. Mon cher seigneur, ne soyez pas familier avec elle.

EDMOND. — Ne craignez rien. Elle et le duc son mari...

Entrent Albany, Goneril et des soldats.

GONERIL, *à part.* — J'aimerais mieux perdre la bataille que voir cette sœur le détacher de moi.

ALBANY, *à Régane.* — Charmé de rencontrer notre bien-aimée sœur. *(A Edmond.)* Messire, voici ce que j'apprends : le roi a rejoint sa fille avec d'autres que les rigueurs de notre gouvernement ont forcés à la révolte[1]. Je n'ai jamais été vaillant, lorsque je n'ai pu l'être honnêtement. En cette affaire, si nous nous émouvons, c'est parce que la France envahit notre pays, mais non parce qu'elle soutient le roi, et tant d'autres qui, je le crains, ont, pour nous combattre, de trop justes et trop douloureux griefs.

EDMOND, *d'un ton ironique.* — Messire, vous parlez noblement!

RÉGANE. — Et à quoi bon raisonner ainsi?

GONERIL. — Combinons toutes nos forces contre l'ennemi; ces querelles domestiques et personnelles ne sont pas la question ici.

---

intérêt que de nous tenir au courant de la marche des événements, a été coupée dans le Folio.

1. Autre court passage (jusqu'à la réplique de Régane) omis dans le Folio. Les éditeurs modernes le conservent. Il faut en effet qu'Albany se justifie de son peu d'ardeur à combattre les ennemis de son pays. Sa position est fausse, et son style fort embarrassé.

Digitized by Google

ALBANY. — Déterminons avec les vétérans notre plan de bataille.

EDMOND. — Je vais vous retrouver immédiatement à votre tente.

RÉGANE. — Sœur, venez-vous avec nous?

GONERIL. — Non.

RÉGANE. — C'est le plus convenable; de grâce! venez avec nous.

GONERIL, *à part.* — Oh! oh! je devine l'énigme. *(Haut.)* J'y vais. *(Au moment où tous vont se retirer, Edgar, déguisé, entre et prend à part le duc d'Albany.)*

EDGAR. — Si jamais Votre Grâce daigne parler à un si pauvre homme, qu'elle écoute un mot!

ALBANY, *à ceux qui s'éloignent.* — Je vous rejoins. *(A Edgar.)* Parle. *(Sortent Edmond, Régane, Goneril, les officiers, les soldats et les gens de la suite.)*

EDGAR, *remettant un papier au duc.* — Avant de livrer la bataille, ouvrez cette lettre. Si vous êtes victorieux, que la trompette sonne pour celui qui vous l'a remise! si misérable que je semble, je puis produire un champion qui attestera ce qui est affirmé ici. Si vous échouez, tout en ce monde est fini pour vous, et les machinations cessent d'elles-mêmes. Que la fortune vous aime!

ALBANY. — Attends que j'aie lu la lettre.

EDGAR. — Défense m'en est faite. Quand il en sera temps, que le héraut donne seulement le signal, et je reparaîtrai. *(Il sort.)*

ALBANY. — Soit! adieu!... Je veux parcourir ce papier.

Rentre Edmond.

EDMOND. — Mettez vos troupes en ligne : l'ennemi est en vue. Voici l'évaluation de ses forces effectives faite sur d'actives reconnaissances; mais toute votre célérité est maintenant réclamée de vous.

ALBANY. — Nous ferons honneur aux circonstances. *(Il sort.)*

EDMOND, *seul.* — J'ai juré amour aux deux sœurs : chacune fait horreur à l'autre, comme la vipère à l'être mordu. Laquelle prendrai-je? Toutes deux? l'une des deux? ni l'une ni l'autre? Je ne pourrai posséder ni l'une ni l'autre, si toutes deux restent vivantes. Prendre la veuve, c'est exaspérer, c'est rendre folle sa sœur Goneril; et je ne pourrai guère mener à fin mon plan, tant que vivra le mari de

Digitized by Google

celle-ci. En tout cas, servons-nous de son concours pour la bataille : cela fait, si elle désire tant se débarrasser de lui, qu'elle trouve moyen de le dépêcher! Quant à la clémence qu'il prétend montrer pour Lear et pour Cordélia, le combat une fois fini et leurs personnes en notre pouvoir, elle ne se manifestera jamais, car mon état, c'est de me défendre et non de parlementer. *(Il sort.)*

SCÈNE II

Les abords du champ de bataille.

Alarme. Passent, tambour battant, couleurs déployées, LEAR, CORDÉLIA, *entourés de troupes. Dès que l'armée s'est éloignée, entrent* EDGAR *et* GLOUCESTER.

EDGAR. — Ici, père! Acceptez à l'ombre de cet arbre une hospitalité tutélaire. Priez pour que le droit triomphe. Si jamais je reviens près de vous, ce sera pour vous rapporter la consolation. *(Il sort.)*

GLOUCESTER. — Que la grâce soit avec vous, monsieur!

Alarme, puis retraite au loin. Rentre Edgar.

EDGAR. — Fuyons, vieillard, donne-moi ta main, fuyons. Le roi Lear est battu; lui et sa fille sont prisonniers. Donne-moi ta main. En marche!

GLOUCESTER. — Non! pas plus loin, monsieur! Un homme peut pourrir aussi bien ici.

EDGAR. — Quoi! encore de sinistres pensées! L'homme doit être passif, pour partir d'ici comme pour y venir. Le tout est d'être prêt. En marche!

GLOUCESTER. — Oui, c'est vrai. *(Ils sortent.)*

SCÈNE III

Le camp britannique, près de Douvres.

Entre, tambour battant, couleurs déployées, EDMOND, *triomphant; derrière lui viennent* LEAR *et* CORDÉLIA, *prisonniers, puis des officiers et des soldats.*

EDMOND. — Que quelques officiers les emmènent, et qu'on les tienne sous bonne garde jusqu'à ce que soit

Digitized by Google

connue la volonté suprême de ceux qui doivent les juger!

CORDÉLIA, *à Lear.* — Nous ne sommes pas les premiers qui, avec la meilleure intention, aient encouru malheur. C'est pour toi, roi opprimé, que je m'afflige; seule, j'affronterais aisément les affronts de la fortune perfide. Est-ce que nous ne verrons pas ces filles et ces sœurs?

LEAR. — Non, non, non, non. Viens, allons en prison : tous deux ensemble nous chanterons comme des oiseaux en cage. Quand tu me demanderas ma bénédiction, je me mettrai à genoux et je te demanderai pardon. Ainsi nous passerons la vie à prier, et à chanter, et à conter de vieux contes, et à rire aux papillons dorés, et à entendre de pauvres hères causer des nouvelles de la cour; et causant avec eux nous-mêmes, nous dirons qui perd et qui gagne, qui monte et qui tombe, et nous expliquerons les mystères des choses, comme si nous étions les confidents des dieux. Et nous épuiserons, dans les murs d'une prison, les séries et les groupes des grands qu'apportent et remportent les changements de lune.

EDMOND. — Qu'on les emmène!

LEAR. — Sur de tels sacrifices, ma Cordélia, les dieux eux-mêmes jettent l'encens. T'ai-je donc retrouvée? Celui qui nous séparera devra apporter un brandon du ciel et nous chasser par le feu, comme des renards de leur terrier. Essuie tes yeux. La lèpre les dévorera jusqu'aux os, avant qu'ils nous fassent pleurer! Oui, nous les verrons plutôt mourir de faim. Viens. *(Lear et Cordélia sortent, escortés par des gardes.)*

EDMOND, *à un officier.* — Ici, capitaine!... Écoute! prends ce billet. *(Il lui remet un billet.)* Va les rejoindre à la prison... Je t'ai avancé d'un grade; si tu fais ce qui t'est commandé ici, tu t'ouvres le chemin d'une noble destinée. Sache bien ceci : les hommes sont ce qu'est leur temps; un cœur tendre ne sied pas à une épée. Ce grave mandat ne comporte pas de discussion : ou dis que tu vas l'exécuter, ou cherche fortune par d'autres moyens.

L'OFFICIER. — Je vais l'exécuter, monseigneur.

EDMOND. — A l'œuvre! et estime-toi heureux, quand tu auras agi. Écoute bien. Je dis : tout de suite! et expédie la chose comme je l'ai ordonnée.

L'OFFICIER. — Je ne saurais traîner une charrette ni manger de l'avoine sèche; mais si c'est la besogne d'un homme, je la ferai. *(Il sort.)*

Digitized by Google

Fanfares. Entrent Albany, Goneril, Régane, suivis de plusieurs officiers et d'une escorte.

ALBANY, *à Edmond.* — Monsieur, vous avez aujourd'hui montré votre vaillante ardeur, et la fortune vous a bien guidé. Vous tenez captifs ceux qui ont été nos adversaires dans cette journée : nous les réclamons de vous, pour prendre à leur égard la détermination que leurs mérites et notre salut pourront réclamer de notre équité.

EDMOND. — Monsieur, j'ai jugé bon d'envoyer le vieux et misérable roi, sous bonne garde, en un lieu de détention. Son âge et surtout son titre ont un charme capable d'attirer à lui le cœur de la multitude, et de tourner nos lances mercenaires contre nous-mêmes qui les commandons. Avec lui j'ai envoyé la reine, pour les mêmes raisons. Et ils seront prêts, demain ou tout autre jour, à comparaître là où vous tiendrez votre tribunal. En ce moment, nous sommes en sueur et en sang; l'ami a perdu son ami; et les guerres les plus justes sont, dans le feu de l'action, maudites par ceux qui en subissent les rigueurs. Le sort de Cordélia et de son père veut être décidé en un lieu plus convenable.

ALBANY. — Permettez, monsieur! Je vous tiens dans cette guerre pour un sujet, et non pour un frère.

RÉGANE. — Cela dépend du titre que nous voudrons lui conférer. Vous auriez pu, ce me semble, consulter notre bon plaisir avant de parler si haut. Il a commandé nos forces, il a revêtu l'autorité de mon nom et de ma personne : pareil pouvoir peut bien lever la tête et vous traiter de frère.

GONERIL, *à Régane.* — Pas tant de chaleur! Il tient sa grandeur de son propre mérite, bien plus que de votre protection.

RÉGANE. — Grâce à mes droits, dont je l'ai investi, il va de pair avec les meilleurs.

GONERIL. — C'est tout au plus ce que vous pourriez dire, s'il vous épousait.

RÉGANE. — Raillerie est souvent prophétie.

GONERIL. — Halte! halte! L'œil qui vous a montré cet avenir était tout à fait louche.

RÉGANE. — Madame, je ne suis pas bien; autrement je vous renverrais la réplique d'un cœur qui déborde. *(A Edmond.)* Général, prends mes soldats, mes prisonniers, mon patrimoine; dispose d'eux, de moi-même; la place est

Digitized by Google

à toi. Le monde m'est témoin que je te crée ici mon seigneur et maître.

GONERIL. — Prétendez-vous le posséder?

ALBANY, *à Goneril.* — A cela votre volonté ne peut rien.

EDMOND, *à Albany.* — Ni la tienne, milord.

ALBANY. — Si fait, compagnon à demi né.

RÉGANE, *à Edmond.* — Fais battre le tambour, et prouve que mes titres sont les tiens.

ALBANY. — Patientez un moment, et entendez raison... Edmond, je t'arrête pour haute trahison, et, comme complice de ton crime, j'arrête[1] ce serpent doré *(Il montre Goneril. A Régane.)* Quant à vos prétentions, charmante sœur, je les repousse dans l'intérêt de ma femme : car elle est liée par un contrat secret avec ce seigneur; et moi, son mari, je m'oppose à vos bans. Si vous voulez vous marier, faites-moi votre cour. Madame lui est fiancée.

GONERIL. — Quelle parade[2]!

ALBANY. — Tu es armé, Gloucester... Que la trompette sonne! Si nul ne paraît pour te jeter à la face tes trahisons hideuses, manifestes, multipliées, voici mon gage. *(Il jette son gantelet[3].)* Je te prouverai par la gorge, avant de toucher un morceau de pain, que tu es tout ce que je viens de te déclarer!

RÉGANE, *chancelant.* — Malade! oh! bien malade!

GONERIL, *à part.* — Si tu ne l'étais pas, je cesserais à jamais de me fier au poison.

EDMOND. — Voici mon gage en échange! *(Il jette son gantelet.)* S'il est au monde quelqu'un qui m'appelle traître, il en a menti comme un vilain. Que la trompette fasse l'appel! et contre quiconque ose approcher, contre toi, contre tous, je maintiendrai fermement ma loyauté et mon honneur.

---

1. Le traducteur suit le Folio, qui porte deux fois *arrest (I arrest thee — in thy arrest)*. Les quartos, eux, donnent pour le second terme *in thine attaint*. Selon cette leçon, Goneril n'est pas mise en état d'arrestation, et le sens est : « Je t'arrête, Edmond; et j'inclus dans la même accusation ce serpent doré. »

2. Folio : *An interlude!* (omis dans les quartos). Le mot de F.-V. Hugo (« parade ») doit être pris dans son sens forain : pitrerie, boniment.

3. Ce défi et ce combat singulier sont conformes à l'étiquette du duel exposée dans la deuxième partie de l'ouvrage très répandu de Vincentio Saviolo, 1595 *(Vincentio Saviolo his Practice, in two Books (...). The Second, of Honor and Quarrels)*.

Digitized by Google

ALBANY. — Un héraut! holà!

EDMOND. — Un héraut! holà! un héraut!

ALBANY. — Compte sur ta seule vaillance : car tes soldats, tous levés en mon nom, en mon nom ont été congédiés.

RÉGANE. — Le mal m'envahit.

Entre un héraut.

ALBANY, *montrant Régane à ses gardes.* — Elle n'est pas bien; emmenez-la dans ma tente. *(Régane sort, soutenue par les gardes.)* Approche, héraut... Que la trompette sonne!... Et lis ceci à voix haute. *(Il remet un écrit au héraut.)*

UN OFFICIER. — Sonne, trompette. *(La trompette sonne.)*

LE HÉRAUT, *lisant.* — « S'il est dans les lices de l'armée un homme de qualité ou de rang qui veuille maintenir contre Edmond, prétendu comte de Gloucester, qu'il est plusieurs fois traître, qu'il paraisse au troisième son de la trompette! Edmond est déterminé à se défendre. »

EDMOND. — Sonnez! *(Première fanfare.)*

LE HÉRAUT. — Encore! *(Seconde fanfare.)* Encore! *(Troisième fanfare.)*

Une fanfare répond au fond du théâtre. Entre Edgar, armé de toutes pièces et précédé par un trompette.

ALBANY, *montrant Edgar au héraut.* — Demande-lui quels sont ses desseins et pourquoi il paraît ainsi à l'appel de la trompette.

LE HÉRAUT, *à Edgar.* — Qui êtes-vous? Votre nom, votre qualité? Et pourquoi répondez-vous, à la première sommation[1]?

EDGAR. — Sache que mon nom est perdu : la dent de la trahison l'a rongé et gangrené; pourtant je suis noble, autant que l'adversaire avec qui je viens me mesurer.

ALBANY. — Quel est cet adversaire?

EDGAR. — Quel est celui qui parle pour Edmond, comte de Gloucester?

EDMOND. — Lui-même. Qu'as-tu à lui dire?

EDGAR. — Tire ton épée, afin que, si mes paroles offensent un noble cœur, ton bras puisse te faire réparation. *(Il tire*

---

1. Pourquoi « première »? Le texte porte *this present summons.* Edgar n'est entré qu'à la troisième sonnerie de trompette, comme le spécifie l'indication scénique du quarto : *Enter Edgar at the third sound.*

Digitized by Google

son épée.) Voici la mienne. Apprends que j'exerce ici le privilège de mon rang, de mon serment et de ma profession. J'atteste, malgré ta force, ta jeunesse, ton titre et ta grandeur, en dépit de ton épée victorieuse, de ta fortune incandescente, de ta valeur et de ton cœur, que tu es un traître, fourbe envers les dieux, envers ton frère, envers ton père, conspirant contre ce haut et puissant prince *(Il montre Albany.)*, un traître depuis l'extrême sommet de la tête jusqu'à la poussière tombée sous tes pieds, un traître à bave de crapaud. Si tu dis : *non,* cette épée, ce bras et mon plus ardent courage devront te prouver, par ta gorge à qui je m'adresse, que tu en as menti.

EDMOND. — En bonne sagesse, je devrais te demander ton nom; mais, puisque ton aspect est à ce point fier et martial, et puisque ton langage respire je ne sais quelle noblesse, arrière les objections d'une prudence méticuleuse! Je pourrais m'en prévaloir, selon la règle de la chevalerie, mais je les dédaigne et les repousse. Je te rejette à la tête les trahisons que tu m'imputes; mon démenti les refoule sur ton cœur, avec l'exécration de l'enfer; elles éclatent au-dehors sans que tu en sois froissé; mais mon épée va leur frayer immédiatement une voie dans le gouffre où elles doivent s'abîmer pour toujours... Trompettes, parlez! *(Fanfares d'alarme. Ils se battent. Edmond tombe.)*

ALBANY. — Oh! épargnez-le! épargnez-le!

GONERIL, *à Edmond.* — C'est un vrai guet-apens, Gloucester. Par la loi des armes, tu n'étais pas tenu de répondre à un adversaire inconnu; tu n'es pas vaincu, mais trompé et trahi.

ALBANY, *tirant la lettre que lui a remise Edgar.* — Fermez la bouche, madame, ou je vais vous la clore avec ce papier... Tenez, monsieur. *(Il présente le papier à Edmond, puis à Goneril, qui essaie en vain de le lui arracher.)* Et toi, pire qu'aucun surnom, lis tes propres forfaits... Ne l'arrachez pas, madame!... Je vois que vous le connaissez.

GONERIL. — Et quand je le connaîtrais! Les lois sont à moi, non à toi. Qui pourrait me juger? *(Elle s'éloigne.)*

ALBANY. — Monstrueuse! *(A Edmond.)* Connais-tu ce papier?

EDMOND. — Ne me demandez pas ce que je connais[1].

1. Dans le quarto, cette réplique est attribuée à Goneril. Le traducteur suit le Folio, qui la donne au « bâtard ».

Digitized by Google

ALBANY, *montrant à un officier Goneril, qui sort.* — Suivez-la. Elle est désespérée. Contenez-la. *(L'officier sort.)*

EDMOND. — J'ai fait ce dont vous m'avez accusé, et plus, bien plus encore. Le temps révélera tout. Tout cela est passé, et moi aussi. Mais qui es-tu, toi qui as sur moi un tel avantage? Si tu es noble, je te pardonne.

EDGAR. — Faisons échange de charité. Je ne suis pas de moins grande race que toi, Edmond; et, si je suis de plus grande, plus grands sont tes torts envers moi. Mon nom est Edgar, et je suis le fils de ton père. Les dieux sont justes : de nos vices favoris ils font des instruments pour nous châtier : la ténébreuse impureté dans laquelle il t'a engendré lui a coûté la vue.

EDMOND. — Tu as dit vrai : la roue a achevé sa révolution, et me voici.

ALBANY, *à Edgar.* — Ta seule allure me semblait prophétiser une noblesse royale... Que je t'embrasse! Et puisse l'affliction me briser le cœur, si jamais j'eus de la haine contre toi ou contre ton père!

EDGAR. — Digne prince, je le sais.

ALBANY. — Où vous êtes-vous caché? Comment avez-vous connu les misères de votre père?

EDGAR. — En veillant sur elles, milord. Écoutez un court récit; et, quand il sera terminé, oh! puisse mon cœur se fendre! Pour échapper à la proclamation sanglante qui me poursuivait de si près (ô charme de la vie, qui nous fait préférer les angoisses d'une mort de tous les instants à la mort immédiate!) j'imaginai de m'affubler des haillons d'un forcené; j'assumai des dehors répulsifs aux chiens mêmes; et c'est sous ce déguisement que je rencontrai mon père avec ses anneaux saignants qui venaient de perdre leurs pierres précieuses. Je devins son guide, je le dirigeai, je mendiai pour lui, je le sauvai du désespoir... Jamais (oh! quelle faute!) je ne m'étais révélé à lui, quand, il y a une demi-heure, tout armé déjà, n'ayant pas la certitude, quoique ayant l'espoir de ce bon succès, je lui ai demandé sa bénédiction, et de point en point lui ai conté mon pèlerinage. Mais son cœur délabré était trop faible, hélas! pour supporter un tel choc : pressé entre deux émotions extrêmes, la joie et la douleur, il s'est brisé dans un sourire[1].

---

1. Cette longue tirade d'Edgar, qui a paru inutile et de mauvais

Digitized by Google

EDMOND. — Vos paroles m'ont remué, et peut-être auront-elles un bon effet. Mais poursuivez, vous semblez avoir quelque chose de plus à dire.

ALBANY. — S'il s'agit encore de choses tristes, gardez-les pour vous; car je me sens prêt à défaillir pour en avoir tant appris.

EDGAR. — Le malheur semble avoir atteint son période[1] à ceux qui redoutent la souffrance; mais un surcroît d'affliction doit amplifier une douleur déjà comble et en outrer les angoisses. Tandis que j'éclatais en lamentations, survient un homme qui, m'ayant vu dans l'état le plus abject, avait fui jusque-là ma société abhorrée; mais alors, reconnaissant l'infortuné qui avait tant souffert, il enlace mon cou dans l'étreinte de ses bras, pousse des hurlements à effondrer le ciel, se jette sur le corps de mon père, et me fait sur Lear et sur lui-même le plus lamentable récit que jamais oreille ait recueilli. Tandis qu'il racontait, le désespoir le gagnait, et les fils de sa vie commençaient à craquer... C'est alors que la trompette a sonné deux fois, et je l'ai laissé là évanoui.

ALBANY. — Mais qui était cet homme?

EDGAR. — Kent, seigneur! Kent, le banni, qui, sous un déguisement, avait suivi le roi, son persécuteur, et lui avait rendu des services que ne rendrait pas un esclave.

Entre précipitamment un gentilhomme, tenant à la main un couteau sanglant.

LE GENTILHOMME. — Au secours! au secours! au secours!

EDGAR. — De quel secours est-il besoin?

ALBANY. — Parle, l'homme!

EDGAR. — Que signifie ce couteau sanglant?

LE GENTILHOMME. — Il est chaud encore, il fume, il sort du cœur même de... Oh! elle est morte!

ALBANY. — Qui, morte? Parle, l'homme!

LE GENTILHOMME. — Votre femme, seigneur, votre femme; et sa sœur a été empoisonnée par elle; elle l'a confessé.

EDMOND. — J'étais fiancé à l'une et à l'autre, et tous trois nous nous marions au même instant.

---

goût à quelques traducteurs français, ne se trouve que dans le quarto. Tous les éditeurs anglais ou américains la conservent.

1. « Période », au masculin : plus haut point, apogée (sens vieilli).

Digitized by Google

EDGAR. — Voici Kent qui vient.

ALBANY. — Mortes ou vives, qu'on apporte leurs corps! Cet arrêt du ciel nous fait trembler, mais n'émeut pas notre pitié. *(Sort le gentilhomme.)*

Entre Kent.

Oh! est-ce bien lui? Les circonstances ne permettent pas les compliments que réclame la simple courtoisie.

KENT. — Je suis venu pour souhaiter à mon roi, à mon maître, l'éternel bonsoir : n'est-il point ici?

ALBANY. — Quel oubli! Parle, Edmond : où est le roi? où est Cordélia? Kent, vois-tu ce spectacle? *(On apporte les corps de Régane et de Goneril.)*

KENT. — Hélas! pourquoi ceci?

EDMOND. — Edmond était aimé pourtant! L'une a empoisonné l'autre par passion pour moi et s'est tuée ensuite.

ALBANY. — C'est vrai... Couvrez leurs visages!

EDMOND. — Ma vie est haletante... Je veux faire un peu de bien, en dépit de ma propre nature... Envoyez vite... sans plus tarder... au château, car mes ordres mettent en danger la vie de Lear et de Cordélia... Ah! envoyez à temps.

ALBANY. — Courez, courez! oh! courez!

EDGAR. — Vers qui, milord? *(A Edmond.)* Qui est chargé de cet office?... Envoie ton gage de contrordre.

EDMOND. — Bonne idée! Prends mon épée; remets-la au capitaine.

ALBANY. — Hâte-toi, comme s'il y allait de ta vie. *(Edgar sort.)*

EDMOND, *à Albany.* — Il a reçu de ta femme et de moi le mandat de pendre Cordélia dans sa prison et d'accuser son propre désespoir d'un prétendu suicide.

ALBANY. — Que les dieux la protègent! *(Montrant Edmond à ses gardes.)* Emportez-le à distance. *(On emporte Edmond.)*

Entre Lear, tenant Cordélia morte dans ses bras. Edgar, un officier et d'autres le suivent.

LEAR. — Hurlez, hurlez, hurlez, hurlez!... Oh! vous êtes des hommes de pierre; si j'avais vos voix et vos yeux, je m'en servirais à faire craquer la voûte des cieux... Oh! elle est partie pour toujours!... Je sais quand on est mort et quand on est vivant : elle est morte comme l'argile... Prêtez-moi un miroir; si son haleine en obscurcit ou en ternit la glace, eh bien! c'est qu'elle vit.

Digitized by Google

KENT. — Est-ce là la fin promise au monde?

EDGAR. — Ou bien l'image de son horreur?

ALBANY. — Qu'il s'abîme donc et disparaisse!

LEAR. — Cette plume remue! Elle vit! S'il en est ainsi, voilà une chance qui rachète toutes les souffrances que j'ai supportées jusqu'ici.

KENT, *se jetant aux genoux du roi.* — O mon bon maître!

LEAR. — Arrière, je te prie!

EDGAR. — C'est le noble Kent, votre ami.

LEAR. — Peste soit de vous tous, meurtriers et traîtres! J'aurais pu la sauver : maintenant elle est partie pour toujours!... Cordélia! Cordélia! attends un peu. Ha! qu'est-ce que tu dis? Sa voix était toujours douce, calme et basse; chose excellente dans une femme... J'ai tué le misérable qui t'étranglait.

L'OFFICIER. — C'est vrai, messeigneurs, il l'a tué.

LEAR. — N'est-ce pas, camarade? J'ai vu le temps où, avec ma bonne rapière mordante, je les aurais fait tous sauter. Je suis vieux maintenant, et tous ces tracas me ruinent... *(A Kent.)* Qui êtes-vous? Mes yeux ne sont pas des meilleurs... Je vais vous le dire tout à l'heure.

KENT. — S'il est deux hommes que la fortune peut se vanter d'avoir aimés et haïs, l'un et l'autre se regardent.

LEAR. — C'est un triste spectacle... N'êtes-vous pas Kent?

KENT. — Lui-même, Kent, votre serviteur. Où est votre serviteur Caïus?

LEAR. — C'est un bon garçon, je puis vous le dire : il sait frapper, et vivement encore! Il est mort et pourri.

KENT. — Non, mon bon seigneur : cet homme, c'est moi.

LEAR. — Je vais voir ça tout de suite.

KENT. — C'est moi qui, dès le commencement de vos revers et de vos malheurs, ai suivi vos pénibles pas.

LEAR. — Vous êtes le bienvenu ici.

KENT. — Non, ni moi ni personne. Tout est désolé, sombre et funèbre... Vos filles aînées ont devancé leur arrêt, et sont mortes en désespérées.

LEAR. — Oui, je le crois.

ALBANY. — Il ne sait pas ce qu'il voit, et c'est en vain que nous nous présentons à ses regards.

EDGAR. — Oh! bien inutilement.

Entre un officier.

L'OFFICIER. — Edmond est mort, monseigneur.

Digitized by Google

ALBANY. — Peu importe ici... Seigneurs, nobles amis, apprenez nos intentions. *(Montrant Lear.)* Toutes les consolations qui peuvent venir en aide à cette grande infortune lui seront prodiguées. Pour nous, nous voulons, sa vie durant, remettre à l'auguste vieillard notre pouvoir absolu. *(A Edgar et à Kent.)* Vous, vous recouvrerez tous vos droits, avec le surcroît de dignités que votre honorable conduite a plus que mérité... A tous les amis sera offerte la récompense de leur vertu; à tous les ennemis, la coupe de l'expiation... Oh! voyez, voyez!

LEAR. — Ainsi, ma pauvre folle[1] est étranglée!... Non, non, plus de vie!... Pourquoi un chien, un cheval, un rat, ont-ils la vie, quand tu n'as même plus le souffle? Oh! tu ne reviendras plus! jamais, jamais, jamais, jamais, jamais!... Défaites-moi ce bouton, je vous prie. Merci, monsieur! Voyez-vous ceci? Regardez, là, regardez... Ses lèvres! Regardez, là! Regardez, là! *(Il expire.)*

EDGAR. — Il s'évanouit... Monseigneur, monseigneur!

KENT. — Cœur, brise-toi! brise-toi, je te prie.

EDGAR, *penché sur le roi.* — Ouvrez les yeux, monseigneur.

KENT. — Ne troublez pas son âme... Oh! laissez-le partir! C'est le haïr que vouloir sur la roue de cette rude vie l'étendre plus longtemps.

EDGAR. — Oh! il est parti, en effet.

KENT. — L'étonnant, c'est qu'il ait souffert si longtemps : il usurpait sa vie.

ALBANY, *montrant les quatre cadavres.* — Emportez-les d'ici... Notre soin présent est un deuil général. *(A Edgar et à Kent.)* Amis de mon cœur, tous deux gouvernez ce royaume et soutenez l'État délabré.

KENT. — Monsieur, j'ai à partir bientôt pour un voyage; mon maître m'appelle, et je ne dois pas lui dire non.

ALBANY. — Il nous faut subir le fardeau de cette triste époque; dire ce que nous sentons, non ce que nous devrions dire. Les plus vieux ont le plus souffert. Nous qui sommes jeunes, nous ne verrons jamais tant de choses, nous ne vivrons jamais si longtemps. *(Ils sortent au son d'une marche funèbre.)*

FIN DU ROI LEAR

---

1. *My poor fool :* ma pauvre petite innocente.

Digitized by Google

MACBETH

Digitized by Google

Digitized by Google

MACBETH

Il *n'existe pas de quarto de* Macbeth. *Le texte original est celui du Folio de 1623. Ce fait simplifie et complique à la fois l'établissement du texte : pas de comparaison ni de collation possible; une version unique, qui doit faire autorité en tous les endroits où elle apparaît authentique. Dans le* Folio, Macbeth *a la septième place dans la section des tragédies, entre* Jules César *et* Hamlet. *Elle y est régulièrement divisée en actes et scènes, bien que les éditeurs modernes préfèrent scinder la dernière scène en deux ou en trois. C'est une œuvre courte — la plus courte des tragédies; dans l'ensemble des pièces, elle vient, pour la brièveté, juste après* la Comédie des erreurs. *Elle contient peu de prose. Mais le texte du Folio, avec ses vers mal distribués, ses obscurités de style, ses passages d'un sens douteux, ses coupures évidentes, est l'un des plus difficiles à « éditer ».* Macbeth *n'en reste pas moins l'un des sommets de l'art dramatique de Shakespeare, et ses moments d'extrême tension, son* « tempo » *haletant, l'intuition fulgurante des mobiles humains, la puissance de la diction poétique en font, pour le lecteur comme pour le spectateur, une poignante tragédie au sens le plus antique du terme.*

Dans certaines de ses parties cependant, le texte a des aspects bizarres et peu satisfaisants qui ont conduit plusieurs critiques, dont le chef de file actuel est J. Dover Wilson, à penser que ce qui nous en a été transmis par le Folio *n'est qu'une mouture d'une version shakespearienne antérieure beaucoup plus longue. Shakespeare aurait, en 1606, repris un* Macbeth *déjà composé par lui vers 1601 ou 1602, pour l'adapter en le condensant en vue d'une représentation réduite à deux heures de spectacle, et donnée peut-*

Digitized by Google

être à la cour à l'occasion d'une visite princière, celle du roi de Danemark. Le célèbre passage sur le « mal du roi » (*IV*, III) *y aurait alors été introduit, pour flatter Jacques* Ier. *Un peu plus tard — troisième avatar — un écrivain anonyme (Thomas Middleton?) aurait à son tour remanié cette seconde version, en y ajoutant, entre autres interpolations, quelques vers dans les scènes de sorcellerie. Middleton a en effet écrit, à une date qu'on ignore, une pièce appelée* The Witch (La Sorcière), *qui ne fut découverte et publiée qu'en 1778.*

Quoi qu'il en soit, le médecin Simon Forman *vit jouer* Macbeth *au théâtre du Globe le 20 avril 1611*[1]. *Il en résume l'intrigue d'une manière directe et spontanée qui en fait ressortir le caractère romantique et sensationnel; il semble avoir été particulièrement frappé par les interventions des sorcières, l'apparition du spectre, et le somnambulisme de lady Macbeth. C'est le seul témoignage contemporain qui nous reste. Après la* Restauration, *la vogue de* Macbeth *monte en flèche. Mise au goût du jour, mais non sans quelque intelligence, par Davenant, elle devra attendre le milieu du XVIIIe siècle et David Garrick pour retrouver, en partie du moins, son visage shakespearien. Elle est aujourd'hui, avec* Hamlet, *celle des tragédies qui tente le plus fréquemment le metteur en scène.*

Les sources principales de l'intrigue ont été fournies par les Chroniques d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, *de Raphaël Holinshed (1577), compilation composite dont la partie écossaise n'est que la traduction des* Scotorum Historiæ *de Boèce. C'est de Boèce que Shakespeare tient le fait divers politique du meurtre de Duncan. Mais il en a modifié les données. Dans la vieille chronique, Banquo était l'un des conspirateurs contre le roi. Or, Jacques* Ier, *précédemment Jacques IV d'Écosse, passait pour être un descendant de Banquo (Holinshed). Si le poète voulait, comme, en bon citoyen loyaliste, il le devait, faire de ce dernier*

---

1. Simon Forman (1552-1611), médecin et astrologue, laissa un manuscrit intitulé *A Book of Plays*, dans lequel il raconte avec quelque détail l'action de trois pièces de Shakespeare à la représentation desquelles il avait assisté en 1611, l'année même de sa mort. Ce sont *Macbeth*, *le Conte d'hiver* et *Cymbeline*.

Digitized by Google

un personnage sympathique, il fallait l'innocenter de toute trahison. D'autre part, Holinshed, en quelques brèves phrases de deux récits différents (celui de Macbeth et du roi Duncan, celui de Donwald et du roi Duff), lui suggérait deux cas de femmes ayant poussé leur mari au régicide[1]. *Dans la chronique de Macbeth se trouvent encore l'apparition des trois sorcières à Macbeth et à Banquo, le meurtre de Banquo, le massacre de lady Macduff et de ses enfants, l'épisode, si souvent reproché à Shakespeare, de la mise à l'épreuve de Macduff par Malcolm* (*IV*, III)[2], *l'ordre aux soldats de se camoufler avec des branches d'arbres, la révélation que Macduff avait été arraché au sein de sa mère, et la tête coupée de Macbeth plantée au bout d'une lance. L'allusion aux sinistres présages et aux chevaux qui s'entre-dévorent* (II, IV) *suit dans Holinshed la mort du roi Duff. D'autres chroniques écossaises ont en même temps, mais dans une moindre mesure, été mises à contribution :* le Livre des Chroniques d'Écosse *de William Stewart, interminable récit en vers longtemps resté en manuscrit; la* Rerum scotiarum historia *de George Buchanan (1582); le* De origine moribus et rebus gestis scotorum *de l'évêque John Leslie (1578). Shakespeare, en somme, n'a omis de consulter aucune des sources historiques. Dans un autre ordre d'idées, il s'est peut-être aussi inspiré de Sénèque* (Hercules furens *et* Agamemnon), *texte latin ou traduction anglaise.* Macbeth, *par ailleurs, résonne d'échos d'œuvres shakespeariennes antérieures, de* Richard III, *d'*Henry VI, *et surtout du poème lyrique* le Viol de Lucrèce. *Il est possible enfin que les fonds d'anecdotes populaires de transmission orale, dérivées des* exempla *des sermons du Moyen Age, aient orienté certains choix de notre dramaturge*[3].

Malgré la multiplicité de ces références documentaires, il faut

---

1. Macbeth, après la rencontre avec les trois sœurs fatales, « fut grandement encouragé au crime, mais surtout sa femme le poussa fortement à tenter la chose ». La femme de Donwald « lui conseilla de se débarrasser du roi, et lui montra les moyens par lesquels il pourrait le mieux expédier l'affaire ».

2. « Se demandant, écrit Holinshed de Malcolm, si Macduff était venu comme quelqu'un qui pense sincèrement ce qu'il dit, ou bien s'il était envoyé par Macbeth pour le trahir, il décida de le mettre à l'épreuve. »

3. Cf. *P. M. L. A. A.*, sept. 1935.

Digitized by Google

répéter que Macbeth *est la plus* « dramatique », *peut-être, des quatre grandes tragédies, et d'une puissance démiurgique qui n'appartient qu'à Shakespeare. C'est une pièce d'atmosphère, que les Russes, dit le professeur Morozov*[1], *portent rarement à la scène, parce que son* « intense mélancolie » *n'est pas dans la ligne de l'optimisme soviétique. Pièce sombre et désolante en vérité, dramatisation manichéenne de la bataille du bien et du mal pour la possession d'une âme, où le mal, cette fois, est vainqueur.* « L'histoire de *Macbeth, écrit Henri Fluchère,* est celle d'une damnation[2]. » *Plus encore que d'autres œuvres shakespeariennes, celle-ci est suspendue à mi-chemin entre le drame allégorique du Moyen Age et une conception réaliste du théâtre. On y déchiffre un effort puissant, même s'il est parfois un peu incohérent, pour imposer une* « caractérisation » *vivante et impartiale aux archaïques schémas du théâtre moral.*

Shakespeare nous donne de la personne de Macbeth une présentation en trois plans[3]. *Il y a d'abord le général victorieux, héros de guerre, essentiellement tourné vers l'action pratique, et pour qui la vie est combat et mouvement. Il y a en second lieu l'homme moral, qui n'est point à la hauteur du premier, et que définissent de graves fragilités intérieures : celle du sentiment de l'honneur, celle du sens des responsabilités, et, paradoxalement, celle de la maîtrise profonde de soi-même. Devant les tentations de l'esprit, dans les conflits de principes et de passion, cette pauvreté de ressources intimes le laissera irrésolu, désorienté, influençable, et pour finir livré sans résistance possible, mais en toute lucidité, à une effrayante désintégration de l'âme. Son vide intérieur cependant est hanté par un monde d'ombres, nées de son imagination et de sa crédulité; c'est là sa troisième dimension. Il n'a pas l'esprit religieux, mais il a l'esprit superstitieux; il croit aux présages, aux sollicitations matérialisées du surnaturel, au pouvoir incantatoire*

---

1. *Shakespeare Survey 6,* 1953, p. 125.

2. Essai critique sur *Macbeth,* La Pléiade, 1959. Mais Hardin Craig, notant l'influence de la moralité médiévale sur cette tragédie, conclut que la leçon de la pièce est que le diable est un menteur... (*The Written Word,* 1953.)

3. Voir l'intéressante analyse de R. G. Moulton, dans *Transactions of the New Shakespeare Society,* XXV, 1886.

Digitized by Google

des prières. Son imagination effervescente lui crée ainsi une sorte de conscience parallèle, prompte à jouer avec tous les signes où il croit voir des indications de son dérisoire destin.

Lady Macbeth est une des plus étranges et impressionnantes figures dans la galerie des portraits féminins de Shakespeare. C'est, dit Hazlitt, une « grande mauvaise femme », *que l'on hait, et que l'on craint plus encore*[1]. *Contrairement à son mari, elle manque d'imagination. Cleanth Brooks la définit : une* « rationaliste[2] ». *Ajoutons : une rationaliste passionnée jusqu'à la cruauté. Les deux premiers actes nous la montrent dominant son mari de toute la hauteur de son intelligence et de sa volonté; sa froide, implacable détermination une fois que le crime est décidé, et les horribles paroles qu'elle prononce alors semblent la mettre hors de la commune humanité. Pourtant, même si Shakespeare a voulu lui donner une signification exemplaire, elle n'est pas une allégorie; elle est douée d'une extraordinaire* « présence » *sur la scène. Mais cette réalité tient tout entière au langage. Shakespeare ne guide en rien le metteur en scène dans le choix de l'actrice qui assumera le rôle. La voyons-nous, comme la voyait Mrs Siddons, petite, blonde, une Celte aux yeux bleus? Ou grande, sculpturale et musclée, comme une Scandinave? Ou bien brune comme la nuit? L'harmonie ou le contraste conviennent également à cette héroïne euripidienne, cette Électre qui pousse au crime un meurtrier hésitant, cette Médée qui, de sa main, aurait pu tuer ses propres enfants. Mais la nature bafouée va se venger, les nerfs tendus craqueront, la raison chancellera; le somnambulisme, le suicide final, et aussi l'indifférence désespérée du complice, apparaîtront aux yeux de tous comme un châtiment terrifiant et mérité. Par la faute de ces deux êtres, l'ordre naturel des choses a tremblé sur ses bases, un chaos spirituel a régné pendant un temps, confondant le mal et le bien, la mort et le sommeil, la cruauté et l'humaine tendresse. Le soldat félon, la femme sans âme disparaissent dans des ténèbres définitives. Shakespeare n'a pas un seul mot pour invoquer en leur faveur la miséricorde d'en haut.*

---

1. « *She is a great bad woman, whom we hate, but whom we fear more than we hate.* » (1817.)
2. *The Well-wrought Urn*, 1949.

Digitized by Google

Mais — du moins au théâtre — le règne du mal n'a qu'un temps; l'ordre succède au désordre, la paix à la guerre, le pouvoir légal à la tyrannie. Le jeune Siward, mort pour la bonne cause, est proclamé « soldat de Dieu ». *Et, dans la liberté retrouvée* (The time is free), *le roi Malcolm va s'employer à faire* « tout ce qu'il reste à faire pour replanter à nouveau notre société ».

Digitized by Google

MACBETH

Digitized by Google

PERSONNAGES

DUNCAN, roi d'Écosse.
MALCOLM, DONALBAIN, } ses fils.
MACBETH, BANQUO, } généraux de l'armée du roi.
MACDUFF, LENOX, ROSS, MENTEITH, ANGUS, CAITHNESS, } nobles d'Écosse.
FLÉANCE, fils de Banquo.
SIWARD, comte de Northumberland, général de l'armée anglaise.
LE JEUNE SIWARD, son fils.
SEYTON, officier de la suite de Macbeth.
LE FILS DE MACDUFF.
UN MÉDECIN ANGLAIS.
UN MÉDECIN ÉCOSSAIS.
UN SOLDAT.
UN PORTIER.
UN VIEILLARD.
LADY MACBETH.
LADY MACDUFF.
UNE SUIVANTE DE LADY MACBETH.

HÉCATE ET TROIS SORCIÈRES.
LE SPECTRE DE BANQUO ET AUTRES APPARITIONS.

SEIGNEURS, GENTILSHOMMES, OFFICIERS, SOLDATS, ASSASSINS, SERVITEURS ET MESSAGERS.

La scène est, partie, en Écosse, partie, en Angleterre.

Digitized by Google

MACBETH

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

En Écosse. — Un lieu découvert. Tonnerre et éclairs.

LES TROIS SORCIÈRES *entrent.*

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Quand nous réunirons-nous de nouveau toutes les trois, en coup de tonnerre, en éclair ou en pluie?

DEUXIÈME SORCIÈRE. — Quand le hourvari aura cessé, quand la bataille sera perdue et gagnée.

TROISIÈME SORCIÈRE. — Ce sera avant le coucher du soleil.

PREMIÈRE SORCIÈRE. — En quel lieu?

DEUXIÈME SORCIÈRE. — Sur la bruyère.

TROISIÈME SORCIÈRE. — Pour y rencontrer Macbeth.

PREMIÈRE SORCIÈRE. — J'y vais, Graymalkin!

LES TROIS SORCIÈRES. — Paddock[1] appelle... Tout à l'heure!... Le beau est affreux, et l'affreux est beau. Planons à travers le brouillard et l'air impur. *(Les sorcières s'évanouissent.)*

SCÈNE II

Un camp près de Forres. — Alarme derrière le théâtre.

Entrent LE ROI DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LENOX *et leur suite. Ils rencontrent* UN SOLDAT[2] *ensanglanté.*

DUNCAN. — Quel est cet homme sanglant? Il peut, à en

1. *Graymalkin.* Comme dans la pièce de Middleton, *The Witch :* esprit familier ayant pris la forme d'un chat. *Paddock :* esprit ayant la forme d'un crapaud.

2. « Un soldat ». Le Folio porte : *a bleeding captain.* Les éditeurs

Digitized by Google

juger par l'état où il est, nous donner les plus récentes nouvelles de la révolte.

MALCOLM. — C'est le sergent qui a combattu en bon et hardi soldat pour me sauver de la captivité. Salut, brave ami! Dis au roi ce que tu sais de la mêlée, telle que tu l'as quittée.

LE SOLDAT. — Elle restait douteuse. On eût dit deux nageurs épuisés qui se cramponnent l'un à l'autre et étouffent leur savoir-faire... L'implacable Macdonald (bien digne d'être un rebelle, tant les vilenies multipliées de la nature pullulent en lui) avait reçu des îles de l'Ouest un renfort de Kernes et de Gallowglasses[1]; et la Fortune, souriant à sa révolte damnée, semblait se prostituer au rebelle. Mais tout cela a été trop faible. Car le brave Macbeth (il mérite bien ce nom), dédaignant la Fortune et brandissant son épée toute fumante de ses sanglantes exécutions, en vrai mignon de la Valeur, s'est taillé un passage jusqu'à ce misérable; et il ne lui a serré la main et ne lui a dit adieu qu'après l'avoir pourfendu du nombril à la mâchoire et avoir fixé sa tête sur nos créneaux.

DUNCAN. — O vaillant cousin! digne gentilhomme!

LE SOLDAT. — De même que, souvent, au point d'où partent les rayons du soleil, surgissent des tempêtes grosses de naufrages et d'effrayants tonnerres, ainsi de ce qui semblait être une source de joie jaillissent les alarmes. Écoutez, roi d'Écosse, écoutez. A peine la Justice, armée de la Valeur, avait-elle forcé les Kernes bondissants à se fier à leurs talons, qu'épiant l'occasion, le lord de Norvège, avec des armes fraîchement fourbies et de nouveaux renforts, a commencé un autre assaut.

DUNCAN. — Cela n'a-t-il pas effrayé nos capitaines, Macbeth et Banquo?

LE SOLDAT. — Oui, comme le moineau effraye l'aigle, ou le lièvre le lion. Pour dire vrai, je dois déclarer qu'ils étaient comme deux canons chargés à double mitraille, tant

---

du XVIIIe siècle ont changé l'officier en un « sergent ». J. Dover Wilson fait remarquer qu'au XVIe siècle *sergeant major* désignait un officier subalterne.

1. *Kernes :* soldats irlandais équipés à la légère. *Gallowglasses :* gens d'armes de la suite d'un chef de clan. Shakespeare associe généralement ces deux termes. (Cf. *Henry VI,* 2e partie, *passim; Richard II,* III; *Henry V,* III, VII.)

Digitized by Google

ils frappaient sur l'ennemi à coups redoublés! Voulaient-ils se baigner dans des blessures fumantes, ou immortaliser un second Golgotha? je ne puis le dire... Mais je suis épuisé : mes plaies crient au secours!

DUNCAN. — Tes paroles te vont aussi bien que tes blessures : elles sentent également l'honneur. Allez, qu'on lui donne des chirurgiens! *(Le soldat sort, s'appuyant sur des aides.)* Qui vient ici?

Entrent Ross et Angus.

MALCOLM. — C'est le digne thane de Ross.

LENOX. — Quel empressement dans ses regards! Il a l'air d'un homme qui a d'étranges choses à dire.

ROSS. — Dieu sauve le roi!

DUNCAN. — D'où viens-tu, digne thane?

ROSS. — De Fife, grand roi, où les bannières norvégiennes narguent le ciel et éventent notre peuple frissonnant. Le roi de Norvège lui-même, avec ses masses terribles, assisté par le plus déloyal des traîtres, le thane de Cawdor, engageait une lutte fatale, quand Macbeth, le fiancé de Bellone, cuirassé à l'épreuve, a affronté le rebelle, dans une joute corps à corps, pointe contre pointe, bras contre bras, et a dompté sa valeur sauvage. Pour conclure, la victoire nous est échue.

DUNCAN. — O bonheur!

ROSS. — Si bien que maintenant Swéno, roi de Norvège, demande à entrer en composition. Nous n'avons pas daigné lui laisser enterrer ses hommes, qu'il n'eût déboursé, à Saint-Colmes-Inch[1], dix mille dollars pour notre usage général.

DUNCAN. — On ne verra plus ce thane de Cawdor trahir notre plus cher intérêt. Allez! qu'on prononce sa mort, et que du titre qu'il portait on salue Macbeth!

ROSS. — Je veillerai à ce que ce soit fait.

DUNCAN. — Ce qu'il a perdu, le noble Macbeth l'a gagné. *(Ils sortent.)*

---

1. *Saint-Colmes-Inch*, ou *Inchcolm*, c'est l'île de Saint-Colomban, dans le Firth of Forth.

Digitized by Google

SCÈNE III

Une bruyère[1]. — *Tonnerre.*

LES TROIS SORCIÈRES *entrent.*

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Où as-tu été, sœur?

DEUXIÈME SORCIÈRE. — Tuer le cochon.

TROISIÈME SORCIÈRE. — Et toi, sœur?

PREMIÈRE SORCIÈRE. — La femme d'un matelot avait dans son tablier des châtaignes qu'elle mâchait, mâchait, mâchait... *Donne-m'en,* lui dis-je. — *Décampe, sorcière!* crie la carogne nourrie de rebut. Son mari est parti pour Alep, comme patron du *Tigre,* mais je vais m'embarquer à sa poursuite dans un crible[2], et, sous la forme d'un rat sans queue, j'agirai, j'agirai, j'agirai!

DEUXIÈME SORCIÈRE. — Je te donnerai un vent[3].

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Tu es bien bonne.

TROISIÈME SORCIÈRE. — Et moi un autre.

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Et moi-même j'ai tous les autres; je sais les ports mêmes où ils soufflent, et tous les points

---

1. Le Folio ne donne ici aucune indication de lieu. On a essayé de l'identifier sur la carte; certains (dont F.-V. Hugo) avec un certain bois d'Harmuir. Notre traducteur décrit (s'il est allé la voir, ce qui est possible), ou imagine ainsi, cette lande : « *Il serait difficile de trouver sans doute dans toute l'Écosse un endroit plus désolé. Pas d'arbre, pas d'arbrisseau, pour reposer le regard : çà et là quelques marécages; rien qu'une végétation aride, des ajoncs, des genêts, des bruyères. Des dunes de sable et la ligne bleue de la mer (...). Certes, la nature ne pouvait indiquer à Shakespeare une mise en scène plus sinistre.* » Holinshed montre seulement Macbeth et Banquo « *passant à travers les bois et les champs* », et rencontrant les trois « *femmes* » « *au milieu d'une clairière* » *(lund).* Quant à Shakespeare lui-même, on n'a pas la plus petite preuve qu'il ait visité l'Écosse. L'atmosphère et le décor de cette tragédie sont donc, semble-t-il, purement « *romantiques* », nés de la seule imagination de l'auteur. Les références topographiques dans la pièce sont uniquement celles des noms de lieux cités par Holinshed : Forres, Fife, Saint Colme's Inch, Colme Kill, Scone, puis Dunsinane et Birnam.

2. Les sorcières, étant sorcières, pouvaient voguer sur l'eau dans un tamis.

3. C'était une chose bien connue à l'époque, que les sorcières vendaient des vents aux marins.

Digitized by Google

marqués sur la carte des marins. Je le rendrai sec comme du foin : le sommeil, ni jour ni nuit, ne se pendra à l'auvent de sa paupière. Il vivra comme un excommunié. Neuf fois neuf accablantes semaines[1] le rendront malingre, hâve, languissant; et, si sa barque ne peut se perdre, elle sera du moins battue des tempêtes. Regardez ce que j'ai là.

DEUXIÈME SORCIÈRE. — Montre-moi, montre-moi.

PREMIÈRE SORCIÈRE. — C'est le pouce d'un pilote qui a fait naufrage en revenant dans son pays. *(Bruit de tambours sur le théâtre.)*

TROISIÈME SORCIÈRE. — Le tambour! le tambour! Macbeth arrive!

TOUTES TROIS, *dansant*. — Les sœurs fatidiques, la main dans la main, messagères de terre et de mer, ainsi vont en rond, en rond. Trois tours pour toi, et trois pour moi, et trois de plus, pour faire neuf. Paix!... Le charme est dans le cercle.

Entrent Macbeth et Banquo[2].

MACBETH. — Je n'ai jamais vu un jour si sombre et si beau[3].

BANQUO. — A quelle distance sommes-nous de Forres? Quelles sont ces créatures si flétries et si farouches dans leur accoutrement, qui ne ressemblent pas aux habitants de la terre, et pourtant sont sur la terre?... Vivez-vous? Êtes-vous quelque chose qu'un homme puisse questionner? On dirait que vous me comprenez, à voir chacune de vous placer son doigt noueux sur ses lèvres de parchemin... Vous

---

1. Beaucoup de navires portaient alors ce nom de *Tigre*. Mais Shakespeare semble faire allusion à un vaisseau particulier qui suscita en son temps curiosité et émotion. Ce *Tigre* ayant quitté la côte anglaise au début de décembre 1604 était de retour à la fin de juin 1606, après d'extraordinaires aventures. On a calculé qu'il avait navigué pendant 567 jours. Or, *« neuf fois neuf semaines »* font très exactement 567 jours.

2. On a agité la question de savoir comment Macbeth et Banquo entraient en scène. Dans la réalité, ils devaient être à cheval. Le metteur en scène du Globe avait le choix entre trois solutions : l'utilisation d'un cheval vivant (il y a des exemples d'animaux, mules, ânes, etc., sur les scènes élisabéthaines); un « dada », cheval à jupons ou à panier; le port symbolique par le cavalier de bottes et d'éperons.

3. *So fair and foul a day*. Avec ces mots, Macbeth fait inconsciemment écho aux paroles des sorcières à la fin de la scène : *Fair is foul and foul is fair*.

Digitized by Google

devez être femmes, et pourtant vos barbes m'empêchent de croire que vous l'êtes.

MACBETH. — Parlez, si vous pouvez... Qui êtes-vous?

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Salut, Macbeth! salut à toi, thane de Glamis!

DEUXIÈME SORCIÈRE. — Salut, Macbeth! salut à toi, thane de Cawdor[1]!

TROISIÈME SORCIÈRE. — Salut, Macbeth, qui plus tard seras roi!

BANQUO. — Mon bon seigneur, pourquoi tressaillez-vous, et semblez-vous craindre des choses qui sonnent si bien? *(Aux sorcières.)* Au nom de la vérité, êtes-vous fantastiques, ou êtes-vous vraiment ce qu'extérieurement vous paraissez? Vous saluez mon noble compagnon de ses titres présents et de la haute prédiction d'une noble fortune et d'un avenir royal, si bien qu'il en semble ravi. A moi vous ne parlez pas. Si vous pouvez voir dans les germes du temps, et dire quelle graine grandira et quelle ne grandira pas, parlez-moi donc, à moi qui ne mendie et ne redoute ni vos faveurs ni votre haine.

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Salut!

DEUXIÈME SORCIÈRE. — Salut!

TROISIÈME SORCIÈRE. — Salut!

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Moindre que Macbeth, et plus grand!

DEUXIÈME SORCIÈRE. — Pas si heureux, pourtant bien plus heureux!

TROISIÈME SORCIÈRE. — Tu engendreras des rois, sans être roi toi-même... Donc, salut, Macbeth et Banquo!

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Banquo et Macbeth, salut!

MACBETH. — Demeurez, oracles imparfaits! dites-m'en davantage. Par la mort de Sinel[2], je le sais, je suis thane de Glamis; mais comment de Cawdor? Le thane de Cawdor vit, gentilhomme prospère... Et, quant à être roi, cela n'est

---

1. « Glamis Castle, à cinq milles de Forfar, est un des quatre ou cinq endroits où les chroniqueurs écossais placent le meurtre de Duncan. » « Le château de Cawdor est situé au nord de l'Écosse, à six milles de Nairn, sur une éminence d'où il domine une grande partie du cours de la Calder. » *(Notes de F.-V. Hugo.)*

Le terme *thane* est intraduisible. Il désigne un titre dont le rang a varié, mais qui en Écosse équivalait à celui de chef de clan.

2. Sinel (ou Finley) était dans la légende le père de Macbeth.

Digitized by Google

pas plus dans la perspective de ma croyance que d'être thane de Cawdor. Dites de qui vous tenez cet étrange renseignement, ou pourquoi sur cette bruyère désolée vous barrez notre chemin de ces prophétiques saluts. Parlez! je vous l'ordonne. *(Les sorcières s'évanouissent.)*

BANQUO. — La terre a, comme l'eau, des bulles d'air, et celles-ci en sont : où se sont-elles évanouies?

MACBETH. — Dans l'air, et ce qui semblait avoir un corps s'est fondu comme un souffle dans le vent... Que ne sont-elles restées!

BANQUO. — Les êtres dont nous parlons étaient-ils ici vraiment? ou avons-nous mangé de cette racine insensée qui fait la raison prisonnière?

MACBETH. — Vos enfants seront rois!

BANQUO. — Vous serez roi!

MACBETH. — Et thane de Cawdor aussi! Ne l'ont-elles pas dit?

BANQUO. — En propres termes, avec le même accent... Qui va là?

Entrent Ross et Angus.

ROSS. — Le roi a reçu avec bonheur, Macbeth, la nouvelle de ton succès; et, à la lecture de tes aventures personnelles dans le combat contre les révoltés, son admiration et son enthousiasme hésitent à s'exprimer autant qu'à se taire. Interdit par tes exploits, dans le cours de la même journée, il te trouve au plus épais des rangs norvégiens, impassible devant tous ces spectres étranges que tu fais toi-même. Avec la rapidité de la parole, les courriers succédaient aux courriers, et chacun d'eux rapportait tes prouesses dans cette grandiose défense de son royaume et les versait à ses pieds.

ANGUS. — Nous sommes envoyés pour te transmettre les remerciements de notre royal maître : chargés seulement de t'introduire en sa présence, et non de te récompenser.

ROSS. — Et, comme arrhes d'un plus grand honneur, il m'a dit de t'appeler, de sa part, thane de Cawdor. Salut donc, digne thane, sous ce titre nouveau, car il est à toi!

BANQUO, *à part.* — Quoi donc! le diable peut-il dire vrai?

MACBETH. — Le thane de Cawdor vit; pourquoi me revêtez-vous de manteaux empruntés?

ANGUS. — Celui qui était thane de Cawdor vit encore; mais un lourd jugement pèse sur sa vie, qu'il a mérité de

Digitized by Google

perdre. Était-il ouvertement ligué avec ceux de Norvège? ou a-t-il appuyé le rebelle par des secours et des subsides cachés? ou bien a-t-il travaillé par une double complicité au naufrage de son pays? Je ne sais pas; mais le crime de haute trahison prouvé et avoué a causé sa chute.

MACBETH, *à part.* — Glamis, et thane de Cawdor! Le plus grand est encore à venir! *(Haut, à Angus.)* Merci pour votre peine! *(Bas, à Banquo.)* N'espérez-vous pas que vos enfants seront rois, puisque celles qui m'ont donné le titre de Cawdor ne leur ont pas promis moins qu'un trône?

BANQUO, *bas, à Macbeth.* — Une conviction aussi absolue pourrait bien élever votre ardeur jusqu'à la couronne, au-dessus du titre de Cawdor. Mais c'est étrange. Souvent, pour nous attirer à notre perte, les instruments des ténèbres nous disent des vérités; ils nous séduisent par d'innocentes bagatelles, pour nous pousser en traîtres aux conséquences les plus profondes. *(A Ross et à Angus.)* Cousins, un mot, je vous prie!

MACBETH, *à part.* — Deux vérités ont été dites, heureux prologues à ce drame gros d'un dénouement impérial. *(A Ross et à Angus.)* Merci, messieurs! *(A part.)* Cette sollicitation surnaturelle ne peut être mauvaise, ne peut être bonne... Si elle est mauvaise, pourquoi m'a-t-elle donné un gage de succès, en commençant par une vérité? Je suis thane de Cawdor... Si elle est bonne, pourquoi cédé-je à une suggestion dont l'épouvantable image fait que mes cheveux se dressent et que mon cœur si ferme se heurte à mes côtes, malgré les lois de la nature? L'inquiétude présente est moindre que l'horreur imaginaire. Ma pensée, où le meurtre n'est encore que fantastique, ébranle à ce point ma faible nature d'homme, que ses fonctions sont paralysées par une conjecture; et rien n'est pour moi que ce qui n'est pas.

BANQUO. — Voyez comme notre compagnon est absorbé.

MACBETH, *à part.* — Si la chance veut me faire roi, eh bien! la chance peut me couronner sans que je m'en mêle.

BANQUO. — Les honneurs nouveaux se posent sur lui comme des vêtements encore étrangers : ils n'adhéreront à leur moule que par l'usage.

MACBETH, *à part.* — Advienne que pourra! Le temps et l'occasion passent à travers la plus orageuse journée.

BANQUO. — Digne Macbeth, nous attendons votre bon plaisir.

Digitized by Google

MACBETH, *à Ross et à Angus.* — Excusez-moi : mon sombre cerveau était travaillé par des choses oubliées. Bons seigneurs, vos services sont consignés sur un registre dont je tourne chaque jour la feuille pour les lire. Allons vers le roi. *(A Banquo.)* Pensez à ce qui est arrivé; et, dans quelque temps, après un intérim de réflexions, nous nous parlerons l'un à l'autre à cœur ouvert.

BANQUO. — Très volontiers.

MACBETH. — Jusque-là, assez!... Allons, amis! *(Ils sortent.)*

SCÈNE IV

Forres. — Une chambre dans le palais. Fanfare.

Entrent LE ROI DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LENOX *et leur suite.*

DUNCAN. — A-t-on exécuté Cawdor? Est-ce que ceux de la commission ne sont pas encore de retour?

MALCOLM. — Mon suzerain, ils ne sont pas encore revenus; mais j'ai parlé à quelqu'un qui l'a vu mourir. D'après son rapport, Cawdor a très franchement avoué sa trahison, imploré le pardon de Votre Altesse et montré un profond repentir; rien dans sa vie ne l'honore plus que la façon dont il l'a quittée : il est mort en homme qui s'était étudié à mourir, jetant son bien le plus précieux comme un futile colifichet.

DUNCAN. — Il n'y a pas d'art pour découvrir sur le visage les dispositions de l'âme : c'était un gentilhomme sur qui j'avais fondé une confiance absolue... Oh! mon noble cousin!

Entrent Macbeth, Banquo, Ross et Angus.

(A Macbeth.) Le péché de mon ingratitude me pesait déjà. Tu es si loin en avant que la reconnaissance volant à tire-d'aile est lente à te rattraper. Que n'as-tu mérité moins! Une juste proportion de remerciements et de récompenses m'eût été possible. Tout ce qui me reste à dire, c'est qu'il t'est dû plus que je ne puis te payer.

MACBETH. — L'obéissance et la loyauté que je vous dois se payent elles-mêmes en agissant. Le rôle de Votre Altesse

Digitized by Google

est de recevoir nos devoirs; et nos devoirs sont, pour votre trône et pour l'État, des enfants, des serviteurs, qui ne font que le juste en faisant tout consciencieusement pour votre bonheur et votre gloire.

DUNCAN, *à Macbeth.* — Sois le bienvenu ici! Je viens de te planter, et je travaillerai à te faire parvenir à la plus haute croissance. *(A Banquo.)* Noble Banquo, toi qui n'as pas moins mérité, et dont les services doivent être également reconnus, laisse-moi t'embrasser et te tenir sur mon cœur.

BANQUO. — Si j'y jette racine, la récolte est pour vous.

DUNCAN. — Ma joie exubérante, débordant dans sa plénitude, cherche à se déguiser en larmes de tristesse. Mes fils, mes parents, vous, thanes, et vous, les plus près d'eux en dignité, sachez que nous voulons léguer notre empire à notre aîné, Malcolm, que nous nommons désormais prince de Cumberland. Ces honneurs, à lui conférés, ne doivent pas être isolés; mais les signes nobiliaires brilleront, comme des étoiles, sur tous ceux qui les méritent. Partons pour Inverness, et attachez-nous plus étroitement à vous.

MACBETH. — Le loisir que je n'emploie pas pour vous est fatigue. Je serai moi-même votre courrier, et je rendrai joyeuse ma femme à l'annonce de votre approche. Sur ce, je prends humblement congé de vous.

DUNCAN. — Mon digne Cawdor!

MACBETH, *à part.* — Le prince de Cumberland! Voilà une marche que je dois franchir sous peine de faire une chute, car elle est en travers de mon chemin. Étoiles, cachez vos feux! Que la lumière ne voie pas mes sombres et profonds désirs! Que l'œil se ferme sur le geste! Et pourtant puissé-je voir accomplie la chose dont l'œil s'effraye! *(Il sort.)*

DUNCAN. — C'est vrai, digne Banquo : il est aussi vaillant que tu le dis. Je me nourris des éloges qu'il reçoit; c'est un banquet pour moi. Suivons-le, lui dont le zèle nous a devancé pour nous préparer la bienvenue. C'est un parent sans égal. *(Fanfares. Ils sortent.)*

Digitized by Google

SCÈNE V

Inverness. — Une salle dans le château de Macbeth.

Entre LADY MACBETH, *lisant une lettre.*

LADY MACBETH. — « ... Elles sont venues à ma rencontre au jour du succès, et j'ai appris par la plus complète révélation qu'elles ont en elles une connaissance plus qu'humaine. Quand je brûlais du désir de les questionner plus à fond, elles sont devenues l'air même, dans lequel elles se sont évanouies. J'étais encore ravi par la surprise quand sont arrivés des messagers du roi, qui m'ont proclamé thane de Cawdor, titre dont venaient de me saluer les sœurs fatidiques en m'ajournant aux temps à venir par ces mots : *Salut à toi, qui seras roi!* J'ai trouvé bon de te confier cela, compagne chérie de ma grandeur, afin que tu ne perdes pas ta part légitime de joie, dans l'ignorance de la grandeur qui t'est promise. Garde cela dans ton cœur, et adieu! »

Tu es Glamis et Cawdor, et tu seras ce qu'on t'a promis... Mais je me défie de ta nature : elle est trop pleine du lait de la tendresse humaine pour que tu saisisses le plus court chemin. Tu veux bien être grand; tu as de l'ambition, mais pourvu qu'elle soit sans malaise. Ce que tu veux hautement, tu le veux saintement : tu ne voudrais pas tricher, et tu voudrais bien mal gagner. Ton but, noble Glamis, te crie : « Fais cela pour m'atteindre. » Et cela, tu as plutôt peur de le faire que désir de ne pas le faire. Accours ici, que je verse mes esprits dans ton oreille, et que ma langue valeureuse chasse tout ce qui t'écarte du cercle d'or dont le destin et une puissance surnaturelle semblent t'avoir couronné!

Entre un serviteur.

Quelles nouvelles apportez-vous?

LE SERVITEUR. — Le roi arrive ici ce soir.

LADY MACBETH. — Tu es fou de dire cela. Est-ce que ton maître n'est pas avec lui? Si cela était, il m'aurait avertie de faire des préparatifs.

LE SERVITEUR. — La chose est certaine, ne vous en déplaise! Notre thane approche; il s'est fait devancer par

Digitized by Google

un de mes camarades, qui, presque mort d'essoufflement, a eu à peine la force d'accomplir son message.

LADY MACBETH. — Qu'on prenne soin de lui! il apporte une grande nouvelle. *(Le serviteur sort.)* Le corbeau lui-même s'est enroué à croasser l'entrée fatale de Duncan sous mes créneaux. Venez, venez, esprits qui assistez les pensées meurtrières! Désexez-moi ici, et, du crâne au talon, remplissez-moi toute de la plus atroce cruauté; épaississez mon sang; fermez en moi tout accès, tout passage au remords. Qu'aucun retour compatissant de la nature n'ébranle ma volonté farouche et ne s'interpose entre elle et l'exécution! Venez à mes mamelles de femme, et changez mon lait en fiel, vous, ministres du meurtre, quel que soit le lieu où, invisibles substances, vous aidiez à la violation de la nature. Viens, nuit épaisse, et enveloppe-toi de la plus sombre fumée de l'enfer : que mon couteau aigu[1] ne voie pas la blessure qu'il va faire; et que le ciel ne puisse pas poindre à travers le linceul des ténèbres et me crier : « Arrête! arrête! »

Entre Macbeth.

Grand Glamis! digne Cawdor! plus grand que tout cela par le salut futur! Ta lettre m'a transportée au-delà de ce présent ignorant, et je ne sens plus dans l'instant que l'avenir.

MACBETH. — Mon cher amour, Duncan arrive ici ce soir.

LADY MACBETH. — Et quand repart-il?

MACBETH. — Demain... C'est son intention.

LADY MACBETH. — Oh! jamais le soleil ne verra ce demain!... Votre visage, mon thane, est comme un livre où les hommes peuvent lire d'étranges choses. Pour trom-

1. « Mon couteau aigu ». De même plus loin : « C'est moi que vous chargerez de dépêcher la grande affaire », et cf. ses derniers mots dans cette scène : « Laissez-moi faire. » J. Dover Wilson souligne que lady Macbeth semble ici décidée à perpétrer le meurtre de sa propre main; le critique est amené à supposer que dans une première version de la pièce Shakespeare avait dû expliquer pourquoi ce projet fut abandonné, et pourquoi c'était Macbeth qui, malgré ses scrupules, devait tuer le roi. Cette partie du dialogue aurait été supprimée pour alléger la scène; mais Shakespeare laissera entendre (II, II) que lady Macbeth est tout de même allée jusqu'à la chambre du roi, qu'elle l'a vu dormir, et qu'elle « aurait fait la chose » s'il n'avait, dans son sommeil, ressemblé à son père.

Digitized by Google

per le monde, paraissez comme le monde : ayez la cordialité dans le regard, dans le geste, dans la voix; ayez l'air de la fleur innocente, mais soyez le serpent qu'elle couvre... Il faut pourvoir à celui qui va venir; et c'est moi que vous chargerez de dépêcher la grande affaire de cette nuit, qui, pour toutes les nuits et tous les jours à venir, nous assurera une autocratie souveraine et l'empire absolu.

MACBETH. — Nous en reparlerons.

LADY MACBETH. — Ayez seulement le front serein : il faut toujours craindre de changer de visage. Pour le reste, laissez-moi faire. *(Ils sortent.)*

SCÈNE VI

Inverness. — Devant le château. Hautbois [1].

Les serviteurs de MACBETH *font la haie. Entrent* LE ROI DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, BANQUO, LENOX, MACDUFF, ROSS, ANGUS *et la suite.*

DUNCAN. — La situation de ce château est charmante; l'air se recommande légèrement et doucement à nos sens délicats.

BANQUO. — Cet hôte de l'été, le martinet familier des temples, prouve, par sa chère résidence, que l'haleine du ciel a ici des caresses embaumées : pas de saillie, de frise, d'arc-boutant, de coin favorable, où cet oiseau n'ait suspendu son lit et son berceau fécond! J'ai observé qu'où cet oiseau habite et multiplie, l'air est très pur.

Entre lady Macbeth.

DUNCAN. — Voyez! voyez! Notre hôtesse honorée! L'amour qui nous poursuit a beau nous déranger parfois : il a toujours nos remerciements, comme amour. C'est vous dire qu'il vous faut demander à Dieu de nous bénir pour vos peines, et nous remercier de vous déranger.

---

1. Le Folio porte l'indication curieuse : « Hautbois et torches. » Il semble pourtant que cette scène charmante doive se dérouler en plein jour, ou du moins vers la fin de l'après-midi. F.-V. Hugo supprime donc les torches. Peut-être d'ailleurs sont-elles une simple erreur du scribe ou de l'imprimeur. La scène suivante, qui est celle du dîner, comporte en effet la même indication scénique, cette fois justifiée.

Digitized by Google

LADY MACBETH. — Tous nos services, fussent-ils en tout point doublés et quadruplés, seraient une pauvre et solitaire offrande, opposés à cette masse profonde d'honneurs dont Votre Majesté accable notre maison. Vos bienfaits passés et les dignités récentes que vous y avez ajoutées font de nous des ermites voués à prier pour vous.

DUNCAN. — Où est le thane de Cawdor? Nous courions après lui, dans l'intention d'être son maréchal des logis, mais il est bon cavalier, et son grand amour, aussi excitant que l'éperon, l'a amené avant nous chez lui. Belle et noble hôtesse, nous sommes votre hôte cette nuit.

LADY MACBETH. — Vos serviteurs tiennent leur existence même et tout ce qui est à eux pour un dépôt dont ils doivent compte à Votre Altesse, afin de lui rendre toujours ce qui lui est dû.

DUNCAN. — Donnez-moi votre main; conduisez-moi à mon hôte. Nous l'aimons grandement, et nous lui continuerons nos faveurs. Hôtesse, avec votre permission! *(Ils sortent.)*

SCÈNE VII

Une chambre dans le château.

Hautbois et torches. UN ÉCUYER *tranchant et* DES VALETS, *faisant le service et portant des plats, entrent et traversent le théâtre. Puis entre* MACBETH.

MACBETH. — Si, une fois fait, c'était fini, il serait bon que ce fût vite fait. Si l'assassinat pouvait entraver les conséquences, et par son accomplissement assurer le succès; si ce coup pouvait être tout et la fin de tout, ici-bas, rien qu'ici-bas, sur le sable mouvant [1] de ce monde, je me jetterais tête baissée dans la vie à venir. Mais ces actes-là trouvent toujours ici-bas leur sentence. Les leçons san-

1. *Upon this bank and shoal of time.* Le Folio a *schoal* (école). *Shoal* est une correction de Theobald (« sa plus heureuse », disent les critiques). L'interprétation « scolaire » de cette métaphore garde encore quelques adeptes : le monde serait conçu comme une vaste école, où nous serions assis à nos bancs respectifs. Et il est vrai que les mots qui suivent semblent prolonger cette figure : « les leçons sanglantes que nous enseignons », « le précepteur » *(th'inventor)*.

Digitized by Google

glantes que nous enseignons reviennent, une fois apprises, châtier le précepteur. La justice à la main impartiale présente le calice empoisonné par nous à nos propres lèvres... Il est ici sous une double sauvegarde. D'abord, je suis son parent et son sujet : deux raisons puissantes contre l'action; ensuite, je suis son hôte : à ce titre, je devrais fermer la porte au meurtrier, et non porter moi-même le couteau. Et puis, ce Duncan a usé si doucement de son pouvoir, il a été si pur dans ses hautes fonctions, que ses vertus emboucheraient la trompette des anges pour dénoncer le crime damné qui l'aurait fait disparaître; et la pitié, pareille à un nouveau-né tout nu chevauchant sur l'ouragan, ou à un chérubin céleste qui monte les coursiers invisibles de l'air, soufflerait l'horrible action dans les yeux de tous, jusqu'à noyer le vent dans un déluge de larmes... Je n'ai, pour presser les flancs de ma volonté, que l'éperon d'une ambition qui prend trop d'élan et se laisse désarçonner...

Entre lady Macbeth.

Eh bien! quoi de nouveau?

LADY MACBETH. — Il a presque soupé... Pourquoi avez-vous quitté la salle?

MACBETH. — M'a-t-il demandé?

LADY MACBETH. — Ne le savez-vous pas?

MACBETH. — Nous n'irons pas plus loin dans cette affaire. Il vient de m'honorer; et j'ai acheté de toutes les classes du peuple une réputation dorée qu'il convient de porter maintenant dans l'éclat de sa fraîcheur, et non de jeter sitôt de côté.

LADY MACBETH. — Était-elle donc ivre, l'espérance dans laquelle vous vous drapiez? s'est-elle endormie depuis? et ne fait-elle que se réveiller pour verdir et pâlir ainsi devant ce qu'elle contemplait si volontiers? Désormais je ferai le même cas de ton amour. As-tu peur d'être dans tes actes et dans ta résolution le même que dans ton désir? Voudrais-tu avoir ce que tu estimes être l'ornement de la vie, et vivre couard dans ta propre estime, laissant un *je n'ose pas* suivre un *je voudrais*, comme le pauvre chat de l'adage [1]?

1. On trouve cet adage dans les *Proverbes de Heywood :* « Le chat voudrait bien manger du poisson, mais il craint de se mouiller les pattes. » *(Note de F.-V. Hugo.)*

Digitized by Google

MACBETH. — Paix! je te prie. J'ose tout ce qui sied à un homme : qui ose au-delà n'en est plus un.

LADY MACBETH. — Quelle est donc la bête qui vous a poussé à me révéler cette affaire? Quand vous l'avez osé, vous étiez un homme; maintenant, soyez plus que vous n'étiez, vous n'en serez que plus homme. Ni l'occasion, ni le lieu, ne s'offraient alors, et vous vouliez pourtant les créer tous deux. Ils se sont créés d'eux-mêmes, et voilà que leur concours vous anéantit. J'ai allaité[1], et je sais combien j'aime tendrement le petit qui me tète : eh bien! au moment où il souriait à ma face, j'aurais arraché le bout de mon sein de ses gencives sans os, et je lui aurais fait jaillir la cervelle, si je l'avais juré comme vous avez juré ceci!

MACBETH. — Si nous allions échouer?

LADY MACBETH. — Nous, échouer[2]! Chevillez seulement votre courage au point résistant, et nous n'échouerons pas. Lorsque Duncan sera endormi (et le rude voyage d'aujourd'hui va l'inviter bien vite à un somme profond), j'aurai raison de ses deux chambellans avec du vin et de l'ale, à ce point que la mémoire, gardienne de leur cervelle, ne sera que fumée, et le récipient de leur raison qu'un alambic. Quand le sommeil du porc tiendra gisant, comme une mort, leur être submergé, que ne pourrons-nous, vous et moi, exécuter sur Duncan sans défense? Que ne pourrons-nous imputer à ses officiers, placés là, comme des éponges, pour absorber le crime de ce grand meurtre?

MACBETH. — Ne mets au monde que des enfants mâles! car ta nature intrépide ne doit former que des hommes...

---

1. Il n'est fait aucune autre allusion dans la pièce à des enfants de lady Macbeth. Holinshed sur ce point est muet. Vers la fin de IV, III, Macduff dira, parlant peut-être de Macbeth : « Il n'a pas d'enfants. » Peu importe d'ailleurs, semble-t-il, pour Shakespeare. Signalons seulement que ce passage a fourni un titre retentissant à un ouvrage dirigé contre les interprétations « bradleyennes » : *How many children had Lady Macbeth?* par L. C. Knights, 1933.

2. Le Folio a un point d'interrogation : *We fail?* Cette réplique interrogative dénote alors un étonnement méprisant devant la question de son mari. On peut néanmoins en faire une exclamation (F.-V. Hugo, suivant Rowe et Steevens). La tradition théâtrale veut que la grande actrice shakespearienne Mrs Siddons, qui joua le rôle à partir de 1785, ayant essayé successivement l'interrogation et l'exclamation, ait en fin de compte opté pour une troisième interprétation, celle de l'acceptation lucide en cas d'échec : « Eh bien, alors, nous échouons. »

Digitized by Google

Ne sera-t-il pas admis par tous, quand nous aurons marqué de sang ses deux chambellans endormis et employé leurs propres poignards, que ce sont eux qui ont fait la chose?

LADY MACBETH. — Qui osera admettre le contraire, quand nous ferons rugir notre douleur et nos lamentations sur sa mort?

MACBETH. — Me voilà résolu : je vais tendre tous les ressorts de mon être vers cet acte terrible. Allons! et jouons notre monde par la plus sereine apparence. Un visage faux doit cacher ce que sait un cœur faux. *(Ils sortent.)*

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Inverness. — Cour dans l'intérieur du château.

Entrent BANQUO *et* FLÉANCE *portant un flambeau.*

BANQUO. — Où en est la nuit, enfant?

FLÉANCE. — La lune est couchée; je n'ai pas entendu l'horloge.

BANQUO. — Et elle se couche à minuit.

FLÉANCE. — Je conclus qu'il est plus tard, monsieur.

BANQUO. — Tiens! prends mon épée... Le ciel fait de l'économie : il a éteint toutes ses chandelles... Emporte ça aussi[1]. La sommation de la fatigue pèse sur moi comme du plomb, et pourtant je ne voudrais pas dormir. Puissances miséricordieuses, réprimez en moi les pensées maudites auxquelles notre nature donne accès dans le repos!... Donne-moi mon épée.

Entrent Macbeth et un serviteur qui porte un flambeau.

Qui va là?

---

1. Rien dans le texte ne précise l'objet, ou les objets, que Banquo donne à son fils. J. Dover Wilson commente de la sorte ce jeu de scène : Banquo, sortant de la chambre du roi, commence à ôter ses armes, et tend à Fléance sa ceinture avec l'épée, ou la dague. Puis, alerté par le bruit des pas ou la lueur du flambeau, il lui reprend en hâte son arme.

Digitized by Google

MACBETH. — Un ami.

BANQUO. — Quoi! monsieur, pas encore au lit! Le roi est couché. Il a été d'une bonne humeur rare, et il a fait de grandes largesses à vos gens. Il présente ce diamant à votre femme, comme à la plus aimable hôtesse; et il s'est retiré dans un contentement inexprimable.

MACBETH. — Prise à l'improviste, notre hospitalité a été assujettie à l'insuffisance; sans cela, elle se fût exercée largement.

BANQUO. — Tout est bien... J'ai rêvé, la nuit dernière, des trois sœurs fatidiques... Pour vous, elles se sont montrées assez véridiques.

MACBETH. — Je n'y pense plus. Cependant, quand nous aurons une heure à notre service, nous échangerons quelques mots sur cette affaire, si vous y consentez.

BANQUO. — A votre convenance.

MACBETH. — Si vous adhérez à mes vues, le moment venu... vous y gagnerez de l'honneur.

BANQUO. — Pourvu que je ne le perde pas en cherchant à l'augmenter, et que je garde toujours ma conscience libre et ma loyauté nette, je me laisse conseiller.

MACBETH. — Bonne nuit, en attendant!

BANQUO. — Merci, monsieur! Même souhait pour vous! *(Sortent Banquo et Fléance.)*

MACBETH, *au serviteur*. — Va dire à ta maîtresse que, quand ma boisson sera prête, elle frappe sur la cloche. Va te mettre au lit. *(Sort le serviteur.)* Est-ce un poignard que je vois là devant moi, la poignée vers ma main? Viens, que je te saisisse! Je ne te tiens pas, et pourtant je te vois toujours. N'es-tu pas, vision fatale, sensible au toucher, comme à la vue? ou n'es-tu qu'un poignard imaginaire, fausse création émanée d'un cerveau en feu? Je te vois pourtant, aussi palpable en apparence que celui que je tire en ce moment. Tu m'indiques le chemin que j'allais prendre, et tu es bien l'instrument que j'allais employer. Ou mes yeux sont les jouets de mes autres sens, ou seuls ils les valent tous. Je te vois toujours, et, sur ta lame et sur ton manche, des gouttes de sang qui n'y étaient pas tout à l'heure... Mais non, rien de pareil! C'est cette sanglante affaire qui prend forme ainsi à ma vue... Maintenant, sur la moitié de ce monde, la nature semble morte, et les mauvais rêves abusent le sommeil sous ses rideaux; maintenant, la sorcellerie offre ses sacrifices à la pâle Hécate; et le meurtre hâve, éveillé en sursaut par

Digitized by Google

le loup, sa sentinelle, dont le hurlement est son cri d'alerte, s'avance ainsi d'un pas furtif, avec les allures du ravisseur Tarquin, et marche à son projet comme un spectre... Toi, terre solide et ferme, n'entends point mes pas, quelque chemin qu'ils prennent, de peur que les pierres mêmes ne jasent de mon approche, et ne retirent à ce moment la muette horreur qui lui va si bien!... Tandis que je menace, l'autre vit. Les mots jettent un souffle trop froid sur le feu de l'action. *(La cloche sonne.)* J'y vais, et c'est fait : la cloche m'invite. Ne l'entends pas, Duncan, car c'est le glas qui t'appelle au ciel ou en enfer. *(Il sort.)*

SCÈNE II

Entre LADY MACBETH.

LADY MACBETH. — Ce qui les a rendus ivres m'a rendue hardie. Ce qui les a éteints m'a enflammée. Écoutez! paix!... C'est le hibou qui a crié, fatal carillonneur qui donne le plus sinistre bonsoir... Il est à l'œuvre! Les portes sont ouvertes, et les grooms gorgés narguent leur office par des ronflements : j'ai drogué leur potion du soir[1], si bien que la mort et la nature disputent entre elles s'ils vivent ou s'ils meurent.

MACBETH, *apparaissant au fond du théâtre*[2]. — Qui est là?... Holà! *(Il disparaît.)*

LADY MACBETH. — Hélas! j'ai peur qu'ils ne se soient éveillés et que ce ne soit pas fait : la tentative, sans le succès, nous perd. Écoutons... J'avais disposé leurs poignards : il a dû forcément les trouver... S'il n'avait pas ressemblé

---

1. *Posset :* boisson faite de lait chaud et de bière ou de vin.

2. F.-V. Hugo explique, dans une longue note qu'il emprunte à Tieck, cette idée de mise en scène. Macbeth apparaît sur la galerie au fond du théâtre, puis il entre dans la chambre du roi qui s'ouvre sur cette galerie. Un peu plus loin, on le verra apparaître « en bas », c'est-à-dire dans la cour, où se tient lady Macbeth. Le Folio est muet sur ce point. Plusieurs éditeurs anglais notent ici : *within,* c'est-à-dire : à la cantonade. Dans ce cas, Macbeth ne se montre pas. Beaucoup de metteurs en scène modernes utilisent cependant la galerie supérieure, qui permet un effet dramatique saisissant. Mais la suite du dialogue montre que c'est « en descendant » — ou du moins au moment de descendre — que Macbeth a crié; donc, après le meurtre.

Digitized by Google

dans son sommeil à mon père, j'aurais fait la chose... Mon mari!

Entre Macbeth.

MACBETH. — J'ai fait l'action... N'as-tu pas entendu un bruit?

LADY MACBETH. — J'ai entendu le hibou huer et le grillon crier. N'avez-vous pas parlé?

MACBETH. — Quand?

LADY MACBETH. — A l'instant même.

MACBETH. — Quand je descendais?

LADY MACBETH. — Oui.

MACBETH. — Écoute! Qui couche dans la seconde chambre?

LADY MACBETH. — Donalbain.

MACBETH, *regardant ses mains*[1]. — Voilà un triste spectacle!

LADY MACBETH. — Niaise idée de dire : « Triste spectacle! »

MACBETH. — Il y en a un qui a ri dans son sommeil et un qui a crié : « Au meurtre! » Si bien qu'ils se sont éveillés l'un l'autre. Je me suis arrêté en les écoutant; mais ils ont dit leurs prières, et se sont remis à dormir.

LADY MACBETH. — Ils sont tous deux logés ensemble[2].

MACBETH. — L'un a crié : « Dieu nous bénisse! » et l'autre : « Amen » comme s'ils m'avaient vu avec ces mains de bourreau. Écoutant leur frayeur, je n'ai pu dire : « Amen » quand ils ont dit : « Dieu nous bénisse! »

LADY MACBETH. — Ne vous préoccupez pas tant de cela.

MACBETH. — Mais pourquoi n'ai-je pas pu prononcer « amen »? J'avais le plus grand besoin de bénédiction, et le mot « amen » s'est arrêté dans ma gorge!

LADY MACBETH. — On ne doit pas penser à ces actions-là de cette façon; ce serait à nous rendre fous.

MACBETH. — Il m'a semblé entendre une voix crier : « Ne dors plus! Macbeth a tué le sommeil! » Le sommeil

---

1. Elles sont sans doute pleines de sang. Macbeth tient aussi les poignards des deux serviteurs, que sa femme va lui reprocher de n'avoir pas laissés sur place.

2. Fait-elle ici allusion aux deux *grooms* (mais ils ont été drogués), ou aux fils de Duncan, Malcolm et Donalbain, qui couchent ensemble « dans la seconde chambre »? Les commentateurs restent divisés.

Digitized by Google

innocent, le sommeil qui démêle l'écheveau embrouillé du souci, le sommeil, mort de la vie de chaque jour, bain du labeur douloureux, baume des âmes blessées, second service de la grande nature, aliment suprême du banquet de la vie!

LADY MACBETH. — Que voulez-vous dire?

MACBETH. — Et cette voix criait toujours par toute la maison : « Ne dors plus! Glamis a tué le sommeil; et aussi Cawdor ne dormira plus, Macbeth ne dormira plus! »

LADY MACBETH. — Qui donc criait ainsi? Ah! digne thane, vous ébranlez votre noble énergie par ces réflexions d'un cerveau malade. Allez chercher de l'eau, et lavez votre main de cette tache accusatrice. Pourquoi n'avez-vous pas laissé à leur place ces poignards? Il faut qu'ils restent là-haut : allez les reporter; et barbouillez de sang les chambellans endormis.

MACBETH. — Je n'irai plus; j'ai peur de penser à ce que j'ai fait. Regarder cela encore! je n'ose pas!

LADY MACBETH. — Faible de volonté! Donne-moi les poignards. Les dormants et les morts ne sont que des images; c'est l'œil de l'enfance qui s'effraye d'un diable peint. S'il saigne, je dorerai de son sang la figure de ses gens, car il faut qu'ils semblent coupables. *(Elle sort. On entend frapper derrière le théâtre.)*

MACBETH. — De quel côté frappe-t-on? Dans quel état suis-je donc, que le moindre bruit m'épouvante? *(Regardant ses mains.)* Quelles sont ces mains-là? Ah! elles m'arrachent les yeux! Tout l'océan du grand Neptune suffira-t-il à laver ce sang de ma main? Non! C'est plutôt ma main qui donnerait son incarnat aux vagues innombrables, en faisant de l'eau verte un flot rouge.

Rentre lady Macbeth.

LADY MACBETH. — Mes mains ont la couleur des vôtres; mais j'aurais honte d'avoir le cœur aussi blême. *(On frappe.)* J'entends frapper à l'entrée du sud. Retirons-nous dans notre chambre. Un peu d'eau va nous laver de cette action. Comme c'est donc aisé! Votre résolution vous a laissé en route. *(On frappe.)* Écoutez! on frappe encore. Mettez votre robe de nuit, de peur qu'un accident ne nous appelle et ne montre que nous avons veillé. Ne vous perdez pas si misérablement dans vos pensées.

MACBETH. — Connaître ce que j'ai fait! Mieux vaudrait

Digitized by Google

ne plus me connaître! *(On frappe.)* Éveille Duncan avec ton tapage! Je voudrais que tu le pusses. *(Ils sortent.)*

SCÈNE III

Entre UN PORTIER. *On frappe derrière le théâtre.*

LE PORTIER. — Voilà qui s'appelle frapper! Un homme qui serait portier de l'enfer serait habitué à tourner la clef. *(On frappe.)* Frappe, frappe, frappe!... Qui est là, au nom de Belzébuth? C'est un fermier qui s'est pendu à force d'attendre une bonne récolte. Il fallait venir à l'heure; mettez-vous force mouchoirs autour de vous; car vous allez suer ici pour la peine. *(On frappe.)* Frappe, frappe!... Qui est là, au nom de l'autre diable? Ma foi! ce doit être un casuiste qui pouvait jurer indifféremment par un des plateaux contre l'autre, et qui, après avoir commis suffisamment de trahisons pour l'amour de Dieu, n'a pas pu cependant équivoquer avec le ciel. Oh! entrez, maître casuiste. *(On frappe.)* Frappe, frappe, frappe!... Qui est là? Ma foi! c'est un tailleur anglais venu ici pour avoir volé sur un haut-de-chausses français. Entrez, tailleur, vous pourrez chauffer ici votre carreau. *(On frappe.)* Frappe, frappe!... Jamais en repos!... Qui êtes-vous?... Décidément, cette place est trop froide pour un enfer. Je ne veux plus faire le portier du diable. Je serais censé devoir ouvrir aux gens de toutes professions qui s'en vont par un chemin fleuri de primevères au feu de joie éternel. *(On frappe.)* Tout à l'heure, tout à l'heure! N'oubliez pas le portier, je vous prie. *(Il ouvre la porte.)*

Macduff et Lenox entrent.

MACDUFF. — Il était donc bien tard, l'ami, quand tu t'es mis au lit, que tu restes couché si tard?

LE PORTIER. — Ma foi! monsieur, nous avons fait des libations jusqu'au second chant du coq; et le boire, monsieur, est le grand provocateur de trois choses.

MACDUFF. — Quelles sont les trois choses que le boire provoque spécialement?

LE PORTIER. — Dame! monsieur, le nez rouge, le sommeil et l'urine. Quant à la paillardise, monsieur, il la provoque et la réprime : il provoque le désir et empêche l'exé-

Digitized by Google

cution. On peut donc dire que le boire excessif est le casuiste de la paillardise : il la crée et la détruit; il l'excite et la dissipe; il la stimule et la décourage; il la met en train et pas en train; pour conclusion, il la mène à un sommeil[1] équivoque et l'abandonne en lui donnant le démenti.

MACDUFF. — Je crois que le boire t'a donné un démenti la nuit dernière.

LE PORTIER. — Oui, monsieur, un démenti par la gorge; mais je le lui ai bien rendu : car, étant, je crois, plus fort que lui, bien qu'il m'ait tenu quelque temps les jambes, j'ai trouvé moyen de m'en débarrasser.

MACDUFF. — Ton maître est-il levé? Nos coups de marteau l'ont éveillé. Le voici.

Macbeth entre.

LENOX. — Bonjour, noble seigneur!

MACBETH. — Bonjour à tous deux!

MACDUFF. — Le roi est-il levé, digne thane?

MACBETH. — Pas encore.

MACDUFF. — Il m'a ordonné de venir le voir de bon matin; j'ai presque laissé échapper l'heure.

MACBETH. — Je vais vous mener à lui.

MACDUFF. — C'est un dérangement plein de charme pour vous, je le sais; mais pourtant c'en est un.

MACBETH. — Le plaisir d'un travail en guérit la peine. Voici la porte.

MACDUFF. — Je prendrai la liberté d'entrer; car c'est une prescription de mon service. *(Sort Macduff.)*

LENOX. — Le roi s'en va-t-il d'ici aujourd'hui?

MACBETH. — Oui... Il l'a ainsi décidé.

LENOX. — La nuit a été tumultueuse. Là où nous couchions, les cheminées ont été renversées par le vent; on a, dit-on, entendu des lamentations dans l'air; d'étranges cris de mort et des voix prophétisant avec un accent terrible d'affreux embrasements et des événements confus qui couvent une époque de calamités. L'oiseau obscur[2] a glapi toute la nuit. On dit même que la terre avait la fièvre et a tremblé.

MACBETH. — Ç'a été une rude nuit.

---

1. C'est-à-dire : un rêve.
2. La chouette.

Digitized by Google

LENOX. — Ma jeune mémoire ne m'en rappelle pas une pareille.

Rentre Macduff.

MACDUFF. — O horreur! horreur! horreur! Il n'est ni langue ni cœur qui puisse te concevoir ou te nommer!

MACBETH et LENOX. — Qu'y a-t-il?

MACDUFF. — Le chaos vient de faire son chef-d'œuvre. Le meurtre le plus sacrilège a ouvert par effraction le temple sacré du Seigneur et en a volé la vie qui l'animait.

MACBETH. — Que dites-vous? la vie?

LENOX. — Voulez-vous parler de Sa Majesté?

MACDUFF. — Entrez dans la chambre, et aveuglez-vous devant une nouvelle Gorgone... Ne me dites pas de parler; voyez, et alors parlez vous-mêmes. *(Sortent Macbeth et Lenox.)* Éveillez-vous! éveillez-vous! Sonnez la cloche d'alarme... Au meurtre! trahison!... Banquo! Donalbain! Malcolm! éveillez-vous! Secouez sur le duvet ce sommeil, contrefaçon de la mort, et regardez la mort elle-même... Debout, debout! et voyez l'image du jugement dernier... Malcolm! Banquo! levez-vous comme de vos tombeaux, et avancez comme des spectres pour être à l'avenant de cette horreur!... Sonnez la cloche. *(La cloche sonne.)*

Entre lady Macbeth.

LADY MACBETH. — Que se passe-t-il? Pourquoi cette fanfare sinistre convoque-t-elle les dormeurs de la maison? Parlez! parlez!

MACDUFF. — O gentille dame! vous n'êtes pas faite pour entendre ce que je puis dire... Ce récit, fait à l'oreille d'une femme, la blesserait mortellement.

Entre Banquo.

O Banquo! Banquo! notre royal maître est assassiné!

LADY MACBETH. — Quel malheur! hélas! dans notre maison!

BANQUO. — Malheur trop cruel, n'importe où. Cher Duff, démens-toi, par grâce! et dis que cela n'est pas.

Rentrent Macbeth et Lenox.

MACBETH. — Que ne suis-je mort une heure avant cet événement! j'aurais eu une vie bénie. Dès cet instant, il n'y a plus rien de sérieux dans ce monde mortel : tout

Digitized by Google

n'est que hochet. La gloire et la grâce sont mortes; le vin de la vie est tiré, et la lie seule reste à cette cave pompeuse.

Entrent Malcolm et Donalbain.

DONALBAIN. — Quel malheur y a-t-il?

MACBETH. — Vous existez, et vous ne le savez pas! La fontaine primitive et suprême de votre sang est tarie, tarie dans sa source.

MACDUFF. — Votre royal père est assassiné.

MALCOLM. — Oh! par qui?

LENOX. — Par les gens de sa chambre, suivant toute apparence. Leurs mains et leurs visages étaient tout empourprés de sang, ainsi que leurs poignards que nous avons trouvés, non essuyés sur leur oreiller. Ils avaient l'œil fixe, et étaient effarés. A les voir, on ne leur eût confié la vie de personne.

MACBETH. — Oh! pourtant je me repens du mouvement de fureur qui me les a fait tuer!

MACDUFF. — Pourquoi les avez-vous tués?

MACBETH. — Qui peut être sage et éperdu, calme et furieux, loyal et neutre à la fois? Personne. La précipitation de mon dévouement violent a devancé la raison plus lente. Ici gisait Duncan; sa peau argentine était lamée de son sang vermeil, et ses blessures béantes semblaient une brèche à la nature faite pour l'entrée dévastatrice de la ruine. Là étaient les meurtriers, teints des couleurs de leur métier, leurs poignards ayant une gaine monstrueuse de caillots. Quel est donc l'être qui, ayant un cœur pour aimer et du courage au cœur, eût pu s'empêcher de prouver alors son amour?

LADY MACBETH. — A l'aide! Emmenez-moi d'ici[1].

MACDUFF. — Prenez soin de madame.

MALCOLM, *à part, à Donalbain.* — Pourquoi gardons-nous le silence, nous qui avons tout droit de revendiquer cette cause comme la nôtre?

DONALBAIN, *à part, à Malcolm.* — Pourquoi parlerions-nous ici où la fatalité, cachée dans un trou de vrille, peut

1. Rowe ajoute en marge : « Elle fait semblant de s'évanouir. » C'est aussi l'interprétation de J. D. Wilson, qui fait remarquer que lady Macbeth nous a amplement avertis qu'elle allait jouer une terrible comédie. Mais bien d'autres commentateurs y voient une réelle défaillance de ses nerfs, due à l'atroce tension.

Digitized by Google

se ruer sur nous et nous accabler? Fuyons! Nos larmes ne sont pas encore brassées.

MALCOLM, *à part, à Donalbain.* — Et notre désespoir n'est pas en mesure d'agir.

BANQUO. — Prenez soin de madame. *(On emporte lady Macbeth.)* Puis quand nous aurons couvert nos frêles nudités, ainsi exposées à un froid dangereux, réunissons-nous, et questionnons ce sanglant exploit pour le mieux connaître. Les craintes et les doutes nous agitent. Moi, je me mets dans la main immense de Dieu, et de là je combats les prétentions encore ignorées d'une criminelle trahison.

MACDUFF. — Et moi aussi.

TOUS. — Et nous tous.

MACBETH. — Revêtons vite un appareil viril, et réunissons-nous dans la grande salle.

TOUS. — C'est convenu. *(Tous sortent, excepté Malcolm et Donalbain.)*

MALCOLM. — Que voulez-vous faire? Ne nous associons pas avec eux : faire montre d'une douleur non sentie est un rôle aisé pour l'homme faux. J'irai en Angleterre.

DONALBAIN. — Moi, en Irlande. En séparant nos fortunes, nous serons plus en sûreté. Où nous sommes, il y a des poignards dans les sourires : le plus près de notre sang est le plus près de le verser.

MALCOLM. — La flèche meurtrière qui a été lancée n'a pas encore atteint le but; et le parti le plus sûr pour nous est de nous mettre hors de portée. Ainsi, à cheval! Ne soyons pas scrupuleux sur les adieux, mais esquivons-nous. Le vol qui consiste à se dérober est permis quand il n'y a plus de merci à attendre. *(Ils sortent.)*

SCÈNE IV

Inverness. — Aux abords du château.

Entrent ROSS *et* UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD. — J'ai la mémoire nette de soixante-dix années; dans l'espace de ce temps, j'ai vu des heures terribles et des choses étranges; mais cette nuit sinistre rend puéril tout ce que j'ai vu.

ROSS. — Ah! bon père, tu le vois, les cieux, troublés par

Digitized by Google

l'acte de l'homme, en menacent le sanglant théâtre. D'après l'horloge, il est jour, et pourtant une nuit noire étouffe le flambeau voyageur. Est-ce le triomphe de la nuit ou la honte du jour qui fait que les ténèbres ensevelissent la terre, quand la lumière vivante devrait la baiser au front?

LE VIEILLARD. — Cela est contre nature, comme l'action qui a été commise. Mardi dernier, un faucon, planant dans toute la fierté de son essor, a été saisi au vol et tué par un hibou chasseur de souris.

ROSS. — Et, chose étrange et certaine, les chevaux de Duncan, si beaux, si agiles, ces mignons de leur race, sont redevenus sauvages, ont brisé leurs stalles, et se sont échappés, résistant à toute obéissance comme s'ils allaient faire la guerre à l'homme.

LE VIEILLARD. — On dit qu'ils se sont mangés.

ROSS. — Oui, au grand étonnement de mes yeux. Je l'ai vu. Voici le bon Macduff.

Entre Macduff.

Comment va le monde à présent, monsieur?

MACDUFF. — Quoi! ne le voyez-vous pas?

ROSS. — Sait-on qui a commis cette action plus que sanglante?

MACDUFF. — Ceux que Macbeth a tués.

ROSS. — Hélas! à quel avantage pouvaient-ils prétendre?

MACDUFF. — Ils ont été subornés. Malcolm et Donalbain, les deux fils du roi, se sont dérobés et enfuis : ce qui jette sur eux les soupçons.

ROSS. — Encore une chose contre nature! O ambition désordonnée, qui dévores ainsi la suprême ressource de ta propre existence!... Alors, il est probable que la souveraineté va échoir à Macbeth.

MACDUFF. — Il est déjà proclamé et parti pour Scone[1], où il doit être couronné.

ROSS. — Où est le corps de Duncan?

MACDUFF. — Il a été transporté à Colmeskill[2], au sanctuaire où sont gardés les os de ses prédécesseurs.

---

1. L'abbaye de Scone, à deux milles et demi de Perth. Les rois d'Écosse y étaient couronnés. Sous le trône se trouvait la fameuse pierre qui, selon la légende, avait servi d'oreiller à Jacob lorsque l'échelle des anges lui était apparue durant son sommeil.

2. *Colmeskill,* la « cellule » ou grotte de Saint-Colomban, dans l'île d'Iona, sur la côte ouest de l'Écosse, où le saint, venant d'Irlande,

Digitized by Google

Ross. — Allez-vous à Scone?

MACDUFF. — Non, cousin, je vais à Fife.

Ross. — C'est bien, j'irai à Scone.

MACDUFF. — Soit! Puissiez-vous y voir les choses se bien passer!... Adieu! J'ai peur que nos manteaux neufs ne soient moins commodes que nos vieux.

Ross, *au vieillard.* — Adieu, mon père!

LE VIEILLARD. — Que la bénédiction de Dieu soit avec vous et avec tous ceux qui veulent changer le mal en bien et les ennemis en amis! *(Ils sortent.)*

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Forres. — Une salle dans le palais.

Entre BANQUO.

BANQUO. — Roi! Cawdor! Glamis! tu possèdes maintenant tout ce que t'avaient promis les femmes fatidiques; et j'ai peur que tu n'aies joué dans ce but un jeu bien sinistre. Cependant elles ont dit que ta postérité n'hériterait pas de tout cela, et que, moi, je serais la racine et le père d'une foule de rois. Si la vérité est sortie de leur bouche, ainsi que leurs prophéties sur toi, Macbeth, en sont la preuve éclatante, pourquoi, véridiques à ton égard, ne pourraient-elles pas aussi bien être des oracles pour moi et autoriser mon espoir? Mais, chut! taisons-nous.

Fanfares. Entrent Macbeth, en costume de roi, lady Macbeth, en costume de reine, Lenox, Ross, seigneurs, dames et gens de la suite.

MACBETH. — Voici notre principal convive.

LADY MACBETH. — S'il avait été oublié, c'eût été dans cette grande fête un vide qui eût tout déparé.

MACBETH. — Nous donnons ce soir un souper solennel, seigneur; et j'y sollicite votre présence.

---

débarqua en 563. C'est par conséquent un lieu tout différent du Saint Colmes-Inch mentionné par Ross à la fin de la scène II de l'acte I.

Digitized by Google

BANQUO. — Que Votre Altesse me commande! Mon obéissance est pour toujours attachée à elle par des liens indissolubles.

MACBETH. — Montez-vous à cheval cet après-midi?

BANQUO. — Oui, mon bon seigneur.

MACBETH. — Sans cela nous vous aurions demandé vos avis, qui ont toujours été graves et heureux, en tenant conseil aujourd'hui; mais nous les prendrons demain. Irez-vous loin?

BANQUO. — Assez loin, monseigneur, pour remplir le temps d'ici au souper. Si mon cheval ne marche pas très bien, il faudra que j'emprunte à la nuit une ou deux de ses heures sombres.

MACBETH. — Ne manquez pas à notre fête.

BANQUO. — Monseigneur, je n'y manquerai pas.

MACBETH. — Nous apprenons que nos sanguinaires cousins sont réfugiés, l'un en Angleterre, l'autre en Irlande; pour ne pas avouer leur cruel parricide, ils en imposent à ceux qui les écoutent par des inventions étranges. Mais nous en parlerons demain, ainsi que des affaires d'État, qui réclament également notre réunion. Vite, à cheval, vous! et adieu jusqu'à votre retour, ce soir! Fléance va-t-il avec vous?

BANQUO. — Oui, mon bon seigneur. Le temps nous presse.

MACBETH. — Je vous souhaite des chevaux vifs et sûrs; et je vous recommande à leurs croupes. Bon voyage! *(Sort Banquo.)* Que chacun soit maître de son temps jusqu'à sept heures du soir! Pour que la société n'en soit que mieux venue près de nous, nous resterons seul jusqu'au souper. Jusque-là, que Dieu soit avec vous! *(Sortent lady Macbeth, les seigneurs, les dames, etc.)* Drôle, un mot! Ces hommes attendent-ils nos ordres?

LE SERVITEUR. — Ils sont là, monseigneur, à la porte du palais.

MACBETH. — Amène-les devant nous. *(Sort le serviteur.)* Être ceci n'est rien; il faut l'être sûrement. Nos craintes se fixent profondément sur Banquo : dans sa royale nature règne tout ce qui est redoutable. Il est homme à oser beaucoup; et à la trempe intrépide de son âme il joint une sagesse qui guide sa valeur à une action sûre. Il est le seul dont je redoute l'existence, et mon génie est dominé par le sien, comme, dit-on, Marc-Antoine l'était par César. Il

Digitized by Google

a apostrophé les sœurs, quand elles m'ont décerné le nom de roi, et il les a sommées de lui parler. Alors, d'une voix prophétique, elles l'ont salué père d'une lignée de rois! Elles m'ont placé sur la tête une couronne infructueuse et mis au poing un sceptre stérile, que doit m'arracher une main étrangère, puisque nul fils ne doit me succéder. S'il en est ainsi, c'est pour les enfants de Banquo que j'ai souillé mon âme, pour eux que j'ai assassiné le gracieux Duncan, pour eux que j'ai versé le remords dans la coupe de mon repos, pour eux seuls! Mon éternel joyau, je l'ai donné à l'ennemi commun du genre humain pour les faire rois! pour faire rois les rejetons de Banquo! Ah! viens plutôt dans la lice, fatalité, et jette-moi un défi à outrance!... Qui est là?

Rentre le serviteur, suivi de deux assassins.

Maintenant retourne à la porte, et restes-y jusqu'à ce que nous appelions. *(Sort le serviteur.)* N'est-ce pas hier que nous nous sommes parlé?

PREMIER ASSASSIN. — C'était hier, s'il plaît à Votre Altesse.

MACBETH. — Eh bien! maintenant, avez-vous réfléchi à mes paroles? Sachez que c'est lui qui jusqu'ici vous a relégués dans une si humble fortune, tandis que vous en accusiez notre innocente personne. Je vous l'ai démontré dans notre dernier entretien. Je vous ai prouvé comment vous avez été dupés, contrecarrés, quels étaient les instruments, qui les employait, et mille autres choses qui feraient dire à une moitié d'âme, à un entendement fêlé : « Voilà ce qu'a fait Banquo. »

PREMIER ASSASSIN. — Vous nous l'avez fait connaître.

MACBETH. — Oui; et j'en suis venu ainsi à ce qui est maintenant l'objet de notre seconde entrevue. Croyez-vous la patience à ce point dominante dans votre nature, que vous puissiez laisser passer cela? Êtes-vous évangéliques au point de prier pour ce brave homme et sa postérité, lui dont la lourde main vous a courbés vers la tombe et à jamais appauvris?

PREMIER ASSASSIN. — Nous sommes hommes, mon suzerain.

MACBETH. — Oui, vous passez pour hommes dans le catalogue; de même que les limiers, les lévriers, les métis, les épagneuls, les mâtins, les barbets, les caniches, les chiens-

Digitized by Google

loups sont désignés tous sous le nom de chiens; mais un classement supérieur distingue le chien agile, le lent, le subtil, le chien de garde, le chien de chasse, chacun selon les qualités que la bienfaisante nature lui a départies et qui lui font donner un titre particulier dans la liste où tous sont communément inscrits. Il en est de même des hommes. Eh bien! si vous avez une place à part dans le classement, en dehors des rangs infimes de l'humanité, dites-le; et alors je confierai à vos consciences un projet dont l'exécution fera disparaître votre ennemi et vous attachera notre cœur et notre affection, sa vie nous faisant à nous-même une santé languissante que rétablirait sa mort.

SECOND ASSASSIN. — Je suis un homme, mon suzerain, que les coups avilissants et les rebuffades du monde ont tellement exaspéré, que je ferais n'importe quoi pour braver le monde.

PREMIER ASSASSIN. — Et moi, un homme tellement accablé de désastres, tellement surmené par la fortune, que je jouerais ma vie sur un hasard pour l'améliorer ou la perdre.

MACBETH. — Vous savez tous deux que Banquo était votre ennemi.

SECOND ASSASSIN. — C'est vrai, monseigneur.

MACBETH. — Il est aussi le mien, et avec une si sanglante hostilité que chaque minute de son existence est un coup qui menace ma vie. Je pourrais le balayer de ma vue de vive force, et mettre la chose sur le compte de ma volonté; mais je ne dois pas le faire, par égard pour plusieurs de mes amis qui sont aussi les siens, et dont je ne puis garder l'affection qu'en pleurant la chute de celui que j'aurai moi-même renversé. Voilà pourquoi je réclame affectueusement votre assistance, voulant masquer l'affaire aux regards de tous, pour maintes raisons puissantes.

SECOND ASSASSIN. — Nous exécuterons, monseigneur, ce que vous nous commanderez.

PREMIER ASSASSIN. — Dussent nos vies...

MACBETH. — Votre ardeur rayonne en vous. Dans une heure, au plus, je vous désignerai le lieu où vous vous posterez, je vous ferai connaître le meilleur moment pour l'embuscade[1], l'instant suprême. Il faut que ce soit fait ce

---

1. *The perfect spy o'th' time.* Ces mots ont été compris de deux manières différentes, selon qu'on donne à *spy* (espion) son sens propre ou un sens figuré. Au figuré, il voudrait dire : heure exacte du

Digitized by Google

soir, à une certaine distance du palais, avec cette idée constante que j'ai besoin de rester pur. Et (pour qu'il n'y ait ni accroc ni pièce à l'ouvrage) Fléance, son fils, qui l'accompagne, et dont l'absence m'est aussi essentielle que celle du père, devra embrasser, comme lui, la destinée de cette heure sombre. Consultez ensemble vos résolutions; je reviens à vous dans un instant.

LES DEUX ASSASSINS. — Nous sommes résolus, monseigneur.

MACBETH. — Je vous rejoins immédiatement; restez dans le palais. L'affaire est conclue... Banquo, si ton âme envolée doit trouver le ciel, elle le trouvera ce soir. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

Une autre salle du palais.

Entrent LADY MACBETH *et* UN SERVITEUR.

LADY MACBETH. — Banquo a-t-il quitté la cour?

LE SERVITEUR. — Oui, madame, mais il revient ce soir.

LADY MACBETH. — Va prévenir le roi que j'attends son bon plaisir pour lui dire quelques mots.

LE SERVITEUR. — J'y vais, madame. *(Sort le serviteur.)*

LADY MACBETH. — On a dépensé tout pour ne rien avoir, quand on a obtenu son désir sans satisfaction. Mieux vaut être celui qu'on détruit que vivre par sa destruction dans une joie pleine de doutes.

Entre Macbeth.

Qu'avez-vous, monseigneur? Pourquoi restez-vous seul, faisant vos compagnes des plus tristes rêveries, et nourrissant des pensées qui auraient bien dû mourir avec ceux auxquels elles pensent? Les choses sans remède ne valent plus la réflexion : ce qui est fait est fait.

MACBETH. — Nous avons entamé, mais non tué, le serpent. Il rejoindra ses tronçons et redeviendra lui-même, et

---

guet. C'est ainsi que notre traducteur, après Malone et d'autres, le comprend. Johnson, lui, y voyait une allusion à ce mystérieux troisième meurtrier qui vient se joindre aux deux autres (III, III), en leur apportant les consignes détaillées de Macbeth.

Digitized by Google

notre haine misérable sera comme auparavant exposée à ses morsures. Mais puissions-nous voir craquer la machine des choses et s'abîmer les deux mondes, plutôt que de manger toujours dans la crainte et de dormir dans l'affliction de ces rêves terribles qui nous agitent chaque nuit! Mieux vaudrait être avec le mort que nous avons envoyé reposer pour gagner notre place[1], que d'être soumis par la torture de l'esprit à une infatigable angoisse. Duncan est dans son tombeau : après la fièvre convulsive de cette vie, il dort bien; la trahison a tout épuisé contre lui; l'acier, le poison, la perfidie domestique, l'invasion étrangère, rien ne peut le toucher désormais.

LADY MACBETH. — Allons! mon doux seigneur, déridez ce front renfrogné, soyez serein et enjoué ce soir au milieu de vos convives.

MACBETH. — Je le serai, mon amour! et vous, soyez de même, je vous prie. Que vos attentions se concentrent sur Banquo! conférez-lui la prééminence par vos regards et par vos paroles. Temps d'inquiétude, où il nous faut laver nos honneurs au torrent des flatteries, et faire de notre face le masque de notre cœur, pour le déguiser!

LADY MACBETH. — Ne pensez plus à cela.

MACBETH. — Oh! pleine de scorpions est mon âme, chère femme! Tu sais que Banquo et son Fléance vivent.

LADY MACBETH. — Mais l'image de l'humanité n'est pas éternelle en eux.

MACBETH. — Oui, il y a là une consolation : ils sont attaquables. Sois donc joyeuse. Avant que la chauve-souris ait fait à tire-d'aile son tour de cloître, avant qu'à l'appel de la noire Hécate, l'escarbot aux ailes d'écaille ait de ses bourdonnements sourds sonné le carillon somnolent du soir, il sera fait une action d'un formidable[2] éclat.

LADY MACBETH. — Quelle action?

MACBETH. — Ah! chère poule[3], sois innocente de la confidence jusqu'à ce que tu applaudisses à l'exécution...

---

1. Le premier Folio porte : *Whom we, to gain our peace, have sent to peace* (que, pour gagner notre repos, nous avons envoyé au repos). Les Folios suivants ont : *place,* version adoptée par un certain nombre d'éditeurs, et par F.-V. Hugo.

2. *Dreadful :* redoutable, effrayant.

3. *Dearest chuck :* poulette (apparenté à *chicken*); terme de tendresse difficile à rendre en français.

Digitized by Google

Viens, noir fauconnier de la nuit, bande les yeux sensibles du jour compatissant, et, de ta main sanglante et invisible, arrache et mets en pièces le fil de cette grande existence qui me fait pâlir!... La lumière s'obscurcit, et le corbeau vole vers son bois favori; les bonnes créatures du jour commencent à s'assoupir et à dormir, tandis que les noirs agents de la nuit se dressent vers leur proie. Tu t'étonnes de mes paroles; mais sois tranquille : les choses que le mal a commencées se consolident par le mal. Sur ce viens avec moi, je t'en prie. *(Ils sortent.)*

SCÈNE III

Une avenue conduisant à la porte d'entrée du palais.

Entrent TROIS ASSASSINS.

PREMIER ASSASSIN. — Mais qui t'a dit de te joindre à nous?

TROISIÈME ASSASSIN[1]. — Macbeth.

DEUXIÈME ASSASSIN. — Nous n'avons pas à nous méfier de lui, puisqu'il nous indique notre tâche, et tout ce que nous avons à faire, avec une précision parfaite.

PREMIER ASSASSIN. — Reste donc avec nous. Le couchant est encore rayé de quelques lueurs du jour. C'est l'heure où le voyageur attardé presse les éperons pour gagner à temps l'auberge; et voici qu'approche le personnage que nous guettons.

TROISIÈME ASSASSIN. — Écoutez! j'entends les chevaux.

BANQUO, *derrière le théâtre*. — Éclairez-nous là! hé!

---

1. Ce « troisième assassin », inconnu des deux autres, a fait couler quelque encre. On a supposé parfois que c'était Macbeth lui-même, sous un déguisement qui empêcherait de le reconnaître (A. P. Paton, 1869). Cette hypothèse rencontre bien des objections. Certains (Walker, E. Chambers) voient en lui un agent surnaturel, ou la matérialisation de l'intervention criminelle de Macbeth. Nous pensons, avec les « réalistes », que cet homme a été envoyé par Macbeth pour apporter aux deux autres des consignes supplémentaires, et peut-être pour les surveiller. Car, notons-le, les deux premiers ne sont pas des tueurs de métier, mais des soldats mécontents qui ont eu à se plaindre de Banquo.

Digitized by Google

DEUXIÈME ASSASSIN. — Alors c'est lui : tous les autres invités qu'on attendait sont déjà au palais.

PREMIER ASSASSIN. — Ses chevaux s'en retournent.

TROISIÈME ASSASSIN. — A près d'un mille d'ici; mais il a l'habitude, comme tout le monde, d'aller d'ici à la porte du palais en se promenant.

Entrent Banquo et Fléance portant une torche.

DEUXIÈME ASSASSIN. — Une lumière! une lumière!

TROISIÈME ASSASSIN. — C'est lui.

PREMIER ASSASSIN. — Tenons ferme.

BANQUO. — Il y aura de la pluie, ce soir.

PREMIER ASSASSIN. — Qu'elle tombe! *(Il attaque Banquo.)*

BANQUO. — Oh! trahison! Fuis, bon Fléance, fuis, fuis, fuis; tu peux me venger... O misérable! *(Il meurt. Fléance s'échappe.)*

TROISIÈME ASSASSIN. — Qui a éteint la lumière?

PREMIER ASSASSIN. — N'était-ce pas le plus sûr?

TROISIÈME ASSASSIN. — Il n'y en a qu'un de tombé; le fils s'est échappé.

DEUXIÈME ASSASSIN. — Nous avons manqué la plus belle moitié de notre affaire.

PREMIER ASSASSIN. — Allons toujours dire ce qu'il y a de fait. *(Ils sortent.)*

SCÈNE IV

La grande salle du palais. Un banquet est préparé.

Entrent MACBETH, LADY MACBETH, ROSS, LENOX, *des* SEIGNEURS, *des gens de service.*

MACBETH. — Vous connaissez vos rangs respectifs, prenez vos places. Pour premier mot et pour dernier, cordiale bienvenue à tous!

LES SEIGNEURS. — Merci à Votre Majesté!

MACBETH. — Quant à nous, nous nous mêlerons à la société, comme l'hôte le plus humble. Notre hôtesse gardera sa place d'honneur; mais, en temps opportun, nous irons lui demander la bienvenue.

Digitized by Google

LADY MACBETH. — Exprimez pour moi, sire, à tous nos amis, ce que dit mon cœur : ils sont les bienvenus.

Le premier assassin paraît à la porte de la salle.

MACBETH. — Vois! ils te répondent par un remerciement du cœur... Les deux côtés sont au complet. Je vais m'asseoir ici, au milieu. Faisons des largesses de gaieté; tout à l'heure, nous boirons une rasade à la ronde. *(Bas, à l'assassin.)* Il y a du sang sur ton visage.

L'ASSASSIN, *bas, à Macbeth.* — C'est celui de Banquo, alors.

MACBETH. — Il est mieux sur toi que dans ses veines. Est-il expédié?

L'ASSASSIN. — Monseigneur, il a la gorge coupée. J'ai fait cela pour lui.

MACBETH. — Tu es le meilleur des coupe-gorge. Il est bien bon pourtant, celui qui en a fait autant pour Fléance. Si c'est toi, tu n'as pas ton pareil.

L'ASSASSIN. — Très royal seigneur, Fléance s'est échappé.

MACBETH. — Voilà mon accès qui revient : sans cela, j'aurais été à merveille, entier comme un marbre, solide comme un roc, dégagé et libre comme l'air ambiant. Mais, à présent, me voilà claquemuré, encagé, confiné, enchaîné dans des inquiétudes et des craintes insolentes. Mais Banquo est-il en sûreté?

L'ASSASSIN. — Oui mon bon seigneur, en sûreté dans un fossé qu'il occupe, avec vingt balafres dans la tête, dont la moindre serait la mort d'une créature.

MACBETH. — Merci, pour cela! Voilà le vieux serpent écrasé. Le reptile qui s'est sauvé est de nature à donner du venin un jour, mais il n'a pas de dents encore. Va-t'en! demain, une fois rendu à nous-même, nous t'écouterons. *(Sort l'assassin.)*

LADY MACBETH. — Mon royal maître, vous n'encouragez pas vos convives : c'est leur faire payer la fête que de ne pas leur rappeler souvent, tandis qu'elle est en train, qu'elle est donnée de tout cœur. Pour ne faire que manger, mieux vaut rester chez soi; hors de là, la courtoisie est la meilleure sauce des mets; sans elle, la réunion serait fade.

MACBETH. — Douce sermonneuse!... Allons! qu'une bonne digestion seconde l'appétit, et que la santé suive!

LENOX. — Plaît-il à Votre Altesse de s'asseoir?

Digitized by Google

Le spectre de Banquo entre et s'assoit à la place de Macbeth[1].

MACBETH. — La gloire de notre pays aurait eu ici son faîte, si la gracieuse personne de notre Banquo eût été présente. Puissé-je avoir à l'accuser d'une incivilité plutôt qu'à le plaindre d'un malheur!

ROSS. — Son absence, sire, jette le blâme sur sa promesse. Plaît-il à Votre Altesse de nous honorer de sa royale compagnie?

MACBETH. — La table est au complet.

LENOX. — Voici une place réservée pour vous, sire.

MACBETH. — Où?

LENOX. — Ici, mon bon seigneur... Qu'est-ce donc qui émeut Votre Altesse?

MACBETH. — Qui de vous a fait cela?

LES SEIGNEURS. — Quoi, mon bon seigneur?

MACBETH. — Tu ne peux pas dire que je l'aie fait! Ne secoue pas contre moi tes boucles sanglantes.

ROSS. — Messieurs, levez-vous; Son Altesse n'est pas bien.

LADY MACBETH. — Non, dignes amis, asseyez-vous. Mon seigneur est souvent ainsi, et cela depuis sa jeunesse. De grâce, restez assis! C'est un accès momentané : rien que le temps d'y songer, il sera remis. Si vous faites trop attention à lui, vous l'offenserez, et vous augmenterez son mal; mangez, et ne le regardez pas... Êtes-vous un homme?

MACBETH. — Oui, et un homme hardi à oser regarder en face ce qui épouvanterait le démon.

LADY MACBETH. — La bonne niaiserie! C'est encore une image créée par votre frayeur, comme ce poignard aérien qui, disiez-vous, vous guidait vers Duncan! Oh! ces effare-

---

1. L'entrée du spectre de Banquo est indiquée dans ces termes exacts par le Folio, mais elle est placée juste avant la réplique de Macbeth à sa femme : « Douce sermonneuse!... » Plusieurs éditeurs de la première moitié du XIXe siècle (Charles Knight, Joseph Hunter) supposaient que le spectre de Banquo était précédé de celui de Duncan. Une autre théorie veut que cette apparition, visible aux seuls yeux de Macbeth, soit une hallucination, et ne doive pas être représentée sur la scène. Elle l'était cependant du vivant de Shakespeare. Le médecin-astrologue Simon Forman, dans le compte rendu fort exact qu'il donne de la représentation de la pièce à laquelle il assista le 20 avril 1610/1611 (1610 calendrier ancien style, 1611 nouveau style), décrit l'entrée du spectre et la réaction « de peur » et de fureur de Macbeth.

Digitized by Google

ments et ces tressaillements, singeries de la terreur, conviendraient bien à un conte de bonne femme débité au coin d'un feu d'hiver sous l'autorité d'une grand-mère. C'est la honte même! Pourquoi faites-vous toutes ces mines-là? Après tout, vous ne regardez qu'un tabouret.

MACBETH. — Je t'en prie, vois! examine! regarde! là... Eh bien! que dis-tu? Bah! qu'est-ce que cela me fait? Puisque tu peux secouer la tête, parle... Ah! si les cimetières et les tombeaux doivent nous renvoyer ainsi ceux que nous enterrons, pour monument nous leur donnerons la panse des milans! *(Le spectre disparaît.)*

LADY MACBETH. — Quoi! la folie n'a rien laissé de l'homme?

MACBETH. — Aussi vrai que je suis ici, je l'ai vu.

LADY MACBETH. — Fi! quelle honte!

MACBETH. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que le sang a été versé : dans les temps anciens, avant que la loi humaine eût purifié la société adoucie, oui, et depuis lors, il a été commis des meurtres trop terribles pour l'oreille. Il fut un temps où, quand la cervelle avait jailli, l'homme mourait, et tout était fini. Mais aujourd'hui on ressuscite, avec vingt blessures mortelles dans le crâne, et on nous chasse de nos sièges. Voilà qui est plus étrange que le meurtre lui-même.

LADY MACBETH. — Mon digne seigneur, vos nobles amis ont besoin de vous.

MACBETH. — J'oubliais... Ne vous étonnez pas, mes très dignes amis : j'ai une étrange infirmité qui n'est rien pour ceux qui me connaissent. Allons! amitié et santé à tous! Maintenant je vais m'asseoir. Donnez-moi du vin; remplissez jusqu'au bord!

Entre le spectre.

Je bois à la joie de toute la table, et à notre cher ami Banquo qui nous manque. Que n'est-il ici! A lui et à tous, notre soif! Buvons tous à tous!

LES SEIGNEURS. — Nous vous rendons hommage en vous faisant raison.

MACBETH. — Arrière! ôte-toi de ma vue! Que la terre te cache! Tes os sont sans moelle; ton sang est glacé; tu n'as pas de regard dans ces yeux qui éblouissent.

LADY MACBETH. — Ne voyez là, nobles pairs, qu'un fait habituel. Ce n'est pas autre chose. Seulement cela gâte le plaisir du moment.

Digitized by Google

MACBETH. — Tout ce qu'ose un homme, je l'ose. Approche sous la figure de l'ours velu de Russie, du rhinocéros armé ou du tigre d'Hyrcanie, prends toute autre forme que celle-ci, et mes nerfs impassibles ne trembleront pas. Ou bien redeviens vivant, et provoque-moi au désert avec ton épée; si alors je m'enferme en tremblant, déclare-moi le marmot d'une fille. Hors d'ici, ombre horrible! *(Le spectre disparaît.)* Moqueuse illusion, hors d'ici!... Oui! c'est cela... Dès qu'il s'en va, je redeviens homme... De grâce, restez assis!

LADY MACBETH. — Vous avez fait fuir la gaieté et rompu notre bonne réunion par ce désordre surprenant.

MACBETH. — De telles choses peuvent-elles arriver et fondre sur nous, comme un nuage d'été, sans nous causer un étonnement particulier? Vous me faites méconnaître mon propre caractère, quand je songe que, devant de pareils spectacles, vous pouvez conserver le rubis naturel de vos joues, alors que les miennes sont blanches de frayeur.

ROSS. — Quels spectacles, monseigneur?

LADY MACBETH. — Je vous en prie, ne lui parlez pas! Il va de pire en pire; toute question l'exaspère. Bonsoir en même temps à tous! N'attendez pas votre tour de partir, mais partez tous à la fois.

LENOX. — Bonsoir! et puisse une meilleure santé être accordée à Sa Majesté!

LADY MACBETH. — Affectueux bonsoir à tous! *(Sortent les seigneurs et les gens de la suite.)*

MACBETH. — Il y aura du sang versé; on dit que le sang veut du sang. On a vu les pierres remuer et les arbres parler. Des augures, des révélations intelligibles ont, par la voix des pies, des corbeaux et des corneilles, dénoncé l'homme de sang le mieux caché... Où en est la nuit?

LADY MACBETH. — A l'heure encore indécise de sa lutte avec le matin.

MACBETH. — Que dis-tu de Macduff, qui refuse de se rendre en personne à notre solennelle invitation?

LADY MACBETH. — Lui avez-vous envoyé quelqu'un, sire?

MACBETH. — Non! j'en suis prévenu indirectement; mais j'enverrai. Il n'y a pas un d'eux chez qui je ne tienne un homme à mes gages. J'irai demain, de bonne heure, trouver les sœurs fatidiques. Il faut qu'elles parlent encore; car

Digitized by Google

je suis maintenant décidé à savoir le pire, fût-ce par les pires moyens : devant mes intérêts, tout doit céder. J'ai marché si loin dans le sang que, si je ne traverse pas le gué, j'aurai autant de peine à retourner qu'à avancer. J'ai dans la tête d'étranges choses qui réclament ma main et veulent être exécutées avant d'être méditées.

LADY MACBETH. — Vous avez besoin du cordial de toute créature, le sommeil.

MACBETH. — Viens, nous allons dormir. Mon étrange oubli de moi-même est une timidité novice qui veut être aguerrie par l'épreuve. Nous sommes encore jeunes dans l'action. *(Ils sortent.)*

SCÈNE V[1]

La bruyère.

Tonnerre. HÉCATE *entre;* LES TROIS SORCIÈRES *vont à sa rencontre.*

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Eh bien! qu'avez-vous, Hécate? Vous paraissez irritée.

HÉCATE. — N'ai-je pas raison de l'être, mégères, quand vous êtes si insolentes et si effrontées? Comment avez-vous osé commercer et trafiquer avec Macbeth d'oracles et d'affaires de mort, sans que moi, la maîtresse de vos enchantements, l'agent mystérieux de tout maléfice, j'aie été appelée à intervenir ou à montrer la gloire de notre art? Et, qui pis est, vous avez fait tout cela pour un fils entêté, rancuneux, colère, qui, comme les autres, vous aime pour lui-même, non pour vous. Mais réparez votre faute maintenant : partez, et venez au trou de l'Achéron me rejoindre demain matin : il doit s'y rendre pour connaître sa destinée. Préparez vos vases, vos sortilèges, vos enchantements, tout enfin. Moi, je vais dans l'air; j'emploierai cette nuit à une œuvre terrible et fatale. Une grande affaire doit être achevée

1. Nombre de critiques pensent que cette scène est de Middleton. J. D. Wilson l'affirme, après Edmund Chambers. Cependant, Richard Flatter (*Shakespeare Jahrbuch*, 1957), analysant sa fonction dramatique et artistique, son style et sa versification, conclut qu'elle a bien été écrite par Shakespeare.

Digitized by Google

avant midi. A la pointe de la lune pend une goutte de vapeur profonde[1], je l'attraperai avant qu'elle tombe à terre. Cette goutte, distillée par des procédés magiques, fera surgir des apparitions fantastiques qui, par la force de leurs illusions, l'entraîneront à sa ruine. Il insultera le destin, narguera la mort, et mettra ses espérances au-dessus de la sagesse, de la religion et de la crainte. Et, vous le savez toutes, la sécurité est la plus grande ennemie des mortels. *(Chant derrière le théâtre.)*

Venez, venez...

HÉCATE. — Écoutez! on m'appelle. Vous voyez! mon petit esprit m'attend, assis dans un nuage de brume. *(Elle sort*[2]*.)*

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Allons, hâtons-nous! Elle sera bientôt de retour. *(Sortent les sorcières.)*

SCÈNE VI

Forres. — Une salle dans le palais.

Entrent LENOX *et* UN AUTRE SEIGNEUR.

LENOX. — Mes dernières paroles ont frappé votre pensée, qui peut maintenant conclure. Je répète seulement que les choses ont été étrangement arrangées. Macbeth s'est apitoyé sur le gracieux Duncan?... Pardieu, il était mort!... Quant au vaillant Banquo, il s'est promené trop tard... Vous pouvez dire, si cela vous plaît, que c'est Fléance qui l'a tué, car Fléance s'est sauvé... On ne doit pas se promener trop tard. Comment se refuser à voir tout ce qu'il y a eu de monstrueux de la part de Malcolm et de Donalbain à tuer leur auguste père? Exécrable action! Combien elle a affligé Macbeth! N'a-t-il pas immédiatement, dans une rage pieuse, mis en pièces les deux coupables, qui étaient esclaves de

1. Le *virus lunare* de Lucain (*Pharsalia*, VI, 669). Ou bien souvenir d'Ovide (*Métamorphoses*, VII, 268).

2. J. D. Wilson suppose qu'Hécate ici, comme dans la pièce de Middleton, prenait place dans un véhicule aérien et était hissée jusqu'au « ciel » au moyen d'un treuil, la musique et le chant étant destinés à couvrir les grincements de la machine.

Digitized by Google

l'ivresse et captifs du sommeil? N'est-ce pas là une noble action?... Oui, et fort prudente aussi, car cela aurait pu irriter un cœur vif d'entendre ces hommes nier le fait... Bref, je dis qu'il a bien arrangé les choses; et je pense que, s'il tenait sous clef les fils de Duncan (ce qui n'arrivera pas, s'il plaît à Dieu), ils verraient ce que c'est que de tuer un père; et Fléance aussi! Mais, silence! car, pour avoir parlé trop haut et manqué de paraître à la fête du tyran, j'apprends que Macduff est en disgrâce. Pouvez-vous me dire, monsieur, où il s'est réfugié?

LE SEIGNEUR. — Le fils de Duncan, dont ce tyran usurpe les droits héréditaires, vit à la cour d'Angleterre, où il est reçu par le très pieux Édouard avec tant de grâce que la malveillance de la fortune ne lui fait rien perdre des honneurs qui lui sont dus. Macduff aussi s'est rendu là : il va prier le saint roi de lancer à son aide Northumberland, le belliqueux Siward, afin que, grâce à ce secours et à la sanction du Très-Haut, nous puissions de nouveau mettre le couvert sur notre table, dormir toutes nos nuits, délivrer nos fêtes et nos banquets des couteaux sanglants, rendre un légitime hommage et recevoir de purs honneurs, toutes satisfactions auxquelles nous ne pouvons qu'aspirer aujourd'hui. Cette nouvelle a tellement exaspéré le roi qu'il fait des préparatifs de guerre.

LENOX. — Avait-il fait mander Macduff?

LE SEIGNEUR. — Oui! et Macduff ayant répondu résolument : « Non, monsieur! » le messager lui a tourné le dos d'un air nébuleux, en grondant, comme s'il voulait dire : « Vous déplorerez le moment où vous m'embarrassez de cette réponse. »

LENOX. — Voilà qui doit bien engager Macduff à être prudent et à garder la distance que la sagesse lui indique. Puisse, avant son arrivée, quelque saint ange voler à la cour d'Angleterre et y révéler son message, en sorte que la paix bénie soit rendue au plus vite à notre patrie accablée sous une main maudite!

LE SEIGNEUR. — Mes prières l'accompagneront! *(Ils sortent.)*

Digitized by Google

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Une caverne obscure. Au milieu, un chaudron bouillant [1]. *Tonnerre.*

Entrent LES TROIS SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Trois fois le chat tacheté a miaulé.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Trois fois; et une fois le hérisson a grogné.

TROISIÈME SORCIÈRE.

La harpie crie : « Il est temps! il est temps! »

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Tournons en rond autour du chaudron,
Et jetons-y les entrailles empoisonnées.
Crapaud, qui, sous la froide pierre,
Endormi trente-un jours et trente-une nuits
As mitonné dans ton venin,
Bous le premier dans le pot enchanté.

TOUTES TROIS.

Double, double, peine et trouble!
Feu, brûle; et, chaudron, bouillonne!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Filet de couleuvre de marais,
Dans le chaudron bous et cuis.

---

1. Le Folio n'a ici que l'indication suivante : « Tonnerre. Entrent les trois sorcières. » Mais le texte exige que le chaudron soit bien visible au milieu de la scène, et que les sorcières dansent autour de lui. Des textes dramatiques de l'époque donnent des exemples de mises en scène analogues.

Digitized by Google

Œil de salamandre, orteil de grenouille,
Poil de chauve-souris et langue de chien,
Langue fourchue de vipère, dard de reptile aveugle,
Patte de lézard, aile de hibou,
Pour faire un charme puissant en trouble,
Bouillez et écumez comme une soupe d'enfer.

TOUTES TROIS.

Double, double, peine et trouble!
Feu brûle; et, chaudron, bouillonne!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Écaille de dragon, dent de loup,
Momie[1] *de sorcière, estomac et gueule*
Du requin dévorant des mers,
Racine de ciguë arrachée dans l'ombre,
Foie de juif blasphémateur,
Fiel de bouc, branches d'if
Cassées dans une éclipse de lune,
Nez de Turc et lèvre de Tartare,
Doigt d'un marmot étranglé en naissant
Et mis bas par une drôlesse dans un fossé,
Faites une bouillie épaisse et visqueuse ;
Ajoutons les boyaux de tigre,
Comme ingrédient, dans notre chaudron.

TOUTES TROIS.

Double, double, peine et trouble!
Feu, brûle; et, chaudron, bouillonne!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Refroidissons le tout avec du sang de babouin,
Et le charme sera solide et bon.

Entre Hécate[2].

---

1. *Witches' mummy.* Il ne s'agit pas, semble-t-il, du « baume momie » dérivé du bitume dont étaient enduites les momies (Littré), mais d'une préparation de magie noire extraite de la chair putréfiée de cadavres.

2. Folio : « Entrent Hécate et les trois autres sorcières. » Y avait-il donc six sorcières en tout, plus Hécate, leur chef? Dans la pièce de Middleton, elles sont six en effet. Mais les éditeurs corrigent généralement le *and* de l'indication marginale en *to :* Hécate va *vers* les trois sorcières.

Digitized by Google

HÉCATE. — Oh! c'est bien! J'approuve votre besogne, et chacune aura part au profit. Maintenant, tout autour du chaudron, entonnez une ronde comme les elfes et les fées, pour enchanter ce que vous y avez mis.

CHANSON

Noirs esprits, ...[1] *(Hécate sort.)*

DEUXIÈME SORCIÈRE. — Au picotement de mes pouces, je sens qu'un maudit vient par ici. Ouvrez, serrures, à quiconque frappe!

On frappe. Entre Macbeth.

MACBETH. — Eh bien! mystérieuses et noires larves de minuit, que faites-vous?

TOUTES TROIS. — Une œuvre sans nom.

MACBETH. — Je vous en conjure! au nom de la chose que vous professez, quels que soient vos moyens de savoir, répondez-moi! Dussiez-vous déchaîner les vents et les lancer à l'assaut des églises; dussent les vagues écumantes détruire et engloutir toutes les marines; dussent les blés en épis être couchés, et les arbres abattus; dussent les châteaux s'écrouler sur ceux qui les gardent; dussent les palais et les pyramides renverser leurs têtes sur leurs fondements; dussent du trésor de la nature tomber pêle-mêle tous les germes, jusqu'à ce que la destruction même soit écœurée, répondez à ce que je vous demande!

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Parle.

DEUXIÈME SORCIÈRE. — Questionne.

TROISIÈME SORCIÈRE. — Nous répondrons.

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Dis! aimes-tu mieux tout savoir de notre bouche ou de celle de nos maîtres?

MACBETH. — Appelez-les! faites-les-moi voir!

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Versons le sang d'une truie qui a mangé ses neuf pourceaux; prenons de la graisse qui a suinté du gibet d'un meurtrier, et jetons-la dans la flamme.

TOUTES TROIS. — Viens d'en bas ou d'en haut, et montre-toi adroitement dans ton œuvre.

Tonnerre. Une tête armée d'un casque apparaît hors de terre [2].

---

1. Cette chanson (quatre vers) se trouve dans *la Sorcière* de Middleton.

2. Cette tête, imaginée comme coupée et sanglante, passe généralement pour représenter celle de Macbeth, qui sera tranchée par Mac-

Digitized by Google

MACBETH. — Dis-moi, puissance inconnue...

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Il connaît ta pensée. Écoute ses paroles, mais ne dis rien.

LE FANTÔME. — Macbeth! Macbeth! Macbeth! défie-toi de Macduff! défie-toi du thane de Fife!... Renvoyez-moi. C'est assez. *(Le fantôme redescend.)*

MACBETH. — Qui que tu sois, merci de ton bon avis! Tu as fait vibrer la corde de mon inquiétude. Mais un mot encore!

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Il ne se laisse pas commander... En voici un autre plus puissant que le premier.

Tonnerre. Le fantôme d'un enfant ensanglanté sort de terre [1].

LE FANTÔME. — Macbeth! Macbeth! Macbeth!

MACBETH. — Je t'écouterais de trois oreilles, si je les avais.

LE FANTÔME. — Sois sanguinaire, hardi et résolu : ris-toi du pouvoir de l'homme, car nul être né d'une femme ne pourra nuire à Macbeth.

Le fantôme redescend.

MACBETH. — Alors, vis, Macduff. Qu'ai-je besoin de te craindre? Mais, n'importe! Je veux avoir une garantie double et engager le destin : tu ne vivras pas! Ainsi, je pourrai dire à la Peur au cœur blême qu'elle ment, et dormir en dépit de la foudre.

Tonnerre. Le fantôme d'un enfant couronné s'élève ayant un arbre dans la main [2].

Quel est celui qui surgit, pareil au fils d'un roi, et qui

---

duff (V, IX). La même tête de carton, fait-on remarquer, pouvait servir dans les deux occasions. Kittredge pourtant voit dans cette apparition d'une tête « armée » l'image de Macduff, le loyaliste enfui qui reviendra vaincre le tyran.

1. Cet enfant représenterait Macduff, prématurément arraché au sein de sa mère par une opération sanglante.

2. Symbole sans doute de Malcolm, qui deviendra roi après la mort de l'usurpateur, et qui donne à ses soldats l'ordre de se camoufler sous des branches d'arbre à Dunsinane. Pour d'autres critiques, cette vision représente le roi Jacques Ier qui fut couronné dans son berceau roi d'Écosse avant de monter en 1603 sur le trône d'Angleterre; l'arbre dans ce cas serait un arbre généalogique.

Digitized by Google

porte sur son front enfantin le cercle fermé de la souveraineté?

LES TROIS SORCIÈRES. — Écoute, mais ne lui parle pas.

LE FANTÔME. — Sois d'humeur léonine, sois fier; et ne t'inquiète pas de ceux qui ragent, s'agitent ou conspirent : jamais Macbeth ne sera vaincu, avant que la grande forêt de Birnam marche contre lui jusqu'à la haute colline de Dunsinane [1].

Le fantôme redescend.

MACBETH. — Cela ne sera jamais. Qui peut faire la presse [2] sur une forêt et sommer un arbre de détacher sa racine fixée en terre? Douces prédictions! O bonheur! Révolte, ne lève pas la tête avant que la forêt de Birnam se lève, et notre Macbeth vivra dans les grandeurs tout le bail de la nature, pour ne rendre qu'à l'heure coutumière de la mort le dernier soupir... Cependant mon cœur palpite pour savoir encore une chose : dites-moi, autant que votre art peut le deviner, si la lignée de Banquo régnera jamais dans ce royaume.

LES TROIS SORCIÈRES. — Ne cherche pas à en savoir davantage.

MACBETH. — Je veux être satisfait. Si vous me le refusez, qu'une éternelle malédiction tombe sur vous! Dites-moi tout. Pourquoi ce chaudron s'enfonce-t-il? et quel est ce bruit? *(Symphonie de hautbois.)*

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Montrez-vous!

DEUXIÈME SORCIÈRE. — Montrez-vous!

TROISIÈME SORCIÈRE. — Montrez-vous!

TOUTES TROIS. — Montrez-vous à ses yeux, et affligez son cœur. Venez, puis disparaissez, ombres légères.

Huit rois paraissent et traversent le théâtre à la file; le dernier avec un miroir à la main. Banquo les suit [3].

---

1. Dunsinane : éminence dans une petite chaîne de collines (Sidlaw Hills). La forêt de Birnam était située à environ douze milles de là. La ville de Perth est toute proche.

2. *Impress :* lever des soldats par la contrainte.

3. C'est là une correction, généralement acceptée, des termes du Folio, qui donne le miroir à Banquo. Les huit rois sont peut-être ceux de la dynastie des Stuart, hommage de Shakespeare à l'ascendance de Jacques Ier, et cette « foule d'autres » que Macbeth voit

Digitized by Google

MACBETH. — Tu ressembles trop à l'esprit de Banquo : à bas! ta couronne brûle mes prunelles... Tes cheveux, à toi, autre front cerclé d'or, sont comme ceux du premier... Le troisième ressemble au précédent... Sales stryges, pourquoi me montrez-vous cela?... Un quatrième!... Écartez-vous, mes yeux!... Quoi! cette ligne se prolongera-t-elle jusqu'aux craquements de la fin du monde? Un autre encore!... Un septième!... Je n'en veux plus voir. Et pourtant le huitième apparaît, tenant un miroir qui m'en montre une foule d'autres, et j'en vois qui portent un double globe et un triple sceptre [1]! Horrible vision! A présent, je le vois, c'est la vérité; car voici Banquo, tout barbouillé de sang, qui sourit et me montre ses enfants dans ces rois... Quoi! en serait-il ainsi?

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Oui, seigneur, tout cela est exact... Mais pourquoi Macbeth reste-t-il ainsi stupéfait? Allons! mes sœurs, relevons ses esprits, en lui montrant le meilleur de nos divertissements. Je vais charmer l'air pour en tirer des sons, tandis que vous exécuterez votre antique ronde. Puisse alors ce grand roi reconnaître que nous avons dignement fêté sa venue [2]! *(Musique. Les sorcières dansent et s'évanouissent.)*

MACBETH. — Où sont-elles? Parties!... Que cette heure funeste reste à jamais maudite dans le calendrier!... Entrez, vous qui êtes là, dehors.

Entre Lenox.

LENOX. — Quel est le désir de Votre Grâce?
MACBETH. — Avez-vous vu les sœurs fatidiques?
LENOX. — Non, monseigneur.
MACBETH. — N'ont-elles pas passé près de vous?
LENOX. — Non, vraiment, monseigneur.
MACBETH. — Infecté soit l'air sur lequel elles che-

---

se réfléter dans le miroir est un vœu pieux et flatteur pour une descendance illimitée. Le roi, on le sait, assista à une représentation de la pièce.

1. Le « double globe » désigne les deux globes montés sur la couronne écossaise et sur la couronne anglaise. Le « triple sceptre » est celui d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse (ou bien de Grande-Bretagne, de France et d'Irlande).

2. Ces quelques lignes de la première sorcière sont souvent considérées comme une interpolation.

Digitized by Google

vauchent! Et damnés soient tous ceux qui les croient!... J'ai entendu un galop de cheval. Qui donc est arrivé?

LENOX. — Ce sont deux ou trois cavaliers, monseigneur, qui vous apportent la nouvelle que Macfuff s'est enfui en Angleterre.

MACBETH. — Enfui en Angleterre?

LENOX. — Oui, mon bon seigneur.

MACBETH. — O temps, tu préviens mes exploits redoutés. L'intention fugace n'est jamais atteinte, à moins que l'action ne marche avec elle. A l'avenir, le premier mouvement de mon cœur sera le premier mouvement de ma main. Aujourd'hui même, pour couronner ma pensée par un acte, que la résolution prise soit exécutée! je veux surprendre le château de Macduff, m'emparer de Fife, passer au fil de l'épée sa femme, ses petits enfants et tous les êtres infortunés qui le continuent dans sa race. Pas de niaise forfanterie! J'accomplirai cette action avant que l'idée refroidisse. Mais plus de visions!... Où sont ces messieurs? Allons, conduisez-moi où ils sont. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

Fife. — Une chambre dans le château de Macduff.

Entrent LADY MACDUFF, SON FILS *et* ROSS.

LADY MACDUFF. — Qu'avait-il fait qui l'obligeât à fuir le pays?

ROSS. — Vous devez avoir de la patience, madame.

LADY MACDUFF. — Il n'en a pas eu, lui! Sa fuite a été une folie. A défaut de nos actes, nos peurs font de nous des traîtres.

ROSS. — Vous ne savez pas s'il y a eu de sa part sagesse ou peur.

LADY MACDUFF. — Sagesse! laisser sa femme, laisser ses enfants, ses gens et ses titres dans un lieu d'où il s'enfuit lui-même! Il ne nous aime pas. Il n'a pas même l'instinct de la nature : le pauvre roitelet, le plus petit des oiseaux, défendra ses petits dans son nid contre le hibou. Il n'y a que de la peur, et pas d'affection, non, pas plus que de sagesse, dans cette fuite précipitée ainsi contre toute raison.

Digitized by Google

Ross. — Ma chère petite cousine, je vous en prie, régentez-vous vous-même. Car, pour votre mari, il est noble, sage, judicieux; il connaît à fond les crises de notre époque. Je n'ose en dire davantage. Mais ce sont des temps cruels que ceux où nous sommes traîtres sans le savoir, où nous écoutons les rumeurs de la crainte sans savoir ce que nous craignons, flottant sur une mer farouche et violente qui nous agite en tout sens!... Je prends congé de vous. Avant peu, je reviendrai. Quand une situation est au pire, il faut qu'elle cesse ou qu'elle se relève... Mon joli cousin, le ciel vous bénisse!

LADY MACDUFF. — Il a un père, et pourtant il n'a pas de père.

Ross. — Je serais fou de rester plus longtemps : je causerais ma disgrâce et vous compromettrais. Je prends immédiatement congé de vous. *(Sort Ross.)*

LADY MACDUFF. — Garnement, votre père est mort. Qu'allez-vous faire? Comment vivrez-vous?

L'ENFANT. — Comme les oiseaux, mère.

LADY MACDUFF. — Quoi! de vers et de mouches?

L'ENFANT. — Je veux dire de ce que je trouverai, comme eux.

LADY MACDUFF. — Pauvre oiseau! tu ne craindrais jamais le filet, ni la glu, ni les pièges, ni le trébuchet?

L'ENFANT. — Pourquoi les craindrais-je, mère? Ils ne sont pas faits pour les pauvres oiseaux. Vous avez beau dire, mon père n'est pas mort.

LADY MACDUFF. — Si, il est mort. Comment remplaceras-tu un père?

L'ENFANT. — Et vous, comment remplacerez-vous un mari?

LADY MACDUFF. — Ah! je puis m'en acheter vingt au marché.

L'ENFANT. — Alors vous ne les achèterez que pour les revendre.

LADY MACDUFF. — Tu parles avec tout ton esprit, et, ma foi! avec assez d'esprit pour ton âge.

L'ENFANT. — Est-ce que mon père était un traître, mère?

LADY MACDUFF. — Oui, c'en était un.

L'ENFANT. — Qu'est-ce que c'est qu'un traître?

LADY MACDUFF. — Eh bien! c'est quelqu'un qui fait un faux serment.

L'ENFANT. — Et ce sont des traîtres tous ceux qui font ça?

Digitized by Google

LADY MACDUFF. — Quiconque le fait est un traître et mérite d'être pendu.

L'ENFANT. — Et tous ceux qui font un faux serment méritent-ils d'être pendus?

LADY MACDUFF. — Tous.

L'ENFANT. — Qui est-ce qui doit les pendre?

LADY MACDUFF. — Eh bien! les honnêtes gens.

L'ENFANT. — Alors les faiseurs de faux serments sont des imbéciles; car ils sont assez nombreux pour battre les honnêtes gens et les pendre.

LADY MACDUFF. — Que Dieu te vienne en aide, pauvre singe! Mais qui te tiendra lieu de père?

L'ENFANT. — Si mon père était mort, vous le pleureriez; si vous ne le pleuriez pas, ce serait signe que j'en aurais bien vite un nouveau.

LADY MACDUFF. — Pauvre babillard! comme tu jases!

Entre un messager.

LE MESSAGER. — Le ciel vous bénisse, belle dame! Je ne vous suis pas connu, bien que je sache parfaitement le rang que vous tenez. Je soupçonne que quelque danger vous menace. Si vous voulez suivre l'avis d'un homme qui parle net, qu'on ne vous trouve pas ici! fuyez avec vos petits. Je suis bien brutal, je le sens, de vous effrayer ainsi. Bien pire serait pour vous l'horrible cruauté qui menace de si près votre personne. Dieu vous préserve! Je n'ose rester plus longtemps. *(Sort le messager.)*

LADY MACDUFF. — Où dois-je fuir? Je n'ai pas fait de mal. Mais je me rappelle à présent que je suis dans ce monde terrestre, où faire le mal passe souvent pour louable, et faire le bien, parfois, pour une dangereuse folie. Pourquoi donc, hélas! me couvrir de cette féminine excuse que je n'ai pas fait de mal?... Quels sont ces visages?

Entrent des assassins.

PREMIER ASSASSIN. — Où est votre mari?

LADY MACDUFF. — Pas dans un lieu assez maudit, j'espère, pour qu'un homme tel que toi puisse le trouver.

L'ASSASSIN. — C'est un traître.

L'ENFANT. — Tu mens, scélérat aux oreilles velues [1]!

1. F.-V. Hugo suit ici littéralement la leçon du Folio qui, dans toutes ses éditions successives, donne, avec des orthographes diverses,

Digitized by Google

L'ASSASSIN, *le poignardant.* — Comment! mauvais œuf! menu fretin de trahison!

L'ENFANT. — Il m'a tué, mère! Sauvez-vous, je vous en prie! *(Il meurt. Lady Macduff sort en criant au meurtre, et poursuivie par les assassins.)*

SCÈNE III

En Angleterre. — Une salle dans le palais du roi.

Entrent MALCOLM *et* MACDUFF.

MALCOLM. — Allons chercher quelque ombre désolée, et, là, pleurons toutes les larmes de nos tristes cœurs.

MACDUFF. — Saisissons plutôt l'épée meurtrière, et, comme de braves gens, couvrons de notre personne nos droits abattus. Chaque matin, de nouvelles veuves hurlent, de nouveaux orphelins sanglotent, de nouvelles douleurs frappent la face du ciel qui en retentit, comme si, par sympathie pour l'Écosse, il répétait dans un cri chaque syllabe de désespoir.

MALCOLM. — Je suis prêt à déplorer ce que je crois, à croire ce que je vois et à réparer ce que je pourrai, dès que je trouverai l'occasion amie. Ce que vous avez dit peut par hasard être vrai. Mais ce tyran, dont le seul nom ulcère notre langue, était autrefois réputé honnête; vous l'avez beaucoup aimé; il ne vous a pas encore effleuré. Je suis jeune, mais vous pouvez par moi bien mériter de lui; et ce serait sage de sacrifier un pauvre, faible et innocent agneau, pour apaiser un Dieu irrité.

MACDUFF. — Je ne suis pas un traître.

MALCOLM. — Mais Macbeth en est un. Une bonne et vertueuse nature peut se démentir sur un ordre impérial... Mais je vous demande pardon, mon opinion ne peut changer ce que vous êtes. Les anges sont brillants toujours, quoique le plus brillant soit tombé. Quand tout ce qu'il y a d'infâme aurait le front de la vertu, la vertu n'en devrait pas moins avoir l'air vertueux.

---

shag-eared : aux oreilles velues. Certains éditeurs modernes pensent qu'il y a là une graphie défectueuse pour *shag-haired :* hirsute.

Digitized by Google

MACDUFF. — J'ai perdu mes espérances.

MALCOLM. — Peut-être à l'endroit même où j'ai trouvé mes doutes. Pourquoi avez-vous quitté votre femme et vos enfants, ces objets si précieux, ces liens d'amour si forts, avec cette brusquerie, sans même leur dire adieu?... De grâce! voyez dans mes défiances, non votre déshonneur, mais ma propre sûreté... Vous pouvez être parfaitement sincère, quoi que je puisse penser.

MACDUFF. — Saigne, saigne, pauvre patrie!... Grande tyrannie, établis solidement ta base, car la vertu n'ose pas te combattre! Jouis de ton usurpation : ton titre est consacré!... Adieu, seigneur! Je ne voudrais pas être le misérable que tu penses, pour tout l'espace de terre qui est dans la griffe du tyran, dût le riche Orient en être l'appoint.

MALCOLM. — Ne vous offensez pas. Je ne parle pas ainsi par défiance absolue de vous. Je crois que notre patrie s'affaisse sous le joug; elle pleure, elle saigne, et chaque jour de plus ajoute une plaie à ses blessures. Je crois aussi que bien des bras se lèveraient pour ma cause; et ici même le gracieux roi d'Angleterre m'en a offert des meilleurs, par milliers. Mais, après tout, quand j'aurai écrasé ou mis au bout de mon épée la tête du tyran, ma pauvre patrie verra régner plus de vices qu'auparavant; elle souffrira plus et de plus de manières que jamais, sous celui qui lui succédera.

MACDUFF. — Quel sera donc celui-là?

MALCOLM. — Ce sera moi-même! moi, en qui je sens tous les vices si bien greffés que, quand ils s'épanouiront, le noir Macbeth semblera pur comme neige; et la pauvre Écosse le tiendra pour un agneau, en comparant ses actes à mes innombrables méfaits.

MACDUFF. — Non! dans les légions mêmes de l'horrible enfer, on ne trouverait pas un démon plus damné en perversité que Macbeth.

MALCOLM. — J'accorde qu'il est sanguinaire, luxurieux, avare, faux, fourbe, brusque, malicieux, imbu de tous les vices qui ont un nom. Mais il n'y a pas de fond, non, pas de fond, à mon libertinage : vos femmes, vos filles, vos matrones, vos vierges ne rempliraient pas la citerne de mes désirs, et mes passions franchiraient toutes les digues opposées à ma volonté. Mieux vaut Macbeth qu'un roi tel que moi.

MACDUFF. — L'intempérance sans bornes est une tyrannie de la nature : elle a fait le vide prématuré d'heureux

Digitized by Google

trônes et la chute de bien des rois. Cependant ne craignez pas de vous attribuer ce qui est à vous. Vous pourrez assouvir vos désirs à cœur joie et passer pour un homme froid au milieu d'un monde aveuglé. Nous avons assez de dames complaisantes. Il n'y a pas en vous de vautour qui puisse dévorer tout ce qui s'offrira à votre grandeur, aussitôt cette inclination connue.

MALCOLM. — Outre cela, il y a dans ma nature, composée des plus mauvais instincts, une avarice si insatiable que, si j'étais roi, je retrancherais tous les nobles pour avoir leurs terres; je voudrais les joyaux de l'un, la maison de l'autre; et chaque nouvel avoir ne serait pour moi qu'une sauce qui me rendrait plus affamé. Je forgerais d'injustes querelles avec les meilleurs, avec les plus loyaux, et je les détruirais pour avoir leur bien.

MACDUFF. — L'avarice creuse plus profondément, elle jette des racines plus pernicieuses que la luxure éphémère d'un été; elle est l'épée qui a tué nos rois. Cependant ne craignez rien : l'Écosse a de quoi combler vos désirs à foison, rien que dans ce qui vous appartient. Tout cela est supportable, avec des vertus pour contrepoids.

MALCOLM. — Des vertus! Mais je n'en ai pas. Celles qui conviennent aux rois, la justice, la sincérité, la tempérance, la stabilité, la générosité, la persévérance, la pitié, l'humanité, la piété, la patience, le courage, la fermeté, je n'en ai pas même l'arrière-goût; mais j'abonde en penchants diversement criminels que je satisfais par tous les moyens. Oui, si j'en avais le pouvoir, je verserais dans l'enfer le doux lait de la concorde, je bouleverserais la paix universelle, je détruirais toute unité sur la terre.

MACDUFF. — O Écosse! Écosse!

MALCOLM. — Si un tel homme est fait pour gouverner, parle! je suis ce que j'ai dit.

MACDUFF. — Fait pour gouverner! non, pas même pour vivre... O nation misérable sous un usurpateur au sceptre sanglant, quand reverras-tu tes jours prospères, puisque l'héritier le plus légitime de ton trône reste sous l'interdit de sa propre malédiction et blasphème son origine?... Ton auguste père était le plus saint des rois; la reine qui t'a porté, plus souvent à genoux que debout, est morte chaque jour où elle a vécu. Adieu! Les vices dont tu t'accuses toi-même m'ont banni d'Écosse... O mon cœur, ici finit ton espérance!

Digitized by Google

MALCOLM. — Macduff, cette noble émotion, fille de l'intégrité, a effacé de mon âme les noirs crupules et réconcilié mes pensées avec ta loyauté et ton honneur. Le diabolique Macbeth a déjà cherché par maintes ruses pareilles à m'attirer en son pouvoir, et une sage prudence me détourne d'une précipitation trop crédule. Mais que le Dieu d'en haut intervienne seul entre toi et moi! Car, dès ce moment, je me remets à ta direction et je rétracte mes médisances contre moi-même; j'abjure ici les noirceurs et les vices que je me suis imputés, comme étrangers à ma nature. Je suis encore inconnu à la femme; je ne me suis jamais parjuré; c'est à peine si j'ai convoité ce qui m'appartenait; à aucune époque je n'ai violé ma foi; je ne livrerais pas en traître un démon à un autre; j'aime la vérité non moins que la vie; mon premier mensonge, je viens de le faire contre moi-même. Ce que je suis vraiment est à ta disposition, à celle de mon pauvre pays. Déjà, avant ton arrivée ici, le vieux Siward, à la tête de dix mille hommes vaillants, tous réunis sur un même point, allait marcher sur l'Écosse; maintenant, nous partirons ensemble. Puisse notre fortune être aussi bonne que notre cause est juste! Pourquoi êtes-vous silencieux?

MACDUFF. — Il est bien difficile de concilier immédiatement d'aussi agréables choses et d'aussi désagréables.

Entre un docteur.

MALCOLM. — Bien! Nous en reparlerons tout à l'heure... Le roi va-t-il venir, dites-moi?

LE DOCTEUR. — Oui, seigneur. Il y a là un tas de misérables êtres qui attendent de lui la guérison; leur maladie défie les puissants efforts de l'art, mais il n'a qu'à les toucher, et telle est la vertu sainte dont le ciel a doué sa main, qu'ils se rétablissent sur-le-champ.

MALCOLM. — Je vous remercie, docteur. *(Sort le docteur.)*

MACDUFF. — De quelle maladie veut-il parler?

MALCOLM. — On l'appelle le *mal du roi*[1]. C'est une opération tout à fait miraculeuse de ce bon prince, et que souvent, depuis mon séjour en Angleterre, je lui ai vu faire.

1. « Le mal du roi »: les écrouelles. La tradition remontait à Édouard le Confesseur. Les rois de France passaient, on le sait, pour posséder le même don. Il y a ici, de toute évidence, une nouvelle flatterie pour le roi Jacques Ier.

Digitized by Google

Comment il sollicite le ciel, lui seul le sait au juste. Le fait est que des gens étrangement atteints, tout enflés et couverts d'ulcères, pitoyables à voir, vrai désespoir de la chirurgie, sont guéris par lui : il pend autour de leur cou une pièce d'or qu'il attache avec de pieuses prières; et l'on dit qu'il laisse à la dynastie qui lui succédera le pouvoir béni de guérir. Outre cette étrange vertu, il a le céleste don de prophétie; et les mille bénédictions suspendues à son trône le proclament plein de grâce.

Entre Ross.

MACDUFF. — Voyez qui vient ici!

MALCOLM. — Un de mes compatriotes; mais je ne le reconnais pas encore.

MACDUFF. — Mon cousin toujours charmant, soyez le bienvenu ici!

MALCOLM. — Je le reconnais. Dieu de bonté, écarte bien vite les causes qui nous font étrangers!

ROSS. — Amen, seigneur!

MACDUFF. — L'Écosse est-elle encore dans le même état?

ROSS. — Hélas! pauvre patrie! elle a presque peur de se reconnaître! Elle ne peut plus être appelée notre mère, mais notre tombe. Hormis ce qui n'a pas de conscience, on n'y voit personne sourire : des soupirs, des gémissements, des cris à déchirer l'air y sont entendus, mais non remarqués; le désespoir violent y semble un délire vulgaire; la cloche des morts y sonne sans qu'à peine on demande pour qui; la vie des hommes de bien y dure moins longtemps que la fleur de leur chapeau, elle est finie avant d'être flétrie.

MACDUFF. — O récit trop minutieux et cependant trop vrai!

MALCOLM. — Quel est le malheur le plus récent?

ROSS. — Le malheur vieux d'une heure siffle celui qui en parle; chaque minute en enfante un nouveau.

MACDUFF. — Comment va ma femme?

ROSS. — Mais, bien.

MACDUFF. — Et tous mes enfants?

ROSS. — Bien, aussi.

MACDUFF. — Le tyran n'a pas attaqué leur repos?

ROSS. — Non! ils étaient bien en repos quand je les ai quittés.

MACDUFF. — Ne soyez pas avare de vos paroles : où en sont les choses?

Digitized by Google

Ross. — Quand je suis parti pour porter ici les nouvelles qui n'ont cessé de m'accabler, le bruit courait que beaucoup de braves gens s'étaient mis en campagne; et j'y crois d'autant plus volontiers que j'ai vu sur pied les forces du tyran. Le moment de la délivrance est venu; un regard de vous en Écosse créerait des soldats et déciderait nos femmes mêmes à combattre pour mettre fin à nos cruelles angoisses.

MALCOLM. — Qu'elles se consolent! Nous partons pour l'Écosse. Sa Majesté d'Angleterre nous a prêté dix mille hommes et le brave Siward; pas de plus vieux ni de meilleur soldat que lui dans la chrétienté!

Ross. — Plût au ciel que je pusse répondre à ces consolations par d'autres! Mais j'ai à dire des paroles qui devraient être hurlées dans un désert où aucune oreille ne les saisirait.

MACDUFF. — Qui intéressent-elles? la cause générale? ou ne sont-elles qu'un apanage de douleur dû à un seul cœur?

Ross. — Il n'est pas d'âme honnête qui ne prenne une part à ce malheur, bien que la plus grande en revienne à vous seul.

MACDUFF. — Si elle doit m'échoir, ne me la retenez pas; donnez-la-moi vite.

Ross. — Que vos oreilles n'aient pas de ma voix une horreur éternelle, si elle leur transmet les accents les plus accablants qu'elles aient jamais entendus!

MACDUFF. — Humph! je devine!

Ross. — Votre château a été surpris; votre femme et vos enfants barbarement massacrés. Vous raconter les détails, ce serait à la curée de ces meurtres ajouter votre mort.

MALCOLM. — Ciel miséricordieux!... Allons! mon cher, n'enfoncez point votre chapeau sur vos sourcils! Donnez la parole à la douleur : le chagrin qui ne parle pas murmure au cœur gonflé l'injonction de se briser.

MACDUFF. — Mes enfants aussi?

Ross. — Femme, enfants, serviteurs, tout ce qu'ils ont pu trouver.

MACDUFF. — Et il a fallu que je fusse absent! Ma femme tuée aussi?

Ross. — J'ai dit.

MALCOLM. — Prenez courage. Faisons de notre grande vengeance un remède qui guérisse cette mortelle douleur.

Digitized by Google

MACDUFF. — Il n'a pas d'enfants[1]!... Tous mes jolis petits? Avez-vous dit tous?... Oh! infernal milan! Tous? Quoi! tous mes jolis poussins, et leur mère, dénichés d'un seul coup!

MALCOLM. — Raisonnez la chose comme un homme.

MACDUFF. — Oui! mais il faut bien aussi que je la sente en homme. Je ne puis oublier qu'il a existé des êtres qui m'étaient si précieux... Le ciel a donc regardé cela sans prendre leur parti? Coupable Macduff, ils ont tous été frappés à cause de toi! Misérable que je suis, ce n'est pas leur faute, c'est la mienne, si le meurtre s'est abattu sur leurs âmes. Que le ciel les repose maintenant!

MALCOLM. — Que ceci soit la pierre où votre épée s'aiguise! Que la douleur se change en colère! N'émoussez pas votre cœur, enragez-le!

MACDUFF. — Oh! moi! me borner à jouer la femme par les yeux et le bravache par la langue!... Non!... Ciel clément, coupe court à tout délai; mets-moi face à face avec ce démon de l'Écosse, place-le à la portée de mon épée, et, s'il m'échappe, ô ciel, pardonne-lui aussi.

MALCOLM. — Voilà de virils accents. Allons, rendons-nous près du roi; nos forces sont prêtes; il ne nous manque plus que les adieux. Macbeth est mûr pour la secousse fatale, et les puissances d'en haut font mouvoir leurs instruments. Acceptez tout ce qui peut vous consoler. Elle est longue, la nuit qui ne trouve jamais le jour! *(Ils sortent.)*

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

En Écosse. — Dunsinane. Une salle dans le château.

Entrent UN MÉDECIN *et* UNE DAME DE SERVICE.

LE MÉDECIN. — J'ai veillé deux nuits avec vous; mais je ne puis rien apercevoir qui confirme votre rapport. Quand s'est-elle ainsi promenée dernièrement?

---

1. Malgré bien des discussions, la question de savoir à qui se rapporte ce « il » n'a pu être élucidée. Macbeth, ou Malcolm? Est-ce

Digitized by Google

LA DAME DE SERVICE. — Depuis que Sa Majesté est entrée en campagne. Je l'ai vue se lever de son lit, jeter sur elle sa robe de nuit, ouvrir son cabinet, prendre du papier, le plier, écrire dessus, le lire, ensuite le sceller et retourner au lit; tout cela pourtant dans le plus profond sommeil.

LE MÉDECIN. — Grande perturbation de la nature! Recevoir à la fois les bienfaits du sommeil et agir comme en état de veille!... Dans cette agitation léthargique, outre ses promenades et autres actes effectifs, par moments, que lui avez-vous entendu dire?

LA DAME DE SERVICE. — Des choses, monsieur, que je ne veux pas répéter après elle.

LE MÉDECIN. — Vous pouvez me les redire à moi; cela est de stricte convenance.

LA DAME DE SERVICE. — Ni à vous ni à personne, puisque je n'ai pas de témoin pour confirmer mes paroles.

Entre lady Macbeth, avec un flambeau.

Tenez, la voici qui vient! Justement dans la même tenue; et, sur ma vie! profondément endormie. Observez-la; approchez.

LE MÉDECIN. — Comment s'est-elle procuré cette lumière?

LA DAME DE SERVICE. — Ah! elle l'avait près d'elle; elle a de la lumière près d'elle continuellement; c'est son ordre.

LE MÉDECIN. — Vous voyez : ses yeux sont ouverts.

LA DAME DE SERVICE. — Oui! mais ils sont fermés à la sensation.

LE MÉDECIN. — Qu'est-ce qu'elle fait là?... Regardez comme elle se frotte les mains.

LA DAME DE SERVICE. — C'est un geste qui lui est habituel, d'avoir ainsi l'air de se laver les mains. Je l'ai vue continuer à faire cela pendant un quart d'heure.

LADY MACBETH. — Il y a toujours une tache.

LE MÉDECIN. — Écoutez! elle parle. Je vais noter tout

---

l'amertume de savoir qu'il ne pourra se venger sur des enfants de Macbeth, ou un mouvement d'impatience devant les consolations maladroites du trop jeune Malcolm; ou encore, s'agissant toujours de Macbeth, cette idée que s'il avait eu des enfants, il n'aurait jamais eu le courage d'ordonner un tel massacre d'innocents.

Digitized by Google

ce qui lui échappera, pour fixer plus fermement mon souvenir.

LADY MACBETH. — Va-t'en, tache damnée! va-t'en! dis-je... Une! deux! Alors il est temps de faire la chose!... L'enfer est sombre!... Fi! monseigneur! fi! un soldat avoir peur!... A quoi bon redouter qu'on le sache, quand nul ne pourra demander compte à notre autorité? Pourtant qui aurait cru que le vieux homme eût en lui tant de sang?

LE MÉDECIN. — Remarquez-vous cela?

LADY MACBETH. — Le thane de Fife avait une femme; où est-elle à présent?... Quoi! ces mains-là ne seront donc jamais propres?... Assez, monseigneur, assez! Vous gâtez tout avec ces frémissements.

LE MÉDECIN. — Allez! allez! vous en savez plus que vous ne devriez!

LA DAME DE SERVICE. — Elle a parlé plus qu'elle n'aurait dû, je suis sûre de cela. Le ciel sait ce qu'elle sait!

LADY MACBETH. — Il y a toujours l'odeur du sang... Tous les parfums d'Arabie ne rendraient pas suave cette petite main! Oh! oh! oh!

LE MÉDECIN. — Quel soupir! Le cœur est douloureusement chargé.

LA DAME DE SERVICE. — Je ne voudrais pas avoir dans mon sein un cœur pareil, pour tous les honneurs rendus à sa personne.

LE MÉDECIN. — Bien, bien, bien!

LA DAME DE SERVICE. — Priez Dieu que tout soit bien, monsieur.

LE MÉDECIN. — Cette maladie échappe à mon art; cependant j'ai connu des gens qui se sont promenés dans leur sommeil et qui sont morts saintement dans leur lit.

LADY MACBETH. — Lavez vos mains, mettez votre robe de nuit, ne soyez pas si pâle... Je vous le répète, Banquo est enterré : il ne peut pas sortir de sa tombe.

LE MÉDECIN. — Serait-il vrai?

LADY MACBETH. — Au lit! au lit!... On frappe à la porte. Venez, venez, venez, venez, donnez-moi votre main. Ce qui est fait ne peut être défait... Au lit! au lit! au lit! *(Sort lady Macbeth.)*

LE MÉDECIN. — Ira-t-elle au lit maintenant?

LA DAME DE SERVICE. — Tout droit.

LE MÉDECIN. — D'horribles murmures ont été proférés... Des actions contre nature produisent des troubles

Digitized by Google

contre nature. Les consciences infectées déchargent leurs secrets sur les sourds oreillers. Elle a plus besoin du prêtre que du médecin. Dieu, Dieu, pardonne-nous à tous!... Suivez-la. Éloignez d'elle tout ce qui peut être nuisible, et ayez toujours les yeux sur elle... Sur ce, bonne nuit! Elle a confondu mon âme et effaré mes regards. Je pense, mais je n'ôse parler.

LA DAME DE SERVICE. — Bonne nuit, bon docteur! *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

Les environs de Dunsinane.

Entrent, tambours battants, enseignes déployées, MENTEITH, CAITHNESS, ANGUS, LENOX *et des soldats.*

MENTEITH. — Les forces anglaises approchent, conduites par Malcolm, son oncle Siward et le brave Macduff. La vengeance brûle en eux : une cause si chère entraînerait un ascète à la charge sanglante et sinistre.

ANGUS. — Nous les rencontrerons sûrement près de la forêt de Birnam; c'est par cette route qu'ils arrivent.

CAITHNESS. — Qui sait si Donalbain est avec son frère?

LENOX. — Je suis certain que non, monsieur. J'ai la liste de tous les gentilshommes. Le fils de Siward en est, ainsi que beaucoup de jeunes imberbes qui font aujourd'hui leurs premières preuves de virilité.

MENTEITH. — Que fait le tyran?

CAITHNESS. — Il fortifie solidement le donjon de Dunsinane. Quelques-uns disent qu'il est fou; d'autres, qui le haïssent moins, appellent cela une vaillante furie; mais ce qui est certain, c'est qu'il ne peut pas boucler sa cause défaillante dans le ceinturon de la règle.

ANGUS. — C'est maintenant qu'il sent ses meurtres secrets se coller à ses mains. A chaque instant des révoltes lui jettent à la face sa foi brisée. Ceux qu'il commande obéissent seulement au commandement, nullement à l'affection... Il sent maintenant sa grandeur s'affaisser autour de lui, comme une robe de géant sur un voleur nain.

MENTEITH. — Qui blâmerait ses sens surmenés de se révolter et de bondir, quand tout ce qui est en lui se reproche d'y être?

Digitized by Google

CAITHNESS. — Allons! mettons-nous en marche pour porter notre obéissance à qui nous la devons. Allons trouver le médecin de la société malade; et, réunis à lui, versons, pour purger notre pays, toutes les gouttes de notre sang.

LENOX. — Versons-en du moins ce qu'il en faudra pour arroser la fleur souveraine et noyer la zizanie. Dirigeons notre marche sur Birnam. *(Ils sortent.)*

SCÈNE III

Dunsinane. — Une salle dans le château.

Entrent MACBETH, LE MÉDECIN, *des gens de la suite.*

MACBETH. — Ne me transmettez plus de rapports!... Qu'ils désertent tous! Jusqu'à ce que la forêt de Birnam se transporte à Dunsinane, je ne puis être atteint par la crainte. Qu'est-ce que le marmouset Malcolm? N'est-il pas né d'une femme? Les esprits, qui connaissent toutes les conséquences mortelles, ont prononcé ainsi à mon égard : « Ne crains rien, Macbeth; nul homme né d'une femme n'aura jamais de pouvoir sur toi. » Fuyez donc, thanes traîtres, et allez vous mêler aux épicuriens anglais. L'âme par qui je règne et le cœur que je porte ne seront jamais accablés par le doute ni ébranlés par la peur.

Entre un serviteur.

Que le diable te noircisse de sa damnation, drôle à face de crème! Où as-tu pris cet air d'oie?

LE SERVITEUR. — Il y a dix mille...

MACBETH. — Oisons, maraud!

LE SERVITEUR. — Soldats, seigneur.

MACBETH. — Va! pique-toi le visage, et farde de rouge ta peur, marmot au foie de lis! Quels soldats, chiffon? Mort de ton âme! tes joues de linge sont conseillères de peur. Quels soldats, face de lait caillé?

LE SERVITEUR. — Les forces anglaises, sauf votre bon plaisir.

MACBETH. — Ote ta face d'ici! *(Le serviteur sort.)* Seyton!... Le cœur me lève quand je vois... Seyton! allons!...

Digitized by Google

Ce grand coup va m'exalter pour toujours ou me désarçonner tout de suite. J'ai assez vécu : le printemps de ma vie est en proie à la sécheresse, aux feuilles jaunes; de tout ce qui doit accompagner le vieil âge, le respect, l'amour, l'obéissance, les troupes d'amis, je n'ai plus rien à espérer; ce qui m'attend à la place, ce sont des malédictions muettes, mais profondes, des hommages de bouche, murmures que les pauvres cœurs retiendraient volontiers, s'ils l'osaient!... Seyton!...

Entre Seyton.

SEYTON. — Quel est votre gracieux plaisir?

MACBETH. — Quelles nouvelles encore?

SEYTON. — Tous les rapports se confirment, monseigneur.

MACBETH. — Je combattrai jusqu'à ce que ma chair tombe hachée de mes os... Donne-moi mon armure.

SEYTON. — Il n'en est pas encore besoin.

MACBETH. — Je veux la mettre. Qu'on lance encore de la cavalerie! qu'on balaye la contrée d'alentour! qu'on pende ceux qui parlent de peur!... Donne-moi mon armure... Comment va votre malade, docteur?

LE MÉDECIN. — Elle a moins une maladie, monseigneur, qu'un trouble causé par d'accablantes visions qui l'empêchent de reposer.

MACBETH. — Guéris-la de cela. Tu ne peux donc pas traiter un esprit malade, arracher de la mémoire un chagrin enraciné, effacer les ennuis inscrits dans le cerveau, et, grâce à quelque doux antidote d'oubli, débarrasser le sein gonflé des dangereuses matières qui pèsent sur le cœur?

LE MÉDECIN. — En pareil cas, c'est au malade à se traiter lui-même.

MACBETH. — Qu'on jette la médecine aux chiens! je ne veux rien d'elle... Allons! mettez-moi mon armure; donnez-moi mon bâton de commandement... Seyton, fais faire une sortie... Docteur, les thanes me désertent... Allons! mon cher, dépêchons!... Si tu pouvais, docteur, examiner l'eau de mon royaume, découvrir sa maladie, et lui rendre, en le purgeant, sa bonne santé première, je jetterais tes louanges à tous les échos, pour qu'ils les répétassent... Extirpe-moi ce mal, te dis-je... Quelle rhubarbe, quel séné, quelle drogue purgative pourrait donc faire évacuer d'ici ces Anglais?... As-tu ouï parler d'eux?

Digitized by Google

LE MÉDECIN. — Oui, mon bon seigneur; les préparatifs de Votre Majesté nous ont donné de leurs nouvelles.

MACBETH. — Qu'on porte mon armure[1] derrière moi!... Je ne craindrai pas la mort ni la ruine avant que la forêt de Birnam vienne à Dunsinane. *(Tous sortent, excepté le médecin.)*

LE MÉDECIN. — Si j'étais une bonne fois élargi de Dunsinane, il n'est pas de profits qui m'y feraient revenir. *(Il sort.)*

SCÈNE IV

Les environs de Dunsinane. — Une forêt à l'horizon.

Entrent, sous les drapeaux, au son du tambour, MALCOLM, *le vieux* SIWARD *et* SON FILS, MACDUFF, MENTEITH, CAITHNESS, ANGUS, LENOX, ROSS, *suivis de soldats en marche.*

MALCOLM. — Cousin, j'espère que le jour n'est pas loin où nous serons en sûreté dans nos foyers.

MENTEITH. — Nous n'en doutons nullement.

SIWARD. — Quelle est cette forêt devant nous?

MENTEITH. — La forêt de Birnam.

MALCOLM. — Que chaque soldat coupe une branche d'arbre et la porte devant lui! par là nous jetterons l'ombre sur notre force, et nous mettrons en erreur les éclaireurs ennemis.

LES SOLDATS. — Nous allons le faire.

SIWARD. — Tout ce que nous apprenons, c'est que le tyran tient toujours dans Dunsinane avec confiance, et attendra que nous l'y assiégions.

MALCOLM. — Là est sa suprême espérance; car, partout où l'occasion s'en offre, petits et grands lui font défection. Il n'a plus à son service que des êtres contraints dont le cœur même est ailleurs.

---

1. *Bring it after me.* Que représente *it?* Non pas, naturellement, toute l'armure. Macbeth a mis sa cuirasse avec l'aide de Seyton. Mais il le charge de porter derrière lui soit son casque, soit son épée. On fait parfois accompagner Seyton d'un armurier qui équipe Macbeth.

Digitized by Google

MACDUFF. — Que nos justes censures attendent l'événement infaillible. Jusque-là déployons la plus savante bravoure.

SIWARD. — Le temps approche où une décision nécessaire nous fera connaître notre avoir et notre déficit. Les conjectures de la pensée reflètent ses espérances incertaines; mais le dénouement infaillible, ce sont les coups qui doivent le déterminer. A cette fin précipitons la guerre. *(Ils se mettent en marche.)*

SCÈNE V

Dunsinane. — Intérieur du château.

Entrent, sous les drapeaux, au son du tambour, MACBETH, SEYTON *et des soldats.*

MACBETH. — Qu'on déploie nos bannières sur les murs extérieurs! Le cri de garde est toujours : Ils viennent! Notre château est assez fort pour narguer un siège : qu'ils restent étendus là jusqu'à ce que la famine et la fièvre les dévorent! S'ils n'étaient pas renforcés par ceux qui devraient être des nôtres, nous aurions pu hardiment aller à eux, barbe contre barbe, et les faire battre en retraite jusque chez eux... Quel est ce bruit?

SEYTON. — Ce sont des cris de femmes, mon bon seigneur. *(Il sort.)*

MACBETH. — J'ai presque perdu le goût de l'inquiétude. Il fut un temps où mes sens se seraient glacés au moindre cri nocturne, où mes cheveux, à un récit lugubre, se seraient dressés et agités comme s'ils étaient vivants. Je me suis gorgé d'horreurs. L'épouvante, familière à mes meurtrières pensées, ne peut plus me faire tressaillir. Pourquoi ces cris?

Seyton rentre.

SEYTON. — La reine est morte, monseigneur.

MACBETH. — Elle aurait dû mourir plus tard. Le moment serait toujours venu de dire ce mot-là!... Demain, puis demain, puis demain glisse à petits pas de jour en jour jusqu'à la dernière syllabe du registre des temps; et tous nos hiers n'ont fait qu'éclairer pour des fous le chemin de la mort poudreuse. Éteins-toi, éteins-toi, court flambeau!

Digitized by Google

La vie n'est qu'un fantôme errant, un pauvre comédien qui se pavane et s'agite durant son heure sur la scène et qu'ensuite on n'entend plus; c'est une histoire dite par un idiot, pleine de fracas et de fùrie, et qui ne signifie rien...

Entre un messager.

Tu viens pour user de ta langue; ton conte, vite!

LE MESSAGER. — Mon gracieux seigneur, je voudrais vous rapporter ce que j'affirme avoir vu, mais je ne sais comment faire.

MACBETH. — Eh bien! parlez, monsieur!

LE MESSAGER. — Comme je montais ma garde sur la colline, j'ai regardé du côté de Birnam, et tout à coup il m'a semblé que la forêt se mettait en mouvement.

MACBETH, *le frappant.* — Misérable menteur!

LE MESSAGER. — Que j'endure votre courroux, si cela n'est pas vrai! vous pouvez, à trois milles d'ici, la voir qui arrive; je le répète, c'est un bois mouvant.

MACBETH. — Si ton rapport est faux, je te ferai pendre vivant au premier arbre, jusqu'à ce que la faim te racornisse; s'il est sincère, je me soucie peu que tu m'en fasses autant. Je rétracte ma résolution, et je commence à soupçonner l'équivoque du démon, qui ment en disant vrai. « Ne crains rien jusqu'à ce que la forêt de Birnam marche sur Dunsinane! » Et voici que la forêt marche vers Dunsinane... Aux armes, aux armes! et sortons! Si ce qu'il affirme est réel, nul moyen de fuir d'ici ni d'y demeurer. Je commence à être las du soleil, et je voudrais que l'empire du monde fût anéanti en ce moment. Qu'on sonne la cloche d'alarme!... Vent, souffle! Viens, destruction! Nous mourrons, du moins, le harnais sur le dos. *(Ils sortent.)*

SCÈNE VI

Une plaine devant le château.

Entrent, sous les drapeaux, au son des tambours, MALCOLM, *le vieux* SIWARD, MACDUFF, *etc., et des soldats portant des branches d'arbres.*

MALCOLM. — Assez près maintenant! Jetez vos écrans de feuillage, et montrez-vous comme vous êtes... Vous, digne oncle, avec mon cousin, votre noble fils, vous com-

Digitized by Google

manderez notre front de bataille; le digne Macduff et nous, nous nous chargeons du reste, conformément à notre plan.

SIWARD. — Adieu! Pour peu que nous rencontrions ce soir les forces du tyran, je veux être battu, si nous ne savons pas leur tenir tête.

MACDUFF. — Faites parler toutes nos trompettes; donnez-leur tout leur souffle, à ces bruyants hérauts du sang et de la mort. *(Ils sortent. Fanfares d'alarme prolongées.)*

SCÈNE VII

Dunsinane. — Une autre partie de la plaine.

MACBETH. — Ils m'ont lié à un poteau; je ne puis pas fuir, et il faut que je soutienne la lutte comme un ours... Où est celui qui n'est pas né d'une femme? C'est lui que je dois craindre, ou personne.

Entre le jeune Siward.

LE JEUNE SIWARD. — Quel est ton nom?

MACBETH. — Tu seras effrayé de l'entendre.

LE JEUNE SIWARD. — Non! quand tu t'appellerais d'un nom plus brûlant que tous ceux de l'enfer.

MACBETH. — Mon nom est Macbeth.

LE JEUNE SIWARD. — Le diable lui-même ne pourrait prononcer un titre plus odieux à mon oreille.

MACBETH. — Non! ni plus terrible.

LE JEUNE SIWARD. — Tu mens, tyran abhorré! Avec mon épée, je vais te prouver ton mensonge. *(Ils se battent; le jeune Siward est tué.)*

MACBETH. — Tu étais né d'une femme... Je souris aux épées, je nargue les armes brandies par tout homme né d'une femme. *(Il sort.)*

Fanfare d'alarme. Entre Macduff.

MACDUFF. — Le bruit est de ce côté... Tyran, montre ta face; si tu n'es pas tué de ma main, les ombres de ma femme et de mes enfants me hanteront toujours. Je ne puis pas frapper les misérables Kernes[1], dont les bras sont loués

1. Rappelons que les Kernes étaient des mercenaires irlandais — tout ce qui reste à Macbeth de troupes « loyales ».

Digitized by Google

pour porter des bâtons. C'est toi, Macbeth, qu'il me faut; sinon, je rentrerai au fourreau, sans en avoir essayé la lame, mon épée inactive. Tu dois être par là. Ce grand cliquetis semble annoncer un combattant du plus grand éclat. Fais-le-moi trouver, Fortune, et je ne demande plus rien. *(Il sort. Fanfare d'alarme.)*

Entrent Malcolm et le vieux Siward.

SIWARD. — Par ici, monseigneur! Le château s'est rendu sans résistance : les gens du tyran combattent dans les deux armées; les nobles thanes guerroient bravement; la journée semble presque se déclarer pour vous, et il reste peu à faire.

MALCOLM. — Nous avons rencontré des ennemis qui frappent à côté de nous.

SIWARD. — Entrons dans le château, seigneur [1]. *(Ils sortent. Fanfare d'alarme.)*

SCÈNE VIII

Rentre Macbeth.

MACBETH. — Pourquoi jouerais-je le fou romain [2] et me tuerais-je de ma propre épée? Tant que je verrai des vivants, ses entailles feront mieux sur eux.

Rentre Macduff.

MACDUFF. — Tourne-toi, limier d'enfer, tourne-toi.

MACBETH. — De tous les hommes, je n'ai évité que toi seul; mais retire-toi : mon âme est déjà trop chargée du sang des tiens.

MACDUFF. — Je n'ai pas de paroles, ma voix est dans mon épée, scélérat ensanglanté de forfaits sans nom! *(Ils se battent.)*

---

1. Le vieux Siward n'a pas vu le corps de son fils, resté pourtant sur la scène. Chambers supposait que le texte ici avait pu être « manipulé ». Mais nous apprendrons tout à l'heure que le cadavre aura été finalement emporté du champ de bataille. Il suffit donc d'imaginer une intervention de soldats, jeu de scène qu'aucune indication marginale, il est vrai, ne signale.

2. « Le fou romain » : comme Caton, ou, parmi les héros shakespeariens, Brutus et Marc Antoine.

Digitized by Google

MACBETH. — Tu perds ta peine. Tu pourrais aussi aisément balafrer de ton épée l'air impalpable que me faire saigner. Que ta lame tombe sur des cimiers vulnérables! j'ai une vie enchantée qui ne peut pas céder à un être né d'une femme.

MACDUFF. — N'espère plus dans ce charme. Que l'ange que tu as toujours servi t'apprenne que Macduff a été arraché du ventre de sa mère avant terme!

MACBETH. — Maudite soit la langue qui me dit cela! car elle vient d'abattre en moi le meilleur de l'homme. Qu'on ne croie plus désormais ces démons jongleurs qui équivoquent avec nous par des mots à double sens, qui tiennent leur promesse pour notre oreille et la violent pour notre espérance!... Je ne me battrai pas avec toi.

MACDUFF. — Alors, rends-toi, lâche! Et vis pour être le spectacle et l'étonnement du siècle. Nous mettrons ton portrait, comme celui de nos monstres rares, sur un poteau, et nous écrirons dessous : « Ici on peut voir le tyran. »

MACBETH. — Je ne me rendrai pas. Pour baiser la terre devant les pas du jeune Malcolm, ou pour être harcelé par les malédictions de la canaille! Bien que la forêt de Birnam soit venue à Dunsinane, et que tu sois mon adversaire, toi qui n'es pas né d'une femme, je tenterai la dernière épreuve; j'étends devant mon corps mon belliqueux bouclier : frappe, Macduff; et damné soit celui qui le premier criera : « Arrête! assez! » *(Ils sortent en se battant.)*

SCÈNE IX[1]

Retraite. Fanfare. Rentrent, tambour battant, enseignes déployées, Malcolm, le vieux Siward, Ross, Lenox, Angus, Caithness, Menteith et des soldats.

MALCOLM. — Je voudrais que les amis qui nous manquent fussent ici sains et saufs!

SIWARD. — Il faut bien en perdre. Et pourtant, à voir ceux qui restent, une si grande journée ne nous a pas coûté cher.

---

1. Le Folio ne marque pas ici une scène nouvelle. Pope est le premier à avoir opéré la division, approuvée par la plupart des éditeurs subséquents.

Digitized by Google

MALCOLM. — Macduff nous manque, ainsi que votre noble fils.

ROSS, *à Siward.* — Votre fils, milord, a payé la dette du soldat : il n'a vécu que jusqu'à ce qu'il fût un homme; à peine sa prouesse lui a-t-elle confirmé ce titre, au poste immuable où il a combattu, qu'il est mort comme un homme.

SIWARD. — Il est donc mort?

ROSS. — Oui! et emporté du champ de bataille. Votre douleur ne doit pas se mesurer à son mérite, car alors elle n'aurait pas de fin.

SIWARD. — A-t-il reçu ses blessures par-devant?

ROSS. — Oui, de face.

SIWARD. — Eh bien! qu'il soit le soldat de Dieu! Eussé-je autant de fils que j'ai de cheveux, je ne leur souhaiterais pas une plus belle mort. Et voilà son glas sonné.

MALCOLM. — Il mérite plus de regrets; il les aura de moi.

SIWARD. — Il n'en mérite pas plus. On dit qu'il est bien parti, et qu'il a payé son écot. Sur ce, que Dieu soit avec lui!... Voici venir une consolation nouvelle.

Rentre Macduff, portant la tête de Macbeth au bout d'une pique.

MACDUFF. — Salut, roi! car tu l'es. *(Il enfonce la pique en terre.)* Regarde où se dresse la tête maudite de l'usurpateur. Notre temps est libre. Ceux que je vois autour de toi, perles de ta couronne, répètent mentalement mon salut; je leur demande de s'écrier tout haut avec moi : « Salut, roi d'Écosse! »

TOUS. — Salut, roi d'Écosse! *(Fanfare.)*

MALCOLM. — Nous ne ferons pas une large dépense de temps avant de compter avec tous vos dévouements et de nous acquitter envers vous. Thanes et cousins, dès aujourd'hui soyez comtes; les premiers que jamais l'Écosse ait désignés par ce titre[1]. Tout ce qu'il reste à faire pour replanter à nouveau notre société : rappeler nos amis exilés qui ont fui à l'étranger les pièges d'une tyrannie soupçonneuse; dénoncer les ministres cruels du boucher qui vient de mourir, et de son infernale reine, qui s'est, dit-on, violemment

1. Cette création des premiers *earls* écossais est signalée par Holinshed.

Digitized by Google

ôté la vie de ses propres mains; enfin, tous les actes urgents qui nous réclament, nous les accomplirons, avec la grâce de Dieu, dans la mesure, le temps et le lieu voulus. Sur ce, merci à tous et à chacun! Nous vous invitons à venir à Scone voir notre couronnement. *(Fanfare. Tous sortent.)*

FIN DE MACBETH

Digitized by Google

Digitized by Google

ANTOINE ET CLÉOPATRE

Digitized by Google

Digitized by Google

ANTOINE ET CLÉOPATRE

Il *n'existe d'*Antoine et Cléopâtre *qu'un texte original, celui de l'in-folio de 1623. Par chance, il est « bon », ce qui le rend relativement facile à établir — si « bon », que les plus éminents spécialistes, Greg, Chambers, Dover Wilson, sont portés à croire qu'il reproduit, à quelques confusions près, le manuscrit même de Shakespeare. On en a retrouvé (elle est aujourd'hui à la Folger Library de Washington) une authentique page d'épreuve, portant à l'encre une douzaine de rectifications de la plume du correcteur; on en déduit que le texte de la pièce a bénéficié au moment de l'impression d'un souci particulier, et efficace, de fidélité à l'original. D'autre part, ce que les critiques ont défini comme l'orthographe « shakespearienne » (par opposition à celle des scribes, copistes ou protes) semble également prévaloir ici plus nettement. Les indications scéniques, abondantes et parfois détaillées, portent de même, dit-on, la marque directe de l'auteur.*

Le 20 mai 1608, un éditeur de Londres, Edward Blount, qui allait être en 1623 un des co-imprimeurs du Folio, faisait inscrire au Registre des Libraires deux textes de pièces, The Booke of Pericles prynce of Tyre, *ainsi que* A booke called Anthony and Cleopatra. *Ces deux œuvres de Shakespeare, cependant, ne furent l'objet d'aucune publication séparée, l'inscription au registre n'ayant de toute évidence pour but que de couper l'herbe sous les pieds d'éventuels éditeurs marrons, désireux de publier sans autorisation un ouvrage qui avait dû plaire au public des théâtres. La pièce était donc écrite et jouée, à coup sûr, avant mai 1608. D'autre part, diverses allusions à l'histoire des deux amants dans* The Devil's Charter, *tragédie de Barnabe Barnes, jouée à la Chan-*

Digitized by Google

deleur 1607, et dans une deuxième version de la Cleopatra *de Samuel Daniel, publiée en 1607, et qui révélerait quelques traces d'influences shakespeariennes, permettent de fixer la date de sa première production au début de la saison de 1606-1607.*

L'histoire de Cléopâtre était à cette date, et depuis des années, un sujet tragique à la mode. Chaucer en avait conté en vers la « légende », avec celle de huit autres femmes de bien. Mais les Italiens avaient été les premiers à la porter à la scène : Alessandro Spinello, avec Cleopatra *(1540); Cesare de'Cesari, avec* Cleopatra *(1552); Celso Pistorelli, avec* Marc'Antonio e Cleopatra *(1576); Jean-Baptiste Giraldi, surnommé Cinthio, avec* Cleopatra *(1585). Les Français, il va sans dire, avaient également exploité le sujet. La* Cléopâtre captive *d'Étienne Jodelle est de 1552, le* Marc Antoine *de Robert Garnier, de 1578,* la Tragédie de Cléopâtre *de Nicolas de Montreux, de 1595. En 1592, la comtesse de Pembroke, sœur de sir Philip Sidney, avait adapté en anglais l'*Antoine *de Garnier. En 1594 enfin, Samuel Daniel publiait sa très académique tragédie sénéquienne* Cleopatra, *qu'il devait récrire et remanier quelque treize ans plus tard*[1]. *L'histoire des amours du triumvir romain et de la reine d'Égypte était donc « banale » au sens le plus strict, un thème historique et romanesque offert à qui voulait le reprendre, pour des publics qui ne s'en lassaient pas.*

Disons tout de suite que Shakespeare n'a vis-à-vis de ses devanciers, sinon de Daniel (encore la question est-elle controversée) aucune dette de quelque importance et qu'il a dû en ignorer la plupart. Sa source principale est Plutarque, un Plutarque traduit en anglais par sir Thomas North en 1579, d'après la traduction française de Jacques Amyot. C'est avec ce Plutarque sous les yeux que Shakespeare a écrit, puisant inévitablement dans la « Vie d'Antoine », *mais aussi dans la* « Vie de César » *et dans celle d'Octave. Il suit ses sources, parfois, de si près, si littéralement, qu'on a pu parler de plagiat*[2]. *Mais ce serait le plagiat du génie.*

1. Mentionnons encore pour mémoire la « tragi-comédie » d'un auteur dont on ne connaît que le nom, Samuel Brandon : *The Vertuous Octavia,* publiée en 1598, et qu'accompagnent des épîtres en vers d'Octavie à Antoine et d'Antoine à Octavie.

2. Et voir cette note de F.-V. Hugo : « Si scrupuleuse est l'exac-

Digitized by Google

Car si déjà les récits de Plutarque avaient gagné avec Amyot une aimable et élégante abondance de style, si North leur avait ajouté dans sa langue une sorte de noblesse et un ton dramatique qui en font presque une œuvre originale, Shakespeare opère à son tour sur le texte de North, quand il l'utilise, une véritable transmutation poétique et lyrique. Il ne reste pas d'ailleurs l'esclave de ces données narratives. Il supprime des blocs entiers de faits, comme l'expédition chez les Parthes; il en change d'autres de lieu ou de date, tels que le dialogue d'Antoine avec le devin; il élague les détails qui encombreraient l'économie de ses portraits, en invente certains qui la précisent ou l'orientent; il ne permet pas à ses autorités d'obscurcir ou de contredire la connaissance qu'il s'est donnée de ses héros, fussent-ils historiques. D'autres fois enfin, le démiurge, avec rien, crée une existence. Énobarbus n'est dans Plutarque qu'un nom prononcé deux ou trois fois, et que les tragédies françaises ignoraient; il devient ici un personnage à la fois « chorique » et fortement individualisé, silhouette remarquablement campée d'un soldat rude, honnête, cynique, malicieux, tout ensemble opportuniste et loyal, perspicace et faillible — une des plus fortes créations secondaires de Shakespeare. Si l'on veut mesurer la puissance de vision et d'invention de son génie dramatique, il n'est que de comparer avec le récit de Plutarque les deux derniers actes de cette tragédie, qui en sont les moments où il suit sa source de plus près; ou, mieux encore, le merveilleux récit de l'arrivée de Cléopâtre dans sa barque sur le Cydnus (II, II), *à propos duquel il faut bien parler d'alchimie poétique.*

Dans le Folio de 1623, The Tragedie of Anthonie and Cleopatra *occupe la onzième place dans la section des tragédies. Comme d'autres pièces du recueil, elle porte à la première page* Actus Primus, Scaena Prima, *mais n'est malgré cette promesse découpée en fait ni en actes ni en scènes. On la divise aujourd'hui en quarante-deux scènes, en partie pour la commodité de la lecture, et aussi parce que ce découpage, parfois artificiel, et que Shakespeare n'a pas voulu, peut éviter quelque embarras à l'homme de théâtre. On en compte deux de quatre vers, une de six, une de*

---

titude avec laquelle Shakespeare reproduit Amyot que, pour traduire l'un, je n'ai eu souvent qu'à copier l'autre. »

Digitized by Google

neuf, deux de dix. Leur rapide succession crée un rythme d'action qui pose au metteur en scène d'aujourd'hui des problèmes que les élisabéthains ignoraient; pour eux en effet, le milieu du plateau était une aire de jeu ouverte, sans localisation précise, où pouvaient alterner, dans les épisodes militaires, escarmouches, attaques et fuites des deux armées, ou bien, auprès d'un palais, ou quelque part dans son enceinte, rencontres et conciliabules. La plus longue scène est la dernière du dernier acte, qui a son rythme propre. Le problème crucial pour le technicien est celui du « monument » où se réfugient Cléopâtre et ses femmes, et sur le sommet duquel elles hissent Antoine mourant. On s'est demandé interminablement comment au Globe les acteurs de Shakespeare se tiraient de cette situation scénique; mais toute hypothèse à ce sujet est conditionnée par l'idée qu'on se fait de la disposition de la scène à cette époque. Shakespeare avait-il recours à une structure provisoire (une « mansion ») *en lattes, rideaux et échelles, érigée au milieu du plateau? ou utilisait-il le « balcon » et les « fenêtres » du fond du théâtre, s'il y en avait? Une intéressante suggestion est offerte par J. W. Saunders*[1] *: la scène qui doit se jouer sur le toit du « monument » se situerait à même le plateau, et le plan inférieur à partir duquel on soulève Antoine ne serait autre que le sol du parterre, au niveau des spectateurs debout.*

Elliptique et syncopé à la manière shakespearienne, le « temps théâtral » *peut être fixé à douze journées, chevauchant parfois d'un acte au suivant (de I,* v *à II,* iii*; de III,* xi *à IV,* iii*; et de IV,* x *à la fin de V). Une demi-douzaine d'intervalles semblent nécessaires, dont l'un (entre les scènes IV et V du premier acte) d'au moins six semaines. Quant à la durée historique couverte par l'action de la pièce, elle est d'environ dix ans, de l'an 40 à l'an 30 avant J.-C. Au début des événements, Cléopâtre est âgée de vingt-huit ans* (at the age when a woman's beauty is at the prime, *écrit North). Antoine, né en 83, approche de la quarantaine. Il épouse Octavie en 40, et en aura deux filles; il aura également plusieurs enfants de Cléopâtre, mais on ne trouvera mentionné ici que le nom de Césarion, le fils que lui avait donné Jules César.*

---

1. *Vaulting the rails,* dans *Shakespeare Survey 7,* 1954.

Digitized by Google

Ainsi Cléopâtre, cette « virago » *(J. D. Wilson), cette* « courtisane de génie » *(A. C. Bradley), est tout le contraire d'une Juliette Capulet ou d'une Desdémone. Elle a l'expérience des hommes et de l'amour. Pourtant, rapporte Plutarque, sa beauté n'avait rien au premier abord d'exceptionnel; elle enchantait lentement, par le pouvoir de sa douceur et de sa grâce, par le charme de sa voix musicale, par son esprit, ses talents intellectuels, sa culture; elle parlait ou entendait, à en croire notre historien, l'éthiopien, l'arabe, l'hébreu, le syrien, la langue des Mèdes et des Parthes, celle des* « Troglodytes », *et* « bien d'autres encore »... *Remarquable personne en vérité. Elle avait le goût, et le sens du luxe, et rivalisa de faste avec son amant. Primesautière, espiègle, garçonnière, elle aimait jouer des tours aux gens, faisant, au cours d'une partie de pêche, accrocher un poisson salé à l'hameçon d'Antoine (Plutarque). Énobarbus raconte qu'il l'a vue un jour* « sauter à cloche-pied dans la rue » (II, II). *Le vieux soldat, du reste, n'est pas dupe de ces apparents enfantillages. Il met le doigt sur l'atout le plus efficace de sa séduction :* « son infinie variété ». *Rien d'étonnant à ce que cette héroïne, si peu héroïque, ait été jugée de façons diverses et contradictoires par les commentateurs de la pièce. Il y a les censeurs moralisants que son charme n'aveugle pas sur ses tristes défauts. Coleridge est l'un de ceux-là; il lui reproche* (Lectures on Shakespeare) *les* « tendances licencieuses » *de sa nature profonde, qui font de sa passion amoureuse, non l'épanouissement d'une émotion spontanée, mais la manifestation d'appétits physiques soigneusement entretenus et stimulés. Un critique plus récent, lord David Cecil, est d'une égale sévérité : Cléopâtre à ses yeux n'est qu'une coquette vaniteuse et capricieuse, dominée par un tel besoin de séduire qu'elle ne saurait être fidèle à son amant* « plus d'une demi-heure » (Antony and Cleopatra, *1944*). *Sur d'autres cependant, et ils semblent plus nombreux, la séduction de l'Égyptienne a joué, en conséquence de quoi ils refusent de lui appliquer les normes habituelles du jugement moral. Bradley est dérouté :* « on peut dire d'elle, *écrit-il,* bien des choses déplaisantes; mais plus on en dit, plus merveilleuse elle apparaît » (Oxford Lectures on Poetry). *Pour E. E. Stoll, avec tous ses caprices et sa coquetterie, c'est* « la femme quintessentielle »

Digitized by Google

(Poets and Playwrights, *1930*). *Granville Barker* (Prefaces to Shakespeare, *2e série*) *trouve* « futile » *de la peser dans les balances de la morale commune : elle meurt impénitente,* « miracle de la nature qui refuse — et c'est là la tragédie — de se laisser réconcilier à tout autre évangile que le sien ». *Comme son homonyme J. D. Wilson, H. S. Wilson décèle le trait essentiel qui en elle nous envoûte : sa vitalité; elle fait preuve au moment de sa mort, confesse-t-il, d'une* « fermeté héroïque » *qui égale ou surpasse celle d'Antoine* (On the Design of Shakespearian Tragedy, *1957*). *Au jugement de William Rosen, Cléopâtre se meut dans un monde irréel, où fusent ses humeurs, ses* « acrobaties émotionnelles »*; elle joue à vivre; elle vit et meurt devant un miroir* (Shakespeare and the Craft of Tragedy, *1960*).

Il appartient en fin de compte au lecteur de se faire pour lui-même une opinion sur cette extraordinaire figure shakespearienne; de décider si, homme, il eût pu aimer cette femme sans la mépriser, ou la mépriser sans l'aimer. Enfant de la nature, Ève éternelle, petit animal amoral? Vénus tout entière? Ou bien simple catin rusée et nymphomane? Le bilan, si on veut le dresser, du charme et des défauts de cette personnalité ambiguë reste incertain. Mais c'est Shakespeare, par son art même, qui brouille les cartes de notre jugement. A tout ce qu'il a emprunté à Plutarque, il infuse une poésie intensément audio-visuelle, à la fois orchestration musicale et chatoiement d'images. Est-ce donc seulement un envoûtement lyrique qui confère à cette Cléopâtre son unique séduction, ce point de suspens merveilleux entre l'attraction et la répulsion où elle nous tient tout au long des cinq actes? A l'heure de sa mort, l'émotion qui nous étreint, même si on lui refuse le nom de tragique, noie dans une trouble et puissante pitié toutes les réserves suscitées par ses inconséquences, ses lâchetés, ses futilités. La petite grande reine au nez trop long (légende ou calomnie?) n'a pas su vivre, peut-être, mais elle sait mourir en beauté. Jusqu'à l'ultime minute elle garde la pose — une pose sincère, ironique et tendre. « Ne vois-tu pas mon enfant à la mamelle qui tète sa nourrice en dormant? ». *Ame de comédienne, mais qui se sait* « d'air et de feu ».

Digitized by Google

PERSONNAGES

MARC ANTOINE,
OCTAVE CÉSAR,
LÉPIDE, } triumvirs.

SEXTUS POMPÉE.

DOMITIUS ÉNOBARBUS,
VENTIDIUS,
ÉROS,
SCARUS,
DERCÉTAS[1],
DÉMÉTRIUS,
PHILON, } partisans d'Antoine.

MÉCÈNE,
AGRIPPA,
DOLABELLA,
PROCULÉIUS,
THYRÉUS[2],
GALLUS, } partisans de César.

MÉNAS,
MÉNÉCRATE,
VARRIUS, } partisans de Pompée.

TAURUS, lieutenant de César.

CANIDIUS, lieutenant d'Antoine.

SILIUS, officier dans l'armée de Ventidius.

EUPHRONIUS, précepteur des enfants d'Antoine.

ALEXAS,
MARDIAN,
SÉLEUCUS,
DIOMÈDE, } au service de Cléopâtre.

UN DEVIN.

UN PAYSAN.

---

1. Dans le Folio : *Dercetus*. Dans North et Plutarque : *Dercetaeus*. La forme : Dercetas est une correction fort inutile de Pope.

2. Dans le Folio : *Thidias;* dans North : *Thyreus;* dans Plutarque : *Thyrsus*. Pourquoi Shakespeare a-t-il, de son propre chef, modifié si sensiblement le nom de ce personnage ? J. D. Wilson émet l'hypothèse qu'il a trouvé *Thidias* plus facile à prononcer pour un acteur.

Digitized by Google

CLÉOPATRE, reine d'Égypte.
OCTAVIE, sœur de César et femme d'Antoine.
CHARMION, IRAS, } suivantes de Cléopâtre.

OFFICIERS, SOLDATS, MESSAGERS ET AUTRES GENS DE SERVICE.

La scène se passe successivement dans diverses parties de l'Empire romain.

Digitized by Google

ANTOINE ET CLÉOPATRE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Alexandrie. — Dans le palais de Cléopâtre.

Entrent DÉMÉTRIUS *et* PHILON.

PHILON. — Non! mais cet enivrement[1] de notre général déborde la mesure. Ses yeux superbes, qui sur les lignes et les bandes guerrières rayonnaient comme l'armure de Mars, abaissent désormais, détournent désormais le feu et la dévotion de leurs regards sur un front basané. Son cœur de capitaine, qui dans les mêlées des grandes batailles faisait éclater les boucles de sa cuirasse, a perdu toute sa trempe, et est devenu un soufflet, un éventail à rafraîchir les ardeurs d'une gipsy... Tenez! les voici qui viennent.

Fanfares. Entrent Antoine et Cléopâtre avec leur suite. Des eunuques agitent des éventails devant la reine.

Faites bien attention, et vous verrez en lui l'un des trois piliers du monde transformé en bouffon d'une prostituée. Regardez, et voyez.

CLÉOPATRE, *à Antoine.* — Si c'est vraiment de l'amour, dis-moi combien il est grand.

ANTOINE. — Il y a indigence dans l'amour qui peut s'évaluer.

---

1. Le texte dit *dotage,* terme beaucoup plus énergique et précis. Shakespeare l'emploie, par exemple, pour caractériser aussi bien la décrépitude d'esprit du roi Lear que la passion excessive d'Othello. On va retrouver ce mot à la scène suivante, où Antoine se l'appliquera à lui-même (F.-V. Hugo : « folle tendresse »).

Digitized by Google

CLÉOPATRE. — Je veux fixer la limite jusqu'où on peut être aimé.

ANTOINE. — Alors il te faut découvrir un nouveau ciel, une nouvelle terre.

Entre un serviteur.

LE SERVITEUR, *à Antoine.* — Mon bon seigneur, les nouvelles de Rome...

ANTOINE. — M'agacent. Sois bref.

CLÉOPATRE. — Voyons! écoutez-les, Antoine : Fulvie peut-être est irritée; ou, qui sait si l'imberbe César ne vous signifie pas ses ordres souverains : *Fais ceci ou cela, prends ce royaume et affranchis cet autre; obéis, ou nous te condamnons?*

ANTOINE. — Quoi, mon amour?

CLÉOPATRE. — Peut-être (oui, c'est bien probable) ne devez-vous pas rester ici plus longtemps; c'est votre congé que César vous envoie. Écoutez-le donc, Antoine. Où est la sommation de Fulvie... de César, veux-je dire? Non, de tous deux! Faites entrer les messagers. Aussi vrai que je suis reine d'Égypte, tu rougis, Antoine : et ce sang sur ton visage est un hommage à César; ou bien ta joue paye un tribut de honte parce que tu entends gronder la voix stridente de Fulvie... Les messagers!

ANTOINE. — Que Rome s'effondre dans le Tibre! et que l'arche immense de l'Empire édifié s'écroule! Voici mon univers! Les royaumes ne sont que fange; notre fumier terrestre nourrit également la bête et l'homme. La noblesse de la vie, c'est de s'embrasser ainsi *(il embrasse Cléopâtre)*, quand un couple si bien appareillé, quand deux êtres comme nous peuvent le faire! Dans cette sublime étreinte, j'enjoins au monde entier, sous peine de châtiment, de reconnaître que nous sommes incomparables!

CLÉOPATRE. — Excellente imposture! Pourquoi eût-il épousé Fulvie, s'il ne l'aimait pas? Je ne suis pas la folle que je veux paraître : Antoine sera toujours lui-même...

ANTOINE. — Sans cesse animé par Cléopâtre. Ah! pour l'amour de mon amour et de ses douces heures, ne perdons pas le temps en conférences ardues. Il n'est pas une minute de notre existence qui doive se prolonger désormais sans quelque plaisir : quelle fête ce soir?

CLÉOPATRE. — Écoutez les ambassadeurs.

ANTOINE. — Fi! reine querelleuse, à qui tout sied, gronder, rire, pleurer; chez qui toutes les passions réussissent

Digitized by Google

pleinement à paraître belles et à se faire admirer! Pas de messagers!... Seuls tous les deux, ce soir, nous flânerons dans les rues et nous observerons les mœurs du peuple. Venez, ma reine : vous me l'avez demandé la nuit dernière. *(Au serviteur.)* Ne nous parle pas. *(Sortent Antoine et Cléopâtre avec leur suite.)*

DÉMÉTRIUS. — César a-t-il donc pour Antoine si peu d'importance?

PHILON. — Parfois, seigneur, quand il n'est plus Antoine, il se dépare trop de cette noble dignité qui ne devrait jamais quitter Antoine.

DÉMÉTRIUS. — C'est avec douleur que je le vois confirmer ainsi la médisance vulgaire qui parle de lui à Rome. Mais je veux espérer pour demain une conduite meilleure... Que le repos vous soit heureux! *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

Alexandrie. — Une autre partie du palais.

Entrent CHARMION, IRAS, ALEXAS, *puis* UN DEVIN.

CHARMION. — Seigneur Alexas, suave Alexas, superlatif Alexas, presque parfait Alexas, où est le devin que vous avez tant vanté à la reine? Oh! que je connaisse ce mari qui, comme vous dites, doit entrelacer ses cornes de guirlandes!

ALEXAS. — Devin!

LE DEVIN, *s'avançant.* — Plaît-il?

CHARMION, *montrant le devin.* — Est-ce là l'homme?... Est-ce vous, monsieur, qui connaissez les choses?

LE DEVIN. — Dans le livre infini des secrets de la nature je sais lire un peu.

ALEXAS, *à Charmion.* — Montrez-lui votre main.

Entre Énobarbus.

ÉNOBARBUS. — Qu'on dresse vite le dessert! et qu'il y ait du vin suffisamment pour boire à la santé de Cléopâtre!

CHARMION. — Mon bon monsieur, donnez-moi une bonne destinée.

LE DEVIN. — Je ne la fais pas, je la prédis.

Digitized by Google

CHARMION. — Eh bien! je vous en prie, prédisez-la-moi bonne.

LE DEVIN, *examinant la main de Charmion.* — Vous serez beaucoup plus blanche que vous n'êtes.

CHARMION. — Il veut dire plus blanche de peau.

IRAS. — Non, vous vous peindrez quand vous serez vieille.

CHARMION. — Aux rides ne plaise!

ALEXAS. — Ne troublez pas sa prescience; soyez attentive.

CHARMION. — Chut!

LE DEVIN. — Vous aimerez plus que vous ne serez aimée.

CHARMION. — J'aimerais mieux m'échauffer le foie à boire.

ALEXAS. — Voyons, écoutez-le.

CHARMION. — Allons, maintenant, quelque excellente aventure! Que, dans une matinée, je sois l'épouse de trois rois, et leur veuve à tous! Qu'à cinquante ans j'aie un fils à qui Hérode de Judée rende hommage! Trouve-moi un moyen de me marier à Octave César, que je sois l'égale de ma maîtresse.

LE DEVIN. — Vous survivrez à la dame que vous servez.

CHARMION. — O excellent! j'aime mieux une longue vie qu'un plat de figues.

LE DEVIN. — Vous avez vu et traversé jusqu'ici une existence meilleure que celle qui vous attend.

CHARMION. — Alors il est probable que mes enfants n'auront pas de nom de famille. De grâce, combien dois-je avoir de garçons et de filles?

LE DEVIN. — Si chacun de vos désirs avait une matrice et si chacun était fécond, vous en auriez un million.

CHARMION. — A d'autres, fou! Je te pardonne tes contes de sorcière.

ALEXAS, *à Charmion.* — Vous croyez que vos draps sont les seuls confidents de vos désirs.

CHARMION, *au devin.* — Eh bien! voyons, dites à Iras son sort.

ALEXAS. — Nous voulons tous savoir le nôtre.

ÉNOBARBUS. — Le mien, et celui de la plupart d'entre nous, ce sera de nous coucher ivres ce soir.

IRAS, *tendant sa main au devin.* — Voici une paume qui annonce tout au moins la chasteté.

Digitized by Google

CHARMION. — Juste comme le Nil débordé annonce la famine.

IRAS. — Allez, folle compagne de lit, vous ne vous entendez pas à prédire.

CHARMION. — Non! Si une main onctueuse n'est pas un pronostic de fécondité, il n'est pas vrai que je puisse me gratter l'oreille... Je t'en prie, ne lui prédis qu'une destinée de manœuvre.

LE DEVIN, *après avoir examiné la main d'Iras.* — Vos destins sont pareils.

IRAS. — Mais comment? Mais comment? Donnez-moi des détails.

LE DEVIN. — J'ai dit.

IRAS. — Quoi! je n'ai pas un pouce de chance de plus qu'elle?

CHARMION. — Eh bien, quand vous auriez un pouce de chance de plus que moi, où le souhaiteriez-vous?

IRAS. — Ce n'est pas précisément au bout du nez de mon mari.

CHARMION. — Que le ciel redresse nos mauvaises pensées!... Au tour d'Alexas! Allons! sa bonne aventure! sa bonne aventure!... Oh! qu'il épouse une femme qui ne sache pas se tenir[1], douce Isis, je t'en supplie! Et que cette femme meure! Et donne-lui-en une pire! Et qu'une pire succède à celle-ci, jusqu'à ce que la pire de toutes le mène en riant à sa tombe, cinquante fois cocu! Bonne Isis, exauce-moi cette prière, quand tu devrais me refuser une chose plus importante. Bonne Isis, je t'en supplie!

IRAS. — Amen! Bonne déesse, exauce cette prière des fidèles! Car, si c'est un crève-cœur de voir un galant homme mal marié, c'est un chagrin mortel de rencontrer un affreux maroufle non cocu! Ainsi, bonne Isis, maintiens les bienséances, et qu'il soit loti congrûment!

CHARMION. — Amen!

ALEXAS. — Ah! vous le voyez! s'il dépendait d'elles de me faire cocu, elles se feraient putains rien que pour ça.

ÉNOBARBUS. — Chut! voici Antoine.

CHARMION. — Non, pas lui; la reine!

Entre Cléopâtre.

CLÉOPATRE. — Avez-vous vu Monseigneur?

1. *A woman that cannot go.* Le verbe semble avoir le sens de : enfanter.

Digitized by Google

ÉNOBARBUS. — Non, madame.

CLÉOPATRE. — Est-ce qu'il n'était pas ici?

CHARMION. — Non, madame.

CLÉOPATRE. — Il était disposé à la joie; mais soudain une idée romaine l'a frappé... Énobarbus!

ÉNOBARBUS. — Madame!

CLÉOPATRE. — Cherchez-le, et amenez-le ici... Où est Alexas?

ALEXAS. — Ici, madame, à vos ordres... Monseigneur arrive.

Entre Antoine, suivi d'un messager et de sa suite.

CLÉOPATRE. — Nous ne voulons pas le voir : venez avec nous. *(Sortent Cléopâtre, Énobarbus, Alexas, Iras, Charmion et le devin.)*

LE MESSAGER. — Fulvie, ta femme, est entrée la première en campagne.

ANTOINE. — Contre mon frère Lucius?

LE MESSAGER. — Oui; mais cette guerre a vite pris fin, et la raison d'État les a réconciliés et réunis contre César, dont le triomphe les a, dès le premier choc, chassés d'Italie.

ANTOINE. — Eh bien, quoi de pire?

LE MESSAGER. — Toute mauvaise nouvelle empeste celui qui la dit.

ANTOINE. — Quand elle concerne un fou ou un lâche... Continue : les choses passées sont finies pour moi. C'est ainsi. Celui qui me dit la vérité, quand son récit recélerait la mort, je l'écoute comme un flatteur.

LE MESSAGER. — Labiénus (c'est une dure nouvelle) a, avec son armée de Parthes, conquis l'Asie depuis l'Euphrate; sa bannière victorieuse a oscillé de la Syrie à la Lydie et à l'Ionie; tandis que...

ANTOINE. — Antoine, veux-tu dire...

LE MESSAGER. — Oh! Monseigneur!

ANTOINE. — Parle-moi tout net; n'atténue pas le langage public; nomme Cléopâtre comme on l'appelle à Rome; déblatère dans le style de Fulvie, et taxe mes fautes avec toute la licence que la vérité et la malveillance réunies peuvent se permettre en paroles... Oh! nous ne produisons que des ronces, quand les souffles qui nous vivifient s'arrêtent; nous dire nos torts, c'est les sarcler. Adieu pour un moment!

Digitized by Google

LE MESSAGER. — Votre noble volonté soit faite! *(Il sort.)*

ANTOINE. — Quelle nouvelle de Sicyone?... Parlez, là-bas.

PREMIER SERVITEUR. — Le courrier de Sicyone!... Y en a-t-il un?

DEUXIÈME SERVITEUR. — Il attend vos ordres.

ANTOINE. — Qu'il paraisse! Il faut que je brise ces fortes chaînes égyptiennes, ou je me perds en folle tendresse...

Entre un deuxième messager.

Qui êtes-vous?

DEUXIÈME MESSAGER. — Fulvie, ta femme, est morte.

ANTOINE. — Où est-elle morte?

DEUXIÈME MESSAGER. — A Sicyone. La durée de sa maladie, avec d'autres choses plus sérieuses qu'il t'importe de savoir, est indiquée ici. *(Il lui remet une lettre.)*

ANTOINE. — Laisse-moi. *(Le messager sort.)* Voilà un grand esprit parti; et je l'ai souhaité! Souvent ce que nos mépris ont chassé loin de nous, nous voudrions le ravoir : le plaisir présent, par sa révolution décroissante, devient l'antipode de lui-même... Elle m'est chère, maintenant qu'elle n'est plus; la main qui l'a repoussée voudrait la ramener... Il faut que je m'arrache à cette reine enchanteresse. Dix mille calamités, pires que les maux à moi connus, sont couvées par mon oisiveté... Eh bien, Énobarbus?

Entre Énobarbus.

ÉNOBARBUS. — Quel est votre bon plaisir, seigneur?

ANTOINE. — Il faut que je parte d'ici au plus vite.

ÉNOBARBUS. — En ce cas, nous tuons toutes nos femmes. Nous avons vu combien leur est mortelle la moindre contrariété : s'il leur faut subir notre départ, c'est la mort, au bas mot.

ANTOINE. — Il faut que je m'en aille.

ÉNOBARBUS. — Dans une occasion pressante, soit! que les femmes meurent! Ce serait dommage de les sacrifier pour rien; mais, s'il faut choisir entre elles et une grande cause, elles doivent être estimées néant. Au moindre vent qu'elle a de ceci, Cléopâtre se meurt instantanément; je l'ai vue se mourir vingt fois pour de plus pauvres raisons. Je crois qu'il y a dans la mort un élément qui exerce sur elle une action voluptueuse, tant elle met de célérité à se mourir.

ANTOINE. — Elle est incroyablement rusée.

Digitized by Google

ÉNOBARBUS. — Hélas! non, seigneur. Ses passions ne sont formées que de la plus fine essence de pur amour. Nous ne pouvons pas appeler soupirs et larmes ses rafales et ses ondées : ce sont des bourrasques et des tempêtes plus fortes que n'en peuvent mentionner les almanachs. Cela ne peut pas être chez elle une ruse. Si c'en est une, elle fait tomber les averses aussi bien que Jupiter.

ANTOINE. — Que je voudrais ne jamais l'avoir vue!

ÉNOBARBUS. — Oh! seigneur! En ce cas, vous auriez perdu le spectacle d'un merveilleux chef-d'œuvre; et cette félicité de moins eût jeté du discrédit sur votre voyage.

ANTOINE. — Fulvie est morte.

ÉNOBARBUS. — Seigneur?

ANTOINE. — Fulvie est morte.

ÉNOBARBUS. — Fulvie?

ANTOINE. — Morte!

ÉNOBARBUS. — Eh bien, seigneur, offrez aux Dieux un sacrifice d'actions de grâces. Quand il plaît à leurs divinités d'enlever à un homme sa femme, l'homme les reconnaît comme les tailleurs de la terre et se console par cette réflexion que, quand une vieille robe est usée, il y a de quoi en faire une neuve. S'il n'y avait pas d'autre femme que Fulvie, vous auriez vraiment reçu un coup, et le cas serait lamentable; mais cette douleur est couronnée d'une consolation. Votre vieille jupe vous vaut un cotillon neuf; et, en vérité, toutes les larmes qui doivent laver ce chagrin-là tiendraient dans un oignon.

ANTOINE. — Les affaires qu'elle a entamées dans l'État ne peuvent tolérer plus longtemps mon absence.

ÉNOBARBUS. — Et les affaires que vous avez entamées ici ne peuvent se passer de vous, surtout celles de Cléopâtre qui dépendent entièrement de votre résidence.

ANTOINE. — Plus de réponses frivoles! Que nos officiers reçoivent avis de notre résolution. Je m'ouvrirai à la reine sur les causes de notre départ, et j'obtiendrai son consentement. Car ce n'est pas seulement la mort de Fulvie et d'autres raisons personnellement urgentes qui nous parlent si puissamment; les lettres de nos amis les plus actifs à Rome nous réclament chez nous. Sextus Pompée a jeté le défi à César, et commande l'empire des mers[1]; notre peuple

1. Sextus Pompeius avait été nommé amiral en chef de la flotte romaine.

Digitized by Google

capricieux, dont l'amour ne s'attache jamais à l'homme méritant que quand ses mérites ne sont plus, fait déjà revivre le grand Pompée avec toutes ses qualités dans son fils. Redoutable par son nom et par sa puissance, plus redoutable encore par son ardeur et par son énergie, Sextus se produit comme le premier des soldats; et son importance, en grandissant, serait un danger pour les flancs du monde. Il y a dans l'avenir plus d'un germe qui, comme le crin du coursier, a déjà la vie, mais pas encore le venin du serpent. Dis à ceux qui servent sous nos ordres que notre bon plaisir exige notre prompt éloignement d'ici.

ÉNOBARBUS. — J'obéis. *(Ils sortent.)*

SCÈNE III

Une autre partie du palais.

Entrent CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS *et* ALEXAS.

CLÉOPATRE. — Où est-il?

CHARMION. — Je ne l'ai pas vu depuis.

CLÉOPATRE, *à Alexas.* — Voyez où il est, avec qui, ce qu'il fait. Il est entendu que je ne vous ai pas envoyé. Si vous le trouvez triste, dites que je danse; s'il est gai, annoncez que je me suis brusquement trouvée mal. Vite! et revenez. *(Alexas sort.)*

CHARMION. — Madame, il me semble que, si vous l'aimez tendrement, vous ne prenez pas le moyen de le forcer à la réciprocité.

CLÉOPATRE. — Ne fais-je pas ce que je dois?

CHARMION. — Cédez-lui en tout, ne le contrariez en rien.

CLÉOPATRE. — Tu enseignes en vraie niaise : ce serait le moyen de le perdre.

CHARMION. — Ne le poussez pas trop à bout; modérez-vous, je vous prie : nous finissons par haïr ce que trop souvent nous craignons. Mais voici Antoine.

Entre Antoine.

CLÉOPATRE. — Je suis malade et triste.

ANTOINE. — Je suis désolé de donner souffle à ma résolution...

CLÉOPATRE. — Aide-moi à sortir, chère Charmion, je

Digitized by Google

vais tomber... Cela ne peut pas durer longtemps ainsi; les flancs d'une créature ne sauraient y résister.

ANTOINE, *se rapprochant.* — Eh bien, ma très chère reine...

CLÉOPATRE. — Je vous en prie, tenez-vous plus loin de moi.

ANTOINE. — Qu'y a-t-il?

CLÉOPATRE. — Je lis dans ces yeux-là qu'on a de bonnes nouvelles. Que dit la femme mariée?... Vous pouvez partir... Je voudrais qu'elle ne vous eût jamais donné permission de venir! Qu'elle n'aille pas dire que c'est moi qui vous retiens ici! Je n'ai pas de pouvoir sur vous. Vous êtes tout à elle.

ANTOINE. — Les Dieux savent trop bien...

CLÉOPATRE. — Oh! y eut-il jamais reine si effrontément trahie?... Pourtant, dès les commencements, j'ai vu poindre la trahison.

ANTOINE. — Cléopâtre!

CLÉOPATRE. — Quand vous ébranleriez de vos protestations le trône des Dieux, comment pourrais-je croire que vous êtes à moi sincèrement, vous qui avez trompé Fulvie? Extravagante folie de se laisser empêtrer par ces serments des lèvres, rompus aussitôt que proférés!

ANTOINE. — Adorable reine!

CLÉOPATRE. — Non, je vous prie; ne cherchez pas de prétexte pour votre départ, mais dites adieu et partez. Quand vous imploriez de rester, alors était le temps des paroles!... Pas de départ, alors! L'éternité était sur nos lèvres et dans nos yeux, la béatitude dans l'arc de nos sourcils! Rien en nous de si chétif qui n'eût une saveur de ciel! Tout cela est vrai encore, ou bien toi, le plus grand soldat du monde, tu en es devenu le plus grand menteur!

ANTOINE. — Eh bien, madame?

CLÉOPATRE. — Je voudrais avoir ta taille : tu apprendrais qu'il y a un cœur en Égypte.

ANTOINE. — Reine, écoutez-moi : l'impérieuse nécessité des temps réclame momentanément nos services; mais mon cœur tout entier reste en servitude avec vous. Notre Italie étincelle d'estocades civiles; Sextus Pompée approche des portes de Rome. L'égalité des deux partis domestiques produit l'exigence des factions[1]. Les plus haïs, accrus en forces,

1. *Scrupulous faction :* des factions divisées par des vétilles (*scruple :* mesure infime de poids).

Digitized by Google

croissent en sympathies : le condamné Pompée, riche de la gloire de son père, s'insinue rapidement dans les cœurs de ceux qui n'ont rien gagné au présent état de choses. Leur nombre devient menaçant; et leur calme, écœuré d'inaction, voudrait se purger par quelque changement désespéré. Ma raison personnelle, celle qui doit le mieux vous rassurer sur mon départ, c'est la mort de Fulvie.

CLÉOPATRE. — Bien que l'âge n'ait pu me préserver de la folie, il me préserve de la puérilité... Est-ce que Fulvie peut mourir?

ANTOINE. — Elle est morte, ma reine! *(Lui remettant un papier.)* Jette les yeux sur ceci, et, à ton loisir souverain, lis les désordres qu'elle a suscités; enfin, ma bien-aimée, vois où et quand elle est morte.

CLÉOPATRE. — O le plus faux des amants! où sont donc les fioles sacrées que tu devrais remplir de larmes de douleur? Ah! je vois, je vois, par la mort de Fulvie, comment sera reçue la mienne.

ANTOINE. — Ne querellez plus, mais préparez-vous à apprendre les projets que j'ai en tête : ils existent ou s'évanouissent au gré de vos avis... Oui, par le feu qui féconde le limon du Nil, je pars d'ici ton soldat, ton serviteur, prêt à faire la paix ou la guerre, selon que tu le désires.

CLÉOPATRE. — Coupe mon lacet, Charmion, viens... Mais non, laisse-moi; en un instant, je me sens mal et bien : ainsi aime Antoine.

ANTOINE. — Calme-toi, ma précieuse reine; et accorde ta pleine confiance[1] à un amour qui affronte une si honorable épreuve.

CLÉOPATRE. — Fulvie m'y a encouragée!... Je t'en prie, détourne-toi, et pleure en songeant à elle; puis dis-moi adieu, et prétends que tes larmes appartiennent à l'Égyptienne. Par grâce, joue donc une scène de parfaite dissimulation, et mime l'honneur intègre!

ANTOINE. — Vous m'échaufferez le sang! Assez!

CLÉOPATRE. — Vous pourriez mieux faire encore; mais cela n'est pas mal.

ANTOINE. — Eh bien, par mon épée!

CLÉOPATRE, *le contrefaisant.* — Et par mon bouclier!... Il y a progrès; mais ce n'est pas encore parfait. Vois donc,

1. *Give true evidence :* rends honnêtement hommage.

Digitized by Google

je t'en prie, Charmion, comme cet Hercule romain a l'attitude digne de son ancêtre!

ANTOINE. — Je vous laisse, madame.

CLÉOPATRE. — Courtois seigneur, un mot!... Vous et moi, il faut nous séparer, messire... Ce n'est pas ça... Vous et moi, nous nous sommes aimés, messire... Ce n'est pas ça non plus; cela, vous le savez bien!... Il y a quelque chose que je voulais... Oh! mon souvenir est un autre Antoine, et j'ai tout oublié.

ANTOINE. — Si votre royauté n'avait la frivolité pour sujette, je vous prendrais pour la frivolité même.

CLÉOPATRE. — C'est un rude labeur que de porter la frivolité aussi près du cœur que Cléopâtre. Mais pardonnez-moi, seigneur : mes habitudes les plus chères m'assomment[1], dès qu'elles ne vous plaisent pas. Votre honneur vous appelle loin d'ici : soyez donc sourd à ma folie incomprise, et que tous les Dieux aillent avec vous! Que sur votre épée se pose le laurier Victoire! et que le plus doux succès jonche la route sous vos pas!

ANTOINE. — Partons!... Allons! Nos adieux s'attardent et s'envolent de telle sorte que, résidant ici, tu pars avec moi, et que, m'éloignant d'ici, je reste avec toi!... En route!... *(Ils sortent.)*

SCÈNE IV

Rome. — Dans le palais de César.

Entrent OCTAVE CÉSAR, LÉPIDE *et leur suite.*

CÉSAR. — Vous pouvez le voir, Lépide, et à l'avenir vous le reconnaîtrez, César n'a pas le vice naturel de haïr notre grand collègue. D'Alexandrie voici les nouvelles : il pêche, boit et use en orgie les flambeaux de la nuit; il n'est pas plus viril que Cléopâtre, et la veuve de Ptolémée[2] n'est pas plus efféminée que lui; à peine consent-il à donner audience, ou daigne-t-il se souvenir qu'il a des collègues. Vous en conviendrez, cet homme-là est l'abrégé de tous les défauts dont l'humanité peut être atteinte.

1. Au sens fort : me tuent.
2. Cléopâtre avait épousé son frère Ptolémée XIII.

Digitized by Google

LÉPIDE. — Je ne puis croire que le mal chez lui soit suffisant pour ternir tout le bien : les imperfections en lui sont comme les taches du ciel : la noirceur de la nuit ne les rend que plus lumineuses. Elles sont héréditaires plutôt qu'acquises, irrémédiables plutôt qu'arbitraires.

CÉSAR. — Vous êtes trop indulgent. Concédons que ce n'est pas un crime de choir sur le lit de Ptolémée, d'accorder un royaume pour une facétie, de s'asseoir avec un esclave et de lui donner la réplique du gobelet, de battre le pavé à midi et de faire le coup de poing avec des drôles qui sentent la sueur. Admettons que cela lui va bien (et certes il faut être d'une rare organisation pour ne pas être souillé par de pareilles vilenies); pourtant Antoine n'a plus aucune excuse, quand c'est nous qui portons l'énorme poids de ses légèretés. S'il se bornait à remplir ses loisirs de ses voluptés, je laisserais l'indigestion et le rachitisme lui en demander compte; mais perdre ainsi les heures en fêtes, quand il entend le tambour du temps qui le rappelle aussi fort que son intérêt et le nôtre, c'est mériter d'être grondé, comme ces garçons qui, déjà mûris par la science, sacrifient leur éducation à leurs plaisirs présents et se révoltent contre la raison.

Entre un messager.

LÉPIDE. — Voici encore des nouvelles.

LE MESSAGER. — Tes ordres ont été exécutés; et d'heure en heure, très noble César, tu seras instruit de ce qui se passe. Pompée est fort sur mer; et il semble qu'il soit adoré de tous ceux que la crainte seule attachait à César. Vers les ports il voit affluer les mécontents, et la rumeur publique le présente comme une victime.

CÉSAR. — J'aurais dû le prévoir. L'histoire, dès les temps primitifs, nous apprend que celui qui est au pouvoir n'a été désiré que jusqu'à ce qu'il y fût, et que l'homme déchu, non aimé tant qu'il méritait vraiment de l'être, devient cher au peuple dès qu'il lui manque. Cette multitude est comme un roseau errant sur les flots, qui va et vient au gré du courant capricieux et qui se pourrit par son mouvement même.

Entre un deuxième messager.

LE MESSAGER. — César, je t'apporte une nouvelle : Ménécrate et Ménas, ces fameux pirates, ont asservi la mer, qu'ils sillonnent et lacèrent avec des quilles de toute forme.

Digitized by Google

Ils font en Italie maintes chaudes incursions. Les riverains de la mer blêmissent rien que d'y penser, et la jeunesse exaltée se révolte. Nul vaisseau ne peut se hasarder sans être aussitôt pris qu'aperçu; et le nom de Pompée fait plus de ravages que n'en feraient ses forces opposées aux nôtres.

CÉSAR. — Antoine, laisse là tes lascives orgies. Naguère, quand tu fus chassé de Modène, où tu avais tué les consuls Hirtius et Pansa, la famine marcha sur tes talons; tu la combattis, bien qu'élevé délicatement, avec plus de patience qu'un sauvage. On te vit boire l'urine des chevaux et cette lie dorée des mares qui faisait renâcler les bêtes. Ton palais ne dédaignait pas le fruit le plus âpre du buisson le plus grossier. Comme le cerf alors que la neige couvre les pâturages, tu broutais même l'écorce des arbres. Sur les Alpes, à ce qu'on rapporte, tu mangeas d'une chair étrange que plusieurs n'avaient pu voir sans mourir. Et tout cela (souvenir aujourd'hui blessant pour ton honneur!) fut supporté si héroïquement que ta joue n'en maigrit même pas!

LÉPIDE. — Pitoyable déchéance!

CÉSAR. — Puissent ses remords le ramener vite à Rome!... Il est temps que tous deux nous nous montrions dans la plaine; à cet effet, assemblons immédiatement le conseil. Pompée se renforce de notre inaction.

LÉPIDE. — Demain, César, je serai en mesure de vous indiquer exactement ce que je puis fournir sur terre et sur mer pour affronter la crise actuelle.

CÉSAR. — Jusqu'à ce que nous nous revoyions, je m'occuperai du même objet. Adieu!

LÉPIDE. — Adieu, monseigneur! Si dans l'intervalle vous apprenez de nouveaux mouvements au-dehors, je vous supplie de m'en faire part.

CÉSAR. — N'en doutez pas, seigneur. Je sais que c'est mon devoir. *(Ils sortent.)*

SCÈNE V

Alexandrie. — Dans le palais.

Entrent CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS *et* MARDIAN.

CLÉOPATRE. — Charmion!

CHARMION. — Madame?

Digitized by Google

CLÉOPATRE. — Ah! ah!... donne-moi à boire de la mandragore.

CHARMION. — Pourquoi, madame?

CLÉOPATRE. — Pour que je puisse dormir ce grand laps de temps où mon Antoine est loin de moi.

CHARMION. — Vous pensez bien trop à lui.

CLÉOPATRE. — Oh! c'est une trahison?

CHARMION. — J'espère que non, madame.

CLÉOPATRE. — Eunuque Mardian!

MARDIAN. — Quel est le bon plaisir de Votre Altesse?

CLÉOPATRE. — Ce n'est pas de t'entendre chanter. Je ne prends aucun plaisir à ce que peut un eunuque. Tu es bien heureux d'être châtré : ta pensée, restée libre, peut ne pas s'envoler d'Égypte... As-tu des passions?

MARDIAN. — Oui, gracieuse madame.

CLÉOPATRE. — En réalité?

MARDIAN. — Pas en réalité, madame; car je ne puis en réalité rien faire que d'innocent; pourtant j'ai des passions furibondes, et je pense à ce que Vénus fit avec Mars.

CLÉOPATRE. — O Charmion! où crois-tu qu'il est maintenant? Est-il debout, ou assis? Est-il à pied, ou à cheval? O heureux cheval chargé du poids d'Antoine! Sois vaillant, cheval! car sais-tu qui tu portes? Le demi-Atlas de cette terre! le bras et le cimier du genre humain! En ce moment il parle et dit tout bas : *Où est mon serpent du vieux Nil?* Car il m'appelle ainsi... Mais je m'enivre du plus délicieux poison. Lui, penser à moi qui suis toute noire des amoureuses caresses de Phébus, à moi que le temps a couverte de rides si profondes!... César au vaste front, quand tu étais ici au-dessus de la terre, j'étais un morceau digne d'un monarque; alors le grand Pompée, immobile, fixait ses yeux dilatés sur mon front; c'était là qu'il voulait jeter l'ancre de son extase et mourir en contemplant celle qui était sa vie!

Entre Alexas.

ALEXAS. — Souveraine d'Égypte, salut!

CLÉOPATRE. — Combien tu ressembles peu à Marc Antoine! Mais tu viens de sa part, et ce merveilleux élixir t'a transfiguré et converti en or. Comment va mon brave Marc Antoine?

ALEXAS. — Savez-vous la dernière chose qu'il a faite, chère reine? Il a appliqué un baiser, le dernier après bien

Digitized by Google

d'autres, sur cette perle orientale... Ses paroles sont rivées à mon cœur.

CLÉOPATRE. — Il faut que mon oreille les en arrache.

ALEXAS. — « Ami, s'est-il écrié, dis que le fidèle Romain envoie à la grande Égyptienne ce trésor d'une huître; pour racheter à ses pieds, la mesquinerie de ce présent, je veux incruster de royaumes son trône opulent : tout l'Orient, dis-le-lui, la nommera sa maîtresse! » Sur ce, il a fait un signe de tête, et il est monté gravement sur un coursier fougueux[1] qui hennissait si haut que, eussé-je voulu parler, son cri bestial m'eût rendu muet!

CLÉOPATRE. — Eh bien! était-il triste, ou gai?

ALEXAS. — Comme la saison de l'année intermédiaire entre la chaleur et le froid : il n'était ni triste ni gai.

CLÉOPATRE. — O disposition bien équilibrée! Remarque bien, remarque bien, bonne Charmion : voilà l'homme; mais remarque bien : il n'était pas triste, car il voulait rester serein pour ceux qui composent leur mine sur la sienne; il n'était pas gai, comme pour leur dire que son souvenir était relégué en Égypte avec toute sa joie; mais il était entre les deux extrêmes. O mélange céleste!... Va, quand tu serais triste ou gai, les transports de tristesse ou de joie te siéraient encore mieux qu'à nul autre. *(A Alexas.)* As-tu rencontré mes courriers?

ALEXAS. — Oui, madame, une vingtaine au moins. Pourquoi les envoyez-vous ainsi les uns sur les autres?

CLÉOPATRE. — L'enfant qui naîtra le jour où j'aurai oublié d'envoyer vers Antoine mourra misérable... De l'encre et du papier, Charmion!... Sois le bienvenu, mon bon Alexas!... Charmion, ai-je jamais aimé César à ce point?

CHARMION. — Oh! ce brave César!

CLÉOPATRE. — Qu'une seconde exclamation de ce genre te suffoque! Dis donc : ce brave Antoine!

CHARMION. — Ce vaillant César!

CLÉOPATRE. — Par Isis, je te ferai saigner les dents si tu compares encore à César mon préféré entre les hommes.

CHARMION. — Avec votre très gracieuse indulgence, je ne fais que répéter vos refrains.

---

1. *Arm-gaunt.* Obscur. On a proposé de cette expression, si elle n'est pas corrompue, des explications diverses, selon le sens que l'on donne à *arm* : maigre comme le bras (Halliwell), ou amaigri par les campagnes de guerre (Warburton, Kittredge).

Digitized by Google

CLÉOPATRE. — J'étais alors aux jours de ma primeur, dans toute la verdeur de mon inexpérience... Il faut avoir le sang glacé pour dire ce que je disais alors... Mais viens, sortons. Procure-moi de l'encre et du papier : il aura tous les jours un message de moi, dussé-je dépeupler l'Égypte!

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Messine. — Dans la maison de Pompée.

Entrent POMPÉE, MÉNÉCRATE *et* MÉNAS.

POMPÉE. — Si les Dieux grands sont justes, ils appuieront les actes des hommes justes.

MÉNÉCRATE. — Croyez bien, digne Pompée, que ce qu'ils diffèrent, ils ne le refusent pas.

POMPÉE. — Tandis que nous sommes suppliants au pied de leur trône, elle dépérit, la cause pour laquelle nous supplions.

MÉNÉCRATE. — Ignorants de nous-mêmes, nous implorons souvent notre propre malheur, et les puissances tutélaires nous refusent pour notre bien : ainsi nous trouvons profit à l'insuccès de nos prières.

POMPÉE. — Je réussirai : le peuple m'aime, et la mer est à moi. Ma puissance est à son croissant, et mes pressentiments me disent qu'elle atteindra son plein. Marc Antoine est à dîner en Égypte, et il n'ira pas faire la guerre au-dehors; César amasse de l'argent, tandis qu'il perd des cœurs; Lépide les flatte tous deux, et tous deux le flattent, mais il n'aime ni l'un ni l'autre, et ni l'un ni l'autre ne se soucie de lui.

MÉNÉCRATE. — César et Lépide sont en campagne; ils commandent des forces imposantes.

POMPÉE. — D'où tenez-vous cela? C'est faux.

MÉNÉCRATE. — De Sylvius, seigneur.

POMPÉE. — Il rêve. Je sais qu'ils sont tous deux à Rome, attendant Antoine. Mais que tous les charmes de l'amour, ô lascive Cléopâtre, adoucissent ta lèvre flétrie! Que la magie se joigne à la beauté, la luxure à toutes deux! Enferme le libertin dans une lice de fêtes; maintiens son cerveau

Digitized by Google

dans les fumées; que des cuisiniers épicuriens aiguisent son appétit de ragoûts toujours stimulants! Qu'enfin le sommeil et la bonne chère prorogent son honneur jusqu'à l'assoupissement du Léthé!... Eh bien, Varrius?

Entre Varrius.

VARRIUS. — Ce que je vais annoncer est très certain : Marc Antoine est d'heure en heure attendu dans Rome; depuis qu'il est parti d'Égypte, il a eu plus que le temps d'arriver.

POMPÉE. — J'aurais plus volontiers prêté l'oreille à une nouvelle moins grave... Ménas, je ne croyais pas que ce glouton d'amour mettrait son casque pour une si petite guerre. Comme soldat, il vaut deux fois les deux autres... Mais n'en soyons que plus fiers d'avoir pu, au premier mouvement, arracher du giron de la veuve d'Égypte l'insatiable débauché Antoine.

MÉNAS. — Je ne puis croire que César et Antoine s'accordent bien ensemble. La femme d'Antoine, qui vient de mourir, a fait tort à César; son frère[1] a guerroyé contre lui, sans toutefois, je pense, avoir été suscité par Antoine.

POMPÉE. — Je ne sais pas, Ménas, comment les moindres inimitiés ont pu faire trêve aux plus grandes. N'était que nous nous soulevons contre eux tous, il est évident qu'ils se querelleraient entre eux, car ils ont des motifs suffisants pour tirer l'épée; mais comment la crainte que nous leur inspirons peut-elle raccommoder leurs divisions et cicatriser un différend inférieur, c'est ce que nous ne savons pas encore. Qu'il en soit ce que nos Dieux voudront! Il y va de notre salut de déployer toutes nos ressources. Venez, Ménas. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

Rome. — Chez Lépide.

Entrent ÉNOBARBUS *et* LÉPIDE.

LÉPIDE. — Brave Énobarbus, vous feriez un acte méritoire et digne de vous en implorant de votre capitaine un langage doux et conciliant.

1. Lucius, frère d'Antoine. Cf. I, II.

Digitized by Google

ÉNOBARBUS. — Je l'engagerai à répondre comme il lui sied : si César l'irrite, qu'Antoine regarde par-dessus la tête de César, et parle aussi haut que Mars! Par Jupiter, si j'étais porteur de la barbe d'Antoine, je ne me raserais pas aujourd'hui.

LÉPIDE. — Ce n'est pas le moment des rancunes privées.

ÉNOBARBUS. — Tout moment est bon pour la question qu'il fait naître.

LÉPIDE. — Mais les petites questions doivent céder la place aux grandes.

ÉNOBARBUS. — Non, si les petites viennent les premières.

LÉPIDE. — Votre langage est tout de passion. Mais, je vous en prie, ne remuez pas les cendres. Voici venir le noble Antoine.

Entrent Antoine et Ventidius.

ÉNOBARBUS. — Et puis, là-bas, César.

Entrent, d'un autre côté, César, Mécène et Agrippa.

ANTOINE. — Si nous nous accordons bien ici, vite chez les Parthes! Vous entendez, Ventidius?

CÉSAR. — Je ne sais pas, Mécène; demandez à Agrippa.

LÉPIDE. — Nobles amis, le sujet qui nous réunit ici est d'une gravité suprême : qu'une cause chétive ne produise pas notre déchirement, que les griefs, s'il en est, soient écoutés avec douceur! Quand nous débattons avec violence nos mesquins différends, nous commettons le meurtre en pansant la blessure. Ainsi, nobles collègues, je vous en conjure instamment, touchez les points les plus amers avec les termes les plus doux, et que l'emportement n'aggrave point le mal!

ANTOINE. — C'est bien parlé. Nous serions à la tête de nos armées, et prêts à combattre, que j'en agirais ainsi.

CÉSAR. — Soyez le bienvenu à Rome.

ANTOINE. — Merci!

CÉSAR. — Asseyez-vous.

ANTOINE. — Asseyez-vous, monsieur!

CÉSAR. — Eh bien, voyons. *(Ils s'assoient.)*

ANTOINE. — J'apprends que vous trouvez mauvaises des choses qui ne le sont pas, ou qui, le fussent-elles, ne vous regardent pas.

CÉSAR. — Je serais ridicule, si, pour rien ou pour peu, je me disais offensé; et avec vous surtout, je serais plus

Digitized by Google

ridicule encore, si je vous nommais avec défaveur, sans avoir intérêt à prononcer votre nom.

ANTOINE. — Que je fusse en Égypte, César, cela vous touchait-il?

CÉSAR. — Pas plus que ma résidence ici, à Rome, ne pouvait vous toucher en Égypte. Pourtant, si de là vous intriguiez contre mon pouvoir, votre présence en Égypte pouvait m'occuper.

ANTOINE. — Qu'entendez-vous par intriguer?

CÉSAR. — Vous pouvez facilement saisir ma pensée, après ce qui m'est arrivé. Votre femme et votre frère m'ont fait la guerre; et leurs hostilités vous avaient pour thème; vous étiez leur mot d'ordre.

ANTOINE. — Vous vous méprenez. Jamais mon frère ne m'a mis en avant dans ses actes; je m'en suis enquis, et je tiens mes renseignements de rapporteurs fidèles qui ont tiré l'épée pour vous. Est-ce que bien plutôt il n'attaquait pas mon autorité en même temps que la vôtre? Est-ce qu'il ne faisait pas la guerre contre mes désirs, votre cause étant la mienne? Sur ce point, mes lettres vous ont déjà édifié. Si vous voulez bâcler une querelle, n'ayant pas de motif pour en faire une, cherchez autre chose.

CÉSAR. — Vous vous justifiez en m'imputant des erreurs de jugement; mais vous bâclez vous-même ces excuses-là.

ANTOINE. — Non pas, non pas. Je sais, je suis sûr que vous ne pouviez vous soustraire à l'évidence de ce raisonnement : moi, votre associé dans la cause qu'il combattait, je ne pouvais pas voir d'un œil complaisant cette guerre qui battait en brèche mon repos. Quant à ma femme, je voudrais que vous fussiez uni à un esprit pareil. Le tiers du monde est à vous, et avec un licou vous pourriez aisément le mener; mais une pareille femme, non pas!

ÉNOBARBUS. — Plût aux Dieux que nous eussions tous de pareilles épouses : les hommes pourraient aller en guerre contre les femmes!

ANTOINE. — Oui, César, les implacables commotions[1] que causait son impatience, jointe à une certaine astuce politique, j'en conviens avec douleur, vous ont trop inquiété; mais, vous êtes tenu de reconnaître que je n'y pouvais rien.

---

1. *Garboils* : querelles. Dans l'expression qui précède, *incurable* (impossible à réduire) doit s'appliquer à Fulvie.

Digitized by Google

CÉSAR. — Je vous ai écrit, pendant vos orgies, à Alexandrie; vous avez mis mes lettres dans votre poche, et par des sarcasmes outrageants éconduit mon messager.

ANTOINE. — Seigneur, il m'est tombé dessus brusquement, sans être autorisé. Alors je venais de festoyer trois rois, et je n'étais plus tout à fait ce que j'avais été le matin; mais, le lendemain, je le lui ai expliqué moi-même; ce qui était même chose que de lui demander pardon. Que ce compagnon ne soit pour rien dans notre brouille! si nous devons nous quereller, rayez-le de la question.

CÉSAR. — Vous avez rompu l'engagement de la foi jurée; et c'est ce que jamais vous n'aurez droit de me reprocher.

LÉPIDE. — Doucement, César.

ANTOINE. — Non, Lépide, laissez-le parler. Il m'est sacré, l'honneur dont il parle, et auquel il suppose que j'ai manqué. Continuez donc, César! Cet engagement de la foi jurée...

CÉSAR. — C'était de me prêter vos armes et vos subsides, à la première réquisition : vous avez tout refusé.

ANTOINE. — Dites plutôt négligé : j'étais alors dans ces heures empoisonnées qui m'ôtaient la conscience de moi-même. Autant que je le pourrai, je vous en témoignerai mes regrets; mais jamais la loyauté ne désertera ma grandeur, pas plus que ma grandeur ne se passera de la loyauté. La vérité est que Fulvie, pour me faire quitter l'Égypte, vous a fait la guerre ici; et moi, le motif innocent, je vous en offre toutes les excuses auxquelles l'honneur, en pareil cas, m'autorise à descendre.

CÉSAR. — C'est parler noblement.

MÉCÈNE. — Veuillez ne pas insister davantage sur vos griefs mutuels. Les oublier, ce serait vous souvenir que les nécessités présentes réclament votre réconciliation.

LÉPIDE. — C'est parler dignement, Mécène.

ÉNOBARBUS. — Ou du moins prêtez-vous votre affection l'un à l'autre pour le moment; et, dès que vous n'entendrez plus parler de Pompée, vous pourrez vous la restituer. Vous aurez le temps de vous chamailler, quand vous n'aurez pas autre chose à faire.

ANTOINE. — Tu n'es qu'un soldat! tais-toi.

ÉNOBARBUS. — J'avais presque oublié que la vérité doit être muette.

ANTOINE. — Vous faites tort à cette réunion solennelle; ainsi, taisez-vous.

Digitized by Google

ÉNOBARBUS. — Poursuivez donc. Votre auditeur est de pierre.

CÉSAR. — Je ne désapprouve pas le fond, mais la forme de son langage; car il est impossible que nous restions amis, nos pouvoirs[1] étant si peu d'accord dans leurs actes. Pourtant, si je savais une chaîne assez forte pour nous tenir unis, d'un bout du monde à l'autre, je la chercherais.

AGRIPPA. — Permets-moi, César!

CÉSAR. — Parlez, Agrippa.

AGRIPPA. — Tu as du côté maternel une sœur, l'illustre Octavie; le grand Marc Antoine est maintenant veuf.

CÉSAR. — Ne dites pas cela, Agrippa. Si Cléopâtre vous entendait, vous seriez justement taxée d'impertinence.

ANTOINE. — Je ne suis pas marié, César : laissez-moi écouter Agrippa.

AGRIPPA. — Pour vous maintenir en perpétuelle amitié, pour faire de vous des frères, et lier vos cœurs par un nœud indissoluble, qu'Antoine prenne Octavie pour femme! le mari que sa beauté réclame ne doit être rien moins que le premier des hommes; sa vertu et toutes ses grâces parlent une langue ineffable. Grâce à ce mariage, toutes ces petites jalousies qui maintenant semblent si grandes, et toutes ces grandes craintes qui offrent maintenant leurs dangers, seraient réduites à néant; les vérités même deviendraient des demi-mensonges, tandis qu'à présent les demi-mensonges sont des vérités. L'amour qu'elle aurait pour vous deux entraînerait votre mutuel amour et l'amour de tous pour vous deux. Pardonnez-moi ma franchise. Ce n'est pas une idée improvisée, c'est une idée étudiée, ruminée par le dévouement.

ANTOINE. — César parlera-t-il?

CÉSAR. — Non, pas avant de savoir quel est le sentiment d'Antoine sur ce qui vient d'être dit.

ANTOINE. — Quels pouvoirs aurait Agrippa, pour effectuer ce qu'il propose, si je disais : *Agrippa, soit?*

CÉSAR. — Le pouvoir de César, et mon pouvoir sur Octavie.

ANTOINE. — Ah! puissé-je à ce bon projet, plein de si belles promesses, ne jamais imaginer d'obstacle!... Donne-moi ta main; accomplis cette action de grâces; et, désor-

---

1. *Conditions :* caractères, dispositions naturelles.

Digitized by Google

mais, qu'un cœur fraternel commande à nos affections et règle nos grands desseins!

CÉSAR. — Voici ma main. Je te lègue une sœur que j'aime comme jamais frère n'aima. Qu'elle vive pour unir nos empires et nos cœurs! Et puissent nos affections ne plus jamais s'envoler!

LÉPIDE. — Je dis avec bonheur : amen!

ANTOINE. — Je ne croyais pas avoir à tirer l'épée contre Pompée, car il m'a accablé de courtoisies extraordinaires tout récemment; il faut que d'abord je le remercie, pour ne pas faire tort à ma réputation de gratitude; et, sur le talon de ce remerciement, je lui jetterai mon défi.

LÉPIDE. — Le temps nous presse. Allons vite chercher Pompée; autrement ce sera lui qui viendra nous chercher.

ANTOINE. — Et où est-il?

CÉSAR. — Aux environs du mont Misène.

ANTOINE. — Quelles sont ses forces sur terre?

CÉSAR. — Imposantes déjà, et sans cesse croissantes; mais sur mer, il est le maître absolu.

ANTOINE. — Tel est le bruit public. Je voudrais que nous nous fussions déjà parlé. Hâtons-nous. Mais, avant de prendre les armes, dépêchons l'affaire dont nous avons causé.

CÉSAR. — Avec le plus grand plaisir. Je vous invite à voir ma sœur, et je vais de ce pas vous conduire à elle.

ANTOINE. — Lépide, ne nous privez pas de votre compagnie.

LÉPIDE. — Noble Antoine, la maladie même ne me retiendrait pas. *(Fanfares. Sortent Antoine, César et Lépide.)*

MÉCÈNE, *à Énobarbus*. — Soyez le bienvenu d'Égypte, seigneur!

ÉNOBARBUS. — Moitié du cœur de César, digne Mécène!... Mon honorable ami, Agrippa!

AGRIPPA. — Bon Énobarbus!

MÉCÈNE. — Nous devons être heureux que les choses se soient si bien arrangées. Vous vous êtes bien tenus en Égypte.

ÉNOBARBUS. — Oui, monsieur : nous dormions toutes les heures du jour, et nous abrégions la nuit à boire.

MÉCÈNE. — Huit sangliers rôtis tout entiers à un déjeuner, et pour douze personnes seulement! Est-ce vrai?

ÉNOBARBUS. — Eh! cela n'est qu'une mouche auprès

Digitized by Google

d'un aigle; nous avons fait des bombances bien plus monstrueuses et bien plus dignes d'être citées.

MÉCÈNE. — C'est une femme bien irrésistible, si les rapports cadrent avec la vérité.

ÉNOBARBUS. — La première fois qu'elle a rencontré Marc Antoine, sur le fleuve Cydnus, elle a embourré son cœur[1].

AGRIPPA. — C'est là qu'elle est apparue, en effet, si mes rapports ne me trompent pas.

ÉNOBARBUS. — Je vais vous dire. Le bateau où elle était assise, pareil à un trône étincelant, flamboyait sur l'eau; la poupe était d'or battu; les voiles, de pourpre, et si parfumées que les vents se pâmaient sur elles; les rames étaient d'argent : maniées en cadence au son des flûtes, elles forçaient l'eau qu'elles chassaient à revenir plus vite, comme amoureuse de leurs coups. Quant à sa personne, elle appauvrissait toute description : couchée sous un pavillon de drap d'or, elle effaçait cette Vénus où nous voyons l'art surpasser la nature; à ses côtés, des enfants aux gracieuses fossettes, pareils à des Cupidons souriants, se tenaient avec des éventails diaprés, dont le souffle semblait enflammer les joues délicates qu'il rafraîchissait et faire ce qu'il défaisait.

AGRIPPA. — O splendide spectacle pour Antoine!

ÉNOBARBUS. — Ses femmes, comme autant de Néréides, ou de fées des eaux, lui obéissaient sur un regard, et s'inclinaient dans les plus jolies attitudes[2]. Au timon, c'est une sirène qu'on croirait voir commander; les cordages de soie frémissent au contact de ces mains, moelleuses comme des fleurs, qui font lestement la manœuvre. Du bateau, un étrange et invisible parfum frappe les sens des quais adjacents. La cité avait jeté tout son peuple au-devant d'elle;

---

1. *She pursed up his heart :* elle a mis son cœur dans sa poche.

2. Ces deux vers de gracieuse description, au style elliptique et suggestif, ont souvent été l'objet d'interprétations diverses, dans lesquelles le texte se trouvait passablement torturé. En voir la liste dans l'édition *variorum* de Furness. La présente traduction nous paraît remarquable d'élégance, de concision et d'exactitude. Les commentateurs anglais font remarquer à juste titre que la scène fait tableau, et que les suivantes de Cléopâtre prennent des attitudes pour le composer. André Gide traduit, avec plus de fidélité au sens que de bonheur de style : *décorativement inclinées*. Ce morceau célèbre de l'arrivée de Cléopâtre s'inspire de fort près, et parfois mot pour mot, du passage correspondant dans le *Plutarque* de North. Mais c'est Shakespeare qui lui communique son chatoiement lyrique.

Digitized by Google

et Antoine, assis sur un trône au milieu de la place publique, y restait seul, jetant ses sifflements à l'air qui, si le vide avait été possible, serait allé aussi contempler Cléopâtre et aurait fait une brèche à la nature!

AGRIPPA. — La rare Égyptienne!

ÉNOBARBUS. — Quand elle fut descendue en terre, Antoine l'envoya convier à souper. Elle répliqua qu'il valait mieux qu'il fût son hôte, et le décida. Notre courtois Antoine, à qui jamais femme n'a entendu dire le mot *non*, se fait raser dix fois, va au festin, et, pour écot, donne son cœur en payement de ce que ses yeux ont dévoré.

AGRIPPA. — Royale gourgandine! elle a forcé le grand César à mettre son épée au lit; il l'a labourée; et elle a porté moisson.

ÉNOBARBUS. — Je l'ai vue une fois dans la rue sauter quarante pas à cloche-pied : ayant perdu haleine, elle voulut parler et s'arrêta palpitante, si gracieuse qu'elle faisait d'une défaillance une beauté, et qu'à bout de respiration, elle respirait le charme.

MÉCÈNE. — Maintenant, voilà Antoine obligé de la quitter absolument.

ÉNOBARBUS. — Jamais! Il ne la quittera pas. L'âge ne saurait la flétrir, ni l'habitude épuiser sa variété infinie. Les autres femmes rassasient les appétits qu'elles nourrissent; mais elle, plus elle satisfait, plus elle affame. Car les choses les plus immondes séduisent en elle au point que les prêtres saints la bénissent, quand elle se prostitue.

MÉCÈNE. — Si la beauté, la sagesse, la modestie, peuvent fixer le cœur d'Antoine, Octavie est pour lui une bienheureuse fortune.

AGRIPPA. — Partons! Bon Énobarbus, soyez mon hôte tant que vous demeurerez ici.

ÉNOBARBUS. — Je vous remercie humblement, seigneur. *(Ils sortent.)*

SCÈNE III

Rome. — Dans le palais de César.

Entre OCTAVIE, *accompagnée d'un côté par* CÉSAR, *de l'autre par* ANTOINE. UN DEVIN *et des gens de service les suivent.*

ANTOINE. — Le monde et mes hautes fonctions m'arracheront parfois de votre sein.

Digitized by Google

OCTAVIE. — Sans cesse alors mon genou ploiera devant les Dieux mes prières pour vous.

ANTOINE, *à César.* — Bonne nuit, seigneur!... Mon Octavie, ne lisez pas mes défauts dans les récits du monde : jusqu'ici je n'ai pas gardé la mesure [1]; mais à l'avenir tout sera fait selon la règle. Bonne nuit, chère dame!

OCTAVIE. — Bonne nuit, seigneur!

CÉSAR. — Bonne nuit! *(Sortent César, Octavie, et les gens de service.)*

ANTOINE, *au devin.* — Eh bien, maraud! souhaiteriez-vous être en Égypte?

LE DEVIN. — Plût aux Dieux que je n'en fusse jamais sorti, et que vous ne fussiez jamais venu ici!

ANTOINE. — Votre raison, si vous pouvez?

LE DEVIN. — Je la vois dans mon désir, si je ne l'ai pas sur les lèvres... Mais retournez vite en Égypte.

ANTOINE. — Dis-moi qui, de César ou de moi, aura la plus haute fortune.

LE DEVIN. — César. Donc, ô Antoine, ne reste pas à ses côtés. Ton démon, c'est-à-dire l'esprit qui t'a en garde, est noble, courageux, hautain, incomparable là où n'est pas celui de César; mais près de lui, ton ange, comme accablé, n'est plus que Frayeur. Donc mets une distance suffisante entre vous deux.

ANTOINE. — Ne parle plus de cela.

LE DEVIN. — A nul autre que toi; jamais, si ce n'est devant toi. Si tu joues avec lui à n'importe quel jeu, tu es sûr de perdre; et il a tant de bonheur naturel qu'il te bat contre toutes les chances; ton lustre s'assombrit, dès qu'il brille près de toi; je répète que ton esprit est tout effrayé de te gouverner, près de lui, mais que, lui absent, il est vraiment noble.

ANTOINE. — Va-t'en, et dis à Ventidius que je veux lui parler. *(Le devin sort.)* Il faut qu'il marche contre les Parthes... Soit science, soit hasard, il a dit vrai... Les dés même lui obéissent; et, dans nos jeux, toute ma supériorité s'évanouit devant son bonheur; si nous tirons au sort, il gagne; ses coqs l'emportent toujours sur les miens, quand tous les calculs sont pour le contraire; et toujours ses cailles battent les miennes dans l'enceinte de la lutte [2]. Je veux

1. *Kept my square :* gardé la ligne droite.
2. Cette allusion aux combats de cailles est dans Plutarque.

Digitized by Google

retourner en Égypte; j'ai fait ce mariage pour ma tranquillité, soit! Mais c'est en Orient qu'est mon plaisir.

Entre Ventidius.

Ah! venez, Ventidius. Vous allez marcher contre les Parthes; votre commission est prête; suivez-moi pour la recevoir. *(Ils sortent.)*

SCÈNE IV

Rome. — Une place publique.

Entrent LÉPIDE, MÉCÈNE *et* AGRIPPA.

LÉPIDE. — Ne vous dérangez pas plus longtemps; je vous en prie, rejoignez vite vos généraux.

AGRIPPA. — Seigneur, que Marc Antoine prenne seulement le temps d'embrasser Octavie! et nous marchons.

LÉPIDE. — Jusqu'à ce que je vous voie dans ce costume de soldat qui vous ira si bien à tous deux, adieu!

MÉCÈNE. — D'après mes conjectures sur ce voyage, nous serons au mont Misène avant vous, Lépide.

LÉPIDE. — La route que vous suivez est beaucoup plus courte; mes affaires m'en écarteront beaucoup; vous gagnerez deux jours sur moi.

MÉCÈNE et AGRIPPA. — Seigneur, bon succès!

LÉPIDE. — Adieu! *(Ils sortent.)*

SCÈNE V

Alexandrie. — Dans le palais.

Entrent CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS, ALEXAS, *et des gens de service.*

CLÉOPATRE. — Donnez-moi de la musique, de la musique, ce mélancolique aliment de nous tous, les affairés d'amour!

UN SERVITEUR. — La musique! Holà!

Digitized by Google

Entre Mardian.

CLÉOPATRE. — Laissons cela... Allons jouer au billard [1]. Viens, Charmion.

CHARMION. — Mon bras me fait mal. Jouez plutôt avec Mardian.

CLÉOPATRE. — Pour une femme, autant jouer avec un eunuque qu'avec une femme. *(A Mardian.)* Allons, voulez-vous jouer avec moi, messire?

MARDIAN. — Aussi bien que je puis, madame.

CLÉOPATRE. — Et dès que le bon vouloir est démontré, il a beau être insuffisant, l'acteur a droit au pardon... Mais non, je ne veux plus... Donnez-moi ma ligne. Nous irons au fleuve; là, ma musique jouant au loin, j'amorcerai des poissons aux fauves nageoires; mon hameçon recourbé percera leurs visqueuses mâchoires; et, à chaque poisson que j'enlèverai, je m'imaginerai que c'est un Antoine, et je dirai : « Ah! ah! vous êtes pris! »

CHARMION. — L'amusante journée, où vous fîtes ce pari à qui pêcherait le plus, et où votre plongeur accrocha à l'hameçon d'Antoine un poisson salé qu'il retira avec transport!

CLÉOPATRE. — Ce temps-là! oh! quel temps! Je me moquai de lui, à lui ôter la patience; et, le soir venu, je me moquai de lui à la lui rendre; le lendemain matin, avant neuf heures, je le restituai, ivre, à son lit; puis je le couvris de mes robes et de mes manteaux, tandis que je portais son épée de Philippes.

Entre un messager.

Oh! d'Italie!... Entasse tes fécondes nouvelles dans mon oreille longtemps stérile.

LE MESSAGER. — Madame, madame...

CLÉOPATRE. — Antoine est mort! Si tu dis cela, drôle, tu assassines ta maîtresse; mais s'il est libre et bien portant, si c'est ainsi que tu me le présentes, voilà de l'or, et voici mes veines les plus bleues à baiser; une main que des rois ont pressée de leurs lèvres et n'ont baisée qu'en tremblant!

LE MESSAGER. — D'abord, madame, il est bien.

---

1. Chapman, avant Shakespeare, avait été coupable de cet anachronisme : on joue au billard à Alexandrie dans son drame *The Blind Beggar of Alexandria*, qui date de 1598.

Digitized by Google

CLÉOPATRE. — Tiens! voilà de l'or encore. Mais fais attention, maraud. Nous avons coutume de dire que les morts sont bien; si c'est à cela que tu veux en venir, cet or que je te donne, je le ferai fondre, et je le verserai dans ta gorge mal embouchée.

LE MESSAGER. — Bonne madame, écoutez-moi.

CLÉOPATRE. — Eh bien, va! j'y consens; mais il n'y a rien de bon dans ta figure. Si Antoine est libre et en pleine santé, que sert d'avoir cette mine sinistre pour trompeter de si bonnes nouvelles? S'il n'est pas bien, tu devrais arriver comme une Furie couronnée de serpents, et non sous la forme d'un homme.

LE MESSAGER. — Vous plaira-t-il de m'écouter?

CLÉOPATRE. — J'ai envie de te frapper avant que tu parles. Mais si tu dis qu'Antoine est vivant, bien portant, l'ami de César et non pas son captif, je t'enfouirai sous une pluie d'or et sous une grêle de perles fines.

LE MESSAGER. — Madame, il est bien...

CLÉOPATRE. — Bien dit!

LE MESSAGER. — Et l'ami de César.

CLÉOPATRE. — Tu es un honnête homme!

LE MESSAGER. — César et lui sont plus grands amis que jamais.

CLÉOPATRE. — Fais-toi une fortune avec moi!

LE MESSAGER. — Mais, madame...

CLÉOPATRE. — Je n'aime pas ce *mais :* il affaiblit un si bon commencement. Fi de ce *mais!* Ce *mais* est comme un geôlier qui va produire quelque monstrueux malfaiteur. Je t'en prie, ami, verse toute ta charge dans mon oreille, le bien et le mal à la fois. Il est ami avec César, en pleine santé, dis-tu, et libre, dis-tu?

LE MESSAGER. — Libre, madame! non; je n'ai point fait un pareil rapport; il est attaché à Octavie.

CLÉOPATRE. — Pour quel bon office?

LE MESSAGER. — Pour le meilleur, l'office du lit.

CLÉOPATRE. — Je pâlis, Charmion.

LE MESSAGER. — Madame, il est marié à Octavie.

CLÉOPATRE. — Que la peste la plus venimeuse fonde sur toi! *(Elle le frappe et le terrasse.)*

LE MESSAGER. — Bonne madame, patience!

CLÉOPATRE. — Que dites-vous?... *(Elle le frappe encore.)* Hors d'ici, horrible drôle! Ou je vais chasser tes yeux comme des billes devant moi; je vais dénuder ta tête...

Digitized by Google

(Elle le secoue violemment.) Je te ferai fouetter avec le fer, étuver dans la saumure, et confire à la sauce ardente.

LE MESSAGER. — Gracieuse madame, si j'apporte la nouvelle, je n'ai pas fait le mariage.

CLÉOPATRE. — Dis que cela n'est pas, et je te donnerai une province, et je rendrai ta fortune splendide; le coup que tu as reçu te fera pardonner de m'avoir mise en rage; et je te gratifierai de tous les dons que ton humilité peut mendier.

LE MESSAGER. — Il est marié, madame.

CLÉOPATRE. — Misérable, tu as vécu trop longtemps. *(Elle tire un couteau.)*

LE MESSAGER. — Ah! je me sauve. Que prétendez-vous, madame? Je n'ai fait aucune faute. *(Il s'enfuit.)*

CHARMION. — Bonne madame, contenez-vous : l'homme est innocent.

CLÉOPATRE. — Il est des innocents qui n'échappent pas au coup de foudre... Que l'Égypte s'effondre dans le Nil! et que toutes les créatures bienfaisantes se changent en serpents! Rappelez cet esclave; toute furieuse que je suis, je ne le mordrai pas... Rappelez-le. *(Quelqu'un sort.)*

CHARMION. — Il a peur de revenir.

CLÉOPATRE. — Je ne lui ferai pas de mal; ces mains perdent leur noblesse en frappant un plus petit que moi, alors que seule je me suis mise en cet état.

Rentre le messager.

Approchez, monsieur! Il peut être honnête, mais il n'est jamais bon d'apporter une mauvaise nouvelle. Donnez à un gracieux message une légion de langues; mais laissez les mauvaises nouvelles s'annoncer elles-mêmes par le coup qui nous frappe.

LE MESSAGER. — J'ai fait mon devoir.

CLÉOPATRE. — Est-il marié? Je te haïrai de ma pire haine, si tu dis encore oui.

LE MESSAGER. — Il est marié, madame.

CLÉOPATRE. — Que les Dieux te confondent! Tu persistes donc toujours?

LE MESSAGER. — Faut-il que je mente, madame?

CLÉOPATRE. — Oh! je voudrais que tu mentisses, quand la moitié de mon Égypte devrait être submergée et faire une citerne pour les serpents squameux! Va, sors d'ici!

Digitized by Google

Quand tu aurais le visage de Narcisse, à moi tu me paraîtrais affreux... Il est marié?

LE MESSAGER. — J'implore le pardon de Votre Altesse.

CLÉOPATRE. — Il est marié?

LE MESSAGER. — Ne vous offensez pas de ce que je ne veuille pas vous offenser; me punir pour ce que vous me faites faire me semble bien inique. Il est marié à Octavie.

CLÉOPATRE. — Oh! si son exemple avait pu te rendre fourbe, toi qui ne l'es pas!... Quoi! tu es sûr de cela? Va-t'en d'ici. La marchandise[1] que tu as rapportée de Rome est trop chère pour moi. Qu'elle te reste sur les bras, et sois ruiné par elle! *(Le messager sort.)*

CHARMION. — Bonne Altesse, patience!

CLÉOPATRE. — En louant Antoine, j'ai déprécié César.

CHARMION. — Maintes fois, madame.

CLÉOPATRE. — J'en suis bien payée à présent! Emmenez-moi d'ici... Je me sens défaillir...: Oh! Iras! Charmion!... Ce n'est rien... Va trouver cet homme, bon Alexas; commande-lui de te dire les traits d'Octavie, ses années, ses inclinations; qu'il n'oublie pas la couleur de ses cheveux!... Rapporte-moi vite ses paroles... *(Alexas sort.)* Renonçons à lui pour toujours... Mais non, Charmion! Si, d'un côté, il a le masque de Gorgone, de l'autre, c'est Mars[2]! *(A Mardian.)* Dis à Alexas de me rapporter quelle taille elle a... Plains-moi, Charmion, mais ne me parle pas... Menez-moi dans ma chambre. *(Ils sortent.)*

---

1. Cette allusion aux « *marchandises* » apportées de Rome par le messager de Cléopâtre a été parfois prise au pied de la lettre. J. D. Wilson commente : langage commercial, intention insultante, et semble comprendre que le messager a profité de son séjour à Rome pour y acheter un lot de marchandises qu'il compte revendre à profit en Égypte. Un critique américain, J. S. Stull, pense qu'Antoine l'a chargé de remettre à Cléopâtre, en cadeau de rupture, quelque bijou de prix. Nous sommes plutôt porté à croire qu'il n'y a là qu'une métaphore, et que ce terme méprisant désigne la nouvelle du mariage d'Antoine.

2. Il s'agit de ces « perspectives » en trompe-l'œil, mentionnées en plusieurs endroits par Shakespeare.

Digitized by Google

SCÈNE VI

Près du cap Misène.

POMPÉE *et* MÉNAS *arrivent d'un côté, au son des tambours et des trompettes; de l'autre,* CÉSAR, LÉPIDE, ANTOINE, ÉNOBARBUS, MÉCÈNE, *avec une escorte de soldats.*

POMPÉE. — J'ai vos otages, vous avez les miens, et nous allons causer avant de combattre.

CÉSAR. — Il est fort juste que nous en venions d'abord aux paroles; aussi t'avons-nous envoyé d'avance nos propositions écrites; pour peu que tu les aies examinées, fais-nous savoir si elles suffisent pour enchaîner ton épée mécontente et ramener en Sicile toute cette belle jeunesse qui autrement devra périr ici.

POMPÉE. — Écoutez-moi, vous trois, seuls sénateurs de ce vaste univers, agents suprêmes des Dieux! Je ne vois pas pourquoi mon père manquerait de vengeurs, lui qui a laissé un fils et des amis, quand Jules César, qui apparut au bon Brutus à Philippes, vous a vus là travailler pour lui. Qu'est-ce qui poussa le pâle Cassius à conspirer? Qu'est-ce qui décida le très honoré, l'honnête Romain Brutus et ses compagnons d'armes, courtisans de la belle liberté, à ensanglanter le Capitole? C'est qu'ils ne voulurent voir dans un homme qu'un homme. Et voilà ce qui m'a porté à équiper cette flotte dont le poids fait écumer l'Océan irrité, et avec laquelle j'entends châtier l'ingratitude dont la haineuse Rome accabla mon noble père.

CÉSAR. — A votre aise!

ANTOINE. — Tu ne parviendras pas à nous effrayer, Pompée, avec toutes tes voiles : nous saurons te répliquer sur mer; sur terre, tu sais tout ce que tu as de moins que nous.

POMPÉE. — Sur terre, en effet, tu as de plus que moi la maison de mon père[1]; mais, puisque le coucou se niche toujours ailleurs que chez lui, restes-y tant que tu pourras.

---

1. Plutarque raconte que, la maison de Pompée à Rome ayant été mise en vente, Antoine se l'était fait attribuer, mais avait refusé de la payer.

Digitized by Google

LÉPIDE. — Veuillez nous dire (car tout ceci est hors de la question) comment vous accueillez les offres que nous vous avons transmises.

CÉSAR. — Voilà le point.

ANTOINE. — Ne te laisse pas décider par nos prières, mais considère quel parti il vaut mieux embrasser.

CÉSAR. — Et quelles conséquences aurait pour toi l'ambition d'une plus haute fortune.

POMPÉE. — Vous m'avez fait offre de la Sicile et de la Sardaigne, à condition que je nettoierais la mer des pirates et que j'enverrais à Rome certaines mesures de blé. Cette convention faite, nous devons nous séparer sans une entaille à nos épées, sans une balafre à nos boucliers.

CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDE. — Voilà nos offres.

POMPÉE. — Sachez donc que j'étais venu ici, devant vous, en homme préparé à accepter ces offres. Mais Marc Antoine m'a causé quelque impatience. *(A Antoine.)* Dussé-je perdre mon mérite en le rappelant, vous saurez que, quand César et votre frère étaient aux prises, votre mère est venue en Sicile et y a trouvé un accueil amical.

ANTOINE. — Je l'ai appris, Pompée; et je suis tout disposé à vous offrir libéralement les remerciements que je vous dois.

POMPÉE. — Donnez-moi votre main. Je ne m'attendais pas, seigneur, à vous rencontrer ici.

ANTOINE. — Les lits sont moelleux en Orient. Merci à vous de m'avoir fait revenir ici plus tôt que je ne comptais! car j'y ai gagné.

CÉSAR, *à Pompée.* — Depuis la dernière fois que je vous ai vu, vous avez changé.

POMPÉE. — Vraiment je ne sais pas quels comptes l'âpre fortune tient sur mon visage; en tout cas, jamais elle n'envahira mon sein, jusqu'à faire de mon cœur son vassal!

LÉPIDE, *à Pompée.* — Heureuse réunion!

POMPÉE. — Je l'espère, Lépide... Ainsi, nous sommes d'accord; je demande que notre convention soit mise par écrit, et scellée de nous.

CÉSAR. — C'est la première chose que nous devons faire.

POMPÉE. — Il faut nous fêter les uns les autres, avant de nous séparer; tirons au sort à qui commencera.

ANTOINE. — Ce sera moi, Pompée.

POMPÉE. — Non, Antoine, laissons décider le sort; mais, que vous soyez le premier ou le dernier, votre estimable

Digitized by Google

cuisine égyptienne aura toute la vogue. J'ai ouï dire que Jules César s'était engraissé à festiner là-bas.

ANTOINE. — Vous avez ouï dire bien des choses.

POMPÉE. — Je n'ai que de courtoises pensées, messire.

ANTOINE. — Et d'aussi courtoises paroles.

POMPÉE. — Voilà ce que j'ai ouï dire. Et j'ai ouï dire aussi qu'Apollodore porta...

ÉNOBARBUS. — Suffit. Il l'a fait.

POMPÉE. — Porta quoi, je vous prie?

ÉNOBARBUS. — Certaine reine à César dans un matelas[1].

POMPÉE. — Je te reconnais à présent. Comment vas-tu, soldat?

ÉNOBARBUS. — Fort bien; et il est probable que je continuerai, car j'aperçois quatre banquets en perspective.

POMPÉE. — Laisse-moi serrer ta main; je ne t'ai jamais haï; je t'ai vu combattre, et j'ai envié ta valeur.

ÉNOBARBUS. — Monsieur, je ne vous ai jamais beaucoup aimé; mais je vous ai loué, quand vous méritiez dix fois plus d'éloges que je ne vous en donnais.

POMPÉE. — Jouis de ta franchise : elle ne te sied pas mal. Je vous invite tous à bord de ma galère. Ouvrez la marche, seigneurs.

CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDE. — Montrez-nous le chemin, monsieur.

POMPÉE. — Venez. *(Sortent Pompée, César, Antoine, Lépide, les soldats et les gens de la suite.)*

MÉNAS, *à part*. — Ton père, Pompée, n'aurait jamais fait ce traité-là. *(Haut, à Énobarbus.)* Vous et moi, nous nous sommes connus, monsieur.

ÉNOBARBUS. — Sur mer, je crois.

MÉNAS. — En effet, monsieur.

ÉNOBARBUS. — Vous avez fait merveilles sur l'eau.

MÉNAS. — Et vous, sur terre.

ÉNOBARBUS. — Je louerai toujours qui me loue. Aussi bien, on ne peut nier ce que j'ai fait sur terre.

MÉNAS. — Ni ce que j'ai fait sur l'eau.

ÉNOBARBUS. — Si, il y a quelque chose que vous pouvez

---

1. D'après Plutarque encore *(Vie de César)*. César désira que Cléopâtre vint le voir en secret à Alexandrie; Apollodore, enveloppant la reine dans un matelas lié par une courroie, la porta sur son dos comme un paquet jusqu'à la porte de César.

Digitized by Google

nier pour votre sûreté même : vous avez été un grand bandit sur mer.

MÉNAS. — Et vous, sur terre.

ÉNOBARBUS. — En ce cas, je nie mes services... Mais donnez-moi la main, Ménas. Si nos yeux avaient cette autorité, ils pourraient saisir ici deux bandits qui s'embrassent. *(Ils se tendent la main.)*

MÉNAS. — Le visage d'un homme ne ment pas, quoi que fasse sa main.

ÉNOBARBUS. — En revanche, il n'est pas de jolies femmes dont le visage ne soit fourbe.

MÉNAS. — Il ne les calomnie pas : elles volent les cœurs.

ÉNOBARBUS. — Nous étions venus ici pour nous battre avec vous.

MÉNAS. — Pour ma part, je suis fâché que cela ait tourné en boissons. Aujourd'hui Pompée perd sa fortune à rire.

ÉNOBARBUS. — Si cela est, pour sûr il ne la regagnera pas à pleurer.

MÉNAS. — Vous l'avez dit, monsieur. Nous n'attendions pas Marc Antoine ici. Dites-moi, est-ce qu'il est marié à Cléopâtre?

ÉNOBARBUS. — La sœur de César s'appelle Octavie.

MÉNAS. — C'est vrai, monsieur; elle était la femme de Caïus Marcellus.

ÉNOBARBUS. — Mais elle est maintenant la femme de Marcus Antonius.

MÉNAS. — Que dites-vous, monsieur?

ÉNOBARBUS. — C'est la vérité.

MÉNAS. — Alors, César et lui sont liés pour toujours.

ÉNOBARBUS. — Si j'étais tenu de prédire le sort de cette union, je ne prophétiserais pas ainsi.

MÉNAS. — Je crois que la politique a plus fait dans ce mariage que l'amour.

ÉNOBARBUS. — Je le crois aussi; mais vous verrez que le lien même qui semble resserrer leur amitié, l'étranglera. Octavie est d'un abord austère, froid et calme.

MÉNAS. — Et quel est l'homme qui ne voudrait voir sa femme ainsi?

ÉNOBARBUS. — Celui qui lui-même n'est pas ainsi; et cet homme est Marc Antoine. Il retournera à son ragoût égyptien; alors les soupirs d'Octavie attiseront la colère dans César; et, comme je viens de le dire, ce qui est la force de leur amitié deviendra la cause immédiate de leur rupture.

Digitized by Google

Antoine laissera son affection où elle est; il n'a épousé ici que l'occasion.

MÉNAS. — Cela pourrait bien être. Allons, monsieur, venez-vous à bord? J'ai un toast pour vous.

ÉNOBARBUS. — J'y répondrai, monsieur : nous avons dressé nos gosiers en Égypte.

MÉNAS. — Venez. Partons. *(Ils sortent.)*

SCÈNE VII

A bord de la galère de Pompée, près du cap Misène. Un pont de bois rejoint la galerie.

Musique. Entrent deux ou trois SERVITEURS, *portant une table servie.*

PREMIER SERVITEUR. — Ils vont venir, camarade. Déjà plusieurs ont la plante des pieds presque déracinée; le moindre vent va les abattre.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Lépide est haut en couleur.

PREMIER SERVITEUR. — Ils lui ont fait boire leur rebut[1].

DEUXIÈME SERVITEUR. — Quand les deux autres se piquent à l'endroit sensible, il leur crie : *Assez!* et, tout en les réconciliant avec sa prière, il se réconcilie avec la liqueur.

PREMIER SERVITEUR. — Mais il ne fait qu'envenimer la guerre entre lui et son bon sens.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Tout cela, pour être compté dans la société des hommes supérieurs! Moi, j'aimerais mieux avoir un roseau dont je pourrais me servir qu'une pertuisane que je ne pourrais pas soulever.

PREMIER SERVITEUR. — Être admis dans les sphères

---

1. *Alms-drink* : d'une façon générale, désignait des restes de bière ou de vin mis de côté pour être donnés aux indigents. Ici, cependant, le sens est différent; on pourrait traduire par : le coup de la charité. Chaque convive devait, selon les rites, vider son verre lorsque raison lui était demandée. Mais toute autre personne pouvait se substituer à lui « par charité », s'il n'était pas lui-même en état de le faire. Lépide a dû, en plus des « coups » bus pour son propre compte, se dévouer imprudemment à ces missions charitables. Il est évident — voir un peu plus loin, après l'entrée des triumvirs — que Pompée, avec la complicité des autres, force Lépide à boire pour l'enivrer à mort.

Digitized by Google

hautes sans y faire sentir son action, c'est ressembler à ces orbites où les yeux ne sont plus et qui font un vide pitoyable dans le visage.

Fanfares. Entrent César, Antoine, Pompée, Lépide, Agrippa, Mécène, Énobarbus, Ménas et autres capitaines. Tous se mettent à table.

ANTOINE, *à César.* — C'est ainsi qu'ils font, seigneur : ils mesurent la crue du Nil à une certaine échelle sur la pyramide, et ils savent, selon le niveau élevé, bas ou moyen de l'étiage, s'il y aura disette ou abondance. Plus le Nil monte, plus il promet; lorsqu'il se retire, le laboureur sème son grain sur le limon et la vase, et bientôt obtient moisson.

LÉPIDE, *d'une voix avinée.* — Vous avez là d'étranges serpents.

ANTOINE. — Oui, Lépide.

LÉPIDE. — Votre serpent d'Égypte naît de votre fange par l'opération de votre soleil; de même votre crocodile.

ANTOINE. — C'est vrai.

POMPÉE. — Asseyons-nous, et du vin! A la santé de Lépide!

LÉPIDE. — Je ne suis pas aussi bien que je le devrais, mais jamais je ne serai hors de raison.

ÉNOBARBUS, *à part.* — Non, jusqu'à ce que vous dormiez. Jusque-là, je crains bien que vous ne soyez dedans.

LÉPIDE. — Eh! certainement j'ai ouï dire que les pyramides de Ptolémée étaient de très belles choses; sans contredit, j'ai ouï dire ça.

MÉNAS, *bas, à Pompée.* — Pompée, un mot!

POMPÉE, *bas, à Ménas.* — Dis-le-moi à l'oreille : qu'est-ce?

MÉNAS, *bas, à Pompée.* — Quitte ton siège, je t'en supplie, capitaine, que je te dise un mot!

POMPÉE, *bas, à Ménas.* — Attends! tout à l'heure! *(Haut.)* Cette rasade pour Lépide!

LÉPIDE. — Quelle espèce d'être est votre crocodile?

ANTOINE. — Il est formé, monsieur, comme lui-même; et il est aussi large qu'il a de largeur; il est juste aussi haut qu'il l'est, et il se meut avec ses propres organes; il vit de ce qui le nourrit; et, dès que les éléments dont il est formé se décomposent, il opère sa transmigration.

LÉPIDE. — De quelle couleur est-il?

ANTOINE. — De sa propre couleur.

LÉPIDE. — C'est un étrange serpent!

Digitized by Google

ANTOINE. — C'est vrai; et ses larmes sont humides.

CÉSAR, *bas, à Antoine.* — Cette description le satisfera-t-elle?

ANTOINE, *bas, à César.* — Oui, avec la santé que Pompée lui porte. Autrement, ce serait un épicurien bien difficile.

POMPÉE, *bas, à Ménas.* — Allez vous faire pendre, mon cher, allez!... Me parler de quoi?... Arrière! Obéissez... *(Haut.)* Où est la coupe que j'ai demandée?

MÉNAS, *bas, à Pompée.* — Au nom de mes services, si tu veux bien m'entendre, lève-toi de ton tabouret.

POMPÉE, *bas, à Ménas.* — Tu es fou, je crois. De quoi s'agit-il? *(Il se lève, et se retire à l'écart avec Ménas.)*

MÉNAS. — J'ai toujours eu le chapeau bas devant ta fortune.

POMPÉE. — Tu m'as toujours servi avec une grande fidélité. Après? *(Aux convives.)* Soyez joyeux, seigneurs!

ANTOINE. — Lépide, défiez-vous des bancs de sable : vous sombrez.

MÉNAS, *bas, à Pompée.* — Veux-tu être seigneur de tout l'univers?

POMPÉE, *bas, à Ménas.* — Que dis-tu?

MÉNAS. — Encore une fois, veux-tu être seigneur de l'univers entier?

POMPÉE. — Comment serait-ce possible?

MÉNAS. — Accepte seulement, et, tout pauvre que tu me crois, je suis homme à te donner tout l'univers.

POMPÉE. — As-tu beaucoup bu?

MÉNAS. — Non, Pompée; je me suis abstenu de la coupe. Tu es, si tu l'oses, le Jupiter terrestre : tout ce que l'Océan enclôt, tout ce que le ciel embrasse, est à toi, si tu le veux.

POMPÉE. — Montre-moi par quelle voie.

MÉNAS. — Ces partageurs du monde, les triumvirs, sont dans ton vaisseau; laisse-moi couper le cordage, et, quand nous serons au large, sautons-leur à la gorge : tout est à toi.

POMPÉE. — Ah! tu aurais dû le faire sans m'en avertir. De ma part, ce serait une vilenie; de la tienne, c'eût été un bon service. Tu devais savoir que mon intérêt ne guide pas mon honneur, mais est guidé par lui. Regrette que ta langue ait jamais trahi ton action. Faite à mon insu, je l'aurais trouvée bien faite. Mais maintenant je dois la condamner. N'y pense plus, et bois. *(Il revient près des convives.)*

Digitized by Google

MÉNAS, *à part.* — Puisque c'est ainsi, je ne veux plus suivre ta fortune éventée. Qui cherche une chose et la repousse quand elle s'offre, ne la retrouvera plus.

POMPÉE. — A la santé de Lépide!

ANTOINE. — Qu'on le porte à la côte!... Je vous ferai raison pour lui, Pompée.

ÉNOBARBUS, *une coupe à la main.* — A toi, Ménas!

MÉNAS. — Volontiers, Énobarbus.

POMPÉE, *à l'esclave qui verse à boire.* — Remplis jusqu'à cacher la coupe.

ÉNOBARBUS, *montrant un esclave qui emporte Lépide.* — Voilà un fort gaillard, Ménas.

MÉNAS. — Pourquoi?

ÉNOBARBUS. — Il porte un tiers du monde, mon cher; ne vois-tu pas?

MÉNAS. — Alors le tiers du monde est ivre; que ne l'est-il tout entier pour pouvoir rouler plus aisément!

ÉNOBARBUS. — Bois donc, et aide à le mettre en branle.

MÉNAS. — Viens.

POMPÉE, *à Antoine.* — Ce n'est pas encore là une fête d'Alexandrie?

ANTOINE. — Cela en approche... Choquons les coupes[1]! Holà! La santé de César!

CÉSAR. — Je me passerais bien de celle-là. C'est un labeur monstrueux : me laver le cerveau pour ne le rendre que plus trouble!

ANTOINE. — Soyez l'enfant de la circonstance.

CÉSAR. — Bois donc! je te donnerai la réplique; mais j'aurais mieux aimé jeûner pendant quatre jours, que de boire tant en un seul.

ÉNOBARBUS, *à Antoine.* — Eh! mon brave empereur! si nous dansions maintenant la bacchanale égyptienne pour célébrer notre boire?

POMPÉE. — Volontiers, bon soldat. *(Tous se lèvent de table.)*

ANTOINE. — Allons! tenons-nous tous par la main jusqu'à ce que le vin triomphant ait plongé nos sens dans un doux et délicieux Léthé!

---

1. *Strike the vessels!* Sens littéralement acceptable. Une autre interprétation, souvent admise aujourd'hui, est : mettez les tonneaux en perce. Kittredge fait remarquer à ce propos qu'Antoine, en donnant cet ordre, se substitue à l'hôte, qui est Pompée.

Digitized by Google

ÉNOBARBUS. — Prenons-nous tous la main. Qu'une musique retentissante batte nos oreilles! Pendant ce temps-là, je vous placerai; puis cet enfant chantera, et chacun entonnera le refrain aussi haut que ses vigoureux poumons pourront lancer leur volée. *(La musique joue. Énobarbus place tous les convives, la main dans la main.)*

CHANSON

Viens, toi, monarque du vin,
Bacchus joufflu, à l'œil rose [1]*!*
Que nos soucis soient noyés dans tes cuves,
Et nos cheveux couronnés de tes grappes!

TOUS, *en chœur.*

Verse-nous jusqu'à ce que le monde tourne,
Verse-nous jusqu'à ce que le monde tourne.

CÉSAR, *se retirant.* — Que voudriez-vous de plus?... Pompée, bonne nuit!... *(A Antoine.)* Bon frère, laissez-moi vous emmener : nos graves affaires répugnent à tant de légèreté!... Gentils seigneurs, séparons-nous; vous voyez, nous avons les joues en feu : le vigoureux Énobarbus est plus faible que le vin, et ma propre langue balbutie ce qu'elle dit; peu s'en faut que l'extravagante orgie ne nous ait tous hébétés. Qu'est-il besoin de plus de paroles? Bonne nuit! Bon Antoine, votre main!

POMPÉE. — Je veux veiller sur vous jusqu'à la côte [2].

ANTOINE, *chancelant.* — Fort bien, monsieur. Donnez-moi votre main.

POMPÉE. — O Antoine, vous avez la maison de mon père... Mais quoi! nous sommes amis. Allons! descendons dans le bateau.

ÉNOBARBUS. — Prenez garde de tomber. *(Pompée, César Antoine et leur suite s'embarquent.)* Ménas, je n'irai pas à terre.

MÉNAS. — Non! dans ma cabine! Hé! les tambours! les trompettes! les flûtes! Hé! que Neptune nous entende dire

---

1. *Pink :* des yeux rouges, petits et plissés. Cotgrave, dans son dictionnaire français-anglais (1611), définit cette expression par « œil de rat ».

2. *I'll try you on the shore :* je vous rendrai raison quand nous serons à terre.

Digitized by Google

un bruyant adieu à ces grands compagnons! Sonnez! Peste soit de vous! Sonnez donc! *(Fanfares et tambours.)*

ÉNOBARBUS, *interpellant ceux qui s'embarquent.* — Ho, là-bas! voilà mon bonnet! *(Il agite son bonnet.)*

MÉNAS. — Holà!... Noble capitaine, venez! *(Sortent Énobarbus et Ménas.)*

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

En Syrie.

Entre, comme après une victoire, VENTIDIUS, *accompagné de* SILIUS *et d'autres romains, officiers et soldats. On porte devant lui le corps de Pacorus, fils d'Orodès, roi des Parthes.*

VENTIDIUS. — Enfin, en dépit de tes flèches, Parthie, te voilà frappée! Enfin la Fortune daigne faire de moi le vengeur de Marcus Crassus... Que le corps de ce fils du roi soit porté devant notre armée!... Ton Pacorus, Orodès, nous paye Marcus Crassus.

SILIUS. — Noble Ventidius, tandis que ton épée est encore chaude du sang des Parthes, poursuis les fugitifs; galope à travers la Médie, la Mésopotamie et tous les repaires où se dispersent les vaincus. Alors ton grand capitaine Antoine te mettra sur un char triomphal, et posera des couronnes sur ta tête.

VENTIDIUS. — O Silius! Silius! j'en ai fait assez. Un subalterne, remarque bien, peut accomplir un trop grand exploit. Car retient ceci, Silius : Mieux vaut rester inactif qu'acquérir par nos actes une trop haute gloire en l'absence de celui que nous servons. César et Antoine ont eu plus de succès par leurs officiers qu'en personne : Sossius, mon prédécesseur en Syrie, lieutenant d'Antoine, par une accumulation de renommée trop vite acquise, perdit la faveur du maître. Celui qui en guerre fait plus que ne peut son capitaine devient le capitaine de son capitaine; et l'ambition, cette vertu du soldat, doit mieux aimer une défaite qu'une victoire qui la dessert. Je pourrais faire plus pour

Digitized by Google

le bien d'Antoine, mais cela l'offenserait; et dans cette offense mes exploits disparaîtraient.

SILIUS. — Ventidius, tu as les qualités sans lesquelles un soldat et son épée diffèrent à peine. Tu écriras à Antoine?

VENTIDIUS. — Je lui signifierai humblement ce qu'en son nom, ce magique cri de guerre, nous avons effectué; comment, grâce à ses bannières et à ses troupes bien payées, le cheval indompté du Parthe a été surmené par nous [1].

SILIUS. — Où est-il maintenant?

VENTIDIUS. — Il se rend à Athènes. Là, aussi vite que nous le permettra le poids du butin, nous paraîtrons devant lui... En avant, marchons! *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

Rome. — Dans le palais de César.

Entrent, d'un côté, AGRIPPA, *de l'autre,* ÉNOBARBUS.

AGRIPPA. — Quoi! ces frères se sont-ils déjà séparés?

ÉNOBARBUS. — Ils ont terminé avec Pompée qui est parti; tous trois scellent le traité. Octavie pleure de quitter Rome; César est triste; et Lépide, depuis le festin de Pompée, est, à ce que dit Ménas, troublé par les pâles couleurs.

AGRIPPA. — Ce noble Lépide!

ÉNOBARBUS. — Ce digne homme! oh! comme il aime César!

AGRIPPA. — Oui, mais combien il adore Marc Antoine!

ÉNOBARBUS. — César? Eh, c'est le Jupiter des hommes!

AGRIPPA. — Qu'est-ce qu'Antoine? Le Dieu de Jupiter.

ÉNOBARBUS. — Parlez-vous de César? Ah! c'est le sans-pareil!

AGRIPPA. — D'Antoine? Oh! c'est le phénix d'Arabie!

ÉNOBARBUS. — Voulez-vous louer César? Dites César, et restez-en là.

AGRIPPA. — En vérité, il les accable tous deux d'excellents éloges.

ÉNOBARBUS. — Mais c'est César qu'il aime le mieux;

---

1. *Jaded out o'the field :* chassé du champ de bataille comme une « rosse » *(jade)*.

Digitized by Google

pourtant il aime Antoine. Oh! ni cœurs, ni langues, ni chiffres, ni scribes, ni bardes, ni poètes, ne pourraient imaginer, exprimer, évaluer, écrire, chanter, nombrer son amour pour Antoine! Mais pour César, à genoux, à genoux, et admirez!

AGRIPPA. — Il les aime tous deux.

ÉNOBARBUS. — Ils sont les ailes dont il est le hanneton. Aussi... *(Fanfares.)* C'est le boute-selle! Adieu, noble Agrippa!

AGRIPPA. — Bonne chance, digne soldat, et adieu!

Entrent César, Antoine, Lépide et Octavie.

ANTOINE, *à César.* — Pas plus loin, seigneur!

CÉSAR. — Vous m'enlevez une grande partie de moi-même; traitez-moi bien en elle... Sœur, sois comme épouse telle que ma pensée te rêve, toujours à la hauteur de mes plus vastes promesses. Très noble Antoine, que ce modèle de vertu qui est mis entre nous comme le ciment de notre affection, pour la tenir édifiée, ne soit pas un bélier qui en ébranle la forteresse! Car mieux eût valu que notre amitié se passât de ce lien, s'il ne nous est pas également précieux à tous deux.

ANTOINE. — Ne m'offensez pas par votre défiance.

CÉSAR. — J'ai dit.

ANTOINE. — Vous ne trouverez pas, si susceptible que vous soyez, le moindre sujet à l'inquiétude que vous semblez avoir. Sur ce, que les Dieux vous gardent et décident les cœurs des Romains à servir vos projets! Nous allons nous séparer ici.

CÉSAR. — Sois heureuse, ma sœur chérie, sois heureuse! Que les éléments te soient propices, et fassent de joie ton humeur! Sois heureuse!

OCTAVIE, *les larmes aux yeux.* — Mon noble frère!

ANTOINE. — Avril est dans ses yeux; c'est le printemps de l'amour, et voici les averses qui l'inaugurent... Consolez-vous!

OCTAVIE, *à César.* — Seigneur, soyez bienfaisant à la maison de mon mari et...

CÉSAR. — Quoi, Octavie?

OCTAVIE. — Je vais vous le dire à l'oreille. *(Elle s'entretient tout bas avec son frère.)*

ANTOINE. — Sa langue ne veut pas obéir à son cœur, et son cœur ne peut pas animer sa langue. C'est le duvet

Digitized by Google

du cygne qui flotte sur la vague au plus fort de la marée et n'incline d'aucun côté.

ÉNOBARBUS, *bas, à Agrippa.* — César pleurera-t-il?

AGRIPPA. — Il a un nuage sur la face [1].

ÉNOBARBUS. — Il serait cheval, que cette tache le défigurerait; à plus forte raison, un homme.

AGRIPPA. — Bah, Énobarbus! Lorsque Antoine reconnut Jules César mort, il poussa presque des rugissements, et il pleura lorsqu'à Philippes il reconnut Brutus tué.

ÉNOBARBUS. — C'est que cette année-là il était tourmenté d'un gros rhume : il se lamentait sur ce qu'il avait volontairement anéanti. Croyez à ses larmes quand je pleurerai moi-même [2].

CÉSAR. — Non, chère Octavie! vous aurez toujours de mes nouvelles; jamais le temps ne devancera ma pensée envolée vers vous.

ANTOINE. — Allons, seigneur, allons! je lutterai d'amour avec vous... Tenez! je vous embrasse!... Puis je vous laisse, et je vous donne aux Dieux.

CÉSAR. — Au revoir! soyez heureux!

LÉPIDE, *à Antoine.* — Que toute la pléiade des astres éclaire ta voie radieuse!

CÉSAR. — Adieu! adieu! *(Il embrasse Octavie.)*

ANTOINE. — Adieu! *(Fanfares. Ils sortent.)*

SCÈNE III

Alexandrie. — Dans le palais.

Entrent CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS *et* ALEXAS.

CLÉOPATRE. — Où est l'homme?

ALEXAS. — Il est à moitié effrayé de venir.

CLÉOPATRE. — Allons! allons!... Venez ici, monsieur.

Entre le messager.

ALEXAS. — Bonne Majesté, Hérode de Judée n'ose jeter les yeux sur vous, que quand vous êtes bien disposée.

---

1. *A cloud.* Probable jeu de mots entre le nuage annonciateur de pluies (de larmes), et la tache, ou l'absence d'étoile blanche, sur le front du cheval.

2. *Till I weep too* (Folio). Certains commentateurs mettent le verbe

Digitized by Google

CLÉOPATRE. — Je veux avoir la tête de cet Hérode. Mais comment cela, maintenant que j'ai perdu Antoine par qui j'aurais pu l'exiger?... Approche.

LE MESSAGER. — Très gracieuse Majesté...

CLÉOPATRE. — As-tu aperçu Octavie?

LE MESSAGER. — Oui, reine redoutée.

CLÉOPATRE. — Où?

LE MESSAGER. — A Rome, madame. Je l'ai regardée en face, je l'ai vue marcher entre son frère et Marc Antoine.

CLÉOPATRE. — Est-elle aussi grande que moi?

LE MESSAGER. — Non, madame.

CLÉOPATRE. — L'as-tu entendue parler? A-t-elle la voix perçante, ou basse?

LE MESSAGER. — Madame, je l'ai entendue parler : sa voix est basse.

CLÉOPATRE. — Cela n'a rien de si gracieux!... Elle ne peut lui plaire longtemps.

CHARMION. — Lui plaire! O Isis! c'est impossible.

CLÉOPATRE. — Je le crois, Charmion : voix sourde et taille naine!... Quelle majesté a sa démarche? Rappelle-toi, si jamais tu as vu la vraie majesté.

LE MESSAGER. — Elle se traîne; sa marche ne fait qu'un avec son repos; elle a un corps plutôt qu'une animation : c'est une statue plutôt qu'une vivante.

CLÉOPATRE. — Est-ce certain?

LE MESSAGER. — Oui, ou je ne sais pas observer.

CHARMION. — Il n'est pas en Égypte trois hommes dont le diagnostic soit plus sûr.

CLÉOPATRE. — Il s'y connaît bien, je m'en aperçois... Il n'y a encore rien en elle... Le gaillard a un bon jugement.

CHARMION. — Excellent.

CLÉOPATRE, *au messager*. — Estime son âge, je t'en prie.

LE MESSAGER. — Madame, elle était veuve...

CLÉOPATRE. — Veuve?... Charmion, tu entends!

LE MESSAGER. — Et je crois qu'elle a bien trente ans.

CLÉOPATRE. — As-tu sa figure dans l'esprit? Est-elle longue, ou ronde?

LE MESSAGER. — Ronde jusqu'à l'excès.

---

au passé *(wept)*, et lient cette phrase à la précédente, en remplaçant le point par une virgule. Le sens est alors : il se lamentait sur ce qu'il avait anéanti, croyez-moi, jusqu'à me faire pleurer aussi.

Digitized by Google

CLÉOPATRE. — La plupart de ceux qui sont ainsi sont niais... Ses cheveux, de quelle couleur?

LE MESSAGER. — Bruns, madame; et son front est aussi bas qu'elle peut le souhaiter.

CLÉOPATRE, *lui jetant une bourse.* — Voici de l'or pour toi. Tu ne dois pas prendre mal mes premières vivacités. Je veux te faire repartir : je te trouve très bon pour l'emploi. Va te préparer : nos lettres sont prêtes. *(Le messager sort.)*

CHARMION. — C'est un homme convenable.

CLÉOPATRE. — Oui, vraiment : je me repens beaucoup de l'avoir ainsi rudoyé... Eh! à l'en croire, cette créature n'est pas grand-chose.

CHARMION. — Oh! rien, madame!

CLÉOPATRE. — L'homme a sans doute vu la majesté : il doit s'y connaître.

CHARMION. — S'il a vu la majesté? Bonne Isis!... lui qui vous a servie si longtemps!

CLÉOPATRE. — J'ai encore une question à lui faire, chère Charmion. Mais peu importe! Tu me l'amèneras là où je vais écrire. Tout peut encore s'arranger.

CHARMION. — Je vous le garantis, madame. *(Tous sortent.)*

SCÈNE IV

Athènes. — Dans le palais d'Antoine.

Entrent ANTOINE *et* OCTAVIE.

ANTOINE. — Non, non, Octavie, pas seulement cela : ce tort serait excusable, comme mille autres de semblable importance; mais il a engagé une nouvelle guerre contre Pompée; il a fait son testament, et l'a lu en public[1]. A peine y a-t-il parlé de moi; quand forcément il m'a dû un témoignage honorable, c'est froidement et à contrecœur qu'il me l'a rendu; il m'a mesuré très étroitement l'éloge; les meilleures occasions de me louer, il les a rejetées, ou ne les a saisies que du bout des lèvres.

1. Erreur, volontaire ou non, de Shakespeare. Dans Plutarque, César se fait remettre le testament d'Antoine, déposé par ce dernier chez les vestales, et le lit devant le Sénat.

Digitized by Google

OCTAVIE. — O mon bon seigneur, ne croyez pas tout, ou, si vous devez tout croire, ne vous irritez pas de tout. Jamais femme ne fut plus malheureuse que moi, si cette rupture a lieu! Être placée entre deux partis, et prier pour tous deux! Les Dieux bons se moqueront de mes prières, lorsque je leur dirai : *Oh! bénissez mon seigneur, mon mari!* et qu'annulant ce souhait, je leur crierai tout aussi fort : *Oh! bénissez mon frère!* Succès au mari, succès au frère, une prière détruit l'autre; point de moyen terme entre ces extrêmes.

ANTOINE. — Douce Octavie, que votre préférence incline vers le côté qui fait le plus d'efforts pour la fixer! Si je perds mon honneur, je me perds moi-même : mieux vaudrait pour vous ne pas m'avoir que m'avoir ainsi dégradé. Mais, comme vous le demandez, vous pouvez intervenir entre nous. Pendant ce temps, madame, je ferai des préparatifs de guerre qui contiendront votre frère [1]. Mettez-y toute votre diligence. Ainsi vos désirs seront exaucés.

OCTAVIE. — Merci à mon seigneur! Que le puissant Jupiter fasse par moi, bien faible, bien faible femme, votre réconciliation! La guerre entre vous deux, ce serait comme si le monde s'entrouvrait, et qu'il fallût combler le gouffre avec des cadavres.

ANTOINE. — Dès que vous reconnaîtrez le moteur de ceci, tournez de son côté votre déplaisir : car nos fautes ne peuvent jamais être tellement égales que votre affection flotte également entre elles. Préparez votre départ; choisissez votre cortège, et faites, coûte que coûte, les commandes dont vous aurez fantaisie. *(Ils sortent.)*

SCÈNE V

Athènes. — Une autre partie du palais.

ÉNOBARBUS *et* ÉROS *se rencontrent.*

ÉNOBARBUS. — Eh bien, ami Éros?

ÉROS. — Il est arrivé d'étranges nouvelles, messire.

ÉNOBARBUS. — Quoi donc, l'homme?

ÉROS. — César et Lépide ont fait la guerre à Pompée.

1. *Stain :* éclipseront.

Digitized by Google

ÉNOBARBUS. — C'est vieux... Quelle en est l'issue?

ÉROS. — César, après s'être servi de Lépide dans la guerre contre Pompée, l'a renié comme collègue; il n'a pas voulu qu'il eût part à la gloire de la campagne; non content de cela, il l'accuse d'avoir auparavant écrit des lettres à Pompée; et, sur sa seule affirmation, il l'arrête. Voilà le pauvre triumvir à l'ombre, jusqu'à ce que la mort l'ait élargi de prison.

ÉNOBARBUS. — Ainsi, ô monde, il ne te reste plus qu'une paire de mâchoires; tu auras beau leur jeter tous les aliments que tu possèdes, elles grinceront des dents l'une contre l'autre... Où est Antoine?

ÉROS. — Il se promène dans le jardin... comme ceci : il écrase le fétu qui se trouve devant lui, en criant : *Ce niais de Lépide!* et il menace à la gorge celui de ses officiers qui a assassiné Pompée[1].

ÉNOBARBUS. — Notre grande flotte est équipée.

ÉROS. — Contre l'Italie et César. Autre chose, Domitius : monseigneur vous réclame immédiatement. Mes nouvelles, j'aurais dû les remettre à un autre moment.

ÉNOBARBUS. — C'est sans doute pour un rien, mais n'importe. Conduisez-moi à Antoine.

ÉROS. — Venez, messire. *(Ils sortent.)*

SCÈNE VI

Rome. — Dans le palais de César.

Entrent CÉSAR, AGRIPPA *et* MÉCÈNE.

CÉSAR. — Au mépris de Rome, il a fait tout cela. Bien plus, à Alexandrie, voici en détail ce qui s'est passé. En place publique, au haut d'un tribunal argenté, Cléopâtre et lui dans des chaires d'or ont été publiquement intronisés; à leurs pieds étaient assis Césarion, qu'ils appellent le fils de mon père et tous les enfants illégitimes que leurs débauches ont depuis lors engendrés entre eux. A Cléopâtre il a donné l'établissement d'Égypte; puis, de la basse Syrie, de Chypre et de Lydie il l'a faite reine absolue.

1. Titus, lieutenant d'Antoine, s'était saisi de Sextus Pompeius dans l'île de Samos et l'avait fait mettre à mort (Plutarque).

Digitized by Google

MÉCÈNE. — Et cela, en public?

CÉSAR. — Sur la grande place où se font les exercices. Là il a proclamé ses fils rois des rois; la grande Médie, la Parthie et l'Arménie, il les a données à Alexandre; à Ptolémée il a assigné la Syrie, la Cilicie et la Phénicie. Quant à elle, c'est sous l'accoutrement de la déesse Isis qu'elle a paru ce jour-là; et souvent déjà elle avait donné audience, dit-on, dans ce costume.

MÉCÈNE. — Il faut que Rome en soit informée.

AGRIPPA. — Et, déjà écœurée de tant d'insolence, Rome retirera son estime à Antoine.

CÉSAR. — Le peuple sait tout; il vient de recevoir ses accusations.

AGRIPPA. — Qui accuse-t-il?

CÉSAR. — César. Il se plaint de ce qu'ayant dépouillé de la Sicile Sextus Pompée, je ne lui aie point baillé sa part de l'île; puis il dit m'avoir prêté des vaisseaux que je ne lui ai point rendus; enfin il se fâche de ce que Lépide ait été déposé du triumvirat, et, cela étant, de ce que nous détenions tous ses revenus.

AGRIPPA. — Sire, il faut répondre à cela.

CÉSAR. — C'est déjà fait; et le messager est parti. Je lui dis que Lépide était devenu trop cruel, qu'il abusait de son autorité, et qu'il a mérité sa déposition; quant à ce que j'ai conquis, je lui en accorde sa part, pourvu que, dans son Arménie et dans les autres royaumes qu'il a conquis, il me fasse la mienne.

MÉCÈNE. — Il n'y consentira jamais.

CÉSAR. — Alors je ne dois pas consentir à ce qu'il demande.

Entre Octavie.

OCTAVIE. — Salut, César! salut, monseigneur! salut, très cher César!

CÉSAR. — Qui m'eût dit que jamais je t'appellerais abandonnée.

OCTAVIE. — Vous ne m'avez jamais appelée ainsi, et vous n'avez pas sujet de le faire.

CÉSAR. — Pourquoi donc nous surprenez-vous ainsi? Vous n'arrivez pas comme la sœur de César; la femme d'Antoine devrait avoir une armée pour huissier, et les hennissements des chevaux devraient annoncer son approche, longtemps avant qu'elle paraisse; les arbres du chemin

Digitized by Google

devraient être chargés de gens, et l'attente publique devrait languir à souhaiter sa venue trop lente. Oui, la poussière aurait dû monter jusqu'au faîte du ciel, soulevée par votre cortège populaire. Mais vous êtes venue à Rome comme une fille du marché, et vous avez prévenu la manifestation de notre amour, oubliant que l'affection, restée cachée, reste souvent méconnue. Nous aurions été à votre rencontre par terre et par mer, vous rendant à chaque étape un nouvel hommage.

OCTAVIE. — Mon bon seigneur, je n'étais pas forcée d'arriver ainsi, je l'ai fait de mon plein gré. Monseigneur, Marc Antoine, apprenant que vous faisiez des préparatifs de guerre, en a instruit mon oreille affligée; sur quoi, j'ai imploré de lui la grâce de revenir.

CÉSAR. — Et cette grâce, il vous l'a vite accordée, puisque vous étiez l'obstacle entre sa luxure et lui.

OCTAVIE. — Ne dites pas cela, monseigneur.

CÉSAR. — J'ai les yeux sur lui, et la nouvelle de ses actes m'arrive avec le vent... Savez-vous où il est maintenant?

OCTAVIE. — A Athènes, monseigneur.

CÉSAR. — Non, ma sœur trop outragée : Cléopâtre l'a rappelé d'un signe. Il a livré son empire à une prostituée, et tous deux maintenant lèvent pour la guerre tous les rois de la terre. Il a rassemblé Bocchus, le roi de Libye, Archélaüs, de Cappadoce, Philadelphos, roi de Paphlagonie, le roi de Thrace, Adallas, le roi Malchus d'Arabie, le roi de Pont, Hérode de Judée, Mithridate, roi de Comagène, Polémon et Amintas, les rois de Médie et de Lycaonie, avec un vaste arrière-ban de sceptres.

OCTAVIE. — Oh! malheureuse que je suis d'avoir le cœur partagé entre deux parents qui s'accablent l'un l'autre!

CÉSAR. — Soyez la bienvenue ici. Vos lettres ont retardé notre rupture, jusqu'au moment où j'ai reconnu combien vous étiez outragée et combien notre négligence était dangereuse. Reprenez courage. Ne vous laissez pas déconcerter par des temps qui amoncellent au-dessus de votre bonheur ces sombres nécessités; mais laissez, impassible, les choses déterminées par le destin suivre leur cours. Soyez la bienvenue à Rome, vous, ce que j'ai de plus cher. Vous avez été insultée au-delà de toute idée; et les Dieux grands, pour vous faire justice, nous ont pris pour ministres, nous et tous ceux qui vous aiment. Consolez-vous; et soyez pour toujours la bienvenue près de nous.

Digitized by Google

AGRIPPA. — Soyez la bienvenue, madame.

MÉCÈNE. — Chère dame, soyez la bienvenue. Tous les cœurs dans Rome vous aiment et vous plaignent. Seul l'adultère Antoine, dans l'excès de ses abominations, vous renie, et abandonne sa puissance à une impure qui le fait gronder contre nous.

OCTAVIE. — Est-il vrai, seigneur?

CÉSAR. — Rien de plus certain. Sœur, soyez la bienvenue. Je vous en prie, ne perdez jamais patience... Ma sœur bien-aimée! *(Ils sortent.)*

SCÈNE VII

Le camp d'Antoine près d'Actium.

Entrent CLÉOPATRE *et* ÉNOBARBUS.

CLÉOPATRE. — Je ne te tiens pas quitte, sois-en sûr.

ÉNOBARBUS. — Mais pourquoi? pourquoi? pourquoi?

CLÉOPATRE. — Tu t'es opposé à ma présence dans cette guerre, et tu as dit qu'elle n'était pas convenable.

ÉNOBARBUS. — Voyons! l'est-elle? l'est-elle?

CLÉOPATRE. — Ne l'est-elle pas[1]? Dis-nous pourquoi nous ne devrions pas être ici en personne?

ÉNOBARBUS, *à part.* — Je sais bien ce que je pourrais répondre; si nous allions en guerre avec les chevaux et les juments tout ensemble, les chevaux deviendraient absolument inutiles, car les juments porteraient chacune un cavalier et son cheval.

CLÉOPATRE. — Qu'est-ce que vous dites?

ÉNOBARBUS. — Votre présence ne peut qu'embarrasser Antoine, et distraire de son cœur, de son cerveau, de son temps, ce qu'il n'en doit pas aliéner. Il est déjà accusé de légèreté, et l'on dit à Rome que ce sont vos femmes et l'eunuque Photin[2] qui dirigent cette guerre.

CLÉOPATRE. — Que Rome s'effondre, et que pourrissent

---

1. Le texte du Folio est corrompu et à peu près inintelligible. F.-V. Hugo adopte, en l'interprétant, la correction des commentateurs du XVIIIe siècle : *Is't not* au lieu d'*If not*.

2. Dans Plutarque, l'eunuque est Mardian.

Digitized by Google

toutes les langues qui parlent contre nous! Je porte, moi aussi, le poids de cette guerre, et je dois au royaume que je préside d'y figurer comme un homme. Cesse de me contredire : je ne resterai pas en arrière.

ÉNOBARBUS. — Eh bien! j'ai fini... Voici l'empereur.

Entrent Antoine et Canidius.

ANTOINE. — N'est-il pas étrange, Canidius, que, de Tarente et de Brindes, il ait pu si vite fendre la mer Ionienne, et prendre Toryne? *(A Cléopâtre.)* Vous savez cela, ma charmante?

CLÉOPATRE. — La rapidité n'est jamais plus admirée que par les paresseux.

ANTOINE. — Excellente épigramme, qui ferait honneur au plus vaillant des hommes et qui tance notre indolence!... Canidius, nous voulons le combattre sur mer.

CLÉOPATRE. — Oui, sur mer! Serait-ce possible ailleurs?

CANIDIUS. — Pourquoi cette résolution, monseigneur?

ANTOINE. — Parce qu'il nous y provoque!

ÉNOBARBUS. — Monseigneur l'a bien provoqué, lui, à un combat singulier.

CANIDIUS. — Oui, et vous lui avez offert la bataille à Pharsale, où César se mesura avec Pompée. Mais, vos propositions n'étant pas à son avantage, il les repousse. Eh bien! repoussez les siennes.

ÉNOBARBUS. — Vos navires ne sont pas bien équipés : vos matelots sont des muletiers, des moissonneurs, tous gens enlevés de vive force; sur la flotte de César sont des marins qui souvent ont combattu Pompée. Ses vaisseaux sont faciles à manier; les vôtres sont lourds. Aucune honte pour vous à refuser le combat sur mer, quand vous y êtes prêt sur terre.

ANTOINE. — Sur mer! sur mer!

ÉNOBARBUS. — Très digne sire, vous annulez par là la stratégie consommée que vous avez sur terre; vous divisez votre armée, composée surtout de fantassins aguerris; vous laissez inactive votre expérience renommée; vous écartez les moyens qui assurent le succès; et, pour vous jeter à la merci de la chance et du hasard, vous renoncez aux plus solides garanties.

ANTOINE. — Je combattrai sur mer.

CLÉOPATRE. — J'ai soixante vaisseaux; César n'en a pas de meilleurs.

Digitized by Google

ANTOINE. — Nous brûlerons le superflu de notre marine; et, avec le reste complètement équipé, de la pointe d'Actium nous repousserons César, s'il approche. Au cas où nous échouons, alors nous pouvons agir sur terre.

Entre un messager.

Ton message?

LE MESSAGER. — La nouvelle est vraie, monseigneur : l'ennemi est signalé; César a pris Toryne.

ANTOINE. — Se peut-il qu'il y soit en personne? C'est impossible! Il est étrange que ses forces soient là!... Canidius, tu commanderas sur terre nos dix-neuf légions et nos douze mille chevaux... Nous allons à bord... Partons, ma Thétis!

Entre un soldat.

Eh bien! brave soldat?

LE SOLDAT. — O noble empereur, ne combats pas sur mer; ne te risque pas sur des planches pourries. Te défies-tu de cette épée et de ces miennes cicatrices? Laisse les Égyptiens et les Phéniciens pataugер; nous, nous avons coutume de vaincre debout sur terre, en combattant pied à pied.

ANTOINE. — Bien, bien! Partons. *(Sortent Antoine, Cléopâtre et Énobarbus.)*

LE SOLDAT. — Par Hercule, je crois que je suis dans le vrai.

CANIDIUS. — Oui, soldat! Mais ses actions n'obéissent plus à leur règle légitime. Notre meneur est mené, et nous sommes les soldats des femmes.

LE SOLDAT. — Vous commandez sur terre les légions et toute la cavalerie, n'est-ce pas?

CANIDIUS. — Marcus Octavius, Marius Justeius, Publicola et Célius tiennent sur mer; nous, nous commandons toutes les forces de terre. Cette rapidité de César passe toute croyance.

LE SOLDAT. — Quand il était encore à Rome, son armée s'acheminait par petits détachements, de manière à dépister tous les éclaireurs [1].

CANIDIUS. — Quel est son lieutenant, savez-vous?

LE SOLDAT. — Un nommé Taurus, dit-on.

CANIDIUS. — Oh! je connais l'homme.

---

1. *Spies :* espions.

Digitized by Google

Entre un messager.

LE MESSAGER. — L'empereur demande Canidius.

CANIDIUS. — Le temps est en travail d'événements, et il en enfante à chaque minute. *(Ils sortent.)*

SCÈNE VIII

Un plateau près d'Actium.

Entrent CÉSAR, TAURUS, *des officiers et des soldats.*

CÉSAR. — Taurus!

TAURUS. — Monseigneur?

CÉSAR. — N'agis pas sur terre; reste compact; n'offre pas la bataille avant que nous ayons fini sur mer; n'outrepasse point les ordres que contient cet écrit. *(Il lui remet un rouleau.)* Notre fortune dépend de ce hasard suprême. *(Ils sortent.)*

SCÈNE IX

Entrent ANTOINE *et* ÉNOBARBUS.

ANTOINE. — Plaçons nos escadres[1] sur ce côté de la colline en vue de l'armée de César; de là nous pourrons découvrir le nombre de ses vaisseaux et manœuvrer en conséquence. *(Ils sortent.)*

SCÈNE X

Entrent, d'un côté, les troupes d'Antoine, conduites par Canidius; de l'autre celles de César, commandées par Taurus. Après qu'elles ont défilé, on entend le bruit d'un combat naval. Fanfares d'alarme. Rentre ÉNOBARBUS.

ÉNOBARBUS. — Néant, néant, tout à néant! Je n'en puis voir davantage. — L'*Antoniade,* le vaisseau amiral égyptien, tourne le gouvernail et fuit avec soixante voiles; à le voir, mes yeux se sont aveuglés.

1. *Squadrons :* détachements de troupes de terre.

Digitized by Google

Entre Scarus.

SCARUS. — A nous, Dieux et Déesses, et tout le céleste synode!

ÉNOBARBUS. — D'où vient ton émotion?

SCARUS. — Le plus beau tiers du monde est perdu par pure ineptie! Nous avons perdu en baisers des royaumes et des provinces.

ÉNOBARBUS. — Quel aspect présente le combat?

SCARUS. — De notre côté, tous les signes de la peste qui précèdent la mort! Cette monture à ribauds, cette rosse d'Égypte, que la lèpre l'étouffe! Au milieu de la bataille, quand les deux chances étaient comme des jumelles du même âge, si même la nôtre n'était l'aînée, je ne sais quel taon la pique ainsi qu'une vache en juin! Elle déploie les voiles et s'enfuit!

ÉNOBARBUS. — J'en ai été témoin : mes yeux, malades de ce spectacle, n'ont pu l'endurer plus longtemps.

SCARUS. — Une fois qu'elle a viré de bord, la noble victime de sa magie, Antoine, secoue ses ailes marines, et, comme un canard éperdu, vole après elle, laissant la bataille au plus fort de l'action. Je n'ai jamais vu une affaire si honteuse; l'expérience, l'énergie, l'honneur, n'ont jamais attenté ainsi à eux-mêmes.

ÉNOBARBUS. — Hélas! hélas!

Entre Canidius.

CANIDIUS. — Notre fortune sur mer a perdu le souffle, et sombre lamentablement. Si notre général s'était montré ce qu'il était jadis, tout aurait bien été. Oh! il nous a donné l'exemple de la fuite bien lâchement.

ÉNOBARBUS. — Ah! vous en êtes là? Alors, bonsoir cette fois!

CANIDIUS. — Ils se sont enfuis vers le Péloponnèse.

SCARUS. — La route en est aisée, et j'irai y attendre l'événement.

CANIDIUS. — Je vais me rendre à César avec mes légions et ma cavalerie : six rois déjà m'ont montré la voie de la soumission.

ÉNOBARBUS. — Moi, je veux suivre encore la fortune blessée d'Antoine, bien que ma raison se tourne avec le vent contre moi. *(Ils sortent.)*

Digitized by Google

SCÈNE XI

Alexandrie. — Dans le palais.

Entrent ANTOINE *et plusieurs serviteurs.*

ANTOINE. — Écoutez! la terre me somme de ne plus la fouler! Elle a honte de me porter!... Amis, approchez! Je me suis tellement attardé dans ce monde que j'ai pour toujours perdu mon chemin... J'ai là un navire chargé d'or : prenez-le, partagez-vous-le; fuyez, et faites votre paix avec César.

LES SERVITEURS. — Nous, fuir! Jamais.

ANTOINE. — J'ai fui moi-même, et j'ai appris aux poltrons à se sauver et à montrer leurs épaules... Amis, partez; je me suis moi-même décidé pour une voie où je n'ai pas besoin de vous[1]; partez! Mon trésor est dans le port, prenez-le!... Oh! j'ai couru après ce que je rougis maintenant de regarder! Mes cheveux mêmes en sont révoltés, car les blancs reprochent aux bruns tant de témérité, et ceux-ci reprochent à ceux-là tant de couardise et d'ineptie!... Amis, partez; vous aurez des lettres de moi pour quelques amis qui vous balayeront l'accès auprès de César. Je vous en prie, n'ayez pas l'air triste et ne me faites pas d'objections; prenez l'avis que proclame mon désespoir; abandonnez qui s'abandonne. Vite au rivage! Je vais vous livrer ce navire et ce trésor. Laissez-moi un peu, je vous prie! Oui, je vous en prie, laissez-moi! Voyez-vous! j'ai perdu le droit de commander; aussi, je vous prie! Je vous rejoindrai tout à l'heure. *(Il s'assied.)*

Entre Éros, puis Cléopâtre, soutenue par Charmion et Iras.

ÉROS, *à Cléopâtre.* — Ah! bonne madame, allez le consoler!

IRAS. — Allez, chère reine!

CHARMION. — Allez! Que pouvez-vous faire de mieux?

CLÉOPATRE. — Laissez-moi m'asseoir!... O Junon! *(Elle s'affaisse comme en défaillance. Éros la montre à Antoine.)*

ANTOINE. — Non, non, non, non, non!

ÉROS. — Voyez un peu, sire.

---

1. Antoine semble déjà songer au suicide.

Digitized by Google

ANTOINE. — O fi! fi! fi!

CHARMION. — Madame!

IRAS. — Madame! O bonne impératrice!

ÉROS. — Sire! sire!

ANTOINE. — Oui, seigneur, oui! A Philippes, il tenait son épée comme un danseur, tandis que je frappais le maigre et ridé Cassius; et ce fut moi qui anéantis ce fou de Brutus! Lui, il n'agissait que par ses lieutenants; il n'avait aucune pratique des manœuvres hardies de la guerre! Aujourd'hui pourtant... N'importe!

CLÉOPATRE, *se redressant.* — Ah! rangez-vous!

ÉROS, *à Antoine.* — La reine, monseigneur, la reine!

IRAS. — Allez à lui, madame! Parlez-lui! Il est anéanti par l'humiliation.

CLÉOPATRE. — Eh bien, soutenez-moi... Oh! *(Elle s'arrête, puis va lentement vers Antoine, supportée par ses femmes.)*

ÉROS, *à Antoine.* — Très noble sire, levez-vous : la reine s'avance; sa tête s'incline, et la mort va la saisir; rien qu'un mot de consolation! et vous la sauvez!

ANTOINE. — J'ai forfait à la gloire! Reculade ignoble!

ÉROS. — Sire, la reine!

ANTOINE, *se détournant.* — Oh! où m'as-tu réduit, Égyptienne? Vois! je ne puis te cacher ma confusion, qu'en regardant, derrière, les ruines de mon honneur!

CLÉOPATRE. — O monseigneur! monseigneur! Pardonnez à mes voiles peureuses! Je ne croyais pas que vous me suivriez.

ANTOINE. — Égyptienne, tu savais trop bien que mon cœur était attaché par toutes ses cordes à ton gouvernail, et que tu me remorquerais. Tu savais ta pleine suprématie sur mon âme, et qu'un signe de toi pourrait me faire enfreindre l'ordre même des Dieux.

CLÉOPATRE. — Oh! pardon!

ANTOINE. — Maintenant il faut que j'envoie d'humbles supplications à ce jeune homme; il faut que je biaise, et que je rampe dans tous les méandres de la bassesse, moi qui avais pour hochet la moitié du monde, qui faisais et défaisais les fortunes!... Vous saviez à quel point vous m'aviez conquis, et que mon épée, affaiblie par ma passion, lui obéirait en tout.

CLÉOPATRE. — Oh! pardon! pardon! *(Elle pleure.)*

ANTOINE. — Ne pleure pas, te dis-je! une seule de tes larmes vaut tout ce qui a été gagné et perdu. Donne-moi

Digitized by Google

un baiser... Voici ce qui me dédommage... J'ai envoyé le précepteur de nos enfants; est-il de retour?... Mon amour, je ne sais quel plomb pèse sur moi... Du vin, holà! et à souper!... La fortune sait que, plus elle menace, plus je la nargue. *(Ils sortent.)*

SCÈNE XII

Le camp de César en Égypte.

Entrent CÉSAR, DOLABELLA, THYREUS *et d'autres.*

CÉSAR. — Qu'on fasse paraître l'envoyé d'Antoine! *(A Dolabella.)* Le connaissez-vous?

DOLABELLA. — César, c'est son maître d'école! Jugez à quel point il est dépouillé, puisqu'il vous envoie une si pauvre plume de son aile, lui qui pour messagers avait des rois à foison, il y a quelques lunes à peine!

Entre Euphronius.

CÉSAR. — Approche, et parle.

EUPHRONIUS. — Si peu que je sois, je viens de la part d'Antoine; j'étais naguère aussi insignifiant pour ses desseins que la goutte de rosée perdue sur la feuille du myrte l'est pour cette vaste mer.

CÉSAR. — Soit! Déclare ta mission.

EUPHRONIUS. — Antoine salue en toi le maître de ses destinées, et demande à vivre en Égypte; en cas de refus, il restreint sa demande, et te prie de le laisser respirer entre les cieux et la terre, comme personne privée, dans Athènes; voilà pour lui. Quant à Cléopâtre, elle confesse ta grandeur, se soumet à ta puissance, et implore de toi pour ses enfants le diadème des Ptolémées maintenant à la merci de ta faveur.

CÉSAR. — Pour Antoine, je suis sourd à sa requête. Quant à la reine, je consens à l'entendre et à la satisfaire, pourvu qu'elle chasse d'Égypte son amant dégradé ou lui ôte la vie. Cela fait, elle ne priera pas en vain. Telle est ma réponse à tous deux.

EUPHRONIUS, *s'inclinant.* — Que la fortune te suive!

CÉSAR. — Qu'on le reconduise à travers nos lignes! *(Euphronius sort avec une escorte. A Thyréus.)* Voici le moment

Digitized by Google

d'essayer ton éloquence. Pars vite; détache Cléopâtre d'Antoine : promets-lui, en notre nom, ce qu'elle demande; ajoute même des offres de ton chef; les femmes, même en plein bonheur, ne sont pas fortes; mais la misère parjurerait la vestale immaculée. Montre ton savoir-faire, Thyréus; et, quant à ta récompense, tu promulgueras toi-même l'édit qui pour nous sera loi.

THYRÉUS. — Je pars, César.

CÉSAR. — Observe comment Antoine supporte sa chute, et épie tous les mouvements par lesquels se manifeste son action.

THYRÉUS. — J'obéirai, César.

SCÈNE XIII

Alexandrie. — Dans le palais.

Entrent CLÉOPATRE, ÉNOBARBUS, CHARMION *et* IRAS.

CLÉOPATRE. — Que devons-nous faire, Énobarbus?

ÉNOBARBUS. — Méditer, et mourir.

CLÉOPATRE. — Est-ce Antoine ou moi qu'il faut accuser de ceci?

ÉNOBARBUS. — Antoine seul, qui a voulu faire de son désir le maître de sa raison! Qu'importait que vous eussiez fui de ce terrible front de bataille où les rangs opposés se renvoyaient l'épouvante? Pourquoi vous a-t-il suivie? Les démangeaisons de son affection n'auraient pas dû troubler en lui le capitaine, au moment suprême où les deux moitiés du monde se heurtaient et où son empire était en cause. Il y avait pour lui honte autant que désastre à suivre vos étendards en fuite, et à laisser là sa flotte effarée.

CLÉOPATRE. — Paix, je te prie!

Entrent Antoine et Euphronius.

ANTOINE. — Est-ce là sa réponse?

EUPHRONIUS. — Oui, monseigneur.

ANTOINE. — Ainsi la reine aura droit à ses courtoisies si elle veut me sacrifier.

EUPHRONIUS. — C'est ce qu'il dit.

ANTOINE. — Il faut qu'elle sache cela. *(Montrant sa tête*

Digitized by Google

à Cléopâtre.) A l'enfant César envoie cette tête grisonnante, et jusqu'au bord il remplira tes souhaits de royaumes.

CLÉOPATRE. — Cette tête, monseigneur!

ANTOINE, *à Euphronius.* — Retourne à lui; dis-lui qu'il porte sur son front la rose de la jeunesse, et que le monde attend de lui quelque action d'éclat : son argent, ses vaisseaux, ses légions pourraient aussi bien appartenir à un lâche; ses lieutenants pourraient vaincre au service d'un enfant aussi heureusement que sous les ordres de César. C'est pourquoi je le provoque à mettre de côté ces splendides avantages, et à se mesurer avec Antoine déclinant, épée contre épée, seul à seul. Je vais le lui écrire. Suis-moi. *(Sortent Antoine et Euphronius.)*

ÉNOBARBUS. — Oui! comme il est vraisemblable que César au faîte de la victoire voudra désarmer son bonheur et s'exhiber en spectacle aux prises avec un bretteur! Je le vois, le jugement des hommes s'altère avec leur fortune; et les dignités extérieures entraînent les facultés intérieures après elles dans la déchéance. Comment a-t-il pu rêver, ayant l'intelligence des proportions, que César en sa plénitude se mesurerait avec son dénûment!... César, tu as vaincu sa raison aussi.

Entre un serviteur.

LE SERVITEUR. — Un envoyé de César!

CLÉOPATRE. — Quoi! sans plus de cérémonie! Voyez, mes femmes! ils se bouchent le nez devant la rose épanouie, ceux qui l'adoraient en bouton... Introduisez-le, monsieur. *(Le serviteur sort.)*

ÉNOBARBUS. — Mon honnêteté et moi, nous commençons à nous quereller. La loyauté qui reste dévouée aux fous fait de notre foi une pure folie... Pourtant, celui qui a la force de garder allégeance à son seigneur déchu est le vainqueur du vainqueur de son maître, et gagne une place dans l'histoire!

Entre Thyréus.

CLÉOPATRE. — La volonté de César!

THYRÉUS. — Écoutez-la en particulier.

CLÉOPATRE. — Il n'y a ici que des amis : parlez hardiment.

THYRÉUS. — Peut-être aussi sont-ils les amis d'Antoine.

ÉNOBARBUS. — Il lui faut autant d'amis qu'en a César,

Digitized by Google

monsieur; sinon, nous lui sommes inutiles. S'il plaît à César, notre maître s'élancera au-devant de son amitié. Quant à nous, vous le savez, nous sommes à qui il est, et alors nous serons acquis à César.

THYRÉUS. — Soit!... Écoutez-moi donc, illustre reine. César vous conjure d'oublier tout, dans votre situation présente, excepté qu'il est César.

CLÉOPATRE. — Poursuivez : c'est d'une générosité royale.

THYRÉUS. — Il sait que vous ne vous êtes pas attachée à Antoine par amour, mais par crainte.

CLÉOPATRE. — Oh!

THYRÉUS. — Aussi, les balafres faites à votre honneur l'émeuvent-elles de pitié, comme des plaies causées par la violence, mais imméritées.

CLÉOPATRE. — César est un Dieu, et il reconnaît ce qui est bien vrai : mon honneur n'a pas été cédé, il a été conquis.

ÉNOBARBUS, *à part.* — Pour être sûr de cela, je vais le demander à Antoine... Maître, maître, tu fais eau de toutes parts, et nous n'avons plus qu'à te laisser sombrer, car ce que tu as de plus cher t'abandonne. *(Il sort.)*

THYRÉUS. — Dirai-je à César ce que vous désirez de lui? Il sollicite les demandes afin de les accorder. Il serait charmé que de sa fortune vous fissiez un bâton pour vous appuyer; mais combien son zèle serait enflammé, s'il apprenait de moi que vous avez quitté Antoine, et que vous vous êtes mise sous la protection du maître de l'univers?

CLÉOPATRE. — Quel est votre nom?

THYRÉUS. — Mon nom est Thyréus.

CLÉOPATRE. — Très aimable messager, dites au grand César que par votre intermédiaire je baise sa main triomphante; dites-lui que je suis prête à déposer ma couronne à ses pieds, et à m'agenouiller devant lui; dites-lui que de son souffle souverain il peut me signifier le sort de l'Égypte.

THYRÉUS. — Vous prenez le parti le plus noble. Quand la sagesse et la fortune sont en lutte, si la première n'ose que ce qu'elle peut, aucun hasard ne peut l'ébranler. Laissez-moi par grâce déposer mon hommage sur votre main.

CLÉOPATRE. — Souvent le père de votre César, après avoir rêvé de royaumes à conquérir, imprima ses lèvres à cette place indigne, comme s'il pleuvait des baisers! *(Thyréus lui baise la main.)*

Digitized by Google

Entrent précipitamment Antoine et Énobarbus.

ANTOINE. — Des faveurs, par Jupiter tonnant!... Qui es-tu, drôle?

THYRÉUS. — Le strict exécuteur des ordres de l'homme le plus puissant et le plus digne d'être obéi.

ÉNOBARBUS. — Vous allez être fouetté.

ANTOINE, *appelant.* — Holà! qu'on vienne! *(A Thyréus.* Ah! mon oiseau de proie!... Par les Dieux et les démons, l'autorité fond sous moi! Naguère, quand je criais : « Holà! » comme des enfants qui se bousculent, des rois s'élançaient me criant : « Que voulez-vous? » N'avez-vous pas d'oreilles? Je suis encore Antoine! *(Des serviteurs paraissent.)* Emmenez-moi ce gueux, et fouettez-le.

ÉNOBARBUS. — Mieux vaut jouer avec un lionceau, qu'avec un vieux lion mourant.

ANTOINE. — Lunes et étoiles! fouettez-le... Quand ils seraient là vingt des plus grands tributaires qui reconnaissent César, si je les trouvais à ce point insolents avec la main de cette femme... Comment se nomme-t-elle depuis qu'elle n'est plus Cléopâtre?... Donnez-lui le fouet, compagnons, jusqu'à ce que vous le voyiez grimacer, comme un enfant, et geindre en implorant merci... Emmenez-le.

THYRÉUS. — Marc Antoine!...

ANTOINE. — Entraînez-le, et, dès qu'il sera fouetté, ramenez-le... Ce valet de César lui portera un message de notre part. *(Les serviteurs emmènent Thyréus. A Cléopâtre.)* Vous étiez à moitié flétrie avant que je vous connusse... Ah! ai-je donc laissé à Rome l'oreiller nuptial, sans même l'avoir foulé; ai-je donc renoncé à avoir une race légitime de la perle des femmes, pour être trompé par une créature qui regarde des laquais?

CLÉOPATRE. — Mon bon seigneur!...

ANTOINE. — Vous avez toujours été une hypocrite... Mais, dès que nous nous endurcissons dans le vice, ô misère! les Dieux sages ferment nos yeux; ils laissent tomber notre pure raison dans notre propre ordure, nous font adorer nos erreurs, et rient de nous, quand nous nous pavanons sur le chemin de notre ruine!

CLÉOPATRE. — Oh! en est-ce venu là?

ANTOINE. — Je vous ai trouvée comme un morceau refroidi sur l'assiette de César mort... Que dis-je! vous étiez un reste de Cnéius Pompée. Sans compter ces heures

Digitized by Google

ardentes, non enregistrées par la renommée vulgaire, que votre luxure avait dérobées!... Car, j'en suis sûr, si vous êtes capable de deviner ce que peut être la vertu, vous ne savez pas ce que c'est!

CLÉOPATRE. — Pourquoi tout ceci?

ANTOINE. — Permettre qu'un drôle fait pour recevoir un salaire et pour dire : *Dieu vous le rende!* soit familier avec ma compagne de jeux, avec votre main, avec ce sceau royal, garant de la foi des grands cœurs!... Oh! que ne suis-je sur la montagne de Basan, pour y rugir plus haut que les troupeaux à cornes[1]! Car j'ai de farouches griefs; et les exprimer humainement, ce serait faire comme le condamné qui, la corde au cou, remercie le bourreau de sa dextérité!

Thyréus revient avec les serviteurs.

ANTOINE. — Est-il fouetté?

PREMIER SERVITEUR. — Solidement, monseigneur.

ANTOINE. — A-t-il crié? A-t-il imploré son pardon?

PREMIER SERVITEUR. — Il a demandé grâce.

ANTOINE, *à Thyréus.* — Si ton père vit encore, il regrettera que tu ne sois pas né fille; et toi, tu te repentiras d'avoir suivi César dans son triomphe, puisque tu as été fouetté pour l'avoir suivi; désormais, que la blanche main d'une femme te donne la fièvre! tremble, rien qu'à la voir! Retourne vers César, raconte-lui ta réception, songe à lui dire qu'il m'irrite, pour autant qu'il fait trop de superbe et m'a en mépris. En rabâchant sur ce que je suis, il oublie ce que je fus. Il m'irrite, au moment même où je suis si facile à aigrir, lorsque les astres propices, qui jusqu'ici ont été mes guides, se sont échappés de leurs orbites, et ont lancé leurs feux dans les abîmes de l'enfer! S'il trouve mauvais ce que je dis et ce que j'ai fait, dis-lui qu'il a par devers lui Hipparque, mon affranchi, et qu'il peut à plaisir le fouetter, le pendre ou le torturer, afin que nous soyons égaux. Insiste pour cela toi-même, et va-t'en avec tes marques sur le dos. *(Sort Thyréus.)*

CLÉOPATRE. — Avez-vous fini?

ANTOINE. — Hélas! notre lune terrestre est maintenant

---

1. La montagne de Basan. Cf. Psaume XXI, 13 : « J'ai été environné par un grand nombre de taureaux et assiégé par des buffles de Basan. » (Psaume XXII dans le psautier anglais.)

Digitized by Google

éclipsée; et cela seul suffirait pour annoncer la chute d'Antoine.

CLÉOPATRE. — Attendons qu'il ait achevé.

ANTOINE, *à Cléopâtre*. — Pour flatter César, vous échangez des regards avec un drôle qui lui attache ses aiguillettes!

CLÉOPATRE. — Ne pas me connaître encore!

ANTOINE. — Êtes-vous donc de glace pour moi?

CLÉOPATRE. — Ah! cher, si je suis ainsi, que de mon cœur glacé le ciel engendre une grêle empoisonnée à sa source! et que le premier grêlon tombe dans ma gorge pour se dissoudre avec ma vie! que le second frappe Césarion! Que successivement tous les fruits de mes entrailles, et mes braves Égyptiens, soient lapidés par cet ouragan en fusion! Et que tous restent gisant sans tombes, jusqu'à ce que les mouches et les insectes du Nil les ensevelissent en les dévorant!

ANTOINE. — Je suis satisfait. César s'établit sous Alexandrie; c'est là que je veux combattre sa destinée. Nos forces de terre ont noblement tenu; notre flotte dispersée s'est ralliée et vogue dans sa menace navale. Qu'étais-tu donc devenu, mon courage?... Écoutez, madame : si je reviens encore une fois du champ de bataille, pour baiser ces lèvres, je veux apparaître couvert de sang. Moi et mon épée, nous allons gagner notre chronique. Il y a de l'espoir encore!

CLÉOPATRE. — Voilà enfin mon vaillant seigneur!

ANTOINE. — Mes muscles, mon cœur, mon souffle, vont être triplés, et je veux combattre sans merci. Quand mes heures coulaient insouciantes et propices, les vaincus rachetaient de moi leur vie avec un bon mot; mais, maintenant, je vais grincer des dents, et envoyer dans les ténèbres tous ceux qui m'arrêteront... Allons! ayons encore une nuit joyeuse : qu'on appelle à moi tous mes tristes capitaines, et qu'on remplisse nos coupes! Encore une fois narguons la cloche de minuit.

CLÉOPATRE. — C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance; je croyais qu'il serait pauvrement fêté; mais puisque mon seigneur est redevenu Antoine, je veux être Cléopâtre.

ANTOINE. — Tout ira bien encore.

CLÉOPATRE. — Qu'on appelle auprès de monseigneur tous ses nobles capitaines!

ANTOINE. — Faites. Nous voulons leur parler; et ce soir je forcerai le vin à sourdre sous leurs cicatrices... Venez,

Digitized by Google

ma reine! il y a encore de la sève, là! La prochaine fois que je combattrai, je rendrai la mort amoureuse de moi; car je vais rivaliser avec sa faux pestilentielle. *(Sortent Antoine, Cléopâtre et les serviteurs.)*

ÉNOBARBUS. — Le voilà résolu à éclipser la foudre! Être furieux, c'est n'avoir plus peur à force d'effarement; dans cette humeur-là, une colombe attaquerait une autruche. Je le vois, c'est toujours aux dépens de sa cervelle que notre capitaine reprend du cœur. Quand la valeur entame la raison, elle dévore le glaive avec lequel elle combat... Je vais chercher un moyen de le quitter. *(Il sort.)*

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Le camp de César à Alexandrie.

Entrent CÉSAR, *lisant une lettre,* AGRIPPA, MÉCÈNE *et autres.*

CÉSAR. — Il me traite d'enfant, et me morigène comme s'il avait le pouvoir de me chasser d'Égypte. Mon messager, il l'a battu de verges; il me provoque à un combat singulier, César contre Antoine! Que le vieux ruffian sache que j'ai beaucoup d'autres moyens de mourir, et qu'en attendant je me moque de son défi[1].

MÉCÈNE. — César doit penser que, quand un homme si grand est pris de rage, c'est qu'il est aux abois. Ne lui donnez pas de répit, mais vite profitez de son égarement. Jamais la fureur n'a fait bonne garde pour elle-même.

CÉSAR. — Faites savoir à nos meilleurs chefs que demain la dernière de tant de batailles sera livrée par nous... Il y a dans nos rangs assez de déserteurs de l'armée d'Antoine pour l'aller chercher... Veillez à ce que ce soit fait, et qu'on festoie les troupes! nous regorgeons de vivres, et elles ont bien mérité cette prodigalité. Pauvre Antoine! *(Ils sortent.)*

---

1. *I have many other ways to die.* Shakespeare ici est fidèle à North et à Amyot. Mais le texte grec semble bien montrer que la remarque de César s'applique à Antoine plutôt qu'à lui-même.

Digitized by Google

SCÈNE II

Alexandrie. — Dans le palais.

Entrent ANTOINE, CLÉOPATRE, ÉNOBARBUS, CHARMION, IRAS, ALEXAS *et autres.*

ANTOINE. — Il ne veut pas se battre avec moi, Domitius?

ÉNOBARBUS. — Non.

ANTOINE. — Pourquoi pas?

ÉNOBARBUS. — Il pense qu'étant vingt fois plus fortuné que vous, il risquerait vingt contre un.

ANTOINE. — Demain, soldat, je veux me battre sur terre et sur mer; ou je survivrai, ou je donnerai à ma gloire mourante un bain de sang qui la fera revivre. Es-tu prêt à bien te battre?

ÉNOBARBUS. — Je frapperai en criant : « Pas de quartier[1]! »

ANTOINE. — Bien dit! Allons! qu'on appelle les gens de ma maison! Que cette nuit il y ait profusion à notre banquet!

Entrent des serviteurs. Il leur tend successivement la main.

Donne-moi la main, toi, tu as toujours été bien fidèle... Et toi aussi... Et toi... Et toi... Vous m'avez bien servi, et vous aviez des rois pour compagnons.

CLÉOPATRE, *à part, à Énobarbus.* — Que signifie ceci?

ÉNOBARBUS, *à part, à Cléopâtre.* — C'est un de ces traits bizarres que la douleur décoche de l'âme.

ANTOINE. — Et toi aussi, tu es un serviteur fidèle! Je voudrais me multiplier en autant d'hommes que vous êtes, et vous voir tous réunis en un Antoine, pour pouvoir vous servir aussi bien que vous m'avez servi!

LES SERVITEURS. — Aux Dieux ne plaise!

ANTOINE. — Allons, mes bons camarades! assistez-moi cette nuit encore : ne ménagez pas mes coupes, et traitez-

---

1. *Take all.* Terme de jeu, quelque chose comme « quitte ou double », le gagnant raflant tous les enjeux.

Digitized by Google

moi, comme quand tout un empire était votre compagnon et obéissait à mes ordres.

CLÉOPATRE, *à part, à Énobarbus.* — Que prétend-il?

ÉNOBARBUS, *à part, à Cléopâtre.* — Faire pleurer ses amis.

ANTOINE. — Aidez-moi cette nuit encore. Peut-être est-ce la fin de votre service; peut-être ne me verrez-vous plus, ou ne verrez-vous de moi qu'une forme mutilée; peut-être, demain, servirez-vous un autre maître. Je vous regarde tous en homme qui vous fait ses adieux. Mes fidèles amis, je ne vous renvoie pas; j'ai, comme maître, épousé votre bon service, et je ne m'en déferai qu'à la mort. Assistez-moi cette nuit deux heures, pas davantage; et que les Dieux vous en récompensent! *(Tous les serviteurs fondent en larmes.)*

ÉNOBARBUS. — Que prétendez-vous, sire? Pourquoi leur donner ce découragement? Voyez! ils pleurent; et moi, âne que je suis, j'ai un oignon dans l'œil. Par pudeur, ne nous transformez pas en femmes.

ANTOINE. — Assez! assez! assez! Que la sorcière m'emporte, si j'avais cette intention! Que l'allégresse germe où sont tombées ces larmes! Mes généreux amis, vous prenez ce que je dis dans un sens trop douloureux; je vous parlais pour vous encourager, quand je vous demandais d'incendier cette nuit avec des torches! Sachez, mes chers cœurs, que j'ai bon espoir pour demain. Si je vous conduis au combat, c'est que j'en attends la victoire et la vie plutôt que la mort et la gloire. Allons souper; venez, et noyons les réflexions. *(Tous sortent.)*

SCÈNE III

Alexandrie. — Devant le palais.

Entrent DEUX SOLDATS [1].

PREMIER SOLDAT. — Bonne nuit, frère! Demain est le jour.

DEUXIÈME SOLDAT. — Oui, qui décidera de tout : bonne chance! N'avez-vous entendu rien d'étrange dans les rues?

PREMIER SOLDAT. — Rien. Quelles nouvelles?

1. Folio : *Enter a Company of soldiers.* C'est la relève de la compagnie de garde au palais.

Digitized by Google

DEUXIÈME SOLDAT. — Ce n'est probablement qu'une rumeur. Bonne nuit à vous!

PREMIER SOLDAT. — Allons, mon cher, bonne nuit!

Entrent deux autres soldats.

DEUXIÈME SOLDAT, *aux nouveaux venus.* — Soldats, attention au poste!

TROISIÈME SOLDAT. — Attention, vous aussi! Bonne nuit, bonne nuit! *(Les deux premiers soldats se mettent en faction au fond du théâtre.)*

QUATRIÈME SOLDAT, *au troisième.* — Nous, ici! *(Ils se postent sur le devant de la scène.)* Si demain notre flotte l'emporte, j'ai la conviction absolue que nos gens de terre tiendront bon.

TROISIÈME SOLDAT. — C'est une brave armée, et pleine de résolution. *(Musique de hautbois sous la scène.)*

QUATRIÈME SOLDAT. — Silence! Quel est ce bruit?

PREMIER SOLDAT. — Écoutez! écoutez!

DEUXIÈME SOLDAT. — Chut!

PREMIER SOLDAT. — De la musique dans l'air!

TROISIÈME SOLDAT. — Sous terre!

QUATRIÈME SOLDAT. — C'est bon signe, n'est-ce pas?

TROISIÈME SOLDAT. — Non.

PREMIER SOLDAT. — Paix, vous dis-je! Qu'est-ce que cela signifie?

DEUXIÈME SOLDAT. — C'est le Dieu Hercule, tant aimé d'Antoine, qui l'abandonne aujourd'hui.

PREMIER SOLDAT. — Avançons! Voyons si les autres sentinelles entendent comme nous. *(Ils s'avancent dans la direction d'un autre poste.)*

DEUXIÈME SOLDAT, *appelant.* — Eh bien! camarades?

PLUSIEURS SOLDATS, *répondant à la fois.* — Eh bien! eh bien! entendez-vous?

PREMIER SOLDAT. — Oui. N'est-ce pas étrange?

TROISIÈME SOLDAT. — Entendez-vous, camarades? entendez-vous?

PREMIER SOLDAT. — Suivons le bruit jusqu'à la limite de nos quartiers; voyons comment il cessera.

PLUSIEURS SOLDATS. — Volontiers. Voilà qui est étrange! *(Tous sortent.)*

Digitized by Google

SCÈNE IV

Alexandrie. — Dans le palais. Le jour se lève.

Entrent ANTOINE *et* CLÉOPATRE, *suivis de* CHARMION, *d'*IRAS *et d'autres.*

ANTOINE. — Éros! Mon armure, Éros!

CLÉOPATRE. — Dormez un peu.

ANTOINE. — Non, ma poule... Éros, viens donc! Mon armure, Éros!

Entre Éros, avec une armure.

Viens, mon brave, couvre-moi de fer. Si la fortune n'est pas pour nous aujourd'hui, c'est que nous la bravons... Allons! *(Éros se met en devoir de l'équiper.)*

CLÉOPATRE. — Ah! je veux aider, moi aussi. *(Prenant une pièce de l'armure.)* Où se met ceci?

ANTOINE. — Ah! laisse ça, laisse ça... Tu es l'armurière de mon cœur... Tu te trompes!... tu te trompes!... Ceci! ceci! *(Antoine désigne la cuirasse. Cléopâtre la prend et la lui met.)*

CLÉOPATRE. — Doucement! là! Je veux vous aider... Voilà comment ça doit être.

ANTOINE. — Bien, bien! Nous réussirons à présent... Allons! mon brave, va t'équiper.

ÉROS. — Tout de suite, sire.

CLÉOPATRE. — Est-ce que ce n'est pas bien bouclé?

ANTOINE. — A merveille, à merveille! Celui qui débouclera ceci avant qu'il nous plaise de l'ôter pour nous reposer, aura entendu une tempête... Tu tâtonnes, Éros, et ma reine est un écuyer bien plus adroit que toi... Dépêchons-nous. O mon amour, que ne peux-tu me voir combattre aujourd'hui, et assister à mes royales occupations! tu verrais quel ouvrier je suis!

Entre un officier armé.

Bonjour! Sois le bienvenu; tu as l'air d'un homme chargé d'une mission belliqueuse. Pour l'ouvrage que nous aimons nous nous levons de bonne heure, et nous y allons avec joie.

Digitized by Google

PREMIER OFFICIER. — Mille combattants, sire, quoique ce soit bien tôt, ont déjà rivé leur armure et vous attendent aux portes. *(Acclamations mêlées au bruit des trompettes.)*

Entrent des officiers et des soldats.

DEUXIÈME OFFICIER. — La matinée est belle... Bonjour, général!

TOUS. — Bonjour, général!

ANTOINE. — Voilà qui est bien embouché, mes enfants! Le matin, précoce comme le génie d'un jeune homme qui doit faire parler de lui, commence de bonne heure... *(A Éros, qui achève de l'armer.)* Ainsi, ainsi... Allons, donne-moi cela... de cette façon... Bien... *(A Cléopâtre.)* Sois heureuse, ma dame, quoi qu'il advienne de moi! *(Il l'embrasse.)* C'est un baiser de soldat; mais je serais blâmable et digne des plus humiliants reproches, si je m'arrêtais à de plus minutieux compliments; je dois te quitter maintenant, comme un homme d'acier... Vous qui voulez combattre, suivez-moi de près; je vais vous conduire à l'œuvre... Adieu! *(Sortent Antoine, Éros, les officiers et les soldats.)*

CHARMION. — Vous plairait-il de vous retirer dans votre chambre?

CLÉOPATRE. — Conduis-moi. Il part vaillamment. Ah! si lui et César avaient pu décider cette grande guerre dans un combat singulier! Alors Antoine... Mais maintenant... Eh bien! marchons. *(Elles sortent.)*

SCÈNE V

Le camp d'Antoine près d'Alexandrie.

Les trompettes sonnent. Entre ANTOINE, *accompagné d'*ÉROS; *il rencontre* LE SOLDAT *qui l'a interpellé à Actium.*

LE SOLDAT. — Fassent les Dieux que cette journée soit heureuse pour Antoine!

ANTOINE. — Ah! que n'ai-je été décidé par tes conseils et par tes cicatrices à combattre sur terre!

LE SOLDAT. — Si tu l'avais fait, les rois qui se sont révoltés et le soldat qui t'a quitté ce matin marcheraient encore à ta suite.

ANTOINE. — Qui donc a déserté ce matin?

Digitized by Google

LE SOLDAT. — Qui? Quelqu'un qui était toujours près de toi. Appelle Énobarbus, il ne t'entendra plus, ou du camp de César il répondra : *Je ne suis plus des tiens.*

ANTOINE. — Que dis-tu?

LE SOLDAT. — Seigneur, il est avec César.

ÉROS. — Seigneur, ses coffres et ses trésors, il a tout laissé ici.

ANTOINE. — Est-il parti vraiment?

LE SOLDAT. — Rien de plus certain.

ANTOINE. — Va, Éros, renvoie-lui ses trésors; fais vite, et n'en retiens pas une obole, je te le défends; écris-lui la plus affectueuse lettre d'adieu, je la signerai; dis-lui que je souhaite que désormais il n'ait plus de motif de changer de maître... Oh! ma fortune a corrompu les honnêtes gens... Dépêche-toi... Énobarbus! *(Ils sortent.)*

SCÈNE VI

Le camp de César devant Alexandrie.

Fanfares. Entre CÉSAR, *accompagné d'*AGRIPPA, *d'*ÉNOBARBUS *et d'autres.*

CÉSAR. — Pars, Agrippa, et engage la bataille. Notre volonté est qu'Antoine soit pris vivant; fais-le savoir.

AGRIPPA. — J'obéis, César. *(Il sort.)*

CÉSAR. — Le temps de la paix universelle est proche[1]; si cette journée est heureuse, les trois parties du monde porteront spontanément l'olive.

Entre un messager.

LE MESSAGER. — Antoine est arrivé sur le champ de bataille.

CÉSAR. — Va, dis à Agrippa de poster les déserteurs à l'avant-garde, afin qu'Antoine épuise en quelque sorte sa furie sur lui-même. *(Sortent César et sa suite.)*

ÉNOBARBUS. — Alexas a trahi; envoyé en Judée pour les intérêts d'Antoine, il a persuadé au grand Hérode de pas-

1. On a voulu voir là une allusion à la venue du Christ, ou encore au désir de paix du roi Jacques Ier et de son peuple, entre 1605 et 1607.

Digitized by Google

ser à César et d'abandonner Antoine, son maître : pour la peine, César l'a fait pendre. Canidius et les autres qui ont déserté ont obtenu de l'emploi, mais non une honorable confiance. J'ai mal agi, et je m'en accuse si amèrement que je n'aurai plus de joie.

Entre un soldat de César.

LE SOLDAT. — Énobarbus, Antoine te renvoie tous tes trésors, grossis de ses largesses. Son messager est venu sous ma garde, et il est maintenant dans ta tente à décharger ses mules.

ÉNOBARBUS. — Je vous donne tout.

LE SOLDAT. — Ne vous moquez pas, Énobarbus, je vous dis la vérité. Vous feriez bien d'escorter le messager jusqu'à la sortie du camp; je dois me rendre à mon poste, sans quoi je l'aurais fait moi-même. Votre empereur est toujours un Jupiter. *(Il sort.)*

ÉNOBARBUS, *seul.* — Je suis le vrai scélérat de l'univers, et je le sens tout le premier. O Antoine, mine de générosité, de quel prix tu aurais payé mes fidèles services, toi qui couronnes d'or ma turpitude! Mon cœur se gonfle; si le remords violent ne le brise pas, un moyen plus violent devancera le remords; mais le remords suffira, je le sens. Moi, combattre contre toi! Non... Je veux chercher un fossé où mourir; le plus immonde est le meilleur pour la fin de ma vie! *(Il sort.)*

SCÈNE VII

Le champ de bataille. Bruit de combat. Tambours et trompettes.

Entre AGRIPPA, *suivi d'autres combattants.*

AGRIPPA. — Retirons-nous, nous nous sommes engagés trop avant. César lui-même a de la besogne, et la résistance excède ce que nous attendions. *(Ils sortent.)*

Bruit de combat. Entrent Antoine et Scarus blessé.

SCARUS. — O mon brave empereur, voilà ce qui s'appelle combattre! Si nous avions fait de même tout d'abord,

Digitized by Google

ils auraient été repoussés jusque chez eux avec des chiffons autour de la tête.

ANTOINE. — Tu saignes abondamment.

SCARUS. — J'avais ici une blessure en forme de T; elle est maintenant faite comme un H[1].

ANTOINE. — Ils font retraite.

SCARUS. — Nous les chasserons dans des trous[2]; j'ai encore place pour six balafres.

Entre Éros.

ÉROS. — Ils sont battus, seigneur; et notre avantage a tout l'effet d'une belle victoire.

SCARUS. — Taillons-leur les épaules, et attrapons-les comme nous prendrions des lièvres, par-derrière; c'est plaisir de houspiller un fuyard.

ANTOINE. — Je te récompenserai une fois pour ta joyeuse humeur et dix fois pour ta bonne vaillance. Viens!

SCARUS. — Je vous suis clopin-clopant. *(Ils sortent.)*

SCÈNE VIII

Sous les murs d'Alexandrie.

Entre ANTOINE, *en marche militaire.* SCARUS *et toute l'armée le suivent.*

ANTOINE. — Nous l'avons chassé jusque dans son camp! Qu'on coure en avant annoncer à la reine nos exploits! Demain, avant que le soleil nous voie, nous verserons le sang qui nous a échappé aujourd'hui. Je vous remercie tous; car vous avez le bras vaillant, et vous vous êtes battus, non comme si vous serviez autrui, mais comme si ma cause avait été celle de chacun de vous; vous vous êtes tous montrés des Hectors. Entrez dans la ville, embrassez vos femmes, vos amis, et racontez-leur vos exploits, tandis qu'avec des larmes de joie ils laveront les caillots de vos blessures et baiseront vos plaies honorées. *(A Scarus.)* Donne-moi ta main. *(Cléopâtre arrive avec sa suite.)* C'est à cette grande fée que je veux vanter tes exploits, pour qu'elle

1. *But now 'tis made an H :* calembour entre *H* et *ache* (faire mal).
2. *Bench-holes.* En termes militaires : dans leurs « feuillées ».

Digitized by Google

te bénisse de sa reconnaissance. *(A Cléopâtre.)* O toi, lumière du jour, étreins mon cou bardé de fer; toute radieuse, élance-toi, en dépit de cette armure, sur mon cœur, pour t'y laisser soulever par les élans du triomphe!

CLÉOPATRE, *le prenant dans ses bras.* — Seigneur des seigneurs, ô héroïsme infini! Te voilà donc revenu souriant, après avoir échappé au grand piège des hommes.

ANTOINE. — Mon rossignol, nous les avons chassés jusqu'à leurs lits. *(Portant la main à ses cheveux.)* Eh bien, ma fille, bien que les gris soient quelque peu mêlés aux bruns, nous avons encore assez de cervelle pour nourrir notre énergie et pour tenir tête à la jeunesse. *(Montrant Scarus.)* Regarde cet homme; confie à ses lèvres ta main sympathique... Baise cette main, mon guerrier... Il a combattu aujourd'hui comme si un Dieu, hostile au genre humain, avait pris sa forme pour détruire.

CLÉOPATRE. — Ami, je vais te donner une armure d'or, qui appartenait à un roi.

ANTOINE. — Il l'a bien méritée, fût-elle couverte d'escarboucles comme le char sacré de Phébus!... Donne-moi ta main; faisons à travers Alexandrie une marche joyeuse; portons devant nous nos boucliers balafrés comme leurs maîtres. Si notre grand palais était assez vaste pour camper cette armée, nous souperions tous ensemble, et nous boirions à la ronde à la journée de demain qui nous promet un royal péril... Trompettes, assourdissez la ville de vos fanfares cuivrées; et qu'on y mêle le cliquetis de nos tambourins, en sorte que le ciel et la terre se fassent écho pour applaudir à notre approche! *(Ils sortent.)*

SCÈNE IX

Le camp de César pendant la nuit. La lune brille.

DES SOLDATS *sont en sentinelle. Entre* ÉNOBARBUS.

PREMIER SOLDAT. — Si nous ne sommes pas relevés avant une heure, nous devrons retourner au corps de garde. La nuit est brillante, et l'on dit que nous serons en bataille dès la deuxième heure du matin.

DEUXIÈME SOLDAT. — La journée a été dure pour nous.

ÉNOBARBUS. — O nuit, sois-moi témoin...

Digitized by Google

TROISIÈME SOLDAT. — Quel est cet homme?

DEUXIÈME SOLDAT. — Approchons, et écoutons-le.

ÉNOBARBUS. — Sois témoin, ô lune sacrée, quand l'histoire jettera sur les traîtres un souvenir flétrissant, sois témoin que le pauvre Énobarbus s'est repenti devant ta face!

PREMIER SOLDAT. — Énobarbus!

TROISIÈME SOLDAT. — Silence! Écoutons encore.

ÉNOBARBUS. — O souveraine maîtresse de la mélancolie profonde, déverse sur moi les humides poisons de la nuit, afin que cette vie, rebelle à ma volonté, ne m'accable plus. Jette mon cœur contre la pierre dure de ma faute; et que, desséché par la douleur, il s'y brise en poussière pour en finir avec toute sombre pensée! O Antoine, plus généreux que ma révolte n'est infâme, pardonne-moi pour ta part; et qu'alors le monde m'inscrive sur le registre des déserteurs et des transfuges! O Antoine! ô Antoine! *(Il meurt.)*

DEUXIÈME SOLDAT. — Parlons-lui.

PREMIER SOLDAT. — Écoutons-le bien; car les choses qu'il dit peuvent intéresser César.

TROISIÈME SOLDAT. — Oui. Mais il dort.

PREMIER SOLDAT. — Je crois plutôt qu'il s'évanouit; car jamais prière aussi déchirante n'a appelé le sommeil.

DEUXIÈME SOLDAT. — Allons à lui. *(Ils s'approchent du cadavre.)*

TROISIÈME SOLDAT. — Éveillez-vous, éveillez-vous, seigneur; parlez-nous.

DEUXIÈME SOLDAT, *le secouant.* — Entendez-vous, seigneur?

PREMIER SOLDAT. — La main de la mort l'a atteint. *(Roulement de tambour au loin.)* Écoutez! les tambours éveillent solennellement l'armée endormie... Portons-le au corps de garde. C'est quelqu'un de notable. Notre faction est amplement terminée.

TROISIÈME SOLDAT. — Allons, portons-le : il peut encore revenir. *(Ils sortent avec le corps.)*

Digitized by Google

SCÈNE X

Un terrain accidenté entre les deux camps. On aperçoit un bois de pins sur une éminence [1].

Arrivent ANTOINE *et* SCARUS *suivis de troupes en marche.*

ANTOINE. — Aujourd'hui tous leurs préparatifs sont pour un combat naval; nous ne leur plaisons pas sur terre.

SCARUS. — On se battra sur terre et sur mer, monseigneur.

ANTOINE. — Je voudrais qu'on pût se battre dans le feu et dans l'air; là aussi nous les attaquerions. Mais écoute : notre infanterie, postée sur les hauteurs qui avoisinent la ville, restera avec nous; les ordres sont donnés à la flotte, et elle a déjà quitté la rade. Allons chercher une position d'où nous puissions découvrir leur ordre de bataille et observer leurs manœuvres. *(Ils sortent.)*

SCÈNE XI

Entre CÉSAR *à la tête de ses troupes.*

CÉSAR. — Nous resterons immobiles sur terre, à moins que nous ne soyons attaqués, et nous ne le serons pas, je crois, car ses meilleures troupes sont employées au service de ses galères. Gagnons les vallées, et gardons nos plus grands avantages. *(Ils sortent.)*

SCÈNE XII

Rentrent ANTOINE *et* SCARUS.

ANTOINE. — Ils ne se sont pas encore abordés. De l'endroit où ce pin s'élève, je découvrirai tout; je reviendrai te dire immédiatement quelle apparence ont les choses. *(Il sort.)*

---

1. Cette indication scénique est de F.-V. Hugo, qui ensuite supprime la division traditionnelle des scènes XI et XII. En fait, les scènes X et XI se passent en un lieu indéterminé situé entre les deux camps

Digitized by Google

SCARUS. — Les hirondelles ont bâti leurs nids dans les voiles de Cléopâtre : les augures prétendent qu'ils ne savent pas, qu'ils ne peuvent pas dire... Ils ont l'air lugubre, et n'osent exprimer leur pensée. Antoine est vaillant et abattu; et, par accès, sa fortune agitée le remplit d'espoir ou de crainte, à la vue de ce qu'il a et de ce qu'il n'a pas. *(Bruit lointain annonçant un combat naval.)*

Rentre Antoine.

ANTOINE. — Tout est perdu! Cette noire Égyptienne m'a trahi; ma flotte s'est rendue à l'ennemi; et les voilà là-bas qui jettent leurs bonnets en l'air et qui boivent tous ensemble comme des amis longtemps éloignés[1]... Triple prostituée! c'est toi qui m'as vendu à ce novice, et mon cœur ne fait plus la guerre qu'à toi seule... *(A Scarus.)* Dis-leur à tous de fuir, car, dès que je serai vengé de ma charmeresse, j'aurai fini... Dis-leur à tous de fuir! va! *(Sort Scarus.)* O soleil, je ne verrai plus ton lever! La Fortune et Antoine se séparent ici; c'est ici que nous nous serrons la main... Que tout en soit venu là! Les cœurs qui rampaient à mes talons, et dont je comblais les désirs, fondent et distillent leur baume sur le florissant César; et le cèdre[2] reste dépouillé qui les ombrageait tous. Je suis trahi! O âme noire d'Égypte! Sinistre charmeresse, dont un regard m'envoyait à la guerre ou me rappelait au foyer, dont le sein était ma couronne et mon but suprême! Véritable gipsy[3], elle m'a, par ses impostures, entraîné au cœur de la ruine. Holà, Éros! Éros!

Entre Cléopâtre.

Ah! enchanteresse! arrière!

---

où passent alternativement Antoine, puis César, au cours des préparatifs de la bataille. Celle-ci s'engage à la scène XII, située, comme le montre le texte, en un endroit élevé et planté de pins.

1. Rien ne montre mieux que ce début de scène à quel point la conception shakespearienne du temps dramatique peut être antiréaliste et schématique.

2. *This pine is barked.* F.-V. Hugo remplace « pin » par le mot plus noble de : cèdre.

3. Ce mot — qui est celui même du texte — nous paraît faire, dans le français d'aujourd'hui, une fausse note. Shakespeare, de toute évidence, voyait en Cléopâtre une beauté brune, sinon noire. Les bohémiens passaient alors pour être originaires d'Égypte (*gipsy* : égyptien).

Digitized by Google

CLÉOPATRE. — Pourquoi mon seigneur est-il furieux contre sa bien-aimée?

ANTOINE. — Évanouis-toi! ou je te donnerai ce que tu mérites, et je ferai tort au triomphe de César. Qu'il te prenne, et qu'il t'expose aux acclamations des plébéiens! Suis son char, comme l'opprobre le plus grand de tout ton sexe. Monstre prodigieux, sois exhibée aux badauds, pour la plus chétive obole[1]; et que la patiente Octavie te laboure le visage de ses ongles aiguisés! *(Cléopâtre sort.)* Tu as bien fait de t'enfuir, si c'est un bien de vivre; pourtant, mieux eût valu pour toi succomber sous ma furie, car cette mort t'en eût épargné mille... Holà! Éros!... La chemise de Nessus est sur moi : ô toi, Alcide, mon ancêtre, enseigne-moi ta rage. Puissé-je, moi aussi, lancer Lichas[2] sur les cornes de la lune, et, à l'aide de ces bras qui brandissaient la plus lourde massue, m'anéantir héroïquement!... Cette sorcière mourra : elle m'a vendu au marmouset romain, et je succombe sous sa trahison; elle mourra pour cela. A moi, Éros! *(Il sort.)*

SCÈNE XIII

Alexandrie. — Dans le palais de Cléopâtre.

Entrent CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS *et* MARDIAN.

CLÉOPATRE. — A mon secours, mes femmes! Oh! il est plus furieux que le fils de Télamon[3] frustré du bouclier d'Achille; le sanglier de Thessalie[4] n'était pas plus écumant.

CHARMION. — Rendez-vous au tombeau. Enfermez-vous là, et faites-lui dire que vous êtes morte. La séparation de

---

1. Le Folio porte *dolts*, simples d'esprit. Un commentateur corrigea en *doits* (demi-farthings, liards). Cette modification ne paraît pas indispensable.

2. Lichas était le serviteur qui porta à Hercule la tunique empoisonnée, et que celui-ci précipita dans la mer.

3. Le fils de Télamon : Ajax.

4. Le sanglier de Thessalie, tué par Méléagre. Cf. Ovide : *Métamorphoses.*

Digitized by Google

l'âme et du corps n'est pas plus déchirante que la perte de la grandeur.

CLÉOPATRE. — Au tombeau! Mardian, va lui annoncer que je me suis tuée; dis-lui que mon dernier mot a été : *Antoine!* et, je t'en prie, attendris-le par ton récit. Pars, Mardian, et reviens m'apprendre comment il prend ma mort. Au tombeau! *(Tous sortent.)*

SCÈNE XIV

Alexandrie. — Dans le palais d'Antoine.

Entrent ANTOINE *et* ÉROS.

ANTOINE. — Éros, tu me vois encore?

ÉROS. — Oui, noble seigneur.

ANTOINE. — Nous voyons parfois un nuage qui ressemble à un dragon, parfois une vapeur ayant la forme d'un ours ou d'un lion, d'une citadelle flanquée de tours, d'une roche pendante, d'une montagne dentelée ou d'un bleu promontoire couronné d'arbres, qui font des signes au monde et jettent à nos regards une aérienne moquerie! Tu as vu ces météores : ce sont les spectacles du sombre Vesper.

ÉROS. — Oui, monseigneur.

ANTOINE. — Rien que le temps d'y penser, et ce qui tout à l'heure était un cheval, la nuée le rature et le rend indistinct comme de l'eau dans de l'eau.

ÉROS. — En effet, monseigneur.

ANTOINE. — Eh bien, mon bon serviteur Éros, ton capitaine est comme un de ces corps-là. Je suis encore Antoine, mais je ne puis plus garder cette forme visible, ô mon serviteur! C'est pour l'Égyptienne que j'ai fait la guerre; et cette reine, dont je croyais posséder le cœur comme elle possédait le mien (mon cœur qui, si j'en fusse resté maître, se serait attaché un million de cœurs, maintenant aliénés), cette reine, Éros, a battu les cartes pour César et triché ma gloire pour le triomphe de mon ennemi!... Va, ne pleure pas, doux Éros : il nous reste encore nous-même pour mettre fin à nous-même.

Entre Mardian.

ANTOINE. — Oh! ton infâme maîtresse! Elle m'a volé mon épée!

Digitized by Google

MARDIAN. — Non, Antoine! Ma maîtresse t'aimait, et sa fortune s'était associée sans réserve à la tienne.

ANTOINE. — Arrière, eunuque impudent! Tais-toi! Elle m'a trahi, et elle mourra.

MARDIAN. — La mort est une dette qui ne se paye qu'une fois, et elle l'a acquittée. Ce que tu voulais faire est fait; ses dernières paroles ont été : *Antoine! très noble Antoine!* Alors un cri déchirant lui a brisé dans la gorge le nom d'Antoine, suspendu entre son cœur et ses lèvres; elle a rendu l'âme, gardant ton nom enseveli en elle.

ANTOINE. — Elle est donc morte?

MARDIAN. — Morte!

ANTOINE. — Éros, désarme-moi : la tâche de la longue journée est finie, et nous devons dormir. *(A Mardian.)* Pars d'ici sain et sauf, et tiens-toi pour bien payé de ta peine. Va. *(Mardian sort.)* Allons, défais tout cela. *(Éros lui enlève son armure, pièce à pièce.)* Le bouclier à sept peaux d'Ajax ne saurait contenir les battements de mon cœur. Oh! déchirez-vous, mes flancs! Mon cœur, sois plus fort que ton récipient, et brise ta frêle enveloppe... Vite, Éros, vite! Je ne suis plus un soldat... Lambeaux de mon armure, allez! Vous avez été noblement portés!... Laisse-moi un instant. *(Éros sort.)* Je vais te rejoindre, Cléopâtre, et implorer mon pardon. Oui, il le faut, car maintenant tout délai est torture... Puisque la torche est éteinte, couchons-nous, sans plus tarder. Maintenant, tout labeur s'évertuerait en pure perte; la force ne ferait que s'embarrasser par ses efforts mêmes. Apposons notre sceau, et tout est fini... Éros!... Je viens, ma reine... Éros!... Attends-moi. Là où les âmes couchent sur des fleurs nous irons la main dans la main, et nous éblouirons les esprits de notre auguste apparition; Didon et son Énée perdront leur cortège, et la foule des spectres nous suivra... Allons, Éros, Éros!

Rentre Éros.

ÉROS. — Que veut monseigneur?

ANTOINE. — Depuis que Cléopâtre est morte, je vis dans un tel déshonneur que les Dieux détestent ma bassesse. Moi, qui avec mon épée taillais le monde, et qui sur le dos du vert Neptune faisais des cités avec mes vaisseaux, je m'accuse de n'avoir pas le courage d'une femme. Je suis moins magnanime que celle qui, en mourant, vient de dire à César : *Je suis vaincue par moi seule!*... Tu as juré, Éros, que,

Digitized by Google

si jamais les circonstances l'exigeaient (et elles l'exigent maintenant), si jamais je voyais derrière moi l'inévitable poursuite du déshonneur et de l'horreur, alors, sur mon commandement, tu m'occirais. Fais-le! le moment est venu. Ce n'est pas moi que tu frapperas, c'est César que tu dépouilleras. Rappelle la couleur sur ta joue.

ÉROS. — Que les Dieux retiennent mon bras! Ferai-je donc ce que toutes les flèches parthes, bien qu'ennemies, n'ont pu faire?

ANTOINE. — Éros, voudrais-tu donc d'une fenêtre, dans la grande Rome, voir passer ton maître, les bras croisés, le cou ployé sous le châtiment, le visage abattu par une poignante humiliation, tandis que, traîné devant lui, le trône roulant du fortuné César narguerait sa honte captive?

ÉROS. — Non, je ne voudrais pas voir cela.

ANTOINE. — Approche donc; car je ne puis être guéri que par une blessure. Tire cette honnête épée que tu as portée si utilement pour ton pays.

ÉROS. — Oh! grâce, seigneur!

ANTOINE. — Quand je t'ai affranchi, n'as-tu pas juré de faire cela dès que je t'en requerrais? Fais-le donc vite; ou tous tes services passés ne sont plus pour moi que des hasards involontaires. Tire ton épée, et approche.

ÉROS. — Détourne de moi ce noble visage où respire la majesté de tout un monde.

ANTOINE, *détournant la tête.* — Allons!

ÉROS. — Mon épée est tirée.

ANTOINE. — Qu'elle fasse donc vite la chose pour laquelle tu l'as tirée!

ÉROS. — Mon maître chéri, mon capitaine et mon empereur! laissez-moi, avant de frapper ce coup sanglant, laissez-moi vous dire adieu.

ANTOINE. — C'est dit, l'ami : adieu!

ÉROS. — Adieu, grand chef! Frapperai-je maintenant?

ANTOINE. — Maintenant, Éros!

ÉROS. — Eh bien donc, voilà! *(Il se jette sur son épée.)* C'est ainsi que j'échappe à la douleur de tuer Antoine. *(Il expire.)*

ANTOINE. — Ami trois fois plus noble que moi-même, tu me montres, vaillant Éros, qu'il faut que je fasse ce que tu n'as pu faire. Ma reine et Éros m'ont, par leur brave exemple, rappelé à la dignité : je veux être un fiancé pour la mort, et courir à elle comme au lit d'une bien-aimée.

Digitized by Google

Allons! Éros, ton maître meurt ton disciple : voilà ce que tu m'as appris. *(Il se jette sur son épée.)* Eh quoi! pas encore mort! pas mort! Holà, gardes!... Oh! Achevez-moi!

Entrent Dercétas et des gardes.

PREMIER GARDE. — Quel est ce bruit?

ANTOINE. — J'ai mal fait ma besogne, amis. Oh! achevez ce que j'ai commencé.

DEUXIÈME GARDE. — L'étoile est tombée!

PREMIER GARDE. — Et les temps sont consommés!

TOUS. — Hélas, et malheur!

ANTOINE. — Que celui qui m'aime me frappe à mort!

PREMIER GARDE. — Ce ne sera pas moi.

DEUXIÈME GARDE. — Ni moi.

TROISIÈME GARDE. — Ni aucun de nous. *(Les gardes sortent.)*

DERCÉTAS. — Ta mort et ta fortune font fuir tes partisans. *(Ramassant l'épée d'Antoine.)* Cette épée apportée à César avec cette nouvelle me fera bien recevoir de lui.

Entre Diomède.

DIOMÈDE. — Où est Antoine?

DERCÉTAS. — Là, Diomède, là.

DIOMÈDE. — Est-il vivant?... Veux-tu pas répondre, l'homme? *(Dercétas sort.)*

ANTOINE. — Est-ce toi, Diomède? Tire ton épée, et donne-moi un coup suffisant pour me tuer.

DIOMÈDE. — Très excellent seigneur, ma maîtresse Cléopâtre m'a envoyé vers toi.

ANTOINE. — Quand t'a-t-elle envoyé?

DIOMÈDE. — A l'instant, monseigneur.

ANTOINE. — Où est-elle?

DIOMÈDE. — Enfermée dans son sépulcre. Elle avait une crainte prophétique de ce qui est arrivé. Voyant que, par une défiance à jamais injustifiable, vous la soupçonniez d'avoir traité avec César, et que votre rage ne pouvait plus se guérir, elle vous avait envoyé dire qu'elle était morte; mais depuis, craignant l'effet de ce message, elle m'a envoyé vous déclarer la vérité; et j'ai peur d'être venu trop tard.

ANTOINE. — Trop tard, bon Diomède... Appelle ma garde je te prie.

DIOMÈDE. — Holà! la garde de l'empereur! La garde, holà! Venez, votre maître appelle.

Digitized by Google

Entrent plusieurs gardes.

ANTOINE. — Portez-moi, mes bons amis, où s'est retirée Cléopâtre; c'est le dernier service que je vous commanderai.

PREMIER GARDE. — Quelle douleur pour nous, sire, que vous n'ayez pu survivre au dernier de vos partisans fidèles!

TOUS. — Jour accablant!

ANTOINE. — Ah! mes braves camarades, n'accordez pas au destin cruel la jouissance de votre douleur : accueillons bien l'ennemi qui vient nous châtier, et nous le châtions par notre apparente insouciance. Enlevez-moi! Je vous ai souvent menés : portez-moi à votre tour, mes bons amis, et recevez, tous, mes remerciements. *(Les gardes sortent, emportant Antoine.)*

SCÈNE XV

Alexandrie. — Devant un monument funéraire percé de fenêtres[1] *dans sa partie supérieure.*

CLÉOPATRE, CHARMION ET IRAS *paraissent à la principale de ces fenêtres.*

CLÉOPATRE. — O Charmion, je ne sortirai jamais d'ici

CHARMION. — Consolez-vous, chère madame.

CLÉOPATRE. — Non, je ne veux pas; tous les événements étranges et terribles sont les bienvenus, mais je méprise les consolations. Ma douleur, pour être proportionnée à sa cause, doit être immense comme elle. *(Arrive Diomède.)* Eh bien! est-il mort?

DIOMÈDE. — La mort est sur lui, mais il n'est pas mort; regardez aux abords de votre monument : ses gardes l'amènent.

Entre Antoine porté par ses gardes.

CLÉOPATRE. — O soleil, brûle la vaste sphère où tu te meus, et que les ténèbres couvrent la face trop changeante

1. Ces fenêtres sont une addition du traducteur. Les seules indications dans le texte sont les mots *above* (en haut) et *below* (en bas).

Digitized by Google

du monde!... O Antoine! Antoine! Antoine!... Charmion, à l'aide! A l'aide! Iras! A l'aide, vous, mes amis, là-bas! Montons-le jusqu'ici.

ANTOINE. — Silence! Ce n'est pas la valeur de César qui a renversé Antoine, c'est Antoine qui a triomphé de lui-même.

CLÉOPATRE. — Cela devait être : nul autre qu'Antoine ne devait vaincre Antoine. Mais quel malheur que cela soit!

ANTOINE. — Je suis mourant, Égypte, je suis mourant, mais j'implore de la mort un répit, jusqu'à ce que, de tant de milliers de baisers, j'aie déposé sur tes lèvres le pauvre dernier.

CLÉOPATRE. — Je n'ose pas, cher (mon cher seigneur, pardon!), je n'ose pas descendre, de peur d'être prise. Jamais l'impérieuse parade du fortuné César ne sera rehaussée par ma présence. Si les couteaux, les poisons, les serpents, ont une pointe, un dard, une action, je suis sauvegardée. Ta femme Octavie, avec ses regards prudes et son sang-froid impassible, n'aura pas l'honneur de me dévisager... Mais viens, viens, Antoine... Aidez-moi, mes femmes! Il faut que nous le montions! Assistez-moi, mes bons amis. *(Elle jette par la fenêtre des cordes auxquelles les gardes attachent Antoine; puis elle hisse celui-ci, avec l'aide de ses femmes*[1]*.)*

ANTOINE. — Oh! vite! ou je suis à bout.

CLÉOPATRE, *tirant sur les cordes.* — Voilà un exercice, en vérité!... Combien monseigneur est pesant! Notre force s'en va toute dans la douleur qui nous accable. Si j'avais le pouvoir de la grande Junon, Mercure t'enlèverait sur ses robustes ailes et te déposerait aux côtés de Jupiter... Viens! Encore un petit effort!... Les souhaits furent toujours des niaiseries... Oh! viens, viens, viens! *(Elle attire Antoine à elle, et le tient embrassé.)* Sois le bienvenu, le bienvenu! Meurs où tu as vécu, et revis sous les baisers. Si mes lèvres avaient le pouvoir de te ranimer, je les userais ainsi!

TOUS. — Accablant spectacle!

ANTOINE. — Je meurs, Égypte, je meurs! Donnez-moi du vin, que je puisse parler un peu!

CLÉOPATRE. — Non, laisse-moi parler, laisse-moi proférer de telles invectives que cette perfide ménagère, la Fortune, brise son rouet de dépit.

---

1. L'indication scénique dans le Folio dit seulement, après la réplique de Cléopâtre : on hisse Antoine jusqu'à Cléopâtre.

Digitized by Google

ANTOINE. — Un seul mot, reine bien-aimée! Assurez auprès de César votre honneur et votre vie... Oh!

CLÉOPATRE. — Ce sont deux choses inconciliables.

ANTOINE. — Charmante, écoutez-moi : de tous ceux qui approchent César, ne vous fiez qu'à Proculéius.

CLÉOPATRE. — Je me fierai à ma résolution et à mon bras, jamais à quelqu'un qui approche César.

ANTOINE. — Ne vous lamentez point pour la misérable mutation de ma fortune à la fin de mes jours; mais charmez vos pensées en les reportant sur les prospérités premières où j'ai vécu, le plus puissant prince de l'univers et le plus glorieux. Je meurs aujourd'hui, mais sans bassesse, et je rends mon cimier, sans lâcheté, à un compatriote : Romain, par un Romain je suis vaincu vaillamment... Maintenant mon esprit s'en va : je n'en puis plus... *(Il expire.)*

CLÉOPATRE. — Veux-tu donc mourir, ô le plus noble des hommes? As-tu pas souci de moi? Resterai-je donc dans ce triste monde qui, en ton absence, n'est plus que fumier?... Oh! voyez, mes femmes! le couronnement du monde s'écroule... Monseigneur! Oh! flétri est le laurier de la guerre, l'étendard du soldat est abattu; les petits garçons et les petites filles sont désormais à la hauteur des hommes; plus de supériorité! Il n'est rien resté de remarquable sous l'empire de la lune. *(Elle s'évanouit.)*

CHARMION. — Oh! du calme, madame!

IRAS. — Elle est morte aussi, notre souveraine.

CHARMION. — Madame!

IRAS. — Maîtresse!

CHARMION. — O madame, madame, madame!

IRAS. — Royale Égypte! Impératrice!

CHARMION. — Silence, silence, Iras!

CLÉOPATRE, *revenant à elle.* — Je ne suis plus qu'une femme, soumise aux mêmes passions misérables que la laitière qui fait la plus humble besogne... Je devrais jeter mon sceptre à la face des Dieux injurieux, en leur disant que ce monde valait le leur avant qu'ils nous eussent volé notre trésor. Tout n'est plus que néant; la patience est sottise, et l'impatience est bonne pour un chien enragé... Est-ce donc un crime de s'élancer dans la secrète demeure de la mort, avant que la mort ose venir à nous?... Comment vous trouvez-vous, femmes? Allons, allons, bon courage!... Eh bien, Charmion!... Mes nobles filles!... Ah! femmes, femmes, voyez! notre flambeau est consumé, il s'est éteint... *(Aux*

Digitized by Google

gardes restés en bas.) Du courage, mes bons amis! Nous allons l'ensevelir; et puis, l'acte vraiment brave et vraiment noble, nous l'accomplirons à la grande façon romaine, et nous rendrons la mort fière de nous obtenir. Allons, sortons : l'enveloppe de ce vaste esprit est déjà froide. Ah! femmes, femmes, venez! nous n'avons plus pour amis que notre courage et la fin la plus prompte. *(Elles sortent, emportant le corps d'Antoine.)*

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Le camp de César devant Alexandrie.

Entrent CÉSAR, AGRIPPA, DOLABELLA, MÉCÈNE, GALLUS, PROCULÉIUS *et autres.*

CÉSAR. — Allez à lui, Dolabella, sommez-le de se rendre, dites-lui que, dans un pareil dénûment, il nous oppose des délais dérisoires.

DOLABELLA. — J'obéis, César. *(Sort Dolabella.)*

Entre Dercétas, apportant l'épée d'Antoine.

CÉSAR. — Que signifie ceci? Qui es-tu donc, toi qui oses paraître ainsi devant nous?

DERCÉTAS. — Je m'appelle Dercétas; j'ai servi Marc Antoine, l'homme le plus digne d'être le mieux servi. Tant qu'il a pu rester debout et parler, il a été mon maître, et je n'ai tenu à la vie que pour l'employer contre ses ennemis. S'il te plaît de me prendre à ton service, ce que j'ai été pour lui, je le serai pour César; si cela ne te plaît pas, je t'abandonne ma vie.

CÉSAR. — Qu'est-ce que tu dis là?

DERCÉTAS. — Je dis, ô César, qu'Antoine est mort.

CÉSAR. — L'écroulement d'une si grande existence aurait dû faire un bien autre craquement. Le globe bouleversé aurait dû lancer les lions dans les rues des cités, et les citoyens dans les antres... La mort d'Antoine n'est pas une catastrophe isolée : dans son nom tenait une moitié du monde.

Digitized by Google

DERCÉTAS. — Il est mort, César, mais non sous le glaive de la justice publique, non sous un couteau soudoyé; c'est de sa propre main, de cette main qui a écrit sa gloire dans ses actes, qu'Antoine, avec le courage que lui inspirait le cœur, s'est déchiré le cœur... Voici son épée, je l'ai volée à sa blessure; regarde-la, teinte encore du plus noble sang.

CÉSAR. — Soyez tristes à votre aise, amis! Que les Dieux me châtient, si ce n'est pas là une nouvelle à inonder les yeux des rois!

AGRIPPA. — Chose étrange que la nature nous force à déplorer nos succès les mieux prémédités!

MÉCÈNE. — Les opprobres et les mérites se balançaient en lui.

AGRIPPA. — Jamais plus rare esprit ne pilota l'humanité. Mais vous, Dieux, vous nous donnez toujours quelques faiblesses pour nous faire hommes. César est ému.

MÉCÈNE. — Quand un miroir si spacieux est placé devant lui, il faut bien qu'il s'y voie.

CÉSAR. — O Antoine! c'est moi qui t'ai réduit à ceci... Mais il est des maladies qui exigent le coup de lancette. Il fallait forcément ou que je t'offrisse le spectacle d'une pareille chute, ou que j'assistasse à la tienne : nous ne pouvions pas tenir ensemble dans l'univers. Pourtant laisse-moi te pleurer avec ces larmes suprêmes qui saignent du cœur! O toi, mon frère, mon associé au but de toute entreprise, mon collègue dans l'empire, mon ami, mon compagnon à la face des guerres, bras droit de mon corps, cœur où le mien allumait ses pensées, pourquoi faut-il que nos étoiles irréconciliables aient rompu ainsi notre égalité!... Écoutez-moi, mes bons amis...

Entre un messager.

Mais je vous dirai cela dans un meilleur moment : la mine de cet homme annonce quelque message; écoutons ce qu'il dit... D'où venez-vous?

LE MESSAGER. — Je ne suis qu'un pauvre Égyptien[1].

---

1. F.-V. Hugo traduit ce vers d'après la ponctuation corrigée par Theobald *(A poor Egyptian yet. The Queen...)*. Mais César ne demande pas au messager qui il est. Or, le Folio a une simple virgule entre *yet* et *the Queen*, et une interprétation stricte peut permettre de considérer « une pauvre égyptienne » comme une apposition à « la reine ».

Digitized by Google

La reine, ma maîtresse, confinée dans le domaine qui lui reste, son tombeau, désire être instruite de tes intentions, afin de se décider d'avance sur le parti qu'il lui faut prendre.

CÉSAR. — Dis-lui de se rassurer; elle saura bientôt, par quelqu'un des nôtres, quel traitement honorable et cordial nous lui réservons. César ne peut vivre que généreux.

LE MESSAGER. — Qu'ainsi les Dieux te conservent! *(Il sort.)*

CÉSAR. — Approchez, Proculéius. Allez lui dire qu'elle ne craigne de nous aucune humiliation; donnez-lui les consolations que la violence de sa douleur exigera, de peur que, dans son orgueil, elle ne nous échappe par quelque coup mortel. Cléopâtre, vivant à Rome, serait pour nous un éternel triomphe! Allez, et revenez au plus vite nous apprendre ce qu'elle dit, et ce que vous pensez d'elle.

PROCULÉIUS. — J'obéis, César. *(Il sort.)*

CÉSAR. — Gallus, allez avec lui. *(Gallus sort.)* Où est Dolabella, pour seconder Proculéius?

AGRIPPA et MÉCÈNE, *appelant.* — Dolabella!

CÉSAR. — Laissez! Je me rappelle maintenant à quelle mission il est employé : il sera prêt à temps... Venez avec moi dans ma tente : vous verrez avec quelle répugnance je me suis engagé dans cette guerre; quel calme et quelle douceur j'ai toujours montrés dans mes lettres. Venez avec moi : vous verrez les preuves que je puis vous en donner. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

L'intérieur du monument funèbre. Au fond, une grille.

Entrent CLÉOPATRE, CHARMION *et* IRAS.

CLÉOPATRE. — Ma désolation commence à prendre meilleur courage. Chose misérable que d'être César! Il n'est pas la Fortune; il n'est que son valet, le ministre de ses caprices. En revanche, il est grand d'accomplir l'acte qui met fin à tous les autres, l'acte qui garrotte les accidents et verrouille les vicissitudes, l'acte qui endort et dégoûte à jamais de la fange qu'ont pour nourrice le mendiant et César.

Digitized by Google

Proculéius, Gallus et des soldats entrent au fond du théâtre, et se placent derrière la grille.

PROCULÉIUS, *du dehors.* — César envoie saluer la reine d'Égypte, et l'invite à réfléchir aux demandes qu'elle désire se voir accorder par lui.

CLÉOPATRE, *de l'intérieur du monument.* — Quel est ton nom?

PROCULÉIUS. — Mon nom est Proculéius.

CLÉOPATRE. — Antoine m'a parlé de vous, et m'a dit de me fier à vous; mais je ne me soucie guère d'être trompée, n'ayant plus que faire de la fidélité. Si votre maître veut avoir une reine pour mendiante, allez lui dire que la majesté, pour garder son décorum, ne peut mendier moins qu'un royaume. S'il lui plaît de me donner pour mon fils l'Égypte qu'il a conquise, il me donnera, sur ce qui m'appartient, assez pour que je le remercie à genoux.

PROCULÉIUS. — Ayez bonne espérance : vous êtes tombée entre des mains vraiment princières; ne craignez rien; n'hésitez point à tout commettre au bon vouloir de mon seigneur; sa générosité est si vaste qu'elle déborde sur tous ceux qui la réclament. Laissez-moi lui annoncer votre gracieuse soumission; et vous trouverez un vainqueur qui appellera la bonté à votre aide, dès que vous implorerez sa clémence.

CLÉOPATRE. — Dites-lui, je vous prie, que je suis la vassale de sa fortune, et que je lui remets l'autorité qu'il a conquise. Je m'instruis d'heure en heure dans la science d'obéir, et je serais bien aise de le voir face à face.

PROCULÉIUS. — Je vais le lui dire, chère dame. Prenez courage, car je sais que votre malheur émeut de pitié celui qui l'a causé.

Pendant la dernière partie de ce dialogue, des gardes ont dressé une échelle contre une fenêtre pratiquée au haut du monument. A peine Proculéius a-t-il achevé de parler qu'il s'élance au haut de l'échelle, suivi de deux soldats, et pénètre dans l'intérieur du mausolée.

GALLUS, *aux soldats restés en dehors.* — Vous voyez combien il était aisé de la surprendre! Gardez-la jusqu'à ce que César vienne. *(Il s'éloigne.)*

IRAS, *apercevant Proculéius.* — O reine!

CHARMION. — O Cléopâtre! tu es prise, ma reine!

Digitized by Google

CLÉOPATRE, *tirant une dague.* — Vite, vite, mes bonnes mains!

PROCULÉIUS, *lui retenant le bras.* — Arrêtez, noble dame, arrêtez. N'attentez pas ainsi à vous-même; je viens vous sauver et non vous perdre.

Tandis que Proculéius désarme Cléopâtre, les deux soldats qui l'ont suivi ouvrent la grille du monument et s'y placent en faction avec le reste des gardes qui entrent en foule.

CLÉOPATRE, *à Proculéius.* — Vous ne me sauvez que de la mort, qui délivre jusqu'aux chiens de la douleur!

PROCULÉIUS. — Cléopâtre, ne trompez pas la générosité de mon maître, en vous détruisant vous-même. Que le monde voie se manifester sa noblesse d'âme, sans que votre mort y mette obstacle!

CLÉOPATRE. — Où es-tu, Mort? Viens ici, viens, viens, viens, et prends-moi : une reine vaut bien un tas d'enfants et de misérables!

PROCULÉIUS. — Oh! du calme, madame!

CLÉOPATRE. — Monsieur, je ne veux plus manger; je ne veux plus boire, monsieur; et, puisqu'il faut perdre le temps en explications frivoles, je ne veux plus dormir... Je ruinerai cette mortelle demeure, en dépit de César. Sachez-le, monsieur! je ne veux pas paraître garrottée à la cour de votre maître, ni me laisser insulter par le regard hautain de la stupide Octavie. Croient-ils donc qu'ils vont me traîner et m'exhiber sous les huées de la valetaille insolente de Rome? Plutôt avoir un fossé de l'Égypte pour ma plus douce sépulture! Plutôt être couchée toute nue sur la vase du Nil, et y devenir la proie horrible des moustiques! Plutôt avoir pour gibet les hautes pyramides de mon pays, et y être pendue à des chaînes!

PROCULÉIUS. — Vous vous créez des terreurs dont l'exagération vous sera prouvée par César.

Entre Dolabella.

DOLABELLA. — Proculéius, César, ton maître, sait ce que tu as fait et t'envoie demander. Quant à la reine, je la prends sous ma garde.

PROCULÉIUS. — Soit! Dolabella, j'y consens de grand cœur... soyez bon pour elle. *(A Cléopâtre.)* Je dirai à César ce qui vous plaira, si vous voulez m'employer près de lui.

Digitized by Google

CLÉOPATRE. — Dites-lui que je voudrais mourir. *(Proculéius sort.)*

DOLABELLA. — Très noble impératrice, vous avez entendu parler de moi.

CLÉOPATRE. — Je ne puis dire.

DOLABELLA. — Assurément, vous me connaissez.

CLÉOPATRE. — Peu importe, monsieur, ce que j'ai ouï dire et ce que je sais. Vous éclatez de rire quand un enfant ou une femme vous raconte son rêve : n'est-ce pas là votre manie?

DOLABELLA. — Je ne comprends pas, madame.

CLÉOPATRE. — Eh bien, j'ai rêvé qu'il y avait un empereur nommé Antoine... Oh! que ne puis-je refaire un pareil somme pour revoir un homme pareil!

DOLABELLA. — Si vous permettez...

CLÉOPATRE. — Son visage était comme les cieux : on y voyait briller une lune et un soleil qui, dans leur cours, illuminaient le petit orbe terrestre.

DOLABELLA. — Souveraine créature...

CLÉOPATRE. — Il enjambait l'Océan; son bras levé faisait un cimier au monde; sa voix était harmonieuse comme les sphères, quand elle parlait à des amis; mais, quand il voulait dominer et ébranler l'univers, c'était le cri de la foudre. Sa générosité n'avait pas d'hiver : c'était un automne fécondé par la moisson elle-même. Ses plaisirs étaient autant de dauphins qui s'ébattaient au-dessus de l'élément où ils vivaient. Dans sa livrée erraient des couronnes et des tortils[1]; des royaumes et des îles étaient la monnaie qui tombait de ses poches.

DOLABELLA. — Cléopâtre!

CLÉOPATRE. — Crois-tu qu'il puisse y avoir, ou qu'il y ait jamais eu un homme comme celui dont j'ai rêvé?

DOLABELLA. — Non, gracieuse madame.

CLÉOPATRE. — Vous en avez menti, à la face des Dieux! Mais, qu'il ait existé, ou qu'il doive exister jamais, un pareil être dépasse les proportions du rêve. La nature est bien souvent impuissante à rivaliser avec les créations merveilleuses de la pensée; mais, en concevant un Antoine, la nature l'emporterait sur la pensée et condamnerait au néant toutes les fictions.

---

1. C'est-à-dire : des rois *(crowns)* et des grands seigneurs *(crownets)* portaient sa livrée.

Digitized by Google

DOLABELLA. — Écoutez-moi, madame : votre perte est aussi grande que vous-même, et votre douleur répond à son immensité. Puissé-je ne jamais obtenir un succès désiré, s'il n'est pas vrai que votre affliction rebondit, par contre-coup, jusqu'au fond de mon cœur!

CLÉOPATRE. — Je vous remercie, monsieur... Savez-vous ce que César entend faire de moi?

DOLABELLA. — Je répugne à vous dire ce que je voudrais que vous connussiez.

CLÉOPATRE. — Ah! je vous en prie, monsieur!

DOLABELLA. — Quoique César soit magnanime...

CLÉOPATRE. — Il veut me traîner en triomphe?

DOLABELLA. — Il le veut, madame! Je le sais.

UNE VOIX, *du dehors*. — Faites place, là... César!

Entrent César, Gallus, Proculéius, Mécène, Séleucus, et autres personnages de la suite.

CÉSAR. — Où est la reine d'Égypte?

DOLABELLA, *à Cléopâtre*. — C'est l'empereur, madame. *(Cléopâtre se jette aux pieds de César.)*

CÉSAR. — Relevez-vous. Ne vous agenouillez pas. Je vous en prie, debout! Debout, Égypte!

CLÉOPATRE. — Sire, les Dieux le veulent ainsi : à mon maître et seigneur il me faut obéir.

CÉSAR. — Ne vous mettez point en tête d'idées pénibles : les injures que vous nous avez faites, bien que le souvenir en soit écrit avec notre sang, ne sont plus pour nous que les effets du hasard.

CLÉOPATRE. — Seigneur unique du monde, je ne puis présenter ma propre cause assez bien pour qu'elle paraisse juste; mais je confesse avoir cédé aux faiblesses qui déjà trop souvent ont fait la honte de notre sexe.

CÉSAR. — Cléopâtre, sachez que nous sommes plus disposé à atténuer tout qu'à tout aggraver. Si vous vous conformez à nos intentions, qui sont pour vous des plus bienveillantes, vous trouverez un bénéfice à ce changement; mais si vous cherchez à me rendre responsable d'une cruauté, en suivant l'exemple d'Antoine, vous vous priverez de mes bienfaits, et vous exposerez vos enfants à une destruction dont je les sauverai si vous vous fiez à moi... je vais prendre congé de vous.

CLÉOPATRE. — Vous pouvez aller à travers le monde

Digitized by Google

entier : il est à vous; et nous, vos écussons, vos insignes de victoire, nous resterons fixés à la place qui vous plaira. *(Lui remettant un papier.)* Tenez, mon bon seigneur.

CÉSAR. — Je prendrai conseil de vous pour tout ce qui concerne Cléopâtre.

CLÉOPATRE. — Voici le bordereau des sommes, de l'argenterie et des bijoux qui sont en ma possession; c'est un relevé exact, à quelques vétilles près... Où est Séleucus?

SÉLEUCUS. — Ici, madame.

CLÉOPATRE. — Voici mon trésorier, monseigneur : sommez-le, à ses risques et périls, de dire si je me suis rien réservé pour moi-même. Dites la vérité, Séleucus.

SÉLEUCUS. — Madame, j'aimerais mieux sceller mes lèvres que de dire, à mes risques et périls, ce qui n'est pas.

CLÉOPATRE. — Qu'ai-je donc caché?

SÉLEUCUS. — Assez pour racheter ce que vous avez déclaré.

CÉSAR. — Voyons, ne rougissez pas, Cléopâtre : j'approuve en ceci votre sagesse.

CLÉOPATRE. — Voyez, César, oh! voyez comme le succès attire tout! Mes gens sont désormais à vous; et, si nous changions de situation, les vôtres seraient à moi. L'ingratitude de ce Séleucus m'exaspère. O esclave aussi peu digne de foi que l'amour mercenaire! *(Elle s'avance vers lui menaçante. Séleucus recule devant elle.)* Ah! tu recules? Tu auras beau reculer, je te garantis que j'attraperai tes yeux, eussent-ils des ailes! Maroufle, scélérat sans âme, chien! ô prodige de bassesse!

CÉSAR. — Bonne reine, laissez-nous vous supplier.

CLÉOPATRE. — O César, quelle blessante indignité! Quoi! lorsque tu daignes me venir voir ici, et faire les honneurs de ta grandeur à une si chétive créature, il faut que mon propre serviteur ajoute à la somme de mes disgrâces le surcroît de sa perfidie! Admettons, bon César, que j'aie réservé quelques colifichets de femme, des bagatelles sans valeur, de ces riens qu'on offre aux amis les plus familiers; admettons que j'aie mis à part quelque présent plus noble pour Livie et pour Octavie, afin de me concilier leur intercession, est-il juste que je sois dénoncée par un homme que j'ai nourri?... O Dieux! ce nouveau coup rend ma chute plus profonde. *(A Séleucus.)* Je t'en prie, va-t'en! ou j'attiserai ma colère sous les cendres de mon malheur... Si tu étais un homme, tu aurais pitié de moi.

Digitized by Google

CÉSAR. — Retirez-vous, Séleucus. *(Séleucus sort.)*

CLÉOPATRE. — Qu'on le sache! nous, les grands de la terre, nous sommes toujours blâmés pour ce que font les autres; et, dès que nous tombons, nous avons à répondre personnellement des fautes d'autrui. Ah! nous sommes bien à plaindre.

CÉSAR. — Cléopâtre, rien de ce que vous avez réservé ou déclaré ne sera mis au bilan de notre conquête. Tout est encore à vous : disposez-en à votre gré. Croyez bien que César n'est pas homme à vous marchander des choses qui sont vendues par les marchands. Rassurez-vous donc; ne vous faites pas une prison imaginaire; non, chère reine car nous entendons ne régler votre sort que d'après vos conseils. Mangez et dormez; notre bienveillante compassion vous est tellement acquise que nous resterons votre ami. Sur ce, adieu!

CLÉOPATRE. — Mon maître! mon seigneur!

CÉSAR. — Ne m'appelez pas ainsi... Adieu! *(César sort avec sa suite.)*

CLÉOPATRE. — Il me flagorne, mes filles, il me flagorne pour que je n'aie plus le sentiment de ma dignité. Mais écoute, Charmion! *(Elle parle bas à Charmion.)*

IRAS. — Finissons-en, madame; le jour brillant est passé, et nous sommes à l'heure des ténèbres.

CLÉOPATRE, *à Charmion.* — Pars vite; j'ai déjà donné des ordres, et tout est préparé; va dire qu'on se dépêche.

CHARMION. — J'obéis, madame.

Rentre Dolabella.

DOLABELLA. — Où est la reine?

CHARMION, *montrant Cléopâtre.* — Vous la voyez, seigneur. *(Charmion sort.)*

CLÉOPATRE. — Dolabella!

DOLABELLA. — Madame, fidèle au serment que vous avez exigé de moi et que mon affection se fait scrupule de tenir, je viens vous prévenir que César a décidé de reprendre son chemin par la Syrie; dans trois jours, il vous enverra devant, vous et vos enfants. Faites votre profit de cet avis. J'ai rempli votre désir et ma promesse [1].

1. Cette « promesse » de Dolabella à Cléopâtre est mentionnée par Plutarque, mais n'a pas de référence dans le texte de Shakespeare. Il pourrait se faire (J. D. Wilson) qu'une scène ait été coupée ou qu'un

Digitized by Google

CLÉOPATRE. — Dolabella, je resterai votre débitrice.

DOLABELLA. — Et moi, votre serviteur. Adieu, bonne reine! il faut que je retourne auprès de César.

CLÉOPATRE. — Adieu, et merci! *(Dolabella sort.)* Eh bien! Iras, qu'en penses-tu? Marionnette égyptienne, tu vas être exhibée dans Rome, ainsi que moi : de misérables artisans, avec des tabliers, des équerres et des marteaux crasseux, nous hisseront à la portée de tous les regards; leurs haleines épaisses, rancies par une nourriture grossière, feront un nuage autour de nous, et nous serons forcées d'en aspirer la vapeur.

IRAS. — Aux Dieux ne plaise!

CLÉOPATRE. — Oui, cela est certain, Iras. D'insolents licteurs nous rudoieront comme des filles publiques; de sales rimeurs nasilleront sur nous des ballades; des comédiens expéditifs nous parodieront en impromptu, et figureront nos orgies d'Alexandrie. Antoine sera représenté ivre; et je verrai quelque garçon criard singer la grande Cléopâtre dans la posture d'une prostituée[1].

IRAS. — O Dieux bons!

CLÉOPATRE. — Oui, cela est certain.

IRAS. — Je ne le verrai jamais; car mes ongles, je suis sûre, sont plus forts que mes yeux.

CLÉOPATRE. — Certes, voilà le moyen de déjouer leurs préparatifs et d'écraser leurs projets sous le ridicule!...

Entre Charmion.

Eh bien, Charmion?... Mes femmes, parez-moi comme une reine, allez me chercher mes plus beaux vêtements : je vais encore sur le Cydnus à la rencontre d'Antoine... Vite, Iras!... Oui, ma noble Charmion, nous allons en finir; et, quand tu auras achevé cette tâche, je te donnerai congé jusqu'au jour du jugement. *(A Iras.)* Apporte-moi ma couronne et le reste. *(Sort Iras. Rumeur au-dehors.)* D'où vient ce bruit?

---

passage soit tombé à l'impression. Peut-être ne faut-il pas oublier non plus que *de minimis non curat Shakespeare*.

1. Plus que les « triomphes » de l'ancienne Rome, Shakespeare évoque ici les *pageants* royaux, entrées processionnaires des souverains dans Londres ou les grandes villes, déplacements en fastueux cortèges d'un château à un autre, avec chars roulants, acteurs costumés, scènes mimées, jongleurs et bouffons, récitation de compliments, etc.

Digitized by Google

Entre un garde.

LE GARDE. — Il y a ici un homme de la campagne qui veut absolument être admis devant Votre Altesse : il vous apporte des figues.

CLÉOPATRE. — Qu'il entre! *(Sort le garde.)* Quelle noble action peut s'accomplir avec un pauvre instrument! Il m'apporte la liberté. Ma résolution est fixée, et je n'ai plus rien d'une femme en moi. Désormais de la tête aux pieds je suis un marbre impassible; désormais la lune variable n'est plus ma planète.

Rentre le garde, accompagné d'un paysan portant une corbeille chargée de figues.

LE GARDE. — Voilà l'homme.

CLÉOPATRE. — Retire-toi, et laisse-nous. *(Le garde sort. Au paysan.)* As-tu là ce joli reptile du Nil qui tue sans faire souffrir?

LE PAYSAN. — Oui vraiment, je l'ai; mais je ne voudrais pas être le particulier qui vous engagerait à y toucher, car sa morsure est immortelle : ceux qui en meurent n'en reviennent jamais ou n'en reviennent que rarement.

CLÉOPATRE. — Te rappelles-tu quelqu'un qui en soit mort?

LE PAYSAN. — Beaucoup de personnes, hommes et femmes. J'ai entendu parler de l'une d'elles, pas plus tard qu'hier : une très honnête femme, mais quelque peu adonnée au mensonge, ce qu'une femme ne doit jamais être, si ce n'est en tout honneur; j'ai ouï comme quoi elle est morte de la morsure de la bête, quelle peine elle a sentie. Eh bien, vraiment, elle fait du reptile un excellent rapport. Mais celui qui croirait toutes les choses que disent les femmes, ne serait pas sauvé par la moitié de celles qu'elles font. Ce qui est infaillible, c'est que le reptile est un singulier reptile.

CLÉOPATRE. — Va-t'en d'ici. Adieu!

LE PAYSAN. — Je vous souhaite bien du plaisir avec le reptile. *(Il dépose le panier.)*

CLÉOPATRE. — Adieu!

LE PAYSAN. — Il faut toujours vous rappeler, voyez-vous! que le reptile obéit à son instinct.

CLÉOPATRE. — Oui, oui. Adieu!

LE PAYSAN. — Voyez-vous! le reptile ne doit être confié

Digitized by Google

qu'à la garde de personnes prudentes; car, vraiment, il n'y a pas de bonté dans le reptile.

CLÉOPATRE. — Sois sans inquiétude : on y veillera.

LE PAYSAN. — Très bien. Ne lui donnez rien, je vous prie, car il ne vaut pas la nourriture.

CLÉOPATRE. — Et moi, me mangerait-il?

LE PAYSAN. — Ne me croyez pas assez simple pour ignorer que le diable lui-même ne mangerait pas une femme. Je sais que la femme est un mets digne des Dieux, quand ce n'est pas le diable qui l'accommode. Mais, vraiment, ces putassiers de diables font grand tort aux Dieux dans les femmes; car sur dix que créent les Dieux, les diables en gâtent cinq.

CLÉOPATRE. — C'est bien. Va-t'en, adieu!

LE PAYSAN. — Oui, ma foi, je vous souhaite bien du plaisir avec le reptile. *(Il sort.)*

Iras rentre, apportant un manteau royal, une couronne et autres insignes dont elle aide Cléopâtre à se revêtir. Tout en habillant la reine, qui continue de parler, elle prend le temps de plonger son bras dans la corbeille où sont cachés les aspics, et l'en retire, sans que sa maîtresse s'en aperçoive [1].

CLÉOPATRE. — Donne-moi ma robe... Pose ma couronne... Je sens en moi d'immortelles ardeurs. Désormais le jus de la grappe d'Égypte ne mouillera plus ma lèvre... Lestement, lestement, bonne Iras, vite! Il me semble que j'entends Antoine qui appelle : je le vois se dresser pour louer ma noble action; je l'entends qui se moque du bonheur de César, bonheur que les Dieux accordent aux hommes pour justifier leurs futures colères... Époux, j'arrive! Qu'à ce nom si doux mon courage soit mon titre! Je suis d'air et de feu; mes autres éléments, je les lègue à une plus infime existence... Bon!... avez-vous fini? Venez donc, et recueillez la dernière chaleur de mes lèvres... Adieu, bonne Charmion! Iras, un long adieu! *(Elle les embrasse. Iras chancelle, et tombe morte.)* Y a-t-il donc un aspic sur mes lèvres! Quoi,

1. Aucune indication scénique dans le texte de Shakespeare concernant la mort d'Iras. Qu'elle se fasse, volontairement ou non, piquer par le serpent dans le panier n'est qu'une supposition (Steevens, J. D. Wilson). Pour d'autres commentateurs ou metteurs en scène, elle meurt simplement de chagrin, comme Énobarbus à l'acte IV, sc. IX.

Digitized by Google

tu tombes? Si tu peux si doucement te séparer de la nature, le coup de la mort est comme l'étreinte d'un amant, qui blesse et qu'on souhaite... Es-tu donc immobile? Si tu t'évanouis ainsi, tu déclares au monde qu'il n'est pas digne d'un adieu.

CHARMION. — Nuages épais, dissolvez-vous en pluie, que je puisse dire : Les Dieux eux-mêmes pleurent!

CLÉOPATRE. — Ceci m'accuse de lâcheté : si elle rencontre la première Antoine dans son tourbillon[1], il lui demandera de mes nouvelles en lui accordant ce baiser qui est pour moi le ciel. *(A l'aspic qu'elle applique sur son sein.)* Viens, misérable tueur, défais avec ta dent acérée le nœud ardu de cette vie; pauvre bête venimeuse, irrite-toi et dépêche... Oh! que ne peux-tu parler, pour que je t'entende appeler le grand César âne stupide!

CHARMION. — O étoile d'Orient!

CLÉOPATRE. — Silence! silence! Ne vois-tu pas mon enfant à la mamelle qui tète sa nourrice en l'endormant?

CHARMION. — Oh! finissons! finissons!

CLÉOPATRE. — Aussi suave qu'un baume, aussi doux que l'air, aussi tendre... O Antoine! *(Appliquant un autre aspic à son bras.)* Allons, je veux te prendre, toi aussi... Pourquoi resterais-je... *(Elle expire.)*

CHARMION. — Dans ce monde désert?... Adieu donc!... Maintenant, ô Mort! tu peux te vanter d'avoir en ta possession une créature incomparable! *(Lui fermant les yeux.)* Rideaux frangés, fermez-vous! Et puisse le Dieu d'or Phébus ne jamais être contemplé d'un regard si royal!... Votre couronne est de travers : je vais la redresser, et puis j'agirai.

Entrent précipitamment plusieurs gardes.

PREMIER GARDE. — Où est la reine?

CHARMION. — Parlez doucement, ne l'éveillez pas.

PREMIER GARDE. — César a envoyé...

CHARMION. — Un messager trop lent. *(Elle s'applique un aspic.)* Oh! viens! vite! dépêche! Je te sens déjà [2].

---

1. *The curled Antony.* L'interprétation de F.-V. Hugo est, semble-t-il, erronée, et d'ailleurs obscure. *Curled* veut dire bouclé, frisé. Cléopâtre, vraisemblablement, se représente Antoine tel qu'il était naguère, avec ses cheveux soigneusement ondulés — il allait, nous a-t-on dit (II, II) dix fois par jour chez le coiffeur.

2. *Partly :* non pas « déjà », mais « un peu ». Capell expliquait que

Digitized by Google

PREMIER GARDE. — Arrivez vite, holà! Il y a quelque malheur. César est trahi.

DEUXIÈME GARDE. — Dolabella vient d'être envoyé par César... Appelez-le!

PREMIER GARDE, *considérant Cléopâtre.* — Quelle est cette besogne?... Charmion, cela est-il beau?

CHARMION. — Très beau, et convenable à une princesse extraite de la race de tant de rois! Ah! soldats! *(Elle expire.)*

Entre Dolabella.

DOLABELLA. — Que se passe-t-il ici?

DEUXIÈME SOLDAT. — Toutes mortes!

DOLABELLA. — César, tes conjectures viennent de se réaliser. Tu arrives pour voir accompli l'acte redouté que tu avais tant cherché à prévenir.

VOIX, *au-dehors.* — Place, là! Place à César!

Entrent César et sa suite [1].

DOLABELLA. — Ah! seigneur, vous étiez un trop infaillible augure : ce que vous craigniez s'est accompli.

CÉSAR. — C'est une fin héroïque! Elle avait pénétré nos intentions, et, en vraie reine, elle a tout décidé à sa guise... Comment sont-elles mortes? Je ne vois pas couler leur sang.

DOLABELLA. — Qui les a quittées le dernier?

PREMIER GARDE. — Un simple campagnard qui leur a apporté des figues; voici son panier.

CÉSAR. — Ces figues étaient donc empoisonnées?

PREMIER GARDE. — O César! cette Charmion vivait, il n'y a qu'un moment; elle était debout, et parlait; je l'ai trouvée raccoutrant le diadème de sa maîtresse morte; elle était toute tremblante, et soudain elle s'est affaissée.

CÉSAR. — O noble faiblesse! Si elles avaient avalé du poison, cela se reconnaîtrait à quelque enflure extérieure; mais Cléopâtre semble endormie, comme si elle voulait

---

Charmian se saisit, pour se l'appliquer, de l'aspic qui a déjà piqué Cléopâtre. Mais le serpent a perdu de son venin, et l'action de sa morsure est plus lente.

1. Folio : *Enter Caesar and all his train, marching. Marching* est une indication précise pour le metteur en scène, qui doit prévoir un défilé solennel et nombreux, une de ces fins de spectacle comme Shakespeare, ou son public, les aimait.

Digitized by Google

attirer un autre Antoine dans le filet tout-puissant de sa grâce.

DOLABELLA. — Là, sur son sein, il y a un épanchement de sang et une légère tuméfaction; la même marque est à son bras.

PREMIER SOLDAT. — C'est la trace d'un aspic : ces feuilles de figuier ont sur elles la bave que laissent les aspics dans les cavernes du Nil.

CÉSAR. — Il est très probable qu'elle est morte ainsi, car son médecin m'a dit qu'elle avait recherché par d'innombrables expériences les genres de mort les plus doux. Emportez-la sur son lit, et retirez ses femmes de ce monument. Elle sera ensevelie auprès de son Antoine; nulle tombe sur la terre n'aura enveloppé un couple aussi fameux. De si grands événements frappent ceux mêmes qui les ont faits; et leur histoire vivra dans la pitié des âges aussi longtemps que la gloire de celui qui a rendu leur fin lamentable. Notre armée, avec une pompe solennelle, assistera à ces funérailles; et ensuite à Rome! Allez, Dolabella! veillez à ce que le meilleur ordre préside à cette grande solennité. *(Tous sortent.)*

FIN D'ANTOINE ET CLÉOPATRE

Digitized by Google

CORIOLAN

Digitized by Google

Digitized by Google

CORIOLAN

Comme c'est le cas pour plus de la moitié des pièces de Shakespeare, la question du texte original de celle-ci est simplifiée par le fait qu'il n'en existe qu'un : celui du Folio *de 1623. Sur la valeur de ce texte, toutefois, on n'est pas toujours d'accord. Il y a cent ans (Charles Knight), on le trouvait impeccable. Certains, aujourd'hui, l'estiment fort infidèle. Cependant, si bon nombre d'imperfections doivent être mises à la charge des imprimeurs, le plus érudit des critiques shakespeariens, E. K. Chambers, pense qu'ils ont pu avoir sous les yeux les brouillons du poète. On relève en effet une abondance inusitée d'indications scéniques, une attention particulière aux entrées et aux sorties des personnages, à leur place sur le plateau du théâtre, à leurs mouvements et à leurs gestes, bref à toute une mise en scène d'auteur.*

Quant au problème de la date à laquelle Coriolan *a pu être composé, il reste sans solution précise. Les témoignages extérieurs font totalement défaut. On se fonde parfois pour émettre une hypothèse sur quelques allusions internes à l'actualité récente, telles que la révolte paysanne de mai 1607, ou le grand froid de l'hiver de la même année, pendant lequel la Tamise gela; ou encore sur quelques expressions dont on trouve des échos assez exacts dans des pièces contemporaines (l'*Epicoene *de Ben Jonson (1609); ou* le Tailleur italien *de Robert Armin, qui est de la même année). Rien de cela n'est absolument probant. Peu importerait d'ailleurs la certitude chronologique; ce qu'il serait intéressant de connaître, c'est la place relative de* Coriolan *par rapport aux quelques autres pièces de la période à laquelle l'examen de son style prouve bien qu'il appartient. L'opinion critique*

Digitized by Google

moyenne le situe, avec Chambers, la même année que Timon, *dans la saison théâtrale de 1607-1608.*

Le style, souvent dense, heurté, elliptique, qui est celui de la dynamique de la pièce, a souvent conduit les premiers commentateurs à « amender » ce qu'ils comprenaient mal. On est en général revenu de ces errements. Les difficultés subsistent : mais elles doivent dans une large mesure être regardées comme inhérentes au langage qu'emploie Shakespeare à cette époque de sa pleine maturité. Coriolan, *pièce politique, pièce d'action, est d'un style sonore et noble. La poésie y est plus rhétorique que lyrique, les images plus explicatives qu'intuitives. Les thèmes symboliques (la fable de Ménénius, les antithèses du corps et de la maladie, de la guerre et des affections, du pouvoir civil et du militaire, de la patrie et de la trahison, de l'orgueil et de la soumission, du chef et de la populace) naissent de l'intrigue même et font contrepoint avec elle, sans lui conférer, comme dans les grandes tragédies, une véritable dimension spirituelle.*

La source à peu près unique de la pièce est le Plutarque de North, qui avait déjà servi au poète pour ses précédentes pièces romaines. Shakespeare, selon sa coutume, utilise son modèle sans aucun souci préconçu de respect. Il en prend, il en laisse, il modifie. En certains endroits, il lui emprunte presque littéralement des morceaux de discours (Coriolan, III, I, *ou Volumnie, V,* III). *Mais surtout il transpose, il interprète, il taille ou il regroupe, il anime l'élégant récit de North. Peut-être n'est-il pas très utile, sauf d'un point de vue académique, de se demander s'il a voulu faire d'abord une tragédie, ou bien une pièce politique au service de ses propres idées. A part même ce problème de classification, la pièce embarrasse et intrigue le lecteur, parce que les intentions de l'auteur ne sont pas nettes. Certains ne veulent y en voir aucune; si la grandeur d'un thème tragique ne s'y affirme pas avec force, c'est, pensait Bradley, que Shakespeare s'est laissé brider et contraindre par le récit de Plutarque. Pour d'autres, le personnage impressionnant de Coriolan écrase tout le reste, caractères et action; ce serait essentiellement un drame biographique, celui d'un individu; ou encore, à propos de cet homme, un débat sur la noblesse d'âme et l'honneur. D'autres y trouvent avant tout l'illustration en action de problèmes politiques, voire sociaux : l'orgueil*

Digitized by Google

démesuré du chef de guerre et son incapacité à remplir un rôle efficace dans la cité, le conflit entre la caste au pouvoir et une plèbe affamée, le thème de l'ordre et du désordre dans l'État.

La scène d'exposition est, du point de vue de la technique dramatique, conçue de façon magistrale. Les données des deux thèmes principaux y sont posées avec clarté et vigueur. Elle présente, dans sa première partie, le peuple de Rome, *dangereusement mutiné et manifestant avec violence son mécontentement. La fable de l'estomac et des membres que lui débite Ménénius, si elle apaise un temps la multitude, n'est qu'un leurre équivoque; le premier citoyen, porte-parole des plébéiens, bougonne et ne paraît pas tout à fait convaincu. Ménénius d'ailleurs, ce* « humorous patrician », *comme il se définit lui-même, sous l'ironie bonhomme de son ton, laisse bien percer son mépris de patricien pour les* « rats » *des quartiers populaires. Immédiatement après, dans la deuxième partie de la scène, Shakespeare introduit Caïus Marcius, le guerrier absolu, prisonnier de son tempérament arrogant et de la déformation militaire, indifférent aux questions économiques et à la misère du peuple, irrité d'une inconstance dont il ne comprend pas les raisons profondes. Les deux tribuns du peuple, qui ne l'aiment pas, mais le jugent assez bien, laissent entrevoir comment va se poser, dans ce contexte, le problème Coriolan. Coriolan, qui trahit sa patrie par orgueil blessé, qui, en l'épargnant ensuite, trahit le parti de ses anciens ennemis, sera à la fin trahi lui-même et exécuté par une poignée de factieux, devant ces pauvres citoyens de Rome qui lui font alors escorte et ne le défendront pas. Ainsi le mal qu'il a fait à la Cité, le mal qu'il s'est fait à lui-même par son aveuglement hautain et borné se trouvent vengés ensemble, au dénouement, par sa chute sans gloire. On peut, bien sûr, se demander ce que deviendra* Rome; *car cette fois la fin de l'histoire n'apporte ni réconciliation ni promesse d'un ordre durable après tant de fureurs intestines. Coriolan, le héros que son orgueil isole, l'assoiffé de sang que seul l'amour filial rend humain à nos yeux (et aussi,* I, IX, *sa pitié pour le pauvre homme de Corioles qui jadis l'hébergea), le contempteur du peuple, n'a pas, comme Macbeth, une fin terrifiante et exemplaire. Il meurt assassiné comme le fut César, mais les conjurés soudoyés par Aufidius ne sont pas mus par une passion libératrice. L'ironie tragique de la*

Digitized by Google

pièce est là, dans cette mort ignoble qui ne rachète rien, parce qu'elle ne résulte pas de la vengeance des dieux, mais d'un vindicatif expédient où s'assouvissent des jalousies purement humaines — seule issue d'une impasse à la fois politique et psychologique où Coriolan s'est enfoncé lui-même.

Volumnie, le seul autre caractère digne de se mesurer avec Coriolan, est une sorte de redoutable mégère de l'honneur filial. « Il est blessé, *s'écrie-t-elle,* j'en remercie les dieux. » *Et elle récapitule avec complaisance le nombre de coups qu'il a reçus. Elle se vante d'être tout d'une pièce, mais de savoir mieux que son fils tirer parti de ses colères. On dirait presque que Shakespeare a voulu faire avec elle une caricature de la matrone romaine. L'élément comique, enfin, est important, mais c'est surtout un comique grinçant, fourni par le peuple, les serviteurs ou les soldats, par certains nobles ridiculisés, et par Ménénius qui, au dernier acte, est mis en posture grotesque dans une scène d'un schéma de farce très classique.*

Digitized by Google

CORIOLAN

Digitized by Google

PERSONNAGES

CAIUS MARCIUS CORIOLAN, patricien romain.
TITUS LARTIUS, COMINIUS, } généraux dans la guerre contre les Volsques.
MÉNÉNIUS AGRIPPA, ami de Coriolan.
SICINIUS VÉLUTUS, JUNIUS BRUTUS, } tribuns du peuple.
LE JEUNE MARCIUS, fils de Coriolan.
UN HÉRAUT ROMAIN.
TULLUS AUFIDIUS, général des Volsques.
UN LIEUTENANT D'AUFIDIUS.
NICANOR, Romain.
ADRIEN, Volsque.
UN CITOYEN D'ANTIUM.
DEUX GARDES VOLSQUES.
VOLUMNIE, mère de Coriolan.
VIRGILIE, femme de Coriolan.
VALÉRIE, amie de Virgilie.
UNE SUIVANTE DE VIRGILIE.

SÉNATEURS ROMAINS ET VOLSQUES, PATRICIENS, ÉDILES, LICTEURS, SOLDATS, CITOYENS, CONJURÉS, MESSAGERS, SERVITEURS.

La scène est tantôt à Rome, tantôt à Corioles et à Antium.

Digitized by Google

CORIOLAN

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Rome. — Une rue.

Entre une foule de CITOYENS *mutinés, armés de bâtons, de massues et d'autres armes.*

PREMIER CITOYEN. — Avant que nous allions plus loin, écoutez-moi.

PLUSIEURS CITOYENS, *à la fois.* — Parlez, parlez.

PREMIER CITOYEN. — Vous êtes tous résolus à mourir plutôt qu'à subir la famine?

TOUS. — Résolus, résolus.

PREMIER CITOYEN. — Et d'abord vous savez que Caïus Marcius est le principal ennemi du peuple?

TOUS. — Nous le savons, nous le savons.

PREMIER CITOYEN. — Tuons-le, et nous aurons le blé au prix que nous voudrons. Est-ce là votre verdict?

TOUS. — Assez de paroles! A l'œuvre! En avant, en avant!

DEUXIÈME CITOYEN. — Un mot, dignes citoyens!

PREMIER CITOYEN. — On nous appelle pauvres citoyens : il n'y a de dignité [1] que pour les patriciens. Le superflu de nos gouvernants suffirait à nous soulager. Si seulement ils nous cédaient des restes sains encore, nous pourrions nous figurer qu'ils nous secourent par humanité; mais ils nous

---

1. *We are accounted poor citizens, the patricians good. Good* a deux sens : bon, digne, mais aussi solvable, financièrement solide. Le premier citoyen joue sur cette demière acception du mot, en l'opposant à : pauvre.

Digitized by Google

trouvent déjà trop coûteux. La maigreur qui nous afflige, effet de notre misère, est comme un inventaire détaillé de leur opulence; notre détresse est profit pour eux. Vengeons-nous à coups de piques, avant de devenir des squelettes. Car, les Dieux le savent, ce qui me fait parler, c'est la faim du pain et non la soif de la vengeance.

DEUXIÈME CITOYEN. — Prétendez-vous agir spécialement contre Caïus Marcius?

PLUSIEURS CITOYENS. — Contre lui d'abord : il est le limier du peuple.

DEUXIÈME CITOYEN. — Mais considérez-vous les services qu'il a rendus à son pays?

PREMIER CITOYEN. — Certainement, et c'est avec plaisir qu'on lui en tiendrait compte, s'il ne se payait pas lui-même en orgueil.

DEUXIÈME CITOYEN. — Allons! parlez sans malveillance.

PREMIER CITOYEN. — Je vous dis que ce qu'il a fait d'illustre, il l'a fait dans ce but. Les gens de conscience timorée ont beau dire volontiers qu'il a tout fait pour son pays; il a tout fait pour plaire à sa mère et pour servir son orgueil, qui, certes, est à la hauteur de son mérite.

DEUXIÈME CITOYEN. — Vous lui faites un crime d'une irrémédiable disposition de nature. Du moins vous ne pouvez pas dire qu'il est cupide.

PREMIER CITOYEN. — Si je ne le puis, je ne suis pas pour cela à court d'accusations. Il a plus de vices qu'il n'en faut pour lasser les récriminations. *(Cris au loin.)* Quels sont ces cris? L'autre côté de la ville est en mouvement. Pourquoi restons-nous ici à bavarder? Au Capitole!

TOUS. — Allons, allons!

PREMIER CITOYEN. — Doucement!... Qui vient là?

Entre Ménénius Agrippa.

DEUXIÈME CITOYEN. — Le digne Ménénius Agrippa! En voilà un qui a toujours aimé le peuple.

PREMIER CITOYEN. — Il est assez honnête. Si tous les autres étaient comme lui!

MÉNÉNIUS. — Que voulez-vous donc faire, mes concitoyens? Où allez-vous avec des bâtons et des massues? Qu'y a-t-il? Parlez, je vous prie.

PREMIER CITOYEN. — Notre projet n'est pas ignoré des sénateurs : depuis quinze jours, ils ont eu vent de nos intentions; nous allons les leur signifier par des actes. Ils disent

Digitized by Google

que les pauvres solliciteurs ont la voix forte : ils sauront que nous avons aussi le bras fort.

MÉNÉNIUS. — Quoi! mes maîtres, mes bons amis, mes honnêtes voisins, vous voulez donc votre ruine?

PREMIER CITOYEN. — C'est impossible, monsieur : nous sommes déjà ruinés.

MÉNÉNIUS. — Amis, croyez-moi! les patriciens ont pour vous la plus charitable sollicitude. Pour vos besoins, pour vos souffrances au milieu de cette disette, autant vaudrait frapper le ciel de vos bâtons que les lever contre le gouvernement romain : il poursuivra sa course en broyant dix mille freins plus solides que celui que vous pourrez jamais vraisemblablement lui opposer. Quant à la disette, ce ne sont pas les patriciens, ce sont les Dieux qui la font; et près d'eux vos genoux vous serviront mieux que vos bras. Hélas! vous êtes entraînés par la calamité à une calamité plus grande. Vous calomniez les nautoniers de l'État : ils veillent sur vous en pères, et vous les maudissez comme des ennemis!

PREMIER CITOYEN. — Eux, veiller sur nous!... Oui, vraiment!... Ils n'ont jamais veillé sur nous. Ils nous laissent mourir de faim, quand leurs magasins regorgent de grain, font des édits en faveur de l'usure pour soutenir les usuriers, rappellent chaque jour quelque acte salutaire établi contre les riches, et promulguent des statuts chaque jour plus vexatoires pour enchaîner et opprimer le pauvre [1]. Si les guerres ne nous dévorent, ce seront eux. Et voilà tout l'amour qu'ils nous portent!

MÉNÉNIUS. — De deux choses l'une : ne vous défendez pas d'une étrange malveillance, ou laissez-vous accuser de folie. Je vais vous conter une jolie fable. Il se peut que vous l'ayez déjà entendue; mais, comme elle sert à mes fins, je me risquerai à la débiter encore.

PREMIER CITOYEN. — Soit! je l'entendrai, monsieur. Mais ne croyez pas leurrer notre misère avec une fable. N'importe! si ça vous plaît, narrez toujours.

MÉNÉNIUS. — Un jour [2], tous les membres du corps

---

1. Certains critiques voient dans cette révolte du peuple affamé de Rome contre les sénateurs un écho de la révolte de misère qui souleva les paysans anglais, appuyés par les habitants de quelques villes, dans le comté du Northamptonshire, en mai 1607.

2. Cette fable se trouve dans Plutarque. Shakespeare semble en avoir également utilisé des versions qu'il a trouvées chez sir Philip

Digitized by Google

humain se mutinèrent contre le ventre, l'accusant et se plaignant de ce que lui seul il demeurait au milieu du corps, paresseux et inactif, absorbant comme un gouffre la nourriture, sans jamais porter sa part du labeur commun, là où tous les autres organes s'occupaient de voir, d'entendre, de penser, de diriger, de marcher, de sentir et de subvenir, par leur mutuel concours, aux appétits et aux désirs communs du corps entier. Le ventre répondit...

PREMIER CITOYEN. — Voyons, monsieur, quelle réponse fit le ventre.

MÉNÉNIUS. — Je vais vous le dire, monsieur. Avec une espèce de sourire qui ne venait pas de la rate [1], mais de certaine région (car, après tout, je puis aussi bien faire sourire le ventre que le faire parler), il répondit dédaigneusement aux membres mécontents, à ces mutins qui se récriaient contre ses accaparements, exactement comme vous récriminez contre nos sénateurs parce qu'ils ne sont pas traités comme vous...

PREMIER CITOYEN. — Voyons la réponse du ventre... Quoi! si la tête portant couronne royale, l'œil vigilant, le cœur, notre conseiller, le bras, notre soldat, le pied, notre coursier, notre trompette, la langue, et tant d'autres menus auxiliaires qui défendent notre constitution, si tous...

MÉNÉNIUS. — Eh bien! après? Ce gaillard-là veut-il pas me couper la parole! Eh bien! après? eh bien! après?

PREMIER CITOYEN. — Si tous étaient molestés par le ventre vorace, qui est la sentine du corps...

MÉNÉNIUS. — Eh bien! après?

PREMIER CITOYEN. — Si tous ces organes se plaignaient, que pouvait répondre le ventre?

MÉNÉNIUS. — Je vais vous le dire. Si vous voulez m'accorder un peu de ce que vous n'avez guère, un moment de patience, vous allez entendre la réponse du ventre.

PREMIER CITOYEN. — Vous mettez le temps à la dire!

MÉNÉNIUS. — Notez bien ceci, l'ami! Votre ventre, toujours fort grave, gardant son calme, sans s'emporter comme ses accusateurs, répondit ainsi : *Il est bien vrai, mes chers conjoints, que je reçois le premier toute la nourriture qui vous fait*

Sidney *(Defense of Poesy)*, William Camden *(Remains)*, William Averell *(Mervailous Combat of Contrarieties)*. (Voir K. Muir : *Shakespeare's Sources*, I.)

1. Le texte dit : des poumons *(lungs)*.

Digitized by Google

vivre; et c'est chose juste, puisque je suis le grenier et le magasin du corps entier. Mais, si vous vous souvenez, je renvoie tout par les rivières du sang, jusqu'au palais du cœur, jusqu'au trône de la raison; et, grâce aux conduits sinueux du corps humain, les nerfs les plus forts et les moindres veines reçoivent de moi ce simple nécessaire qui le fait vivre. Et, bien que tous à la fois, mes bons amis... C'est le ventre qui parle, remarquez bien.

PREMIER CITOYEN. — Oui, monsieur. Parfaitement, parfaitement!

MÉNÉNIUS. — *...bien que tous à la fois vous ne puissiez voir ce que je fournis à chacun de vous, je puis vous prouver, par un compte rigoureux, que je vous transmets toute la farine et ne garde pour moi que le son.* Qu'en dites-vous?

PREMIER CITOYEN. — C'était une réponse. Quelle application en faites-vous?

MÉNÉNIUS. — Le Sénat de Rome est cet excellent ventre, et vous êtes les membres révoltés. Car, ses conseils et ses mesures étant bien examinés, les affaires étant dûment digérées dans l'intérêt de la chose publique, vous reconnaîtrez que les bienfaits généraux que vous recueillez procèdent ou viennent de lui, et nullement de vous-mêmes... Qu'en pensez-vous, vous, le gros orteil de cette assemblée?

PREMIER CITOYEN. — Moi, le gros orteil! Pourquoi le gros orteil?

MÉNÉNIUS. — Parce qu'étant l'un des plus infimes, des plus bas, des plus pauvres de cette édifiante rébellion, tu marches le premier. Mâtin de la plus triste race [1], tu cours en avant de la meute, dans l'espoir de quelques reliefs. Allons! préparez vos massues et vos bâtons les plus raides. Rome est sur le point de se battre avec ses rats. Il faut qu'un des deux partis succombe...

Entre Caïus Marcius.

Salut, noble Marcius!

MARCIUS. — Merci! *(Aux citoyens.)* De quoi s'agit-il, factieux vils qui, à force de gratter la triste vanité qui vous démange, avez fait de vous des galeux?

PREMIER CITOYEN. — Nous n'avons jamais de vous une bonne parole.

---

1. *That art worst in blood to run :* qui est le moins capable de bien courir.

Digitized by Google

MARCIUS. — Celui qui t'accorderait une bonne parole serait un flatteur au-dessous du dégoût... Que vous faut-il, aboyeurs, à qui ne conviennent ni la paix ni la guerre? L'une vous épouvante, l'autre vous rend insolents. Celui qui compte sur vous trouve, le moment venu, au lieu de lions, des lièvres, au lieu de renards, des oies. Non! vous n'êtes pas plus sûrs qu'un tison ardent sur la glace, qu'un grêlon au soleil. Votre vertu consiste à exalter celui que ses fautes ont abattu, et à maudire la justice qui l'a frappé. Qui mérite la gloire mérite votre haine; et vos affections sont les appétits d'un malade qui désire surtout ce qui peut augmenter son mal. S'appuyer sur votre faveur, c'est nager avec des nageoires de plomb et vouloir abattre un chêne avec un roseau. Se fier à vous? Plutôt vous pendre! A chaque minute vous changez d'idée : vous trouvez noble celui que vous haïssiez tout à l'heure, infâme celui que vous couronniez. Qu'y a-t-il? Pourquoi, dans les divers quartiers de la cité, criez-vous ainsi contre ce noble Sénat qui, sous l'égide des Dieux, vous tient en respect et empêche que vous ne vous dévoriez les uns les autres? *(A Ménénius.)* Que réclament-ils?

MÉNÉNIUS. — Du blé au prix qu'il leur plaît : ils disent que la ville en regorge.

MARCIUS. — Les pendards! ils parlent! Assis au coin du feu, ils prétendent juger ce qui se fait au Capitole, qui a chance d'élévation, qui prospère et qui décline, épousent telle faction, forment des alliances conjecturales, fortifient leur parti, et ravalent celui qu'ils n'aiment pas au-dessous de leurs savates! Ils disent que le blé ne manque pas! Ah! si la noblesse mettait de côté ses scrupules et me laissait tirer l'épée, je ferais de ces milliers de manants une hécatombe de cadavres aussi haute que ma lance!

MÉNÉNIUS. — Ma foi! je crois ceux-ci presque complètement persuadés; car, si ample que soit leur manque de sagesse, ils sont d'une couardise démesurée. Mais, je vous prie, que dit l'autre attroupement?

MARCIUS. — Il s'est dispersé. Ah! les pendards! Ils disaient qu'ils étaient affamés, soupiraient des maximes, que... la faim brise les murs de pierre, qu'il faut que les chiens mangent, que... la nourriture est faite pour toutes les bouches, que... les Dieux n'ont pas envoyé le blé pour les riches seulement... C'est en centons de cette sorte qu'ils ont éventé leurs plaintes. On leur a répondu en leur accor-

Digitized by Google

dant leur requête. Étrange requête, capable de frapper au cœur la noblesse et de faire pâlir le pouvoir le plus hardi! Alors ils ont jeté leurs bonnets en l'air comme pour les accrocher aux cornes de la lune, et ont exalté leur animosité en acclamations.

MÉNÉNIUS. — Que leur a-t-on accordé?

MARCIUS. — Cinq tribuns de leur choix pour défendre leur vulgaire politique : ils ont élu Junius Brutus, Sicinius Vélutus, et je ne sais qui. Sangdieu! la canaille aurait démantelé la ville, avant d'obtenir cela de moi. Cette concession entamera peu à peu le pouvoir et fournira un thème de plus en plus fort aux arguments de l'insurrection.

MÉNÉNIUS. — C'est étrange.

MARCIUS, *à la foule.* — Allons! retournez chez vous, racaille.

Entre un messager [1].

LE MESSAGER. — Où est Caïus Marcius?

MARCIUS. — Ici. De quoi s'agit-il?

LE MESSAGER. — La nouvelle, monsieur, c'est que les Volsques ont pris les armes.

MARCIUS. — J'en suis bien aise : nous allons avoir le moyen de dégorger un superflu fétide... Voici l'élite de nos anciens.

Entrent Cominius, Titus Lartius, vieillard en cheveux blancs, et d'autres sénateurs; puis Junius Brutus et Sicinius Vélutus.

PREMIER SÉNATEUR. — Marcius, vous nous aviez dit vrai : les Volsques ont pris les armes.

MARCIUS. — Ils ont un chef, Tullus Aufidius, qui vous donnera de la besogne. J'ai la faiblesse d'être jaloux de sa vaillance; et si je n'étais moi, c'est lui que je voudrais être.

COMINIUS. — Vous vous êtes déjà mesurés.

MARCIUS. — Quand la moitié du monde serait aux prises avec l'autre, et quand il serait de mon parti, je passerais à l'ennemi, rien que pour faire la guerre contre lui : c'est un lion que je suis fier de relancer.

PREMIER SÉNATEUR. — Eh bien! digne Marcius, accompagnez Cominius dans cette guerre.

COMINIUS, *à Marcius.* — C'est une promesse déjà faite.

---

1. Le Folio ajoute : *hastily,* en hâte.

Digitized by Google

MARCIUS. — Oui, monsieur; et je la tiendrai... Titus Lartius, tu vas me voir encore une fois attaquer Tullus en face. Quoi! serais-tu perclus? Te récuserais-tu?

TITUS. — Non, Caïus Marcius : je m'appuierai sur une béquille, et je combattrai avec l'autre plutôt que de renoncer à cette lutte.

MÉNÉNIUS. — O vrai preux!

PREMIER SÉNATEUR. — Accompagnez-nous jusqu'au Capitole, où je sais que nos meilleurs amis nous attendent.

TITUS, *au premier sénateur*. — Ouvrez la marche... Suivez, Cominius; et nous autres, nous viendrons après... A vous le pas!

COMINIUS. — Noble Marcius!

PREMIER SÉNATEUR, *à la foule*. — En route! à vos logis! partez.

MARCIUS. — Non! qu'ils nous suivent! Les Volsques ont beaucoup de blé : emmenons ces rats pour ronger leurs provisions... Respectables mutins, votre valeur donne de beaux fruits. De grâce! suivez-nous. *(Sortent les sénateurs Cominius, Titus Lartius, Marcius et Ménénius. Les citoyens se dispersent.)*

SICINIUS. — Vit-on jamais un homme aussi arrogant que ce Marcius?

BRUTUS. — Il n'a pas d'égal.

SICINIUS. — Quand nous avons été élus tribuns du peuple...

BRUTUS. — Avez-vous remarqué ses lèvres et ses yeux?

SICINIUS. — Non, mais ses sarcasmes.

BRUTUS. — Une fois emporté, il n'hésiterait pas à narguer les Dieux!

SICINIUS. — A bafouer la chaste lune!

BRUTUS. — La guerre le dévore. Il devient trop fier de sa vaillance.

SICINIUS. — Sa nature, chatouillée par le succès, dédaigne jusqu'à l'ombre qu'il foule en plein midi. Mais je m'étonne que son insolence daigne se laisser commander par Cominius.

BRUTUS. — La renommée à laquelle il vise et dont il est déjà paré ne saurait s'acquérir et se conserver plus aisément qu'au second rang. Car le moindre revers passera pour être la faute du général, celui-ci eût-il accompli tout ce qui est possible à un homme; et la censure étourdie s'écriera : *Oh! si Marcius avait conduit l'affaire!*

Digitized by Google

SICINIUS. — Et puis, si les choses vont bien, l'opinion, qui est si entichée de Marcius, en ravira tout le mérite à Cominius.

BRUTUS. — Bref, la moitié de la gloire de Cominius sera pour Marcius, Marcius n'en fût-il pas digne, et toutes ses fautes seront à la gloire de Marcius, ne l'eût-il en rien mérité.

SICINIUS. — Allons savoir comment l'expédition s'effectue, et quelles forces, outre son énergie personnelle, l'assisteront dans cette campagne.

BRUTUS. — Allons! *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

Corioles. — Le Sénat.

Entrent TULLUS AUFIDIUS *et* LES SÉNATEURS.

PREMIER SÉNATEUR. — Ainsi, Aufidius, votre opinion est que ceux de Rome ont pénétré nos conseils et connaissent nos menées?

AUFIDIUS. — N'est-ce pas votre avis? Quel projet a jamais été médité dans cet État et mis matériellement à exécution avant que Rome en eût été prévenue? Il y a quatre jours à peine que j'ai eu des nouvelles de là; voici les paroles mêmes : je crois que j'ai la lettre ici; oui, la voici! *(Il lit :)* « Ils ont levé des forces, mais on ne sait si c'est pour l'est ou pour l'ouest. La disette est grande, le peuple révolté. Le bruit court que Cominius, Marcius, votre vieil ennemi, plus haï de Rome que de vous, et Titus Lartius, un Romain très vaillant, doivent tous trois diriger cette expédition vers son but, très probablement contre vous. Prenez-y garde. »

PREMIER SÉNATEUR. — Notre armée est en campagne : nous n'avons jamais douté que Rome ne fût prête à nous tenir tête.

AUFIDIUS. — Et vous avez cru sage de tenir cachés vos grands desseins jusqu'au moment où ils devront se révéler d'eux-mêmes; mais il semble qu'avant d'éclore ils aient été connus de Rome. Leur découverte va circonscrire notre plan, qui était de surprendre plusieurs villes, avant même que Rome sût que nous étions sur pied.

Digitized by Google

DEUXIÈME SÉNATEUR. — Noble Aufidius, prenez votre commission, courez à vos troupes, et laissez-nous seuls garder Corioles. S'ils viennent camper sous nos murs, amenez votre armée pour les chasser. Mais vous reconnaîtrez, je crois, que leurs préparatifs n'étaient pas contre nous.

AUFIDIUS. — Oh! n'en doutez pas; je parle sur des certitudes. Il y a plus : quelques détachements de leurs forces sont déjà en marche, et tout droit sur Corioles. Je laisse Vos Seigneuries. Si nous venons à nous rencontrer, Caïus Marcius et moi, nous nous sommes juré de ne cesser le combat que quand l'un des deux ne pourrait plus agir.

TOUS LES SÉNATEURS. — Que les Dieux vous assistent!

AUFIDIUS. — Et gardent Vos Seigneuries!

PREMIER SÉNATEUR. — Adieu!

DEUXIÈME SÉNATEUR. — Adieu!

TOUS. — Adieu! *(Ils sortent.)*

SCÈNE III

Rome. — Dans la maison de Marcius.

Entrent VOLUMNIE *et* VIRGILIE; *elles s'assoient sur deux petits tabourets, et cousent.*

VOLUMNIE. — Je vous en prie, ma fille, chantez, ou exprimez-vous avec moins de découragement. Si mon fils était mon mari, je trouverais une jouissance plus vive dans cette absence, où il gagne de l'honneur, que dans les embrassements du lit nuptial, où il me prouverait le plus d'amour. Alors que ce fils unique de mes entrailles était tout délicat, et que son adolescence, à force de grâce, attirait sur lui tous les regards; quand, suppliée tout un jour par un roi, une autre mère n'aurait pas consenti à céder pour une heure la joie de le voir, je pensai, moi, qu'une telle beauté voulait être achevée par l'honneur et ne vaudrait guère mieux qu'un portrait pendu au mur, si la gloire ne l'animait pas, et je me plus à lui faire chercher le danger là où il pouvait trouver le renom. Je l'envoyai à une guerre cruelle, dont il revint le front couronné de chêne. Je te le déclare, ma fille, au moment où j'appris que j'avais mis au monde un enfant mâle, je n'étais pas plus frémissante de joie qu'au

Digitized by Google

jour où, pour la première fois, je vis que cet enfant s'était montré un homme.

VIRGILIE. — Mais s'il était mort dans cette affaire, madame?

VOLUMNIE. — Alors son beau renom aurait été mon fils, et j'y aurais trouvé une postérité. Je parle sincèrement : si j'avais douze fils, tous égaux dans mon amour, tous aussi chers à mon cœur que notre bon Marcius, j'aimerais mieux en voir mourir onze noblement pour leur patrie qu'un seul se gorger d'une voluptueuse inaction.

Entre une suivante.

LA SUIVANTE. — Madame Valérie vient vous rendre visite, madame.

VIRGILIE, *à Volumnie.* — Je vous en conjure, permettez-moi de me retirer.

VOLUMNIE. — Non, vraiment... Je crois entendre d'ici le tambour de votre mari; je le vois traîner Aufidius par les cheveux, les Volsques fuyant devant lui, comme des enfants devant un ours; je crois le voir frapper du pied en s'écriant : *Suivez-moi, lâches, vous avez été engendrés dans la peur, bien que nés à Rome.* Alors, essuyant son front sanglant avec son gantelet de mailles, il s'avance, pareil au moissonneur qui doit tout faucher ou perdre son salaire.

VIRGILIE. — Son front sanglant! O Jupiter! pas de sang!

VOLUMNIE. — Taisez-vous, folle! Le sang sied mieux à un homme que l'or au trophée. Le sein d'Hécube allaitant Hector n'était pas plus aimable que le front d'Hector crachant le sang sous le coup des épées grecques... Dites à Valérie que nous sommes prêtes à lui faire accueil. *(La suivante sort.)*

VIRGILIE. — Que les Dieux protègent mon seigneur contre le farouche Aufidius!

VOLUMNIE. — Il écrasera sous son genou la tête d'Aufidius et lui passera sur le cou.

Entre Valérie, introduite par la suivante et suivie de son huissier.

VALÉRIE. — Mesdames, bonjour à toutes deux!

VOLUMNIE. — Chère madame!

VIRGILIE. — Je suis bien aise de voir Votre Grâce.

VALÉRIE. — Comment allez-vous toutes deux? Vous êtes

Digitized by Google

des ménagères émérites. Que cousez-vous là? Joli ouvrage, en vérité!... Comment va votre petit garçon?

VIRGILIE. — Je vous remercie; fort bien, bonne madame.

VOLUMNIE. — Il aime mieux regarder des épées et entendre un tambour que de voir son maître d'école.

VALÉRIE. — Sur ma parole! il est tout à fait le fils de son père : c'est un bien joli enfant, je vous jure. Croiriez-vous que, mercredi dernier, je suis restée toute une demi-heure à le regarder? Il a un air si résolu! Je le voyais courir après un papillon doré; il l'a pris, l'a lâché, a recouru après, l'a repris, puis l'a relâché et rattrapé encore; alors, exaspéré, soit par une chute qu'il avait faite, soit par toute autre raison, il l'a déchiré à belles dents; oh! je vous garantis qu'il l'a déchiqueté!

VOLUMNIE. — Une boutade comme en a son père!

VALÉRIE. — Vraiment, là, c'est un noble enfant.

VIRGILIE. — Un écervelé, madame.

VALÉRIE, *à Virgilie*. — Allons! laissez de côté votre couture; je veux que vous flâniez avec moi cette après-midi.

VIRGILIE. — Non, bonne madame, je ne sortirai pas.

VALÉRIE. — Vous ne sortirez pas?

VOLUMNIE. — Si fait, si fait.

VIRGILIE. — Non, vraiment! Excusez-moi : je ne franchirai pas notre seuil que monseigneur ne soit revenu de la guerre.

VALÉRIE. — Fi! vous vous emprisonnez très déraisonnablement. Allons! venez visiter cette bonne dame qui fait ses couches.

VIRGILIE. — Je lui souhaite un prompt rétablissement, et je la visiterai de mes prières; mais je ne puis aller chez elle.

VOLUMNIE. — Et pourquoi, je vous prie?

VIRGILIE. — Ce n'est pas par crainte d'une fatigue ni par manque d'amitié.

VALÉRIE. — Vous voulez être une autre Pénélope; pourtant on dit que toute la laine qu'elle fila en l'absence d'Ulysse ne servit qu'à remplir Ithaque de mites. Venez donc. Je voudrais que votre batiste fût aussi sensible que votre doigt; par pitié, vous cesseriez de la piquer. Allons! vous viendrez avec nous.

VIRGILIE. — Non, chère madame! Pardonnez-moi : décidément je ne sortirai pas.

VALÉRIE. — Là, vraiment, venez avec moi; et je vous donnerai d'excellentes nouvelles de votre mari.

Digitized by Google

VIRGILIE. — Oh! bonne madame, il ne peut y en avoir encore.

VALÉRIE. — Si fait. Je ne plaisante pas avec vous : on a eu de ses nouvelles hier soir.

VIRGILIE. — Vraiment, madame?

VALÉRIE. — Rien de plus vrai; je les ai ouï dire à un sénateur. Voici : Les Volsques ont en campagne une armée contre laquelle le général en chef Cominius s'est porté avec une partie de nos troupes romaines. Votre mari et Titus Lartius ont mis le siège devant la cité de Corioles; ils ne doutent nullement de vaincre et d'achever promptement la guerre. Voilà la vérité, sur mon honneur! Ainsi, je vous prie, venez avec nous.

VIRGILIE. — Excusez-moi, bonne madame; je vous obéirai en tout plus tard.

VOLUMNIE. — Laissez-la, madame; dans l'état où elle est, elle ne ferait que troubler notre franche gaieté.

VALÉRIE. — Ma foi! je le crois... Adieu donc!... Allons! bonne et chère dame... Je t'en prie, Virgilie, mets ta solennité à la porte, et sors avec nous.

VIRGILIE. — Non. Une fois pour toutes, madame, je ne le peux pas. Je vous souhaite bien du plaisir.

VALÉRIE. — Soit! Adieu donc! *(Elles sortent par différents côtés.)*

SCÈNE IV

Sous les remparts de Corioles.

Entrent, tambours battants, enseignes déployées, MARCIUS *et* TITUS LARTIUS, *suivis d'officiers et de soldats. Un messager vient à eux.*

MARCIUS. — Voici des nouvelles qui arrivent. Je gage qu'ils se sont battus.

LARTIUS. — Mon cheval contre le vôtre, que non!

MARCIUS. — C'est dit.

LARTIUS. — Convenu.

MARCIUS, *au messager.* — Dis-moi! notre général a-t-il rencontré l'ennemi?

LE MESSAGER. — Ils sont en présence, mais ne se sont encore rien dit.

Digitized by Google

LARTIUS. — Ainsi, votre bon cheval est à moi.

MARCIUS. — Je vous le rachète.

LARTIUS. — Non, je ne veux ni le vendre ni le donner, mais je veux bien vous le prêter pour cinquante ans... Qu'on fasse sommation à la ville!

MARCIUS, *au messager.* — A quelle distance de nous sont les deux armées?

LE MESSAGER. — A un mille et demi.

MARCIUS. — Alors nous entendrons leur trompette; et eux, la nôtre. O Mars, je t'en conjure, aide-nous à en finir ici, que nous puissions avec nos épées fumantes marcher au secours de nos frères, dans la plaine! *(Aux trompettes.)* Allons! soufflez votre ouragan.

On sonne un parlementaire. Paraissent, sur les remparts, des sénateurs et des citoyens armés.

Tullus Aufidius est-il dans vos murs?

PREMIER SÉNATEUR. — Non! Et il n'est personne ici qui vous craigne moins que lui, si peu qu'il vous craigne. *(Rappel au loin.)* Écoutez! nos tambours font accourir notre jeunesse. Nous briserons nos murailles plutôt que de nous y laisser parquer. Nos portes, qui semblent fermées, n'ont pour barreaux que des roseaux : elles s'ouvriront d'elles-mêmes. Entendez-vous, au loin? *(Tumulte lointain.)* C'est Aufidius. Écoutez quel ravage il fait dans votre armée enfoncée.

MARCIUS. — Oh! ils sont aux prises!

LARTIUS. — Que leur vacarme nous serve de leçon!... Des échelles, holà! *(Les Volsques font une sortie.)*

MARCIUS. — Ils ne nous craignent pas! Ils sortent de la ville! Allons! mettez vos boucliers en avant de vos cœurs, et combattez avec des cœurs plus inflexibles que des boucliers... Avancez, brave Titus. Leur dédain pour nous dépasse toutes nos prévisions : j'en sue de fureur... Marchons, camarades : celui qui recule, je le prends pour un Volsque, et je lui fais sentir ma lance. *(On sonne la charge. Les Romains et les Volsques sortent en combattant. Les Romains sont repoussés jusqu'à leurs retranchements.)*

Rentre Marcius[1].

MARCIUS. — Que tous les fléaux du sud fondent sur

1. Le Folio ajoute ici : *cursing*, poussant une exclamation de rage.

Digitized by Google

vous[1], vous, hontes de Rome! vous, troupeaux de... Que la peste vous plâtre d'ulcères, en sorte que vous soyez abhorrés avant d'être vus et que vous vous renvoyiez l'infection à un mille sous le vent! Ames d'oies qui assumez figures d'homme, comment avez-vous pu fuir devant des gueux que des singes battraient? Pluton et enfer! tous blessés par-derrière! Rien que des dos rougis et des faces blêmies par la déroute et la peur fébrile! Reformez-vous, et revenez à la charge; sinon, par les feux du ciel, je laisse là l'ennemi, et c'est à vous que je fais la guerre! Prenez-y garde! En avant! Si vous tenez bon, nous les renverrons à leurs femmes, comme ils nous ont poursuivis jusqu'à nos retranchements!

On sonne une nouvelle charge. Les Romains reviennent contre les Volsques. Les Volsques se retirent dans Corioles, et Marcius les poursuit jusqu'aux portes de la ville.

Voilà les portes béantes; secondez-moi bien; la fortune les ouvre pour les poursuivants et non pour les fuyants. Remarquez-moi et imitez-moi.

Il entre dans la ville, et les portes se referment sur lui.

PREMIER SOLDAT. — Quelle folie! ce n'est pas moi qui en ferai autant.

DEUXIÈME SOLDAT. — Ni moi.

TROISIÈME SOLDAT. — Voyez! ils l'ont enfermé. *(Tumulte.)*

TOUS. — Il est dans la marmite, je le garantis.

Entre Titus Lartius.

LARTIUS. — Qu'est devenu Marcius?

TOUS. — Tué, sans doute.

PREMIER SOLDAT. — En courant sur les talons des fuyards, il est entré avec eux; soudain ils ont refermé leurs portes; et il est resté seul pour tenir tête à toute la ville.

LARTIUS. — O noble compagnon qui, vulnérable, est plus brave que son invulnérable épée, et qui résiste, quand elle plie! On t'abandonne, Marcius! Une escarboucle de ta

1. Les régions du Sud passaient pour avoir une influence néfaste et répandre diverses infections contagieuses. On trouve des allusions à cette croyance dans *Henry IV, Comme il vous plaira, Troilus et Cressida, la Tempête.* Et voir plus loin, acte II, sc. III, 3e citoyen.

Digitized by Google

grosseur serait un moins riche joyau que toi. Tu étais un homme de guerre selon le vœu de Caton : non seulement tu étais rude et âpre aux coups de main; mais, par ton regard terrible et par l'éclat foudroyant de ta voix, tu faisais frissonner tes ennemis, comme si le monde avait la fièvre et tremblait.

Marcius, couvert de sang, poursuivi par l'ennemi, reparaît par les portes de la ville.

PREMIER SOLDAT. — Voyez, seigneur.

LARTIUS. — C'est Marcius. Courons le délivrer ou mourir avec lui.

Tous pénètrent, en se battant, dans la ville.

SCÈNE V

Dans la ville de Corioles. — Une rue.

Entrent des ROMAINS *chargés de dépouilles.*

PREMIER ROMAIN. — J'emporterai ça à Rome.

DEUXIÈME ROMAIN. — Et moi ça.

TROISIÈME ROMAIN, *jetant un outil d'étain.* — Foin! j'ai pris ça pour de l'argent. *(Le tumulte continue au loin.)*

Entrent Marcius et Titus Lartius, précédés d'un trompette.

MARCIUS. — Voyez ces maraudeurs qui estiment leur temps au prix d'une drachme fêlée! Des coussins, des cuillers de plomb, de la ferraille de rebut, des pourpoints que le bourreau enterrerait avec ceux qui les portaient[1], ces misérables gueux emballent tout avant que le combat soit fini... A bas ces lâches! Entendez-vous le vacarme que fait notre général? Allons à lui! L'homme que hait mon âme, Aufidius, est là-bas, massacrant nos Romains. Donc, vaillant Titus, prenez des forces suffisantes pour garder la ville, tandis que moi, avec ceux qui en ont le courage, je courrai au secours de Cominius.

LARTIUS. — Noble sire, ton sang coule; tu as déjà soutenu un trop violent effort pour engager une seconde lutte.

1. Rappelons qu'en Angleterre le bourreau héritait en supplément de salaire des vêtements de ses victimes.

Digitized by Google

MARCIUS. — Messire, point de louange! Ce que j'ai fait ne m'a pas encore échauffé. Adieu! Le sang que je perds est un soulagement plutôt qu'un danger pour moi. C'est ainsi que je veux apparaître à Aufidius et le combattre.

LARTIUS. — Puisse cette belle Déesse, la Fortune, s'enamourer de toi, et, par ses charmes puissants, détourner l'épée de tes adversaires! Hardi gentilhomme, que le succès soit ton page!

MARCIUS. — Qu'il te soit ami, autant qu'à ceux qu'il place le plus haut! Sur ce, adieu!

LARTIUS. — Héroïque Marcius! *(Sort Marcius. Au trompette.)* Toi, va sonner la trompette sur la place du marché, et fais-y venir tous les officiers[1] de la ville. C'est là qu'ils connaîtront nos intentions. En route! *(Ils sortent.)*

SCÈNE VI

Une plaine, à quelque distance de Corioles.

Entrent COMINIUS *et ses troupes, faisant retraite.*

COMINIUS. — Reprenez haleine, mes amis. Bien combattu! Nous nous sommes comportés en Romains, sans folle obstination dans la résistance, sans couardise dans la retraite. Croyez-moi, messieurs, nous serons encore attaqués. Tandis que nous luttions, des bouffées de vent nous faisaient ouïr par intervalles la marche guerrière de nos amis. Dieux de Rome, assurez leur succès comme nous souhaitons le nôtre, en sorte que nos deux armées, se joignant d'un front souriant, puissent vous offrir un sacrifice en action de grâces.

Entre un messager.

Ta nouvelle?

LE MESSAGER. — Les citoyens de Corioles ont fait une sortie et livré bataille à Titus et à Marcius. J'ai vu nos troupes repoussées jusqu'à leurs retranchements, et alors je suis parti.

COMINIUS. — Si vrai que tu puisses dire, tu me sembles un triste messager. Depuis quand es-tu parti?

LE MESSAGER. — Depuis plus d'une heure, monseigneur.

---

1. C'est-à-dire les « officiels », les fonctionnaires civils.

Digitized by Google

COMINIUS. — Il n'y a pas plus d'un mille d'ici là. Tout à l'heure nous entendions leurs tambours. Comment as-tu pu perdre une heure à faire un mille, et m'apporter si tard ta nouvelle?

LE MESSAGER. — Les éclaireurs des Volsques m'ont donné la chasse et forcé de faire un détour de trois ou quatre milles environ : autrement, monsieur, j'aurais apporté mon message depuis une demi-heure.

Entre Marcius.

COMINIUS. — Qui donc s'avance là-bas, pareil à un écorché? O Dieux! il a l'allure de Marcius; oui, je l'ai déjà vu dans cet état.

MARCIUS. — Suis-je arrivé trop tard?

COMINIUS. — Le berger ne distingue pas mieux le tonnerre d'un tambourin que je ne distingue la voix de Marcius de celle d'un homme inférieur.

MARCIUS. — Suis-je arrivé trop tard?

COMINIUS. — Oui, si vous ne revenez pas couvert du sang d'autrui, mais du vôtre.

MARCIUS, *embrassant Cominius*. — Oh! laissez-moi vous étreindre d'un bras aussi énergique que quand je faisais l'amour, sur un cœur aussi joyeux qu'au jour de mes noces, quand les flambeaux m'éclairèrent jusqu'au lit conjugal!

COMINIUS. — Fleur des guerriers, qu'est devenu Titus Lartius?

MARCIUS. — Il est occupé à rendre des décrets, condamnant les uns à mort, les autres à l'exil, rançonnant celui-ci, graciant ou menaçant celui-là, tenant Corioles au nom de Rome, comme un humble lévrier en laisse, qu'il peut lâcher à volonté.

COMINIUS. — Où est le drôle qui m'a dit qu'on vous avait chassés jusqu'à vos retranchements? Où est-il? Qu'on l'appelle!

MARCIUS. — Laissez-le tranquille : il a rapporté la vérité. Quant à nos gentilshommes de la canaille (fi! des tribuns pour eux!), jamais la souris n'a fui le chat comme ils ont lâché pied devant des gueux pires qu'eux-mêmes.

COMINIUS. — Mais comment avez-vous eu le dessus?

MARCIUS. — Est-ce le moment de le dire? Je ne le crois pas... Où est l'ennemi? Êtes-vous maîtres de la plaine? Sinon, pourquoi vous reposez-vous avant de l'être?

Digitized by Google

COMINIUS. — Marcius, nous avons le désavantage du combat, et nous faisons retraite pour assurer notre succès.

MARCIUS. — Quel est leur ordre de bataille? Savez-vous en quel endroit ils ont placé leurs meilleurs soldats?

COMINIUS. — Autant que j'en puis juger, Marcius, les bandes qui sont au front de leur bataille sont les Antiates, leur élite, commandés par Aufidius, le cœur même de leur espérance.

MARCIUS. — Je vous adjure, par tous les combats où nous avons guerroyé, par le sang que nous avons versé ensemble, par nos vœux d'éternelle amitié, mettez-moi droit à l'encontre d'Aufidius et de ses Antiates; ne laissez pas échapper le moment; mais, remplissant l'air d'épées et de lances en arrêt, mettons l'heure présente à l'épreuve.

COMINIUS. — Je pourrais souhaiter que vous fussiez conduit à un bain salutaire et que des baumes vous fussent appliqués; mais je n'ose jamais repousser vos demandes. Choisissez donc ceux qui peuvent le mieux aider à votre entreprise.

MARCIUS. — Ce sont tous ceux qui ont la meilleure volonté. Si parmi ces hommes il en est un (et ce serait un péché d'en douter) qui aime la couleur dont vous me voyez fardé, qui craigne moins pour sa personne que pour sa renommée, qui pense qu'une mort vaillante vaut mieux qu'une mauvaise vie, et qui préfère sa patrie à lui-même, que ce brave unique ou tous les braves comme lui expriment leurs sentiments en levant ainsi le bras et suivent Marcius! *(Marcius lève son épée. Tous l'imitent en poussant des acclamations; des soldats jettent leurs bonnets en l'air et veulent porter Marcius en triomphe. Marcius les repousse.)* Oh! laissez-moi! me prenez-vous pour une épée? Si ces démonstrations ne sont pas des semblants, qui de vous ne vaut pas quatre Volsques? Pas un de vous qui ne puisse opposer au grand Aufidius un bouclier aussi inflexible que le sien! Je dois, en vous remerciant tous, ne choisir qu'un certain nombre. Les autres soutiendront l'action dans un autre combat, quand l'occasion l'exigera. Veuillez vous mettre en marche; et que quatre d'entre vous désignent pour mon expédition les hommes les plus dispos!

COMINIUS. — En avant, camarades! Prouvez que cette démonstration est sérieuse, et vous aurez, comme nous, votre part dans le triomphe. *(Ils sortent.)*

Digitized by Google

SCÈNE VII

Devant les portes de Corioles.

TITUS LARTIUS, *ayant posté des sentinelles aux portes de Corioles, sort de la ville au son du tambour et de la trompette, pour aller se joindre à Cominius et à Marcius. Il apparaît, accompagné d'*UN LIEUTENANT, *d'un piquet de soldats et d'*UN ÉCLAIREUR.

LARTIUS. — Ainsi, que les portes soient gardées! Exécutez les ordres que je vous ai remis. Si j'envoie, expédiez les centuries à notre secours : le reste suffira pour tenir quelque temps. Si nous sommes battus en campagne, nous ne pourrons garder la ville.

LE LIEUTENANT. — Ne doutez pas de notre vigilance, monsieur.

LARTIUS. — Rentrez, et fermez vos portes sur nous. *(Le lieutenant se retire. A l'éclaireur.)* Allons! guide, conduis-nous au camp romain.

SCÈNE VIII

Un champ de bataille, entre le camp romain et le camp volsque.

Alarme. Entrent MARCIUS *et* AUFIDIUS.

MARCIUS. — Je ne veux combattre qu'avec toi, car je te hais plus qu'un parjure.

AUFIDIUS. — Nous avons haine égale. L'Afrique n'a pas de serpent que j'abhorre plus que ton importune gloire. Fixe ton pied!

MARCIUS. — Que le premier qui bouge meure esclave de l'autre, et que les Dieux le damnent ensuite!

AUFIDIUS. — Si je fuis, Marcius, relance-moi comme un lièvre.

MARCIUS. — Il y a trois heures à peine, Tullus, que je combattais seul dans votre ville de Corioles; j'ai fait ce que j'ai voulu. Ce n'est pas de mon sang que tu me vois ainsi masqué. Venge-toi donc, et tords ta valeur jusqu'au suprême effort.

Digitized by Google

AUFIDIUS. — Quand tu serais Hector, le héros dont se targue votre race, tu ne m'échapperais pas ici. *(Ils se battent. Des Volsques viennent au secours d'Aufidius.)* Auxiliaires plus officieux que vaillants, vous me faites honte par votre injurieuse assistance. *(Les Volsques sortent en combattant, poursuivis par Marcius.)*

SCÈNE IX

Le camp romain.

Alarme. La retraite est sonnée au loin. Fanfares. Entrent, d'un côté, COMINIUS *et des Romains; de l'autre côté,* MARCIUS, *le bras en écharpe, suivi d'autres Romains.*

COMINIUS. — Si je te disais tout ce que tu as fait aujourd'hui, tu ne croirais pas à tes actes. Mais je raconterai cela ailleurs, et, en m'écoutant, des sénateurs mêleront les larmes aux sourires; d'illustres patriciens commenceront par hausser les épaules et finiront par s'extasier; des dames frissonneront d'épouvante et de joie, avides de m'entendre encore; et les sombres tribuns, qui, à l'égal des plébéiens infects, détestent ta grandeur, s'écrieront à contrecœur : *Nous remercions les Dieux d'avoir donné à notre Rome un pareil soldat!* Tu es venu prendre ta part de notre festin, comme si tu n'avais pas déjà assouvi ta vaillance.

Entre Titus Lartius, ramenant son armée de la poursuite de l'ennemi.

LARTIUS, *montrant Coriolan à Cominius.* — O général, voici le coursier; nous sommes le caparaçon. Avez-vous vu?

MARCIUS. — Assez, je vous prie! Ma mère, qui a bien le droit de vanter son sang, m'afflige quand elle me loue. J'ai fait, comme vous, ce que j'ai pu, animé, comme vous, par l'amour de ma patrie. Quiconque a prouvé sa bonne volonté a accompli autant que moi.

COMINIUS. — Vous ne serez pas le tombeau de votre mérite. Il faut que Rome sache la valeur des siens. Ce serait une réticence pire qu'un larcin, et comme une calomnie, de cacher vos actions et de taire des exploits que la louange doit porter aux nues, pour n'être que modeste. Permettez-moi donc, je vous conjure, pour rendre hommage à ce

Digitized by Google

que vous êtes, et non pour récompenser ce que vous avez fait, de haranguer l'armée devant vous.

MARCIUS. — J'ai quelques blessures sur le corps, et elles me cuisent quand je les entends rappeler.

COMINIUS. — Si elles étaient oubliées, elles pourraient s'envenimer par l'ingratitude et se gangrener mortellement. De tous les chevaux que nous avons pris (et il y en a quantité d'excellents), de tout le butin que nous avons conquis sur le champ de bataille et dans la cité, nous vous offrons le dixième : prélevez-le donc, avant la distribution générale, à votre volonté.

MARCIUS. — Je vous remercie, général; mais je ne puis décider mon cœur à accepter pour mon épée un loyer mercenaire : je le refuse, et je ne veux que la part revenant à tous ceux qui ont assisté à l'affaire. *(Longues fanfares. Tous crient : « Marcius! Marcius! » en agitant leurs casques et leurs lances. Cominius et Lartius restent tête découverte.)* Puissent ces instruments, que vous profanez ainsi, perdre à jamais leur son! Si les tambours et les trompettes se changent en flatteurs sur le champ de bataille, que les cours et les cités ne soient plus que grimaçante adulation! Si l'acier s'amollit comme la soie du parasite, que celle-ci devienne notre cuirasse de guerre! Assez, vous dis-je! Parce que je n'ai pas lavé mon nez qui saignait, parce que j'ai terrassé quelque débile pauvret, ce qu'ont fait obscurément beaucoup d'entre vous, vous m'exaltez de vos acclamations hyperboliques, comme si mon faible mérite voulait être mis au régime des louanges frelatées par le mensonge!

COMINIUS. — C'est trop de modestie; vraiment vous êtes plus cruel pour votre gloire que reconnaissant envers nous qui vous glorifions sincèrement. Résignez-vous : si vous vous emportez contre vous-même, nous vous traiterons comme un furieux qui médite sa propre destruction, et nous vous garrotterons pour pouvoir en sûreté raisonner avec vous... Qu'il soit donc connu du monde entier, comme de nous, qu'à Caïus Marcius appartient la palme de cette victoire! En témoignage de quoi je lui donne, tout harnaché, mon noble destrier si connu dans le camp; et désormais, pour ce qu'il a fait devant Corioles, appelons-le, aux applaudissements et aux acclamations de toute l'armée, CAÏUS MARCIUS CORIOLAN!... Puisse-t-il toujours porter noblement ce surnom! *(Fanfares, tambours et trompettes.)*

TOUS. — Caïus Marcius Coriolan!

Digitized by Google

CORIOLAN. — Je vais me laver, et, quand mon visage sera net, vous verrez bien si je rougis ou non. N'importe! je vous remercie. Je m'engage à monter votre coursier, et, en tout temps, à soutenir aussi haut que je pourrai le beau nom dont vous me couronnez.

COMINIUS. — Sur ce, à notre tente! Avant de nous reposer, il nous faut écrire nos succès à Rome... Vous, Titus Lartius, retournez à Corioles, et envoyez-nous à Rome les notables de la ville, qui traiteront avec nous pour leurs intérêts et les nôtres.

LARTIUS. — J'obéirai, monseigneur.

CORIOLAN. — Les Dieux commencent à se jouer de moi. Moi qui tout à l'heure refusais des présents royaux, je suis réduit à mendier une faveur de mon général.

COMINIUS. — D'avance elle est accordée... Qu'est-ce?

CORIOLAN. — J'ai logé quelque temps, ici même, à Corioles, chez un pauvre homme qui m'a traité en ami. Je l'ai vu faire prisonnier; il m'a imploré; mais alors Aufidius s'offrait à ma vue, et la fureur a étouffé ma pitié. Je vous demande d'accorder la liberté à mon pauvre hôte.

COMINIUS. — O noble demande!... Fût-il l'égorgeur de mon fils, qu'il soit libre comme le vent! Délivrez-le, Titus.

LARTIUS. — Son nom, Marcius?

CORIOLAN. — Oublié, par Jupiter! Je suis las, et ma mémoire est fatiguée. Est-ce que nous n'avons pas de vin, ici?

COMINIUS. — Allons à notre tente. Le sang se fige sur votre visage : il est temps qu'on y prenne garde. Allons! *(Ils sortent.)*

SCÈNE X

Le camp des Volsques.

Fanfares. Bruit de cornets. Entre TULLUS AUFIDIUS, *couvert de sang, accompagné de deux ou trois* SOLDATS.

AUFIDIUS. — La ville est prise!

PREMIER SOLDAT. — Elle sera restituée à de bonnes conditions.

AUFIDIUS. — Des conditions! Je voudrais être Romain; car je ne puis plus, en restant Volsque, être ce que je suis... Des conditions! Est-ce qu'un traité peut contenir de bonnes

Digitized by Google

conditions pour celle des parties qui est à la merci de l'autre?... Cinq fois, Marcius, je me suis battu avec toi; cinq fois tu m'as vaincu; et tu me vaincrais, je le crois, toujours, quand nous nous rencontrerions autant de fois que nous mangeons... Par les éléments! si jamais nous nous trouvons barbe contre barbe, il sera ma victime, ou je serai la sienne. Ma jalousie n'a plus la même loyauté : naguère je comptais l'accabler à force égale, épée contre épée, mais maintenant je le frapperai n'importe comment; ou la rage ou la ruse aura raison de lui.

PREMIER SOLDAT. — C'est le démon.

AUFIDIUS. — Il est plus audacieux, mais moins subtil. Ma valeur est empoisonnée par la souillure qu'il lui a faite : pour lui, elle s'arrachera à son essence. En vain le sommeil, le sanctuaire, le dénuement, la maladie, le temple, le Capitole, les prières des prêtres, l'heure du sacrifice, toutes ces sauvegardes contre la furie opposeront leur privilège et leur impunité vermoulue à ma haine envers Marcius. Partout où je le trouverai, fût-ce chez moi, sous la protection de mon frère, en dépit même du droit hospitalier, je veux plonger dans son cœur ma main farouche. Allez, vous, à la ville, sachez quelle force l'occupe et quels sont les otages destinés pour Rome.

PREMIER SOLDAT. — Est-ce que vous n'y viendrez pas?

AUFIDIUS. — Je suis attendu dans le bois de cyprès. Je vous en prie (c'est au sud des moulins de la ville, vous savez), revenez me dire comment vont les choses, pour que, sur leur marche, je puisse accélérer la mienne.

PREMIER SOLDAT. — J'obéirai, monsieur. *(Ils sortent.)*

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Rome. — Une rue.

Entrent MÉNÉNIUS, SICINIUS *et* BRUTUS.

MÉNÉNIUS. — L'augure me dit que nous aurons des nouvelles ce soir.

BRUTUS. — Bonnes ou mauvaises?

Digitized by Google

MÉNÉNIUS. — Peu conformes aux vœux du peuple, car il n'aime pas Marcius.

SICINIUS. — La nature apprend aux animaux mêmes à reconnaître leurs amis.

MÉNÉNIUS. — Et qui donc le loup aime-t-il, je vous prie?

SICINIUS. — L'agneau.

MÉNÉNIUS. — Oui, pour le dévorer, comme vos plébéiens affamés voudraient dévorer le noble Marcius.

BRUTUS. — Lui! c'est un agneau, en effet, qui bêle comme un ours.

MÉNÉNIUS. — C'est un ours, en effet, qui vit comme un agneau. Vous êtes deux vieillards : répondez-moi à ce que je vais vous demander.

LES DEUX TRIBUNS. — Voyons, monsieur.

MÉNÉNIUS. — Quel pauvre défaut[1] a donc Marcius, qui ne se retrouve pas énorme chez vous?

BRUTUS. — Marcius n'a pas de pauvre défaut : il est gorgé de tous les vices.

SICINIUS. — Spécialement d'orgueil.

BRUTUS. — Et surtout de jactance.

MÉNÉNIUS. — Voilà qui est étrange. Savez-vous comment vous êtes jugés tous les deux ici, dans la cité, j'entends par nous, les gens du bel air? Le savez-vous?

LES DEUX TRIBUNS. — Eh bien! comment sommes-nous jugés?

MÉNÉNIUS. — Puisque vous parlez d'orgueil... Vous ne vous fâcherez pas?

LES DEUX TRIBUNS. — Dites, dites, monsieur, dites!

MÉNÉNIUS. — D'ailleurs, peu importe; car le plus mince filou de prétexte est capable de vous dépouiller de toute votre patience. Lâchez les rênes de votre humeur, et fâchez-vous à plaisir, du moins si c'est un plaisir pour vous de vous fâcher. Vous reprochez à Marcius d'être orgueilleux?

BRUTUS. — Nous ne sommes pas seuls à le faire, monsieur.

MÉNÉNIUS. — Je sais que vous savez faire bien peu de choses, seuls : il vous faut nombre d'assistances, sans quoi vos actions seraient merveilleusement rares; vos facultés sont trop dans l'enfance, pour que, seuls, vous puissiez faire beaucoup. Vous parlez d'orgueil, besaciers! Oh! si

1. *In what enormity is Marcius poor :* quel est le vice (anormalité, irrégularité de nature, monstruosité) qui manque à Marcius.

Digitized by Google

vous pouviez jeter vos regards par-dessus vos épaules et faire la revue intérieure de vos personnes! Oh! si vous le pouviez...

BRUTUS. — Eh bien! après, monsieur?

MÉNÉNIUS. — Eh bien! vous apercevriez deux magistrats (*alias,* deux sots) incapables, orgueilleux, violents et têtus, comme personne à Rome.

SICINIUS. — Vous aussi, Ménénius, vous êtes suffisamment connu.

MÉNÉNIUS. — Je suis connu pour être un patricien de belle humeur, aimant une coupe de vin ardent que n'a pas refroidi une goutte du Tibre; ayant, dit-on, le léger défaut de céder au premier élan [1]; vif et prenant feu à la plus triviale excitation; un mortel, enfin, plus familier avec la fesse de la nuit qu'avec le front de l'aurore [2]. Ce que je pense, je le dis, et je dépense toute ma malice en paroles. Quand je rencontre des hommes d'État tels que vous (je ne puis vraiment pas vous appeler des Lycurgues), si la boisson que vous m'offrez affecte mon palais désagréablement, je fais une grimace. Je ne puis dire que Vos Seigneuries ont bien élucidé la matière, quand je vois l'ânerie entrer comme ingrédient dans la majeure partie de vos phrases; et, quoiqu'il me faille tolérer ceux qui disent que vous êtes des hommes graves et vénérables, ils n'en ont pas moins menti par la gorge, ceux qui déclarent que vous avez bonne mine. Est-ce parce que vous voyez tout ça dans la carte de mon microcosme que vous me trouvez suffisamment connu? Quel vice votre aveugle sagacité découvre-t-elle dans mon caractère, si, comme vous dites, je suis suffisamment connu?

BRUTUS. — Allons, monsieur, allons! nous vous connaissons suffisamment.

MÉNÉNIUS. — Vous ne connaissez ni moi, ni vous, ni quoi que ce soit. Vous ambitionnez les coups de chapeau et les courbettes des pauvres hères; vous épuisez toute une sainte matinée à ouïr une chicane entre une vendeuse d'oranges et un marchand de canules [3], et vous ajournez cette contro-

---

1. *Favouring the first complaint.* Le sens semble être : accueillir (sans les approfondir davantage) les plaintes du premier venu.

2. Il veut dire qu'il est plus accoutumé à se coucher tard qu'à se lever tôt.

3. « Canule : robinet de bois qu'on met à un tonneau en perce ». *(Littré.)*

Digitized by Google

verse de trois oboles à une seconde audience. Quand vous entendez une discussion entre deux parties, s'il vous arrive d'être pincés par la colique, vous faites des figures de mascarade, vous arborez le drapeau rouge contre toute patience, et, hurlant après un pot de chambre, vous renvoyez l'affaire sanglante, embrouillée de plus belle par votre intervention; et tout l'accord que vous établissez entre les plaideurs, c'est de les traiter l'un et l'autre de fripons. Vous êtes un couple étrange!

BRUTUS. — Allez, allez! on sait fort bien que vous êtes plus parfait comme farceur à table que nécessaire comme législateur au Capitole.

MÉNÉNIUS. — Nos prêtres eux-mêmes deviendraient moqueurs, s'ils rencontraient des objets aussi ridicules que vous. Ce que vous dites de plus sensé ne vaut pas la peine de remuer vos barbes; et ce serait faire à vos barbes de trop nobles obsèques que d'en rembourrer le coussin d'un ravaudeur ou de les ensevelir dans le bât d'un âne. Et vous osez dire que Marcius est fier, lui qui, estimé au plus bas, vaut tous vos prédécesseurs depuis Deucalion, parmi lesquels les meilleurs peut-être ont été bourreaux de père en fils. Le bonsoir à Vos Révérences! Ma cervelle serait infectée par une plus longue conversation avec vous, pâtres des bestiaux plébéiens. J'oserai prendre congé de vous. *(Brutus et Sicinius se retirent au fond de la scène.)*

Entrent Volumnie, Virgilie, Valérie et leurs suivantes.

Eh bien! mes belles, mes nobles dames (et la Lune, descendue sur terre, ne serait pas plus noble), où suivez-vous si vite vos regards?

VOLUMNIE. — Honorable Ménénius, mon fils Marcius approche : pour l'amour de Junon, partons!

MÉNÉNIUS. — Ha! Marcius revient?

VOLUMNIE. — Oui, digne Ménénius, dans le plus éclatant triomphe.

MÉNÉNIUS, *jetant son bonnet en l'air.* — Reçois mon bonnet, Jupiter; je te remercie. Ho! ho! Marcius revient!

VOLUMNIE. — Tenez! voici une lettre de lui; le gouvernement en a une autre, sa femme une autre; et je crois qu'à la maison il y en a une pour vous.

MÉNÉNIUS. — Je veux mettre le branle-bas chez moi toute la nuit : une lettre pour moi!

Digitized by Google

VIRGILIE. — Oui, certainement, il y a une lettre pour vous; je l'ai vue.

MÉNÉNIUS. — Une lettre pour moi! Voilà qui me donne un fonds de santé pour sept années, pendant lesquelles je vais faire la nique au médecin. Comparée à ce cordial, la plus souveraine prescription de Galien n'est qu'une drogue d'empirique, ne valant guère mieux qu'une médecine de cheval... Est-ce qu'il n'est pas blessé? Il avait coutume de revenir blessé.

VIRGILIE. — Oh! non, non, non.

VOLUMNIE. — Oh! il est blessé! et j'en rends grâce aux Dieux.

MÉNÉNIUS. — Moi aussi, s'il ne l'est pas trop. Les blessures lui vont si bien... Rapporte-t-il la victoire dans sa poche?

VOLUMNIE. — Sur son front, Ménénius : il revient pour la troisième fois avec la couronne de chêne.

MÉNÉNIUS. — A-t-il corrigé Aufidius solidement?

VOLUMNIE. — Titus Lartius a écrit qu'ils se sont battus, mais qu'Aufidius a échappé.

MÉNÉNIUS. — Et il était temps pour lui, je le garantis; s'il avait tenu bon, il eût été étrillé[1] comme je ne voudrais pas l'être pour tous les coffres de Corioles et ce qu'il y a d'or dedans. Le Sénat est-il informé de tout cela?

VOLUMNIE. — Mesdames, partons... Oui, oui, oui : le Sénat a eu des lettres du général qui attribuent à mon fils tout l'honneur de la guerre : il a, dans cette campagne, dépassé du double ses premières prouesses.

VALÉRIE. — En vérité, on dit de lui des choses prodigieuses.

MÉNÉNIUS. — Prodigieuses! oui; mais je vous garantis qu'il a bien payé pour ça!

VIRGILIE. — Les Dieux veuillent qu'elles soient vraies!

VOLUMNIE. — Vraies? Ah! bon [2]!

MÉNÉNIUS. — Vraies? Je jurerais qu'elles sont vraies... Où est-il blessé? *(Aux tribuns qui s'avancent.)* Dieu garde Vos Révérences! Marcius revient : il a de nouveaux sujets d'orgueil. *(A Volumnie.)* Où est-il blessé?

VOLUMNIE. — A l'épaule et au bras gauche. Il aura là de

---

1. *Fidiused :* verbe que Ménénius, qui aime fabriquer des mots à lui, tire du nom d'Aufidius.

2. *Pow, wow!* (Folio) : Bah, bah! Bien sûr, qu'elles sont vraies!

Digitized by Google

larges cicatrices à montrer au peuple, quand il réclamera le poste qui lui est dû. A l'expulsion de Tarquin il reçut sept blessures.

MÉNÉNIUS. — Une au cou et deux à la cuisse... Je lui en connais neuf.

VOLUMNIE. — Avant cette dernière expédition, il avait sur lui vingt-cinq blessures.

MÉNÉNIUS. — A présent c'est vingt-sept. Chaque balafre a été la tombe d'un ennemi. *(Fanfares et acclamations.)* Écoutez! les trompettes!

VOLUMNIE. — Ce sont les émissaires de Marcius : devant lui il porte le fracas, et derrière lui il laisse les larmes. La mort, ce noir esprit, réside dans son bras nerveux : il s'élève, retombe, et alors des hommes meurent.

Symphonie [1]. *Les trompettes sonnent. Arrivent Cominius et Titus Lartius; entre eux Coriolan, couronné d'une guirlande de chêne, et suivi d'officiers et de soldats. Un héraut le précède.*

LE HÉRAUT. — Sache, Rome, que Marcius a combattu seul dans les murs de Corioles et y a gagné avec honneur le surnom de Coriolan, qui fera dans la gloire cortège à Caïus Marcius. Sois le bienvenu à Rome, illustre Coriolan! *(Fanfare).*

TOUS. — Bienvenu à Rome, illustre Coriolan!

CORIOLAN. — Assez! cela me fait mal au cœur! Assez, je vous en prie!

COMINIUS, *montrant Volumnie.* — Voyez donc, monsieur! Votre mère!

CORIOLAN. — Oh! vous avez, je le sais, imploré les Dieux pour ma prospérité. *(Il plie le genou.)*

VOLUMNIE. — Debout, mon vaillant soldat, debout! Mon doux Marcius, mon digne Caïus, mon héros nommé à nouveau par la gloire... Comment donc? n'est-ce pas Coriolan qu'il faut que je t'appelle?... Mais regarde ta femme! *(Virgilie pleure de joie.)*

CORIOLAN, *à Virgilie.* — Salut, mon gracieux silence! Aurais-tu donc ri, si j'étais revenu dans un cercueil, toi qui pleures de me voir triompher? Ah! ma chère, elles ont ces yeux-là, les veuves de Corioles et les mères qui ont perdu leurs fils.

MÉNÉNIUS. — Qu'aujourd'hui les Dieux te couronnent!

1. *A sonner :* sonnerie de trompettes.

Digitized by Google

CORIOLAN. — Vous voilà donc encore! *(A Valérie.)* O ma charmante dame, pardon!

VOLUMNIE. — Je ne sais de quel côté me tourner. *(Saluant Lartius.)* Oh! soyez le bienvenu. *(A Cominius.)* Le bienvenu, général!... Soyez les bienvenus tous.

MÉNÉNIUS. — Cent mille fois bienvenus! Je pourrais pleurer, et je pourrais rire; je suis allègre et accablé. *(A Coriolan.)* Le bienvenu! Qu'une malédiction frappe aux racines du cœur quiconque n'est pas heureux de te voir!... Vous êtes trois dont Rome devrait raffoler : pourtant, au témoignage de tous, nous avons ici, chez nous, de vieux sauvageons sur lesquels on ne saurait enter la moindre sympathie pour vous. N'importe! soyez les bienvenus, guerriers! Une ortie ne s'appellera jamais qu'ortie, et le défaut d'un sot que sottise.

COMINIUS. — Toujours le même.

CORIOLAN. — Ménénius, toujours, toujours!

LE HÉRAUT, *à la foule*. — Faites place là, et avancez.

CORIOLAN, *à sa femme et à sa mère*. — Votre main!... et la vôtre! Avant que j'aille abriter ma tête sous notre toit, il faut que je fasse visite à ces bons patriciens qui m'ont accablé de compliments et d'honneurs!

VOLUMNIE. — J'ai assez vécu pour voir mettre le comble à mes plus chers désirs et à l'édifice de mes rêves. Il n'y manque plus qu'une seule chose, et je ne doute pas que notre Rome ne te la confère.

CORIOLAN. — Sachez-le, ma bonne mère, j'aime mieux les servir à ma guise que les commander à la leur.

COMINIUS. — En marche! au Capitole! *(Fanfares de cornets. Le cortège sort, comme il est entré. Tous se retirent, excepté les deux tribuns.)*

BRUTUS. — Toutes les bouches parlent de lui, et toutes les vues troubles mettent des besicles pour le voir. La nourrice bavarde laisse son poupon geindre dans des convulsions, tandis qu'elle jase de lui; la souillon de cuisine fixe son plus beau fichu autour de son cou enfumé et grimpe aux murs pour l'apercevoir. Les auvents, les bornes, les fenêtres sont encombrés, les gouttières remplies, les pignons surchargés de figures diverses, toutes pareillement attentives à le voir [1]. Les flamines, qui se montrent si rarement,

1. Comparer cette description à celle de l'entrée triomphale de Pompée à Rome au début de *Jules César*.

Digitized by Google

fendent le flot populaire et s'essoufflent pour conquérir une place vulgaire. Nos dames, se dévoilant, abandonnent le blanc et le rose, qui luttent sur leurs joues délicates, aux licencieux ravages des baisers brûlants de Phébus. C'est une cohue! On dirait que le Dieu qui le guide, quel qu'il soit, s'est furtivement insinué dans sa personne mortelle et donne de la grâce à ses allures.

SICINIUS. — Du coup, je le garantis consul.

BRUTUS. — Alors notre autorité risque fort de sommeiller durant son gouvernement.

SICINIUS. — Il n'aura pas la modération d'exercer ses fonctions dans les limites où elles doivent commencer et finir; mais il perdra le pouvoir même qu'il a conquis.

BRUTUS. — C'est ce qui doit nous rassurer.

SICINIUS. — N'en doutez pas : les gens du peuple que nous représentons, mus par leurs anciennes rancunes, oublieront à la moindre occasion ses titres récents; et cette occasion, je suis sûr que lui-même se fera gloire de la leur fournir.

BRUTUS. — Je l'ai entendu jurer que, s'il briguait le consulat, il ne voudrait jamais paraître en place publique, affublé des vêtements râpés du suppliant, ni, comme c'est l'usage, montrer ses blessures aux plébéiens pour mendier leurs voix puantes.

SICINIUS. — C'est vrai.

BRUTUS. — Ce sont ses paroles. Oh! il aimerait mieux renoncer à la charge que de l'obtenir autrement que par les vœux des gentilshommes et le désir des nobles.

SICINIUS. — Tout ce que je souhaite, c'est qu'il persiste dans cette idée et qu'il la mette à exécution.

BRUTUS. — Il est très probable qu'il le fera.

SICINIUS. — Le résultat sera pour lui, comme le veulent nos intérêts, une destruction certaine.

BRUTUS. — Et tel il doit être pour lui ou pour notre autorité. Dans ce but, rappelons sourdement aux plébéiens quelle haine Marcius a toujours eue pour eux; comment, s'il l'avait pu, il aurait fait d'eux des bêtes de somme, réduit au silence leurs défenseurs et confisqué leurs franchises, ne leur accordant pas, en fait d'action et de capacité humaines, une âme plus élevée, plus apte aux choses de ce monde, qu'à ces chameaux de guerre qui reçoivent leur pitance pour porter des fardeaux, et une volée de coups pour avoir plié sous le faix.

SICINIUS. — Cette idée, suggérée dans une occasion où

Digitized by Google

son insolence déchaînée offensera le peuple (et les occasions ne manqueront pas, pour peu qu'on l'excite, chose aussi aisée que de lancer un chien sur un troupeau), suffira à allumer le feu de paille qui doit, en flamboyant, le noircir à jamais.

Entre un messager.

BRUTUS. — Qu'y a-t-il?

LE MESSAGER. — Vous êtes mandés au Capitole. On croit que Marcius sera consul. J'ai vu les muets se presser pour le voir, et les aveugles pour l'entendre. Les matrones lui jetaient leurs gants, les dames et les jeunes filles leurs écharpes et leurs mouchoirs, quand il passait; les nobles s'inclinaient comme devant la statue de Jupiter; et les gens du commun lançaient une grêle de bonnets, un tonnerre d'acclamations. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

BRUTUS. — Allons au Capitole, ayant l'œil et l'oreille aux aguets, le cœur à la hauteur des événements!

SICINIUS. — Je vous accompagne. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

La salle du Sénat, au Capitole.

Entrent DEUX OFFICIERS, *qui posent des coussins.*

PREMIER OFFICIER. — Vite! vite! ils sont tout près d'ici... Combien y a-t-il de candidats pour le consulat?

DEUXIÈME OFFICIER. — Trois, dit-on; mais chacun pense que Coriolan l'emportera.

PREMIER OFFICIER. — C'est un brave compagnon, mais il est diantrement fier, et il n'aime pas le commun peuple.

DEUXIÈME OFFICIER. — Ma foi! il y a nombre de grands personnages qui ont flatté le peuple et ne l'ont jamais aimé; et il en est d'autres que le peuple a aimés sans savoir pourquoi. Or, si le peuple aime sans savoir pourquoi, il peut haïr sans meilleur motif. Donc, en ne se souciant ni de sa haine ni de son amour, Coriolan prouve qu'il connaît à fond sa disposition, et il le lui fait bien voir par sa noble indifférence.

PREMIER OFFICIER. — S'il ne se souciait ni de la haine ni de l'amour des plébéiens, il lui serait égal de leur faire

Digitized by Google

du bien ou du mal; mais il met plus de zèle à rechercher leur haine qu'ils n'en peuvent mettre à la lui accorder; il ne néglige rien pour se déclarer ouvertement leur ennemi. Or, affecter ainsi de provoquer leur rancune et leur colère, c'est un tort aussi grave que celui qu'il réprouve, les flatter pour être aimé d'eux.

DEUXIÈME OFFICIER. — Il a bien mérité de sa patrie. Il ne s'est pas élevé par de trop faciles degrés, comme ceux qui, à force de souplesse et de courtoisie envers le peuple, ont gagné leurs insignes[1] sans avoir rien fait d'ailleurs pour s'assurer son estime et sa faveur. Mais, lui, il a arboré ses titres à tous les yeux, ses exploits dans tous les cœurs, si bien qu'il y aurait une coupable ingratitude à garder le silence et à ne pas avouer la vérité : la contester serait une médisance, qui se démentirait d'elle-même en soulevant partout la réprobation et le murmure.

PREMIER OFFICIER. — N'en parlons plus : c'est un digne homme. Faisons place : les voici.

Symphonie[2]. *Entrent, précédés de licteurs, le consul Cominius, Ménénius, Coriolan, un grand nombre d'autres sénateurs, puis Sicinius et Brutus. Les sénateurs s'asseyent sur leurs sièges respectifs; les tribuns s'asseyent à part* [3].

MÉNÉNIUS. — Ayant décidé l'affaire des Volsques et le rappel de Titus Lartius, il nous reste, et c'est le principal objet de cette réunion supplémentaire, à reconnaître les nobles services de celui qui a si bien combattu pour son pays. Veuillez donc, vénérables et graves Anciens, inviter le consul actuel, notre général dans cette heureuse campagne, à nous parler un peu des nobles exploits accomplis par Caïus Marcius Coriolan, que nous sommes venus ici remercier et récompenser par des honneurs dignes de lui.

PREMIER SÉNATEUR. — Parlez, bon Cominius. N'omettez aucun détail, et obligez-nous à confesser plutôt l'impuissance de l'État à s'acquitter que la défaillance de notre gratitude. *(Aux tribuns.)* Chefs du peuple, nous réclamons votre plus bienveillante attention, et ensuite votre favo-

1. *Bonneted :* ont ôté leur bonnet, « tiré leur chapeau » au peuple, pour le flatter. Le sens de cette phrase est ambigu.

2. *A sennet.*

3. Ici le Folio porte : « Coriolan se tient debout », puis, après le discours de Ménénius, « Coriolan s'assoit ».

Digitized by Google

rable intervention auprès du peuple pour le faire adhérer à ce qui se décidera ici.

SICINIUS. — Nous sommes rassemblés pour une cordiale entente; et nous sommes de tout cœur disposés à honorer et à exalter le héros de cette réunion.

BRUTUS. — Et nous serons d'autant plus ravis de le faire, s'il s'attache désormais à témoigner pour le peuple une plus affectueuse estime que par le passé.

MÉNÉNIUS. — C'est de trop! c'est de trop! Vous auriez mieux fait de garder le silence. Vous plaît-il d'écouter Cominius?

BRUTUS. — Très volontiers. Mais pourtant mon observation était plus convenable que votre boutade.

MÉNÉNIUS. — Il aime vos plébéiens; mais ne le forcez pas à coucher avec eux. Digne Cominius, parlez. *(A Coriolan qui se lève pour sortir.)* Non! gardez votre place.

PREMIER SÉNATEUR. — Asseyez-vous, Coriolan; ne rougissez pas d'entendre ce que vous avez fait de glorieux.

CORIOLAN. — Que Vos Seigneuries me pardonnent! J'aimerais mieux avoir de nouveau à panser mes blessures que d'entendre dire comment je les ai reçues.

BRUTUS. — Monsieur, ce ne sont pas, j'espère, mes paroles qui vous arrachent à votre siège?

CORIOLAN. — Non, monsieur. Souvent néanmoins les paroles m'ont fait fuir, moi que les coups ont toujours fait rester. Vous ne m'avez pas flatté et, partant, pas blessé. Quant à votre peuple, je l'aime comme il le mérite.

MÉNÉNIUS. — Je vous en prie, asseyez-vous.

CORIOLAN. — J'aimerais mieux me faire gratter la tête au soleil, tandis que sonnerait la fanfare d'alarme, que d'entendre, paresseusement assis, faire un monstre [1] de mon néant. *(Il sort.)*

MÉNÉNIUS, *aux tribuns*. — Chefs du peuple, comment voulez-vous qu'il flatte votre fretin populaire, où il y a un homme de bien sur mille, quand, comme vous voyez, il aimerait mieux exposer tous ses membres à accomplir un exploit qu'une seule de ses oreilles à l'entendre raconter?... Parlez, Cominius.

COMINIUS. — L'haleine me manquera : les actes de Coriolan ne sauraient être dits d'une voix débile... On convient que la valeur est la vertu suprême, celle qui ennoblit le plus;

1. *Monster* veut dire : présenter comme une grande merveille.

Digitized by Google

si cela est, l'homme dont je parle n'a pas dans le monde un égal qui lui fasse contrepoids. A seize ans, quand Tarquin se jeta sur Rome, il se signala plus que tous. Notre dictateur d'alors, que je désigne avec admiration, le vit combattre et, avec un menton d'amazone, chasser devant lui maintes moustaches hérissées : il couvrit de son corps un Romain terrassé, et, sous les yeux du consul, occit trois ennemis; il provoqua Tarquin lui-même, et d'un coup le mit à genoux. En ce jour de prouesses, à un âge où il eût pu jouer les femmes sur la scène[1], il se montra le plus vaillant dans la mêlée, et en récompense fut couronné de chêne. Après cette entrée virile dans l'adolescence, il est devenu grand comme une mer; depuis lors, il a, dans le choc de dix-sept batailles, soustrait la palme à tous les glaives. Quant à ses derniers exploits devant et dans Corioles, je dois avouer que je ne puis en parler dignement. Il a arrêté les fuyards, et, par son rare exemple, forcé le lâche à rire de sa terreur. Comme les goémons devant un vaisseau à la voile, les hommes fléchissaient et tombaient sous son sillage. Son glaive, sceau de la mort, partout laissait une empreinte. De la tête aux pieds, c'était un spectre sanglant dont chaque mouvement était marqué par un cri d'agonie. Seul, il a franchi l'enceinte meurtrière de la ville, qu'il a rougie de trépas inévitables, est sorti sans aide, puis, revenant avec un brusque renfort, est tombé[2] sur Corioles, comme une planète. Dès lors, tout était à lui. Mais bientôt le bruit d'un combat a frappé son oreille fine; aussitôt son âme surexcitée a rendu force à sa chair fatiguée : il s'est élancé vers le champ de bataille, qu'il a parcouru sur un monceau fumant de vies humaines tombées dans son incessant ravage, et, avant que nous fussions maîtres de la plaine et de la ville, il ne s'est pas arrêté un moment pour reprendre haleine.

MÉNÉNIUS. — Digne homme!.

PREMIER SÉNATEUR. — Il est à la hauteur de tous les honneurs que nous pouvons imaginer pour lui.

COMINIUS. — Il a rejeté du pied notre butin, et dédaigné les choses les plus précieuses, comme si elles étaient le rebut

---

1. Les rôles de femmes, rappelons-le, étaient joués par de jeunes garçons imberbes.

2. *Struck*. Ce verbe n'appartient pas, à proprement parler, au vocabulaire technique de l'astrologie; mais il était couramment employé pour désigner l'influence néfaste et destructrice d'une planète.

Digitized by Google

grossier du monde; il convoite moins que l'avarice même ne donnerait; il trouve la récompense de ses actions dans leur accomplissement et se contente de vivre en employant la vie.

MÉNÉNIUS. — Il est vraiment noble. Qu'on le rappelle!

PREMIER SÉNATEUR. — Qu'on appelle Coriolan!

UN OFFICIER. — Il va paraître.

Rentre Coriolan.

MÉNÉNIUS. — Coriolan, c'est le bon plaisir du Sénat de te faire consul.

CORIOLAN. — Je lui dois à jamais ma vie et mes services.

MÉNÉNIUS. — Il ne vous reste plus qu'à parler au peuple.

CORIOLAN. — Je vous conjure de me dispenser de cet usage, car je ne pourrai jamais revêtir l'humble robe et, tête nue, supplier le peuple de m'accorder ses suffrages pour mes blessures; permettez que je n'en fasse rien.

SICINIUS. — Monsieur, le peuple doit avoir son vote : il ne retranchera pas un détail du cérémonial.

MÉNÉNIUS. — Ne le laissez pas épiloguer; je vous en prie, conformez-vous à la coutume, et, comme l'ont fait vos prédécesseurs, acceptez votre élévation dans la forme voulue.

CORIOLAN. — C'est une comédie que je rougirais de jouer et dont on devrait bien priver le peuple.

BRUTUS, *à Sicinius.* — Remarquez-vous?

CORIOLAN. — Moi! me targuer devant eux d'avoir fait ceci et cela, leur montrer des blessures anodines que je devrais cacher, comme si je ne les avais reçues que pour le salaire de leurs murmures élogieux!

MÉNÉNIUS. — N'insistez pas... Tribuns du peuple, nous recommandons nos vœux à votre intercession. Et à notre noble consul nous souhaitons joie et honneur.

LES SÉNATEURS. — Joie et honneur à Coriolan! *(Fanfare. Tous sortent, excepté les deux tribuns.)*

BRUTUS. — Vous voyez comme il entend traiter le peuple!

SICINIUS. — Puissent les plébéiens pénétrer ses intentions! Il va les requérir en homme indigné de ce qu'ils aient le pouvoir de lui accorder sa requête.

BRUTUS. — Allons les instruire de ce que nous avons fait ici : c'est sur la place publique qu'ils nous attendent, je le sais. *(Ils sortent.)*

Digitized by Google

SCÈNE III

Le Forum.

Entrent PLUSIEURS CITOYENS.

PREMIER CITOYEN. — Bref, s'il demande nos voix, nous ne devons pas les lui refuser.

DEUXIÈME CITOYEN. — Nous le pouvons, monsieur, si nous voulons.

TROISIÈME CITOYEN. — Nous en avons le pouvoir, mais c'est un pouvoir dont nous ne sommes pas en pouvoir d'user; car, s'il nous montre ses blessures et nous raconte ses actes, nous sommes tenus de donner nos voix à ces blessures-là et de parler pour elles. Oui, s'il nous raconte ses nobles actions, nous devons à notre tour lui exprimer notre noble reconnaissance. L'ingratitude est chose monstrueuse; et si la multitude était ingrate, elle ferait un monstre de la multitude; et nous, qui en sommes membres, nous en deviendrions par notre faute les membres monstrueux.

PREMIER CITOYEN. — Nous n'aurons pas de peine à le confirmer dans cette opinion sur nous; car, une fois, quand nous nous sommes soulevés à propos du blé, il n'a pas hésité à nous appeler le monstre aux mille têtes.

TROISIÈME CITOYEN. — Nous avons reçu ce nom bien des fois, non pas parce qu'il y a parmi nous des têtes blondes, brunes, châtaines ou chauves, mais parce que nos esprits sont des nuances les plus disparates. Et je crois vraiment que, quand toutes nos pensées sortiraient du même crâne, elles s'envoleraient à l'est, à l'ouest, au nord, au sud, unanimes seulement pour se disperser à tous les points de l'horizon.

DEUXIÈME CITOYEN. — Vous croyez ça? Eh bien! de quel côté pensez-vous que s'envolerait ma pensée?

TROISIÈME CITOYEN. — Dame! votre pensée sortirait moins vite que celle d'un autre, tant elle est rudement chevillée à votre trogne; mais si elle se dégageait, elle irait sûrement droit au sud.

DEUXIÈME CITOYEN. — Pourquoi de ce côté?

TROISIÈME CITOYEN. — Pour s'évanouir dans le brouillard; puis, après s'être fondue aux trois quarts avec les

Digitized by Google

brumes putrides, elle reviendrait consciencieusement vous aider à trouver une femme.

DEUXIÈME CITOYEN. — Toujours vos plaisanteries!... A votre aise, à votre aise!

TROISIÈME CITOYEN. — Êtes-vous tous résolus à lui donner vos voix?... Mais n'importe! c'est la majorité qui décide. Je déclare que, s'il était favorable au peuple, il n'y aurait pas un plus digne homme.

Entrent Coriolan et Ménénius.

Le voici qui vient, vêtu de la robe d'humilité; observez son attitude. Ne restons pas tous ensemble; mais passons près lui un à un, ou par groupes de deux ou trois. Il doit nous requérir individuellement; chacun de nous se fera tour à tour distinguer de lui en lui donnant son suffrage de vive voix. Suivez-moi donc, et je vous ferai défiler devant lui.

TOUS. — D'accord! d'accord! *(Ils sortent.)*

MÉNÉNIUS. — Oh! vous avez tort, seigneur : ne savez-vous pas que les plus nobles personnages l'ont fait?

CORIOLAN. — Que faut-il que je dise?... *Je vous prie, monsieur*... Peste soit du compliment! Je ne pourrai jamais mettre ma langue à cette allure-là! *Voyez, monsieur,... mes blessures. Je les ai eues au service de mon pays, alors que nombre de vos frères se sauvaient en hurlant au bruit de nos propres tambours.*

MÉNÉNIUS. — O Dieux! ne dites rien de cela : vous devez les prier de songer à vous.

CORIOLAN. — De songer à moi! Les pendards! J'aime mieux qu'ils m'oublient, comme les vertus que nos prêtres leur prêchent en pure perte.

MÉNÉNIUS. — Vous allez tout gâter. Je vous laisse. Je vous en prie, je vous en prie, parlez-leur d'une façon raisonnable. *(Il sort.)*

CORIOLAN. — Dites-leur de se laver le visage et de se nettoyer les dents! *(Passent deux citoyens.)* Allons! en voici un couple. *(Au premier citoyen.)* Monsieur, vous savez la cause de mon apparition ici?

PREMIER CITOYEN. — Oui, monsieur. Dites-nous ce qui vous y a amené.

CORIOLAN. — Mon propre mérite.

DEUXIÈME CITOYEN. — Votre propre mérite?

CORIOLAN. — Et non mon propre désir.

Digitized by Google

PREMIER CITOYEN. — Ah! et non votre propre désir?

CORIOLAN. — Non, monsieur, ce n'a jamais été mon désir de solliciter l'aumône du pauvre.

PREMIER CITOYEN. — Vous devez bien penser que, si nous vous donnons quelque chose, c'est dans l'espoir de faire sur vous un profit.

CORIOLAN. — Dites-moi donc alors, je vous prie, à quel prix vous mettez le consulat.

PREMIER CITOYEN. — Au prix d'une demande polie.

CORIOLAN. — Polie?... Daignez me l'accorder, monsieur : j'ai des blessures que je puis vous montrer en particulier. Votre bonne voix, monsieur! Que répondez-vous?

DEUXIÈME CITOYEN. — Vous l'aurez, digne sire.

CORIOLAN. — Marché conclu, monsieur!... Voilà déjà deux voix honorables de mendiées... J'ai vos aumônes. Adieu!

PREMIER CITOYEN. — Voilà qui est un peu étrange.

DEUXIÈME CITOYEN. — Si c'était à recommencer!... Mais n'importe! *(Les deux citoyens s'éloignent.)*

Passent deux autres citoyens.

CORIOLAN. — De grâce! si mon élévation au consulat est d'accord avec le ton de vos voix, remarquez que je porte la robe d'usage.

TROISIÈME CITOYEN. — Vous avez bien mérité et vous n'avez pas bien mérité de votre patrie.

CORIOLAN. — Le mot de votre énigme?

TROISIÈME CITOYEN. — Vous avez été la discipline de ses ennemis et le fléau de ses amis[1] : en effet, vous n'avez jamais aimé le commun peuple.

CORIOLAN. — Je devrais être, à votre compte, d'autant plus vertueux que je n'ai pas eu d'affection commune. Pourtant, monsieur, je consens à flatter les gens du peuple, mes frères jurés, afin d'obtenir d'eux une plus cordiale estime. Puisqu'ils tiennent ce procédé pour aimable, puisque dans leur sagesse ils préfèrent les mouvements de mon chapeau à ceux de mon cœur, je veux m'exercer au hochement le plus insinuant, et les aborder en parfait pantomime; c'est-à-dire, monsieur, que je mimerai les gracieusetés enchanteresses de quelque homme populaire, et les prodiguerai

1. Écho du psaume 89, verset 32.

Digitized by Google

généreusement aux amateurs. En conséquence, je vous conjure de me nommer consul.

QUATRIÈME CITOYEN. — Nous espérons trouver en vous un ami, et en conséquence nous vous donnons nos voix de tout cœur.

TROISIÈME CITOYEN. — Vous avez reçu bien des blessures pour votre pays?

CORIOLAN. — Il est inutile que je vous les montre pour mettre le sceau à vos informations. Je ferai grand cas de vos voix, et, sur ce, je ne veux pas vous déranger plus longtemps.

LES DEUX CITOYENS. — Les Dieux vous tiennent en joie, monsieur! De tout cœur! *(Ils s'éloignent.)*

CORIOLAN. — Voix exquises!... Mieux vaut mourir, mieux vaut se laisser affamer que d'avoir à implorer un salaire déjà mérité. Pourquoi viens-je ici, sous cette robe de loup, solliciter de Paul, de Jacques[1], du premier venu, un inutile assentiment? Parce que l'usage m'y oblige! Ah! si nous faisions en tout ce que veut l'usage, la poussière immuable joncherait les âges séculaires, et l'erreur montueuse[2] s'accumulerait si haut que jamais la vérité ne se dégagerait!... Plutôt que de jouer cette parade, laissons les honneurs de l'office suprême aller à qui veut les obtenir ainsi... J'ai à demi traversé l'épreuve : puisque j'en ai subi une moitié, soutenons-en l'autre. *(Passent trois autres citoyens.)* Voici venir de nouvelles voix!... Vos voix!... Pour vos voix j'ai combattu; pour vos voix j'ai veillé; pour vos voix j'ai reçu plus de vingt-quatre blessures, j'ai vu et entendu le choc de dix-huit batailles; pour vos voix j'ai fait maintes choses plus ou moins recommandables. Vos voix!... Vraiment, je voudrais être consul.

CINQUIÈME CITOYEN. — Il s'est noblement conduit, et il doit réunir les voix de tous les honnêtes gens.

SIXIÈME CITOYEN. — Qu'il soit donc consul! Les Dieux le tiennent en joie et fassent de lui l'ami du peuple!

TOUS. — Amen! amen!... Dieu te garde, noble consul! *(Ils s'éloignent.)*

CORIOLAN. — Les dignes voix! *(Ménénius revient avec Brutus et Sicinius.)*

---

1. Folio : *Hob and Dick :* abréviations familières, l'une (Dick) de Richard, l'autre de Robert.

2. *Mountainous error :* l'erreur haute comme une montagne.

Digitized by Google

MÉNÉNIUS, *à Coriolan.* — Vous avez achevé votre stage; et les tribuns vous décernent la voix du peuple. Il ne vous reste plus qu'à revêtir les insignes officiels et à vous présenter sur-le-champ au Sénat.

CORIOLAN. — Tout est-il fini?

SICINIUS. — Vous avez satisfait aux usages de la candidature. Le peuple vous admet, et est convoqué pour confirmer tout à l'heure votre élection.

CORIOLAN. — Où? au Sénat?

SICINIUS. — Là même, Coriolan.

CORIOLAN. — Alors, puis-je changer de vêtements?

SICINIUS. — Oui, monsieur.

CORIOLAN. — Je vais le faire immédiatement, et, redevenu moi-même, me rendre au Sénat.

MÉNÉNIUS. — Je vous accompagnerai. *(Aux tribuns.)* Venez-vous?

BRUTUS. — Nous attendons le peuple ici même.

SICINIUS. — Adieu! *(Sortent Coriolan et Ménénius.)* Il a réussi, et je vois à sa mine que son cœur en est tout enflammé.

BRUTUS. — Avec quelle arrogance il portait son humble accoutrement!... Voulez-vous congédier le peuple? *(Les citoyens reviennent.)*

SICINIUS. — Eh bien! mes maîtres, vous avez donc choisi cet homme?

PREMIER CITOYEN. — Il a nos voix, monsieur.

BRUTUS. — Fassent les Dieux qu'il mérite vos sympathies!

DEUXIÈME CITOYEN. — Ainsi soit-il, monsieur! Selon ma pauvre et chétive opinion, il se moquait de nous quand il demandait nos voix.

TROISIÈME CITOYEN. — Certainement. Il s'est absolument gaussé de nous.

PREMIER CITOYEN. — Non, il ne s'est pas moqué de nous; c'est sa manière de parler.

DEUXIÈME CITOYEN. — Tous, excepté vous, nous disons qu'il nous a traités insolemment : il aurait dû nous montrer les marques de son mérite, les blessures qu'il a reçues pour sa patrie.

SICINIUS. — Allons! il les a montrées, j'en suis sûr.

TOUS. — Non! personne ne les a vues.

TROISIÈME CITOYEN. — Il a dit qu'il avait des blessures qu'il pouvait montrer en particulier. Puis, agitant son chapeau de ce geste dédaigneux : *Je désire être consul,* a-t-il dit. *La coutume ancienne ne permet pas de l'être sans vos voix : vos*

Digitized by Google

voix donc! La chose une fois accordée par nous, il a ajouté : *Je vous remercie pour vos voix... je vous remercie pour vos voix exquises... Maintenant que vous avez lâché vos voix, je n'ai plus affaire à vous.* N'était-ce pas là se moquer?

SICINIUS. — Comment avez-vous été assez ignares pour ne pas voir cela, ou, le voyant, assez puérilement débonnaires pour lui accorder vos voix?

BRUTUS. — Ne pouviez-vous pas lui dire, selon la leçon qui vous était faite, que, quand il n'avait pas de pouvoir, quand il n'était qu'un serviteur subalterne de l'État, il était votre ennemi, pérorait sans cesse contre les libertés et les privilèges qui vous sont attribués dans le corps social; que désormais, parvenu à un poste puissant, au gouvernement de l'État, s'il continuait perfidement à rester l'adversaire acharné des plébéiens, vos voix pourraient bien retomber en malédictions sur vous-mêmes? Vous auriez dû lui dire que, si ses vaillants exploits étaient des titres à ce qu'il sollicitait, il n'en devait pas moins vous être reconnaissant de vos suffrages et transformer en amour sa malveillance envers vous, pour devenir votre affectueux protecteur.

SICINIUS. — Ce langage, qu'on vous avait conseillé, aurait servi à sonder son âme et à éprouver ses dispositions; il aurait arraché de lui de gracieuses promesses dont vous pouviez vous prévaloir au gré des circonstances; ou bien il aurait piqué au vif sa nature hargneuse, qui ne se laisse pas aisément lier par des conditions; et, après l'avoir ainsi mis en rage, vous auriez pris avantage de sa colère pour le renvoyer non élu.

BRUTUS. — Si vous avez remarqué le franc dédain avec lequel il vous sollicitait, quand il avait besoin de vos sympathies, croyez-vous que ses mépris ne seront pas accablants pour vous quand il aura le pouvoir de vous écraser? Quoi! dans toutes vos poitrines, pas un cœur ne battait donc? Vous n'aviez donc de langues que pour insulter à l'autorité de la raison?

SICINIUS. — N'avez-vous pas déjà refusé maint solliciteur? Et voilà qu'aujourd'hui un homme qui ne vous sollicite pas, qui vous bafoue, obtient de vous des suffrages implorés par tant d'autres!

TROISIÈME CITOYEN. — Il n'est pas confirmé : nous pouvons le refuser encore.

DEUXIÈME CITOYEN. — Et nous le refuserons. J'aurai pour cela cinq cents voix unanimes.

Digitized by Google

PREMIER CITOYEN. — Et moi, j'en aurai mille, grossies par des voix amies.

BRUTUS. — Allez immédiatement dire à ces amis qu'ils ont choisi un consul qui leur enlèvera leurs libertés et ne leur laissera d'autre voix que celle des chiens, qui si souvent se font battre en aboyant, quoique élevés à aboyer.

SICINIUS. — Qu'ils s'assemblent, et qu'après un examen plus réfléchi, tous révoquent ce choix inconsidéré! Faites valoir son orgueil et sa vieille haine contre vous; rappelez, en outre, avec quelle arrogance il portait ses humbles vêtements, avec quelle insolence il vous sollicitait. Mais dites que vos sympathies acquises à ses services vous ont empêchés de remarquer son attitude présente, dont l'ironique impertinence était inspirée par la haine invétérée qu'il vous porte.

BRUTUS. — Rejetez la faute sur nous, vos tribuns, en disant que nous nous sommes efforcés, écartant tout obstacle, de faire tomber votre choix sur lui.

SICINIUS. — Dites qu'en l'élisant vous étiez guidés par nos injonctions plutôt que par votre inclination véritable, et que, l'esprit préoccupé de ce qu'on vous pressait de faire plutôt que de ce que vous deviez faire, vous l'avez à contre-cœur désigné pour consul. Rejetez la faute sur nous.

BRUTUS. — Oui! ne nous épargnez pas. Dites que nous vous avons représenté dans maintes harangues les services que, tout jeune, il a rendus à son pays et qu'il ne cesse de lui rendre, l'illustration de sa race, de la noble maison des Marcius, dont est sorti cet Ancus Marcius, fils de la fille de Numa, qui fut roi ici après le grand Hostilius; de cette maison dont étaient Publius et Quintus, qui ont fait conduire ici notre meilleure eau, et ce glorieux ancêtre, Censorinus, si noblement surnommé pour avoir été deux fois censeur.

SICINIUS. — Descendu de tels aïeux, digne par ses actes personnels des plus hauts emplois, il avait été recommandé par nous à votre gratitude; mais vous avez reconnu, en pesant bien sa conduite présente et passée, qu'il est votre ennemi acharné, et vous révoquez votre choix irréfléchi.

BRUTUS. — Dites que vous ne l'auriez jamais élu sans notre suggestion; insistez continuellement là-dessus; et sur-le-champ, dès que vous serez en nombre, rendez-vous au Capitole.

PLUSIEURS CITOYENS. — Oui, oui... Presque tous se repentent de leur choix. *(Tous les citoyens se retirent.)*

Digitized by Google

BRUTUS. — Laissez-les faire. Mieux vaut courir les risques de cette émeute qu'en attendre une plus forte d'un avenir plus que douteux. Si, comme sa nature l'y porte, il s'exaspère de leur refus, observons et mettons à profit sa colère.

SICINIUS. — Au Capitole! allons! Nous serons là avant le flot du peuple; et l'on attribuera à lui seul ce qu'il n'aura fait qu'à notre instigation.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Les abords du Capitole.

Fanfares. Entrent CORIOLAN, MÉNÉNIUS, COMINIUS, TITUS LARTIUS, *des* SÉNATEURS *et des* PATRICIENS.

CORIOLAN. — Tullus Aufidius a donc fait un nouveau coup de tête[1]?

LARTIUS. — Oui, monseigneur; et c'est ce qui nous a décidés à hâter notre transaction.

CORIOLAN. — Ainsi, les Volsques ont repris leur attitude première, prêts, au gré des circonstances, à se jeter de nouveau sur nous?

COMINIUS. — Ils sont tellement épuisés, seigneur consul, que notre génération ne reverra sans doute pas flotter leurs bannières.

CORIOLAN. — Avez-vous vu Aufidius?

LARTIUS. — Il est venu me trouver avec un sauf-conduit, et a déblatéré contre les Volsques, pour avoir si lâchement cédé leur ville. Il s'est retiré à Antium.

CORIOLAN. — A-t-il parlé de moi?

LARTIUS. — Oui, monseigneur.

CORIOLAN. — Qu'a-t-il dit?

LARTIUS. — Que vous vous étiez souvent mesurés glaive à glaive; que votre personne est ce qu'au monde il abhorre le plus; que volontiers il engagerait sa fortune dans un hasard désespéré pour pouvoir se dire votre vainqueur.

---

1. *To make head* : lever un corps de soldats.

Digitized by Google

CORIOLAN. — C'est à Antium qu'il s'est fixé?

LARTIUS. — A Antium.

CORIOLAN. — Je voudrais avoir une occasion d'aller l'y chercher pour affronter sa haine. *(A Lartius.)* Soyez le bienvenu.

Entrent Sicinius et Brutus.

Regardez! voici les tribuns du peuple, les bouches de la voix populaire. Je les méprise, car ils se drapent dans une autorité qui défie toute noble patience.

SICINIUS, *barrant le chemin à Coriolan.* — N'allez pas plus loin.

CORIOLAN. — Eh! qu'est-ce à dire?

BRUTUS. — Il y aurait danger à avancer : n'allez pas plus loin.

CORIOLAN. — Quelle est la cause de ce revirement?

MÉNÉNIUS. — La raison?

COMINIUS, *montrant Coriolan.* — N'est-il pas l'élu des nobles et de la commune?

BRUTUS. — Non, Cominius.

CORIOLAN. — N'ai-je obtenu que des voix d'enfants?

PREMIER SÉNATEUR. — Tribuns, rangez-vous : il va se rendre sur la place publique.

BRUTUS. — Le peuple est exaspéré contre lui.

SICINIUS. — Arrêtez, ou tout s'écroule dans une catastrophe.

CORIOLAN. — Voilà donc votre troupeau! Sont-ils dignes d'avoir une voix ceux qui peuvent accorder leurs suffrages et les rétracter aussitôt? Qu'est-ce donc que votre autorité? Puisque vous êtes leurs bouches, que ne contenez-vous leurs dents? N'est-ce pas vous qui les avez irrités?

MÉNÉNIUS. — Du calme! du calme!

CORIOLAN. — C'est un parti pris, un complot prémédité d'enchaîner la volonté de la noblesse. Souffrez cela, et il vous faudra vivre avec des gens qui ne sauront pas plus commander qu'obéir.

BRUTUS. — Ne parlez pas de complot. Le peuple s'indigne de ce que vous l'avez bafoué, de ce que récemment, quand le blé lui a été distribué gratis, vous avez murmuré et calomnié les orateurs du peuple, en les traitant de complaisants, de flagorneurs, d'ennemis de toute noblesse.

CORIOLAN. — Bah! c'était une chose déjà connue.

BRUTUS. — Pas de tous.

Digitized by Google

CORIOLAN. — C'est donc vous qui la leur avez rapportée?

BRUTUS. — Comment! Je la leur ai rapportée?

CORIOLAN. — Vous êtes bien capables d'un pareil acte [1].

BRUTUS. — Nous ne sommes pas incapables, en tout cas, d'actes supérieurs aux vôtres.

CORIOLAN. — Pourquoi donc alors serais-je consul? Par ces nuées là-haut! si je puis seulement démériter autant que vous, qu'on me fasse votre collègue au tribunat!

SICINIUS. — Vous affectez trop une insolence qui agace le peuple. Si vous tenez à atteindre le but que vous vous proposez, demandez d'un ton plus doux le droit chemin dont vous vous écartez; sans quoi vous ne serez jamais élevé au consulat, ni même attelé avec Brutus au tribunat.

MÉNÉNIUS. — Soyons calmes.

COMINIUS. — Le peuple est trompé, égaré... Cette chicane est indigne de Rome; et Coriolan n'a pas mérité qu'un si injurieux obstacle fût jeté perfidement sur la voie ouverte à son mérite.

CORIOLAN. — Vous me parlez de blé? Voici ce que j'ai dit, et je vais le répéter.

MÉNÉNIUS. — Pas maintenant, pas maintenant!

PREMIER SÉNATEUR. — Pas dans cette effervescence, seigneur!

CORIOLAN. — Si fait. Sur ma vie! je parlerai... J'implore le pardon de mes nobles amis. Quant à la multitude inconstante et infecte, qu'elle se mire dans ma franchise et s'y reconnaisse! Je répète qu'en la cajolant, nous nourrissons contre notre Sénat les semences de rébellion, d'insolence et de révolte que nous avions déjà jetées et semées dans le sillon en frayant avec les plébéiens, nous, les gens d'élite, à qui appartiendraient toutes les dignités et tous les pouvoirs, si nous ne les avions en partie livrés à ces mendiants.

MÉNÉNIUS. — Assez, de grâce!

PREMIER SÉNATEUR. — Taisez-vous, nous vous en supplions!

CORIOLAN. — Comment, me taire! J'ai versé mon sang pour mon pays sans craindre aucune résistance extérieure. Rien n'empêchera que mes poumons ne forgent jusqu'à épuisement des imprécations contre ces ladres dont le

1. Dans le Folio, cette réplique est attribuée à Cominius. Bon nombre d'éditeurs, à la suite de Theobald, la donnent, comme ici, à Coriolan.

Digitized by Google

contact nous dégoûte et dont nous faisons tout ce qu'il faut pour attraper la lèpre.

BRUTUS. — Vous parlez du peuple comme si vous étiez un Dieu pour punir, et non un homme infirme comme nous.

SICINIUS. — Il serait bon que nous le fissions savoir au peuple.

MÉNÉNIUS, *à Sicinius.* — Voyons, voyons! Un mouvement de colère!

CORIOLAN. — De colère? Quand je serais aussi calme que le sommeil de minuit, par Jupiter! ce serait encore mon sentiment.

SICINIUS. — C'est un sentiment empoisonné qu'il faut laisser dans son réceptacle, pour qu'il n'empoisonne pas autrui.

CORIOLAN. — Qu'il faut laisser? Entendez-vous ce Triton du fretin? Remarquez-vous son impérieux *il faut?*

COMINIUS. — Ce langage est légal [1].

CORIOLAN. — *Il faut!* O bons, mais trop imprudents patriciens, ô graves, mais imprévoyants sénateurs, pourquoi avez-vous ainsi permis à cette hydre de choisir un représentant qui, avec un mot péremptoire, lui, simple trompette et porte-voix du monstre, ose prétendre qu'il détournera dans un fossé le cours de votre autorité et fera son lit du vôtre? S'il a le pouvoir, alors humiliez votre autorité [2]; sinon, secouez votre dangereuse indulgence. Si vous êtes éclairés, n'agissez pas comme de vulgaires insensés; si vous ne l'êtes pas, qu'ils aient des coussins près de vous [3]! Vous êtes plébéiens, s'ils sont sénateurs; et ils le sont du moment où, leur suffrage étant mêlé au vôtre, c'est le leur qui prédomine. Ils choisissent un magistrat; et celui qu'ils choi-

---

1. *'Twas from the canon.* La préposition anglaise peut se comprendre dans deux sens exactement opposés : à l'encontre de la règle établie (Johnson), ou : selon la règle. La plupart des commentateurs choisissent la première interprétation : le langage « impérieux » de Sicénius est contraire aux règles, parce que les tribuns n'avaient aucun droit personnel de jugement; ils ne pouvaient que refléter l'opinion exprimée par le peuple.

2. F.-V. Hugo suit ici une glose de Staunton, aujourd'hui rejetée. Le texte porte : *ignorance,* dans le sens peut-être d'incompétence, ou d'impuissance.

3. Traduction littérale. Coriolan veut dire, évidemment : laissez-les siéger à côté de vous, sur les mêmes bancs.

Digitized by Google

sissent peut opposer son *il le faut,* son populaire *il le faut,* à une réunion de fronts graves comme n'en vit jamais la Grèce. Par Jupiter! voilà qui avilit les consuls. Et mon âme souffre, en voyant dans ce conflit de deux autorités rivales combien vite le désordre peut se glisser entre elles et les détruire l'une par l'autre.

COMINIUS. — Allons! rendons-nous à la place publique.

CORIOLAN. — Quant à ceux qui ont conseillé de distribuer gratuitement le blé des greniers publics, ainsi qu'on faisait parfois en Grèce...

MÉNÉNIUS. — Bon, bon, assez!

CORIOLAN. — (Et rappelons-nous qu'en Grèce le peuple avait une puissance plus absolue), je dis qu'ils n'ont fait que nourrir la désobéissance et fomenter la ruine de la chose publique.

BRUTUS. — Eh quoi! le peuple donnerait ses suffrages à un homme qui parle ainsi?

CORIOLAN. — Je donnerai mes raisons, qui certes valent mieux que ses suffrages. Vos plébéiens savent que cette distribution de blé n'était pas une récompense, sûrs, comme ils le sont, de n'avoir rendu aucun service qui la justifie. Réclamés pour la guerre, au moment même où l'État était atteint aux entrailles, ils n'ont pas voulu franchir les portes; et un pareil service ne méritait pas le blé gratis. Pendant la guerre, les mutineries et les révoltes, par lesquelles s'est manifestée surtout leur vaillance, n'ont pas parlé en leur faveur. Les calomnies qu'ils ont souvent lancées contre le Sénat, pour des motifs mort-nés, n'ont certes pas pu engendrer chez nous une libéralité si généreuse. Quelle en est donc la cause? En quelle explication l'estomac multiple de la foule peut-il digérer la courtoisie du Sénat? Ses actes expriment assez ce que doivent être ses paroles : « Nous avons demandé cela; nous sommes la masse la plus nombreuse; et c'est par pure frayeur qu'ils ont accédé à notre requête. » Ainsi nous ravalons la dignité de nos sièges, en autorisant la plèbe à traiter de frayeur notre sollicitude! Un jour, grâce à cette concession, nous verrons forcer les portes du Sénat, et l'essaim des corbeaux s'abattre sur les aigles.

MÉNÉNIUS. — Allons, assez!

BRUTUS. — C'est assez, et c'est trop.

CORIOLAN. — Non! vous m'entendrez encore. Que l'invocation à toutes les puissances divines et humaines soit

Digitized by Google

le sceau de mes dernières paroles!... Là où le gouvernement est double; là où un parti ayant tout droit de dédaigner l'autre parti est insulté par lui sans raison; là où la noblesse, le rang, l'expérience, ne peuvent rien décider que par le oui et le non de l'ignorance populaire, la société voit négliger ses intérêts réels, et est livrée à l'instabilité du désordre : de cette opposition à tout propos il résulte que rien ne se fait à propos. Aussi je vous adjure, vous qui êtes plus sages qu'alarmés, vous chez qui l'attachement aux institutions fondamentales de l'État prévaut sur la crainte d'un changement, vous qui préférez une noble existence à une longue, et ne craignez pas de secouer par un remède dangereux un malade sûr autrement de mourir, arrachez sur-le-champ la langue à la multitude : qu'elle ne puisse plus lécher le miel dont elle s'empoisonne! Votre avilissement mutile la juste raison, et prive le gouvernement de l'unité qui lui est nécessaire : il le rend impuissant à faire le bien, en le soumettant au contrôle du mal.

BRUTUS. — Il en a dit assez.

SICINIUS. — Il a parlé comme un traître et subira la peine des traîtres.

CORIOLAN. — Misérable! que le mépris t'écrase!... Qu'a besoin le peuple de ces chauves tribuns? Il s'appuie sur eux pour refuser obéissance à la plus haute magistrature. C'est dans une rébellion, où la nécessité, et non l'équité, fit loi, qu'ils ont été élus. A une heure plus propice, déclarons nécessaire ce qui est équitable, et renversons leur pouvoir dans la poussière.

BRUTUS. — Trahison manifeste!

SICINIUS. — Lui, consul? Jamais!

BRUTUS. — Édiles, holà!... Qu'on l'appréhende!

SICINIUS, *à Brutus.* — Allez appeler le peuple... *(Brutus sort.)* Au nom duquel je t'arrête, moi, comme un traître novateur, un ennemi du bien public. Obéis, je te l'ordonne, et suis-moi pour rendre tes comptes. *(Il s'avance sur Coriolan.)*

CORIOLAN. — Arrière, vieux bouc!

LES SÉNATEURS ET LES PATRICIENS. — Nous sommes tous sa caution.

COMINIUS, *à Sicinius.* — Vieillard, à bas les mains!

CORIOLAN. — Arrière, vieux squelette! ou je fais sauter tes os de tes vêtements. *(Il repousse la main de Sicinius.)*

Digitized by Google

SICINIUS. — Au secours, citoyens! *(Brutus revient, suivi des édiles et d'une foule de citoyens.)*

MÉNÉNIUS. — Des deux côtés, plus de modération!

SICINIUS, *montrant Coriolan.* — Voici l'homme qui veut vous enlever tout votre pouvoir.

BRUTUS. — Saisissez-le, édiles.

LES CITOYENS. — A bas! à bas!

DEUXIÈME SÉNATEUR. — Des armes, des armes, des armes! *(Tous se pressent autour de Coriolan.)* Tribuns! patriciens! citoyens! holà! ho! Sicinius! Brutus! Coriolan! citoyens!

LES CITOYENS. — Silence, silence, silence! Arrêtez! halte! Silence!

MÉNÉNIUS. — Que va-t-il se passer?... Je suis hors d'haleine. Le cataclysme approche : je ne puis parler... Ah! tribuns du peuple! Coriolan, patience!... Parlez, bon Sicinius.

SICINIUS. — Peuple, écoutez-moi! Silence!

LES CITOYENS. — Écoutons notre tribun : silence!... Parlez, parlez, parlez!

SICINIUS. — Vous êtes sur le point de perdre vos libertés : Marcius veut vous les enlever toutes, Marcius, que vous venez de nommer consul.

MÉNÉNIUS. — Fi donc! fi donc! C'est le moyen d'attiser le feu, non de l'éteindre.

PREMIER SÉNATEUR. — De bouleverser et d'abattre la cité!

SICINIUS. — Qu'est-ce que la cité, sinon le peuple?

LES CITOYENS. — C'est vrai : la cité, c'est le peuple.

BRUTUS. — Du consentement de tous, nous avons été institués les magistrats du peuple.

LES CITOYENS. — Et vous resterez nos magistrats.

MÉNÉNIUS. — Tout le fait croire.

CORIOLAN. — Autant renverser la cité, en abattre les toits jusqu'aux fondements, et ensevelir les rangées encore distinctes de ses édifices sous un monceau de ruines[1]!

SICINIUS. — Ceci mérite la mort.

BRUTUS. — Maintenons notre autorité, ou nous la perdons. Nous déclarons ici, au nom du peuple dont nous sommes les représentants élus, que Marcius a mérité une mort immédiate.

---

1. C'est à Cominius que le Folio attribue cette réplique.

Digitized by Google

SICINIUS. — En conséquence, qu'on s'empare de lui, qu'on l'emmène à la roche Tarpéienne, et que de là on le précipite dans l'abîme!

BRUTUS. — Édiles, saisissez-le.

LES CITOYENS. — Rends-toi, Marcius, rends-toi.

MÉNÉNIUS. — Laissez-moi dire un mot. Tribuns, je vous en conjure, écoutez-moi! Rien qu'un mot!

LES ÉDILES. — Silence! silence!

MÉNÉNIUS, *aux tribuns.* — Soyez ce que vous semblez être, les vrais amis de votre pays, et procédez par la modération au redressement que vous voulez effectuer ainsi par la violence.

BRUTUS. — Monsieur, ces moyens calmes, qui semblent de prudents remèdes, sont de vrais empoisonnements quand le mal est violent. *(Aux édiles.)* Empoignez-le, et menez-le à la roche.

CORIOLAN. — Non! Je veux mourir ici. *(Il tire son épée. Aux plébéiens.)* Il en est parmi vous qui m'ont vu combattre. Allons! éprouvez sur vous-mêmes ce bras qui vous est connu.

MÉNÉNIUS. — Abaissez cette épée... Tribuns, retirez-vous un moment.

BRUTUS, *aux édiles.* — Empoignez-le. *(Les édiles s'avancent sur Coriolan.)*

MÉNÉNIUS. — Au secours de Marcius! Au secours, vous tous qui êtes nobles! Au secours, jeunes et vieux!

LES CITOYENS. — A bas Coriolan! à bas Coriolan! *(Les patriciens couvrent Coriolan. Les tribuns, les édiles et le peuple sont repoussés. Tumulte.)*

MÉNÉNIUS, *à Coriolan.* — Allez, rentrez chez vous; partez vite, ou tout est à néant.

DEUXIÈME SÉNATEUR. — Partez.

CORIOLAN. — Tenons ferme : nous avons autant d'amis que d'ennemis.

MÉNÉNIUS. — En viendra-t-on là?

PREMIER SÉNATEUR. — Aux Dieux ne plaise! *(A Coriolan.)* Je t'en prie, noble ami, rentre chez toi; laisse-nous le soin de cette affaire.

MÉNENIUS. — C'est pour nous tous une plaie que vous ne sauriez panser vous-même : partez, je vous en conjure.

COMINIUS. — Allons! seigneur, venez avec nous.

CORIOLAN. — Je voudrais qu'ils fussent des barbares... (eh! ils le sont, quoique mis bas à Rome), au lieu d'être

Digitized by Google

des Romains... (Eh! ils ne le sont pas, quoiqu'ils pullulent sous le porche du Capitole.)

MÉNÉNIUS. — Partez! N'exhalez pas en paroles votre noble fureur. Ce moment nous doit une revanche.

CORIOLAN. — Sur un terrain loyal, je pourrais battre quarante d'entre eux.

MÉNÉNIUS. — Je me chargerais à moi seul d'étriller deux des plus braves, oui, les deux tribuns.

COMINIUS. — Mais maintenant les forces sont démesurément inégales; et la valeur devient folie, quand elle s'oppose à un édifice croulant... Éloignez-vous, avant le retour de cette canaille. Sa rage s'exaspère, comme un torrent, devant l'obstacle et déborde les digues faites pour la contenir.

MÉNÉNIUS. — Je vous en prie, partez. Je vais éprouver si mon reste d'esprit peut agir sur des gens qui en ont si peu; il faut raccommoder la chose avec une étoffe de n'importe quelle couleur.

COMINIUS. — Allons! partons. *(Sortent Coriolan, Cominius et d'autres.)*

PREMIER PATRICIEN. — Cet homme a compromis sa fortune.

MÉNÉNIUS. — Sa nature est trop noble pour ce monde : il ne flatterait pas Neptune sous la menace du trident, ni Jupiter sous le coup de la foudre. Sa bouche, c'est son cœur : ce que forge son sein, il faut que ses lèvres le crachent; et, dans la colère, il oublie jusqu'au nom de la mort. *(Tumulte lointain.)* Voilà de la belle besogne!

DEUXIÈME PATRICIEN. — Je voudrais qu'ils fussent tous au lit!

MÉNÉNIUS. — Je voudrais qu'ils fussent tous dans le Tibre!... Pourquoi diantre ne pouvait-il pas leur parler doucement?

Reviennent Brutus et Sicinius, suivis de la foule.

SICINIUS. — Où est ce reptile qui voulait dépeupler la cité, et, seul, y être tout le monde?

MÉNÉNIUS. — Dignes tribuns...

SICINIUS. — Il va être précipité de la roche Tarpéienne par des mains rigoureuses : il a résisté à la loi; et aussi la loi, sans autre forme de procès, le livre à la sévérité de la puissance publique, qu'il a bravée.

PREMIER CITOYEN. — Il apprendra que les nobles tribuns sont la bouche du peuple, et que nous sommes ses bras.

Digitized by Google

TOUS. — Oui, certes, il l'apprendra.

MÉNÉNIUS. — Monsieur! monsieur!

SICINIUS. — Silence!

MÉNÉNIUS. — Ne criez pas hallali! quand vous devriez modérer votre meute.

SICINIUS. — Comment se fait-il, monsieur, que vous ayez aidé à cette évasion?

MÉNÉNIUS. — Laissez-moi parler : si je connais les qualités du consul, je puis aussi dire ses défauts...

SICINIUS. — Du consul? Quel consul?

MÉNÉNIUS. — Le consul Coriolan.

BRUTUS. — Lui, consul?

LES CITOYENS. — Non, non, non, non, non.

MÉNÉNIUS. — Avec la permission des tribuns et la vôtre, bon peuple, j'implore la faveur de dire un mot ou deux : le pis qui vous en puisse advenir sera la perte d'un moment.

SICINIUS. — Parlez donc brièvement; car nous sommes déterminés à en finir avec cette vipère, avec ce traître! A le bannir il n'y aurait que des dangers; le garder ici, ce serait notre perte certaine : il est donc arrêté qu'il mourra ce soir.

MÉNÉNIUS. — Aux Dieux bons ne plaise que notre illustre Rome, dont la gratitude envers ses fils méritants a pour registre le livre même de Jupiter, en vienne, mère dénaturée, à dévorer ses enfants!

SICINIUS. — C'est un mal qui doit être coupé à la racine.

MÉNÉNIUS. — Oh! ce n'est qu'un membre malade : le couper serait mortel, le guérir est aisé. Quel tort a-t-il eu envers Rome, qui mérite la mort? Celui de tuer nos ennemis? Le sang qu'il a perdu (et il en a perdu, j'ose le dire, bien plus qu'il ne lui en reste), il l'a versé pour son pays. Si son pays lui faisait perdre le reste, ce serait pour nous tous, complices ou témoins, l'infamie jusqu'à la fin du monde.

SICINIUS. — Tout cela porte à faux.

BRUTUS. — Complètement à côté. Tant qu'il a aimé son pays, son pays l'a honoré.

SICINIUS. — Le pied une fois gangrené, on ne tient pas compte des services qu'il a rendus.

BRUTUS. — Nous n'écouterons plus rien. Poursuivons-le et arrachons-le de chez lui : empêchons que son infection, contagieuse par nature, ne se propage.

MÉNÉNIUS. — Un mot encore, un mot! Dès que cette

Digitized by Google

rage à bonds de tigre reconnaîtra la folie d'un élan irréfléchi, elle voudra, mais trop tard, attacher des poids de plomb à ses talons. Procédez dans les formes. Craignez, comme Coriolan est aimé, de déchaîner les factions, et de faire saccager la grande Rome par des Romains.

BRUTUS. — S'il en était ainsi...

SICINIUS, *à Ménénius.* — Que rabâchez-vous? N'avons-nous pas déjà un exemple de son obéissance? Nos édiles frappés! nous-mêmes repoussés!... Allons!

MÉNÉNIUS. — Considérez ceci : il a été élevé dans les camps, depuis qu'il peut tenir une épée, et il est mal initié aux secrets du langage : il jette pêle-mêle la farine et le son. Autorisez-moi à aller le trouver, et je me charge de l'amener pour rendre ses comptes pacifiquement, dans la forme légale, à ses risques et périls.

PREMIER SÉNATEUR. — Nobles tribuns, cette marche est la seule humaine; l'autre voie est trop sanglante, et c'est s'engager dans l'inconnu que la prendre.

SICINIUS. — Noble Ménénius, soyez donc comme le représentant du peuple. *(Aux citoyens.)* Déposez vos armes, mes maîtres.

BRUTUS. — Ne rentrez pas encore.

SICINIUS. — Rassemblez-vous sur la place publique. *(A Ménénius.)* C'est là que nous vous attendrons, et, si vous n'amenez pas Marcius, nous procéderons par notre premier moyen.

MÉNÉNIUS. — Je vous l'amènerai. *(Aux sénateurs.)* Laissez-moi solliciter votre compagnie. Il faut qu'il vienne, ou les plus grands malheurs arriveront.

PREMIER SÉNATEUR. — De grâce! allons le trouver. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

Chez Coriolan.

Entrent CORIOLAN *et* LES PATRICIENS.

CORIOLAN. — Quand ils s'acharneraient tous à mes oreilles; quand ils me présenteraient la mort sur la roue ou à la queue des chevaux sauvages; quand ils entasseraient dix collines sur la roche Tarpéienne, en sorte que le pré-

Digitized by Google

cipice s'enfonçât à perte de vue, je serai toujours le même à leur égard.

Entre Volumnie.

PREMIER PATRICIEN. — Vous n'en serez que plus noble.

CORIOLAN. — Je m'étonne que ma mère ne m'approuve pas davantage, elle qui, d'habitude, traitait ces gens-là de serfs à laine[1], de créatures bonnes à vendre et à acheter quelques oboles, faites pour paraître, tête nue, dans les réunions et rester bouche béante, immobiles de surprise, quand un homme de mon ordre se lève pour traiter de la paix ou de la guerre! *(A Volumnie.)* Je parle de vous. Pourquoi me souhaitez-vous plus de douceur? Me voudriez-vous traître à ma nature? Dites-moi plutôt de paraître l'homme que je suis.

VOLUMNIE. — Oh! seigneur, seigneur, seigneur, j'aurais voulu vous voir fixer solidement votre pouvoir, au lieu de l'user ainsi.

CORIOLAN. — Laissez faire.

VOLUMNIE. — Vous auriez été suffisamment l'homme que vous êtes, en vous efforçant moins de l'être. Vos dispositions eussent rencontré moins d'obstacles, si, pour les révéler, vous aviez attendu qu'ils fussent impuissants à vous résister.

CORIOLAN. — A la potence les drôles!

VOLUMNIE. — Oui, et au bûcher!

Entrent Ménénius et des sénateurs.

MÉNÉNIUS. — Allons, allons! vous avez été trop brusque, un peu trop brusque; il faut revenir avec nous et faire réparation.

PREMIER SÉNATEUR. — Il n'y a pas d'autre remède. Sans cela notre belle cité s'écroule en deux moitiés et périt.

VOLUMNIE. — Laissez-vous persuader. J'ai un cœur aussi peu souple que le vôtre, mais j'ai un cerveau qui sait diriger ma colère au profit de mes intérêts.

MÉNÉNIUS. — Bien dit, noble femme! *(Montrant Coriolan.)* Plutôt que de le voir ainsi fléchir devant la plèbe, si une crise violente n'exigeait ce topique pour le salut de l'État, j'endosserais mon armure, qu'à peine je puis porter.

CORIOLAN. — Que dois-je faire?

1. *Woollen vassals.* On peut comprendre aussi : vêtus de laine; ou encore : faits de laine grossière (sans consistance).

Digitized by Google

MÉNÉNIUS. — Retourner près des tribuns.

CORIOLAN, — Soit! Et après? et après?

MÉNÉNIUS. — Rétracter ce que vous avez dit.

CORIOLAN. — Me rétracter! Je ne saurais le faire pour les Dieux : puis-je donc le faire pour eux?

VOLUMNIE. — Vous êtes trop absolu; j'approuve l'excès de cette noble hauteur, excepté quand parle la nécessité. Je vous ai ouï dire que l'honneur et l'artifice, comme deux amis inséparables, se soutiennent à la guerre. J'accorde cela; mais dites-moi quel inconvénient s'oppose à ce qu'ils se combinent dans la paix!

CORIOLAN. — Bah! bah!

MÉNÉNIUS. — Excellente question!

VOLUMNIE. — Si, dans vos guerres, l'honneur admet que vous paraissiez ce que vous n'êtes pas, procédé que vous adoptez pour mieux arriver à vos fins, pourquoi donc cet artifice ne serait-il pas compatible avec l'honneur, dans la paix aussi bien que dans la guerre, puisque, dans l'une comme dans l'autre, il est également nécessaire?

CORIOLAN. — Pourquoi insister ainsi?

VOLUMNIE. — Parce qu'il vous est loisible de parler au peuple, non d'après votre propre inspiration, ni d'après les sentiments que vous souffle votre cœur, mais en phrases murmurées du bout des lèvres, syllabes bâtardes désavouées par votre pensée intime. Or, il n'y a pas là plus de déshonneur qu'à vous emparer d'une ville par de douces paroles, quand tout autre moyen compromettrait votre fortune et exposerait nombre d'existences. Moi, je dissimulerais avec ma conscience, si mes destins et mes amis en danger l'exigeaient de mon honneur. En ce moment tous vous adjurent par ma voix, votre femme, votre fils, les sénateurs, les nobles. Mais vous, vous aimez mieux montrer à nos badauds une mine maussade que leur octroyer un sourire pour obtenir leurs sympathies et prévenir à ce prix tant de ruines imminentes.

MÉNÉNIUS. — Noble dame; *(A Coriolan.)* Allons! venez avec nous. Avec une bonne parole, vous pouvez remédier, non seulement aux dangers du présent, mais aux maux du passé.

VOLUMNIE. — Je t'en prie, mon fils, va te présenter à eux, ton bonnet à la main; et, le leur tendant ainsi, effleurant du genou les pierres (car en pareil cas le geste, c'est l'éloquence, et les yeux des ignorants sont plus facilement

Digitized by Google

instruits que leurs oreilles), secouant la tête, et frappant ainsi maintes fois ta poitrine superbe, sois humble comme la mûre qui cède au moindre attouchement. Ou bien dis-leur que tu es leur soldat, et qu'étant élevé dans les batailles, tu n'as pas ces douces façons que, tu l'avoues, ils pourraient en toute convenance exiger de toi quand tu leur demandes leurs faveurs, mais qu'en vérité tu veux désormais leur appartenir et leur consacrer entièrement ton pouvoir et ta personne.

MÉNÉNIUS. — Ah! faites seulement comme elle dit, et tous leurs cœurs sont à vous; car ils sont aussi prompts à pardonner, dès qu'on les implore, qu'à récriminer au moindre prétexte.

VOLUMNIE. — Va! et suis mes conseils. Je t'en supplie, bien certaine que tu aimerais mieux toutefois poursuivre ton ennemi dans un gouffre enflammé que le flatter dans un salon. Voici Cominius.

Entre Cominius.

COMINIUS, *à Coriolan.* — Je viens de la place publique, et il faut, monsieur, vous entourer d'un parti puissant, ou chercher votre salut, soit dans la modération, soit dans l'absence : la fureur est universelle.

MÉNÉNIUS. — Rien qu'une bonne parole!

COMINIUS. — Je crois qu'elle suffira, s'il peut y plier son humeur.

VOLUMNIE. — Il le doit, et il le voudra. Je vous en prie, dites que vous consentez, et allez-y vite.

CORIOLAN. — Faut-il que j'aille leur montrer mon masque échevelé [1]? Faut-il que ma langue infâme donne à mon noble cœur un démenti qu'il devra endurer? Soit! j'y consens. Pourtant, s'il ne s'était agi que de sacrifier cette masse d'argile, cette ébauche de Marcius, ils l'auraient plutôt réduite en poussière et jetée au vent!... A la place publique!... Vous m'avez imposé là un rôle que jamais je ne jouerai naturellement.

COMINIUS. — Venez, venez, nous vous soufflerons.

VOLUMNIE. — Je t'en prie, fils chéri! Tu as dit que mes louanges t'avaient fait guerrier : eh bien! pour avoir encore mes éloges, remplis un rôle que tu n'as pas encore soutenu.

---

1. *My unbarbed sconce.* Peut vouloir signifier : ma tête désarmée, sans casque.

Digitized by Google

CORIOLAN. — Soit! il le faut. Arrière, ma nature! A moi, ardeur de la prostituée! Que ma voix martiale, qui faisait chœur avec mes tambours, devienne grêle comme un fausset d'eunuque ou comme la voix virginale qui endort l'enfant au berceau! Que le sourire du fourbe se fixe sur ma joue; et que les larmes de l'écolier couvrent mon regard de cristal! Qu'une langue de mendiant se meuve entre mes lèvres; et que mes genoux armés, qui ne se pliaient qu'à l'étrier, fléchissent comme pour une aumône reçue!... Non, je n'en ferai rien : je ne veux pas cesser d'honorer ma conscience, ni enseigner à mon âme, par l'attitude de mon corps, une ineffaçable bassesse.

VOLUMNIE. — A ton gré donc! Il est plus humiliant pour moi de t'implorer que pour toi de les supplier. Que tout tombe en ruine! Tu sacrifieras ta mère à ton orgueil avant de l'effrayer par ta dangereuse obstination; car je me moque de la mort aussi insolemment que toi. Fais comme tu voudras. Ta vaillance vient de moi, tu l'as sucée avec mon lait; mais tu dois ton orgueil à toi seul.

CORIOLAN. — De grâce! calmez-vous. Mère, je me rends à la place publique : ne me grondez plus. Je vais escamoter leurs sympathies, escroquer leurs cœurs, et revenir adoré de tous les ateliers de Rome. Voyez! je pars. Recommandez-moi à ma femme. Je reparaîtrai consul, ou ne vous fiez plus jamais à ce que peut ma langue en fait de flatterie.

VOLUMNIE. — Faites comme vous voudrez. *(Elle sort.)*

COMINIUS. — Partons! Les tribuns vous attendent : disposez-vous à répondre avec douceur; car ils vous préparent des accusations plus graves, m'a-t-on dit, que celles qui pèsent sur vous déjà.

CORIOLAN. — Le mot d'ordre est : douceur. Partons, je vous prie! Qu'ils m'accusent par calomnie, moi, je leur répondrai sur mon honneur.

MÉNÉNIUS. — Oui, mais avec douceur.

CORIOLAN. — Avec douceur? Soit! avec douceur. *(Ils sortent.)*

Digitized by Google

SCÈNE III

Le Forum.

Entrent SICINIUS *et* BRUTUS.

BRUTUS. — Chargez-le à fond sur ce chef, qu'il aspire à un pouvoir tyrannique. S'il nous échappe là, insistez sur sa haine du peuple et sur ce que les dépouilles conquises sur les Antiates n'ont jamais été distribuées.

Entre un édile.

Eh bien! viendra-t-il?

L'ÉDILE. — Il vient.

BRUTUS. — Accompagné?

L'ÉDILE. — Du vieux Ménénius et des sénateurs qui l'ont toujours appuyé.

SICINIUS. — Avez-vous la liste de toutes les voix dont nous nous sommes assurés, la liste par tête?

L'ÉDILE. — Je l'ai; elle est prête.

SICINIUS. — Les avez-vous réunies par tribus?

L'ÉDILE. — Oui.

SICINIUS. — A présent, assemblez le peuple sur la place. Et quand tous m'entendront dire : *Nous déclarons qu'il en sera ainsi, de par les droits et l'autorité de la commune,* que ce soit la mort, l'amende ou le bannissement, qu'ils m'approuvent! Si je dis l'amende, qu'ils crient : *l'amende!* si je dis la mort, qu'ils crient : *la mort!* en insistant sur leur antique prérogative et leur compétence dans cette cause!

L'ÉDILE. — Je vais les prévenir.

BRUTUS. — Et dès qu'une fois ils auront commencé à crier, qu'ils ne cessent pas, avant d'avoir par leurs clameurs confuses exigé l'exécution immédiate de la sentence prononcée par nous, quelle qu'elle soit!

L'ÉDILE. — Très bien.

SICINIUS. — Animez-les et préparez-les à répondre au signal, dès que nous l'aurons donné.

BRUTUS. — Faites vite. *(L'édile sort.)* Mettons-le en colère sur-le-champ. Il a été habitué à toujours dominer et avoir tout son soûl de contradiction. Une fois échauffé, il

Digitized by Google

ne peut plus subir le frein de la modération; alors il dit ce qu'il a dans le cœur; et c'en est assez, grâce à nous, pour qu'il se rompe le cou.

Entrent Coriolan, Ménénius, Cominius, des sénateurs et des patriciens.

SICINIUS. — Bien! le voici.

MÉNÉNIUS, *à Coriolan.* — Du calme! je vous en conjure.

CORIOLAN, *à part, à Ménénius.* — Oui, comme en a le cabaretier qui, pour la plus chétive monnaie, avale du coquin au volume. *(Haussant la voix.)* Que les Dieux honorés veillent au salut de Rome, et sur les sièges de la justice placent des hommes de bien! Qu'ils sèment l'affection parmi nous! Qu'ils encombrent nos vastes temples de processions pacifiques, et non nos rues de discordes!

PREMIER SÉNATEUR. — Amen, amen!

MÉNÉNIUS. — Noble souhait! *(Revient l'édile, suivi des citoyens.)*

SICINIUS. — Approchez, peuple.

L'ÉDILE. — Écoutez vos tribuns. Attention! paix! vous dis-je.

CORIOLAN. — Laissez-moi parler d'abord.

LES DEUX TRIBUNS. — Soit! parlez... Holà! silence!

CORIOLAN. — Les accusations que je vais entendre seront-elles les dernières? Doit-on en finir aujourd'hui?

SICINIUS. — Je demande, moi, si vous vous soumettez à la voix du peuple, si vous reconnaissez ses magistrats et consentez à subir une censure légale pour toutes les fautes qui seront prouvées à votre charge.

CORIOLAN. — J'y consens.

MÉNÉNIUS. — Là! citoyens, il dit qu'il y consent. Considérez ses services militaires; songez aux cicatrices que porte son corps et qui apparaissent comme des fosses dans un cimetière sacré.

CORIOLAN. — Égratignures de ronces, blessures pour rire!

MÉNÉNIUS. — Considérez en outre que, s'il ne parle pas comme un citadin, il se montre à vous comme un soldat. Ne prenez pas pour l'accent de la haine son brusque langage, qui, vous dis-je, convient à un soldat, sans être injurieux pour vous.

COMINIUS. — Bien, bien! Assez!

CORIOLAN. — Comment se fait-il que, m'ayant nommé

Digitized by Google

consul d'une voix unanime, vous me fassiez, moins d'une heure après, l'affront de me révoquer?

SICINIUS. — C'est à vous de nous répondre.

CORIOLAN. — C'est juste. Parlez donc.

SICINIUS. — Nous vous accusons d'avoir cherché à supprimer, dans Rome, toutes les magistratures constituées, et à vous investir d'un pouvoir tyrannique : en quoi nous vous déclarons traître au peuple.

CORIOLAN. — Comment! traître?

MÉNÉNIUS. — Voyons! de la modération! Votre promesse!

CORIOLAN. — Que les flammes de l'infime[1] enfer enveloppent le peuple! M'appeler traître!... Insolent tribun, quand il y aurait vingt mille morts dans tes yeux, vingt millions de morts dans tes mains crispées, et deux fois autant sur ta langue calomnieuse, je te dirais que tu en as menti, aussi hautement que je prie les Dieux!

SICINIUS. — Remarquez-vous cela, peuple?

LES CITOYENS. — A la roche! à la roche!

SICINIUS. — Silence! Nous n'avons pas besoin de mettre un nouveau grief à sa charge. Rappelez-vous ce que vous lui avez vu faire et ouï dire : il a frappé vos officiers, vous a conspués vous-mêmes; il a résisté aux lois par la violence et bravé ici l'autorité suprême dont il relève. Tous ces crimes de nature capitale méritent le dernier supplice.

BRUTUS. — Pourtant, comme il a bien servi Rome...

CORIOLAN. — Que rabâchez-vous de services?

BRUTUS. — Je parle de ce que je sais.

CORIOLAN. — Vous?

MÉNÉNIUS. — Est-ce là la promesse que vous aviez faite à votre mère?

COMINIUS. — Sachez, je vous prie...

CORIOLAN. — Je ne veux rien savoir. Qu'ils me condamnent aux abîmes de la mort tarpéienne, à l'exil du vagabond, à l'écorchement, aux langueurs du prisonnier lentement affamé, je n'achèterai pas leur merci au prix d'un mot gracieux; non, pour tous les dons dont ils disposent, je ne ravalerais pas ma fierté jusqu'à leur dire : Bonjour!

SICINIUS. — Attendu qu'à diverses reprises, et autant qu'il était en lui, il a conspiré contre le peuple, cherchant les moyens de lui arracher le pouvoir; que tout récemment

1. Dans le sens du latin *infimus* : d'en bas. En anglais : *the lowest hell.*

Digitized by Google

il a usé d'une violence coupable, non seulement en présence de la justice auguste, mais contre les ministres qui la rendent; au nom du peuple, et en vertu de nos pouvoirs, nous, tribuns, nous le bannissons, dès cet instant, de notre cité, et lui défendons, sous peine d'être précipité de la roche Tarpéienne, de jamais rentrer dans notre Rome. Au nom du peuple, je dis qu'il en soit ainsi.

LES CITOYENS. — Qu'il en soit ainsi! qu'il en soit ainsi!... Qu'il s'en aille!... Il est banni!... Qu'il en soit ainsi!

COMINIUS, *à la foule*. — Écoutez-moi, mes maîtres, mes amis les plébéiens...

SICINIUS. — Il est condamné : il n'y a plus rien à entendre.

COMINIUS. — Laissez-moi parler. J'ai été consul, et je puis montrer sur moi les marques des ennemis de Rome. J'ai pour le bien de mon pays un amour plus tendre, plus religieux, plus profond, que pour ma propre existence, pour ma femme chérie, pour le fruit de ses entrailles et le trésor de mes flancs; si donc je vous dis que...

SICINIUS. — Nous devinons votre pensée. Que direz-vous?

BRUTUS. — Il n'y a plus rien à dire, sinon qu'il est banni comme ennemi du peuple et de son pays. Il faut qu'il en soit ainsi.

LES CITOYENS. — Qu'il en soit ainsi! qu'il en soit ainsi!

CORIOLAN. — Vile meute d'aboyeurs! Vous, dont j'abhorre l'haleine autant que l'émanation des marais empestés, et dont j'estime les sympathies autant que les cadavres sans sépulture qui infectent l'air, c'est moi qui vous bannis! Restez ici dans votre inquiétude! Que la plus faible rumeur mette vos cœurs en émoi! Que vos ennemis, du mouvement de leurs panaches, éventent votre lâcheté jusqu'au désespoir! Gardez le pouvoir de bannir vos défenseurs jusqu'à ce qu'enfin votre ineptie, qui ne comprend que ce qu'elle sent, se tourne contre vous-mêmes[1], et, devenue votre propre ennemie, vous livre, captifs humiliés, à quelque nation qui vous aura vaincus sans coup férir! C'est par mépris pour vous que je tourne le dos à votre cité. Il est un monde ailleurs. *(Sortent Coriolan, Cominius, Ménénius, les sénateurs et les patriciens.)*

LES ÉDILES. — L'ennemi du peuple est parti, est parti!

---

1. *Making but reservation of yourselves* : ne conservant que vous-mêmes dans la cité (d'où vous aurez banni vos vrais défenseurs).

Digitized by Google

LES CITOYENS. — Notre ennemi est banni! Il est parti! hohé! hohé! *(Acclamation générale. La foule jette ses bonnets en l'air.)*

SICINIUS. — Allez, reconduisez-le jusqu'aux portes, en le poursuivant de vos mépris, comme il vous a poursuivis des siens; molestez-le comme il le mérite... Qu'une garde nous escorte à travers la ville!

LES CITOYENS. — Allons, allons, reconduisons-le jusqu'aux portes, allons! Les Dieux protègent nos nobles tribuns!... Allons! *(Ils sortent.)*

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Une porte de Rome.

Entrent CORIOLAN, VOLUMNIE, VIRGILIE, MÉNÉNIUS, COMINIUS *et plusieurs jeunes patriciens.*

CORIOLAN. — Allons! ne pleurez plus : abrégeons cet adieu... La bête aux mille têtes me pousse dehors... Ah! ma mère, où est donc votre ancien courage? Vous aviez coutume de dire que l'adversité était l'épreuve des âmes, que les hommes vulgaires pouvaient supporter de vulgaires occurrences; que, quand la mer est calme, tous les navires sont également bons voiliers, mais que, quand la fortune assène ses coups les plus rudes, il faut, pour se laisser frapper avec patience, une noble magnanimité. Sans cesse vous chargiez ma mémoire de ces préceptes destinés à rendre invincible le cœur qui les comprendrait!

VIRGILIE. — O cieux! ô cieux!

CORIOLAN. — Voyons! je t'en prie, femme...

VOLUMNIE. — Que la peste rouge[1] frappe tous les artisans de Rome! et que périssent tous les métiers!

CORIOLAN. — Bah! bah! bah! ils m'aimeront dès qu'ils

1. Nom spécifique à cette époque d'une des formes de la peste. Les élisabéthains en distinguaient trois : la jaune, la noire et la rouge (peste bubonique).

Digitized by Google

ne m'auront plus. Allons! ma mère, reprenez ce courage qui vous faisait dire que, si vous aviez été la femme d'Hercule, vous auriez accompli six de ses travaux pour alléger d'autant la besogne de votre époux... Cominius, pas d'abattement! Adieu!... Adieu, ma femme! ma mère! Je m'en tirerai... Mon vieux et fidèle Ménénius, tes larmes sont plus âcres que celles d'un jeune homme; elles enveniment tes yeux. *(A Cominius.)* Mon ancien général, je t'ai vu souvent assister impassible à des spectacles déchirants : dis à ces tristes femmes qu'il est aussi puéril de déplorer des revers inévitables que d'en rire... Ma mère, vous savez bien que mes aventures ont toujours fait votre joie; et croyez-le fermement, parti dans l'isolement, je serai comme le dragon solitaire qui, du fond de son marécage, jette l'effroi et fait parler de lui plus qu'il ne se fait voir. Ou votre fils parviendra à dominer la multitude, ou il sera pris aux pièges cauteleux de la trahison.

VOLUMNIE. — O le premier des fils, où iras-tu? Laisse le bon Cominius t'accompagner un peu, et fixe avec lui ton itinéraire, au lieu de t'exposer à tous les accidents qui peuvent surgir devant toi sur une route hasardeuse.

CORIOLAN. — O Dieux!

COMINIUS. — Je t'accompagnerai pendant un mois; et nous déciderons ensemble où tu résideras, afin que tu puisses recevoir de nos nouvelles et nous donner des tiennes. De cette façon, si l'avenir nous offre une chance pour te rappeler, nous n'aurons pas à fouiller le vaste univers pour trouver un seul homme; et nous ne perdrons pas l'occasion, toujours prête à se refroidir pour un absent.

CORIOLAN. — Adieu! Tu es chargé d'années; et tu es trop épuisé par les orgies de la guerre, pour t'en aller à l'aventure avec un homme resté dans sa force : conduis-moi seulement jusqu'aux portes. Venez, ma femme chérie, ma mère bien-aimée, et vous, mes amis de noble aloi; et quand je serai hors des murs, dites-moi adieu dans un sourire. Je vous en prie, venez. Tant que je serai debout sur la terre, vous entendrez dire maintes choses de moi, mais pas une qui ne soit d'accord avec mon passé.

MÉNÉNIUS. — Jamais plus nobles paroles ne retentirent à l'oreille humaine. Allons! ne pleurons pas... Si je pouvais secouer seulement sept années de ces vieux bras et de ces vieilles jambes, Dieux bons! je te suivrais pas à pas.

CORIOLAN. — Donne-moi ta main!... Allons! *(Ils sortent.)*

Digitized by Google

SCÈNE II

Un faubourg de Rome.

Entrent SICINIUS, BRUTUS *et* UN ÉDILE.

SICINIUS, *à l'édile.* — Renvoyez-les tous chez eux : il est parti, et nous n'irons pas plus loin. *(A Brutus.)* Les nobles sont furieux. Nous le voyons : ils se sont rangés de son parti.

BRUTUS. — Maintenant que nous avons prouvé notre pouvoir, soyons[1], après l'action, plus humbles que dans l'action.

SICINIUS, *à l'édile.* — Renvoyez-les chez eux; dites-leur que leur grand ennemi est parti, et qu'ils gardent entière leur ancienne puissance.

BRUTUS. — Congédiez-les. *(L'édile sort.)*

Entrent Volumnie, Virgilie et Ménénius.

Voici sa mère.

SICINIUS. — Évitons-la.

BRUTUS. — Pourquoi?

SICINIUS. — On dit qu'elle est folle.

BRUTUS. — Elles nous ont aperçus : pressez le pas.

VOLUMNIE, *aux tribuns.* — Oh! je vous rencontre à propos! Que les Dieux payent votre zèle de tout le trésor de leurs fléaux!

MÉNÉNIUS. — Chut! chut! ne faites pas d'esclandre.

VOLUMNIE. — Si les larmes ne m'empêchaient pas, vous en entendriez!... N'importe, vous en entendrez. *(Brutus veut avancer, elle lui barre le chemin.)* Vous voudriez partir!

VIRGILIE, *se mettant devant Sicinius.* — Vous aussi, vous resterez... Ah! que ne puis-je en dire autant a mon mari!

SICINIUS. — Êtes-vous une furie[2]?

VOLUMNIE. — Oui, imbécile!... Est-ce donc une honte? Sache-le, imbécile! Mon père n'était-il pas un homme? Toi,

---

1. Le traducteur n'a pas souligné ici la nuance du texte : *let us seem humbler,* ayons l'air plus humbles.

2. *Mankind :* une virago, une femme-homme.

Digitized by Google

quel renard il faut que tu sois pour avoir ainsi banni un héros qui a frappé pour Rome plus de coups que tu n'as dit de paroles!

SICINIUS. — O cieux tutélaires!

VOLUMNIE. — Oui, plus de coups glorieux en faveur de Rome que tu n'as dit de paroles sensées!... Je vais te dire... Mais va-t'en... Non, tu resteras... Je voudrais que mon fils fût en Arabie et qu'il eût devant lui ta tribu à la distance de sa bonne épée.

SICINIUS. — Qu'arriverait-il?

VIRGILIE. — Qu'arriverait-il? Il aurait vite mis à néant ta postérité.

VOLUMNIE. — Oui, bâtards et autres. Ce vaillant, que de blessures il a reçues pour Rome!

MÉNÉNIUS. — Allons! allons! la paix!

SICINIUS. — Je voudrais qu'il eût continué comme il avait commencé, et n'eût pas dénoué le nœud glorieux qui lui attachait son pays.

BRUTUS. — Je le voudrais.

VOLUMNIE. — Vous le voudriez! C'est vous qui avez excité la canaille, âmes félines, capables d'apprécier son mérite comme je le suis de comprendre les mystères que le ciel refuse de révéler à la terre!

BRUTUS, *à Sicinius.* — De grâce! partons.

VOLUMNIE. — Oui, monsieur, de grâce! partez : vous avez fait là un bel exploit. Mais, avant de partir, écoutez ceci : autant le Capitole dépasse la plus humble masure de Rome, autant mon fils, le mari de cette femme que vous voyez ici, mon fils, que vous avez banni, vous dépasse tous!

BRUTUS. — Bien, bien! Nous vous quittons.

SICINIUS. — Pourquoi nous laisser ici harceler par une créature qui a perdu l'esprit?

VOLUMNIE. — Emportez avec vous mes prières : je voudrais que les Dieux n'eussent rien à faire qu'à exaucer mes malédictions. *(Les tribuns sortent.)* Si je pouvais seulement les rencontrer une fois par jour, cela soulagerait mon cœur du poids qui l'étouffe.

MÉNÉNIUS. — Vous leur avez parlé vertement, et, ma foi! vous avez raison... Voulez-vous souper avec moi?

VOLUMNIE. — La colère est mon aliment; j'en soupe à mes dépens, et je m'affamerai à force de m'en gorger... Allons, partons. *(A Virgilie qui pleure.)* Séchez ces larmes

Digitized by Google

piteuses, lamentez-vous, comme moi, en imprécations de Junon. Venez, venez, venez.

MÉNÉNIUS. — Fi donc! fi donc! *(Ils sortent.)*

SCÈNE III

La route de Rome à Antium.

UN ROMAIN *et* UN VOLSQUE *se rencontrent.*

LE ROMAIN. — Je vous connais fort bien, monsieur, et vous me connaissez. Votre nom, je crois, est Adrien?

LE VOLSQUE. — C'est vrai, monsieur. Ma foi! je ne vous remets pas.

LE ROMAIN. — Je suis un Romain; mais je sers, comme vous, contre les Romains. Me reconnaissez-vous à présent?

LE VOLSQUE. — Nicanor?... Non?

LE ROMAIN. — Lui-même, monsieur.

LE VOLSQUE. — Vous aviez plus de barbe la dernière fois que je vous ai vu; mais votre voix m'a fait deviner le personnage. Quelles nouvelles à Rome? J'ai reçu du gouvernement volsque la mission d'aller vous y chercher. Vous m'avez heureusement épargné une journée de marche.

LE ROMAIN. — Il y a eu à Rome une formidable insurrection : le peuple contre les sénateurs, les patriciens et les nobles.

LE VOLSQUE. — Il y a eu? Elle est donc terminée? Notre gouvernement ne le croit pas : il fait d'immenses préparatifs militaires, et espère surprendre les Romains dans la chaleur de leurs divisions.

LE ROMAIN. — Le fort de l'incendie est passé, mais la moindre chose suffirait à le rallumer; car les nobles ont tellement pris à cœur le bannissement de ce digne Coriolan, qu'ils sont mûrement disposés à retirer tout pouvoir au peuple et à lui enlever ses tribuns pour jamais. Le feu couve sous la cendre, je puis vous le dire, et est tout près d'éclater violemment.

LE VOLSQUE. — Coriolan est banni?

LE ROMAIN. — Banni, monsieur.

LE VOLSQUE. — Vous serez le bienvenu avec cette nouvelle, Nicanor.

LE ROMAIN. — Les circonstances servent puissamment

Digitized by Google

les Volsques. J'ai ouï dire que le moment le plus favorable pour corrompre une femme, c'est quand elle est en querelle avec son mari. Votre noble Tullus Aufidius va figurer avec avantage dans cette guerre, maintenant que Coriolan, son grand adversaire, n'est plus à la disposition de son pays.

LE VOLSQUE. — C'est certain. Je suis bien heureux de vous avoir ainsi rencontré accidentellement. Vous avez mis fin à ma mission, et je vais avec joie vous accompagner chez vous.

LE ROMAIN. — D'ici au souper, je vous dirai sur Rome les plus étranges choses, toutes en faveur de ses adversaires. Vous avez une armée sur pied, dites-vous?

LE VOLSQUE. — Une armée vraiment royale : les centurions et leurs corps, déjà à la solde de l'État, occupent leurs postes distincts, prêts à marcher sur l'heure.

LE ROMAIN. — Je suis heureux d'apprendre qu'ils sont préparés, et je suis l'homme, je crois, qui va les mettre en mouvement Monsieur, je suis aise de la rencontre, et charmé de votre compagnie.

LE VOLSQUE. — Vous m'enlevez là mon rôle, monsieur : c'est à moi surtout d'être charmé de la vôtre.

LE ROMAIN. — Eh bien! faisons route ensemble. *(Ils sortent.)*

SCÈNE IV

Antium. — Devant la maison d'Aufidius.

Entre CORIOLAN, *déguisé sous de pauvres vêtements, la tête enveloppée d'un capuchon.*

CORIOLAN. — Une belle ville est cet Antium. Ville, c'est moi qui ai fait tes veuves : bien des héritiers de ces superbes édifices ont, sous mes coups, râlé et succombé. Ah! ne me reconnais pas : tes femmes et tes enfants, armés de broches et de pierres, me tueraient dans une bataille d'écoliers!

Entre un citoyen.

Le ciel vous garde, monsieur!

LE CITOYEN. — Vous aussi!

CORIOLAN. — Indiquez-moi, s'il vous plaît, où demeure le grand Aufidius. Est-il à Antium?

Digitized by Google

LE CITOYEN. — Oui, et il festoie les nobles de l'État, dans sa maison, ce soir même.

CORIOLAN. — Où est sa maison, je vous prie?

LE CITOYEN. — Ici, devant vous.

CORIOLAN. — Merci, monsieur! Adieu! *(Le citoyen sort.)* O monde, que tu as de brusques vicissitudes! Deux amis jurés, qui semblent en ce moment n'avoir qu'un cœur dans leur double poitrine, à qui les loisirs, le lit, les repas, les exercices, tout est commun, dont l'amour a fait comme des jumeaux inséparables, avant une heure, pour une discussion d'obole, s'emporteront jusqu'à la plus amère inimitié. De même, des adversaires furieux, qu'empêchaient de dormir leur passion et leur acharnement à s'entre-détruire, à la première occasion, pour une billevesée valant à peine une écaille, deviendront les plus tendres amis, et marieront ensemble leurs enfants. Il en est ainsi de moi : je hais mon pays natal, et mes sympathies sont pour cette ville ennemie. *(Se dirigeant vers la maison d'Aufidius.)* Entrons! S'il me tue, il aura fait justice de moi; s'il m'accueille, je servirai son pays.

Il entre dans la maison.

SCÈNE V

Antium. — Le vestibule de la maison d'Aufidius. On entend de la musique.

Entre UN SERVITEUR.

LE SERVITEUR. — Du vin, du vin, du vin!... Quel service! Je crois que tous nos gaillards sont endormis. *(Il sort.)*

Entre un autre serviteur.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Où est Cotus? Mon maître l'appelle. Cotus! *(Il sort.)*

Entre Coriolan, le visage toujours voilé.

CORIOLAN. — Excellente maison! Le festin sent bon. Mais je n'ai pas la mine d'un convive.

Rentre le premier serviteur.

LE PREMIER SERVITEUR. — Que voulez-vous, l'ami?

Digitized by Google

D'où êtes-vous? Ce n'est pas ici votre place. Je vous prie, regagnez la porte.

CORIOLAN, *à part.* — Tu ne mérites pas ici un meilleur accueil, Coriolan.

Rentre le second serviteur.

LE SECOND SERVITEUR. — D'où êtes-vous, monsieur?... Le portier a-t-il ses yeux dans sa tête, qu'il laisse entrer de pareils compagnons? Sortez, je vous prie.

CORIOLAN. — Détalez!

DEUXIÈME SERVITEUR. — Détalez!... Détalez vous-même.

CORIOLAN. — Tu deviens agaçant.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Ah! vous êtes si fier! Je vais vous faire parler tout à l'heure.

Entre un troisième serviteur qui se croise avec le premier.

TROISIÈME SERVITEUR, *montrant Coriolan.* — Quel est ce gaillard?

PREMIER SERVITEUR. — Un original comme je n'en ai jamais vu : je ne puis le faire sortir de la maison. Je t'en prie, appelle mon maître.

TROISIÈME SERVITEUR, *à Coriolan.* — Qu'avez-vous à faire ici, camarade? Videz la maison, je vous prie.

CORIOLAN. — Laissez-moi seulement rester debout; je ne gâterai pas votre foyer.

TROISIÈME SERVITEUR. — Qui êtes-vous?

CORIOLAN. — Un gentilhomme.

TROISIÈME SERVITEUR. — Merveilleusement pauvre!

CORIOLAN. — C'est vrai, je le suis.

TROISIÈME SERVITEUR. — Je vous en prie, mon pauvre gentilhomme, choisissez une autre station. Ce n'est pas ici votre place. Décampez, je vous prie. Allons!

CORIOLAN. — Allez donc faire votre fonction en vous empiffrant de restes refroidis. *(Il le repousse.)*

TROISIÈME SERVITEUR. — Ah! vous ne voulez pas? *(Au deuxième serviteur.)* Dis, je te prie, à mon maître, quel hôte étrange il a ici.

DEUXIÈME SERVITEUR. — J'y vais. *(Il sort.)*

TROISIÈME SERVITEUR. — Où demeures-tu?

CORIOLAN. — Sous le dôme [1].

TROISIÈME SERVITEUR. — Sous le dôme?

1. C'est-à-dire, naturellement, à la belle étoile.

Digitized by Google

CORIOLAN. — Oui.

TROISIÈME SERVITEUR. — Où ça?

CORIOLAN. — Dans la cité des milans et des corbeaux.

TROISIÈME SERVITEUR. — Dans la cité des milans et des corbeaux?... Quel âne!... Alors tu demeures aussi avec les buses?

CORIOLAN. — Non, je ne sers pas ton maître.

TROISIÈME SERVITEUR. — Comment, monsieur! Avez-vous affaire à mon maître?

CORIOLAN. — Oui-da : c'est une occupation plus honnête que d'avoir affaire à ta maîtresse. Tu bavardes, tu bavardes, retourne à tes assiettes, va! *(Il le jette dehors.)*

Entrent Aufidius et le second serviteur.

AUFIDIUS. — Où est ce gaillard?

DEUXIÈME SERVITEUR, *montrant Coriolan.* — Le voici, monsieur. Je l'aurais battu comme un chien, si je n'avais craint de troubler nos seigneurs.

AUFIDIUS, *à Coriolan.* — D'où viens-tu? Que veux-tu? Ton nom?... Pourquoi ne parles-tu pas? Parle, l'homme! Quel est ton nom?

CORIOLAN, *découvrant son visage.* — Tullus, si tu ne me connais point encore, et ne crois point, à me voir, que je sois celui que je suis, la nécessité me force à me nommer.

AUFIDIUS. — Quel est ton nom? *(Les serviteurs se retirent.)*

CORIOLAN. — Un nom qui détonne aux oreilles des Volsques et qui sonne mal aux tiennes.

AUFIDIUS. — Parle! quel est ton nom? Tu as une farouche apparence, et ton visage respire le commandement. Bien que tes voiles soient en lambeaux, tu parais un noble vaisseau. Quel est ton nom?

CORIOLAN. — Prépare ton front à s'assombrir. Est-ce que tu ne me reconnais pas?

AUFIDIUS. — Je ne te reconnais pas... Ton nom?

CORIOLAN. — Je suis Caïus Marcius, qui ai fait, à toi en particulier, et à tous les Volsques, beaucoup de mal et de dommage, ainsi que l'atteste mon surnom, Coriolan! De tant de travaux endurés, de tant de dangers courus, de tant de sang versé pour mon ingrate patrie, je n'ai recueilli d'autre récompense que ce surnom, éclatant souvenir qui témoigne la malveillance et la haine que tu dois avoir contre moi. Il ne m'est demeuré que ce nom. L'envie et l'outrage du peuple romain, autorisés par la lâcheté de notre noblesse,

Digitized by Google

qui m'a tout entière abandonné, ont dévoré le reste : oui, nos nobles ont souffert que je fusse chassé de Rome par les huées des manants. C'est cette extrémité qui m'a amené à ton foyer, non dans l'espoir (ne va pas t'y méprendre) de sauver ma vie; car, si j'eusse eu peur de mourir, tu es de tous les hommes celui que j'aurais le plus évité; mais c'est par pure animosité, pour le désir que j'ai de me venger de mes proscripteurs, que je viens à toi. Par quoi, si tu as le ressentiment au cœur, si tu veux une réparation pour les dommages qui t'ont été faits, si tu veux mettre un terme au démembrement honteux de ta patrie, n'hésite pas à te servir de mes calamités, et fais en sorte que mes services vengeurs aident à ta prospérité; car je veux faire la guerre à ma patrie gangrenée avec l'acharnement de tous les démons de l'enfer. Mais, si d'aventure tu te rends, si tu es las de tenter la fortune, aussi suis-je, quant à moi, tout à fait las de vivre : j'offre ma gorge à ton épée et à ta vieille rancune. Frappe! M'épargner serait folie, moi qui t'ai toujours poursuivi de ma haine, qui ai tiré des tonnes de sang du sein de ton pays, et qui ne puis vivre que pour ta honte, si je ne puis vivre pour te servir!

AUFIDIUS. — O Marcius, Marcius, chaque mot que tu as dit a arraché de mon cœur une racine de ma vieille inimitié. Si Jupiter du haut de la nue me disait des choses divines en ajoutant : *C'est vrai,* je ne le croirais pas plus fermement que toi, auguste Marcius... Oh! laisse-moi enlacer de mes bras ce corps contre lequel ma lance a cent fois brisé son frêne, en effrayant[1] la lune de ses éclats! Laisse-moi étreindre cette enclume de mon glaive, et rivaliser avec toi de tendresse aussi ardemment, aussi noblement que j'ai jamais, dans mes ambitieux efforts, lutté de valeur avec toi! Sache-le, j'aimais la vierge que j'ai épousée; jamais amoureux ne poussa plus sincères soupirs; mais à te voir ici, toi, le plus noble des êtres, mon cœur bondit avec plus de ravissement qu'au jour où je vis pour la première fois ma fiancée franchir mon seuil. Apprends, ô Marcius, que nous avons une armée sur pied, et que j'avais résolu une fois encore de t'arracher ton bouclier, au risque d'y perdre mon bras. Tu m'as battu douze fois, et depuis, toutes les nuits, j'ai rêvé de rencontres entre toi et moi :

1. Le texte original a *scarred* (égratigner, balafrer) et non pas *scared* (effrayer).

Digitized by Google

nous nous culbutions dans mon sommeil, débouclant nos casques, nous empoignant à la gorge, et je m'éveillais à demi mort du néant! Digne Marcius, n'eussions-nous d'autres griefs contre Rome que ton bannissement, nous réunirions tous nos hommes de douze à soixante-dix ans, et nous répandrions la guerre dans les entrailles de cette ingrate Rome, comme un flot débordé... Oh! viens, entre, viens serrer les mains amies de nos sénateurs, dont je recevais ici les adieux, me préparant à marcher contre le territoire romain, sinon contre Rome elle-même.

CORIOLAN. — Dieux, vous me bénissez!

AUFIDIUS. — Si donc, preux sublime, tu veux prendre le commandement de tes propres représailles, accepte la moitié de mes pouvoirs; et, d'accord avec ton expérience suprême, puisque tu connais la force et la faiblesse de ton pays, règle toi-même ta marche, soit pour aller frapper aux portes de Rome, soit pour envahir violemment les extrémités de son domaine et l'épouvanter avant de la détruire. Mais viens, que je te présente d'abord à ceux qui diront : *Oui!* à tous tes désirs. Sois mille fois le bienvenu! Je te suis plus ami que jamais je ne te fus ennemi, et c'est beaucoup dire, Marcius. Ta main! Sois le très bien venu! *(Sortent Coriolan et Aufidius.)*

PREMIER SERVITEUR, *s'avançant.* — Voilà un étrange changement!

DEUXIÈME SERVITEUR. — Par mon bras! j'ai failli le bâtonner, et pourtant j'avais dans l'idée que ses habits nous trompaient sur son compte.

PREMIER SERVITEUR. — Quel poignet il a! Avec un doigt et le pouce, il m'a fait tourner comme une toupie.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Ah! je voyais bien à sa mine qu'il y avait en lui quelque chose. Il avait, mon cher, une espèce de mine... à ce qu'il me semblait... Je ne sais comment dire pour la qualifier.

PREMIER SERVITEUR. — C'est vrai. Il avait l'air pour ainsi dire... Je veux être pendu si je ne soupçonnais pas qu'il y avait en lui plus que je ne pouvais soupçonner.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Et moi aussi, je le jure. C'est tout simplement l'homme le plus extraordinaire du monde.

PREMIER SERVITEUR. — Je le crois. Mais un plus grand guerrier que lui, vous en connaissez un!

DEUXIÈME SERVITEUR. — Qui? Mon maître?

PREMIER SERVITEUR. — Ah! il n'y a pas de comparaison.

Digitized by Google

DEUXIÈME SERVITEUR. — Il en vaut six comme lui.

PREMIER SERVITEUR. — Non, pas justement; mais je le tiens pour un plus grand guerrier.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Dame! voyez-vous, on ne sait comment dire pour expliquer ça : pour la défense d'une ville, notre général est excellent.

PREMIER SERVITEUR. — Oui-da, et pour un assaut aussi.

Rentre le troisième serviteur.

TROISIÈME SERVITEUR. — Hé! marauds, je puis vous dire des nouvelles. Des nouvelles, coquins!

LES DEUX AUTRES SERVITEURS. — Lesquelles? lesquelles? lesquelles? Partageons.

TROISIÈME SERVITEUR. — Entre tous les peuples, je ne voudrais pas être Romain : j'aimerais autant être un condamné.

LES DEUX AUTRES SERVITEURS. — Pourquoi? pourquoi?

TROISIÈME SERVITEUR. — C'est que nous avons ici celui qui a si souvent étrillé notre général : Caïus Marcius!

PREMIER SERVITEUR. — Qu'est-ce que tu dis? Étrillé notre général?

TROISIÈME SERVITEUR. — Je ne dis pas qu'il ait étrillé notre général; mais il a toujours été capable de lui tenir tête.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Bah! sommes-nous pas camarades et amis?... Il a toujours été trop fort pour lui. Je le lui ai entendu dire à lui-même.

PREMIER SERVITEUR. — Pour dire la vérité sans détour, il a toujours été trop fort pour lui : devant Corioles, il l'a dépecé et haché comme une carbonade.

DEUXIÈME SERVITEUR. — S'il avait eu des goûts de cannibale, il aurait pu le manger rôti.

PREMIER SERVITEUR. — Mais poursuis tes nouvelles.

TROISIÈME SERVITEUR. — Eh bien! il est traité ici comme s'il était le fils et l'héritier de Mars : on l'a mis au haut bout de la table; pas un sénateur ne lui adresse une question sans se tenir tête chauve devant lui. Notre général le traite comme une maîtresse, lui touche la main avec adoration et l'écoute les yeux blancs d'extase. Mais l'important de la nouvelle, c'est que notre général est coupé en deux, et n'est plus que la moitié de ce qu'il était hier; car l'autre est devenu la seconde moitié, à la prière et du consentement de toute l'assistance. Il ira, dit-il, tirer les oreilles au por-

Digitized by Google

tier de Rome; il veut tout faucher devant lui, tout raser sur son passage.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Et il est capable de le faire autant qu'aucun mortel imaginable.

TROISIÈME SERVITEUR. — Capable de le faire? Il le fera. Car, voyez-vous! monsieur, il a autant d'amis que d'ennemis... lesquels amis, monsieur, pour ainsi dire... n'osaient pas... voyez-vous, monsieur! se montrer, comme on dit, ses amis, tant qu'il était en déconfiture.

PREMIER SERVITEUR. — En déconfiture? Comment ça?

TROISIÈME SERVITEUR. — Mais quand ils verront reparaître le cimier de ce héros pur sang, ils sortiront de leurs terriers comme des lapins après la pluie, et tous se mettront en danse avec lui.

PREMIER SERVITEUR. — Mais quand cela aura-t-il lieu?

TROISIÈME SERVITEUR. — Demain, aujourd'hui, immédiatement. Vous entendrez battre le tambour cette après-midi. La chose est, pour ainsi dire, dans le menu de leur festin et doit être exécutée avant qu'ils se soient essuyé les lèvres.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Bon! nous allons donc revoir le monde en émoi! La paix n'est bonne qu'à rouiller le fer, à multiplier les tailleurs et à faire pulluler les faiseurs de ballades.

PREMIER SERVITEUR. — Donnez-moi la guerre, vous dis-je! Elle l'emporte sur la paix autant que le jour sur la nuit; elle est leste, vigilante, sonore et pleine de nouveautés. La paix, c'est une apoplexie, une léthargie; elle est fade, sourde, somnolente, insensible; elle fait bien plus de bâtards que la guerre ne détruit d'hommes.

DEUXIÈME SERVITEUR. — C'est juste; et si le viol peut s'appeler, en quelque sorte, un acte de guerre, on ne peut nier que la paix ne fasse bien des cocus.

PREMIER SERVITEUR. — Oui, et elle rend les hommes ennemis les uns des autres.

TROISIÈME SERVITEUR. — Pourquoi? Parce qu'ils ont moins besoin les uns des autres. La guerre, coûte que coûte! J'espère voir les Romains à aussi bas prix que les Volsques... On se lève de table! on se lève de table!

TOUS. — Rentrons, rentrons. *(Ils sortent.)*

Digitized by Google

SCÈNE VI

Rome. — Une place publique.

Entrent SICINIUS *et* BRUTUS.

SICINIUS. — Nous n'entendrons plus parler de lui, et nous n'avons plus à le craindre. Il est réduit à l'impuissance par la paix actuelle et par la tranquillité du peuple, naguère livré à un désordre effréné. Grâce à nous, ses amis sont confus de la prospérité publique : ils aimeraient mieux, dussent-ils eux-mêmes en souffrir, voir des bandes insurgées infester les rues que nos artisans chanter dans leurs boutiques et aller paisiblement à leurs travaux.

Entre Ménénius.

BRUTUS. — Nous sommes restés fort à propos. N'est-ce pas là Ménénius?

SICINIUS. — C'est lui, c'est lui. Oh! il est devenu très aimable depuis quelque temps... Salut, messire!

MÉNÉNIUS. — Salut à tous deux!

SICINIUS. — Votre Coriolan ne manque guère qu'à ses amis : la république est debout; et elle restera debout, dût-il enrager davantage!

MÉNÉNIUS. — Tout est bien, mais tout aurait été mieux, s'il avait pu temporiser.

SICINIUS. — Où est-il, savez-vous?

MÉNÉNIUS. — Non, je n'en sais rien; sa mère et sa femme n'ont pas reçu de ses nouvelles. *(Passent trois ou quatre citoyens.)*

LES CITOYENS, *aux tribuns*. — Les Dieux vous protègent tous deux!

SICINIUS. — Bonsoir, voisins!

BRUTUS. — Bonsoir à vous tous! bonsoir à vous tous!

PREMIER CITOYEN. — Nous, nos femmes et nos enfants, nous sommes tenus de prier pour vous deux à genoux.

SICINIUS. — Vivez et prospérez.

BRUTUS. — Adieu, aimables voisins! Plût au ciel que Coriolan vous eût aimés comme nous vous aimons!

LES CITOYENS. — Les Dieux vous gardent!

Digitized by Google

LES DEUX TRIBUNS. — Adieu! adieu! *(Les citoyens sortent.)*

SICINIUS. — Les temps sont plus heureux et plus agréables qu'à l'époque où ces gaillards-là parcouraient les rues en criant l'anarchie.

BRUTUS. — Caïus Marcius était un digne officier dans la guerre, mais insolent, gonflé d'orgueil, ambitieux au-delà de toute idée, égoïste.

SICINIUS. — Et aspirant à trôner seul et sans assesseurs.

MÉNÉNIUS. — Je ne crois pas ça.

SICINIUS. — Nous en aurions fait la lamentable expérience, s'il était devenu consul.

BRUTUS. — Les Dieux ont prévenu ce malheur, et Rome est calme et sauve sans lui.

Entre un édile.

L'ÉDILE. — Dignes tribuns, un esclave, que nous avons mis en prison, rapporte que les Volsques, en deux corps séparés, ont envahi le territoire romain, et, par une guerre à outrance, détruisent tout sur leur passage.

MÉNÉNIUS. — C'est Aufidius qui, apprenant le bannissement de notre Marcius, montre de nouveau ses cornes au monde. Tant que Marcius défendait Rome, il est resté dans sa coquille, sans oser risquer une apparition.

SICINIUS. — Eh! que parlez-vous de Marcius?

BRUTUS. — Faites fouetter ce hâbleur... Il est impossible que les Volsques osent rompre avec nous.

MÉNÉNIUS. — Impossible? Nous avons la preuve que cela se peut fort bien, et j'ai vu trois exemples de ce cas dans ma vie. Mais demandez à cet homme, avant de le punir, d'où il tient cette nouvelle : ne vous exposez pas à châtier un bon avis, et à battre le messager qui vous prévient de ce qu'il vous faut craindre.

SICINIUS. — Ne me dites pas ça : je sais que c'est impossible.

BRUTUS. — Cela ne se peut pas.

Entre un messager.

LE MESSAGER. — Les nobles en grand émoi se rendent tous au Sénat : il est arrivé quelque nouvelle qui bouleverse leurs visages.

SICINIUS. — C'est cet esclave... Qu'on le fasse fouetter sous les yeux du peuple!... Oui, c'est sa faute!... Il a suffi de son rapport.

Digitized by Google

LE MESSAGER. — Oui, digne sire; mais le rapport de l'esclave est confirmé et aggravé par de plus terribles nouvelles.

SICINIUS. — Comment, plus terribles?

LE MESSAGER. — Nombre de bouches disent ouvertement (avec quelle probabilité, je l'ignore) que Marcius, ligué avec Aufidius, conduit une armée contre Rome, et jure que sa vengeance immense s'étendra de la plus jeune à la plus vieille génération.

SICINIUS. — Comme c'est vraisemblable!

BRUTUS. — Une fable inventée seulement pour faire désirer aux gens timorés le retour de Marcius!

SICINIUS. — Voilà tout le mystère.

MÉNÉNIUS. — La chose est invraisemblable : lui et Aufidius ne peuvent pas plus se combiner que les contraires les plus hostiles.

Entre un autre messager.

LE MESSAGER. — Vous êtes mandés au Sénat : une formidable armée, commandée par Caïus Marcius associé à Aufidius, fait rage sur notre territoire. Elle a déjà forcé le passage, promenant l'incendie et s'emparant de tout ce qu'elle rencontre.

Entre Cominius.

COMINIUS, *aux tribuns.* — Oh! vous avez fait de la bonne besogne!

MÉNÉNIUS. — Quelle nouvelle? quelle nouvelle?

COMINIUS. — Vous avez réussi à faire violer vos propres filles, à fondre sur vos trognes les plombs de vos toits et à voir vos femmes déshonorées sous vos nez...

MÉNÉNIUS. — Quelle nouvelle? quelle nouvelle?

COMINIUS. — Vos temples brûlés jusqu'au ciment, et les franchises, auxquelles vous teniez tant, enfouies dans un trou de vilebrequin.

MÉNÉNIUS. — Par grâce, votre nouvelle! *(Aux tribuns.)* Vous avez fait de la belle besogne! j'en ai peur. *(A Cominius.)* Par grâce, votre nouvelle!... Si Marcius s'était joint aux Volsques...

COMINIUS. — Si!... Il est leur dieu : il marche à leur tête comme un être créé par quelque déité autre que la nature et plus habile à former l'homme; à sa suite ils s'avancent

Digitized by Google

contre notre marmaille[1], avec la confiance d'enfants poursuivant des papillons d'été ou de bouchers tuant des mouches.

MÉNÉNIUS, *aux tribuns.* — Vous avez fait de la bonne besogne, vous et vos gens à tablier; vous qui étiez si engoués de la voix des artisans et du souffle des mangeurs d'ail!

COMINIUS. — Il fera tomber Rome sur vos têtes.

MÉNÉNIUS. — Comme Hercule faisait tomber les fruits mûrs. Vous avez fait de la belle besogne!

BRUTUS, *à Cominius.* — Mais cette nouvelle est-elle bien vraie, seigneur?

COMINIUS. — Oui! Et vous serez livides avant de la voir démentie. Toute la contrée fait défection en souriant; et ceux qui résistent se font bafouer pour leur vaillance inepte et périssent dupes de leur constance. Qui pourrait le blâmer? Vos ennemis et les siens reconnaissent sa valeur.

MÉNÉNIUS. — Nous sommes tous perdus, si le noble vainqueur n'a pitié de nous.

COMINIUS. — Qui ira l'implorer? Les tribuns ne le peuvent pas sans honte; le peuple mérite sa clémence comme le loup celle du berger; ses meilleurs amis, s'ils lui disaient : *Soyez indulgent pour Rome!* agiraient, en insistant ainsi, comme ceux qui ont mérité sa haine, et passeraient pour ses ennemis.

MÉNÉNIUS. — C'est vrai : il approcherait de ma maison le brandon qui doit la consumer, que je n'aurais pas le front de lui dire : *Arrêtez, je vous conjure!...* Vous avez fait un beau travail, vous et vos manœuvres! vous avez bien manœuvré!

COMINIUS. — Vous avez attiré sur Rome une catastrophe que rien ne saurait prévenir.

LES TRIBUNS. — Ne dites pas que nous l'avons attirée.

MÉNÉNIUS. — Et qui donc? Est-ce nous? Nous l'aimions, nous autres; mais, comme des brutes, comme de nobles lâches, nous avons cédé à vos bandes, qui l'ont expulsé avec des huées.

COMINIUS. — Mais j'ai bien peur qu'elles ne le ramènent avec des hurlements. Tullus Aufidius, le second des illustres, obéit à ses avis comme son subalterne. Le désespoir est

---

1. *Against us brats :* contre cette marmaille que nous sommes.

Digitized by Google

toute la tactique, toute la force, toute la défense, que Rome peut leur opposer.

Entre une bande de citoyens.

MÉNÉNIUS. — Voici l'essaim. *(A Cominius.)* Et Aufidius est avec lui? *(Aux citoyens.)* Vous voilà donc, vous qui infectiez l'air d'une nuée de bonnets fétides et graisseux, en acclamant de vos huées l'exil de Coriolan. A présent, il revient; et il n'est pas un cheveu sur la tête de son dernier soldat qui ne doive vous fouetter : tous les badauds, comme vous, qui jetaient leurs bonnets en l'air, il va les assommer, pour les payer de leurs suffrages. N'importe! quand il nous consumerait tous en un seul tison, nous l'avons mérité.

LES CITOYENS. — Vraiment, nous apprenons de terribles nouvelles!

PREMIER CITOYEN. — Pour ma part, quand j'ai dit : *Bannissons-le!* j'ai dit que c'était dommage.

DEUXIÈME CITOYEN. — Et moi aussi.

TROISIÈME CITOYEN. — Et moi aussi; et, à parler franchement, bon nombre d'entre nous en ont dit autant. Ce que nous avons fait, nous l'avons fait pour le mieux; et, bien que nous ayons volontiers consenti à son bannissement, c'était pourtant contre notre volonté.

COMINIUS. — Vous êtes de belles gens, avec vos voix!

MÉNÉNIUS. — Vous avez fait de la belle besogne, vous et votre meute! *(A Cominius.)* Irons-nous au Capitole?

COMINIUS. — Oui, oui : ne le faut-il pas? *(Sortent Cominius et Ménénius.)*

SICINIUS, *aux citoyens.* — Allez, mes maîtres, rentrez chez vous, ne vous alarmez pas. Ceux-ci sont d'un parti qui serait bien aise de voir confirmer ce qu'il affecte de craindre. Rentrez, et ne montrez aucun signe de frayeur.

PREMIER CITOYEN. — Les Dieux nous soient propices! Allons, mes maîtres, rentrons. J'ai toujours dit que nous avions tort de le bannir.

DEUXIÈME CITOYEN. — Nous l'avons tous dit. Mais allons, rentrons. *(Les citoyens sortent.)*

BRUTUS. — Je n'aime pas cette nouvelle.

SICINIUS. — Ni moi.

BRUTUS. — Allons au Capitole... Je payerais de la moitié de ma fortune le démenti de cette nouvelle!

SICINIUS. — Partons, je vous prie. *(Ils sortent.)*

Digitized by Google

SCÈNE VII

Un camp, aux environs de Rome.

Entrent AUFIDIUS *et* SON LIEUTENANT.

AUFIDIUS. — Passent-ils toujours au Romain?

LE LIEUTENANT. — Je ne sais quel charme est en lui; mais son nom est pour les soldats la prière qui précède le repas, le propos qui l'occupe, l'action de grâces qui le termine; et, messire, vous êtes éclipsé dans cette campagne, même aux yeux de vos partisans.

AUFIDIUS. — Je ne saurais pour le moment empêcher cela, sans risquer, par les moyens employés, d'estropier mes desseins. Il montre, à mon égard même, une arrogance à laquelle je ne m'attendais guère, quand je le reçus à bras ouverts. Mais cette nature-là, il l'a prise au berceau; et je dois excuser ce qui ne peut se corriger.

LE LIEUTENANT. — Cependant, messire, j'aurais souhaité, pour vous-même, que vous n'eussiez pas partagé vos pouvoirs avec lui : j'aurais désiré ou que seul vous eussiez pris le commandement, ou que vous l'eussiez laissé à lui seul.

AUFIDIUS. — Je te comprends; et, sois-en sûr, quand il viendra à rendre ses comptes, il ne se doute pas de ce que je puis faire valoir contre lui. Il a beau se figurer et persuader au vulgaire que sa conduite est en tout loyale et qu'il se montre bon ménager des intérêts de l'État volsque; il a beau se battre comme un dragon et triompher aussitôt qu'il tire l'épée; pourtant il est coupable d'une certaine inaction qui, dussé-je risquer ma tête, fera tomber la sienne, quand nous viendrons à rendre nos comptes.

LE LIEUTENANT. — Je vous le demande, messire, croyez-vous qu'il emporte Rome?

AUFIDIUS. — Toutes les places se rendent à lui avant qu'il les assiège; la noblesse de Rome lui appartient; les sénateurs et les patriciens l'aiment également; les tribuns ne sont pas des soldats; et le peuple sera aussi ardent à le rappeler qu'il a été prompt à l'expulser. Je crois qu'il fera de Rome ce que l'orfraie fait du poisson : il s'en emparera par l'ascendant de sa nature. Il a commencé par servir noblement son pays; mais il n'a pu porter ses honneurs avec

Digitized by Google

modération, soit par cet excès d'orgueil dont le succès de chaque jour entache l'homme heureux; soit par un manque de jugement qui l'empêche de tirer parti des chances dont il est maître; soit à cause de son caractère, tout d'une pièce, immuable sous le casque et sur le coussin, aussi altier, aussi rigidement hautain dans la paix qu'impérieux dans la guerre. Un seul de ces défauts (car, s'il les a tous, ce n'est qu'en germe, je lui rends cette justice) a suffi pour le faire redouter, haïr et bannir. Il a du mérite, mais il l'étouffe par la jactance. Nos talents ne relèvent que des commentaires du temps; et le génie le plus enthousiaste de lui-même n'a pas de tombe plus éclatante que la chaire d'où sont prônés ses actes [1]... La flamme chasse la flamme; un clou chasse l'autre; les titres s'abîment sous les titres; la force succombe sous la force... Allons, éloignons-nous... Dès que Rome t'appartient, Caïus, tu es perdu, car aussitôt tu m'appartiens. *(Ils sortent.)*

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Rome. — Une place publique.

Entrent MÉNÉNIUS, COMINIUS, SICINIUS, BRUTUS *et d'autres.*

MÉNÉNIUS. — Non, je n'irai pas. Vous avez entendu ce qu'il a dit à son ancien général, qui l'aimait de la plus tendre prédilection. Moi-même, il m'appelait son père; mais qu'importe! Allez, vous qui l'avez banni, prosternez-vous à un mille de sa tente, et frayez-vous à genoux un chemin jusqu'à sa pitié. S'il a tant répugné à écouter Cominius, je resterai chez moi.

COMINIUS. — Il affectait de ne pas me connaître.

MÉNÉNIUS, *aux tribuns.* — Vous entendez?

---

1. Tout ce passage est fort obscur et a été interprété de différentes façons. F.-V. Hugo adopte l'explication de Warburton. Mais elle cadre mal, semble-t-il, avec la psychologie de Coriolan, tel qu'il nous a été dépeint : il n'a rien en effet — au contraire — d'un vantard.

Digitized by Google

COMINIUS. — Pourtant, une fois, il m'a appelé par mon nom. J'ai insisté sur nos vieilles relations et sur le sang que nous avions perdu ensemble. J'ai invoqué Coriolan; il a refusé de répondre. Il était sourd à tous les noms. Il prétendait être une espèce de néant, n'ayant pas de titre, jusqu'à ce qu'il s'en fût forgé un dans la fournaise de Rome embrasée.

MÉNÉNIUS. — Vous voyez? Ah! vous avez fait de la bonne besogne, couple de tribuns! Vous vous êtes mis à la torture pour mettre le charbon à bon marché dans Rome. La noble gloire!

COMINIUS. — Je lui ai représenté ce qu'il y avait de royal à accorder le pardon le plus inespéré. Il a répliqué qu'il était indigne d'un État d'implorer un homme qu'il avait puni.

MÉNÉNIUS. — Fort bien! Pouvait-il dire moins?

COMINIUS. — J'ai tâché de réveiller sa sollicitude pour ses amis privés. Il m'a répondu qu'il ne pouvait s'arrêter à les trier dans un tas de fumier infect et pourri. Il a dit que c'était folie, pour un pauvre grain ou deux, de ne pas brûler un rebut qui blessait l'odorat.

MÉNÉNIUS. — Pour un pauvre grain ou deux! Je suis un de ces grains-là. Sa mère, sa femme, son enfant, ce brave compagnon et moi, nous sommes le bon grain; vous êtes, vous, le fumier pourri, et l'on vous sent par-delà la lune. Il faut donc que nous soyons brûlés pour vous!

SICINIUS. — De grâce! soyez indulgent. Si vous nous refusez votre aide dans une extrémité si urgente, ne narguez pas notre détresse. Mais, assurément, si vous vouliez plaider la cause de votre patrie, votre belle parole, bien mieux que l'armée que nous pouvons lever à la hâte, arrêterait notre compatriote.

MÉNÉNIUS. — Non, je ne m'en mêlerai pas.

SICINIUS. — Je vous en prie, allez le trouver.

MÉNÉNIUS. — Que puis-je faire?

BRUTUS. — Essayez seulement ce que votre amitié peut pour Rome auprès de Marcius.

MÉNÉNIUS. — Soit! Mais supposez que Marcius me renvoie, comme Cominius, sans m'entendre! Qu'en résultera-t-il? La désolation d'un ami, frappé au cœur par son indifférence. Supposez cela!

SICINIUS. — N'importe! votre bonne volonté vous aura valu la gratitude de Rome, mesurée à vos généreuses intentions.

Digitized by Google

MÉNÉNIUS. — Je consens à le tenter... Je crois qu'il m'écoutera. Quand je pense pourtant qu'il mordait ses lèvres et qu'il grommelait ainsi devant le bon Cominius, cela me décourage fort. Il aura été pris dans un mauvais moment : il n'avait pas dîné! Les veines mal remplies, notre sang est froid, et alors nous boudons la matinée, nous sommes incapables de donner ou de pardonner; mais, quand nous avons gorgé les conduits et les canaux de notre sang de vin et de bonne chère, nous avons l'âme plus souple que pendant un jeûne sacerdotal. J'épierai donc le moment où il sera au régime que veut ma requête, et alors je l'entreprendrai.

BRUTUS. — Vous connaissez trop bien le chemin de sa tendresse pour vous laisser dérouter.

MÉNÉNIUS. — Je vous promets de le mettre à l'épreuve, advienne que pourra. Je saurai bientôt le résultat. *(Il sort.)*

COMINIUS. — Jamais il ne voudra l'entendre.

SICINIUS. — Non?

COMINIUS. — Il est assis dans l'or, vous dis-je; son regard flamboie comme pour brûler Rome, et son injure est la geôlière de sa pitié. Je me suis agenouillé devant lui; il a murmuré vaguement : *Levez-vous!* et m'a congédié ainsi, d'un geste silencieux. Il m'a fait signifier par écrit ce qu'il accordait, ce qu'il refusait, s'étant engagé, sous serment, à s'en tenir à ces conditions. Nous n'avons donc plus d'espoir, si ce n'est dans sa noble mère et dans sa femme, qui, m'a-t-on dit, comptent implorer de lui la grâce de sa patrie. Allons donc les trouver, et hâtons leur démarche de nos légitimes instances. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

Un poste avancé du camp volsque devant Rome.

DES GARDES *sont en faction.* MÉNÉNIUS *les rencontre.*

PREMIER GARDE. — Halte!... D'où venez-vous?

DEUXIÈME GARDE. — Arrière!

MÉNÉNIUS. — Vous faites votre faction en braves : c'est bien. Mais, avec votre permission, je suis un officier d'État, et je viens pour parler à Coriolan.

PREMIER GARDE. — D'où cela?

Digitized by Google

MÉNÉNIUS. — De Rome.

PREMIER GARDE. — Vous ne pouvez pas passer, il faut que vous retourniez : notre général ne veut plus rien entendre de là.

DEUXIÈME GARDE. — Vous verrez votre Rome embrasée avant de parler à Coriolan.

MÉNÉNIUS. — Mes bons amis, pour peu que vous ayez entendu votre général parler de Rome et de ses amis là-bas, il y a cent à parier contre un que mon nom a frappé vos oreilles : je m'appelle Ménénius.

PREMIER GARDE. — Soit! Arrière! Votre nom ici n'est pas un mot de passe.

MÉNÉNIUS. — Je te dis, camarade, que ton général est mon ami : j'ai été le registre de ses exploits, un registre où les hommes lisaient, un peu exagérée peut-être, son incomparable gloire. Car j'ai toujours exalté [1] mes amis, dont il est le premier, avec toute la latitude que la vérité pouvait m'accorder sans faillir. Parfois même, tel qu'une boule sur un terrain traître, j'ai heurté au-delà du but. J'ai été jusqu'à frapper sa louange à un coin équivoque. Ainsi, camarade, laisse-moi passer.

PREMIER GARDE. — En vérité, monsieur, eussiez-vous dit autant de mensonges pour son compte que vous avez proféré de paroles pour le vôtre, vous ne passeriez pas; non! quand il y aurait autant de vertu à mentir qu'à vivre chastement. Ainsi, arrière!

MÉNÉNIUS. — Je t'en prie, camarade, songe que je m'appelle Ménénius, et que j'ai toujours été partisan acharné de ton général.

DEUXIÈME GARDE. — Quelque fieffé menteur que vous ayez été en son honneur, comme vous venez de le reconnaître, je suis un homme, moi, qui dit la vérité sous ses ordres, et je dois vous déclarer que vous ne passerez pas. Ainsi, arrière!

MÉNÉNIUS. — A-t-il dîné? Peux-tu me le dire? Car je ne voudrais lui parler qu'après son dîner.

PREMIER GARDE. — Vous êtes Romain, n'est-ce pas?

MÉNÉNIUS. — Je suis ce qu'est ton général.

PREMIER GARDE. — Alors vous devriez haïr Rome

---

1. Le texte porte *verified*, que l'on peut comprendre comme : dire la vérité au sujet de. Certains éditeurs du XVIIIe siècle corrigeaient en *magnified* ou *glorified*, et c'est cette leçon que suit notre traducteur.

Digitized by Google

comme il le fait. Pouvez-vous, après avoir chassé de vos murs leur vrai défenseur et, dans une crise d'ineptie populaire, livré à votre ennemi votre bouclier, pouvez-vous croire que vous contiendrez sa vengeance avec les gémissements commodes de vos vieilles femmes, les virginales génuflexions de vos filles ou la caduque intercession d'un radoteur décrépit comme vous? Pouvez-vous croire que vous éteindrez avec un si faible souffle l'incendie imminent qui va embraser votre cité? Non! Vous vous trompez. Retournez donc à Rome, et préparez-vous pour votre exécution : vous êtes condamnés. Notre général a juré de ne vous accorder ni sursis ni pardon.

MÉNÉNIUS. — Drôle, si ton capitaine savait que je suis ici, il me traiterait avec estime.

DEUXIÈME GARDE. — Allons! mon capitaine ne vous connaît pas.

MÉNÉNIUS. — Je veux dire ton général.

PREMIER GARDE. — Mon général ne se soucie guère de vous. Arrière! Retirez-vous, si vous ne voulez pas que je répande la demi-pinte de sang... arrière!... qui vous reste à peine... Arrière!

MÉNÉNIUS. — Mais, camarade, camarade...

Entrent Coriolan et Aufidius.

CORIOLAN. — Qu'y a-t-il?

MÉNÉNIUS, *au premier garde.* — Maintenant, compagnon, je vais te remettre à ta place; tu vas voir quel cas on fait de moi; tu vas reconnaître qu'un soudard outrecuidant[1] ne peut pas m'écarter de mon fils Coriolan. Juge, par l'accueil qu'il va me faire, si tu n'as pas chance d'être pendu ou de subir quelque autre mort d'une mise en scène plus lente et plus cruelle. Regarde bien maintenant, et évanouis-toi à la pensée de ce qui va t'advenir. *(A Coriolan.)* Puissent, dans leur glorieux synode, les Dieux s'occuper à toute heure de ta prospérité personnelle! Puissent-ils ne jamais t'aimer moins que ne t'aime ton vieux père Ménénius! Oh! mon

1. *A Jack guardant.* Expression pittoresque, mais, une fois de plus, ambiguë. *Jack :* jeannot, « maraud », homme de basse extraction; *guardant,* terme de blason, se dit d'un animal présenté de face (« regardant »). Cette idée d'un maraud qui ose regarder Ménénius sans baisser les yeux est bien rendue par le traducteur. Certains commentateurs voient dans *guardant* un synonyme de gardien, ou sentinelle.

Digitized by Google

fils! mon fils! tu nous prépares un incendie : tiens! voici de l'eau pour l'éteindre. *(Il pleure.)* Je ne me suis pas décidé sans peine à venir à toi; mais on m'a assuré que, seul, je pourrais t'émouvoir. J'ai été entraîné hors de nos murs par les soupirs, et je viens te conjurer de pardonner à Rome et à tes compatriotes suppliants. Que les Dieux bons apaisent ta fureur et en jettent la lie sur ce maraud qui, comme un bloc brut, me refusait accès près de toi! *(Il montre le premier garde.)*

CORIOLAN. — Arrière!

MÉNÉNIUS. — Comment! arrière!

CORIOLAN. — Femme, mère, enfant, je ne connais plus rien. Mes volontés sont asservies à d'autres. Seule, ma vengeance m'appartient; ma clémence est dans le cœur des Volsques. Que le souvenir de notre familiarité soit empoisonné par l'ingratitude plutôt que ranimé par la pitié!... Partez donc. Mes oreilles sont plus fortes contre vos prières que vos portes contre mes attaques... Pourtant, puisque je t'ai aimé, prends ceci : je l'avais écrit pour toi, et je voulais te l'envoyer. *(Il lui remet un pli.)* Plus un mot, Ménénius! Je ne t'écoute plus... Cet homme, Aufidius, était mon bien-aimé dans Rome : pourtant, tu vois...

AUFIDIUS. — Vous soutenez l'énergie de votre caractère. *(Sortent Coriolan et Aufidius.)*

PREMIER GARDE. — Eh bien! monsieur, votre nom est donc Ménénius?

DEUXIÈME GARDE. — Il a, vous le voyez, un pouvoir magique... Vous savez le chemin pour vous en retourner?

PREMIER GARDE. — Avez-vous vu comme nous avons été tancés pour avoir arrêté Votre Grandeur au passage?

DEUXIÈME GARDE. — Quelle raison, dites-vous, ai-je de m'évanouir?

MÉNÉNIUS. — Je ne me soucie ni du monde ni de votre général; quant aux êtres comme vous, à peine puis-je croire qu'il en existe, tant vous êtes chétifs! L'homme assez résolu pour se donner la mort de sa main ne la craint pas d'une autre. Que votre général poursuive le cours de ses fureurs! Quant à vous, restez ce que vous êtes longtemps; et que votre misère s'accroisse avec vos années! Je vous dis ce qui m'a été dit : Arrière! *(Il sort.)*

PREMIER GARDE. — Un noble compagnon, je le garantis!

DEUXIÈME GARDE. — Le digne compagnon, c'est notre général : c'est un roc, un chêne inébranlable au vent. *(Ils sortent.)*

Digitized by Google

SCÈNE III

La tente de Coriolan.

Entrent CORIOLAN, AUFIDIUS *et autres.*

CORIOLAN. — Demain, c'est sous les murs de Rome que nous camperons notre armée. Vous, mon collègue dans cette expédition, vous aurez à rapporter aux Seigneurs volsques la loyauté de ma conduite en cette affaire.

AUFIDIUS. — C'est leur intérêt seul que vous avez consulté : vous avez fermé l'oreille à la prière publique de Rome; vous n'avez pas permis même un secret murmure à des amis qui se croyaient sûrs de vous.

CORIOLAN. — Le dernier, ce vieillard que j'ai renvoyé à Rome, le cœur brisé, avait pour moi plus que l'amour d'un père : oui, il me divinisait. Leur dernière ressource était de me l'envoyer. Par égard pour sa vieille affection, tout en le traitant durement, j'ai offert encore une fois les premières conditions qu'ils ont refusées et qu'ils ne peuvent plus accepter : voilà mon unique faveur pour un homme qui croyait tant obtenir! Bien petite concession, en vérité!... De nouvelles ambassades, de nouvelles prières, qu'elles viennent de l'État ou de mes amis privés, à l'avenir me trouveront inflexible. *(Clameurs au-dehors.)* Hé! quelles sont ces clameurs? Tenterait-on de me faire enfreindre mon vœu au moment même où je le prononce? Je ne l'enfreindrai pas.

Entrent Virgilie et Volumnie, conduisant le jeune Marcius; Valérie et des suivantes : tous vêtus de deuil.

Ma femme vient la première; puis le moule honoré où ce torse a pris forme, ma mère, tenant par la main le petit-fils de sa race. Mais arrière l'affection! En lambeaux tous les liens et tous les privilèges de la nature! Que la seule vertu soit d'être inexorable! *(Regardant les femmes, qui s'inclinent.)* A quoi bon cet humble salut? A quoi bon tous ces regards de colombes qui rendraient les Dieux parjures?... Je m'attendris... Ah! je ne suis pas d'une argile plus ferme que les autres... Ma mère s'incline : comme si, devant une taupinière, l'Olympe devait s'humilier! Et mon petit enfant

Digitized by Google

a un air si suppliant que la grande nature crie : *Ne refuse pas!*... Que les Volsques traînent la charrue sur Rome et la herse sur l'Italie! Je ne serai jamais de ces oisons qui obéissent à l'instinct : je résisterai comme un homme qui serait né de lui-même et ne connaîtrait pas de parents.

VIRGILIE. — Mon seigneur! mon mari!

CORIOLAN. — Je ne vois plus des mêmes yeux dont je voyais à Rome.

VIRGILIE. — Le chagrin qui nous a tant changées vous le fait croire.

CORIOLAN. — Comme un acteur stupide, voilà que j'ai oublié mon rôle, et je reste court, à ma grande confusion. *(A Virgilie.)* O le plus pur de ma chair, pardonne à ma rigueur, mais ne me dis pas pourtant de pardonner aux Romains. Oh! un baiser long comme mon exil, doux comme ma vengeance! *(Il l'embrasse.)* Par la jalouse reine des cieux [1], c'est le même baiser que j'ai emporté de toi, ma chérie; ma lèvre fidèle l'a toujours gardé vierge!... Grands Dieux! je babille, et la plus noble des mères n'a pas même reçu mon salut... Enfonce-toi dans la terre, mon genou, et que ta déférence y laisse une marque plus profonde que la génuflexion du commun des fils! *(Il s'agenouille.)*

VOLUMNIE, *le relevant.* — Oh! reste debout, et sois béni, tandis que, sur ce dur coussin de cailloux, je tombe à genoux devant toi, et que, par cette preuve inouïe de respect, je bouleverse la hiérarchie entre l'enfant et la mère. *(Elle s'agenouille.)*

CORIOLAN. — Que vois-je? Vous, à genoux devant moi, devant ce fils que vous corrigiez? Alors, que les galets de la plage affamée aillent lapider les astres! Alors, que les vents mutinés lancent les cèdres altiers contre l'ardent soleil! Vous égorgez l'impossible, en rendant facile ce qui ne peut être!

VOLUMNIE. — Tu es mon guerrier : c'est moi qui t'ai formé. *(Montrant Valérie.)* Reconnais-tu cette dame?

CORIOLAN. — Oui, la noble sœur de Publicola, la lune de Rome, chaste comme le glaçon que le givre a formé de la plus pure neige et suspendu au temple de Diane! Chère Valérie!

VOLUMNIE, *lui présentant son fils.* — Voici un pauvre

1. Junon.

Digitized by Google

abrégé de vous, qui, interprété par l'avenir, pourra devenir un autre vous-même.

CORIOLAN, *regardant l'enfant.* — Que le Dieu des soldats, avec le consentement du souverain Jupiter, inspire la noblesse à tes pensées! Puisses-tu être invulnérable à la honte et demeurer dans les batailles comme un fanal sublime, supportant toutes les rafales, et sauvant ceux qui t'aperçoivent!

VOLUMNIE, *au jeune Marcius.* — A genoux, garnement!

CORIOLAN. — Voilà bien mon bel enfant!

VOLUMNIE. — Lui-même, votre femme, cette dame et moi, nous venons à vous en suppliants.

CORIOLAN. — Taisez-vous, je vous en conjure; ou, avant de demander, rappelez-vous que ma résistance à des requêtes que j'ai juré de repousser ne doit pas être prise par vous comme un refus. Ne me pressez pas de renvoyer mes soldats ou de capituler encore avec les ouvriers de Rome. Ne me dites pas que je suis dénaturé. Ne cherchez pas à calmer ma rage et ma rancune par vos froides raisons.

VOLUMNIE. — Oh! assez! assez! Vous venez de déclarer que vous ne vouliez rien nous accorder, car nous n'avons pas à demander autre chose que ce que vous refusez déjà. Pourtant nous ferons notre demande, afin que, si vous la rejetez, le blâme en puisse retomber sur votre rigueur. Donc, écoutez-nous.

CORIOLAN. — Aufidius, et vous, Volsques, soyez témoins, car nous voulons ne rien écouter de Rome en secret... Votre requête! *(Il s'assoit.)*

VOLUMNIE. — Quand nous resterions silencieuses et sans dire un mot, notre accoutrement et l'état de nos pauvres corps te feraient assez connaître quelle vie nous avons menée depuis ton bannissement. Considère combien plus infortunées que toutes les femmes du monde nous sommes venues ici, puisque ta vue, qui devrait faire ruisseler de joie nos yeux et bondir d'aise nos cœurs, nous contraint à pleurer et à frissonner d'effroi et de douleur, en montrant à une mère, à une femme, à un enfant, un fils, un mari, un père déchirant les entrailles de sa patrie. Et c'est à nous, pauvres créatures, que ton inimitié est le plus fatale : tu nous empêches de prier les Dieux, ce qui est un souverain réconfort à tous, hormis à nous. Car, comment pouvons-nous, hélas! comment pouvons-nous prier et pour notre

Digitized by Google

pays, comme c'est notre devoir, et pour ta victoire, comme c'est notre devoir? Hélas! il nous faut sacrifier ou la patrie, notre nourrice chérie, ou ta personne, notre joie dans la patrie. Nous devons subir une évidente calamité, quel que soit celui de nos vœux qui s'accomplisse, de quelque côté que soit le triomphe; car il nous faudra te voir, comme un renégat étranger, traîné, les menottes aux mains, à travers nos rues, ou foulant d'un pas triomphal les ruines de ta patrie, et remportant la palme pour avoir vaillamment versé le sang de ta femme et de tes enfants. Quant à moi, mon fils, je suis résolue à ne pas attendre que la fortune décide de l'issue de cette guerre; car, si je ne puis te déterminer à témoigner une noble bienveillance aux deux parties, plutôt que de ruiner l'une d'elles, sache que tu ne marcheras pas à l'assaut de ton pays sans passer premièrement (tiens-le pour assuré) sur le ventre de ta mère, qui t'a mis au monde!

VIRGILIE. — Et sur le mien aussi, qui vous a donné ce fils pour perpétuer votre nom dans l'avenir.

L'ENFANT. — Il ne passera pas sur moi : je me sauverai jusqu'à ce que je sois plus grand, et alors je me battrai.

CORIOLAN. — Qui ne veut pas s'attendrir comme une femme ne doit pas voir un visage d'enfant ni de femme. J'ai trop longtemps tardé. *(Il se lève.)*

VOLUMNIE. — Non, ne nous quittez pas ainsi. Si, par notre requête, nous vous pressions de sauver les Romains en détruisant les Volsques que vous servez, vous pourriez nous condamner comme empoisonneuses de votre honneur... Non!... Ce que nous vous demandons, c'est de réconcilier les deux peuples, en sorte que les Volsques puissent dire : *Nous avons eu cette clémence!* les Romains répondre : *Nous avons reçu cette grâce!* et tous, t'acclamant à l'envi, te crier : *Sois béni pour avoir conclu cette paix!* Tu sais, mon auguste fils, que l'issue de la guerre est incertaine; mais ceci est bien certain que, si tu es le vainqueur de Rome, tout le profit qui t'en restera sera un nom traqué par d'infatigables malédictions. La chronique écrira : *Cet homme avait de la noblesse, mais il l'a raturée par sa dernière action : il a ruiné son pays; et son nom subsistera, abhorré dans les âges futurs.* Parle-moi, mon fils. Tu affectais les sentiments les plus délicats de l'honneur, en prétendant imiter les grâces mêmes des Dieux : fais donc comme eux, et, après avoir lacéré d'éclairs les vastes joues de la nue, décharge de ta foudre un coup à peine capable de fendre

Digitized by Google

un chêne!... Que ne parles-tu pas? Estimes-tu qu'il soit convenable à un grand personnage de se souvenir toujours des injures? *(A Virgilie.)* Ma fille, parlez : il ne se soucie pas de vos larmes. *(Au jeune Marcius.)* Parle, garçon : peut-être ton enfantillage parviendra-t-il à l'émouvoir plus que nos raisons. *(Montrant Coriolan.)* Il n'est pas au monde de fils plus redevable à sa mère; et pourtant il me laisse pérorer comme une infâme aux ceps!... Jamais de ta vie tu n'as montré d'égards pour ta chère mère, elle qui, pauvre poule, sans souci d'une autre couvée, t'a de ses gloussements dirigé à la guerre et ramené chargé de gloire! Si ma requête est injuste, dis-le et chasse-moi; mais, si elle ne l'est pas, tu manques à l'honneur, et les Dieux te châtieront de m'avoir refusé l'obéissance qui est due à une mère... Il se détourne! A genoux, femmes! humilions-le de nos génuflexions! Le surnom de Coriolan lui inspire plus d'orgueil que nos prières de pitié. A genoux! finissons-en! A genoux pour la dernière fois! Après quoi nous retournerons à Rome mourir au milieu de nos voisins!... Voyons, regarde-nous! Cet enfant, qui ne peut pas dire ce qu'il voudrait, mais qui s'agenouille et te tend les mains, à notre exemple, a plus de force pour appuyer notre supplique que tu n'en as pour la repousser. *(Se relevant.)* Allons, partons! Ce compagnon eut une Volsque pour mère; sa femme est de Corioles; et cet enfant lui ressemble par hasard... Va! débarrasse-toi de nous! Je veux me taire jusqu'à ce que notre ville soit en flammes, et alors on entendra ma voix!

CORIOLAN. — O mère! mère! qu'avez-vous fait? *(Il serre la main de Volumnie, reste un moment silencieux, puis continue :)* Voyez! les cieux s'entrouvrent, les Dieux abaissent leurs regards et rient de cette scène contre nature. O ma mère! ma mère! oh! vous avez gagné une heureuse victoire pour Rome; mais, pour votre fils, croyez-moi, oh! croyez-moi, ce succès lui sera bien périlleux, s'il ne lui est pas mortel. Mais advienne que pourra!... Aufidius, si je ne puis plus faire loyalement la guerre, je veux du moins conclure une paix convenable... Voyons! bon Aufidius, si vous aviez été à ma place, dites, auriez-vous pu moins écouter une mère ou lui accorder moins, Aufidius?

AUFIDIUS. — J'ai été ému.

CORIOLAN. — J'oserais le jurer. Ah! messire, ce n'est pas chose aisée de faire ruisseler de mes yeux la sueur de la pitié. Mais, bon seigneur, vous me conseillerez sur la paix

Digitized by Google

qu'il faut faire. Pour ma part, je n'irai pas à Rome, je veux retourner avec vous et vous prier de me soutenir dans cette affaire... O ma mère!... Ma femme!

AUFIDIUS, *à part.* — Je suis bien aise que tu aies mis ta clémence et ton honneur en contradiction : je veux du coup relever mon ancienne fortune. *(Les dames font des signes à Coriolan, comme pour l'appeler.)*

CORIOLAN. — Oui, tout à l'heure. Nous allons boire ensemble; et vous rapporterez à Rome un gage plus sûr que des paroles, la minute de la transaction contresignée par nous. Allons, venez avec nous. Mesdames, vous méritez qu'on vous élève un temple : toutes les épées de l'Italie, toutes ses armes confédérées n'auraient pu obtenir cette paix. *(Tous sortent.)*

SCÈNE IV

Rome. — Le Capitole.

Entrent MÉNÉNIUS *et* SICINIUS.

MÉNÉNIUS. — Voyez-vous là-bas cette encoignure du Capitole, cette borne là-bas?

SICINIUS. — Oui... Après?

MÉNÉNIUS. — S'il vous est possible de la déplacer avec votre petit doigt, alors il y a quelque chance que les dames romaines, spécialement sa mère, puissent prévaloir sur lui. Mais je dis qu'il n'y a pas d'espoir : nos jugulaires sont condamnées et n'attendent plus que l'exécution.

SICINIUS. — Est-il possible qu'un temps si court puisse altérer la nature d'un homme?

MÉNÉNIUS. — Il y a de la différence entre une chrysalide et un papillon : pourtant votre papillon a été chrysalide. D'homme, ce Marcius est devenu dragon : il a des ailes; il est bien plus qu'une créature rampante.

SICINIUS. — Il aimait tendrement sa mère!

MÉNÉNIUS. — Il m'aimait aussi; et à présent il ne se souvient pas plus de sa mère qu'un cheval de huit ans. L'aigreur de son visage rendrait surs des raisins mûrs. Quand il marche, il se meut comme un engin de guerre; et le sol s'effondre sous ses pas. Il est capable de percer un corselet d'un regard; sa parole est comme un tocsin, et son mur-

Digitized by Google

mure est une batterie. Il est assis sur son siège comme sur celui d'Alexandre. Ce qu'il commande est exécuté aussitôt que commandé. Il ne lui manque plus d'un Dieu que l'éternité et qu'un ciel pour trône.

SICINIUS. — Oui, et que la pitié, si vous le représentez tel qu'il est.

MÉNÉNIUS. — Je le peins d'après son caractère. Remarquez bien quelle grâce sa mère obtiendra de lui. Il n'y a pas plus de pitié en lui que de lait dans un tigre mâle. Voilà ce que reconnaîtra notre pauvre cité... Et tout est de votre faute.

SICINIUS. — Que les Dieux nous soient propices!

MÉNÉNIUS. — Non, dans un cas pareil, ils ne nous seront pas propices. Nous avons banni Marcius sans nous soucier d'eux; et Marcius revient nous rompre le cou sans qu'ils se soucient de nous.

Entre un messager.

LE MESSAGER, *à Sicinius.* — Monsieur, si vous voulez sauver votre vie, rentrez vite. Les plébéiens ont saisi le tribun votre collègue, et le rudoient, en jurant tous que, si les dames romaines ne ramènent pas la confiance avec elles, ils le feront mourir à petit feu.

Entre un second messager.

SICINIUS. — Quelle nouvelle?

LE MESSAGER. — Bonne nouvelle! bonne nouvelle! Les dames ont prévalu, les Volsques ont délogé, et Marcius est parti. Jamais plus heureux jour ne réjouit Rome, non, pas même le jour qui vit l'expulsion des Tarquins.

SICINIUS. — Ami, es-tu certain que ce soit vrai? Est-ce bien certain?

LE MESSAGER. — Aussi certain qu'il l'est pour moi que le soleil est du feu. Où étiez-vous donc caché, que vous mettez cela en doute? Jamais la marée montante ne s'engouffra sous une arche plus éperdument que la foule rassurée à travers nos portes. Écoutez! *(On entend le son des trompettes et des hautbois, mêlé au bruit des tambours et aux acclamations du peuple.)* Les trompettes, les saquebuttes, les psaltérions, les fifres, les tambourins, les cymbales et les acclamations des Romains font danser le soleil. Écoutez! *(Nouvelles acclamations.)*

MÉNÉNIUS. — Voilà une bonne nouvelle. Je vais au-

Digitized by Google

devant de ces dames. Cette Volumnie vaut toute une ville de consuls, de sénateurs, de patriciens et de tribuns comme vous, toute une mer, tout un continent. Vous avez été heureux dans vos prières aujourd'hui. Ce matin, pour dix mille de vos gosiers, je n'aurais pas donné une obole. Écoutez! Quelle joie! *(Acclamations et musique.)*

SICINIUS. — Que les Dieux vous bénissent pour ce message!... Et puis acceptez ma gratitude.

LE MESSAGER. — Monsieur, nous avons tous grand sujet d'être grandement reconnaissants.

SICINIUS. — Sont-elles près de la cité?

LE MESSAGER. — Sur le point d'entrer.

SICINIUS. — Allons au-devant d'elles, et concourons à la joie. *(Ils sortent.)*

SCÈNE V

Rome. — Une porte de la ville.

Entrent LES DAMES ROMAINES, *accompagnées par* LES SÉNATEURS, LES PATRICIENS *et* LE PEUPLE. *Le cortège traverse la scène.*

PREMIER SÉNATEUR, *au peuple.* — Contemplez notre patronne, celle par qui Rome vit. Rassemblez toutes vos tribus, louez les Dieux, et allumez les feux du triomphe; jetez des fleurs devant elles; révoquez par acclamation le cri qui bannit Marcius, rappelez-le, en saluant sa mère; criez : Salut, nobles femmes, salut!

TOUS. — Salut, nobles femmes, salut! *(Fanfare et tambour. Tous sortent.)*

SCÈNE VI

Corioles. — La place publique.

Entrent TULLUS AUFIDIUS *et son escorte.*

AUFIDIUS, *remettant un papier à un officier.* — Allez annoncer aux Seigneurs de la cité que je suis ici; remettez-leur ce papier; dès qu'ils l'auront lu, dites-leur de se rendre sur la

Digitized by Google

place publique : c'est ici qu'en leur présence et devant le peuple, je prouverai ce que j'avance. Celui que j'accuse est déjà entré dans la ville et se propose de paraître devant le peuple, dans l'espoir de se justifier avec des mots. Dépêchez. *(L'escorte d'Aufidius s'éloigne.)*

Entrent trois ou quatre conjurés de la faction d'Aufidius.

Soyez les bienvenus!

PREMIER CONJURÉ. — Comment est notre général?

AUFIDIUS. — Eh bien! comme un homme empoisonné par ses propres aumônes et tué par sa charité.

DEUXIÈME CONJURÉ. — Très noble sire, si vous persistez dans le dessein pour lequel vous avez désiré notre concours, nous vous délivrerons de ce grand danger.

AUFIDIUS. — Je ne puis dire, monsieur. Nous procéderons selon les dispositions du peuple.

TROISIÈME CONJURÉ. — Le peuple restera incertain tant qu'il y aura rivalité entre vous; mais, l'un des deux tombé, le survivant hérite de toutes les sympathies.

AUFIDIUS. — Je le sais; et j'ai pour le frapper des arguments plausibles. Je l'ai élevé au pouvoir, et j'ai engagé mon honneur sur sa loyauté. Ainsi parvenu au sommet, il a fécondé ses plants nouveaux d'une rosée de flatterie. Il a séduit mes amis; et, dans ce but, il a fait fléchir sa nature connue jusque-là pour toujours brusque, indomptable et indépendante.

TROISIÈME CONJURÉ. — Monsieur, son insolence, en briguant le consulat, qu'il perdit faute d'avoir su fléchir...

AUFIDIUS. — J'allais en parler. Banni pour cela, il vint à mon foyer, tendit sa gorge à mon couteau. Je l'accueillis, je fis de lui mon associé, je cédai à toutes ses demandes; je le laissai même choisir dans mon armée, pour accomplir ses projets, mes hommes les meilleurs et les plus dispos; je servis ses desseins de ma propre personne, l'aidai à recueillir la moisson qu'il a tout entière accaparée, et mis mon orgueil à m'amoindrir ainsi; tellement qu'enfin je paraissais son subalterne, non son égal, et qu'il me payait d'un sourire, comme si j'étais à sa solde.

PREMIER CONJURÉ. — C'est vrai, monseigneur : l'armée s'en est étonnée. Et, pour comble, lorsqu'il était maître de Rome, quand nous comptions sur le butin non moins que sur la gloire...

AUFIDIUS. — Justement, c'est sur ce point que s'éten-

Digitized by Google

dront contre lui mes récriminations[1]. Pour quelques larmes de femmes, aussi banales que des mensonges, il a vendu le sang et le labeur de notre grande expédition. En conséquence, il mourra, et je me relèverai par sa chute... *(Bruit de tambours et de trompettes, mêlé aux acclamations du peuple.)* Mais écoutez!

PREMIER CONJURÉ. — Vous êtes entré dans votre ville natale comme un courrier, et nul ne vous a fait accueil; mais, lui, il revient fendant l'air de fracas.

DEUXIÈME CONJURÉ. — Et ces patients imbéciles, dont il a tué les enfants, enrouent leurs vils gosiers à lui donner une ovation!

TROISIÈME CONJURÉ. — Choisissez donc le bon moment; et, avant qu'il s'explique ou qu'il puisse émouvoir le peuple de ses paroles, faites-lui sentir votre épée, que nous seconderons. Quand il sera terrassé, son histoire racontée à votre manière ensevelira ses excuses avec son cadavre.

AUFIDIUS. — Plus un mot! Voici les Seigneurs.

Entrent les seigneurs de la cité.

LES SEIGNEURS, *à Aufidius.* — Soyez le très bien venu chez nous.

AUFIDIUS. — Je ne l'ai pas mérité; mais, dignes Seigneurs, avez-vous lu avec attention ce que je vous ai écrit?

LES SEIGNEURS. — Oui.

PREMIER SEIGNEUR. — Et cette lecture nous a peinés. Ses fautes antérieures, à mon avis, auraient pu être réparées aisément; mais s'arrêter là même où commençait son œuvre, sacrifier le bénéfice de nos armements, nous indemniser à nos propres dépens, faire un traité avec un ennemi qui se rendait, cela n'admet pas d'excuse.

AUFIDIUS. — Il approche, vous allez l'entendre.

Entre Coriolan, tambour battant, couleurs déployées; une foule de citoyens lui font escorte.

CORIOLAN. — Salut, Seigneurs! Je reviens votre soldat, sans être plus infecté d'amour pour ma patrie qu'au jour où je partis d'ici, mais soumis toujours à votre commandement suprême. Sachez que j'ai fait une heureuse campagne et que par une trouée sanglante j'ai mené vos troupes aux portes mêmes de Rome. Le butin que nous avons rap-

1. *My sinews :* ma force (littéralement : mes muscles).

Digitized by Google

porté dépasse d'un tiers au moins les frais de l'expédition. Nous avons fait une paix non moins honorable pour les Antiates qu'humiliante pour les Romains. Et nous vous remettons ici, signé des consuls et des patriciens, et portant le sceau du Sénat, le traité que nous avons conclu. *(Il présente un pli aux seigneurs.)*

AUFIDIUS, *s'avançant.* — Ne le lisez pas, nobles Seigneurs, mais dites au traître qu'il a, au plus haut degré, abusé de vos pouvoirs.

CORIOLAN. — Traître! comment?

AUFIDIUS. — Oui, traître, Marcius!

CORIOLAN. — Marcius?

AUFIDIUS. — Oui, Marcius, Caïus Marcius. Crois-tu que je veuille te décorer, dans Corioles, de ton larcin, de ce nom de Coriolan, volé par toi! Seigneurs et chefs de l'État, il a perfidement trahi vos intérêts; il a, pour quelques gouttes d'eau amère, cédé votre ville de Rome, je dis : votre ville! à sa mère et à sa femme, rompant sa résolution et son serment, comme un écheveau de soie pourrie, sans même consulter un conseil de guerre! Pour des pleurs de nourrice il a, dans un vagissement, bavé votre victoire! En sorte que les pages rougissaient de lui, et que les hommes de cœur se regardaient stupéfaits.

CORIOLAN. — L'entends-tu, Mars?

AUFIDIUS. — Ne nomme pas ce Dieu, enfant des larmes!

CORIOLAN. — Hein?

AUFIDIUS. — Rien de plus.

CORIOLAN, *d'une voix tonnante.* — Menteur démesuré, tu fais déborder mon cœur. Enfant!... O misérable!... Pardonnez-moi, Seigneurs, c'est la première fois qu'on me force à récriminer. Votre jugement, mes graves Seigneurs, doit démentir ce chien; et sa propre conscience, à lui qui garde l'empreinte de mes coups et qui portera ma marque au tombeau, se soulèvera pour lui jeter ce démenti.

PREMIER SEIGNEUR. — Silence, tous deux! et laissez-moi parler.

CORIOLAN. — Coupez-moi en morceaux, Volsques! Hommes et marmousets, rougissez sur moi toutes vos lames. *(A Aufidius.)* Moi, un enfant!... Aboyeur d'impostures!... Si vous avez écrit loyalement vos annales, vous y verrez qu'apparu comme un aigle dans un colombier, j'ai ici même, dans Corioles, épouvanté tous vos Volsques, et j'étais seul!... Un enfant!

Digitized by Google

AUFIDIUS. — Quoi! nobles Seigneurs, vous permettrez que les exploits de son aveugle fortune, qui furent votre honte, soient rappelés par ce fanfaron impie à vos oreilles et sous vos yeux mêmes!

LES CONJURÉS. — Qu'il meure pour cela!

VOIX DANS LA FOULE. — Mettez-le en pièces!... sur-le-champ!... Il a tué mon fils!... ma fille!... Il a tué mon cousin Marcius!... Il a tué mon père!

DEUXIÈME SEIGNEUR, *au peuple.* — Silence! holà! Pas d'outrage!... Silence... C'est un homme illustre dont la renommée enveloppe l'orbe de la terre. Sa dernière offense à notre égard subira une enquête judiciaire... Arrêtez, Aufidius! et ne troublez pas la paix!

CORIOLAN. — Oh! que je voudrais l'avoir, lui, et six Aufidius, et toute sa tribu, à la portée de mon glaive justicier!

AUFIDIUS, *dégainant.* — Insolent scélérat!

LES CONJURÉS, *dégainant.* — Tue! Tue! Tue! Tue! Tue-le!

LES SEIGNEURS. — Arrêtez! arrêtez! arrêtez! arrêtez! *(Aufidius et les conjurés se jettent sur Coriolan, qui tombe et meurt. Aufidius pose le pied sur son cadavre.)*

AUFIDIUS. — Mes nobles maîtres, écoutez-moi.

PREMIER SEIGNEUR. — O Tullus!

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Tu as commis une action que pleurera la valeur.

TROISIÈME SEIGNEUR. — Ne marche pas sur lui. *(Aux citoyens.)* Du calme, mes maîtres!... Remettez vos épées.

AUFIDIUS. — Messeigneurs, quand vous apprendrez (ce qui, dans cette fureur, provoquée par lui, ne peut vous être expliqué) quel grave danger était pour vous la vie de cet homme, vous vous réjouirez de voir ses jours ainsi tranchés. Daignent Vos Seigneuries me mander à leur Sénat! Si je ne prouve pas que je suis votre loyal serviteur, je veux subir votre plus rigoureux jugement.

PREMIER SEIGNEUR. — Emportez son corps, et suivez son deuil. Croyez-le! jamais héraut n'a escorté de plus nobles restes jusqu'à l'urne funèbre.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — L'irritation d'Aufidius atténue grandement son tort. Prenons-en notre parti.

AUFIDIUS. — Ma fureur est passée, et je suis pénétré de tristesse... Enlevons-le. Que trois des principaux guerriers m'assistent! je serai le quatrième. Que le tambour fasse entendre un roulement lugubre! Renversez l'acier de vos

Digitized by Google

piques. Quoique dans cette cité il ait mis en deuil bien des femmes et bien des mères qui gémissent encore de ses coups, il aura un noble monument... Aidez-moi! *(Ils sortent, emportant le corps de Coriolan, au son d'une marche funèbre.)*

FIN DE CORIOLAN

Digitized by Google

TIMON D'ATHÈNES

Digitized by Google

Digitized by Google

TIMON D'ATHÈNES

TIMON D'ATHÈNES *n'a été l'objet d'aucune publication en quarto. Il n'existe d'autre part aucune trace d'une représentation quelconque de la pièce avant 1660. Notre premier texte est donc celui du* Folio. *Mais la place qu'elle occupe dans l'ouvrage est curieuse : elle y est insérée parmi les tragédies, entre* Roméo et Juliette *et* Jules César. *Il semble qu'on l'ait mise en cet endroit pour combler le vide laissé par* Troïlus et Cressida, *déplacée pour d'obscures raisons. Elle est suivie d'une page qui donne la liste des acteurs, d'une autre, blanche, numérotée 100, puis, immédiatement après, de la page 109, qui est la première de* Jules César. Timon, *en effet, est plus court d'environ 1100 lignes que* Troïlus. *Ces anomalies, dues de toute évidence à une manipulation en cours d'impression, ont laissé supposer que les éditeurs du* Folio *avaient d'abord envisagé d'exclure cette pièce. D'où, sur leurs mobiles, des spéculations : estimaient-ils qu'elle n'était pas suffisamment shakespearienne, soit en quantité, soit en qualité? Ou que le manuscrit qu'ils avaient entre les mains offrait trop peu de garanties d'authenticité?*

En fait, le texte est défectueux. Des vers sont imprimés comme de la prose, et inversement. Des noms de personnages sont orthographiés de façons différentes. Le manuscrit était-il composite, fait de morceaux d'origines diverses? Y a-t-on incorporé (c'est une hypothèse de Chambers) des additions portées en marge? Les éditeurs modernes sont perplexes, les gloses pullulent, les propositions de corrections affluent. Mais c'est le cas d'autres pièces de Shakespeare. Une date de composition, même approximative, est difficile à fixer. Le style montre en tout cas que ce n'est pas une

Digitized by Google

œuvre de jeunesse. On la situe d'ordinaire entre les dernières grandes tragédies et les tragi-comédies ou les drames romanesques de la période finale, soit vers 1607-1608. Mais ce n'est pas une certitude.

Le Timon misanthrope des trois derniers actes est inspiré de celui que présente Plutarque dans ses vies d'Antoine et d'Alcibiade. Mais Plutarque ne parle pas de l'immense fortune dilapidée en folles générosités (Actes I et II). L'histoire de Timon, qui a son archétype dans les Mille et Une Nuits[1], *a été également contée par Lucien. Elle devint par la suite une légende qui sert de thème à nombre de récits ou de pièces de théâtre, en Italie (Boiardo, 1487); en Espagne (Pedro Mexia, 1540); en France (Pierre Boaistuau, 1558). Elle pénètre en Angleterre avec John Alday (1566?) et William Painter* (Le Palais des plaisirs, *1566), ainsi qu'avec le Plutarque traduit d'Amyot par Thomas North (1679). On a enfin découvert (Dyce, 1842) une pièce anonyme sur Timon, qui fut peut-être jouée dans une des universités ou dans quelque collège, mais qu'on ne peut dater. Timon, pour les élisabéthains, était un « caractère », le type exemplaire de l'ennemi des hommes, à mettre dans le même panier que Diogène.*

L'auteur de notre Timon *prend à ces sources diverses ce qu'il juge lui être utile pour fabriquer sa pièce. L'œuvre est d'une construction* « rugueuse », *comme si l'auteur s'était peu soucié de son ordonnance. La psychologie des personnages est schématique, subordonnée aux nécessités de l'action, ou fournissant le minimum de vraisemblance et de justification réaliste à la trame allégorique. Malgré la caution que lui donne le Folio, la pièce est-elle une véritable tragédie? Sur ce point, l'accord n'est pas unanime. C'en est une pour Chambers, et plus encore pour Wilson Knight (1930). C'est une* « satire tragique » *pour O. J. Campbell (1943). Mais peut-on dire que le suicide de Timon est tragique? Si* Othello *est une tragédie, c'est moins parce que le Maure se tue que parce qu'il a tué Desdémone. La mort de Timon n'est pas « exploitée » tragiquement; sa force d'impact dramatique est nulle; elle nous est révélée par un soldat illettré, et par l'épitaphe — suspecte*

1. Cf. l'article de Georges-A. Bonnard : « Notes sur les sources de *Timon of Athens* », dans *Études anglaises*, janv. 1954.

Digitized by Google

dans sa forme — qu'il n'a pu lire et qu'il rapporte à son général. Tout ceci grince, aussi bien dans le mouvement que dans le ton. On hésite à souscrire à des jugements aussi enthousiastes que ceux de Wilson Knight, qui reconnaît à Timon *une* « signification tragique universelle » *plus évidente que partout ailleurs dans Shakespeare. Par contre, pour T. M. Parrott (1949), la pièce serait d'une morale quasi baconienne enseignant que ce sont des réalistes tels qu'Alcibiade, non des idéalistes aveugles comme Timon, qui doivent gérer les affaires publiques. Samuel Johnson l'appelle une* « tragédie domestique ». *Timon, au jugement de Coleridge, est* « un Lear de drame satirique ». *Pourquoi cette comparaison avec* le Roi Lear? *A cause, certes, d'une certaine qualité de sa virulence, et, en fin de compte, à cause du thème de l'ingratitude. Un thème moral mis en action sur la scène du théâtre, c'est bien ainsi que nous apparaît* Timon *en effet, et non pas seulement une tragédie « manquée » — manquée parce que Shakespeare, traversant une phase de désabusement professionnel, aurait par lassitude abandonné une œuvre à demi écrite, laissant ensuite à quelque confrère (on a proposé le nom de Chapman) le soin de la revoir et de la compléter. C'est à bien des égards une « moralité » satirique, puissante et décousue, où le destin d'un individu n'intéresse l'auteur, semble-t-il, que dans la mesure où il lui faut un protagoniste, où la simplicité schématique de la structure générale suggère que le propos n'est pas, comme dans toute tragédie, de montrer la chute rédemptrice d'un homme, mais de dénoncer, par, autour et à propos de* Timon, *et sur un ton qui s'apparente singulièrement parfois à celui de l'homélie ou du* flyting *médiéval, quelques-uns des vices les plus laids de la nature humaine. Une caractéristique du style est le nombre inusité des proverbes ou sentences morales dont il est émaillé.* F.-*V. Hugo écrit de la pièce, dans une note :* « C'est un formidable anathème lancé contre la société moderne. » *L'homme, dans cette société, n'est qu'un loup pour l'homme. Pendant les deux premiers actes, ceux de l'illusion de* Timon, *c'est Apémantus qui est lucide et qui a raison contre l'ami des hommes. Mais* Timon, *une fois désabusé, renchérit sur le cynique; son amour universel se change en haine universelle; il commence à délirer. Ses imprécations (contre l'hypocrisie, contre l'ingratitude, contre la soif de l'or et la jouissance*

Digitized by Google

des richesses, contre l'hypocrisie, contre la luxure) sont d'une rhétorique effroyablement vengeresse qui n'épargne ni vice ni vertu. A ce degré d'exaspération, la misanthropie est-elle la mesure d'une vérité enfin reconnue? L'auteur nous demande d'en douter. Car les deux misanthropes s'affrontent dans une totale incompréhension mutuelle, se renvoyant réciproquement à des enfers de mépris. Un seul homme surnage de cet océan de noirceur, Flavius l'intendant, qui reste fidèle, compatissant, honnête; et ce n'est pas parce qu'il est aveugle. Il représente la vertu miraculeusement survivante. Mais Timon est au-delà de la réconciliation. Il rejette Flavius, et son vœu, en le quittant, est qu'il propage désormais autour de lui une misanthropie aussi rageuse, aussi totale, que celle de son ancien maître.

L'ironie suprême de la pièce, ou peut-être une de ses leçons, c'est qu'entre la corruption régnante et le nihilisme misanthropique, l'arbitre sera le soudard professionnel, Alcibiade, qui viendra faire régner l'ordre à Athènes.

Digitized by Google

TIMON D'ATHÈNES

Digitized by Google

PERSONNAGES

TIMON D'ATHÈNES.
ALCIBIADE, capitaine athénien.
FLAVIUS, intendant de Timon.
APÉMANTUS, philosophe acariâtre.
LUCIUS, LUCULLUS, SEMPRONIUS, } nobles, flatteurs de Timon.
VENTIDIUS, un des faux amis de Timon.

UN POÈTE.
UN PEINTRE.
UN JOAILLIER.
UN MARCHAND.
FLAMINIUS, LUCILIUS, SERVILIUS, } serviteurs de Timon.
CAPHIS, PHILOTUS, TITUS, LUCIUS, HORTENSIUS, } serviteurs des créanciers de Timon.
DEUX SERVITEURS DE VARRON.
LE SERVITEUR D'ISIDORE.
DEUX DES CRÉANCIERS DE TIMON.
UN VIEIL ATHÉNIEN.
TROIS ÉTRANGERS.
DES BANDITS.
UN PAGE.
UN FOU.
CUPIDON.
DES MASQUES.
PHRYNÉ, TIMANDRA, } maîtresses d'Alcibiade.

OFFICIERS, SOLDATS, SEIGNEURS, SÉNATEURS ET VALETS.

La scène est à Athènes et dans un bois aux environs de la ville.

Digitized by Google

TIMON D'ATHÈNES

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Le palais de Timon, à Athènes.

Entrent UN PEINTRE *et* UN POÈTE.

LE POÈTE. — Bonjour, monsieur.

LE PEINTRE. — Je suis charmé que vous soyez bien portant.

LE POÈTE. — Il y a longtemps que je ne vous ai vu. Comment va le monde?

LE PEINTRE. — Il s'use, monsieur, à mesure qu'il croît en âge.

LE POÈTE. — Oui, c'est chose bien connue. Mais y a-t-il quelque rareté particulière, quelque étrangeté qui ne compte encore que peu d'exemples?... Voyez donc.

Entrent, par des portes différentes, un joaillier, un marchand et autres fournisseurs.

O magie de la générosité! tous ces esprits, c'est ton pouvoir qui les a évoqués... Je connais ce marchand.

LE PEINTRE. — Je les connais tous deux : l'autre est un joaillier.

LE MARCHAND, *au joaillier*. — Oh! c'est un digne seigneur.

LE JOAILLIER. — Oui, cela est bien certain.

LE MARCHAND. — Un homme incomparable, tenu, pour ainsi dire, en haleine par une infatigable et continuelle bonté; un homme hors ligne.

LE JOAILLIER. — J'ai ici un bijou.

LE MARCHAND. — Oh! de grâce, faites-le voir... C'est pour le seigneur Timon, monsieur?

Digitized by Google

LE JOAILLIER. — S'il veut en donner le prix. Mais pour ça...

LE POÈTE, *déclamant.*

Quand pour un salaire nous vantons le mal,
Cela ternit la gloire des plus heureux vers,
Consacrés justement à célébrer le bien...

LE MARCHAND, *examinant le bijou.* — Il est d'une bonne forme.

LE JOAILLIER. — Et riche; voyez quelle eau!

LE PEINTRE, *au poète.* — Vous êtes absorbé, monsieur, par quelque ouvrage, quelque dédicace à notre grand patron?

LE POÈTE. — Une chose échappée à ma rêverie! Notre poésie est comme la gomme qui dégoutte du tronc nourricier. L'étincelle ne jaillit du caillou que quand on le frappe; mais notre noble flamme naît d'elle-même et déborde comme le torrent, emportant chaque obstacle... Qu'avez-vous là?

LE PEINTRE. — Un tableau, monsieur... Et quand paraît votre livre?

LE POÈTE. — Aussitôt ma présentation faite, monsieur... Voyons votre travail.

LE PEINTRE, *montrant un tableau.* — C'est un bon travail.

LE POÈTE. — En effet : voici qui s'enlève parfaitement.

LE PEINTRE. — C'est passable.

LE POÈTE. — Admirable! Que cette gracieuse figure a une attitude parlante! Quelle puissance mentale rayonne dans ce regard! Quelle vaste imagination fait mouvoir cette lèvre! Tout muet qu'est ce geste, on pourrait l'interpréter.

LE PEINTRE. — C'est une parodie assez heureuse de la vie. Voyez cette touche : est-elle bonne?

LE POÈTE. — J'ose dire qu'elle en remontre à la nature : le souffle de l'art qui anime ces traits est plus vivant que la vie. *(On voit passer quelques sénateurs.)*

LE PEINTRE. — Comme le seigneur Timon est recherché!

LE POÈTE. — Les sénateurs d'Athènes!... Heureux homme!

D'autres personnages passent.

LE PEINTRE. — Regardez encore!

LE POÈTE. — Vous voyez cette affluence, ce flot immense de visiteurs. Dans l'ouvrage que je viens d'ébaucher, j'ai

Digitized by Google

représenté un homme a qui ce bas monde prodigue les embrassades et les caresses avec le plus généreux empressement... Mon libre style ne se fixe à aucun objet particulier, mais se laisse dériver sur une vaste mer de cire. Nul trait méchant n'envenime une seule virgule dans l'essor que prend ma poésie; mais elle vole, hardie et impétueuse comme l'aigle, sans laisser de ravage derrière elle.

LE PEINTRE. — Que voulez-vous dire?

LE POÈTE. — Je vais vous l'expliquer. Vous voyez comme toutes les classes, tous les esprits, les plus superficiels et les plus légers comme les plus graves et les plus austères, offrent leurs services au seigneur Timon : la grande fortune dont dispose sa bonne et gracieuse nature lui gagne, lui attache, lui asservit tous les cœurs, depuis le flatteur à la face miroitante jusqu'à cet Apémantus qui n'aime rien autant que s'abhorrer lui-même : il n'est pas jusqu'à celui-là qui ne plie le genou devant Timon, heureux s'il s'en retourne enrichi d'un sourire.

LE PEINTRE. — Je les ai vus causer ensemble.

LE POÈTE. — Monsieur, j'ai représenté la Fortune trônant sur une haute et riante colline. A la base de la montagne sont rangés tous les mérites, les êtres de tous genres qui, au sein de cette sphère, s'évertuent à relever leur condition. Dans cette foule, dont les regards sont fixés sur cette souveraine, je montre un personnage ayant les traits de Timon; d'un signe de sa main d'ivoire, la Fortune l'appelle à elle, et par cette faveur subite change en serviteurs et en esclaves tous ses rivaux.

LE PEINTRE. — C'est conçu grandement. Ce trône, cette Fortune, cette colline; puis cet homme, choisi d'un signe dans cette tourbe infime, s'élançant, tête baissée, sur la côte escarpée, à l'escalade de son bonheur, il me semble que tout cela serait parfaitement rendu dans notre art.

LE POÈTE. — Mais, monsieur, écoutez-moi jusqu'au bout. Tous ceux qui naguère étaient ses égaux, voire même ses supérieurs, aussitôt s'attachent à ses pas, encombrent ses antichambres, versent à son oreille l'encens de leurs murmures, sanctifient jusqu'à son étrier et n'aspirent que par lui l'air libre.

LE PEINTRE. — Soit! Eh bien! après?

LE POÈTE. — Lorsque la Fortune, par un capricieux changement d'humeur, rejette à bas son favori d'hier, tous ces clients qui s'évertuaient derrière lui à gravir la montagne

Digitized by Google

sur les genoux et sur les mains le laissent rouler en bas, sans qu'aucun l'accompagne dans son déclin.

LE PEINTRE. — C'est chose commune. Je puis exposer mille peintures allégoriques qui représenteront ces brusques revers de fortune plus puissamment que des paroles. N'importe! vous faites bien de montrer au seigneur Timon que les petits ont vu déjà culbuter les grands [1].

Les trompettes sonnent. Entre Timon, accompagné de sa suite et causant avec le serviteur de Ventidius.

TIMON. — Il est emprisonné, dites-vous?

LE SERVITEUR. — Oui, mon bon seigneur. Il doit cinq talents. Ses ressources sont à bout, ses créanciers fort rigoureux. Il demande que vous daigniez écrire à ceux qui l'ont enfermé; sinon, pour lui plus d'espoir.

TIMON. — Noble Ventidius! Allons! je ne suis pas d'un acabit à abandonner mon ami dans le besoin. Je le tiens pour un gentilhomme fort digne d'être secouru : il le sera. Je payerai la dette et le délivrerai.

LE SERVITEUR. — Il est pour toujours obligé à Votre Seigneurie.

TIMON. — Recommandez-moi à lui; je vais envoyer sa rançon; et, dès qu'il sera élargi, dites-lui de venir me voir. Ce n'est pas assez de relever le faible, il faut le soutenir ensuite... Adieu!

LE SERVITEUR. — Toute prospérité à Votre Honneur! *(Il sort.)*

Entre un vieillard.

LE VIEILLARD. — Seigneur Timon, daigne m'entendre.

TIMON. — Volontiers, bon père.

LE VIEILLARD. — Tu as un serviteur nommé Lucilius.

TIMON. — Oui... Après?

LE VIEILLARD. — Très noble Timon, fais venir cet homme devant toi.

TIMON. — Est-il ici, ici?... Lucilius!

Entre Lucilius.

LUCILIUS. — Me voici, aux ordres de Votre Seigneurie.

---

1. *Mean eyes have seen The foot above the head.* C'est une expression proverbiale.

Digitized by Google

LE VIEILLARD. — Cet homme, ta créature, seigneur Timon, fréquente ma maison nuitamment. Je suis un mortel ayant eu de tout temps du goût pour le profit; et ma fortune mérite un héritier plus opulent qu'une espèce qui tient un tranchoir.

TIMON. — Bien! Où veux-tu en venir?

LE VIEILLARD. — J'ai pour toute famille une fille unique à qui je puis transmettre tout ce que j'ai. L'enfant est jolie, jeune autant que peut l'être une fiancée, et je lui ai donné à grands frais la meilleure éducation. Cet homme qui t'appartient ose prétendre à son amour : veuille donc, noble seigneur, te joindre à moi pour lui défendre de la visiter; moi, j'ai parlé en vain.

TIMON. — C'est un honnête homme.

LE VIEILLARD. — Qu'il le soit tant qu'il voudra, Timon! Il trouve dans son honnêteté même une récompense suffisante, sans que ma fille en soit l'appoint.

TIMON. — L'aime-t-elle?

LE VIEILLARD. — Elle est jeune et tendre. L'expérience de nos propres passions nous apprend de quelle légèreté est la jeunesse.

TIMON, *à Lucilius*. — Aimez-vous la jeune fille?

LUCILIUS. — Oui, mon bon seigneur; et elle m'agrée.

LE VIEILLARD. — Si elle se marie sans mon consentement, j'en prends les Dieux à témoin, je choisirai pour héritier un des mendiants de ce monde, et je la déposséderai.

TIMON. — Quelle doit être sa dot, si elle épouse un mari sortable?

LE VIEILLARD. — Trois talents pour le présent; et, plus tard, tout ce que j'ai.

TIMON, *désignant Lucilius*. — Ce gentilhomme m'a servi longtemps : pour fonder sa fortune, je veux faire un petit sacrifice, car c'est un devoir d'humanité... Accordez-lui votre fille : la dotation qu'il aura de moi fera contrepoids à la dot qu'elle aura de vous, et je rétablirai l'équilibre entre lui et elle.

LE VIEILLARD. — Très noble seigneur, engagez-vous à cela sur l'honneur, et elle est à lui.

TIMON, *tendant la main au vieillard*. — A toi ma main! C'est une promesse d'honneur.

LUCILIUS. — Je remercie humblement Votre Seigneurie. Désormais, je le déclare, tout ce que je puis avoir de richesse et de fortune, je vous le dois.

Digitized by Google

Sortent Lucilius et le vieillard.

LE POÈTE, *présentant un manuscrit à Timon.* — Daignez agréer mon travail, et vive Votre Seigneurie!

TIMON. — Je vous remercie; vous aurez de mes nouvelles tout à l'heure : ne partez pas. *(Au peintre.)* Qu'avez-vous là, mon ami?

LE PEINTRE. — Une peinture que je supplie Votre Seigneurie d'accepter.

TIMON. — La peinture est la bienvenue. Le portrait, c'est presque l'homme réel; car, depuis que l'infamie trafique de la nature de l'homme, l'homme est tout extérieur. Ces figures tracées au pinceau sont effectivement ce qu'elles représentent. J'aime votre œuvre, et vous reconnaîtrez que je l'aime : attendez ici que je vous donne de mes nouvelles.

LE PEINTRE. — Les Dieux vous conservent!

TIMON. — Salut, messieurs! Donnez-moi votre main. Nous dînerons ensemble, il le faut. *(Au joaillier.)* Monsieur, votre bijou a été accablé par les appréciateurs.

LE JOAILLIER. — Quoi, monseigneur! aurait-il été déprécié?

TIMON. — Il a été écrasé d'éloges. Si je le payais au prix que fixe l'enthousiasme, je me ruinerais entièrement.

LE JOAILLIER. — Monseigneur, il n'est estimé que selon sa valeur commerciale. Mais vous savez bien que des objets de même prix, en changeant de possesseurs, changent de valeur. Croyez-le bien, cher seigneur, vous rehaussez le bijou que vous portez.

TIMON. — La bonne plaisanterie!

LE MARCHAND. — Non, monseigneur; il exprime le sentiment général en disant ce que tous disent.

TIMON. — Voyez qui vient ici.

Entre Apémantus.

Voulez-vous être morigénés?

LE JOAILLIER. — Nous supporterons ce que supporte Votre Seigneurie.

LE MARCHAND. — Il n'épargnera personne.

TIMON. — Bonjour, aimable Apémantus!

APÉMANTUS. — Je te rendrai ton bonjour lorsque je serai aimable. Ce qui arrivera quand tu seras le chien de Timon et que ces coquins seront honnêtes.

Digitized by Google

TIMON. — Pourquoi les traites-tu de coquins? Tu ne les connais pas.

APÉMANTUS. — Sont-ils pas Athéniens?

TIMON. — Oui.

APÉMANTUS. — Alors je ne me rétracte pas.

LE JOAILLIER. — Vous me reconnaissez, Apémantus?

APÉMANTUS. — Tu reconnais que je te reconnais : je t'ai appelé par ton nom.

TIMON. — Tu es bien fier, Apémantus!

APÉMANTUS. — Fier avant tout de ne pas ressembler à Timon.

TIMON. — Où vas-tu?

APÉMANTUS. — Rompre la cervelle d'un honnête Athénien.

TIMON. — C'est un acte pour lequel tu mourras.

APÉMANTUS. — Oui, si on encourt la mort à frapper le néant.

TIMON. — Comment trouves-tu ce tableau, Apémantus?

APÉMANTUS. — Son plus grand mérite est d'être innocent.

TIMON. — Celui qui l'a peint n'est-il pas habile?

APÉMANTUS. — Plus habile encore est celui qui a fait le peintre; et pourtant il a fait là un sale ouvrage.

LE PEINTRE. — Vous êtes un chien.

APÉMANTUS. — Ta mère est de mon espèce : qu'est-elle si je suis un chien?

TIMON. — Veux-tu dîner avec moi, Apémantus?

APÉMANTUS. — Non; je ne dévore pas les seigneurs.

TIMON. — Si tu les dévorais, tu fâcherais ces dames.

APÉMANTUS. — Oh! elles les dévorent elles-mêmes : c'est ce qui leur donne de gros ventres.

TIMON. — Voilà une remarque graveleuse.

APÉMANTUS. — C'est ainsi que tu la prends? Garde-la pour ta peine.

TIMON. — Aimes-tu ce joyau, Apémantus?

APÉMANTUS. — Moins que la sincérité qui ne coûte pas une obole à l'homme.

TIMON. — Que penses-tu qu'il vaille?

APÉMANTUS. — Pas même la peine que j'y pense... Que dis-tu poète?

LE POÈTE. — Que dis-tu, philosophe?

APÉMANTUS. — Tu mens.

LE POÈTE. — Es-tu pas philosophe?

Digitized by Google

APÉMANTUS. — Oui.

LE POÈTE. — Je ne mens donc pas.

APÉMANTUS. — Es-tu pas poète?

LE POÈTE. — Oui.

APÉMANTUS. — Alors tu mens[1]. Vois ton dernier ouvrage, où dans une fiction tu le représentes comme un digne homme. *(Il montre Timon.)*

LE POÈTE. — Ce n'est pas une fiction : Timon est ainsi.

APÉMANTUS. — Oui, il est digne de toi, et digne de te payer pour ta peine. Qui aime être flatté est digne du flatteur. Cieux! si j'étais un seigneur!

TIMON. — Eh bien! que ferais-tu, Apémantus?

APÉMANTUS. — Ce qu'Apémantus fait aujourd'hui : je haïrais de toute mon âme un seigneur.

TIMON. — Quoi! tu te haïrais toi-même?

APÉMANTUS. — Oui.

TIMON. — Pourquoi?

APÉMANTUS. — Pour avoir dans une folle boutade souhaité d'être seigneur... Es-tu pas marchand?

LE MARCHAND. — Oui, Apémantus.

APÉMANTUS. — Que le négoce fasse ta ruine, si les Dieux ne la veulent pas!

LE MARCHAND. — Si le négoce la fait, c'est que les Dieux la veulent.

APÉMANTUS. — Le négoce est ton Dieu : que ton Dieu te ruine! *(Les trompettes sonnent.)*

Entre un serviteur.

TIMON. — Qu'annonce cette trompette?

LE SERVITEUR. — Alcibiade et une vingtaine de cavaliers de sa société.

TIMON, *à quelques-uns de ses gens.* — Allez les recevoir, je vous prie, et guidez-les jusqu'à nous. *(Des gens de la suite sortent.)* Vous dînerez avec moi, il le faut... Vous, ne partez pas que je ne vous aie remercié, et, le dîner fini, montrez-moi cette pièce...[2]. Je suis heureux de vous voir tous.

Entrent Alcibiade et ses compagnons.

Vous êtes le très bien venu, messire! *(Ils se saluent.)*

APÉMANTUS, *les observant.* — Oui, oui, c'est cela! Puisse

1. Autre proverbe : les poètes ont licence de mentir.
2. C'est-à-dire : ce tableau. Il s'adresse au peintre.

Digitized by Google

la courbature contracter et épuiser vos souples jarrets! Quoi! si peu de sympathie entre ces faquins doucereux, et tant de courtoisie!... L'homme dégénère en babouin et en singe.

ALCIBIADE, *à Timon.* — Messire, vous m'aviez affamé de votre vue, et je m'en rassasie avidement.

TIMON. — Vous êtes le très bien venu, messire. Avant de nous séparer, nous passerons un temps généreux en plaisirs variés... Entrons, je vous prie. *(Tous sortent, excepté Apémantus.)*

Passent deux seigneurs.

PREMIER SEIGNEUR. — Quelle heure est-il, Apémantus?

APÉMANTUS. — L'heure d'être honnête.

PREMIER SEIGNEUR. — Il est toujours cette heure-là.

APÉMANTUS. — Tu n'en es que plus réprouvé de la manquer toujours.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Tu vas au banquet du seigneur Timon?

APÉMANTUS. — Oui, pour voir la viande remplir des coquins et le vin échauffer des sots.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Salut! salut!

APÉMANTUS. — Tu es un sot de m'envoyer deux saluts.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Pourquoi, Apémantus?

APÉMANTUS. — Tu aurais dû en garder un pour toi-même, car tu n'en obtiendras pas un seul de moi.

PREMIER SEIGNEUR. — Va te faire pendre.

APÉMANTUS. — Non, je ne veux rien faire sur ton injonction. Adresse tes requêtes à ton ami.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Va-t'en, chien incorrigible, ou je te chasse d'ici.

APÉMANTUS. — Je vais fuir, comme un chien, la ruade de l'âne. *(Il sort.)*

PREMIER SEIGNEUR. — Il est l'ennemi de l'humanité... Eh bien! entrerons-nous pour savourer les magnificences de Timon? Il dépasse en magnanimité la bienfaisance même.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Il la répand à flots. Plutus, le Dieu de l'or, n'est que son intendant. Pas de service qu'il ne récompense sept fois pour une! Pas de don qu'il reçoive sans offrir en retour un présent qui excède toutes les mesures de la gratitude!

PREMIER SEIGNEUR. — Il porte l'âme la plus noble qui ait jamais gouverné un homme.

Digitized by Google

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Puisse-t-il vivre longtemps prospère! Entrerons-nous?

PREMIER SEIGNEUR. — Je vous accompagne. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

La salle du festin, dans le palais de Timon.

Les hautbois retentissent. Un grand banquet est préparé. FLAVIUS *et d'autres font le service. Puis entrent* TIMON, ALCIBIADE, *des seigneurs et des sénateurs athéniens, suivis de* VENTIDIUS. *Enfin, derrière eux, survient* APÉMANTUS, *l'air mécontent.*

VENTIDIUS. — Très honoré Timon, il a plu aux Dieux de se souvenir de l'âge de mon père et de l'appeler au long repos. Il est parti heureux et m'a laissé riche. Aussi, comme votre générosité en fait un devoir à ma reconnaissance, je viens vous rendre, doublés de mes actions de grâce et de mon dévouement, les talents dont le prêt m'a rendu la liberté.

TIMON. — Oh! n'en faites rien, honnête Ventidius : vous méconnaissez mon affection. Je vous ai remis cette somme en don absolu. Et celui-là ne peut pas dire avoir donné qui permet qu'on lui rende. Si de plus grands que nous jouent ce jeu, n'ayons pas la présomption de les imiter : les fautes des puissants sont toujours plausibles [1].

VENTIDIUS. — Noble esprit! *(Tous les convives restent debout, regardent Timon d'un air cérémonieux.)*

TIMON. — Ah! messeigneurs, la cérémonie n'a été inventée que pour jeter un lustre sur des actes superficiels, sur une creuse hospitalité, sur une bienveillance hypocrite qui se repent avant de s'être manifestée. Mais là où est l'amitié véritable, à quoi bon? Asseyez-vous, je vous prie. Vous êtes plus chers à ma fortune qu'elle ne m'est chère elle-même. *(Tous prennent place à table.)*

PREMIER SEIGNEUR. — Monseigneur, c'est ce que nous avons toujours confessé.

APÉMANTUS. — Ho! ho! vous avez donc fait votre confession, pendards [2]?

---

1. « Plausible », dans le sens (étymologique, mais aujourd'hui désuet) de : qui mérite d'être applaudi, ou approuvé.

2. Allusion au proverbe : *Confess, and be hanged!*

Digitized by Google

TIMON. — Ah! Apémantus!... Vous êtes le bienvenu.

APÉMANTUS. — Non, je n'entends pas être le bienvenu ici : je viens pour que tu me jettes à la porte.

TIMON. — Fi! tu es un rustre; tu as contracté là une humeur qui ne sied pas à un homme, et c'est fort blâmable. On dit, messeigneurs, *ira furor brevis est* [1], mais cet homme-là est toujours en colère. Allons! qu'on lui donne une table à part! car il n'aime pas la compagnie, et il n'est vraiment pas fait pour elle.

APÉMANTUS. — Soit! je resterai à tes risques et périls, Timon : je viens pour observer, je t'en avertis.

TIMON. — Je ne fais pas attention à toi. Tu es Athénien, donc le bienvenu. Moi-même je ne veux avoir ici aucune autorité. Je t'en prie, que mon dîner au moins te ferme la bouche!

APÉMANTUS. — Je fais fi de ton dîner : il m'étoufferait puisque je ne voudrais pas te flatter... O Dieux! que de gens dévorent Timon, et il ne les voit pas! Je souffre de voir tant d'êtres acharnés à la curée d'un seul homme; et, pour comble de folie, c'est lui qui les y anime. Je m'étonne que les hommes osent se fier aux hommes; à mon avis, les invités ne devraient pas avoir de couteaux [2]; ce serait une économie pour la table et un surcroît de sécurité pour les existences. Il y a maint exemple de cela : le camarade qui, ainsi placé près de son hôte, rompt le pain avec lui et lui fait raison en avalant son reste [3], sera le premier à le tuer; la chose est prouvée. Moi, si j'étais un gros personnage, je craindrais de boire à table de peur de laisser voir le défaut de mon sifflet [4]. Les grands ne devraient boire que munis d'un gorgerin.

TIMON, *à un invité qui lui propose un toast.* — Monseigneur, bien volontiers; et que cette santé aille à la ronde!

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Faites-la couler par ici, mon bon seigneur!

APÉMANTUS. — Couler par ici! Voilà un gaillard qui sait

---

1. La colère est une courte folie (Horace).

2. Chaque invité apportait son propre couteau.

3. C'est-à-dire : en buvant ce que l'autre a laissé pour lui dans sa coupe. Habitude du temps.

4. *My windpipe's dangerous notes.* Le sens de *notes* n'est pas clair. Apémantus veut dire : je craindrais de boire, en renversant ma tête en arrière, de peur d'offrir ainsi ma gorge au couteau (*windpipe* : la trachée artère).

Digitized by Google

diriger le courant. Timon, ces santés-là te donneront mauvaise mine à toi et à ta fortune. Voici une boisson trop faible pour ne pas être innocente, eau honnête qui n'a jamais laissé un homme dans la fange! Ce breuvage est simple comme ma nourriture. Rien d'étonnant à cela; les festins sont trop vains pour rendre grâces aux Dieux.

GRACES[1] *DITES PAR APÉMANTUS*

Dieux immortels, je n'implore pas la richesse;
Je ne prie pour nul autre que pour moi.
Faites que je ne sois jamais assez fou
Pour me fier à un homme sur son serment ou sa signature,
A une courtisane sur ses larmes,
A un chien qui semble endormi,
A un geôlier pour ma délivrance,
Ou à mes amis dans mon besoin!
Amen! Bon appétit!
La richesse est péché, et je mange des racines.

(Il boit et mange.) Bonne chance à ton bon cœur, Apémantus!

TIMON. — Capitaine Alcibiade, votre cœur est sur le champ de bataille à présent.

ALCIBIADE. — Mon cœur est toujours à votre service, monseigneur.

TIMON. — Vous aimeriez mieux être à un déjeuner d'ennemis qu'à un dîner d'amis.

ALCIBIADE. — Quand ils sont tout saignants, monseigneur, il n'est pas de mets comparable à celui-là; c'est un festin que je souhaiterais à mon meilleur ami.

APÉMANTUS. — Aussi voudrais-je que tous ces flatteurs fussent tes ennemis, afin que tu pusses les tuer et m'inviter au régal.

PREMIER SEIGNEUR. — Si nous avions seulement ce bonheur, monseigneur, que vous voulussiez bien une fois éprouver nos cœurs et nous mettre à même de vous manifester en partie notre dévouement, nous nous estimerions à jamais comblés.

TIMON. — Oh! n'en doutez pas, mes bons amis! les Dieux eux-mêmes ont décidé que je serais un jour puis-

1. *Grace*, en anglais, désigne aussi bien le bénédicité, avant le repas que les grâces, après.

Digitized by Google

samment assisté par vous : autrement pourquoi seriez-vous mes amis? Pourquoi, entre mille, auriez-vous reçu ce titre affectueux, si vous n'apparteniez pas spécialement à mon cœur? Je me suis dit à moi-même plus de bien de vous que vous ne pouvez modestement en dire vous-mêmes; si grande est ma confiance en vous! O Dieux, ai-je pensé, qu'aurions-nous besoin d'amis, si nous ne devions jamais avoir besoin d'eux? Ce seraient les créatures du monde les plus inutiles, si jamais nous n'étions dans le cas de recourir à eux : ils ressembleraient fort à ces instruments harmonieux, enveloppés de leurs étuis, qui gardent leurs sons pour eux-mêmes. Même, j'ai souvent souhaité de m'appauvrir pour pouvoir me rattacher plus étroitement à vous. Nous sommes nés pour faire le bien; et quelle chose pouvons-nous appeler nôtre plus justement, plus raisonnablement, que la fortune de nos amis? Oh! quelle précieuse garantie c'est pour nous de pouvoir, comme des frères, disposer mutuellement de nos richesses! *(Il pleure.)* O joie noyée avant même d'être née! Mes yeux ne peuvent retenir leurs larmes : pour faire oublier leur faute, je bois à vous.

APÉMANTUS. — Tu pleures pour les faire boire, Timon.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *les larmes aux yeux.* — La joie a eu dans nos yeux une naissance semblable, et la voilà qui apparaît, comme un enfant, au milieu des larmes [1].

APÉMANTUS. — Ho! ho! je ris à la pensée que cet enfant-là est bâtard.

TROISIÈME SEIGNEUR. — Je vous assure, monseigneur, que vous m'avez beaucoup ému.

APÉMANTUS. — Beaucoup! *(La trompette sonne* [2].*)*

TIMON. — Que signifie cette fanfare?... Eh bien?

Entre un serviteur.

LE SERVITEUR. — Ne vous déplaise, monseigneur! il y a là plusieurs dames qui désirent fort être admises.

TIMON. — Des dames!... Que veulent-elles?

---

1. Allusion à l'expression proverbiale : *to look babies in somebody's eyes,* voir des « bébés », c'est-à-dire des images de soi-même, reflétés dans les yeux d'une autre personne.

2. Dans le Folio, c'est ici que se place l'indication de l'entrée des masques costumés en amazones. Mais les répliques qui suivent montrent qu'il faut la reporter là où la plupart des éditeurs, et F.-V. Hugo avec eux, la mettent.

Digitized by Google

LE SERVITEUR. — Elles sont devancées par un courrier monseigneur, qui est chargé de signifier leurs intentions.

TIMON. — Faites-les entrer, je vous prie.

Entre Cupidon.

CUPIDON. — Salut à toi, digne Timon, et à tous ceux qui savourent tes libéralités!... Les cinq Sens te reconnaissent pour leur patron, et sont venus spontanément rendre grâce à ton cœur généreux. L'ouïe, le goût, le tact, l'odorat, se lèvent ravis de ta table; mes compagnes ne viennent maintenant que pour rassasier tes yeux.

TIMON. — Toutes sont les bienvenues. Qu'on leur fasse le plus gracieux accueil! Que la musique les salue! *(Cupidon sort.)*

PREMIER SEIGNEUR. — Vous voyez, monseigneur, combien vous êtes aimé.

Musique. Rentre Cupidon, suivi d'une mascarade de dames, vêtues en amazones, qui dansent en jouant du luth [1].

APÉMANTUS. — Hé! quelle irruption de frivolités! Elles dansent! Ce sont des femmes folles! La gloire de cette vie n'est qu'une folie, de même que toute cette pompe, comparée à un peu d'huile et de racines. Nous nous faisons insensés pour nous récréer. Nous prodiguons la flatterie pour qu'un homme nous donne à boire; et ce qu'il nous donne nous le lui rendons sur ses vieux jours en mépris et en acrimonie venimeuse. Quel être vit, qui ne corrompe ou ne soit corrompu? Quel être meurt, qui n'emporte à sa tombe une rebuffade de ses amis? Je craindrais que ceux qui dansent en ce moment devant moi ne me missent un jour sous leurs pieds. Cela s'est vu. Les hommes ferment leur porte au soleil couchant [2].

Les convives se lèvent de table, en prenant devant Timon une attitude d'adoration. Pour lui complaire, chacun d'eux choisit

1. Il y a des entrées de masques dans plusieurs pièces de Shakespeare (cf. *Henry VIII*, I, IV). Le masque était, avant que Ben Jonson et d'autres en fassent un véritable spectacle dramatique, une forme de divertissement mondain. Les danseurs, déguisés et masqués, étaient souvent accompagnés d'un présentateur (ici Cupidon). Après leur exhibition, comme ici encore, les personnages du masque se mêlaient aux invités et dansaient avec eux.

2. Autre proverbe.

Digitized by Google

une amazone. Tous, distribués par couples, dansent un pas ou deux, au son du hautbois, puis s'arrêtent.

TIMON. — Combien vous avez orné nos plaisirs, belles dames! En prêtant vos grâces à notre fête, vous en avez doublé la beauté et l'agrément; en l'exécutant avec tant de talent et d'éclat, vous m'avez enchanté de ma propre idée. J'ai à vous remercier.

PREMIÈRE DAME. — Monseigneur, vous nous traitez avec une excessive indulgence.

APÉMANTUS. — Dans l'état de corruption excessive où vous êtes, je doute fort que vous puissez supporter un traitement plus rude.

TIMON. — Mesdames, une menue collation vous attend. Daignez y faire honneur.

TOUTES LES DAMES. — En vous rendant grâce, monseigneur. *(Cupidon et les amazones sortent.)*

TIMON. — Flavius!

FLAVIUS. — Monseigneur?

TIMON. — Apporte-moi le petit coffret.

FLAVIUS. — Oui, monseigneur. *(A part.)* Encore des bijoux! Pas moyen de le contredire en cette humeur-là : sans quoi, je lui déclarerais... Oui, ma foi! je le devrais. Quand tout sera dépensé, il regrettera alors de n'avoir pas été contredit. Quel dommage que la générosité n'ait pas d'yeux par-derrière! l'homme ne serait jamais victime de son cœur. *(Il sort et revient avec le coffret.)*

PREMIER SEIGNEUR, *se retirant.* — Où sont nos gens?

UN SERVITEUR. — Ici, monseigneur, à vos ordres.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *se retirant.* — Nos chevaux!

TIMON, *retenant les deux convives.* — Oh! mes amis, j'ai un mot à vous dire... Tenez! monseigneur, j'ai une prière à vous faire : faites-moi l'honneur d'ennoblir ce bijou : acceptez-le et portez-le, mon cher seigneur.

PREMIER SEIGNEUR, *prenant le bijou.* — Je suis déjà tellement comblé par vous!

TOUS. — Nous le sommes tous.

Entre un serviteur.

LE SERVITEUR. — Monseigneur, plusieurs nobles du Sénat viennent de mettre pied à terre pour vous faire visite.

TIMON. — Ils sont les très bien venus.

FLAVIUS. — Je conjure Votre Seigneurie de daigner m'entendre sur un sujet qui la touche de près.

Digitized by Google

TIMON. — De près? Alors je t'écouterai dans un autre moment. Je t'en prie, prépare tout pour fêter les nouveaux venus.

FLAVIUS, *à part.* — Je ne sais guère comment.

Entre un second serviteur.

SECOND SERVITEUR. — Sous le bon plaisir de Votre Honneur, le seigneur Lucius vous offre, comme un hommage spontané de son amitié, quatre chevaux blancs comme le lait, harnachés d'argent.

TIMON. — Je les accepte volontiers. Que ce présent soit dignement reconnu!

Entre un troisième serviteur.

Eh bien! quelles nouvelles?

TROISIÈME SERVITEUR. — Ne vous déplaise! monseigneur, ce noble gentilhomme, messire Lucullus, vous prie à chasser demain avec lui et envoie à Votre Honneur deux couples de lévriers.

TIMON. — Je chasserai avec lui. Qu'on reçoive ce cadeau, mais non sans une convenable réciprocité!

FLAVIUS, *à part.* — Comment cela finira-t-il? Il nous ordonne de faire des préparatifs et de donner de somptueux présents, le tout avec un coffre vide. Il ne veut pas savoir l'état de sa bourse, ni me permettre de lui démontrer à quelle pénurie est réduite sa générosité, désormais impuissante à satisfaire ses désirs. Ses promesses dépassent tellement ses ressources, que tout ce qu'il dit l'endette; il doit davantage à chaque mot; il est si bon, que maintenant il paye les intérêts de sa bonté : ses terres sont toutes hypothéquées. Ah! je voudrais être doucement congédié de mon office, avant d'en être chassé par la force des choses! Mieux vaut n'avoir pas d'amis à fêter qu'avoir ainsi des amis pires que des ennemis! Le cœur me saigne pour mon maître. *(Il sort.)*

TIMON, *causant avec plusieurs convives.* — Vous vous faites injure à vous-mêmes, en ravalant à ce point votre mérite. *(Offrant un bijou à l'un d'eux.)* Voici, monseigneur, un menu souvenir de notre amitié.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Je le reçois avec une reconnaissance qui n'est certes pas banale.

TROISIÈME SEIGNEUR. — Oh! il est l'âme même de la générosité.

Digitized by Google

TIMON, *au deuxième seigneur.* — Eh! je me souviens, monseigneur : vous avez fait l'autre jour l'éloge d'un cheval bai que je montais; il est à vous, puisqu'il vous a plu.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Pour cela, monseigneur, excusez-moi, je vous en conjure.

TIMON. — Vous pouvez me prendre au mot, monseigneur. Je sais que nul ne peut louer sincèrement que ce qu'il goûte. Or, le goût de mon ami m'est aussi sacré que le mien même; je vous le dis franchement... J'irai vous voir.

TOUS LES SEIGNEURS. — Nul ne sera aussi bienvenu.

TIMON, *continuant ses distributions.* — Toutes vos visites sont si particulièrement agréables à mon cœur que je ne saurais jamais vous donner assez : il me semble que je pourrais distribuer des royaumes à mes amis, sans jamais me lasser. *(Offrant un splendide joyau à Alcibiade.)* Alcibiade, tu es soldat, par conséquent peu riche; c'est donc charité que te donner : car tu ne vis que sur des morts; et toutes tes terres sont des champs de bataille.

ALCIBIADE. — Oui, des terres en friche, monseigneur.

PREMIER SEIGNEUR, *à Timon.* — Nous vous sommes si loyalement attachés...

TIMON. — Et moi à vous!

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Si infiniment dévoués...

TIMON. — Tout à vous!... Des lumières! des lumières encore!

PREMIER SEIGNEUR. — Que le bonheur le plus pur, l'honneur et la fortune soient sans cesse avec vous, seigneur Timon!

TIMON. — Toujours au service de mes amis! *(Tous sortent, excepté Timon et Apémantus.)*

APÉMANTUS. — Quel remue-ménage céans! Que de têtes courbées, que de derrières en saillie! Je doute que ces jarrets inclinés vaillent les sommes dont on les paye. Que de lie dans ces amitiés! Il me semble qu'un cœur faux ne devrait pas avoir le jarret ferme. Voilà donc comment d'honnêtes imbéciles dépensent tout leur bien pour des révérences.

TIMON. — Ah! Apémantus, si tu n'étais pas si maussade, je serais généreux envers toi.

APÉMANTUS. — Non, je ne veux rien. Car, si, moi aussi, je me laissais corrompre, il ne resterait plus personne pour récriminer contre toi, et tu n'en pécherais que plus vite. Tu donnes depuis si longtemps, Timon, que, j'en ai peur,

Digitized by Google

tu finiras par te donner toi-même sur papier! A quoi bon ces fêtes, ces pompes et ces vaines magnificences?

TIMON. — Ah! si tu commences à déblatérer contre la société, je jure de ne pas te prêter attention... Adieu! Reviens avec une musique meilleure. *(Il sort.)*

APÉMANTUS. — Soit! Tu ne veux plus m'entendre à présent; eh bien! tu ne m'entendras plus; je te fermerai le ciel. Oh! pourquoi faut-il que les oreilles des hommes soient sourdes au conseil, et non à la flatterie? *(Il sort.)*

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

La maison d'un sénateur, à Athènes.

Entre UN SÉNATEUR, *des papiers à la main.*

LE SÉNATEUR. — Et dernièrement cinq mille à Varron; à Isidore, il en doit neuf mille; ce qui, joint aux sommes déjà prêtées par moi, fait vingt-cinq mille... Et toujours sa fièvre de prodigalité furieuse! Cela ne peut durer; cela ne durera pas. Si j'ai besoin d'or, je n'ai qu'à voler le chien d'un mendiant, et à le donner à Timon : vite ce chien bat monnaie. Si je veux vendre mon cheval et en acheter vingt autres meilleurs, eh bien! je donne mon cheval à Timon, sans rien demander : aussitôt donné, il me met bas sur-le-champ un tas de chevaux excellents. Pas de portier sur le seuil, mais un homme qui sourit et invite sans cesse tous ceux qui passent. Cela ne peut durer. La raison ne saurait croire solide une telle situation... Caphis! holà! Caphis! allons!

Entre Caphis.

CAPHIS. — Voici, monsieur! Quel est votre bon plaisir?

LE SÉNATEUR. — Mettez votre manteau, et courez chez le seigneur Timon. Réclamez-lui mon argent; ne vous laissez pas arrêter par un refus évasif, ni réduire au silence par un *recommandez-moi à votre maître* débité le chapeau tournant dans la main droite, comme ceci... Mais dites-lui, mor-

Digitized by Google

bleu! que mes besoins sont criants, que je suis forcé d'avoir recours à ce qui m'appartient, que ses échéances sont passées, et que ma folle confiance dans son exactitude a ruiné mon crédit. Je l'aime et l'honore, mais je ne puis me casser les reins pour lui guérir le doigt. Mes nécessités sont immédiates : je ne dois plus être berné ni éconduit par des paroles, il me faut un ravitaillement immédiat. Partez. Prenez un air très impératif, une mine pressante, car, j'en ai peur, dès que chaque plume aura été rendue à son aile, il ne sera plus qu'une bécasse plumée, ce seigneur Timon, qui maintenant resplendit comme un phénix. Partez.

CAPHIS. — J'y vais, monsieur.

LE SÉNATEUR. — Eh! emportez les billets et tenez compte des dates [1].

CAPHIS. — Oui, monsieur.

LE SÉNATEUR. — Partez. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

Dans le palais de Timon.

Entre FLAVIUS, *une liasse de notes à la main.*

FLAVIUS. — Aucun soin, aucun frein! Si insensé dans ses dépenses, qu'il ne veut pas s'occuper d'y faire face, ni arrêter le cours de ses extravagances! Peu lui importe comment les choses lui échappent; il ne s'inquiète pas davantage de ce qui doit lui rester. Jamais âme ne fut si déraisonnable à force d'être bonne. Que faire? Il n'écoutera que quand il sera frappé. Il faut que je lui parle ouvertement, dès son retour de la chasse. Hélas! hélas! hélas! hélas!

Entrent Caphis et les serviteurs d'Isidore et de Varron.

CAPHIS. — Bonsoir, Varron! Ah çà, venez-vous pour de l'argent?

LE SERVITEUR DE VARRON. — N'est-ce pas aussi ce qui vous amène?

CAPHIS. — Oui... Et vous aussi, Isidore?

---

1. Pour le paiement des intérêts.

Digitized by Google

LE SERVITEUR D'ISIDORE. — En effet.
CAPHIS. — Puissions-nous être tous payés!
LE SERVITEUR DE VARRON. — J'en doute.
CAPHIS. — Voici le seigneur du lieu.

Entrent Timon, Alcibiade, des seigneurs, etc.

TIMON. — Aussitôt le dîner fini, nous nous remettrons en campagne, mon Alcibiade. *(A Caphis, qui s'avance un papier à la main.)* Pour moi! Que me voulez-vous?
CAPHIS. — Monseigneur, voici une note de certains arrérages.
TIMON. — Des arrérages! D'où êtes-vous?
CAPHIS. — D'ici, d'Athènes, monseigneur.
TIMON. — Adressez-vous à mon intendant.
CAPHIS. — N'en déplaise à Votre Seigneurie! il m'a remis de jour en jour tout ce mois. Mon maître est poussé par de graves circonstances à réclamer son bien, et vous prie humblement de faire honneur à votre noble caractère en lui restituant son dû.
TIMON. — Mon honnête ami, reviens me voir demain matin, je te prie.
CAPHIS. — Mais, mon bon seigneur...
TIMON. — Contiens-toi, mon bon ami.
LE SERVITEUR DE VARRON, *s'avançant.* — Le serviteur d'un certain Varron, mon bon seigneur!
LE SERVITEUR D'ISIDORE, *s'avançant.* — De la part d'Isidore : il vous prie humblement de payer sans délai...
CAPHIS. — Si vous saviez, monseigneur, les besoins de mon maître...
LE SERVITEUR DE VARRON. — Ceci est dû sous peine de saisie, monseigneur, depuis six semaines et au-delà.
LE SERVITEUR D'ISIDORE. — Votre intendant m'ajourne sans cesse, monseigneur, et je suis envoyé expressément à Votre Seigneurie.
TIMON. — Laissez-moi respirer... Je vous en conjure, mes bons seigneurs, allez devant; je vous rejoins à l'instant. *(Alcibiade et les seigneurs sortent. A Flavius.)* Approchez, je vous prie. Que se passe-t-il donc? Pourquoi suis-je assailli par toutes ces réclamations de billets en souffrance et de dettes arriérées, au préjudice de mon honneur?
FLAVIUS, *aux serviteurs des créanciers.* — Excusez, messieurs! le moment est inopportun pour cette affaire; ajournez vos exigences jusques après-dîner, que je puisse faire

Digitized by Google

comprendre à Sa Seigneurie pourquoi vous n'êtes pas payés.

TIMON. — Faites cela, mes amis. *(A Flavius.)* Veille à ce qu'ils soient bien traités. *(Sort Timon.)*

FLAVIUS, *aux valets.* — Suivez-moi, je vous prie. *(Sort Flavius.)*

Entrent Apémantus et un fou [1].

CAPHIS, *à ses camarades.* — Arrêtez, arrêtez! voici le fou qui vient avec Apémantus : amusons-nous un peu avec eux.

LE SERVITEUR DE VARRON. — A la potence! Il va nous injurier.

LE SERVITEUR D'ISIDORE. — Peste soit de lui, le chien!

LE SERVITEUR DE VARRON, *au fou.* — Comment vas-tu, fou?

APÉMANTUS, *au serviteur de Varron.* — Est-ce que tu tiens dialogue avec ton ombre?

LE SERVITEUR DE VARRON. — Ce n'est pas à toi que je parle.

APÉMANTUS. — Non, c'est à toi-même. *(Au fou.)* Partons.

LE SERVITEUR D'ISIDORE, *montrant Apémantus au serviteur de Varron.* — Voilà déjà le fou sur ton dos.

APÉMANTUS, *au serviteur d'Isidore.* — Non; tu es sur tes jambes, tu n'es pas sur lui, que je sache.

CAPHIS. — Qui est le fou, à présent?

APÉMANTUS. — Celui qui le demande... Pauvres gueux, valets d'usuriers, entremetteurs entre l'or et le besoin!

TOUS LES VALETS. — Que sommes-nous, Apémantus?

APÉMANTUS. — Des ânes.

TOUS LES VALETS. — Pourquoi?

APÉMANTUS. — Parce que vous me demandez ce que vous êtes, et que vous ne vous connaissez pas vous-mêmes... Parle-leur, fou.

LE FOU. — Comment allez-vous, messieurs?

---

1. Samuel Johnson supposait qu'une partie de scène entre la sortie de Flavius et l'entrée d'Apémantus et du fou avait dû être perdue. Il ne nous est pas dit en effet que le fou, comme le page qu'on va voir paraître, est au service d'une des maîtresses d'Alcibiade. (Il est vrai que dans ce passage le Folio donne *my master* au lieu de *my mistress*, correction généralement acceptée.) D'autres critiques voient dans cet épisode une interpolation mal raccordée.

Digitized by Google

TOUS LES VALETS. — Grand merci, bon fou! Comment va notre maîtresse?

LE FOU. — Elle a toujours de l'eau bouillante pour échauder des poulets comme vous... Ah! si nous pouvions vous voir à Corinthe [1]!

APÉMANTUS. — Bon! Grand merci!

Entre un page.

LE FOU. — Tenez! voici venir le page de ma maîtresse.

LE PAGE, *au fou.* — Eh bien! capitaine, que faites-vous dans cette sage compagnie?... Comment vas-tu, Apémantus?

APÉMANTUS. — Que n'ai-je une férule dans la bouche pour pouvoir te répondre utilement!

LE PAGE, *tendant des papiers à Apémantus.* — Je t'en prie, Apémantus, lis-moi l'adresse de ces lettres : je ne les distingue pas.

APÉMANTUS. — Tu ne sais pas lire?

LE PAGE. — Non.

APÉMANTUS. — Alors la science ne perdra pas grand-chose le jour où tu seras pendu. Ceci est pour le seigneur Timon; ceci pour Alcibiade. Va! tu es né bâtard, et tu mourras maquereau.

LE PAGE. — Toi, une chienne t'a mis bas, et tu mourras de faim, comme un chien. Ne réplique pas, je me sauve. *(Le page sort en courant.)*

APÉMANTUS. — Comme tu te sauves de la vertu, à toutes jambes... Fou, j'irai avec vous chez le seigneur Timon.

LE FOU. — Me laisserez-vous là?

APÉMANTUS. — Si Timon est chez lui [2]... Vous trois, vous servez trois usuriers.

TOUS LES VALETS. — Oui. Que ne sommes-nous servis par eux!

APÉMANTUS. — Ou par moi!... Vous seriez servis aussi bien que des voleurs... par le bourreau.

LE FOU. — Êtes-vous, tous les trois, gens d'usuriers?

TOUS LES VALETS. — Oui, fou.

LE FOU. — Il n'y a pas, je crois, d'usurier qui n'ait un fou pour serviteur. Ma maîtresse est une usurière, et moi

---

1. Corinthe passait pour une ville de mauvais lieux. Les bains chauds étaient la thérapeutique courante des maladies vénériennes.

2. Sous-entendu probable : si Timon est chez lui, je n'ai pas besoin d'un autre fou.

Digitized by Google

je suis son fou. Quand les gens viennent emprunter à vos maîtres, ils arrivent tristes et s'en vont gais; mais, chez ma maîtresse, ils entrent gais et s'en vont tristes. En savez-vous la raison?

LE VALET DE VARRON. — Je pourrais en donner une [1].

APÉMANTUS. — Donne-la donc, que nous puissions te déclarer un putassier et un drôle! Nonobstant quoi, tu n'en seras pas moins estimé.

LE SERVITEUR DE VARRON. — Qu'est-ce donc qu'un putassier, fou?

LE FOU. — Un fou bien vêtu, et qui te ressemble un peu. C'est un esprit : parfois, il prend les traits d'un seigneur, parfois ceux d'un légiste, parfois ceux d'un philosophe, cherchant, bourses déliées [2], un bijou autre que la pierre philosophale. Il a très souvent la figure d'un chevalier. C'est un esprit qui erre généralement sous toutes les formes que l'humanité promène, de treize à quatre-vingts ans.

LE SERVITEUR DE VARRON. — Tu n'es pas tout à fait un fou.

LE FOU. — Ni toi tout à fait un sage. Autant j'ai de folie, autant tu manques de sagesse.

APÉMANTUS. — Cette réponse-là est digne d'Apémantus.

TOUS LES VALETS. — Place, place! voici le seigneur Timon.

Entrent Timon et Flavius.

APÉMANTUS. — Viens avec moi, fou, viens.

LE FOU. — Je ne m'attache pas toujours à l'amant, au frère aîné ou à la femme; je sais parfois suivre le philosophe. *(Il sort avec Apémantus.)*

FLAVIUS, *aux valets.* — Passez à côté, je vous prie; je vous parlerai tout à l'heure. *(Les valets sortent.)*

TIMON, *à Flavius.* — Vous me surprenez. Pourquoi ne m'avez-vous plus tôt exposé pleinement ma situation? J'aurais pu restreindre ma dépense dans la mesure de mes ressources.

FLAVIUS. — Vous avez refusé de m'entendre, toutes les fois que je vous l'ai proposé.

---

1. Qui serait, évidemment : *triste animal post coïtum.*

2. Le traducteur transpose assez habilement cette fin de phrase, où le philosophe se voit attribuer, en plus de la pierre philosophale, *two stones more* (*stone* = testicule).

Digitized by Google

TIMON. — Allons donc! Peut-être choisissiez-vous quelques moments inopportuns où je ne pouvais vous écouter; et vous faisiez de cette impuissance un argument pour vous excuser.

FLAVIUS. — O mon bon seigneur, bien des fois j'ai apporté mes comptes, et les ai mis devant vous; vous les jetiez de côté, en disant que vous les aviez vérifiés dans mon honnêteté. Quand en retour de quelque futile présent vous me disiez de donner tant, je secouais la tête et je pleurais; en dépit même de la déférence, je vous priais de tenir votre main plus serrée. J'ai enduré souvent d'assez rudes réprimandes, pour vous avoir signalé la baisse de votre fortune et la marée toujours montante de vos dettes. Mon bien-aimé seigneur, quoiqu'il soit trop tard, il faut enfin que vous l'appreniez : le maximum de votre avoir ne suffirait pas à payer la moitié de vos dettes.

TIMON. — Qu'on vende toutes mes terres!

FLAVIUS. — Elles sont toutes engagées; une partie est aliénée et perdue; et ce qui reste pourrait à peine fermer la bouche aux créances immédiates : les créances à venir se présenteront vite. Comment ferons-nous face à l'intérim? Et en fin de compte que deviendrons-nous?

TIMON. — Mon domaine s'étendait jusqu'à Lacédémone.

FLAVIUS. — O mon bon seigneur, le monde n'est qu'un mot. S'il dépendait de vous de le donner d'un souffle, que vite vous l'auriez perdu!

TIMON. — Vous dites vrai.

FLAVIUS. — Si vous suspectez ma gestion, ma loyauté, citez-moi devant les arbitres [1] les plus rigoureux et soumettez-moi à une enquête. J'en atteste les Dieux! quand tous nos offices étaient encombrés de pique-assiettes avinés, quand les libations de l'ivresse faisaient pleurer nos caves, quand toutes les salles flamboyaient de lumière et retentissaient de musique, je me retirais dans quelque réduit où, prodigue moi-même, je lâchais la bonde à mes larmes.

TIMON. — Je t'en prie, assez!

FLAVIUS. — Ciel! disais-je, que ce seigneur est bon! Que de superflu des esclaves et des rustres ont englouti cette nuit!... Qui n'est pas tout dévoué à Timon? Qui n'offre pas

1. *Auditors*. Le terme anglais est d'une précision technique : auditeurs de comptes, experts-comptables. L'intendant connaît le jargon du droit et des affaires.

Digitized by Google

son cœur, sa tête, son épée, sa force, son avoir, au seigneur Timon, à ce grand Timon, à ce noble, digne et royal Timon?... Ah! quand seront épuisés les fonds qui payent ces flatteries, le souffle dont elles sont faites sera épuisé aussi. Gagné à table, perdu à jeun! Un nuage d'hiver amène la pluie, et tous ces moustiques s'évanouissent.

TIMON. — Allons! ne me sermonne plus. Mon cœur n'a jamais eu de honteuse générosité; j'ai donné imprudemment, jamais ignoblement. Pourquoi pleures-tu? Manques-tu de confiance au point de croire que je manquerai d'amis? Rassure ton cœur : si je voulais puiser aux réservoirs de l'amitié et sonder par des emprunts le dévouement des cœurs, je pourrais disposer des hommes et de leurs fortunes comme je puis t'ordonner de parler.

FLAVIUS. — Puisse l'évidence bénir votre opinion!

TIMON. — Et cette nécessité même où je suis est une élection auguste que je regarde comme une bénédiction; car, grâce à elle, j'éprouverai mes amis. Vous verrez combien vous vous méprenez sur ma fortune : je suis riche par mes amis... Holà, quelqu'un! Flaminius! Servilius!

Entrent Flaminius, Servilius et autres serviteurs.

LES SERVITEURS. — Monseigneur? monseigneur?

TIMON. — Je vais vous expédier séparément... Vous, chez le seigneur Lucius... Vous, chez le seigneur Lucullus. J'ai chassé avec Son Honneur aujourd'hui même... Vous, chez Sempronius... Recommandez-moi à leurs sympathies; je suis fier, dites-le-leur, que l'occasion me permette de recourir à eux pour un subside; demandez-leur cinquante talents.

FLAMINIUS. — Vous serez obéi, monseigneur.

FLAVIUS, *à part*. — Le seigneur Lucius et le seigneur Lucullus! humph!

TIMON, *à un autre serviteur*. — Vous, monsieur, allez trouver les sénateurs; j'ai, par mes services envers l'État, mérité qu'ils m'écoutent; dites-leur de m'envoyer à l'instant mille talents.

FLAVIUS. — J'ai pris la liberté, sachant que c'était la voie la plus expéditive, de leur offrir votre seing et votre nom; mais tous ont secoué la tête, et je ne suis pas revenu plus riche.

TIMON. — Est-ce vrai? est-ce possible?

FLAVIUS. — Tous répondent, à l'unisson et d'une

Digitized by Google

voix unanime, qu'ils sont maintenant au plus bas, qu'ils manquent d'argent, qu'ils ne peuvent faire ce qu'ils voudraient... « Ils sont désolés... Vous êtes un homme honorable, mais pourtant ils auraient souhaité... Ils ne savent, mais il y a eu des torts... Une noble nature peut avoir un travers... Qu'ils voudraient que tout fût bien!... C'est dommage! » Et sur ce, prétextant des affaires sérieuses, après avoir accompagné de regards malveillants ces phrases hachées, avec des demi-saluts et de froids hochements de tête, ils ont glacé la parole sur mes lèvres.

TIMON. — O Dieux, récompensez-les! Je t'en prie, rassure-toi, mon cher : chez ces vieux compères l'ingratitude est héréditaire; leur sang est figé, froid, il coule à peine. S'ils ne sont pas bons, c'est faute de la bonne chaleur : la créature, comme elle retourne vers la terre, s'accommode pour le voyage en devenant apathique et inerte. *(A un serviteur.)* Allez chez Ventidius. *(A Flavius.)* Ne sois pas triste, je t'en prie, tu es loyal et honnête : je parle franchement, tu ne mérites aucun blâme. *(Au serviteur.)* Ventidius a dernièrement enterré son père; et cette mort l'a mis en possession d'une grande fortune. Quand il était pauvre, emprisonné et à court d'amis, je l'ai tiré d'affaire avec cinq talents : va le saluer de ma part; donne-lui à entendre qu'une grave nécessité oblige son ami à implorer la restitution de ces cinq talents. *(A Flavius.)* Dès qu'on les aura, remets-les à ces gens qui réclament leur dû. Garde-toi de dire ou de croire que la fortune de Timon peut sombrer au milieu de ses amis.

FLAVIUS. — Je voudrais pouvoir ne pas le croire : cette pensée est répulsive à un bon cœur. Généreux lui-même, il croit tous les autres généreux. *(Ils sortent.)*

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Athènes. — Chez Lucullus.

FLAMINIUS *attend.* UN SERVITEUR *va à lui.*

LE SERVITEUR. — Je vous ai annoncé à mon maître; il descend.

FLAMINIUS. — Je vous remercie, monsieur.

Digitized by Google

Entre Lucullus.

LE SERVITEUR. — Voici monseigneur.

LUCULLUS, *à part.* — Un des hommes du seigneur Timon!... Un cadeau, je gage! Oui, cela tombe bien; j'ai rêvé cette nuit de bassin et d'aiguière d'argent. *(Haut.)* Flaminius, honnête Flaminius! Votre visite m'est fort précieuse, monsieur. *(Au serviteur.)* Verse-nous du vin. *(Le serviteur sort.)* Et comment va ce respectable, cet accompli, ce magnanime gentilhomme d'Athènes, ton très généreux seigneur et maître?

FLAMINIUS. — Sa santé est bonne, monsieur.

LUCULLUS. — Je suis bien aise que sa santé soit bonne, mon cher. Et qu'as-tu là sous ton manteau, mignon Flaminius?

FLAMINIUS. — Ma foi! monsieur, c'est tout simplement une cassette vide qu'au nom de mon maître je viens supplier Votre Honneur de remplir. Ayant un besoin urgent de cinquante talents, il m'a envoyé les demander à Votre Seigneurie; il ne doute point de votre empressement à l'assister.

LUCULLUS. — Là, là, là, là! Il ne doute point, dit-il. Hélas! ce bon seigneur! Quel noble gentilhomme, s'il ne tenait pas une si bonne maison! Bien des fois j'ai dîné chez lui, et je l'ai averti; je suis même revenu souper avec lui, tout exprès pour l'amener à dépenser moins; mais il n'a voulu accepter aucun conseil, ni recueillir aucun avertissement de mes visites. Chaque homme a son défaut, et la libéralité est le sien; je le lui ai dit, mais je n'ai jamais pu l'en corriger. *(Le serviteur revient, apportant du vin.)*

LE SERVITEUR. — Selon le bon plaisir de Votre Seigneurie, voici le vin.

LUCULLUS, *remplissant deux coupes.* — Flaminius, je t'ai toujours reconnu pour un sage... A ta santé! *(Il vide une des deux coupes.)*

FLAMINIUS, *vidant l'autre coupe.* — Votre Seigneurie se plaît à dire cela.

LUCULLUS. — J'ai toujours remarqué en toi (c'est une justice que je te rends) un esprit souple et prompt, qui sait entendre raison et se servir de l'occasion quand l'occasion le sert. Ce sont d'excellentes qualités. *(Au serviteur.)* Va-t'en, maraud. *(Le serviteur sort.)* Approche, honnête Flaminius. Ton maître est un généreux gentilhomme; mais toi, tu es

Digitized by Google

raisonnable; et, tu as beau venir à moi, tu sais fort bien que ce n'est pas le moment de prêter de l'argent, spécialement sur la simple amitié, sans aucune garantie. Voici trois sous d'argent pour toi; ferme les yeux, mon cher garçon, et dis que tu ne m'as pas vu. Adieu!

FLAMINIUS. — Est-il possible que l'humanité change à ce point sans que nous cessions d'être nous-mêmes? Maudit rebut, vole vers qui t'adore. *(Il jette l'argent que Lucullus lui a offert.)*

LUCULLUS. — Ah! je vois maintenant que tu es un sot, bien digne de ton maître. *(Lucullus sort.)*

FLAMINIUS, *montrant les pièces de monnaie tombées à terre.* — Puissent-elles faire nombre dans la cuve où tu dois bouillir! Puisses-tu être à jamais supplicié dans le métal en fusion [1] ami corrompu qui n'as rien d'un ami! L'amitié n'a-t-elle donc au cœur qu'un lait débile qui tourne en moins de deux nuits? O Dieux! je ressens déjà l'indignation de mon maître. Ce misérable a encore sur l'estomac les mets de monseigneur : devraient-ils être pour lui une nourriture succulente, quand lui-même n'est plus que poison! Oh! puissent-ils le rendre malade! Et, quand il souffrira à mourir, puisse la part de force vitale dont il est redevable à mon maître servir, non à vaincre son mal, mais à prolonger son agonie! *(Il sort.)*

SCÈNE II

Athènes. — Une place publique.

Entre LUCIUS, *accompagné de* TROIS ÉTRANGERS.

LUCIUS. — Qui? le seigneur Timon? C'est mon excellent ami et un honorable gentilhomme.

PREMIER ÉTRANGER. — Nous le savons bien, quoique nous lui soyons étrangers. Mais je puis vous dire une chose, monseigneur, que j'apprends par la rumeur publique : les belles heures du seigneur Timon sont désormais passées, et sa fortune croule sous lui.

---

1. Allusion à l'histoire de Marcus Crassus, à qui les Parthes firent avaler de l'or fondu.

Digitized by Google

LUCIUS. — Bah! n'en croyez rien; il est impossible que l'argent lui manque.

DEUXIÈME ÉTRANGER. — Pourtant, vous pouvez m'en croire, monseigneur, il n'y a pas longtemps qu'un de ses gens est allé chez le seigneur Lucullus pour lui emprunter un certain nombre de talents; il a même insisté extrêmement, en expliquant la nécessité où se trouvait son maître, et néanmoins il a été refusé.

LUCIUS. — Comment?

DEUXIÈME ÉTRANGER. — Refusé, vous dis-je, monseigneur.

LUCIUS. — Quelle étrange chose! Ah! par les Dieux, j'en suis tout honteux. Refuser un homme si honorable! c'est là un acte qui l'est bien peu. Pour ma part, je dois l'avouer, j'ai reçu de lui quelques menues gracieusetés, de l'argent, de la vaisselle, des bijoux et autres bagatelles qui ne sont rien auprès de ce qu'a reçu Lucullus; eh bien! si, au lieu de s'adresser à lui, il avait envoyé vers moi, je n'aurais jamais refusé les talents qu'il lui fallait.

Entre Servilius.

SERVILIUS, *apercevant Lucius.* — Par bonheur, voilà monseigneur! Je me suis mis en sueur pour trouver Votre Excellence... Mon honoré seigneur...

LUCIUS. — Servilius! Enchanté de t'avoir rencontré, mon cher... Salut!... Recommande-moi à ton honorable et vertueux maître, mon ami très exquis.

SERVILIUS. — N'en déplaise à Votre Honneur, monseigneur vous envoie...

LUCIUS. — Ah! que m'envoie-t-il? Je suis tellement attaché à ce seigneur! Il envoie toujours. Comment puis-je le remercier, dis-moi? Et que m'envoie-t-il à présent?

SERVILIUS. — Il vous envoie seulement une supplique urgente, monseigneur. Il conjure Votre Seigneurie de lui avancer immédiatement un certain nombre de talents...

LUCIUS. — Je vois que ce seigneur veut badiner avec moi; eût-il besoin de cinq mille cinq cents talents[1], il les trouverait sans peine.

---

1. Le texte porte *fifty five hundred talents*, soit cinq mille cinq cents. Timon ne demandait que cinquante talents, mais Servilius n'a pas mentionné la somme exacte. Le talent valait six mille drachmes d'argent. Cinquante talents feraient près de vingt millions de livres anglaises

Digitized by Google

SERVILIUS. — En attendant, il a besoin d'une somme bien moindre, monseigneur. Si sa situation n'était pas grave, je n'insisterais certes pas si chaleureusement.

LUCIUS. — Est-ce que tu parles sérieusement, Servilius?

SERVILIUS. — Sur mon âme! rien n'est plus vrai, monsieur.

LUCIUS. — Quelle maudite bête je suis de m'être dégarni à l'heureux moment où je pouvais me montrer honorable! Quel malheur que j'aie acquis hier un chétif coin de terre, pour perdre un tel honneur!... Servilius, par les Dieux qui m'écoutent! je ne puis faire la chose. Bête que je suis! j'allais moi-même envoyer demander assistance au seigneur Timon, ces messieurs en sont témoins; mais maintenant, pour toutes les richesses d'Athènes, je ne voudrais pas l'avoir fait. Recommandez-moi généreusement à Sa Seigneurie : j'espère que Son Honneur n'interprétera pas à mal mon impuissance à l'obliger. Dites-lui de ma part que je considère comme une de mes plus grandes afflictions, vous entendez, de ne pouvoir satisfaire un si honorable gentilhomme. Mon bon Servilius, rendez-moi le service de lui répéter mes propres paroles.

SERVILIUS. — Oui, monsieur.

LUCIUS. — Je vous en saurai bon gré, Servilius. *(Servilius sort.)* Vous disiez vrai : Timon croule effectivement. Quand une fois on a été refusé, on ne va pas loin. *(Lucius sort.)*

PREMIER ÉTRANGER. — Observez-vous ceci, Hostilius?

DEUXIÈME ÉTRANGER. — Oui, trop bien.

PREMIER ÉTRANGER. — Voilà bien le cœur du monde : tous les flatteurs sont juste de cet acabit. Appelez donc votre ami celui qui mange au même plat que vous! A ma connaissance, Timon a été un père pour ce seigneur : il a de sa bourse maintenu le crédit, soutenu le train de Lucius; les gages mêmes de ses gens ont été payés des deniers de Timon; Lucius ne boit jamais sans avoir sur ses lèvres l'argent de Timon. Et pourtant (oh! que l'homme est mons-

---

d'aujourd'hui; cinq mille cinq cents est un chiffre astronomique. On a suggéré qu'ici Lucius dit « cinquante... », puis se reprend : « cinq cents ». Il est possible que l'auteur, mal renseigné sur la valeur de cette ancienne unité monétaire, ait hésité entre des chiffres fantaisistes, ce qui expliquerait peut-être le vague de l'expression attribuée à Servilius, ainsi qu'au deuxième étranger : « un certain nombre de talents ».

Digitized by Google

trueux quand il apparaît sous la forme de l'ingrat!) il refuse un secours moins coûteux à sa bourse qu'une aumône à la bourse d'un homme charitable.

TROISIÈME ÉTRANGER. — La religion en gémit.

PREMIER ÉTRANGER. — Pour ma part, je n'ai jamais goûté les bienfaits de Timon; jamais il ne m'a accablé de ses bontés pour faire de moi son ami. Eh bien! je le déclare, par déférence pour un si noble cœur, pour une vertu si illustre, pour une conduite si honorable, s'il s'était adressé à moi dans ses nécessités, je me serais considéré comme tenant de lui tout mon bien, et je lui en aurais restitué la plus belle moitié, tant j'aime son caractère. Mais, je le vois, les hommes doivent apprendre désormais à se passer de pitié; car l'égoïsme prévaut sur la conscience. *(Ils sortent.)*

SCÈNE III

Athènes. — Chez Sempronius.

Entrent SEMPRONIUS *et* UN SERVITEUR *de Timon.*

SEMPRONIUS. — Humph! doit-il m'importuner, moi, plutôt que tous les autres? Il aurait pu recourir à Lucius ou à Lucullus; et puis il y a Ventidius, qui est riche, lui aussi, et qu'il a libéré de prison. Tous trois lui doivent leur fortune [1].

LE SERVITEUR. — O monseigneur, tous trois ont été éprouvés et reconnus de mauvais aloi; car tous trois l'ont refusé.

SEMPRONIUS. — Comment! ils l'ont refusé! Ventidius et Lucullus l'ont refusé, et il s'adresse à moi! Tous trois!... Humph!... Voilà qui dénote en lui bien peu d'amitié ou de jugement! Devrais-je être son pis-aller? Ses amis, comme des médecins [2], l'abandonnent successivement, et il faut

---

1. *A little part.* Peu clair. On a avancé plusieurs corrections possibles : *park, dirt, pearl, pomp.* L'expression signifie sans doute : « un petit quelque chose », et l'interprétation de notre traducteur se soutient parfaitement.

2. Il y a dans le texte du Folio un mot que F.-V. Hugo ne traduit pas : *thrive* (prospèrent). Ce mot semble allonger indûment le vers, et a donné lieu à bien des conjectures. Johnson voulait le rem-

Digitized by Google

que je me charge de la cure. Il m'a fait là une grave offense, et j'en suis fâché; il aurait pu savoir ce qui m'est dû; je ne vois pas pourquoi sa détresse ne m'a pas sollicité le premier; car, en conscience, je suis le premier qui ait reçu de lui des présents; il me place donc assez bas dans son estime pour ne compter qu'en dernier sur ma gratitude! Fi! c'en serait assez pour m'exposer à la risée générale et me faire traiter d'imbécile parmi les seigneurs. J'aurais voulu, pour trois fois cette somme, qu'il eût rendu justice à mon cœur en s'adressant d'abord à moi, si grande était mon ardeur à l'obliger. Mais maintenant retourne près de lui, et à la froide réplique des autres ajoute cette réponse : « Qui ravale mon honneur ne verra point mon argent! » *(Il sort.)*

LE SERVITEUR. — Excellent! Votre Seigneurie est d'une édifiante scélératesse!... Le diable ne s'est guère douté de ce qu'il faisait en rendant l'homme fourbe : il s'est réhabilité; et je suis convaincu qu'à la fin les vilenies humaines le feront paraître innocent! Comme ce seigneur s'évertue à blanchir sa noirceur! Il prend exemple de la vertu pour faire le mal, comme ces hommes qui, sous le voile d'un zèle ardent, mettraient en feu des royaumes entiers [1]! Son dévouement tout politique est de la même nature. C'est en lui que mon maître espérait le plus. Maintenant tous l'ont abandonné, tous, excepté les Dieux. Maintenant ses amis sont morts. Ses portes, qui ne connurent jamais les verrous, durant tant d'années prospères, doivent servir maintenant à sauvegarder la liberté de leur maître. Et voilà à quoi l'a réduit toute sa libéralité! Qui n'a pu garder l'argent doit garder la maison. *(Il sort.)*

---

placer par *thrice* (à trois reprises), ce qui donne un sens, puisque trois prétendus amis ont refusé leur aide à Timon. *Thrice* se retrouve un peu plus loin dans la réplique de Sempronius : « trois fois cette somme ».

1. On voit ici, selon les critiques, une allusion soit aux puritains, soit au contraire aux catholiques.

Digitized by Google

SCÈNE IV

Dans le palais de Timon.

Entrent DEUX SERVITEURS *de* VARRON *et* LE SERVITEUR *de* LUCIUS; *ils rencontrent* TITUS, HORTENSIUS *et autres valets de créanciers qui attendent l'arrivée de Timon.*

UN SERVITEUR DE VARRON. — Heureuse rencontre! Bonjour, Titus et Hortensius!

TITUS. — Bonjour, aimable Varron!

HORTENSIUS. — Lucius! Quoi! nous nous rencontrons ici?

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Oui-da, et je crois que le même objet nous y appelle tous; car le mien, c'est de l'argent.

TITUS. — C'est aussi le leur et le nôtre.

Entre Philotus.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Et messire Philotus aussi!

PHILOTUS. — Le bonjour à tous!

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Bienvenu, cher confrère! Quelle heure croyez-vous qu'il soit?

PHILOTUS. — Environ neuf heures.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Déjà!

PHILOTUS. — Monseigneur ne s'est pas encore montré?

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Pas encore.

PHILOTUS. — Cela m'étonne : il avait coutume de briller dès sept heures.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Oui, mais les jours sont devenus plus courts avec lui. Vous devez considérer que la carrière du prodigue ressemble à celle du soleil, sauf qu'elle ne se recommence pas. Je crains bien que la bourse du seigneur Timon ne soit au plus fort de l'hiver; je veux dire qu'on pourrait y plonger bien avant sans en tirer grand-chose.

PHILOTUS. — J'ai la même crainte que vous.

TITUS. — Je vais vous faire observer un fait étrange. *(A Hortensius.)* Votre maître vous envoie chercher de l'argent?

HORTENSIUS. — Oui, rien de plus vrai.

Digitized by Google

TITUS. — Eh bien! il porte encore les bijoux que lui a donnés Timon, et dont je viens réclamer le payement.

HORTENSIUS. — J'obéis à contrecœur.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Remarquez, chose étrange! que Timon dans ce cas paye plus qu'il ne doit : c'est juste comme si votre maître lui faisait demander le payement des riches joyaux qu'il porte lui-même.

HORTENSIUS. — Ce message me répugne, les Dieux m'en sont témoins. Je sais que mon maître a dépensé l'argent de Timon. Et l'ingratitude aujourd'hui rend cet acte pire qu'un vol.

PREMIER SERVITEUR DE VARRON. — Oui... Ma créance est de trois mille couronnes; et la vôtre?

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — De cinq mille.

PREMIER SERVITEUR DE VARRON. — C'est une grosse somme. A en juger par les chiffres, votre maître avait plus de confiance en Timon que le mien; autrement leurs créances eussent certes été égales.

Entre Flaminius.

TITUS. — Un des hommes du seigneur Timon!

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Flaminius!... Monsieur, un mot! Dites-moi, monseigneur est-il prêt à paraître?

FLAMINIUS. — Non, vraiment, il n'est pas prêt.

TITUS. — Nous attendons Sa Seigneurie. Veuillez le lui signifier.

FLAMINIUS. — Je n'ai pas besoin de le lui dire : il sait que vous n'êtes que trop exacts. *(Flaminius sort.)*

Passe Flavius, le visage enveloppé dans son manteau.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Hé! n'est-ce pas son intendant qui passe ainsi emmitouflé? Il disparaît dans un nuage. Appelez-le, appelez-le.

TITUS, *élevant la voix*. — Écoutez donc, monsieur!

PREMIER SERVITEUR DE VARRON. — Permettez, monsieur.

FLAVIUS. — Que me voulez-vous, mon ami?

TITUS. — Monsieur, nous attendons ici certaine somme.

FLAVIUS. — Oui-da! si cette somme était aussi certaine que votre attente, on pourrait compter dessus. Que ne présentiez-vous vos mémoires et vos comptes, quand vos perfides maîtres mangeaient à la table du mien? Alors ils pouvaient sourire et s'accommoder à ses dettes : ils en prélevaient l'intérêt de leurs dents gloutonnes. Vous perdez

Digitized by Google

vos peines à me presser ainsi; laissez-moi passer tranquillement. Sachez que, mon maître et moi, nous en avons fini : nous n'avons plus rien, moi à compter, lui à dépenser.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Soit! Mais cette réponse-là ne peut pas servir.

FLAVIUS. — Si elle ne le peut, elle est moins vile que vous; car vous servez des coquins. *(Il sort.)*

PREMIER SERVITEUR DE VARRON. — Comment! que marmonne-là monsieur le congédié?

DEUXIÈME SERVITEUR DE VARRON. — Qu'importe! Il est pauvre, et c'est un châtiment suffisant. Qui a plus de droit de parler ouvertement que celui qui n'a pas de maison où reposer sa tête? Libre à eux de déblatérer contre les palais.

Entre Servilius.

TITUS. — Oh! voici Servilius. Enfin nous allons avoir une réponse.

SERVILIUS. — Si vous pouviez consentir, messieurs, à revenir dans un autre moment, je vous serais grandement obligé; car, sur mon âme! monseigneur est prodigieusement enclin à la mauvaise humeur. La sérénité de son caractère l'a abandonné; il est gravement indisposé, et il garde la chambre.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Beaucoup gardent la chambre qui ne sont pas malades; et, s'il est aussi sérieusement indisposé, raison de plus, à mon avis, pour qu'il paye ses dettes : il n'en ira que plus allégé vers les Dieux.

SERVILIUS. — Dieux bons!

TITUS. — Nous ne pouvons nous contenter de cette réponse, monsieur.

FLAMINIUS, *de l'intérieur*. — Servilius! au secours!... Monseigneur! monseigneur!

Entre Timon, dans un accès de rage. Flaminius le suit.

TIMON. — Quoi! mes portes s'opposent à mon passage! J'ai toujours été libre, et il faut que ma maison soit pour moi une entrave ennemie, une geôle! Le lieu que j'ai tant fêté doit maintenant, comme toute l'humanité, me montrer un cœur de fer!

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Maintenant aborde-le, Titus.

Digitized by Google

TITUS, *présentant un papier à Timon.* — Monseigneur, voici ma note.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Voici la mienne.

HORTENSIUS. — Et la mienne, monseigneur.

LES DEUX SERVITEURS DE VARRON. — Et les nôtres, monseigneur.

PHILOTUS. — Toutes nos notes.

TIMON. — Assommez-moi en m'en rompant la tête.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Hélas! monseigneur.

TIMON. — Monnayez mon cœur.

TITUS. — La mienne est de cinquante talents.

TIMON. — Partagez-vous mon sang.

LE SERVITEUR DE LUCIUS. — Cinq mille écus, monseigneur

TIMON. — Cinq mille gouttes payeront cela... Et la vôtre? Et la vôtre?

PREMIER SERVITEUR DE VARRON. — Monseigneur!...

DEUXIÈME SERVITEUR DE VARRON. — Monseigneur!...

TIMON. — Déchirez-moi, prenez-moi, et que les Dieux vous confondent! *(Il sort.)*

HORTENSIUS. — Ma foi! je vois que nos maîtres peuvent souhaiter le bonsoir à leur argent; ces dettes-là peuvent bien être regardées comme désespérées [1], car le débiteur est un forcené. *(Ils sortent.)*

Rentrent Timon et Flavius.

TIMON. — Ils m'ont mis hors d'haleine, les misérables! Créanciers! démons!

FLAVIUS. — Mon cher seigneur!...

TIMON, *après une pause.* — Si je faisais cela?

FLAVIUS. — Monseigneur!...

TIMON. — Oui, faisons-le... Mon intendant!

FLAVIUS. — Me voici, monseigneur.

TIMON. — A merveille! Va convier de nouveau tous mes amis, Lucius, Lucullus et Sempronius : tous! Je veux encore une fois festoyer ces drôles.

FLAVIUS. — O monseigneur, c'est l'égarement qui vous fait parler; il ne reste pas de quoi garnir une table modeste.

TIMON. — Ne t'en inquiète pas. Va, je te le commande.

---

1. « Désespérés ». Miss H. M. Hulme (1962) fait remarquer que les dettes étaient classées en *sperate* et *desperate*, selon qu'il y avait ou non espoir de les recouvrer.

Digitized by Google

Invite-les tous; fais entrer ce flot de coquins une fois de plus; mon cuisinier et moi, nous pourvoirons à tout. *(Ils sortent.)*

SCÈNE V

La salle du Sénat, à Athènes.

Le Sénat est assemblé. Entrent ALCIBIADE *et sa suite.*

PREMIER SÉNATEUR. — Monseigneur, vous avez ma voix; le forfait est sanglant : il est nécessaire qu'il meure. Rien n'enhardit le crime autant que la pitié.

DEUXIÈME SÉNATEUR. — C'est très vrai. La loi doit l'écraser.

ALCIBIADE. — Je souhaite au Sénat l'honneur, la santé et la compassion.

PREMIER SÉNATEUR. — Qu'y a-t-il, capitaine?

ALCIBIADE. — J'invoque vos vertus en humble suppliant; car la pitié est la vertu de la justice, que les tyrans seuls exercent cruellement. Il a plu au temps et à la fortune d'accabler un mien ami qui, dans un moment d'effervescence, a transgressé la loi, abîme sans fond pour l'imprudent qui s'y plonge. A part cette fatalité, c'est un homme doué des plus belles vertus. Son action n'est entachée d'aucune lâcheté. Circonstance honorable qui rachète sa faute! C'est avec une noble furie et une légitime ardeur que, voyant sa réputation mortellement atteinte, il s'est retourné contre son ennemi; avant de déchaîner sa colère, il l'avait contenue avec la froide et impassible modération d'un homme qui soutient un argument.

PREMIER SÉNATEUR. — Vous avancez un paradoxe par trop hasardeux, en essayant d'embellir une si laide action : votre éloquence laborieuse semble s'évertuer à dignifier le meurtre, en élevant à la hauteur de la valeur une humeur querelleuse qui, en réalité, n'est qu'une valeur bâtarde, venue au monde au moment où sont nées les factions et les sectes. Le véritable vaillant est celui qui sait supporter sagement ce que la bouche humaine peut exhaler de pire, qui fait de l'outrage comme un vêtement extérieur et le porte avec indifférence, qui jamais ne sacrifie son cœur à ses injures au point de le compromettre. Si l'outrage est un

Digitized by Google

mal qui nous entraîne au meurtre, quelle folie de hasarder sa vie pour un mal!

ALCIBIADE. — Monseigneur!...

PREMIER SÉNATEUR. — Vous ne parviendrez pas à atténuer ces grands crimes. Le courage n'est pas de se venger, mais de souffrir.

ALCIBIADE. — Alors, messeigneurs, veuillez me pardonner si je parle en capitaine. Pourquoi les hommes s'exposent-ils follement dans les batailles et n'endurent-ils pas toutes les menaces? Que ne s'endorment-ils sur le danger et ne se laissent-ils couper la gorge par l'ennemi sans riposter? S'il y a tant de courage à souffrir, qu'allons-nous faire en campagne? Eh! nous sommes moins braves que les femmes qui restent au logis, si le mérite est de souffrir; l'âne est un meilleur capitaine que le lion; le félon, chargé de fers, est plus sage que le juge, si la sagesse est dans la patience. O messeigneurs, soyez aussi miséricordieux, aussi bons que vous êtes puissants. Qui pourrait ne pas condamner une violence commise de sang-froid? Tuer est, j'en conviens, le suprême excès du crime; mais tuer pour se défendre est un acte légitime absous par l'indulgence. Se mettre en colère est une impiété; mais quel est l'homme qui n'est jamais en colère? Pesez son crime avec cette pensée.

DEUXIÈME SÉNATEUR. — Vous murmurez en vain.

ALCIBIADE. — En vain? Les services qu'il a rendus à Lacédémone et à Byzance suffiraient à suborner ceux qui veulent sa mort.

PREMIER SÉNATEUR. — Comment cela?

ALCIBIADE. — Eh bien! je dis, messeigneurs, qu'il a rendu de brillants services et qu'il a tué sur le champ de bataille nombre de vos ennemis. Avec quelle valeur il s'est conduit dans le dernier combat! Que de coups il a portés!

DEUXIÈME SÉNATEUR. — Et que de dépouilles aussi il a emportées! C'est un suppôt d'orgie; il a un vice qui trop souvent noie sa raison et fait sa valeur prisonnière. A défaut d'autres ennemis, celui-là seul suffirait pour l'accabler. Dans cette fureur bestiale, on l'a vu commettre maint outrage et provoquer des querelles. Nous en sommes convaincus, son existence est un opprobre et son ivrognerie un danger.

PREMIER SÉNATEUR. — Il mourra.

ALCIBIADE. — Sort cruel! Il aurait pu mourir à la guerre! Messeigneurs, si vous êtes indifférents aux qualités de cet homme, qui avec son bras droit pourrait racheter son exis-

Digitized by Google

tence sans devoir rien à personne, et bien! pour vous décider, prenez mes services et joignez-les aux siens. Et, puisque votre âge vénérable, je le sais, aime les garanties, je fais de mes victoires, de ma gloire tout entière, le gage de sa rédemption. Si, pour ce crime, il doit sa vie à la loi, eh bien! qu'il la donne à la guerre avec son sang généreux! Car, si la loi est rigoureuse, rigoureuse aussi est la guerre.

PREMIER SÉNATEUR. — Nous sommes pour la loi : il mourra. N'insistez plus, sous peine de notre déplaisir. Ami ou frère, qui répand le sang d'autrui forfait le sien.

ALCIBIADE. — Faut-il donc qu'il en soit ainsi? Non, cela ne se peut pas. Messeigneurs, je vous en conjure, reconnaissez-moi.

DEUXIÈME SÉNATEUR. — Comment?

ALCIBIADE. — Rappelez-vous qui je suis.

TROISIÈME SÉNATEUR. — Qu'est-ce à dire?

ALCIBIADE. — Je dois croire que l'âge m'a fait oublier de vous; autrement, je ne serais pas réduit à la honte d'implorer vainement une grâce aussi simple. Vous rouvrez mes blessures.

PREMIER SÉNATEUR. — Osez-vous braver notre colère? Elle a le parler bref, mais le bras long : nous te bannissons à jamais.

ALCIBIADE. — Me bannir! Bannissez donc votre imbécillité; bannissez donc l'usure, qui rend le Sénat hideux.

PREMIER SÉNATEUR. — Si, après deux soleils, Athènes te possède encore, attends de nous un jugement plus accablant. Quant à lui, pour ne pas irriter notre humeur, il sera exécuté sur-le-champ. *(Sortent les sénateurs.)*

ALCIBIADE. — Puissent les Dieux vous laisser vieillir assez pour que vous deveniez de vivants squelettes, horribles à tous les regards! Je suis éperdu de rage... J'ai tenu à distance leurs ennemis, tandis qu'eux comptaient leur monnaie et prêtaient leur argent à gros intérêts; moi, je ne me suis enrichi que de larges blessures... Et voilà pour moi le résultat! Voilà le baume que ce Sénat usurier verse sur les blessures d'un capitaine! Oui, le bannissement! Eh bien! je n'en suis pas mécontent; je ne hais point d'être banni : ce sera pour mon ressentiment et ma fureur un digne motif de frapper Athènes. Je vais soulever mes troupes mécontentes et gagner les cœurs. Il y a honneur à lutter contre des forces supérieures. Les soldats ne doivent pas plus que les Dieux endurer les offenses. *(Il sort.)*

Digitized by Google

SCÈNE VI

Une salle magnifique dans le palais de Timon.

Musique. Tables préparées. Gens de service allant et venant. Entrent plusieurs SEIGNEURS *par des portes différentes.*

PREMIER SEIGNEUR. — Je vous souhaite le bonjour, monsieur.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Je vous le souhaite également. Je pense que ce noble seigneur n'a fait que nous éprouver l'autre jour.

PREMIER SEIGNEUR. — Cette réflexion occupait mes pensées, quand nous nous sommes rencontrés. J'espère qu'il n'est point aussi bas que pouvait le faire supposer cette tentative auprès de ses différents amis.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Certes, il ne l'est point, à en juger par cette nouvelle fête.

PREMIER SEIGNEUR. — Je devrais le croire. Il m'a envoyé une invitation pressante que des motifs graves m'ont forcé de décliner; mais il m'a si impérieusement conjuré qu'il m'a fallu paraître.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Je me devais pareillement à une importante affaire, mais il n'a pas voulu entendre mes excuses. Je suis bien fâché de m'être trouvé à court d'argent, quand il a envoyé m'en emprunter.

PREMIER SEIGNEUR. — Moi, je suis affligé du même regret, en voyant comment tournent les choses.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Chacun ici est comme vous. Combien désirait-il vous emprunter?

PREMIER SEIGNEUR. — Mille pièces d'or.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Mille pièces d'or!

PREMIER SEIGNEUR, *au troisième seigneur.* — Et combien à vous?

TROISIÈME SEIGNEUR. — Monsieur, il m'a envoyé... Le voici qui vient.

Entrent Timon et sa suite.

TIMON, *aux deux premiers seigneurs.* — A vous de tout cœur, mes deux gentilshommes!... Et comment vous portez-vous?

Digitized by Google

PREMIER SEIGNEUR. — Le mieux du monde, quand nous savons que vous allez bien, seigneur.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — L'hirondelle ne suit pas l'été plus volontiers que nous ne suivons Votre Seigneurie.

TIMON, *à part.* — Et ne fuit pas l'hiver plus volontiers. Les hommes sont des oiseaux de passage[1]. *(Haut.)* Messieurs, notre dîner ne vous dédommagera pas de cette longue attente. Pour le moment, rassasiez vos oreilles de musique, si le son de la trompette n'est pas pour elles un menu trop rude. Nous nous mettrons à table tout à l'heure.

PREMIER SEIGNEUR. — J'espère que Votre Seigneurie ne me garde pas rancune pour lui avoir renvoyé son messager les mains vides.

TIMON. — Oh! messire, que cela ne vous tourmente pas!

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Mon noble seigneur!

TIMON. — Ah! comment va mon digne ami? *(On apporte le banquet.)*

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Mon très honorable seigneur, c'est une honte qui me navre de m'être trouvé si pauvre et si gueux, le jour où Votre Seigneurie a envoyé chez moi.

TIMON. — N'y pensez plus, messire.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Si vous aviez envoyé seulement deux heures plus tôt!

TIMON. — Ne troublez pas de ce regret la sérénité de votre mémoire. *(A ses gens.)* Allons, servez tout à la fois.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Tous les plats couverts!

PREMIER SEIGNEUR. — Chère de roi, je vous le garantis!

TROISIÈME SEIGNEUR. — Sans doute, tout ce que peuvent fournir l'argent et la saison.

PREMIER SEIGNEUR, *au troisième.* — Comment allez-vous? Quelles nouvelles?

TROISIÈME SEIGNEUR. — Alcibiade est banni. L'avez-vous ouï dire?

PREMIER ET DEUXIÈME SEIGNEURS. — Alcibiade banni?

TROISIÈME SEIGNEUR. — Oui, la chose est sûre.

PREMIER SEIGNEUR. — Comment? comment?

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Pourquoi, je vous prie?

TIMON. — Mes dignes amis, voulez-vous approcher?

TROISIÈME SEIGNEUR. — Je vous en dirai bientôt davantage. Voici devant nous un noble festin.

---

1. Proverbe : les hirondelles sont comme les faux amis, elles s'enfuient quand vient l'hiver.

Digitized by Google

DEUXIÈME SEIGNEUR. — C'est toujours l'ancien homme.

TROISIÈME SEIGNEUR. — Cela durera-t-il? cela durera-t-il?

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Cela dure encore; mais avec le temps il se peut...

TROISIÈME SEIGNEUR. — Je conçois.

TIMON. — Que chacun aille à son tabouret avec l'ardeur dont il courrait aux lèvres de sa maîtresse! Le menu sera le même à toutes les places. Ne faites pas de ceci un banquet officiel, où les plats refroidissent en attendant qu'on soit d'accord sur la préséance... Asseyez-vous, asseyez-vous. Les Dieux réclament nos actions de grâces :

« O vous, augustes bienfaiteurs, semez la reconnaissance dans notre société. Faites-vous prôner pour vos dons; mais gardez-en toujours en réserve, si vous voulez ne pas voir vos divinités méprisées. Prêtez assez à chacun pour que nul n'ait besoin de prêter à autrui; car, si vos déités étaient réduites à emprunter aux hommes, les hommes renieraient les Dieux... Faites que le repas soit plus aimé que l'homme qui le donne! Que toujours dans une assemblée de vingt hommes il y ait une vingtaine de scélérats! Que, sur douze femmes qui s'assoient à table, une douzaine soient... ce qu'elles sont! Tirez vengeance de tous, ô Dieux! Frappez les sénateurs d'Athènes, ainsi que la lie du peuple, en faisant servir leurs vices mêmes à leur destruction. Quant à mes amis ici présents, comme ils ne me sont rien, ne les bénissez en rien : je les convie au néant. »

Enlevez les couvercles, chiens, et lapez! *(Les convives découvrent les plats, qui sont pleins d'eau chaude.)*

QUELQUES CONVIVES. — Que veut dire Sa Seigneurie?

D'AUTRES CONVIVES. — Je ne sais pas.

TIMON. — Puissiez-vous ne jamais assister à un meilleur festin, vous tous, amis de bouche!... Fumée et eau tiède, voilà toute votre valeur. Ceci est l'adieu de Timon : englué et souillé par vous de flatteries, il s'en lave en vous éclaboussant le visage de votre infamie fumante! *(Il leur jette de l'eau chaude à la figure.)* Vivez longtemps abhorrés, parasites souriants, caressants, détestables! destructeurs courtois, loups affables, ours doucereux, bouffons de la fortune, amis de l'assiette, mouches de la saison, complaisants du chapeau et du genou, dévouements vaporeux, automates de la minute[1]! Que les maladies innombrables de

1. *Minute-jacks.* Même sens probablement que *Jack o'the clock* (cf.

Digitized by Google

l'homme et de la bête vous couvrent de leur lèpre!... Quoi! tu t'en vas, toi? Doucement!... prends ta potion d'abord!... Toi aussi!... Toi aussi! *(Il jette les plats à la tête des convives et les chasse l'un après l'autre*[1]*!)* Arrête, je veux te prêter de l'argent, non t'en emprunter. Quoi! tous en fuite! Que désormais il n'y ait plus de fête où un scélérat ne soit le bienvenu! Maison, brûle! Athènes, croule! Que désormais soient voués à la haine de Timon l'homme et l'humanité! *(Il sort.)*

Rentrent plusieurs des seigneurs et des sénateurs.

PREMIER SEIGNEUR. — Eh bien! messeigneurs?

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Comment qualifiez-vous cette fureur du seigneur Timon?

TROISIÈME SEIGNEUR. — Morbleu! avez-vous vu ma toque?

QUATRIÈME SEIGNEUR. — J'ai perdu ma robe.

TROISIÈME SEIGNEUR. — Ce seigneur n'est qu'un fou que le caprice seul gouverne. L'autre jour il m'a donné un joyau, et aujourd'hui il le fait sauter de mon chapeau... Avez-vous vu mon joyau?

QUATRIÈME SEIGNEUR. — Avez-vous vu ma toque?

DEUXIÈME SEIGNEUR. — La voici. *(Il ramasse la toque.)*

QUATRIÈME SEIGNEUR. — Ci-gît ma robe. *(Il ramasse sa robe.)*

PREMIER SEIGNEUR. — Ne restons pas céans.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Le seigneur Timon est fou.

TROISIÈME SEIGNEUR. — Je le sens à mes os.

QUATRIÈME SEIGNEUR. — Un jour il nous envoie des diamants, un autre jour des pierres. *(Ils sortent.)*

Richard II, V, v) : automates qui frappaient les heures sur la cloche d'une horloge.

1. Cette indication scénique n'est pas dans le Folio; elle a été ajoutée par Rowe, suivi par la plupart des éditeurs modernes. On remarquera que le quatrième seigneur (dernière ligne de la scène) parle de pierres jetées par Timon.

Digitized by Google

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Sous les murs d'Athènes.

Entre TIMON.

TIMON. — Que je te jette un dernier regard, ô muraille qui renferme ces loups! Abîme-toi dans la terre, et ne défends plus Athènes. Matrones, devenez impudiques! Enfants, perdez l'obéissance! Esclaves et fous, arrachez de leur banc les sénateurs, graves et ridés, et administrez à leur place! Offrez-vous à l'instant aux cloaques publics, virginités adolescentes! Faites la chose sous les yeux de vos parents! Banqueroutiers, tenez bon; et, plutôt que de rendre, tirez le couteau, et coupez la gorge à vos créanciers! Serviteurs forcés, volez! vos graves maîtres sont des filous en grand qui pillent de par la loi. Servante, au lit de ton maître! ta maîtresse est du bordel. Fils de seize ans, arrache à ton vieux père impotent sa béquille rembourrée, pour lui faire sauter la cervelle! Piété, scrupule, dévotion aux Dieux, paix, justice, vérité, déférence domestique, repos des nuits, bon voisinage, instruction, mœurs, métiers et professions, hiérarchies, rites, coutumes et lois, perdez-vous dans le désordre de vos contraires; et vive le chaos! Fléaux contagieux à l'homme, accumulez vos plus terribles fièvres pestilentielles sur Athènes, mûre pour la ruine! Toi, froide sciatique, estropie nos sénateurs : que leurs membres perclus clochent comme leurs mœurs! Luxure et libertinage, infiltrez-vous dans l'esprit et jusque dans la moelle de notre jeunesse, en sorte qu'elle puisse nager contre le courant de la vertu et se noyer dans la débauche! Gales et pustules, semez vos germes au cœur de tous les Athéniens, pour qu'ils en récoltent une lèpre universelle! Puisse l'haleine infecter l'haleine, afin que leur société, comme leur amitié, ne soit plus que poison! Je n'emporterai de toi que ce dénuement, ô ville détestable! Garde-le aussi pour toi [1],

1. Cette phrase sous-entend un jeu de scène : Timon doit jeter quelque vêtement loin de lui.

Digitized by Google

avec mes malédictions multipliées!... Timon s'en va dans les bois : il y trouvera la bête malfaisante plus bienfaisante que l'humanité. Puissent les Dieux (vous m'entendez tous, Dieux bons!) confondre les Athéniens au-dedans comme au-dehors de ces murs! Puissent-ils permettre que Timon voie croître avec ses années sa haine pour toute la race des hommes grands et petits! Amen! *(Il sort.)*

SCÈNE II

Athènes. — Dans le palais de Timon.

Entre FLAVIUS, *avec* DEUX *ou* TROIS SERVITEURS.

PREMIER SERVITEUR. — Savez-vous, maître intendant, où est notre maître? Sommes-nous perdus, congédiés? Ne reste-t-il rien?

FLAVIUS. — Hélas! mes amis, que puis-je vous dire? J'en atteste les Dieux justes : je suis aussi pauvre que vous.

PREMIER SERVITEUR. — Une telle maison, ruinée! Un si noble maître, tombé! Tout, disparu! Et pas un ami pour prendre sa fortune par le bras et l'accompagner!

DEUXIÈME SERVITEUR. — De même que nous tournons le dos à notre camarade à peine jeté dans sa fosse, de même ses familiers s'éloignent tous de sa fortune ensevelie, en lui jetant leurs protestations creuses comme des bourses vides; et lui, ce pauvre être, exposé misérablement à l'air, abandonné par tous à sa pauvreté pestiférée, erre isolé comme l'opprobre... Voici encore de nos camarades.

Entrent d'autres serviteurs.

FLAVIUS. — Tous ustensiles brisés d'une maison ruinée!

TROISIÈME SERVITEUR. — Nos cœurs n'en portent pas moins la livrée de Timon, je le vois à nos visages. Nous sommes encore camarades au service de la douleur. Notre barque fait eau; et nous, pauvres matelots, debout sur le pont défaillant, nous écoutons gronder les vagues, forcés de nous séparer tous dans l'océan de la vie.

FLAVIUS. — Chers compagnons, je veux partager avec vous tout le reste de mon avoir. Où que nous nous retrouvions, au nom de Timon, soyons toujours camarades, et disons-nous en secouant la tête, comme pour sonner le glas

Digitized by Google

de la fortune de notre maître : *Nous avons vu des jours meilleurs. (Leur distribuant de l'argent.)* Que chacun prenne sa part! Voyons! tendez tous les mains. Plus un mot! Nous nous séparons pauvres d'argent, mais riches de douleur. *(Les serviteurs sortent*[1].*)* Oh! la terrible détresse que nous apporte la splendeur! Qui ne souhaiterait d'être exempt de richesses, quand l'opulence mène à la misère et au mépris? Qui voudrait de cette splendeur dérisoire, de cette existence où l'amitié n'est qu'un rêve, de ce faste et de tout cet apparat peints du même vernis que tant de faux amis? Pauvre honnête homme, accablé par son propre cœur, perdu par sa bonté! Étrange et rare nature, dont le plus grand crime est d'avoir fait trop de bien! Qui osera désormais être à moitié aussi généreux, puisque la bonté, qui fait les Dieux, ruine les hommes?... Maître bien-aimé, qui n'as été béni que pour être maudit, riche que pour être misérable, ta grande fortune est devenue ta suprême affliction. Hélas! ce bon seigneur! il s'est arraché furieux à cette terre ingrate de monstrueux amis; et il n'a aucun moyen de soutenir ou de gagner sa vie. Je vais aller à sa recherche. J'ai toujours servi sa fantaisie de tout mon dévouement. Tant que j'aurai de l'or, je resterai son intendant. *(Il sort.)*

SCÈNE III

Dans les bois.

Entre TIMON, *une bêche à la main.*

TIMON. — O soleil, générateur bienfaisant, dégage de la terre une humidité pestilentielle, et infecte l'air qu'on respire sous l'orbe de ta sœur[2]! Deux jumeaux sortent de la même matrice; pour eux la conception, la gestation, la naissance ont été presque identiques; eh bien! dotez-les de fortunes diverses : le plus grand méprisera le plus petit. La créature, qu'assiègent toutes les calamités, ne peut supporter une grande fortune sans mépriser la créature. Élevez-moi ce mendiant, abaissez-moi ce seigneur : au patricien

1. Au lieu de cette simple indication de sortie, le Folio donne : « Ils s'embrassent, et s'en vont chacun de son côté. »

2. C'est-à-dire, sous l'orbe de la lune; dans ce monde sublunaire.

Digitized by Google

s'attachera le dédain héréditaire, au mendiant la dignité native. La pâture engraisse l'animal, qu'amaigrit la disette. Qui osera, qui osera se lever dans la loyauté de son âme et dire : *Cet homme est un flatteur.* S'il l'est, tous le sont; car chaque degré de l'échelle sociale est exalté par le degré inférieur : le cuistre savant se prosterne devant l'imbécile cousu d'or. Tout est oblique; rien n'est droit dans nos natures maudites, si ce n'est la franche infamie. Honnies soient donc toutes les fêtes, les sociétés, les cohues humaines, Timon méprise son semblable comme lui-même. Que la destruction enserre l'humanité! *(Il bêche la terre.)* Terre, donne-moi des racines. Et s'il en est qui réclament de toi davantage, flatte leur goût avec tes poisons les plus violents... Que vois-je là? De l'or! ce jaune, brillant et précieux métal! Non, Dieux bons! je ne fais pas de vœux frivoles : des racines, cieux sereins! Ce peu d'or suffirait à rendre blanc, le noir; beau, le laid; juste, l'injuste; noble, l'infâme; jeune, le vieux; vaillant, le lâche. Ah! Dieux, à quoi bon ceci? Qu'est-ce que ceci, Dieux? Eh bien! ceci écartera de votre droite vos prêtres et vos serviteurs; ceci arrachera l'oreiller du chevet des malades[1]. Ce jaune argent tramera et rompra les vœux, bénira le maudit, fera adorer la lèpre livide, placera les voleurs, en leur accordant titre, hommage et louange, sur le banc des sénateurs; c'est ceci qui décide la veuve éplorée à se remarier. Celle qu'un hôpital d'ulcérés hideux vomirait avec dégoût, ceci l'embaume, la parfume, et lui fait un nouvel avril... Allons! poussière maudite, prostituée à tout le genre humain, qui mets la discorde dans la foule des nations, je veux te rendre ta place dans la nature[2]. *(Bruit lointain d'une marche militaire.)* Ha! un tambour!... Si vivace que tu sois, je vais t'enterrer... Voleuse endurcie, tu iras dans un lieu inaccessible à tes goutteux receleurs... Pourtant laisse-moi des arrhes. *(Il prend une poignée d'or et enfouit le reste.)*

Alcibiade entre, au son du tambour et des fifres, dans un appareil militaire. Phryné et Timandra l'accompagnent.

---

1. « Allusion à un usage du bon vieux temps qui consistait à accélérer la mort des malades en leur retirant brusquement leur oreiller. » *(Note de F.-V. Hugo.)*

2. *I will make thee Do thy right nature.* Le sens est : je veux te faire servir à ta destination naturelle (qui est de corrompre l'humanité).

Digitized by Google

ALCIBIADE. — Qui es-tu? Parle.

TIMON. — Un animal comme toi. Qu'un cancer te ronge le cœur pour me faire voir encore le visage de l'homme!

ALCIBIADE. — Quel est ton nom? Peux-tu haïr autant l'homme, étant toi-même un homme?

TIMON. — Je suis misanthrope, et je hais le genre humain. Quant à toi, je voudrais que tu fusses chien pour pouvoir t'aimer un peu.

ALCIBIADE. — Je te connais bien; mais ce qui t'est arrivé est pour moi un mystère étrange.

TIMON. — Je te connais aussi, mais je ne désire pas te connaître plus que je ne te connais. Suis ton tambour; rougis la terre de sang humain, fais-en un champ de gueules[1]. Les lois civiles, les canons religieux sont cruels; que doit donc être la guerre? Cette atroce putain qui t'accompagne fait plus de ravages encore que ton épée, avec tous ses airs de chérubin.

PHRYNÉ. — Que tes lèvres pourrissent!

TIMON. — Je ne veux pas te baiser : que la pourriture retombe donc sur tes lèvres!

ALCIBIADE. — Comment le noble Timon a-t-il subi un tel changement?

TIMON. — Comme la lune : faute de lumière à répandre. Mais je n'ai pas pu, comme elle, renouveler mon éclat, n'ayant pas de soleil à qui emprunter.

ALCIBIADE. — Noble Timon, quel service puis-je te rendre?

TIMON. — Aucun, sinon d'adopter mon avis.

ALCIBIADE. — Quel est-il, Timon?

TIMON. — Promets-moi ton amitié, mais ne tiens pas ta promesse. Si tu ne veux pas promettre, que les Dieux te punissent d'être un homme! Si tu tiens ta promesse, qu'ils te confondent d'être un homme!

ALCIBIADE. — J'ai ouï parler vaguement de tes malheurs.

TIMON. — Tu les vis quand j'étais dans la prospérité.

ALCIBIADE. — Je les vois maintenant; alors tu étais fortuné.

TIMON. — Comme tu l'es maintenant, dans l'étreinte de deux gourgandines.

---

1. On sait que, dans les couleurs du blason, « gueules », c'est le rouge.

Digitized by Google

TIMANDRA. — Est-ce là ce mignon d'Athènes que le monde prônait si respectueusement?

TIMON. — Es-tu Timandra?

TIMANDRA. — Oui.

TIMON. — Sois toujours une putain! Ceux qui usent de toi ne t'aiment pas : donne-leur des maladies en échange de la souillure qu'ils te laissent. Utilise tes heures de lubricité : assaisonne ces drôles-là pour l'étuve et le bain[1]; réduis à l'abstinence et à la diète la jeunesse aux joues roses.

TIMANDRA. — Au gibet, monstre!

ALCIBIADE. — Pardonne-lui, charmante Timandra, car sa raison s'est noyée et perdue dans ses calamités. Il ne me reste que peu d'or, brave Timon, et cette pénurie cause chaque jour des révoltes parmi mes bandes besogneuses. J'ai appris avec douleur que la maudite Athènes, insoucieuse de ton mérite, oubliant combien tu fus héroïque à une époque où des États voisins l'auraient écrasée, sans ton épée et ta fortune...

TIMON. — Je t'en prie, bats le tambour et va-t'en.

ALCIBIADE. — Je suis ton ami, et je te plains, cher Timon.

TIMON. — Comment peux-tu plaindre celui que tu importunes? J'aimerais mieux être seul.

ALCIBIADE. — Eh bien, adieu! Voici de l'or pour toi.

TIMON. — Garde-le : je ne peux pas le manger.

ALCIBIADE. — Quand j'aurai fait de la fière Athènes un monceau de ruines...

TIMON. — Tu fais la guerre aux Athéniens?

ALCIBIADE. — Oui, Timon, et pour cause.

TIMON. — Que les Dieux les exterminent tous dans ton triomphe, et toi ensuite, quand tu auras triomphé!

ALCIBIADE. — Moi! Pourquoi, Timon?

TIMON. — Parce que tu étais né pour triompher de ma patrie par une tuerie de scélérats. Garde ton or... En avant!... Voici de l'or... En avant! Sois comme un fléau planétaire, alors que Jupiter suspend ses poisons dans l'air vicié au-dessus d'une ville corrompue. Que ton glaive n'oublie personne! Sois sans pitié pour la barbe blanche du vieillard honoré : c'est un usurier! Frappe-moi la matrone hypocrite : elle n'a d'honnête que son vêtement; c'est une maquerelle! Que la joue de la vierge n'attendrisse pas le

1. Toujours la même allusion au traitement des maladies vénériennes.

Digitized by Google

tranchant de ton épée! car ces seins de lait, qui entre les barreaux de sa gorgerette provoquent le regard de l'homme, ne sont pas inscrits sur la page de la pitié : condamne-les comme d'horribles traîtres! N'épargne pas le marmot, dont le sourire en fossette épuise l'indulgence des imbéciles; tiens-le pour un bâtard qu'un oracle équivoque a désigné pour te couper la gorge, et hache-le sans remords! Abjure toute émotion : couvre tes oreilles et tes yeux d'une cuirasse impénétrable que le cri des mères, des vierges et des enfants, que la vue des prêtres saignants sous leurs vêtements sacrés ne saurait entamer. Voici de l'or pour payer tes soldats. Sois l'exterminateur de tous! et, ta fureur assouvie, sois toi-même exterminé! Plus un mot! Pars.

ALCIBIADE. — As-tu encore de l'or? J'accepte l'or que tu me donnes, mais non tes conseils.

TIMON. — Accepte-les, ou ne les accepte pas. Que le Ciel te maudisse!

PHRYNÉ ET TIMANDRA. — Donne-nous de l'or, bon Timon. En as-tu encore?

TIMON. — Assez pour faire renoncer une putain à son commerce, et une maquerelle à faire des putains. Drôlesses, tendez vos tabliers. A vous autres on ne demande pas de serments; quoique vous soyez prêtes, je le sais, à jurer, à jurer effroyablement, au risque de faire frissonner d'un tremblement céleste les Dieux immortels, qui vous entendent. Épargnez-vous donc les serments : je me fie à vos instincts. Soyez putains toujours. Avec celui dont la voix pieuse chercherait à vous convertir, redoublez de dévergondage, séduisez-le, embrasez-le; que votre flamme impure domine sa fumée! et ne renoncez jamais. Comme diversion à ces peines, puissiez-vous, six mois durant, en éprouver d'autres! Puis donnez pour chaume à vos pauvres faîtes dénudés la dépouille des morts [1]; eussent-ils été pendus, n'importe! portez-la pour trahir et vous prostituer encore! Fardez-vous au point qu'un cheval puisse s'embourber sur votre visage. Peste soit des rides!

PHRYNÉ ET TIMANDRA. — Bon!... Encore de l'or!... Après? Crois bien que nous ferons tout pour de l'or.

TIMON. — Semez les germes de la consomption jusque dans les os de l'homme; frappez ses tibias alertes, et énervez

1. C'est-à-dire des perruques, faites avec les cheveux de femmes mortes.

Digitized by Google

sa virilité. Cassez la voix du légiste : qu'il ne puisse plus plaider le faux ni glapir ses arguties! Empestez le flamine[1] qui récrimine contre la chair et ne se croit pas lui-même. Faites tomber, faites tombez le nez, gangrené jusqu'à l'os, de celui qui, afin de poursuivre ses intérêts, quitte la piste du bien public. Rendez chauves les rufians à la tête frisée; et que les fanfarons épargnés par la guerre vous doivent de souffrir! Infectez tous les hommes! Que votre activité épuise et tarisse la source de toute érection!... Voici encore de l'or. Damnez les autres, et que cet or vous damne! et que les fossés vous servent à tous de tombeaux!

PHRYNÉ ET TIMANDRA. — Encore des conseils et encore de l'argent, généreux Timon!

TIMON. — Commencez par vous prostituer encore, par faire le mal encore : je vous ai donné des arrhes.

ALCIBIADE. — Battez, tambours! En marche sur Athènes!... Adieu, Timon! Si je réussis, je viendrai te revoir encore.

TIMON. — Si je ne suis pas déçu, je ne te reverrai jamais.

ALCIBIADE. — Je ne t'ai jamais fait de mal.

TIMON. — Si fait : tu as dit du bien de moi.

ALCIBIADE. — Et tu appelles cela un mal?

TIMON. — Un mal dont les hommes sont chaque jour victimes. Va-t'en, et emmène tes lices avec toi.

ALCIBIADE. — Nous ne faisons ici que le blesser... Battez, tambours! *(Le tambour bat. Sortent Alcibiade, Phryné et Timandra.)*

TIMON. — Se peut-il qu'une nature écœurée de l'ingratitude humaine ait pourtant faim encore! *(Il se remet à bêcher la terre.)* O toi, notre mère commune dont l'incommensurable matrice procrée tout, dont le sein infini nourrit tout; toi qui de la même substance dont tu enfles ton orgueilleux enfant, l'homme arrogant, engendres le noir crapaud, la couleuvre bleue, le lézard doré, le reptile aveugle et venimeux, et tout ce qui naît d'horrible sous la coupole céleste[2] qu'illumine le feu vivifiant d'Hypérion; fais surgir, pour

1. Prêtre romain, chargé des sacrifices à divers dieux.

2. *Crisp heaven.* Le sens du mot *crisp* a donné du mal aux commentateurs. Warburton l'a corrigé en *cript* (en forme de voûte), et c'est sans doute la leçon adoptée par notre traducteur. Les lexicographes modernes s'en tiennent à *crisp,* mais en lui donnant soit le sens, douteux, de : clair, brillant (Onions), soit celui de : ridé, onduleux (Schmidt), par référence aux nuages agités par le vent.

Digitized by Google

celui qui hait tous les humains, tes fils, une pauvre racine de tes généreuses entrailles! Stérilise ta fertile et puissante matrice : qu'elle ne produise plus l'homme ingrat! Sois grosse de tigres, de dragons, de loups et d'ours; enfante des monstres nouveaux que ta surface ne présenta jamais à la voûte de marbre du firmament!... Oh! une racine!... Merci, merci!... Dessèche tes artères, tes vignobles et tes champs labourés, grâce auxquels l'homme ingrat, gorgé de breuvages et de mets onctueux, abrutit sa pure intelligence et lui fait perdre la réflexion!

Entre Apémantus.

Encore un homme! Horreur! horreur!

APÉMANTUS. — On m'a indiqué ta retraite. On rapporte que tu affectes mes manières, que tu les assumes.

TIMON. — C'est donc parce que tu n'as pas de chien que je puisse imiter!... Que la consomption te saisisse!

APÉMANTUS. — Tout cela n'est chez toi qu'affectation : une misérable et indigne mélancolie, causée par un changement de fortune! Pourquoi cette bêche, ce séjour, cet habit d'esclave et cet air soucieux? Tes flatteurs continuent de porter la soie, de boire du vin, de dormir mollement et d'étreindre leurs belles malades parfumées : ils ne se souviennent plus que Timon ait jamais existé! N'outrage pas ces forêts en affectant l'acrimonie d'un censeur. Fais-toi flatteur à ton tour, et tâche de prospérer par ce qui t'a ruiné. Mets une charnière à ton genou; et que le moindre souffle de celui que tu courtiseras emporte ton chapeau! Vante son plus vicieux travers, et déclare-le excellent. C'est le langage qu'on te tenait; et tu écoutais, avec une oreille complaisante comme le bonjour d'un cabaretier, le premier chenapan venu. Il est bien juste que tu deviennes un coquin : si tu redevenais riche, ce serait encore au profit des coquins. Ne cherche pas à me ressembler.

TIMON. — Si je te ressemblais, je me détruirais.

APÉMANTUS. — Tu t'es perdu en ne ressemblant qu'à toi-même : insensé si longtemps, imbécile aujourd'hui! Crois-tu donc que le vent glacial, impétueux chambellan, va t'apporter ta chemise chaude? que ces arbres moussus, qui survivent à l'aigle, vont te suivre comme des pages et se déplacer sur un signe de toi? que le froid ruisseau, figé par la glace, va t'offrir un lait de poule matinal pour réparer tes excès nocturnes? Appelle les créatures que leur

Digitized by Google

nudité soumet à tous les outrages d'un ciel acharné, qui, sans vêtement, sans abri, exposées au choc des éléments, vivent au gré de la nature; dis-leur de te flatter. Oh! tu reconnaîtras...

TIMON. — Un sot en toi. Va-t'en.

APÉMANTUS. — Je t'aime maintenant plus que je ne t'ai jamais aimé.

TIMON. — Moi, je te hais davantage.

APÉMANTUS. — Pourquoi?

TIMON. — Tu flattes la misère.

APÉMANTUS. — Je ne te flatte pas : je dis que tu es un gueux.

TIMON. — Pourquoi viens-tu me chercher?

APÉMANTUS. — Pour te vexer.

TIMON. — C'est toujours l'office ou d'un méchant ou d'un niais. Y prends-tu plaisir?

APÉMANTUS. — Oui.

TIMON. — Tu es donc un coquin?

APÉMANTUS. — Si tu avais adopté cette vie âpre et rigoureuse pour châtier ton orgueil, ce serait bien; mais tu le fais forcément. Tu redeviendrais courtisan, si tu n'étais besogneux. La misère résignée vit mieux que l'opulence inquiète; elle est plus tôt exaucée. L'une absorbe toujours sans jamais être rassasiée; l'autre est toujours comblée. La meilleure condition, sans le contentement, est un état de détresse et de malheur pire que la pire condition accompagnée de contentement. Tu devrais souhaiter de mourir, misérable que tu es.

TIMON. — Je ne le souhaiterais pas à la suggestion d'un plus misérable que moi. Tu es un maraud que la fortune n'a jamais pressé avec faveur dans ses bras caressants; elle t'a traité comme un chien. Si tu avais, comme nous dès nos premiers langes, passé par les douces transitions que ce monde éphémère réserve à ceux dont une obéissance passive exécute tous les ordres, tu te serais plongé dans une vulgaire débauche; tu aurais épuisé ta jeunesse sur tous les lits de la luxure; ignorant les froids préceptes de la modération, tu aurais suivi la voix mielleuse du plaisir. Mais, moi, j'étais confit dans la complaisance universelle; j'avais à mon service les bouches, les langues, les yeux et les cœurs de gens sans nombre, que je ne pouvais suffire à employer, et qui m'étaient attachés comme les feuilles au chêne! Une rafale d'hiver les a fait tomber de leurs rameaux,

Digitized by Google

et je suis resté nu, à la merci de toute tempête qui souffle. Pour moi qui n'ai jamais connu que le bonheur, la chose est un peu lourde à supporter. Mais, pour toi, l'existence a commencé par la souffrance, le temps t'y a endurci. Pourquoi haïrais-tu les hommes? Ils ne t'ont jamais flatté. Que leur as-tu donné? Si tu veux maudire, que ce soit ton père, ce pauvre déguenillé qui, dans une boutade, s'est adjoint à quelque mendiante et t'a créé pauvre diable de naissance! Arrière! va-t'en! Si tu n'étais né le pire des hommes, tu aurais été un intrigant et un flatteur.

APÉMANTUS. — Es-tu donc toujours fier?

TIMON. — Je le suis de n'être pas toi.

APÉMANTUS. — Et moi, de n'avoir pas été un prodigue.

TIMON. — Et moi, d'en être un encore. Quand tout mon avoir serait contenu en toi, je te permettrais de t'aller pendre. Va-t'en! Que toute la vie d'Athènes n'est-elle dans ceci! Voici comment je la dévorerais. *(Il mange une racine.)*

APÉMANTUS, *lui offrant quelque aliment*[1]. — Tiens! je veux améliorer ton repas.

TIMON. — Commence par améliorer ma société en t'éloignant.

APÉMANTUS. — C'est la mienne que j'améliorerai en me privant de la tienne.

TIMON. — Au lieu de l'améliorer par là, tu l'empireras; s'il n'en était pas ainsi, je le regretterais.

APÉMANTUS. — Quel message as-tu pour Athènes?

TIMON. — Qu'un tourbillon t'y emporte! Si tu veux, dis-leur que j'ai de l'or. Tiens! j'en ai.

APÉMANTUS. — Ici l'or ne sert à rien.

TIMON. — Il n'en est que meilleur et plus pur; car ici il sommeille et ne soudoie pas le mal.

APÉMANTUS. — Où couches-tu la nuit, Timon?

TIMON. — Sous ce qui est au-dessus de moi. Où te nourris-tu le jour, Apémantus?

APÉMANTUS. — Là où mon estomac trouve ses aliments, ou plutôt là où je les mange.

TIMON. — Que le poison n'est-il obéissant et ne connaît-il mon désir!

APÉMANTUS. — Où l'enverrais-tu?

---

1. Aucune indication de ce genre dans l'original. Johnson, en commentant *offering him another (= root)*, supposait qu'Apémantus ramassait une autre racine et l'offrait à Timon.

Digitized by Google

TIMON. — Assaisonner tes plats.

APÉMANTUS. — Tu n'as pas connu le juste milieu de la vie, mais les deux extrêmes opposés. Quand tu étais dans tes dorures et tes parfums, tu faisais rire de toi par ton excessive délicatesse; tu l'as perdue sous ta guenille, et tu te fais mépriser par l'excès contraire. Voici un limon pour toi, mange-le.

TIMON. — Je ne me nourris pas de ce que je déteste.

APÉMANTUS. — Est-ce que tu détestes le limon?

TIMON. — Oui, le limon que tu offres[1]: c'est de la fange.

APÉMANTUS. — Si tu avais détesté davantage le limon de la flatterie, tu t'aimerais mieux aujourd'hui. As-tu jamais connu un prodigue qui, à bout de moyens, ait été aimé?

TIMON. — As-tu jamais connu un homme qui, sans les moyens dont tu parles, ait été aimé?

APÉMANTUS. — Oui, moi-même.

TIMON. — Je te comprends : tu as eu les moyens de nourrir un chien.

APÉMANTUS. — Quelle est la créature au monde qui, selon toi, se rapproche le plus du flatteur?

TIMON. — La femme en approche le plus; mais l'homme, l'homme est la flatterie même. Et que ferais-tu du monde, Apémantus, s'il était en ton pouvoir?

APÉMANTUS. — Je le livrerais aux bêtes, pour être débarrassé des hommes.

TIMON. — Voudrais-tu toi-même succomber dans la destruction des hommes, pour rester bête avec les bêtes?

APÉMANTUS. — Oui, Timon.

TIMON. — Ambition bestiale! Puissent les Dieux la satisfaire! Si tu étais lion, le renard te duperait; si tu étais agneau, le renard te mangerait; si tu étais renard, le lion te suspecterait, quand, par aventure, tu serais accusé par l'âne; si tu étais âne, ta stupidité ferait ton tourment, et tu ne vivrais que pour servir de déjeuner au loup; si tu étais loup, ta voracité te persécuterait, et souvent tu hasarderais ta vie pour ton dîner; si tu étais licorne, l'orgueil et la colère te

---

1. *Ay, though it look like thee :* oui, bien qu'il te ressemble. Timon déteste ce fruit, mais son sentiment pour Apémantus est autre : c'est un mélange de pitié et de mépris. — Le fruit dont il s'agit, *medlar,* n'est pas le limon (citron aigre), mais la nèfle. Apémantus va faire le jeu de mot traditionnel avec *meddlers,* intrigants, gens officieux ou serviles.

Digitized by Google

perdraient et feraient de toi-même la victime de ta furie; ours, tu serais tué par le cheval; cheval, tu serais saisi par le léopard; léopard, tu serais proche parent du lion, et les marques mêmes de ta parenté conspireraient contre ta vie : ton unique salut serait la fuite; ta seule défense, l'absence. Quelle bête pourrais-tu être qui ne fût pas la proie d'une bête? Et quelle bête tu es déjà de ne pas voir combien tu perdrais à la métamorphose!

APÉMANTUS. — Si tu pouvais me plaire en me parlant, pour le coup tu aurais réussi. La république d'Athènes est devenue une forêt de bêtes.

TIMON. — Eh quoi! l'âne a-t-il franchi la muraille, que te voilà hors de la ville?

APÉMANTUS. — Voici venir un peintre et un poète. Que la peste de leur compagnie fonde sur toi! J'ai peur de l'attraper, et je me sauve. Quand je ne saurai que faire, je viendrai te revoir.

TIMON. — Quand il n'y aura plus que toi de vivant, tu seras le bienvenu. J'aimerais mieux être le chien d'un mendiant qu'Apémantus.

APÉMANTUS. — Tu es le prince de tous les fous vivants.

TIMON. — Que n'es-tu assez propre pour qu'on crache sur toi!

APÉMANTUS. — La peste soit de toi! Tu es au-dessous des malédictions.

TIMON. — Tous les coquins sont purs auprès de toi.

APÉMANTUS. — Il n'y a de lèpre que dans ta parole...

TIMON. — Quand je te nomme. Je te battrais volontiers, mais j'infecterais mes mains.

APÉMANTUS. — Je voudrais par ma parole les faire tomber en pourriture.

TIMON. — Arrière, engeance de chien galeux! Je me meurs de colère à te voir vivant; je me trouve mal à ton aspect.

APÉMANTUS. — Puisses-tu crever!

TIMON. — Arrière, fastidieux coquin! Je regrette de perdre une pierre pour toi. *(Il lui jette une pierre.)*

APÉMANTUS. — Brute!

TIMON. — Misérable!

APÉMANTUS. — Crapaud!

TIMON. — Coquin, coquin, coquin! *(Apémantus fait mine de se retirer, et se cache.)* Je suis écœuré de ce monde hypocrite; et je n'en veux accepter que les nécessités essentielles.

Digitized by Google

Donc, Timon, creuse sur-le-champ ta tombe; choisis, pour y reposer, un lieu où la blanche écume de la mer puisse fouetter chaque jour ta pierre tumulaire; compose ton épitaphe, en sorte que ta mort nargue la vie des autres! *(Il regarde de l'or.)* O toi, doux régicide! cher agent de divorce entre le fils et le père! brillant profanateur du lit le plus pur d'Hymen! vaillant Mars! séducteur toujours jeune, frais, délicat et aimé, dont la rougeur fait fondre la neige consacrée qui couvre le giron de Diane! Dieu visible qui rapproches les incompatibles et les fais se baiser! qui parles par toutes les bouches dans tous les sens! ô pierre de touche des cœurs! traite en rebelle l'humanité, ton esclave, et par ta vertu jette-la dans un chaos de discordes, en sorte que les bêtes puissent avoir l'empire du monde!

APÉMANTUS. — Ainsi soit-il! mais après ma mort. *(Il s'avance.)* Je dirai que tu as de l'or; et tu seras bientôt accablé de visites.

TIMON. — Accablé?

APÉMANTUS. — Oui.

TIMON. — Tourne-moi le dos, je t'en prie.

APÉMANTUS. — Vis, et attache-toi à ta misère.

TIMON. — Toi, vis longtemps, et meurs attaché à la tienne! *(Apémantus sort*[1].*)* J'en suis quitte... Encore des êtres à face humaine!... Mange, Timon, en les maudissant.

Entrent des bandits.

PREMIER BANDIT. — Où peut-il avoir eu cet or? C'est quelque pauvre débris, quelque chétif reste de sa fortune. Le besoin d'argent et la défection de ses amis l'ont jeté dans cette mélancolie.

DEUXIÈME BANDIT. — Le bruit court qu'il a un immense trésor.

TROISIÈME BANDIT. — Faisons une tentative sur lui. S'il n'y tient pas, il nous le livrera facilement; s'il le garde en avare, comment l'obtiendrons-nous?

DEUXIÈME BANDIT. — C'est juste; car il ne le porte pas sur lui : son trésor est caché.

PREMIER BANDIT, *montrant Timon.* — N'est-ce pas lui?

---

1. Dans le Folio, Apémantus ne sort qu'après « maudissant », et les mots « J'en suis quitte; ...en le maudissant » lui sont attribués. F.-V. Hugo suit ici une correction suggérée par Thomas Hanmer (1744).

Digitized by Google

LES BANDITS. — Où?

DEUXIÈME BANDIT. — C'est bien son signalement.

TROISIÈME BANDIT. — C'est lui; je le reconnais.

LES BANDITS, *s'approchant de Timon.* — Salut, Timon!

TIMON. — Eh bien! voleurs?

LES BANDITS. — Voleurs? Non. Soldats!

TIMON. — Vous êtes voleurs et soldats, et de plus fils de la femme.

LES BANDITS. — Nous ne sommes pas des voleurs, mais des gens fort besogneux.

TIMON. — Votre plus grand besoin est le besoin de mets superflus. De quoi avez-vous besoin? Voyez! la terre a des racines; dans l'espace d'un mille jaillissent cent sources; les chênes portent des châtaignes [1]; les ronces, des fruits écarlates; la généreuse ménagère Nature, à chaque buisson, met le couvert devant vous. Besogneux! De quoi avez-vous besoin?

PREMIER BANDIT. — Nous ne pouvons pas vivre d'herbe, de baies et d'eau, comme les bestiaux, les oiseaux et les poissons.

TIMON. — Vous ne pouvez même pas vivre de bestiaux, d'oiseaux et de poissons : il faut que vous mangiez des hommes. N'importe! Je vous sais gré de professer le vol ouvertement, et de ne pas faire votre métier sous des apparences plus édifiantes; car le vol le plus effréné se pratique dans les professions régulières. Voleurs éhontés, voici de l'or. Allez! sucez le sang subtil de la grappe, si bien que la fièvre chaude fasse fermenter le vôtre jusqu'à l'écume et vous sauve du gibet! Ne nous fiez pas au médecin : ses antidotes sont du poison, et il tue plus que vous ne volez. Prenez à la fois la bourse et la vie; exécutez le crime, comme vous faites profession de l'exécuter, en hommes du métier. Je vous montrerai partout l'exemple du brigandage. Le soleil est un voleur : par sa puissante attraction, il dépouille la vaste mer. La lune est une voleuse effrontée : elle soustrait sa pâle lumière au soleil. L'océan est un voleur : sa vague résout en larmes amères les émanations de la lune. La terre est une voleuse qui se nourrit et s'alimente du compost furtif de tous les excréments. Tout vole. Les lois, qui vous refrènent et vous flagellent, dans leur rude toute-puissance exercent un brigandage impuni. Ne vous aimez

1. *Masts :* faines ou glands.

Digitized by Google

pas les uns les autres; allez! volez-vous réciproquement. Voici encore de l'or. Coupez les gorges : tous ceux que vous rencontrez sont des voleurs. Allez à Athènes; enfoncez les boutiques : tout ce que vous déroberez, des voleurs le perdront. Quoi que je vous donne, n'en volez pas moins, et puisse en tout cas cet or vous confondre! Amen!

Il rentre dans sa caverne.

TROISIÈME BANDIT. — Il m'a presque désenchanté de ma profession en m'y encourageant.

PREMIER BANDIT. — C'est par haine du genre humain qu'il nous conseille ainsi; ce n'est point pour nous voir prospérer dans notre état.

DEUXIÈME BANDIT. — Je veux le croire comme je croirais un ennemi, et renoncer à mon métier.

PREMIER BANDIT. — Attendons que la paix soit rétablie dans Athènes. Il n'est pas de temps si misérable où l'homme ne puisse devenir honnête. *(Les bandits sortent.)*

Entre Flavius.

FLAVIUS, *regardant dans la grotte où Timon s'est retiré.* — O Dieux! est-ce bien là monseigneur, cet homme méprisé, ruiné, en proie à la dégradation et au délabrement? O monument prodigieux de bonnes actions mal distribuées! Quelle déchéance a causée une détresse désespérée! Quoi de plus vil sur la terre que des amis qui peuvent entraîner les plus nobles âmes à la fin la plus honteuse! Triste nécessité propre à cette époque, que l'homme en soit réduit à aimer ses ennemis! Oui, puissé-je à jamais aimer et rechercher les haines qui me veulent du mal, plutôt que les dévouements qui m'en font!... Il m'a aperçu : je vais lui présenter ma loyale douleur et, comme à mon seigneur, lui consacrer ma vie... Mon très cher maître! *(Timon sort de sa grotte.)*

TIMON. — Arrière! Qui es-tu?

FLAVIUS. — M'avez-vous oublié, monsieur?

TIMON. — Pourquoi demandes-tu cela? J'ai oublié tous les hommes : si donc tu avoues être un homme, je t'ai oublié.

FLAVIUS. — Votre pauvre et honnête serviteur!

TIMON. — Alors je ne te reconnais pas. Je n'ai jamais eu un honnête homme auprès de moi; jamais je n'ai entretenu que des marauds pour servir à manger à des coquins.

Digitized by Google

FLAVIUS, *les larmes aux yeux.* — Les Dieux m'en sont témoins! jamais pauvre intendant ne déplora plus sincèrement la ruine de son maître que moi la vôtre.

TIMON. — Quoi! tu pleures!... Approche... Alors je t'aime, parce que tu es une femme et que tu répudies cette virilité de pierre qui n'a de larmes que pour la luxure et le rire. La pitié est endormie. Étrange génération, qui pleure de rire et non de pleurer!

FLAVIUS. — Mon bon seigneur, je vous conjure de me reconnaître, d'agréer ma douleur et, tant que durera ce pauvre pécule, de me garder pour intendant. *(Il lui offre une sacoche pleine d'argent.)*

TIMON. — Quoi! j'avais un intendant si fidèle, si probe, et aujourd'hui si bienfaisant! Il y a là de quoi égarer ma farouche nature. Laisse-moi regarder ton visage... Sûrement, cet homme est né d'une femme. Pardonnez-moi mon emportement sans réserve contre l'humanité, Dieux à jamais équitables! Je proclame un honnête homme (ne vous y trompez pas), un seul honnête homme, pas davantage, s'il vous plaît, et c'est un intendant!... Que volontiers j'aurais haï tout le genre humain! mais, toi, tu te rachètes. Tous les hommes, excepté toi, je les accable de malédictions! En ce moment, ce me semble, tu es plus honnête que sage; car, en m'écrasant et en me trahissant, tu aurais plus aisément trouvé un nouvel emploi : beaucoup passent à un second maître sur le cou du premier. Mais, dis-moi franchement (car il faut toujours que je doute en dépit de l'évidence), ta générosité n'est-elle pas hypocrite et calculée, comme la générosité usuraire du riche, qui multiplie les présents, espérant qu'on lui en rendra vingt pour un?

FLAVIUS. — Non, mon digne maître. Dans votre cœur le doute et le soupçon, hélas! trouvent place trop tard : vous auriez dû vous défier d'un monde perfide, quand vous étiez en fête. Mais le soupçon arrive toujours quand tout est perdu. Le Ciel le sait, ma démarche n'est qu'un acte d'affection, de respect et de zèle pour votre âme incomparable, de sollicitude pour votre subsistance et votre entretien; et, croyez-le, mon très honoré seigneur, tous les bénéfices qui s'offrent à moi dans l'avenir, comme dans le présent, je consentirais à les abandonner, pourvu seulement que vous eussiez le pouvoir et les moyens de me dédommager par le spectacle de votre richesse!

TIMON. — Regarde, et sois satisfait!... Honnête homme

Digitized by Google

unique, tiens! prends ceci. *(Il lui donne de l'or.)* Les Dieux ont de ma misère tiré pour toi un trésor. Va! vis riche et heureux, mais à une condition : c'est que tu iras bâtir loin des hommes. Exècre-les tous, maudis-les tous; n'aie de charité pour aucun. Avant de secourir le mendiant, laisse la chair affamée tomber de son squelette. Donne aux chiens ce que tu refuses aux hommes. Que les prisons les dévorent! Que les dettes les flétrissent et les dépouillent! Qu'ils soient comme des forêts désolées! Et puissent les maladies sucer leur sang perfide! Sur ce, adieu! et prospère.

FLAVIUS. — Oh! laissez-moi rester et vous consoler, mon maître!

TIMON. — Si tu redoutes les malédictions, ne reste pas; fuis, tandis que tu es béni et sauf. Ne revois jamais d'homme, et que je ne te revoie jamais! *(Ils se séparent.)*

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Devant la caverne de Timon.

Entrent LE POÈTE *et* LE PEINTRE. TIMON *les observe, sans être vu.*

LE PEINTRE. — Si j'ai pris bonne note de l'endroit, sa demeure ne doit pas être éloignée.

LE POÈTE. — Que faut-il penser de lui? Devons-nous tenir pour vraie la rumeur qu'il regorge d'or?

LE PEINTRE. — C'est certain. Alcibiade l'affirme; Phryné et Timandra ont eu de l'or de lui; il a également enrichi de ses largesses de pauvres soldats maraudeurs. On dit qu'il a donné à son intendant une forte somme.

LE POÈTE. — Alors cette banqueroute n'était qu'une feinte pour éprouver ses amis.

LE PEINTRE. — Pas autre chose. Vous le verrez de nouveau porter la palme[1] dans Athènes, aussi florisssant que

1. *You shall see him a palm in Athens :* comme un palmier. Allusion au psaume 92, v. 12 : Les Justes seront florissants comme le palmier.

Digitized by Google

les plus grands. Donc nous ne ferons pas mal de lui offrir nos services dans sa prétendue détresse. Cela aura l'air honnête de notre part, et pourra bien combler l'espoir qui nous attire ici, si les bruits qui courent sur sa richesse sont exacts et véridiques.

LE POÈTE. — Qu'avez-vous à lui offrir, à présent?

LE PEINTRE. — Rien que ma visite pour le moment; seulement je lui promettrai un chef-d'œuvre.

LE POÈTE. — Je le servirai de la même façon et lui parlerai d'un projet que j'ai pour lui.

LE PEINTRE. — Excellent! Promettre est tout à fait du bel air; cela ouvre les yeux de la curiosité. Exécuter est toujours un acte inférieur; et, excepté parmi les gens les plus naïfs et les plus simples, tenir sa parole est tout à fait hors d'usage. La promesse est ce qu'il y a de plus courtois et de plus fashionable; l'exécution est une sorte de codicille ou de testament qui atteste une maladie grave dans le jugement de l'auteur.

TIMON, *à part.* — Excellent artiste! tu ne saurais peindre un homme aussi hideux que toi.

LE POÈTE. — Je me demande quel ouvrage je dirai avoir préparé pour lui. Ce devra être une personnification de lui-même; une satire contre la mollesse de la prospérité, avec une dénonciation des innombrables flatteries qui poursuivent la jeunesse et l'opulence.

TIMON, *à part.* — Veux-tu donc figurer pour un misérable dans ton propre ouvrage? Veux-tu donc flageller tes propres vices sous le nom des autres? Fais-le : j'ai de l'or pour toi.

LE POÈTE. — Ça, cherchons-le.

Nous péchons contre notre intérêt
Quand, sur la voie d'un profit, nous nous attardons.

LE PEINTRE. — C'est juste.

Tandis que le jour te favorise, avant la nuit aux sombres profon-
[deurs,
Trouve ce que tu veux à la libre clarté du généreux soleil.

Venez.

TIMON, *à part.* — Je vais vous rencontrer au prochain détour. Quel Dieu que cet or qui est adoré dans un temple plus abject qu'une souille à truie! Or, c'est toi qui équipes le navire et qui laboures la vague, toi qui confères à un

Digitized by Google

misérable le respect et l'admiration! A toi le culte des hommes! et puissent les saints qui n'obéissent qu'à toi être couronnés de fléaux! Allons au-devant d'eux. *(Il s'avance.)*

LE POÈTE. — Salut, digne Timon!

LE PEINTRE. — Notre ancien et noble maître!

TIMON. — Ai-je donc assez vécu pour voir deux honnêtes gens?

LE POÈTE. — Monsieur, ayant souvent profité de votre expansive bonté, apprenant votre retraite et la désertion de vos amis, dont les natures ingrates... O âmes hideuses! Non, le Ciel n'a pas de verges suffisantes... Quoi! envers vous dont la générosité sidérale donnait la vie et le mouvement à tout leur être!... J'en suis confondu, et je ne saurais couvrir cette monstrueuse ingratitude de mots assez gros.

TIMON. — Laissez-la toute nue : on ne la verra que mieux. Honnêtes comme vous l'êtes, votre caractère fait connaître et ressortir le leur.

LE PEINTRE. — Lui et moi, nous avons fait notre chemin sous l'averse de vos bienfaits, et nous en sommes pénétrés jusqu'au cœur.

TIMON. — Ouais! vous êtes d'honnêtes gens.

LE PEINTRE. — Nous sommes venus jusqu'ici vous offrir nos services.

TIMON. — Hommes honnêtes! Ah! comment m'acquitterai-je envers vous? Pouvez-vous manger des racines et boire de l'eau froide? Non.

LE POÈTE ET LE PEINTRE. — Tout ce que nous pourrons faire, nous le ferons pour vous rendre service.

TIMON. — Vous êtes d'honnêtes gens. Vous avez appris que j'avais de l'or; oui, j'en suis sûr. Avouez la vérité : vous êtes d'honnêtes gens.

LE PEINTRE. — On le dit, mon noble seigneur; mais ce n'est pas pour cela que nous sommes venus, mon ami et moi.

TIMON. — Bonnes gens! honnêtes gens! *(Au peintre.)* Comme faiseur de portraits, tu es le premier dans Athènes; vrai, tu es le premier : tes portraits sont vivants.

LE PEINTRE. — Passablement, passablement, monseigneur.

TIMON. — Je dis ce qui est, mon cher. *(Au poète.)* Quant à tes fictions, le vers y coule avec un nombre si

Digitized by Google

gracieux et si aisé, que tu restes naturel, même dans ton art... Mais, malgré tout cela, mes honnêtes amis, je dois vous le dire, vous avez un petit défaut. Morbleu! il n'a rien en vous de monstrueux; et je ne désire même pas que vous preniez la peine de vous en corriger.

LE PEINTRE et LE POÈTE. — Nous supplions Votre Honneur de nous le faire connaître.

TIMON. — Vous le prendrez mal.

LE PEINTRE et LE POÈTE. — Nous vous en saurons le meilleur gré, monseigneur.

TIMON. — Bien vrai?

LE PEINTRE et LE POÈTE. — N'en doutez pas, digne seigneur.

TIMON. — Eh bien! chacun de vous se fie à un coquin qui le trompe effrontément.

LE PEINTRE et LE POÈTE. — Vous croyez, monseigneur?

TIMON. — Oui. Vous l'entendez mentir, vous le voyez dissimuler, vous connaissez sa supercherie grossière, et vous l'aimez, vous le nourrissez, vous le pressez contre votre sein. Cependant tenez pour certain que c'est un parfait scélérat.

LE PEINTRE. — Je ne connais personne qui soit ainsi, monseigneur.

LE POÈTE. — Ni moi.

TIMON. — Écoutez! je vous aime beaucoup : je vous donnerai de l'or, mais chassez-moi ces misérables de votre compagnie; pendez-les, poignardez-les, noyez-les dans les latrines, exterminez-les par un moyen quelconque, et venez à moi : je vous donnerai de l'or à foison.

LE PEINTRE et LE POÈTE. — Nommez-les, monseigneur, faites-les connaître.

TIMON. — Allez, vous, d'un côté, et vous, de l'autre; vous serez encore deux ensemble : chacun de vous, mis à part et isolé, n'en aura pas moins dans sa compagnie un archiscélérat. *(Montrant le poète au peintre.)* Si tu ne veux pas que, là où tu es, il y ait deux scélérats, n'approche pas de lui. *(Montrant le peintre au poète.)* Si tu veux que, là où tu résides, il n'y ait qu'un scélérat, eh bien! quitte-le... Arrière! décampez! Vous veniez chercher de l'or : en voilà, misérables! Vous avez un travail pour moi : en voilà le payement! Arrière!... Vous êtes alchimistes; faites de l'or avec ça. Loin d'ici, chiens infâmes! *(Il les chasse à coups de pierres et rentre dans sa caverne.)*

Digitized by Google

Entrent Flavius et deux sénateurs.

FLAVIUS. — C'est en vain que vous voudriez parler à Timon : il est tellement absorbé en lui-même que, lui excepté, tout ce qui a figure humaine lui est antipathique.

PREMIER SÉNATEUR. — Menez-nous à sa caverne. Nous sommes tenus par notre promesse aux Athéniens de parler à Timon.

DEUXIÈME SÉNATEUR. — En toutes les circonstances les hommes ne sont pas les mêmes. C'est le temps avec ses malheurs qui l'a fait ce qu'il est. Que le temps, d'une main plus propice, lui rende la fortune de ses premiers jours, et peut-être le refera-t-il tel qu'il était. Menez-nous à lui, et advienne que pourra!

FLAVIUS. — Voici sa caverne. Que la paix et le contentement soient ici! Seigneur Timon! Timon! montrez-vous, et parlez à des amis. Les Athéniens vous envoient saluer par deux de leurs plus respectables sénateurs. Parlez-leur, noble Timon.

Timon paraît à l'entrée de la grotte.

TIMON. — O toi, soleil secourable, brûle!... Parlez, pendards! Que toute vérité dite par vous vous fasse une ampoule! Que tout mensonge cautérise votre langue jusqu'à la racine et la consume, à peine proféré!

PREMIER SÉNATEUR. — Digne Timon...

TIMON. — Oui, digne de votre société comme vous de la sienne!

DEUXIÈME SÉNATEUR. — Les sénateurs d'Athènes te saluent, Timon.

TIMON. — Je les remercie, et volontiers je leur renverrais la peste, si je pouvais l'attraper pour eux.

PREMIER SÉNATEUR. — Oh! oublie une injure que nous déplorons nous-mêmes. Les sénateurs, dans un concert d'amour, te réclament à Athènes, te réservant des dignités spéciales qui, devenues vacantes, veulent être revêtues et portées par toi.

DEUXIÈME SÉNATEUR. — Ils confessent que l'ingratitude à ton égard a été trop générale, trop grossière. Le peuple, qui si rarement se rétracte, sent lui-même combien il a besoin des secours de Timon, et appréhende sa propre ruine, s'il refuse ses secours à Timon; aussi nous charge-t-il de t'offrir, avec l'aveu de ses regrets, une compensation plus que suffisante pour faire contrepoids à l'offense; une somme

Digitized by Google

d'affection et de richesses qui doit effacer nos torts de ton cœur et y inscrire l'expression de notre amour en chiffres indélébiles.

TIMON. — Vous m'ensorcelez. Vous m'entraînez jusqu'à l'extrême bord des larmes. Donnez-moi le cœur d'un niais et les yeux d'une femme, et ces consolations, digne sénateur, vont me faire pleurer de joie.

PREMIER SÉNATEUR. — Ainsi donc veuille revenir parmi nous et prendre en main la capitainerie d'Athènes, ta patrie et la nôtre. Tu seras accueilli par des actions de grâces, investi du pouvoir absolu, et ton noble nom aura une autorité suprême. Ainsi nous aurons bientôt repoussé les approches furieuses de cet Alcibiade, qui, comme un sanglier farouche, déracine la paix de sa patrie...

DEUXIÈME SÉNATEUR. — Et brandit son épée menaçante contre les murs d'Athènes.

PREMIER SÉNATEUR. — Ainsi, Timon...

TIMON. — Soit! monsieur, je consens; ainsi, monsieur, je consens. Écoutez! Si Alcibiade tue mes concitoyens, faites savoir à Alcibiade, de la part de Timon, que cela est égal à Timon. Mais s'il saccage la belle Athènes, s'il traîne par la barbe nos augustes vieillards, s'il livre nos vierges saintes aux outrages d'une guerre infâme, brutale et forcenée, eh bien! faites-lui savoir (et répétez-lui les paroles mêmes de Timon) que, dans ma pitié pour nos vieillards et nos jeunes filles, je ne puis m'empêcher de lui dire que... cela m'est égal. Qu'il le prenne comme il voudra! Vous, ne vous inquiétez pas des couteaux, tant que vous aurez des gorges à offrir. Quant à moi, il n'y a pas dans le camp des rebelles une lame qui ne soit plus précieuse à ma tendresse que la gorge la plus vénérable d'Athènes. Sur ce, je vous abandonne à la protection des Dieux propices, comme des voleurs aux geôliers.

FLAVIUS. — Retirez-vous : tout est inutile.

TIMON. — Tenez! j'étais en train d'écrire mon épitaphe; on la verra demain. La longue maladie de ma santé et de ma vie commence à céder, et le néant va me donner tout. Allez, vivez! Qu'Alcibiade soit votre fléau; soyez le sien; et que cela dure longtemps!

PREMIER SÉNATEUR. — Nous parlons en vain.

TIMON. — Et pourtant j'aime ma patrie, et ne suis pas homme à me réjouir du naufrage public, comme le prétend le bruit public.

Digitized by Google

PREMIER SÉNATEUR. — Voilà qui est bien parlé.

TIMON. — Recommandez-moi à mes aimables compatriotes.

PREMIER SÉNATEUR. — Ces mots sont dignes des lèvres par lesquelles ils passent.

DEUXIÈME SÉNATEUR. — Et ils entrent dans notre oreille comme de grands victorieux sous la porte triomphale.

TIMON. — Recommandez-moi bien à eux, et dites-leur que, pour les délivrer de leurs chagrins, de leur crainte des coups ennemis, de leurs souffrances, de leurs détresses, de leurs peines d'amour et de toutes les douleurs incidentes qui assaillent le fragile vaisseau de notre nature dans le voyage hasardeux de la vie, je veux leur rendre un service; je veux les mettre à même de prévenir la furie du farouche Alcibiade.

DEUXIÈME SÉNATEUR. — Voilà qui me plaît : il nous reviendra.

TIMON. — J'ai ici, dans mon clos, un arbre que pour ma propre commodité je suis obligé d'abattre, et que je ne dois pas tarder à couper. Dites à mes amis, dites aux Athéniens, grands et petits, en suivant l'ordre hiérarchique, que quiconque désire mettre fin à son affliction, se dépêche de venir ici pour se pendre, avant que la hache ait frappé mon arbre. Je vous en prie, transmettez mon message.

FLAVIUS. — Ne le troublez plus : vous le trouverez toujours le même.

TIMON. — Ne revenez plus près de moi; mais dites aux Athéniens que Timon a construit son éternelle demeure sur une plage, voisine du flot salé, qu'une fois par jour de son écume soulevée couvrira la vague turbulente. Venez là, et que la pierre de mon tombeau devienne votre oracle!... Lèvres, laissez expirer les paroles amères et s'éteindre ma voix. Que la peste et la contagion soient les correctifs du mal! Que le tombeau soit le travail unique de l'homme, et la mort son salaire! Soleil, cache tes rayons : Timon a cessé de régner. *(Il sort.)*

PREMIER SÉNATEUR. — Son ressentiment est immuablement accouplé à sa nature.

DEUXIÈME SÉNATEUR. — Notre espérance en lui est morte : rentrons, et cherchons quel autre moyen nous reste dans cet affreux péril.

PREMIER SÉNATEUR. — Il est urgent de nous hâter. *(Ils sortent.)*

Digitized by Google

SCÈNE II

Sous les murs d'Athènes.

Entrent DEUX SÉNATEURS *et* UN MESSAGER.

PREMIER SÉNATEUR. — Ta révélation est pénible : ses forces sont-elles aussi considérables que tu le dis?

LE MESSAGER. — Je les ai estimées au plus bas. D'ailleurs, sa rapidité promet une approche immédiate.

DEUXIÈME SÉNATEUR. — Nous sommes fort compromis s'ils n'amènent pas Timon.

LE MESSAGER. — J'ai rencontré un courrier, mon ami ancien; quoique nous appartenions à deux partis opposés, notre vieille affection nous a fait une intime violence, et nous nous sommes parlé amicalement. Ce cavalier allait de la part d'Alcibiade à la caverne de Timon avec une dépêche pressant celui-ci de concourir à la guerre contre votre cité, guerre entreprise en partie pour le venger.

Entrent les sénateurs députés vers Timon.

PREMIER SÉNATEUR. — Voici venir nos frères.

TROISIÈME SÉNATEUR. — Ne parlez plus de Timon; n'attendez plus rien de lui. On entend le tambour de l'ennemi, et son redoutable élan encombre l'air de poussière. Rentrons pour nous préparer. Notre ennemi est le piège qui, je le crains, causera notre chute. *(Ils sortent.)*

SCÈNE III

Devant le tombeau de Timon au bord de la mer.
On aperçoit la caverne qu'il habitait.

Entre UN SOLDAT *cherchant* TIMON.

LE SOLDAT. — D'après la description, ce doit être ici l'endroit... Qui est là? Parlez! Holà!... Pas de réponse!... Qu'est ceci? *(Il lit :)* TIMON EST MORT! QUE CELUI QUI A LA MAIN PRODIGUE LISE CETTE INSCRIPTION. CE SERA SANS

Digitized by Google

DOUTE UNE BÊTE, CAR ICI IL N'Y A PAS D'HOMME[1]. Sûrement, il est mort, et voici sa tombe. Je ne puis lire l'inscription qui est sur ce sépulcre; mais je vais en prendre l'empreinte avec de la cire... Notre capitaine sait déchiffrer tous les caractères : il a la divination des vieillards à l'âge de la jeunesse. Déjà il doit camper devant la fière Athènes, dont la chute est le but de son ambition. *(Il sort.)*

SCÈNE IV

Sous les murs d'Athènes.

Les trompettes sonnent. Entre ALCIBIADE *à la tête de ses bandes.*

ALCIBIADE, *aux trompettes.* — Annoncez à cette ville lâche et voluptueuse notre terrible approche.

On sonne un parlementaire.
Les sénateurs paraissent sur les remparts.

Jusqu'à ce jour, vous avez vécu et employé le temps avec toute licence, faisant de votre volonté la norme de la justice; jusqu'à ce jour, moi et tous ceux qui sommeillaient à l'ombre de votre pouvoir, nous avons erré, les bras croisés, exhalant en vain nos souffrances. Maintenant le temps est mûr; et l'énergie trop longtemps courbée de l'homme fort se redresse en criant : *Assez!* La vengeance hors d'haleine va s'affaisser pantelante sur vos fauteuils de repos; et l'insolence poussive va perdre le souffle dans l'épouvante d'une fuite effarée.

PREMIER SÉNATEUR. — Noble jeune homme, quand tes ressentiments n'étaient encore que des pensées, avant que

---

1. Passage fort obscur, d'un texte contradictoire et évidemment corrompu. Le Folio porte : *some beast read this* (que quelque bête lise ceci). La plupart des éditeurs, à la suite de Warburton, corrigent en *reared this* (quelque bête a élevé cette tombe). Le soldat déclare qu'il ne sait pas lire. Ce n'est donc pas l'épitaphe qu'il déchiffre, mais une réflexion qu'il se fait à lui-même. F.-V. Hugo s'élève, dans une note, contre cette dernière interprétation. Il déclare adopter la leçon de Staunton (1865), mais sa traduction donne un sens fort peu satisfaisant. — Cette brève scène semble d'ailleurs assez inutile, et pourrait être une addition d'une autre main que celle de Shakespeare.

Digitized by Google

tu eusses le pouvoir et que nous eussions motif de te redouter, nous avons envoyé vers toi pour verser un baume sur ta fureur et effacer notre ingratitude par des témoignages surabondants d'affection.

DEUXIÈME SÉNATEUR. — Nous avons aussi tenté de réconcilier le méconnaissable Timon avec notre cité par un humble message et de magnifiques offres. Nous n'avons pas tous été ingrats, et nous ne méritons pas une extermination en masse.

PREMIER SÉNATEUR. — Nos murailles n'ont pas été érigées par les mains de ceux qui t'ont outragé; et ces outrages ne sont pas de telle nature que nos grandes tours, nos trophées et nos écoles doivent être abattus pour les torts de quelques-uns.

DEUXIÈME SÉNATEUR. — D'ailleurs ils ne vivent plus, ceux qui furent les instigateurs de ton exil : honteux d'avoir manqué de sagesse, le désespoir leur a brisé le cœur. Entre, noble seigneur, entre dans notre cité, tes bannières au vent, et décime-la! Oui, si ta vengeance est affamée de ce qui fait horreur à la nature, prélève la dîme du trépas. Que les dés marqués de noir décident de nos destinées! et périssent les victimes qu'ils marqueront[1]!

PREMIER SÉNATEUR. — Tous ne sont pas coupables; il n'est pas équitable de se venger des morts sur les vivants; ainsi qu'une terre, le crime n'est pas héréditaire. Donc, cher compatriote, fais entrer tes troupes, mais laisse ta rage aux portes; épargne Athènes, ton berceau, et ces parents que, dans l'explosion de ta fureur, tu frapperais avec ceux qui t'ont offensé; pareil au pasteur, approche du troupeau et délivre-le des ouailles infectées, mais ne le tue pas tout entier.

DEUXIÈME SÉNATEUR. — Ce que tu veux, tu l'obtiendras avec ton sourire plus aisément que tu ne le trancheras avec ton épée.

PREMIER SÉNATEUR. — Touche seulement du pied nos portes fortifiées, et elles vont s'ouvrir, si ta magnanimité, précédant tes pas, nous déclare que tu entres en ami.

DEUXIÈME SÉNATEUR. — Jette ton gantelet ou tout autre gage d'honneur, comme un garant que tu emploieras tes

---

1. Double calembour, que le traducteur ne peut rendre : ***the spotted die*** (les dés marqués de points), ***let the spotted die*** (que meurent les personnes marquées par l'infamie).

Digitized by Google

forces au redressement de tes griefs et non à notre ruine, et ton armée tout entière fera son havre de notre cité, jusqu'à ce que nous ayons pleinement satisfait à tes désirs.

ALCIBIADE. — Eh bien! voici mon gantelet! Descendez, et ouvrez vos portes inattaquées. Ceux des ennemis de Timon et des miens que vous-mêmes désignerez pour le châtiment, ceux-là seuls succomberont; et, pour rassurer vos inquiétudes sur mes généreuses intentions, je déclare que pas un de mes hommes ne quittera son poste et ne troublera le cours de la justice régulière dans l'enceinte de votre cité, sans encourir, devant vos lois publiques, la plus terrible responsabilité.

LES DEUX SÉNATEURS. — Voilà le plus noble langage.

ALCIBIADE. — Descendez, et tenez parole. *(Les sénateurs descendent, et ouvrent les portes.)*

Entre le soldat qui a paru acte V, scène III.

LE SOLDAT. — Mon noble général, Timon est mort. Il est inhumé au bord extrême de la mer. Sur la pierre tumulaire est une inscription que j'ai moulée sur la cire... Cette molle empreinte suppléera à ma malheureuse ignorance.

ALCIBIADE, *lisant.*

Ci-gît un corps méprisable, séparé d'une âme misérable.
Ne cherchez pas mon nom. Que la peste vous consume,
Chétifs méchants qui restez après moi!
Ci-gît Timon, qui détesta tous les hommes vivants.
Passant, maudis-moi à ta guise, mais passe sans t'arrêter.

Voici qui exprime bien tes derniers sentiments. Tu n'avais que de l'horreur pour nos douleurs humaines, que du dédain pour les effluves de notre cervelle, pour ces larmes que verse notre égoïste nature. Mais une grande pensée t'inspira, quand tu voulus que le vaste Neptune pleurât à jamais, sur ton humble tombeau, des fautes pardonnées. Mort est le noble Timon; et nous nous réservons d'honorer sa mémoire. Conduisez-moi dans votre cité : je veux allier l'olive à mon glaive; je veux que la guerre engendre la paix, que la paix réprime la guerre, et que l'une soit le remède souverain de l'autre. Battez, tambours! *(Ils sortent.)*

FIN DE TIMON D'ATHÈNES

Digitized by Google

Digitized by Google

PÉRICLÈS

Digitized by Google

Digitized by Google

PÉRICLÈS

PÉRICLÈS *ne se trouve pas dans le premier Folio (1623), ni d'ailleurs dans le second (1632). Inscrit dans le* Stationers'Register *en mai 1608 au nom du libraire Edward Blount, il parut en in-quarto l'année suivante sous la marque d'un éditeur différent, avec un long titre promettant les aventures de Périclès, prince de Tyr, ainsi que les curieuses péripéties de la naissance et de la vie de sa fille Marina. La même page de titre indiquait que la pièce était* « récente » *et* « très admirée », *qu'elle avait été jouée à diverses reprises au théâtre du Globe par la troupe de Sa Majesté (Jacques* Ier*), et, enfin, qu'elle était de William Shakespeare. Son succès auprès du public est attesté par le fait qu'entre 1608 et 1619 elle fut l'objet de quatre éditions successives, et que d'autres encore allaient suivre. Ce n'est cependant qu'en 1664, avec le troisième Folio, qu'elle fut incorporée au* « canon » *des œuvres complètes.*

Faut-il voir dans son exclusion du premier Folio, alors qu'elle avait été à plusieurs reprises auparavant imprimée sous son nom, une preuve que les deux co-éditeurs, Heminge et Condell, savaient, eux, que notre poète n'en était pas l'auteur? Peut-être simplement le texte original et authentique ne leur était-il pas, à ce moment-là, accessible. Peut-être encore Shakespeare, de son vivant, ou ses camarades de la troupe avaient-ils été peu satisfaits de cette œuvre. Peut-être enfin l'a-t-on écartée de cette édition, qui se voulait définitive, parce qu'il était connu que son auteur avait eu un collaborateur[1]. *Shakespeare en effet, la critique « interne » semble l'avoir*

1. Parmi les pièces dites « apocryphes » que le premier Folio a rejetées, six ont paru à des dates diverses sous la signature ou les

Digitized by Google

établi aujourd'hui, n'est qu'en partie l'auteur de Périclès. *Notre seul original est donc celui de 1609; c'est malheureusement un des plus mauvais quartos shakespeariens*[1].

Ainsi, un texte corrompu, où, par exemple, des passages de toute évidence composés en vers sont imprimés comme de la prose, et une incertitude non encore résolue sur les parties de la pièce à attribuer à Shakespeare : deux problèmes fondamentaux qui donnent bien du mal aux critiques. La question de la date de composition n'est pas non plus réglée de façon satisfaisante. On a longtemps, avec Dryden (1677), pensé que Périclès *était un des premiers fruits de la carrière dramatique de Shakespeare. Mais Francis Meres en 1598 n'en parle pas. Une étude approfondie de la langue et du style des actes où l'on croit reconnaître la plume de Shakespeare permet aujourd'hui de ranger la pièce parmi les drames romanesques, ou tragi-comédies, de la dernière période. Une estimation prudente la situe entre 1607 et 1609.*

Nous n'essaierons pas ici de faire le partage de ce qui dans Périclès *pourrait être de Shakespeare et de ce qui reviendrait à un autre auteur. C'est Nicholas Rowe qui le premier, en 1709, avança que Shakespeare n'avait écrit qu'une infime partie de l'ensemble. Les critiques ne sont pas d'accord sur la personne du collaborateur. Le nom le plus généralement mis en avant est celui de George Wilkins; mais on a également proposé (Hoeniger, 1960) celui de John Day. D'autres critiques par contre, comme Philip Edwards, s'efforcent de prouver que Shakespeare est bien l'auteur unique de* Périclès, *et que les différences de ton et de style, les confusions évidentes, le manque général d'équilibre s'expliquent par les circonstances de la transmission du texte aux imprimeurs : ceux-ci auraient reçu deux manuscrits séparés, rédigés*

---

initiales de Shakespeare, parfois de son vivant même. Ce sont : *Locrine* (« by W. S. »), 1595; *Cromwell* (« written by W. S. »), 1602; *The London Prodigal* (« by William Shakespeare »), 1605; *The Puritan, or the Widow of Wattling Street* (« written by W. S. »), 1607; *A Yorkshire Tragedy* (« written by W. Shakspeare »), 1608; *The Two Noble Kinsmen* (« written by the memorable worthies of their time, Mr John Fletcher and Mr William Shakspeare, Gent. »), 1634; *The Birth of Merlin* (« written by William Shakespear and William Rowley »), 1662.

1. Les quartos de 1611 et 1619 reproduisent, à quelques erreurs nouvelles près, le texte des deux qui parurent en 1609.

Digitized by Google

par deux sténographes distincts : le moins expert aurait fourni les deux premiers actes; l'autre, les trois derniers, qui rendent un son plus shakespearien[1].

L'histoire du Périclès de cette pièce (aucun rapport avec le Périclès du Ve siècle, fils de Xantippe et amant d'Aspasie) est, par substitution de nom, celle d'Apollonius de Tyr, que John Gower chanta en vers anglais dans le huitième livre de sa Confessio Amantis *(fin du XIVe siècle). Shakespeare, d'ailleurs, rend hommage au vieux poète et lui paie sa dette en le ressuscitant pour lui faire tenir dans ses prologues le rôle de chœur. Il a pu s'inspirer aussi d'une œuvre romanesque de Lawrence Twine écrite avant 1576, publiée, puis réimprimée en 1607 — soit l'année précédant celle où* Périclès *est mentionné sur le Registre des Libraires —, et où sont racontées les* « aventures douloureuses » *du prince Apollonius.*

Ce qui complique davantage le problème, c'est qu'en 1608 un certain George Wilkins publia un « roman » portant un titre analogue : les Douloureuses Aventures de Périclès, Prince de Tyr, *qui se présente comme une adaptation en prose d'une pièce jouée* « récemment » *par la troupe du roi. Cette pièce était-elle celle de Shakespeare? Doit-on y voir un « ur-Périclès » aujourd'hui perdu, ou jamais publié, que notre poète aurait révisé et récrit, au moins en partie, s'il ne l'avait naguère composé lui-même? Personne n'a jamais pu jusqu'ici émettre autre chose que des conjectures. Chaque lecteur, selon son respect pour Shakespeare ou sa connaissance de son œuvre, opérera lui-même sa « désintégration » personnelle, décidant, par exemple, que la qualité shakespearienne des actes III et IV est indéniable, que celle de l'acte de dénouement est douteuse, que les deux premiers, hormis certains passages, sont d'une plume étrangère, et rejetant telle ou telle mauvaise scène par esprit de fidélité à la gloire du Barde.*

Périclès *a connu sur la scène, en Angleterre, de longues périodes d'éclipse. Reprise — la première des œuvres shakespeariennes — dès la réouverture des théâtres en 1660, la pièce retomba immé-*

---

1. Cf. *Shakespeare Survey 7*, 1952. Cette intéressante théorie est acceptée par J. G. McManaway (*Shakespeare Survey 6*, 1953, p. 165), mais J. D. Wilson (1956) la rejette.

Digitized by Google

diatement après dans l'oubli. En 1738, George Lillo tira de ses deux derniers actes une mouture bien à lui qui fut jouée trois fois à Covent Garden. Il fallut attendre jusqu'en 1854 pour qu'une production de l'œuvre originale fût donnée au théâtre de Sadler's Wells dans une mise en scène fastueuse. Près d'un demi-siècle s'écoula ensuite sans qu'aucune salle daignât, ou osât, monter Périclès *à nouveau. Elle a été jouée pour la première fois en France, et en français, en 1957.* « Ce furent d'agréables instants », *écrivait Robert Kemp, qui trouvait que la pièce est presque un* « à la manière de Shakespeare » *par lui-même,* « mouvementé, colorié, capiteux, puéril, raffiné », *et tenant* « de la lanterne magique. » *La tempête du troisième acte arrachait à Swinburne (1900) des cris d'extase. Il mêlait dans ses dithyrambes hugoliens* « Eschyle le père et Shakespeare le fils », *un seul dieu aux yeux des hommes. Il y a indéniablement dans* Périclès *des moments où l'on entend la voix puissante et multiple du poète. On a comparé Marina,* « une des plus exquises héroïnes de Shakespeare » *(Ridley, 1937), à la Una de la* Faerie Queene *de Spenser. La scène au bordel, il est vrai, souvent rapprochée des scènes analogues dans* Mesure pour mesure, *n'a pas grand-chose de l'humour de ces dernières. Il est curieux de noter qu'en cet endroit de* Périclès, *seuls les tenants du vice ont des paroles, un langage, des attitudes vraisemblables, tandis que, même compte tenu du décalage chronologique, les exhortations au bien, les protestations, les prières et les colères de la jeune fille sonnent faux aujourd'hui à la lecture comme à la scène. Lysimaque, habitué de ces lieux infâmes, et qui épousera Marina, est un simple pantin. Mais Simonide, le roi débonnaire, dans la scène de sa fausse colère* (II, v) *où il unit Thaïsa et Périclès, nous charme par le petit « numéro » ironique qu'il joue à leur profit. Ici, comme dans* Cymbeline, *on croit discerner chez le poète, dans la mesure où il est responsable de son texte, une attitude de détachement, une* « distanciation » *narquoise qui peut donner à penser.*

Digitized by Google

PÉRICLÈS

Digitized by Google

PERSONNAGES

PÉRICLÈS, prince de Tyr.
HÉLICANUS, } seigneurs de Tyr.
ESCANÈS, }
ANTIOCHUS, roi d'Antioche.
THALIARD, ministre d'Antiochus.
SIMONIDE, roi de Pentapolis.
CLÉON, gouverneur de Tharse.
LYSIMAQUE, gouverneur de Mitylène.
CÉRIMON, seigneur d'Éphèse.
PHILÉMON, serviteur de Cérimon.
LÉONIN, serviteur de Dionysa.
UN MAQUEREAU.
BOULT, son serviteur.
UN MAJORDOME.
GOWER, faisant office de chœur.
THAISA, fille de Simonide.
MARINA, fille de Périclès et de Thaïsa.
LYCHORIDA, nourrice de Marina.
LA FILLE D'ANTIOCHUS.
DIONYSA, femme de Cléon.
UNE MAQUERELLE.
DIANE.

SEIGNEURS, DAMES, CHEVALIERS, GENTLEMEN, MATELOTS, PIRATES, PÊCHEURS, MESSAGERS, ETC.

La scène se passe dans différentes parties de l'Asie Mineure.

Digitized by Google

PÉRICLÈS

ACTE PREMIER

PROLOGUE

Le palais d'Antioche. Au-dessus de la porte d'entrée sont clouées des têtes coupées[1].

Entre GOWER.

GOWER.

Pour chanter une chanson qui se chantait jadis,
Le vieux Gower est sorti de ses cendres,
Assumant les infirmités humaines
Afin d'amuser votre oreille et de charmer vos yeux.
Ce récit a été chanté dans les fêtes,
Dans les veillées, dans les soirées fériées;
Et dans le temps, seigneurs et dames
Le lisaient pour se recréer.
Il a pour but de rendre les hommes dignes de gloire.
Et quo antiquius, eo melius[2].
Si vous daigniez, vous, nés dans ces temps modernes
Où les esprits sont plus mûrs, agréer mes vers,
Si vous pouviez prendre plaisir
A écouter chanter un vieillard,
Je souhaiterais vivre encore, afin de pouvoir
Consumer pour vous le flambeau de ma vie.

---

1. Cette description macabre ne se trouve dans aucun des originaux de la pièce. Elle correspond cependant à une indication précise dans le texte de Gower, — ainsi qu'au vers 40 de ce prologue, et à un geste d'Antiochus à la scène suivante.

2. Le texte porte *bonum* entre *quo* et *antiquius :* un bien est d'autant meilleur qu'il est plus ancien. Attribué à Aristote.

Digitized by Google

Cette ville que vous voyez[1], *Antiochus le Grand*
La bâtit pour sa capitale;
C'est la plus belle de toute la Syrie.
(Je vous répète ce que disent mes auteurs.)
Ce roi prit une compagne.
Qui mourut, lui laissant une fille
Si accorte, si agréable, si belle
Que le ciel semblait lui avoir prêté toutes ses grâces.
Son père conçut une passion pour elle.
Et la provoqua à l'inceste.
Mauvais père! Entraîner son enfant
Au mal, c'est ce que nul ne devrait faire.
La chose une fois commencée entre eux,
A la longue, ne leur parut plus criminelle.
La beauté de cette dame coupable
Fit venir là bien des princes,
Qui la recherchèrent comme compagne de lit
Et de jouissances dans les plaisirs du mariage.
Le père fit une loi pour y mettre obstacle,
Pour tenir sa fille en garde et les prétendants en respect.
Il ordonna que quiconque la demanderait pour femme
Perdrait la vie, s'il ne devinait certaine énigme.
C'est ainsi que beaucoup moururent pour elle,
Comme le prouvent ces sinistres figures.

(Il montre les têtes coupées.)

Ce qui suit, je le livre au jugement
De vos yeux, dont le témoignage est le meilleur.

(Il sort.)

SCÈNE PREMIÈRE

Même lieu.

Entrent ANTIOCHUS, PÉRICLÈS *et leur suite.*

ANTIOCHUS. — Jeune prince de Tyr, vous êtes pleinement instruit des dangers de la tâche que vous entreprenez.

---

1. Le texte dit seulement : *This Antioch.* Mais le démonstratif suggère un geste du récitant, probablement vers un écriteau portant le nom de la ville, ou bien quelque accessoire ou bout de décor l'évoquant symboliquement.

Digitized by Google

PÉRICLÈS. — Oui, Antiochus, et, l'âme enhardie par la gloire d'un tel triomphe, je ne m'inquiète pas de la mort dans cette entreprise. *(Musique.)*

ANTIOCHUS. — Qu'on amène notre fille, vêtue comme le serait une fiancée pour les embrassements de Jupiter lui-même. Lors de sa conception à laquelle présida Lucine, la nature lui donna en dot les grâces qui l'embellissent, toutes les planètes se réunirent en conseil pour la douer de leurs perfections suprêmes.

Entre la fille d'Antiochus.

PÉRICLÈS. — Voyez-la venir, parée comme le printemps! Les Grâces sont ses sujettes, et sa pensée règne sur toutes les vertus qui font la gloire des hommes. Son visage est un livre de beauté où l'on ne peut lire rien qui ne soit exquis et charmant, et d'où l'ennui a été pour toujours raturé, comme si la sombre colère ne devait jamais être la compagne de sa douceur. Vous, dieux, qui m'avez fait homme et qui commandez à l'amour, vous qui avez allumé dans mon cœur le désir de goûter le fruit de cet arbre céleste, ou de mourir à la tâche, aidez-moi, s'il est vrai que je suis un enfant soumis à votre volonté, aidez-moi à conquérir un si immense bonheur!

ANTIOCHUS. — Prince Périclès...

PÉRICLÈS. — Qui désire être le gendre du grand Antiochus.

ANTIOCHUS. — Devant toi apparaît cette belle Hespéride [1], au fruit d'or, mais dangereux à toucher : car des dragons meurtriers veillent près d'elle pour t'épouvanter. Son visage, pareil au ciel, t'invite à contempler des splendeurs sans nombre que le mérite seul peut conquérir; et, si ce mérite te manque, toute ta personne devra mourir pour expier la téméraire indiscrétion de tes yeux. *(Montrant les têtes coupées.)* Les princes jadis illustres que tu vois là, comme toi, attirés par la renommée, enhardis par le désir, t'avertissent avec leur langue muette et leur mine sinistre; sans autre abri que ce champ d'étoiles, ils restent là comme les martyrs, égorgés dans cette guerre d'amour; et avec leur

1. *This fair Hesperides.* Le jardin des Hespérides? Ou une des filles d'Hesperus? La confusion semble avoir été fréquente à cette époque, et Shakespeare l'a commise également dans *Peines d'amour perdues*, IV, III.

Digitized by Google

funèbre visage ils te conseillent de te désister et de ne pas te jeter dans la nasse irrésistible de la mort.

PÉRICLÈS. — Antiochus, je te remercie : tu as appris à ma frêle mortalité à se reconnaître, en préparant ma personne, par la vue de ces objets terribles, à une destinée semblable à la leur. L'image de la mort est comme un miroir qui nous dit que la vie n'est qu'un souffle, et que s'y fier est une erreur. Je vais donc faire mon testament, semblable à un malade qui, ayant connu le monde, aperçoit le ciel, et, sentant l'agonie, cesse de se cramponner, comme auparavant, aux joies terrestres. Ainsi je vous lègue une heureuse paix à vous, et à tous les gens de bien, comme doit le faire un vrai prince; je lègue mes richesses à la terre d'où elles sont venues, mais, à vous *(s'adressant à la fille d'Antiochus)*, la flamme immaculée de mon amour. Ainsi, préparé pour la vie comme pour la mort, je suis prêt à recevoir le coup le plus rude, Antiochus, en dépit des avertissements.

ANTIOCHUS. — Lis donc l'énigme; si, l'ayant lue, tu ne peux l'expliquer, il est décrété que tu périras comme tous ceux que tu vois là.

LA FILLE D'ANTIOCHUS. — En tout, sauf en cela, puisses-tu réussir! En tout, sauf en cela, je te souhaite le succès.

PÉRICLÈS. — Comme un hardi champion, j'entre dans la lice, et je ne prends plus conseil que de ma loyauté et de mon courage.

Il lit l'énigme :

Je ne suis point vipère, pourtant je me repais
De la chair de ma mère qui m'engendra.
Je cherchais un époux et, en le cherchant,
J'en ai trouvé la tendresse dans un père.
Lui est père, fils, et bon époux;
Moi, je suis mère, épouse et pourtant sa fille.
Comment tout cela peut exister en deux personnes,
Devinez-le, si vous voulez vivre.

Cette condition est bien amère!... Mais, ô puissances, qui donnez au ciel d'innombrables yeux pour voir les actions humaines, pourquoi ne se voilent-ils pas d'un éternel nuage, si cette chose est bien vraie, dont la lecture me fait pâlir? *(Prenant la main de la princesse.)* Beau miroir de lumière, je vous aimais, et vous aimerais encore, si le mal ne remplissait pas cette splendide cassette; mais je dois vous dire... Non, ma pensée se révolte; car celui-là est loin

Digitized by Google

d'être un homme parfait qui, se sachant devant le logis du vice, veut pousser la porte. Vous êtes une belle viole, dont vos sens sont les cordes; touchée de manière à produire sa légitime harmonie, elle eût attiré à elle le ciel et les dieux, avides de l'entendre; mais, maniée avant l'heure, elle ne fait danser que l'enfer avec sa musique discordante. En vérité, je ne me soucie pas de vous.

ANTIOCHUS. — Prince Périclès, ne la touche pas, il y va de ta vie; car c'est là un article de notre loi, aussi dangereux que les autres... Le temps pour vous est expiré : ou expliquez l'énigme sur-le-champ, ou subissez votre sentence.

PÉRICLÈS. — Grand roi, bien peu aiment à entendre les fautes qu'ils aiment à commettre; ce serait vous offenser trop gravement que de parler. Celui qui a un registre de tous les actes des rois fait mieux pour sa sûreté de le tenir fermé qu'ouvert. Car leur vice, qu'on divulgue, est comme le vent déchaîné, qui, en se répandant, souffle de la poussière dans tous les yeux; et quel est le prix de cet effort? la bouffée passe, et les yeux, d'abord blessés, y voient assez clair pour se fermer au vent qui leur serait funeste. La taupe aveugle soulève ses monticules vers le ciel pour déclarer que la terre souffre de l'oppression de l'homme; et le pauvre animal meurt pour cela. Les rois sont les dieux de la terre; dans le vice, leur volonté est leur loi; et, si Jupiter s'égare, qui ose dire que Jupiter fait le mal? Il suffit que vous le sachiez, et il est sage, quand le mal s'aggrave à être connu, de l'étouffer. Tous aiment le sein qui leur a donné l'être; permettez aussi à ma langue d'aimer ma tête.

ANTIOCHUS, *à part.* — Ciel! que ne l'ai-je, sa tête! il a trouvé le sens... Mais rusons avec lui. *(Haut.)* Jeune prince de Tyr, selon la teneur de notre strict édit, votre explication étant erronée, nous pourrions mettre fin à vos jours; cependant l'espérance, issue d'un arbre aussi beau que vous, nous dispose autrement. Nous vous accordons un sursis de quarante jours; si d'ici là notre secret est révélé, cet acte de clémence prouve la joie que nous aurons alors à vous avoir pour fils, et jusqu'alors vous serez traité comme il sied à notre dignité et à votre mérite. *(Antiochus sort avec sa fille et sa suite.)*

PÉRICLÈS. — Comme la courtoisie tâche de masquer le crime! C'est bien là l'acte d'un hypocrite, qui n'a rien de bon que ce qu'il laisse voir. S'il était vrai que mon interprétation fût fausse, alors, il serait certain que tu n'as pas

Digitized by Google

été assez criminel pour déshonorer ton âme par un odieux inceste. Mais j'ai trop bien deviné : tu es à la fois père et fils, par ton union contre nature avec ton enfant, union dont les jouissances conviennent à un mari, non à un père; et elle, elle se repaît de la chair de sa mère, en souillant le lit maternel; et tous deux, vous êtes des serpents qui, tout en se nourrissant des plus douces fleurs, ne produisent que du poison. Antioche, adieu! Car, la prudence me le dit, les gens qui ne rougissent pas d'actions plus noires que la nuit ne reculeront devant rien pour les dérober à la lumière. Un crime, je le sais, en provoque un autre; le meurtre confine à la luxure, comme la fumée à la flamme. Le poison et le guet-apens sont les deux bras du crime, oui, et ses boucliers pour repousser le scandale. Aussi, de peur que vous ne tranchiez mes jours pour vous sauvegarder, j'échapperai par la fuite au danger que je redoute. *(Il sort.)*

Rentre Antiochus.

ANTIOCHUS. — Il a trouvé la solution; aussi sommes-nous résolus à avoir sa tête. Il ne faut pas qu'il vive pour proclamer mon infamie, et pour annoncer au monde qu'Antiochus pèche d'une aussi abominable manière. Donc ce prince doit mourir sur-le-champ; car mon honneur ne peut être maintenu que par sa chute. Holà, quelqu'un!

Entre Thaliard.

THALIARD. — Votre Altesse appelle?

ANTIOCHUS. — Thaliard, vous êtes de notre chambre. Notre conscience confie ses actes intimes à votre discrétion, et nous voulons que votre fidélité fasse votre avancement... Tiens, Thaliard, voici du poison, et voici de l'or : nous haïssons le prince de Tyr, et il faut que tu le tues : il est inutile que tu m'en demandes la raison; nous te donnons un ordre. Dis-moi si c'est chose faite.

THALIARD. — Monseigneur, c'est chose faite.

ANTIOCHUS. — Il suffit; les paroles, en exprimant ton zèle, ne feraient que refroidir ton élan.

Entre un messager.

LE MESSAGER. — Monseigneur, le prince Périclès a pris la fuite. *(Il sort.)*

ANTIOCHUS, *à Thaliard.* — Il y va de ta vie, vole après lui; et pareil à la flèche qui, lancée par un habile archer,

Digitized by Google

frappe le but visé par lui, ne reviens que pour nous dire : « Le prince Périclès est mort. »

THALIARD. — Monseigneur, si une fois je puis le tenir à la portée de mon pistolet, son affaire est sûre. Sur ce, salut à Votre Altesse! *(Il sort.)*

ANTIOCHUS. — Thaliard, adieu! Jusqu'à ce que Périclès soit mort, mon cœur ne peut prêter secours à ma tête. *(Il sort.)*

SCÈNE II

Le palais du prince de Tyr.

Entrent PÉRICLÈS, HÉLICANUS *et d'autres* SEIGNEURS.

PÉRICLÈS. — Que personne ne nous dérange... Pourquoi ces pensées qui m'oppressent? Cette triste compagne, la sombre mélancolie, est si assidue auprès de moi que ni le jour à la marche radieuse, ni la nuit pacifique (cette tombe où devrait dormir la douleur), ne peuvent me donner une heure de repos. Ici les plaisirs courtisent mes regards, et mes regards les évitent. Le danger, que je redoutais, est à Antioche, et le bras d'Antiochus semble bien trop court pour m'atteindre ici; pourtant la science du plaisir est impuissante à me réjouir, et la distance de mon ennemi, à me rassurer. Cela n'est que trop vrai; les émotions morales qui sont nées d'une frayeur exagérée sont entretenues et alimentées par l'inquiétude; ce qui n'était d'abord que la crainte d'un malheur devient à la longue la préoccupation de le prévenir. C'est ma situation : le grand Antiochus, avec qui je suis trop petit pour lutter (car il est si puissant qu'il fait de toutes ses volontés des actes), croira que je parlerai, quand je jugerais de me taire; et il ne me servirait de rien de lui dire que je l'honore, s'il soupçonne que je puis le déshonorer; et, craignant des révélations qui le feraient rougir, il les préviendra par tous les moyens; il inondera la contrée de troupes ennemies, et déploiera un si formidable appareil de guerre que la stupeur bannira le courage du pays. Nos hommes seront vaincus, avant de combattre, et nos sujets punis d'une offense à laquelle ils n'ont pas même songé. C'est ma sollicitude pour eux, et non mon inquiétude pour moi-même (moi je ne suis rien

Digitized by Google

de plus que la cime de l'arbre protégeant et abritant les racines dont il se nourrit) qui fait pâtir mon corps et languir mon âme, et qui torture d'avance celui que voudrait torturer Antiochus.

PREMIER SEIGNEUR. — Que la joie et le bonheur remplissent votre cœur sacré!

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Et jusqu'à votre retour parmi nous, puisse votre esprit demeurer en paix et en joie!

HÉLICANUS. — Paix, paix, messeigneurs, et laissez parler l'expérience! Ils abusent le roi, ceux qui le flattent; car la flatterie est le soufflet qui attise le vice : ce qu'on flatte n'est qu'une étincelle dont le souffle de l'adulation fait une flamme ardente; au contraire une remontrance respectueuse et modérée convient aux rois, car ils sont hommes et peuvent faillir. Quand messer l'enjôleur parle de paix, il vous flatte, en faisant la guerre à votre vie. *(S'agenouillant.)* Prince, pardonnez-moi, ou frappez-moi, si vous voulez; je ne puis pas tomber beaucoup plus bas qu'à genoux.

PÉRICLÈS, *aux autres seigneurs.* — Laissez-nous seuls, lui et moi; mais ayez soin de vous informer quels sont les navires en partance dans notre port, et revenez nous le dire. *(Les seigneurs sortent.)* Hélicanus, tu nous as ému : que vois-tu sur notre visage?

HÉLICANUS. — Un front irrité, mon redouté seigneur.

PÉRICLÈS. — S'il y a de tels éclairs dans le sourcil froncé d'un prince, comment ta langue ose-t-elle nous faire monter la colère à ta face?

HÉLICANUS. — Comment les plantes osent-elles regarder le ciel qui les nourrit?

PÉRICLÈS. — Tu sais que j'ai le pouvoir de t'ôter la vie.

HÉLICANUS, *à genoux.* — J'ai moi-même aiguisé la hache; vous n'avez plus qu'à frapper le coup.

PÉRICLÈS. — Lève-toi, je te prie, lève-toi. Assieds-toi, assieds-toi. Tu n'es pas un flatteur, je t'en remercie. Que le ciel puissant préserve les rois d'aimer à entendre pallier leurs fautes! Digne conseiller, digne serviteur d'un prince, qui par ta sagesse fais d'un prince ton serviteur, que veux-tu que je fasse?

HÉLICANUS. — Que vous supportiez avec patience les peines que vous vous infligez à vous-même.

PÉRICLÈS. — Tu parles comme un médecin, Hélicanus; tu m'administres une potion que toi-même tu tremblerais de prendre. Écoute-moi : j'allai donc à Antioche, où,

Digitized by Google

comme tu sais, à la face même de la mort, je cherchai à obtenir une beauté splendide, pour en avoir une postérité qui fût le soutien du prince et la joie des sujets. Son visage m'apparut comme une merveille incomparable; le reste (je te le dis à l'oreille) était noir comme l'inceste. Ma science ayant tout deviné, le père criminel, au lieu de me frapper, affecta de me cajoler; mais, tu sais cela, c'est quand les tyrans semblent caressants qu'il faut les craindre. Cette crainte m'ayant saisi, j'ai fui jusqu'ici, sous le couvert d'une nuit favorable qui fut ma bonne protectrice; et, une fois ici, j'ai réfléchi à ce qui s'était passé, à ce qui pourrait s'ensuivre. Je le savais tyrannique; or, les soupçons des tyrans loin de diminuer, s'accroissent plus vite que leurs années. S'il soupçonne, comme il le fait sans doute, que je révélerai à l'air attentif de combien de princes il a versé le sang pour garder le secret de son lit ténébreux, afin de couper court à cette inquiétude, il couvrira ce pays d'armées, sous prétexte d'un outrage que je lui aurai fait; et alors, pour mon offense, si c'en est une, tous auront à supporter les coups de la guerre, qui n'épargne pas l'innocence. Ma sollicitude pour tous (y compris toi-même, qui en ce moment me la reproches)...

HÉLICANUS. — Hélas, seigneur!

PÉRICLÈS. — A fait refluer le sommeil de mes yeux, le sang de mes joues, et affluer dans mon esprit mille inquiétudes, mille appréhensions; j'ai cherché les moyens de conjurer la tempête, avant qu'elle éclate; et, ayant trouvé bien faibles les chances de salut, j'ai cru, en m'en affligeant, faire acte de charité princière.

HÉLICANUS. — Eh bien, monseigneur, puisque vous m'avez donné permission de parler, je parlerai franchement. Vous redoutez Antiochus; et c'est justement, à mon avis, que vous redoutez ce tyran qui, soit par une guerre ouverte, soit par une trahison cachée, veut vous ôter la vie. Conséquemment, monseigneur, voyagez pendant quelque temps, jusqu'à ce que sa colère furieuse soit passée, ou que les destins aient tranché le fil de ses jours. Déléguez votre pouvoir à quelqu'un; si c'est à moi, le jour ne sert pas la lumière plus fidèlement que je n'accomplirai ma mission.

PÉRICLÈS. — Je ne doute pas de ton zèle; mais si dans mon absence il attente à mon empire...

HÉLICANUS. — Notre sang confondu couvrira la terre, qui nous a donné l'être avec la naissance.

Digitized by Google

PÉRICLÈS. — Je vais donc m'éloigner de Tyr, et me rendre à Tharse où tu m'écriras : c'est d'après tes lettres que je me dirigerai. Le contrôle que j'ai exercé et que j'exerce pour le bien de mes sujets, je te le délègue, à toi dont la sagesse a la force de l'assumer. J'accepte pour garant ta parole, et je ne te demande pas de serment : qui ne craint pas de manquer à l'une, saura assurément rompre l'autre. Vivons chacun dans notre sphère, intègres et loyaux, et que jamais notre existence ne démente cette vérité, que tu es un sujet modèle, et moi un vrai prince. *(Ils sortent.)*

SCÈNE III

Tyr. — Un vestibule du palais.

Entre THALIARD.

THALIARD. — Donc voici Tyr, et voici la cour. C'est ici que je dois tuer le roi Périclès; sinon, je suis sûr d'être pendu au retour : c'est dangereux... Allons, je m'aperçois que c'était un compagnon sage et circonspect, celui qui, invité à solliciter du roi ce qu'il désirait, demanda à ne jamais connaître aucun de ses secrets. Je vois maintenant qu'il avait raison : car, pour peu qu'un roi dise à un homme d'être un coquin, il est obligé d'en être un par la teneur de son serment. Chut! voici venir les seigneurs de Tyr.

Entrent Hélicanus, Escanès et autres seigneurs.

HÉLICANUS. — Vous n'avez pas, mes pairs de Tyr, à discuter davantage sur le départ du roi. La commission, scellée de son sceau, qu'il m'a confiée, parle suffisamment : il est parti pour voyager.

THALIARD, *à part.* — Comment! le roi est parti!

HÉLICANUS. — Si au surplus vous tenez à savoir pourquoi il est parti, sans avoir, pour ainsi dire, pris congé de vos affections, je vais vous donner quelques éclaircissements. Quand il était à Antioche...

THALIARD, *à part.* — Que dit-il d'Antioche?

HÉLICANUS. — Le roi Antiochus (j'ignore pour quelle cause) conçut contre lui du déplaisir; du moins Périclès le crut; et, craignant d'avoir commis quelque erreur ou quelque faute, il a voulu, pour en témoigner son regret,

Digitized by Google

se punir lui-même; il s'est donc jeté au milieu des périls d'une navigation qui à chaque minute le met entre la vie et la mort.

THALIARD, *à part.* — Allons, je vois que je ne serai pas encore pendu, quand je le voudrais; mais, puisqu'il est parti, le roi sera bien aise sans doute qu'il se soit échappé de terre pour périr sur les mers. Mais présentons-nous... Paix aux seigneurs de Tyr!

HÉLICANUS. — Le seigneur Thaliard est le bienvenu de la part d'Antiochus.

THALIARD. — C'est de sa part que je viens avec un message pour le prince Périclès; mais, comme j'ai appris, depuis mon débarquement, que votre roi est allé voyager on ne sait où, mon message doit faire retour à celui dont il émane.

HÉLICANUS. — Nous n'avons aucune raison de demander à le connaître, puisqu'il est adressé à notre maître, et non à nous. Pourtant, avant votre départ, permettez que, comme amis d'Antiochus, nous vous fêtions dans Tyr. *(Ils sortent.)*

SCÈNE IV

Tharse. — La maison du gouverneur.

Entrent CLÉON, DIONYSA *et leur suite.*

CLÉON. — Ma Dionysa, reposons-nous ici, et voyons si, en racontant les souffrances des autres, nous parviendrons à oublier les nôtres.

DIONYSA. — Ce serait attiser le feu, dans l'espoir de l'éteindre; celui qui sape une colline parce qu'elle est trop élevée, s'expose à abattre une montagne pour en édifier une plus haute. O mon malheureux seigneur! tels sont nos maux : jusqu'ici, ils ne se font sentir et voir qu'à travers les yeux troubles de la douleur; mais, si nous les ébranchons, ils vont grandir, comme des arbres.

CLÉON. — O Dionysa, qui donc, ayant besoin de nourriture, ne dira pas qu'il en a besoin? Qui donc cachera sa faim jusqu'à ce qu'il en meure? Que nos voix désolées fassent retentir nos douleurs dans les airs; que nos yeux les pleurent, jusqu'à ce que nos poumons aient repris haleine pour les proclamer plus haut encore; et alors, si le ciel

Digitized by Google

dort tandis que ses créatures souffrent, sa miséricorde se réveillera peut-être pour leur porter secours. Je vais donc exposer les maux subis par nous depuis plusieurs années; toi, si l'haleine me manque en parlant, soutiens-moi de tes larmes.

DIONYSA. — Je ferai mon possible, seigneur.

CLÉON. — En cette cité de Tharse, dont j'ai le gouvernement, régnait naguère une pleine abondance; ses rues même étaient jonchées de richesse; ses tours élevaient si haut leurs têtes, qu'elles baisaient les nues, et que les étrangers ne pouvaient les voir sans surprise; ses hommes et ses dames se pavanaient sous de si brillants atours qu'ils semblaient se mirer les uns dans les autres; leurs tables étaient surchargées de manière à charmer la vue, et moins pour rassasier que pour flatter l'appétit; toute pauvreté était dédaignée, et la vanité si grande qu'y parler d'assistance y était chose odieuse.

DIONYSA. — Oh! ce n'est que trop vrai.

CLÉON. — Mais voyez ce que le ciel peut faire! Par un brusque changement, ces estomacs, que naguère la terre, la mer et l'air étaient impuissants à contenter et à satisfaire, si prodigues qu'ils fussent de leurs dons, dépérissent maintenant faute d'exercice, comme ces maisons qui se dégradent faute d'usage; ces palais qui, il y a deux étés à peine, avaient besoin de tous les raffinements pour flatter le goût, seraient maintenant satisfaits d'un morceau de pain, et le mendient. Ces mères qui, pour gorger leurs enfants, ne trouvaient rien de trop exquis, sont maintenant prêtes à manger les chers petits qu'elles aimaient tant. Si aiguës sont les dents de la faim, que mari et femme tirent au sort à qui mourra le premier pour allonger la vie de l'autre; ici pleure un seigneur, là une dame; beaucoup succombent, mais ceux qui les voient périr, ont à peine assez de force pour leur donner la sépulture. N'est-il pas vrai?

DIONYSA. — Nos joues et nos yeux caves l'attestent.

CLÉON. — Oh! puissent les cités qui à la coupe prospère de l'Abondance boivent si largement, entendre nos sanglots dans l'orgie de leur superflu! La misère de Tharse pourrait bien être la leur.

Entre un seigneur.

LE SEIGNEUR. — Où est le seigneur gouverneur?

CLÉON. — Le voici. Proclame les malheurs que tu

Digitized by Google

apportes avec tant de hâte; car le secours est trop loin de nous pour que nous puissions l'attendre.

LE SEIGNEUR. — Nous avons signalé, sur la côte voisine, une imposante flottille faisant voile sur notre ville.

CLÉON. — Je m'en doutais. Un malheur n'arrive jamais sans amener un héritier qui puisse lui succéder. Ainsi du nôtre. Quelque nation voisine, prenant avantage de notre misère, a rempli ces vastes vaisseaux de forces supérieures, pour accabler des gens déjà à terre et triompher d'un malheureux comme moi qu'il y a si peu de gloire à abattre.

LE SEIGNEUR. — Cela n'est guère à craindre; car, à en juger par le pavillon blanc qu'ils ont déployé, ils nous apportent la paix et viennent à nous en auxiliaires, non en ennemis.

CLÉON. — Tu parles comme quelqu'un qui ignore que sous les apparences les plus loyales se cachent les projets les plus perfides. Mais, quelles que soient leurs intentions, qu'avons-nous à craindre? La fosse est l'abîme le plus profond, et nous en sommes à mi-chemin. Va dire à leur général que nous l'attendons ici, afin de savoir pourquoi il vient, d'où il vient, et ce qu'il demande.

LE SEIGNEUR. — J'y vais, monseigneur. *(Il sort.)*

CLÉON. — Bienvenue est la paix, si c'est la paix qu'il veut; si c'est la guerre, nous sommes incapables de résister.

Périclès entre avec sa suite.

PÉRICLÈS. — Seigneur gouverneur, car nous apprenons que vous l'êtes, que nos vaisseaux et nos nombreuses troupes ne soient pas comme des feux allumés qui effarent vos regards. Nous avons appris vos misères à Tyr même, et nous avons vu la désolation de vos rues; nous venons, non pour ajouter une souffrance à vos larmes, mais pour en alléger le poids douloureux; vous croyez peut-être que nos vaisseaux sont, comme le cheval de Troie, chargés d'une guerre, d'une expédition sanglante qui vous menace de la ruine; ils sont chargés de blé pour vous procurer le pain nécessaire, et rendre la vie à ceux qui sont à demi morts de faim.

TOUS. — Que les dieux de la Grèce vous protègent! nous prierons pour vous.

PÉRICLÈS. — Levez-vous, je vous prie, levez-vous; nous

Digitized by Google

ne demandons pas des hommages, mais de l'affection, et un havre pour nous, nos vaisseaux et nos hommes.

CLÉON. — S'il en est ici qui se refusent à votre demande ou qui vous payent mentalement d'ingratitude, fût-ce nos femmes, nos enfants, ou nous-mêmes, que la malédiction du ciel et des hommes punisse leur vilenie! Jusqu'alors (et cela n'arrivera jamais, j'espère), que Votre Grâce soit la bienvenue dans notre ville et parmi nous.

PÉRICLÈS. — Nous agréons cette bienvenue; réjouissons-nous ici quelque temps, jusqu'à ce que nos étoiles, encore menaçantes, nous accordent un sourire. *(Ils sortent.)*

ACTE II

PROLOGUE

Entre GOWER.

GOWER.

Vous venez de voir là un puissant roi
Entraîner sa fille à l'inceste,
Et un prince meilleur, un bénin seigneur,
Se faire vénérer par ses actes et ses paroles.
Patientez donc, comme le doivent des hommes,
Jusqu'à ce qu'il ait échappé à l'adversité.
Je vous montrerai les couronnés du malheur
Perdant un fétu et gagnant une montagne.
Le vertueux prince,
A qui je donne ma bénédiction,
Est toujours à Tharse où par chacun
Ce qu'il dit est tenu pour texte sacré,
Et où, en mémoire de ses actes,
On lui élève une statue d'or :
Mais des nouvelles d'un genre différent
Sont apportées sous vos yeux! qu'ai-je besoin de parler?

PANTOMIME.

Entre, par une porte, Périclès, causant avec Cléon; leur suite les escorte. Entre, par une autre porte, un gentilhomme, chargé d'une lettre pour Périclès; Périclès montre la lettre à Cléon,

Digitized by Google

puis donne une récompense au messager et l'arme chevalier. Périclès, Cléon, etc., sortent par différents côtés.

GOWER, *reprenant.*

Le bon Hélicanus est resté à Tyr,
Mais non, comme le freion, pour manger le miel
Produit par d'autres; tous ses efforts tendent
A détruire le mal et à faire vivre le bien.
Pour accomplir le désir de son prince,
Il lui mande tout ce qui arrive à Tyr :
Que Thaliard est venu avec la résolution criminelle
Et l'intention secrète de l'occire,
Et qu'il ne serait pas très bon pour lui
De prolonger son séjour à Tharse.
Sur cet avis, le prince se remet en mer
Où il est rare qu'on se trouve à l'aise;
En effet déjà le vent se met à souffler;
Le tonnerre en haut, en bas les lames
Donnent de telles secousses que le navire,
Qui devait le protéger, naufrage et se brise;
Et lui, le bon prince, ayant tout perdu,
Est par les vagues chassé de côte en côte.
Tout a péri, corps et biens,
Nul n'a échappé que lui.
Enfin la Fortune, lasse de mal faire,
L'a jeté à la côte pour le mettre à l'aise.
Et le voici qui vient; ce qui va s'ensuivre,
Ne le demandez pas au vieux Gower
Dont le récit est déjà trop long.

(Il sort.)

SCÈNE PREMIÈRE

Pentapolis. — Une plage.

Entre PÉRICLÈS, *tout mouillé.*

PÉRICLÈS. — Apaisez votre ire, astres irrités! Vents, pluie, tonnerre, l'homme terrestre n'est qu'une substance qui doit vous céder, et je vous obéis, comme le veut ma nature. Hélas! la mer m'a jeté sur les rochers, m'a balayé de rivage en rivage, et ne m'a laissé de souffle que pour penser à la

Digitized by Google

mort imminente. Qu'il suffise à la grandeur de votre puissance d'avoir dépouillé un prince de tous ses biens; rejeté de votre tombe liquide, tout ce qu'il demande est de mourir ici en paix.

Entrent trois pêcheurs.

PREMIER PÊCHEUR. — Holà! Plastron[1]!

SECOND PÊCHEUR. — Holà! arrive, et ramène les filets.

PREMIER PÊCHEUR. — Allons donc, Culottes Rapiécées!

TROISIÈME PÊCHEUR. — Que dites-vous, maître?

PREMIER PÊCHEUR. — Vois comme tu te dépêches à cette heure! Arrive, ou je vais te chercher avec un grappin.

TROISIÈME PÊCHEUR. — Ma foi, maître, je pensais aux pauvres gens qui se sont perdus devant nous, tout à l'heure.

PREMIER PÊCHEUR. — Hélas! pauvres âmes! Cela me navrait le cœur d'entendre les cris lamentables qu'ils jetaient vers nous pour que nous les sauvions, quand nous pouvions à peine nous sauver nous-mêmes.

TROISIÈME PÊCHEUR. — Pour ça, maître, ne l'avais-je pas dit, quand j'ai vu les marsouins bondir et faire la culbute? On dit qu'ils sont moitié chair, moitié poisson. La peste soit d'eux! Ils ne paraissent jamais, que je ne m'attende à être trempé. Maître, je me demande comment les poissons vivent dans la mer.

PREMIER PÊCHEUR. — Eh! comme les hommes à terre : les grands mangent les petits. Je ne puis mieux comparer nos riches avares qu'à une baleine qui se joue et se trémousse, en chassant devant elle le menu fretin, et finit par le dévorer d'une bouchée. J'ai ouï signaler sur terre de ces baleines-là, qui ne cessent d'ouvrir la gueule qu'elles n'aient avalé la paroisse, église, flèche, cloches et tout.

PÉRICLÈS, *à part*. — Jolie moralité!

TROISIÈME PÊCHEUR. — Mais, maître, si j'avais été le sacristain, j'aurais été ce jour-là dans le beffroi.

DEUXIÈME PÊCHEUR. — Pourquoi, mon brave?

TROISIÈME PÊCHEUR. — Parce que la baleine m'aurait avalé aussi; et, quand j'aurais été dans son ventre, j'aurais fait avec les cloches un carillon dont elle ne se serait débarrassée qu'après avoir tout rejeté, cloches, flèche, église et paroisse. Mais si le bon roi Simonide était de mon avis...

---

1. Folio : *What bo, Pilch! Pilch* (sorte de veste de cuir) est ici un sobriquet.

Digitized by Google

PÉRICLÈS, *à part.* — Simonide?

TROISIÈME PÊCHEUR. — Nous purgerions le pays de ces frelons qui dérobent aux abeilles leur miel.

PÉRICLÈS, *à part.* — Comme ces pêcheurs prennent texte de la gent squameuse des mers pour dénoncer les infirmités humaines! Comme ils savent extraire de l'empire liquide tout ce qui chez les hommes est louable ou blâmable! *(Haut.)* Paix à vos travaux, honnêtes pêcheurs!

DEUXIÈME PÊCHEUR. — Honnête! mon garçon, qu'est cela? Si c'est un saint de vos amis, rayez-le du calendrier, et personne ne songera à le chercher[1].

PÉRICLÈS. — Voyez, la mer a vomi sur votre côte...

DEUXIÈME PÊCHEUR. — Quelle méchante ivrogne que la mer de te vomir ainsi sur notre chemin!

PÉRICLÈS. — Un homme, que les flots et les vents se sont renvoyé comme une balle dans cet immense jeu de paume, vous conjure d'avoir pitié de lui : il vous implore, lui qui n'a pas été habitué à mendier.

PREMIER PÊCHEUR. — Vraiment, l'ami, vous ne savez pas mendier? Il en est dans notre pays de Grèce qui gagnent plus à mendier que nous ne le faisons à travailler.

DEUXIÈME PÊCHEUR. — Sais-tu attraper le poisson, alors?

PÉRICLÈS. — Je n'ai jamais essayé.

DEUXIÈME PÊCHEUR. — Eh bien, tu es sûr de mourir de faim; car tu ne peux gagner quoi que ce soit de nos jours, que tu n'aies su le pêcher.

PÉRICLÈS. — Ce que j'étais, je l'ai oublié, mais ce que je suis, le besoin me l'enseigne : un homme racorni par le froid; mes veines sont glacées, et il ne me reste de chaleur vitale que ce qu'il faut pour que ma langue implore votre secours; si vous me le refusez, quand je serai mort, veuillez, comme je suis un homme, me faire ensevelir.

PREMIER PÊCHEUR. — Tu parles de mourir! Les Dieux nous en préservent! J'ai là un manteau; allons, mets-le; ça te tiendra chaud... Voilà, sur ma parole, un beau garçon!...

---

1. Cette réplique du deuxième pêcheur est obscure. On a supposé qu'une phrase avait sauté à l'impression. La traduction de F.-V. Hugo est une hypothèse sur le sens, appuyée sans doute sur une correction de Steevens, qui au lieu de *search* lisait *scratch* (rayer). « Un saint de vos amis » est une interprétation de *a day (that) fits you.* Les critiques anglais reconnaissent que cette scène contient des passages « inintelligibles » (J. D. Wilson).

Digitized by Google

Allons, tu viendras chez nous, et nous aurons de la viande les jours de fête, du poisson les jours de jeûne, et en outre des poudings et des crêpes; et tu seras le bienvenu.

PÉRICLÈS. — Je vous remercie, monsieur.

DEUXIÈME PÊCHEUR. — Dites donc, l'ami, vous disiez que vous ne saviez pas mendier!

PÉRICLÈS. — Je n'ai fait que supplier.

DEUXIÈME PÊCHEUR. — Que supplier! Alors, je vais me faire suppliant, comme vous, et de cette façon j'échapperai au fouet.

PÉRICLÈS. — Çà, tous les mendiants sont donc fouettés chez vous?

DEUXIÈME PÊCHEUR. — Oh! pas tous, mon ami, pas tous; car, si tous les mendiants étaient fouettés, je ne voudrais pas d'autre office que celui de fouetteur[1]... Mais, maître, je vais retirer le filet. *(Sortent deux des pêcheurs.)*

PÉRICLÈS. — Comme cette honnête gaieté sied à leur vie laborieuse!

PREMIER PÊCHEUR. — Dites-moi, monsieur, savez-vous où vous êtes?

PÉRICLÈS. — Pas précisément.

PREMIER PÊCHEUR. — Eh bien, je vais vous le dire; ce pays s'appelle Pentapolis; et notre roi, le bon Simonide.

PÉRICLÈS. — Vous l'appelez le bon roi Simonide?

PREMIER PÊCHEUR. — Oui, monsieur, et il mérite d'être ainsi appelé, pour son règne paisible et son bon gouvernement.

PÉRICLÈS. — C'est un heureux roi, puisqu'il obtient de ses sujets le surnom de bon, par son gouvernement. A quelle distance sa cour est-elle de ce rivage?

PREMIER PÊCHEUR. — Morguienne, monsieur, à une demi-journée de marche; et je vous dirai qu'il a une jolie fille, dont c'est demain le jour de naissance; et il y a des princes et des chevaliers venus de toutes les parties du monde pour jouter dans un tournoi en son honneur.

PÉRICLÈS. — Si ma fortune était à la hauteur de mon désir, je voudrais être un des concurrents.

PREMIER PÊCHEUR. — Les choses doivent être ce qu'elles

---

1. En Angleterre, la mendicité était interdite, et les mendiants fouettés par le bedeau.

Digitized by Google

peuvent être; et tout homme a droit d'aspirer à ce qu'il ne peut obtenir, fût-ce le cœur d'une femme [1].

Les deux pêcheurs rentrent traînant un filet.

SECOND PÊCHEUR. — A l'aide, maître, à l'aide! Il y a un poisson empêtré dans le filet, comme le droit d'un pauvre homme dans la loi : il y aura peine à l'en tirer... Ha! diantre!... le voici hors, enfin, et il se trouve changé en une armure rouillée.

PÉRICLÈS. — Une armure, amis! Je vous prie, laissez-la-moi voir. Je te remercie, Fortune, après toutes mes traverses, de me donner de quoi refaire figure... Mais c'est bien la mienne! cette armure fait partie de mon héritage! C'est bien celle que feu mon père m'a léguée, au moment de mourir, avec cette stricte recommandation : « Garde-la, mon Périclès, elle a été une égide entre moi et la mort. » Puis me montrant ce brassard : « Il m'a sauvé, garde-le; en semblable nécessité, dont puissent les dieux te préserver! il pourra te défendre. » Cette armure ne m'avait jamais quitté, tant j'y suis attaché; il a fallu que la rude mer, qui n'épargne personne, me l'arrachât dans sa rage; mais, devenue plus calme, elle me la rend. Merci; mon naufrage n'est plus si désastreux, puisque je retrouve ici le don légué par mon père.

PREMIER PÊCHEUR. — Que voulez-vous dire, monsieur?

PÉRICLÈS. — Je vous demande, mes amis, cette noble cotte d'armes, qui a jadis appartenu à un roi; je la reconnais à cette marque. Ce roi m'aimait tendrement et, pour l'amour de lui, je désire l'avoir. Vous voudrez bien ensuite me conduire à la cour de votre souverain, où avec cette armure, je pourrai paraître en gentilhomme; et, si jamais ma fortune abaissée se relève, je vous récompenserai de vos bontés; jusque-là, je reste votre débiteur.

PREMIER PÊCHEUR. — Quoi! tu veux jouter en l'honneur de la princesse!

PÉRICLÈS. — Je montrerai la valeur que je puis avoir sous les armes.

PREMIER PÊCHEUR. — Allons, prends cette armure, et veuillent les Dieux qu'elle te porte bonheur!

DEUXIÈME PÊCHEUR. — Oui, mais écoutez bien, mon ami; c'est nous qui t'avons taillé cet habillement dans la

1. Autre passage « inintelligible ». Le traducteur parvient à donner une interprétation plausible.

Digitized by Google

rude étoffe des vagues; il doit y avoir pour nous certaines indemnités, certains menus profits. J'espère, monsieur, que, si vous réussissez, vous vous rappellerez à qui vous le devez.

PÉRICLÈS. — Croyez-moi, je n'y manquerai pas... Maintenant, grâce à vous, me voici revêtu d'acier! En dépit de toutes les secousses de la mer, ce joyau est solidement fixé à mon bras; je veux monter un coursier digne d'une si précieuse charge, un coursier dont les allures délicieuses fassent s'extasier les spectateurs à chacun de ses pas. Seulement, mon ami, il me manque encore une paire de jambières[1].

DEUXIÈME PÊCHEUR. — Nous t'en fournirons; je te donnerai ma meilleure cotte pour t'en faire une paire; et je te conduirai à la cour moi-même.

PÉRICLÈS. — Maintenant, que l'honneur soit l'unique but de mes efforts! Ou je me relèverai en ce jour, ou j'accumulerai malheur sur malheur. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

Pentapolis. — Une plate-forme conduisant à la lice; sur un des côtés, une estrade pour recevoir le roi et la princesse.

Entrent SIMONIDE, THAISA, *des* SEIGNEURS *et des gens de service.*

SIMONIDE. — Les chevaliers sont-ils prêts à commencer la joute?

PREMIER SEIGNEUR. — Oui, mon suzerain : et ils n'attendent plus que votre arrivée pour se présenter.

SIMONIDE. — Retournez leur dire que nous sommes prêt; et que notre fille, dont ces joutes doivent célébrer la naissance, est assise ici, comme l'enfant de la beauté qu'a engendrée la nature pour l'offrir à la vue et à l'admiration des hommes. *(Sort le seigneur.)*

THAISA. — Il vous plaît, mon père, de faire de moi un éloge d'autant plus grand que mon mérite est plus mince.

SIMONIDE. — Il convient qu'il en soit ainsi; car les princes sont un modèle que le ciel fait à son image; comme les bijoux perdent leur éclat, s'ils sont négligés, les princes perdent leur renom, s'ils ne sont pas révérés. A vous main-

1. *Bases :* plutôt, cuissards, ou jupe qui protégeait le devant des cuisses des cavaliers.

Digitized by Google

tenant, ma fille, l'honneur d'expliquer la mission de chaque chevalier par sa devise.

THAISA. — Je mettrai mon honneur à le faire.

Entre un chevalier; il traverse la scène, et son écuyer présente son écu à la princesse.

SIMONIDE. — Quel est le premier qui s'avance?

THAISA. — Un chevalier de Sparte, mon illustre père; et l'emblème qu'il porte sur son écu est un noir Éthiopien, désignant le soleil; la devise est : *Lux tua vita mihi*[1].

SIMONIDE. — Il vous aime bien, celui qui tient la vie de vous. Quel est le second qui se présente?

Le second chevalier passe.

THAISA. — C'est un prince de Macédoine, mon royal père; l'emblème qu'il porte sur son écu est un chevalier armé qui est vaincu par une dame; la devise est en espagnol : *Piu per dulzura que per fuerza*[2].

Le troisième chevalier passe.

SIMONIDE. — Et quel est le troisième?

THAISA. — Le troisième est d'Antioche; son emblème est une guirlande de chevalerie; l'inscription : *Me pompae provexit apex*[3].

Le quatrième chevalier passe.

SIMONIDE. — Qu'est-ce que le quatrième?

THAISA. — Une torche allumée et renversée; la devise : *Quod me alit, me extinguit*[4].

SIMONIDE. — Ce qui veut dire que la beauté a tout pouvoir sur lui, étant capable de l'enflammer comme de le tuer.

Le cinquième chevalier passe.

THAISA. — Le cinquième, c'est une main environnée de nuages, tenant de l'or éprouvé par la pierre de touche, avec cette devise : *Sic spectanda fides*[5].

---

1. « Ta lumière est ma vie. »

2. « Plutôt par la douceur que par la force. » La phrase, dans le quarto, est dans un charabia *(Pue per dolcera kee per forsa)* qui sent plutôt l'italien que l'espagnol.

3. C'est le plus haut sommet de l'honneur qui m'a guidé.

4. Ce qui nourrit ma flamme l'éteint. Les originaux ont *qui* au lieu de *quod*.

5. Ainsi la fidélité doit-elle être mise à l'épreuve.

Digitized by Google

Le sixième chevalier passe.

SIMONIDE. — Et quel est ce sixième et dernier écu que le chevalier lui-même a présenté avec une si gracieuse courtoisie?

THAISA. — Il a l'air d'un étranger; son emblème est une branche flétrie, qui n'est verte qu'au sommet; la devise : *In hac spe vivo* [1].

SIMONIDE. — Joli mot! A en juger par l'état de délabrement où il est, il espère que par vous sa fortune pourra refleurir encore.

PREMIER SEIGNEUR. — Il a grand besoin de valoir mieux que ses dehors qui ne parlent guère en sa faveur; car il semble, par son extérieur misérable, être plus exercé au maniement du fouet qu'à celui de la lance.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Il peut certes bien être un étranger, car il vient à un noble tournoi, étrangement équipé.

TROISIÈME SEIGNEUR. — Et il a tout exprès laissé rouiller son armure jusqu'aujourd'hui, afin de l'écurer dans la poussière.

SIMONIDE. — Folle est l'opinion qui nous fait juger l'homme intérieur par l'accoutrement extérieur [2]. Mais attendez, les chevaliers arrivent; nous allons passer dans la galerie. *(Ils se retirent. Bruyantes acclamations; cris de : « Vive le pauvre chevalier! »)*

SCÈNE III

Une salle d'apparat. Un banquet préparé.

Entrent SIMONIDE, THAISA, LES SEIGNEURS, UN MARÉCHAL DU PALAIS *et les gens de la suite; puis* LES CHEVALIERS, *parmi lesquels est* PÉRICLÈS.

SIMONIDE. — Chevaliers, vous dire que vous êtes les bienvenus serait superflu. Exposer en tête du volume de

1. En cet espoir je vis. Cette devise — contrairement aux autres — ne semble se trouver dans aucun des livres d'emblèmes du temps. Shakespeare l'a sans doute inventée au profit de Périclès.

2. Le quarto donne : *The outward habit by the inward man,* c'est-à-dire exactement le contraire : juger l'accoutrement extérieur par

Digitized by Google

vos hauts faits, comme à la page du titre, vos mérites guerriers, ce serait faire plus que vous n'attendez de moi, plus qu'il ne sied, car tout mérite se recommande de lui-même par ses effets. Préparez-vous à la joie, car la joie convient à un festin. Vous êtes mes hôtes.

THAISA, *à Périclès.* — Mais vous, vous êtes mon hôte et mon chevalier; je vous remets ce laurier de victoire, et je vous couronne roi de cette heureuse journée.

PÉRICLÈS. — Je dois plus à la fortune, madame, qu'à mon mérite.

SIMONIDE. — Dites ce que vous voudrez, la victoire est à vous; et il n'est personne ici, j'espère, qui en conçoive de l'envie. En formant les artistes, l'art a voulu qu'il y en eût de bons, mais d'autres excellents; et vous êtes son élève de prédilection... Venez, reine de la fête (car vous l'êtes, ma fille), prenez ici votre place... Vous, maréchal, placez les autres suivant leur dignité.

LES CHEVALIERS. — Nous sommes grandement honorés par le bon Simonide.

SIMONIDE. — Votre présence réjouit nos jours; nous aimons l'honneur; car qui hait l'honneur, hait les Dieux là-haut.

LE MARÉCHAL, *à Périclès.* — Messire, voilà votre place.

PÉRICLÈS. — Un autre en serait plus digne.

PREMIER CHEVALIER. — Ne résistez pas, messire; car nous sommes des gentilshommes qui jamais, soit dans leur cœur, soit dans leurs procédés, n'ont témoigné d'envie envers les grands ni de dédain envers les petits.

PÉRICLÈS. — Vous êtes excessivement courtois, chevalier.

SIMONIDE. — Asseyez-vous, asseyez-vous, messire; asseyez-vous...

PÉRICLÈS. — Par Jupiter, ce roi des pensées, c'est étonnant, je ne puis manger sans penser à elle [1].

---

l'homme intérieur. Mais les éditeurs, depuis Steevens et Malone, sont d'avis que l'inversion n'est qu'une erreur des imprimeurs.

1. Autre passage obscur, texte probablement corrompu. Dans le quarto, cette réplique est attribuée à Simonide, et il s'agit, non de Thaïsa, mais de Périclès : je n'avais pas pensé à cet homme comme candidat à la main de ma fille. Le traducteur suit une correction de Malone et de Mason. De toutes façons, il semble bien qu'il y ait là une succession d'apartés de Périclès, de Thaïsa et de Simonide.

Digitized by Google

THAISA. — Par Junon, cette reine du mariage, tous les mets que je goûte me semblent insipides, et je n'ai d'appétit que pour lui! Assurément c'est un galant gentilhomme.

SIMONIDE. — Ce n'est qu'un gentilhomme campagnard; il n'a pas fait plus que n'ont fait les autres chevaliers; il a rompu une lance ou deux; n'en parlons plus.

THAISA. — Il me fait l'effet d'un diamant à côté de verroteries.

PÉRICLÈS, *à part.* — Ce roi est pour moi comme une image de mon père, qui me rappelle la gloire dont il était entouré. Lui aussi avait des princes rangés, comme des étoiles, autour de son trône, et il était le soleil révéré d'eux tous. Tous ceux qui le contemplaient, astres inférieurs, inclinaient leur couronne devant sa suprématie; tandis que son fils n'est qu'un ver luisant dans la nuit, lequel brille dans l'ombre, mais non dans la lumière. Aussi bien je vois que le Temps est le souverain des hommes, car il est leur créateur, comme il est leur tombeau, et il leur octroie ce qu'il veut, non ce qu'ils demandent.

SIMONIDE. — Eh bien! êtes-vous joyeux, chevaliers?

PREMIER CHEVALIER. — Qui pourrait être autrement en votre royale présence?

SIMONIDE. — Eh bien, avec une coupe remplie jusqu'au bord (que vos rasades soient à la hauteur des lèvres aimées de vos maîtresses), nous vous portons cette santé.

LES CHEVALIERS. — Nous remercions Votre Grâce.

SIMONIDE. — Mais arrêtez un peu. *(Montrant Périclès.)* Ce chevalier là-bas reste, il me semble, par trop mélancolique : on dirait que les fêtes de notre cour ne lui offrent rien qui soit digne de son mérite. Ne le remarquez-vous pas, Thaïsa?

THAISA. — Qu'est-ce que cela me fait, mon père?

SIMONIDE. — Oh! écoutez, ma fille; les princes ici-bas doivent ressembler aux Dieux d'en haut, qui dispensent leurs générosités à quiconque vient les honorer; et les princes qui n'agissent pas ainsi sont comme des moucherons qui font grand bruit et qui, une fois tués, surprennent par leur petitesse. Donc, pour charmer sa rêverie [1], dis-lui que nous buvons ce hanap de vin à sa santé.

THAISA. — Hélas! mon père, il ne me sied pas d'être

---

1. *To make his entrance more sweet :* pour rendre plus agréable son arrivée parmi nous.

Digitized by Google

aussi hardie avec un chevalier étranger; il pourrait prendre mon offre pour une offense; car les hommes prennent pour effronteries les avances des femmes.

SIMONIDE. — Eh bien! faites ce que je vous dis, ou vous allez me fâcher.

THAISA, *à part.* — Ah! par les Dieux, il ne pouvait me faire plus grand plaisir.

SIMONIDE. — Et dis-lui en outre que nous désirons savoir de quel pays il est, son nom et sa famille.

THAISA, *à Périclès.* — Messire, le roi mon père a bu à votre santé.

PÉRICLÈS. — Je le remercie.

THAISA. — En souhaitant que ce qu'il buvait fût autant de sang vivifiant pour vous.

PÉRICLÈS. — Je vous remercie, lui et vous, et je lui fais volontiers raison.

THAISA. — Et en outre, il désire savoir de vous de quel pays vous êtes, votre nom et votre famille.

PÉRICLÈS. — Je suis un gentilhomme de Tyr; mon nom est Périclès; mon éducation a été celle des arts et des armes; en cherchant les aventures dans le monde, j'ai perdu par une mer orageuse mes vaisseaux et mes hommes, et, après un naufrage, j'ai été poussé sur cette côte.

THAISA, *à Simonide.* — Il remercie Votre Grâce; il se nomme Périclès, gentilhomme de Tyr; il a, par un malheur, perdu sur mer ses vaisseaux et ses hommes, et il a été jeté sur cette côte.

SIMONIDE. — Par les Dieux, je compatis à ses malheurs, et je veux le distraire de sa mélancolie. Allons, messieurs, nous nous attardons aux bagatelles, et nous perdons les moments que réclament d'autres plaisirs. Les armures que vous portez conviennent parfaitement à des soldats qui dansent; je ne veux pas de cette excuse qu'une si bruyante musique est trop rude pour les oreilles des dames, car elles aiment les hommes sous les armes autant qu'au lit. *(Les chevaliers et les dames dansent.)* Allons, la chose, si bien demandée, a été aussi bien exécutée. *(A Périclès.)* Venez, monsieur; voici une dame qui a besoin de se mettre en haleine; et j'ai souvent ouï dire que les chevaliers de Tyr excellent à faire glisser les dames, et n'excellent pas moins à danser.

PÉRICLÈS. — Oui, monseigneur, ceux qui s'y exercent.

SIMONIDE. — Oh! vous parlez comme si vous souhaitiez un refus à votre courtoise invitation. *(Les chevaliers et les*

Digitized by Google

dames dansent.) Décrochez, décrochez. Messieurs, merci à tous; tous s'en sont bien acquittés. *(Il s'adresse à Périclès.)* Mais vous mieux que tous. Pages, des flambeaux! conduisez ces chevaliers à leurs logements respectifs. *(A Périclès.)* Vous, messire, nous avons donné ordre que vous fussiez logé près de nous.

PÉRICLÈS. — Je suis soumis au bon plaisir de Votre Grâce.

SIMONIDE. — Princes, il est trop tard pour causer d'amour; car c'est là le but, je le sais, auquel vous visez. Donc, que chacun aille se reposer; demain, tous feront de leur mieux pour réussir. *(Ils sortent.)*

SCÈNE IV

Tyr. — Le palais du gouverneur.

Entrent HÉLICANUS *et* ESCANÈS.

HÉLICANUS. — Non, Escanès, sachez ceci : Antiochus était coupable d'inceste; aussi les Dieux tout-puissants n'ont pas voulu ajourner davantage le châtiment qu'ils tenaient en réserve, et qui était dû à ce crime odieux. Au faîte même et dans tout l'éclat de sa gloire, quand il était assis avec sa fille dans un chariot d'une inestimable valeur, un feu est parti du ciel et a réduit leurs corps en lambeaux odieux; ils étaient si infects, que tous ceux qui les adoraient du regard avant leur chute répugnent maintenant à les ensevelir de leurs mains.

ESCANÈS. — C'est fort étrange.

HÉLICANUS. — Et ce n'est que juste; car, si grand que fût ce roi, sa grandeur n'a pu le défendre contre le coup de foudre du ciel, et le crime a eu sa récompense.

ESCANÈS. — C'est très vrai.

Entrent trois seigneurs.

PREMIER SEIGNEUR. — Voyez, nul autre n'est admis par lui en conférence particulière ou en conseil.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Cet état de choses ne sera pas supporté plus longtemps sans une remontrance.

TROISIÈME SEIGNEUR. — Et maudit soit celui qui ne la secondera pas!

Digitized by Google

PREMIER SEIGNEUR. — Suivez-moi donc... Seigneur Hélicanus, un mot.

HÉLICANUS. — A moi? Soyez le bienvenu... Bonjour, messeigneurs.

PREMIER SEIGNEUR. — Sachez que nos griefs ont atteint le comble, et vont enfin déborder.

HÉLICANUS. — Vos griefs? pourquoi? Ne faites point injure au prince que vous aimez.

PREMIER SEIGNEUR. — Ne vous faites point injure à vous-même, noble Hélicanus. Si le prince est vivant, mettez-nous à même de le saluer, ou de savoir sur quelle terre fortunée il respire. S'il est encore de ce monde nous irons le chercher; s'il repose dans son tombeau, nous l'y trouverons; sortons du doute : vivant, il doit nous gouverner; mort, il nous donne motif de le pleurer, et nous laisse libres pour une nouvelle élection.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Sa mort étant, à notre avis, la probabilité la plus forte, et considérant que ce royaume, resté sans chef, comme un bel édifice sans toit, tomberait vite en ruine, c'est à vous-même, noble seigneur, à vous qui êtes le plus habile à gouverner et à régner, que nous nous soumettons désormais, comme à notre souverain.

TOUS. — Vive le noble Hélicanus!

HÉLICANUS. — Écoutez la voix de l'honneur; suspendez vos suffrages; si vous aimez le prince Périclès, suspendez-les. Si je déférais à vos yeux, je m'élancerais dans une mer où il y a des heures de troubles pour une minute de satisfaction. Laissez-moi donc vous supplier de supporter un an encore l'absence de votre roi. Si, ce délai expiré, il n'est pas revenu, je supporterai avec la patience de l'âge le joug que vous m'imposez. Du moins, si je ne puis obtenir de vous cette preuve d'affection, allez, en nobles gens, en nobles sujets, à la recherche du prince, et employez à cette recherche votre aventureuse valeur; si vous le trouvez et le décidez à revenir, vous serez comme les diamants rangés autour de sa couronne.

PREMIER SEIGNEUR. — Fou est celui qui ne se rend pas à la sagesse; et, puisque le seigneur Hélicanus nous l'enjoint, nous allons nous mettre en campagne.

HÉLICANUS. — Ainsi vous nous aimez, nous vous aimons, et nous nous serrons la main; quand les pairs sont ainsi unis, un royaume reste toujours debout. *(Ils sortent.)*

Digitized by Google

SCÈNE V

Pentapolis. — Dans le palais.

Entre SIMONIDE, *lisant une lettre;* LES CHEVALIERS *le rencontrent.*

PREMIER CHEVALIER. — Bonjour au bon Simonide!

SIMONIDE. — Chevaliers, j'ai à vous dire de la part de ma fille qu'elle est résolue à ne pas entreprendre avant un an l'état conjugal. Ses raisons ne sont connues que d'elle-même, et je n'ai pu les savoir d'elle.

DEUXIÈME CHEVALIER. — Ne pourrons-nous avoir accès auprès d'elle, monseigneur?

SIMONIDE. — Nullement, ma foi. Elle s'est si rigoureusement enfermée dans sa chambre, que c'est impossible. Elle veut durant douze lunes encore porter la livrée de Diane; elle a fait ce vœu par le regard de Cynthia, et elle s'est engagée, sur son honneur virginal, à ne pas le rompre.

TROISIÈME CHEVALIER. — Si pénible que nous soit cet adieu, nous prenons congé de vous. *(Ils sortent.)*

SIMONIDE. — Ainsi les voilà dûment expédiés. Maintenant la lettre de ma fille! Elle me dit là qu'elle veut épouser le chevalier étranger ou ne jamais revoir le jour ni la lumière. Madame, c'est bien, votre choix s'accorde avec le mien; j'en suis fort aise, mais quelle autorité elle prend ici! Elle ne se demande même pas si cela me plaît ou non!... N'importe, j'approuve son choix, et je ne veux plus de délai. Tout beau! le voici qui vient!... Dissimulons.

Entre Périclès.

PÉRICLÈS. — Toute félicité au bon Simonide!

SIMONIDE. — Comme à vous, messire! Je vous suis fort obligé pour votre charmante sérénade de la nuit dernière; mes oreilles, je le proteste, n'ont jamais été rassasiées d'une harmonie aussi délicieusement agréable.

PÉRICLÈS. — C'est le bon plaisir de Votre Grâce qui me vaut cet éloge, non mon mérite.

Digitized by Google

SIMONIDE. — Messire, vous êtes le maître de la musique.

PÉRICLÈS. — Je suis le pire de tous ses élèves, mon bon seigneur.

SIMONIDE. — Laissez-moi vous demander une chose. Que pensez-vous, messire, de ma fille?

PÉRICLÈS. — Ce que je pense de la plus vertueuse princesse.

SIMONIDE. — Et de plus elle est belle, n'est-ce pas?

PÉRICLÈS. — Comme un beau jour d'été; prodigieusement belle.

SIMONIDE. — Ma fille, messire, pense beaucoup de bien de vous, oui, messire, tant de bien qu'il faut que vous soyez son maître, et qu'elle veut être votre élève; ainsi réfléchissez.

PÉRICLÈS. — Je suis indigne d'être son précepteur.

SIMONIDE. — Elle ne pense pas ainsi; lisez plutôt cet écrit.

PÉRICLÈS, *à part, lisant la lettre que lui tend Simonide.* — Que vois-je! Une lettre disant qu'elle aime le chevalier de Tyr! C'est une subtilité du roi pour avoir ma vie! *(Haut.)* O mon gracieux seigneur, ne cherchez pas à prendre au piège un gentilhomme étranger et malheureux qui jamais n'a osé aspirer à aimer votre fille et a borné toute son ambition à l'honorer.

SIMONIDE. — Tu as ensorcelé ma fille, et tu es un scélérat.

PÉRICLÈS. — Par les Dieux, il n'en est rien, monsieur. Jamais ma pensée n'a songé à pareille offense; jamais mes actions n'ont pris l'initiative d'un fait qui pût m'attirer son amour ou votre déplaisir.

SIMONIDE. — Traître, tu mens.

PÉRICLÈS. — Traître!

SIMONIDE. — Oui, traître!

PÉRICLÈS. — S'il n'était le roi, je répondrais à celui qui m'appelle traître, qu'il en a menti par la gorge.

SIMONIDE, *à part.* — Par les Dieux, j'applaudis à son courage.

PÉRICLÈS. — Mes actions sont aussi nobles que mes pensées, qui n'ont jamais trahi une basse origine. Je suis venu à votre cour par amour pour l'honneur, et non pour être rebelle à ses lois; et quiconque pense autrement de moi, cette épée lui prouvera qu'il est l'ennemi de l'honneur.

SIMONIDE. — Non! Voici venir ma fille, elle peut confirmer ce que je dis.

Digitized by Google

Entre Thaïsa.

PÉRICLÈS, *à Thaïsa.* — Vous qui êtes aussi vertueuse que belle, éclairez votre père courroucé : dites-lui si ma langue a jamais sollicité de vous, si ma main vous a jamais écrit rien qui ressemblât à une parole d'amour.

THAISA. — Eh! messire, quand vous l'auriez fait, qui pourrait s'offenser de ce qui me serait agréable?

SIMONIDE. — Oui-da, madame, êtes-vous si péremptoire? *(A part.)* J'en suis bien aise au fond du cœur. *(Haut.)* Je vous dompterai; je vous ramènerai à la soumission... Vous osez, sans avoir mon consentement, accorder votre amour et vos affections à un étranger!... *(A part.)* Qui, d'après tout ce que je sais de lui, pourrait bien, il me semble, être d'un sang égal au mien. *(Haut.)* Eh bien! écoutez-moi, madame, apprenez à soumettre votre volonté à la mienne; et vous aussi, messire, écoutez... Laissez-vous commander par moi, ou je fais de vous... le mari et la femme... Allons, voyons, il faut que vos mains et vos lèvres scellent ce pacte... Maintenant qu'elles se sont jointes, je vais détruire vos espérances; et, par surcroît de malheur... que Dieu vous tienne en joie!... Ah çà, êtes-vous contents tous deux?

THAISA, *s'adressant à Périclès.* — Oui, si vous m'aimez, messire.

PÉRICLÈS. — Comme la vie aime le sang qui l'alimente.

SIMONIDE. — Ah çà, êtes-vous tous deux d'accord?

TOUS DEUX. — Oui, n'en déplaise à Votre Majesté.

SIMONIDE. — Cela me plaît si fort que je vais vous marier; ensuite, aussi vite que vous pourrez, allez vous mettre au lit. *(Ils sortent.)*

ACTE III

PROLOGUE

Entre GOWER.

GOWER.

Maintenant le sommeil a assoupi le raout [1].
On n'entend plus dans le palais que les ronflements,

1. « Raout », anglicisme à la mode au temps de F.-V. Hugo, n'est

Digitized by Google

Que rend plus bruyants l'estomac surchargé
Par un très pompeux repas de noces.
Le chat, avec ses yeux de charbon ardent,
Se couche devant le trou de la souris,
Et les grillons chantent à la bouche du four,
Comme égayés par la sécheresse.
Hymen a mené la fiancée au lit,
Où, par la perte d'une virginité,
Un enfant est formé... Soyez attentifs,
Et que l'intervalle si brusquement écoulé
Soit prestement rempli par vos fines imaginations.
J'expliquerai par des paroles les jeux muets du spectacle.

PANTOMIME.

Entrent par une porte Périclès, Simonide et leur suite; un messager va à leur rencontre, s'agenouille et remet une lettre à Périclès. Périclès montre la lettre à Simonide; les seigneurs s'agenouillent devant le premier. Alors entrent Thaïsa, grosse, et Lychorida. Simonide montre la lettre à sa fille; elle manifeste sa joie. Elle et Périclès prennent congé du roi et partent. Puis Simonide et sa suite se retirent.

GOWER.

Par maintes contrées désolées et ardues,
On cherche activement Périclès
Aux quatre coins opposés
Que réunit le monde;
On y met toute diligence;
Chevaux, navires et grosses dépenses
Aident aux perquisitions. De Tyr enfin
(La renommée ayant secondé de si énergiques recherches),
A la cour du roi Simonide
Une lettre est apportée dont voici la teneur :
« Antiochus et sa fille sont morts;
» Les gens de Tyr sur la tête
» D'Hélicanus ont voulu mettre
» La couronne de Tyr, mais il s'y est refusé;
» Il s'est hâté d'apaiser les mutins,
» En leur disant que, si le roi Périclès
» N'était pas revenu après douze lunes,

---

autre que le mot anglais *rout* (fête joyeuse et bruyante) employé ici par Shakespeare.

Digitized by Google

» Il se soumettrait à leur décision,
» Et prendrait la couronne. » Ces nouvelles,
Ainsi apportées à Pentapolis,
Ont ravi les pays d'alentour,
Et chacun d'applaudir en s'écriant :
« Notre héritier présomptif est un roi;
» Qui eût rêvé, soupçonné pareille chose? »
Bref, Périclès doit retourner à Tyr;
Sa femme qui est grosse témoigne le désir
De l'accompagner : qui voudrait la contrarier?
Nous omettons les doléances et les regrets.
Elle prend avec elle Lychorida, sa nourrice,
Et les voilà en mer. Leur vaisseau oscille
Sur la vague neptunienne; la quille a déjà sillonné
La moitié du trajet; mais l'humeur de la Fortune
Change encore; le Nord chenu [1]
Dégorge une telle tempête
Que, comme un canard plongeant pour se sauver,
Le pauvre navire ne fait que monter et descendre.
La dame crie, et, juste ciel!
La frayeur la fait accoucher.
Ce qui doit s'ensuivre en ce terrible orage
Va s'expliquer de soi-même.
Je ne relate plus rien; l'action peut
Parfaitement développer le reste,
Mais n'eût pu révéler ce que j'ai dit.
Dans votre imagination tenez
Cette scène pour le vaisseau sur le pont duquel
Le prince, jouet des mers, paraît et parle.

(Il sort.)

SCÈNE PREMIÈRE

Un navire en mer.

Entre PÉRICLÈS.

PÉRICLÈS. — O Dieu de ce vaste abîme, réprime ces vagues qui éclaboussent le ciel et l'enfer; toi qui commandes aux vents, emprisonne-les dans l'airain, après les

1. *Grisled*, pour *grisly* : horrible, effrayant.

Digitized by Google

avoir rappelés de ces profondeurs! O apaise tes assourdissants et terribles tonnerres; éteins doucement tes brusques jets de flamme!... Ah! Lychorida, comment va ma reine? O ouragan, dans cette bave venimeuse veux-tu te cracher tout entier? Le sifflet du capitaine est comme un murmure à l'oreille de la mort; il n'est pas entendu! Lychorida!... Lucine, ô divine patronne, divine accoucheuse si secourable à celles qui crient dans la nuit, transporte ta déité à bord de notre esquif bondissant; abrège les douleurs de ma femme!... Eh bien, Lychorida?

Lychorida entre, un enfant dans ses bras.

LYCHORIDA. — Voici une créature trop jeune pour un tel lieu; si elle avait la raison, elle mourrait de frayeur comme j'en mourrai sans doute. Prenez dans vos bras cette portion de votre femme morte.

PÉRICLÈS. — Que dis-tu, Lychorida?

LYCHORIDA. — Patience, bon sire! n'assistez pas l'ouragan. Voici tout ce qui reste vivant de votre femme, une petite fille; pour l'amour d'elle, soyez homme, et prenez courage.

PÉRICLÈS. — O Dieux! Pourquoi nous faire aimer vos dons splendides, et nous les enlever immédiatement? Nous autres, ici-bas, nous ne reprenons pas ce que nous donnons, et en cela nous vous donnons une leçon de générosité.

LYCHORIDA. — Patience, bon sire, au nom de ce fardeau même!

PÉRICLÈS, *regardant l'enfant.* — Puisse maintenant ta vie être douce! Car jamais enfant n'eut une naissance plus orageuse. Puisse ta nature être paisible et bonne! Car tu as eu en ce monde la plus rude bienvenue qu'ait jamais eue fille de prince. Puisse ton avenir être heureux! Tu as eu la plus bruyante nativité que le feu, l'air, l'eau, la terre et le ciel réunis pouvaient te faire, pour proclamer ta venue au monde; la perte que tu as subie dès le point de départ ne saurait être compensée par ton arrivée dans la vie et par tout ce que tu peux y trouver... Que les Dieux bons jettent sur elle leur plus bienveillant regard!

Entrent deux matelots.

PREMIER MATELOT. — Où en est le courage, Seigneur? Dieu vous garde!

PÉRICLÈS. — J'ai assez de courage. Je ne crains pas la

Digitized by Google

tempête : elle a fait ce qu'elle pouvait me faire de pire. Cependant, pour l'amour de cette pauvre enfant, marinière si novice, je voudrais qu'elle se calmât.

PREMIER MATELOT. — Relâche les boulines, toi là-bas, entends-tu? entends-tu?... Ouragan, souffle et crève.

DEUXIÈME MATELOT. — Pourvu que nous ayons du large, les flocons d'écume de la vague peuvent bien atteindre la lune; je ne m'en inquiète guère.

PREMIER MATELOT. — Seigneur, il faut que la reine soit jetée par-dessus le bord; la mer est haute, le vent est violent, et ils ne se calmeront que quand le navire sera débarrassé de la morte.

PÉRICLÈS. — C'est une superstition que vous avez.

PREMIER MATELOT. — Pardonnez-nous, seigneur; c'est une observation qui a été constamment faite par nous en mer, et nous insistons sur la tradition. Ainsi livrez-la vite; car il faut qu'elle soit jetée à la mer sur-le-champ.

PÉRICLÈS. — Faites comme bon vous semble... Malheureuse reine!

LYCHORIDA. — La voilà gisante, là, seigneur.

PÉRICLÈS. — Tu as eu de terribles couches, ma chérie; pas de lumière, pas de feu; les éléments ennemis t'ont complètement abandonnée; je n'ai pas même le temps de te déposer selon les rites dans ta tombe; il faut que sur-le-champ je te jette dans le limon des mers, à peine couverte du cercueil; là, au lieu du monument funèbre et des lampes à jamais allumées, la baleine vomissante et les flots grondants pèseront sur ton corps gisant parmi de simples coquillages. Lychorida, dis à Nestor de m'apporter des épices, de l'encre et du papier, ma cassette et mes joyaux, et dis à Nicandre de m'apporter la boîte de satin; dépose l'enfant sur l'oreiller, cours, tandis que je dis à Thaïsa un religieux adieu : vite, femme! *(Sort Lychorida.)*

DEUXIÈME MATELOT. — Seigneur, nous avons sous les écoutilles une caisse, déjà calfatée et bituminée.

PÉRICLÈS. — Merci. Marinier, dis-moi quelle est cette côte?

DEUXIÈME MATELOT. — Nous sommes près de Tharse.

PÉRICLÈS. — Allons là, gentil marinier, au lieu de nous diriger sur Tyr. Quand peux-tu arriver?

SECOND MATELOT. — A la pointe du jour, si le vent cesse.

PÉRICLÈS. — Oh! mets le cap sur Tharse. Là, je visiterai Cléon, car l'enfant ne pourrait pas supporter le voyage jus-

Digitized by Google

qu'à Tyr; là, je le confierai aux soins les plus vigilants. Va ton chemin, bon marinier, je vais amener le corps immédiatement. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

Éphèse. — Une habitation de riche apparence.

Entrent CÉRIMON, UN DOMESTIQUE *et des personnes qui viennent de naufrager.*

CÉRIMON. — Holà, Philémon!

Entre Philémon.

PHILÉMON. — Monseigneur appelle?

CÉRIMON. — Fais du feu et donne à manger à ces pauvres gens; la nuit a été turbulente et orageuse.

LE DOMESTIQUE. — J'en ai vu beaucoup; mais jusqu'à présent je n'ai jamais enduré une nuit pareille à celle-ci.

CÉRIMON. — Votre maître sera mort avant notre retour; rien de ce qui peut être administré à une créature humaine ne pouvait le sauver. *(A Philémon.)* Remets ceci à l'apothicaire, et dis-moi quel en est l'effet. *(Sortent Philémon, le domestique et les naufragés.)*

Entrent deux gentlemen.

PREMIER GENTLEMAN. — Bonjour, monsieur.

DEUXIÈME GENTLEMAN. — Bonjour à Votre Seigneurie!

CÉRIMON. — Messieurs, pourquoi êtes-vous levés de si bonne heure?

PREMIER GENTLEMAN. — Monsieur, nos logis, situés isolément sur la mer, ont été ébranlés comme par un tremblement de terre; il semblait que les plus grosses poutres allaient se briser et tout s'écrouler; la surprise et la frayeur m'ont fait quitter la maison.

DEUXIÈME GENTLEMAN. — Voilà par quel motif nous vous dérangeons de si bonne heure; ce n'est nullement par ardeur matinale.

CÉRIMON. — Oh! vous avez raison.

PREMIER GENTLEMAN. — Mais je m'étonne fort que Votre Seigneurie, ayant autour d'elle un si riche confort, ait si tôt secoué le songe d'or du repos. Il est bien étrange qu'une créature recherche ainsi la fatigue, sans y être forcée.

Digitized by Google

CÉRIMON. — J'ai toujours pensé que la vertu et le savoir étaient des dons plus précieux que la noblesse et la richesse : des héritiers négligents peuvent ternir et gaspiller les deux dernières; mais aux premières est réservée l'immortalité qui fait de l'homme un dieu. On sait que j'ai toujours étudié la médecine : m'étant initié aux secrets de cet art, en consultant les autorités, et aussi par une pratique constante, je me suis rendu utilement familières les vertus bénies que recèlent les végétaux, les métaux et les pierres; et je puis parler des perturbations et des cures que produit la nature; et je trouve là plus de satisfaction, plus de vraies jouissances qu'à soupirer après des honneurs chancelants, ou à serrer mes trésors dans des sacs soyeux pour le bénéfice des fous et de la mort.

SECOND GENTLEMAN. — Votre Honneur a répandu dans Éphèse ses charités, et des centaines de personnes se disent vos créatures, ayant été sauvées par vous; votre savoir, votre obligeance personnelle, enfin votre bourse toujours ouverte ont fait au seigneur Cérimon une telle réputation que jamais le temps...

Entrent deux domestiques portant un coffre.

PREMIER DOMESTIQUE. — Bien! soulevez, là!

CÉRIMON. — Qu'est ceci?

DEUXIÈME DOMESTIQUE. — Monsieur, c'est un coffre que la mer vient de jeter à l'instant sur notre côte; il provient de quelque naufrage.

CÉRIMON. — Mettez-le à terre, que nous l'examinions.

DEUXIÈME GENTLEMAN. — C'est comme un cercueil, monsieur.

CÉRIMON. — Quoi que ce soit, c'est prodigieusement lourd. Forcez-le vite et ouvrez-le; si la mer a l'estomac surchargé d'or, c'est par une heureuse pression du sort qu'elle le dégorge sur nous.

DEUXIÈME GENTLEMAN. — C'est vrai, monseigneur.

CÉRIMON. — Comme il est hermétiquement calfaté et bituminé! Et c'est la mer qui l'a rejeté?

LE DOMESTIQUE. — Je n'ai jamais vu, monsieur, de vague aussi haute que celle qui l'a lancé sur le rivage.

CÉRIMON. — Allons, forcez-le... Doucement, doucement!... il s'en exhale un parfum exquis.

DEUXIÈME GENTLEMAN. — Une délicieuse odeur.

CÉRIMON. — La plus délicieuse qui ait jamais frappé mes

Digitized by Google

narines; allons, découvrez! Dieu tout-puissant! Qu'est ceci? un cadavre!

PREMIER GENTLEMAN. — C'est bien étrange!

CÉRIMON. — Enseveli dans un drap somptueux; précieusement embaumé avec des sacs pleins d'épices!... Une cédule[1]! Apollon, apprends-moi à déchiffrer ces caractères. *(Il déplie un parchemin.)*

Ici je donne avis,
Si jamais ce cercueil touche à terre,
Que moi, le roi Périclès, j'ai perdu
Cette reine, valant toutes les splendeurs de ce monde.
Que celui qui la trouvera lui donne la sépulture.
Outre ces trésors qui le paieront de sa peine,
Que les Dieux récompensent sa charité.

Si tu vis, Périclès, tu as un cœur qui doit se fendre de douleur!... C'est arrivé cette nuit.

DEUXIÈME GENTLEMAN. — Très probablement, seigneur.

CÉRIMON. — Très certainement cette nuit. Car voyez, quel air de fraîcheur elle a... Ils ont été bien durs, ceux qui l'ont jetée à la mer. Faites du feu à côté; allez me chercher toutes les boîtes de mon cabinet. La mort peut usurper sur la nature plusieurs heures, et pourtant le feu de la vie peut encore rallumer les esprits accablés. J'ai ouï parler d'un Égyptien qui, resté neuf heures sans vie, a été ranimé par d'opportuns secours.

Entre un domestique, apportant des boîtes, des serviettes et du feu,

Bon! bon! le feu et le linge! Faites résonner, je vous prie la rude et triste musique que nous avons... La viole[2] encore une fois!... Bougeras-tu, bloc!... La musique, là!... Donnez-lui de l'air, je vous prie, messieurs, cette reine vivra; la nature se réveille; la chaleur s'en exhale; elle n'a pas été en léthargie plus de cinq heures. Voyez, comme en elle s'épanouit de nouveau la fleur de la vie!

PREMIER GENTLEMAN. — Les cieux, seigneur, ajoutent par vous à notre émerveillement, et consacrent à jamais votre renommée.

---

1. Texte : *A passport too!*
2. Le texte des originaux varie ici : *vial* (fiole de médicament) ou *viol* (instrument de musique).

Digitized by Google

CÉRIMON. — Elle vit; voyez, ses paupières, écrins des célestes joyaux qu'a perdus Périclès, commencent à entrouvrir leurs franges d'or brillant. Des diamants de l'eau la plus splendide apparaissent pour doubler la richesse du monde. Oh! vis, et fais-nous pleurer au récit de ta destinée belle créature, qui nous sembles si rare! *(Elle remue.)*

THAISA. — O Diane chérie, où suis-je? où est monseigneur? Quel monde est celui-ci?

DEUXIÈME GENTLEMAN. — N'est-ce pas étrange?

PREMIER GENTLEMAN. — Très extraordinaire.

CÉRIMON. — Silence, chers voisins! prêtez-moi main-forte : portons-la dans la chambre voisine. Du linge!... Maintenant la plus grande vigilance est nécessaire, car sa rechute serait mortelle. Venez, venez, venez, et qu'Esculape nous garde! *(Ils sortent emportant Thaïsa.)*

SCÈNE III

Tharse. — Le palais de Cléon.

Entrent PÉRICLÈS, CLÉON, DIONYSA, LYCHORIDA *et* MARINA.

PÉRICLÈS. —Très honoré Cléon, il faut que je parte; mes douze mois sont expirés, et Tyr vit dans un calme précaire. Vous, et votre dame, agréez toute la reconnaissance de mon cœur! et que les Dieux acquittent ma dette envers vous!

CLÉON. — Les traits du malheur qui vous frappent mortellement nous atteignent par contre-coup.

DIONYSA. — O votre charmante reine! Que les destins rigoureux n'ont-ils permis qu'elle fût ici avec nous pour ravir mes regards!

PÉRICLÈS. — Nous ne pouvons qu'obéir aux puissances qui sont au-dessus de nous. Quand j'entrerais en fureur, quand je rugirais comme la mer dans laquelle elle est ensevelie, le résultat n'en serait pas moins ce qu'il est. Voici ma fille Marina (je l'ai nommée ainsi parce qu'elle est née sur mer), je la confie à votre tendresse, et j'en fais le nourrisson de votre sollicitude; vous conjurant de lui donner une éducation princière, en sorte que ses manières soient dignes de sa naissance.

CLÉON. — Ne craignez rien, monseigneur : Votre Grâce, qui a nourri mon pays de son blé (bienfait pour lequel les

Digitized by Google

bénédictions du peuple tombent incessamment sur elle), doit être honorée par nous dans cette enfant. Si je m'avilissais ici par une négligence, la nation entière, par vous secourue, me rappellerait de force à mon devoir; mais, si ma nature a besoin pour cela d'un stimulant, que les Dieux m'en punissent, moi et les miens, jusqu'à la dernière génération!

PÉRICLÈS. — Je vous crois; votre honneur et votre bonté suffisent à me convaincre, sans vos protestations. Jusqu'à ce qu'elle soit mariée, madame, j'en jure par la lumineuse Diane, que nous honorons tous, les ciseaux ne toucheront pas à ma chevelure, dussé-je en cela faire preuve d'obstination. Sur ce, je prends congé de vous. Bonne madame, faites ma joie par votre sollicitude à élever mon enfant.

DIONYSA. — J'ai moi-même une fille, qui ne me sera pas plus chère que la vôtre, monseigneur.

PÉRICLÈS. — Madame, mes remerciements et mes actions de grâces!

CLÉON. — Nous allons conduire Votre Altesse jusqu'au bord de la mer; puis nous vous livrerons au Neptune masqué et aux plus doux vents du ciel.

PÉRICLÈS. — J'accepte volontiers votre offre. Venez, très chère madame... Oh! pas de larmes, Lychorida, pas de larmes! Occupez-vous de votre petite maîtresse, c'est à Sa Grâce que vous êtes désormais attachée. Venez, monseigneur. *(Ils sortent.)*

SCÈNE IV

Éphèse. — La maison de Cérimon.

Entrent CÉRIMON *et* THAISA.

CÉRIMON, *remettant une lettre à Thaïsa.* — Madame, cette lettre, avec quelques bijoux, se trouvait avec vous dans votre cercueil; tout cela est maintenant à votre disposition... Reconnaissez-vous l'écriture?

THAISA. — C'est celle de mon époux. J'ai été embarquée sur mer, je me le rappelle bien, à la veille de mon accouchement; mais est-ce là que j'ai été délivrée, ou non? par les Dieux sacrés, je ne saurais le dire. Mais puisque je ne dois pas revoir le roi Périclès, mon seigneur légitime, je

Digitized by Google

veux prendre la livrée d'une vestale, et renoncer pour toujours à la joie.

CÉRIMON. — Madame, si vous êtes bien décidée à faire ce que vous dites, non loin d'ici est le temple de Diane, où vous pourrez résider jusqu'à vos derniers moments. Au surplus, si cela vous plaît, une nièce à moi vous y accompagnera.

THAISA. — Pour récompense, un remerciement est tout ce que je puis offrir; mais ma bonne volonté est grande, si petit que soit le don. *(Ils sortent.)*

ACTE IV

PROLOGUE

Entre GOWER.

GOWER.

Figurez-vous Périclès à Tyr,
Accueilli au gré de son désir.
Sa reine désolée reste à Éphèse,
Pour s'y consacrer à Diane.
Maintenant reportez votre pensée vers Marina,
Que notre scène rapide doit retrouver
A Tharse, exercée par Cléon
A la musique et aux lettres; elle a gagné
Toutes les grâces de l'éducation,
Ce qui fait d'elle le centre et l'objet
De l'admiration générale. Mais, hélas!
Le monstre de l'envie, contre lequel se brise trop souvent
Toute gloire légitime, cherche à faire périr
Marina sous le couteau de la trahison.
Notre Cléon a une fille
De cette espèce[1], *une donzelle déjà grande,*
Et mûre pour la lutte conjugale. Cette fille

1. Texte original : *And in this kind,* interprété par les éditeurs selon le sens donné à *kind.* Pour les uns (dont F.-V. Hugo), l'expression qualifie « une fille ». Pour d'autres, elle signifie seulement « de la manière suivante », et annonce le récit qui va suivre.

Digitized by Google

A nom Philotène; et l'on assure
Dans notre histoire qu'elle
Voulait toujours être avec Marina;
Soit qu'elle filât l'écheveau soyeux
De ses doigts longs, menus, blancs comme le lait;
Soit qu'avec la pointe de son aiguille elle blessât
La batiste, qu'elle rendait plus belle
A chaque piqûre; soit qu'elle chantât
Sur le luth et fît taire l'oiseau de nuit
Aux accents toujours plaintifs; soit que
D'une plume riche et constante elle
Célébrât Diane sa maîtresse. Toujours
Cette Philotène veut rivaliser de talent
Avec l'accomplie Marina : comme si
Le corbeau pouvait lutter avec la colombe de Paphos[1]
Pour la blancheur des plumes. Marina obtient
Tous les éloges, qui lui sont décernés, comme dettes,
Et non comme dons. Ainsi sont éclipsées
Toutes les grâces de Philotène, tellement
Que la femme de Cléon, saisie d'une envie rare,
Suscite un meurtrier
A la bonne Marina; sa fille,
Grâce à cet assassinat, devra rester sans rivale.
Pour favoriser son infâme projet,
Lychorida, notre nourrice, est morte.
Et la maudite Dionysa a
Sous la main l'instrument de sa fureur
Prêt à frapper le coup fatal. Je recommande
A votre complaisance l'événement qui va naître.
Je ne puis que faire marcher le temps
Ailé à l'allure boiteuse de ma rime;
Et je ne pourrais jamais y réussir,
Si votre pensée ne m'accompagnait.
Dionysa paraît
Avec Léonin, le meurtrier.

(Il sort.)

1. La colombe, oiseau de Vénus, déesse adorée à Paphos.

Digitized by Google

SCÈNE PREMIÈRE

Tharse. — Une plage.

Entrent DIONYSA *et* LÉONIN.

DIONYSA. — Rappelle-toi ton serment; tu as juré de le faire. Ce n'est qu'un coup, et l'on n'en saura jamais rien. Tu ne peux rien faire aussi vite qui te procure autant de profit. Que la froide conscience, en allumant la sympathie dans ton sein, n'y allume pas de scrupule; et ne te laisse pas amollir par la pitié que les femmes elles-mêmes ont dépouillée, mais sois le soldat de ta résolution.

LÉONIN. — Je ferai la chose; mais pourtant c'est une ravissante créature.

DIONYSA. — Elle mérite d'autant plus que les Dieux la possèdent. La voici qui arrive pleurant la mort de sa vieille nourrice. Tu es décidé?

Entre Marina, portant une corbeille de fleurs.

MARINA. — Non, non! je veux dérober à Tellus sa parure, pour joncher de fleurs ton gazon; des fleurs jaunes, bleues et pourpres, des violettes et des soucis, tapisseront ta tombe, tant que dureront les jours d'été. Hélas! pauvre fille que je suis, née dans un ouragan pendant lequel ma mère est morte, ce monde est pour moi comme une perpétuelle tempête qui m'emporte loin de mes amis.

DIONYSA. — Eh bien, Marina! pourquoi êtes-vous seule? Comment se fait-il que ma fille ne soit pas avec vous? Ne vous brûlez pas le sang à vous chagriner; n'avez-vous pas en moi une nourrice? Seigneur! comme votre visage est altéré par cette stérile douleur! Allons, allons, donnez-moi votre guirlande de fleurs, que la mer ne la flétrisse pas. Promenez-vous là avec Léonin; l'air est vif, perçant, et stimule l'appétit. Allons! Léonin, prends-la par le bras, et promène-toi avec elle.

MARINA. — Non, je vous prie; je ne veux pas vous priver de votre serviteur.

DIONYSA. — Allons, allons; j'ai pour le roi votre père et pour vous-même plus que l'affection d'une étrangère. Tous les jours nous l'attendons ici; quand il arrivera et qu'il trouvera ainsi flétrie cette merveille digne naguère de tous les

Digitized by Google

éloges, il regrettera les fatigues de son grand voyage, et il nous blâmera, mon seigneur et moi, de n'avoir pas pris de votre bien-être un soin suffisant. Allons, je vous prie, promenez-vous, et reprenez votre gaieté; conservez cette excellente mine qui ravissait les regards des jeunes et des vieux... Ne vous inquiétez pas de moi; je puis rentrer seule.

MARINA. — C'est bien, j'y vais; mais je n'en ai pas envie.

DIONYSA. — Allez, allez, je sais que c'est bon pour vous. Promenez-vous au moins une demi-heure, Léonin; souvenez-vous de ce que j'ai dit.

LÉONIN. — Soyez tranquille, madame.

DIONYSA. — Je vous quitte, ma chère dame, pour un moment; marchez doucement, je vous prie; ne vous échauffez pas le sang. Ah! c'est qu'il faut que j'aie soin de vous.

MARINA. — Merci, chère madame. *(Dionysa sort.)* Est-ce le vent d'ouest qui souffle?

LÉONIN. — Le vent du sud-ouest.

MARINA. — Quand je suis née, le vent était du nord.

LÉONIN. — Vraiment?

MARINA. — Mon père, m'a dit ma nourrice, n'avait pas peur; « Braves marins! » criait-il aux matelots, et il écorchait ses royales mains à haler les cordages; cramponné à un mât, il reçoit un coup de mer qui crève presque le pont, et des hunes enlève un mousse. « Ah! dit-il[1], tu veux t'en aller! » et, se laissant tomber avec art, les voilà tous qui dégringolent de l'avant à l'arrière; le bosseman siffle, le patron appelle, et triple la confusion.

LÉONIN. — Et quand cela a-t-il eu lieu?

MARINA. — Quand je suis née. Jamais les vagues ni le vent n'ont été plus violents.

LÉONIN. — Allons, dites vite vos prières.

MARINA. — Que voulez-vous dire?

LÉONIN. — S'il vous faut un petit moment pour prier, je vous l'accorde. Priez, mais ne soyez pas longue; car les Dieux ont l'oreille fine, et j'ai juré de faire rapidement ma besogne.

MARINA. — Eh quoi! voulez-vous me tuer?

LÉONIN. — Pour satisfaire madame.

MARINA. — Pourquoi voudrait-elle me faire mourir? Sur ma parole, autant que je puis me souvenir, jamais de ma

1. *Ha, says one* : ce n'est pas Périclès, mais un des marins, qui profère cette remarque d'un humour amer.

Digitized by Google

vie je ne lui ai fait de mal; je n'ai jamais dit une mauvaise parole, ni jamais causé de dommage à aucune créature vivante : croyez-moi, là, je n'ai jamais tué une souris, ni heurté une mouche; j'ai marché sur un ver involontairement, mais j'en ai pleuré. Quelle offense ai-je commise? En quoi ma mort est-elle pour elle un profit? En quoi ma vie est-elle pour elle un danger?

LÉONIN. — Ma mission est d'exécuter l'acte, non de le raisonner.

MARINA. — Pour rien au monde vous ne l'exécuterez, j'espère. Vous avez l'air bon, et votre physionomie annonce que vous avez un cœur sensible. Je vous ai vu récemment recevoir un coup en séparant deux êtres qui se battaient : sur ma foi, cela vous faisait honneur; agissez de même à présent : votre maîtresse en veut à ma vie; interposez-vous entre nous, et sauvez-moi, pauvrette, sauvez la plus faible.

LÉONIN. — Je l'ai juré, et je ferai la chose.

Pendant que Marina se débat, entrent des pirates.

PREMIER PIRATE. — Arrête, misérable! *(Léonin se sauve.)*

DEUXIÈME PIRATE. — Une prise! une prise!

TROISIÈME PIRATE. — Demi-part, camarades, demi-part! Allons, emmenons-la vite à bord. *(Les pirates sortent avec Marina.)*

Rentre Léonin.

LÉONIN. — Ces écumeurs servent le grand pirate Valdès[1]; et ils se sont emparés de Marina. Qu'elle parte! il n'y a pas d'espoir qu'elle revienne. Je jurerai qu'elle est morte, et que je l'ai jetée à la mer... Mais je vais voir; peut-être qu'ils se contenteront de s'assouvir sur elle, sans l'emmener à bord. Si elle reste, celle qu'ils auront violée sera tuée par moi. *(Il sort.)*

1. On n'a pas pu identifier ce « grand pirate ». Un amiral espagnol du nom de Pedro de Valdes avait été capturé par Drake en 1588.

Digitized by Google

SCÈNE II

Mytilène. — L'intérieur d'un lupanar.

Entrent LE MAQUEREAU, LA MAQUERELLE *et* BOULT.

LE MAQUEREAU. — Boult!

BOULT. — Monsieur?

LE MAQUEREAU. — Visite scrupuleusement le marché; Mitylène est plein de galants. Nous avons perdu trop d'argent cette saison-ci, faute de filles.

LA MAQUERELLE. — Nous n'avons jamais été aussi à court de créatures. Nous n'avons que trois pauvrettes, et elles ne peuvent faire plus qu'elles ne peuvent; par l'effet de la continuelle action elles sont à peu près pourries.

LE MAQUEREAU. — Ayons-en donc de fraîches, coûte que coûte. Si l'on ne met pas de conscience à faire son métier, jamais on ne prospère.

LA MAQUERELLE. — Tu dis vrai : ce n'est pas en élevant de pauvres bâtards, et je crois bien en avoir élevé onze...

BOULT. — Oui, jusqu'à onze ans, et ensuite vous les avez remis à terre! Ah çà! faut-il que je visite le marché?

LA MAQUERELLE. — Quel moyen de faire autrement? Les marchandises que nous avons, un vent un peu fort les mettrait en pièces, tant elles sont lamentablement gâtées.

LE MAQUEREAU. — Tu dis vrai; elles sont par trop malsaines, en conscience. Le pauvre Transylvanien qui couchait avec la petite bagasse est mort.

BOULT. — Ouais, elle l'a vite fait crever; elle en fait un rôt pour les vers; mais je vais visiter le marché. *(Il sort.)*

LE MAQUEREAU. — Trois ou quatre mille sequins, ça serait un joli capital pour vivre tranquille, et alors on se retirerait.

LA MAQUERELLE. — Pourquoi se retirer, je vous prie? Y a-t-il de la honte à acquérir quand on est vieux?

LE MAQUEREAU. — Oh! la considération ne nous vient pas comme le bénéfice; et le bénéfice n'est pas en proportion du danger; donc, si dans notre jeunesse nous pouvons amasser une jolie fortune, nous ferons bien de mettre la clef sous la porte. Et puis, les mauvais termes où nous sommes avec les Dieux sont une forte raison pour que nous nous retirions.

Digitized by Google

LA MAQUERELLE. — Allons, les autres pèchent tout aussi bien que nous.

LE MAQUEREAU. — Aussi bien que nous! oui-da, et mieux encore; nous sommes les pires des pécheurs. Et puis notre profession n'est pas un métier; ce n'est pas une carrière... Mais voici venir Boult.

Entrent les pirates, et Boult, traînant Marina.

BOULT, *à Marina.* — Avancez... *(Aux pirates.)* Mes maîtres, vous dites qu'elle est vierge?

PREMIER PIRATE. — Oh! monsieur, nous n'en doutons pas.

BOULT, *au maquereau.* — Maître, j'ai dû aller loin dans mes offres pour avoir le morceau que vous voyez; si elle vous convient, c'est bon; sinon, j'ai perdu mes arrhes.

LE MAQUEREAU. — Boult, a-t-elle des qualités?

BOULT. — Elle a une figure agréable, s'exprime bien, et a d'excellents vêtements; elle a toutes les qualités requises pour ne pas être refusée.

LE MAQUEREAU. — Quel est son prix, Boult?

BOULT. — Mille écus! je ne peux pas en faire rabattre un denier.

LE MAQUEREAU. — Bien, suivez-moi, mes maîtres; vous allez avoir votre argent sur-le-champ. Femme, introduis-la; instruis-la de ce qu'elle a à faire, afin qu'elle ne soit pas maladroite en besogne. *(Sortent le maquereau et les pirates.)*

LA MAQUERELLE. — Boult, prenez en note son signalement, la couleur de ses cheveux, son teint, sa taille, son âge, sa virginité garantie, et criez : « Celui qui donnera le plus l'aura le premier. » Un pucelage pareil se paierait cher, si les hommes étaient ce qu'ils ont été. Faites ce que je vous commande.

BOULT. — L'exécution va suivre. *(Il sort.)*

MARINA. — Hélas! pourquoi Léonin a-t-il été si hésitant et si lent? Il aurait dû frapper, sans parler, ou pourquoi ces pirates trop peu barbares, ne m'ont-ils pas jetée par-dessus le bord à la recherche de ma mère?

LA MAQUERELLE. — Pourquoi vous lamentez-vous, jolie fille?

MARINA. — Parce que je suis jolie.

LA MAQUERELLE. — Allons, ce sont les Dieux qui vous ont ainsi partagée.

MARINA. — Je ne les accuse pas.

Digitized by Google

LA MAQUERELLE. — Vous êtes tombée dans mes mains où vous êtes sûre de vivre.

MARINA. — Je n'en suis que plus malheureuse d'avoir échappé aux mains où j'étais sûre de mourir.

LA MAQUERELLE. — Et puis vous vivrez en joie.

MARINA. — Non.

LA MAQUERELLE. — Si fait, ma foi, et vous tâterez des gentilshommes de toutes sortes. Vous aurez du plaisir; vous connaîtrez les différences de tous les tempéraments. Quoi! vous vous bouchez les oreilles!

MARINA. — Êtes-vous une femme?

LA MAQUERELLE. — Que voulez-vous que je sois, si je ne suis pas une femme?

MARINA. — Soyez une honnête femme, ou ne soyez plus une femme.

LA MAQUERELLE. — Morbleu! te faut-il le fouet, petite sotte? Je sens que j'aurai fort à faire avec vous. Allons, vous êtes une jeune niaise, et il faut que vous vous pliiez à tout ce que je voudrai.

MARINA. — Que les Dieux me protègent!

LA MAQUERELLE. — S'il plaît aux Dieux que vous soyez protégée par des hommes, eh bien, il y aura des hommes pour vous consoler, des hommes pour vous nourrir, des hommes pour vous mettre en train... Boult est de retour.

Entre Boult.

Eh bien, mon cher, l'as-tu bien criée par le marché?

BOULT. — J'ai crié presque jusqu'au nombre de ses cheveux; j'ai fait son portrait de vive voix.

LA MAQUERELLE. — Et dis-moi, je te prie, comment as-tu trouvé les gens disposés, spécialement les jeunes?

BOULT. — Ma foi, ils m'écoutaient comme ils auraient écouté le testament de leur père. Il y avait un Espagnol à qui l'eau est venue à la bouche, au point qu'à ma seule description il est allé se mettre au lit.

LA MAQUERELLE. — Nous l'aurons ici demain avec sa plus belle fraise.

BOULT. — Ce soir, ce soir. Mais, maîtresse, vous connaissez ce chevalier français qui se traîne sur ses jarrets?

LA MAQUERELLE. — Qui? Monsieur Véroles[1]?

BOULT. — Oui; il a essayé, sur ma proclamation, d'exé-

1. Texte : *Monsieur Verollus?*

Digitized by Google

cuter une cabriole; mais ça lui a fait pousser un cri de douleur, et il a juré qu'il la verrait demain.

LA MAQUERELLE. — Bien, bien. Quant à lui, il a apporté sa maladie ici; il ne fait que l'y renouveler. Je suis certaine qu'il va venir à notre ombre faire reluire ses écus au soleil[1].

BOULT. — Dame, quand il y aurait ici des voyageurs de toutes les nations, nous serions sûrs de les loger tous à l'enseigne de cette fille-là.

LA MAQUERELLE, *à Marina.* — Approchez un peu, je vous prie. Vous avez votre fortune faite. Écoutez-moi bien; il faudra que vous ayez l'air de faire avec répulsion ce que vous exécuterez volontiers, et de mépriser le profit là où vous aurez le plus à gagner. Pleurez sur la vie que vous menez; ça excitera la pitié de vos amants; et il est rare que cette pitié ne leur donne pas de vous une bonne opinion, et que cette opinion ne soit pas pour vous une bonne aubaine.

MARINA. — Je ne vous comprends pas.

BOULT. — Oh! faites-la marcher, maîtresse, faites-la marcher; il faut dissiper ces rougeurs-là par un peu de pratique immédiate.

LA MAQUERELLE. — Tu dis vrai, ma foi, il le faut; car une mariée même ne se laisse pas aller sans honte là où elle peut légitimement aller.

BOULT. — Oui, il y en a qui ont honte, d'autres non. Mais, maîtresse, si c'est moi qui ai marchandé ce friand morceau...

LA MAQUERELLE. — Tu as le droit d'en couper une tranche sur la broche.

BOULT. — C'est mon droit.

LA MAQUERELLE. — Qui le nierait? Venez, jeunesse, j'aime fort la façon de vos vêtements.

BOULT. — Oui, ma foi, elle n'en changera pas encore.

LA MAQUERELLE. — Boult, répands la chose par la ville; annonce quelle pensionnaire nous avons; tu ne perdras rien à multiplier les pratiques. Quand la nature a formé ce morceau-là, elle te voulait du bien; va donc dire quelle merveille il y a ici, et tu tireras une récolte de tes rapports.

BOULT. — Soyez tranquille, maîtresse, le tonnerre est moins prompt à réveiller les anguilles que ne le sera mon

1. *To scatter his crowns in the sun.* Certains émettent l'hypothèse que la « maison » pouvait être à l'enseigne du soleil.

Digitized by Google

éloge de la belle à stimuler les libertins. J'en amènerai dès ce soir.

LA MAQUERELLE, *à Marina.* — Avancez; suivez-moi.

MARINA. — S'il existe des feux brûlants, des couteaux affilés, des eaux profondes, je garderai noué le nœud de ma virginité. Diane, seconde ma résolution!

LA MAQUERELLE. — Qu'avons-nous à faire de Diane? Eh bien, voulez-vous venir avec nous? *(Ils sortent.)*

SCÈNE III

Tharse. — Le palais de Cléon.

Entrent CLÉON *et* DIONYSA.

DIONYSA. — Ah çà! êtes-vous fou? Peut-on défaire ce qui est fait?

CLÉON. — O Dionysa, le soleil et la lune n'ont jamais vu scène de meurtre pareille!

DIONYSA. — Je crois que vous allez retomber en enfance.

CLÉON. — Quand je serais le souverain seigneur de l'immense univers, je le donnerais pour défaire ce forfait. Une si noble fille, moins noble par le sang que par la vertu! une princesse digne devant l'impartiale équité de la plus belle couronne de la terre! Et ce misérable Léonin que tu as empoisonné! Si tu lui avais fait raison en buvant à la même coupe, cet acte de courtoisie aurait dûment achevé ton œuvre! Que pourras-tu dire, quand le noble Périclès redemandera sa fille?

DIONYSA. — Je dirai qu'elle est morte. Une nourrice n'est pas la destinée, pour pouvoir avec des soins conserver à jamais un enfant. Elle est morte de nuit; voilà ce que je dirai. Qui pourrait me démentir? A moins que tu ne joues le jeu impie de la niaiserie, et que, pour la gloriole de l'honnêteté, tu ne t'écries : « Elle est morte par guet-apens! »

CLÉON. — Oh! continue! Va, va, de tous les crimes commis sous le ciel, celui-ci est le plus horrible aux Dieux.

DIONYSA. — Oui, sois de ceux qui croient que les petits moineaux de Tharse iront à tire-d'aile tout révéler à Périclès. J'ai honte quand je pense de quelle noble race vous êtes, et de quelle couarde nature.

CLÉON. — Celui qui à de pareils actes donnerait, je ne

Digitized by Google

dis pas son consentement, mais sa simple approbation, se détournerait des voies de l'honneur.

DIONYSA. — Eh bien, soit! Mais nul, excepté vous, ne sait comment elle est morte, et, Léonin disparu, nul ne peut le savoir. Elle humiliait ma fille, et s'interposait entre elle et sa fortune. Nul ne regardait Philotène; tous les yeux étaient fixés sur Marina, tandis que notre enfant dédaignée était traitée comme une souillon, indigne d'un simple bonjour! Cela me perçait le cœur; et vous pouvez trouver mon action dénaturée, vous qui n'aimez guère votre enfant; mais moi, je m'en félicite comme d'un service signalé, rendu à votre fille unique.

CLÉON. — Que les cieux te la pardonnent!

DIONYSA. — Et quant à Périclès, que pourrait-il dire? Nous avons pleuré derrière son cercueil, et maintenant encore nous portons son deuil : son mausolée est presque achevé; et une épitaphe en lettres d'or splendides exprime un complet éloge de sa personne et notre sollicitude à nous qui lui élevons à nos frais ce monument.

CLÉON. — Tu es comme une harpie qui traîtreusement porte un visage d'ange, pour fondre sur sa proie avec des serres d'aigle.

DIONYSA. — Vous êtes comme un impie qui blasphème contre les dieux parce que l'hiver tue les mouches; mais n'importe, je suis sûre que vous ferez comme je vous conseillerai. *(Ils sortent.)*

SCÈNE IV

Entre GOWER. *On aperçoit le tombeau de Marina.*

GOWER.

Ainsi nous usons le temps en abrégeant les plus longues distances,
Nous traversons les mers dans des coques de noix,
Et pour avoir nous n'avons qu'à souhaiter,
Voyageant, pour occuper votre imagination,
De parage en parage, de région en région.
Autorisés par vous, nous pouvons sans crime
Employer une seule langue dans les divers pays
Où nos scènes semblent s'animer. Permettez
Que je vous renseigne, moi qui apparais par intervalles
Pour vous apprendre les phases de notre histoire. Périclès,

Digitized by Google

Accompagné de nombre de seigneurs et de chevaliers,
Franchit de nouveau les mers maussades
Pour voir sa fille, joie de toute sa vie.
Le vieil Escanès, qu'Hélicanus vient justement
D'élever à d'importantes et hautes dignités,
Est resté pour gouverner. Notez bien
Que le vieil Hélicanus suit Périclès[1].
De fins voiliers et de bons vents ont amené
Ce roi à Tharse; donnez-lui la pensée pour pilote,
Et vos pensées navigueront de conserve avec lui;
Il vient chercher sa fille, qui est déjà partie.
Voyez-les un peu se mouvoir comme des spectres et des ombres;
Je vais mettre vos oreilles d'accord avec vos yeux.

PANTOMIME.

Entrent, par une porte, Périclès avec sa suite; Cléon et Dionysa par l'autre. Cléon montre à Périclès la tombe de Marina; sur quoi Périclès se lamente, revêt un cilice, et part dans la plus grande douleur. Alors Cléon et Dionysa se retirent.

GOWER.

Voyez comme de faux-semblants peuvent abuser la crédulité!
Cette émotion d'emprunt passe pour une vraie et respectable douleur!
Et, Périclès, dévoré de chagrin,
Éclatant en sanglots, les yeux inondés de grosses larmes,
Quitte Tharse et se rembarque. Il jure
De ne plus laver sa face, de ne plus couper ses cheveux;
Il met un cilice, et à la voile! Il subit
Une tempête qui déchire son vaisseau mortel,
Mais il en réchappe. Sur ce, veuillez écouter
L'épitaphe composée pour Marina
Par la méchante Dionysa :

Il lit l'inscription sur le tombeau :

CI-GIT LA PLUS BELLE, LA PLUS DOUCE, LA MEILLEURE DES CRÉATURES, QUI S'EST FLÉTRIE DANS SON PRINTEMPS. ELLE ÉTAIT DE TYR ET LA FILLE DU ROI, CELLE QUE LA SOMBRE MORT A AINSI IMMOLÉE. ELLE S'APPELAIT MARINA; A SA NAISSANCE, THÉTIS, TOUTE FIÈRE, ENVAHIT UNE PARTIE DE LA TERRE; PAR CONTRE, LA TERRE, CRAIGNANT D'ÊTRE

1. Le traducteur modifie l'ordre de ces quatre vers, ce qui ne change pourtant pas le sens général.

Digitized by Google

SUBMERGÉE, A LIVRÉ AU CIEL CETTE ENFANT ISSUE DE THÉTIS; ET CELLE-CI FURIEUSE ASSIÈGE ET JURE DE TOUJOURS ASSIÉGER LES ROCHERS DE LA RIVE.

Aucune marque[1] *ne sied à la noire vilenie*
Comme la douce et tendre flatterie.
Que Périclès croie sa fille morte.
Et soumette sa destinée aux décrets
De dame Fortune, tandis que notre scène déploie
Les malheurs et les tourments de sa fille
Dans son infâme servage. Patience donc.
Et figurez-vous maintenant être tous à Mytilène.

(Il sort.)

SCÈNE V

Mytilène. — Devant le lupanar.

Entrent DEUX GENTLEMEN, *sortant du lupanar.*

PREMIER GENTLEMAN. — Avez-vous jamais rien entendu de pareil?

DEUXIÈME GENTLEMAN. — Non, et je n'entendrai jamais rien de pareil en un lieu de ce genre, elle une fois partie.

PREMIER GENTLEMAN. — Mais entendre prêcher un sermon, là! Auriez-vous jamais rêvé pareille chose?

DEUXIÈME GENTLEMAN. — Non, non. Allons, je ne suis plus pour les bordels : si nous allions entendre chanter les vestales?

PREMIER GENTLEMAN. — Je suis prêt désormais à faire tout ce qui est vertueux; me voilà pour toujours hors d'état d'être en rut. *(Ils sortent.)*

SCÈNE VI

L'intérieur du lupanar.

Entrent LE MAQUEREAU, LA MAQUERELLE *et* BOULT.

LE MAQUEREAU. — Oui, je voudrais, pour deux fois ce qu'elle vaut, qu'elle ne fût jamais venue ici.

1. *Visor :* masque, ou déguisement.

Digitized by Google

LA MAQUERELLE. — Fi! fi! la donzelle! Elle serait capable de geler le dieu Priape et de réduire à néant toute une génération. Il faut ou la faire violer ou nous débarrasser d'elle. Au lieu de faire sa besogne pour les clients et de nous avoir les complaisances de notre profession, elle nous a des scrupules, des raisons, des maîtresses-raisons, des prières, des génuflexions! Elle ferait du diable un puritain, s'il marchandait un baiser d'elle.

BOULT. — Ma foi, il faut que je la viole, ou elle éloignera de nous tous nos cavaliers, et elle fera de tous nos lurons des prêtres.

LE MAQUEREAU. — Ah! que la vérole emporte ses pâles couleurs!

LA MAQUERELLE. — Ma foi, pour s'en débarrasser, il n'y a guère d'autre voie que la voie de la vérole. Voici venir le seigneur Lysimaque, déguisé.

BOULT. — Nous aurions ici et les nobles et les vilains, si cette mauvaise bagasse cédait seulement aux chalands.

Entre Lysimaque.

LYSIMAQUE. — Eh bien! combien la douzaine de virginités?

LA MAQUERELLE. — Veuillent les Dieux bénir Votre Honneur!

BOULT. — Je suis charmé de voir Votre Honneur en bonne santé.

LYSIMAQUE. — Vous devez l'être; il vaut mieux pour vous que vos pratiques soient solides sur leurs jambes... Eh bien! salubre Iniquité, avez-vous quelque chose à qui un homme puisse avoir affaire en se moquant du chirurgien?

LA MAQUERELLE. — Nous en avons une ici, monsieur... Si elle voulait... Mais on n'a jamais vu sa pareille à Mytilène.

LYSIMAQUE. — Si elle voulait, veux-tu dire, faire les actes de ténèbres.

LA MAQUERELLE. — Votre Honneur sait suffisamment ce que parler veut dire.

LYSIMAQUE. — C'est bon; appelle-la, appelle-la.

BOULT. — Pour la chair et le sang, monsieur, pour la blancheur et la rougeur, vous allez voir une rose; et elle serait une rose en effet, si elle avait seulement...

LYSIMAQUE. — Quoi, je te prie?

Digitized by Google

BOULT. — Oh! monsieur, je sais être modeste!

LYSIMAQUE. — La modestie rehausse la réputation d'un maquereau, comme elle donne à nombre de drôlesses le renom de chasteté.

Entre Marina.

LA MAQUERELLE. — La voilà qui paraît, droite sur sa tige... Pas encore cueillie, je puis vous l'assurer... N'est-ce pas une jolie créature?

LYSIMAQUE. — Ma foi, on s'en accommoderait après un long voyage en mer... C'est bon, voilà pour vous; laissez-nous.

LA MAQUERELLE. — Je conjure Votre Honneur de m'excuser : un mot, et j'ai fini.

LYSIMAQUE. — Faites, je vous prie.

LA MAQUERELLE, *à part, à Marina.* — D'abord, je veux vous faire remarquer que c'est là un homme honorable.

MARINA, *à part, à la maquerelle.* — Je désire le trouver ainsi, pour que je puisse dignement le remarquer.

LA MAQUERELLE, *à part.* — Ensuite, c'est le gouverneur de ce pays, et un homme à qui je suis obligée.

MARINA, *à part.* — S'il gouverne le pays, vous lui êtes effectivement obligée, mais jusqu'à quel point est-il honorable en cela, je l'ignore.

LA MAQUERELLE, *à part.* — Voyons, sans plus de résistance virginale, voulez-vous le traiter gentiment? Il bourrera d'or votre tablier.

MARINA, *à part.* — Ce qu'il fera de gracieux pour moi, je l'accueillerai avec reconnaissance.

LYSIMAQUE. — Avez-vous fini?

LA MAQUERELLE. — Monseigneur, elle n'est point encore au pas; il vous faudra prendre un peu de peine pour la dresser à votre usage. Allons, laissons-les ensemble. Sa Seigneurie et elle. *(Sortent le maquereau, la maquerelle et Boult.)*

LYSIMAQUE. — Allez votre chemin... Maintenant, ma mignonne, combien de temps avez-vous été à ce métier-là?

MARINA. — Quel métier, monsieur?

LYSIMAQUE. — Celui que je ne puis nommer sans offense.

MARINA. — Je ne saurais être offensée de mon métier. Nommez-le.

LYSIMAQUE. — Combien de temps avez-vous été dans cet état-là?

MARINA. — Tout le temps dont j'ai souvenance.

Digitized by Google

LYSIMAQUE. — Avez-vous donc commencé si jeune ? Étiez-vous fille de joie à cinq ou six ans?

MARINA. — Encore plus tôt, monsieur, si j'en suis une aujourd'hui.

LYSIMAQUE. — Eh! mais la maison où vous résidez vous dénonce pour une créature vénale.

MARINA. — Vous connaissez cette maison comme un lieu de pareille compagnie, et vous y venez! J'ai ouï dire que vous êtes d'un caractère honorable et que vous êtes gouverneur de ce pays.

LYSIMAQUE. — Quoi! est-ce que votre supérieure vous a fait connaître qui je suis?

MARINA. — Qui est ma supérieure?

LYSIMAQUE. — Eh! votre herboriste; celle qui sème l'opprobre et plante l'iniquité. Ah! vous avez ouï parler de ma puissance, et vous vous tenez ainsi sur la réserve dans l'attente de plus sérieuses instances. Mais je te proteste, ma mignonne, que mon autorité ne te verra pas ou du moins qu'elle ne te verra que d'un œil affectueux. Allons, conduis-moi en quelque chambre particulière. Viens, viens.

MARINA. — Si vous êtes né dans l'honneur, montrez-le en ce moment; si de l'honneur vous n'avez que la réputation, justifiez l'opinion qui vous en a cru digne.

LYSIMAQUE. — Qu'est-ce à dire? qu'est-ce à dire?... Continuez! faites de la morale.

MARINA. — Pour moi, qui suis une vierge, bien que la Fortune impitoyable m'ait placée ici dans ce bouge immonde où, depuis ma venue, j'ai vu la maladie se vendre plus cher que la santé... Oh! veuillent les dieux bons me délivrer de ce lieu sacrilège, quand ils devraient me changer en le plus humble oiseau qui vole dans l'air pur!

LYSIMAQUE. — Je n'aurais jamais cru que tu pusses si bien parler; jamais je ne me le serais figuré. Si j'avais apporté ici une pensée corrompue, tes paroles l'auraient changée. Tiens, voilà de l'or pour toi; persévère toujours dans la bonne voie où tu marches, et que les Dieux te donnent de la force!

MARINA. — Que les Dieux vous protègent!

LYSIMAQUE. — Quant à moi, crois bien que j'étais venu sans intention mauvaise; car pour moi il n'est pas jusqu'aux portes et aux fenêtres de cette maison qui ne sentent l'infamie. Adieu; tu es un modèle de vertu, et je ne doute pas que tu n'aies eu une noble éducation. Tiens; voici de l'or

Digitized by Google

encore! Qu'il soit maudit, qu'il meure de la mort d'un bandit, celui qui te ravira ta pureté! Si tu entends parler de moi, ce sera pour ton bien.

Au moment où Lysimaque referme sa bourse, entre Boult.

BOULT. — Je conjure Votre Seigneurie, une pièce pour moi!

LYSIMAQUE. — Arrière, guichetier damné! Votre maison, sans cette vierge qui la sauvegarde, s'écroulerait et vous écraserait tous. Va-t'en. *(Il sort.)*

BOULT. — Qu'est-ce que c'est que ça? Il faut que nous nous y prenions autrement avec vous. Si votre maussade chasteté, qui ne vaut pas un déjeuner dans le pays le moins coûteux qu'il y ait sous la calotte des cieux, doit ruiner toute une maison, que je sois châtré comme un épagneul! Venez.

MARINA. — Où voulez-vous me mener?

BOULT. — Il faut que j'aie votre pucelage, ou ce sera le bourreau qui le prendra. Venez. Nous ne permettrons plus que des gentilshommes soient éconduits. Venez, vous dis-je.

Rentre la maquerelle.

LA MAQUERELLE. — Eh bien! qu'y a-t-il?

BOULT. — De pire en pire, maîtresse; elle vient de dire des paroles pieuses au seigneur Lysimaque.

LA MAQUERELLE. — Oh! abominable!

BOULT. — Elle rend notre profession pour ainsi dire infecte à la face des Dieux!

LA MAQUERELLE. — Morbleu! qu'elle soit pendue pour toujours!

BOULT. — Ce seigneur aurait agi envers elle en grand seigneur, et elle l'a renvoyé aussi froid qu'une boule de neige, et disant ses prières encore!

LA MAQUERELLE. — Boult, emmène-la ; traite-la à ta guise : brise la glace de sa virginité, rends le reste malléable!

BOULT. — Quand elle serait la pièce de terre la plus hérissée d'épines, elle va être labourée.

MARINA. — Écoutez, écoutez, vous, Dieux!

LA MAQUERELLE. — Elle conjure! hors d'ici la sorcière! Que je voudrais qu'elle ne fût jamais entrée céans! Peste soit de vous! Elle est née pour nous perdre. Ah! vous ne

Digitized by Google

voulez pas passer par où passent toutes les femmes!... Mais voyez donc, morbleu! le beau plat de chasteté, garni de romarin et de laurier! *(Elle sort.)*

BOULT. — Allons, ma petite dame, venez avec moi.

MARINA. — Que voulez-vous de moi?

BOULT. — Vous prendre le joyau que vous estimez si cher.

MARINA. — Dis-moi une chose, je te prie.

BOULT. — Voyons votre chose.

MARINA. — Que souhaiterais-tu à ton ennemi?

BOULT. — Eh bien! je lui souhaiterai d'être mon maître, ou plutôt ma maîtresse.

MARINA. — L'un et l'autre sont moins misérables que toi, puisqu'ils te sont supérieurs de toute leur autorité. Tu occupes une place contre laquelle le démon le plus accablé de l'enfer n'échangerait pas la sienne sans dégradation; tu es l'introducteur damné du dernier gredin qui vient ici chercher sa femelle; ton oreille est sujette aux horions furieux du moindre marroufle; ta nourriture même est faite de ce qu'ont craché des gorges infectes!

BOULT. — Que voulez-vous que je fasse? Que j'aille à la guerre où, après sept ans de service, on peut avoir une jambe de moins, et n'avoir pas au bout du compte assez d'argent pour s'en acheter une de bois!

MARINA. — Fais tout, hormis ce que tu fais. Vide de vieux réceptables d'immondices, les égouts publics; fais-toi par contrat valet de bourreau; chacun de ces métiers-là vaut mieux que celui-ci. Ta profession! un babouin, s'il pouvait parler, la déclarerait indigne de lui. Oh! si les Dieux pouvaient me délivrer saine et sauve de ce lieu! Tiens, voici de l'or pour toi. Si ton maître veut gagner quelque chose par moi, annonce que je sais chanter, broder, coudre, danser, sans compter d'autres mérites dont j'ai garde de me vanter; je me charge volontiers d'enseigner tout cela, et je ne doute pas que cette cité populeuse ne me fournisse bien des élèves.

BOULT. — Mais, vraiment, pouvez-vous enseigner tout ce que vous venez de dire?

MARINA. — S'il est prouvé que je ne le puis, ramenez-moi ici, et prostituez-moi au plus vil maraud qui fréquente votre maison.

BOULT. — Eh bien, je vais voir ce que je peux faire pour toi; si je peux te placer, je le ferai.

Digitized by Google

MARINA. — Mais chez d'honnêtes femmes!

BOULT. — Ma foi, ce n'est guère parmi elles que j'ai des relations. Mais puisque mon maître et ma maîtresse vous ont achetée, il n'y a pas moyen de s'en aller sans leur consentement; je vais donc leur faire connaître vos intentions, et je ne doute pas de les trouver suffisamment traitables. Allons, je vais faire pour toi ce que je pourrai; viens! *(Ils sortent.)*

ACTE V

PROLOGUE

Entre GOWER.

GOWER.

Marina échappe ainsi au bordel, et est accueillie
Dans une honnête maison, dit notre histoire.
Elle chante comme une immortelle, et danse
Comme une déesse sur les airs qu'elle fait admirer :
Elle stupéfait les clercs profonds, et de son aiguille reproduit
Les formes de la nature, bourgeons, oiseaux, branches et fruits;
Son art fait des sœurs aux roses naturelles;
Sa laine et sa soie sont jumelles des cerises rubicondes.
Elle ne manque pas d'élèves de noble race
Qui déversent sur elle leurs largesses; son gain,
Elle le donne à la maquerelle maudite. Quittons-la ici,
Et reportons nos pensées vers son père.
Nous l'avons laissé en mer où nous l'avons perdu de vue;
Poussé par les vents, il est arrivé
Là où demeure sa fille; sur cette côte,
Supposez-le à l'ancre. La ville est tout occupée
De célébrer la fête annuelle du dieu Neptune;
Lysimaque aperçoit notre vaisseau tyrien,
Avec son pavillon noir et ses riches agrès;
Il s'empresse d'aller à sa rencontre dans sa barge.
Mettez de nouveau votre vision dans votre imagination;
Figurez-vous que ceci est la barque du triste Périclès.
Là va se passer l'action; tout ce qu'on peut montrer
Sera mis en scène; veuillez vous asseoir et écouter.

(Il sort.)

Digitized by Google

SCÈNE PREMIÈRE

A bord du vaisseau de Périclès, en vue de Mytilène. Sur le pont une tente, fermée par un rideau, où Périclès est couché sur un lit de repos. Une barge est au côté du vaisseau.

Entrent DEUX MATELOTS, *l'un appartenant au vaisseau tyrien, l'autre à la barge;* HÉLICANUS *s'avance vers eux.*

LE MATELOT TYRIEN, *au matelot de Mytilène.* — Où est le seigneur Hélicanus? il peut vous répondre. Oh! le voici! Monsieur, il est arrivé de Mytilène une barge, dans laquelle est le gouverneur Lysimaque, qui demande à venir à bord. Quelle est votre volonté?

HÉLICANUS. — Que la sienne soit faite! Faites monter quelques gentilshommes.

LE MATELOT TYRIEN. — Holà, messieurs! monseigneur appelle!

Entrent deux gentilshommes.

PREMIER GENTILHOMME. — Votre Seigneurie appelle?

HÉLICANUS. — Messieurs, il y a quelqu'un de marque qui désire venir à bord; je vous prie de lui faire un courtois accueil. *(Les gentilshommes et les deux matelots descendent à bord de la barge.)*

LE MATELOT TYRIEN, *à Lysimaque.* — Monsieur, voici l'homme qui peut répondre à toutes vos demandes.

LYSIMAQUE. — Salut, vénérable seigneur! que les dieux vous gardent!

HÉLICANUS. — Et vous aussi, monsieur, et puissiez-vous avoir une vie plus longue que la mienne, et une mort comme je la voudrais!

LYSIMAQUE. — Voilà un bon souhait. Étant sur la côte en train d'honorer les fêtes de Neptune, j'ai vu ce magnifique navire voguer devant nous, et je suis venu à bord pour savoir d'où vous venez.

HÉLICANUS. — D'abord, monsieur, quelle est votre fonction?

LYSIMAQUE. — Je suis gouverneur du pays qui est devant vous.

HÉLICANUS. — Monsieur, notre vaisseau est de Tyr; il a

Digitized by Google

à son bord le roi, un homme qui depuis trois mois n'a parlé à personne et ne s'est nourri que juste assez pour prolonger sa douleur.

LYSIMAQUE. — Quel est le motif de son affliction?

HÉLICANUS. — Ce serait trop long, monsieur, à raconter en détail; mais sa douleur a pour cause principale la perte d'une fille et d'une épouse bien-aimées.

LYSIMAQUE. — Ne pourrions-nous donc pas le voir?

HÉLICANUS. — Vous le pouvez, mais votre visite est inutile; il ne veut parler à personne.

LYSIMAQUE. — Pourtant exaucez mon désir.

HÉLICANUS. — Regardez-le, monsieur. *(Un rideau s'écarte et laisse voir Périclès.)* C'était un homme d'une éclatante beauté avant la nuit désastreuse et funeste qui l'a réduit à cet état.

LYSIMAQUE. — Salut, seigneur roi! Les Dieux vous gardent! Salut! Salut, royal seigneur!

HÉLICANUS. — C'est en vain; il ne vous parlera pas.

PREMIER SEIGNEUR, *à Lysimaque.* — Seigneur, nous avons à Mytilène une jeune fille qui, j'oserais le parier, obtiendrait bien de lui quelques paroles.

LYSIMAQUE. — C'est une bonne idée. Je ne doute pas qu'avec sa suave harmonie et ses moyens exquis d'attraction, elle ne le charme, et ne pénètre irrésistiblement son oreille assourdie qui aujourd'hui est fermée à tout. En ce moment, heureuse et belle entre toutes, elle est avec ses virginales compagnes, dans le retrait boisé qui confine à ce côté de l'île. *(Il parle bas à l'un des seigneurs de sa suite. Celui-ci se retire dans la barge de Lysimaque.)*

HÉLICANUS. — Assurément, tout est inutile; pourtant nous ne voulons rien omettre de ce qui porte le nom de remède. Mais, puisque nous avons à ce point usé de votre obligeance, permettez-nous d'implorer une faveur nouvelle; souffrez qu'au prix de notre or nous renouvelions nos provisions; ce n'est pas qu'elles nous manquent, mais elles sont tellement passées que nous en sommes fatigués.

LYSIMAQUE. — Oh! monsieur, si nous vous refusions cette preuve de courtoisie, Dieu ne serait que juste en criblant nos plantes de chenilles pour le châtiment de notre province. Cependant permettez que j'insiste de nouveau pour connaître en détail la cause de la douleur de votre roi.

HÉLICANUS. — Asseyez-vous, seigneur, je vais vous la raconter. Mais voyez, j'en suis empêché.

Digitized by Google

Arrivent de la barge sur le navire un seigneur, Marina et une jeune fille.

LYSIMAQUE. — Oh! voici la personne que j'ai envoyé chercher. Bienvenue, ma belle! N'est-ce pas une charmante créature?

HÉLICANUS. — Une dame ravissante.

LYSIMAQUE. — Elle est telle que, si j'étais sûr qu'elle appartînt à une bonne famille et à une noble race, je ne souhaiterais pas une autre femme, et je me croirais splendidement marié. Ma belle, tous les biens dont dispose la munificence, attends-les de cette cure[1] : il s'agit de guérir un roi! Si, par l'action prospère de ton art, tu peux seulement l'amener à te répondre une parole, ton traitement sacré recevra tout le prix que peuvent souhaiter tes désirs.

MARINA. — Seigneur, j'userai de toute ma science pour le rétablir, mais à la condition que, ma compagne et moi, nous serons seules autorisées à l'approcher.

LYSIMAQUE. — Allons, laissons-là; et que les Dieux lui accordent le succès! *(Tous s'écartent. Marina chante.)* A-t-il fait attention à votre musique?

MARINA. — Non, il ne nous a seulement pas regardées.

LYSIMAQUE. — Voyez, elle va lui parler.

MARINA. — Salut, sire! Monseigneur, prêtez l'oreille.

PÉRICLÈS. — Hum! ha!

MARINA. — Je suis une jeune fille, monseigneur, qui n'a jamais jusqu'ici sollicité les regards sans être contemplée comme un météore. Celle qui vous parle, monseigneur, a enduré une douleur qui pourrait égaler la vôtre, si toutes deux étaient mises en balance. Bien que la Fortune morose ait persécuté ma destinée, je suis descendue d'ancêtres qui marchaient de pair avec les rois les plus puissants; mais le temps a déraciné ma famille, et sous le coup des calamités de ce monde m'a réduite en servitude... *(A part.)* Je m'arrête; mais il y a quelque chose qui met le feu à mes joues et murmure à mon oreille : « Ne t'en va pas qu'il n'ait parlé. »

PÉRICLÈS. — Ma destinée! famille! noble famille! égale à la mienne! N'est-ce pas cela?... Que dites-vous? *(Il la repousse.)*

---

1. La ponctuation et la structure de ces quelques vers sont d'une irrémédiable confusion.

Digitized by Google

MARINA. — Je dis, monseigneur, que, si vous connaissiez ma race, vous ne me feriez pas violence ainsi.

PÉRICLÈS. — Je le crois. Tournez encore les yeux vers moi, je vous prie. Vous ressemblez à quelqu'un qui... De quel pays êtes-vous? De cette rive-ci?

MARINA. — Non, ni d'aucune rive. Et pourtant j'ai été mise au monde mortellement, et ne suis pas autre que je ne parais.

PÉRICLÈS. — Je suis gros de douleur, et il faut que je me délivre par des larmes. Ma femme chérie ressemblait à cette jeune fille, et telle pourrait être ma fille aujourd'hui. Voilà bien le front carré de ma reine! sa taille exacte! droite comme une baguette!... Voilà bien sa voix argentine! ses yeux, joyaux splendides, dans leur riche écrin! sa démarche de Junon! La voilà bien, affamant les oreilles qu'elle rassasie et les rendant plus avides à chaque mot qu'elle leur accorde... Où demeurez-vous?

MARINA. — Ici, où je ne suis qu'une étrangère : du pont vous pouvez distinguer l'endroit.

PÉRICLÈS. — Où avez-vous été élevée? Et comment avez-vous acquis ces talents que vous faites si richement valoir?

MARINA. — Si je vous disais mon histoire, elle vous ferait l'effet de ces fables dédaignées aussitôt que contées.

PÉRICLÈS. — Je t'en prie, parle; nulle fausseté ne peut venir de toi, car tu as l'air modeste comme la justice, et tu sembles un palais où doit trôner la vérité couronnée. Je te croirai; et je forcerai mes sens à ajouter foi à ton récit, sur les points même qui sembleraient impossibles; car tu ressembles à quelqu'un que j'ai aimé vraiment. Quels étaient tes parents? Ne disais-tu pas, quand je t'ai repoussée à première vue, que tu étais d'une bonne famille?

MARINA. — Je le disais en effet.

PÉRICLÈS. — Raconte ta parenté. J'ai cru t'entendre dire que tu avais été ballottée de souffrances en injures, et que tes malheurs, pensais-tu, égaleraient les miens, s'ils étaient mis en regard?

MARINA. — C'est en effet quelque chose comme cela que j'ai dit, et je n'ai rien dit que ma conviction ne me certifiât probable.

PÉRICLÈS. — Dis ton histoire; si, bien considérée, elle contient la millième partie de mes tribulations, c'est toi qui es l'homme, et, moi, j'ai eu la sensibilité d'une fillette;

Digitized by Google

pourtant tu ressembles à la Résignation contemplant les tombeaux des rois et désarmant d'un sourire la calamité! Quels étaient tes parents? Comment les as-tu perdus? Ton nom, ma bonne vierge? Raconte, je t'en conjure; viens, assieds-toi près de moi.

MARINA. — Mon nom, seigneur, est Marina.

PÉRICLÈS. — Oh! je suis joué; et tu es envoyée ici par quelque dieu courroucé pour faire de moi la risée du monde.

MARINA. — Patience, bon seigneur, ou je me tais.

PÉRICLÈS. — Oui, je serai patient; tu ne sais pas quel tressaillement tu me causes, en te nommant Marina.

MARINA. — Le nom de Marina m'a été donné par quelqu'un qui avait quelque pouvoir, par mon père, un roi.

PÉRICLÈS. — Comment! tu es fille de roi! et tu t'appelles Marina!

MARINA. — Vous avez dit que vous me croiriez; mais, pour ne plus troubler votre repos, je vais en rester là.

PÉRICLÈS. — Mais êtes-vous de chair et de sang? Votre pouls bat-il? N'êtes-vous pas une fée? une illusion[1]?... Allons! parlez encore. Où êtes-vous née? Et pourquoi vous appelez-vous Marina?

MARINA. — J'ai été appelée Marina, parce que je suis née en mer.

PÉRICLÈS. — En mer!... Et quelle était ta mère?

MARINA. — Ma mère était la fille d'un roi, qui est morte à la minute même où je suis née, ainsi que ma bonne nourrice Lychorida me l'a souvent raconté en pleurant.

PÉRICLÈS. — Oh! arrête un peu! *(A part.)* Voilà bien le plus étrange rêve dont jamais l'épais sommeil ait leurré un triste insensé : cela ne peut être. Ma fille est enterrée! *(Haut.)* Bien. Où avez-vous été élevée? J'écouterai votre histoire jusqu'au bout, sans jamais vous interrompre.

MARINA. — Vous aurez peine à me croire; je ferais mieux de m'arrêter.

PÉRICLÈS. — Je croirai, jusqu'à la dernière syllabe, ce que vous direz. Pourtant, permettez : comment êtes-vous venue dans ces parages? où avez-vous été élevée?

MARINA. — Le roi, mon père, m'avait laissée à Tharse; là le cruel Cléon et sa méchante femme cherchèrent à me mettre à mort; ils décidèrent un misérable à s'en charger;

1. *No motion?* Ce mot désignait parfois une marionnette, ou un spectacle de marionnettes. Il est possible que ce soit ici le sens.

Digitized by Google

au moment où celui-ci dégainait, survint une bande de pirates qui me délivrèrent et m'emmenèrent à Mytilène... Mais, mon bon seigneur, que voulez-vous de moi? Pourquoi pleurez-vous? Peut-être que vous me croyez coupable d'imposture; non, sur ma foi; je suis la fille du roi Périclès, si le bon roi Périclès existe.

PÉRICLÈS. — Holà! Hélicanus!

HÉLICANUS. — Mon gracieux seigneur appelle?

PÉRICLÈS. — Tu es un grave et noble conseiller, fort sagace en général : dis-moi, si tu le peux, ce qu'est ou ce que peut être cette fille qui m'a fait ainsi pleurer?

HÉLICANUS. — Je ne sais pas; mais, sire, voici le gouverneur de Mytilène qui en fait un éloge bien exalté!

LYSIMAQUE. — Elle n'a jamais voulu dire quelle est sa famille; quand on le lui demandait, elle restait silencieuse et pleurait.

PÉRICLÈS. — O Hélicanus, vénérable seigneur, frappe-moi, fais-moi une blessure, cause-moi une douleur immédiate; de peur que cet océan de joie qui m'inonde ne déborde les rives de ma mortalité et ne me noie dans les délices! Oh! viens ici, toi qui rends la vie à qui te l'a donnée, toi qui es née sur mer, ensevelie à Tharse, et retrouvée en mer encore!... O Hélicanus, tombe à genoux, et remercie les dieux sacrés par des actions de grâces aussi éclatantes que la foudre qui nous menace. Voici Marina... Quel était le nom de ta mère? Dis-moi cela seulement; car la vérité ne saurait être trop confirmée, bien que ton récit n'ait pas un moment éveillé mes doutes.

MARINA. — D'abord, seigneur, dites-moi, quel est votre titre?

PÉRICLÈS. — Je suis Périclès de Tyr; mais dis-moi maintenant, toi qui jusqu'ici as été d'une exactitude divine, dis-moi le nom de ma reine noyée, et tu seras l'héritière de royaumes, en ressuscitant Périclès ton père.

MARINA. — N'ai-je donc plus, pour être votre fille, qu'à dire : le nom de ma mère était Thaïsa? Thaïsa était ma mère; et elle a fini à la minute où je commençais.

PÉRICLÈS. — Maintenant, sois bénie; relève-toi, tu es ma fille. Donnez-moi de nouveaux vêtements. Mon enfant, Hélicanus! Elle n'est pas morte à Tharse, comme l'eût voulu le sauvage Cléon; elle te dira tout; et tu t'agenouilleras en la reconnaissant pour ta princesse. *(Montrant Lysimaque.)* Qui est-ce?

Digitized by Google

HÉLICANUS. — Seigneur, c'est le gouverneur de Mytilène qui, apprenant votre état de mélancolie, est venu pour vous voir.

PÉRICLÈS. — Je vous embrasse, seigneur... Donnez-moi mes vêtements royaux; je suis tout ébahi... O cieux, bénissez ma fille! Mais écoutons! quelle est cette musique?... Expliquez à Hélicanus, ma Marina, expliquez-lui de point en point, car il semble en douter encore, combien il est sûr que vous êtes ma fille... Mais quelle est cette musique?

HÉLICANUS. — Monseigneur, je n'en entends aucune.

PÉRICLÈS. — Aucune? C'est la musique des sphères : écoutez, ma Marina.

LYSIMAQUE. — Il ne serait pas bon de le contrarier; cédons-lui.

PÉRICLÈS. — Les sons les plus exquis! Est-ce que vous n'entendez pas?

LYSIMAQUE. — De la musique? Monseigneur, j'entends...

PÉRICLÈS. — La plus céleste musique; elle me pénètre de ses harmonies, et une profonde somnolence pèse sur mes paupières; laissez-moi reposer. *(Il s'endort.)*

LYSIMAQUE. — Un oreiller pour sa tête! Sur ce, laissons-le tous...Allons mes compagnons, mes amis, si l'événement répond à ma juste conjecture, je me souviendrai de vous. *(Lysimaque, Hélicanus, Marina et sa compagne s'éloignent.)*

Diane apparaît, comme en une vision, à Périclès endormi.

DIANE.

Mon temple est à Éphèse; hâte-toi de t'y rendre,
Et offre un sacrifice sur mes autels.
Là, quand mes virginales prêtresses seront réunies,
En présence de tout le peuple assemblé,
Révèle comment tu as perdu ta femme sur mer;
Appelle la pitié sur tes malheurs et sur ceux de ta fille,
Et fais-en la vivante peinture.
Exécute mon ordre; sinon tu vivras dans l'infortune;
Obéis, et, par mon arc d'argent, tu seras heureux.
Éveille-toi, et dis ce que tu as rêvé.

(Diane disparaît.)

PÉRICLÈS, *s'éveillant.* — Céleste Diane, déesse argentine, je t'obéirai... Hélicanus!

Digitized by Google

Reviennent Hélicanus, Lysimaque et Marina.

HÉLICANUS. — Seigneur?

PÉRICLÈS. — J'avais l'intention d'aller à Tharse, pour y châtier l'inhospitalier Cléon; mais j'ai un autre devoir à remplir d'abord; dirige sur Éphèse notre voile gonflée; je te dirai bientôt pourquoi... *(A Lysimaque.)* Permettez-vous, seigneur, que nous nous ravitaillions sur votre côte, et que nous achetions les provisions nécessaires à notre voyage?

LYSIMAQUE. — De tout mon cœur, seigneur; et, quand vous serez à terre, j'aurai à mon tour une demande à vous adresser.

PÉRICLÈS. — Vous l'obtiendrez, fût-ce l'autorisation de faire la cour à ma fille; car il paraît que vous avez agi noblement envers elle.

LYSIMAQUE. — Seigneur, prêtez-moi votre bras.

PÉRICLÈS. — Viens, ma Marina. *(Tous sortent.)*

SCÈNE II

Entre GOWER.

GOWER.

Maintenant notre sable est presque tout écoulé;
Encore un peu, et tout sera fini.
Accordez-moi une dernière faveur
(Car il faut que votre indulgence vienne à mon aide.)
Veuillez vous figurer
Les fêtes, les joutes, les spectacles,
Les chants des ménestrels, les divertissements bruyants
Que le gouverneur a improvisés à Mytilène
En l'honneur du roi. Il a si bien réussi
Que la belle Marina lui a été promise
En mariage; mais il doit attendre
Que Périclès ait offert le sacrifice
Ordonné par Diane; le roi part.
Comblez, je vous prie, tout l'intervalle.
Les voiles gonflées ont la vitesse des ailes,
Et l'événement exauce tous les désirs.
Voici Éphèse; regardez le temple,
Notre roi et toute sa compagnie.
S'il est arrivé aussi vite,
C'est à la faveur gracieuse de votre imagination. (Il sort.)

Digitized by Google

SCÈNE III

Le temple de Diane à Éphèse.
THAISA *se tient près de l'autel, comme grande prêtresse; de chaque côté de l'autel un certain nombre de vierges; dans l'assistance,* CÉRIMON *et d'autres habitants d'Éphèse.*

Entrent PÉRICLÈS, *avec sa suite,* LYSIMAQUE, HÉLICANUS, MARINA *et sa compagne.*

PÉRICLÈS. — Salut, Diane! Pour exécuter ton juste commandement, je confesse ici que je suis le roi de Tyr; chassé de mon pays par la terreur, j'ai épousé à Pentapolis la belle Thaïsa. Elle est morte en couches, après avoir mis au monde une enfant, une fille, nommée Marina, qui, ô déesse, porte encore ta livrée d'argent. Elle fut élevée à Tharse par Cléon qui, quand elle eut quatorze ans, voulut la faire périr; mais son heureuse étoile la mena à Mytilène; un jour que nous naviguions en vue de cette ville, la Fortune la conduisit à notre bord, où, grâce aux souvenirs les plus précis, elle s'est fait reconnaître pour ma fille.

THAISA. — La voix et les traits!... Vous êtes, vous êtes... O royal Périclès! *(Elle s'évanouit.)*

PÉRICLÈS. — Que veut dire cette femme? Elle se meurt! Au secours, messieurs!

CÉRIMON. — Noble seigneur, si vous avez dit la vérité à l'autel de Diane, voici votre femme.

PÉRICLÈS. — Non, vénérable interlocuteur; je l'ai jetée à la mer de mes deux bras.

CÉRIMON. — Sur cette côte, je vous l'affirme.

PÉRICLÈS. — C'est trop certain.

CÉRIMON. — Veillez sur cette dame! Oh! ce n'est qu'un excès de joie. A l'aube d'une orageuse matinée, cette dame fut jetée sur cette côte, j'ai ouvert le cercueil; et j'y ai trouvé de riches joyaux; je l'ai rappelée à la vie, et placée ici dans le temple de Diane.

PÉRICLÈS. — Pouvons-nous voir ces joyaux?

CÉRIMON. — Puissant seigneur, ils vont être portés chez moi, où je vous invite à venir. Voyez! Thaïsa est revenue à elle.

THAISA. — Oh! laissez-moi le voir! S'il ne m'est rien,

Digitized by Google

mon caractère sacré, loin d'écouter la voix des sens, l'étouffera, en dépit de ma vue... Oh! monseigneur, n'êtes-vous pas Périclès? Vous avez sa voix, vous avez ses traits. N'avez-vous pas parlé d'une tempête, d'une naissance, d'une mort?

PÉRICLÈS. — C'est la voix de la morte, de Thaïsa!

THAISA. — Je suis cette Thaïsa qu'on a supposée morte, et noyée.

PÉRICLÈS. — Immortelle Diane!

THAISA. — A présent je vous reconnais mieux... Quand, les larmes aux yeux, nous quittâmes Pentapolis, le roi, mon père, vous donna un anneau comme celui-là. *(Elle lui montre une bague.)*

PÉRICLÈS. — Celui-là, celui-là! Assez, grands Dieux! votre bonté présente me fait un jeu de mes misères passées. Par grâce, faites qu'au contact de ses lèvres je me fonde de bonheur et qu'on ne me voie plus. Oh! viens, et que je t'ensevelisse une seconde fois dans mes bras.

MARINA. — Mon cœur bondit pour s'élancer dans le sein de ma mère. *(Elle s'agenouille devant Thaïsa.)*

PÉRICLÈS. — Vois qui s'agenouille là! La chair de ta chair, Thaïsa, celle que tu portas sur mer et que j'ai nommée Marina, parce qu'elle y vint au monde.

THAISA. — Sois bénie, mon enfant!

HÉLICANUS. — Salut, madame et ma reine!

THAISA. — Je ne vous connais pas.

PÉRICLÈS. — Vous m'avez ouï dire que, quand je m'échappai de Tyr, j'y laissai pour mon substitut un vieillard. Vous rappelez-vous quel nom je lui donnais? Je vous l'ai souvent nommé.

THAISA. — Eh bien, c'était Hélicanus.

PÉRICLÈS. — Nouvelle confirmation. Embrassez-le, chère Thaïsa; c'est lui. Maintenant il me tarde d'apprendre comment vous avez été trouvée, comment on a pu vous sauver, et qui j'ai à remercier, outre les Dieux, pour ce grand miracle.

THAISA. — Le seigneur Cérimon, sire; lui, l'homme par qui les Dieux ont manifesté leur puissance, et qui peut tout vous expliquer de point en point.

PÉRICLÈS. — Vénérable seigneur, les Dieux n'ont pas de ministre mortel qui ressemble plus que vous à un dieu. Révélez-nous comment cette reine morte revit.

CÉRIMON. — Je le ferai, monseigneur. Mais veuillez d'abord venir avec moi dans ma maison; là vous sera

Digitized by Google

montré tout ce qui a été trouvé près d'elle, et je vous apprendrai comment elle a été placée dans ce temple, sans omettre aucun détail nécessaire.

PÉRICLÈS. — Pure Diane! Je te bénis pour ta vision, et je t'offrirai mes oblations nocturnes. *(Montrant Lysimaque.)* Thaïsa, ce prince est le fiancé de votre fille, et l'épousera à Pentapolis. Maintenant, cette chevelure qui me fait paraître si farouche, je vais la tailler, ma bien-aimée Marina; et cette barbe, que depuis quatorze ans n'a touchée aucun rasoir, je vais l'embellir en l'honneur de tes noces [1].

THAISA. — Le seigneur Cérimon a appris par des lettres dignes de foi que mon père est mort, sire.

PÉRICLÈS. — Que les cieux fassent de lui un astre! C'est dans son royaume, ma reine, que nous célébrerons leurs noces, et que nous-mêmes nous finirons nos jours; notre gendre et notre fille régneront à Tyr. Seigneur Cérimon, nous retardons le récit si impatiemment attendu de ce qui vous reste à nous dire... Seigneur, ouvrez la marche. *(Ils sortent.)*

Entre Gower.

GOWER. — Dans Antiochus et dans sa fille vous avez vu la juste récompense d'une monstrueuse luxure; dans Périclès, sa femme et sa fille (assaillis par la fortune cruelle et acharnée), la vertu préservée des violences terribles de la destruction, guidée par le ciel, et enfin couronnée de joie. Dans Hélicanus vous est apparue la figure de la vertu, de la probité, de la loyauté; dans le vénérable Cérimon éclate le mérite qui s'attache toujours à la charité savante. Quant au criminel Cléon, et à sa femme, dès que la renommée eut proclamé leur infâme action et la gloire de Périclès, les citoyens ont été saisis de fureur et ont incendié son palais où il a été brûlé avec les siens. Ainsi les Dieux ont manifesté leur volonté de le punir d'un crime, non commis, mais prémédité. Sur ce, comptant toujours sur votre indulgence, nous vous souhaitons de nouvelles joies. Notre pièce finit là. *(Il sort.)*

FIN DE PÉRICLÈS

1. Autre passage grammaticalement fort obscur, et qui a certainement souffert à l'impression.

Digitized by Google

Digitized by Google

CYMBELINE

Digitized by Google

Digitized by Google

CYMBELINE

DANS *le Folio de 1623, cette pièce est la dernière du volume et termine la section des tragédies, sous le titre :* The Tragedie of Cymbeline. *Mais ce titre et cette place — conséquences peut-être d'un embarras des imprimeurs — sont trompeurs. Ce n'est pas une tragédie; c'est plutôt un drame romanesque, ou si l'on veut une tragi-comédie. L'action, sur tous les plans, est variée et complexe. On se perd, mais on se retrouve; on agit mal, mais on se repent; la reine se tue, mais confesse ses crimes. Un autre personnage meurt horriblement, la tête tranchée, mais il l'a bien mérité : c'était un sot méchant. Iachimo, le « traître » intelligent, sera touché par la grâce. Tout est bien, une fois de plus, qui finit bien. Le mot de la fin est : pardon.*

Le texte original est de bonne qualité, reproduisant peut-être la copie du souffleur de théâtre. Il est divisé en actes et scènes; les indications scéniques sont nombreuses et détaillées. La pièce est une des sept plus longues du Folio. Elle contient moins de vers rimés, et moins de prose, que la Tempête, *ou même* le Conte d'hiver. *Son style, tantôt brillant et ample, tantôt dense et elliptique, est celui de la maturité de notre dramaturge, et suffit, aux yeux des meilleurs critiques, pour classer l'œuvre parmi celles de la dernière période. Le docteur Simon Forman la vit jouer au théâtre du Globe en avril 1611, mais elle avait sûrement été représentée auparavant. On la situe, sans pouvoir préciser davantage, à diverses dates possibles entre 1607 et 1611. D'aucuns pensent qu'elle a pu ne pas être composée d'un trait, que par exemple (John Masefield) Shakespeare ayant d'abord entrepris une tragédie l'aurait ensuite récrite en comédie romanesque.*

Digitized by Google

Coleridge supposait déjà qu'une première esquisse en avait pu être rédigée par le poète au début de sa carrière dramatique. Il y a enfin ceux qui pensent que, comme dans d'autres cas, le texte actuel est une reprise et en quelque sorte une remise à neuf d'une « vieille » pièce pour nous perdue. Nombreux du reste, et pas seulement parmi les « désintégrateurs » systématiques, sont les critiques qui inclinent à attribuer à des collaborateurs requis pour l'occasion tels ou tels éléments de l'œuvre : le rôle de Belarius, par exemple, ou la vision de Posthumus (le « masque »). Aucune de ces hypothèses n'entraîne vraiment la conviction.

La question des sources est complexe et difficile à trancher dans le détail. L'intrigue a des fils multiples — triples ou quadruples —, et l'auteur, les empruntant à des œuvres diverses, a dû procéder à un travail technique minutieux, sinon ardu, pour leur donner quelque consistance dramatique. Le thème des rapports politico-militaires entre Rome et le roi des Bretons est tiré des histoires d'Holinshed, qui brode sur quelques traditions anciennes; mais Shakespeare utilise aussi d'autres chroniqueurs, ainsi que le Miroir des magistrats *(1559). D'autre part, il s'inspire de schémas romanesques courants, descendant d'archétypes d'une grande antiquité, tels que la fable d'Imogène (Blanche-Neige, la reine jalouse, les braves nains dans leur repaire de la montagne, le Prince Charmant).* Le Décaméron *a fourni son apport, avec l'histoire du méchant prétendant caché dans le coffre et le déguisement de la jeune héroïne. On a remarqué que ce genre de romanesque, compliqué et sensationnel, est celui-là même qu'affectionnent Beaumont et Fletcher dans leurs pièces* (Philaster, *1610*). *Mais lequel, de Fletcher ou de Shakespeare, a influencé l'autre? Ont-ils collaboré dans* Cymbeline *comme il est possible qu'ils l'aient fait dans* Henry VIII? *En tout état de cause, l'intrigue de la présente pièce est une sorte de pot-pourri de thèmes et de ressorts dramatiques qui ont abondamment servi dans les œuvres précédentes de Shakespeare.*

Ni la « psychologie » des personnages, ni la vraisemblance de leurs actes, ni la logique des événements ne peuvent se défendre. Cymbeline *a été sévèrement jugée par Samuel Johnson* (« absurdité », « confusion », « imbécillité »); *Lytton Strachey y trouve une des meilleures preuves de la fatigue et de l'ennui du poète en*

Digitized by Google

cette fin de sa carrière. D'autres critiques, cependant, en dehors même du délirant Swinburne (c'est « la pièce des pièces »), *la tiennent en haute estime littéraire et philosophique. Au début du XIXe siècle, Hazlitt la jugeait* « l'une des plus délicieuses des pièces historiques », *tout en la considérant comme un drame romanesque. Plus tard dans le siècle, Furness « senior » voyait en elle* « la plus douce, la plus tendre, la plus profonde » *de presque toutes les œuvres du canon. Pour Derek Traversi, ce qui compte avant tout, c'est la beauté de la poésie, dans laquelle s'évanouissent les incohérences des thèmes conventionnels. Una Ellis Fermor (1961) suggère que l'intention de Shakespeare est d'évoquer un monde où,* « toute flamme éteinte », *émergeraient des vertus de conduite et d'attitude nobles, chevaleresques, courtoises.*

Pour le spectateur moyen d'aujourd'hui, c'est une pièce médiocre, déroutante, d'un effet global appauvri par la multiplicité même de ses ressources techniques, d'une intrigue invraisemblable, et, sauf par endroits, passablement ennuyeuse. Elle est très rarement reprise en Angleterre. Il est évident que, pour lui trouver un intérêt ou un mérite, il faut dès l'abord abandonner toute exigence de réalisme et de logique, se laisser porter par le parti pris romanesque, accepter le pari de l'absurde. On peut alors imaginer — mais plus facilement à la lecture qu'au théâtre — une interprétation symbolique ou morale autour de quelque antithèse générale, celle de l'aliénation et des retrouvailles, celle de la vertueuse nature et de la corruption civilisée, ou du thème de la folie dégradante des passions, cause de désordres sociaux et politiques que nul rétablissement personnel, nulle guérison individuelle ne sauraient à eux tout seuls faire disparaître, puisqu'il y faudra l'intervention de Jupiter. J. M. Nosworthy (préface à l'édition Arden) a tenté une séduisante et fragile explication allégorique du dernier acte, où il voit, dans ce monde anglo-romain, s'instaurer réconciliation et harmonie sous le signe du Phénix ressuscité. De ces hauteurs, les reproches courants d'incohérence et de disparate peuvent bien en effet apparaître futiles.

Peu de commentateurs, cependant, ont consenti à prêter attention à un élément de la pièce qui nous paraît pourtant devoir être pris en considération attentive, plus encore dans cette pièce que

Digitized by Google

dans le Conte d'hiver *ou* la Tempête : *c'est l'ironie. Il a été signalé, trop brièvement à notre gré, par un critique canadien*[1]. *Le spectateur de* Cymbeline, *comme celui de n'importe quelle composition romanesque, commence par adopter sans difficulté cette attitude d'acceptation lucide de l'incroyable dont parle Coleridge. Mais, fait remarquer* Hoeniger, *en donnant des exemples, il est ensuite réveillé, secoué, par le tour brusquement ironique que prend l'intrigue. On peut aller plus loin. L'ambiguïté de la pièce, et cette impression de malaise intellectuel qu'elle laisse, pourraient résulter de l'utilisation subtile, mais délibérée, des incongruités injectées dans la trame de l'action, ainsi que des sous-entendus constants qui leur font une sorte de commentaire ironique à bouche fermée. L'ironie du sort et l'ironie dite « dramatique » alternent avec l'ironie tout court, celle de Shakespeare vis-à-vis de ses personnages et des idées ou sentiments qu'il leur prête. Posthumus, ce curieux mari idéal, dont l'amour et la foi conjugale s'écroulent bien plus rapidement sous les coups directs d'Iachimo que ceux d'Othello sous les insinuations d'Iago, est sans doute la victime la plus évidente de ce processus de dénigrement compensateur. Mais la belle et pure Imogène elle-même ne lui échappe pas tout à fait. Lorsque à l'acte IV Belarius, Arviragus et Guiderius chantent les louanges du trop joli garçon Fidèle, l'un des jeunes gens renchérit : il fait, s'exclame-t-il, une cuisine exquise...* « Il découpe nos racines en chiffres; et il assaisonne nos bouillons comme si Junon était malade. » *L'ironie mord aussi bien sur les croyances que sur les personnages. L'intermède de Jupiter ne présente-t-il pas, en transparence, une parodie de la croyance chrétienne traditionnelle en une Providence qui laisse souffrir l'homme de bien, pour le récompenser ensuite des mérites acquis par cette souffrance? Ne peut-on soupçonner Shakespeare d'une arrière-pensée moqueuse, lorsque, à la toute dernière scène, il introduit dans le commentaire du grimoire sacré par le devin cette explication étymologique* (mollis aer, mulier, *c'est-à-dire Imogène*) *qui n'a d'intérêt que si on la trouve cocasse? Arrière-pensée qui est, si l'on peut dire, à demi explicitée par la réflexion de Cymbeline,*

1. F. D. Hoeniger : *Irony and Romance in « Cymbeline »*, dans *Studies in English Literature*, II, 2, Spring 1962.

Digitized by Google

lequel approuve doctement : « Tout cela est assez probable. » *Humour ou farce, tout ce passage baigne dans une ambiguïté aux antipodes du romanesque. Dans une image magnifiquement élaborée de son dernier discours, le même devin décrit l'aigle de Rome prenant en plein soleil son essor vers les contrées de l'Occident et apportant au monde politique la réconciliation. Pourquoi faut-il que Cymbeline (toujours lui), évoquant dans sa réponse les fumées de l'encens qui monteront des autels, leur applique cette épithète* crooked, *que l'on traduit bien par* « ondoyantes », *mais dont les acceptions figurées, presque aussi anciennes dans la langue que son sens propre, sont toutes péjoratives?*

Dans Cymbeline, *plus que dans toute autre pièce, la collaboration de l'acteur à l'effet total est indispensable, et peut être féconde. Par son jeu, par sa diction, il pourra souligner ces moires à la surface du sens, ces profondeurs troubles ou troublantes, et ajouter à la fable romanesque la dimension de l'ironie.*

Digitized by Google

PERSONNAGES

CYMBELINE, roi de Bretagne.
CLOTEN, fils de la reine, d'un premier lit.
LÉONATUS POSTHUMUS, mari d'Imogène.
BÉLARIUS, seigneur banni, déguisé sous le nom de Morgan.
GUIDÉRIUS, } fils de Cymbeline, et supposés fils de Bélarius sous
ARVIRAGUS, } les noms de Polydore et de Cadwall.
PHILARIO, ami de Posthumus, } Romains.
IACHIMO, ami de Philario, }
UN GENTILHOMME ESPAGNOL, }
UN GENTILHOMME FRANÇAIS, } amis de Philario.
UN GENTILHOMME HOLLANDAIS, }
CAIUS LUCIUS, général de l'armée romaine.
UN CAPITAINE ROMAIN.
DEUX CAPITAINES BRETONS.
PISANIO, écuyer de Posthumus.
CORNÉLIUS, médecin.
DEUX GENTILSHOMMES de la cour de Cymbeline.
DEUX GEOLIERS.
LA REINE, femme de Cymbeline.
IMOGÈNE, fille de Cymbeline, d'un premier lit.
HÉLÈNE, suivante d'Imogène.

SEIGNEURS, DAMES, SÉNATEURS ROMAINS, TRIBUNS.
APPARITIONS.
UN DEVIN.
MUSICIENS, OFFICIERS, CAPITAINES, SOLDATS, MESSAGERS ET AUTRES GENS DE SERVICE.

La scène est tantôt dans la Grande-Bretagne, tantôt en Italie.

Digitized by Google

CYMBELINE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Dans le palais des rois de Bretagne.

Entrent DEUX GENTILSHOMMES.

PREMIER GENTILHOMME. — Vous ne rencontrez personne qui ne fronce le sourcil; nos tempéraments ne sont pas mieux gouvernés par le ciel que les visages de la cour ne le sont par le visage du roi.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Mais qu'y a-t-il donc?

PREMIER GENTILHOMME. — L'héritière unique de son royaume, sa fille, qu'il destinait au fils unique de sa femme, de cette veuve qu'il vient d'épouser, s'est donnée à un gentilhomme pauvre, mais digne : elle est mariée; son mari est banni, elle-même emprisonnée; tout à l'extérieur est désolation; quant au roi, je le crois vraiment touché au cœur.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Le roi seul?

PREMIER GENTILHOMME. — Celui qui l'a perdue l'est également, ainsi que la reine, qui souhaitait le plus cette alliance. Mais il n'est pas un courtisan, bien que tous composent leur mine sur les yeux du roi, qui n'ait le cœur content de la chose qui les assombrit.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Et pourquoi?

PREMIER GENTILHOMME. — Celui à qui la princesse échappe est un être trop mauvais, même pour un mauvais renom; mais celui qui la possède, je veux dire celui qui l'a épousée et qui (hélas! le brave homme) est banni pour cela, c'est une créature telle que, cherchât-on son pareil dans toutes les régions de la terre, on trouverait toujours quelque infériorité dans celui qu'on lui comparerait. Je ne pense pas

Digitized by Google

qu'un extérieur si beau et tant de qualités intérieures parent un autre que lui.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Vous l'élevez bien haut!

PREMIER GENTILHOMME. — Je l'exalte en deçà de lui-même, monsieur; je réduis plutôt que je n'étends l'éloge qui lui est dû.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Quel est son nom? Sa naissance?

PREMIER GENTILHOMME. — Je ne puis le creuser jusqu'à la racine. Son père se nommait Sicilius; il s'unit avec honneur à Cassibelan contre les Romains, mais n'obtint ses titres que de Ténantius, qu'il servit avec gloire et avec un succès admiré. Ce fut alors qu'il gagna le surnom de Léonatus. Avant le gentilhomme en question, Sicilius eut deux autres fils qui, dans les guerres du temps, moururent l'épée à la main. Leur père, vieux alors et épris de postérité, en conçut un tel chagrin qu'il quitta la vie; et sa noble femme, grosse du gentilhomme dont nous parlons, mourut en lui donnant naissance. Le roi prit l'enfant sous sa protection, le nomma Posthumus Léonatus, l'éleva, le fit de sa chambre, et lui donna toute l'instruction que son âge lui permit de recevoir. Posthumus aspirait la science comme l'air, aussitôt qu'elle se présentait; dès son printemps il fit moisson. Il vécut à la cour fort vanté et fort aimé (chose rare); modèle pour les plus jeunes, il était pour les hommes mûrs un miroir où ils se rajustaient, et pour les plus vénérables un enfant gâté qui les menait tous. Quant à sa maîtresse, celle pour qui il est aujourd'hui banni, elle proclame par sa valeur même quelle estime elle avait de lui et de ses vertus : tous peuvent lire nettement dans son choix quel homme est Posthumus.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Je l'honore rien que sur votre récit. Mais, dites-moi, je vous prie! la princesse est-elle l'unique enfant du roi?

PREMIER GENTILHOMME. — Son unique enfant. Pourtant, si cela vous intéresse, sachez que le roi avait deux fils qui ont été volés en nourrice, l'un à l'âge de trois ans, et l'autre au maillot. Jusqu'à cette heure, nul soupçon, nul indice de ce qu'ils sont devenus.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Combien y a-t-il de cela?

PREMIER GENTILHOMME. — Quelque vingt années.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Se peut-il que les enfants d'un roi aient été ainsi enlevés! si étourdiment gardés! et

Digitized by Google

que les recherches aient été lentes au point de ne pas retrouver leur trace?

PREMIER GENTILHOMME. — Quelque étrange que cela soit, quelque ridicule que puisse être une telle négligence, la chose n'en est pas moins vraie, monsieur.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Je vous crois bien.

PREMIER GENTILHOMME. — Il faut nous taire. Voici notre gentilhomme, avec la reine et la princesse. *(Ils sortent.)*

Entrent la reine, Posthumus et Imogène [1].

LA REINE. — Non, ma fille, soyez-en sûre, vous ne trouverez pas en moi l'hostilité habituelle aux belles-mères : pas un regard malveillant pour vous! Vous êtes ma prisonnière, mais votre geôlière vous remettra les clefs qui ferment votre cachot. Pour vous, Posthumus, aussitôt que je pourrai fléchir le roi irrité, je serai votre avocat déclaré; mais, vrai Dieu! le feu de la rage est encore en lui, et vous ferez bien de vous courber sous son arrêt avec toute la patience que peut vous inspirer votre sagesse.

POSTHUMUS. — S'il plaît à Votre Altesse, je partirai aujourd'hui même.

LA REINE. — Vous connaissez le péril... Je vais faire un tour dans le jardin : j'ai pitié des angoisses de deux affections qu'on sépare, bien que le roi ait donné l'ordre de ne pas vous laisser ensemble. *(La reine sort.)*

IMOGÈNE. — O hypocrite courtoisie! Avec quelle délicatesse cette tourmenteuse caresse ceux qu'elle frappe!... Mon mari bien-aimé, la colère de mon père m'inquiète; mais, sauf le saint respect que je lui garde, ce n'est pas pour moi que je redoute sa rage. Il faut que vous partiez! J'affronterai seule ici le feu incessant de ses regards furieux, soutenue dans la vie par cette unique pensée qu'il y a au monde un joyau que je puis revoir encore. *(Elle laisse tomber une larme.)*

POSTHUMUS. — Ma reine! ma maîtresse! Oh! ne pleurez plus, madame! de peur qu'on ne me soupçonne avec raison d'avoir plus de tendresse qu'il ne convient à un homme! Je resterai le plus loyal mari qui ait jamais engagé sa foi. Ma résidence sera à Rome, chez un nommé Philario, un ami de mon père, qui ne m'est connu que par correspondance.

1. Le Folio indique ici : *Scena secunda.* Mais la plupart des éditeurs, depuis Rowe, font continuer la scène comme le fait F.-V. Hugo.

Digitized by Google

Adressez-moi là vos lettres, ma reine, et je boirai de mes yeux chaque mot que vous m'écrirez, l'encre fût-elle du fiel.

La reine revient.

LA REINE. — Soyez brefs, je vous prie! Si le roi venait, je ne sais pas jusqu'où irait contre moi son déplaisir. *(A part.)* N'importe! je veux diriger ses pas par ici. Je ne lui procure jamais une souffrance, qu'il ne me la paye comme un bienfait : il achète cher mes cruautés! *(Elle sort.)*

POSTHUMUS. — Quand nous passerions à prendre congé l'un de l'autre tout le temps qui nous reste encore à vivre, la douleur de la séparation ne ferait que grandir. Adieu!

IMOGÈNE. — Non! restez encore un peu. Vous sortiriez pour une simple promenade à cheval que cet adieu serait encore trop court. *(Elle détache un anneau de son doigt.)* Tenez, amour! ce diamant me vient de ma mère; prenez-le, mon cœur; mais gardez-le jusqu'à ce que vous épousiez une autre femme, quand Imogène sera morte.

POSTHUMUS. — Quoi! quoi! une autre femme? Dieux cléments, donnez-moi seulement celle qui m'appartient, et retenez-moi des embrassements d'une autre avec les liens de la mort! *(Mettant l'anneau à son doigt.)* Toi, reste ici, tant que la sensation pourra t'y garder!... Et vous, ma suave beauté, il ne suffit pas qu'en vous échangeant contre ma pauvre personne vous ayez infiniment perdu; il faut encore que dans nos moindres trocs ce soit moi qui gagne sur vous. Portez ceci pour l'amour de moi : ce sont les menottes de l'amour; je veux les mettre à cette belle prisonnière. *(Il lui met un bracelet au bras.)*

IMOGÈNE. — O Dieux, quand nous reverrons-nous?

Cymbeline arrive précipitamment avec plusieurs seigneurs.

POSTHUMUS. — Hélas! le roi!

CYMBELINE, *à Posthumus.* — Arrière, être infâme! va-t'en! hors de ma vue! Si après cet ordre tu encombres encore ma cour de ton indignité, tu meurs! Fuis! Tu es un poison pour mon sang.

POSTHUMUS. — Que les Dieux vous protègent et bénissent les gens de bien qui restent à la cour! Je pars. *(Il sort.)*

IMOGÈNE. — La mort n'a pas d'angoisse plus poignante que celle-ci.

CYMBELINE. — O créature déloyale, toi qui devrais me rajeunir, tu amoncelles un siècle sur ma tête!

Digitized by Google

IMOGÈNE. — Je vous en supplie, seigneur, ne vous blessez pas vous-même par votre agitation. Moi, je suis insensible à votre colère : une émotion plus haute supprime ici toute douleur, toute crainte!

CYMBELINE. — Et toute grâce aussi? et toute obéissance?

IMOGÈNE. — Oui, toute grâce, puisque j'ai perdu tout espoir.

CYMBELINE. — Toi qui aurais pu épouser le fils unique de la reine!

IMOGÈNE. — Trop heureuse de ne pas l'avoir fait! J'ai choisi l'aigle, et esquivé l'épervier.

CYMBELINE. — Tu as pris un mendiant, et voulu faire de mon trône un siège d'ignominie.

IMOGÈNE. — Non! dites que j'y ai ajouté du lustre.

CYMBELINE. — Infâme!

IMOGÈNE. — Seigneur, c'est votre faute si j'ai aimé Posthumus : vous avez fait de lui le compagnon de mes jeux; c'est un homme qui vaut la plus noble femme; il dépasse ma valeur presque de tout le prix que je lui coûte.

CYMBELINE. — Quoi! es-tu folle?

IMOGÈNE. — Presque, seigneur. Que le ciel me guérisse!... Que ne suis-je la fille d'un bouvier! et mon Léonatus, le fils du berger voisin!

CYMBELINE. — Idiote!

La reine revient.

(A la reine.) Ils étaient encore ensemble : vous n'avez pas agi selon mes ordres. Emmenez-la, et encagez-la.

LA REINE. — J'implore votre patience. *(A Imogène.)* Du calme, ma chère fille, du calme! *(A Cymbeline.)* Mon doux souverain, laissez-nous ensemble; et cherchez quelque consolation pour vous-même dans la réflexion.

CYMBELINE. — Ah! qu'elle s'affaiblisse d'une goutte de sang chaque jour, et que, devenue vieille, elle meure de sa folie! *(Il sort avec les seigneurs.)*

Entre Pisanio.

LA REINE. — Fi! *(A Imogène.)* Il faut que vous cédiez. Voici votre serviteur. *(A Pisanio.)* Eh bien! monsieur, quoi de nouveau?

PISANIO. — Monseigneur votre fils a tiré l'épée contre mon maître.

LA REINE. — Ha! il n'y a pas eu de mal, j'espère?

Digitized by Google

PISANIO. — Il aurait pu y en avoir, mais mon maître a fait de cette rencontre un jeu plutôt qu'un combat : il était sans colère... Les assistants les ont séparés.

LA REINE. — J'en suis bien aise.

IMOGÈNE. — Votre fils est le champion de mon père : il soutient sa cause. Dégainer contre un proscrit! O le brave seigneur! Je voudrais les voir face à face en Afrique, et être moi-même auprès d'eux avec une aiguille pour en piquer celui qui reculerait. *(A Pisanio.)* Pourquoi avez-vous quitté votre maître?

PISANIO. — Par son ordre. Il ne m'a pas permis de l'accompagner au port, et il m'a laissé ses instructions sur le service que j'aurai à faire quand il vous plaira de m'employer.

LA REINE. — Cet homme a toujours été votre fidèle serviteur : j'ose gager mon honneur qu'il restera tel.

PISANIO. — Je remercie humblement Votre Altesse.

LA REINE, *à Imogène.* — De grâce! faisons ensemble quelques pas.

IMOGÈNE, *à Pisanio.* — Dans une demi-heure, revenez, je vous prie, me parler. Il faut, au moins, que vous alliez voir s'embarquer monseigneur. Jusque-là, laissez-moi. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

Une avenue aux environs du palais.

Entrent CLOTEN *et* DEUX SEIGNEURS.

PREMIER SEIGNEUR. — Seigneur, je vous conseillerais de changer de chemise : la violence de l'action vous a fait fumer comme un sacrifice. L'air qui sort de vous est aussitôt remplacé par d'autre, et il n'y a pas d'air au-dehors aussi salubre que celui que vous exhalez.

CLOTEN. — Si ma chemise était ensanglantée, alors j'en changerais... L'ai-je blessé?

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* — Non, ma foi! pas même sa patience!

PREMIER SEIGNEUR. — Blessé? Il faut que son corps soit une carcasse perméable s'il n'est pas blessé. C'est un tamis à acier, s'il n'est pas blessé.

Digitized by Google

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* — Son acier était endetté : il fuyait le créancier à l'autre extrémité de la ville.

CLOTEN. — Le misérable ne voulait pas m'attendre.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* — Non! il fuyait toujours, en avant, sur ta face.

PREMIER SEIGNEUR. — Vous attendre! Vous aviez à vous un domaine suffisant; mais il l'a agrandi, il vous a cédé du terrain.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* — Autant de pouces que tu as d'océans... Faquin!

CLOTEN. — Je voudrais qu'on ne nous eût pas séparés.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* — Et moi aussi, pas avant que tu eusses mesuré sur la poussière quelle longueur d'imbécile tu as.

CLOTEN. — Dire qu'elle aime ce drôle, et me refuse!

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* — Si c'est un péché de faire un bon choix, elle est damnée.

PREMIER SEIGNEUR. — Seigneur, comme je vous l'ai toujours dit, sa beauté et sa cervelle ne vont pas ensemble; c'est une belle enseigne, mais j'ai vu que son esprit a peu de réflexion.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* — Elle ne luit pas sur les sots, de peur que la réflexion ne l'incommode.

CLOTEN. — Allons! je rentre dans ma chambre. Je voudrais qu'il y eût eu du mal!

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* — Je ne le souhaite pas, à moins que ce n'eût été la chute d'un âne, ce qui n'est pas un grand mal.

CLOTEN. — Venez-vous avec nous?

PREMIER SEIGNEUR. — J'escorterai Votre Seigneurie.

CLOTEN. — Eh bien! partons ensemble.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Volontiers, monseigneur. *(Ils sortent.)*

SCÈNE III

Une chambre dans le palais.

Entrent IMOGÈNE *et* PISANIO.

IMOGÈNE. — Je désire que tu pousses jusqu'au port et que tu interroges tous les bâtiments. S'il m'écrivait et que

Digitized by Google

l'écrit ne me parvînt pas, ce serait comme pour un condamné la perte de ses lettres de grâce. Quels sont les derniers mots qu'il t'a dits?

PISANIO. — « Ma reine! Ma reine! »

IMOGÈNE. — Et alors il agitait son mouchoir?

PISANIO. — Et il le baisait, madame.

IMOGÈNE. — Linge insensible, tu étais plus heureux que moi! Et ce fut tout?

PISANIO. — Non, madame; car aussi longtemps que l'œil ou l'oreille ont pu me le faire distinguer, il est resté sur le pont, ayant à la main un gant, un chapeau ou un mouchoir qui s'agitait sans cesse, comme pour exprimer, à chaque battement, à chaque secousse de son cœur, combien son âme était lente à appareiller, combien prompt le navire!

IMOGÈNE. — Tu n'aurais pas dû le quitter des yeux, avant de l'avoir vu aussi petit, plus petit même qu'un corbeau.

PISANIO. — C'est ce que j'ai fait, madame.

IMOGÈNE. — Moi, j'aurais brisé, j'aurais fait éclater les fibres de mes yeux, rien que pour le regarder, jusqu'à ce que, diminué par l'espace, il m'eût paru mince comme mon aiguille; oui, je l'aurais suivi du regard jusqu'à ce que, de la petitesse d'un moucheron, il se fût évanoui dans l'air, et alors j'aurais détourné la vue et pleuré... Mais, bon Pisanio, quand aurons-nous de ses nouvelles?

PISANIO. — Soyez-en sûre, madame, à la première occasion.

IMOGÈNE. — Quand je l'ai quitté, j'avais encore une foule de jolies choses à lui dire. Avant que j'aie pu lui expliquer comment je penserais à lui, à certaines heures, et quelles seraient ces pensées; avant que j'aie pu lui faire jurer que les femmes d'Italie ne le rendraient pas traître à mes droits et à son honneur; avant que je lui aie recommandé de s'unir à moi par la prière, à six heures du matin, à midi, à minuit, car alors je suis au ciel pour lui; avant que j'aie pu lui donner le baiser d'adieu que je voulais placer entre deux mots enchanteurs, est survenu mon père, qui, pareil à l'ouragan tyrannique du Nord, a tué toutes nos fleurs en bouton.

Entre une dame.

LA DAME. — La reine, madame, désire la compagnie de Votre Altesse.

Digitized by Google

IMOGÈNE, *à Pisanio.* — Faites vite ce que je vous ai dit... Je vais rejoindre la reine.

PISANIO. — J'obéirai, madame. *(Ils sortent.)*

SCÈNE IV

Rome. — Une salle à manger chez Philario.

Entrent PHILARIO, IACHIMO, UN FRANÇAIS, UN HOLLANDAIS *et* UN ESPAGNOL.

IACHIMO. — Croyez-moi, monsieur! je l'ai vu en Bretagne; il était alors à la croissance de sa renommée; il annonçait tout le mérite qu'on lui reconnaît aujourd'hui : eh bien! j'aurais pu le regarder sans la moindre admiration, lors même que le catalogue de ses qualités eût été affiché près de lui et que je l'eusse vérifié article par article.

PHILARIO. — Vous parlez d'un temps où il n'était pas, comme aujourd'hui, pourvu de ce qui l'achève, au-dehors comme au-dedans.

LE FRANÇAIS. — Je l'ai vu en France, nous en avions beaucoup là qui pouvaient regarder le soleil d'un œil aussi ferme que lui.

IACHIMO. — L'aventure de son mariage avec la fille du roi, en le faisant apprécier d'après la valeur de sa femme plutôt que d'après la sienne, a donné de lui, je n'en doute pas, une opinion fort exagérée.

LE FRANÇAIS. — Et puis son bannissement.

IACHIMO. — Oui, et l'enthousiasme de ceux qui, portant les couleurs d'Imogène, déplorent ce lamentable divorce, tout contribue merveilleusement à surfaire Posthumus. Car c'est en le louant qu'on espère soutenir le choix, si facile à battre en brèche, que la princesse a fixé sur un homme sans fortune et sans titre. Mais comment se fait-il qu'il vienne demeurer chez vous? Comment votre liaison a-t-elle pris racine?

PHILARIO. — Son père a été mon compagnon d'armes, et je lui ai dû maintes fois la vie.

Entre Posthumus.

Voici notre Breton; accordez-lui l'accueil que des gentilshommes de votre éducation doivent à un étranger de

Digitized by Google

sa qualité. Faites, je vous en conjure, plus ample connaissance avec ce seigneur, que je vous recommande comme mon noble ami; j'aime mieux laisser l'avenir vous démontrer ce qu'il vaut, que vous le dire en sa présence.

LE FRANÇAIS, *à Posthumus.* — Monsieur, nous nous sommes connus à Orléans.

POSTHUMUS. — Et depuis lors je suis resté votre débiteur pour une obligeance que je vous payerai sans cesse, sans jamais m'acquitter.

LE FRANÇAIS. — Monsieur, vous exagérez beaucoup mon pauvre bon vouloir : j'étais heureux de vous réconcilier avec mon compatriote. C'eût été grand dommage que vous vous fussiez rencontrés l'un l'autre, avec des intentions aussi mortelles, pour une affaire d'une si futile, d'une si triviale nature.

POSTHUMUS. — Pardon, monsieur! J'étais alors un jeune voyageur : j'aimais mieux agir contrairement à l'opinion des autres que me laisser guider par leur expérience dans chacune de mes actions; mais maintenant que mon jugement s'est formé (ceci soit dit sans offenser personne), je déclare que ma querelle n'était nullement futile.

LE FRANÇAIS. — Ma foi, si! Elle l'était trop pour être soumise à l'arbitrage des épées, surtout par deux hommes dont l'un, selon toute vraisemblance, eût abattu l'autre, ou qui auraient succombé tous deux.

IACHIMO. — Pouvons-nous, sans indiscrétion, vous demander le sujet du différend?

LE FRANÇAIS. — Nul inconvénient, je pense. La querelle, ayant été publique, peut être racontée sans que nul s'en formalise. C'était à peu près la même discussion qui eut lieu hier soir, quand chacun de nous fit l'éloge des belles de son pays. En ce temps-là, ce cavalier soutenait (et était prêt à signer son affirmation avec du sang) que sa maîtresse était plus belle, plus vertueuse, plus sage, plus chaste, plus fermement onstante et plus inattaquable que la plus rare de nos dames de France.

IACHIMO. — Sans doute cette dame ne vit plus aujourd'hui, ou bien l'opinion de ce gentilhomme doit être, à l'heure qu'il est, modifiée.

POSTHUMUS. — Elle garde encore sa vertu; et moi, mon sentiment.

IACHIMO. — Vous ne devez pas la mettre si fort au-dessus de nos femmes d'Italie.

Digitized by Google

POSTHUMUS. — Quand j'y serais provoqué ici comme en France, je ne rabattrais rien de mon jugement sur elle, dussé-je passer pour son adorateur plutôt que pour son ami.

IACHIMO. — Comparer une de vos femmes aux nôtres et la dire aussi sage et aussi belle, ce serait déjà trop beau pour une Bretonne. Si votre bien-aimée dépassait toutes les femmes que j'ai connues autant que ce diamant éclipse beaucoup de ceux que j'ai vus, *(Il montre l'anneau que Posthumus porte à son doigt.)* je serais forcé, tout au plus, de la croire supérieure à un certain nombre de dames; mais je n'ai pas vu le plus rare diamant; ni vous, la femme la plus rare.

POSTHUMUS. — Je l'ai louée autant que je l'estimais, comme je loue ce diamant.

IACHIMO. — Et ce diamant, combien l'estimez-vous?

POSTHUMUS. — Plus que tous les biens de ce monde.

IACHIMO. — Ou votre incomparable est morte, ou la voilà évaluée au-dessous d'un colifichet.

POSTHUMUS. — Vous vous trompez : l'un peut être vendu ou donné, s'il existe assez de richesse pour le payer, ou de mérite pour l'obtenir; l'autre n'est pas un objet à vendre, mais uniquement le présent des Dieux.

IACHIMO. — Que les Dieux vous ont accordé?

POSTHUMUS. — Et qu'avec leur protection je conserverai.

IACHIMO. — Vous pouvez la déclarer vôtre; mais, vous le savez, des oiseaux étrangers s'abattent parfois sur l'étang du voisin. Votre bague aussi, on peut vous la voler. Si bien que, de vos deux bijoux inappréciables, le premier est frêle et le second fragile[1] : un adroit filou ou un homme de cour accompli pourrait tenter de s'approprier l'un ou l'autre.

POSTHUMUS. — Votre Italie ne contient pas d'homme de cour assez accompli pour triompher de l'honneur de ma maîtresse, si c'est à cause de ce risque-là que vous la qualifiez de frêle. Je ne doute pas que vous n'ayez une provision de voleurs, et néanmoins je ne crains pas pour ma bague.

PHILARIO. — Laissons cela, messieurs.

POSTHUMUS. — Très volontiers, seigneur. Ce digne cavalier, et je l'en remercie, ne me traite pas en étranger : nous voilà familiers au premier mot.

IACHIMO. — En une conversation cinq fois longue comme celle-ci, je me chargerais de conquérir votre belle maî-

1. *Casual* : précaire, soumis au hasard ou à la chance.

Digitized by Google

tresse, et de la faire céder jusqu'au plein abandon, si j'avais accès près d'elle et occasion de la courtiser.

POSTHUMUS. — Non, non.

IACHIMO. — J'oserais là-dessus gager la moitié de ma fortune contre votre anneau, qui, je le crois ne la vaut pas tout à fait. Mais c'est moins contre sa réputation que contre votre confiance que le pari est fait; et, pour que vous n'en preniez pas offense, j'offre de tenter l'épreuve sur n'importe quelle femme au monde.

POSTHUMUS. — Vous vous abusez grandement dans cette audacieuse conviction; et je ne doute pas que vous n'obteniez le résultat mérité par votre tentative.

IACHIMO. — Lequel?

POSTHUMUS. — Un échec. Pourtant cette tentative, comme vous l'appelez, mériterait quelque chose de plus, un châtiment.

PHILARIO. — Messieurs, en voilà assez. Cette discussion est venue trop brusquement : qu'elle meure comme elle est née! et, je vous conjure, faites meilleure connaissance.

IACHIMO. — J'aurais volontiers engagé mes domaines et ceux de mon voisin, en garantie de ce que j'ai dit.

POSTHUMUS. — Quelle femme choisiriez-vous pour cette épreuve?

IACHIMO. — La vôtre, que vous croyez si ferme dans sa fidélité. Recommandez-moi à la cour où est votre dame, et je vous parie dix mille ducats contre votre anneau que, sans autre avantage que l'occasion d'un double entretien, je lui ravirai cet honneur que vous vous imaginez si bien gardé.

POSTHUMUS. — Je gagerai de l'or contre de l'or; mais pour ma bague, j'y tiens autant qu'à mon doigt; elle en fait partie.

IACHIMO. — Vous êtes amant[1], et cela vous rend prudent. Eussiez-vous acheté, à un million le gros, de la chair de femme, vous ne sauriez la préserver de la corruption. Je le vois! vous avez quelque scrupule qui vous inquiète.

POSTHUMUS. — Ce verbiage est chez vous habitude des lèvres; mais au fond, j'espère, vous avez une pensée plus sérieuse.

---

1. Le texte du Folio dit : *a friend,* un ami, comme plus haut « son adorateur plutôt que son ami ». Certains éditeurs, à la suite de Théobald, préfèrent lire : *afraid,* vous avez peur.

Digitized by Google

IACHIMO. — Je suis le maître de mes paroles, et je suis prêt à entreprendre ce que j'ai dit, je le jure.

POSTHUMUS. — Voulez-vous? Je consens à mettre en gage mon diamant jusqu'à votre retour. Arrêtons entre nous la convention. Ma maîtresse dépasse de toute sa vertu l'énormité de votre indigne pensée. Je brave votre défi... Voici mon anneau.

PHILARIO. — Je ne veux pas que ce pari ait lieu.

IACHIMO. — Par les Dieux! il est fait... Si je ne vous rapporte une preuve suffisante que j'ai possédé la plus tendre partie du corps de votre maîtresse, mes dix mille ducats sont à vous, comme votre diamant. Si je reviens sans lui avoir pris cet honneur dont vous êtes si sûr, mon or, ce bijou-ci et elle, votre bijou encore, tout est à vous, pourvu que, par une lettre de recommandation, vous m'ayez obtenu libre accès auprès d'elle.

POSTHUMUS. — J'accepte ces conditions. Qu'elles soient entre nous articles de contrat! Seulement voici jusqu'où s'engage votre responsabilité. Si, votre expédition contre elle une fois terminée, vous me donnez la preuve directe que vous avez triomphé, je ne suis plus votre ennemi : elle ne vaut pas une querelle entre nous. Mais si elle n'a pas été séduite, si vous ne me démontrez pas qu'elle l'ait été, vous me répondrez, l'épée à la main, et de votre outrageante opinion et de l'assaut que vous aurez livré à sa pudeur.

IACHIMO. — Votre main! la convention est faite. Nous en ferons rédiger la minute par un conseil légal, et je pars vite pour la Bretagne, de peur que notre gageure ne prenne froid et ne meure d'inanition. Je vais chercher mon or et faire enregistrer nos deux enjeux.

POSTHUMUS. — C'est convenu. *(Sortent Posthumus et Iachimo.)*

LE FRANÇAIS. — Le parti tiendra-t-il, croyez-vous?

PHILARIO. — Le signor Iachimo n'en démordra pas. De grâce! suivons-les. *(Ils sortent.)*

Digitized by Google

SCÈNE V

La Bretagne. — L'appartement de la reine.

Entre LA REINE, *suivie de ses* DAMES *et de* CORNÉLIUS.

LA REINE. — Tandis que la rosée est encore sur la terre, allez cueillir ces fleurs. Vite!... Qui de vous en a la liste?

PREMIÈRE DAME. — Moi, madame.

LA REINE. — Dépêchez-vous. *(Les dames sortent.)* Maintenant, maître docteur, avez-vous apporté ces drogues?

CORNÉLIUS. — Oui, selon le bon plaisir de Votre Altesse : les voici, madame. *(Il lui remet une petite boîte.)* Mais je supplie Votre Grâce de ne pas s'offenser d'une question que ma conscience m'enjoint de faire : pourquoi m'avez-vous commandé ces philtres empoisonnés, qui causent une mort languissante et tuent lentement, mais à coup sûr?

LA REINE. — Je m'étonne, docteur, que tu me fasses pareille demande : ne suis-je pas ton élève depuis longtemps? Ne m'as-tu pas appris à composer des parfums? à distiller? à confire? et si bien, que notre grand roi lui-même me fait souvent la cour pour mes conserves. Étant à ce point avancée, si tu ne me crois pas diabolique, ne trouves-tu pas juste que j'agrandisse mon savoir par d'autres expériences? Je veux essayer la force de tes compositions sur des êtres qui ne nous semblent même pas dignes de la corde, mais non sur une créature humaine. C'est ainsi que j'en éprouverai l'énergie; j'opposerai des dissolvants à leur action; et j'analyserai par là leurs vertus diverses et leurs effets.

CORNÉLIUS. — Votre Altesse ne fera que s'endurcir le cœur par de telles expériences; et puis l'examen de ces effets ne pourra pas se faire sans danger ni dégoût.

LA REINE. — Oh! sois tranquille!

Entre Pisanio.

(A part.) Voici ce misérable flagorneur; c'est sur lui que je ferai mon premier essai : il est tout à son maître et l'ennemi de mon fils. *(Haut.)* Eh bien! Pisanio?... Docteur, je n'ai plus besoin de vos services pour cette fois : vous êtes libre.

Digitized by Google

CORNÉLIUS, *à part.* — Vous m'êtes suspecte, madame, mais vous ne ferez aucun mal.

LA REINE, *à Pisanio.* — Écoute! Un mot! *(Elle s'entretient à voix basse avec Pisanio.)*

CORNÉLIUS, *à part.* — Je n'aime pas cette femme. Elle croit tenir de merveilleux poisons lents. Je connais son âme, et je ne veux pas confier à un être si méchant des drogues d'aussi infernale nature : celles que je lui ai remises peuvent stupéfier et amortir momentanément les sens. Sans doute elle les éprouvera, d'abord, sur des chiens et sur des chats, puis, plus tard, sur des espèces plus hautes. Mais il n'y a, dans la mort apparente qu'elles causent, d'autre danger qu'une léthargie passagère des esprits, suivie d'une nouvelle vie plus active. Je la dupe avec ces poisons prétendus, et n'en suis que plus loyal de la tromper ainsi.

LA REINE. — Ton service est fini, docteur, jusqu'à ce que je te fasse appeler.

CORNÉLIUS. — Je prends humblement congé de vous. *(Il sort.)*

LA REINE. — Elle pleure toujours, dis-tu? Ne crois-tu pas que le temps étanchera ses larmes, et qu'elle laissera la raison prendre en elle la place de la folie? Mets-toi à l'œuvre; et, quand tu viendras m'annoncer qu'elle aime mon fils, je te dirai alors : « Pisanio, tu es aussi grand que ton maître, plus grand même, car sa fortune succombe et n'a plus le souffle, car sa gloire est à sa dernière convulsion. » Revenir! il ne le peut pas plus que rester où il est; changer de place, ce n'est pour lui que changer de misère; et chaque jour qui arrive n'arrive que pour le dégrader d'un jour de plus. Que peux-tu attendre en t'appuyant sur un être qui chancelle et qui, impossible à relever, n'a pas assez d'amis, même pour le soutenir? *(La reine laisse tomber la boîte que Cornélius lui a remise. Pisanio la ramasse.)* Tu ne sais pas ce que tu ramasses là; eh bien! garde-le pour ta peine : c'est un cordial que j'ai fait et qui cinq fois déjà a arraché le roi à la mort; je n'en connais pas de plus efficace... Allons! je t'en prie, garde-le; garde-le comme arrhes de tout le bien que je te veux encore. Éclaire ta maîtresse sur sa situation; fais-le, comme de toi-même; songe à la chance nouvelle que tu te crées : songe, en effet, que tu conserves toujours ta maîtresse, et que, de plus, tu as mon fils qui s'occupera de toi. J'obtiendrai du roi ton élévation, sous la forme que tu désireras; et enfin, moi-même, moi surtout, qui aurai contri-

Digitized by Google

bué à ta juste grandeur, je m'engage à accabler ton mérite de mes libéralités... Appelle mes femmes... Songe à ce que j'ai dit. *(Pisanio sort.)* Un maraud sournois et fidèle! L'agent inébranlable de son maître! Le conseiller qui, sans cesse, raffermit la main d'Imogène dans celle de son mari! Je lui ai donné là une chose qui, s'il en fait usage, mettra la belle à court de messagers d'amour; et elle-même, plus tard, si elle n'assouplit pas son humeur, elle peut être sûre d'en goûter aussi.

Pisanio rentre avec les dames chargées de fleurs.

C'est cela! c'est cela!... Parfait! parfait! Ces violettes et ces primevères variées, portez-les dans mon cabinet... Adieu, Pisanio! pense à ce que je t'ai dit. *(Elle sort, suivie de ses dames.)*

PISANIO. — Oui, j'y penserai. Mais, si jamais je deviens infidèle à mon bon maître, je m'étranglerai de mes propres mains; c'est tout ce que je ferai pour vous. *(Il sort.)*

SCÈNE VI

L'appartement d'Imogène.

Entre IMOGÈNE.

IMOGÈNE. — Un père cruel, une belle-mère perfide, un soupirant stupide pour une femme dont le mari est banni!... Oh! mon mari! couronne suprême de ma douleur! c'est toi qui redoubles mes tourments!... Que n'ai-je été enlevée par des voleurs, comme mes deux frères! Misérables ceux qui s'attachent à ce qui est glorieux! Bienheureux, quelque humbles qu'ils soient, ceux qui trouvent, dans la satisfaction de vœux modestes, la recette du bien-être!

Entrent Pisanio et Iachimo.

(A part, examinant Iachimo.) Quel est cet homme? Fi!

PISANIO. — Madame, un noble gentilhomme romain vous apporte des lettres de monseigneur.

IACHIMO. — Vous changez de couleur, madame! Le digne Léonatus est en bonne santé; il salue tendrement Votre Altesse. *(Il présente une lettre à Imogène.)*

IMOGÈNE. — Merci, mon bon monsieur! Vous êtes le très bienvenu.

Digitized by Google

IACHIMO, *à part.* — Tout ce qu'on voit de ses dehors est splendide; si elle renferme une âme aussi belle, c'est elle qui est le phénix arabe, et j'ai perdu mon pari... Hardiesse, sois mon amie; audace, arme-moi de la tête aux pieds; ou bien je combattrai, comme le Parthe, en fuyant; ou plutôt je fuirai sans combattre.

IMOGÈNE, *lisant.* — « Il est du plus noble rang, et ses prévenances m'ont infiniment obligé. Traitez-le donc en conséquence, selon le cas que vous faites de votre fidèle Léonatus. » Je ne lis tout haut que ces lignes; mais le reste de la lettre réchauffe mon cœur jusqu'au fond et le remplit de reconnaissance. Vous êtes aussi bienvenu, digne seigneur, qu'il m'est donné de vous le dire, et je vous le prouverai en tout ce que je pourrai faire.

IACHIMO. — Merci, belle dame!... Eh quoi! les hommes sont-ils fous? La nature leur a donné des yeux pour contempler l'arche des cieux et les riches trésors de la terre et de la mer; des yeux qui ne confondent pas les globes enflammés du firmament avec les pierres jumelles dont la plage est couverte; et nous ne pouvons pas, aidés d'organes aussi parfaits, faire la distinction entre le beau et le laid?

IMOGÈNE. — D'où vient votre stupéfaction?

IACHIMO. — Ce n'est pas la faute du regard; car des singes même, placés entre deux femelles, jacasseraient avec la jolie et repousseraient la vilaine avec des grimaces. Ni du jugement; car un idiot, placé dans une pareille alternative, ferait le bon choix. Ni de l'appétit; car une sale laideur, mise en face d'une aussi pure beauté, ferait vomir le vide au désir, avant qu'il fût tenté d'y goûter!

IMOGÈNE. — Que voulez-vous donc dire?

IACHIMO. — La luxure blasée elle-même, ce désir assouvi, mais jamais satisfait, qui fuit à mesure qu'il s'emplit, commence par dévorer l'agneau sans tache, avant de rechercher l'ordure.

IMOGÈNE. — Cher monsieur, quel transport vous saisit? Vous sentez-vous bien?

IACHIMO. — Merci, madame! très bien. *(A Pisanio.)* Je vous en supplie, monsieur, veuillez dire à mon écuyer de m'attendre où je l'ai laissé : il est ici tout étranger et fort timide.

PISANIO. — J'allais sortir, monsieur, pour lui faire accueil. *(Il sort.)*

Digitized by Google

IMOGÈNE. — Mon mari va toujours bien? Sa santé, dites-moi!...

IACHIMO. — Est fort bonne, madame.

IMOGÈNE. — A-t-il l'humeur gaie? J'espère que oui.

IACHIMO. — Excessivement plaisante : il n'y a pas d'étranger aussi gai et aussi jovial; on l'appelle le viveur breton.

IMOGÈNE. — Quand il était ici, il était enclin à la tristesse, et le plus souvent sans savoir pourquoi.

IACHIMO. — Je ne l'ai jamais vu triste. Dans sa société, là-bas, est un Français, un grand seigneur qui, paraît-il, aime beaucoup une fille gauloise restée dans sa patrie, et qui est une fournaise à soupirs. Le joyeux Breton, je veux dire votre mari, rit à gorge déployée de cette passion : « Ah! s'écrie-t-il, comment se retenir les côtes quand on voit un homme qui sait, par l'histoire, par ouï-dire ou par sa propre expérience, ce qu'est la femme et ce qu'elle ne peut s'empêcher d'être, user sa libre vie à pleurer un continuel esclavage? »

IMOGÈNE. — Mon seigneur peut-il parler ainsi?

IACHIMO. — Oui, madame, en riant jusqu'aux larmes. C'est une récréation de se trouver là et de l'entendre se moquer du Français... N'importe! le ciel sait qu'il y a des hommes bien blâmables.

IMOGÈNE. — Ce n'est pas lui, j'espère.

IACHIMO. — Ce n'est pas lui. Pourtant il pourrait se montrer plus reconnaissant des bontés du ciel à son égard. Bien doué personnellement, il a reçu en vous, que je regarde comme son bien, un don inestimable... Mais, tout en étant forcé à l'admiration, je suis forcé aussi à la pitié.

IMOGÈNE. — A la pitié pour qui?

IACHIMO. — Pour deux créatures que je plains cordialement.

IMOGÈNE. — En suis-je une, monsieur? Vous me regardez! Quel désastre discernez-vous en moi qui mérite votre pitié?

IACHIMO. — Lamentable. Quoi! déserter le rayonnant soleil, et se plaire dans un taudis auprès d'un lumignon!

IMOGÈNE. — Je vous en prie, monsieur, énoncez plus clairement vos réponses à mes questions. Pourquoi me plaignez-vous?

IACHIMO. — Parce que d'autres, j'allais vous le dire, jouissent de votre... Mais c'est l'affaire des Dieux d'en tirer vengeance, et non la mienne d'en parler.

Digitized by Google

IMOGÈNE. — Vous paraissez savoir quelque chose qui me concerne. Parlez, de grâce! La crainte d'une catastrophe est souvent plus douloureuse que sa révélation, car, ou le mal certain est irrémédiable, ou, s'il est connu à temps, il peut être réparé. Découvrez-moi donc ce secret que vous lancez et que vous retenez ainsi.

IACHIMO. — Supposez que j'eusse à moi cette joue pour y tremper mes lèvres; cette main dont le toucher, dont le moindre contact arracherait à tout homme le serment du plus loyal amour; cet objet qui captive mon regard effaré et le tient fixé sur lui; si alors, misérable damné, je couvrais de ma bave des lèvres aussi publiques que les degrés qui montent au Capitole; si je pressais de mes étreintes des mains durcies par un mensonge, comme par une fatigue de toutes les heures; si enfin je fermais ma paupière sur des yeux vils et ternes comme la lumière enfumée qu'alimente un suif fétide, je mériterais, n'est-ce pas, que tous les fléaux de l'enfer vinssent à la fois punir une telle trahison?

IMOGÈNE. — Mon seigneur a, je le crains, oublié la Bretagne.

IACHIMO. — Et lui-même. Ce n'est pas spontanément que je vous révèle l'infamie de son changement; non! c'est votre grâce qui, du fond le plus muet de ma conscience, évoque sur ma bouche cet aveu!

IMOGÈNE. — Ne m'en dites pas davantage.

IACHIMO. — O chère âme! Votre cause émeut mon cœur d'une pitié qui me fait mal. Une femme si belle, qui, liée à un empire, grandirait du double le plus grand roi, être ainsi associée à des baladines payées sur le revenu de vos propres coffres! à de malsaines aventurières qui risquent toutes les infirmités contre l'or que la corruption peut prêter à la nature! à une engeance gangrenée, capable d'empoisonner même le poison! Ah! vengez-vous; sinon celle qui vous porta n'était pas reine, et vous êtes déchue de votre auguste souche!

IMOGÈNE. — Me venger! Comment puis-je me venger? Si ce que vous dites est vrai, car j'ai un cœur qui ne peut pas en croire aussi vite mes oreilles; si ce que vous dites est vrai, comment me vengerais-je?

IACHIMO. — Devez-vous vous résigner à vivre, comme une prêtresse de Diane, entre des draps glacés, tandis qu'il se vautre sur d'autres, au mépris de vos droits, aux dépens de votre bourse? Vengez-vous! Je me consacre à votre

Digitized by Google

bonheur; plus digne que ce renégat de votre lit, je resterai à jamais votre amant fidèle, discret et sûr. *(Il se rapproche d'Imogène pour l'embrasser.)*

IMOGÈNE. — A moi, Pisanio!

IACHIMO. — Laissez-moi sceller mon dévouement sur vos lèvres.

IMOGÈNE. — Arrière!... Je me blâme de t'avoir si longtemps écouté... Si tu avais de l'honneur, tu m'aurais fait ce récit par respect pour la vertu, et non dans le but vil et étrange que tu te proposes. Tu diffames un gentilhomme qui est aussi loin de ta calomnie que tu l'es de l'honneur; et tu poursuis ici une femme qui te méprise à l'égal du démon... A moi, Pisanio!... Le roi mon père sera informé de ton attentat : s'il trouve bon qu'un étranger impudent vienne marchander à sa cour comme dans un bouge de Rome, et nous exposer ses intentions bestiales, alors il a une cour qui lui importe peu et une fille dont il ne se soucie pas... A moi, Pisanio!

IACHIMO. — O fortuné Léonatus! je puis le dire : la foi que ta femme a en toi est digne de ta confiance en elle, comme ta rare vertu l'est de son inébranlable fidélité... Vivez longtemps heureuse, vous, la femme du plus noble seigneur dont jamais pays ait été fier! vous, qui ne pouviez être que la compagne du plus noble! Accordez-moi mon pardon. Je ne vous ai parlé ainsi que pour savoir si votre foi était profondément enracinée; je vais vous faire de votre mari un portrait exact cette fois. Il est l'homme le plus accompli qui existe; c'est un saint enchanteur, qui charme toutes les sociétés; la moitié du cœur de tous les hommes est à lui.

IMOGÈNE. — Vous lui faites réparation.

IACHIMO. — Il est comme un dieu descendu parmi les hommes; il a une sorte de majesté qui le fait paraître plus qu'un mortel... Ne soyez pas offensée, très puissante princesse, si j'ai osé éprouver votre foi par un faux rapport. L'expérience a confirmé votre généreux jugement sur l'homme accompli que vous avez choisi, par une infaillible consécration. L'affection que j'ai pour lui m'a porté à vanner ainsi vos sentiments; mais les Dieux vous ont faite différente des autres femmes et pure de toute ivraie. Votre pardon, je vous prie!

IMOGÈNE. — Tout est réparé, monsieur. Employez comme vôtre mon pouvoir à la cour.

Digitized by Google

IACHIMO. — Mes humbles remerciements !... J'allais oublier d'implorer de Votre Grâce un léger service, qui pourtant a son importance, car il concerne votre mari, moi-même, et d'autres nobles amis qui sont intéressés dans la question.

IMOGÈNE. — Voyons! de quoi s'agit-il?

IACHIMO. — Nous sommes une douzaine de Romains qui, avec votre mari (la plus belle plume de notre aile!), nous sommes cotisés pour acheter un présent à l'empereur; agent choisi par tous, j'ai fait l'emplette en France. C'est de la vaisselle d'un travail exquis; ce sont des joyaux du goût le plus riche et le plus rare; la valeur en est grande; étranger ici, je suis tant soit peu impatient de mettre ces objets en sûreté. Vous plairait-il d'en accepter le dépôt?

IMOGÈNE. — Volontiers, et j'engage mon honneur à leur sûreté; puisque mon seigneur y est intéressé, je les garderai dans ma chambre à coucher.

IACHIMO. — Ils sont dans un coffre, sous l'escorte de mes gens; je prendrai la liberté de vous les envoyer pour cette nuit seulement. Je dois me rembarquer demain.

IMOGÈNE. — Oh! non, non.

IACHIMO. — Pardon! je tronquerais ma parole en prolongeant mon séjour. De la Gaule où j'étais, je n'ai traversé les mers que pour tenir ma promesse de voir Votre Altesse.

IMOGÈNE. — Je vous remercie de vos peines; mais ne partez pas demain!

IACHIMO. — Oh! il faut, madame. Ainsi, je vous en conjure, si vous voulez saluer par écrit votre mari, faites-le ce soir même. J'ai dépassé les délais fixés, et c'est chose grave pour la remise de notre présent.

IMOGÈNE. — Je vais écrire. Envoyez-moi votre coffre : il sera sûrement gardé, et rendu fidèlement. Vous êtes le bienvenu. *(Ils sortent.)*

Digitized by Google

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Devant le palais des rois de Bretagne.

Entrent CLOTEN *et* DEUX SEIGNEURS.

CLOTEN. — A-t-on jamais eu pareil guignon! Au moment où j'effleurais le but, voir la boule d'un autre écarter la mienne! Je perds cent livres sur le coup, et alors il faut que je ne sais quel ruffian vienne me reprocher de jurer, comme si je lui empruntais mes jurons et que je ne fusse pas le maître de les dépenser à ma fantaisie.

PREMIER SEIGNEUR. — Qu'a-t-il gagné à cela? Vous lui avez fendu la caboche avec votre boule.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* — Heureusement que la victime avait plus de cervelle que l'assommeur! Sans quoi il ne lui en serait pas resté.

CLOTEN. — Quand un gentilhomme est disposé à jurer, il ne convient pas que les assistants lui coupent la parole, pas vrai?

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Non, monseigneur, *(à part)* ni qu'il leur coupe les oreilles.

CLOTEN. — Le ruffian! le chien! Moi, lui donner satisfaction? Oh! que n'est-il de mon rang!

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* — Il serait l'égal d'un niais.

CLOTEN. — Rien au monde ne me vexe autant! Malepeste! je voudrais n'être pas aussi noble que je le suis! On n'ose pas se battre avec moi, parce que la reine est ma mère. Il n'y a pas un maroufle qui ne puisse se battre tout son soûl; et moi, il faut que je me démène comme un coq qui ne peut trouver de pair!

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* — Un coq fait comme un chapon! Du coq tu n'as que le cri et la crête!

CLOTEN. — Tu dis?

PREMIER SEIGNEUR. — Il ne convient pas que Votre Seigneurie se mesure avec tous les compagnons qu'elle outrage.

CLOTEN. — Non! je le sais; mais il convient que je puisse insulter mes inférieurs.

Digitized by Google

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Oui! et cela ne peut convenir qu'à Votre Seigneurie.

CLOTEN. — C'est justement ce que je dis.

PREMIER SEIGNEUR. — Avez-vous entendu parler d'un étranger qui est arrivé à la cour ce soir?

CLOTEN. — Un étranger? et je n'en sais rien!

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* — Il est lui-même un étrange gaillard, et il n'en sait rien.

PREMIER SEIGNEUR. — Oui! il est arrivé un Italien, qu'on dit être des amis de Léonatus.

CLOTEN. — Léonatus! ce gueux qu'on a banni! Quel qu'il soit, son ami en est un autre. Qui vous a parlé de cet étranger?

PREMIER SEIGNEUR. — Un des pages de Votre Seigneurie.

CLOTEN. — Sied-il que j'aille le voir? Ne sera-ce pas déroger?

PREMIER SEIGNEUR. — Vous ne pouvez déroger, monseigneur.

CLOTEN. — Pas facilement, je crois.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.* — Tu es un sot avéré : et tu ne peux déroger, ne lâchant que des sottises.

CLOTEN. — Allons! je vais voir cet Italien. Ce que j'ai perdu aujourd'hui aux boules, je veux le lui regagner cette nuit. Allons! venez.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Je vais suivre Votre Seigneurie. *(Cloten et le premier seigneur sortent. Seul.)* Se peut-il qu'une diablesse aussi astucieuse que sa mère ait mis au monde cet âne! qu'une femme qui soumet tout à son cerveau ait pour fils un idiot qui ne pourrait pas apprendre par cœur que, ôté deux de vingt, il reste dix-huit!... Hélas! pauvre princesse, divine Imogène, que ne souffres-tu pas, entre un père gouverné par ta marâtre, une mère forgeant des complots à toute heure, et un soupirant plus odieux pour toi que le noir exil de ton cher mari, que l'horrible divorce qu'on veut t'imposer! Puissent les Cieux raffermir les remparts de ton tendre honneur et maintenir inébranlable le temple de ta belle âme! Puisses-tu vivre, enfin, pour posséder et ton seigneur banni et ce vaste royaume! *(Il sort.)*

Digitized by Google

SCÈNE II

La chambre à coucher d'Imogène. Ameublement dans le goût le plus riche de la Renaissance. Tout autour de la chambre, une tapisserie soie et argent représentant la rencontre d'Antoine et de Cléopâtre sur le Cydnus. Au fond, une cheminée, sur le manteau de laquelle est sculptée une Diane au bain, et dont les chenets sont surmontés de deux Cupidons d'argent se tenant sur un pied. Çà et là, quelques tableaux. Plafond couvert de chérubins en ronde bosse. Dans un coin est un coffre. Imogène est dans son lit, occupée à lire à la clarté d'un flambeau qui brûle sur une table à côté d'elle [1].

Entre HÉLÈNE, *une de ses suivantes.*

IMOGÈNE. — Qui est là? Une de mes femmes? Hélène!

HÉLÈNE. — Oui, madame, à vos ordres.

IMOGÈNE. — Quelle heure est-il?

HÉLÈNE. — Près de minuit, madame.

IMOGÈNE. — J'ai donc lu trois heures : mes yeux sont fatigués. Plie le feuillet où j'en suis restée, et va te coucher. N'emporte pas le flambeau, laisse-le brûler. Ah! si tu peux te lever vers quatre heures, éveille-moi, je te prie. Le sommeil m'a tout envahie. *(Hélène sort.)* Dieux, je me confie à votre protection! Des fées et des tentateurs nocturnes gardez-moi, je vous en supplie! *(Elle s'endort. Iachimo sort du coffre.)*

IACHIMO. — Le grillon chante, et les sens harassés de l'homme se réparent dans le repos. Ainsi mon compatriote Tarquin foula doucement les tapis de jonc avant d'éveiller la chaste beauté qu'il viola... O Cythérée, comme tu pares ton lit! Frais lis, plus blanc que tes draps! que je puisse te toucher!... Rien qu'un baiser, un seul!... Rubis incompa-

---

1. « J'indique ici la décoration de l'appartement d'Imogène d'après la description minutieuse qu'en fait Iachimo à la scène IV. Il est important que le lecteur soit d'avance familier avec tous les détails de cet ameublement, qui tout à l'heure vont être produits comme autant de pièces de conviction à la charge d'Imogène. » *(Note de F.-V. Hugo.)* — Il est évident que le spectateur élisabéthain devait se contenter d'éléments sommaires de décor : quelques tentures, peut-être un tableau, le lit, le coffre, le flambeau.

Digitized by Google

rables, comme vous le rendez cher! C'est son haleine qui parfume ainsi la chambre. La flamme du flambeau se penche vers elle et voudrait regarder sous ses paupières pour entrevoir la lumière maintenant couverte par ces rideaux d'un blanc azuré que frange un bleu céleste! Mais ne perdons pas de vue mon projet. Pour bien me souvenir de la chambre, je vais tout écrire. *(Il tire un carnet, et prend des notes.)* Tels et tels tableaux... Là, la fenêtre... Le lit orné de cette façon... Cette tapisserie avec telle et telle figure... Le sujet qu'elle représente... Ah! quelques notes prises d'après nature sur son corps en diraient dix mille fois plus que la description de tous les meubles, et enrichiraient beaucoup mon inventaire. O toi, sommeil, singe de la mort, accable-la de toute ta léthargie! Que ses sens soient comme une tombe étendue ainsi dans une chapelle! *(Il lui défait son bracelet.)* A moi! à moi! Aussi aisé que le nœud gordien était difficile! Je le tiens. Voilà une preuve extérieure aussi convaincante que la conscience intime pour le désespoir du mari... Sur son sein gauche est un signe composé de cinq taches pareilles à ces gouttes de pourpre qu'on voit dans le calice d'une primevère. Voici une garantie telle que la loi elle-même n'en pourrait obtenir. La connaissance de ce secret va le forcer à croire que j'ai crocheté la serrure et ravi le trésor de son honneur. Il suffit. *(Il fait le geste d'écrire, puis s'arrête.)* A quoi bon? Pourquoi prendre note de ce qui est rivé, chevillé dans ma mémoire? *(Prenant le livre sur la table.)* Elle lisait l'histoire de Térée; la feuille est pliée à l'endroit où Philomèle céda[1]. C'est assez : rentrons dans le coffre, et fermons-en le ressort. Hâtez-vous, hâtez-vous, dragons de la nuit! Que l'aurore vienne vite dessiller l'œil du corbeau! Je loge chez la frayeur! Bien qu'il y ait un ange du ciel, l'enfer est ici. *(L'horloge sonne.)* Un, deux, trois... Il est temps! il est temps! *(Il rentre dans le coffre.)*

1. Térée, mari de Procné, sœur de Philomèle, viola cette dernière et lui coupa la langue. Philomèle broda une tapisserie qui racontait ses malheurs. Térée, au moment de tuer les deux sœurs, fut changé en huppe, Procné en hirondelle, et Philomèle en rossignol.

Digitized by Google

SCÈNE III

Sous les fenêtres[1] *de l'appartement d'Imogène.*

Entrent CLOTEN *et des seigneurs.*

PREMIER SEIGNEUR. — Votre Seigneurie est, dans la perte, le joueur le plus patient, le plus froid qui ait jamais retourné un as.

CLOTEN. — Il n'y a pas d'homme que la perte ne trouve froid.

PREMIER SEIGNEUR. — Mais il y en a peu qu'elle trouve aussi noblement patients que Votre Seigneurie. Ce n'est que quand vous gagnez que vous êtes tout flamme et tout ardeur.

CLOTEN. — Le gain donne du courage à tout le monde. Si je pouvais obtenir cette niaise d'Imogène, je serais assez riche... Le matin est proche, n'est-ce pas?

PREMIER SEIGNEUR. — Il fait jour, monseigneur.

CLOTEN. — Je voudrais que cet orchestre fût ici. On m'a conseillé de lui donner de la musique tous les matins. On dit qu'elle en sera pénétrée.

Entrent des musiciens.

Allons! accordez vos instruments. Si vous pouvez l'émouvoir avec vos doigts, tant mieux! Nous jouerons de la langue aussi. Si rien n'y fait, qu'elle reste ce qu'elle est! mais moi, jamais je ne céderai. Commencez par quelque chef-d'œuvre; vous nous donnerez ensuite une merveilleuse mélodie faite sur des paroles exquises et admirables, et alors nous la laisserons réfléchir.

CHANSON

Écoute! écoute! l'alouette chante à la porte du ciel,
Et Phébus se lève déjà

---

1. « Sous les fenêtres » est une interprétation du traducteur. L'original ne porte aucune indication de lieu. Theobald, imité par la plupart de ses successeurs, ajouta : « Une antichambre devant l'appartement d'Imogène. » Cela pourrait être une galerie, mais alors obscure, puisque Cloten ne sait pas qu'il fait déjà jour — détail qui devrait exclure une localisation en plein air.

Digitized by Google

Pour baigner ses coursiers aux sources
Que recèle le calice des fleurs;
Et les soucis clignotants commencent
A ouvrir leurs yeux d'or.
Avec tout ce qui est joli,
Ma douce dame, lève-toi,
Lève-toi, lève-toi.

CLOTEN, *aux musiciens.* — Maintenant, décampez. Si ça lui fait de l'impression, je n'en estimerai que plus votre musique; si ça ne lui en fait pas, c'est qu'elle a dans les oreilles un vice auquel ni crins de chevaux, ni boyaux de veau, ni voix même d'eunuque[1], ne peuvent remédier. *(Les musiciens sortent.)*

Entrent Cymbeline et la reine.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Voici le roi!

CLOTEN. — Je suis bien aise d'être debout si tard, c'est ce qui fait que je suis debout de si bonne heure. Le roi ne peut qu'approuver paternellement tant de zèle... Salut à Votre Majesté et à ma gracieuse mère!

CYMBELINE. — Attendez-vous ici à la porte de notre fille? L'entêtée ne veut donc pas paraître?

CLOTEN. — Je l'ai assaillie de musiques, mais elle ne daigne pas y faire attention.

CYMBELINE. — L'exil de son mignon est trop récent : elle ne l'a pas encore oublié; il faut quelque temps encore pour effacer ce souvenir de son esprit, et alors elle est à vous.

LA REINE. — Vous êtes fort obligé au roi qui ne néglige aucun moyen de vous servir auprès de sa fille. Faites votre cour en règle; recherchez les occasions; augmentez votre empressement en raison des refus; faites comme si votre cœur même vous inspirait les devoirs que vous lui rendez; obéissez-lui en tout, excepté quand ses ordres ont pour but votre éloignement : pour ça, soyez insensible.

CLOTEN. — Insensible! je ne puis l'être.

Arrive un messager.

LE MESSAGER. — Permettez, sire! Une ambassade arrive de Rome. Caïus Lucius en fait partie.

---

1. *Unpaved eunuch :* eunuque châtré. F.-V. Hugo élimine le pléonasme.

Digitized by Google

CYMBELINE. — C'est un digne compagnon, quoiqu'il vienne avec des intentions menaçantes; mais ce n'est pas sa faute. Nous devons le recevoir avec tous les honneurs dus à celui qui l'envoie et avec toutes les prévenances qu'il a méritées lui-même par les services qu'il nous a rendus. *(A Cloten.)* Mon cher fils, quand vous aurez souhaité le bonjour à votre maîtresse, venez nous rejoindre : nous aurons besoin de vous pour la réception de ce Romain. Venez, ma reine! *(Cymbeline, la reine, les seigneurs et le messager sortent.)*

CLOTEN, *seul.* — Si elle est levée, je veux lui parler; sinon, qu'elle reste couchée et qu'elle rêve! *(Il frappe à la porte.)* Holà! permettez!... Je sais que ses femmes l'entourent. Si je graissais la patte à l'une d'elles? C'est l'or qui procure les entrées dans maints endroits; c'est l'or qui corrompt les gardes-chasse de Diane même et qui leur fait amener la biche sous le coup du braconnier; c'est l'or qui fait tuer l'honnête homme en sauvant le bandit, et qui parfois envoie à la potence bandit et honnête homme. Que ne peut-il pas faire et défaire? Je veux prendre une de ses femmes pour procureur; car je ne m'entends pas encore bien à plaider moi-même. *(Il frappe.)* Permettez!

Une suivante arrive derrière la porte.

LA SUIVANTE. — Qui frappe là?

CLOTEN. — Un gentilhomme.

LA SUIVANTE. — Rien de plus?

CLOTEN. — Si fait, fils d'une dame de qualité.

LA SUIVANTE, *ouvrant.* — Beaucoup à qui leur tailleur coûte aussi cher qu'à vous n'ont pas le droit d'en dire autant. Que désire Votre Seigneurie?

CLOTEN. — La personne de votre maîtresse. Est-elle prête?

LA SUIVANTE. — Oui, à garder la chambre.

CLOTEN, *lui remettant une bourse.* — Voici de l'or pour vous. Vendez-moi votre éloge.

LA SUIVANTE. — Que voulez-vous dire? Mon propre panégyrique, ou l'éloge dont je vous croirai digne?... La princesse! *(Imogène survient.)*

CLOTEN, *à Imogène.* — Bonjour, belle des belles! Sœur, votre douce main! *(La suivante se retire.)*

IMOGÈNE. — Bonjour, monsieur! Vous vous mettez trop en frais pour ne recueillir que des déboires : en remercie-

Digitized by Google

ments, tout ce que je puis vous dire, c'est que je suis pauvre de remerciements, et que je n'en ai pas à donner.

CLOTEN. — Pourtant, je jure que je vous aime!

IMOGÈNE. — Si vous vous borniez à le dire, la chose serait pour moi aussi sérieuse. Vous aurez beau le jurer toujours, vous obtiendrez toujours pour récompense que je ne m'en soucie pas.

CLOTEN. — Ce n'est pas là une réponse.

IMOGÈNE. — C'est de peur que vous ne vous écriiez : *Qui ne dit mot consent,* que je vous parle. De grâce, épargnez-moi! Je le déclare, je répondrai de manière aussi discourtoise à vos plus tendres attentions. Un homme de votre haute sagacité devrait, après tant de leçons, savoir se retirer.

CLOTEN. — Vous abandonner à votre folie furieuse! Ce serait un crime à moi : je ne le ferai pas.

IMOGÈNE. — Les niais ne sont pas furieux, eux!

CLOTEN. — Est-ce moi que vous traitez de niais?

IMOGÈNE. — Oui, si je suis folle. Soyez patient, je ne serai plus furieuse : cela nous guérira tous deux. Je suis désolée, monsieur, que vous me fassiez oublier les manières d'une femme pour vous parler sur ce ton. Sachez une fois pour toutes ce que moi, qui connais mon cœur, je vous déclare ici en toute franchise : je ne me soucie pas de vous; et même la charité me manque à ce point (je m'en accuse) que je vous hais. Je regrette que vous ne l'ayez pas senti. Vous ne m'auriez pas forcée à m'en vanter.

CLOTEN. — Vous péchez contre l'obéissance que vous devez à votre père. Car le contrat que vous prétendez avoir fait avec ce misérable (un drôle élevé d'aumônes et nourri des restes, des miettes de la cour!), ce contrat n'en est pas un. Libre aux petites gens (et qui donc est au-dessous de lui?) d'unir des existences qui ne produisent que marmaille et misère, par un lien noué à leur guise : mais cette licence vous est interdite, à vous, par les exigences de la couronne; et vous ne pouvez pas en souiller le précieux éclat au contact d'un vil maraud, d'une espèce à livrée, d'une étoffe à écuyer, d'un mitron de bas étage!

IMOGÈNE. — Profane drôle! Quand tu serais le fils de Jupiter sans être, d'ailleurs, autrement doué que tu ne l'es, tu serais encore trop vil pour être son laquais. Ce serait pour toi un honneur suffisant, presque une faveur si, examen fait de tes mérites, tu étais nommé valet de bourreau

Digitized by Google

dans son royaume! Tu provoquerais l'envie pour être à ce point privilégié!

CLOTEN. — Que les miasmes du Midi l'empoisonnent!

IMOGÈNE. — Il ne peut pas éprouver de plus grand malheur que d'être nommé par toi. La moindre nippe qui ait jamais effleuré son corps est plus précieuse pour moi que tous les cheveux de ta tête, quand ils seraient changés tous en autant de Cloten! *(Regardant son bras.)* Eh bien! *(Appelant.)* Pisanio!

Pisanio entre.

CLOTEN. — La moindre nippe!... Que le diable...

IMOGÈNE, *à Pisanio.* — Cours immédiatement auprès de Dorothée, ma femme de chambre.

CLOTEN. — La moindre nippe!

IMOGÈNE. — Être ainsi hantée par cet imbécile, obsédée, exaspérée!... Va dire à ma camériste de chercher un bracelet qui par mégarde a glissé de mon bras. Il me vient de ton maître : malédiction sur moi si je m'en séparais, fût-ce pour le revenu du plus grand roi de l'Europe! Je crois bien l'avoir vu ce matin même; je suis sûre qu'il était hier soir à mon bras : je l'ai baisé; j'espère bien qu'il n'est pas allé conter à mon mari que je baise un autre objet que lui!

PISANIO. — Il ne peut pas être perdu.

IMOGÈNE. — Je l'espère bien : va le chercher. *(Pisanio sort.)*

CLOTEN. — Vous m'avez outragé... La moindre nippe!

IMOGÈNE. — Oui, je l'ai dit, monsieur. Voulez-vous me faire un procès? Je le répéterai devant témoins.

CLOTEN. — J'en informerai votre père.

IMOGÈNE. — Et votre mère aussi. Elle est ma protectrice, et aussi, je m'y attends, elle me donnera tous les torts. Sur ce, je vous laisse, monsieur, au plus fort de votre mécontentement. *(Elle sort.)*

CLOTEN. — Je me vengerai. La moindre nippe!... C'est bien. *(Il sort.)*

Digitized by Google

SCÈNE IV

A Rome. — Chez Philario.

Entrent POSTHUMUS *et* PHILARIO.

POSTHUMUS. — Ne craignez rien, monsieur. Je voudrais être aussi certain de la bienveillance du roi que je suis rassuré sur l'honneur inviolable d'Imogène.

PHILARIO. — Quels moyens avez-vous de fléchir le roi?

POSTHUMUS. — Aucun. Je suis réduit à tout attendre du temps. Je grelotte durant l'hiver actuel, en souhaitant que des jours plus chauds viennent pour moi. C'est sur ces espérances transies que je compte pour m'acquitter envers votre amitié : si elles sont déçues, il faudra que je meure votre débiteur.

PHILARIO. — Votre bonne grâce et votre compagnie me payent avec usure de tout ce que je puis faire. En ce moment, votre roi doit avoir eu des nouvelles du grand Auguste : Caïus Lucius accomplira de point en point sa mission. Je crois que Cymbeline concédera le tribut et enverra les arrérages; sinon, qu'il s'attende à revoir nos Romains, dont le souvenir est encore frais dans la douleur de son peuple!

POSTHUMUS. — Eh bien! moi, sans être homme d'État et sans avoir chance de l'être, je pense que cela finira par une guerre : vous entendrez dire que les légions [1] qui sont maintenant en Gaule ont débarqué dans notre intrépide Bretagne avant d'apprendre que le moindre tribut ait été payé. Mes compatriotes sont mieux exercés qu'à l'époque où Jules César souriait de leur inexpérience, tout en trouvant leur courage digne d'un pli à son front. Leur discipline, maintenant alliée à leur courage, prouvera aux provocateurs que le peuple breton peut progresser avec le monde!

Entre Iachimo.

PHILARIO. — Voyez donc! Iachimo!

POSTHUMUS. — Il faut que les cerfs les plus agiles vous

1. Le Folio a le singulier : *the legion now in Gallia.* Depuis Theobald beaucoup d'éditeurs mettent le mot au pluriel. A l'acte IV, d'ailleurs, le capitaine mentionnera « les légions en garnison dans la Gaule ».

Digitized by Google

aient traîné sur terre, et que tous les vents réunis aient baisé vos voiles, pour rendre votre traversée si rapide!

PHILARIO. — Soyez le bienvenu, monsieur!

POSTHUMUS. — La réponse brève qu'on vous a faite est, je présume, la cause de votre prompt retour.

IACHIMO. — Votre femme est une des plus belles femmes que j'aie vues!

POSTHUMUS. — Et aussi des plus chastes : sinon, autant vaudrait qu'elle exhibât sa beauté à la fenêtre pour allécher les débauchés et se débaucher avec eux.

IACHIMO. — Voici des lettres pour vous.

POSTHUMUS. — Elles ne contiennent rien que de bon, je pense.

IACHIMO. — C'est fort probable. *(Posthumus ouvre une lettre, et la lit.)*

PHILARIO, *à Iachimo.* — Caïus Lucius était-il à la cour de Bretagne quand vous y étiez?

IACHIMO. — Il y était attendu, mais non arrivé.

POSTHUMUS. — Jusque-là tout est bien. *(Montrant sa bague à Iachimo.)* Cette pierre a-t-elle toujours les mêmes feux? Ou bien la trouvez-vous trop terne pour en faire votre parure?

IACHIMO. — Si j'ai perdu, je dois en payer la valeur en or. Je ferais un voyage deux fois aussi long pour passer une seconde nuit aussi rapidement délicieuse que celle que j'ai eue en Bretagne. Car la bague est gagnée!

POSTHUMUS. — La chose est trop forte pour être admise ainsi.

IACHIMO. — Pas du tout! Avec une femme aussi aisée que la vôtre!

POSTHUMUS. — Monsieur, ne tournez pas votre perte en plaisanterie : vous savez, j'espère, que nous ne pouvons pas rester amis.

IACHIMO. — Nous le devons, cher monsieur, pour peu que vous observiez notre convention. Si je ne rapportais pas ici une connaissance parfaite de votre belle, je conviens que notre discussion pourrait aller plus loin. Mais à présent, je le déclare, j'ai gagné à la fois et son honneur et votre anneau; et je ne vous ai trichés ni l'un ni l'autre, car je n'ai agi que d'accord avec vous deux.

POSTHUMUS. — Si vous pouvez prouver que vous l'avez possédée au lit, ma main et cet anneau sont à vous. Sinon, après l'infâme opinion que vous avez eue de sa pure vertu,

Digitized by Google

il faut que l'un de nous laisse son épée à l'autre, ou que, désarmés l'un par l'autre, nous léguions nos lames au premier qui les trouvera.

IACHIMO. — Monsieur, les détails si voisins de l'évidence que je vais vous donner vont certainement vous convaincre. S'il le faut, je les affirmerai sous serment; mais je ne doute pas que vous ne m'épargniez cette formalité quand vous l'aurez reconnue inutile.

POSTHUMUS. — Poursuivez.

IACHIMO. — Parlons d'abord de sa chambre à coucher. (J'avoue n'y avoir pas dormi; mais, je le déclare, ce que j'ai vu valait bien la peine de veiller.) Elle est tendue d'une tapisserie soie et argent, représentant la fière Cléopâtre qui rencontre son Romain, et le Cydnus que fait déborder ou la foule des barques ou l'orgueil!... Un chef-d'œuvre de goût et de magnificence, où la main-d'œuvre le dispute à la matière! J'étais émerveillé de ce fini, de cette exactitude où respire la vie.

POSTHUMUS. — Tout cela est vrai. Mais vous avez pu l'entendre dire ici à moi ou à quelque autre.

IACHIMO. — De nouvelles particularités vont vous édifier sur mon savoir.

POSTHUMUS. — Il le faut, ou votre honneur est fort compromis.

IACHIMO. — La cheminée est au sud de la chambre; une chaste Diane au bain en couvre le manteau; je n'ai jamais vu figure si disposée à parler : le sculpteur a été un second créateur dans cette œuvre muette; il a surpassé la nature, au mouvement et à l'haleine près.

POSTHUMUS. — Voilà encore une chose que vous avez pu recueillir de quelque récit. On en a tant parlé!

IACHIMO. — Le plafond est couvert de chérubins d'or en ronde bosse. Les chenets... que j'oubliais, sont deux Cupidons d'argent, les yeux bandés, se tenant sur un pied, et délicatement attachés à leur soubassement.

POSTHUMUS, *impatienté*. — Il s'agit de son honneur! Accordons que vous ayez vu tout cela et qu'on doive des éloges à votre mémoire; la description de ce qui est dans sa chambre ne vous assure en rien le gain du pari.

IACHIMO, *tirant le bracelet d'Imogène*. — Eh bien! si vous le pouvez, pâlissez! je ne demande qu'à mettre à l'air ce bijou. *(Le montrant.)* Voyez! *(Le retirant à lui.)* Mainte-

Digitized by Google

nant, je le serre. Il faut que je le marie à votre bague. Je les garderai tous deux.

POSTHUMUS. — Au nom du ciel! laissez-le-moi voir encore une fois! Est-ce bien celui que je lui ai laissé?

IACHIMO. — Le même, mon cher, et je la remercie! Elle l'a détaché de son bras. Je la vois encore : son joli geste enchérissait sur son présent, et le rendait bien plus précieux. En me le donnant, elle m'a dit : *J'y tenais autrefois!*

POSTHUMUS. — Il se peut qu'elle s'en soit défaite pour me l'envoyer.

IACHIMO. — C'est ce qu'elle vous écrit, n'est-ce pas?

POSTHUMUS. — Oh! non! non! non!... Vous dites vrai. *(Lui remettant sa bague.)* Prenez aussi cela; c'est un basilic dont la vue me tue!... Qu'il soit donc dit que l'honneur n'est jamais où est la beauté, la vérité où est l'apparence, l'amour où il y a plus d'un homme, et que les femmes ne sont pas plus attachées par leur serment à ceux qui le reçoivent qu'à leur vertu qui est néant!... O fausseté sans mesure!

PHILARIO. — Du calme, monsieur! Reprenez votre anneau : il n'est pas encore gagné. Il est possible qu'elle ait perdu ce bracelet; ou même, qui sait si une de ses femmes, payée pour cela, ne le lui a pas volé?

POSTHUMUS. — C'est juste; et je présume qu'il se l'est ainsi procuré... Rendez-moi ma bague! Donnez-moi quelques renseignements physiques sur sa personne, plus concluants que ceci. Car ceci a été volé!

IACHIMO. — Par Jupiter! c'est de son bras même que je le tiens!

POSTHUMUS. — Entendez-vous? il le jure; il le jure par Jupiter. C'est donc vrai!... Eh bien! gardez la bague... C'est vrai, je suis sûr qu'elle ne l'a pas perdu : ses femmes sont toutes liées par serment et honorables... Elles, consentir à voler cela! pour un étranger! Non!... Elle s'est livrée à lui! L'insigne de son déshonneur, le voilà! et voici le prix que coûte son titre de prostituée! *(Il montre la bague.)* Va! prends ton salaire, et que tous les démons de l'enfer te le disputent!

PHILARIO. — Restez calme, monsieur! Ceci ne suffit pas pour convaincre un homme bien persuadé de...

POSTHUMUS. — Ne m'en parlez plus! Elle a été saillie par lui!

IACHIMO. — Voulez-vous d'autres preuves? Au-dessous

Digitized by Google

de son sein, bien digne qu'on le presse, est un signe, tout fier d'être aussi délicatement niché. Sur ma vie! je l'ai baisé, et cela m'a donné un appétit nouveau, tout rassasié que j'étais. Vous vous rappelez cette tache?

POSTHUMUS. — Oui! et elle en dénonce une autre si immense qu'elle ne tiendrait pas dans l'enfer, y fût-elle seule!

IACHIMO. — Voulez-vous en entendre davantage?

POSTHUMUS. — Épargnez-moi votre arithmétique; ne comptez pas les récidives : une fois, c'est un million de fois!

IACHIMO. — Je jure...

POSTHUMUS. — Pas de serment! Si vous jurez que vous n'avez pas fait cela, vous mentez; et je veux te tuer, si tu nies que tu m'aies fait cocu!

IACHIMO. — Je ne veux rien nier.

POSTHUMUS. — Oh! si je l'avais ici pour mettre sa chair en lambeaux! Je veux aller en Bretagne, et le faire au milieu de la cour, devant son père... Je ferai quelque chose. *(Il sort.)*

PHILARIO, *montrant Posthumus qui s'en va.* — Emporté au-delà des bornes de la patience... *(A Iachimo.)* Vous avez gagné. Suivons-le, et détournons la rage qui l'emporte contre lui-même.

IACHIMO. — De tout mon cœur. *(Ils sortent.)*

SCÈNE V

A Rome. — Un lieu solitaire.

Entre POSTHUMUS.

POSTHUMUS. — Les hommes ne peuvent donc pas être créés sans que la femme y soit de moitié? Nous sommes tous bâtards; et l'homme si vénérable que j'appelais mon père était je ne sais où quand j'ai été fabriqué : c'est quelque faussaire qui m'a frappé à son coin. Et pourtant ma mère passait pour la Diane de son temps, comme aujourd'hui ma femme pour la merveille du sien... O vengeance! vengeance!... Que de fois elle a contenu mes légitimes désirs, et imploré de moi l'abstinence, et cela avec une pudeur si rose qu'à sa vue seule le vieux Saturne se serait échauffé! Et moi, je la croyais aussi chaste que la neige restée à

Digitized by Google

l'ombre!... Oh! de par tous les diables!... Et voilà ce jaune Iachimo qui, en une heure, n'est-ce pas? moins que cela, dès les premières minutes... Peut-être n'a-t-il pas dit un mot; peut-être, comme un sanglier bourré de glands, un sanglier germanique, n'a-t-il eu qu'à crier : « Oh! » et qu'à couvrir; peut-être n'a-t-il pas trouvé d'autre opposition que celle qu'il attendait, et elle aussi, d'une mêlée corps à corps!... Si je pouvais découvrir en moi ce qui me vient de la femme! car il n'y a pas dans l'homme de tendance vicieuse qui, je l'affirme, ne lui vienne de la femme : est-ce le mensonge? eh bien! il vient de la femme! la flatterie? d'elle encore! la perfidie? d'elle! la luxure et les pensées immondes d'elle! d'elle! la rancune? d'elle! Ambitions, cupidités, capricieuses vanités, dédains, envies friandes, médisances, inconstance, tous les défauts qu'on peut nommer, ou même que l'enfer connaît, viennent d'elle, tous ou presque tous; non! je disais bien, tous. Car, même envers le vice, elles ne sont pas constantes : sans cesse elles quittent un vice vieux d'une minute pour un autre moins vieux de moitié... Je veux écrire contre elles, les détester, les maudire... Mais non! le plus grand raffinement d'une vraie haine est de prier qu'elles aient tous leurs désirs. Le démon même ne pourrait pas mieux les tourmenter! *(Il sort.)*

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

La grande salle du palais des rois de Bretagne.

Entrent, par une porte, CYMBELINE, LA REINE, CLOTEN, *des courtisans; par une autre,* CAIUS LUCIUS *et sa suite.*

CYMBELINE. — Parlez maintenant! Que veut de nous César-Auguste?

LUCIUS. — Quand Jules César, dont le souvenir, encore vivant pour les yeux des hommes, sera pour leurs oreilles et leurs langues une éternelle tradition, vint dans cette Bretagne et la conquit, Cassibelan, ton oncle, illustré par les éloges de César non moins que par ses exploits méritoires,

Digitized by Google

s'engagea, pour lui et pour ses successeurs, à payer à Rome un tribut annuel de trois milles livres qui, dans les derniers temps, n'a pas été acquitté par toi.

LA REINE. — Et qui, pour tuer les étonnements futurs, ne le sera jamais.

CLOTEN. — Il y aura bien des Césars avant que vienne un autre Jules. La Bretagne est un monde à elle seule. Et nous ne voulons rien payer pour le droit de promener nos nez.

LA REINE. — Les circonstances qui alors aidèrent les Romains à nous prendre notre bien, nous aident, à notre tour, à le reprendre. Sire, mon suzerain! souvenez-vous à la fois et des rois vos ancêtres et des résistances naturelles qu'offre votre île, vrai parc de Neptune, hérissé, palissadé de rochers inaccessibles, de vagues rugissantes, de bancs de sable qui, plutôt que de soutenir les barques de vos ennemis, les rongeraient jusqu'au grand mât! César fit bien ici une espèce de conquête, mais ce n'est pas ici qu'il s'est targué d'être venu, d'avoir vu, d'avoir vaincu : un désastre, le premier qui l'eût jamais atteint, le repoussa de nos côtes, deux fois battu; et ses navires, pauvres jouets naïfs de nos terribles mers, secoués par les lames, se brisèrent comme des coquilles d'œufs contre nos rochers [1]. En réjouissance, le fameux Cassibelan, qui avait été, ô fortune baladine! sur le point d'abattre l'épée de César, illumina de feux de joie la ville de Lud [2], et enfla de courage les Bretons!

CLOTEN. — Allons! il n'y a plus ici de tribut à payer : notre royaume est plus fort qu'il ne l'était à cette époque; et, comme je l'ai dit, il n'y a plus de César comme celui-là : d'autres pourront avoir le nez aussi crochu, mais pas un, le bras si roide.

CYMBELINE. — Mon fils, laissez finir votre mère.

CLOTEN. — Nous en avons encore beaucoup parmi nous qui ont la poignée aussi dure que Cassibelan! Je ne dis pas que je suis du nombre, mais j'ai un bras. Comment! un

---

1. Cette tempête est signalée et décrite par Holinshed dans sa *Chronique*.

2. « La ville de Lud *(Lud's Town)* n'est autre que la ville actuelle de Londres *(London,* que l'on suppose être une contraction de *Lud's Town)*. Le roi Lud était le frère de Cassibelan, qu'il précéda sur le trône. » *(Note de F.-V. Hugo.)* — Cette étymologie, que donne Holinshed, est aujourd'hui contestée.

Digitized by Google

tribut! Pourquoi payerions-nous un tribut? Si César peut nous cacher le soleil avec une couverture ou mettre la lune dans sa poche, nous lui payerons tribut pour avoir de la lumière; sinon, monsieur, assez parlé de tribut, je vous prie!

CYMBELINE. — Vous devez savoir qu'avant que les Romains injurieux eussent extorqué ce tribut de nous, nous étions libres. L'ambition de César, qui se gonflait presque à élargir les flancs du monde, en dépit de toute justice nous imposa ce joug. Le secouer est le devoir d'un peuple belliqueux, comme nous prétendons l'être : donc nous disons ici à César qu'il était notre ancêtre, ce Mulmutius qui établit nos lois, coutumes trop longtemps mutilées par l'épée de César, et que leur restauration libératrice sera le grand acte du pouvoir que nous tenons, quelque colère qu'en ait Rome. Oui! il fit nos lois, ce Mulmutius qui, le premier en Bretagne, mit sur son front une couronne d'or, et se nomma roi [1]!

LUCIUS. — Je suis fâché, Cymbeline, d'avoir à déclarer César, qui a plus de rois à son service que tu n'as d'officiers dans ta maison, César-Auguste, ton ennemi. Apprends donc cela de moi. Au nom de César, je proclame contre toi la guerre et la confusion. Attends-toi à une furie irrésistible... Après ce défi, je te remercie pour moi-même.

CYMBELINE. — Tu es le bienvenu, Caïus. Ton César m'a fait chevalier; j'ai passé ma jeunesse en grande partie sous ses ordres; c'est lui qui m'a conféré l'honneur; en voulant aujourd'hui me le reprendre de force, il m'oblige à le défendre à outrance. On m'assure que les Pannoniens [2] et les Dalmates viennent de prendre les armes pour leurs libertés : pour ne pas lire une leçon dans cet exemple, il faudrait que les Bretons fussent de glace. Tels ne les trouvera pas César.

LUCIUS. — Que l'expérience parle!

CLOTEN. — Sa Majesté l'a dit : vous êtes le bienvenu. Passez joyeusement avec nous un jour ou deux, ou plus encore. Si ensuite vous venez nous voir avec d'autres intentions, vous nous trouverez dans notre enceinte d'eau salée. Si vous nous en chassez, elle est à vous. Si vous succombez dans l'aventure, vous n'en rendrez que meilleur le menu de nos corbeaux; et ce sera tout.

1. Mulmutius, d'après Holinshed, fut le premier roi de Bretagne.
2. La Pannonie, sur le Danube, englobait la Hongrie et la Bosnie.

Digitized by Google

LUCIUS. — Vous l'avez dit, seigneur.

CYMBELINE. — Je connais le bon plaisir de ton maître, et il connaît le mien. Pour le reste, sois le bienvenu! *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

Dans le palais.

Entre PISANIO, *une lettre à la main.*

PISANIO. — Comment! d'adultère? Et pourquoi ne pas me nommer le monstre qui l'accuse?... Léonatus, ô mon maître, quel étrange venin est donc tombé dans ton oreille? Quel est le perfide Italien qui, crachant le poison comme il le verserait, a ainsi surpris ta trop facile crédulité? Elle, déloyale! Non. C'est pour sa fidélité qu'elle est punie et qu'elle supporte, plus en déesse qu'en femme, des assauts qui réduiraient mainte vertu. Oh! mon maître, te voilà au-dessous d'elle par l'âme autant que tu l'étais par la fortune. Comment! que je l'assassine? au nom de l'affection et de la fidélité que mes serments ont mises à tes ordres? Moi, elle!... Son sang!... Si cela s'appelle rendre service, que jamais on ne me répute serviable! Quelle mine ai-je donc, qu'on puisse me croire dénué d'humanité au point d'en venir là! *Frappe,* me dit-il; *la lettre que je t'envoie pour elle te donnera l'occasion d'agir sur son ordre même*[1]. O papier damné! Aussi noir que l'encre qui est sur toi! Chiffon insensible, peux-tu être complice d'un tel acte et garder cette virginale blancheur?... Justement, la voici.

Entre Imogène.

Je ne sais rien de ce qu'on me commande.

IMOGÈNE. — Eh bien! Pisanio?

PISANIO, *lui remettant un papier.* — Madame, voici une lettre de monseigneur.

---

1. La phrase est imprimée en italiques dans le Folio. Notre traducteur transpose en « me dit-il » l'indication « il lit » insérée en cet endroit par la plupart des éditeurs. Mais cette citation ne correspond pas aux termes de la lettre (la même évidemment) que Pisanio va donner à lire à Imogène, à la scène IV de l'acte. Pisanio ici ne lit donc pas, mais résume ou commente pour lui-même, tout en jetant sans doute un coup d'œil sur la lettre.

Digitized by Google

IMOGÈNE. — De qui? De ton seigneur? Ah! c'est de mon seigneur! de Léonatus! Il serait bien savant, l'astronome qui connaîtrait les étoiles comme je connais son écriture : il lirait l'avenir à livre ouvert!... Dieux propices, faites que ce qui est contenu ici me montre mon seigneur amoureux, bien portant, satisfait... non pas d'être séparé de moi (il faut qu'il en souffre... il est des souffrances salutaires, et celle-là est du nombre, car elle fortifie l'amour); satisfait de tout, excepté de cela! Avec ta permission, bonne cire! *(Elle décachète la lettre.)* Bénies soyez-vous, abeilles qui faites ces fermoirs du secret! Les amants et les signataires de billets protestés ne font pas pour vous le même vœu : c'est vous qui envoyez les débiteurs en prison, mais aussi c'est vous qui scellez les tablettes du jeune Cupidon!... De bonnes nouvelles, ô Dieux! *(Elle lit.)* « La justice et la colère de votre père, s'il allait me surprendre dans ses États, n'ont pas de cruauté qui m'épouvante, pour peu que vous consentiez, ô la plus chère des créatures, à me ranimer par votre vue. Apprenez que je suis en Cambrie [1], à Milford-Haven. Faites en cette circonstance ce que votre amour vous conseillera. Votre bonheur est le vœu de celui qui reste fidèle à ses serments et dont l'amour grandit toujours, de votre Léonatus Posthumus. » Oh! un cheval avec des ailes!... Entends-tu, Pisanio? Il est à Milford-Haven. Lis, et dis-moi quelle distance il y a d'ici là. Si, pour de médiocres intérêts, un homme peut s'y traîner en une semaine, pourquoi ne puis-je pas, moi, y voler en un jour? Allons, fidèle Pisanio, tu brûles comme moi de voir ton maître; tu en brûles... Oh! n'exagérons rien! pas comme moi; mais tu en brûles, quoique moins vivement que moi, car, vois-tu! mon ardeur excède l'excès. Eh bien! réponds, parle vite... Un conseiller d'amour devrait toujours entasser les mots dans l'oreille à y étouffer l'ouïe! Combien y a-t-il d'ici à ce bienheureux Milford?... En route tu me diras qui a valu au pays de Galles ce bonheur de posséder un pareil port. Mais, d'abord, comment pouvons-nous nous sauver d'ici? Et mon absence, pendant l'intervalle entre notre départ et notre retour, comment l'excuser? Mais, avant tout, comment sortir d'ici? Car pourquoi chercher déjà, pourquoi même inventer jamais une excuse? Nous causerons de cela plus tard... Je t'en prie, parle, combien de vingtaines

1. Ancien nom du pays de Galles.

Digitized by Google

de milles pouvons-nous bien faire à cheval d'une heure à l'autre?

PISANIO. — Une vingtaine entre deux soleils, madame; c'est assez pour vous, c'est même trop.

IMOGÈNE. — Comment! mon cher, un homme qui irait à son exécution ne pourrait pas aller aussi lentement. J'ai entendu parler de courses faites sur paris, où les chevaux étaient plus agiles que les grains de sable qui se précipitent au fond de l'horloge. Mais ceci est une plaisanterie. Va dire à ma femme de chambre de feindre une indisposition et de déclarer qu'elle va retourner chez son père, et puis procure-moi des vêtements de voyage, qui conviendraient, pour le prix, à la ménagère d'un gentilhomme campagnard.

PISANIO. — Madame, vous feriez bien de réfléchir.

IMOGÈNE. — Je vois devant moi, l'ami! partout ailleurs, à droite, à gauche, en arrière, est un brouillard impénétrable pour moi. En route, je te prie! Fais ce que je te commande! Il n'y a plus rien à dire. Pas d'autre voie praticable que celle de Milford! *(Ils sortent.)*

SCÈNE III

Dans le pays de Galles. — Une contrée montagneuse. Au fond du théâtre, une caverne, dont on n'aperçoit que l'ouverture. Dans un coin, une tombe.

BÉLARIUS, GUIDÉRIUS *et* ARVIRAGUS *entrent en scène successivement par l'ouverture de la caverne.*

BÉLARIUS, *encore dans la caverne.* — Un trop beau jour pour garder la maison, surtout sous un plafond aussi bas que le nôtre! Baissez-vous, enfants : cette porte vous apprend à adorer le ciel, et vous courbe pour l'office divin du matin. Les portes des monarques ont une arche si haute que des géants peuvent les traverser le front haut, et garder leurs turbans impies, sans souhaiter le bonjour au soleil. *(Debout, hors de la caverne.)* Salut, toi, beau ciel! Nous logeons dans le roc, mais nous te traitons plus poliment que des vivants plus altiers.

GUIDÉRIUS, *paraissant.* — Salut, ciel!

ARVIRAGUS. — Salut, ciel!

BÉLARIUS. — Maintenant, à nos jeux de montagnards!

Digitized by Google

Sus à ces hauteurs, vous dont les jambes sont jeunes! moi, je foulerai ces plateaux. Remarquez bien, quand vous m'apercevrez d'en haut petit comme un corbeau, que c'est la place qui amoindrit l'homme ou le grandit; et vous pourrez alors réfléchir aux récits que je vous ai faits des cours, des princes, des intrigues des camps, où le service n'est pas service parce qu'il est rendu, mais parce qu'il passe pour l'être. Cette conviction nous fait tirer profit de tout ce que nous voyons; et, souvent, pour notre consolation, nous trouverons que l'escarbot à l'aile d'écaille est mieux abrité que l'aigle à la vaste envergure. Oh! il y a dans notre existence plus de noblesse qu'à solliciter l'humiliation; plus de richesse qu'à vivre oisif de concussions; plus de fierté qu'à se pavaner sous la soie qu'on n'a pas payée. Bon nombre reçoivent le salut de celui qui les rend beaux, mais restent à jamais inscrits sur ses livres [1]; ce n'est pas une vie qui vaille la nôtre.

GUIDÉRIUS. — Vous parlez par expérience; nous, pauvres petits sans ailes, nous n'avons jamais volé hors de la vue du nid; nous ne savons pas quel air souffle loin du logis. Peut-être cette vie-ci est-elle la plus heureuse, si la vie tranquille est le bonheur : elle est plus douce pour vous, qui en avez connu une plus rude; elle convient à votre âge raidi; mais pour nous, c'est un cloître d'ignorance, un voyage dans un lit, c'est la prison d'un débiteur qui n'ose pas enjamber la limite.

ARVIRAGUS. — De quoi pourrons-nous parler quand nous serons vieux comme vous? Lorsque nous entendrons la pluie et le vent battre le noir décembre, de quoi, pincés dans cette caverne, causerons-nous durant les heures glacées? Nous n'avons rien vu; nous sommes pareils à la bête : subtils comme le renard, pour attraper; belliqueux comme le loup, pour manger; notre valeur consiste à chasser ce qui fuit; notre cage, nous la faisons retentir comme l'oiseau emprisonné, en chantant librement notre servage!

BÉLARIUS. — Comme vous parlez! Ah! si seulement vous connaissiez les usures de la cité, après en avoir fait vous-mêmes l'épreuve! les intrigues de la cour, sommet aussi dur à quitter qu'à garder, et dont l'escalade est une chute certaine, hauteur si glissante que le vertige y fait souffrir autant que la chute! Si vous connaissiez les soucis de la

1. Allusion au tailleur, qui salue le client qui ne l'a pas payé.

Digitized by Google

guerre, métier où l'homme ne cherche que le danger sous prétexte de gloire et d'honneur, et où, s'il meurt à la recherche, il obtient pour épitaphe une calomnie aussi souvent qu'un éloge; où bien des fois il est puni d'avoir fait le bien, et, ce qu'il y a de pire, obligé de s'incliner devant la censure!... O mes enfants, cette histoire, le monde peut la lire dans la mienne. Mon corps est balafré de coups d'épée romaine, et ma réputation était jadis parmi les plus illustres; Cymbeline m'aimait; et quand on parlait d'un soldat, mon nom n'était pas loin; alors j'étais un arbre dont les branches ployaient sous le fruit; mais, une nuit, un ouragan ou un brigandage, appelez cela comme vous voudrez, jeta à terre ma parure dorée, oui, jusqu'à mes feuilles, et me laissa nu à l'air.

GUIDÉRIUS. — Incertitude de la faveur!

BÉLARIUS. — Ma faute unique, je vous l'ai dite souvent. Deux misérables, dont les faux serments prévalurent sur mon intègre honneur, jurèrent à Cymbeline que j'étais ligué avec les Romains. De là mon bannissement; et, depuis vingt ans, ce roc et ces solitudes ont été mon univers; j'y ai vécu dans l'honnêteté et la liberté, et j'y ai payé au ciel plus de dettes pieuses que dans toute ma vie passée. Mais, vite à la montagne! Ceci n'est pas un entretien de chasseurs. Celui qui abattra le premier gibier sera le roi de la fête; les deux autres le serviront; et nous n'aurons pas peur du poison, qui est d'étiquette en plus haut lieu... Je vous rejoindrai dans les vallées. *(Guidérius et Arviragus s'en vont.)*

BÉLARIUS, *seul.* — Comme il est difficile d'étouffer les étincelles de la nature! Ces garçons-là ignorent qu'ils sont les fils du roi, et Cymbeline ne songe pas même qu'ils sont vivants! Ils se croient mes enfants; et, bien qu'élevés ainsi, humblement, dans une caverne où ils se courbent, leurs pensées heurtent les toits des palais, et la nature leur inspire, dans les choses les plus simples, les plus triviales, je ne sais quoi de princier qui dépasse la mine des autres. Voilà Polydore, l'héritier de Cymbeline et de la Bretagne, celui que le roi son père appelait Guidérius! Par Jupin! quand je m'assois sur mon escabeau à trois pieds et que je raconte mes faits de guerre, ses esprits volent sur mes lèvres. Si je dis : *Ainsi mon ennemi tomba, et ainsi je mis mon pied sur son cou,* aussitôt le sang royal lui afflue aux joues, il est en sueur, il raidit ses jeunes nerfs et se met dans la posture qui mime ma narration. Son jeune frère, Cadwall,

Digitized by Google

jadis Arviragus, dans une attitude analogue, ajoute à mon récit une animation qui révèle plus encore sa propre pensée... Écoutez! ils lèvent le gibier!... O Cymbeline, le ciel et ma conscience savent que tu m'as injustement banni : aussi, je t'ai volé ces enfants à l'âge de deux et de trois ans, voulant te priver de postérité, comme tu m'avais dépouillé de mes terres. Euriphile, c'est toi qui fus leur nourrice! Ils t'ont prise pour leur mère, et chaque jour ils vont t'honorer sur ta tombe. Et c'est moi, Bélarius, nommé maintenant Morgan, qu'ils prennent pour leur père véritable. *(Son du cor au loin.)* Le gibier est levé. *(Il s'en va.)*

SCÈNE IV

Aux environs de Milford-Haven.

Entrent PISANIO *et* IMOGÈNE.

IMOGÈNE. — Tu m'as dit, quand nous sommes descendus de cheval, que l'endroit était à deux pas. Il ne tardait pas à ma mère de me voir pour la première fois, autant qu'à moi d'arriver... Pisanio! mon cher! où est Posthumus?... Quelle est donc la pensée qui rend tes yeux si hagards? Pourquoi ce soupir échappé du fond de ta poitrine? Ton portrait, fait ainsi, passerait pour l'image de l'anxiété inexprimable. Prends une mine moins farouche, avant que l'égarement ait gagné ma ferme raison. Qu'y a-t-il? Pourquoi me tends-tu ce papier avec ce regard menaçant? Si c'est un beau temps qu'il m'annonce, dis-le par un sourire; si c'est un temps affreux, tu n'as qu'à garder cet air-là. *(Elle ouvre le papier que lui a remis Pisanio.)* L'écriture de mon mari! L'Italie, cette damnée faiseuse de philtres, l'aura ensorcelé, et il est dans quelque situation critique... Parle, l'ami! Tes paroles pourraient amortir le coup que cette lecture va peut-être rendre fatal pour moi.

PISANIO. — Veuillez lire; et vous allez voir en moi, misérable homme, l'être le plus conspué de la fortune.

IMOGÈNE, *lisant.* — « Ta maîtresse, Pisanio, s'est prostituée dans mon lit : j'en ai des témoignages qui saignent en moi. Je ne parle pas sur de faibles conjectures, mais sur des preuves aussi fortes que ma douleur, aussi certaines que la vengeance attendue par moi. Dans cette mission,

Digitized by Google

Pisanio, c'est toi qui dois me remplacer si ta foi n'a pas été tachée par son parjure. Que tes propres mains lui ôtent la vie! Je t'en fournirai l'occasion à Milford-Haven, où va l'amener une lettre de moi. Là, si tu ne la frappes pas, si tu ne me donnes pas la certitude que c'est chose faite, c'est que tu es le complaisant de son déshonneur, et déloyal autant qu'elle. »

PISANIO. — Qu'ai-je besoin de tirer mon épée? Ce papier lui a déjà coupé la gorge. Non! ce qui la tue, c'est la calomnie, dont le tranchant est plus aigu que l'épée, dont la langue est plus venimeuse que tous les reptiles du Nil, dont le souffle prend les vents pour coursiers et lance l'imposture à tous les coins du monde : aux rois, aux reines, aux États, aux vierges, aux matrones. Il n'est pas jusqu'aux secrets de la tombe où ne pénètre la calomnie vipère!... Comment vous trouvez-vous, madame?

IMOGÈNE. — Moi, infidèle à son lit! Qu'est-ce donc que d'être infidèle? Est-ce d'y rester couchée sans dormir, et en pensant à lui? D'y pleurer d'heure en heure? ou, pour peu que le sommeil s'impose à la nature, de l'interrompre par un rêve qui m'effraye pour lui, et de m'éveiller d'un cri moi-même? Est-ce là être infidèle à son lit? Voyons!

PISANIO. — Hélas! noble femme!

IMOGÈNE. — Moi, infidèle!... J'en appelle à ta conscience, Iachimo. Quand tu l'accusas, lui, d'impudeur, tu me fis l'effet d'un misérable; mais maintenant tes traits m'ont l'air honnête... Quelque impure Italienne, fille du fard qui la peint, l'aura séduit; et moi, pauvre rebutée, je suis une parure hors de mode, trop riche encore pour être accrochée au mur, et qu'il faut découdre... En morceaux, Imogène!... Oh! les serments des hommes sont les trahisseurs des femmes! Les plus vertueux dehors, après ta trahison, ô mon mari! passeront pour une apparence hypocrite qui n'est pas naturelle là où elle est, mais qu'on revêt pour amorcer les femmes!

PISANIO. — Bonne madame, écoutez-moi!

IMOGÈNE. — Après la perfidie d'Énée, les hommes vraiment sincères furent, de son temps, réputés perfides; les pleurs de Sinon [1] ont calomnié bien des larmes saines et,

1. Sinon est, dans *L'Énéide*, le Grec qui, par sa traîtrise et ses larmes, persuada aux Troyens de ramener dans leurs murs le grand cheval de bois.

Digitized by Google

détourné la pitié des plus réelles misères. De même, toi Posthumus, tu couvriras de ton levain les hommes les plus purs : les loyaux et les preux passeront pour perfides et pour parjures, à dater de ta grande faute... Allons, l'ami! sois fidèle, toi! fais ce que dit ton maître; et, quand tu le verras, rends du moins justice à mon obéissance. *(Elle tire du fourreau l'épée de Pisanio, et la lui offre.)* Vois! je tire moi-même ton épée : prends-la, et frappe ici, au cœur, cette innocente demeure de mon amour. Ne crains rien : elle est vide de tout, excepté de douleur; ton maître n'y est plus, lui, qui en fut vraiment le trésor. Fais ce qu'il dit : frappe. Tu peux être vaillant dans une meilleure cause, mais maintenant tu as l'air d'un lâche.

PISANIO, *rejetant l'épée.* — A bas, vil instrument! tu ne damneras pas ma main.

IMOGÈNE. — Mais quoi! il faut que je meure; et si ce n'est pas de ta main, tu désobéis à ton maître. Contre le suicide il existe une prohibition tellement divine qu'elle effarouche ma faible main. Allons! voici mon cœur. Je sens quelque chose dessus... *(Elle ouvre son corsage, et en tire des papiers.)* Attends! attends! Je ne veux aucune défense; je suis docile comme ton fourreau... Que vois-je? Les lettres du loyal Léonatus! Autant d'écrits hérétiques! Loin, loin de moi, corrupteurs de ma foi! vous ne servirez plus de cuirasse [1] à mon cœur! Ainsi de pauvres dupes peuvent être trompées par de faux prêtres; mais bien que ceux qui sont trahis souffrent cruellement de la trahison, il arrive aussi que les traîtres subissent un supplice plus grand. *(Elle déchire les papiers, et les jette au vent.)* Et toi, Posthumus, toi qui as soulevé ma désobéissance contre le roi mon père, et qui m'as fait dédaigner les hommages des princes, mes égaux, tu découvriras plus tard que ce n'était pas là un acte de vulgaire occurrence, mais un rare sacrifice; et je souffre moi-même de penser combien, quand tu seras refroidi pour celle que ton ardeur épuise aujourd'hui, combien alors mon souvenir te torturera... Je t'en prie, dépêche-toi. L'agneau implore le boucher : où est ton couteau? Tu es trop long à faire ce que t'a dit ton maître, quand c'est aussi ce que je désire.

PISANIO. — O généreuse dame!... Depuis que j'ai reçu

1. *Stomacher :* désigne plutôt ici cette pièce ornementale du vêtement féminin, guimpe ou « pièce d'estomac », qui couvrait la gorge.

Digitized by Google

l'ordre de faire cette chose, je n'ai pas pu dormir un moment.

IMOGÈNE. — Fais donc, et va au lit.

PISANIO. — Il faudra que d'abord je m'aveugle d'insomnie [1].

IMOGÈNE. — Pourquoi alors t'en es-tu chargé? Pourquoi m'as-tu égarée si loin avec un faux prétexte? A quoi bon notre présence ici? A quoi bon ma fatigue et la tienne? et la peine de nos chevaux? et l'occasion qui t'invite? et cette perturbation jetée à la cour par mon absence, à la cour où je ne songe même plus à revenir? Pourquoi as-tu tant fait, si c'est pour détendre l'arc quand tu es à l'affût et que la biche élue est devant toi?

PISANIO. — Je voulais gagner du temps afin de me délivrer d'un si affreux emploi : pour cela, j'ai imaginé un expédient. Chère dame, écoutez-moi avec patience.

IMOGÈNE. — Parle à lasser ta langue, parle. Je me suis entendu traiter de prostituée; et mon oreille, déchirée ainsi, ne peut pas avoir de blessure plus cruelle, car il n'est pas de charpie pour panser celle-là. Parle donc.

PISANIO. — Eh bien! madame, j'ai supposé que vous ne retourneriez plus à la cour.

IMOGÈNE. — Selon toute apparence, puisque tu me menais ici pour me tuer.

PISANIO. — Non, non, certes. Si j'ai été aussi intelligent qu'honnête, mon projet doit tout mener à bien. Il n'est pas possible que mon maître n'ait pas été abusé. Quelque scélérat, sans doute consommé dans son art, vous aura fait à tous deux cette offense infernale.

IMOGÈNE. — Quelque courtisane romaine!

PISANIO. — Non, sur ma vie! Je ferai seulement croire que vous êtes morte, et je lui enverrai quelque sanglant indice; car il m'a ordonné de le faire. Vous aurez disparu de la cour, et cela confirmera la chose.

IMOGÈNE. — Mais, mon ami, que ferai-je pendant ce temps-là? Où demeurer? Comment vivre? Qui me soutiendra dans cette vie, quand je serai morte à mon mari?

PISANIO. — Si vous retournez à la cour...

---

1. Folio : *I'll wake mine eyeballs out first*. L'expression est peu claire, et on a proposé diverses corrections (*break, make*, addition de *blind*, etc.). La présente traduction conserve à la fois le sens général (user mes yeux à ne pas dormir) et l'ambiguïté de la tournure.

Digitized by Google

IMOGÈNE. — Plus de cour, plus de père, plus d'obsessions de ce brutal, de ce noble, de ce stupide néant, de ce Cloten, dont l'amour m'était aussi horrible qu'un siège!

PISANIO. — Si vous ne retournez pas à la cour, alors vous ne devez plus rester en Bretagne.

IMOGÈNE. — Où irai-je? Le soleil brille-t-il pour la Bretagne seule? N'est-ce qu'en Bretagne qu'il y a des jours et des nuits? Notre Bretagne dépend de la masse du monde, sans faire corps avec elle : nid de cygnes au milieu d'un vaste étang! Ah! réfléchis qu'il y a des vivants hors de la Bretagne.

PISANIO. — Je suis bien aise que vous pensiez à vivre ailleurs. L'ambassadeur romain, Lucius, arrive à Milford-Haven demain. Si maintenant votre pensée peut rester aussi ténébreuse que l'est votre fortune, si seulement vous savez déguiser ce qui ne peut être avoué sans danger pour vous, vous vous ouvrirez une voie secrète [1] et pleine de perspectives. Peut-être même arriverez-vous tout près de Posthumus, assez près au moins pour que, si ses actions ne sont pas visibles pour vous, un bruit fidèle révèle sans cesse à votre oreille le moindre de ses mouvements.

IMOGÈNE. — Oh! dis ton moyen! Y eût-il péril pour ma pudeur, s'il n'est pas mortel, je me risque.

PISANIO. — Voilà justement la difficulté : il vous faut oublier d'être femme, quitter le commandement pour l'obéissance, la timidité délicate, qui est la compagne de toutes les femmes ou plutôt la grâce même de la femme, pour un courage effronté; il vous faudra être prompte aux lazzis, aux vives reparties, être impertinente et mutine comme la belette; enfin, même, aventurer le chaste trésor de vos joues en l'exposant, cruelle épreuve, hélas! mais inévitable, à l'ardeur banale des baisers d'Apollon Titan, et renoncer à ces minutieux et élégants atours sous lesquels vous rendiez la grande Junon jalouse.

IMOGÈNE. — Allons! sois bref. J'entrevois ton but, et je suis presque un homme déjà.

PISANIO. — Commencez seulement par le paraître. Ayant prévu le cas, j'ai tenu tout prêts, dans ma valise, un pour-

---

1. L'original a : *pretty*, ce qui, pour beaucoup d'éditeurs ne signifie rien (encore qu'on ait essayé de l'expliquer : attrayante, à considérer avec faveur, sans danger). F.-V. Hugo semble accepter la correction de certains : *privy*.

Digitized by Google

point, un chapeau, un haut-de-chausses, le costume complet. Mettez-le! voulez-vous? Puis, empruntant par l'imitation tous les dehors d'un jouvenceau de votre âge, présentez-vous devant le noble Lucius; demandez à entrer à son service; dites-lui de quel talent vous êtes douée (et il le reconnaîtra bien vite, s'il a l'oreille sensible à la musique). Je ne doute pas qu'il ne vous accueille avec joie, car il a une générosité que double une sainte vertu. Les ressources vous manquent-elles? Tout ce que j'ai est à vous, et je m'engage à pourvoir à vos besoins présents et à venir.

IMOGÈNE. — Tu es l'unique appui que les Dieux me laissent pour vivre. Pars, je te prie! Il y aurait encore bien des choses à considérer; mais nous tirerons des circonstances le meilleur profit. Je suis déjà aguerrie à cette épreuve, et je la soutiendrai avec un courage de prince. Je t'en prie, pars!

PISANIO. — C'est bien, madame. Abrégeons les adieux, de peur que, mon absence étant remarquée, je ne sois soupçonné d'avoir aidé à votre évasion de la cour... Ma noble maîtresse, voici une boîte que je tiens de la reine. Ce qu'elle renferme est précieux. Si vous êtes malade sur mer, si sur cette terre vous avez des langueurs d'estomac, une goutte de ceci dissipera l'indisposition. *(Lui remettant les habits d'homme.)* Cherchez un ombrage, et équipez-vous pour votre virilité... Puissent les Dieux vous guider vers le succès!

IMOGÈNE. — Ainsi soit-il! Je te remercie. *(Ils se séparent.)*

SCÈNE V

Devant la grande porte du palais des rois de Bretagne [1].

Entrent CYMBELINE, LA REINE, CLOTEN, LUCIUS, *des seigneurs.*

CYMBELINE. — Jusqu'ici! et je vous dis adieu.

LUCIUS. — Merci, royal seigneur! Mon empereur m'a écrit : il faut que je parte. Et je suis désolé d'avoir à vous déclarer l'ennemi de mon maître.

1. Le Folio ne porte ici aucune indication de lieu. Pope, et les éditeurs modernes, situent la scène dans une salle du palais de Cymbeline.

Digitized by Google

CYMBELINE. — Nos sujets, seigneur, ne veulent pas subir son joug; et, pour nous-même, nous montrer moins souverain qu'eux paraîtrait certes peu royal.

LUCIUS. — Sur ce, seigneur, je vous demande une escorte pour m'accompagner jusqu'à Milford-Haven. *(A la reine.)* Madame, que tous les bonheurs arrivent à Votre Grâce! *(Au roi.)* Comme à vous!

CYMBELINE, *aux seigneurs.* — Messeigneurs, c'est vous que je désigne pour le cortège. Rendez-lui en tout point les honneurs qui lui sont dus. Sur ce, adieu, noble Lucius!

LUCIUS, *à Cloten.* — Votre main, monseigneur!

CLOTEN. — Prenez-la comme celle d'un ami; mais à l'avenir ce sera pour vous celle d'un ennemi.

LUCIUS. — Seigneur, c'est à l'événement de nommer le vainqueur. Adieu!

CYMBELINE. — Mes bons seigneurs, ne quittez pas le digne Lucius, jusqu'à ce qu'il ait passé la Séverne. *(A Lucius.)* Bonne chance! *(Lucius et les seigneurs sortent.)*

LA REINE. — Il part d'ici le sourcil froncé; mais c'est notre honneur de lui en avoir donné sujet.

CLOTEN. — Tant mieux! C'est tout ce que désirent vos vaillants Bretons.

CYMBELINE. — Lucius a déjà écrit à l'empereur ce qui se passe ici. Il importe donc que nos chariots et nos cavaliers soient prêts à temps. Les forces que l'ennemi a déjà en Gaule seront bien vite rangées en bataille, dès qu'elles s'ébranleront contre la Bretagne.

LA REINE. — Ce n'est pas le moment de s'endormir, mais d'agir promptement et vigoureusement.

CYMBELINE. — C'est notre confiance qu'il en serait ainsi qui a fait notre hardiesse... Mais, ma douce reine, où donc est notre fille? Elle n'a pas paru devant le Romain, et ne nous a pas rendu ses devoirs aujourd'hui. Elle nous fait l'effet d'une créature plus acariâtre que respectueuse : nous avons remarqué cela... Qu'on la fasse venir devant nous! car nous avons été d'une patience trop débonnaire. *(Un gentilhomme de service sort.)*

LA REINE. — Royal seigneur, depuis l'exil de Posthumus, c'est dans la retraite qu'elle a vécu. Le temps seul, mon seigneur, peut la guérir. Je supplie Votre Majesté de lui épargner les paroles dures : c'est une femme si sensible aux reproches que chaque mot est un coup, et chaque coup, la mort pour elle.

Digitized by Google

Rentre le gentilhomme de service.

CYMBELINE. — Où est-elle, monsieur? Comment peut-elle justifier ses mépris?

LE GENTILHOMME. — Ne vous déplaise! sire, ses appartements sont tous fermés; et personne ne veut répondre, quelque bruit que nous fassions.

LA REINE. — Monseigneur, la dernière fois que je suis allée la voir, elle m'a priée de l'excuser près de vous si, étroitement reléguée chez elle par l'affaiblissement de sa santé, elle laisse en souffrance cette dette de respects qu'elle est tenue d'acquitter envers vous. Voilà ce qu'elle m'avait demandé de vous faire savoir; mais les soins de notre cour ont mis ma mémoire en faute.

CYMBELINE. — Ses portes fermées! et on ne l'a pas vue depuis quelque temps! Fasse le ciel que mes craintes soient mal fondées! *(Il sort précipitamment.)*

LA REINE. — Mon fils, suivez le roi.

CLOTEN. — Cet homme à elle, ce Pisanio, son vieux serviteur, je ne l'ai pas vu depuis deux jours.

LA REINE. — Courez donc! *(Cloten sort.)* Oui, ce Pisanio, l'acolyte de Posthumus. Je lui ai donné une drogue... Ah! s'il se pouvait qu'il fût absent pour l'avoir avalée! il croyait en effet que c'était une substance précieuse. Mais elle, qu'est-elle devenue? Peut-être le désespoir l'aura saisie; ou bien, sur les ailes de son fervent amour, elle aura fui vers son Posthumus adoré. La voilà en proie à la mort ou au déshonneur; et mon but est atteint dans les deux cas. Elle à bas, c'est moi qui dispose de la couronne britannique.

Rentre Cloten.

Eh bien! mon fils?

CLOTEN. — Il est certain qu'elle s'est évadée. Allez calmer le roi : il est en délire; personne n'ose l'approcher.

LA REINE. — Tant mieux! Puisse cette nuit ne pas avoir pour lui de lendemain! *(Elle sort.)*

CLOTEN, *seul.* — Je l'aime et je la hais, car elle est belle et vraiment royale. Toutes les distinctions exquises, elle les a plus qu'aucune grande dame, qu'aucune femme. Ce que chacune a de mieux, elle l'a; et, pétrie de tous leurs attraits, seule elle vaut mieux qu'elles toutes. Voilà pourquoi je l'aime. Mais ses dédains pour moi et les faveurs dont elle accable ce vil Posthumus, font assez de tort à son juge-

Digitized by Google

ment pour ternir ses mérites. Et c'est pour cela que je veux conclure en l'exécrant, oui, jusqu'à me venger d'elle! Car, s'il est des dupes...

Pisanio entre précipitamment.

Qui est là? Ah! vous faites vos paquets, drôle? Venez ici. Vous voilà donc, mon précieux entremetteur! Maraud, où est ta maîtresse? Réponds en un mot; sinon, je t'envoie tout droit chez les démons.

PISANIO. — Oh! mon bon seigneur!

CLOTEN, *la main à son épée.* — Où est ta maîtresse? Par Jupiter! je ne répéterai pas la question. Misérable sournois, j'obtiendrai ce secret de ton cœur, où je t'ouvrirai le cœur pour l'y trouver. Est-elle avec ce Posthumus, ce tas de bassesses massives dont on n'extrairait pas une drachme de valeur?

PISANIO. — Hélas, monseigneur, comment serait-elle avec lui? Depuis quand a-t-elle disparu? Il est à Rome.

CLOTEN. — Où est-elle, monsieur? Approchez encore. Plus d'hésitations! Apprends-moi tout. Qu'est-elle devenue?

PISANIO. — Oh! mon digne seigneur!

CLOTEN. — Digne maraud, révèle-moi où est ta maîtresse, tout de suite, au premier mot... Assez de digne seigneur! Parle, ou ton silence va être à l'instant ta condamnation et ta mort. *(Il menace Pisanio de son épée.)*

PISANIO. — Eh bien! monsieur, ce papier contient le récit de tout ce que je sais sur son évasion. *(Il lui présente la lettre qu'il a reçue de Posthumus. Cloten la saisit.)*

CLOTEN. — Voyons!... Je la poursuivrai jusque sur les marches du trône d'Auguste. *(Il lit la lettre.)*

PISANIO, *à part.* — Il fallait faire cela, ou périr. Elle est suffisamment loin : ce qu'il apprend là peut le mettre en campagne sans la mettre en danger.

CLOTEN. — Humph!

PISANIO, *à part.* — Je vais écrire à mon maître qu'elle est morte. O Imogène, puisses-tu voyager saine et sauve, et saine et sauve revenir!

CLOTEN. — Cette lettre est-elle vraie, drôle?

PISANIO. — Oui, monsieur, à ce que je crois.

CLOTEN. — C'est l'écriture de Posthumus. Je la reconnais... Si tu voulais, mon drôle, ne pas être un manant, mais te mettre loyalement à mon service; si tu voulais rem-

Digitized by Google

plir, avec une sérieuse industrie, tous les emplois que j'aurai occasion de te confier, c'est-à-dire faire immédiatement et fidèlement les coquineries quelconques que je te commanderai, eh bien! je te regarderais comme un honnête homme, et tu aurais à ta disposition mes largesses pour ta fortune, ma voix pour ton avancement.

PISANIO. — Fort bien, monseigneur!

CLOTEN. — Veux-tu me servir? Puisque tu es resté si patiemment, si constamment attaché à la maigre destinée de ce mendiant de Posthumus, certainement, dans une carrière moins ingrate, tu serais pour moi un agent zélé. Veux-tu me servir?

PISANIO. — Volontiers, seigneur.

CLOTEN. — Donne-moi ta main : voici ma bourse. As-tu en ta possession quelques vêtements de ton ancien maître?

PISANIO. — Oui, monseigneur. J'ai à mon logement l'habillement même qu'il portait quand il prit congé de ma dame et maîtresse.

CLOTEN. — Pour premier service, va me chercher cet habillement. Que ce soit ton premier service! Va.

PISANIO. — J'obéis, monseigneur. *(Il sort.)*

CLOTEN, *seul*. — Oui, j'irai te rejoindre à Milford-Haven... J'ai oublié de lui demander une chose, je m'en souviendrai tout à l'heure... C'est là, misérable Posthumus, que je te tuerai... Je voudrais que cet habillement fût arrivé... Elle m'a dit un jour (j'en ai encore l'amertume sur le cœur!) qu'elle faisait plus de cas du moindre vêtement de Posthumus que de ma noble personne avec toutes les qualités qui l'ornent. Eh bien! c'est sous les vêtements de Posthumus que je veux la violer. Je commencerai par le tuer, lui, sous ses yeux : alors elle verra ma valeur, et ce sera le supplice de ses mépris. Lui une fois à terre, quand j'aurai achevé sur son cadavre ma tirade d'insultes, enfin, quand j'aurai fait dîner ma luxure (ce que, pour mieux vexer la belle, je ferai sous les vêtements même qu'elle appréciait tant), je la ramènerai à la cour à coups de poing, chez elle à coups de pied. Elle s'est fait une joie de me mépriser, je me fais une fête de me venger!

Pisanio revient avec les vêtements de Posthumus.

Sont-ce là les vêtements?

PISANIO. — Oui, mon noble seigneur.

Digitized by Google

CLOTEN. — Depuis combien de temps est-elle partie pour Milford-Haven?

PISANIO. — C'est à peine si elle peut y être arrivée.

CLOTEN. — Porte ce costume dans ma chambre; c'est la seconde chose que je te commande. La troisième, c'est d'être le complaisant muet de mes desseins. Pour peu que tu sois dévoué, une légitime grandeur s'offrira d'elle-même à toi... C'est à Milford qu'est maintenant ma vengeance : que n'ai-je des ailes pour l'atteindre! Viens, et sois fidèle! *(Il sort.)*

PISANIO. — Tu me commandes mon déshonneur; car t'être fidèle, ce serait être fourbe, ce que je ne serai jamais envers le plus loyal des hommes. Va donc à Milford, mais pour n'y pas trouver celle que tu poursuis. Affluez, affluez sur elle, bénédictions célestes! Que l'empressement de ce fou soit retardé par les obstacles; que la peine soit toute sa récompense! *(Il sort.)*

SCÈNE VI

Devant la caverne de Bélarius. Le jour baisse.

IMOGÈNE *arrive en se traînant.*

IMOGÈNE. — Je trouve la vie d'homme bien pénible; je suis épuisée, et voilà deux nuits de suite que je fais de la terre mon lit. Je me trouverais mal, si ma résolution ne me soutenait... O Milford! quand, du haut de la montagne, Pisanio te montrait à moi, tu étais à l'horizon. Par Jupiter, il me semble qu'elles fuient toutes devant les malheureux, les habitations où ils devraient trouver asile. Deux mendiants m'ont dit que je ne pouvais pas perdre mon chemin. Voudraient-ils mentir, ces pauvres gens qui sont accablés d'afflictions et qui savent que c'est un châtiment ou une épreuve? Pourquoi pas? Rien d'étonnant à cela, quand les riches disent si rarement la vérité! Mentir dans l'abondance est plus coupable que tromper par besoin; et la fausseté est pire dans les rois que dans les mendiants... Ah! mon seigneur bien-aimé, tu es un de ces perfides... Maintenant que je pense à toi, ma faim est passée; et tout à l'heure j'allais défaillir d'inanition! *(Apercevant l'entrée de la caverne.)* Mais que vois-je là-bas?... Voici un sentier qui y mène :

Digitized by Google

c'est quelque sauvage repaire... Si j'appelais? Non; je n'ose pas appeler : mais la famine, avant d'emporter une créature, la rend intrépide. Le bien-être et la paix enfantent les lâches; le dénuement a pour fille la hardiesse... Holà!... qui est-ci? Est-ce un être civilisé? qu'il parle! Est-ce un sauvage? qu'il me prenne ou me prête la vie !... Holà !... Pas de réponse! Eh bien, entrons! Tirons toujours mon épée : pour peu que mon ennemi ait peur d'une lame autant que moi, il osera à peine la regarder. Donnez-moi un tel adversaire, cieux propices! *(Elle disparaît dans la caverne.)*

Arrivent Bélarius, Guidérius et Arviragus.

BÉLARIUS. — C'est vous, Polydore, qui vous êtes montré le meilleur chasseur et qui serez le seigneur de la fête; Cadwall et moi, nous ferons le cuisinier et le valet : c'est notre convention. L'industrie sécherait bien vite ses sueurs et finirait, si elle ne travaillait pas dans un but. Venez. Notre appétit rendra savoureux ce repas grossier. La lassitude peut ronfler sur la pierre, quand la paresse inquiète trouve dur l'oreiller de duvet. *(Se dirigeant vers la caverne.)* Allons!... Paix à toi, pauvre demeure qui te gardes toi-même!

GUIDÉRIUS. — Je suis épuisé.

ARVIRAGUS. — Je suis faible par la fatigue, mais fort en appétit.

GUIDÉRIUS. — Il y a de la viande froide dans la caverne; nous allons la brouter en attendant que notre gibier soit cuit. *(Ils avancent vers la caverne.)*

BÉLARIUS, *devant la caverne.* — Arrêtez, n'entrez pas! S'il ne mangeait pas nos vivres, je croirais qu'il y a là un être féerique.

GUIDÉRIUS. — Qu'est-ce donc, monsieur?

BÉLARIUS. — Par Jupiter! c'est un ange ou une merveille terrestre! Regardez la divinité à l'âge de l'adolescence.

Imogène apparaît à l'entrée.

IMOGÈNE. — Bons maîtres, ne me faites pas de mal. Avant d'entrer ici, j'ai appelé, et je comptais mendier ou acheter ce que j'ai pris. Sur ma parole! je n'ai rien volé, et je ne l'aurais pas fait, quand j'aurais trouvé le sol jonché d'or. Voici de l'argent pour ce que j'ai mangé; je l'aurais laissé sur la table, aussitôt mon repas fini, et je m'en serais allé en priant pour l'hôtelier.

Digitized by Google

GUIDÉRIUS. — De l'argent, jeune homme!

ARVIRAGUS. — Que plutôt tout l'or et tout l'argent de la terre soient changés en fange! Ils ne valent davantage que pour ceux qui adorent des dieux de fange.

IMOGÈNE. — Vous êtes fâchés, je le vois. Sachez, si vous voulez me tuer pour ma faute, que je serais mort de ne l'avoir pas commise.

BÉLARIUS. — Où allez-vous?

IMOGÈNE. — A Milford-Haven.

BÉLARIUS. — Quel est votre nom?

IMOGÈNE. — Fidèle, monsieur. J'ai un parent qui part pour l'Italie; il doit s'embarquer à Milford; j'allais le rejoindre, lorsque, presque épuisé par la faim, je me suis laissé aller à cette faute.

BÉLARIUS. — De grâce, beau damoiseau, ne nous prenez pas pour des rustres, et ne mesurez pas nos bonnes âmes à notre sauvage demeure. Vous êtes le bienvenu! Il fait presque nuit. Vous accepterez un repas meilleur avant de partir, et nos remerciements pour être resté notre convive. Garçons, faites-lui fête.

GUIDÉRIUS. — Si vous étiez femme, damoiseau, je vous ferais une rude cour, rien que pour être votre fiancé. En honneur! j'achèterais cette faveur au prix que je dis [1].

ARVIRAGUS. — Cela me rassure, qu'il soit homme. Je l'aimerai comme mon frère. *(A Imogène.)* Oui, l'accueil que je lui ferais après une longue absence, recevez-le de moi : vous êtes le très bienvenu! Soyez joyeux, car vous êtes tombé parmi des amis.

IMOGÈNE, *à part.* — Des amis! Si c'étaient des frères! Plût au ciel qu'ils le fussent! Ils seraient les fils de mon père; ma destinée eût été moins importante et d'un poids plus égal à la tienne, ô Posthumus!

BÉLARIUS. — Quelque souffrance l'étreint.

GUIDÉRIUS. — Que je voudrais l'en délivrer!

ARVIRAGUS. — Et moi! quelle qu'elle soit! à tout prix! à tout risque! grands Dieux!

BÉLARIUS. — Un mot, mes enfants! *(Il parle à voix basse aux deux jeunes gens.)*

IMOGÈNE. — Les grands, qui n'auraient pour palais que

---

1. La phrase du Folio *(I bid for you, as I do buy)* a été corrigée par Johnson et Hammer; c'est cette version que suit le traducteur. Une autre interprétation serait : je vous estime à votre véritable prix.

Digitized by Google

cette caverne, qui se serviraient eux-mêmes et se contenteraient du mérite que leur reconnaît leur propre conscience, en refusant le futile tribut de l'inconstante multitude, ne seraient pas plus nobles que ces deux frères. Dieux, pardonnez-moi! je voudrais changer de sexe pour être leur camarade, puisque Léonatus m'a trompée.

BÉLARIUS. — C'est convenu, nous allons accommoder notre gibier. *(A Imogène.)* Entrez, beau jouvenceau. A jeun la causerie est pénible; quand nous aurons soupé, nous te demanderons sans indiscrétion ton histoire, juste, du moins, ce que tu voudras nous en dire.

GUIDÉRIUS, *à Imogène.* — Marchez devant, je vous prie.

ARVIRAGUS. — La nuit est moins agréable au hibou, le matin à l'alouette, qu'à nous votre venue.

IMOGÈNE. — Merci, monsieur!

ARVIRAGUS. — Je vous en prie, marchez devant. *(Ils disparaissent dans la caverne.)*

SCÈNE VII

Rome.

Entrent DEUX SÉNATEURS *et* DES TRIBUNS.

PREMIER SÉNATEUR. — Voici la teneur du rescrit de l'empereur : Attendu que les plébéiens sont maintenant occupés contre les Pannoniens et les Dalmates, et que les légions stationnées en Gaule sont trop faibles pour soutenir la guerre contre les Bretons insurgés, il engage les gentilshommes à entreprendre cette campagne. Il crée Lucius proconsul; et c'est à vous, tribuns, que, pour faire les levées immédiates, il délègue ses pouvoirs absolus. Vive César!

UN TRIBUN. — Lucius est-il général de toutes les forces?

DEUXIÈME SÉNATEUR. — Oui.

LE TRIBUN. — Il est maintenant en Gaule?

PREMIER SÉNATEUR. — Oui, avec ses légions dont je vous parlais et que vos levées doivent renforcer. Les termes de votre commission vous fixent le nombre des hommes et la durée de leur service.

LE TRIBUN. — Nous ferons notre devoir. *(Ils s'éloignent.)*

Digitized by Google

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Dans le pays de Galles. — Aux environs de la caverne.

Arrive CLOTEN.

CLOTEN. — Me voici près de l'endroit où ils doivent se rejoindre, si Pisanio m'a fidèlement renseigné. Comme les vêtements de Posthumus me vont bien! Pourquoi sa maîtresse, faite par celui qui a fait son tailleur, ne m'irait-elle pas aussi? D'autant plus, dit-on (excusez l'expression), que le caprice fait aller toutes les femmes [1]. Il faut que je tente l'opération. J'ose me le déclarer à moi-même (car il n'y a pas de vaine gloire pour un homme à causer seul dans sa chambre avec son miroir) : les lignes de mon corps sont aussi bien dessinées que les siennes; je suis non moins jeune que lui, plus fort, non moins doué par la nature et plus favorisé par les circonstances, son supérieur par la naissance, aussi capable que lui dans les actions générales et plus remarquable dans le combat singulier. Et pourtant cette petite obstinée l'aime en dépit de moi!... A quoi tient la vie! Avant une heure, Posthumus, ta tête, qui maintenant tient à tes épaules, sera abattue, ta maîtresse violée, tes vêtements coupés en morceaux devant ta face! Cela fait, je la crosse jusque chez son père. Celui-ci m'en voudra peut-être un peu de ce rude traitement, mais ma mère, qui a tout pouvoir sur son humeur, tournera l'affaire à mon éloge... Mon cheval est solidement attaché... Dehors, mon épée, à l'œuvre de sang!... Fortune, mets-les sous ma main. Voici bien le rendez-vous, tel que Pisanio me l'a décrit; et le drôle n'oserait pas me tromper. *(Il s'éloigne.)*

---

1. *A woman's fitness comes by fits.* Cloten joue sur les différents sens du terme *fit :* (adjectif) : adéquat, bien adapté; (substantif) : accès brusque, caprice. Le traducteur s'en tire habilement en faisant tourner le jeu autour du verbe « aller ».

Digitized by Google

SCÈNE II

Devant la caverne.

BÉLARIUS, GUIDÉRIUS, ARVIRAGUS, *puis* IMOGÈNE, *arrivent sur la scène par l'ouverture de la caverne.*

BÉLARIUS, *à Imogène.* — Vous n'êtes pas bien : restez dans la caverne, nous reviendrons près de vous après la chasse.

ARVIRAGUS. — Frère, restez ici. Ne sommes-nous pas frères?

IMOGÈNE. — L'homme et l'homme devraient l'être; mais l'argile et l'argile diffèrent en dignité, bien qu'elles soient toutes deux de même poussière... Je suis très malade.

GUIDÉRIUS, *à Bélarius et à Arviragus.* — Allez à la chasse, vous autres; moi, je resterai avec lui.

IMOGÈNE. — Je ne suis pas assez malade pour cela ; quoique je ne sois pas bien, je ne suis pas de ces citoyens efféminés qui se croient morts avant d'être malades. Ainsi, je vous en prie, laissez-moi; tenez-vous à vos occupations journalières : la rupture de l'habitude est la rupture de toute la vie. Je suis indisposé; mais votre présence ne pourrait pas me guérir. La société n'est pas un soulagement pour qui n'est plus sociable. Mon mal n'est pas grave, puisque je puis le raisonner. De grâce! ayez confiance, laissez-moi : je ne puis enlever d'ici que moi-même, et, que je meure! le larcin n'est pas grand.

GUIDÉRIUS. — Je t'aime; je t'ai dit de quel grand amour; il égale celui que j'ai pour mon père.

BÉLARIUS, *à Guidérius.* — Quoi! que dis-tu? que dis-tu?

ARVIRAGUS, *à Bélarius.* — Si c'est pécher que de parler ainsi, monsieur, je m'accouple à la faute de mon cher frère. Je ne sais pourquoi j'aime ce jeune homme; je vous ai ouï dire que la raison de l'amour est sans raison. Eh bien! qu'il y ait une bière à la porte et qu'on me demande qui doit mourir, je répondrai : « Mon père, et non pas ce jeune homme! »

BÉLARIUS, *à part.* — O noble élan! O dignité de nature! grandeur de race! Les lâches enfantent les lâches; à être vil engeance vile. La nature a partout la farine et le son,

Digitized by Google

le rebut et la fleur. Je ne suis pas leur père; mais cet inconnu, par quel miracle l'aiment-ils plus que moi? *(Haut.)* Il est neuf heures du matin.

ARVIRAGUS, *à Imogène.* — Frère, adieu!

IMOGÈNE. — Bonne chasse!

ARVIRAGUS. — Bonne santé! *(A Bélarius.)* A vos ordres, monsieur! *(Bélarius, Arviragus et Guidérius causent à voix basse.)*

IMOGÈNE, *à part.* — Voilà de bienfaisantes créatures! Dieux, que de mensonges j'ai entendus! Nos courtisans disent que tout est sauvage, hors de la cour. Expérience, oh! quel démenti tu leur donnes! L'empire des mers produit des monstres; et ses pauvres tributaires, les fleuves, donnent à notre table des poissons aussi exquis que lui... Je souffre toujours, toujours du cœur... Pisanio, je vais essayer de ton remède.

GUIDÉRIUS, *à Bélarius.* — Je n'ai pas pu le faire causer; il m'a dit qu'il était bien né, mais malheureux, frappé déloyalement, mais loyal.

ARVIRAGUS. — C'est aussi ce qu'il m'a répondu. Il a ajouté pourtant que plus tard je pourrais en savoir davantage.

BÉLARIUS. — En campagne! En campagne! *(A Imogène.)* Nous allons vous laisser pour le moment. Rentrez, et reposez-vous.

ARVIRAGUS. — Nous ne serons pas longtemps dehors.

BÉLARIUS. — Je vous en prie, ne soyez pas malade, car il faut que vous soyez notre ménagère.

IMOGÈNE. — Bien ou mal portant, je vous suis attaché.

BÉLARIUS. — Pour toujours! *(Imogène s'éloigne et rentre dans la caverne.)* Ce jeune homme, quelle que soit sa détresse, semble être de bonne maison.

ARVIRAGUS. — Quel chant angélique il a!

GUIDÉRIUS. — Et puis sa cuisine est exquise! Il découpe nos racines en chiffres; et il assaisonne nos bouillons, comme si Junon était malade et qu'il fût son infirmier.

ARVIRAGUS. — Avec quelle noblesse il réprime chaque sourire par un soupir! comme si le soupir était jaloux de ne pas être son sourire, et comme si le sourire raillait son soupir de vouloir s'envoler d'un temple si divin, pour se mêler aux vents qu'insultent les matelots.

GUIDÉRIUS. — Je remarque que la douleur et la patience, qui ont pris germe en lui, enchevêtrent leurs fibres.

Digitized by Google

ARVIRAGUS. — Grandis, patience! Et que la douleur, cet infect sureau, dégage sa racine languissante de ta vigne en croissance!

BÉLARIUS. — Il fait grand jour. Allons! en marche!... Qui vient là?

Arrive Cloten.

CLOTEN. — Je ne peux pas trouver ces vagabonds : le maraud s'est moqué de moi... Je suis défaillant.

BÉLARIUS. — Ces vagabonds! Est-ce de nous qu'il veut parler?... Il me semble le reconnaître; c'est Cloten, le fils de la reine. Je crains quelque embûche... Il y a bien des années que je ne l'ai vu, et pourtant je suis sûr que c'est lui... Nous sommes mis hors la loi... Partons.

GUIDÉRIUS, *à Bélarius.* — Il est tout seul : vous, et mon frère, cherchez si quelque escorte est proche, je vous en prie; allez! et laissez-moi seul avec lui. *(Bélarius et Arviragus s'éloignent.)*

CLOTEN. — Doucement! qui êtes-vous, vous qui fuyez ainsi? quelques brigands des montagnes? J'en ai entendu parler. *(A Guidérius.)* Quel gueux es-tu?

GUIDÉRIUS. — Je n'ai jamais fait gueuserie si grande que de répondre au mot *gueux* sans frapper.

CLOTEN. — Tu es un voleur, un effracteur de loi, un scélérat. Rends-toi, bandit!

GUIDÉRIUS. — A qui? A toi? Qui es-tu? N'ai-je pas le bras aussi fort que toi? le cœur aussi fort? Tu as le verbe plus fort, j'en conviens; mais je ne porte pas mon poignard dans ma bouche. Parle! qui es-tu donc, pour que je me rende à toi?

CLOTEN. — Misérable drôle, est-ce que tu ne me connais pas par mes vêtements?

GUIDÉRIUS. — Non, coquin, pas plus que le tailleur qui fut ton grand-père en faisant ces vêtements, lesquels, à ce qu'il paraît, te font ce que tu es.

CLOTEN. — Précieux maraud, ce n'est pas mon tailleur qui les a faits.

GUIDÉRIUS. — Décampe donc, et va remercier l'homme qui te les a donnés. Tu es un triste hère; je répugne à te battre.

CLOTEN. — Insolent bandit, apprends seulement mon nom et tremble.

GUIDÉRIUS. — Quel est ton nom?

Digitized by Google

CLOTEN. — Cloten, drôle!

GUIDÉRIUS. — Cloten, double drôle, a beau être ton nom, je ne tremble pas; si tu t'appelais crapaud, ou vipère, ou araignée, j'en serais plus ému.

CLOTEN. — Pour comble à ta frayeur, pour coup suprême à ta confusion, sache que je suis le fils de la reine.

GUIDÉRIUS. — J'en suis fâché : ta mine n'est pas digne de ta naissance.

CLOTEN. — Est-ce que tu n'es pas épouvanté?

GUIDÉRIUS. — Je ne crains que ceux que je révère, les sages; les fous, j'en ris et je n'en ai pas peur.

CLOTEN, *l'épée à la main.* — Meurs donc!... A mort! Quand je t'aurai tué de ma propre main, je poursuivrai ceux qui viennent de s'enfuir, et j'accrocherai vos têtes aux portes de la ville de Lud. Rends-toi, sauvage montagnard. *(Ils s'éloignent en se battant.)*

Bélarius et Arviragus reviennent.

BÉLARIUS. — Pas d'escorte aux environs.

ARVIRAGUS. — Pas la moindre : vous vous serez mépris sur lui, certainement.

BÉLARIUS. — Je ne puis en convenir. Il y a longtemps que je ne l'ai vu; mais le temps n'a altéré en rien les traits que sa physionomie avait alors : ce sont justement les mêmes saccades de voix, les mêmes éclats de parole. Je suis sûr que c'était Cloten.

ARVIRAGUS. — C'est ici que nous les avons laissés. Je souhaite que mon frère vienne à bout de lui. Vous dites qu'il est si farouche.

BÉLARIUS. — Je veux dire qu'avant même d'être un homme fait, il n'avait pas peur des rugissements du danger, parce qu'il lui manquait le jugement qui souvent est cause de la frayeur... Mais vois donc : ton frère!

Guidérius revient, portant la tête de Cloten.

GUIDÉRIUS. — Ce Cloten était un niais, une bourse vide; pas une obole dedans! Hercule lui-même n'aurait pas pu lui broyer la cervelle, car il n'en avait pas. Et dire que, si je n'avais pas fait cela, le niais eût porté ma tête comme je porte la sienne!

BÉLARIUS. — Qu'as-tu fait?

GUIDÉRIUS. — Je sais parfaitement quoi : j'ai coupé la tête

Digitized by Google

d'un certain Cloten, se disant fils de la reine, qui me traitait de traître, de montagnard, et qui jurait que, seul, de sa main, il nous empoignerait tous, arracherait nos têtes de la place où, grâce aux Dieux! elles sont encore, et les planterait sur les murs de la ville de Lud.

BÉLARIUS. — C'en est fait de nous tous.

GUIDÉRIUS. — Eh bien! digne père, qu'avons-nous à perdre de plus que la vie qu'il jurait de nous ôter? La loi ne nous protège pas, pourquoi donc aurions-nous la délicatesse de laisser un arrogant morceau de chair nous menacer, et se constituer à la fois notre juge et notre bourreau, sous prétexte que nous devons respecter la loi?... Quelle escorte avez-vous découverte?

BÉLARIUS. — Nous n'avons pas aperçu une âme; mais la saine raison indique qu'il devait être accompagné. Bien que son humeur fût une mobilité continuelle, passant sans cesse du mauvais au pire, il n'est pas de frénésie, pas de folie absolue assez furieuse pour l'avoir entraîné seul ici. Peut-être a-t-on dit à la cour qu'il y avait ici, dans une caverne, vivant de leur chasse, des bannis qui un jour pourraient faire quelque coup de tête! Entendant cela (la chose est dans sa nature), il aura pu s'emporter et jurer qu'il viendrait nous chercher; mais il n'est pas probable qu'il se soit hasardé à venir seul, ni qu'on le lui ait permis. Nous sommes donc trop fondés à craindre que ce corps-là n'ait une queue plus terrible que la tête.

ARVIRAGUS. — Que le dénouement soit tel que l'auront prédit les Dieux! Quoi qu'il arrive, mon frère a bien fait.

BÉLARIUS. — Je n'étais pas en train pour chasser aujourd'hui : la maladie de ce garçon, de Fidèle, m'a fait trouver le chemin bien long.

GUIDÉRIUS. — C'est avec sa propre épée, qu'il brandissait sous ma gorge, que je lui ai tranché la tête. Je vais la jeter dans le torrent, derrière notre rocher, pour qu'elle aille à la mer dire aux poissons qu'elle est la tête de Cloten, le fils de la reine. C'est tout le cas que j'en fais. *(Il s'éloigne.)*

BÉLARIUS. — Je crains des représailles. Je voudrais, Polydore, que tu n'eusses pas fait cela, quoique la valeur t'aille si bien!

ARVIRAGUS. — Je voudrais, moi, l'avoir fait, dût la vengeance retomber sur moi seul! Polydore, je t'aime fraternellement, mais je t'envie cet exploit que tu m'as volé. Je voudrais que toutes les représailles auxquelles la force

Digitized by Google

humaine peut faire face vinssent nous chercher jusqu'ici, et nous demander des comptes!

BÉLARIUS. — Allons! c'est chose faite. Nous ne chasserons plus aujourd'hui : ne cherchons pas les dangers inutiles. Retourne à notre rocher; toi et Fidèle, vous serez les cuisiniers. Moi, j'attendrai ici que mon agile Polydore soit revenu, et je l'amènerai dîner aussitôt.

ARVIRAGUS. — Pauvre Fidèle! malade! je vais le revoir avec plaisir. Pour lui rendre ses couleurs, je saignerais volontiers toute une paroisse de Clotens, et je m'en louerais comme d'un acte de charité. *(Il s'éloigne et disparaît dans la caverne.)*

BÉLARIUS. — O Déesse! ô divine nature, comme tu te révèles dans ces deux princes enfants! Ils sont doux comme les zéphyrs qui soufflent sous la violette, sans même agiter sa corolle embaumée; et pourtant, dès que leur sang royal s'échauffe, les voilà aussi violents que la rude rafale, qui prend par la cime le pin de la montagne, et le fait plier jusqu'à la vallée. Chose merveilleuse! qu'un invisible instinct leur ait appris cette majesté sans leçon, cette dignité sans enseignement, cette urbanité sans exemple, et cette valeur qui germe en eux sauvage, mais qui fait moisson, comme si elle avait été semée!... Pourtant je me demande toujours ce que nous présage la présence de Cloten ici et ce que nous amènera sa mort.

Guidérius revient.

GUIDÉRIUS. — Où est mon frère? J'ai envoyé la caboche de Cloten, dans le torrent, en ambassade à sa mère; jusqu'à son retour, je garde son corps en otage. *(Une fanfare solennelle et plaintive se fait entendre et semble sortir de la caverne.)*

BÉLARIUS. — Qu'entends-je? Mon instrument de signal[1]! Écoute, Polydore!... Mais pour quel motif Cadwall le fait-il résonner? Écoute!

GUIDÉRIUS. — Est-ce qu'il est chez nous?

BÉLARIUS. — Il vient justement de rentrer.

GUIDÉRIUS. — Que veut-il dire? Depuis la mort de ma mère bien-aimée ce son n'avait pas retenti. Les choses

1. *Ingenious :* ingénieusement conçu. Cet instrument n'est pas autrement précisé. Il pourrait s'agir d'une harpe éolienne, mise en place par Cadwall avant de pénétrer dans la caverne. Le texte porte seulement l'indication : *solemn music.*

Digitized by Google

solennelles ne conviennent qu'aux cas solennels. Qu'y a-t-il donc? Les joies sans motifs ou les lamentations sans cause sont des gaietés de singe ou des chagrins d'enfant. Cadwall est-il fou?

Arviragus s'élance tout à coup hors de la grotte, portant Imogène, qui semble morte.

BÉLARIUS. — Regarde, le voici! Il apporte dans ses bras l'excuse terrible de ce que nous lui reprochions.

ARVIRAGUS. — Il est mort l'oiseau auquel nous tenions tant! Je voudrais avoir bondi de seize ans à soixante, et échangé mon agilité pour des béquilles, plutôt que d'avoir vu ceci!

GUIDÉRIUS. — O lis charmant! si beau soutenu ainsi par mon frère, tu l'étais bien plus quand tu te dressais de toi-même!

BÉLARIUS. — O mélancolie! qui pourra sonder le fond où tu t'abîmes, et, te dégageant de la vase, désigner la côte où ta carène inerte pourrait se réfugier aisément?... Et toi, créature bénie! le ciel sait quel homme tu aurais pu faire; mais moi je sais, adorable enfant, que tu es mort de mélancolie! *(A Arviragus.)* En quel état l'avez-vous trouvé?

ARVIRAGUS. — Raide, comme vous voyez; souriant ainsi, comme si son sommeil avait senti le chatouillement d'une mouche inoffensive, et non le coup de la mort. Sa joue droite reposait sur un coussin.

GUIDÉRIUS. — Où?

ARVIRAGUS. — Par terre, les bras ainsi croisés. J'ai cru qu'il dormait, et j'ai ôté de mes pieds les souliers ferrés dont la rudesse répliquait trop haut à mes pas.

GUIDÉRIUS. — Il n'est qu'endormi, en effet. S'il nous a quittés, c'est afin d'avoir dans le tombeau un lit où les fées viendront le visiter sans que les vers osent s'approcher de lui.

ARVIRAGUS. — C'est avec les plus belles fleurs que, tant que durera l'été et que je vivrai ici, je veux, Fidèle, embaumer ta triste tombe. Je ne manquerai pas de t'apporter la fleur qui est pareille à ton visage, la pâle primevère, et la clochette azurée comme tes veines, et la feuille de l'églantier qui, sans médisance, est moins parfumée que ton haleine. A mon défaut, le rouge-gorge [1], dans son bec charitable,

1. « C'était, au temps de Shakespeare, une croyance populaire que

Digitized by Google

(ô petit bec, comme tu fais honte à ces riches héritiers qui laissent leur père couché sans monument!) t'apporterait tout cela. Oui, et quand il n'y a plus de fleurs, il mettrait sur ton corps une fourrure de mousse comme vêtement d'hiver.

GUIDÉRIUS. — Assez, de grâce! ne joue pas, par ces propos de fillette, avec ce qui est si sérieux. Allons l'ensevelir, et ne laissons pas différer par l'extase l'acquittement d'une dette... Au tombeau!

ARVIRAGUS. — Où donc le déposerons-nous?

GUIDÉRIUS. — A côté de notre bonne mère Euriphile.

ARVIRAGUS. — Oui, faisons cela, Polydore, et, quoique nos voix aient maintenant un timbre plus mâle [1], berçons-le pour la fosse, comme jadis notre mère : chantons le même air et les mêmes paroles, en substituant seulement Fidèle à Euriphile.

GUIDÉRIUS. — Cadwall, je ne peux pas chanter : je me bornerai, en pleurant, à dire les paroles. Car les chants d'une douleur qui détonne sont pires que les profanations d'un faux prêtre.

ARVIRAGUS. — Eh bien! nous ne ferons que réciter.

BÉLARIUS. — Les grandes douleurs, je le vois, guérissent les moindres : car voilà Cloten tout à fait oublié... Enfants, il était fils d'une reine; et, bien qu'il soit venu à nous en ennemi, rappelez-vous qu'il l'a payé cher. Humbles et puissants, tous doivent pourrir également et ne faire qu'une même poussière; mais la déférence, cet ange du monde, marque une distance entre le petit et le grand. Notre ennemi était princier; vous lui avez ôté la vie, comme à notre ennemi : soit! mais ensevelissez-le comme un prince.

GUIDÉRIUS. — De grâce! allez le chercher. Le corps de Thersite vaut celui d'Ajax, quand tous deux ont cessé de vivre.

ARVIRAGUS. — Pendant que vous l'irez chercher nous dirons notre hymne. *(Bélarius s'éloigne.)* Commence, frère.

---

le rouge-gorge prenait le soin d'ensevelir sous la mousse et sous les fleurs les cadavres humains qui n'avaient pas été enterrés.» *(Note de F.-V. Hugo.)*

1. *The mannish crack :* la cassure de la voix lorsque vient l'âge d'homme. Peut-être y a-t-il là une allusion aux deux acteurs qui devaient jouer les rôles d'Arviragus et de Guiderius, et qui, ayant perdu leur voix d'enfants, ne pouvaient plus chanter.

Digitized by Google

GUIDÉRIUS. — Pas encore, Cadwall. Il faut que nous placions sa tête vers l'Orient : mon père a une raison pour cela.

ARVIRAGUS. — C'est juste.

GUIDÉRIUS. — Aide-moi donc à le déplacer. *(Guidérius et Arviragus déposent Imogène dans le tombeau. Le jour commence à baisser.)*

ARVIRAGUS. — C'est bien... Commence.

GUIDÉRIUS.

Ne crains plus la chaleur du soleil,
Ni les rages du vent furieux :
Tu as fini ta tâche en ce monde,
Et tu es rentré chez toi, ayant touché tes gages.
Garçons et filles chamarrés doivent tous
Devenir poussière, comme les ramoneurs.

ARVIRAGUS.

Ne crains plus la moue des grands :
Tu as dépassé l'atteinte du tyran.
Plus de souci pour te vêtir et manger!
Pour toi le roseau est égal au chêne.
Sceptre, talent, science, tout doit
Aboutir à ceci, et devenir poussière.

GUIDÉRIUS.

Ne crains plus le jet de l'éclair.

ARVIRAGUS.

Ni le coup de tonnerre redouté.

GUIDÉRIUS.

Ne crains plus la calomnie, censure brutale.

ARVIRAGUS.

Joie et larmes sont finies pour toi.

TOUS DEUX.

Tous les jeunes amants, tous les amants doivent
Te rejoindre et devenir poussière.

GUIDÉRIUS

Que nul exorciste ne te tourmente!

Digitized by Google

ARVIRAGUS.

Que nulle magie ne t'ensorcelle!

GUIDÉRIUS.

Que les spectres sans sépulture te respectent!

ARVIRAGUS.

Que rien de funeste ne t'approche!

TOUS DEUX.

Aie une fin tranquille,
Et que ta tombe soit vénérée!

Bélarius revient portant le corps de Cloten.
Le crépuscule se fait.

GUIDÉRIUS. — Nous avons achevé les obsèques de Fidèle... Allons! ensevelissons aussi ce corps. *(Ils déposent le corps de Cloten à côté d'Imogène.)*

BÉLARIUS. — Voici quelques fleurs; vers minuit, nous en mettrons d'autres; les plantes qui ont sur elles la froide rosée de la nuit conviennent le mieux pour joncher les tombes. *(Tous trois jettent des fleurs sur les corps.)* Sur leurs visages!... Vous aussi, vous étiez des fleurs et vous voilà flétris, comme le seront bientôt celles que nous jetons sur vous... Maintenant, retirons-nous à l'écart pour nous agenouiller... La terre qui les avait donnés les a repris. Leurs plaisirs ici-bas sont passés, comme leurs peines. *(Bélarius, Guidérius et Arviragus s'en vont.)*

IMOGÈNE, *rêvant.* — Oui, monsieur, à Milford-Haven; quel est le chemin?... Je vous remercie... Le long de ce taillis, là-bas?... Y a-t-il encore loin?... Miséricorde! encore six milles! Est-ce possible? j'ai marché toute la nuit!... Ma foi! je vais m'étendre à terre et dormir. *(Elle touche le corps de Cloten.)* Mais, doucement! Pas de camarade de lit! *(Elle se réveille.)* Oh! Dieux et Déesses! Ces fleurs sont comme les joies de ce monde; ce cadavre sanglant, c'est le souci qu'elles cachent... J'espère que je rêve encore : je songeais que j'étais ménagère d'une caverne, et cuisinière chez d'honnêtes gens. Mais cela n'est pas... C'est un trait imaginaire lancé dans le néant, et sorti des fumées du cerveau... Nos yeux mêmes sont parfois comme nos jugements, aveugles... En vérité, je tremble toujours de peur. Ah! s'il reste encore

Digitized by Google

au ciel une goutte de pitié, pas plus grande que l'œil d'un roitelet, Dieux redoutés, donnez-m'en une part... Le rêve est toujours là; maintenant même que je suis éveillée, il est hors de moi, comme en moi. Je ne l'ai pas imaginé, j'ai bien senti... Un homme décapité! *(Elle examine le cadavre.)* Les vêtements de Posthumus! Je reconnais la forme de sa jambe; voici sa main, son jarret de Mercure, sa taille martiale, ses muscles herculéens; mais sa face de Jupiter?... Assassinerait-on au ciel?... Comment! elle n'est plus là! *(Elle se relève, échevelée.)* Ah! Pisanio, que toutes les malédictions qu'Hécube en délire jeta aux Grecs tombent sur toi, jointes aux miennes! C'est toi qui, complice de Cloten, ce démon effréné, as égorgé mon seigneur!... Que désormais écrire et lire soient déclarés trahison! Ce damné Pisanio! Avec ses lettres fabriquées, ce damné Pisanio, il a abattu le grand mât du plus beau vaisseau du monde!... O Posthumus! hélas! où est ta tête? où est-elle? Ah! où est-elle?... Pisanio aurait bien pu te frapper au cœur, et te laisser la tête... Qui a pu faire cela? Pisanio?... Oui, lui et Cloten. La scélératesse et la cupidité ont fait ici cette catastrophe! Oh! c'est clair, bien clair. La drogue qu'il m'avait donnée et qui, disait-il, devait être un salutaire cordial pour moi, ne l'ai-je pas trouvée meurtrière pour les sens? Voilà qui confirme tout : c'est bien l'œuvre de Pisanio et de Cloten. Oh! laisse-moi colorer de ton sang mes joues pâles, pour que tous deux nous paraissions plus horribles à ceux qui pourront nous trouver! O mon seigneur! mon seigneur! *(Elle tombe évanouie.)*

Arrivent Lucius, un capitaine, puis d'autres officiers, puis un devin.

LE CAPITAINE. — En outre, les légions en garnison dans la Gaule ont, selon vos ordres, traversé les mers; elles vous attendent là-bas, à Milford-Haven, avec votre flotte; elles sont prêtes à agir.

LUCIUS. — Mais que mande-t-on de Rome?

LE CAPITAINE. — Le Sénat a mis en mouvement les alliés et les chevaliers d'Italie, fougueux volontaires qui promettent de nobles services; ils viennent sous la conduite du vaillant Iachimo, frère du prince de Sienne.

LUCIUS. — Quand les attendez-vous?

LE CAPITAINE. — Avec le premier bon vent.

Digitized by Google

LUCIUS. — Cette ardeur rend nos espérances légitimes. Donnez l'ordre que nos troupes disponibles soient rangées en bataille; dites aux capitaines d'y veiller. *(Au devin.)* Eh bien! maître, qu'avez-vous rêvé récemment touchant l'issue de cette guerre?

LE DEVIN. — La nuit dernière, les Dieux eux-mêmes m'ont envoyé une vision : j'avais jeûné et prié pour obtenir leur lumière. Voici : j'ai vu l'oiseau de Jupiter, l'aigle romaine, s'envoler du sud nébuleux vers ce côté du couchant, et là s'évanouir dans les rayons du soleil. Ce qui (à moins que mes péchés n'aient obscurci ma prescience) présage le succès de l'armée romaine.

LUCIUS. — Fais souvent des rêves pareils, et toujours véridiques. *(Apercevant le cadavre de Cloten.)* Doucement! Oh! quel est ce tronc décapité? Cette ruine annonce que jadis elle a été un noble édifice. *(Apercevant Imogène.)* Eh quoi, un page! Mort, ou endormi sur l'autre? Il doit être mort; car la nature a horreur de faire lit commun avec un mort ou de dormir sur un cadavre... Voyons le visage de ce garçon.

LE CAPITAINE. — Il est vivant, monseigneur.

LUCIUS. — Alors il nous expliquera ce corps mutilé. *(A Imogène, qui s'est redressée.)* Jeune homme, informe-nous de tes aventures; car il semble qu'elles implorent les questions. Quel est celui dont tu fais ton oreiller sanglant? Ou qui donc a altéré cette belle image peinte par la noble nature? Quel intérêt as-tu dans cette triste catastrophe? Comment est-elle arrivée? Qui est-il, et qui es-tu?

IMOGÈNE. — Je ne suis rien; ou, si je suis quelque chose, mieux vaudrait n'être rien. Celui-là était mon maître, un Breton vaillant et bon, tué ici par des montagnards... Hélas! il n'y a plus de pareils maîtres! Je puis errer de l'Est à l'Occident, réclamer du service, essayer de beaucoup, et des meilleurs, en les servant fidèlement : jamais je ne retrouverai un tel maître!

LUCIUS. — Pauvre jeune homme! Tes plaintes ne m'émeuvent pas moins que la vue de ton maître ensanglanté. Dis-moi son nom, mon bon ami.

IMOGÈNE. — Richard du Champ. *(A part.)* Si je fais un mensonge inoffensif, j'espère que les Dieux qui m'entendent me le pardonneront. *(Haut.)* Vous disiez, seigneur?

LUCIUS. — Quel est ton nom?

IMOGÈNE. — Fidèle, seigneur.

Digitized by Google

LUCIUS. — Tu le justifies hautement : ton nom sied bien à ton dévouement; ton dévouement, à ton nom. Veux-tu risquer la chance avec moi? Je ne dis pas que ton nouveau maître vaudra l'autre; mais sois sûr qu'il t'aimera autant. Des lettres de l'empereur romain remises à moi par un consul ne feraient pas ton avancement plus vite que ton propre mérite. Viens avec moi.

IMOGÈNE. — Je vous suivrai, seigneur. Mais d'abord je vais, s'il plaît aux Dieux, mettre mon maître à l'abri des mouches, dans un trou aussi profond que pourront le faire ces pauvres pioches. *(Elle montre ses ongles.)* Puis, quand j'aurai jonché sa tombe de feuilles et d'herbes sauvages; quand sur elle j'aurai répété cent prières, comme je le pourrai, pleurant et soupirant; je quitterai alors son service et me mettrai au vôtre, pourvu qu'il vous plaise de me recueillir.

LUCIUS. — Oui, bon jeune homme; et je serai pour toi moins un maître qu'un père... Mes amis, cet enfant nous a appris nos devoirs d'hommes. Cherchons le gazon le mieux paré de pâquerettes, et faisons au mort, avec nos piques et nos pertuisanes, une tombe. Allons! enlevez-le! *(A Imogène.)* Enfant, il nous est recommandé par toi, et il aura la sépulture que peuvent donner des soldats. Du courage! essuie tes yeux. Certaines chutes ne sont que des moyens plus heureux d'élévation. *(Tous s'en vont.)*

SCÈNE III

Dans le palais des rois de Bretagne.

Entrent CYMBELINE, *des* SEIGNEURS *et* PISANIO.

CYMBELINE. — Qu'on retourne, et qu'on revienne me dire comment elle est! Une fièvre causée par l'absence de son fils! Un délire qui met sa vie en danger!... Cieux, quels coups profonds tu me portes à la fois! Imogène, ma plus grande consolation, disparue! La reine, sur un lit d'agonie, tandis que des guerres terribles me menacent! Son fils, si nécessaire en ce moment, disparu! J'en suis accablé, à n'avoir plus d'espoir. *(A Pisanio.)* Quant à toi, compagnon, toi qui certes dois être dans le secret du départ de ma

Digitized by Google

fille et qui fais si bien l'ignorant, nous te forcerons à parler par une poignante torture.

PISANIO. — Sire, ma vie est à vous : je la mets humblement à votre merci. Mais quant à ma maîtresse, j'ignore où elle réside, pourquoi elle est partie, et quand elle se propose de revenir. Je supplie Votre Altesse de me regarder comme son loyal serviteur.

PREMIER SEIGNEUR, *à Cymbeline.* — Mon bon suzerain, le jour où elle a disparu, cet homme était ici. J'ose répondre qu'il dit vrai et qu'il remplira loyalement tous ses devoirs de sujet. Pour Cloten, on le recherche avec toute l'activité possible, et je ne doute pas qu'on ne le trouve.

CYMBELINE, *à Pisanio.* — Tant de soins m'occupent, que je veux bien t'épargner pour le moment; mais mes soupçons restent pendants.

PREMIER SEIGNEUR. — Que Votre Majesté me permette de lui dire que les légions romaines, toutes tirées de la Gaule, sont débarquées sur vos côtes, avec un renfort de gentilshommes romains, envoyés par le Sénat.

CYMBELINE. — C'est maintenant qu'il me faudrait les conseils de mon fils et de la reine! Je suis étourdi d'affaires.

PREMIER SEIGNEUR. — Mon bon suzerain, vos forces peuvent amplement tenir tête à celles qui vous sont signalées; qu'il en vienne de nouvelles! vous en trouverez de nouvelles. Il ne s'agit que de mettre en mouvement ces masses impatientes de marcher.

CYMBELINE. — Je vous remercie. Retirons-nous, et faisons face aux circonstances dès qu'elles s'offriront à nous. Nous n'avons pas peur des menaces de l'Italie; c'est ce qui nous arrive ici qui nous afflige... En avant! *(Tous sortent, excepté Pisanio.)*

PISANIO. — Je n'ai rien reçu de mon maître depuis que je lui ai écrit qu'Imogène était tuée. C'est étrange. Pas de nouvelles, non plus, de ma maîtresse, qui m'avait promis de m'en donner souvent! Je ne sais pas davantage ce qu'est devenu Cloten. Je reste absolument perplexe. Les cieux ont encore beaucoup à faire. Mon mensonge est probité : je suis loyal de ne pas l'être. La guerre actuelle fera voir au roi même que j'aime mon pays, ou j'y périrai. Laissons le temps éclaircir tous les autres doutes. La fortune mène au port plus d'une barque sans gouvernail. *(Il sort.)*

Digitized by Google

SCÈNE IV

Devant la caverne.

Arrivent BÉLARIUS, GUIDÉRIUS *et* ARVIRAGUS.

GUIDÉRIUS. — Le bruit est tout autour de nous.

BÉLARIUS. — Éloignons-nous-en.

ARVIRAGUS. — Quel charme, monsieur, trouvons-nous à la vie, pour la soustraire ainsi à l'action et à l'aventure?

GUIDÉRIUS. — Oui, quel est notre espoir en nous cachant? Si nous suivons cette voie, ou les Romains nous tueront comme Bretons, ou ils nous admettront comme des barbares révoltés contre leur patrie dont il faut se servir, et ils nous tueront après.

BÉLARIUS. — Mes fils, nous irons plus haut dans les montagnes, afin d'être en sûreté. Impossible de nous joindre au parti du roi : la mort de Cloten si récente nous expose, nous qui ne sommes pas connus ni enrôlés dans les rangs, à être questionnés sur le lieu où nous avons vécu : on nous arrachera l'aveu de ce que nous avons fait, et la réplique sera pour nous une mort prolongée par la torture.

GUIDÉRIUS. — Voilà, monsieur, une crainte peu digne de vous en ce moment, et peu édifiante pour nous.

ARVIRAGUS. — Est-il vraisemblable qu'au moment où ils entendent hennir les chevaux des Romains, où ils aperçoivent les feux de leur camp, où ils ont les yeux et les oreilles distraits par des choses si importantes, les Bretons aillent perdre leur temps à nous examiner, pour savoir d'où nous venons?

BÉLARIUS. — Oh! je suis trop connu dans l'armée. Je n'avais vu Cloten que tout jeune, et pourtant vous êtes témoins que les années ne l'ont point effacé de mon souvenir. D'ailleurs, le roi n'a mérité ni mes services ni votre amour. C'est mon exil qui vous a privés d'éducation, voués à cette vie dure, et empêchés pour toujours d'avoir les privilèges promis par votre berceau, victimes à jamais hâlées des été brûlants, à jamais frissonnantes des hivers!

GUIDÉRIUS. — Plutôt qu'exister ainsi, mieux vaut cesser d'exister! Rejoignons l'armée, monsieur. Moi et mon frère,

Digitized by Google

nous ne sommes pas connus; et vous-même, si loin de la pensée de tous, si changé par l'âge, vous êtes à l'abri des questions.

ARVIRAGUS. — Par ce soleil qui brille! j'irai, moi! Quelle chose humiliante que je n'aie jamais vu mourir un homme! C'est à peine si j'ai regardé d'autre sang que celui des lièvres effarés, des chèvres en chaleur et de la venaison... Jamais je n'ai monté qu'un cheval, et encore, cavalier primitif, je n'ai jamais porté de pointe ni de fer au talon. Je suis honteux, quand je regarde le soleil sacré, de jouir de ses rayons bienfaisants, en restant si longtemps un pauvre inconnu.

GUIDÉRIUS. — Par le ciel! j'irai aussi, moi! *(A Bélarius.)* Si vous voulez me bénir, seigneur, et me donner ma liberté, je défendrai vaillamment ma vie; mais si vous ne le voulez pas, que les conséquences de ce refus retombent sur moi de la main des Romains!

ARVIRAGUS. — J'en dis autant. Ainsi soit-il!

BÉLARIUS. — Il n'y a pas de raison, puisque vous faites si peu de cas de votre vie, pour que je prenne plus de souci de ma caducité. Je suis des vôtres, enfants. Si le sort veut que vous mouriez pour la défense de votre patrie, mon lit sera fait, enfants, et j'y dormirai près de vous. En avant! en avant! *(A part.)* Le temps leur semble long. Leur sang est humilié de ne pouvoir jaillir et prouver qu'ils sont nés princes.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Une tente dans le camp romain.

Entre POSTHUMUS, *un mouchoir ensanglanté à la main.*

POSTHUMUS. — Oui, linge sanglant, je te conserverai; car c'est moi qui ai voulu que tu fusses teint ainsi... Maris, si vous suiviez mon exemple, combien d'entre vous assassineraient des femmes plus vertueuses qu'eux-mêmes pour le plus léger écart!... O Pisanio, un bon serviteur n'exécute pas tous les ordres : il n'est tenu d'obéir qu'aux justes...

Digitized by Google

Dieux, si vous aviez soumis chacune de mes fautes au châtiment, je n'aurais jamais vécu pour infliger celui-ci; ainsi, vous auriez préservé la noble Imogène pour le repentir, et vous m'auriez frappé, moi, misérable, bien plus digne qu'elle de votre vengeance. Hélas! il en est que vous arrachez de ce monde pour de petites transgressions; et, par cette preuve d'amour, vous les garantissez des chutes nouvelles. Il en est d'autres à qui vous laissez le temps d'entasser les fautes sur les fautes, le pire sur le mal, et ainsi vous les faites trembler pour leur bonheur futur... Vous avez repris Imogène; que vos volontés soient faites! et accordez-moi la grâce de me résigner... On m'a amené ici, au milieu de la noblesse italienne, pour combattre contre le trône de mon Imogène. C'est assez, Bretagne, que j'aie tué ta souveraine. Sois calme! je ne te porterai pas d'autre coup. Donc, cieux propices, écoutez patiemment ma résolution : je vais me débarrasser de ces vêtements italiens, et m'habiller en paysan breton. Ainsi, je veux combattre contre le parti avec qui je suis venu; ainsi, je veux mourir pour toi, ô Imogène, pour toi qui fais de ma vie une mort de chaque soupir; ainsi, inconnu, n'excitant ni pitié ni haine, je veux me précipiter à la face du péril. Je veux que les hommes reconnaissent en moi plus de valeur que n'en annoncent mes habits. Dieux, mettez en moi la force des Léonati! Pour la honte des modes de ce monde, je veux mettre la distinction dans l'homme et non hors de lui. *(Il sort.)*

SCÈNE II

Le champ de bataille.

D'un côté, passent LUCIUS, IACHIMO *et l'armée romaine! de l'autre, l'armée bretonne, suivie de* POSTHUMUS *vêtu comme un pauvre soldat. Les armées se retirent après avoir traversé la scène. Alors une escarmouche s'engage. Iachimo et Posthumus reviennent en combattant. Posthumus est vainqueur; il désarme Iachimo et le laisse.*

IACHIMO. — Le crime qui pèse sur mon cœur m'ôte l'énergie. J'ai calomnié une femme, la princesse de cette contrée, et l'air qui y souffle m'affaiblit par représailles. Autrement ce maraud, véritable cuistre de la nature, aurait-il

Digitized by Google

pu me maîtriser dans mon propre métier? Les chevaleries et les honneurs, portés comme ils le sont par moi, ne sont que titres de dérision. Si votre noblesse, ô Bretons! l'emporte autant sur ce rustre qu'il surpasse nos seigneurs, il y a cette différence que nous sommes à peine des hommes, et que vous êtes des Dieux. *(Il s'éloigne.)*

La bataille continue. Les Bretons fuient. Cymbeline est pris. Alors arrivent, pour le délivrer, Bélarius, Guidérius et Arviragus.

BÉLARIUS. — Halte! halte! Nous avons l'avantage du terrain; le défilé est gardé : rien ne décide notre déroute que notre lâche frayeur.

GUIDÉRIUS et ARVIRAGUS. — Halte! halte! et combattons!

Arrive Posthumus, qui seconde les Bretons. Ils délivrent Cymbeline et s'éloignent. Alors arrivent Lucius, Iachimo et Imogène.

LUCIUS, *à Imogène.* — Retire-toi de la mêlée, enfant, et sauve-toi; les amis tuent les amis, et le désordre est tel que si la guerre avait les yeux bandés!

IACHIMO. — Tout cela, grâce à leurs troupes fraîches!

LUCIUS. — La journée a étrangement tourné. Ayons vite des renforts, ou fuyons! *(Ils s'éloignent.)*

SCÈNE III

Une autre partie du champ de bataille.

Arrivent POSTHUMUS *et* UN SEIGNEUR BRETON.

LE SEIGNEUR. — Venez-vous de l'endroit où l'on a fait résistance?

POSTHUMUS. — Oui. Mais vous, vous venez, ce me semble, de celui où l'on fuyait?

LE SEIGNEUR. — Oui.

POSTHUMUS. — Vous n'êtes pas à blâmer, monsieur; car tout était perdu, si le ciel n'avait pas combattu pour nous. Le roi lui-même était coupé de ses deux ailes, l'armée rompue, et des Bretons l'on ne voyait plus que les dos, tous fuyant à travers un étroit défilé. L'ennemi, plein d'ardeur, tout essoufflé de carnage, avait plus d'ouvrage que de bras. Les uns étaient frappés mortellement, d'autres légèrement touchés, d'autres renversés uniquement par la frayeur : si bien que l'étroit passage était encombré de morts, tous

Digitized by Google

frappés par-derrière, ou de lâches, vivant encore pour la mort lente du déshonneur.

LE SEIGNEUR. — Où donc était ce défilé?

POSTHUMUS. — Tout près du champ de bataille : une vraie tranchée avec parapet de gazon. Un vieux soldat en a pris avantage, un honnête homme, celui-là! je vous le garantis, et qui a bien mérité la longue dépense qu'a coûtée sa barbe blanche par cet acte patriotique. Le voilà en travers du défilé avec deux jeunes gens, des gamins bien plus faits en apparence pour jouer aux barres que pour faire un carnage pareil, avec des figures bonnes pour le masque et bien plus blanches que maint minois voilé par la coquetterie ou par la pudeur. Notre homme défend le passage en criant aux fuyards : *Ce sont les cerfs de Bretagne qui meurent en fuyant, et non les hommes! Aux enfers les âmes qui reculent! Arrêtez, ou nous aussi nous sommes des Romains, et nous vous traitons comme à la chasse, si vous vous échappez comme des bêtes. Rien ne peut vous sauver qu'une intrépide volte-face : halte! halte!* Ces trois braves agissent alors comme trois légions; car trois combattants font un front de bataille dans une position qui empêche les autres de donner. Avec ce seul mot : *halte! halte!* que le lieu même a déjà fait si opportun et que rend plus magique leur intrépidité, qui changerait une quenouille en lance, ils font rayonner les plus blêmes visages, en y ranimant à la fois la honte et l'ardeur. Ceux qui n'étaient devenus lâches que par l'exemple (oh! en guerre, les seuls à condamner sont les premiers coupables) se mettent à regarder le terrain perdu et à jurer comme des lions contre les piques des chasseurs. Alors commence parmi les assaillants un temps d'arrêt, puis une retraite, enfin la déroute, désastreuse confusion. Les voilà qui courent comme des poulets là même où ils s'étaient abattus en aigles, et qui refont, esclaves, les enjambées qu'ils avaient faites, victorieux. Aussitôt nos lâches (comme des provisions de rebut à la fin d'une rude traversée) deviennent d'une utilité capitale. Dès qu'ils ont trouvé la porte ouverte pour tomber sur des gens désarmés, ciel! avec quelle ardeur ils frappent : ici sur des tués, là sur des mourants, plus loin sur des amis mêmes emportés par la première vague des fuyards! Dix hommes, tout à l'heure chassés par un seul, sont maintenant capables, chacun, d'en égorger vingt. Ceux qui naguère seraient morts sans résister sont devenus les vampires funèbres du champ de bataille.

Digitized by Google

LE SEIGNEUR. — Voilà d'étranges conjonctures : cet étroit défilé! ce vieillard! ces deux enfants[1]!

POSTHUMUS. — Allons! pas tant d'étonnement! Vous êtes plutôt fait pour vous émerveiller des exploits des autres que pour en faire vous-même. Voulez-vous rimer là-dessus, et tourner la chose en épigramme? En voici une :

Deux enfants, un vieillard en enfance, un chemin,
Ont sauvé le Breton et perdu le Romain[2].

LE SEIGNEUR. — Là, ne vous fâchez pas!

POSTHUMUS. — Hé! à quoi bon? Je serai toujours l'ami de qui fuit son ennemi. Car, s'il agit selon sa coutume, je sais qu'il fuira également bientôt mon amitié. Vous m'avez mis en train de rimer.

LE SEIGNEUR. — Vous vous fâchez! adieu! *(Il s'éloigne.)*

POSTHUMUS. — Il se sauve encore!... Et c'est là un seigneur! Oh! la noble bassesse! Être sur le champ de bataille, et m'en demander des nouvelles! Combien aujourd'hui auraient donné leurs honneurs pour sauver leurs carcasses? Combien ont tourné les talons dans ce but, et pourtant ont péri! Et moi, resté sous le charme de mon malheur, je n'ai pu trouver la mort là où je l'entendais râler, ni être atteint par elle là où elle frappait. Il est bien étrange que ce monstre hideux se cache dans les fraîches coupes, dans les lits moelleux, dans les douces paroles, et qu'il ait là plus d'agents que parmi nous tous, guerriers, qui agitons ses coutelas!... N'importe, je veux la trouver. Puisque maintenant elle épargne les Bretons, je cesse d'être Breton, et je reprends ma place parmi les Romains. Je ne veux plus combattre, mais je m'abandonne au premier soudard qui me touchera l'épaule. Grand a été le carnage fait ici par les Romains! Grandes seront les représailles des Bretons! Pour moi, ma rançon est la mort : je viens ici, n'importe dans quels rangs, jeter une existence que je ne veux plus ni garder ni remporter. Cédons-la à tout prix pour Imogène!

---

1. Le récit de cette prouesse d'un vieux fermier et de ses deux fils est empruntée par Shakespeare à l'*Histoire d'Écosse* de Holinshed. Le « défilé », près du champ de bataille, la « tranchée » avec ses « parapets de gazon » s'y trouvent mot pour mot.

2. En plus, en effet, du distique que Posthumus vient de composer pour le peu courageux seigneur, les deux vers précédant sa dernière remarque riment également, et ont, en anglais, un tour gnomique.

Digitized by Google

Entrent deux capitaines bretons et des soldats.

PREMIER CAPITAINE. — Que le grand Jupiter soit loué! Lucius est pris. On croit que ce vieillard et ses fils étaient des anges.

DEUXIÈME CAPITAINE. — Il y en avait un quatrième, en habit de paysan, qui a donné l'attaque avec eux.

PREMIER CAPITAINE. — C'est ce qu'on raconte; mais on n'a pu retrouver aucun d'eux... *(Apercevant Posthumus.)* Halte! Qui est là?

POSTHUMUS. — Un Romain, qui ne serait pas ici à languir, s'il avait trouvé des seconds.

DEUXIÈME CAPITAINE. — Qu'on mette la main sur lui! Encore un de ces chiens! Il ne leur restera pas une patte[1] pour retourner dire à Rome par quels corbeaux ils ont été mangés ici... Il vante ses services, comme s'il était quelqu'un de marque : qu'on le mène au roi!

Arrivent Cymbeline et son cortège! puis Bélarius, Guidérius, Arviragus, Pisanio; puis des captifs romains. Les capitaines présentent Posthumus à Cymbeline, qui le livre à un geôlier. Tous s'éloignent.

SCÈNE IV

Un cachot.

Entrent POSTHUMUS *enchaîné et* DEUX GEOLIERS.

PREMIER GEOLIER. — Maintenant on ne vous volera pas, vous voilà parqué. Broutez ici à l'aise, si vous y trouvez de la pâture.

DEUXIÈME GEOLIER. — Oui, et de l'appétit. *(Les geôliers sortent.)*

POSTHUMUS. — Sois la bienvenue, captivité! car tu es, je le crois, la voie vers la délivrance. Après tout, je suis plus heureux que le malade de la goutte, lequel aimerait mieux gémir à perpétuité que d'être guéri par la mort, cet infaillible médecin qui a la clef de toutes ces serrures... O ma conscience! c'est toi qui es aux fers bien plus que mes

1. *A leg of Rome.* Le traducteur est fidèle au Folio. Certains éditeurs ont proposé des corrections, dont la plus raisonnable est *lag*, traînard. Mais aucun changement ne paraît indispensable.

Digitized by Google

jambes et mes poignets. Dieux bons, donnez-moi l'instrument du repentir pour lui ouvrir le verrou et la délivrer à jamais! Suffit-il que j'aie des regrets? Avec des regrets les enfants apaisent leur père temporel, et les Dieux sont plus miséricordieux encore. Si je dois faire acte de pénitence, je ne puis mieux le faire que dans cette captivité, plus volontaire que forcée... S'il faut que je m'acquitte pour obtenir ma liberté, Dieux, contentez-vous de prendre tout mon être mortel. Je sais que vous êtes plus cléments que les vils créanciers humains qui acceptent de leurs débiteurs un tiers, un sixième, un dixième, et qui les laissent prospérer de nouveau en leur faisant remise du reste... Ce n'est pas ce que je demande : en échange de la chère vie d'Imogène, prenez la mienne; bien qu'elle ne la vaille pas, c'est encore une vie frappée à votre coin. Entre hommes, on ne pèse pas toutes les monnaies; si légères qu'elles soient, on les accepte pour l'image : vous m'accepterez, moi qui suis fait à la vôtre. Ah! Puissances célestes, ne me refusez pas ce règlement, prenez ma vie, et faites-moi quitte de ces froides entraves. O Imogène! je veux te parler en silence. *(Il s'endort.)*

Musique solennelle. Entre, comme en une apparition, Sicilius Léonatus, père de Posthumus, vieillard vêtu comme un guerrier. Il conduit par la main sa femme, matrone âgée, la mère de Posthumus. La musique joue de nouveau. Arrivent alors les deux jeunes Léonatus, frères de Posthumus, laissant voir les blessures dont ils sont morts à la guerre. Tous font cercle autour de Posthumus endormi.

SICILIUS.

O toi, maître du tonnerre, cesse d'exhaler
Ton dépit contre les essaims humains,
Emporte-toi contre Mars, querelle-toi avec Junon
Qui compte tes adultères
Et s'en venge.
Mon pauvre enfant n'a-t-il pas toujours fait le bien?
Et je ne l'ai jamais vu!
Je suis mort, tandis qu'il était dans le sein de sa mère
Attendant l'ordre de la nature.
Ah! si les hommes ont raison de dire
Que tu es le père de l'orphelin,
Tu aurais dû être son père, et le défendre
Des maux qui tourmentent la terre.

Digitized by Google

LA MÈRE.

Lucine, loin de me prêter aide,
M'enleva dans les douleurs;
Et Posthumus, arraché de moi,
Arriva, pleurant, parmi ses ennemis,
Pauvre petit être!

SICILIUS.

La grande nature, à l'image de ses ancêtres,
Le fit d'une si noble étoffe
Qu'il mérita les louanges du monde,
Comme le digne héritier du grand Sicilius.

PREMIER FRÈRE.

Dès qu'il fut mûr pour l'âge d'homme,
Qui, dans toute la Bretagne,
Eût pu entrer en parallèle avec lui,
Et soutenir aussi fructueusement
Le regard d'Imogène qui savait
Si bien distinguer son mérite?

LA MÈRE.

Pourquoi, grâce à ce mariage dérisoire,
A-t-il été banni, chassé
Du domaine des Léonati, et arraché
A sa bien-aimée,
La suave Imogène?

SICILIUS.

Pourquoi as-tu permis qu'un Iachimo,
Vile créature d'Italie,
Salît son noble cœur et son esprit
D'une injuste jalousie,
Et que mon fils devînt la dupe ridicule
De cette vilenie?

DEUXIÈME FRÈRE.

C'est afin de le savoir que nous venons de nos calmes retraites,
Nos parents et nous deux,
Nous deux qui, pour la cause de notre patrie,
Tombâmes bravement et fûmes tués,

Digitized by Google

Sujets loyaux, pour défendre avec honneur
Les droits de Ténantius [1]*!*

PREMIER FRÈRE.

Posthumus a montré la même vaillance
Au service de Cymbeline;
Pourquoi donc, Jupiter, roi des Dieux,
As-tu ainsi ajourné
La récompense due à son mérite,
Et l'as-tu changée toute en douleur?

SICILIUS.

Ouvre ta fenêtre de cristal; regarde,
Et n'essaye plus,
Sur une race vaillante, tes rudes
Et puissants fléaux.

LA MÈRE.

Jupiter, puisque notre fils est bon,
Termine ses misères.

SICILIUS.

Regarde du haut de ta demeure de marbre. Du secours!
Ou, pauvres spectres, nous irons crier
Devant le synode des Puissances lumineuses
Contre ta Divinité.

DEUXIÈME FRÈRE.

Du secours, Jupiter! ou nous appelons,
Et nous désertons ton tribunal.

Jupiter descend, au milieu des foudres et des éclairs, assis sur un aigle; il lance un coup de tonnerre. Les Spectres tombent à genoux.

JUPITER.

Cessez, vous, petits esprits des régions basses,
De blesser nos oreilles. Silence! Comment osez-vous, spectres,
Accuser le Dieu foudroyant dont le tonnerre,
A l'affût dans le ciel, domine toutes les hauteurs rebelles?
Arrière, pauvres ombres de l'Élysée! Allez
Vous reposer sur vos pelouses toujours fleuries.

1. Tenantius (ou Theomantius) était, d'après Holinshed, le père de Cymbeline.

Digitized by Google

Ne vous tourmentez pas de ce qui arrive aux mortels :
Ce n'est pas votre affaire, vous le savez; c'est la nôtre.
Je châtie qui j'aime, mais c'est pour que mes bienfaits,
Différés, en soient plus doux. Soyez tranquilles.
Notre Divinité relèvera votre fils abaissé :
Ses douleurs, bien placées, lui font un trésor de joies
Notre étoile jupitérienne a présidé à sa naissance, et
C'est dans notre temple qu'il a été marié...
Relevez-vous et disparaissez!
Il sera le seigneur dont Imogène sera la dame,
D'autant plus heureux qu'il aura plus souffert.
Mettez-lui sur la poitrine ces tableaux où
Il nous a plu d'inscrire sa destinée;
Et puis, partez! Cessez par ce vacarme
D'exprimer votre impatience, de peur d'exciter la mienne...
Aigle, remonte à mon palais de cristal!

(Il disparaît.)

SICILIUS.

Il est descendu tonnant; son haleine céleste
Avait une odeur de soufre; l'aigle sacré s'abattait
Comme pour nous écraser. Et il remonte,
Plus embaumé que nos champs bienheureux; le royal oiseau
Essuie ses ailes immortelles et aiguise son bec,
Comme quand son Dieu est content.

TOUS.

Merci, Jupiter!

SICILIUS.

Le pavé de marbre se referme... Il est rentré
Sous son toit rayonnant... Partons, et, pour être heureux,
Conformons-nous scrupuleusement à ses ordres augustes.

(Les spectres s'évanouissent.)

POSTHUMUS, *s'éveillant.* — Sommeil, tu as été pour moi un aïeul : tu m'as donné un père; tu m'as créé une mère et deux frères. Mais, ô dérision!... Plus rien! tous disparus aussitôt qu'engendrés. Et me voici réveillé! Les pauvres misérables qui comptent sur la faveur des grands rêvent comme j'ai fait, s'éveillent et trouvent néant. Mais je ne sais ce que je dis. Beaucoup, qui ne songent pas à la fortune et qui ne la méritent pas, sont pourtant accablés de ses faveurs, comme moi, qui ai eu ce songe doré sans savoir

Digitized by Google

pourquoi. *(Mettant la main sur sa poitrine.)* Quelles fées hantent ces lieux? Un livre! Oh! splendide! Qu'il ne soit pas, selon la mode de ce monde, plus beau au-dehors qu'au-dedans! que, bien différent de nos courtisans, il tienne ce qu'il promet! *(Il lit.)* « Quand un lionceau, inconnu à lui-même, trouvera sans le chercher un souffle d'air tendre qui l'embrassera, et quand des rameaux, détachés d'un cèdre auguste et morts depuis longues années, revivront pour être réunis à leur antique souche et reverdir de nouveau, alors les misères de Posthumus seront terminées, la Bretagne sera heureuse et fleurira dans l'abondance et dans la paix. » Ceci est encore un rêve ou quelque absurdité, comme les fous en profèrent sans y réfléchir. De deux choses l'une : ou ce livre n'a pas de sens, ou il est inexplicable à notre sens. En cela, il est comme ma vie même; et je veux le garder, ne fût-ce que par sympathie.

Entre le geôlier.

LE GEOLIER. — Allons! monsieur, êtes-vous prêt pour la mort?

POSTHUMUS. — Presque trop cuit, mon cher! Je suis prêt depuis longtemps.

LE GEOLIER. — Il ne s'agit que de vous pendre, monsieur; si vous êtes prêt pour ça, vous êtes à point.

POSTHUMUS. — Eh bien! si je suis un bon repas pour les spectateurs, le plat aura payé le coup.

LE GEOLIER. — Le compte est rude pour vous, monsieur. Mais, ce qu'il y a de consolant, c'est que vous n'aurez plus à faire de payements, plus à craindre de ces notes de taverne, qui, si elles vous ont procuré la joie, attristent souvent le départ. Vous entrez là défaillant à force d'avoir faim; vous en sortez chancelant à force d'avoir bu; fâché d'avoir trop payé, et fâché d'avoir trop reçu; la bourse et le cerveau vides; le cerveau trop lourd, pour avoir été trop léger; la bourse trop légère, pour avoir été éventée. Oh! vous serez désormais à l'abri de ces contrastes... Quelle charité que celle d'une corde de deux sous! Le temps de glisser, et elle additionne les milliers; vous n'avez pas besoin d'autre teneur de livre : elle vous donne décharge du passé, du présent et de l'avenir. Pour elle, monsieur, votre cou est à la fois plume, registre et comptoir[1]; et vite, voici l'acquit!

1. Dans le sens de : instrument à compter, ou jetons *(counters)*.

Digitized by Google

POSTHUMUS. — Je suis plus joyeux de mourir que tu ne l'es de vivre.

LE GEOLIER. — Il est vrai, monsieur, que celui qui dort ne sent pas le mal de dents. Mais un homme qui doit dormir de votre sommeil et qu'un bourreau doit mettre au lit changerait volontiers, je crois, de place avec son chambellan; car, voyez-vous! monsieur, vous ne savez pas le chemin que vous allez prendre.

POSTHUMUS. — Si fait, je le sais, l'ami!

LE GEOLIER. — Votre mort a donc des yeux dans le crâne? Je n'en ai jamais vu ainsi représentée. Il faut ou que vous soyez dirigé par quelqu'un qui prétend le savoir, ou que vous prétendiez vous-même savoir ce qu'à coup sûr vous ne savez pas, ou enfin que vous hasardez une reconnaissance à vos risques et périls. Comment vous réussirez au bout de votre voyage, je crois que vous ne reviendrez jamais le dire à personne.

POSTHUMUS. — Je te le déclare, l'ami, tout le monde a des yeux pour se diriger dans la route que je vais prendre, hormis ceux qui les ferment et ne veulent pas s'en servir.

LE GEOLIER. — Quelle immense plaisanterie! Est-ce qu'un homme peut avoir l'usage de ses yeux pour voir la route qui l'aveugle? Je suis bien sûr que la pendaison est le chemin de la cécité.

Entre un messager.

LE MESSAGER, *au geôlier*. — Otez-lui ses menottes et amenez votre prisonnier devant le roi.

POSTHUMUS. — Tu apportes de bonnes nouvelles... On m'appelle pour me rendre libre.

LE GEOLIER. — Si cela est, je veux bien être pendu.

POSTHUMUS. — Tu seras plus libre alors qu'un geôlier : pas de verrou pour les morts! *(Il sort avec le messager.)*

LE GEOLIER. — A moins de trouver un homme qui veuille épouser la potence et procréer de petits gibets, je n'ai jamais vu condamné si empressé. Oui, ma foi! tout Romain qu'il est. Il y a des gueux plus fieffés que lui qui désirent vivre. Il y en a aussi qui meurent contre leur gré; je serais ainsi si j'étais du nombre. Je voudrais que nous n'eussions tous qu'une âme, et une bonne âme. Oh! ce serait la ruine des geôliers et des potences. Je parle contre mon intérêt actuel, mais ce que je désire aurait bien aussi son avantage. *(Il sort.)*

Digitized by Google

SCÈNE V

La tente royale.

Entrent CYMBELINE, BÉLARIUS, GUIDÉRIUS, ARVIRAGUS, PISANIO, *seigneurs, officiers, gens de la suite.*

CYMBELINE. — Tenez-vous à mes côtés, vous que les Dieux ont faits les sauveurs de mon trône. Quelle douleur pour mon cœur qu'on n'ait pu retrouver le pauvre soldat qui a si magnifiquement combattu, dont les haillons faisaient honte aux armures dorées, et dont la poitrine nue marchait devant les boucliers impénétrables! Heureux celui qui le trouvera, si Notre Grâce peut faire son bonheur!

BÉLARIUS. — Je n'ai jamais vu si noble furie dans un si pauvre être, ni si splendides exploits dans un homme qui ne promettait que misère et piteuse allure.

CYMBELINE. — Pas de nouvelles de lui?

PISANIO. — On l'a cherché parmi les morts et les vivants : aucune trace de lui.

CYMBELINE. — A mon grand regret, je deviens l'héritier de sa récompense. *(Se tournant vers Bélarius, Guidérius et Arviragus.)* Je veux l'ajouter à la vôtre, ô vous, bras, cœur, cerveau de la Bretagne, vous par qui je conviens qu'elle vit! Il est temps maintenant de vous demander d'où vous venez... Dites-le!

BÉLARIUS. — Sire, nous sommes nés en Cambrie, et gentilshommes. Prétendre rien de plus ne serait ni juste ni modeste, à moins que je n'ajoute que nous sommes d'honnêtes gens.

CYMBELINE. — Pliez le genou. *(Tous trois s'agenouillent. Le roi tire son épée et les frappe du plat sur l'épaule.)* Relevez-vous, mes chevaliers de bataille : je vous crée compagnons de notre personne, et je veux vous investir de dignités conformes à votre rang.

Entrent Cornélius et les dames de la reine.

Il y a du trouble dans ces visages... Pourquoi saluez-vous si tristement notre victoire? On vous croirait Romains et non de la cour de Bretagne.

CORNÉLIUS. — Salut, grand roi! Dussé-je aigrir votre bonheur, je dois vous annoncer que la reine est morte.

Digitized by Google

CYMBELINE. — A qui ce message peut-il convenir plus mal qu'à un médecin? Mais, j'y songe, la science a beau prolonger la vie, la mort doit saisir le docteur lui-même... Comment a-t-elle fini?

CORNÉLIUS. — Par une horrible mort, frénétique comme sa vie : sans cesse cruelle au monde, elle a fini par être plus cruelle pour elle-même. Ce qu'elle a avoué, je vous le répéterai, si cela vous plaît. Voici ses femmes; elles peuvent me reprendre, si je me trompe, elles qui, les joues humides, ont été présentes à ses derniers moments.

CYMBELINE. — Parle, je te prie.

CORNÉLIUS. — D'abord, elle a avoué qu'elle ne vous avait jamais aimé; qu'éprise, non de vous, mais de la grandeur que vous lui donniez, elle s'était mariée avec votre royauté et avait épousé votre rang, en abhorrant votre personne.

CYMBELINE. — Elle seule savait cela; et, si elle ne l'avait déclaré en mourant, je n'en aurais pas cru ses lèvres mêmes. Continue.

CORNÉLIUS. — Votre fille, qu'elle affectait d'aimer si profondément, était, elle l'a avoué, un scorpion à ses yeux; si sa fuite ne l'avait prévenue, elle lui eût ôté la vie par le poison.

CYMBELINE. — O le raffiné démon!... Qui donc peut lire une femme?... Est-ce tout?

CORNÉLIUS. — Le pire est encore à dire, seigneur. Elle a avoué qu'elle vous préparait un poison minéral qui, une fois pris, devait, minute par minute, ronger votre vie, et, fibre à fibre, vous consumer de langueur. Pendant ce temps, elle comptait, à force de veilles, de larmes, de soins, de baisers, vous dominer par ses manèges; et, quand elle vous aurait bien préparé par sa ruse, enlever pour son fils l'adoption de la couronne. Mais, l'étrange disparition de celui-ci lui ayant fait manquer le but, une rage sans pudeur l'a prise : elle a, en dépit du ciel et des hommes, révélé ses projets, regrettant que les maux couvés par elle n'eussent pas éclos; et, ainsi, désespérée, elle est morte.

CYMBELINE. — Avez-vous entendu tout cela, vous, ses femmes?

UNE SUIVANTE. — Oui, sire, n'en déplaise à Votre Altesse.

CYMBELINE. — Ce ne sont pas mes yeux que je blâme, car elle était belle; ni mes oreilles, qui entendaient ses flatteries; ni mon cœur, qui la crut ce qu'elle semblait être :

Digitized by Google

le vice aurait été de se méfier d'elle. Pourtant, ô ma fille! tu peux bien dire qu'il y avait folie chez moi, et en attester tes souffrances. Puisse le ciel tout réparer!

Arrivent, gardés par une escorte, Lucius, Iachimo, le Devin, et autres prisonniers romains, derrière lesquels viennent Posthumus et Imogène toujours vêtue d'habits d'homme.

Tu ne viens plus, Caïus, nous demander le tribut : les Bretons l'ont aboli. Mais pour cela ils ont perdu bien des braves : les parents des morts ont demandé que tant de bonnes âmes fussent apaisées par le sacrifice de vous tous, captifs; et nous le leur avons accordé. Préparez-vous donc!

LUCIUS. — Songez, seigneur, aux hasards de la guerre : la journée n'a été à vous que par accident; si elle se fût décidée pour nous, nous n'aurions pas de sang-froid menacé nos prisonniers du glaive. Mais puisque les Dieux veulent que notre vie seulement serve de rançon, soit! Il suffit à un Romain d'un cœur de Romain pour savoir souffrir. Auguste vit, il avisera. Voilà tout, pour ce qui me concerne. Je ne veux implorer de vous qu'une chose. *(Il montre Imogène.)* Mon page est né Breton : acceptez sa rançon. Jamais maître n'eut un serviteur plus affable, plus dévoué, plus diligent, plus empressé dans ses prévenances, plus fidèle, plus accort, plus aux petits soins. Que son mérite appuie ma requête! et, j'ose le dire, Votre Altesse ne peut me refuser. Il n'a fait de mal à aucun Breton, bien qu'il ait servi un Romain. Sauvez-le, seigneur, et n'épargnez pas le sang des autres.

CYMBELINE, *considérant Imogène.* — Je suis sûr de l'avoir vu... Ses traits me sont familiers... Enfant, tu as d'un regard conquis ma faveur : je te prends... Je ne sais pas pourquoi ni dans quel but je te dis de vivre, enfant : tu n'as pas à en remercier ton maître. Vis, et demande à Cymbeline la grâce que tu voudras : pourvu qu'elle soit en mon pouvoir et dans ton intérêt, je te l'accorde; oui, quand ce serait la vie d'un de ces prisonniers, du plus noble!

IMOGÈNE. — Je remercie humblement Votre Altesse.

LUCIUS, *à Imogène.* — Je ne te dis pas de demander ma vie, cher garçon, et je suis sûr pourtant que tu vas le faire.

IMOGÈNE, *les yeux fixés sur Iachimo.* — Non, non! Hélas! j'ai autre chose à faire. J'aperçois un objet aussi pénible pour moi que la mort : votre vie, mon bon maître, doit se tirer de là toute seule.

Digitized by Google

LUCIUS. — Ce garçon me dédaigne; il m'abandonne et me repousse! Elles meurent vite, les joies qui se fondent sur la foi des filles et des jeunes gens. Pourquoi est-il dans cette anxiété?

CYMBELINE. — Que désires-tu, enfant? Je t'aime de plus en plus : réfléchis de plus en plus à ce qu'il vaut mieux demander. Connais-tu celui que tu regardes? Parle, veux-tu qu'il vive? Est-il ton parent? ton ami?

IMOGÈNE. — C'est un Romain : il n'est pas plus mon parent que je ne le suis de Votre Altesse; et même, comme je suis né votre vassal, je vous touche de plus près.

CYMBELINE. — Pourquoi donc le considères-tu ainsi?

IMOGÈNE. — Sire, je vous le dirai en particulier, si vous daignez m'entendre.

CYMBELINE. — Oui, de tout mon cœur; je te prêterai toute mon attention. Quel est ton nom?

IMOGÈNE. — Fidèle, Sire.

CYMBELINE. — Tu es, mon cher enfant, mon page; je veux être ton maître; viens avec moi; parle librement. *(Cymbeline et Imogène se retirent à l'écart et se parlent à voix basse.)*

BÉLARIUS, *à Arviragus.* — Est-ce que cet enfant-là n'est pas ressuscité?

ARVIRAGUS. — Il ressemble, autant qu'un grain de sable à un autre, à ce garçon doux et rose qui est mort et s'appelait Fidèle. *(A Guidérius.)* Qu'en dites-vous?

GUIDÉRIUS. — C'est le mort que voilà vivant.

BÉLARIUS. — Chut! chut! voyons la suite. Il ne nous regarde pas; attendons. Des créatures peuvent être aussi semblables. Si c'était lui, je suis sûr qu'il nous aurait parlé.

GUIDÉRIUS. — Mais c'est lui que nous avons vu mort.

BÉLARIUS. — Silence! voyons la suite.

PISANIO, *à part.* — C'est ma maîtresse. Puisqu'elle est vivante, advienne que pourra! *(Cymbeline et Imogène reviennent.)*

CYMBELINE. — Viens, place-toi à notre côté, et fais ta demande tout haut. *(A Iachimo.)* Monsieur, avancez; répondez à cet enfant, et faites-le franchement, sinon, je le jure par ma couronne et par la Majesté qui est mon honneur, une amère torture devra trier la vérité du mensonge. *(A Imogène.)* Va! parle-lui.

IMOGÈNE, *montrant la bague que porte Iachimo.* — La faveur

Digitized by Google

que je réclame est que ce gentilhomme explique de qui il tient cet anneau.

POSTHUMUS, *à part.* — Qu'est-ce que cela lui fait?

CYMBELINE. — Ce diamant à votre doigt, dites! d'où vous vient-il?

IACHIMO, *à Cymbeline.* — Tu veux me torturer si je ne révèle pas mon secret; eh bien! cette révélation doit être une torture pour toi.

CYMBELINE. — Comment? Pour moi!

IACHIMO. — Je suis heureux qu'on me contraigne de déclarer ce que je souffre tant de cacher. C'est par une infamie que j'ai acquis cet anneau. Ce bijou était à Léonatus que tu as banni; à ce Léonatus, je le dis, dût l'aveu te tourmenter plus que moi-même, le plus noble seigneur qui ait jamais vécu entre le ciel et la terre. Veux-tu en savoir davantage, monseigneur?

CYMBELINE. — Oui, toute la vérité sur ceci.

IACHIMO. — Ta fille, cette perfection dont le souvenir fait saigner mon cœur et trembler mes esprits coupables... Excusez-moi. Je me sens défaillir. *(Il chancelle.)*

CYMBELINE. — Ma fille! Que dis-tu? Reprends tes forces. J'aime mieux te laisser vivre tant que le voudra la nature, que de te voir mourir avant que tu m'aies tout appris : fais un effort, l'homme! et parle.

IACHIMO. — Il y a quelque temps... Maudite soit l'horloge qui frappa cette heure!... C'était à Rome... Malheur à cette maison-là!... Nous étions à table... Oh! que nos mets n'étaient-ils empoisonnés, ceux du moins que je portai à mes lèvres!... Le bon Posthumus... Que vous dirai-je! il était trop bon pour la société des hommes pervers, lui, le meilleur parmi l'élite des gens de bien! Posthumus, assis gravement, nous écoutait vanter nos amoureuses d'Italie. A nous en croire, leur beauté rendait stérile l'éloge ampoulé du plus éloquent parleur; leurs traits estropiaient l'idole de Vénus et la svelte statue de Minerve, ces modèles inaccessibles à la chétive nature; leur personne était un atelier de toutes les qualités qui font aimer la femme par l'homme; enfin, séduction irrésistible, leur éclat qui frappait les regards...

CYMBELINE. — Je suis sur un brasier. Arrive au fait.

IACHIMO. — J'y viendrai toujours trop tôt, à moins que tu ne veuilles souffrir bien vite... Posthumus, comme il convenait à un noble amant ayant une amoureuse royale,

Digitized by Google

releva l'insinuation; et, sans déprécier celles que nous venions de louer, avec tout le calme de la sincérité, il nous fit le portrait de sa maîtresse. Auprès de son langage si mesuré, nos éloges parurent des hâbleries dites sur des filles de cuisine; sa description nous confondit comme des sots mal embouchés.

CYMBELINE. — Allons! allons! Au fait!

IACHIMO. — La chasteté de votre fille... M'y voici! Posthumus en parla comme si, à côté de cette froideur unique, les rêves de Diane étaient brûlants. Sur quoi, misérable que je suis, je révoquai ses éloges en doute, et, pariant des pièces d'or contre cette bague qu'il portait alors à son doigt honoré, je gageai que j'obtiendrais par faveur sa place dans le lit nuptial et que je gagnerais son anneau par l'adultère d'Imogène et le mien. Lui, en digne chevalier, ayant dans sa vertu toute la foi que j'ai acquise par expérience, n'hésite pas à risquer sa bague; il l'aurait risquée de même, eût-elle été une escarboucle des roues de Phœbus; il l'aurait fait sans péril, eût-elle valu le char radieux tout entier! Vite je cours en Bretagne pour mon projet... Vous pouvez, seigneur, vous rappeler m'avoir vu à votre cour. C'est alors que j'appris de votre chaste fille quelle vaste différence il y a entre l'amour et la luxure. Ainsi s'éteignit mon espoir, mais non mon désir. Ma cervelle italienne, ayant affaire à votre simplicité bretonne, conçut un stratagème infâme, mais parfait pour mes intérêts. Bref, je réussis si bien, que je revins à Rome avec des preuves assez concluantes pour rendre fou le noble Léonatus. Je portai coup à sa confiance par des témoignages de toutes sortes : c'étaient des notes détaillées sur les tentures et les peintures de sa chambre à coucher, son bracelet que j'avais acquis, si vous saviez par quelle supercherie! enfin, des révélations sur les secrets de sa personne, telles qu'il lui était impossible de ne pas croire le nœud de chasteté conjugale à jamais rompu, et le pari gagné par moi. Sur ce, il me semble que je le vois encore...

POSTHUMUS, *s'avançant*. — Oui, tu le vois, démon italien! A moi, trop crédule niais, infâme meurtrier, brigand! à moi tout ce qui est dû à tous les scélérats passés, présents et à venir!... Oh! donnez-moi une corde, un couteau, du poison, et quelque intègre justicier! Toi, roi, envoie chercher les tourmenteurs les plus ingénieux : je suis celui que les plus horribles choses de ce monde corrigent, étant pire qu'elles toutes! Je suis Posthumus, et c'est moi qui ai tué

Digitized by Google

ta fille... Non! je mens, misérable!... je l'ai fait tuer par un scélérat moindre que moi, par un bandit sacrilège! Elle était le temple de la vertu; que dis-je? elle était la vertu elle-même! Crachez, lancez des pierres, jetez de la boue sur moi! Ameutez les chiens de la rue contre moi! Que chaque criminel soit appelé Posthumus Léonatus! et son crime sera toujours moindre que le mien. O Imogène! ma reine, ma vie, ma femme! O Imogène! Imogène, Imogène!

IMOGÈNE, *s'élançant vers lui.* — Du calme, monseigneur!... Écoutez... écoutez...

POSTHUMUS. — Est-ce que je laisserai faire un jeu de ceci? Page insolent, à ta place! *(Il la frappe. Elle tombe évanouie.)*

PISANIO, *se précipitant vers Imogène.* — Au secours, messieurs, au secours de ma maîtresse et de la vôtre!... Oh! mon seigneur Posthumus, vous n'avez jamais tué Imogène qu'en ce moment! Du secours! du secours! Ma dame vénérée!

CYMBELINE. — Est-ce que le monde tourne?

POSTHUMUS. — D'où me viennent ces vertiges?

PISANIO. — Revenez à vous, maîtresse.

CYMBELINE. — Si cela est, les Dieux veulent me frapper à mort de joie.

PISANIO. — Comment va ma maîtresse?

IMOGÈNE, *rouvrant les yeux.* — Oh! retire-toi de ma vue : c'est toi qui m'as donné le poison. Homme dangereux, arrière! Ne viens pas respirer là où il y a des princes!

CYMBELINE. — La voix d'Imogène!

PISANIO. — Madame, que les Dieux me lapident de leurs foudres, si, en vous donnant cette boîte, je ne la croyais pas chose précieuse : je la tenais de la reine.

CYMBELINE. — Un nouveau mystère encore!

IMOGÈNE. — Cela m'a empoisonnée!

CORNÉLIUS. — O Dieux! j'avais oublié une chose que la reine a avouée et qui doit justifier cet homme : *Si Pisanio,* a-t-elle dit, *a donné à sa maîtresse la drogue que je lui ai donnée, moi, comme un cordial, il l'a traitée comme je traiterais un rat.*

CYMBELINE. — Que veut dire ceci, Cornélius?

CORNÉLIUS. — Sire, la reine me pressait souvent de préparer pour elle des poisons, toujours sous le prétexte de faire d'instructives expériences en tuant seulement de vils animaux, tels que des chats et des chiens sans valeur. Crai-

Digitized by Google

gnant que ses projets ne fussent plus dangereux, je composai pour elle une certaine substance qui, étant prise, devait suspendre pour un moment la puissance vitale, mais permettre bien vite à toutes les facultés de la nature de reprendre leurs fonctions normales. *(A Imogène.)* En avez-vous pris?

IMOGÈNE. — Je le crois bien! j'ai été morte!

BÉLARIUS. — Mes enfants, voilà notre erreur expliquée.

GUIDÉRIUS. — Bien sûr! c'est Fidèle.

IMOGÈNE, *à Posthumus.* — Pourquoi avez-vous rejeté de vous votre épousée? Figurez-vous que vous êtes au haut d'un roc, et maintenant rejetez-moi! *(Elle le tient embrassé.)*

POSTHUMUS. — Reste ici, chère âme, pendue comme le fruit, jusqu'à ce que l'arbre meure!

CYMBELINE. — Eh quoi! mon sang, ma fille, me prends-tu dans cette scène pour un comparse? Tu ne me diras donc rien?

IMOGÈNE, *tombant à genoux.* — Votre bénédiction, seigneur!

BÉLARIUS, *la montrant à Arviragus et à Guidérius.* — Vous vous êtes épris de cette jeunesse-là, mais je ne vous en blâme point : vous aviez un motif pour ça.

CYMBELINE, *à Imogène.* — Que mes larmes, en tombant, deviennent une eau sainte sur toi! Imogène, ta mère est morte.

IMOGÈNE. — J'en suis attristée, seigneur.

CYMBELINE. — Oh! elle fut criminelle! et c'est bien sa faute si nous nous revoyons de façon si étrange. Quant à son fils, il a disparu, nous ne savons comment, ni par où.

PISANIO. — Monseigneur, maintenant que la crainte est loin de moi, je dirai la vérité. Le seigneur Cloten, après l'évasion de ma maîtresse, vint à moi, l'épée haute, et, l'écume à la bouche, jura que, si je ne lui révélais pas le chemin qu'elle avait pris, j'étais mort. Le hasard fit que j'avais alors une lettre de mon maître dans ma poche : l'avis qu'elle était censée contenir décida Cloten à aller chercher la princesse dans les montagnes voisines de Milford. Aussitôt, pris de frénésie, couvert des vêtements de mon maître, qu'il m'avait extorqués, il courut, dans l'infâme dessein de violer l'honneur de ma maîtresse. Ce qu'il est devenu, je n'en sais rien.

GUIDÉRIUS. — A moi d'achever son récit!... Je l'ai tué.

CYMBELINE. — Ah! que les Dieux nous en préservent!

Digitized by Google

Je ne voudrais pas que tes services n'arrachassent de mes lèvres qu'une rigoureuse sentence. Je t'en prie, vaillant jeune homme, rétracte-toi.

GUIDÉRIUS. — Je l'ai dit, et je l'ai fait.

CYMBELINE. — C'était un prince!

GUIDÉRIUS. — Un prince fort incivil. Les outrages qu'il m'a faits n'avaient rien de princier : car il m'a provoqué dans un langage qui m'aurait fait fouetter la mer, si elle avait ainsi rugi. J'ai coupé sa tête, et je suis bien aise qu'il ne soit pas ici pour en dire autant de la mienne.

CYMBELINE. — J'en suis fâché pour toi. Tu es condamné par ta propre bouche, et tu dois subir notre loi. Tu es mort.

IMOGÈNE. — Ce cadavre décapité, je l'ai pris pour celui de mon seigneur.

CYMBELINE. — Qu'on enchaîne le coupable, et qu'on l'emmène hors de notre présence! *(Les gardes entourent Guidérius.)*

BÉLARIUS. — Arrête, seigneur roi. Cet homme est plus grand que celui qu'il a tué : il est aussi bien né que toi-même, et il t'a rendu plus de services qu'une bande de Clotens n'aurait reçu de balafres pour ta défense. *(Aux gardes qui vont attacher Guidérius.)* Lâchez-lui les bras : ils ne sont pas faits pour les chaînes.

CYMBELINE. — Eh bien! vieux soldat, veux-tu donc annuler les mérites dont le prix t'est dû encore, en tâtant de notre colère? Comment serait-il de naissance aussi bonne que nous?

ARVIRAGUS. — Pour cela, il a été trop loin.

CYMBELINE, *à Guidérius*. — Et toi, tu n'en mourras pas moins.

BÉLARIUS. — Nous mourrons tous trois; mais je prouverai que deux d'entre nous ont l'auguste origine que je lui ai attribuée... Mes fils, il faut que je fasse une révélation dangereuse pour moi, mais peut-être heureuse pour vous.

ARVIRAGUS. — Votre danger est le nôtre.

GUIDÉRIUS. — Et notre bonheur, le sien.

BÉLARIUS. — Puisque j'y suis autorisé, soit! Grand roi, tu avais un sujet appelé Bélarius.

CYMBELINE. — Après? C'est un traître banni.

BÉLARIUS. — C'est l'homme, ridé par l'âge, qui te parle. Un banni, en effet; mais traître, je ne sais pas comment.

CYMBELINE. — Qu'on l'emmène! Le monde entier ne le sauverait pas.

Digitized by Google

BÉLARIUS. — Pas tant d'emportement! Paye-moi d'abord la nourriture de tes fils; et que le tout soit confisqué, aussitôt que je l'aurai reçu!

CYMBELINE. — La nourriture de mes fils?

BÉLARIUS, *s'agenouillant.* — Je suis trop brusque et trop osé. Me voici à genoux. Avant de me relever, je veux grandir mes fils; ensuite, qu'on n'épargne plus le vieux père!... Puissant seigneur, ces deux jeunes gens qui m'appellent leur père, et croient être mes fils, ne me sont rien : ils sont issus de vos reins, mon roi, et nés de votre sang.

CYMBELINE. — Issus de moi, dis-tu?

BÉLARIUS. — Aussi vrai que vous l'êtes de votre père. Moi, le vieux Morgan, je suis ce Bélarius que vous bannîtes jadis. Votre bon plaisir fut mon crime unique; mon châtiment, toute ma trahison : le mal que j'ai souffert a été tout le mal que j'ai causé. Quant à ces nobles princes (car tel est leur titre et leur nature), c'est moi qui depuis vingt ans les ai élevés : ils savent tous les arts que j'ai pu leur apprendre; et ce que vaut mon éducation, seigneur, Votre Altesse le sait. Leur nourrice, Euriphile, que j'ai épousée depuis pour son larcin, enleva ces enfants, après mon bannissement. C'est moi qui la décidai, ayant reçu d'avance un châtiment pour ce que je fis alors. Ma loyauté punie m'entraîna à cette trahison. Plus une perte si chère vous était sensible, plus il convenait à mon plan de vous les enlever. Mais, gracieux seigneur, voici vos fils. En vous les rendant, je perds deux compagnons des plus charmants du monde. Que les bénédictions du ciel qui nous couvre tombent sur leurs têtes comme la rosée! car ils sont dignes d'ajouter deux astres aux cieux! *(Il essuie une larme.)*

CYMBELINE. — Tu pleures, en me parlant! Le service que vous avez rendu tous trois est plus extraordinaire que ce que tu dis. J'avais perdu mes enfants. Si ce sont eux que je vois, je ne saurais souhaiter deux plus nobles fils.

BÉLARIUS. — Attendez un peu... Ce gentilhomme que j'appelais Polydore est votre Guidérius, ô digne prince. Cet autre, mon Cadwall, est Arviragus, votre plus jeune fils; il était emmailloté, seigneur, dans un magnifique manteau, brodé de la main de la reine sa mère, et que, pour mieux vous convaincre, il m'est facile de produire.

CYMBELINE. — Guidérius avait au cou un signe, une étoile couleur de sang; c'était une marque bizarre.

BÉLARIUS. — C'est celui-ci. Il a toujours sur lui ce sceau

Digitized by Google

naturel : la sage nature a voulu, en le lui donnant, qu'il le fît reconnaître aujourd'hui.

CYMBELINE. — Oh! il m'est donc né trois enfants à la fois! Jamais mère ne fut plus heureuse de sa délivrance. Soyez bénis, vous, qui après cet étrange éloignement de votre sphère revenez maintenant y régner!... O Imogène, tu y perds un royaume.

IMOGÈNE. — Non, monseigneur, j'y gagne deux mondes!... O mes gentils frères, nous nous étions donc retrouvés! Oh! ne niez plus à présent que je sois la plus véridique : vous m'appeliez votre frère, quand je n'étais que votre sœur; moi, je vous appelais mes frères, quand vous l'étiez en effet.

CYMBELINE. — Vous vous étiez déjà vus?

ARVIRAGUS. — Oui, mon bon seigneur.

GUIDÉRIUS. — Et aimés à la première vue; et cela a continué jusqu'au moment où nous l'avons crue morte.

CORNÉLIUS. — Après qu'elle eut avalé l'élixir de la reine.

CYMBELINE. — O rare instinct! Quand donc entendrai-je un récit complet? Cet orageux abrégé est touffu de détails qui réclament une minutieuse distinction. *(A Imogène.)* Où, comment, avez-vous vécu? Quand êtes-vous entrée au service de ce Romain, notre captif? Comment vous êtes-vous séparée de vos frères? Comment les avez-vous revus? Pourquoi avez-vous fui de la cour? et où? Répondez à cela. *(Se tournant vers Bélarius et les deux princes.)* Et vous trois, il faut que vous me disiez vos motifs de venir à la bataille, et je ne sais combien d'autres choses; que vous me racontiez tous les incidents dans leur ordre... Mais ni le temps, ni le lieu ne se prêtent à ces longs interrogatoires... Voyez comme Posthumus reste ancré à Imogène! Et elle, quels regards elle lance sur lui, sur ses frères, sur moi, sur son maître! Inoffensifs éclairs qui frappent chaque objet d'une joie dont le contrecoup se dissémine en tous! Quittons ce terrain, et allons parfumer le temple de nos sacrifices. *(A Bélarius.)* Tu es mon frère : nous te tiendrons pour tel à jamais.

IMOGÈNE, *à Bélarius.* — Et vous êtes mon père aussi : car c'est grâce à vos secours que je vois ces temps propices.

CYMBELINE. — Tous excédés de joie, hormis ces captifs! Qu'ils soient joyeux, eux aussi! Je veux qu'ils goûtent notre bonheur.

IMOGÈNE, *à Lucius.* — Mon bon maître, je veux vous servir encore.

LUCIUS. — Soyez heureuse!

Digitized by Google

CYMBELINE. — Et ce soldat disparu qui a combattu si noblement, comme il ferait bien ici! Comme il rehausserait la gratitude d'un roi!

POSTHUMUS. — Seigneur, je suis le soldat qui accompagnait ces trois braves, sous le vêtement du pauvre : cet équipement convenait au projet que je poursuivais alors. Ce soldat, c'était moi, n'est-ce pas, Iachimo? Vous étiez à terre, et j'aurais pu vous anéantir.

IACHIMO, *s'agenouillant.* — M'y voici encore. Mais maintenant c'est le poids de ma conscience qui plie mon genou, ce n'est plus votre force. Prenez, je vous en conjure, cette vie que je vous dois tant de fois; mais prenez d'abord votre bague et ce bracelet de la princesse la plus fidèle qui ait jamais engagé sa foi.

POSTHUMUS, *le relevant.* — Ne vous agenouillez pas devant moi. Le pouvoir que je prends sur vous est de vous épargner; ma vengeance envers vous, c'est de vous pardonner. Vivez, et agissez mieux avec d'autres.

CYMBELINE. — Noble sentence! Un gendre nous enseigne notre privilège. Le mot d'ordre pour tous est : Pardon!

ARVIRAGUS, *à Posthumus.* — Vous nous avez assistés, seigneur, comme si vous vous croyiez en effet notre frère : nous sommes heureux que vous le soyez.

POSTHUMUS. — Votre serviteur, princes! *(A Lucius.)* Mon bon seigneur romain, appelez votre devin. Pendant mon sommeil, il m'a semblé que le grand Jupiter, monté sur son aigle, m'apparaissait avec les fantômes de ma propre famille. En me réveillant, j'ai trouvé sur mon sein ce grimoire dont la teneur est si obscure que je ne puis y trouver de sens : qu'il montre sa science en nous l'expliquant!

LUCIUS. — Philarmonus!

LE DEVIN. — Me voici, mon bon seigneur.

LUCIUS. — Lis cela, et dis-en la signification.

LE DEVIN, *lisant.* « Quand un lionceau, inconnu à lui-même, trouvera sans le chercher un souffle d'air tendre qui l'embrassera, et quand des rameaux, détachés d'un cèdre auguste et morts depuis longues années, revivront pour être réunis à leur antique souche et reverdir de nouveau : alors les misères de Posthumus seront terminées, la Bretagne sera heureuse et fleurira dans l'abondance et dans la paix. » Toi, Léonatus, tu es le lionceau, ainsi que la construction logique de ton nom : LEONATUS nous l'indique. *(A Cymbeline.) Le souffle d'air tendre* est ta vertueuse fille : pour *air tendre,* nous

Digitized by Google

disons *mollis aer!* et de *mollis aer* nous faisons *mulier*, femme. *(Il se tourne vers Posthumus.)* Cette femme, je le devine, c'est la plus constante de toutes, c'est la vôtre. Tout à l'heure encore, justifiant la lettre de l'oracle, sans le savoir et sans le vouloir, elle vous étreignait de l'air le plus tendre.

CYMBELINE. — Tout cela est assez probable.

LE DEVIN. — Le *cèdre auguste*, ô royal Cymbeline, te personnifie; les *rameaux détachés*, ce sont tes deux fils, qui, enlevés par Bélarius et censés morts depuis longues années, viennent de revivre, pour être réunis au cèdre majestueux, dont les rejetons promettent à la *Bretagne l'abondance et la paix*.

CYMBELINE. — Eh bien! commençons par la paix... Caïus Lucius, quoique vainqueurs, nous nous soumettons à César et à l'empire romain, et nous promettons de payer notre tribut accoutumé. Nous ne l'avions refusé que d'après les conseils d'une reine criminelle; et le ciel, dans sa justice, a fait tomber sur elle et sur sa race tout le poids de son bras.

LE DEVIN. — Que les puissances d'en haut règlent de leurs doigts l'accord harmonieux de cette paix! La vision que j'avais fait connaître à Lucius, avant le premier choc de cette bataille à peine refroidie, vient de s'accomplir pleinement. J'avais vu l'aigle romaine, prenant son essor du sud vers l'ouest, décroître et s'évanouir dans les rayons du soleil : ce qui présageait que notre aigle auguste, l'impérial César, resserrerait son alliance avec le radieux Cymbeline qui brille ici, à l'occident.

CYMBELINE. — Louons les Dieux! Et que nos fumées ondoyantes montent à leurs narines de nos autels bénis! Annonçons cette paix à tous nos sujets. Mettons-nous en marche. Que les enseignes romaines et bretonnes flottent amicalement unies! Traversons ainsi la ville de Lud, et allons dans le temple du grand Jupiter ratifier notre paix; scellons-la par des fêtes. En avant!... Jamais guerre ne se termina par une paix pareille, avant que les mains sanglantes fussent lavées! *(Ils s'en vont.)*

FIN DE CYMBELINE

Digitized by Google

LE CONTE D'HIVER

Digitized by Google

Digitized by Google

LE CONTE D'HIVER

NOUS *ne possédons qu'une version de cette pièce, celle du premier Folio; elle n'avait pas été publiée auparavant. Une note du Maître des Divertissements royaux, sir Henry Herbert, en date du 19 août 1623, révèle que le manuscrit original était alors perdu ou égaré*[1]. *Il est possible dans ce cas que le texte joué par les acteurs avant 1623 ait été celui d'une copie du brouillon de l'auteur, établie sans doute par l'un des scribes habituels, Ralph Crane par exemple, mais qu'au moment de l'impression du Folio on ait retrouvé l'original. Car le texte qu'il donne est un des plus correctement imprimés de tout le* « corpus » *des pièces, et il ne soulève aucune difficulté importante. La division en actes et scènes y est complètement et clairement indiquée.*

Le docteur Simon Forman vit jouer le Conte d'hiver *au Globe le 15 mai 1611. Nous connaissons la date de certaines représentations postérieures (1612, 1613), mais aucune antérieure à celle indiquée par Forman. Malgré certaines tentatives pour faire remonter la pièce dans le temps — on a été jusqu'à suggérer 1594 (Malone) — les critiques d'aujourd'hui s'accordent pour en placer la composition entre août 1610 et mai 1611.*

---

1. Une autorisation avait déjà été donnée sur le vu de l'original par le prédécesseur de sir Henry, sir George Buck, « *Master of the Revels* » de 1610 à 1622. La note de Herbert commence ainsi : « *For the King's Players : an old play called Winter's tale.* » Cet emploi de l'adjectif *old* montre quelle valeur bien relative il faut lui attribuer, ici comme dans toutes les références du même genre. Une « vieille pièce » était tout simplement une pièce déjà jouée, publiée ou seulement composée auparavant, quel que fût l'ordre de grandeur de son antériorité.

Digitized by Google

La source presque unique de l'intrigue est un conte romanesque de Robert Greene, Pandosto, the Triumph of Time, *paru en 1588, et qui connaissait encore une vogue considérable*[1]. *Shakespeare suit ce modèle dans sa ligne générale, tout en prenant avec lui des libertés qui tiennent parfois d'une aimable désinvolture. Il transpose, sans nécessité apparente, les pays respectifs de ses deux princes : Pandoste le jaloux, roi de Bohême, devient dans sa pièce Léonte, roi de Sicile; et le Sicilien Égiste se mue en Polixène, roi de Bohême. C'est le roi, et non, comme dans Greene, Bellaria (Hermione), qui envoie consulter l'oracle d'Apollon. Alors que la mort de Bellaria était réelle et définitive, celle d'Hermione n'est qu'un pieux subterfuge, préparant le coup de théâtre de la statue colorée qui s'anime et prend vie. En même temps, Shakespeare supprime des incidents d'un goût ou d'un intérêt douteux, celui par exemple du roi Pandoste qui, retrouvant sans la reconnaître sa fille perdue (Fawnia), en tombe follement amoureux; ou bien le suicide final de Pandoste. Il ajoute au contraire des épisodes de son cru, des jeux de scène, exploite magnifiquement de simples suggestions, comme celle de la pastorale et de la scène des fleurs. Il va chercher ses noms propres chez Plutarque, Ovide ou Homère, invente des personnages, tels Antigone et sa femme* Pauline, *ou le fils du vieux berger. Mais sa plus remarquable création est à coup sûr celle d'Autolycus, l'amusant filou aux doigts légers, qui, s'il n'est pas dans* Pandoste, *semble sortir tout droit, le sens de l'humour en plus, des* « cony-catching pamphlets » *de Greene.*

Deux personnages meurent dans le Conte d'hiver : *le petit Mamilius, qui* « s'en va » *du chagrin d'avoir perdu sa mère, et Antigone, dévoré par un ours*[2]. *Mais ces deux cruels incidents se placent à l'acte III. Le dénouement ne verra pas de sang versé; le coup de théâtre qu'il apporte, au contraire, est celui d'une résur-*

1. *Pandosto* fut réimprimé en 1607, sous un titre modifié, et le fut encore par la suite un nombre considérable de fois. Mais K. Muir (1957) pense que c'est la première édition que Shakespeare a utilisée.

2. Kenneth Muir relève une source possible de cet épisode, qui n'a pas son correspondant dans le conte de Greene. Il s'agit d'une histoire romanesque, celle de *Parismus, the Valiant and Renowned Prince of Bohemia,* par Emmanuel Ford (1597), où, notons-le en passant, un rivage marin est attribué à la Bohême, et où une nourrice fuyant avec un enfant se réfugie dans une forêt déserte, et est dévorée par un lion.

Digitized by Google

rection; il rétablit dans les cœurs l'espoir et le bonheur, ou l'espoir du bonheur. Tout le monde, dit Pauline, gagne à ces événements (« You precious winners all »). *La pièce n'est donc pas une tragédie. Ce n'est pas non plus une franche comédie. Le thème de la jalousie non fondée, qui peut être pour Shakespeare aussi bien matière tragique* (Othello) *que ressort de comédie* (le Songe, Beaucoup de bruit pour rien), *est traité ici avec un réalisme verbal, une intensité dramatique, qui interdisent, tant qu'il anime l'action, tout détachement et toute détente comiques. La pièce est donc difficile à classer. On peut l'appeler tragi-comédie*[1], *ou* romantic drama[2], *ou* Problem comedy[3]. *Peu importe l'étiquette : c'est la chronologie seule qui permet de la ranger dans une catégorie, mais il n'est plus question de genre.* Le Conte d'hiver *en effet, tout comme* Périclès, Cymbeline *et* la Tempête, *reflète ou exprime des intentions, des attitudes, sensiblement différentes de celles qui présidaient aux grandes œuvres de la* « période sombre ». *La philosophie (nous voulons dire le corps des idées) reste la même dans son schéma général, mais la tonalité dramatique change. Les catastrophes causent moins de dégâts, les* villains *sont plus sots que méchants; le dénouement n'est plus une brève et sanglante opération de liquidation politique, de rétribution morale, ou de* « justice poétique » : *c'est une phase de remise en ordre, aussi inévitable dans le déroulement des choses humaines que l'avait été la crise, et sur laquelle l'auteur insiste longuement. On a dit que ces pièces étaient celles de la « réconciliation » — terme vague, mais qui pourtant contient son grain de signification : Shakespeare réconcilie personnages et spectateurs les uns avec les autres, et tous ensemble avec la vie et l'ordre universel.*

Le Conte d'hiver *s'est vu reprocher sa technique désuète*[4], *ses erreurs et ses confusions*[5], *sa structure irrégulière, discursive, chaotique*[6]. *Il est de fait que sa construction est aussi peu clas-*

1. Le terme *tragi-comedy* était en circulation dans les dernières années du XVIe siècle.
2. George Gordon : *Shakespearian Comedy*, 1944.
3. W. W. Lawrence : *Shakespeare's Problem Comedies*, 1931.
4. S. L. Bethell : *The Winter's Tale, a Study*, 1947.
5. F. L. Halliday : *The Poetry of Shakespeare's Plays*, 1954.
6. George Gordon, *op. cit.*

Digitized by Google

sique que possible. La chronologie s'étire dans le temps avec une belle insouciance dramatique : II, I et II, III sont séparés par un intervalle de vingt-trois jours; après III, II, l'auteur ménage à Antigone le temps nécessaire pour se rendre par mer en Bohême; entre les actes III et IV s'écoulent seize années pleines; le quatrième et le cinquième sont coupés par la durée du voyage de Florizel et de Perdita jusqu'en Sicile. Le schéma chronologique est donc des plus lâches. La structure intérieure n'a pas plus d'apparente cohésion. Jusqu'à la fin du troisième acte, nous assistons à une analyse serrée, réaliste, de la jalousie de Léonte. Mais à ce moment se produit un brusque renversement. Après une courte scène de transition, où Cléomène et Dion décrivent la beauté mystérieuse de l'oracle, tout change en un clin d'œil. Nous avons quitté le domaine des actions tragiques; l'histoire devient une fantaisie idyllique, purgée de toutes les émotions complexes et bouleversantes de la première partie. La pièce, dit Derek Traversi[1], *est organisée en trois* « mouvements », *ainsi qu'une symphonie; ou en trois* « tableaux », *comme le suggère Maurice Castelain*[2], *qui seraient le procès public d'Hermione, la fête des moutons et la scène de la statue. Ainsi peut-on, si l'on veut, en effet, trouver dans la pièce un rythme, et même une espèce d'unité.*

L'intention de l'auteur en tout cas est signifiée par le titre. L'expression « conte d'hiver » *était courante à la fin du XVI*[e] *siècle. C'est un de ces clichés verbaux par lesquels Shakespeare se plaît souvent à dénommer ses comédies* (Beaucoup de bruit pour rien, Comme il vous plaira, Tout est bien qui finit bien, Mesure pour mesure[3]). *La suggestion est vague et précise à la fois. C'est une histoire à dormir debout, un conte romanesque dit par quelque vieille paysanne au coin du feu —* « a woman's story at a winter's fire[4] ». *Il ne s'agit pas d'enseigner une morale, mais d'émouvoir et d'amuser des êtres simples, peut-être des enfants. Notre pièce contient quatre allusions à ce*

1. Derek Traversi : *Shakespeare, the Last Plays*, dans *The Age of Shakespeare*, ed. by Boris Ford, 1955.
2. *Le Conte d'hiver*, Aubier, 1947.
3. Alors que les pièces « sérieuses », drames historiques ou tragédies, portent toutes des noms de personnages.
4. *Macbeth*, III, IV.

Digitized by Google

genre d'histoires, et qui sont habilement placées, de telle manière qu'elles encadrent le fait divers de l'intrigue. « Contez-nous un conte », *dit la reine au petit Mamilius* (*II,* I); *alors Mamilius :* « Un conte triste vaut mieux pour l'hiver; j'en sais un de revenants et de lutins. » *Et son histoire commence par la formule traditionnelle :* « Il y avait une fois... « *A l'acte V, les deux phases du dénouement sont comparées à ces histoires de bonnes femmes :* « Like an old tale », *disent successivement le gentilhomme et Roger, à propos des retrouvailles de Léonte et de sa fille perdue* (*V,* II); « Like an old tale », *dit en écho Pauline, commentant à la scène suivante les retrouvailles de Léonte et de sa femme.*

Ces harmoniques situent l'impression finale que laisse le spectacle sur un tout autre plan que celui de la tragédie. Un conte d'hiver, pour correspondre à la conception populaire que désigne cette expression, sera un mélange d'éléments variés, fort différents les uns des autres. Il comportera d'abord une action violente, en harmonie avec l'heure vespérale et le vent qui gémit dans la cheminée, un récit qui fasse un peu trembler. Cette violence, Shakespeare nous la dispense sous deux formes. D'abord, sous celle d'un drame psychologique, d'une jalousie qui, contrairement à celle d'Othello, semble exploser soudainement et sans cause définie; une de ces convulsions passionnelles inexplicables, qui peuvent en effet être le ressort d'une histoire romanesque, parce qu'elles ne sont pas en prise directe sur le « normal », mais qui ne sont pas l'affaire d'une véritable tragédie. Ensuite, sous la forme d'un spectacle mélodramatique qui nous tient en suspens, avec les affrontements préliminaires, avec la prison d'Hermione et le procès spectaculaire, avec la fuite de Camillo, la mort de l'enfant, la disparition mystérieuse d'Hermione. Préparation, « suspense », « climax », « anticlimax » : *le conte du coin du feu fait bonne mesure de frissons aux spectateurs.*

Il y a d'autre part dans ce conte, inévitablement, un élément romanesque pour accompagner le jeu étrange, mais en quelque sorte rassurant, des flammes dans l'âtre. Comme les enfants autour de la conteuse, nous aimerons qu'on nous parle d'événements surprenants, d'oracles et de prophéties, de statues qui vivent, de morts qui ressuscitent.

Digitized by Google

Le troisième ingrédient de cette histoire complexe est fourni par la pastorale. Tout « conte d'hiver » *est un conte de village; il a pour cadre la chaumière et la ferme, ou la forêt et les champs. La scène charnière entre l'épisode tragique et la comédie se joue dans un décor de rivage désertique sur la côte de la Bohême*[1]. *L'acte suivant, à part une scène à l'intérieur du palais, se déroule en plein air, sur une prairie attenant à la cabane du berger. Là, dans une nature arcadienne, autour des deux jeunes amoureux, pastoureaux et bergères vont célébrer la fête des moutons, parmi les danses et les chansons. L'idyllique et le bucolique se mêlent joliment, et la gracieuse Perdita distribue ses fleurs à la ronde. Qu'on ne s'y trompe pas cependant : le tableau pastoral n'évoque pas un univers d'une totale et fade innocence. Un élément quelque peu inquiétant s'y mêle, qui réintègre le réel dans ce rêve d'opéra. Au centre même de l'idylle fleurie va, vient, chante, bonimente, monologue cette amusante réincarnation du dieu Mercure, Autolycus le colporteur, le vagabond, le filou, aimable et cynique hors-la-loi de la morale.*

Pour compléter cette atmosphère de romanesque hivernal, Shakespeare y ajoute, comme une dernière épice, un grain de surnaturel. Mamilius babille d'esprits et de lutins. Antigone est visité par un cauchemar prophétique. L'oracle enfin est un important ressort de l'action. L'oracle, c'est la voix des Dieux, l'expression de leur omniscience et de leur « providence », *un avertissement d'en haut, qui rappelle aux hommes aveugles qu'ils ne font pas leur destin eux-mêmes. C'est le signe surnaturel de tout l'incompréhensible de la vie — du hasard et de la chance, de nos erreurs de jugement, de notre petitesse et de notre ignorance.*

Ainsi le Conte d'hiver *met en scène, pour le frisson et pour la joie de son bon public, l'histoire tour à tour poignante, ironique, romanesque, d'une crise de folie meurtrière que le temps en passant, une convergence d'accidents heureux, et la ruse d'une femme, frustrent miraculeusement de ses cruelles conséquences. C'est dans*

---

1. Acte III, sc. III. L'indication scénique ne figure pas, il est vrai, dans le texte original; elle a été ajoutée par les éditeurs du XVIIIe siècle. Mais elle ne fait que concrétiser, pour la commodité immédiate du lecteur, toutes les suggestions, fort claires, contenues dans le texte de Shakespeare.

Digitized by Google

un certain sens une comédie des saisons. Les trois premiers actes sont sous le signe de l'hiver; le quatrième sous celui de l'été; le dernier, peut-être, sous celui de l'automne, la saison douce, celle de la maturité. Dans la première partie, les adultes sont emportés par une tempête de passions incontrôlables et absurdes. Puis s'écoule une « vaste brèche de temps », *l'espace en somme d'une saison d'homme. Au dénouement, les* « vieux » *se retrouvent assagis, purgés de leurs passions, toutes blessures cicatrisées, face à la génération des enfants qui, dans leur innocente fraîcheur d'âme, vont à leur tour tenter l'aventure enchanteresse et périlleuse de l'amour. La folie se résout en sagesse, la mort le cède à la vie, l'ordre de la morale, de la justice, du cœur sont rétablis, au prix, il est vrai, du sacrifice du petit Mamilius et du malheureux Antigone*[1]. *Cette pièce est le chef-d'œuvre du génie au repos, qui a choisi aujourd'hui de situer son histoire* « betwixt heaven and earth » (*V*, 1), *entre le monde cynique d'Autolycus et le monde idéal d'Hermione.*

1. On peut tirer de la pièce diverses « leçons ». Mais le spectateur élisabéthain s'y amusait sans chercher plus loin, comme à nos spectacles de Grand-Guignol. La seule morale, par exemple, qu'en retient, à la fin de son compte rendu, le célèbre docteur Forman a trait à l'exemple d'Autolycus : se méfier des faux mendiants et des flagorneurs.

Digitized by Google

PERSONNAGES

LÉONTE, roi de Sicile.
MAMILIUS, son fils, prince de Sicile.
CAMILLO, ANTIGONE, CLÉOMÈNE, DION, } seigneurs siciliens.
POLIXÈNE, roi de Bohême.
FLORIZEL, fils de Polixène, prince de Bohême.
ARCHIDAMUS, seigneur de Bohême.
ROGER, gentilhomme sicilien.
AUTOLYCUS, filou.
L'INTENDANT DE PAULINE.
LE GOUVERNEUR DE LA PRISON.
OFFICIERS DE LA COUR DE JUSTICE.
UN VIEUX BERGER.
LE CLOWN, son fils.
UN MARIN.
HERMIONE, femme de Léonte.
PERDITA, fille de Léonte et d'Hermione.
PAULINE, femme d'Antigone.
ÉMILIA, dame d'honneur d'Hermione.
DEUX AUTRES DAMES D'HONNEUR D'HERMIONE.
MOPSA, DORCAS, } bergères.
LE TEMPS, comme chœur.

SEIGNEURS, DAMES, GENTILSHOMMES, HUISSIERS, GARDES, GENS DE SERVICE.
BERGERS, BERGÈRES, VALETS DU VIEUX BERGER, VILLAGEOIS DÉGUISÉS EN SATYRES.

La scène est, tantôt en Sicile, tantôt en Bohême.

Digitized by Google

LE CONTE D'HIVER

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

En Sicile. — Dans le palais du roi.

Entrent CAMILLO *et* ARCHIDAMUS.

ARCHIDAMUS. — Si le sort veut, Camillo, que vous visitiez la Bohême pour une raison de service comme celle qui me tient ici sur pied, vous verrez, ainsi que je vous l'ai dit, une grande différence entre notre Bohême et votre Sicile.

CAMILLO. — Je crois que, l'été prochain, le roi de Sicile a l'intention de rendre à son frère de Bohême la visite qu'il lui doit justement.

ARCHIDAMUS. — Si notre hospitalité ne nous fait pas honneur, nos sympathies nous excuseront, car certainement...

CAMILLO. — Je vous supplie...

ARCHIDAMUS. — Vraiment, je le dis avec la franchise de ma conviction, nous ne pouvons pas avec autant de magnificence... avec une si rare... je ne sais comment dire... Nous vous donnerons des boissons soporifiques, afin que vos sens, ne s'apercevant pas de notre insuffisance, s'ils ne peuvent nous louer, ne puissent pas nous accuser davantage.

CAMILLO. — Vous payez de trop de frais ce qu'on vous donne sans façon.

ARCHIDAMUS. — Croyez-moi! je ne dis que ce que mes renseignements me suggèrent et ce que mon honnêteté me dicte.

CAMILLO. — Sicile ne peut se montrer trop affable pour Bohême. Les deux rois ont été élevés ensemble dans leur

Digitized by Google

enfance; et il y a entre eux une affection si bien enracinée qu'elle ne peut que jeter des branches. Depuis que Leurs Majestés plus mûres et les nécessités royales ont séparé leur société, leurs rapports, quoique non personnels, se sont continués royalement, par procuration, en échanges de cadeaux, de lettres et d'affectueuses ambassades; au point que, bien que absents, ils semblaient être ensemble. Ils se serraient la main comme par-dessus l'abîme, et s'embrassaient, pour ainsi dire, des deux bouts opposés du vent. Que le ciel prolonge leur affection!

ARCHIDAMUS. — Je crois qu'il n'est pas au monde de malice ni d'incident qui puisse l'altérer. C'est pour vous une inexprimable joie que votre jeune prince Mamilius; il n'est pas à ma connaissance de gentilhomme qui promette davantage.

CAMILLO. — Je partage entièrement vos espérances à son égard. C'est un galant enfant, un prince qui, vraiment, réconforte ses sujets et rafraîchit les vieux cœurs : ceux qui allaient sur des béquilles avant qu'il fût né désirent vivre encore pour le voir un homme.

ARCHIDAMUS. — Autrement, ils seraient donc contents de mourir?

CAMILLO. — Oui, à moins qu'ils n'eussent d'autres prétextes pour désirer vivre.

ARCHIDAMUS. — Si le roi n'avait pas de fils, tous désireraient vivre sur des béquilles jusqu'à ce qu'il en eût un. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

Sicile. — Le palais du roi.

Entrent LÉONTE, POLIXÈNE, HERMIONE, MAMILIUS, CAMILLO *et des gens de la suite.*

POLIXÈNE. — Neuf changements de l'astre humide ont été comptés par le berger depuis que nous avons laissé notre trône sans fardeau; je remplirais un temps aussi long de mes remerciements, mon frère, que je n'en partirais pas moins d'ici votre débiteur à perpétuité. Aussi, comme un chiffre placé dans un beau rang, je multiplie par un *Je vous rends grâces* les milliers de remerciements qui précèdent.

Digitized by Google

LÉONTE. — Différez un peu vos remerciements; vous les payerez quand vous partirez [1].

POLIXÈNE. — Je pars demain, seigneur. Je suis tourmenté par mes inquiétudes sur ce qui peut advenir ou résulter de mon absence. Puisse-t-il ne pas souffler chez nous des vents orageux qui me fassent dire : « Ces conjectures n'étaient que trop vraies! » Et puis, je suis resté assez pour fatiguer Votre Majesté.

LÉONTE. — Nous sommes trop solide, mon frère, pour que vous puissiez nous mettre dans cet état-là.

POLIXÈNE. — Pas un jour de plus.

LÉONTE. — Encore une semaine!

POLIXÈNE. — Très décidément, demain.

LÉONTE. — Eh bien! partageons la différence; pour ça je ne veux pas de contradiction.

POLIXÈNE. — Ne me pressez pas ainsi, je vous en supplie! Il n'est pas de parole émouvante, non, il n'en est pas au monde qui puisse me gagner aussi vite que la vôtre : elle me déciderait en ce moment, si ce que vous demandez vous était nécessaire, quelque urgence qu'il y eût pour moi à refuser. Mes affaires me traînent en réalité chez moi; me retenir, ce serait me faire un fléau de votre affection; et mon séjour n'est pour vous qu'embarras et trouble : pour nous mettre tous deux à l'aise, adieu, mon frère!

LÉONTE, *à Hermione.* — Quoi! bouche close, ma reine? Parlez donc!

HERMIONE. — Je comptais, seigneur, garder le silence jusqu'à ce que vous eussiez tiré de lui le serment de ne pas rester. Vous, seigneur, vous le pressez trop froidement. Dites-lui que vous êtes sûr que tout va bien en Bohême : cette rassurante nouvelle est certifiée par le dernier courrier : dites-lui cela, et il sera forcé dans sa meilleure parade.

LÉONTE. — Bien dit, Hermione!

HERMIONE. — S'il disait qu'il lui tarde de revoir son fils, cela aurait sa force. Qu'il le dise donc, et qu'il parte; qu'il le jure, et il ne restera pas : nous le chasserons d'ici avec nos quenouilles. *(A Polixène.)* Voyons! je veux ris-

---

1. Faut-il voir dans cette réplique de Léonte un premier signe de jalousie? « Faire ses remerciements en partant », c'est-à-dire : attendre jusque-là avant d'être sûr d'avoir motif à dire merci, était une expression proverbiale *(praise in departing)*. On la trouve dans *la Tempête*, avec le même sens (III, III, Prospero : « Garde tes éloges pour la fin »).

Digitized by Google

quer l'emprunt pour une semaine de votre royale présence. Quand vous recevrez mon seigneur en Bohême, je lui donnerai permission de rester chez vous un mois au-delà du terme fixé d'avance pour son départ. Pourtant, sois-en sûr, Léonte, je ne t'aimerai pas une seule minute en deçà du temps qu'une femme doit aimer son mari. *(A Polixène.)* Vous resterez?

POLIXÈNE. — Non, madame.

HERMIONE. — Nenni?... Vous resterez.

POLIXÈNE. — Je ne puis, vraiment!

HERMIONE. — Vraiment?... Vous m'éconduisez avec des protestations bien flasques; mais, vous auriez beau chercher à englober les astres dans vos serments, que je vous dirais encore : « Monsieur, pas de départ! » Vraiment! vous ne partirez pas. Le « vraiment » d'une dame est bien aussi puissant que celui d'un seigneur. Voulez-vous encore partir? Soit! forcez-moi à vous garder comme prisonnier, sinon comme hôte; ainsi, vous payerez votre rançon[1] avant de partir, et vous économiserez vos remerciements. Que choisissez-vous? Mon prisonnier, ou mon hôte? Par votre terrible « vraiment », vous serez l'un ou l'autre.

POLIXÈNE. — Eh bien! je serai votre hôte, madame : être votre prisonnier impliquerait de ma part une offense qu'il me serait moins facile encore de commettre qu'à vous de punir.

HERMIONE. — Eh bien! je ne serai pas votre geôlière, mais votre affectueuse hôtesse. Allez! je vais vous questionner sur les niches que vous faisiez, mon mari et vous, quand vous étiez enfants : vous étiez alors de jolis petits-maîtres!

POLIXÈNE. — Belle reine, nous étions deux gars qui ne voyaient rien dans l'avenir qu'un lendemain semblable à la veille et croyaient être des gamins éternels.

HERMIONE. — Est-ce que mon seigneur n'était pas le plus franc vaurien des deux?

POLIXÈNE. — Nous étions comme deux agneaux jumeaux, gambadant au soleil et bêlant l'un à l'autre : nous rendions innocence pour innocence; nous ne connaissions pas la doctrine du mal faire et nous ne nous figurions pas que

---

1. *Your fees.* Il ne s'agit pas exactement de rançon; les prisonniers étaient nourris par leurs geôliers et devaient les rembourser de leurs frais à leur libération.

Digitized by Google

quelqu'un la connût. Si nous avions continué cette vie-là, si nos faibles esprits n'avaient pas été exaltés par un sang plus ardent, nous aurions pu hardiment répondre au ciel : « Non coupables ! » excepté sur le chef du péché originel [1].

HERMIONE. — Nous concluons de cela que vous avez trébuché depuis lors.

POLIXÈNE. — Oh ! mon auguste dame, dès lors les tentations sont nées pour nous : car, à l'époque où nous étions au nid, ma femme était petite fille; et votre précieuse personne n'avait pas encore traversé les regards de mon jeune camarade.

HERMIONE. — Miséricorde ! Ne tirez pas de là votre conclusion; prenez garde ! vous prétendriez que votre femme et moi nous sommes des démons !... Pourtant, continuez. Nous répondons des fautes que nous vous avons fait commettre, pourvu que vous ayez commencé vos péchés avec nous et qu'avec nous vous les ayez continués, sans faire de faux pas avec d'autres.

LÉONTE, *à Hermione*. — Est-il enfin décidé?

HERMIONE. — Il restera, monseigneur.

LÉONTE. — A ma requête, il n'a pas voulu. Hermione, ma très chère, tu n'as jamais parlé plus à propos.

HERMIONE. — Jamais?

LÉONTE. — Jamais, une fois exceptée.

HERMIONE. — Quoi ! j'ai deux fois bien parlé ! Quand donc la première? Je t'en prie, dis-le-moi : farcis-moi d'éloges, et fais-moi engraisser comme un chapon. Une bonne action, mourant dans l'oubli, en égorge des milliers qui la suivent. Les louanges sont nos gages : vous pouvez nous faire courir mille arpents avec un doux baiser, avant de nous faire brûler un acre à coups d'éperons. Mais revenons au point de départ : ma dernière bonne action a été de le prier de rester; quelle a été ma première? Elle a une sœur aînée, ou je ne vous comprends pas. Oh ! puisse-t-elle s'appeler Grâce ! Déjà, n'est-ce pas? j'avais une fois parlé à propos ! Quand? Voyons ! dites-le-moi : je brûle.

LÉONTE. — Eh bien ! c'est quand, après trois mois maussades aigrement consumés à attendre l'instant où ta blanche

---

1. *The imposition clear'd Hereditary ours*. F.-V. Hugo suit Theobald dans son interprétation. D'autres critiques comprennent : l'innocence de ces enfants était telle qu'elle effaçait jusqu'à l'héritage du péché originel.

Digitized by Google

main s'ouvrirait à la mienne et m'accorderait ton amour, tu me dis enfin : « Je suis à vous pour jamais. »

HERMIONE. — Cet aveu, en effet, était la Grâce même. Eh bien! vous voyez : j'ai parlé à propos deux fois. La première, j'ai gagné pour toujours un royal mari; la seconde, un ami, pour quelque temps. *(Elle donne la main à Polixène.)*

LÉONTE, *à part*. — Trop chaud! trop chaud! Mêler si intimement les sympathies, c'est mêler les personnes. Je me sens un frisson; mon cœur danse, mais pas de joie, pas de joie. L'amabilité peut aller visage découvert; elle peut être autorisée à une certaine liberté par la bienveillance, par la générosité et l'expansion du cœur, et n'avoir rien que de bienséant; elle le peut, je l'accorde. Mais en être aux serrements de mains et aux pincements de doigts, comme ils sont en ce moment, et se faire des sourires d'intelligence comme dans un miroir, et puis soupirer, comme si c'était le hallali d'un cerf[1]. Oh! cette amabilité-là ne va pas à mon cœur, ni à mon front... Mamilius, es-tu mon enfant?

MAMILIUS. — Oui, mon bon seigneur.

LÉONTE. — En vérité? Ah! voilà mon beau mâle[2]. Comment! aurais-tu barbouillé ton nez? On dit qu'il est la copie du mien. Surtout, capitaine, ne reste pas le corps nu[3]; je veux dire : sois décent, capitaine! car le taureau, la génisse et le veau sont naturellement cornus. *(Observant Polixène et Hermione.)* Toujours à faire des gammes sur sa main! *(A Mamilius.)* Eh bien! veau effronté, es-tu mon veau?

MAMILIUS. — Oui, monseigneur, si vous voulez.

LÉONTE. — Il te manque une tête accidentée et des prolonges comme j'en ai pour me ressembler tout à fait; pourtant on dit que nous nous ressemblons comme deux œufs; les femmes disent ça, pour dire quelque chose. Mais elles auraient beau être fausses comme du noir de teinture, comme le vent, comme l'eau, fausses comme les dés que souhaite l'homme qui n'établit pas de limites entre le tien

---

1. *The mort o'th'deer*. Léonte, qui écoute et observe, peut laisser soupçonner une ambiguïté entre *deer* (cerf) et *dear* (chère, chérie).

2. *My bawcock*. Corruption du français « beau coq ». Le mot se retrouve ailleurs dans Shakespeare.

3. Léonte, dans la torture qu'il s'inflige, joue sur les deux sens du mot *neat* : propre, et bête à corne.

Digitized by Google

et le mien; elles n'auraient pas moins raison de dire que cet enfant me ressemble... Allons! seigneur page, regardez-moi avec votre œil céleste... Doux coquin! Mon chéri [1]! Mon poupon! Est-ce que ta maman pourrait... Serait-ce possible?... Imagination [2], tes visions poignardent l'homme au cœur; tu rends possibles les choses tenues pour impossibles; tu communiques avec les songes... Comment cela peut-il être? Tu coagis avec le fantastique et tu t'associes le néant. Mais il se peut aussi que tu sois d'accord avec la réalité; tu l'es en ce moment, et je le sens d'une manière irréfragable, au trouble de mon cerveau et au durcissement de mon front.

POLIXÈNE. — Qu'a donc le roi de Sicile?

HERMIONE. — Il a l'air un peu agité.

POLIXÈNE. — Eh bien, monseigneur! Qu'éprouvez-vous? Comment vous trouvez-vous, mon frère le plus cher?

HERMIONE. — Vous semblez garder un front bien soucieux; auriez-vous quelque émotion, monseigneur?

LÉONTE. — Non, bien réellement... Comme parfois la nature trahit sa niaiserie et sa sensibilité au risque d'être la risée des cœurs endurcis! En observant les traits du visage de mon enfant, il m'a semblé que je rajeunissais de vingt-trois ans; je me voyais sans culottes, dans ma cotte de velours vert, avec ma dague muselée, de peur qu'elle ne mordît son maître et ne lui devînt funeste comme le deviennent souvent les ornements. Combien, à mon idée, je ressemblais à ce pépin, à cette petite citrouille [3], à ce gentilhomme! *(A Mamilius.)* Mon honnête ami, voudriez-vous prendre des vessies pour des lanternes [4]?

MAMILIUS — Non, monseigneur. J'aime mieux me battre.

LÉONTE. — Vous, vous battre!... Alors, puisse-t-il avoir de la chance! *(A Polixène.)* Mon frère, êtes-vous aussi fou de votre jeune prince que nous semblons l'être du nôtre?

POLIXÈNE. — Chez moi, seigneur, il est tout mon exercice, toute ma joie, tout mon souci; tantôt mon ami juré, et

1. *Collop* désigne une tranche coupée dans le gros du rôti. Le sens est donc : chair de ma chair.

2. *Affection.* Certains comprennent : passion (sexuelle). D'autres, comme notre traducteur : imagination. D'autres enfin : affection, sentiment tendre. Le passage est obscur.

3. *Squash :* cosse de pois tendre, non encore mûre.

4. *Take eggs for money.* Les œufs étaient très bon marché au temps de Shakespeare. Expression proverbiale.

Digitized by Google

tantôt mon ennemi; mon parasite, mon soldat, mon homme d'État, tout! Il rend un jour en juillet aussi court qu'en décembre; et, par ses caprices enfantins, il guérit en moi les idées noires qui épaississaient mon sang.

LÉONTE, *montrant Mamilius.* — Cet écuyer a le même office auprès de moi... Nous allons nous promener tous les deux, et vous laisser, monseigneur, suivre une marche plus grave... Hermione, montre combien tu nous aimes dans ton hospitalité pour notre frère. Que ce qu'il y a de plus cher en Sicile soit pour lui bon marché! Après vous et mon jeune corsaire, il est l'héritier présomptif de mon cœur.

HERMIONE. — Si vous voulez nous rejoindre, nous sommes à vos ordres dans le jardin : devons-nous vous y attendre?

LÉONTE. — Dirigez-vous à votre guise; on vous retrouvera, pourvu que vous restiez sous le ciel. *(A part.)* Je suis en train de pêcher, bien que vous ne voyiez pas comment je jette ma ligne. Allez! allez! *(Observant Polixène.)* Comme elle lui tend la patte [1], le bec! Comme elle s'arme de toutes les licences d'une femme envers un mari indulgent! *(Polixène, Hermione et leur suite s'en vont.)* Déjà partis! Dans le bourbier jusqu'au genou! Cornard par-dessus les oreilles! *(A Mamilius.)* Va, joue, mon garçon, joue; ta mère joue, et moi, je joue aussi, mais un rôle si déshonorant que le dénouement m'enterrera sous les sifflets; le mépris et les huées seront mon glas funèbre!... Va! joue, mon garçon, joue... Il y a eu, ou je suis bien trompé, des cocus avant aujourd'hui; et il est plus d'un homme, au moment même où je parle, qui donne le bras à sa femme, sans se douter qu'elle a lâché l'écluse en son absence, et laissé pêcher dans le bassin son voisin d'à côté, messire Sourire, son voisin! Oui, c'est une consolation de me dire que d'autres hommes ont des portes, et que ces portes s'ouvrent, comme les miennes, contre leur volonté; si tous ceux qui ont des femmes en révolte se désespéraient, le dixième de l'humanité irait se pendre. Il n'y a pas de remède à cela; nous sommes sous l'influence d'une planète maquerelle qui frappe partout où elle domine, et qui est toute-puissante, croyez-le, de l'est à l'ouest et du nord au sud. Conclusion : pas de barricade pour un ventre! Sachez-le, il

1. *Neb* est un autre mot pour *bill*. Les deux verbes voulaient dire: bécoter.

Digitized by Google

laissera entrer et sortir l'ennemi avec armes et bagage. Des millions d'entre nous ont la maladie, et ne le sentent pas... Comment es-tu, mon garçon?

MAMILIUS. — Je suis comme vous, à ce qu'on dit.

LÉONTE. — Ah! c'est toujours une consolation... *(Il aperçoit Camillo.)* Quoi! Camillo ici!

CAMILLO. — Oui, mon bon seigneur.

LÉONTE. — Va jouer, Mamilius, tu es un honnête homme. *(Mamilius sort.)* Camillo, ce grand sire va prolonger son séjour.

CAMILLO. — Vous avez eu beaucoup de peine à faire tenir son ancre; elle chassait, chaque fois que vous la jetiez.

LÉONTE. — Tu l'as remarqué?

CAMILLO. — Il ne voulait pas rester, à votre demande; il déclarait ses affaires plus urgentes.

LÉONTE. — Tu t'en es aperçu [1]?... En voilà déjà avec moi qui murmurent et qui chuchotent : « Le roi de Sicile est... ceci et cela. » Il se passera du temps avant que j'aie avalé le tout... Comment se fait-il, Camillo, qu'il soit resté?

CAMILLO. — Grâce aux prières de la vertueuse reine.

LÉONTE. — De la reine, soit! Vertueuse, cela devrait être; mais, tel que cela est, cela n'est pas. Est-ce que la chose a été comprise par d'autres machines pensantes que la tienne? Car ton intelligence est plus spongieuse, elle aspire beaucoup plus que les bûches vulgaires... Cela n'a été remarqué, n'est-ce pas, que des natures les plus fines? par quelques êtres d'élite ayant une tête extraordinaire? Les espèces subalternes n'ont peut-être rien vu à cette affaire, dis!

CAMILLO. — Quelle affaire, monseigneur? Presque tous ont compris, je crois, que le roi de Bohême prolonge ici son séjour.

LÉONTE. — Comment?

CAMILLO. — Prolonge ici son séjour.

LÉONTE. — Oui! mais pourquoi?

CAMILLO. — Pour satisfaire Votre Altesse, et le désir de notre très gracieuse maîtresse.

LÉONTE. — Satisfaire le désir de votre maîtresse!... Satis-

---

1. Un éditeur du début du XVIIIe siècle, Thomas Hanmer, ajoute ici une indication scénique : « à part ». La plupart des éditions modernes en font autant. Il semble évident que Léonte se parle à lui-même. En disant « ceci et cela », il se frappe le front. Cependant Camillo, un peu en retrait, l'observe et l'écoute.

Digitized by Google

tu étais comme le prêtre qui purifiais mon âme, et je te quittais toujours comme un pénitent converti; mais je me suis trompé sur ton intégrité, ou du moins sur celle que je te supposais.

CAMILLO. — A Dieu ne plaise, monseigneur!

LÉONTE. — Que je m'y fie plus longtemps! Tu n'es pas loyal, ou, si tu inclines à l'être, tu es un lâche qui par-derrière donne le croc-en-jambe[2] à la loyauté pour l'empêcher de suivre le droit chemin; ou je dois te regarder comme un serviteur, enraciné dans ma confiance, et trop négligent pour y rester, ou comme un sot qui me voit enlever mon plus riche trésor dans une partie de tricheurs, et qui prend le tout pour une plaisanterie.

CAMILLO. — Mon gracieux seigneur, je puis être négligent, sot et peureux; nul homme n'est exempt de ces défauts, au point d'être sûr que, parmi les innombrables incidents de ce monde, la négligence, la sottise, la peur ne se révéleront pas en lui. Si jamais dans vos affaires, monseigneur, j'ai été volontairement négligent, ç'a été sottise de ma part; si j'ai joué exprès le rôle de sot, ç'a été négligence à bien peser le résultat; si jamais j'ai craint de faire une chose dont le succès me semblait douteux et dont l'exécution était un danger criant, ç'a été une crainte qui peut affecter les plus sages : ce sont là, monseigneur, de ces infirmités permises dont la loyauté même n'est jamais exempte. Mais, j'en supplie Votre Grâce! soyez plus explicite avec moi, faites-moi connaître ma faute sous ses traits réels; si alors je la renie, c'est qu'elle ne m'appartient pas.

LÉONTE. — N'avez-vous pas vu, Camillo (sans nul doute vous l'avez vu, autrement votre lorgnette[3] serait plus épaisse que la corne d'un cocu); n'avez-vous pas entendu dire (car devant un spectacle aussi apparent, la rumeur ne saurait être muette); n'avez-vous pas cru (car la pensée n'existe pas chez l'homme qui ne le croit pas) que ma femme est infidèle? Si tu l'avoues, et tu le dois, à moins de nier impudemment que tu aies des yeux, des oreilles, une

---

1. *My chamber-councils.* Au figuré : mes plus secrètes pensées.
2. *Hox* (moderne : *to hock*) : couper le jarret à un cheval.
3. *Eye-glass :* signifie plutôt ici le cristallin de l'œil. Voir un peu plus bas l'allusion à la cataracte.

qu'elle mérite un nom aussi ignoble qu'aucune caillette qui se donne avant les fiançailles; dis cela, et développe-le.

CAMILLO. — Je ne voudrais pas rester là à entendre noircir ainsi ma maîtresse souveraine, sans en tirer vengeance sur-le-champ. Maudit soit mon cœur, si vous avez jamais dit une chose plus indigne de vous que celle-ci! La répéter serai un péché aussi grand que le péché lui-même, s'il était vrai.

LÉONTE. — N'est-ce donc rien que de se parler tout bas? de s'appuyer joue contre joue? de s'approcher nez à nez? de se baiser le dedans des lèvres? de fermer la carrière du rire par un soupir, signe infaillible d'une vertu qui se brise? de mettre le pied à cheval sur le pied? de se fourrer dans des coins? de souhaiter que l'horloge soit plus rapide : l'heure, une minute; midi, minuit; et que tous les yeux, excepté les leurs, les leurs seulement, soient aveuglés par une taie, par une cataracte pour que leur crime ne soit pas vu? Est-ce que cela n'est rien? Alors le monde, avec tout ce qui est dedans, n'est rien; le ciel qui le couvre n'est rien; Bohême n'est rien; ma femme n'est rien; et tous ces riens ne renferment rien, si cela n'est rien!

CAMILLO. — Mon bon seigneur, guérissez-vous de cette opinion maladive, et au plus vite; car elle est des plus dangereuses.

LÉONTE. — N'importe! elle est vraie.

CAMILLO. — Non, non, monseigneur.

LÉONTE. — Elle l'est. Vous mentez, vous mentez!... Je te dis que tu mens, Camillo, et que je te hais! Déclare-toi [1] un gros benêt, un maroufle sans esprit, ou bien un intrigant équivoque qui peut voir du même œil le bien et le mal et se prêter à tous les deux. Si le foie de ma femme était aussi corrompu que sa vie, elle ne vivrait pas la durée d'un sablier.

CAMILLO. — Et qui donc l'a corrompue?

LÉONTE. — Eh bien! celui qui la porte comme une médaille, pendue à son cou, ce Bohême qui... Si j'avais autour de moi de vrais serviteurs qui eussent des yeux pour veiller à mon honneur aussi bien qu'à leurs profits, à leurs bénéfices particuliers, ils feraient en sorte qu'on n'en fît pas davantage. Oui! Et toi, son échanson, toi que d'un banc

---

1. *Pronounce thee* a pour sujet le *I* de *I hate thee* qui précède : et je te déclare...

Digitized by Google

CAMILLO. — Je le ferai, monseigneur.

LÉONTE. — Je vais avoir l'air amical l'as conseillé. *(Il sort.)*

CAMILLO. — O misérable reine!... Mai position suis-je? Il faut que j'empoisonn et ma raison d'agir ainsi, c'est l'obéissan rebelle à lui-même, veut que tous ceux qu le soient également... A faire cela, il y a gagner. Ah! quand je pourrais trouver gens qui ont frappé l'oint du Seigneur et je ne le ferais pas; mais puisque ni le cuiv parchemin ne portent trace d'une actio scélératesse elle-même la repousse! Il fau cour; la chose, faite ou non, est certainen casse-cou. Étoile propice, voici le momen roi de Bohême!

Entre Polixène.

POLIXÈNE. — C'est étrange! Il me sem commence à chanceler ici. Ne pas me p Camillo!

CAMILLO. — Salut, très royal Sire!

POLIXÈNE. — Quelles nouvelles à la co

CAMILLO. — Rien de remarquable, m

POLIXÈNE. — A voir la mine du roi, o perdu quelque province, un domaine qui l que lui-même. Je viens à l'instant de l'abo pliment d'usage; aussitôt, tournant les côté et faisant une moue fort dédaigneuse, et me laisse ainsi à deviner ce qui couve so de ses manières.

CAMILLO. — Je n'ose pas le savoir, mo

POLIXÈNE. — Comment! vous n'osez p savez, n'est-ce pas? Et c'est pour moi qu d'être bien informé! Voilà le sens de vos p vous-même, vous devez bien savoir ce qu vous ne pouvez pas dire que vous ne Camillo, le changement de vos traits est l montre le changement des miens; il faut pour quelque chose dans cette altération, trouve moi-même si altéré.

CAMILLO. — Il est un mal qui a jeté l quelqu'un d'entre nous; mais je ne puis n

Digitized by Google

vous? *(A Mamilius.)* Allons! monsieur, à présent, je suis à vous. Je vous en prie, asseyez-vous près de nous, et contez-nous un conte.

MAMILIUS. — Triste, ou gai? Comment vous le faut-il?

HERMIONE. — Aussi gai que vous voudrez.

MAMILIUS. — Un conte triste vaut mieux pour l'hiver; j'en sais un de revenants et de lutins.

HERMIONE. — Donnez-nous celui-là, monsieur. Allons! venez vous asseoir. Allons! faites de votre mieux pour m'effrayer avec vos revenants; vous y excellez.

MAMILIUS. — Il y avait une fois un homme...

HERMIONE. — Mais venez donc vous asseoir... Maintenant, continuez.

MAMILIUS. — Qui demeurait près d'un cimetière... Je vais conter ça tout doucement : je ne veux pas que les grillons là-bas [1] m'entendent.

HERMIONE. — Approchez-vous, alors, et dites-moi ça à l'oreille.

Entrent Léonte, Antigone, des seigneurs, puis des gardes.

LÉONTE. — On l'a rencontré là, lui et sa suite! et Camillo avec lui!

PREMIER SEIGNEUR. — Je les ai rencontrés derrière le taillis de pins. Jamais je n'ai vu des gens balayer si vite leur chemin. Je les ai suivis des yeux jusqu'à leurs vaisseaux.

LÉONTE. — Que j'étais bien inspiré dans ma juste censure, dans mes équitables soupçons! Hélas! si j'avais pu n'en pas tant savoir! Combien je suis maudit d'avoir été si bien inspiré!... Il peut y avoir une araignée au fond de la coupe; un homme peut y boire et retirer ses lèvres sans avoir pris aucun venin, car son imagination n'est pas infectée [2]; mais qu'on présente à ses yeux l'horrible ingrédient et qu'on lui apprenne dans quoi il a bu, vite il crache sa gorge et ses flancs par de violents efforts. Moi, j'ai bu et vu l'araignée. Camillo lui a servi d'agent, d'entremetteur! Il y a un complot contre ma vie, ma couronne! Toutes mes méfiances étaient vraies! Ce misérable fourbe, que j'em-

---

1. Il fait évidemment allusion aux suivantes de la reine qui babillent au fond de la scène.

2. « C'était un préjugé populaire que les araignées étaient venimeuses. » *(Note de F.-V. Hugo.)* — Mais Léonte croit qu'elles n'empoisonnent que celui qui les a vues dans la coupe.

Digitized by Google

en prenant Polixène pour Léonte. O toi, créature! si je ne t'appelle pas du nom de tes pareilles, c'est de peur que la barbarie, s'autorisant de mon exemple, n'applique le même langage à tous les rangs et n'efface toute distinction bienséante entre le prince et le mendiant!... J'ai dit qu'elle est adultère! j'ai dit avec qui! Elle est plus encore, elle est coupable de haute trahison; et Camillo est du complot avec elle. Il sait le secret qu'elle aurait dû rougir de partager rien qu'avec son principal complice; il sait qu'elle a souillé son lit autant que ces impures à qui le vulgaire donne les titres les plus hardis; oui! et elle est la confidente de leur évasion!

HERMIONE. — Non, sur ma vie! je ne suis confidente de rien de tout cela. Combien vous serez désolé, quand vous viendrez à éclaircir les faits, de m'avoir ainsi affichée! Ah! mon doux seigneur, c'est à peine si vous pourrez me faire réparation en déclarant que vous vous êtes mépris.

LÉONTE. — Non, non! Si je me méprends sur les bases où se fonde ma croyance, c'est que le centre de la terre n'est pas assez fort pour porter une toupie d'écolier. *(Montrant Hermione.)* Qu'on l'emmène en prison! Quiconque parlera pour elle sera condamné, rien que pour avoir pris la parole.

HERMIONE. — Quelque planète sinistre règne sur le monde. Ayons patience jusqu'à ce que les cieux se montrent sous un aspect plus favorable... Mes bons seigneurs, je ne suis pas prompte à pleurer, ainsi que notre sexe l'est communément : à défaut de cette vaine rosée, votre pitié se tarira peut-être; mais j'ai là *(mettant la main sur son cœur)* une noble douleur qui brûle trop pour s'éteindre dans les larmes... Je vous en conjure tous, mes seigneurs, ne me jugez que d'après les idées les plus favorables que votre charité peut vous inspirer; et sur ce, que la volonté du roi soit accomplie!

LÉONTE, *aux gardes.* — M'écoutera-t-on?

HERMIONE. — Qui est-ce qui part avec moi?... Je supplie Votre Altesse de laisser mes femmes m'accompagner; car, vous le savez, mon état l'exige. *(A ses femmes.)* Ne pleurez pas, pauvres folles! il n'y a pas de raison pour cela. Quand vous apprendrez que votre maîtresse a mérité la prison, alors fondez en larmes sur mes pas. Le procès que je subis en ce moment est pour ma plus grande gloire. Adieu, monseigneur! Je n'ai jamais souhaité vous voir du

Digitized by Google

mes femmes! on vous le permet.

LÉONTE. — Allez, faites ce que nous disons. Hors d'ici! *(Les gardes emmènent Hermione et ses femmes.)*

PREMIER SEIGNEUR, *à Léonte.* — J'en conjure Votre Altesse! rappelez la reine.

ANTIGONE. — Soyez bien sûr de ce que vous faites, seigneur, de peur que votre justice ne devienne violence, en faisant trois grandes victimes, vous, votre reine, votre fils.

PREMIER SEIGNEUR. — Quant à elle, monseigneur, j'ose gager, je gage ma vie, Sire, si vous voulez l'accepter, que la reine est pure aux yeux du ciel et envers vous, je veux dire, de ce dont vous l'accusez.

ANTIGONE. — S'il est reconnu qu'elle ne l'est pas, je veux me faire une étable là où loge ma femme; je ne veux marcher qu'accouplé avec elle [1], et ne me fier à elle que quand je la sentirai et la verrai près de moi; car il n'est pas un pouce de femme au monde, non, pas un atome de chair de femme qui ne soit fausseté, si la reine est fausse!

LÉONTE. — Silence, vous deux!

PREMIER SEIGNEUR. — Mon bon seigneur!

ANTIGONE. — C'est pour vous que nous parlons, et non pour nous-mêmes : vous êtes abusé par quelque intrigant qui sera damné pour cela; je voudrais connaître le scélérat, je me chargerais de le damner sur terre. Si elle est balafrée à l'honneur, — j'ai trois filles : l'aînée a onze ans, la seconde neuf, et la troisième à peu près cinq — eh bien! si la chose est vraie, mes filles me le payeront : sur mon honneur! je les mutilerai toutes; elles ne verront pas quatorze ans pour mettre au monde des générations bâtardes; elles sont cohéritières; j'aimerais mieux me châtrer moi-même que de les exposer à ne pas produire une postérité légitime.

LÉONTE. — Arrêtez; plus un mot! Vous flairez cette affaire avec un sens aussi inerte que l'odorat d'un mort. *(Lui saisissant le bras* [2]*.)* Mais moi, je la vois, je la sens,

---

1. Le sens est : j'enfermerai ma femme avec mes chevaux et mes chiens *(stables)*, et je n'irai plus qu'en la tenant en laisse *(in couples)*.

2. Aucun jeu de scène n'est ici indiqué dans l'original, mais un geste de Léonte s'impose évidemment pour accompagner ses paroles à Antigone : il lui saisit le bras (Hanmer), il lui frappe le front (Johnson), il lui tord le nez (J. D. Wilson).

Digitized by Google

comme vous sentez mon étreinte, comme vous voyez la main qui vous touche.

ANTIGONE. — Si cela est, nous n'avons pas besoin de la tombe pour ensevelir l'honneur. Il n'y en a pas un grain pour embaumer la face de cette terre qui n'est que fumier.

LÉONTE. — Quoi! la confiance m'est-elle refusée?

PREMIER SEIGNEUR. — J'aimerais mieux qu'elle se refusât à vous qu'à moi, monseigneur, sur ce terrain-là : et je verrais avec plus de joie justifier son honneur que vos soupçons, quelque blâme que vous puissiez encourir.

LÉONTE. — Eh! qu'avons-nous besoin de vous entretenir de ceci? Que ne suivons-nous plutôt notre irrésistible instigation? Notre prérogative ne demande pas vos conseils; c'est notre bonté naturelle qui s'est ouverte à vous. Si, par stupidité réelle ou affectée, vous ne pouvez ou ne voulez pas sentir comme nous la vérité, apprenez que nous n'avons plus besoin de vos avis; ce procès, la perte, le gain, la décision à prendre, n'intéressent personnellement que nous.

ANTIGONE. — Ce que je désirerais, mon suzerain, c'est que vous l'eussiez instruit dans le silence de votre jugement, sans plus de publicité.

LÉONTE. — Comment cela se pourrait-il? Ou tu es devenu inepte avant l'âge, ou tu es né imbécile. La fuite de Camillo a ajouté à l'évidence de leur familiarité, d'ailleurs aussi palpable que peut l'être, pour la conjecture, une chose à qui il ne manque que d'être vue, non pas pour être prouvée, mais pour être confirmée, tant les autres circonstances sont unanimes! Voilà pourquoi j'ai brusqué ces poursuites. Cependant, pour augmenter la certitude (car dans une action de cette importance il serait déplorable d'aller trop vite), j'ai dépêché en toute hâte à la ville sacrée de Delphes, au temple d'Apollon, Cléomène et Dion, dont vous connaissez l'ample capacité. Ainsi, c'est de l'oracle qu'ils rapporteront la décision suprême : ses divins conseils m'arrêteront ou m'éperonneront. Ai-je bien fait?

PREMIER SEIGNEUR. — Très bien fait, monseigneur.

LÉONTE. — Quoique je sois convaincu et n'aie pas besoin d'en savoir davantage, l'oracle mettra en repos les esprits comme les vôtres[1], dont la crédulité ignorante ne veut pas se rendre à la vérité. Sur ce, nous avons trouvé bon de

1. *Such as be :* comme le vôtre. Ceci s'adresse à Antigone seul.

Digitized by Google

l'enfermer loin de notre libre personne, de peur que l'évasion des deux traîtres ne soit pour elle un dernier exemple. Venez, suivez-nous; nous allons parler au public; car cette affaire doit nous faire tous éclater.

ANTIGONE, *à part.* — Oui, de rire, si, comme je le suppose, la vérité vraie était connue. *(Tous sortent.)*

SCÈNE II

L'avant-salle d'une prison.

Entrent PAULINE *et sa suite.*

PAULINE. — Le gouverneur de la prison! Qu'on l'appelle! Qu'on lui apprenne qui je suis! *(Un de ses gens sort.)* Bonne reine, il n'est pas de cour en Europe trop bonne pour toi. Que fais-tu dans une prison?

Entre le gouverneur de la prison, précédé du valet.

(Au gouverneur.) Eh bien! mon cher monsieur, vous me reconnaissez, n'est-ce pas?

LE GOUVERNEUR. — Pour une noble dame, que j'honore beaucoup.

PAULINE. — En ce cas, je vous en prie, conduisez-moi à la reine.

LE GOUVERNEUR. — Je ne puis pas, madame : cela m'est interdit par commandement exprès.

PAULINE. — Que de peines pour fermer l'accès de l'honneur et de la vertu à de nobles visiteurs! Est-il permis, dites-moi, de voir une de ses femmes? N'importe laquelle! Émilia?

LE GOUVERNEUR. — S'il vous plaît, madame, de faire retirer vos gens, je vous amènerai Émilia.

PAULINE. — Je vous en prie, appelez-la. *(A ses gens.)* Retirez-vous. *(Les gens sortent.)*

LE GOUVERNEUR. — En outre, madame, il faut que je sois présent à votre conférence.

PAULINE. — C'est bon, soit!... Je t'en prie! *(Le gouverneur sort.)* Que de peines pour faire à ce qui est sans tache une tache qu'aucune excuse ne colore [1].

1. Texte elliptique et obscur. Le sens semble être : tant de peines, prises pour faire que ce qui est sans tache semble être une tache,

Digitized by Google

Le gouverneur rentre, accompagné

(A Émilia.) Chère dame, comment
cieuse reine?

ÉMILIA. — Aussi bien qu'une telle g
disgrâce réunies le permettent. Par suit
de ses douleurs (jamais tendre femm
plus grandes) elle vient d'accoucher un

PAULINE. — D'un garçon?

ÉMILIA. — D'une fille, une magnifi
reuse et bien viable. La reine en reçoit
ment : « Ma pauvre prisonnière, dit-elle
cente que vous! »

PAULINE. — Je le jurerais sans hésit
ces dangereuses, ces fatales lunes du r
le lui dise, et on le lui dira : ce devoir
femme, et je m'en charge. Si alors j'ai
que ma langue ne soit plus qu'une a
cesse pour jamais d'être la trompette de
Je vous en prie, Émilia, offrez à la
dévoués. Si elle ne craint pas de me con
risson, je le ferai voir au roi et je m'enga
ment sa cause. Nous ne savons pas con
tendrir à la vue de l'enfant : souvent le
innocence persuade, quand la parole écl

ÉMILIA. — Digne madame, votre loya
sont si manifestes, que votre généreuse
manquer d'avoir une heureuse issue : n
vous à la hauteur de cette grande mission.
daigne passer dans la chambre voisine!
ment informer la reine de votre offre si n
même, justement, elle forgeait ce desse
ministère d'honneur qu'elle n'osait pro
de peur d'être refusée.

PAULINE. — Dites-lui, Émilia, que je
langue que j'ai; si l'éloquence en débo
hardiesse de mon sein, il est hors de dou

ÉMILIA. — Dès à présent soyez bénie
trouver la reine : veuillez entrer dans u
prochée.

---

dépassent l'art du teinturier; avec l'ambiguïté d
ture, ou excuse fallacieuse.

Digitized by Google

fable! Pour la vengeance immédiate, laissons-la tomber sur elle. Camillo et Polixène rient de moi; ils se font un amusement de ma douleur; ils ne riraient pas, si je pouvais les atteindre, pas plus qu'elle ne rira, elle qui est en mon pouvoir. *(Il s'assied sur le trône, et semble absorbé.)*

Paraît, à l'entrée de la salle, Pauline, portant un enfant.

PREMIER SEIGNEUR, *allant à la porte.* — Vous ne devez pas entrer.

PAULINE. — Ah! secondez-moi plutôt, mes bons seigneurs. Sa colère tyrannique vous inquiète donc plus, hélas! que la vie de la reine, gracieuse âme innocente, plus pure qu'il n'est jaloux?

ANTIGONE, *à Pauline.* — C'en est assez.

SECOND HUISSIER. — Madame, le roi n'a pas dormi cette nuit. Il a donné l'ordre que personne n'approchât de lui.

PAULINE. — Pas tant de chaleur, messire! Je viens lui apporter le sommeil. Ce sont les gens comme vous, qui glissent ainsi que des ombres autour de lui et soupirent à chacun de ses vains gémissements, ce sont les gens comme vous qui entretiennent la cause de ses insomnies. Je viens avec des paroles aussi salutaires que franches et honnêtes, pour le guérir de cette humeur qui l'empêche de dormir.

LÉONTE, *se détournant.* — Holà! quel est ce bruit?

PAULINE, *s'avançant vers le roi.* — Il ne s'agit pas de bruit, monseigneur, mais d'un entretien nécessaire sur des sujets qui touchent Votre Altesse.

LÉONTE. — Qu'est-ce à dire?... Arrière cette audacieuse! Antigone, je t'avais chargé de ne pas la laisser venir près de moi; je savais qu'elle le tenterait.

ANTIGONE. — Monseigneur, je lui avais défendu, sous la menace de votre déplaisir et du mien, de se présenter devant vous.

LÉONTE. — Quoi! n'as-tu pas pouvoir sur elle?

PAULINE, *au roi.* — Oui, pour m'interdire le mal; mais ici, à moins qu'il n'ait recours au même moyen que vous, et qu'il ne me commette au geôlier pour avoir commis le bien, soyez-en sûr, il n'aura pas de pouvoir sur moi.

ANTIGONE. — Eh bien! vous l'entendez! Quand elle prend le mors aux dents, je la laisse courir; allez! elle ne bronchera pas!

PAULINE, *au roi.* — Mon bon Suzerain, je viens... et je vous conjure de m'écouter, moi qui me présente à vous

Digitized by Google

PAULINE. — Ni moi, ni aucun de ceux
hormis un seul! et c'est lui! *(Elle montre Léo*
le roi lui-même qui livre l'honneur sacré du r
de son fils plein d'avenir, et de cette enfan
calomnie dont la pointe est plus aiguë que ce
il ne veut pas, et c'est un malheur dans ce c
voir l'y obliger! il ne veut pas arracher la raci
nion qui est aussi pourrie que le chêne et l
valides!

LÉONTE. — Une caillette à la langue intarissa
de battre son mari, et qui maintenant me l
marmot n'est point de moi; il est la progénitur
Qu'on l'emporte! et qu'en même temps que
le livre aux flammes!

PAULINE. — C'est votre enfant, et nous pc
appliquer le vieux dicton : Il vous ressemble
tant pis!... Regardez, messeigneurs, si, tout p
les traits, ce n'est pas absolument l'image c
yeux, son nez, sa lèvre, le pli de son sourcil, sc
jusqu'à la vallée de son menton, jusqu'aux jc
de ses joues; et son sourire; et la forme, le n
de sa main, de son ongle, de son doigt!... l
Nature qui as fait cette enfant si semblable à
c'est toi qui dois aussi former son esprit, ne l
colorer des jaunes reflets de la jalousie, de p
exemple, elle ne soupçonne ses enfants de n
son mari!

LÉONTE. — Stryge grossière! *(A Antigone.*
rais d'être pendu, toi, idiot, qui ne veux p
langue.

ANTIGONE. — Faites pendre tous les maris q
accomplir cet exploit-là, et c'est à peine s'il
un sujet.

LÉONTE, *aux seigneurs*. — Encore une fois,

PAULINE. — Le mari le plus indigne et le p
ne ferait pas pis.

LÉONTE. — Je te ferai brûler.

PAULINE. — Que m'importe! L'hérétique, c
fera le feu, et non celle qui y brûlera!... je ne v
appeler tyran; mais traiter si cruellement la rei
duire contre elle d'autre accusation qu'une
reposant sur rien, cela sent la tyrannie, et cel
faire de vous l'opprobre et le scandale du mc

Digitized by Google

bâtarde (car c'est une bâtarde, aussi sûr que est grise), qu'êtes-vous prêt à risquer pour sau ce marmot?

ANTIGONE. — Tous les sacrifices, monseign forces peuvent supporter et que la noblesse peu Je suis disposé, tout au moins, à offrir le peu me reste pour sauver l'innocente,... à faire tou

LÉONTE. — Ce que je vais te demander est p sur cette épée de l'exécuter.

ANTIGONE. — Je le jure, monseigneur.

LÉONTE. — Écoute, et obéis, vois-tu! car omission sera la mort non seulement pour to ta femme insolente à qui nous pardonnons po Nous t'enjoignons, comme à notre homme li cette bâtarde, de la transporter sur quelque pl hors de nos domaines, et de l'abandonner là, pitié, à sa propre protection et à la merci du cli elle nous est venue par un étrange hasard, je t toute justice, sous peine de péril pour ton âme pour ton corps, de l'abandonner à quelque lie la fortune pourra l'élever ou la détruire! Enl

ANTIGONE. — Je jure de le faire, bien qu'une diate eût été plus clémente. Viens, pauvre quelque esprit puissant te donne les milans beaux pour nourrices! On dit que les loups et dépouillant de leur sauvagerie, ont rempli parf de pitié... Seigneur, soyez prospère plus que ce le mérite!... Et toi, que la bénédiction du cie contre tant de cruauté, pauvre être, condamné *sort, emportant l'enfant.)*

LÉONTE. — Non, je n'élèverai pas l'enfant

SECOND HUISSIER [2]. — Pardonnez, Altesse! I ont apporté des nouvelles de vos envoyés auprè il y a déjà une heure. Cléomène et Dion, h arrivés de Delphes, ont tous deux débarqué et hâte à la cour.

PREMIER SEIGNEUR. — Ne vous déplaise, promptitude a dépassé toute attente.

---

1. Celle d'Antigone évidemment. L'acteur ici doit Certains éditeurs corrigent *this* en *thy*.

2. Le Folio, suivi par la plupart des éditeurs, port « Entre un serviteur. » C'est ce serviteur qui s'adress

Digitized by Google

LÉONTE. — Il y a vingt-trois jours qu'ils sont absents : voilà une rare rapidité! elle annonce que le grand Apollon veut que la vérité se manifeste au plus vite. Préparez-vous, seigneurs; convoquez les assises, pour que nous y citions notre déloyale épouse; car, si l'accusation a été publique, il faut également que le procès soit équitable et à ciel ouvert. Tant qu'elle vivra, mon cœur sera un fardeau pour moi! Laissez-moi, et songez à m'obéir. *(Tous sortent.)*

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Sur une route. Devant une hôtellerie.

Arrivent CLÉOMÈNE *et* DION.

CLÉOMÈNE. — Le climat est délicieux, l'air très doux, l'île fertile [1]; le temple est bien au-dessus des éloges vulgaires qu'on en fait.

DION. — Je ferai remarquer surtout, car c'est ce qui m'a le plus frappé, les célestes vêtements, je ne puis les qualifier autrement, et l'air vénérable des graves pontifes. Et le sacrifice! comme il était majestueux, solennel et surhumain, au moment de l'offrande!

CLÉOMÈNE. — Mais c'est surtout l'explosion, la voix assourdissante de l'oracle, semblable à la foudre de Jupiter, qui a surpris mes sens : j'en étais anéanti.

DION. — Si l'issue de notre voyage est (le ciel le veuille!) aussi heureuse pour la reine que lui-même a été pour nous exquis, charmant et rapide, nous n'aurons pas perdu notre temps.

CLÉOMÈNE. — Que le grand Apollon arrange tout pour le mieux! Ces proclamations qui accusent Hermione à outrance me plaisent peu.

DION. — Cette violence va hâter le dénouement, favo-

1. Shakespeare confond Delphes, siège de l'oracle, sur la terre ferme, et Delos, l'île consacrée à Apollon. En quoi il reproduit une erreur de sa source, le *Pandoste* de Greene.

rable ou fatal. Quand l'oracle, ainsi scellé
prêtre d'Apollon, rompra son secret, quelq
extraordinaire en jaillira. Allons! des chevaux
et que l'événement soit propice! *(Ils s'en vont*

SCÈNE II

Sicile. — Une cour de justice.

LÉONTE, LES SEIGNEURS *et* LES OFFICIERS *de la*
sur leurs sièges respectifs.

LÉONTE. — Ce procès, nous le déclarons à
regret, est un coup pour notre cœur. L'accus
d'un roi [1], notre femme, notre femme trop a
ne nous reproche pas d'être tyrannique, puisq
cédons avec cette publicité! la justice aura so
qu'à la condamnation ou jusqu'à l'acquitteme
sez la prisonnière.

UN OFFICIER DE LA COUR. — C'est le bon p
Altesse que la reine comparaisse en personne
cour... Silence!

Hermione entre, conduite par des garde
Pauline et ses femmes l'accompagnent.

LÉONTE. — Lisez l'acte d'accusation.

UN GREFFIER, *lisant*. — « Hermione, femr
Léonte, roi de Sicile, tu es ici prévenue et accu
trahison, comme ayant commis l'adultère avec
de Bohême, et conspiré avec Camillo pour
notre souverain seigneur, le roi, ton royal ép
complot ayant été en partie découvert par les c
toi, Hermione, contrairement à la foi et à l'allé
fidèle sujette, tu les as engagés et aidés, pour l
s'évader de nuit. »

HERMIONE. — Puisque tout ce que j'ai à di
nier l'accusation, et que le seul témoignage en
celui qui vient de moi, il ne me servira guère d
« non coupable ». Mon intégrité étant tenue p

1. Hermione était la fille de l'empereur de Russie,
dira elle-même un peu plus loin au cours de sa dépos

Digitized by Google

goût, bien qu'elle ait été accommodée pour m'être servie. Tout ce que j'en sais, c'est que Camillo était un honnête homme. Mais, pourquoi il a quitté la cour, c'est ce que les Dieux eux-mêmes ignorent, s'ils n'en savent pas plus que moi.

LÉONTE. — Vous saviez son départ, comme vous savez ce que vous deviez entreprendre en son absence.

HERMIONE. — Seigneur, vous parlez un langage que je ne comprends pas... Ma vie est sous le coup de vos visions [1], et j'en fais l'abandon.

LÉONTE. — Ce sont vos actes qui sont mes visions : c'est parce que vous avez eu de Polixène un enfant bâtard, que je l'ai rêvé! De même que vous avez perdu toute honte (chacune de vos pareilles [2] est dans ce cas), vous avez perdu toute franchise; mais ce sont des dénégations trop intéressées pour être efficaces... Sache-le! Si ton marmot, abandonné à lui-même, a été jeté dehors, n'ayant pas de père qui le reconnût, c'est encore plus ta faute que la sienne. Attends-toi donc aussi à subir notre justice, et la moindre satisfaction qu'il lui faille, c'est la mort.

HERMIONE. — Seigneur, épargnez vos menaces! Cet épouvantail dont vous voulez m'effrayer, je le cherche. Pour moi, la vie ne peut plus être un bien. La couronne, la joie de ma vie, votre faveur, je la considère comme perdue, oui, je sens qu'elle m'a échappé, mais j'ignore comment. Ma seconde joie, le premier-né de mes entrailles, on me refuse sa présence comme à une pestiférée! Ma troisième consolation, venue au monde sous la plus funeste étoile, ma fille, la voilà, le lait innocent encore humide sur ses lèvres innocentes, traînée de mon sein à la mort! Moi-même, à tous les poteaux, je suis proclamée prostituée! Une indécente haine me refuse les privilèges d'une accouchée, qui appartiennent aux femmes de tout rang, et me voilà, enfin, jetée ici, à cette place, en plein air, avant d'avoir repris mes forces. Maintenant, monseigneur, dites-moi quelles félicités j'ai dans cette vie, qui doivent me faire craindre de mourir? Poursuivez donc! mais écoutez encore ceci : Ne me méjugez pas!... La vie, non! je ne l'évalue pas à un fétu; mais mon honneur, je veux le justifier! Si je suis condamnée sur

---

1. *At the level of your dreams :* à la merci de votre imagination.

2. *Those of your fact.* Comprendre : chacune de celles qui ont commis le même crime *(fact)* que vous.

châtient mon injustice... *(Hermione tombe évanouie.)* Eh bien! qu'a-t-elle?

PAULINE. — Cette nouvelle est mortelle pour la reine. *(A Léonte.)* Abaissez vos regards, et voyez ce que fait la mort.

LÉONTE. — Emmenez-la d'ici. Son cœur a été pris d'un étouffement; elle va se remettre... J'ai trop cru mes propres soupçons. *(Aux femmes de la reine.)* Je vous en conjure! prodiguez-lui les plus tendres soins qui puissent ramener la vie. *(Pauline et les femmes de la reine emportent Hermione.)* Apollon, pardonne-moi cette grande profanation de ton oracle!... Je me réconcilierai avec Polixène; j'offrirai à ma reine un nouvel amour; je rappellerai le bon Camillo, que je proclame ici un homme de loyauté et de miséricorde : car, sachez-le! entraîné par ma jalousie à des pensées de sang et de vengeance, j'avais choisi Camillo pour le ministre chargé d'empoisonner mon ami Polixène; et la chose eût été faite, si la bonne âme de Camillo n'avait retardé les violences de ma volonté. En vain, je l'avais tour à tour menacé de mort et encouragé par des promesses, soit qu'il obéît, soit qu'il désobéît. Lui, plein d'humanité et d'honneur, il a ouvert à mon hôte royal le secret de mes desseins; il a renoncé à la haute fortune que vous lui saviez ici; et il s'est exposé aux risques certains de toutes les incertitudes, sans autre richesse que son honneur! Oh! comme la rouille de ma vertu fait briller la sienne! et comme sa piété noircit mes actions!

Pauline rentre précipitamment.

PAULINE. — Malédiction! Oh! coupez mon lacet, ou mon cœur va le rompre en se brisant!

PREMIER SEIGNEUR. — Quel est donc cet accès, madame?

PAULINE, *à Léonte.* — Quels tourments étudiés, tyran, as-tu pour moi? Quelles roues, quels chevalets, quels bûchers, quelles claies? Où est le plomb fondu? Où est l'huile bouillante? Quelle torture, vieille ou nouvelle, dois-je recevoir pour des paroles dont chacune mérite l'essai de ton pire supplice? Ta tyrannie a agi de concert avec tes jalousies, ces caprices trop puérils pour des enfants, trop naïfs et trop futiles pour des filles de neuf ans! Songe, oh! songe à ce qu'elles ont fait, et alors deviens vraiment fou, fou frénétique! car toutes tes extravagances passées

Digitized by Google

Punissez-moi plutôt de vous avoir rappelé ce que vous devez oublier. Ah! mon bon suzerain, Sire, royal seigneur, pardonnez à une folle. L'amour que je portais à la reine... Là! me voilà folle encore! Je ne vous parlerai plus d'elle ni de vos enfants; je ne vous rappellerai pas non plus mon noble mari qui est perdu, lui aussi! Appelez à vous toute votre patience, et je ne dirai plus rien.

LÉONTE. — Tu n'as que bien parlé, en me disant la vérité; et je l'accueille plus volontiers que ta pitié. Je t'en prie! conduis-moi près des corps morts de ma femme et de mon fils. Tous deux n'auront qu'une seule tombe; et, inscrites au-dessus d'eux, les causes de leur mort apparaîtront pour ma perpétuelle honte. Une fois par jour je visiterai la chapelle où ils reposeront; et les larmes que j'y verserai seront ma consolation. Aussi longtemps que la nature me le permettra, je jure de remplir chaque jour ce devoir. Viens, conduis-moi vers ces douleurs. *(Tous sortent.)*

SCÈNE III

La Bohême. — Un pays désert près de la mer.

Arrivent ANTIGONE, *portant l'enfant, et* UN MARIN.

ANTIGONE. — Ainsi, tu es sûr que notre navire a touché les déserts de la Bohême [1]?

LE MARIN. — Oui, monseigneur; et je crains que nous n'ayons atterri dans un mauvais moment. La nue paraît sinistre et nous menace d'une prompte tempête. En mon âme et conscience, les cieux sont irrités de ce que nous allons faire, et nous font sombre mine.

ANTIGONE. — Que leur volonté sacrée soit faite!... Va, retourne à bord; veille au bateau; je ne tarderai pas à te rejoindre.

LE MARIN. — Hâtez-vous autant que possible, et n'allez

1. William Drummond, dans l'une des conversations qu'il eut avec Ben Jonson, et dont il prit des notes qui ont été publiées, rapporte que ce dernier se moquait de cette erreur géographique : « Shakespeare, dans une de ses pièces, introduisit plusieurs hommes disant qu'ils avaient fait naufrage en Bohême, pays qui est à quelque cent milles de la mer. »

Digitized by Google

pas trop loin dans les terres; il est probable que nous allons avoir un gros temps; en outre, cet endroit est fameux pour les bêtes féroces qui le hantent.

ANTIGONE. — Pars! je te suis à l'instant.

LE MARIN. — Je suis content au fond du cœur d'être ainsi débarrassé de l'affaire. *(Il sort.)*

ANTIGONE. — Viens, pauvre enfant! J'ai ouï dire, sans le croire, que les esprits des morts peuvent revenir; si cela est, ta mère m'est apparue la nuit dernière; car jamais rêve n'a ressemblé autant à la réalité. Il est venu à moi une créature, la tête penchée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Je n'ai jamais vu un vase de douleur, si plein et si gracieux. Dans une pure robe blanche, pareille à la sainteté même, elle s'est approchée de la cabine où j'étais couché; trois fois elle s'est inclinée devant moi; comme elle ouvrait la bouche pour parler, ses yeux sont devenus deux torrents; et, leur fureur une fois apaisée, aussitôt elle a laissé tomber ces mots : « Bon Antigone, puisque le Destin, en dépit de tes plus généreuses dispositions, t'a fait le proscripteur de ma pauvre enfant, en vertu de ton serment, il est en Bohême des contrées assez lointaines; va donc là, en pleurant, pour l'y abandonner à ses cris; et, puisque l'enfant est réputée perdue à jamais, appelle-la, je te prie, Perdita. En expiation de cette mission inhumaine, que t'a imposée mon seigneur, tu ne reverras plus jamais Pauline, ta femme! » Et sur ce, avec des sanglots, elle s'est fondue dans l'air. Épouvanté d'abord, je suis bientôt revenu à moi, et il m'a semblé que tout cela était réel, et non une vision. Les songes sont des puérilités; cependant je suis superstitieux pour cette fois, et je veux me laisser inspirer par celui-ci. Je crois qu'Hermione a subi la mort, et qu'Apollon désire, cette enfant étant en effet fille du roi Polixène, qu'elle soit déposée, pour y vivre ou pour y mourir, sur les terres de son père véritable. *(Il dépose l'enfant à terre, puis met près d'elle un paquet et un sac plein d'or.)* Fleur, puisses-tu prospérer ici! Repose là... Voici ton signe de reconnaissance... et puis ceci encore. S'il plaît à la fortune, il y a là de quoi t'élever, jolie enfant, et il t'en restera encore... *(Tonnerre et éclairs.)* La tempête commence... Pauvre petite, qui, pour la faute de ta mère, es ainsi exposée à l'abandon et à tous ses hasards!... Je ne puis pleurer, mais mon cœur saigne. Combien je suis maudit d'être obligé par serment à ceci!... Adieu! Le jour s'obscurcit de plus en plus : tu vas être un

Digitized by Google

peu rudement bercée... Je n'ai jamais vu les cieux si sombres de jour... *(On entend un rugissement.)* Quel cri sauvage! Puissé-je heureusement retourner à bord!... Voilà la chasse sur mes talons : je suis perdu! *(Il s'enfuit poursuivi par un ours* [1]*.)*

Arrive un vieux berger.

Le Berger. — Je voudrais qu'il n'y eût pas d'âge entre dix ans [2] et vingt-trois, ou bien que la jeunesse ne fût qu'un somme tout ce temps-là; car on ne fait rien dans cet intervalle qu'engrosser les filles, insulter les anciens, voler et se battre... *(Lointains rugissements, coup de tonnerre.)* Entendez-vous à présent!... Dites-moi si d'autres que des cerveaux brûlés de dix-neuf à vingt-deux ans chasseraient par ce temps-là? Ils ont fait fuir deux de mes meilleurs moutons, et je crains bien que les loups ne les trouvent plutôt que leur maître; si je les dois découvrir quelque part, c'est au bord de la mer, en train de brouter du lierre. Bonne Chance, exauce mon vœu!... Qu'avons-nous là? *(Il ramasse l'enfant.)* Miséricorde! un nourrisson! un très joli nourrisson! Un garçon, ou une fille? voyons donc!... Une jolie petite! une

---

1. Cette indication scénique du Folio appelle quelques remarques. On a des preuves que les troupes élisabéthaines ne se faisaient pas faute de montrer sur le plateau du théâtre des animaux vivants, domestiques ou apprivoisés. C'est ce qui a pu avoir lieu ici lors des représentations de l'époque. Mais il n'est pas sûr que Shakespeare ait entendu traiter la scène sous l'angle du réalisme. Une pointe d'ironie semble s'y laisser déceler. Il s'agit de matérialiser par un moyen théâtral ce passage périlleux de la tragédie à la comédie romanesque. Or l'emploi d'un acteur déguisé en ours pouvait, dans la pensée de l'auteur, lui conférer précisément un tour tout ensemble mélodramatique et quelque peu grotesque, ambiguïté que l'entrée du vieux berger, puis celle du « clown » son fils, vont résoudre immédiatement après dans un intermède de farce grinçante. D'autre part, il est évident que la disparition d'Antigone est une nécessité : pour que soit conservé le mystère du sort ultérieur de la fillette, il ne doit pas reparaître à la cour de Léonte. Sur ce point de pure technique, on a parfois échafaudé des interprétations symbolistes : l'ours féroce est alors l'instrument de la rétribution divine; il épargne l'enfant innocente, et dans le même moment fait périr l'agent du tyrannique pouvoir.

2. Le Folio porte *ten*, et F.-V. Hugo le suit fidèlement, avec raison. Mais la plupart des éditeurs des XVIIIe et XIXe siècles, considérant la nature de certaines des frasques reprochées à la jeunesse, préférèrent changer dix en « treize » ou « seize ».

Digitized by Google

d'eux; et puis comme le pauvre gentilhomme
comme l'ours se moquait de lui, l'un et l'aut
plus haut que la mer et l'orage!

LE BERGER. — Miséricorde! quand as-tu vi
garçon?

LE CLOWN. — A la minute! à la minute!
fermé l'œil depuis que je l'ai vu : les hommes
encore froids sous l'eau; et l'ours n'a pas à
du gentilhomme : il est encore en train.

LE BERGER. — J'aurais voulu être là, pour
vieux!

LE CLOWN. — Moi, je regrette que vous n'
à portée du navire pour le secourir. Là, v
aurait perdu pied.

LE BERGER. — Tristes choses! tristes cho
regarde ici, mon gars. Rends-toi heureux! Tu a
des mourants, et moi des nouveau-nés. Voilà
pour toi! Regarde! une layette digne de l'
écuyer! Regarde là. *(Il montre le sac.)* Ramas
mon garçon, et ouvre. Voyons donc!... Il m'a
je serais riche par les fées : c'est quelque enf
au berceau... Ouvre!... Qu'y a-t-il là-dedans, m

LE CLOWN, *tirant une poignée de pièces d'or.* —
fortune, vieux. Si les péchés de votre jeunes
pardonnés, vous pourrez vivre à l'aise. De
or!

LE BERGER. — C'est de l'or féerique, mon g
le verrons bien! Enlève-le vite et enferme-le
nous! chez nous! par le plus court! Nous a
chance, garçon! et, pour en avoir toujours, il
de la discrétion. Laissons aller mes moutons!
garçon, chez nous, par le plus court!

LE CLOWN. — Allez par le plus court ave
vailles. Moi, je vais voir si l'ours a lâché le ge
et combien il en a mangé : ils ne sont hargneux
ils ont faim; s'il y a des restes, je les enterrera

LE BERGER. — Voilà une bonne action. Si tu
naître qui il est à ce qui reste de lui, viens me ch
le voir.

LE CLOWN. — Pardieu! oui; et vous m'aidere
en terre.

LE BERGER. — Voilà un jour chanceux, garç
allons bien le mettre à profit. *(Ils sortent.)*

Digitized by Google

SCÈNE II

La Bohême. — Dans le palais du roi.

Entrent POLIXÈNE *et* CAMILLO.

POLIXÈNE. — Je t'en prie, bon Camillo, ne m'importune plus! c'est une souffrance pour moi de te refuser; c'est ma mort de t'accorder ta demande.

CAMILLO. — Il y a quinze ans que je n'ai vu mon pays. Bien que j'aie, pendant la plus grande partie de ma vie, respiré l'air de l'étranger, c'est là que je désire laisser mes os. En outre, mon maître, le roi pénitent, m'a envoyé chercher : je puis être de quelque soulagement aux chagrins qu'il éprouve, j'ose du moins le croire, et c'est pour moi un nouveau coup d'éperon à partir.

POLIXÈNE. — Si tu m'aimes, Camillo, n'efface pas tous tes services passés en me quittant maintenant. Le besoin que j'ai de toi, c'est ton propre mérite qui l'a créé. Mieux eût valu ne pas t'avoir que de te perdre ainsi. Ayant engagé des affaires que nul n'est en état de bien conduire sans toi, tu dois rester pour les terminer toi-même, si tu ne veux pas emporter avec toi tous les services que tu m'as rendus. J'en ai peut-être tenu trop peu de compte, car je ne saurais en tenir trop. T'en être plus reconnaissant sera désormais mon étude; et le profit que j'y aurai sera d'augmenter le trésor de nos sympathies. Quant à cette fatale contrée, la Sicile, je t'en prie, ne m'en parle plus. Son nom seul me fait mal en me rappelant ce pénitent, comme tu l'appelles, mon frère, le roi converti! La perte de son adorable reine et de ses enfants est une douleur toujours fraîche... Dis-moi! quand as-tu vu le prince Florizel, mon fils? C'est un malheur non moins grand pour les rois de voir leurs enfants dégénérer, que de les perdre quand ils sont sûrs de leurs vertus.

CAMILLO. — Seigneur, il y a trois jours que je n'ai vu le prince. Quelles peuvent être ses occupations favorites? c'est pour moi chose inconnue; mais j'ai remarqué avec regret

Digitized by Google

Pour moi, un quart d'ale est un plat de roi.

L'alouette qui chante tirelire,
O gai! ô gai! la grive et le geai
Font un orchestre pour moi et mes cousines,
Quand nous nous trémoussons dans le foin.

J'ai servi le prince Florizel, et dans mon temps j'ai porté du velours à trois poils; mais à présent je suis hors de service.

Mais irai-je m'affliger de ça, ma chère?
La pâle lune brille la nuit;
Et, quand j'erre à l'aventure,
Je suis sûr de ne pas me tromper de route.

Si les chaudronniers peuvent vivre
Et se faire un sac en peau de truie,
Je puis bien trouver aussi mon compte,
Quitte à le régler dans les ceps.

Je trafique dans les draps; quand la caille fait son nid, le lin renchérit[2]. Mon père m'a appelé Autolycus; ayant été mis bas sous l'influence de Mercure, j'ai eu pour destinée d'être escamoteur de menus objets[3]. Ce sont les dés et les filles qui m'ont fourni le caparaçon que voici; et mon revenu est la simple filouterie. Les gibets et les coups[4] de grand chemin sont trop imposants; être battu et pendu, autant

---

1. Le sujet d' « aiguise » est « le linge » : le filou chantant qui, dira-t-il plus loin, « trafique dans les draps », et les vole pour les revendre, est tenté par ceux qui sèchent sur la haie.

2. *Look to lesser linen :* prenez garde à votre menu linge. Le traducteur a transposé « milan » *(kite)* en « caille ».

3. Dans la tradition grecque, Autolycus était le fils d'Hermès (Mercure), et le grand-père d'Ulysse. D'après Homère, il surpassait tous les autres hommes par sa filouterie et son art de jurer. Si Shakespeare n'est pas allé chercher Autolycus chez Homère (ce qui serait peu probable), il l'a rencontré dans *les Métamorphoses* d'Ovide, traduites par Arthur Golding en 1567.

4. *Gallows and knock* double l'expression qui va suivre, *beating and hanging. Knock* désigne donc les coups de verge ou de fouet infligés en châtiment aux voleurs de grand chemin, lorsqu'ils ne méritaient pas tout à fait la potence. Ce sont là, pour Autolycus, choses trop sérieuses *(too powerful)*.

Digitized by Google

AUTOLYCUS. — Un piéton! mon doux monsieur, un piéton!

LE CLOWN. — En effet, ce doit être un piéton, à en juger par les vêtements qu'il t'a laissés; si c'est là l'habit d'un cavalier, il faut qu'il ait vu bien du service. Donne-moi la main, je t'aiderai; allons! donne-moi la main. *(Il l'aide à se relever.)*

AUTOLYCUS. — Oh! bon monsieur, délicatement!... Oh!

LE CLOWN. — Hélas! pauvre âme!

AUTOLYCUS, *se laissant aller*. — Oh! bon monsieur, doucement, bon monsieur! je crains d'avoir l'omoplate disloquée.

LE CLOWN, *le retenant*. — Comment? Ne peux-tu pas te tenir?

AUTOLYCUS. — Doucement, cher monsieur! *(Il fouille la poche du clown.)* Mon bon monsieur, doucement! Vous m'avez rendu là un charitable service.

LE CLOWN. — As-tu besoin d'argent? J'ai un peu d'argent pour toi.

AUTOLYCUS. — Non, bon doux monsieur, non! je vous conjure!... J'ai à moins de trois quarts de mille d'ici un parent chez qui j'allais; j'aurai là de l'argent et tout ce qu'il me faut. Ne m'offrez pas d'argent, je vous prie; cela me fend le cœur.

LE CLOWN. — Quelle est l'espèce de drôle qui vous a volé?

AUTOLYCUS. — Un drôle, monsieur, que j'ai vu colporter partout des trous-madame[1]. Je l'ai vu jadis au service du prince. Je ne puis dire, mon bon monsieur, pour laquelle de ses vertus, mais le fait est qu'il a été chassé de la cour.

LE CLOWN. — De ses vertus! vous devriez dire de ses vices. On ne chasse pas les vertus de la cour : on les y choie pour les y faire rester, et pourtant elles n'y sont jamais qu'en passant.

AUTOLYCUS. — C'est *vices* que je voulais dire, monsieur. Je connais cet homme parfaitement : il a été, depuis, montreur de singes; puis agent de procès, huissier; puis il a montré l'Enfant prodigue en marionnettes, et épousé la femme d'un chaudronnier à un mille de l'endroit où sont

1. *Troll-my-dames*. « Trou-madame : sorte de jeu qui se joue avec treize petites boules, qu'on fait couler dans autant de trous, marqués pour la perte ou le gain. » *(Littré.)*

métiers en vilains métiers, il s'est établi fripon. Quelques-uns l'appellent Autolycus.

Le Clown. — Infamie sur lui! un filou! Sur ma vie! c'est un filou. Il hante les veillées, les foires et les combats d'ours?

Autolycus. — Justement, monsieur, c'est lui, monsieur, c'est lui; c'est le gueux qui m'a mis dans cet appareil.

Le Clown. — Il n'y a pas de fripon plus couard dans toute la Bohême; vous n'aviez qu'à prendre un air résolu et à lui cracher à la figure, il se serait sauvé.

Autolycus. — Je dois vous avouer, monsieur, que je ne suis pas un batailleur; je manque de cœur de ce côté-là; et il le savait bien, je le garantis.

Le Clown. — Comment vous trouvez-vous à présent?

Autolycus. — Beaucoup mieux, mon doux monsieur : je puis me tenir debout et marcher. Je vais même prendre congé de vous, et m'acheminer tout doucement chez mon parent.

Le Clown. — Te mettrai-je dans ta route?

Autolycus. — Non, avenant monsieur! non, doux monsieur!

Le Clown. — Alors, adieu! il faut que j'aille acheter des épices pour notre fête des toisons.

Autolycus. — Bonne chance, mon doux monsieur! *(Le clown sort.)* Va! ta bourse n'est plus assez ardente pour acheter tes épices. Je te rejoindrai à ta fête des toisons. Si je ne fais pas suivre cette filouterie d'une autre, et si je ne fais pas des tondeurs autant de moutons, que je sois désenrôlé[1], et que mon nom soit mis sur les registres de la vertu!

Trottons, trottons le long du sentier,
Et prenons le joyeux style, eh[2]*!*
Un cœur allègre marche tout le jour;
Un cœur triste se fatigue d'un simple mille, eh!

(Il sort.)

---

1. *Unrolled.* Comprendre : que mon nom soit effacé du « rôle », de la liste des truands patentés.

2. *Hent the stile. Stile* désigne ici une barrière : prends, saute joyeusement la barrière.

Digitized by Google

SCÈNE IV

La Bohême. — Intérieur d'une chaumière.

Entrent FLORIZEL *et* PERDITA *en toilette de fête.*

FLORIZEL[1]. — Ces vêtements inaccoutumés à chacune de vos grâces donnent une nouvelle vie. Ce n'est plus une bergère; c'est Flore surgissant au front d'Avril. Votre fête des toisons est comme une réunion de petits Dieux dont vous êtes la reine.

PERDITA. — Messire, gracieux seigneur, il ne me sied pas de vous gronder de vos exagérations. Oh! pardonnez-moi pourtant de les dénoncer; votre noble personne, ce gracieux point de mire du pays, vous l'avez enfouie sous les habits d'un pâtre; et moi, pauvre fille chétive, vous m'avez érigée en déesse. Heureusement nos fêtes admettent la folie à leur repas, et les convives la digèrent par habitude! Sans quoi, je rougirais de vous voir accoutré comme si vous aviez juré de me rappeler par votre mise celle que je devrais avoir.

FLORIZEL. — Je bénis le moment où mon bon faucon a pris son vol à travers le champ de ton père.

PERDITA. — Puisse Jupiter vous donner raison! La différence entre nous est la cause de mon inquiétude; votre grandeur n'a pas été habituée à la crainte. En ce moment même je tremble à l'idée que votre père, grâce à quelque hasard, pourrait passer par ici, comme vous. O Destins! quelle mine ferait-il en voyant son noble ouvrage si misérablement relié? Que dirait-il? Et comment pourrais-je, moi, sous ces falbalas d'emprunt, supporter la rigueur de son regard?

FLORIZEL. — Ne soyez qu'à la joie. Les Dieux eux-mêmes, humiliant leur divinité devant l'amour, ont pris la forme des animaux : Jupiter est devenu taureau, et a mugi; le vert Neptune est devenu bélier, et a bêlé; et le Dieu à la robe de flamme, le Dieu d'or, Apollon, s'est changé en humble berger, comme moi en ce moment. Jamais leurs métamorphoses n'ont eu lieu pour une beauté plus rare, ni dans un but aussi chaste, puisque mes désirs ne s'égarent pas au-delà

1. Florizel, qui est déguisé en berger, a pris le nom de Doriclès.

Digitized by Google

de l'honneur, et que ma passion n'est pas plus ardemment brûlante que ma foi!

PERDITA. — Oh! mais, seigneur, votre résolution ne pourra plus tenir devant l'obstacle inévitable que lui opposera la puissance du roi. Alors la nécessité exigera de deux choses l'une : ou que vous abandonniez votre projet, ou que j'abandonne la vie!

FLORIZEL. — Bien chère Perdita, n'assombris pas, je t'en prie, par ces pensées erronées, la gaieté de cette fête. Ou je serai à toi, ma belle, ou je ne serai plus à mon père; car je ne puis plus être à moi, ni à personne, si je ne suis pas à toi. Je suis bien résolu à cela, quand la Destinée dirait : Non!... Soyez gaie, ma mie; étranglez les pensées de ce genre avec la première chose qui attirera votre regard. Voici vos hôtes qui arrivent. Rassérénez ce visage, comme si c'était le jour de ces noces que nous avons tous deux juré de célébrer.

PERDITA. — O dame Fortune, soyez-nous propice!

Entrent le berger, puis Polixène et Camillo déguisés, puis le clown, Mopsa, Dorcas et autres.

FLORIZEL. — Voyez! vos hôtes approchent; apprêtez-vous à les accueillir joyeusement. Et qu'ils soient[1] rouges de plaisir!

LE BERGER, *à Perdita.* — Fi, ma fille! Quand ma vieille femme vivait, en ce jour, elle était à la fois panetier, sommelier et cuisinier : à la fois dame et servante; fêtant tous; servant tous; chantant sa chanson, et dansant sa ronde; tantôt, au haut bout de la table, tantôt au milieu; sur l'épaule de celui-ci, et puis de celui-là; ayant le feu au visage à force de fatigue; et, dès que, pour l'éteindre, elle prenait quelque chose, en donnant à tous une gorgée! Vous, vous vous tenez à l'écart comme si vous étiez une invitée, et non l'hôtesse de la compagnie. Je vous en prie, choyez ces amis inconnus : car le moyen de nous rendre meilleurs amis, c'est de lier connaissance. Allons! éteignez vos rougeurs; et montrez-vous ce que vous êtes, la maîtresse de la fête. Allons! et faites accueil à vos tondeurs, si vous voulez que votre bon troupeau prospère!

PERDITA, *à Polixène.* — Monsieur, soyez le bienvenu. C'est la volonté de mon père que je fasse les honneurs de

1. *Let's...* : soyons...

ce jour. *(A Camillo.)* Vous êtes le bienvenu, monsieur... Donne-moi ces fleurs-là, Dorcas... Mes révérends sires, voici pour vous du romarin et de la rue; ces fleurs-là gardent leur éclat et leur parfum tout l'hiver : grâce et souvenir à vous deux[1]! Soyez les bienvenus à notre fête.

POLIXÈNE. — Bergère, jolie bergère, vous faites bien d'offrir à nos âges ces fleurs d'hiver.

PERDITA. — Monsieur, l'année se faisant vieille, à cette époque où l'été n'est pas expiré encore et où n'est pas encore né le tremblant hiver, les plus jolies fleurs de la saison sont les œillets et les giroflées panachées, que plus d'un nomme les bâtardes de la nature : ces espèces ne se trouvent pas dans notre rustique jardin, et je ne me soucie pas d'en avoir des boutures.

POLIXÈNE. — Et pourquoi donc, douce fille, les dédaignez-vous?

PERDITA. — Parce que j'ai ouï dire qu'il est un art qui, pour les varier, se joint à la grande créatrice nature.

POLIXÈNE. — Quand cela serait, la nature n'est jamais perfectionnée que par les moyens que crée la nature : en sorte que l'art qui, dites-vous, ajoute à la nature, est un art qui procède de la nature. Ainsi vous voyez, suave fille, que nous marions au tronc le plus sauvage une plus délicate greffe et que nous fécondons une écorce de la plus basse espèce par un bourgeon de plus noble race. C'est bien un art qui corrige, ou plutôt modifie la nature; mais l'art lui-même est la nature.

PERDITA. — C'est juste.

POLIXÈNE. — Enrichissez donc votre jardin de giroflées, et ne les traitez pas de bâtardes.

PERDITA. — Je ne veux pas mettre le plantoir en terre pour en faire une seule bouture, pas plus que je ne souhaiterais, si j'étais fardée, que ce jeune homme m'admirât et fût pris par cela seul du désir de me rendre mère... Voici des fleurs pour vous : la chaude lavande, la menthe, la sarriette, la marjolaine; le souci qui se couche avec le soleil, et avec lui se lève tout en pleurs : ce sont des fleurs de la mi-été, et je crois qu'on les donne aux hommes d'âge moyen... Vous êtes les très bienvenus.

---

1. La rue, rappellent les commentateurs, était l'herbe de grâce, c'est-à-dire du repentir; le romarin, celle du souvenir et de l'amitié.

dans les moindres détails, couronne si constamment ce que vous faites, que toutes vos actions sont reines!

PERDITA. — O Doriclès, vos louanges sont trop fortes! Heureusement, votre jeunesse et le sang pur qui la colore ingénument vous dénoncent comme un innocent berger; sans quoi, mon Doriclès, je pourrais craindre avec raison que vous ne fussiez pas un amoureux sincère.

FLORIZEL. — Vous n'avez pas plus sujet de craindre cela que je n'ai dessein de vous faire douter de moi... Mais venez! Notre danse, je vous prie! Votre main, ma Perdita! Ainsi s'appareillent les tourterelles, qui veulent ne se séparer jamais.

PERDITA. — J'en fais pour elles le serment. *(Florizel et Perdita marchent, bras dessus, bras dessous, en causant.)*

POLIXÈNE. — Voilà la plus jolie fillette qui ait jamais couru sur le vert gazon. Tous ses gestes et toutes ses allures sentent je ne sais quoi de plus grand qu'elle-même, et de trop noble pour ces lieux.

CAMILLO. — Il lui dit quelque chose qui met son sang aux aguets. En vérité, elle est la reine du laitage et de la crème[1].

LE CLOWN, *empoignant Mopsa.* — Allons! la musique!

DORCAS, *à part, observant le clown.* — Si c'est Mopsa qui est ta préférée, morbleu! prends de l'ail, pour corriger ses baisers.

MOPSA. — Allons, en mesure!

LE CLOWN. — Plus un mot! plus un mot! Nous sommes en position[2]. En avant, la musique! *(Danse de bergers et de bergères, à laquelle tous prennent part, excepté le vieux berger, Polixène et Camillo.)*

POLIXÈNE, *au vieux berger.* — Dites-moi, bon berger! quel est ce beau pâtre qui danse avec votre fille?

LE BERGER. — On le nomme Doriclès; et il se vante d'avoir un beau pâturage; je ne le tiens que de lui, mais

1. La reine de mai était appelée *white-pot queen,* et le *white pot* était un laitage aux pommes et aux épices.

2. Ce passage peut s'interpréter de façon différente. Dorcas a pu faire sa réflexion, non à part, mais par dépit, et à haute voix, au berger. A sa réflexion grossière, l'autre s'indigne et s'écrie : « *In good time* », exclamation qui, dans le vocabulaire de Shakespeare, pouvait vouloir dire : ma parole! par exemple! Et le clown, meneur de la danse, ramène le calme : « Plus un mot, dit-il, tenons-nous bien » *(we stand upon our manners).*

je le crois : il a l'air de la sincérité. Il dit qu'il aime ma fille, et je le pense aussi : car jamais la lune ne s'est mirée dans l'eau aussi complaisamment qu'il reste à lire, pour ainsi parler, dans les yeux de ma fille. A vrai dire, je crois qu'il n'y a pas un demi-baiser de différence entre leurs deux amours.

POLIXÈNE. — Elle danse gracieusement.

LE BERGER. — C'est ainsi qu'elle fait tout... Mais, que dis-je là? je devrais me taire. N'importe! Si le jeune Doriclès fait tomber son choix sur elle, elle lui apportera une dot à laquelle il ne songe guère.

Entre un valet.

LE VALET, *au clown*. — Oh! maître! Si vous aviez entendu le colporteur à la porte, vous ne voudriez plus jamais danser au son du tambourin et des pipeaux : non! la cornemuse ne pourrait plus vous émouvoir. Il chante différents airs plus vite que vous ne compteriez de l'argent; il les entonne si bien qu'il semble qu'il ait mangé des ballades et que toutes les oreilles s'allongent à sa voix.

LE CLOWN. — Il ne pouvait venir plus à propos : qu'il entre! J'aime à l'excès une ballade dont le sujet est lugubre et la musique gaie, ou dont les paroles sont drôles et l'air lamentable!

LE VALET. — Il a des chansons pour hommes ou pour femmes, de toute taille. Il n'est pas de modiste qui gante aussi bien ses pratiques. Il a les plus jolies chansons d'amour pour jeunes filles! et ça, sans gravelures, ce qui est rare. Il a des refrains si délicats, des *ding-dong*, des *larifla*, des *enlevez-la*, des *balancez-la!* et au moment où quelque vaurien braillard voudrait, comme qui dirait, y entendre malice et interrompre la chose par un sale lazzi, il fait répondre à la fille un : *Halte-là! finissez, bonhomme!* Elle s'en défait et l'éconduit avec un *Halte-là! finissez, bonhomme!*

POLIXÈNE. — Voilà un brave garçon.

LE CLOWN, *au valet*. — Crois-moi, tu parles là d'un admirable gaillard. A-t-il des marchandises[1] en étalage?

LE VALET. — Il a des rubans de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; des points plus minutieux que n'en pourraient trouver dans le droit tous les juges de Bohême, bien que, lui, il les prenne en gros; des passements, des tricots, des

1. Ajouter : fraîches *(unbraided)*.

Digitized by Google

batistes, des linons! Il met tous ces articles en chansons, comme si c'étaient des dieux ou des déesses; vous croiriez qu'une chemise est un ange, tant il chante haut le poignet de la manche et le travail de la bordure!

LE CLOWN. — Je t'en prie, introduis-le, et qu'il entre en chantant!

PERDITA. — Avertis-le de ne pas employer de mots grivois dans ses chansons!

LE CLOWN. — Vous avez de ces colporteurs qui ont en eux plus d'étoffe que vous ne pourriez le penser, ma sœur.

PERDITA. — Ou plutôt, cher frère, que je ne me soucie d'y penser.

Entre Autolycus, chantant[1].

AUTOLYCUS.

Linon aussi blanc que la neige,
Crêpe aussi noir que le fut jamais corbeau,
Gants parfumés comme des roses de Damas,
Masques pour visage et pour nez,
Bracelets de jais, colliers d'ambre,
Parfums pour chambre de dame,
Coiffes et gorgerettes d'or,
Que mes gars peuvent donner à leurs belles;
Épingles, et fers à papillotes,
Tout ce qu'il faut aux filles des pieds à la tête!
Venez, achetez-moi, venez! venez acheter, venez!
Achetez, damoiseaux, ou ces demoiselles vont pleurer.
Venez, achetez-moi!

LE CLOWN, *à Autolycus.* — Si je n'étais pas amoureux de Mopsa, tu n'aurais pas d'argent de moi; mais, captivé comme je le suis, je veux asservir à ses charmes quelques rubans et quelques paires de gants.

MOPSA. — Ils m'avaient été promis pour la veille de la fête; mais ils n'arrivent pas trop tard à présent.

DORCAS, *à Mopsa.* — Il vous avait promis quelque chose de plus, ou il y a des menteurs.

MOPSA, *à Dorcas.* — Vous, il vous a donné tout ce qu'il vous avait promis; il se peut même qu'il vous ait donné, par-dessus le marché, ce que vous auriez honte de lui rendre.

---

1. Autolycus s'est déguisé, puisque le clown ne le reconnaît pas. On verra plus loin qu'il portait une fausse barbe.

Digitized by Google

avec un homme qui l'aimait! La ballade est très pitoyable et aussi vraie.

DORCAS. — Est-elle vraie aussi, croyez-vous?

AUTOLYCUS. — Il y a dessus la griffe de cinq juges et plus de certificats que ma balle ne peut en tenir.

LE CLOWN. — Mettez-la de côté aussi... A une autre!

AUTOLYCUS. — Voici une ballade gaie, mais elle est très jolie.

MOPSA. — Ayons-en de gaies!

AUTOLYCUS. — Eh bien! en voici une plus que gaie, qui va sur l'air de : *Deux filles aimaient un homme.* Il n'y a peut-être pas une fille dans tout l'Ouest qui ne la chante; elle est fort demandée, je vous assure.

MOPSA, *à Autolycus, montrant Dorcas.* — Nous savons la chanter toutes deux. Si tu veux prendre une partie, tu vas l'entendre : elle est à trois parties.

DORCAS. — Nous avons appris l'air, il y a un mois.

AUTOLYCUS. — Je puis chanter ma partie; vous devez savoir que c'est mon métier... Attention, vous deux! *(Il chante.)*

Esquivez-vous, car il faut que j'aille...
Il n'est pas bon que vous sachiez où.

DORCAS, *chantant.*

Où?

MOPSA, *chantant.*

Oh! où?

DORCAS.

Où?

MOPSA.

C'est chose conforme à ton serment
Que tu me dises tes secrets.

DORCAS.

A moi aussi; laisse-moi aller là-bas!

MOPSA.

Tu vas à la grange, ou au moulin?

DORCAS.

A l'un ou à l'autre, c'est bien mal.

Digitized by Google

à quelques-uns qui ne connaissent guère q
exercices du boulingrin, elle plaira considér

LE BERGER. — Assez! nous n'en voulons
eu ici trop de pauvres farces... Je sais, mons
vous fatiguons.

POLIXÈNE. — Vous ne fatiguez que ce
amusent : je vous en prie, faites-nous voir c
de pâtres.

LE VALET. — L'un des trios, à les en croir
dansé devant le roi; et le plus mauvais d'entr
pas moins de douze pieds et demi, mesure ro

LE BERGER. — Laissez là votre babil; puis
à ces messieurs, faites-les entrer; mais vite

LE VALET. — Eh! ils attendent à la por
*(Il sort, puis rentre suivi de douze villageois, dégu
Ceux-ci dansent, puis se retirent.)*

POLIXÈNE, *au berger.* — Oh! bon père, vo
davantage bientôt. *(A part.)* La chose n'est
allée trop loin? Il est temps de les séparer... I
et il en dit trop. *(Haut, à Florizel qui passe.)*
berger! Votre cœur est plein de quelque cho
votre pensée de la fête! Ma foi! quand j'étais j
donnais comme vous le bras à ma mie, j'av
de l'accabler de babioles : j'aurais pillé tout le
du colporteur et je l'aurais versé à ses pieds
laissé partir, sans faire avec lui aucun marché.
interprétait à mal cet oubli et vous le reproch
défaut d'amour ou de générosité, vous seriez g
répondre, pour peu que vous teniez à garde
grâces.

FLORIZEL. — Digne vieillard, je sais qu'e
aucun prix à de pareils colifichets; les présents
de moi sont entassés et enfermés dans mon cœ
ai donné, mais pas encore livré. *(A Perdita.)*
moi exhaler ma vie devant ce vieillard qui, se
aimé dans son temps. Je prends ta main; cette
douce que le duvet de la colombe, et aussi bla
ou que la dent d'un Éthiopien, ou que la neige
deux fois passée au crible des ouragans du Nor

POLIXÈNE. — Que va-t-il se passer?... Com
pâtre essuie gracieusement cette main déjà si
Florizel.) Je vous ai interrompu; revenez d
déclaration, que j'entende votre profession de

Digitized by Google

père, dont toute la joie est d'avoir une postérité digne de lui, soit un peu consulté dans une telle affaire.

FLORIZEL. — J'accorde tout cela; mais, pour d'autres raisons, mon grave monsieur, qu'il ne sied pas que vous sachiez, je n'informerai pas mon père de cette affaire.

POLIXÈNE. — Faites-la-lui savoir.

FLORIZEL. — Non.

POLIXÈNE. — Je t'en prie!

FLORIZEL. — Impossible!

LE BERGER. — Fais-le, mon fils! Il n'aura aucun sujet d'être fâché, quand il saura ton choix.

FLORIZEL. — Allons! allons! c'est impossible!... Prenez acte de notre contrat!

POLIXÈNE, *arrachant sa longue barbe et se découvrant.* — Acte de votre divorce, jeune sire!... que je n'ose appeler mon fils... Oui, tu es trop vil pour que je te reconnaisse, toi qui, héritier d'un sceptre, aspires ainsi à la houlette! *(Au berger.)* Toi, vieux traître, je suis fâché de ce qu'en te faisant pendre je ne puis abréger ta vie que d'une semaine! *(A Perdita.)* Et toi, frais modèle de la parfaite sorcière, toi qui savais forcément à quel royal fou tu t'adressais...

LE BERGER. — O mon cœur!

POLIXÈNE. — Je ferai écorcher ta beauté avec des ronces et je la rendrai plus vilaine que ta condition. *(A Florizel.)* Pour toi, jeune insensé, si jamais j'apprends que tu soupires seulement de ne plus revoir cette poupée, car j'entends que tu ne la revoies jamais, je te déshérite, et je ne te reconnais pas pour être de mon sang, non! ni pour m'être plus proche que ne l'est tout enfant de Deucalion[1]! Retiens bien mes paroles, et suis-moi à la cour... Toi, rustre, quoique tu te sois attiré tout notre déplaisir, pour le moment j'en détourne de toi le coup mortel. *(A Perdita.)* Et vous, charmeresse, vous qui seriez un parti suffisant pour un pâtre et même pour ce jeune homme, bien digne, s'il n'y allait pas de notre honneur, de se mésallier à vous..., si jamais il t'arrive de lui ouvrir ton rustique loquet ou de presser sa personne dans

1. Deucalion et sa femme Pyrrha repeuplèrent le monde après le déluge en jetant derrière eux des pierres qui se changeaient en hommes et en femmes.

Digitized by Google

PERDITA. — Perdue pour toujours!... Eh bien! je n'ai pas été trop effrayée; car une ou deux fois j'ai été sur le point de parler, et de lui dire nettement que le même soleil qui luit sur son palais ne cache point son visage devant notre cabane, et brille également pour nous. *(A Florizel.)* Veuillez partir, seigneur. Je vous avais dit ce qui résulterait de tout ceci. Je vous en conjure, prenez soin de vos propres intérêts. Quant à mon rêve, maintenant que je suis éveillée, je le détrône de mon âme : je m'en vais traire mes vaches, et pleurer.

CAMILLO, *au berger*. — Allons donc, père! parle avant de mourir.

LE BERGER. — Je ne puis parler ni penser, je n'ose même pas savoir ce que je sais. *(A Florizel.)* Oh! seigneur, vous avez perdu un vieillard de quatre-vingt-trois ans, qui comptait prendre tranquillement possession de sa tombe, qui espérait mourir dans le lit où son père est mort, et reposer tout près de ses os honorés; mais maintenant il faut qu'un bourreau me mette mon linceul et me dépose dans une terre que la pelle d'un prêtre ne remuera pas! *(A Perdita.)* O misérable maudite! tu savais que c'était le prince, et tu t'es aventurée à échanger ta foi avec la sienne!... Perdu! perdu! Si je pouvais mourir avant une heure, j'aurais vécu pour mourir au moment souhaité! *(Il sort.)*

FLORIZEL, *à Perdita*. — Pourquoi me regardez-vous ainsi? Je suis attristé, non effrayé; contrarié, mais nullement changé : ce que j'étais, je le suis encore. Plus on me retient, plus j'avance, et je ne me laisse pas mener en laisse malgré moi.

CAMILLO. — Mon gracieux seigneur, vous connaissez le caractère de votre père; en ce moment, il ne permettra aucune observation, et je ne présume pas que vous entendiez lui en faire; tout au plus, je le crains, pourrait-il supporter votre vue. Ainsi, jusqu'à ce que la fureur de Son Altesse soit calmée, ne vous présentez pas devant le roi.

FLORIZEL. — Je n'en ai pas l'intention. *(Dévisageant Camillo.)* Camillo, je crois!

CAMILLO. — Lui-même, monseigneur.

PERDITA, *à Florizel*. — Combien de fois vous avais-je prévenu que cela finirait ainsi? Combien de fois avais-je dit que mes grandeurs ne dureraient que jusqu'au jour où elles seraient connues?

Digitized by Google

les yeux!... Rayez-moi de votre succes
Perdita.) J'hérite de ton amour!

CAMILLO. — Écoutez les avis.

FLORIZEL. — J'écoute ceux de mon
son veut s'y conformer, je serai rais
passion, mieux satisfaite par la folie, l'
CAMILLO. — C'est du désespoir, sei
FLORIZEL. — Soit! Mais ce désespoi
et je dois le tenir pour vertu. Camill
toutes les pompes que j'y pourrais gla
le soleil voit, ni tout ce que le sein de
tout ce que les mers profondes cachen
inconnus, ne me feraient briser le ser
ma bien-aimée. Ainsi, je vous en prie,
jours été l'ami vénéré de mon père, d
de mon absence (car je suis bien décidé
jetez vos bons conseils sur le feu de sa
et moi, nous allons lutter désormais.
pourrez le lui redire, que je vais m'emb
celle qu'il m'est interdit de posséder su
heureuse circonstance, j'ai tout près d'ic
que j'avais fait préparer dans un tout
la route que je compte suivre, il vou
savoir, et il ne me sert à rien de vous
CAMILLO. — Oh! monseigneur, je
esprit fût plus accessible aux avis, ou
intérêts.

FLORIZEL. — Un mot, Perdita! *(A*
écouterai dans un moment. *(Il s'entreti*
Perdita.)

CAMILLO, *à part.* — Il est irrévocable
Quel bonheur pour moi, si je pouva
départ à mes desseins, et, tout en le
tout en lui prouvant mon dévouement e
venir à revoir ma chère Sicile, et ce m
maître, que je brûle tant de retrouver!

FLORIZEL, *se dirigeant vers la porte.* — A
je suis pressé par une affaire si exigeant
sans cérémonie.

CAMILLO. — Seigneur, je crois que v

Digitized by Google

point ce qu'à chaque entrevue vous aurez à lui dire; en sorte qu'il ne pourra s'empêcher de croire que vous avez toute la confiance de votre père et que vous parlez du fond de son cœur.

FLORIZEL. — Je vous suis obligé! Cet avis-là est fécond.

CAMILLO. — Cela vaut bien mieux que de vous élancer à l'aventure, sur des eaux inexplorées, vers des rivages perdus, avec la certitude d'une foule de misères, sans espérances pour vous secourir, que celles qui vous échapperont, aussitôt que saisies; ayant pour certitude suprême vos ancres qui pourront tout au plus vous faire rester où vous serez découragés d'être. D'ailleurs, vous le savez, la prospérité est le lien véritable de l'amour, dont le teint délicat et le cœur même s'altèrent avec le malheur.

PERDITA. — Cela est vrai à moitié; le malheur, je le crois, peut flétrir le visage, mais non corrompre les sentiments.

CAMILLO. — Oui-da! c'est ainsi que vous parlez! Je doute que d'ici à sept ans il naisse chez votre père [1] une autre fille comme vous.

FLORIZEL. — Mon bon Camillo, elle est aussi supérieure par le mérite qu'inférieure à nous par la naissance.

CAMILLO. — Je ne puis dire que c'est dommage qu'elle manque d'instruction; car elle semble en remontrer à ceux qui enseignent.

PERDITA. — Pardon, monsieur! Ma rougeur vous remercie.

FLORIZEL. — Ma jolie Perdita!... Hélas! sur quelles épines nous marchons!... Camillo, sauveur de mon père et maintenant le mien, médecin de notre maison, comment allons-nous faire? Nous ne sommes pas équipé comme doit l'être un fils de Bohême, et nous ne pourrons paraître en Sicile...

CAMILLO. — Monseigneur, n'ayez aucune inquiétude à cet égard. Vous savez, je pense, que ma fortune est toute dans ce pays-là : j'aurai soin que vous soyez royalement costumé, comme si vous jouiez une scène de moi! Par exemple, seigneur, pour vous prouver que vous ne manquerez de rien, un mot! *(Camillo, Florizel et Perdita se retirent à l'écart.)*

---

1. Camillo s'adresse à Florizel.

Digitized by Google

nêteté! Et la confiance, sa sœur jurée, quelle simple créature! J'ai vendu tout mon clinquant : pierre fausse, ruban, verre, pot d'ambre, broche, carnet, ballade, couteau, cordonnet, gants, lacet de soulier, bracelet, bague de corne! rien ne me reste pour empêcher ma balle de jeûner! Ils s'étouffaient à qui m'achèterait le premier, comme si mes bibelots étaient sanctifiés et valaient une bénédiction à l'acheteur! Par ce moyen j'ai vu quelles étaient les bourses de meilleure mine; et ce que j'ai vu, je m'en suis souvenu pour mon profit. Mon paysan, à qui il ne manque que peu de chose pour être un homme raisonnable, était tellement amoureux de la chanson de ces filles, qu'il n'a pas voulu remuer une patte avant d'avoir eu l'air et les paroles. Ce qui a attiré à moi le reste du troupeau, si bien que chacun est devenu tout oreille. Vous auriez pu pincer une jupe, sans que nulle le sentît; rien n'était plus facile que de soutirer une bourse d'une braguette. J'aurais pu subtiliser des clefs attachées à des chaînes. On n'avait plus d'ouïe, plus de sens, que pour la chanson de monsieur, et plus d'admiration que pour ce néant! Aussi ai-je profité de cette léthargie pour vider et couper la plupart des bourses de fête, et si le vieux n'était pas survenu en clabaudant contre sa fille et le fils du roi, et n'avait pas effaré mes pigeons, je n'aurais pas laissé une bourse en vie dans toute l'armée. *(Camillo, Florizel et Perdita reviennent sur le devant de la scène.)*

CAMILLO, *à Florizel.* — Oui! mais mes lettres, étant par ce moyen arrivées en même temps que vous, dissiperont ce doute.

FLORIZEL. — Et celles que le roi Léonte vous répondra?

CAMILLO. — Satisferont votre père.

PERDITA. — Puissiez-vous réussir! Tout ce que vous dites me paraît bien.

CAMILLO, *apercevant Autolycus.* — Qui avons-nous là? Servons-nous de cet homme : n'omettons rien de ce qui peut nous aider.

AUTOLYCUS, *à part.* — S'ils m'ont entendu tout à l'heure, gare la potence!

CAMILLO. — Eh bien! mon brave, pourquoi trembles-tu ainsi? Ne crains rien, l'ami! on ne te veut pas de mal.

AUTOLYCUS. — Je suis un pauvre garçon, monsieur.

CAMILLO. — Continue de l'être; personne ne t'enlèvera ce privilège-là. Pour l'extérieur, au moins, de ta pauvreté,

Digitized by Google

vêtements avec ce gentilhomme. Quoique déjà le profit ne soit pas de son côté, pourtant tu auras encore quelque chose par-dessus le marché. *(Il lui donne sa bourse.)*

AUTOLYCUS. — Je suis un pauvre garçon, monsieur! *(A part.)* Je vous reconnais bien, allez!

CAMILLO. — Voyons ! dépêche, je t'en prie : ce gentilhomme est déjà à demi déshabillé.

AUTOLYCUS. — Parlez-vous sérieusement, monsieur? *(A part.)* Je flaire la malice.

FLORIZEL. — Dépêche, je t'en prie!

AUTOLYCUS. — Il est vrai que j'ai reçu des arrhes; mais en conscience je ne puis pas les garder.

CAMILLO. — Déboucle! déboucle! *(Florizel et Autolycus échangent leurs vêtements. A Perdita.)* Fortunée princesse, puisse ma prophétie s'accomplir pour vous! Retirez-vous sous quelque abri : prenez le chapeau de votre amant, et enfoncez-le sur vos sourcils; enveloppez-vous le visage; défaites vos vêtements, et autant que possible, déguisez les allures de votre sexe, afin de pouvoir (car je crains pour vous les regards) vous rendre à bord sans être reconnue.

PERDITA. — Je le vois, la pièce est arrangée de façon que je dois y jouer un rôle.

CAMILLO. — C'est indispensable. *(A Florizel.)* Avez-vous fini, là?

FLORIZEL. — Si maintenant je rencontrais mon père, il ne m'appellerait pas son fils.

CAMILLO, *à Florizel.* — Ah! ne gardez pas votre chapeau. Venez, madame, venez. *(A Autolycus.)* Adieu, mon ami!

AUTOLYCUS. — Adieu, monsieur!

FLORIZEL. — O Perdita, qu'allons-nous oublier tous deux! Un mot, je vous prie! *(Il la prend à part.)*

CAMILLO. — La première chose que je vais faire sera d'informer le roi de leur évasion et de la direction qu'ils ont prise. J'espère ainsi, par mon influence, l'entraîner à leur suite, et, en l'accompagnant, regagner la Sicile que j'ai un désir tout féminin de revoir.

FLORIZEL. — Que la fortune nous seconde ! Ainsi, Camillo, nous nous dirigeons vers le rivage?

CAMILLO. — Le plus vite sera le mieux. *(Florizel, Perdita et Camillo sortent.)*

AUTOLYCUS. — Je comprends l'affaire, je l'entends. Avoir

Digitized by Google

barbe.

AUTOLYCUS, *à part*.. — Je ne sais quel obstacle cette dénonciation peut faire à l'évasion de mon jeune maître.

LE CLOWN. — Je souhaite de tout cœur qu'il soit au palais.

AUTOLYCUS. — Bien que je ne sois pas naturellement honnête, je puis quelquefois l'être par hasard... Rentrons en poche mon excroissance de colporteur. *(Il enlève sa fausse barbe, puis s'avance vers les deux bergers.)* Eh bien! rustres, où allez-vous ainsi?

LE BERGER. — Au palais, n'en déplaise à Votre Révérence!

AUTOLYCUS. — Vous avez là des affaires! Lesquelles? avec qui? que contient ce paquet? le lieu de votre demeure? votre nom? votre âge? votre avoir? votre condition? Tout ce qu'il importe de savoir sur vous, déclarez-le!

LE CLOWN. — Nous sommes des gens fort doux, seigneur.

AUTOLYCUS. — Un mensonge! Vous êtes rudes et poilus! Je ne veux pas qu'on me mente. Le mensonge, c'est bon pour les marchands qui trop souvent nous trompent, nous autres hommes de guerre. Et nous, ce n'est pas avec une pointe d'acier, mais en argent monnayé que nous les payons [1]. Aucun danger qu'ils nous donnent même un démenti pour rien!

LE CLOWN. — Votre Révérence allait nous en donner un, si elle ne s'était pas fort poliment reprise.

LE BERGER. — Ne vous déplaise, seigneur! êtes-vous de la cour [2]?

AUTOLYCUS. — Qu'il m'en déplaise ou non, je suis un

---

1. Passage obscur. On a essayé de lui donner un sens plus clair en inversant les termes de la négation : *not with stamped coin, but stabbing steel* : ce n'est pas en argent monnayé, mais avec une pointe d'acier que nous les payons. (P.-A. Daniel, 1870; Émile Legouis.)

2. Florizel s'était habillé en berger pour faire sa cour à Perdita. Mais ce devait être un costume assez élégant tout de même — « ses vêtements sont riches », dira le vieux berger — pour que, sur le dos d'Autolycus qui le porte maintenant, il puisse passer pour celui d'un homme d'importance.

Digitized by Google

courtisan. Ne vois-tu pas un air de cour dans ces plis? Mon pas n'a-t-il pas une mesure de cour? Ton nez ne reçoit-il pas une odeur de cour? Est-ce que je ne réfléchis pas sur ta bassesse un dédain de cour? Crois-tu, parce que je t'insinue de me confier ta situation, que je ne suis pas un courtisan? Je suis courtisan de pied en cap, et je puis à mon gré pousser ou contrarier tes affaires à la cour. Voilà pourquoi je te somme de me les faire connaître.

LE BERGER. — C'est au roi, monsieur, que j'ai affaire.

AUTOLYCUS. — Quel truchement as-tu près de lui?

LE BERGER. — Je ne sais pas, ne vous déplaise!

LE CLOWN, *bas, au berger.* — Truchement est l'expression de cour pour dire faisan [1]. Répondez que vous n'en avez pas.

LE BERGER. — Je n'en ai pas, monsieur; je n'ai ni faisan, ni coq, ni poule.

AUTOLYCUS. — Que nous sommes heureux, nous autres, de ne pas être des gens simples! Et cependant la nature aurait pu me faire naître comme eux. Aussi, ne faisons pas le dédaigneux.

LE CLOWN, *au berger.* — Ce ne peut être qu'un grand courtisan.

LE BERGER. — Ses vêtements sont riches; mais il ne les porte pas élégamment.

LE CLOWN. — Il me paraît d'autant plus noble qu'il est plus fantasque. C'est un grand personnage, je vous le garantis : je reconnais cela à ce qu'il se cure les dents.

AUTOLYCUS, *au berger.* — Et ce paquet-là! Qu'y a-t-il dans ce paquet-là? Pourquoi ce coffre?

LE BERGER. — Monsieur, il y a dans ce paquet et dans ce coffre des secrets qui ne doivent être connus que du roi, et qu'il va connaître avant une heure, si je puis parvenir à lui parler.

AUTOLYCUS. — Vieillesse, tu as perdu tes peines.

LE BERGER. — Pourquoi, monsieur?

AUTOLYCUS. — Le roi n'est pas au palais; il est allé à bord d'un vaisseau neuf pour purger sa mélancolie et prendre l'air; car si tu es accessible aux choses sérieuses, tu dois savoir que le roi est plein de douleur.

---

1. Le clown s'imagine que la « cour » du roi est comme une cour de justice, dont il connaît les usages : pas d'avocat sans cadeau d'un chapon, ou d'un faisan.

Digitized by Google

LE BERGER. — C'est ce qu'on dit, monsieur, à propos de son fils qui voulait épouser la fille d'un berger.

AUTOLYCUS. — Si ce berger n'est pas sous la main de la justice, qu'il se sauve vite! Les supplices qu'il subira, les tortures qu'il endurera briseraient le dos d'un homme et le cœur d'un monstre.

LE CLOWN. — Croyez-vous, monsieur?

AUTOLYCUS. — Ce n'est pas lui seul qui souffrira tout ce que l'imagination peut créer de douloureux et la vengeance d'amer : tous ceux qui lui sont parents, fût-ce au cinquantième degré, défileront sous la corde du bourreau. C'est grand dommage, mais c'est nécessaire. Un vieux chenapan! un rabatteur de brebis! un éleveur de béliers! vouloir que sa fille passe Altesse! Il en est qui disent qu'il sera lapidé; mais cette mort-là est trop douce pour lui, je le dis, moi! Traîner notre trône dans un parc à moutons! C'est trop peu de toutes les morts, et la plus cruelle est trop douce.

LE CLOWN. — Est-ce que ce vieux-là a jamais eu un fils, monsieur? L'avez-vous entendu dire, s'il vous plaît, monsieur?

AUTOLYCUS. — Il a un fils qui sera écorché vif; puis, enduit de miel et placé sur un nid de guêpes où il sera maintenu jusqu'à ce qu'il soit plus qu'aux trois quarts mort; puis, ranimé avec de l'eau-de-vie ou toute autre boisson brûlante; puis, tout saignant, au jour le plus chaud que l'almanach prédit, il sera exposé contre un mur de briques, le soleil dardant sur lui son regard méridional, jusqu'à ce qu'il se voie mangé à mort par les mouches. Mais à quoi bon causer de ces gueux, de ces traîtres, dont les tourments doivent nous faire sourire, tant leur crime est capital! Dites-moi (car vous semblez être de francs honnêtes gens) ce que vous voulez au roi. Pour peu que je reçoive des marques convenables de considération, je vous conduirai à bord, auprès du roi, je lui présenterai vos personnes, et je lui murmurerai deux mots en votre faveur. S'il est un homme, après le roi, capable de faire réussir vos demandes, cet homme est devant vous!

LE CLOWN, *bas, au berger.* — Il semble avoir une grande autorité : approchez-vous de lui, donnez-lui de l'or. Quoique le pouvoir soit un ours mal léché, souvent avec de l'or on le mène par le bout du nez. Montrez l'intérieur de votre bourse à l'extérieur de sa main, et plus d'inquiétude! Rappelez-vous : lapidé et écorché vif!

Digitized by Google

LE BERGER, *à Autolycus.* — Si vous daignez, monsieur, vous charger de notre affaire, voici de l'or que j'ai sur moi; je puis encore m'en procurer autant, et laisser ce jeune homme en gage jusqu'à ce que je vous aie remis toute la somme.

AUTOLYCUS. — Ce sera quand j'aurai fait ce que j'ai promis?

LE BERGER. — Oui, monsieur.

AUTOLYCUS. — C'est bon. Donnez-moi toujours la moitié. *(Il empoche l'or que lui donne le berger. Au clown.)* Êtes-vous engagé dans l'affaire?

LE CLOWN. — Jusqu'à un certain point, monsieur; mais, quoique mon cas soit assez pitoyable, j'espère ne pas être écorché vif.

AUTOLYCUS. — Oh! c'est le cas du fils du berger. Qu'on le pende, pour faire de lui un exemple!

LE CLOWN. — Voilà qui est rassurant, bien rassurant. Allons trouver le roi, et montrons-nous à lui sous une nouvelle figure; il faut qu'il sache qu'elle n'est ni votre fille, ni ma sœur : nous sommes perdus autrement... Monsieur, je vous donnerai autant que ce vieillard quand l'affaire sera faite, et je vous resterai en gage, comme il le dit, jusqu'à ce que vous ayez tout reçu.

AUTOLYCUS. — Je vous fais crédit. Marchez en avant vers le rivage; prenez à droite. Je vais jeter un coup d'œil par-dessus la haie, et je vous suis.

LE CLOWN. — Cet homme est pour nous une bénédiction, je puis le dire, une vraie bénédiction.

LE BERGER. — Marchons en avant, ainsi qu'il nous le dit. Il a été envoyé pour nous sauver. *(Le berger et le clown sortent.)*

AUTOLYCUS. — Eussé-je envie d'être honnête, je vois que la fortune ne le souffrirait pas : elle me met le butin dans la bouche. Me voici en ce moment favorisé d'une double chance : de l'or, et une occasion de rendre service au prince mon maître. Et qui sait combien cela peut aider à mon avancement? Je vais mener à son bord ces deux taupes, ces deux aveugles. S'il trouve bon de les remettre à terre, s'il juge que la supplique qu'ils veulent présenter au roi ne le concerne en rien, qu'il me traite de coquin, s'il le veut, pour m'apprendre à faire ainsi l'officieux! Je suis à l'épreuve de cette épithète et de toute la honte qui s'y attache! Je vais les présenter au prince, cela peut avoir son importance.

Digitized by Google

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

La Sicile. — Dans le palais du roi.

Entrent LÉONTE, CLÉOMÈNE, DION, PAULINE, *des courtisans.*

CLÉOMÈNE, *à Léonte.* — Seigneur, vous avez assez fait : vous avez acquitté la sainte dette de la douleur; vous n'avez pas commis une faute que vous n'ayez rachetée; vous avez vraiment, par votre pénitence, plus que compensé vos erreurs. Enfin, faites ce qu'ont fait les cieux : oubliez votre mal; pardonnez-vous comme ils vous pardonnent.

LÉONTE. — Tant que j'aurai souvenir d'elle et de ses vertus, je ne pourrai cesser d'y voir pour moi autant de flétrissures, et de songer au tort que je me suis fait à moi-même, en laissant mon royaume sans héritier, et en causant la mort de la plus suave compagne dont jamais homme ait pu concevoir ses espérances!

PAULINE. — C'est vrai, trop vrai, monseigneur. Quand vous épouseriez une à une toutes les filles du monde, quand à chacune d'elles vous prendriez une beauté pour en faire une femme parfaite, celle que vous avez tuée serait encore incomparable.

LÉONTE. — Je le crois... Tuée! Celle que j'ai tuée!... Oui, j'ai fait cela! mais tu me frappes cruellement de me le dire : ce reproche est aussi amer dans ta bouche que dans ma pensée. A présent, sois bonne, ne me dis cela que rarement.

CLÉOMÈNE. — Ne le dites jamais, madame. Vous auriez pu dire mille choses plus opportunes, et qui eussent fait plus d'honneur à votre bonté!

PAULINE. — Vous êtes un de ceux qui souhaitent de le voir remarié.

DION. — Si vous ne le souhaitez pas, c'est que vous n'avez ni pitié pour l'État, ni souci de la mémoire de son auguste nom; vous songez peu aux dangers qui, si le roi ne laisse pas d'héritier, peuvent fondre sur son royaume et dévorer les générations indécises. Quoi de plus pieux que

Digitized by Google

de se réjouir de la béatitude où est désormais la feue reine? Quoi de plus pieux, pour raffermir la royauté, pour rassurer le présent et sauver l'avenir, que de faire ramener le bonheur dans le lit de Sa Majesté par quelque douce compagne?

PAULINE. — Aucune n'en est digne, après celle qui n'est plus. D'ailleurs les Dieux veulent que leurs mystérieux desseins s'accomplissent. Le divin Apollon n'a-t-il pas déclaré (n'est-ce pas là la teneur de son oracle?) que le roi Léonte n'aura pas d'héritier avant que l'enfant perdu soit retrouvé? Espérer qu'il le sera, c'est, pour notre raison humaine, chose aussi monstrueuse que de s'attendre à voir mon Antigone ouvrir sa tombe et revenir auprès de moi, lui, qui, j'en suis sûre, a péri avec l'enfant. Vous, vous êtes d'avis que le roi fasse résistance aux cieux, et s'oppose à leur volonté. *(A Léonte.)* Ne vous souciez pas de postérité : la couronne trouvera toujours un héritier. Le grand Alexandre laissa la sienne au plus digne; et, par là, son successeur eut grande chance d'être le meilleur.

LÉONTE. — Bonne Pauline, qui as pour la mémoire d'Hermione, je le sais, tant de vénération, oh! que ne me suis-je toujours conformé à tes conseils! En ce moment je contemplerais encore les yeux tout grand ouverts de ma reine, je ravirais un trésor sur ses lèvres...

PAULINE. — En les laissant plus précieuses, après tout ce que vous leur auriez pris!

LÉONTE. — Tu dis vrai. Il n'est plus de femmes pareilles donc, plus de mariage! Moi, choisir une femme qui ne la vaudrait pas, et la traiter mieux qu'elle! Cela suffirait pour que son esprit sanctifié reprît possession de son corps et revînt, sur ce théâtre où nous paraissons, nous autres coupables, me jeter ce cri d'une âme ulcérée : « Pourquoi fus-tu moins tendre pour moi? »

PAULINE. — Si elle avait ce pouvoir, elle aurait raison d'agir ainsi.

LÉONTE. — Elle l'aurait, et elle m'animerait à tuer celle que j'aurais épousée.

PAULINE. — J'en ferais autant; si j'étais son ombre errante, je vous sommerais de considérer la physionomie de cette femme, et de me dire pour quel attrait grossier vous l'auriez choisie; alors, je crierais si fort que vos oreilles même en seraient déchirées; et les mots qui suivraient seraient : « Souviens-toi de moi! »

Digitized by Google

LÉONTE. — Ses yeux étaient des astres, de vrais astres, et tous les autres ne sont que de vrais charbons éteints. Ne crains pas pour moi une autre femme : je n'en aurai plus, Pauline.

PAULINE. — Voulez-vous jurer de ne jamais vous marier, si ce n'est de mon libre consentement?

LÉONTE. — Jamais, Pauline! Je le jure sur le salut de mon âme.

PAULINE, *aux courtisans.* — Ainsi, messeigneurs, soyez témoins de son serment.

CLÉOMÈNE. — Vous l'engagez à une trop rude épreuve.

PAULINE. — A moins qu'une autre femme, aussi semblable à Hermione qu'un vivant portrait, ne s'offre à son regard.

CLÉOMÈNE. — Bonne madame!

PAULINE. — J'ai fini. *(A Léonte.)* Pourtant, si monseigneur veut se marier, si vous le voulez, Sire, si votre volonté est irrémédiable, donnez-moi pour office de vous choisir une reine. Elle ne sera pas aussi jeune que l'était la première; mais elle sera telle que, si l'ombre de la feue reine revenait, elle se réjouirait de la voir dans vos bras.

LÉONTE. — Ma fidèle Pauline, nous ne nous marierons que quand tu nous le diras.

PAULINE. — Ce sera quand votre première reine ressuscitera. Jusque-là, jamais!

Entre un gentilhomme [1].

LE GENTILHOMME. — Quelqu'un qui se donne pour le prince Florizel, fils de Polixène, accompagné d'une princesse, la plus belle que j'aie jamais vue, demande accès auprès de Votre Altesse.

LÉONTE. — Que signifie cela? Il ne se présente pas comme il sied au rang de son père. Son arrivée, si imprévue et si brusque, nous annonce que cette visite n'est pas régulière, mais nécessitée par une force majeure ou par un accident. Quel est son train?

LE GENTILHOMME. — Peu de gens, et tous de piteuse apparence.

---

1. Folio : « Entre un serviteur. » Beaucoup d'éditeurs, depuis Theobald, changent « serviteur » en « gentilhomme », ce qui correspond mieux à son comportement et à son langage, ainsi qu'à ce que Pauline va dire de lui.

Digitized by Google

LÉONTE. — La princesse avec lui, dites-vous?

LE GENTILHOMME. — Oui; et c'est à mon avis le plus incomparable morceau de terre sur lequel le soleil ait jamais rayonné.

PAULINE. — O Hermione! le présent s'exalte au-dessus d'un passé supérieur à lui; aussi faut-il que ta tombe cède le pas à ce qui se voit aujourd'hui. *(Au gentilhomme.)* Vous-même, monsieur, vous avez dit (hélas! vos louanges sont maintenant plus froides que leur sujet même!), vous avez écrit qu'*Elle n'avait jamais été, qu'elle ne serait jamais égalée.* C'est ainsi qu'autrefois votre poésie épanchait ses flots en l'honneur de sa beauté; et aujourd'hui, quel reflux douloureux! Vous prétendez en avoir vu une plus accomplie.

LE GENTILHOMME. — Pardon, madame! L'une, je l'avais presque oubliée, pardon! Quant à l'autre, une fois votre regard conquis, elle obtiendra aussi votre voix. C'est une créature telle que, voulût-elle fonder une secte, elle pourrait éteindre la ferveur de toutes les autres croyances, et faire des prosélytes de tous ceux à qui elle dirait seulement de la suivre.

PAULINE. — Quoi! même des femmes?

LE GENTILHOMME. — Les femmes l'aimeront de ce qu'elle est une femme au-dessus de tous les hommes; les hommes, de ce qu'elle est la plus rare de toutes les femmes.

LÉONTE. — Allez, Cléomène; et vous-même, accompagné de vos nobles amis, amenez-les dans nos bras. *(Cléomène sort avec les courtisans et le gentilhomme.)* C'est toujours bien étrange qu'il vienne ainsi nous surprendre!

PAULINE. — Si notre jeune prince, la perle des enfants, vivait à cette heure, il rivaliserait avec celui-ci. Il n'y avait pas un mois de différence entre leurs naissances.

LÉONTE. — Je t'en prie, assez! Tu sais qu'il meurt pour moi chaque fois qu'on en parle. Sans doute, quand je vais voir ce gentilhomme, tes paroles vont m'entraîner à des réflexions capables de m'ôter la raison... Les voici!

Entrent Cléomène, Florizel, Perdita et les courtisans.

Votre mère a été bien fidèle au lit nuptial, prince; car elle a reproduit votre royal père, en vous concevant. Si je n'avais que vingt et un ans, l'image de votre père est si bien frappée en vous, vous avez si bien son air, que je vous appellerais mon frère, comme je l'appelais, et que je vous

Digitized by Google

parlerais de quelque espièglerie commise par nous jadis. Vous êtes le très bienvenu, ainsi que votre belle princesse, une déesse! Hélas! j'ai perdu un couple qui, s'il avait pu apparaître ainsi entre le ciel et la terre, eût enfanté la surprise autant que vous, gracieux couple! Et puis j'ai perdu, toujours par ma propre folie, la société, l'amitié de votre brave père. Ah! tout accablé de misère que je suis, je demande à la vie de me laisser le voir encore une fois!

FLORIZEL. — C'est d'après son commandement que j'ai abordé ici en Sicile, et je vous apporte de sa part tous les compliments qu'un roi ami peut envoyer à son frère. Si l'infirmité, qui accompagne l'âge, n'avait quelque peu diminué les forces nécessaires à son désir, il aurait lui-même traversé les terres et les mers qui séparent son trône du vôtre, rien que pour vous voir, vous qu'il aime (il m'a chargé de vous le dire) plus que tous les sceptres, et que tous ceux qui les portent!

LÉONTE. — O mon frère! bon gentilhomme! les torts que j'ai eus envers toi agitent de nouveau ma conscience; et tes procédés, si exceptionnellement bienveillants, sont comme les accusateurs de ma négligence prolongée!... Soyez le bienvenu ici, autant que l'est le printemps à la terre! *(Désignant Perdita.)* Polixène a-t-il donc aussi exposé cette merveille aux dangereux, ou tout au moins aux incivils traitements du redoutable Neptune, pour venir saluer un homme qui ne vaut pas qu'elle se donne tant de peines, encore moins qu'elle expose pour lui sa personne?

FLORIZEL. — Mon bon seigneur, elle arrive de la Libye.

LÉONTE. — Où le belliqueux Smalus, ce noble et illustre seigneur, est craint et aimé?

FLORIZEL. — C'est de ses États, Sire, que nous venons. Nous l'avons quitté, proclamant par ses larmes qu'elle était bien sa fille, celle dont il se séparait. C'est de là que, secondés par un bon vent du sud, nous nous sommes dirigés ici, pour exécuter l'ordre que m'avait donné mon père, de visiter Votre Altesse. J'ai renvoyé de vos côtes la meilleure partie de mes gens; ils retournent en Bohême pour y annoncer mon succès en Libye, Sire, ainsi que mon heureuse arrivée et celle de ma femme au pays où nous sommes.

LÉONTE. — Que les Dieux bienheureux purgent notre atmosphère de tous miasmes tandis que vous resterez dans ces climats! Vous avez pour père un saint homme, un gra-

Digitized by Google

cieux seigneur, envers qui, toute sacrée qu'est sa personne j'ai commis un péché; pour m'en punir, les cieux irrités, m'ont laissé sans enfants; tandis que lui, par une bénédiction qu'il a méritée du ciel, il a eu en vous un fils digne de ses vertus. Quel bonheur pour moi, si je pouvais en ce moment contempler un fils et une fille, aussi beaux que vous deux!

Entre un seigneur.

LE SEIGNEUR. — Très noble sire, ce que je vais annoncer passerait toute croyance, si la preuve n'en était pas si proche. Permettez, illustre Sire! Le roi de Bohême me charge de vous saluer, et demande que vous fassiez arrêter son fils qui, au mépris de son rang et de ses devoirs, s'est dérobé à son père et à son avenir, en compagnie de la fille d'un berger.

LÉONTE. — Où est le roi de Bohême? Parle!

LE SEIGNEUR. — Ici, dans la ville. Je le quitte à l'instant. Je parle avec un désordre que justifient ma surprise et mon message. Tandis qu'il marchait en hâte vers votre cour, à la poursuite, sans doute, de ce beau couple, il a rencontré en route le père et le frère de cette prétendue princesse, qui tous deux avaient quitté leur pays avec ce jeune prince.

FLORIZEL. — Camillo m'a trahi, lui dont l'honneur et l'honnêteté avaient, jusqu'ici, résisté à toutes les tempêtes!

LE SEIGNEUR. — Vous pouvez l'accuser en face : il est avec le roi, votre père.

LÉONTE. — Qui? Camillo?

LE SEIGNEUR. — Camillo, seigneur; je lui ai parlé. Il est en train d'interroger ces pauvres gens. Jamais je n'ai vu misérables trembler ainsi : ils s'agenouillent, baisent la terre, jurent leurs grands dieux à chaque mot. Le roi de Bohême se bouche les oreilles, et les menace de mille morts pour une.

PERDITA. — Oh! mon pauvre père!... Le ciel nous a livrés à des espions : il ne veut pas que notre union soit célébrée.

LÉONTE. — Vous êtes mariés?

FLORIZEL. — Nous ne le sommes pas, seigneur, et nous n'avons pas chance de l'être. Auparavant, je le vois, les

Digitized by Google

astres auront baisé les vallées. On nous triche avec des dés pipés [1].

LÉONTE, *montrant Perdita.* — Monseigneur, est-elle fille de roi?

FLORIZEL. — Elle l'est, dès qu'une fois elle est ma femme.

LÉONTE. — Cette fois-là, si j'en juge par la promptitude de votre père, se fera longtemps attendre. Je suis fâché, bien fâché que vous ayez brisé avec une affection à laquelle vous liait le devoir; et je suis également fâché que l'élue de votre cœur ne soit pas aussi riche de qualité que de beauté, et digne en tout point d'être possédée par vous.

FLORIZEL, *à Perdita.* — Chère! relève la tête! Quand la fortune, devenue notre ennemie visible, se joindrait à mon père pour nous courir sus, elle resterait sans force pour changer nos amours. *(A Léonte.)* Je vous en conjure, seigneur! rappelez-vous le temps où vous ne deviez pas à la vie plus de jours que je ne lui en dois, et puisse le souvenir de vos passions faire de vous mon avocat! A votre requête, mon père accordera la plus précieuse grâce, comme peu de chose!

LÉONTE. — Si cela était, je lui demanderais pour vous votre précieuse fiancée, qu'il regarde, lui, comme si peu de chose.

PAULINE, *à Léonte.* — Seigneur, mon suzerain, il y a dans vos yeux trop de jeunesse; un mois avant de mourir, votre reine méritait plus ces regards d'admiration que celle que vous contemplez à présent.

LÉONTE. — C'est à elle que je pensais dans ma contemplation. *(A Florizel.)* Mais votre demande, je n'y ai pas encore répondu. Je vais au-devant de votre père; puisque vos désirs ne franchissent pas l'honneur, je suis leur ami et le vôtre; je vais le trouver à l'instant pour entamer cette négociation. Suivez-moi donc, et observez-moi à l'œuvre. Venez, mon cher seigneur. *(Tous sortent.)*

---

1. *The odds for high and low's like.* Passage controversé. Notre traducteur adopte l'interprétation des éditeurs du XVIIIe siècle, à laquelle J. D. Wilson donne son accord. La plupart des modernes, cependant, rejettent l'allusion aux *high-men* et aux *low-men,* qui désignaient des dés pipés (cf. *les Joyeuses Commères,* I, III), et comprennent plus simplement : la chance est la même pour grands et petits.

Digitized by Google

SCÈNE II

La Sicile. — Aux abords du palais.

Entrent AUTOLYCUS *et* UN GENTILHOMME.

AUTOLYCUS. — Monsieur, dites-moi! étiez-vous présent à cette révélation?

LE GENTILHOMME. — J'étais là à l'ouverture du paquet, et j'ai entendu le vieux berger raconter la manière dont il l'avait trouvé; sur quoi, après un instant de stupéfaction, on nous a commandé à tous de quitter la salle; seulement, il m'a semblé entendre dire au berger qu'il avait trouvé l'enfant.

AUTOLYCUS. — Je serais bien heureux de savoir l'issue de tout cela.

LE GENTILHOMME. — Je vous ai fait un récit décousu de l'affaire. Mais c'étaient les changements que je remarquais chez le roi et chez Camillo qui provoquaient surtout l'étonnement. Ils semblaient, à force de se regarder l'un l'autre, s'arracher les yeux; il y avait des paroles dans leur mutisme, un langage dans leurs gestes même; on eût dit, à les voir, qu'ils avaient reçu la nouvelle d'un monde racheté ou d'un monde détruit [1]. Une évidente surprise se remarquait en eux; mais le plus habile spectateur, à en juger seulement par ses yeux, n'aurait pas pu dire si leur émotion était joie ou douleur; à coup sûr, c'était l'excès de l'une ou de l'autre.

Entre Roger.

Voici un gentilhomme qui peut-être en sait davantage. Quelles nouvelles, Roger?

ROGER. — Partout des feux de joie! L'oracle est accompli! la fille du roi est retrouvée! Tant de prodiges ont éclaté depuis une heure, que les faiseurs de ballades ne pourront jamais les raconter.

---

1. *A world ransomed, or one destroyed.* Certains (S. L. Bethell, 1947) ont vu ici une allusion à l'idée chrétienne de la régénération : le rachat du monde par le Christ.

Digitized by Google

Entre l'intendant de Pauline.

Voici l'intendant de madame Pauline; il peut vous en dire davantage... Comment vont les choses, monsieur? Cette nouvelle qu'on dit vraie ressemble tant à un vieux conte que la vérité en est fort suspecte. Est-ce que le roi a retrouvé son héritière?

L'INTENDANT. — Rien de plus vrai, s'il y eut jamais une vérité démontrée par les circonstances. Ce que vous entendez, vous jureriez le voir, tant il y a d'unité dans les preuves : le manteau de la reine Hermione; le collier autour du cou de l'enfant; les lettres d'Antigone trouvées avec elle, et dont l'écriture a été reconnue; la majesté de sa personne, sa ressemblance avec sa mère; l'air de noblesse par lequel la nature l'élève au-dessus de son apparente condition, et toutes les évidences proclament, avec une entière certitude, qu'elle est la fille du roi Léonte... Avez-vous assisté à l'entrevue des deux rois?

ROGER. — Non.

L'INTENDANT. — Alors, vous avez perdu un spectacle qu'il fallait voir, un spectacle inexprimable! Vous auriez vu une joie couronner l'autre, mais tellement que la douleur semblait prendre en pleurant son congé, car leurs joies fondaient en larmes. Ce n'étaient que regards levés au ciel, mains tendues, et de tels désordres de physionomie qu'on ne les reconnaissait plus au visage, mais aux vêtements. Notre roi, presque hors de lui-même dans la joie d'avoir retrouvé sa fille, comme si cette joie était devenue tout à coup un deuil, s'écrie : *Oh! ta mère! ta mère!* puis il demande pardon au Bohémien [1]; puis il embrasse son gendre; puis de nouveau il étreint sa fille à l'étouffer; enfin il remercie le vieux berger, resté là comme un aqueduc délabré qui a vu bien des règnes. Je n'ai jamais ouï parler d'une pareille entrevue; elle estropie le récit qui veut la suivre, et brave la description!

ROGER. — Et qu'est devenu, je vous prie, cet Antigone qui avait emporté l'enfant?

L'INTENDANT. — C'est encore une vieille histoire qui trouverait des narrateurs quand la confiance serait éteinte et toutes les oreilles fermées : il a été mis en pièces par un ours. C'est ce qu'affirme le fils du berger. Outre sa candeur

1. C'est-à-dire au roi de Bohême, Polixène.

Digitized by Google

qui semble grande, ce qui garantit son récit, c'est la production du mouchoir et des bagues d'Antigone que Pauline a reconnus.

LE GENTILHOMME. — Qu'est-il advenu de son navire et des gens qui l'accompagnaient?

L'INTENDANT. — Tous naufragés sous les yeux du berger, à l'instant même où a péri leur maître; en sorte que tous les instruments qui avaient aidé à exposer l'enfant étaient déjà perdus, quand elle a été trouvée. Mais, dans l'âme de Pauline, oh! quel noble combat entre la joie et la douleur! Tantôt son regard est abattu par la perte de son mari, tantôt il est tourné vers le ciel à l'idée de l'oracle accompli. Elle soulève de terre la princesse et la serre dans ses bras comme si, par crainte de la perdre, elle voulait la river à son cœur.

LE GENTILHOMME. — Cette scène majestueuse méritait des princes pour spectateurs, comme elle avait des rois pour acteurs.

L'INTENDANT. — Un des traits les plus touchants, un trait qui a fait la pêche dans mes yeux, et en a tiré l'eau, sinon le poisson, a été, pendant le récit détaillé de la mort de la reine (franchement avouée et déplorée par le roi), l'attention de plus en plus poignante de sa fille. Après avoir donné successivement tous les signes de la douleur, elle a fini par pousser un hélas! et, je puis le dire, par saigner des larmes; car je suis sûr, quant à moi, que mon cœur pleurait du sang. Alors celui même qui était le plus de marbre a changé de couleur; plusieurs se sont évanouis; tous ont sangloté. Si le monde entier avait pu voir cela, le deuil eût été universel.

LE GENTILHOMME. — Sont-ils retournés à la cour?

L'INTENDANT. — Non. On a parlé à la princesse de la statue de sa mère qui est confiée à la garde de Pauline; ce travail a occupé plusieurs années et vient d'être achevé par ce grand maître italien, Jules Romain [1], qui, s'il possédait l'éternité et s'il pouvait donner le souffle à son œuvre, ferait la besogne de la nature, tant il la singe parfaitement. Il a fait une Hermione si semblable à Hermione qu'on voudrait, dit-on, lui parler, et rester à attendre la réponse. C'est là

1. *Julio Romano* (1499-1546), peintre, sculpteur, architecte, élève de Raphaël. C'est le seul artiste que nomme Shakespeare dans toute son œuvre.

Digitized by Google

qu'ils sont allés, tous affamés d'amour, et qu'ils veulent souper.

ROGER. — Je soupçonnais bien que Pauline avait là quelque affaire importante; car, depuis la mort d'Hermione, elle n'a pas manqué, deux ou trois fois par jour, de visiter secrètement cette demeure isolée. Voulez-vous que nous y allions, et que nous joignions notre compagnie à la fête?

LE GENTILHOMME. — Qui donc voudrait ne pas être là, ayant le privilège d'y être admis? A chaque coup d'œil naîtra quelque nouvelle merveille. Notre absence ferait grand tort à notre connaissance. Partons. *(Les gentilshommes s'en vont.)*

AUTOLYCUS. — C'est à présent, si je n'avais pas sur moi l'éclaboussure de ma première existence, que les honneurs pleuvraient sur ma tête! C'est moi qui ai mené le vieux homme et son fils à bord, auprès du prince; je lui ai dit que je leur avais entendu parler d'un paquet et de je ne sais quoi encore; mais, à ce moment-là, il était tout occupé de celle qu'il croyait la fille d'un berger et qui avait déjà un grand mal de mer; lui-même n'était guère mieux; de sorte que, le mauvais temps ayant continué, le mystère n'a pas été éclairci. Mais cela m'est égal; si j'avais été le révélateur de ce secret, c'eût été une action par trop déplacée au milieu de mes autres méfaits.

Entrent le berger et le clown, splendidement vêtus.

Voici ceux à qui j'ai fait du bien sans le vouloir; ils apparaissent déjà dans tout l'épanouissement de leur fortune.

LE BERGER, *au clown*. — Allons! mon gars, j'ai passé l'âge d'avoir des enfants; mais tes fils et filles naîtront tous gentilshommes.

LE CLOWN, *à Autolycus*. — Charmé de vous rencontrer, monsieur! Vous avez refusé de vous battre avec moi, l'autre jour, parce que je n'étais pas gentilhomme né. Voyez-vous ces habits? Dites donc que vous ne les voyez pas, et que vous persistez à ne pas me croire gentilhomme né? Vous feriez mieux de dire que ces manteaux ne sont pas gentilshommes nés. Donnez-moi un démenti, voyons! et éprouvez si je ne suis pas à présent un gentilhomme né.

AUTOLYCUS. — Je sais que vous êtes à présent, monsieur, un gentilhomme né.

LE CLOWN. — Oui. Et voilà quatre heures que je le suis à tout moment.

Digitized by Google

LE BERGER. — Et moi aussi, garçon.

LE CLOWN. — Et vous aussi. Mais j'étais gentilhomme né avant mon père; car le fils du roi m'a pris par la main et m'a appelé frère, et alors les deux rois ont appelé mon père, frère; et alors le prince, mon frère, et la princesse, ma sœur, ont appelé mon père, père; et, sur ce, nous avons pleuré; et ce sont les premières larmes gentilhommières que nous ayons jamais versées.

LE BERGER. — Nous pouvons vivre assez, mon fils, pour en verser d'autres.

LE CLOWN. — Oui, certes; autrement nous n'aurions pas de chance, dans une position aussi saugrenue[1] que la nôtre.

AUTOLYCUS. — Je vous supplie humblement, monsieur, de me pardonner tous les torts que j'ai pu avoir envers Votre Révérence, et de faire de moi un bon rapport au prince, mon maître.

LE BERGER. — Je t'en prie! fais-le, mon fils. Soyons gentils à présent que nous sommes gentilshommes.

LE CLOWN, *à Autolycus*. — Tu réformeras ta vie?

AUTOLYCUS. — Oui, si c'est le bon plaisir de Votre Révérence.

LE CLOWN. — Donne-moi ta main. Je vais jurer au prince que tu es un des bons garçons les plus honnêtes qu'il y ait en Bohême.

LE BERGER. — Vous pouvez dire ça; mais ne le jurez pas.

LE CLOWN. — Ne pas le jurer, à présent que je suis gentilhomme! Que les rustres et les bourgeois le disent; moi, je le jurerai.

LE BERGER. — Mais si c'est faux, mon fils?

LE CLOWN. — Quand ce serait la chose la plus fausse, un vrai gentilhomme peut la jurer dans l'intérêt de son ami. *(A Autolycus.)* Je vais jurer au prince que tu es un fort gaillard de tes bras et que jamais tu ne te soûleras. Je sais bien que tu n'es pas un fort gaillard de tes bras, et que tu te soûleras; mais n'importe! je jurerai. Je voudrais tant que tu fusses un fort gaillard de tes bras!

AUTOLYCUS. — Je ferai mon possible pour l'être, seigneur.

LE CLOWN. — Oui, à tout prix, sois un fort gaillard. Si jamais tu oses risquer de te soûler sans être un fort gail-

1. *Preposterous* (absurde). Le clown se trompe et veut dire : *prosperous*, prospère.

Digitized by Google

lard, et que je n'en sois pas étonné, n'aie plus confiance en moi... Écoutez! Les rois et les princes, nos parents, vont voir la peinture de la reine. Allons! suis-nous; nous serons pour toi de bons maîtres. *(Ils s'éloignent.)*

SCÈNE III

Une chapelle attenant au château de Pauline.

Entrent LÉONTE, POLIXÈNE, FLORIZEL, PERDITA, CAMILLO, PAULINE, *des seigneurs et des gens de la suite du roi.*

LÉONTE. — O grave et bonne Pauline, quelle grande consolation j'ai reçue de toi!

PAULINE. — Mon souverain seigneur, si je n'ai pas toujours été bonne en action, en intention je l'ai toujours été. Tous mes services, vous les avez amplement payés; mais la grâce que vous me faites de visiter ma pauvre maison avec votre frère couronné et ces deux fiancés, héritiers de vos royaumes, est un surcroît de faveur que ma vie ne sera jamais assez longue pour reconnaître.

LÉONTE. — O Pauline! Cet honneur n'est pour vous qu'embarras. Nous sommes venus pour voir la statue de la reine : en traversant votre galerie, nous avons été charmés des raretés qu'elle renferme; mais nous n'avons pas aperçu ce que ma fille est venue voir, la statue de sa mère.

PAULINE. — Vivante, elle était sans égale; de même, j'en suis sûre, son image morte surpasse tout ce que vous avez encore vu ou tout ce que la main de l'homme a jamais fait : voilà pourquoi je la garde seule et à part... C'est ici qu'elle est; préparez-vous à voir la vie parodiée aussi réellement que le fut jamais la mort par le sommeil paisible. Regardez, et dites que c'est beau. *(Elle écarte un rideau et découvre Hermione immobile comme une statue.)* J'aime votre silence, il n'atteste que mieux votre surprise. Mais parlez pourtant, vous d'abord, monseigneur; ne trouvez-vous pas une certaine ressemblance?

LÉONTE. — C'est bien sa pose naturelle! Accuse-moi, chère pierre, que je puisse dire, vraiment, que tu es Hermione; non! tu es elle bien plutôt en ne m'accusant pas; car elle était aussi douce qu'enfance et grâce!... Mais cepen-

Digitized by Google

dant, Pauline, Hermione n'avait pas tant de rides, elle n'était pas aussi âgée qu'elle le paraît ici.

POLIXÈNE. — Oh! non! à beaucoup près.

PAULINE. — Le génie du statuaire n'en est que plus grand; il l'a vieillie de seize ans et l'a représentée telle que si elle vivait encore.

LÉONTE. — Oui, si elle vivait encore, offrant à mes yeux un spectacle aussi consolant que celui-ci est cruel pour mon âme! Oh! elle avait cette attitude, cette animation majestueuse, animation aussi pleine de chaleur alors, qu'elle est glacée ici, quand pour la première fois je lui fis ma cour! Je suis interdit : ne vous semble-t-il pas que cette pierre me reproche d'avoir été plus pierre qu'elle? Oh! royal chef-d'œuvre! il y a dans ta majesté une magie qui évoque toutes mes fautes dans ma mémoire et enlève ses esprits à ta fille stupéfaite, et pétrifiée autant que toi.

PERDITA, *se mettant à genoux*. — Laissez-moi faire, et ne dites pas que c'est une superstition, si je m'agenouille et si j'implore sa bénédiction... Madame! reine chérie! vous qui avez fini la vie quand je la commençais à peine, donnez-moi votre main à baiser!

PAULINE. — Oh! patience! la statue est tout nouvellement fixée, et la couleur n'est pas sèche.

CAMILLO, *à Léonte*. — Monseigneur, votre douleur est une plaie trop vive, sur laquelle seize hivers ont vainement soufflé, et que seize étés n'ont pu sécher. A peine est-il de joie qui ait vécu si longtemps; il n'est pas de douleur qui ne se soit tuée bien plus tôt.

POLIXÈNE. — Mon cher frère, permettez que celui qui fut cause de ceci ait le pouvoir de diminuer votre chagrin de toute la part qu'il y prend lui-même.

PAULINE. — En vérité, monseigneur, si j'avais pensé que la vue de ma pauvre statue (car elle est à moi) vous ferait cet effet, je ne vous l'aurais pas montrée.

LÉONTE. — Ne tirez pas le rideau.

PAULINE. — Il ne faut plus que vous la regardiez : peut-être tout à l'heure vous figureriez-vous qu'elle se meut.

LÉONTE. — Soit! soit! Je voudrais être mort, n'était que déjà il me semble... Qui est-ce qui a fait cela?... Voyez, monseigneur! ne croiriez-vous pas que cela respire, et que ces veines contiennent vraiment du sang?

POLIXÈNE. — C'est fait magistralement! La vie même semble toute chaude sur ces lèvres.

Digitized by Google

LÉONTE. — La fixité de ce regard a je ne sais quel mouvement, suprême moquerie de l'art!

PAULINE. — Je vais tirer le rideau : monseigneur est à ce point transporté qu'il croira tout à l'heure que cela vit!

LÉONTE. — Oh! douce Pauline, fais-le-moi croire pendant vingt ans de suite : toutes les froides raisons du monde ne valent pas le bonheur de cette folie-là. Laisse-moi voir!

PAULINE. — Je suis fâchée, seigneur, de vous avoir tant ému, et je craindrais de vous affliger davantage.

LÉONTE. — Continue, Pauline; car cette affliction m'est aussi douce que la consolation la plus cordiale!... Pourtant il me semble qu'il vient d'elle un souffle... Quel ciseau superbe a jamais pu tailler une haleine?... Que nul ne se moque de moi, je veux l'embrasser!

PAULINE. — Contenez-vous, mon bon seigneur! Le vermillon est encore humide sur sa lèvre; vous allez le gâter avec un baiser, et vous salir la bouche d'huile de peinture. Tirerai-je le rideau?

LÉONTE. — Non! pas avant vingt ans.

PERDITA. — Moi, je pourrais tout ce temps-là rester spectatrice.

PAULINE. — Arrêtez-vous là, quittez immédiatement la chapelle, ou bien préparez-vous à de nouvelles surprises : si vous avez la force de regarder, je ferai mouvoir la statue, je la ferai descendre pour vous prendre la main; mais alors vous aurez cette pensée, contre laquelle je proteste, que je suis assistée par les puissances du mal.

LÉONTE. — Tout ce que vous pourrez lui faire faire, je serai heureux de le voir; tout ce que vous pourrez lui faire dire, je serai heureux de l'entendre; car il vous est aussi facile de la faire parler que remuer.

PAULINE. — Il est nécessaire que vous appeliez à vous toute votre foi. Restez donc tous immobiles; ou que ceux pour qui ce que je vais accomplir est une œuvre illicite se retirent!

LÉONTE. — Faites! pas un pied ne bougera.

PAULINE. — Musique, éveillez-la! jouez! *(On entend une musique.)* Il est temps!... Descendez!... Cessez d'être pierre!.. Approchez! Frappez tous ceux qui vous regardent de stupéfaction!... Allons! je vais combler votre tombe... Remuez; oui, avancez! Léguez à la mort votre immobilité! la chère vie vous délivre d'elle. *(Hermione descend lentement du piédestal. A Léonte.)* Vous voyez qu'elle remue! Ne reculez

Digitized by Google

pas; ses actions seront aussi innocentes que mon incantation est légitime. Ne l'évitez point avant de l'avoir revue mourir; car ce serait la tuer une seconde fois. Allons! offrez-lui votre main; quand elle était jeune, c'était vous qui la priiez maintenant qu'elle ne l'est plus, c'est elle qui vous sollicite. *(Hermione ouvre les bras. Léonte s'y précipite.)*

LÉONTE. — Oh! elle n'est pas froide! Si ceci est de la magie, être magicien est aussi légitime que se nourrir!

POLIXÈNE. — Elle l'embrasse!

CAMILLO. — Elle se pend à son cou. Si elle appartient à la vie, qu'elle parle donc aussi!

POLIXÈNE. — Oui! et qu'elle explique en quel lieu elle a vécu, ou comment elle s'est dérobée de chez les morts!

PAULINE. — Si pour preuve de son existence vous n'aviez que mon affirmation, vous en ririez comme d'un vieux conte; mais il est évident qu'elle vit, bien qu'elle ne parle pas. Patientez un peu! *(A Perdita.)* Veuillez intervenir, belle madame; agenouillez-vous, et implorez la bénédiction de votre mère. *(A Hermione.)* Tournez-vous, madame! Notre Perdita est retrouvée! *(Elle lui présente Perdita, qui tombe aux genoux d'Hermione.)*

HERMIONE. — Dieux, abaissez les regards, et de vos urnes sacrées épanchez vos grâces sur la tête de ma fille! Dis-moi, mon enfant! où as-tu été recueillie? où as-tu vécu? comment as-tu retrouvé la cour de ton père? Écoute! moi, j'avais appris par Pauline que l'oracle donnait l'espoir que tu vivais encore, et je me suis conservée pour en voir l'accomplissement.

PAULINE. — Elle vous dira cela plus tard, de peur qu'à ce propos on ne trouble votre joie en vous demandant un récit pareil... Allez ensemble, vous tous qui gagnez à ces événements! Votre ravissement, faites-le partager à tous. Moi, tourterelle vieillie, je vais me nicher sur quelque branche desséchée, et là, songeant au compagnon que je ne retrouverai jamais, pleurer jusqu'à ce que je sois perdue moi-même.

LÉONTE. — Oh! du calme, Pauline! Tu dois prendre un mari de ma main, comme je prends de la tienne une femme : c'est une convention faite entre nous sur la foi du serment. Tu as retrouvé ma femme. Comment? c'est ce qui reste à expliquer : car je l'ai vue morte, à ce qu'il m'a semblé, et j'ai dit vainement bien des prières sur sa tombe. Moi, je n'ai pas à chercher loin (car je connais assez ses senti-

Digitized by Google

ments) pour te trouver un mari honorable... Approchez, Camillo, et prenez-la par la main, vous dont le mérite et l'honneur ont cette gloire splendide d'être proclamés par deux rois à la fois!... Sortons de ce lieu. *(A Hermione.)* Regardez donc mon frère!... Pardonnez-moi tous deux d'avoir jamais mis entre vos regards si purs mon injuste soupçon! *(Montrant Florizel à Hermione.)* Voici votre gendre, le fils du roi Polixène, qui, par l'arrêt du ciel, est fiancé à votre fille... Bonne Pauline, emmène-nous quelque part où nous puissions à loisir nous questionner et nous répondre sur le rôle joué par chacun de nous dans cette vaste brèche de temps qui a commencé à notre séparation. Vite, emmène-nous! *(Tous sortent.)*

FIN DU CONTE D'HIVER

Digitized by Google

Digitized by Google

LA TEMPÊTE

Digitized by Google

Digitized by Google

LA TEMPÊTE

UNE *inscription dans le registre des comptes du « Bureau des Menus Plaisirs » nous apprend que* la Tempête *fut jouée à la cour, devant le roi, le 1er novembre 1611. En février 1613, elle était l'une de quatorze pièces présentées au Palais Royal à l'occasion du mariage de la princesse Élisabeth avec l'Électeur Palatin. Tout indique qu'elle n'a pas dû être composée plus tard que novembre 1611, ni plus tôt que les derniers mois de 1610.*

Il n'en existe pas d'édition séparée avant le texte que donne le Folio de 1623, dans lequel elle vient en tête de toutes les pièces, occupant — car elle est courte — les dix-neuf premières pages dans la catégorie des comédies. Il semble que, peut-être parce qu'elle ouvrait le volume, elle ait été l'objet d'un soin particulier de la part des imprimeurs, ceux-ci travaillant sur une copie établie par le bon scribe Ralph Crane; elle est entièrement et correctement divisée en actes et scènes. Le texte pourtant montre de légères erreurs de références internes dans le détail de l'action.

Il est vain de poser trop curieusement la question des sources directes; nul érudit n'a pu à ce jour lui donner une réponse précise. Mais peu importe. Des histoires plus ou moins analogues à celle de la Tempête *couraient dans tous les pays d'Europe, en Allemagne, en Espagne, en Italie; on peut même en retrouver des archétypes dans la poésie indienne. Aucun de ces récits romanesques, légendes, pièces de théâtre, ou canevas de* « commedia dell' arte » *n'a fourni à Shakespeare un modèle d'ensemble, seulement des suggestions particulières. Par contre, la connaissance qu'il avait de la littérature de voyages publiée en anglais est évidente. Mais l'occasion qui a sans aucun doute imposé à Shakespeare*

Digitized by Google

le thème que souligne le titre est, elle, bien connue. Lors d'une expédition à destination de la Virginie en 1609, un des navires, séparé du reste de la flotte au cours d'une tempête, s'échoua sur la côte déserte d'une des Bermudes. Les membres de l'équipage purent se réfugier sur l'île, où ils restèrent de longs mois avant de pouvoir, par leurs propres moyens, gagner la Virginie et être finalement rapatriés en Angleterre. L'histoire de cette tempête et de ce naufrage donna naissance à toute une littérature d'actualité, récits, lettres, ballades. C'est donc d'une part avec ce fait divers, d'autre part avec l'immense bric-à-brac de fables romanesques à sa disposition que Shakespeare a fait sa pièce, utilisant, mais ordonnant en un tout harmonieux et d'une structure logique, le potentiel dramatique qu'il en pouvait extraire : l'île sans nom, la tempête dirigée, le magicien illusionniste et sa fille, l'esprit aérien et le gorille esclave, le duc exilé et le duc usurpateur, leurs enfants qui scelleront l'union des deux familles, l'indigène prosterné devant l'étranger, la musique « solennelle » *ou* « étrange », *la caverne, le livre de la science ésotérique, les sortilèges qui endorment, qui immobilisent, qui affolent ou qui enferment un être dans le tronc d'un arbre. Certains des emprunts sont bruts et flagrants; ils reproduisent leur original avec une fidélité désinvolte et littérale. Pour un bon nombre d'autres, thèmes, décors, atmosphères, situations, machines*[1], *il faudrait se garder d'accuser de stérilité ou de paresse l'imagination de Shakespeare. Déjà à son époque, après presque vingt siècles d'inventions romanesques ou dramatiques, eût-il même fabriqué sans aide immédiate, dans le secret de son cabinet, l'un de ces rouages de sa pièce, qu'on pourrait lui découvrir, par coïncidence, un analogue quelque part. La question des « sources » n'est certes pas un problème sans intérêt; mais c'est dans ce domaine surtout que doit s'exercer ce jugement discriminatoire, ce sens du plus ou moins significatif, ce flair en un mot du critique perspicace. Une « source » shakespearienne n'a de valeur littéraire que dans la mesure précisément où Shakespeare la fait sienne, et par conséquent la modifie ou s'écarte d'elle, au point parfois de la rendre méconnaissable. Adoptée par lui, mais*

1. Se reporter à l'énorme édition « *variorum* » de H. H. Furness, 1892.

Digitized by Google

restituée telle quelle, elle n'est qu'un élément de son vocabulaire dramatique, au même titre que ses mots, ses jurons, ses calembours, ses proverbes. Que sert-il donc de vouloir à toute force ajouter à ces longues listes d'autres références illusoires? Une de ces dernières pseudo-découvertes est le rapprochement que l'on a voulu faire de la Tempête *et du* Daphnis et Chloé *de Longus, ce père de la littérature pastorale et amoureuse*[1] *: rencontre factice, sans substance réelle, qui prouve seulement que les matériaux que la vie offre aux poètes sont limités.*

La Tempête *est divisée en un très petit nombre de scènes (2 + 2 + 3 + 1 + 1). C'est une pièce de construction fort régulière, et, en somme, « classique ». On a remarqué qu'elle fait un contraste assez frappant avec* le Conte d'hiver *qui, à quelques mois près, est sa contemporaine. L'unité générale de lieu est assurée par l'hypothèse insulaire; il y avait sur le grand plateau des scènes élisabéthaines divers moyens de placer les différentes* « parties de l'île » *où se déroule l'action, et même l'incident spectaculaire du naufrage; quant à la grotte de Prospero, devant laquelle tant de scènes se passent, l'alcôve au fond du théâtre, ou quelque* « mansion », *dans les théâtres privés, devaient la figurer. L'unité de temps est encore plus impeccablement respectée, puisque c'est à peine si la chronologie de l'action dépasse la durée réelle de la représentation : Alonso, au dernier acte, explique que le naufrage a eu lieu* « il y a trois heures[2] ». *Nos classiques du XVII*e *siècle ne faisaient pas mieux. Quant à l'action, elle aussi est une; car il est bien difficile de compter pour des intrigues secondaires, même ténues, le complot-farce de Caliban, Stephano et Trinculo, et le complot politique de Sébastien et Antonio, tant ils sont étroitement intégrés dans la trame même de cette chronique de l'île. Enfin, la quatrième unité, celle du genre, ne soulève pas de critiques valables.* La Tempête *n'appartient pas en effet à cette sous-catégorie des tragi-comédies, à laquelle Shakespeare sacrifie à trois*

1. Carol Gesner : *The Tempest as Pastoral Drama*, in *The Shakespeare Quarterly*, Autumn 1959.

2. La longueur des représentations variait au temps de Shakespeare. Le prologue de *Roméo et Juliette* parle des « deux heures » nécessaires au déroulement de l'action, mais *la Tempête* comporte des danses, des chansons, un « masque », qui en allongent sensiblement la durée.

Digitized by Google

ou quatre reprises dans les dernières années de sa carrière. Elle a été de toute évidence composée — à l'occasion d'un mariage? — pour distraire et pour faire rire. C'est une comédie; une comédie-féerie, si l'on veut, une comédie-masque, une comédie-spectacle[1]. *Dans la courbe d'évolution de l'art dramatique de notre poète, elle est bien un aboutissement ou un couronnement. Car Shakespeare, à partir de 1606, fait une part de plus en plus grande aux éléments visuels du spectacle, entrées de ballet, défilés solennels, entrées ou sorties processionnaires, trucs de scène (comme la statue d'Hermione). Son magicien ici est un maître d'illusion qui, pour la joie de tous nos sens et celle de notre attention admirative, nous offre le grand jeu des* « surprises », *des* « découvertes », *des secrets, des révélations, des situations renversées, et des musiques surnaturelles qui montent de dessous la scène ou tombent de la galerie.*

Cette comédie comporte aussi, bien sûr, tous les aspects et toutes les nuances du comique. Il y a le gros comique, comique d'action, comique de mots, comique de grimaces, véritable festival grotesque auquel se livrent Caliban (malgré lui), Stephano l'ivrogne et Trinculo le bouffon professionnel. Il y a l'humour fruste et rude du bosseman à la première scène. Il y a l'espièglerie gracieuse d'Ariel, vif et musical comme la brise, et qui adore son rôle d'assistant-metteur en scène. Il y a l'ironie de Prospero, magicien psychologue qui tire les ficelles, confond les méchants, sauve les bons, ramène à la justice les égarés; et cette autre pointe d'ironie que son imparfaite maîtrise de lui-même suscite en nous à ses dépens. Il y a cet humour attendri qui naît devant la petite Miranda, blanche, mais non pas oie, et ce jeune fier-à-bras de Ferdinand, plus innocent qu'elle encore. Il y a, habilement exploités, un comique de contrastes et un comique de parallèles, et aussi une atmosphère ambiguë qui est tantôt un peu celle du cirque, tantôt celle d'un salon, tantôt celle d'une pastorale. Dans tous les détails de l'invention, comme dans son agencement, s'affirment la facilité et la suprême aisance d'un maître comédien.

---

1. Un praticien du théâtre, Nugent Monck (mort en 1958), a écrit de *la Tempête* : « Cette adorable comédie est si essentiellement artificielle qu'il est préférable de la traiter comme un masque. » (*Shakespeare Survey 12*, 1959.)

Digitized by Google

Comédie, donc, mais, a-t-on souvent allégué, comédie philosophique, voire allégorique; pièce à faire penser. Elle est, incontestablement, riche de suggestions en tous genres. On ne s'est pas fait faute de lui trouver des « significations », d'y chercher des enseignements, des messages, une « mythologie ». On a vu en Ariel, par exemple, le symbole des « forces spirituelles de la nature[1] ». *Ariel, sans doute, est une créature symbolique; physiquement, si l'on peut dire, c'est de l'air en mouvement; mais il lui faut visage humain, celui du très jeune acteur à la voix flûtée qui tiendra son rôle. Il prend figure de petit page ou de juvénile courrier, bien stylé, empressé, familier avec son maître, parfois récalcitrant, qui trouve un plaisir malicieux à remplir ses missions magiques. Voyez comme il exulte à se faire éclair et tonnerre pour effrayer les gens du navire* (I, II), *à anéantir d'un battement d'ailes le banquet illusoire offert aux nobles affamés* (III, III), *à suspendre les beaux costumes dorés sur la corde à linge pour tenter les deux rustres* (IV, I), *à lancer à leurs trousses les chiens-esprits* (V, I) *: content de lui, fier de ses talents, quémandant l'éloge du maître, gai et ironique — en somme, très humainement vivant. Est-il autre chose que cela, une figure de « moralité » ou d'allégorie, la représentation d'une idée philosophique? Mais pourquoi Prospero, rentrant dans le siècle, aurait-il libéré cette entité bienfaisante, alors qu'elle aurait pu, aux ordres du Sage, rendre aux hommes tant et de si heureux services? N'est-ce pas plus simplement que Shakespeare, ayant joué un instant sous le manteau de son Prospero avec cette idée impossible de forces naturelles domptées par lui grâce au savoir secret d'un livre magique, renvoie son Ariel vers les cintres du théâtre, une fois terminée cette féerie de* « science-fiction »*?*

D'autres ont vu, de même, dans Caliban une représentation allégorique et peu flatteuse du peuple, la populace grossière et inculte, chez qui pourrissent et foisonnent les bas instincts de l'homme : adoratrice de faux dieux ou de chefs indignes, aussi prête à se prosterner qu'à se révolter. On a vu encore dans la Tempête *une leçon politique,* « l'expression cérémoniale d'une croyance dans la nécessité de l'autorité[2] », *une expression de la nécessité*

1. Louis Cazamian : *l'Humour de Shakespeare.*
2. Clifford Leech, dans *The Shakespeare Quarterly*, Spring 1960, p. 133.

Digitized by Google

de la miséricorde (John Blatchley), de la purification du monde par la grâce (Robert Speaight), un « débat » *sur le thème de l'apparence et de la réalité (Bonamy Dobree), ou sur la difficulté qu'ont les hommes à vivre ensemble (George Gordon). Il est plus tentant peut-être de voir dans Prospero rejetant son livre et son manteau magiques une allégorie du poète renonçant définitivement à son art. Et il est bien vrai qu'après* la Tempête *Shakespeare cesse d'écrire (si ce n'est tout ou partie d'*Henry VIII). *Déjà Dryden, dans son adaptation de la pièce en 1670* (L'Ile enchantée), *l'avait symboliquement inclinée dans ce sens. C'est une interprétation improuvable, mais du moins raisonnable*[1]. *Peut-être, plutôt qu'un solennel adieu à la poésie et à ses sortilèges, est-ce une simple prise de congé des théâtres de Londres. On a considéré cette œuvre dernière de Shakespeare aussi bien comme le couronnement suprême d'une carrière géniale que comme (Lytton Strachey) un ouvrage écrit dans l'ennui par un génie fatigué. Pour certains hétérodoxes enfin, c'est tout bonnement une pièce à clefs, dans laquelle Milan est Florence, Prospero François de Médicis, Sycorax Bianca sa maîtresse, Caliban un bâtard de Bianca, et Stephano Philippe II* « en personne » *(Georges Lambin).*

Tout compte fait, il est satisfaisant de constater non seulement cet ardent désir général de découvrir le « secret » *de la pièce, mais aussi la considérable variété des clefs qui en sont proposées. Cela laisse au lecteur de Shakespeare toute latitude pour adopter une de ces interprétations, en inventer une nouvelle à son usage, ou s'abstenir d'en avoir une. Cela prouve surtout la richesse stimulante, provocante, de ce texte, multipliée par les harmoniques de sa poésie et de ses images. Derrière tout ce que les mots disent on croit saisir — à tort? à raison? — des arrière-pensées, des allusions, des réserves, des confidences, des messages cachés. Cette constante ambiguïté donne au texte une profondeur au moins apparente, une dimension intellectuelle supplémentaire. Comme à la surface de certaines soies moirées, selon l'acte, la scène ou le jeu de scène, l'instant, ou le personnage en cet instant, des perspectives*

1. Il semblerait pourtant que les « éditeurs » du Folio de 1623 s'y soient trompés, puisque au lieu de mettre *la Tempête* à la fin des comédies, ils l'ont placée tout à fait en tête.

Digitized by Google

idéologiques, voire spirituelles, semblent s'ouvrir et se fermer. Les méchants et les innocents, le bien et le mal, la cruauté et la clémence, l'imperfection et la perfection, la nature des éléments et celle de l'homme, l'état de nature et ce qu'il y a au-delà, l'autorité politique et la vie communautaire, le vrai et le faux, l'apparence et la réalité : la seule certitude que puisse avoir le lecteur sans parti pris, c'est que l'auteur de cette pièce n'avait point de système à offrir, qu'il ne dogmatise pas, qu'il ne philosophe pas, et même qu'il ne moralise pas. Il nous propose cette ancienne platitude : la vie est un songe[1]. *Et le voilà qui rêve sa comédie insulaire, avec ses deux complots pour rire, son affreux Caliban, son esprit aérien, son fakir illusionniste (faux démiurge, metteur en scène, peut-être symbole de l'écrivain de théâtre), et son charmant petit couple d'amoureux miraculeusement préservés des violences de la brute et de la rébellion des politiques, qui, lorsque se clôt cette histoire d'adultes, vont préparer les jolies histoires de demain.*

1. Rappelons ici dans leur texte anglais, parce qu'ils sont tellement connus, ces vers que Prospero dit à mi-voix, et pour lui-même, devant les deux jeunes gens :

We are such stuff
As dreams are made on, and our little life
Is rounded with a sleep. (IV, 1, 156-158.)

Digitized by Google

PERSONNAGES

ALONSO, roi de Naples.
SÉBASTIEN, son frère.
PROSPERO, duc légitime de Milan.
ANTONIO, son frère, duc usurpateur de Milan.
FERDINAND, fils du roi de Naples.
GONZALVE, vieux conseiller honnête.
ADRIEN, FRANCISCO, } seigneurs.
CALIBAN, esclave sauvage et difforme.
TRINCULO, clown.
STEPHANO, sommelier ivrogne.
UN CAPITAINE DE NAVIRE.
UN BOSSEMAN.
DES MATELOTS.
MIRANDA, fille de Prospero.

ARIEL, esprit de l'air.
IRIS, CÉRÈS, JUNON, NYMPHES, MOISSONNEURS, } esprits.

AUTRES ESPRITS AUX ORDRES DE PROSPERO.

La scène se passe à bord d'un navire, puis dans une île déserte.

Digitized by Google

LA TEMPÊTE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Sur un navire en mer. — Une tempête avec éclairs et tonnerre.

Entrent UN CAPITAINE DE NAVIRE *et* UN BOSSEMAN.

LE CAPITAINE. — Bosseman!

LE BOSSEMAN. — Voici, capitaine. Quels ordres [1]?

LE CAPITAINE. — Eh bien! parlez aux matelots; mettez-vous-y lestement, ou nous courons sur terre : alerte! alerte! *(Il sort.)*

Entrent des matelots.

LE BOSSEMAN. — Allons! mes petits cœurs! Courage! courage! mes petits cœurs! Lestement! lestement! Amenez la voile de hunier! Attention au sifflet du maître! Maintenant, vent, souffle jusqu'à crever, si tu as prise sur nous!

Entrent Alonso, Sébastien, Antonio, Ferdinand, Gonzalve et autres.

ALONSO. — Bon bosseman, prenez bien garde. Où est le capitaine? Comportez-vous en hommes!

LE BOSSEMAN. — Je vous en prie encore, restez en bas!

ANTONIO. — Où est le capitaine, bosseman?

LE BOSSEMAN. — Ne l'entendez-vous pas? Vous gâtez notre travail! Restez dans vos cabines; vraiment, vous assistez la tempête.

GONZALVE. — Çà! mon bon, ayez de la patience.

LE BOSSEMAN. — Oui, quand la mer en aura!... Hors d'ici! Qu'importe à ces rugisseurs le nom d'un roi?... A la cabine! silence! ne nous troublez pas.

---

1. *What cheer?* Comment cela va-t-il?

Digitized by Google

GONZALVE. — Soit! Pourtant rappelle-toi qui tu as à bord.

LE BOSSEMAN. — Il n'est personne que j'aime plus que moi-même. Vous êtes conseiller : si vous pouvez commander le silence à ces éléments et rétablir la paix ici, nous ne toucherons plus à une seule corde; usez de votre autorité; si vous ne pouvez rien, soyez reconnaissant d'avoir vécu si longtemps, et préparez-vous dans votre cabine à la mauvaise chance, si elle arrive. *(Aux matelots.)* Courage, mes petits cœurs! *(A Gonzalve.)* Hors de notre chemin, vous dis-je! *(Il sort.)*

GONZALVE. — Ce garçon-là me rassure beaucoup : à mon avis, il n'a pas les signes d'un noyé; il a la mine d'un pendu parfait. Tiens ferme, bonne Fortune, à sa pendaison! Que, la corde qui lui est destinée soit pour nous le câble sauveur, car celui que nous avons là ne sert pas à grand-chose! Si cet homme n'est pas né pour être pendu, notre cas est misérable. *(Ils sortent.)*

Rentre le bosseman.

LE BOSSEMAN. — Descendez le mât de hune! lestement! plus bas! plus bas! Essayons de mettre à la cape avec la grande voile! *(Cris dans l'intérieur.)* Peste soit de ces hurleurs! Ils font plus de bruit que la tempête et que la manœuvre.

Rentrent Sébastien, Antonio et Gonzalve.

Encore! Que faites-vous ici? Faut-il tout lâcher et nous noyer? Avez-vous l'intention de couler bas?

SÉBASTIEN. — Que la vérole vous étouffe, aboyeur de blasphèmes, impitoyable chien!

LE BOSSEMAN. — Faites la besogne alors!

ANTONIO. — A la potence, mâtin! à la potence! Fils de putain, insolent tapageur, nous avons moins peur d'être noyés que toi.

GONZALVE. — Je lui garantis qu'il ne sera pas noyé, quoique le navire ne soit pas plus fort qu'une coquille de noix et fasse eau autant qu'une fille en rut.

LE BOSSEMAN. — Virons de bord [1]! Présentez les deux basses voiles! Au large! au large!

---

1. *Lay her a-hold!* Serrez au plus près!

Digitized by Google

Entrent les matelots tout mouillés.

LES MATELOTS. — Tout est perdu! En prière! en prière! Tout est perdu! *(Ils sortent.)*

LE BOSSEMAN. — Quoi! nos bouches vont-elles se glacer?

GONZALVE. — Le roi et le prince en prières! Joignons-nous à eux, car notre sort est comme le leur.

SÉBASTIEN. — Ma patience est à bout.

ANTONIO. — Ces ivrognes-là nous ont simplement escamoté la vie! Misérable braillard, puisses-tu être vite le cadavre d'un noyé, lavé par dix marées!

GONZALVE. — Non! il sera pendu! Quand chaque goutte d'eau jurerait le contraire et s'entrouvrirait toute grande pour l'engloutir!

CRIS CONFUS DANS L'INTÉRIEUR. — Miséricorde!... Nous sombrons [1]! nous sombrons!... Adieu, ma femme, mes enfants!... Adieu, frère!... Nous sombrons! nous sombrons! nous sombrons! *(Le bosseman sort.)*

ANTONIO. — Abîmons-nous tous avec le roi. *(Il sort.)*

SÉBASTIEN. — Prenons congé de lui. *(Il sort.)*

GONZALVE. — Je donnerais maintenant mille stades [2] de mer pour un acre de terre stérile, une longue lande, une bruyère rousse, n'importe quoi! Que la volonté d'en haut soit faite! Mais je préférerais mourir de mort sèche. *(Il sort.)*

SCÈNE II

L'île. — Devant la grotte de Prospero.

Entrent PROSPERO *et* MIRANDA.

MIRANDA. — Si c'est vous, mon père bien-aimé, qui par votre art faites rugir ainsi les eaux furieuses, calmez-les. Il semble que le ciel verserait de la poix enflammée, si la mer,

---

1. Shakespeare est plus précis : *we split* indique que le navire se fracasse contre un rocher et s'ouvre en deux. On a remarqué la justesse du vocabulaire maritime de Shakespeare, et, dans cette scène, celle des ordres donnés. Le maître d'équipage (bosseman) manœuvrait pour éviter les récifs de la côte et gagner le large.

2. *Furlong*, mesure ancienne (200 m environ). *Furlong*, dans la Bible anglaise traduite de la *Vulgate*, rend le latin *stadium*, mesure itinéraire de 600 ou 800 pieds. C'est peut-être pour cette raison que F.-V. Hugo se croit fondé à employer ici « stade », qui est archaïque dans ce

Digitized by Google

montant à la joue du firmament, n'éclaboussait ses feux. Oh! que j'ai souffert avec ceux que j'ai vus souffrir! Un brave vaisseau, qui sans doute portait de nobles créatures, brisé en mille pièces! Oh! leur cri a retenti au fond de mon cœur. Pauvres êtres! tous ont péri. Si j'avais été un dieu puissant, j'aurais englouti l'Océan sous terre avant qu'il eût ainsi avalé ce bon navire et son chargement d'âmes.

PROSPERO. — Calmez-vous. N'ayez plus d'effroi. Dites à votre cœur compatissant qu'il n'est arrivé aucun malheur.

MIRANDA. — Oh! maudit soit ce jour!

PROSPERO. — Aucun malheur! Je n'ai rien fait que par amour pour toi, pour toi, ma chérie! toi, ma fille! qui ignores qui tu es, toi qui ne sais pas d'où je suis, et qui ne vois en moi que Prospero, maître d'une misérable grotte, ton père, et rien de plus!

MIRANDA. — En savoir davantage n'est jamais entré dans ma pensée.

PROSPERO. — Il est temps que je t'en apprenne plus long. Prête-moi ta main, et ôte-moi mon magique vêtement. *(Il met de côté son manteau, que Miranda l'aide à ôter.)* C'est cela. Repose là, mon art!... Essuie tes yeux; console-toi! Ce naufrage effrayant, dont le spectacle a ému en toi la vertu même de la pitié, a été, grâce aux précautions de mon art, si sûrement ordonné qu'aucune âme n'a péri. Non, pas un n'a perdu un cheveu, de tous ceux que tu as entendus crier sur le navire et que tu as vus sombrer! Assieds-toi, car il faut que tu en saches plus long.

MIRANDA. — Vous avez souvent commencé à me dire qui je suis; puis vous vous êtes arrêté, et m'avez abandonnée à d'inutiles conjectures, en finissant par me dire : Attends! pas encore!

PROSPERO. — L'heure est maintenant venue. Voici le moment même qui t'invite à ouvrir l'oreille. Obéis, et sois attentive... Peux-tu te souvenir du temps avant lequel nous sommes venus dans cette grotte? Je ne le pense pas; car alors tu n'avais pas trois ans.

MIRANDA. — Certainement, monsieur, je le puis.

PROSPERO. — De quoi te souviens-tu? D'une autre maison? d'une autre personne? Fais-moi le portrait de quelque chose qui soit resté dans ta mémoire.

---

sens. Aucun terme français ne correspond, même approximativement, à *furlong*.

Digitized by Google

MIRANDA. — C'est bien loin de moi : plutôt comme un songe que comme une certitude que ma mémoire puisse garantir. N'avais-je pas autrefois quatre ou cinq femmes qui me servaient?

PROSPERO. — Oui, Miranda, et plus même. Mais comment se fait-il que tout cela vive encore dans ton esprit? Que vois-tu encore dans le sombre arrière-fond et dans l'abîme du temps? Si tu te souviens de quelque chose avant ta venue dans cette île, tu dois te rappeler comment tu y vins.

MIRANDA. — Mais c'est ce que je ne peux pas.

PROSPERO. — Il y a douze ans, Miranda, il y a douze ans, ton père était duc de Milan et prince tout-puissant!

MIRANDA. — Monsieur, n'êtes-vous pas mon père?

PROSPERO. — Ta mère était un modèle de vertu et m'a dit que tu étais ma fille. Ton père était duc de Milan, et son unique héritière était une princesse, rien de moins.

MIRANDA. — O cieux! Est-ce une trahison qui nous a fait partir de là-bas? Ou bien est-ce une chance bénie?

PROSPERO. — L'une et l'autre, ma fille. Une trahison, comme tu dis, nous a enlevés de là-bas; mais une chance bénie nous a portés jusqu'ici.

MIRANDA. — Oh! mon cœur saigne, quand je songe à ces douleurs, disparues de mon souvenir, vers lesquelles je vous ai tourné. Par grâce! continuez.

PROSPERO. — Mon frère... ton oncle... il s'appelait Antonio... Suis-moi bien, je te prie... Oh! qu'un frère ait été si perfide! Lui qu'après toi-même j'aimais le plus au monde! Lui à qui j'avais confié le soin de mes États!... A cette époque, de toutes les seigneuries la mienne était la plus haute, et Prospero était le premier des ducs. Le premier par la noblesse, je passais, dans les arts libéraux, pour être sans égal. Ceux-ci étant toute mon occupation, je rejetai le gouvernement sur mon frère, et devins étranger à mes États, transporté, enfoui que j'étais dans des études secrètes. Ton oncle, le traître!... Me suis-tu?

MIRANDA. — Monsieur, avec toute mon attention.

PROSPERO. — Ton oncle, une fois maître dans l'art d'accorder les faveurs et de les refuser, sachant bien qui pousser et qui élaguer, créa de nouveau toutes les créatures qui étaient miennes : il les remplaça, dis-je, ou les transforma. Ayant à la fois la clef de l'employé et de l'emploi, il mit tous les cœurs au ton qui plaisait à son oreille, si bien qu'il était

Digitized by Google

devenu le lierre qui cachait mon tronc princier, et qui suçait ma sève... Tu ne suis plus!

MIRANDA. — Oh! si, mon bon seigneur.

PROSPERO. — Je t'en prie, écoute-moi. Tandis que je négligeais ainsi les fins mondaines pour me vouer à la retraite et perfectionner mon esprit dans cet art qui, s'il était moins impénétrable, serait plus apprécié que tous les biens populaires, j'éveillai dans mon déloyal frère un mauvais instinct. Ma confiance, cette bonne mère, enfanta de lui une perfidie aussi grande par contraste que l'était ma foi en lui... foi illimitée, sécurité sans bornes... Disposant ainsi non seulement de ce que mon revenu rapportait, mais de ce que mon autorité pouvait exiger, il devint comme l'homme qui, à force d'affirmer une fable, a rendu sa mémoire à ce point pécheresse de croire à son propre mensonge : il s'imagina qu'il était le duc, par droit de substitution, et que, visible image de la royauté, il en avait toutes les prérogatives. Par là son ambition s'accrut... Tu entends?

MIRANDA. — Votre récit, monsieur, guérirait la surdité.

PROSPERO. — Afin de ne plus cacher le rôle qu'il joue à celui dont il a pris le rôle, il faut qu'Antonio soit maître absolu de Milan. Pour moi, pauvre homme! ma bibliothèque est un duché assez vaste. A l'en croire, je ne suis pas fait pour les royautés de ce monde. Il se ligue — tant il a soif du pouvoir! — avec le roi de Naples, il consent à lui payer un tribut annuel! Il lui fait hommage! il soumet ses fleurons à cette couronne! Il courbe le duché, inflexible jusque-là (hélas! pauvre Milan!) sous le salut le plus ignoble!

MIRANDA. — O ciel!

PROSPERO. — Remarque les conditions de cette ligue et le résultat, et dis-moi si ce pouvait être un frère.

MIRANDA. — Je pécherais si je n'avais une noble opinion de ma grand-mère : des matrices vertueuses ont porté de mauvais fils.

PROSPERO. — Venons aux conditions. Le roi de Naples, étant mon ennemi invétéré, écoute la requête de mon frère : on convient qu'en retour des concessions susdites, de l'hommage et de je ne sais quel tribut, le roi m'arrachera immédiatement du duché, moi et les miens, et conférera la belle Milan, avec tous les honneurs, à mon frère. Sur ce, au milieu d'une nuit fixée pour le projet, Antonio ouvre les portes de Milan à une armée levée pour la trahison; et, à l'heure

Digitized by Google

sépulcrale des ténèbres, les exécuteurs désignés m'enlèvent avec toi, tout en larmes!

MIRANDA. — O douleur! moi qui ne me souviens pas combien je pleurais alors, je me sens prête à pleurer de nouveau. Un pressentiment tord mes yeux.

PROSPERO. — Écoute encore un peu, et je vais t'amener à l'affaire qui nous occupe aujourd'hui : sans quoi, mon récit manquerait de conclusion.

MIRANDA. — Pourquoi ne nous firent-ils pas périr sur l'heure?

PROSPERO. — Bien demandé, fillette! Mon récit provoque cette question. Chère, ils n'osèrent pas, si tendre était l'amour que mon peuple me portait! Ils ne mirent pas de taches de sang sur l'affaire, mais ils peignirent leur noir projet des plus belles couleurs. Bref, on nous poussa dans une barque; on nous transporta à quelques lieues en mer [1]. Là, on mit à l'eau la carcasse pourrie d'un bateau, sans agrès, sans cordages, sans voiles, sans mât, que les rats eux-mêmes avaient quittée par instinct. Puis, on nous y hissa, pour jeter nos cris à la mer qui grondait sur nous et nos soupirs aux vents dont le souffle sympathique ne nous renvoyait qu'un funeste écho [2].

MIRANDA. — Hélas! quel tourment je fus alors pour vous!

PROSPERO. — Oh! tu fus le chérubin qui me sauva! Tu souriais, inspirée d'un courage céleste, quand, couvrant la mer de mes larmes salées, je gémissais sous mon fardeau. Et ton sourire me rendit l'énergique patience de supporter tout ce qui pouvait advenir.

MIRANDA. — Comment arrivâmes-nous au rivage?

PROSPERO. — Grâce à la Providence divine! Nous avions quelques vivres et un peu d'eau fraîche qu'un noble Napolitain, Gonzalve [3], ému de charité, — c'était celui qui était chargé d'exécuter le projet, — nous avait donnés, ainsi que

---

1. Shakespeare a commis quelques « erreurs » géographiques. Ici, il place Milan sur le bord de la mer (ou à proximité, supposant un estuaire, une rivière navigable, ou un canal). On se rappelle que dans *le Conte d'hiver* la Bohême possède un rivage maritime.

2. *Did us but loving wrong.* Il ne s'agit pas d' « écho ». Les vents dans leur pitié leur rendaient soupirs pour soupirs. Mais ces « soupirs » des vents (les rafales) leur faisaient pratiquement plus de tort qu'ils ne pouvaient, malgré leur affectueuse intention *(loving)*, leur faire de bien.

3. Dans le texte original, ce personnage est appelé Gonzalo.

Digitized by Google

de riches vêtements, du linge, des étoffes, des objets nécessaires, qui, depuis, nous ont bien servi. Par générosité encore, sachant combien j'aimais mes livres, il me fournit, de ma propre bibliothèque, des volumes que je prise plus que mon duché.

MIRANDA. — Puissé-je un jour voir cet homme!

PROSPERO. — Maintenant, je me lève [1]; toi, reste assise, et écoute la fin de notre détresse maritime. C'est ici, dans cette île, que nous arrivâmes. Ici, moi, ton maître d'école, je t'ai donné de plus profitables leçons que n'en peuvent recevoir d'autres princesses ayant plus de temps à donner à des frivolités et de moins vigilants précepteurs.

MIRANDA. — Que le ciel vous en récompense! Et maintenant, de grâce! (car j'en ai encore l'âme tout agitée) votre motif pour élever cette tempête?

PROSPERO. — Tu vas le savoir. Par un accident fort étrange, la bienveillante Fortune, devenue ma chère protectrice, a conduit mes ennemis sur ce rivage; et, grâce à ma prescience, j'ai découvert que mon zénith est dominé par un astre propice dont je dois mettre à profit l'influence, sous peine de voir ma destinée subir un éternel déclin... Cesse ici tes questions. Tu as envie de dormir. C'est un assoupissement salutaire. Laisse-le te gagner. Tu n'es pas, je le sais, libre de le vaincre. *(Miranda s'endort.)* Accours, serviteur, accours : me voici prêt! Approche, mon Ariel, viens!

Entre Ariel.

ARIEL. — Salut, grand maître! Grave seigneur, salut! Je viens pour satisfaire ton meilleur désir : qu'il s'agisse de voler, de nager, de plonger dans le feu, de chevaucher sur les nuages frisés! A ton service impérieux, voici Ariel et tous ses talents.

PROSPERO. — Esprit, as-tu exécuté minutieusement la tempête que je t'ai commandée?

ARIEL. — De point en point. J'ai abordé le vaisseau du roi : tantôt sur l'avant, tantôt au centre, sur le pont, dans chaque cabine, j'ai jailli en météore. Parfois je me divisais et je brûlais en différentes places : au mât de hune, aux

1. Une indication scénique, insérée en 1827 (Dyce) et conservée depuis par la majorité des éditeurs, ajoute ici : « Il remet son manteau. »

Digitized by Google

vergues, au beaupré, je me partageais en flammes distinctes, puis me réunissais en une seule. Les éclairs de Jupiter, précurseurs des effrayants coups de tonnerre, ne sont pas plus rapides ni plus éblouissants : le feu et le fracas du soufre rugissant semblaient assiéger le très puissant Neptune et, faisant trembler ses vagues hardies, ébranler même son trident redouté.

PROSPERO. — Mon brave esprit! Y a-t-il eu quelqu'un d'assez ferme, d'assez vaillant pour que ce vacarme n'altérât pas sa raison?

ARIEL. — Pas une âme qui n'ait ressenti la fièvre de la folie et joué quelques farces de désespoir. Tous, hormis les matelots, ont plongé dans l'écume salée et quitté le vaisseau, devenu tout flamme avec moi : le fils du roi, Ferdinand, les cheveux dressés (plutôt comme des roseaux que comme des cheveux), a sauté le premier en criant : « L'enfer est vide, et tous les diables sont ici! »

PROSPERO. — Ah! je reconnais là mon esprit. Mais n'était-ce pas près de la côte?

ARIEL. — Tout près, maître.

PROSPERO. — Mais, Ariel, sont-ils tous sains et saufs?

ARIEL. — Pas un cheveu n'a péri. Leurs vêtements, qui les soutenaient, n'ont pas une tache et n'en sont que plus frais... Ensuite, ainsi que tu me l'as dit, je les ai dispersés en troupes dans l'île. Quant au fils du roi, je l'ai débarqué seul; je l'ai laissé refroidissant l'air de soupirs dans un coin sauvage de l'île, et ainsi les bras tristement noués [1].

PROSPERO. — Du vaisseau du roi, des marins, dis-moi, qu'as-tu fait? et du reste de la flotte?

ARIEL. — En sûreté, dans un havre, est le vaisseau du roi. Tu sais cette crique profonde où une fois tu m'évoquas à minuit pour t'aller chercher de la rosée des Bermudes aux éternelles tourmentes : il est caché là. Les marins sont tous entassés sous les écoutilles; et, par un charme joint à leur fatigue, je les ai laissés endormis. Pour le reste des navires que j'avais dispersés, ils se sont ralliés et voguent sur le flot méditerranéen, dirigeant vers Naples leur triste retour, persuadés qu'ils ont vu sombrer le vaisseau du roi et périr sa personne auguste.

PROSPERO. — Ariel, ta mission est exactement remplie;

1. *In this sad knot :* tristement noués comme ceci. Shakespeare, par le mot *this,* indique que l'acteur doit faire le geste et imiter l'attitude.

Digitized by Google

mais il y a de la besogne encore. A quel moment sommes-nous?

ARIEL. — Le milieu du jour est passé.

PROSPERO. — De deux sabliers au moins. Le temps qui reste jusqu'au sixième doit être précieusement employé par nous deux.

ARIEL. — Encore du travail! Puisque tu me donnes tant de peine, laisse-moi te rappeler la promesse que tu n'as pas encore accomplie.

PROSPERO. — Eh bien, de l'humeur! Que peux-tu demander?

ARIEL. — Ma liberté.

PROSPERO. — Avant que le temps soit fini? Assez!

ARIEL. — Je t'en prie, souviens-toi comme je t'ai dignement servi! Je ne t'ai pas dit de mensonges ni fait de bévues; je t'ai obéi sans rancune, sans murmure. Tu m'as promis de me rabattre une année entière.

PROSPERO. — Oublies-tu de quelle torture je t'ai délivré?

ARIEL. — Non.

PROSPERO. — Si fait, car tu comptes pour beaucoup de fouler le limon des profondeurs salées, de courir sur le vent aigu du Nord, et de faire mes affaires dans les veines de la terre quand elle est cuite par la gelée.

ARIEL. — Non, monsieur.

PROSPERO. — Tu mens, être malin. As-tu oublié la hideuse sorcière Sycorax, que l'envie et l'âge courbaient en cerceau? L'as-tu oubliée?

ARIEL. — Non, monsieur.

PROSPERO. — Oui... Où est-elle née? Parle! dis-moi.

ARIEL. — Monsieur, à Alger.

PROSPERO. — Oui-da? Je suis forcé, une fois par mois, de te raconter ce que tu étais : tu l'oublies toujours. Cette damnée sorcière Sycorax, pour nombre de méfaits, pour des sorcelleries terribles à l'oreille humaine, fut, tu le sais, bannie d'Alger : quelque chose qu'elle fit lui sauva la vie. N'est-ce pas vrai?

ARIEL. — Oui, monsieur.

PROSPERO. — Cette goule à l'œil bleu fut amenée ici grosse et laissée par les matelots. Toi, mon esclave, ainsi que tu l'affirmes, tu étais alors son serviteur. Mais, comme tu étais un esprit trop délicat pour accomplir ses ordres terrestres et abhorrés, tu résistas à ses hautes volontés. Alors, aidée de ministres plus puissants que toi, et animée

Digitized by Google

de la plus implacable rage, elle t'enferma dans le creux d'un pin. Ce fut dans ce trou que, prisonnier, tu passas douloureusement douze années. Pendant ce temps, elle mourut et te laissa là, jetant au vent des gémissements aussi répétés que les tours de roues d'un moulin. Alors, excepté le fils qu'elle y avait mis bas, un petit monstre tout roussi, cette île n'avait été honorée d'aucune forme humaine.

ARIEL. — Si! Caliban, son fils!

PROSPERO. — Quel être stupide! C'est ce que je dis : oui, ce Caliban que je tiens maintenant à mon service... Tu sais très bien dans quels tourments je te trouvai : tes gémissements faisaient hurler les loups et perçaient le cœur des ours à jamais furieux : c'était un supplice de damné, que Sycorax ne pouvait plus défaire. Ce fut mon art, dès que je t'entendis après mon arrivée, qui fit bâiller le pin et te délivra.

ARIEL. — Merci, maître!

PROSPERO. — Si tu murmures encore, je fendrai un chêne, et je te chevillerai à ses entrailles noueuses, jusqu'à ce que tu aies hurlé douze hivers.

ARIEL. — Pardon, maître! Je me conformerai aux commandements, et je ferai gentiment mon métier d'esprit.

PROSPERO. — Fais-le, et dans deux jours je t'affranchis.

ARIEL. — Voilà un noble maître! Que dois-je faire? Dites quoi. Que dois-je faire?

PROSPERO. — Va, change-toi en nymphe de la mer. Sujet seulement à ton regard et au mien, sois invisible à toute autre prunelle. Va, prends cette forme et reviens ainsi. Pars, sois diligent! *(Ariel sort.)*

PROSPERO, *continuant, à Miranda.* — Éveille-toi, cher cœur, éveille-toi! Tu as bien dormi. Éveille-toi!

MIRANDA, *s'éveillant.* — L'étrangeté de votre histoire a mis l'accablement en moi.

PROSPERO. — Secoue-le. Viens, nous irons voir Caliban, mon esclave, qui jamais ne nous accorde une réponse aimable.

MIRANDA. — Monsieur, c'est un vilain! Je n'aime pas le regarder.

PROSPERO. — Mais, tel qu'il est, nous ne pouvons nous passer de lui : il fait notre feu, va chercher notre bois et nous rend des services utiles... Holà! esclave! Caliban! tas de terre! parle donc, toi!

Digitized by Google

CALIBAN, *dans l'intérieur.* — Il y a assez de bois dans la maison.

PROSPERO. — Avance, te dis-je! Tu as autre chose à faire. Avance, tortue! viendras-tu?

Rentre Ariel, semblable à une nymphe de la mer.

Belle apparition! Mon leste Ariel, un mot à ton oreille! *(Il lui parle bas.)*

ARIEL. — Monseigneur, cela sera fait. *(Il sort.)*

PROSPERO. — Toi, esclave venimeux, enfant fait par le diable même [1] à ta maudite mère, avance!

Entre Caliban.

CALIBAN. — Qu'une rosée malfaisante, comme celle que ma mère époussetait d'un marais malsain avec une plume de corbeau, tombe sur vous deux! Qu'un vent du sud-ouest souffle sur vous et vous couvre de tumeurs!

PROSPERO. — Pour ceci, attends-toi cette nuit à des crampes, à des points de côté qui te couperont le souffle. Mes hérissons, pendant tout le temps de la nuit où ils peuvent travailler, s'exerceront tous sur toi : tu seras criblé de piqûres comme un rayon de miel, et chacune sera plus aiguë que si une abeille l'avait faite.

CALIBAN. — Il faut bien que je mange mon dîner. Cette île est à moi par Sycorax ma mère : tu me l'as prise... Lors de ton arrivée ici, tu me caressais, tu me gâtais : tu me donnais de l'eau, avec des baies dedans; tu m'apprenais à nommer la grosse et la petite lumière qui brûlent le jour et la nuit. Alors je t'aimai, je te montrai toutes les ressources de l'île, les ruisseaux d'eau douce, les creux de saumure, les endroits arides et les fertiles. Maudit sois-je de l'avoir fait!... Que tous les charmes de Sycorax, crapauds, escargots, chauves-souris, fondent sur vous, car je suis tous vos sujets, moi qui étais mon propre roi, et vous me donnez pour chenil ce roc dur, tandis que vous gardez le reste de mon île!

PROSPERO. — Misérable menteur! sensible aux coups,

1. « Ainsi que le dit Prospero, Caliban est le fils du diable et de la sorcière Sycorax. Cette paternité n'avait rien d'extraordinaire pour le public auquel s'adressait Shakespeare. Les savants de ce temps-là citaient beaucoup d'exemples de filles, même honnêtes et vertueuses, ainsi rendues mères par le démon. Ils s'appuyaient sur l'autorité de saint Augustin. » *(Note de F.-V. Hugo.)* Allusion au mythe médiéval des incubes.

Digitized by Google

non aux bienfaits! je t'ai traité, carogne que tu es, avec un soin humain, je t'ai logé dans ma propre grotte, jusqu'au jour où tu as essayé de violer l'honneur de mon enfant.

CALIBAN. — Oh! que n'ai-je réussi! Vous m'avez empêché. Autrement, j'aurais peuplé cette île de Calibans!

PROSPERO [1]. — Esclave abhorré, sur qui rien de bon ne peut faire empreinte! Être capable de tout mal! j'avais pitié de toi. Je prenais la peine de te faire parler, t'enseignant à toute heure une chose ou l'autre. Quand tu ne savais pas, sauvage, ce que toi-même tu voulais dire, quand tu balbutiais comme une brute, je donnai à tes pensées les mots qui les firent connaître. Mais ta vile nature, quoi que tu apprisses, était telle que de bonnes créatures ne pouvaient s'y faire. Aussi as-tu été justement confiné dans ce rocher, toi qui avais mérité plus qu'une prison!

CALIBAN. — Vous m'avez appris votre langage; et le profit que j'en ai est de savoir maudire. Que la peste rouge vous emporte, pour m'avoir appris votre langue!

PROSPERO. — Graine de sorcière, hors d'ici! Va nous chercher du bois, et dépêche-toi, tu feras bien, pour venir prendre d'autres ordres... Tu hausses les épaules, coquin! Si tu négliges ou si tu fais de mauvaise grâce ce que je commande, je te disloquerai avec de vieilles crampes, je remplirai tous tes os de douleurs, je te ferai hurler à ce point que les bêtes tremblent à tes cris.

CALIBAN. — Non! je t'en prie... Il faut obéir : son art est si puissant qu'il pourrait soumettre le dieu de ma mère, Setebos [2], et en faire un vassal!

PROSPERO. — Allons! esclave, va-t'en! *(Caliban sort.)*

Entre Ariel, invisible, jouant de la musique et chantant. Ferdinand le suit.

ARIEL, *chantant.*

Venez sur ces sables jaunes
Et prenez-vous par les mains.

---

1. Cette tirade de Prospero est, dans le Folio, attribuée à Miranda.

2. « On sait, par les récits de voyages d'Hakluyt, que Setebos, dieu de la sorcière Sycorax, était aussi le dieu des Patagons qui l'ornaient dans leurs temples de cornes diaboliques. » *(Note de F.-V. Hugo.)* C'est en réalité dans *The History of Travayle in the East and West Indies* de Richard Eden (1577) que Shakespeare a dû trouver le nom de Setebos.

Digitized by Google

Quand vous aurez salué et baisé
Silencieusement les vagues sauvages,
Dansez lestement çà et là.
Vous, doux esprits, entonnez le refrain.
Écoutez! écoutez!

VOIX ÉPARSES, *chantant le refrain.*

Ouh! ouh!

ARIEL.

C'est l'aboiement des chiens de garde.

LES MÊMES VOIX.

Ouh! ouh!

ARIEL.

Écoutez! écoutez! j'entends
La voix du chantre [1] *aigu qui s'égosille*
A crier : Cocorico!

FERDINAND. — Où cet orchestre peut-il être? Dans l'air ou sur la terre? Il se tait. Sûrement, il accompagne quelque dieu de l'île. J'étais assis sur une plage, à pleurer encore le naufrage du roi mon père, quand cette musique a glissé sur les eaux jusqu'à moi, calmant et leur furie et ma douleur par ses doux sons. C'est de là que je l'ai suivie ou plutôt qu'elle m'a entraîné. Mais elle a cessé... Non! elle recommence.

ARIEL, *chantant.*

Sous cinq brasses ton père gît :
Ses os se sont changés en corail,
Perles sont devenus ses yeux.
De lui, rien n'a péri,
Mais tout a pris la forme marine
De quelque riche et étrange chose.
Des naïades sonnent son glas d'heure en heure.
Écoutez! Je les entends.

VOIX, *chantant le refrain.*

Ding dong! vole!

1. Dans le texte : *chanticleer.*

Digitized by Google

FERDINAND. — Cette chanson me rappelle mon père noyé. Là, il n'y a rien d'humain; pas un son qui appartienne à la terre! Je l'entends maintenant au-dessus de moi.

PROSPERO, *à Miranda.* — Relève les rideaux frangés de tes yeux, et dis ce que tu vois là-bas.

MIRANDA. — Qu'est-ce? un esprit? Seigneur, comme il regarde autour de lui! Croyez-moi, monsieur, il porte une forme splendide. Mais c'est un esprit.

PROSPERO. — Non, fillette : il mange et dort et a des sens comme les nôtres. Ce galant que tu vois était dans le naufrage. S'il n'était pas un peu flétri par la douleur, ce cancer de la beauté, tu pourrais le nommer une belle créature. Il a perdu ses compagnons, et il erre en tous sens pour les trouver.

MIRANDA. — Je pourrais l'appeler un être divin; car dans la nature je n'ai jamais rien vu de si noble.

PROSPERO, *à part.* — La chose marche, je le vois, d'après l'inspiration de mon cœur. Esprit, bel esprit! je t'affranchirai dans deux jours pour cela.

FERDINAND, *apercevant Miranda.* — Bien sûr, voilà la déesse que suivent ces chants! Daignez faire savoir à ma prière si vous restez sur cette île. Puissiez-vous aussi me donner un renseignement favorable sur le sort qui m'attend ici! Ma requête première, je vous l'adresse la dernière : O merveille, êtes-vous une vierge ou non?

MIRANDA. — Merveille, non! mais vierge, oui certes!

FERDINAND. — Ma langue! ciel! Je serais le premier de ceux qui la parlent si j'étais là où elle est parlée.

PROSPERO. — Comment! le premier? Que serais-tu, si le roi de Naples t'entendait?

FERDINAND. — Un simple mortel, tout étonné seulement de t'entendre parler de Naples! Le roi m'entend, et voilà pourquoi je pleure. C'est moi qui suis Naples, puisque mes yeux, qui n'ont pas encore eu de reflux, ont vu naufrager le roi mon père.

MIRANDA. — Hélas! ô douleur!

FERDINAND. — Oui, vraiment, et avec lui tous ses nobles. Le duc de Milan et son noble fils [1] ont aussi disparu.

---

1. Il n'y a pas trace dans la pièce d'un fils du duc Antonio, l'usurpateur. Est-ce le signe d'un remaniement de la pièce? Ou le reste de quelque « source »? En tout cas, l'attention de Shakespeare est ici en défaut.

Digitized by Google

PROSPERO. — Le duc de Milan et sa fille plus noble encore pourraient te contredire au besoin. *(A part*[1].*)* Dès la première vue ils ont échangé des regards. Délicat Ariel, je t'affranchirai pour ça. *(Haut, à Ferdinand.)* Un mot, mon bon monsieur! Je crains que vous ne vous soyez un peu compromis. Un mot!

MIRANDA. — Pourquoi mon père lui parle-t-il si durement? C'est le troisième homme que j'aie jamais vu; c'est le premier pour qui j'aie soupiré : puisse la pitié toucher mon père et l'incliner vers ma voie!

FERDINAND. — Oh! si vous êtes vierge, et si votre affection n'a pas déjà pris son essor, je vous ferai reine de Naples.

PROSPERO. — Doucement, monsieur! *(A part.)* Les voilà au pouvoir l'un de l'autre. Mais rendons malaisée cette rapide besogne, de peur qu'après une lutte trop légère le prix ne paraisse trop léger. *(Haut, à Ferdinand.)* Un mot encore! Je te somme de m'obéir : tu usurpes ici un nom qui n'est pas à toi. Tu t'es introduit dans cette île, comme un espion, pour me la prendre, à moi qui en suis le seigneur.

FERDINAND. — Non. Aussi vrai que je suis homme!

MIRANDA. — Rien de mal ne peut habiter dans un tel temple. Si le mauvais esprit avait une si belle demeure, les bonnes choses tâcheraient de s'y loger avec lui.

PROSPERO, *à Ferdinand.* — Suis-moi. *(A Miranda.)* Ne me parle pas pour lui : c'est un traître. *(A Ferdinand.)* Viens. Je vais mettre le carcan à ton cou et à tes pieds. Tu boiras de l'eau de mer. Tu auras pour nourriture les coquilles [2] des ruisseaux, les racines sèches et les cosses où les glands ont été bercés... Suis-moi.

FERDINAND. — Non. Je résisterai à un tel traitement, jusqu'à ce que mon ennemi m'ait vaincu. *(Il tire son épée* [3].*)*

MIRANDA. — O cher père, ne le défiez pas trop, car il est noble et n'a pas peur.

PROSPERO. — Quoi! mon talon me ferait la leçon [4]!... Relève ton épée, traître! Tu fais mine de frapper, mais tu

---

1. La phrase de Prospero qui précède est généralement incluse dans cet aparté.

2. *Muscles :* moules.

3. Indication scénique que ne donne pas F.-V. Hugo : « et un sortilège l'empêche d'avancer ».

4. Proverbe.

Digitized by Google

n'oses pas, tant ta conscience est obsédée de remords. Ne reste pas en garde, car je puis te désarmer avec ce bâton-ci et faire tomber ton arme.

MIRANDA. — Je vous supplie, mon père!

PROSPERO. — Arrière! ne te pends pas à mes vêtements.

MIRANDA. — Monsieur, ayez pitié! Je serai sa caution.

PROSPERO. — Silence! un mot de plus t'attire ma colère, sinon ma haine. Quoi! ce plaidoyer pour un imposteur! Chut! Tu crois qu'il n'y a plus d'êtres faits comme lui, n'ayant vu que lui et Caliban. Folle fille! C'est un Caliban près de la plupart des hommes, et près de lui ceux-ci sont des anges.

MIRANDA. — Mes affections sont alors des plus humbles. Je n'ai pas l'ambition de voir un homme plus beau.

PROSPERO, *à Ferdinand.* — Allons! obéis! Tes nerfs sont redevenus ceux de l'enfance et n'ont plus de vigueur.

FERDINAND. — C'est vrai! Mes esprits sont tous enchaînés comme dans un rêve. La perte de mon père, la faiblesse que je ressens, le naufrage de tous mes amis, les menaces de cet homme à qui je suis asservi, seraient pour moi chose légère, si je pouvais seulement, une fois par jour, de ma prison, contempler cette fille. Que la liberté occupe tous les autres coins de la terre! j'aurais assez de place alors dans ma prison.

PROSPERO, *à part.* — L'œuvre marche. *(A Ferdinand.)* Viens. *(A part, à Ariel.)* Tu as bien travaillé, mon Ariel! *(Haut, à Ferdinand et à Miranda.)* Suivez-moi. *(A part, à Ariel.)* Écoute ce que tu vas me faire encore.

MIRANDA, *bas, à Ferdinand.* — Rassurez-vous : mon père est de meilleure nature, monsieur, qu'il ne le semble en paroles. Ces procédés-là ne lui sont pas habituels.

PROSPERO, *à Ariel.* — Tu seras aussi libre que les vents de la montagne. Mais exécute mon commandement de point en point.

ARIEL. — A la lettre.

PROSPERO, *à Ferdinand.* — Viens, suis-moi. *(A Miranda.)* Ne me parle plus pour lui. *(Ils sortent.)*

Digitized by Google

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Une partie de l'île.

Entrent ALONSO, SÉBASTIEN, ANTONIO, GONZALVE, ADRIEN, FRANCISCO *et autres.*

GONZALVE, *à Alonso.* — Je vous en supplie, monsieur, soyez gai : vous avez, comme nous, sujet d'être joyeux; car notre perte est peu de chose auprès de notre salut. Notre sujet de tristesse se voit communément : chaque jour, la femme d'un marin, le patron d'un navire marchand, le marchand lui-même ont juste notre thème de douleur. Mais, quant au miracle de notre préservation, bien peu sur des millions pourraient raconter le pareil. Donc, bon seigneur, mettons sagement la consolation en balance avec le chagrin.

ALONSO. — Paix, je te prie!

SÉBASTIEN, *à Antonio.* — Il accueille la consolation comme un potage froid.

ANTONIO. — Le consolateur ne l'en lâchera pas plus vite.

SÉBASTIEN. — Regardez : il monte l'horloge de son esprit; dans un instant, elle va sonner.

GONZALVE, *à Alonso.* — Monsieur...

SÉBASTIEN. — Un coup!

GONZALVE, *à Alonso.* — Quand tout chagrin qui se présente est ainsi entretenu, savez-vous ce qu'on en recueille?

SÉBASTIEN. — Un dollar.

GONZALVE. — Une douleur [1]. *(A Sébastien.)* Vous avez dit plus vrai que vous ne pensiez.

SÉBASTIEN. — Vous avez relevé la chose plus adroitement que je ne voulais.

GONZALVE, *à Alonso.* — Ainsi, monseigneur...

ANTONIO. — Fi! qu'il est prodigue de sa langue!

ALONSO, *à Gonzalve.* — De grâce! épargne-moi.

GONZALVE. — Soit! J'ai fini, mais pourtant...

---

1. Calembour traditionnel entre *dollar* et *douleur*.

Digitized by Google

SÉBASTIEN, *bas, à Antonio.* — Il va encore parler.

ANTONIO, *bas, à Sébastien.* — Un bon pari à faire! Qui de lui ou d'Adrien chantera le premier?

SÉBASTIEN. — Ce sera le vieux coq.

ANTONIO. — Ce sera le jeune coq.

SÉBASTIEN. — Allons! que parions-nous?

ANTONIO. — Un éclat de rire.

SÉBASTIEN. — Je tiens.

ADRIEN, *à Alonso.* — Quoique cette île semble déserte...

SÉBASTIEN, *riant.* — Ha! ha! ha! Vous voilà payé.

ADRIEN, *à Alonso.* — Inhabitable et presque inaccessible...

SÉBASTIEN, *devançant Adrien.* — Pourtant...

ADRIEN, *à Alonso.* — Pourtant...

ANTONIO. — Il ne pouvait manquer le mot.

ADRIEN, *à Alonso.* — Le climat doit y être tempéré, subtil et délicat.

ANTONIO. — La délicatesse va bien avec la tempérance.

SÉBASTIEN. — Oui, et la subtilité, comme il l'a déclaré fort savamment.

ADRIEN, *à Alonso.* — L'air exhale ici l'haleine la plus embaumée.

SÉBASTIEN. — Comme s'il avait les poumons pourris.

ANTONIO. — Ou comme s'il était parfumé par un marais.

GONZALVE, *à Alonso.* — Ici se trouvent toutes les commodités de la vie.

ANTONIO. — C'est vrai, hormis les moyens de vivre.

SÉBASTIEN. — Il n'y en a pas, ou il n'y en a guère.

GONZALVE, *à Alonso.* — Comme l'herbe paraît vivace et luxuriante! Comme elle est verte!

ANTONIO. — C'est vrai : la terre est comme un parchemin.

SÉBASTIEN. — Avec un œil [1] de vert.

ANTONIO. — Il ne se trompe pas de beaucoup.

SÉBASTIEN. — Non, il ne se trompe que totalement.

GONZALVE, *à Alonso.* — Mais la merveille de tout ceci, celle qui est presque incroyable...

SÉBASTIEN. — Comme beaucoup de merveilles garanties.

GONZALVE. — C'est que nos vêtements, après avoir été trempés dans la mer, gardent néanmoins leur fraîcheur et leur éclat, et sont plutôt reteints que tachés par l'eau salée.

---

1. *An eye of green :* une touche, ou une nuance, de vert.

Digitized by Google

ANTONIO. — Si seulement une de ses poches pouvait parler, ne dirait-elle pas qu'il ment?

SÉBASTIEN. — Oui, à moins qu'elle n'empochât le mensonge.

GONZALVE, *à Alonso.* — Nos vêtements sont aussi frais, ce me semble, que quand nous les mîmes pour la première fois en Afrique, au mariage de la fille du roi, la belle Claribel, avec le roi de Tunis.

SÉBASTIEN. — Ç'a été un mariage bien agréable, et nous avons beaucoup de chance au retour.

ADRIEN, *à Alonso.* — Jamais Tunis ne fut honorée d'une reine aussi accomplie.

GONZALVE. — Non, depuis la veuve Didon.

ANTONIO, *s'emportant.* — La veuve?... Que la vérole l'étouffe! D'où sort donc cette veuve-là? La veuve Didon!

SÉBASTIEN, *à Antonio.* — Eh bien! quand il aurait dit qu'Énée aussi était veuf? Comme vous prenez cela, bon Dieu!

ADRIEN, *à Gonzalve.* — Veuve Didon, dites-vous? Vous m'y faites songer : elle était de Carthage et non de Tunis.

GONZALVE, *à Adrien.* — Cette Tunis-là, monsieur, était jadis Carthage.

ADRIEN. — Carthage?

GONZALVE. — Carthage, je vous assure.

ANTONIO, *à Sébastien.* — Sa parole est plus puissante que la harpe miraculeuse [1].

SÉBASTIEN, *à Antonio.* — Elle a élevé non seulement les murailles, mais les maisons.

ANTONIO. — Quelle est la chose impossible qu'il va improviser maintenant?

SÉBASTIEN. — Je crois qu'il va emporter l'île chez lui, dans sa poche, et la donner à son fils sous la forme d'une pomme.

ANTONIO. — Dont il sèmera les pépins dans la mer et fera pousser d'autres îles.

ALONSO. — Plaît-il [2]?

---

1. « Allusion à Amphion. » *(Note de F.-V. Hugo.)* Amphion jouait de la lyre, et les pierres venaient d'elles-mêmes se placer pour construire les murs de Thèbes.

2. *Ay.* Le Folio donne cette exclamation à Gonzalo. F.-V. Hugo suit ici Staunton qui (dans une édition de Shakespeare publiée au moment même où il travaillait à sa traduction) l'avait attribuée à Alonso.

Digitized by Google

ANTONIO. — A la bonne heure.

GONZALVE, *à Alonso.* — Seigneur, nous disions donc que nos vêtements semblent maintenant aussi frais que quand nous étions à Tunis, au mariage de votre fille, qui est maintenant reine.

ANTONIO, *à Sébastien.* — Et la plus accomplie qui soit jamais allée là.

SÉBASTIEN. — Exceptez, je vous en supplie, la veuve Didon.

ANTONIO. — Ah! la veuve Didon? Oui, la veuve Didon!

GONZALVE, *à Alonso.* — Seigneur, mon pourpoint n'est-il pas aussi frais que la première fois où je le portai? Je veux dire, en quelque sorte.

ANTONIO, *à Sébastien.* — Cette sorte-là a été bien pêchée.

GONZALVE. — Vous savez! quand je le portai aux noces de votre fille.

ALONSO. — Les paroles que vous me fourrez dans l'oreille sont indigestes à ma pensée. Plût au ciel que je n'eusse jamais marié ma fille dans ce pays! Car c'est en en revenant que j'ai perdu mon fils; et elle, j'en suis sûr, reléguée comme elle l'est loin de l'Italie, je ne la reverrai non plus jamais... O toi, mon héritier de Naples et de Milan, de quel étrange poisson as-tu fait le repas?

FRANCISCO [1]. — Seigneur, il se peut qu'il vive. Je l'ai vu éperonner les lames sous lui et chevaucher sur leur croupe. Il avançait sur l'eau dont il refoulait les fureurs, opposant sa poitrine aux plus grosses vagues qu'il rencontrait; il gardait sa tête hardie au-dessus des flots ennemis, et, de ses bras forts, ramait lui-même à coups vigoureux vers le rivage qui, penché sur sa base écumante, semblait s'incliner pour le secourir. Je ne doute pas qu'il ne soit arrivé vivant à terre.

ALONSO. — Non, non, il n'est plus.

SÉBASTIEN, *à Alonso.* — Monsieur, vous pouvez vous remercier vous-même de cette grande perte. Plutôt que de faire par votre fille le bonheur de notre Europe, vous avez préféré la perdre aux bras d'un Africain et la bannir ainsi,

---

1. Réplique attribuée par quelques modernes à Gonzalve. L'édition de Cambridge y voit un reste d'une version primitive de la pièce. Francisco, personnage falot, ne fait qu'une autre et presque muette apparition (III, III).

Digitized by Google

tout au moins, de vos yeux, qui n'ont que trop sujet d'en pleurer.

ALONSO. — Paix, je vous prie!

SÉBASTIEN. — Tous, nous nous sommes mis à vos genoux, nous vous avons importuné de toutes manières. Elle-même, cette belle âme, mettant en balance son aversion et son obéissance, ne savait pour quel plateau pencher. Nous avons perdu votre fils, je le crains, pour toujours. Milan et Naples ont plus de veuves par suite de cette affaire que nous ne ramenons d'hommes pour les consoler. La faute en est à vous.

ALONSO. — A moi aussi la plus cruelle perte!

GONZALVE. — Monseigneur Sébastien, votre franchise manque un peu de douceur et d'à-propos. Vous frottez la plaie au lieu d'y mettre un emplâtre.

SÉBASTIEN. — Ceci est fort bien dit.

ANTONIO. — Et très chirurgical.

GONZALVE, *à Alonso.* — Il fait bien vilain temps pour nous tous, bon seigneur, quand vous êtes nébuleux.

SÉBASTIEN, *à Antonio.* — Vilain temps!

ANTONIO. — Très vilain!

GONZALVE, *à Alonso.* — Si j'avais la colonisation de cette île, monseigneur...

ANTONIO, *à Sébastien.* — Il y sèmerait des orties.

SÉBASTIEN. — Des bardanes ou des mauves.

GONZALVE, *à Alonso.* — Et si j'en étais le roi, savez-vous ce que je ferais?

SÉBASTIEN, *à Antonio.* — Il esquiverait l'ivresse, faute de vin.

GONZALVE, *à Alonso.* — Dans ma république, je ferais au rebours toute chose : aucune espèce de trafic ne serait permise par moi. Nul nom de magistrat, nulle connaissance des lettres, ni richesse ni pauvreté, nul usage de service; nul contrat, nulle succession; pas de bornes, pas d'enclos, pas de champ labouré, pas de vignobles. Nul usage de métal, de blé, de vin, ni d'huile. Nulle occupation : tous les hommes seraient fainéants, tous! Et les femmes aussi! mais elles, innocentes et pures! Point de souveraineté [1]...

SÉBASTIEN, *à Antonio.* — Et cependant il en serait le roi.

---

1. Ce passage s'inspire presque littéralement de l'anglais du *Montaigne* de Florio (1603), dans le chapitre des Cannibales.

Digitized by Google

ANTONIO. — La conclusion de sa république en oublie le préambule.

GONZALVE. — Tout en commun! La nature produirait sans sueur ni effort. Je n'aurais ni trahison, ni félonie, ni épée, ni pique, ni couteau, ni mousquet, ni besoin d'aucun engin. Mais ce serait la nature qui produirait par sa propre fécondité tout à foison, tout en abondance, pour nourrir mon peuple innocent.

SÉBASTIEN, *à Antonio.* — Pas de mariages parmi ses sujets?

ANTONIO. — Non, mon cher. Un peuple de flâneurs! Des putains et des chenapans!

GONZALVE, *à Alonso.* — Je gouvernerais avec une telle perfection, seigneur, que l'âge d'or serait dépassé.

SÉBASTIEN. — Dieu garde Sa Majesté!

ANTONIO. — Vive Gonzalve!

GONZALVE, *à Alonso.* — Et... Me suivez-vous, seigneur?

ALONSO. — Je t'en prie, assez! Pour moi, ce que tu dis n'est rien.

GONZALVE. — Je crois volontiers Votre Altesse, et je voulais seulement prouver à ces messieurs, qui ont les poumons si sensibles et si agiles, qu'ils sont toujours prêts à rire de rien.

ANTONIO. — C'est de vous que nous avons ri.

GONZALVE. — En fait de bouffonnerie, près de vous je ne suis rien. En riant de moi, c'est toujours de rien que vous riez.

ANTONIO. — Quel coup il a donné là!

SÉBASTIEN. — Quel malheur qu'il soit tombé à plat!

GONZALVE, *à Antonio et à Sébastien.* — Vous êtes des gentilshommes d'intrépide humeur. Vous enlèveriez la lune de sa sphère, si elle y restait cinq semaines sans bouger.

Entre Ariel, invisible, jouant une musique solennelle.

SÉBASTIEN. — Oui certes, et puis nous irions à la chasse aux chauves-souris.

ANTONIO, *à Gonzalve.* — Là! mon bon seigneur, ne vous fâchez pas.

GONZALVE. — Non, je vous le garantis. Je ne compromets pas si légèrement ma gravité; vous pouvez rire de moi jusqu'à m'endormir; je me sens déjà oppressé.

ANTONIO. — Allons! dormez en nous écoutant. *(Tous s'endorment, excepté Alonso, Sébastien et Antonio.)*

Digitized by Google

ALONSO. — Quoi! tous si vite endormis! Puissent mes yeux se fermer sur mes pensées! Je les sens disposés à se clore.

SÉBASTIEN. — Ah! seigneur, ne repoussez pas l'accablement. Il visite rarement la douleur; quand il le fait, c'est pour la consoler.

ANTONIO. — Nous deux, monseigneur, nous garderons votre personne, tandis que vous prendrez du repos, et nous veillerons à votre sûreté.

ALONSO. — Merci! Quelle pesanteur étrange! *(Alonso s'endort. Ariel sort.)*

SÉBASTIEN. — Quelle singulière léthargie les possède!

ANTONIO. — C'est l'influence du climat.

SÉBASTIEN. — Pourquoi ne ferme-t-elle pas aussi nos paupières? Je ne me sens pas disposé à dormir.

ANTONIO. — Ni moi. Mon esprit est allègre. Ils sont tous tombés comme d'un commun accord. On les dirait renversés par un coup de foudre... Quelle chance! Digne Sébastien, oh! quelle chance [1]!... Assez! Et pourtant, ce me semble, je vois sur ta face ce que tu pourrais être. L'occasion te parle, et ma puissante imagination voit une couronne se poser sur ta tête.

SÉBASTIEN. — Voyons! es-tu éveillé?

ANTONIO. — Est-ce que tu ne m'entends pas parler?

SÉBASTIEN. — Si fait; mais à coup sûr c'est le langage du rêve que tu parles tout éveillé. Qu'est-ce que tu as dit? Étrange repos de dormir ainsi les yeux tout grands ouverts! Être debout, parler, remuer, et dormir si profondément!

ANTONIO. — Noble Sébastien, tu laisses ta fortune dormir ou plutôt mourir. Tu fermes les yeux, toi, tout éveillé.

SÉBASTIEN. — Tu ronfles distinctement; mais tes ronflements ont un sens.

ANTONIO. — Je suis plus sérieux que d'habitude. Tu le seras aussi, si tu m'écoutes : fais-le, et tu es le triple de toi-même.

SÉBASTIEN. — Bien! Je suis une eau stagnante.

ANTONIO. — Je ferai monter la marée.

---

1. *What might, worthy Sebastian? — O, what might?* Le texte n'est pas clair. S'il s'agit d'une interrogation suspendue, le sens pourrait être : qu'est-ce qui pourrait...? ou : se pourrait-il? Si l'expression est exclamative, il faudrait comprendre : quelle puissance! quelle force (magique)!

Digitized by Google

SÉBASTIEN. — Fais-le, car ma paresse héréditaire la dispose à descendre.

ANTONIO. — Oh! si vous saviez combien vous caressez mon projet par votre raillerie même! Combien, en le déshabillant, vous le parez! Les hommes qui refluent arrivent bien souvent près du but par leur crainte ou par leur paresse.

SÉBASTIEN. — Je t'en prie! poursuis. La contraction de tes yeux et de tes joues annonce que quelque chose va sortir de toi; mais en vérité l'accouchement est laborieux.

ANTONIO. — Voici, monsieur : Quoique ce seigneur au faible souvenir ait — sa mémoire sera moindre encore quand il sera sous terre — presque persuadé — car c'est un esprit persuasif qui ne cherche qu'à persuader — au roi que son fils est vivant, il est certain que le prince est noyé, comme il l'est que ce dormeur-ci ne nage pas.

SÉBASTIEN. — Je n'ai pas d'espoir qu'il ne soit pas noyé.

ANTONIO. — Oh! quel immense espoir est pour nous ce défaut d'espoir! Il y a dans ce désespoir un espoir si élevé que l'ambition elle-même ne peut pas le dépasser du regard et doute même de l'atteindre... M'accordez-vous que Ferdinand est noyé?

SÉBASTIEN. — Il n'est plus!

ANTONIO. — Alors, dites-moi quel est le plus proche héritier de Naples!

SÉBASTIEN. — Claribel.

ANTONIO. — Elle, qui est reine de Tunis! Elle, qui habite dix lieues au-delà d'une vie d'homme! Elle, qui à moins d'avoir le soleil pour courrier, car l'homme de la lune est trop lent, ne peut avoir de nouvelles de Naples avant qu'un menton nouveau-né soit assez rude pour le rasoir! Elle, que nous n'avons quittée que pour être tous avalés par la mer... sauf quelques échappés, destinés à figurer dans une pièce dont le prologue est joué et dont le dénouement nous est confié à tous deux!

SÉBASTIEN. — Que signifie ce fatras! Que voulez-vous dire? Que la fille de mon frère est reine de Tunis, qu'elle est aussi l'héritière de Naples, et qu'entre ces deux pays il y a une certaine distance?

ANTONIO. — Une distance dont chaque coudée semble crier : Comment cette Claribel nous franchira-t-elle pour retourner à Naples? Qu'elle reste à Tunis, et que Sébastien s'éveille! Dites, si c'était la mort qui les eût saisis? Eh bien, ils n'en seraient pas plus mal qu'ils ne sont. *(Montrant*

Digitized by Google

Alonso.) Il y aurait quelqu'un pour gouverner Naples aussi bien que ce dormeur... et des seigneurs pour jaser aussi abondamment et aussi inutilement que ce Gonzalve : je ferais moi-même un perroquet aussi profondément bavard... Oh! si vous portiez une âme comme la mienne! Comme ce sommeil servirait à votre avancement!... Me comprenez-vous?

SÉBASTIEN. — Oui, il me semble.

ANTONIO. — Et avec quelle satisfaction accueillez-vous votre bonne fortune?

SÉBASTIEN. — Je me souviens que vous avez supplanté votre frère Prospero.

ANTONIO. — C'est vrai. Aussi voyez comme mes vêtements me vont bien! beaucoup plus élégants qu'auparavant! Les sujets de mon frère étaient mes égaux alors; ce sont mes gens à présent.

SÉBASTIEN. — Mais votre conscience?

ANTONIO. — Bah! monsieur, où placez-vous ça? Si c'était une engelure, elle me retiendrait dans mes pantoufles; mais je ne sens pas cette divinité-là dans ma poitrine. Vingt consciences placées entre Milan et moi seraient confites ou fondues avant de me gêner... Ici gît votre frère; il ne vaudrait pas mieux que la terre où il repose, s'il était aussi mort en réalité qu'il l'est en apparence. Je puis, avec trois pouces seulement de cet acier obéissant, le mettre au lit pour toujours; tandis que, faisant de même. *(Montrant Gonzalve.)* vous pourriez fermer à jamais les yeux de ce vieux débris, de ce sir Prudence, afin qu'il ne nous reproche pas notre procédé... Quant aux autres, ils accepteront notre inspiration, comme un chat boit du lait; ils feront sonner l'horloge pour toute affaire dont nous leur indiquerons l'heure.

SÉBASTIEN. — Ton exemple, cher ami, me servira de précédent : comme tu as obtenu Milan, je gagnerai Naples. Tire ton épée : un coup t'affranchira du tribut que tu payes; et moi, le roi, je t'aimerai.

ANTONIO. — Dégainons ensemble. Et, quand je lèverai le bras, vous, faites de même et tombez sur Gonzalve.

SÉBASTIEN. — Oh! un mot encore! *(Ils se parlent à l'écart.)*

Musique. Rentre Ariel invisible.

ARIEL. — Mon maître a prévu par son art le danger qui menace ici ses amis, et il m'envoie (autrement son projet

Digitized by Google

périrait) pour leur sauver la vie. *(Il chante à l'oreille de Gonzalve.)*

Tandis que vous gisez ici ronflant,
La conspiration a l'œil ouvert
Et choisit son moment.
Si de la vie vous avez souci,
Secouez ce sommeil et prenez garde.
Éveillez-vous! Éveillez-vous!

ANTONIO. — Allons! dépêchons-nous tous deux!

GONZALVE, *s'éveillant.* — Bons anges, sauvez le roi! Eh bien! qu'y a-t-il? Holà! éveillez-vous! Pourquoi ces épées nues? Pourquoi ces regards de spectre[1]?

ALONSO, *s'éveillant.* — De quoi s'agit-il?

SÉBASTIEN. — Tandis que nous nous tenions ici, veillant sur votre repos, nous venons d'entendre dans une rumeur sourde des cris de taureaux ou plutôt de lions. Ne vous ont-ils pas réveillés? Ils ont frappé mon oreille épouvantablement.

ALONSO. — Je n'ai rien entendu.

ANTONIO. — C'était un vacarme à effrayer l'oreille d'un monstre! à faire un tremblement de terre! Pour sûr, c'étaient les rugissements de tout un troupeau de lions.

ALONSO. — Avez-vous entendu, Gonzalve?

GONZALVE. — Sur mon honneur! seigneur, j'ai entendu un bourdonnement, et très étrange encore! qui m'a réveillé. Je vous ai secoué et j'ai crié... Comme mes yeux s'ouvraient, j'ai vu leurs épées tirées... Il y avait du bruit, c'est la vérité. Le mieux est de nous tenir sur nos gardes, ou de quitter cette place. Tirons nos épées.

ALONSO. — Ouvre la marche, et faisons de nouvelles recherches pour trouver mon pauvre fils.

GONZALVE. — Le ciel le préserve de ces bêtes féroces! Car, pour sûr, il est dans l'île.

ALONSO. — Marche!

ARIEL. — Prospero, mon maître, saura ce que j'ai fait. Allons! roi, va, sain et sauf, à la recherche de ton fils. *(Ils sortent.)*

---

1. Ici encore, F.-V. Hugo suit la version modifiée par Staunton. Le Folio attribue à Alonso la deuxième partie de cette réplique de Gonzalo, et à Gonzalo le « De quoi s'agit-il? » donné ici à Alonso. Les éditeurs modernes sont divisés.

Digitized by Google

SCÈNE II

Une autre partie de l'île. — Bruit de tonnerre.

Entre CALIBAN *avec une charge de bois.*

CALIBAN. — Que toutes les infections que le soleil pompe des fondrières, des marais, des bas-fonds tombent sur Prospero et fassent de lui une plaie épaisse d'un pouce [1]! Ses esprits m'écoutent, et pourtant il faut que je le maudisse. Ils ne voudront pas me pincer, m'effrayer de leur mine hérissée, me tremper dans la mare, ni m'égarer par des feux follets dans les ténèbres, sans que Prospero le leur ordonne; mais, pour la moindre chose, il les lance sur moi, tantôt sous forme de singes qui me font la grimace en grinçant et me mordent ensuite; tantôt sous forme de porcs-épics se roulant sur la route où je vais pieds nus, et dressant leurs pointes sous mes pas. D'autres fois, je suis tout meurtri par des serpents qui, avec leurs langues fourchues, me sifflent à me rendre fou... Tenez! justement! là!

Entre Trinculo.

Voici un de ses esprits! Il vient me tourmenter pour avoir apporté mon bois si lentement. Jetons-nous à plat ventre, peut-être ne me remarquera-t-il pas.

TRINCULO. — Il n'y a ici ni buisson ni arbrisseau pour se mettre à l'abri. Et voici un nouvel orage qui se brasse là-haut! Je l'entends chanter dans le vent. Ce nuage noir, ce gros là-bas, ressemble à une sale barrique qui va répandre sa liqueur. S'il tonnait encore comme tantôt, je ne sais pas où je cacherais ma tête : ce nuage ne peut manquer de tomber à plein seau. *(Il heurte Caliban.)* Qu'avons-nous là? Un homme ou un poisson? mort ou vif? C'est un poisson : il sent le poisson, une odeur rance de vieux poisson. C'est une espèce de cabillaud [2] qui n'est pas des plus frais. L'étrange poisson! Si je retournais en Angleterre (j'y suis allé une fois) et que j'eusse ce poisson, ne fût-ce qu'en peinture, il n'y aurait pas de badaud de la foire qui ne me

1. *By inch-meal :* pouce par pouce, peu à peu.
2. *Poor John :* merluche salée ou séchée, nourriture des indigents.

Digitized by Google

donnât sa pièce d'argent. Dans ce pays-là, ce monstre ferait un homme riche. Toute bête étrange y fait un homme riche. Ces gens-là ne donneraient pas un denier pour secourir un mendiant boiteux, et ils en donneraient dix pour voir un Indien mort... Il a des jambes comme un homme! Et il a des nageoires comme des bras!... Chaud, ma parole!... Je renonce maintenant à mon opinion, je la lâche. Ce n'est pas un poisson, mais un insulaire que tantôt le tonnerre aura frappé. *(Il tonne.)* Hélas! voilà l'orage qui revient. Ce que j'ai de mieux à faire est de me fourrer sous sa souquenille : je ne vois pas d'autre abri aux alentours. *(Il se fourre sous la casaque de Caliban.)* Le malheur accointe un homme avec d'étranges compagnons de lit. Je vais m'ensevelir ici jusqu'à ce que l'orage ait jeté sa lie.

Entre Stephano, chantant, une bouteille à la main.

STEPHANO.

Je n'irai plus en mer, en mer!
Je veux mourir ici, à terre.

C'est un air assez scorbutique [1] à chanter aux funérailles d'un homme; mais voici qui me réconforte. *(Il boit.)*

Le patron, le balayeur, le bosseman et moi,
Le canonnier et son aide,
Nous aimions Mall, Meg, Marianne et Margery;
Mais aucun de nous ne se souciait de Kate,
Car elle avait la langue pointue,
Elle criait aux matelots : « Va te faire pendre! »
Elle n'aimait pas la saveur du goudron ni de la poix;
Mais un tailleur pouvait la gratter
Ou cela la démangeait.
Allons! en mer, enfants!
Et qu'elle aille se faire pendre!

C'est un air scorbutique, décidément. Mais voici qui me réconforte. *(Il boit.)*

CALIBAN. — Ne me tourmente pas. Holà!

STEPHANO. — Qu'y a-t-il? Avons-nous des diables ici? Est-ce pour nous faire une farce que vous vous mettez en

1. *Scurvy :* scorbutique, mais dans le sens général de minable, lamentable.

Digitized by Google

sauvages, en hommes d'Inde? Ha! je n'ai pas esquivé la noyade pour m'effrayer maintenant de vos quatre jambes. Car il a été dit : *L'homme le plus convenable qui ait jamais marché à quatre pattes ne le fera pas reculer.* Et on le dira encore tant que Stephano respirera par les narines.

CALIBAN. — L'esprit me tourmente. Holà!

STEPHANO. — C'est quelque monstre à quatre jambes de l'île, qui aura, je suppose, attrapé une fièvre... Où diable a-t-il appris notre langue? Je vais lui donner quelques secours, ne fût-ce que pour ceci : si je puis le rétablir, l'apprivoiser et l'emmener avec moi à Naples, ce sera un présent digne du plus grand empereur qui ait jamais foulé du cuir de veau.

CALIBAN, *à Trinculo.* — Ne me tourmente pas, je te prie! J'apporterai mon bois plus vite.

STEPHANO. — Il a une attaque, à présent; il n'est pas des plus sensés dans ce qu'il dit. Il tâtera de ma bouteille : s'il n'a jamais bu de vin jusqu'ici, cela contribuera à lui faire passer son attaque. Si je puis le rétablir et l'apprivoiser, je ne saurai trop faire pour lui [1] : il remboursera son maître, et largement.

CALIBAN, *à Trinculo.* — Tu ne me fais encore que peu de mal, mais tu m'en feras tout à l'heure; je le sens à ton tremblement. Voilà Prospero qui agit sur toi.

STEPHANO, *à Caliban.* — Mettez-vous sur votre assiette; ouvrez la bouche : voilà qui va vous délier la langue, mon chat! Ouvrez la bouche. Cela va secouer vos secousses, je puis vous le dire, et rudement encore. Vous ne connaissez pas l'ami qui vous arrive. Ouvrez donc les mâchoires.

TRINCULO. — Je crois reconnaître cette voix. Si c'était...? Mais non, il est noyé, et ce sont des diables. Holà! au secours!

STEPHANO. — Quatre jambes et deux voix! Un monstre tout à fait délicat!... Sa voix de devant lui sert à dire du bien de son ami; sa voix de derrière à lâcher de sales mots et à injurier... Quand tout le vin de ma bouteille serait nécessaire à son rétablissement, je guérirai sa fièvre. Approche... Amen!... Je vais en verser dans ton autre bouche.

TRINCULO, *reconnaissant Stephano.* — Stephano!

STEPHANO. — Comment? ton autre bouche m'appelle!

---

1. *I will not take too much for him :* je ne saurais en demander trop cher.

Digitized by Google

Miséricorde! miséricorde! c'est un diable et non un monstre. Je vais le laisser là. Je n'ai pas une longue cuiller, moi [1].

TRINCULO. — Stephano! Si tu es Stephano, touche-moi et parle-moi. Je suis Trinculo; n'aie pas peur; ton bon ami Trinculo!

STEPHANO. — Si tu es Trinculo, sors de là... Je vais te tirer par les jambes les moins grosses : s'il y a ici les jambes de Trinculo, ce sont celles-là... Tu es Trinculo même, sur ma parole! Comment te trouves-tu sous le siège de ce veau de la lune [2]? Est-ce qu'il exhale des Trinculos?

TRINCULO. — Je l'ai cru tué par un coup de tonnerre... Mais tu n'es donc pas noyé, Stephano? J'espère bien, à présent, que tu n'es pas noyé!... L'orage est-il passé? Je me suis caché sous la souquenille de ce monstre mort par peur de l'orage. Tu es donc en vie, Stephano? O Stephano! deux Napolitains sauvés!

STEPHANO. — Je t'en prie, ne tourne pas autour de moi : mon estomac n'est pas très ferme.

CALIBAN. — Ce sont des êtres bien beaux, si ce ne sont pas des esprits. Voilà un brave dieu qui porte une liqueur céleste; je vais me mettre à genoux devant lui.

STEPHANO, *à Trinculo.* — Comment t'es-tu échappé? Comment es-tu venu ici? Jure-moi sur cette bouteille de me dire comment tu es venu ici. Moi, je me suis sauvé sur une barrique de vin de Canarie, que les matelots avaient jetée par-dessus le bord. J'en jure par cette bouteille, que j'ai faite de mes propres mains avec des écorces d'arbre depuis que j'ai été jeté à la côte.

CALIBAN. — Je jure par cette bouteille d'être ton fidèle sujet, car cette liqueur n'est point terrestre.

STEPHANO, *à Caliban.* — Tiens, jure! *(A Trinculo.)* Maintenant, comment t'es-tu sauvé?

TRINCULO. — Mon brave! j'ai nagé jusqu'à terre comme un canard. Je sais nager comme un canard. J'en jurerais.

STEPHANO, *lui présentant la bouteille.* — Tiens! baise le

---

1. « Allusion au proverbe anglais : « Il faut une longue cuiller pour manger avec le diable. » *(Note de F.-V. Hugo.)* On trouve ce proverbe cité dans *la Comédie des erreurs,* IV, III.

2. « Il faut traduire exactement le mot *mooncalf,* veau de la lune. Le veau de la lune, selon Pline, est un animal informe, engendré de la femme seule. » *(Note de F.-V. Hugo.)* Le mot a le sens général d'avorton. *Siège,* ici, veut dire excrément.

Digitized by Google

saint livre... Quoique tu saches nager comme un canard, tu es fait comme une oie.

TRINCULO. — O Stephano! en as-tu encore?

STEPHANO. — Toute la barrique, mon cher. Ma cave est au bord de la mer, dans un rocher où est caché mon vin... Eh bien, monstre! comment va ta fièvre?

CALIBAN. — Est-ce que tu n'es pas tombé du ciel?

STEPHANO. — De la lune, je t'assure. J'étais, dans le temps, homme de la lune.

CALIBAN. — Je t'y ai vu, et je t'adore. Ma maîtresse t'a montré à moi, toi, ton chien et ton fagot [1].

STEPHANO, *lui présentant la bouteille.* — Allons, jure-moi ça. Baise le livre. Je vais y faire tout à l'heure de nouvelles additions. Jure!

TRINCULO. — Par cette bonne lumière! voilà un monstre bien gobe-mouches. Moi, effrayé de lui! Un monstre si imbécile!... L'homme de la lune!... Pauvre monstre crédule!... Bien avalé, monstre, en vérité!

CALIBAN, *à Stephano.* — Je veux te montrer toutes les parties fertiles de l'île, et te baiser les pieds. Je t'en prie, sois mon dieu!

TRINCULO. — Par le jour! c'est le plus perfide et le plus ivrogne des monstres! Quand son dieu dormira, il lui volera sa bouteille.

CALIBAN, *à Stephano.* — Je veux te baiser les pieds et jurer d'être ton sujet.

STEPHANO. — Avance alors. A terre! et jure!

TRINCULO. — Je rirai jusqu'à mourir de ce monstre à tête de roquet. Oh! le vilain monstre! J'aurais presque envie de le battre.

STEPHANO, *à Caliban.* — Tiens! baise.

TRINCULO. — Mais que ce pauvre monstre est ivre! L'abominable monstre!

CALIBAN. — Je veux te montrer les bonnes sources, te cueillir des baies, aller à la pêche pour toi, et te procurer tout le bois nécessaire. Peste soit du tyran que je sers! Je ne lui porterai plus de fagots. C'est toi que je suivrai, toi, homme merveilleux!

---

1. Allusion aux ombres de la lune, où la tradition anglaise croit discerner la silhouette d'un homme (Caïn), avec son chien et un fagot d'épines. Voir *Le Songe d'une nuit d'été*, V, 1 : « Cet homme, avec sa lanterne, son chien et son fagot d'épines, représente le clair de lune. »

Digitized by Google

TRINCULO. — Oh! le drôle de monstre! Faire une merveille d'un pauvre ivrogne!

CALIBAN. — Ah! laisse-moi te mener où croissent les pommes sauvages. Je veux de mes ongles longs te déterrer des truffes, te montrer un nid de geais, t'apprendre à attraper le leste marmouset. Je veux te mener aux bouquets de noisettes, et t'apporter parfois de jeunes mouettes du rocher. Veux-tu venir avec moi?

STEPHANO. — Je t'en prie, ouvre la marche, sans ajouter un mot... Trinculo, le roi et tout notre monde étant noyés, c'est nous qui héritons ici. *(A Caliban.)* Tiens! porte ma bouteille... Ami Trinculo, tout à l'heure nous la remplirons de nouveau.

CALIBAN, *chantant d'une voix ivre.*

Adieu, mon maître! adieu! adieu!

TRINCULO. — Que ce monstre hurle! Qu'il est ivre!

CALIBAN.

Je n'aurai plus à faire de viviers pour le poisson,
A chercher du bois pour le feu
Au premier commandement,
A essuyer les assiettes, à laver les plats!
Ban! Ban! Ca! Caliban
A un nouveau maître.
Que Prospero trouve un autre homme!
Liberté! Gai! Gai! Liberté!
Liberté! ô Gai!

STEPHANO. — Le brave monstre! Marche en avant. *(Ils sortent.)*

Digitized by Google

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Devant la grotte de Prospero.

Entre FERDINAND *portant une bûche.*

FERDINAND. — Il y a des jeux fatigants, mais la fatigue en rehausse le charme; certains genres d'humiliations peuvent noblement se subir; et les plus pauvres moyens mènent à des fins magnifiques. L'humble tâche que je remplis serait pour moi aussi lourde qu'odieuse, si la maîtresse que je sers, animant ce qui est mort, ne changeait mes peines en plaisirs. Oh! elle est dix fois plus charmante que son père n'est hargneux. Pour lui, il est la dureté même. Je dois transporter des milliers de ces bûches et les mettre en pile, d'après son ordre cruel. Ma douce maîtresse pleure quand elle me voit travailler, et dit que si vile besogne n'eut jamais pareil exécuteur... Je m'oublie, mais ces douces pensées rafraîchissent mes fatigues et me rendent heureux de mon labeur [1].

Entre Miranda. Prospero paraît, et se tient à distance.

MIRANDA. — Hélas! je vous en prie, ne travaillez pas si dur. Je voudrais qu'un éclair eût brûlé ces bûches qu'il vous est enjoint d'empiler. De grâce! déposez celle-ci et reposez-vous; quand elle brûlera, elle pleurera de vous avoir lassé. Mon père est tout à ses études : de grâce, reposez-vous! Il est en lieu sûr pour trois heures [2].

FERDINAND. — O maîtresse chérie, le soleil se couchera avant que j'aie terminé la tâche que j'ai à faire.

---

1. Le texte de cette dernière partie de la phrase est à peu près incompréhensible, et a donné lieu, en vain, à de multiples conjectures.

2. *He's safe for these three hours :* nous n'avons rien à craindre de lui pendant les trois heures qui viennent. Samuel Butler, dans un court essai de jeunesse (1864), faisait remarquer la modernité familière de cette phrase. Il ajoutait : « Voyez comme elle (Miranda) a vite appris à considérer son père comme quelqu'un à surveiller, et probablement à tenir en bonne humeur, pour l'amour de Ferdinand. »

Digitized by Google

MIRANDA. — Si vous voulez vous asseoir, je porterai vos bûches pendant ce temps-là. Donnez-moi celle-ci. Je vais la mettre sur la pile.

FERDINAND. — Non, précieuse créature. J'aimerais mieux me rompre les nerfs, me casser les reins, que de vous voir subir un tel déshonneur quand je serais assis fainéant.

MIRANDA. — Cette besogne me conviendrait aussi bien qu'à vous, et je la ferais plus aisément : car j'y mettrais autant de bon vouloir que vous y mettez de répugnance.

PROSPERO, *à part.* — Pauvre couleuvre[1]! te voilà empoisonnée. Cette entrevue en est la preuve.

MIRANDA, *à Ferdinand.* — Vous semblez las.

FERDINAND. — Non, noble maîtresse : c'est pour moi une fraîche matinée la nuit où je suis près de vous. Je vous en supplie, surtout afin que je le mette dans mes prières, dites-moi votre nom!

MIRANDA. — Miranda... O mon père! je viens, en le disant, de vous désobéir.

FERDINAND. — Admirable Miranda! Idéal vrai de l'admiration! Égale à ce que le monde a de plus précieux!... J'ai regardé bien des femmes de l'œil le plus doux, et souvent l'harmonie de leur voix a réduit en esclavage ma trop complaisante oreille. Pour des qualités diverses j'ai aimé chacune d'elles, mais jamais d'un amour complet; car toujours quelque défaut se querellait en elles avec les plus nobles grâces, et leur portait un coup fatal... Mais vous! ô vous! si parfaite! si incomparable! vous êtes créée avec ce que chaque créature a de meilleur.

MIRANDA. — Je ne connais personne de mon sexe. Pas de visage de femme que je me rappelle, sauf le mien dans mon miroir; et je n'ai vu, à qui je puisse donner le nom d'homme, que vous, doux ami, et mon cher père : comment sont faits les autres, je ne sais pas. Mais, par ma pureté, ce joyau de ma dot! je ne désirerais pas d'autre compagnon au monde que vous. Mon imagination ne peut créer une forme plus digne que la vôtre d'être aimée... Mais je bavarde un peu trop follement, et j'oublie ainsi les préceptes de mon père.

FERDINAND. — Par ma condition je suis prince, Miranda. Je crois même que je suis roi, hélas!... et je n'ai pas plus de goût pour subir cet esclavage sylvestre que pour laisser une

1. *Worm :* vermisseau.

Digitized by Google

mouche à viande m'enfler la lèvre... Écoutez parler mon âme : dès l'instant où je vous ai vue, mon cœur a volé à votre service. Il fallait cela pour faire de moi un esclave, et c'est pour l'amour de vous que je suis un si patient bûcheron.

MIRANDA. — M'aimez-vous?

FERDINAND. — O ciel! ô terre! soyez témoins de ces accents, et couronnez mes aveux d'un dénouement favorable si je dis vrai. Si mes paroles sont creuses, changez en malheur tout le bonheur qui m'est destiné... Oui, plus que tout au monde, je vous aime, je vous estime, je vous honore!

MIRANDA. — Niaise que je suis de pleurer de ce qui fait ma joie!

PROSPERO, *à part.* — Noble rencontre des deux affections les plus rares! Que la grâce divine pleuve sur les germes de cette union!

FERDINAND. — De quoi pleurez-vous?

MIRANDA. — De la nullité de mon mérite, qui n'ose offrir ce que je désire donner, et qui ose encore moins prendre ce dont je mourrais d'être privée... Mais quel enfantillage! Plus mon amour cherche à se cacher, plus il montre sa grandeur... Arrière, timide subterfuge! Inspire-moi, franche et sainte innocence! Je suis votre femme, si vous voulez m'épouser; sinon, je mourrai votre servante. Pour compagne vous pouvez me refuser; mais je serai votre esclave, que vous le vouliez ou non.

FERDINAND. — Vous serez ma maîtresse, très chère! Et moi, toujours ainsi, à vos genoux.

MIRANDA. — Vous m'épouserez alors?

FERDINAND. — Oui certes, aussi volontiers que l'esclavage épouse la liberté. Voici ma main.

MIRANDA. — Et voici la mienne, avec mon cœur dedans. Et maintenant, adieu!... pour une demi-heure.

FERDINAND. — Mille, mille baisers! *(Ils sortent.)*

PROSPERO. — Je ne puis être aussi joyeux qu'eux pour qui tout est surprise; mais ceci me rend aussi heureux que possible. Je retourne à mon livre, car, avant l'heure du souper, il me reste à faire bien des choses nécessaires. *(Il sort.)*

Digitized by Google

SCÈNE II

Une autre partie de l'île.

Entrent STEPHANO *et* TRINCULO. CALIBAN *les suit avec une bouteille.*

STEPHANO. — Plus un mot!... Quand la barrique sera vide, nous boirons de l'eau; jusque-là, pas une goutte! Ainsi, ferme, et à l'abordage! Valet-monstre, bois à moi.

TRINCULO. — Valet-monstre!... Que cette île est folle! On dit que nous sommes cinq habitants; en voici trois; si les deux autres sont aussi écervelés que nous, l'État est bien chancelant.

STEPHANO. — Bois, valet-monstre, quand je te le dis. On croirait que tu as les yeux chevillés dans la tête.

TRINCULO. — A quel autre endroit pourrait-il les avoir? Ce serait un joli monstre, pour le coup, s'il les avait à la queue.

STEPHANO. — Mon homme-monstre a noyé sa langue dans le vin. Quant à moi, la mer même ne peut pas me noyer : avant de rattraper la côte, j'ai nagé trente-cinq lieues en louvoyant. J'en jure par le jour! tu seras mon lieutenant, monstre, ou mon enseigne.

TRINCULO. — Votre lieutenant, si vous voulez. Car il ferait une vilaine enseigne [1].

STEPHANO. — Nous ne nous sauverons pas, monsieur le monstre.

TRINCULO. — Et vous n'avancerez pas non plus, mais vous vous coucherez comme des chiens, et vous n'en direz rien ni l'un ni l'autre.

STEPHANO. — Veau de la lune, parle une fois dans ta vie! es-tu un bon veau de la lune?

CALIBAN. — Comment va Ta Seigneurie? Laisse-moi lécher ton soulier... Je ne veux pas le servir, lui; il n'est pas vaillant.

TRINCULO. — Tu mens, monstre ignorant! je suis en état de rosser un constable. Dis-moi, toi, poisson de débauche!

---

1. Plaisanterie sur *standard,* enseigne dans l'armée, et sur le sens étymologique du mot : il ne peut pas se tenir debout *(to stand).*

Digitized by Google

y a-t-il jamais eu un homme lâche qui ait bu autant de vin que moi? Soutiendras-tu ce monstrueux mensonge, être à moitié poisson et à moitié monstre?

CALIBAN. — Là! comme il se moque de moi! *(A Stephano.)* Le laisseras-tu faire, monseigneur?

TRINCULO. — Seigneur, dit-il? Faut-il qu'un monstre soit à ce point naïf!

CALIBAN. — Là! là! Encore!... Mords-le à mort, je t'en prie.

STEPHANO. — Trinculo, soyez bonne langue : si vous faites le mutin, le premier arbre... Ce pauvre monstre est mon sujet et je ne veux pas qu'il subisse d'insulte.

CALIBAN. — Je remercie mon noble seigneur. Daigneras-tu écouter encore une fois la requête que je t'ai faite?

STEPHANO. — Oui, morbleu! Mets-toi à genoux et répète-la. Je me tiendrai debout, ainsi que Trinculo.

Entre Ariel, invisible.

CALIBAN. — Comme je te l'ai dit déjà, je suis soumis à un tyran, un sorcier qui par artifice m'a volé cette île.

ARIEL. — Tu mens.

CALIBAN, *à Trinculo.* — C'est toi qui mens, singe moqueur, c'est toi! Je voudrais que mon vaillant maître te détruisît. Je ne mens pas.

STEPHANO. — Trinculo, si vous l'interrompez encore dans son histoire, par ce poignet! je vous extirpe quelques dents.

TRINCULO. — Comment! je n'ai rien dit.

STEPHANO. — Chut donc! plus un mot! *(A Caliban.)* Continue.

CALIBAN. — Je dis que c'est par sorcellerie qu'il a pris cette île, et que c'est à moi qu'il l'a prise. Si Ta Grandeur veut l'en punir, car je sais que tu as de l'audace... *(montrant Trinculo)* tandis que cet être n'en a pas.

STEPHANO. — Cela est très certain.

CALIBAN. — Tu seras seigneur de cette île, et je te servirai.

STEPHANO. — Maintenant, comment arranger l'affaire? Peux-tu me conduire à l'ennemi?

CALIBAN. — Oui, oui, monseigneur. Je te le livrerai endormi, et tu pourras lui enfoncer un clou dans la tête.

ARIEL. — Tu mens... Tu ne le pourras pas.

CALIBAN. — Que nous veut ce nigaud bariolé? C'est

Digitized by Google

encore toi, paillasse! *(A Stephano.)* J'en supplie Ta Grandeur, donne-lui des coups, et ôte-lui sa bouteille : quand il ne l'aura plus, il ne boira que de l'eau de mer, car je ne lui montrerai pas où sont les sources d'eau douce.

STEPHANO. — Trinculo, cesse de courir au danger. Si tu interromps le monstre d'un mot encore, par ce poing! je mets la pitié à la porte et je fais de toi un hareng saur.

TRINCULO. — Comment! Qu'est-ce que j'ai fait? Je n'ai rien fait... Je m'en vais plus loin.

STEPHANO. — N'as-tu pas dit qu'il mentait?

ARIEL. — Tu mens.

STEPHANO. — Je mens? Tiens! attrape ça. *(Il frappe Trinculo.)* Si tu l'aimes, donne-moi encore un démenti.

TRINCULO. — Je ne t'ai pas donné de démenti. Vous avez donc perdu l'esprit et l'ouïe? Peste soit de votre bouteille! Voilà l'effet du canarie et de la boisson. Que le farcin tombe sur votre monstre, et que le diable vous enlève les doigts!

CALIBAN. — Ha! ha! ha!

STEPHANO, *à Caliban.* — Maintenant, continue ton histoire. *(A Trinculo.)* Je t'en prie, tiens-toi plus loin.

CALIBAN. — Bats-le tout ton soûl : dans un instant, je le battrai à mon tour.

STEPHANO, *à Trinculo.* — Tiens-toi plus loin. *(A Caliban.)* Continue.

CALIBAN. — Eh bien! comme je te l'ai dit, c'est une coutume chez lui de dormir dans l'après-midi : tu peux alors lui faire sauter la cervelle, après t'être emparé de ses livres; ou bien avec une bûche lui briser le crâne; ou bien l'éventrer avec un pieu; ou lui couper le sifflet avec ton couteau. N'oublie pas, avant tout, de prendre ses livres; car sans eux il ne serait qu'un sot comme moi, et il n'aurait pas un esprit à ses ordres : tous le haïssent aussi radicalement que moi. Ne brûle que ses livres. Il a d'excellents ustensiles (comme il les appelle), dont il doit orner sa maison, quand il en aura une. Mais, ce qui est le plus à considérer, c'est la beauté de sa fille : lui-même la trouve sans pareille; je n'ai jamais vu de femme que Sycorax ma mère et elle; mais elle l'emporte sur Sycorax autant que le plus grand sur le plus petit.

STEPHANO. — C'est donc une fille magnifique?

CALIBAN. — Oui, seigneur. Elle sera digne de ton lit, je t'assure, et elle te donnera une magnifique couvée.

Digitized by Google

STEPHANO. — Monstre, je tuerai cet homme; sa fille et moi, nous serons le roi et la reine. Dieu garde Nos Majestés!... Trinculo et toi, vous serez vice-rois... Comment trouves-tu le complot, Trinculo?

TRINCULO. — Excellent!

STEPHANO. — Donne-moi ta main : je suis fâché de t'avoir battu; mais, tant que tu vivras, sois bonne langue.

CALIBAN. — Dans une demi-heure, il sera endormi : veux-tu le détruire alors?

STEPHANO. — Oui, sur mon honneur!

ARIEL, *à part.* — Je vais dire ça à mon maître.

CALIBAN. — Tu me rends joyeux : je suis plein d'allégresse! Soyons hilares!... Voulez-vous me roucouler le refrain que vous m'appreniez il n'y a qu'un instant?

STEPHANO. — Monstre, je ferai raison, comme je pourrai, à ta requête. Allons! Trinculo, chantons! *(Il chante.)*

Bafouons-les, épions-les! Épions-les, bafouons-les!
La pensée est libre...

CALIBAN. — Ce n'est pas l'air. *(Ariel joue l'air avec un tambour de basque et une flûte.)*

STEPHANO. — Qu'entends-je?

TRINCULO. — C'est l'air de notre chanson, joué par le spectre de Personne.

STEPHANO. — Si tu es un homme, montre-toi sous ta vraie figure; si tu es un diable, prends celle que tu voudras.

TRINCULO. — Oh! pardonnez-moi mes péchés!

STEPHANO. — Celui qui meurt paye toutes ses dettes : je te défie!... Miséricorde!

CALIBAN. — As-tu peur?

STEPHANO. — Non, monstre! fi donc!

CALIBAN. — N'aie pas peur : cette île est pleine de bruits, de sons et de doux airs qui charment sans blesser. Tantôt ce seront mille instruments bruyants qui me bourdonneront aux oreilles; tantôt ce seront des voix qui, si je viens de m'éveiller après un long sommeil, me feront dormir encore. Alors je rêverai que les nuages s'entrouvrent et me montrent des richesses prêtes à pleuvoir sur moi! si bien qu'à peine éveillé, je pleurerai pour rêver encore.

STEPHANO. — Ce sera pour moi un splendide royaume, où j'aurai ma musique pour rien.

CALIBAN. — Quand Prospero sera détruit.

STEPHANO. — Il va l'être : je n'oublie rien de ton récit.

Digitized by Google

TRINCULO. — Le son s'éloigne : suivons-le, et ensuite à l'œuvre!

STEPHANO. — Guide-nous, monstre, nous te suivrons... Je voudrais voir ce joueur de tambourin. Il exécute puissamment. *(A Trinculo.)* Viens-tu?

TRINCULO. — Je te suis, Stephano. *(Ils sortent.)*

SCÈNE III

Une autre partie de l'île.

Entrent ALONSO, SÉBASTIEN, ANTONIO, GONZALVE, ADRIEN, FRANCISCO *et autres.*

GONZALVE, *à Alonso.* — Par Notre-Dame! je ne puis aller plus loin, seigneur. Mes vieux os me font mal. Nous avons parcouru un vrai labyrinthe à travers tant d'avenues et de méandres. Avec votre permission, j'ai besoin de me reposer.

ALONSO. — Vieux seigneur, je ne puis te blâmer, me sentant moi-même accablé par la fatigue qui m'engourdit l'esprit; assieds-toi et repose-toi. Ici même je veux chasser mon espérance et me garder désormais de cette flatteuse. Il est noyé celui à la découverte de qui nous errons, et la mer se moque de nos inutiles recherches sur terre... Allons! qu'il aille en paix!

ANTONIO, *bas, à Sébastien.* — Je suis très heureux de le voir ainsi sans espoir. N'allez pas, pour un échec, abandonner le projet que vous aviez résolu d'exécuter.

SÉBASTIEN, *bas, à Antonio.* — La prochaine occasion, nous la saisissons d'emblée.

ANTONIO, *bas, à Sébastien.* — Que ce soit cette nuit même! Car, épuisés comme ils le sont par la marche, ils n'auront pas et ne pourront pas avoir autant de vigilance que lorsqu'ils sont dispos.

SÉBASTIEN, *bas, à Antonio.* — Oui, cette nuit. Plus un mot! *(Solennelle et étrange musique.)*

Prospero entre et reste au-dessus de la scène, invisible. Entrent des figures bizarres qui apportent une table servie; elles dansent autour en faisant des saluts gracieux, invitent le roi et sa suite à manger, puis disparaissent[1].

1. Ces indications scéniques sont dans l'original. Prospero doit

Digitized by Google

ALONSO. — Quelle est cette harmonie? Mes bons amis, écoutez!

GONZALVE. — Une musique merveilleusement suave!

ALONSO. — Donnez-nous des anges gardiens, ô cieux!... Qu'était-ce que ces êtres?

SÉBASTIEN. — Des marionnettes en vie! Je suis prêt maintenant à croire qu'il y a des licornes, qu'en Arabie il est un arbre qui sert de trône au phénix, et qu'un phénix y règne à cette heure.

ANTONIO. — Je croirai l'un et l'autre. Quelque invraisemblable que soit une chose, qu'on vienne à moi, et je jurerai qu'elle est vraie. Les voyageurs n'ont jamais menti, quoi qu'en disent les niais chez eux.

GONZALVE. — Une fois à Naples, si je racontais ce que j'ai vu ici, me croirait-on? si je disais que j'ai vu de pareils insulaires, car pour sûr, c'est la population de l'île, et que, malgré leur forme monstrueuse, ils ont, notez bien, des manières plus avenantes que bien des hommes, oui, que presque tous les hommes de notre génération [1]?

PROSPERO, *à part.* — Honnête seigneur, tu as dit vrai : car il en est ici parmi vous qui sont pires que des démons.

ALONSO. — Je ne saurais trop songer à leurs formes, à leurs gestes, à ces sons qui, sans le secours de la parole, expriment si bien une sorte de langage muet.

PROSPERO, *à part.* — Garde tes éloges pour la fin.

FRANCISCO. — Ils se sont évanouis d'une façon étrange.

SÉBASTIEN. — Qu'importe, puisqu'ils ont laissé leurs viandes? Nous avons de l'appétit. Vous plaira-t-il de goûter de ceci?

ALONSO. — Non, certes.

GONZALVE. — Sur ma foi! seigneur, vous n'avez rien à craindre. Dans notre enfance, qui de nous aurait cru qu'il y a des montagnards ayant des fanons comme des taureaux, dont le gosier pend comme un sac de chair? qu'il y a des hommes ayant la tête dans la poitrine [2]? Pourtant, nous le

---

donc se trouver debout sur une partie haute de la scène, rocher, terrasse, ou *upper stage.*

1. *Our human generation :* le genre humain.

2. Othello fait lui aussi allusion à des hommes dont la tête pousse « entre leurs épaules » (*Othello,* I, III). Ces descriptions horrifiques se trouvent dans les récits d'Hakluyt (*Navigations et Voyages,* 1596) et de sir Walter Raleigh (*l'Empire de Guyane,* 1596).

Digitized by Google

voyons, il n'est pas de voyageur assuré à cinq pour un[1] qui ne nous confirme ces récits.

ALONSO. — Je vais prendre place à ce repas, dût-il être le dernier pour moi! Qu'importe, puisque le meilleur est passé!... Mon frère, seigneur duc, prenez place et faites comme nous. *(Tonnerre et éclairs.)*

Ariel paraît sous la forme d'une harpie et bat des ailes sur la table[2].

ARIEL. — Vous êtes trois coupables. La destinée, qui a pour instrument ce bas monde et ce qu'il contient, vous a fait vomir par la mer insatiable sur cette île où l'homme n'habite pas, parce que parmi les hommes vous n'étiez plus dignes de vivre!... Je vous rends furieux! *(Alonso, Sébastien, Antonio, tous mettent l'épée à la main.)* C'est avec ce courage-là que les hommes se pendent et se noient! Insensés! moi et mes camarades, nous sommes les ministres du destin. Les éléments dont ces épées sont forgées pourraient aussi bien blesser les vents aigus, ou, par des coups dérisoires, fendre les eaux qui sans cesse se rejoignent, que faire tomber une seule plume de mon aile. Mes compagnons ministres sont aussi invulnérables. Si vous pouviez nous blesser, vos épées seraient trop lourdes pour vos forces et ne se laisseraient plus soulever. Mais, souvenez-vous-en, c'est ce que j'ai à vous dire : vous trois, vous avez arraché de Milan le juste Prospero! vous l'avez exposé à la mer... qui vous en a punis, lui et son innocente enfant! Pour cette action noire, les Puissances, qui ajournent, mais n'oublient pas, ont exaspéré les mers et les plages, oui, toutes les créatures, contre votre repos... Toi, Alonso, elles t'ont privé de ton fils... Elles vous préviennent tous par ma voix qu'une destruction lente, bien pire qu'une mort immédiate, vous suivra pas à pas dans vos chemins. Pour vous garder de leur fureur, qui autrement dans cette île désolée tomberait

1. « Avant d'envoyer une expédition au-delà des mers, les négociants faisaient assurer, non seulement leur navire et leur cargaison, mais les hommes qui devaient monter à bord. Plus le voyage était périlleux, plus la prime d'assurance était élevée. » *(Note de F.-V. Hugo.)*

2. L'indication scénique poursuit : « Et, grâce à quelque machine ingénieuse, le baquet disparaît. » Mais la table reste, et ne s'en ira que tout à l'heure.

Digitized by Google

sur vos têtes, il ne vous reste rien que le repentir et une vie désormais pure!

Ariel s'évanouit dans un coup de tonnerre. Alors, au son d'une musique douce, entrent les mêmes apparitions que tout à l'heure. Elles dansent en faisant des contorsions et des grimaces, et emportent la table.

PROSPERO, *à part.* — Ce rôle de harpie, tu l'as parfaitement joué, mon Ariel. Il avait une grâce dévorante. Tu n'as rien omis de ma leçon dans ce que tu as dit; de même, c'est avec une parfaite animation et une étrange exactitude que mes ministres subalternes ont fait chacun leur partie... Mes charmes suprêmes agissent. Voici tous mes ennemis garrottés dans le délire : ils sont en mon pouvoir. Je les laisse à leurs transports, pour aller revoir le jeune Ferdinand qu'ils croient noyé, et sa bien-aimée, ma bien-aimée! *(Prospero sort.)*

GONZALVE, *à Alonso.* — Par ce qu'il y a de plus sacré! pourquoi restez-vous, seigneur, dans cette étrange extase?

ALONSO. — Oh! c'est monstrueux! monstrueux! Il m'a semblé que les vagues avaient une voix et me parlaient de cela! Les vents aussi me chantaient cela! Le tonnerre, cet orgue profond et terrible, prononçait le nom de Prospero et murmurait ma faute sur sa basse!... Ainsi, mon fils a pour lit le limon des mers. Ah! j'irai le chercher plus bas que la sonde, et je me coucherai avec lui dans la fange! *(Il sort.)*

SÉBASTIEN. — Un seul démon à la fois, et je bats toutes leurs légions!

ANTONIO. — Je serai ton second. *(Sébastien et Antonio sortent.)*

GONZALVE. — Les voilà tous trois désespérés. Leur crime, comme un poison qui n'opère que lentement, commence maintenant à mordre leur âme... Je vous supplie, vous qui avez des membres plus souples, suivez-les vite, et gardez-les des actes auxquels ce délire les provoque.

ADRIEN. — Suivez-moi, je vous prie. *(Tous sortent.)*

Digitized by Google

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Devant la grotte de Prospero.

Entrent PROSPERO, FERDINAND *et* MIRANDA.

PROSPERO. — Si je t'ai trop austèrement puni, cette compensation te dédommage, car je viens de te donner le fil[1] de ma vie, en te donnant celle pour qui je vis. Une fois encore je la remets à ta main... Je ne t'ai imposé tant de vexations que pour éprouver ton amour, et tu as admirablement soutenu l'épreuve... Ici, à la face du ciel, je ratifie ce don splendide... O Ferdinand, ne souris pas de moi, si je la vante : tu verras toi-même qu'elle dépasse toutes les louanges et les laisse boiter derrière elle.

FERDINAND. — Je vous croirais contre un oracle.

PROSPERO. — Comme un don que je te fais, et comme une acquisition que tu as dignement achetée, prends ma fille! Mais, si tu romps son nœud virginal avant que toutes les cérémonies saintes soient accomplies dans toutes les règles du rite sacré, le ciel ne laissera pas tomber de douce rosée pour faire germer cette union; mais la haine stérile, le dédain à l'œil amer et la discorde sèmeront votre lit nuptial de ronces si odieuses qu'il vous fera horreur à tous deux. Ainsi, attendez que les lampes d'Hymen vous éclairent.

FERDINAND. — Comme j'espère des jours tranquilles, une belle famille et une longue vie d'un tel amour, l'antre le plus obscur, la place la plus propice, les plus fortes suggestions de notre mauvais génie ne réussiront pas à fondre mon honneur en luxure ni à émousser l'aiguillon de la célébration nuptiale, quand je croirais que les chevaux de

---

1. Folio : *A third of my life,* un tiers de ma vie. Cela pourrait vouloir dire qu'aux yeux de Prospero, les trois « tiers » de sa vie sont : lui-même, son royaume et sa fille (Capell). Ou bien : le passé, le présent, l'avenir (Neilson et Hill). Beaucoup d'éditeurs depuis Theobald. corrigent en *thread (thrid) :* fil.

Digitized by Google

Phébus se sont abattus en route ou que la nuit est tenue enchaînée sous l'horizon;

PROSPERO. — Bien dit! Assieds-toi donc, et cause avec elle. Elle est à toi. Allons, Ariel! mon industrieux serviteur Ariel!

Entre Ariel.

ARIEL. — Que veut mon puissant maître? Me voici.

PROSPERO. — Toi et ta troupe subalterne, vous avez dignement rempli votre dernière tâche. Je vais vous employer à un tour du même genre. Va, ramène la bande sur laquelle je t'ai donné pouvoir, ici, à cette place; excite-la à un rapide essor, car il faut que je mette sous les yeux de ce jeune couple quelque fantaisie de mon art : c'est une promesse qu'ils attendent de moi.

ARIEL. — Tout de suite?

PROSPERO. — Oui, en un clin d'œil.

ARIEL. — Avant que vous ayez dit : « Va et viens! » et respiré deux fois et crié : « Bravo! » tous, glissant sur la pointe du pied, nous serons ici avec une moue et une grimace. M'aimez-vous, maître? Non[1]?

PROSPERO. — Tendrement, mon délicat Ariel... N'approche pas avant que je t'appelle.

ARIEL. — Bien! Je comprends. *(Ariel sort.)*

PROSPERO, *à Ferdinand.* — Songe à ta parole. A tes caresses ne lâche pas trop la bride. Les serments les plus forts sont de la paille pour le feu des sens : sois plus réservé, ou autrement bonsoir ta promesse!

FERDINAND. — Rassurez-vous, monsieur! la froide neige virginale que je presse sur mon cœur abat l'ardeur de mon sang.

PROSPERO. — Bien! Viens maintenant, mon Ariel; renforce ta troupe d'esprits, que nous n'en soyons pas à court. Parais, et lestement! *(A Ferdinand et à Miranda.)* Plus de langue! tout yeux! Silence! *(On entend une douce musique.)*

1. Cette réplique d'Ariel est en vers de mirliton de quatre accents: Elle devait être chantée.

Digitized by Google

UNE MASCARADE[1]

Entre Iris.

IRIS.

Cérès, notre dame bienfaisante, quitte tes riches champs
De blé, de seigle, d'orge, de vesce, d'avoine et de pois,
Tes montagnes dont les moutons vont broutant le gazon,
Et tes plaines couvertes de chaume où ils sont parqués;
Quitte tes rives bordées de pivoines ou de lis[2],
Que garnit à ton ordre le spongieux Avril pour faire
Aux froides nymphes de chastes couronnes, tes bosquets de genêts
Dont l'ombre est aimée du bachelier éconduit
Et resté sans maîtresse, tes vignes enlacées aux échalas,
Et la plage stérile et rocheuse où tu vas
Prendre l'air en personne. La reine du ciel,
Dont je suis l'arche humide et la messagère,
Te commande de laisser tout pour venir folâtrer
Ici, sur cette pelouse, à cette place même,
Avec Sa Majesté. Ses paons volent à tire d'aile.
Approche, riche Cérès, pour la recevoir.

Entre Cérès.

CÉRÈS.

Salut, messagère bariolée qui jamais
N'as désobéi à l'épouse de Jupiter,
Qui, de tes ailes safranées, sur mes fleurs
Secoues en gouttes de miel une ondée rafraîchissante,
Qui, de chaque bout de ton arc bleu, couronnes
Mes arpens boisés et mes dunes nues!
Riche écharpe dont se pare ma terre! Pourquoi ta reine
Me convie-t-elle ainsi sur cette pelouse au gazon court?

---

1. Cette indication est de la plume du traducteur. Mieux vaudrait employer la forme coutumière anglaise « masque », car il ne s'agit pas seulement de déguisements, mais d'une véritable scène d'opéra.

2. Autre passage obscur et très discuté. Ou bien *pioned* et *twilled* veulent dire quelque chose comme « sillonnées » et « bordées », ou bien les deux mots, corrigés dans leur orthographe, désignent des plantes telles que des pivoines et des roseaux.

Digitized by Google

IRIS.

Pour célébrer une union d'amour pur
Et pour doter généreusement
Des amants bénis.

CÉRÈS.

Dis-moi, arc céleste!
Sais-tu si Vénus ou son fils
Accompagne la reine? Depuis le complot
Par lequel ils ont livré ma fille au crépusculaire Pluton[1],
J'ai renié à jamais la société scandaleuse de cette déesse
Et de son aveugle fils.

IRIS.

De leur présence
N'ayez aucune peur. J'ai rencontré Sa Déité
Fendant les nuages vers Paphos; son fils était
Avec elle traîné par les colombes. Ils avaient voulu jeter
Quelque charme libertin sur cet homme et sur cette fille
Qui ont juré de ne pas payer la dette du lit nuptial
Avant qu'Hymen ait allumé sa torche; mais ce fut en vain.
La chaude mignonne de Mars est repartie;
Son fils, furieux comme un frelon, a brisé ses flèches;
Il jure qu'il n'en lancera plus, mais qu'il jouera avec les moineaux
Et ne sera plus qu'un enfant!

CÉRÈS.

La plus haute reine du monde,
La grande Junon arrive : je la reconnais à sa démarche.

Entre Junon.

JUNON.

Comment va ma bonne sœur? Venez avec moi
Pour bénir ces deux amants, afin qu'ils soient prospères
Et honorés dans leurs descendants.

CHANSON

JUNON.

A vous honneur! richesses! heureux mariage!
Longue vie et longue lignée!

---

1. Dans le texte : *Dis,* nom latin de Pluton. Proserpine, fille de Cérès, avait été enlevée et épousée par lui.

Digitized by Google

Et joies de toutes les heures!
Ainsi Junon vous chante ses bénédictions.

CÉRÈS.

A vous les fruits de la terre, les récoltes à foison,
Les granges et les greniers toujours pleins,
Les vignes toutes chargées de grappes,
Les plantes courbées sous un poids magnifique!
Que le printemps vous revienne au plus tard
A la fin de la moisson!
Que la disette et le besoin s'écartent de vous!
Ainsi Cérès vous bénit.

FERDINAND. — Quelle majestueuse vision! Quelle charmante harmonie! Oserai-je croire que ce sont des esprits?

PROSPERO. — Des esprits que par mon art j'ai appelés de leur retraite pour exécuter mes fantaisies souveraines.

FERDINAND. — Puissé-je vivre ainsi toujours! Un père, une femme[1] si rares, si merveilleux, font de ce lieu un paradis. *(Junon et Cérès se parlent à voix basse et envoient Iris exécuter un ordre.)*

PROSPERO. — Doucement maintenant! Silence! Junon et Cérès chuchotent gravement. Il reste autre chose à voir. Chut! Soyez muets, ou autrement notre charme est rompu.

IRIS.

Vous qu'on appelle Naïades, nymphes des ruisseaux errants,
Aux couronnes de glaïeul, aux regards toujours innocents,
Quittez vos canaux dentelés, et sur cette terre verte
Paraissez à mon appel. Junon vous le commande :
Venez, chastes nymphes, aider à célébrer
Une union d'amour pur. Ne tardez pas.

Entrent plusieurs nymphes.

Vous, faucheurs brûlés du soleil et fatigués d'août,
Venez ici de vos sillons et soyez gais.
Que ce soit pour vous jour de fête! Mettez vos chapeaux de paille

1. Certains exemplaires du Folio de 1623 portent *wife* (c'est la leçon que suit le traducteur); d'autres ont *wise* : un père si sage (ou savant) et maître de tant de merveilles. Le deuxième Folio (1632) et le troisième (1663) donnent *wise*, et beaucoup d'éditeurs adoptent cette version.

Digitized by Google

Et ces fraîches nymphes iront à votre rencontre
Dans un pas champêtre.

Entrent plusieurs moissonneurs en costume complet[1]*; ils se joignent aux nymphes dans une danse gracieuse, vers la fin de laquelle Prospero tressaille tout à coup et leur dit quelques mots. Sur quoi, tous disparaissent tristement dans un bruit étrange, à la fois sonore et confus.*

PROSPERO, *à part.* — J'avais oublié l'horrible conspiration de la brute Caliban et de ses complices contre ma vie. Le moment de leur complot est presque arrivé. *(Aux esprits.)* C'est bien. Retirez-vous. Assez!

FERDINAND, *à Miranda.* — C'est étrange. Votre père a quelque émotion qui le travaille violemment.

MIRANDA. — Jamais, jusqu'à ce jour, je ne l'avais vu agité par une aussi violente colère.

PROSPERO. — Mon fils, vous avez l'air ému, comme si vous étiez effrayé... Rassurez-vous, seigneur. Nos divertissements sont finis. Nos acteurs, je vous en ai prévenu, étaient tous des esprits; ils se sont fondus en air, en air impalpable. Un jour,... de même que l'édifice sans base de cette vision, les tours coiffées de nuées, les magnifiques palais, les temples solennels, ce globe immense lui-même, et tout ce qu'il contient, se dissoudront, sans laisser plus de brume à l'horizon que la fête immatérielle qui vient de s'évanouir! Nous sommes de l'étoffe dont sont faits les rêves, et notre petite vie est enveloppée dans un somme... Monsieur, je suis contrarié... Passez-moi cette faiblesse... Mon vieux cerveau est troublé... Ne soyez pas en peine de mon infirmité... Retirez-vous, s'il vous plaît, dans ma grotte, et reposez-vous là. Je vais faire un tour ou deux pour calmer mon âme agitée.

FERDINAND et MIRANDA. — Nous vous souhaitons le repos.

PROSPERO, *à Ariel.* — Viens avec la pensée. *(A Ferdinand et à Miranda.)* Merci! *(Miranda et Ferdinand sortent.)* Ariel, viens[2].

---

1. *Properly habited,* c'est-à-dire en costume *ad hoc,* convenant à leur rôle. L'expression employée par F.-V. Hugo n'est plus très heureuse.

2. Le Folio porte : *I thank thee, Ariel, Come* (Merci, Ariel, viens), et l'indication : *Enter, Ariel.*

Digitized by Google

ARIEL. — Je m'attache à tes pensées : quel est ton bon plaisir?

PROSPERO. — Esprit, préparons-nous à faire face à Caliban.

ARIEL. — Oui, mon maître. Quand j'introduisais Cérès, j'ai pensé à t'en parler; mais j'ai eu peur de te fâcher.

PROSPERO. — Répète-moi où tu as laissé ces drôles.

ARIEL. — Je vous l'ai dit, monsieur : ils étaient ivres-rouges[1]; si pleins de valeur, qu'ils frappaient l'air assez osé pour leur souffler à la face et battaient la terre assez téméraire pour leur baiser les pieds; du reste, toujours occupés de leur projet. Alors j'ai secoué mon tambourin. A ce bruit, tels que des poulains indomptés, ils ont dressé l'oreille, haussé les paupières et levé le nez, comme pour flairer la musique. Je les ai si bien charmés qu'ils ont suivi mon concert comme des brutes, à travers les ronces mordantes, les genêts pointus, les broussailles piquantes, les épines qui entraient dans leur faible échine; enfin, je les ai laissés dans la sale mare bourbeuse, derrière ta grotte, pataugeant jusqu'au menton pour dégager leurs pieds empuantis par l'affreux lac.

PROSPERO. — Tu as fort bien fait, mon oiseau. Garde toujours ta forme invisible, et va me chercher tout ce qu'il y a d'oripeaux chez moi : j'en ferai une amorce pour attraper ces voleurs.

ARIEL. — J'y vais, j'y vais! *(Il sort.)*

PROSPERO. — C'est un démon, un démon incarné sur qui jamais l'éducation ne prendra, et avec qui toute mon humanité est peine perdue, oui, peine perdue. Autant son corps enlaidit avec l'âge, autant son âme se gangrène. Je veux qu'ils soient châtiés jusqu'à rugir. *(Ariel rentre chargé de défroques éclatantes.)* Viens! pends tout à cette corde. *(Prospero et Ariel restent en scène, invisibles.)*

Entrent Caliban, Stephano et Trinculo, tout trempés.

CALIBAN. — Je vous en prie, marchez doucement! Que l'aveugle taupe ne puisse entendre le bruit de vos pas! Nous voici près de sa grotte.

STEPHANO. — Monstre, votre sylphe, que vous nous disiez être un sylphe inoffensif, nous a bernés comme un feu follet.

---

1. *Red-hot with drinking.*

Digitized by Google

TRINCULO. — Monstre, tout mon être sent le pissat de cheval; ce dont mon nez est en grande indignation.

STEPHANO. — Et le mien aussi, entendez-vous, monstre?... Si je prenais contre vous du déplaisir, voyez-vous!...

TRINCULO. — Tu serais un monstre perdu.

CALIBAN. — Mon bon seigneur, continue-moi toujours ta faveur. Patience! La conquête que je te prépare mettra un bandeau sur cette mésaventure. Aussi, parle bas. Tout est encore silencieux comme minuit.

TRINCULO. — Soit! Mais perdre nos bouteilles dans la mare!

STEPHANO. — Ce n'est pas seulement une disgrâce, un déshonneur; monstre, c'est une perte infinie.

TRINCULO. — Beaucoup plus sensible pour moi que l'eau qui me mouille. C'est encore la faute de votre innocent sylphe, monstre!

STEPHANO. — Je vais chercher ma bouteille, dussé-je pour ma peine en avoir par-dessus les oreilles.

CALIBAN. — De grâce! mon roi, sois tranquille. Tu vois ceci : c'est la bouche de la grotte. Pas de bruit! et entre. Commets ce bon méfait qui doit faire de cette île ton domaine pour toujours, et de moi, Caliban, ton lèche-pieds à jamais.

STEPHANO. — Donne-moi ta main : je commence à avoir des pensées sanglantes.

TRINCULO, *apercevant la défroque pendue à la corde.* — O roi Stephano! ô preux! ô digne Stephano! regarde, quelle magnifique garde-robe pour toi!

CALIBAN. — Laisse tout cela, imbécile! ce n'est que du clinquant!

TRINCULO. — Oh! oh! monstre! nous nous connaissons en friperie... O roi Stephano!

STEPHANO. — Lâche cette robe, Trinculo; par ce poing, j'aurai cette robe.

TRINCULO. — Ta Majesté l'aura.

CALIBAN. — Que l'hydropisie noie cet imbécile!... Quel est votre but en vous arrêtant à une pareille défroque? Marchons! en avant[1]! et faisons le meurtre d'abord... S'il s'éveille, il couvrira nos peaux de morsures, des pieds au crâne, et il fera de nous une étrange étoffe.

---

1. Folio : *Let's alone,* qui pourrait être une erreur pour *let't alone,* laisse cela tranquille, comme un peu plus haut.

Digitized by Google

STEPHANO. — Taisez-vous, monstre... Madame la corde, je prends à votre ligne ce pourpoint... Voici le pourpoint qui descend la ligne... O pourpoint, tu vas perdre ton poil et devenir un pourpoint chauve.

TRINCULO. — Prenez! prenez! N'en déplaise à Votre Grâce, c'est un vol fait à la corde et au cordeau [1].

STEPHANO. — Merci de ce bon mot! Voici un vêtement pour ça : l'esprit ne restera jamais sans récompense tant que je serai roi de ce pays... Un vol fait à la corde et au cordeau!... C'est une pointe excellente : voici encore un vêtement pour la peine.

TRINCULO. — Monstre, arrive, mets de la glu à tes doigts et file avec le reste.

CALIBAN. — Je ne toucherai à rien de tout ça : nous allons perdre notre temps et être tous changés en cormorans ou en singes avec de vilains fronts tout bas.

STEPHANO. — Monstre, avancez vos doigts : aidez-nous à emporter tout ça à l'endroit où se trouve ma barrique de vin; sinon, je vous chasse de mon royaume. Allons! portez ceci.

TRINCULO. — Et ceci.

STEPHANO. — Et encore ceci.

On entend un bruit de chasseurs. Entrent divers esprits sous la forme de limiers qui, excités par Prospero et Ariel, donnent la chasse à Caliban, à Stephano et à Trinculo.

PROSPERO. — Holà! *Montagne!* Holà!

ARIEL. — *Argent!* Par ici, *Argent!*

PROSPERO. — *Furie! Furie,* ici! *Tyran,* ici! *(A Ariel.)* Écoute! écoute! *(Caliban, Stephano et Trinculo se sauvent.)* Va, ordonne à mes lutins de leur broyer les jointures avec des convulsions sèches, de leur contracter les muscles avec de vieilles crampes, et de leur faire, en les mordant, une peau plus tachetée que celle du léopard ou de la panthère.

ARIEL. — Écoutez-les rugir.

PROSPERO. — Qu'on les chasse à fond!... A cette heure tous mes ennemis sont à ma merci. Bientôt tous mes labeurs seront finis, et tu auras l'air à discrétion : quelques moments encore suis-moi et fais mon service. *(Ils sortent.)*

---

1. *By line and level :* d'après Onions *(Shakespeare Glossary)* serait une expression technique dénotant une mesure verticale et horizontale faite au moyen d'instruments.

Digitized by Google

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Devant la grotte de Prospero.

Entrent PROSPERO, *couvert de sa robe magique, et* ARIEL.

PROSPERO. — Enfin mon projet atteint son but suprême : mes charmes ne se rompent pas; mes esprits obéissent; et le temps arrive sans encombre avec son fardeau... Où en est le jour?

ARIEL. — Vers la sixième heure : le moment, monseigneur, où vous avez dit que notre travail cesserait.

PROSPERO. — Oui, quand j'ai soulevé la tempête... Dis-moi, mon esprit! comment sont le roi et sa suite?

ARIEL. — Tous enfermés ensemble, conformément à vos ordres, et juste dans l'état où vous les avez quittés. Tous emprisonnés dans le fourré de citronniers qui ombrage votre grotte, ils ne peuvent bouger avant que vous les relâchiez. Le roi, son frère, et le vôtre, ont encore tous trois leur délire. Les autres, qui les pleurent déjà, sont pleins de tristesse et d'épouvante, surtout celui que vous appeliez *le bon vieux seigneur Gonzalve*. Les larmes tombent sur sa barbe, comme les pluies d'hiver du bord d'un toit de chaume. Vos charmes les travaillent si fort que, si vous les voyiez maintenant, votre cœur en serait attendri.

PROSPERO. — Crois-tu, esprit?

ARIEL. — Le mien le serait, monsieur, si j'étais homme.

PROSPERO. — Le mien aussi le sera. Toi qui n'es que de l'air, tu serais touché, ému de leur affliction, et moi, qui suis de leur espèce, moi qui ressens aussi vivement les passions qu'eux, j'aurais moins de pitié que toi! Par quelques hautes offenses qu'ils m'aient blessé au vif, ma raison est plus haute encore, et je prends son parti contre ma fureur. Il y a plus d'héroïsme dans la vertu que dans la vengeance. Du moment qu'ils se repentent, j'ai atteint le but de mes projets, et je ne le dépasserai pas d'un regard sévère de plus... Va, relâche-les, Ariel! Je vais rompre mes charmes, leur rendre la raison, et ils redeviendront eux-mêmes.

Digitized by Google

ARIEL. — Je vais les chercher, seigneur. *(Il sort.)*

PROSPERO. — Vous, sylphes des collines, des ruisseaux, des étangs et des bosquets, et vous qui, de votre pied sans empreinte, allez sur les plages chassant Neptune quand il se retire, et le fuyant quand il revient; vous, farfadets[1], qui, au clair de lune, faites dans la verdure ces cercles amers où la brebis ne mord pas; vous dont le passe-temps est de produire les champignons de minuit, et qui vous réjouissez d'entendre le solennel couvre-feu; vous à l'aide de qui, tout faibles maîtres que vous êtes, j'ai obscurci le soleil en plein midi, évoqué les vents mutins, soulevé entre la verte mer et la voûte azurée une guerre rugissante, mis le feu au tonnerre qui gronde et brisé le grand chêne de Jupiter avec sa propre foudre; vous à l'aide de qui j'ai ébranlé les promontoires aux fortes bases, arraché par les racines le pin et le cèdre, et sommé les tombeaux de réveiller leurs dormeurs, de s'ouvrir et de les laisser aller, de par mon art tout-puissant... soyez témoins! Cette orageuse magie, je l'abjure ici!... Je ne réclame plus de vous, et c'est mon dernier ordre, qu'une musique céleste dont le charme aérien agisse à mon gré sur les sens de ceux qui l'entendront. Et puis je briserai ma baguette, je l'ensevelirai à plusieurs brassées dans la terre, et, à une profondeur que la sonde n'a jamais atteinte, je noierai mon livre. *(Musique solennelle.)*

Rentre Ariel. Derrière lui, marche Alonso, faisant des gestes frénétiques et accompagné de Gonzalve; puis viennent, dans le même état, Sébastien et Antonio, accompagnés par Adrien et Francisco. Ils entrent tous successivement dans un cercle qu'a tracé Prospero et s'y arrêtent sous le charme. A mesure qu'ils se présentent, Prospero adresse la parole à chacun d'eux.

PROSPERO, *à Alonso, puis à Gonzalve.* — Qu'une musique solennelle, le meilleur cordial pour une imagination troublée, guérisse ton cerveau qui, inutile, bouillonne sous ton crâne! Reste là! un charme te retient... Honorable Gonzalve, saint homme, mes yeux, s'associant à l'expression des tiens, laissent tomber des larmes amies... Le charme se dissout rapidement. De même que le matin, rôdant derrière la nuit, en dissout les ténèbres, ainsi la raison qui s'élève commence à chasser les fumées ignorantes qui enveloppent les clartés de leur jugement... O mon bon Gonzalve, mon vrai sau-

1. *Demi-puppets* : moitiés de marionnettes.

Digitized by Google

veur, fidèle vassal de celui que tu sers, je veux à notre retour payer tes vertus en parole et en action... Tu as été bien cruel pour moi et pour ma fille, Alonso. Ton frère a été ton complice dans l'acte... Te voilà puni, Sébastien! *(A Antonio.)* Vous, ma chair et mon sang! vous, mon frère, qui, pour fêter votre ambition, avez repoussé le remords[1] et la nature; vous qui, d'accord avec Sébastien, que torturent en ce moment les morsures intérieures, avez voulu tuer votre roi... je te pardonne, si dénaturé que tu sois!... Leur intelligence commence à onduler, et la marée montante va bientôt couvrir les rivages de leur raison, encombrés encore d'une vase hideuse. Jusqu'ici pas un qui m'ait regardé ou reconnu! Ariel, va me chercher mon chapeau et ma rapière dans ma grotte. *(Ariel sort.)*

Je vais quitter mon fourreau et me présenter tel qu'était jadis le duc de Milan. *(Appelant Ariel.)* Vite, esprit! Avant peu, tu seras libre. *(Ariel revient et aide Prospero à s'habiller.)*

ARIEL, *chantant.*

Où suce l'abeille, je suce, moi!
J'ai pour lit la clochette d'une primevère :
Je m'y couche quand les hiboux crient.
Je m'envole sur le dos d'une chauve-souris,
Après l'été, gaiement.
Gaiement, gaiement, je veux vivre désormais
Sous la fleur qui pend à la branche.

PROSPERO. — Va, tu es mon charmant Ariel! Je te regretterai bien, et pourtant tu auras ta liberté : oui! oui! oui! Va au vaisseau du roi, invisible comme tu l'es; tu y trouveras les matelots endormis sous les écoutilles; réveille le patron et le bosseman, et entraîne-les ici, sur-le-champ, je t'en prie.

ARIEL. — Je bois l'air devant moi et je reviens avant que ton pouls ait battu deux fois. *(Sort Ariel.)*

GONZALVE. — Les tourments, les tracas, les miracles, les vertiges habitent tous ici. Qu'une puissance céleste nous guide hors de ce terrible pays!

PROSPERO, *à Alonso.* — Regarde, seigneur roi, le duc outragé de Milan, Prospero. Pour te rendre plus sûr que

1. *Remorse*, dans Shakespeare, a surtout le sens de : compassion, pitié.

Digitized by Google

c'est un prince vivant qui te parle en ce moment, je t'embrasse; et je vous donne, à toi et à ta suite, une cordiale bienvenue.

ALONSO. — Es-tu, oui ou non, Prospero? ou bien quelque apparence enchantée faite pour m'abuser une fois de plus? Je n'en sais rien. Ton pouls bat comme dans un corps de chair et de sang; et, depuis que je t'ai vu, je sens diminuer cette affliction de l'âme que la folie, j'en ai peur, entretenait en moi. Tout cela, si ce n'est point un mensonge, demande une bien étrange explication. Je te rends ton duché, et te supplie de me pardonner mes torts... Mais comment se fait-il que Prospero vive et soit ici?

PROSPERO, *à Gonzalve.* — Et d'abord, noble ami, laisse-moi embrasser ta vieillesse, à qui le respect est dû sans mesure et sans restriction.

GONZALVE. — Tout ceci est-il, ou n'est-il pas? Je ne jurerais de rien.

PROSPERO. — Tu te ressens encore de certaines émanations[1] de cette île qui t'empêchent de croire à l'évidence. *(Aux seigneurs napolitains.)* Soyez tous les bienvenus, mes amis! *(A part, à Sébastien et à Antonio.)* Je pourrais ici attirer sur vous la colère de Son Altesse et dénoncer en vous deux traîtres! pour le moment je ne dirai rien.

SÉBASTIEN, *à part.* — C'est le diable qui parle en lui.

PROSPERO. — Non. *(A Antonio.)* Quant à vous, le plus méchant de tous, que je ne puis nommer frère sans m'empoisonner la bouche... je te pardonne ta faute la plus noire; je te les pardonne toutes; et je réclame de toi mon duché, que tu es, je le sais, forcé de me rendre.

ALONSO. — Si tu es Prospero, dis-nous les détails de ta délivrance, et comment tu nous as retrouvés sur cette côte où, il y a trois heures, nous avons été jetés, après un naufrage où j'ai perdu (combien ce souvenir est déchirant!) Ferdinand, mon fils chéri.

PROSPERO. — Voilà qui m'afflige, seigneur.

ALONSO. — Irréparable est la perte; et la Patience la déclare incurable.

PROSPERO. — Je crois plutôt que vous n'avez pas réclamé son secours : sa douce influence, pour une perte semblable, me prête une aide souveraine et me calme par la résignation.

ALONSO. — Vous! Une perte semblable!

---

1. *Subtleties :* apparences trompeuses, illusions magiques.

Digitized by Google

PROSPERO. — Aussi grande que la vôtre, aussi récente! Mais, pour rendre supportable une perte si chère, je n'ai pas de moyens aussi puissants que vous de me consoler. J'ai perdu ma fille!

ALONSO. — Une fille! O ciel!... Que ne sont-ils tous deux vivants, à Naples, lui, roi, elle, reine! Pour qu'ils le fussent, je voudrais que ce fût moi qui fusse embourbé dans le lit fangeux où repose mon fils... Quand avez-vous perdu votre fille?

PROSPERO. — Dans la dernière tempête... Je vois que ces seigneurs sont tellement étonnés de cette rencontre, qu'ils dévorent leur raison; ils ne croient pas que leurs yeux soient des agents de vérité, ni que leurs paroles soient un murmure naturel. Mais, de quelque façon que vous ayez été privés de vos sens, tenez pour certain que je suis Prospero, ce même duc qui fut jeté hors de Milan, et qui, par un prodige étrange, débarqua dans cette île, où vous avez naufragé, pour en être le seigneur... Assez sur ceci! c'est une chronique à raconter jour par jour; ce n'est point un récit de déjeuner qui soit à sa place dans cette première entrevue... Soyez le bienvenu, seigneur! Cette grotte est mon palais; ici, j'ai peu de serviteurs, et au dehors pas de sujets. De grâce! regardez dedans. Puisque vous m'avez rendu mon duché, je veux vous offrir en échange une chose aussi précieuse, ou, du moins, vous montrer une merveille dont vous serez content autant que moi de mon duché. *(L'intérieur de la grotte se découvre : on aperçoit Miranda et Ferdinand jouant aux échecs.)*

MIRANDA, *à Ferdinand.* — Mon doux seigneur, vous me trichez.

FERDINAND. — Non, cher amour! je ne le voudrais pas pour le monde entier.

MIRANDA. — Oh! vous me chicaneriez pour gagner vingt royaumes que je trouverais le coup bon.

ALONSO. — Si ceci est encore une vision de cette île, ô mon fils chéri, je te perdrai deux fois.

SÉBASTIEN. — Voilà le miracle le plus étonnant.

FERDINAND, *apercevant Alonso.* — Les mers ont beau menacer, elles sont clémentes; et je les ai maudites sans motif. *(Il va se jeter aux genoux d'Alonso.)*

ALONSO. — Que maintenant les bénédictions d'un père heureux t'environnent de toutes parts! Lève-toi, et dis-nous comment tu es venu ici.

Digitized by Google

MIRANDA. — O miracle! que de magnifiques créatures je vois là! Que le genre humain est beau! Oh! le splendide nouveau monde qui contient un tel peuple!

PROSPERO. — Il est nouveau pour toi.

ALONSO, *à Ferdinand.* — Quelle est cette fille avec qui tu jouais? Vos plus vieilles relations n'ont pas trois heures de date. Serait-elle la déesse qui nous a séparés, et puis nous a réunis?

FERDINAND. — Seigneur, c'est une mortelle; mais, de par l'immortelle Providence, elle est à moi. Je l'ai choisie, quand je ne pouvais consulter mon père, croyant l'avoir perdu... Elle est fille de ce fameux duc de Milan, dont j'avais si souvent entendu parler, mais que je n'avais pas vu jusqu'ici. C'est de lui que j'ai reçu une seconde vie, et cette dame me donne en lui un second père.

ALONSO. — Elle m'a pour père aussi. Oh! combien cela sonne étrangement, que je sois obligé de demander pardon à mon enfant!

PROSPERO. — Arrêtez, seigneur, ne chargeons pas nos souvenirs du poids du passé.

GONZALVE. — Je pleurais intérieurement, sans quoi j'aurais déjà parlé. Abaissez vos regards, ô Dieux! et faites descendre sur ce couple une couronne bénie, car c'est vous qui avez tracé le chemin qui nous a menés ici.

ALONSO. — Je dis amen, Gonzalve!

GONZALVE. — Milan a donc été chassé de Milan pour que sa race donnât des rois à Naples? Oh! réjouissez-vous d'une joie extraordinaire et inscrivez ceci en lettres d'or sur des piliers durables : En un seul voyage, Claribel a trouvé un mari, à Tunis; son frère Ferdinand, une femme, là où il s'était perdu lui-même; Prospero, son duché, dans une île misérable; et nous nous sommes retrouvés tous, quand nous ne nous possédions plus.

ALONSO, *à Ferdinand et à Miranda.* — Donnez-moi vos mains. Que le chagrin et la tristesse serrent à jamais le cœur de quiconque ne vous souhaite pas la joie!

GONZALVE. — Ainsi soit-il! Amen! *(Ariel rentre avec le patron et le bosseman, qui le suivent tout ébahis.)* Voyez, seigneur; voyez, seigneur : voici encore des nôtres. *(Montrant le bosseman.)* J'avais prédit que, s'il y avait encore un gibet à terre, ce gaillard-là ne se noierait pas... Eh bien! blasphème vivant, toi qui maudissais le ciel à bord, pas le

Digitized by Google

moindre juron à la côte! Tu n'as plus de langue à terre! Quelles nouvelles?

LE BOSSEMAN. — La meilleure de toutes, c'est que nous avons trouvé sains et saufs le roi et sa suite; la seconde, c'est que notre navire, qu'il y a trois heures nous croyions en pièces, est aussi solide, aussi preste, aussi vaillamment gréé que le premier jour où nous mîmes à la mer.

ARIEL, *à part, à Prospero.* — Seigneur, tout cela, je l'ai fait depuis mon départ.

PROSPERO, *à part.* — Mon habile esprit!

ALONSO. — Ces événements ne sont pas naturels. Ils deviennent de plus en plus inouïs. *(Au bosseman.)* Dites-moi! comment êtes-vous venu ici?

LE BOSSEMAN. — Si je croyais, seigneur, être bien éveillé, j'essayerais de vous le dire. Nous étions morts de sommeil, et (comment? nous ne savons) tous entassés sous les écoutilles, quand, tout à l'heure, un bruit bizarre, où se mêlaient des rugissements, des cris, des hurlements, des cliquetis de chaînes et toutes sortes de sons horribles nous a réveillés. Subitement, nous étions libres, et nous contemplions, dans toute la fraîcheur de sa parure, notre bon et vaillant navire royal; notre patron cabriolait pour le mieux voir. En un clin d'œil, ne vous déplaise! nous avons été séparés des autres comme dans un rêve, et amenés ici, malgré nos grimaces.

ARIEL, *à part, à Prospero.* — Ai-je bien fait les choses ?

PROSPERO, *à part.* — A merveille! La diligence même! Tu vas être libre.

ALONSO. — Voilà bien le plus fabuleux dédale où jamais homme ait mis le pied. Dans une affaire si compliquée, la nature ne peut servir de guide. Il faut que quelque oracle dirige notre intelligence.

PROSPERO. — Seigneur, mon suzerain! ne vous fatiguez pas à rebattre votre esprit de l'étrangeté de cette affaire. Nous choisirons un moment bientôt, et je vous expliquerai en particulier, d'une façon qui vous paraîtra plausible, tous les incidents qui sont arrivés... Jusque-là, soyez calme, et croyez que tout est bien. *(A part.)* Viens ici, esprit! Mets Caliban et ses compagnons en liberté. Délie le charme. *(Ariel sort. A Alonso.)* Comment va mon gracieux seigneur?... Il vous manque encore de votre suite, des drôles que vous oubliez.

Digitized by Google

Rentre Ariel, amenant Caliban, Stephano et Trinculo, dans les habits qu'ils ont volés.

STEPHANO. — Que chacun s'évertue pour tous les autres! Et que nul ne se soucie de lui-même! Tout n'est que hasard ici-bas... *Coragio,* monstre, *Coragio!*

TRINCULO. — Si les espions que je porte dans ma tête ne me trompent pas, voici un superbe spectacle.

CALIBAN. — O Setebos, voilà de magnifiques esprits, vraiment! Comme mon maître est beau! J'ai bien peur qu'il ne me châtie.

SÉBASTIEN. — Ha! ha! Quels sont ces êtres, monseigneur Antonio? Sont-ils à vendre pour argent?

ANTONIO. — Très probablement. Un d'eux est un vrai poisson, bon, à coup sûr, pour le marché.

PROSPERO. — Regardez les galons de ces hommes, messeigneurs, et dites-moi s'ils sont honnêtes. *(Montrant Caliban.)* Ce coquin difforme est le fils d'une sorcière, une sorcière si puissante qu'elle pouvait diriger la lune, faire le flux et le reflux, et commander à l'astre, sans jamais subir son influence[1]. Tous trois m'ont volé; et ce demi-diable (car c'est un démon bâtard) avait comploté avec les deux autres de m'arracher la vie. *(Montrant Trinculo et Stephano.)* Ces deux-là, vous devez les reconnaître comme à vous. *(Montrant Caliban.)* Quant à cet être de ténèbres, je le reconnais comme mien.

CALIBAN. — Je vais être pincé à mort.

ALONSO. — Mais n'est-ce pas Stephano mon sommelier ivrogne?

SÉBASTIEN. — Il est ivre en ce moment même. Où a-t-il eu du vin?

ALONSO. — Trinculo est mûr : il chancelle... Où donc ont-ils trouvé cette liqueur grandiose qui les a ainsi dorés? *(A Trinculo.)* Qui t'a mis à cette sauce-là?

TRINCULO. — Je suis à cette sauce depuis que je ne vous ai vu. Ah! je crains bien qu'elle ne me sorte plus des os; je n'ai plus peur des piqûres de mouches.

SÉBASTIEN. — Et toi, comment vas-tu, Stephano?

STEPHANO. — Oh! ne me touchez pas : je ne suis pas Stephano, mais une crampe.

---

1. *Without her power.* Peut s'interpréter de deux façons. Soit : avoir reçu de la lune les pouvoirs nécessaires. Soit : au-delà de sa sphère d'influence.

Digitized by Google

PROSPERO. — Vous vouliez être roi de cette île, drôle!

STEPHANO. — J'aurais été alors un roi bien sensible.

ALONSO, *montrant Caliban.* — Voici l'être le plus singulier que j'aie jamais vu.

PROSPERO. — Il est monstrueux dans ses goûts comme dans ses formes. *(A Caliban.)* Drôle, allez dans ma grotte, emmenez avec vous vos compagnons : si vous tenez à avoir votre pardon, arrangez-la soigneusement.

CALIBAN. — Oui, je vais le faire; et je serai bien sage désormais pour obtenir votre grâce... Triple âne que j'étais, de prendre cet ivrogne pour un dieu et d'adorer cet imbécile!

PROSPERO. — Allez! hors d'ici!

ALONSO, *à Stephano et à Trinculo.* — Détalez, et remettez vos hardes où vous les avez trouvées.

SÉBASTIEN. — Ou plutôt volées. *(Sortent Stephano, Trinculo et Caliban.)*

PROSPERO, *à Alonso.* — Seigneur, j'invite Votre Altesse et sa suite à entrer dans ma pauvre grotte; vous y reposerez cette nuit seulement, dont j'emploierai une partie à des récits qui, je n'en doute pas, la feront passer vite. Je vous ferai l'histoire de ma vie et des divers événements qui sont arrivés depuis ma venue dans cette île. Dès le matin, je vous conduirai à votre vaisseau, puis droit à Naples, où j'espère voir célébrer les noces de nos bien-aimés. De là, je me retirerai à Milan, où je donnerai à ma tombe une pensée sur trois.

ALONSO. — Il me tarde d'entendre l'histoire de votre vie. Elle doit surprendre merveilleusement l'oreille.

PROSPERO. — Je vous confierai tout. Je vous promets des mers calmes, des brises favorables, et une voile assez rapide pour dépasser de bien loin le reste de votre flotte. *(A part.)* Ariel, mon poussin! charge-toi de cela! Puis, dans les éléments sois libre! Adieu! *(Au roi et aux seigneurs.)* Venez, je vous prie! *(Ils sortent.)*

ÉPILOGUE

Dit par PROSPERO.

Maintenant, tous mes charmes sont détruits. Je suis réduit à ma propre force, je n'ai plus que la mienne, et elle

Digitized by Google

est bien peu de chose... A présent, c'est vrai, vous êtes maîtres de me confiner ici ou de m'envoyer à Naples. Oh! puisque j'ai repris mon duché et pardonné au traître, ne me retenez pas sous le charme dans cette île nue; mais délivrez-moi de mes liens à l'aide de vos mains complaisantes. Il faut que vos murmures favorables emplissent mes voiles. Sinon, mon projet, fait pour vous plaire, est manqué... Je n'ai plus maintenant d'esprit pour dominer, d'art pour enchanter; et ma fin sera le désespoir, si je ne suis sauvé par la prière, qui, en perçant les cœurs, prend d'assaut la pitié même, et relâche toutes les fautes. Pour que vos péchés vous soient pardonnés, puisse votre indulgence m'absoudre!

FIN DE LA TEMPÊTE

Digitized by Google

Digitized by Google

HENRY VIII

Digitized by Google

Digitized by Google

HENRY VIII

Le 29 juin 1613, le théâtre du Globe, au sud de la Tamise, brûlait. Une lettre de sir Henry Wotton, ambassadeur à Venise, qui se trouvait alors à Londres, en date du 2 juillet suivant, raconte les circonstances du sinistre. Il fut causé par la bourre enflammée d'un canon de théâtre avec lequel on tirait une salve et qui, voletant jusqu'au toit de chaume, y mit le feu. La pièce à grand spectacle qui se donnait au Globe cet après-midi-là était, écrit Wotton, un drame historique intitulé Tout est vrai, *autre titre, ou sous-titre, de notre* Henry VIII.

On peut situer avec une certitude raisonnable la date de composition de cette pièce dans les premiers mois de l'année 1613. Le 14 février en effet, la princesse Élisabeth, fille du roi Jacques, épousait en grande pompe le prince Frédéric, électeur palatin. Le contrat de mariage avait été signé en mai 1612, et Frédéric était arrivé à Londres en septembre. Il y a tout lieu de penser que la pièce, si elle n'est pas exactement de circonstance, s'inspire du moins des circonstances ou les reflète. Elle se termine sur la naissance et le baptême, quatre-vingts ans avant ce mariage, d'une autre princesse Élisabeth, la reine vierge bien-aimée; les dernières scènes font écho à la liesse populaire, aux espoirs de la monarchie, et à ceux de l'Église anglicane. Henry VIII *n'a pas été l'objet d'une publication in-quarto. Notre seul texte est celui du premier* Folio, *dans lequel il occupe la dixième et dernière place dans la section des « histoires ». C'est un « bon » texte, divisé régulièrement en actes et scènes, avec des indications de mise en scène abondantes et détaillées.*

L'auteur est allé chercher ses sources principales dans deux

Digitized by Google

chroniques, celle d'Holinshed (3e volume), et aussi, en ce qui concerne l'épisode de la mise en accusation et du triomphe de Cranmer, le Livre des martyrs *de John Foxe (édition de 1583). De plus, il connaissait à coup sûr, même s'il ne lui a rien emprunté, une pièce anticatholique de Samuel Rowley sur le même sujet :* When you see me, you know me, or The Famous Chronicle History of King Henry the Eighth, *publiée en 1605. Shakespeare apparaît bien informé du détail des événements et des situations. Certains discours politiques ne sont même guère autre chose qu'une mise en vers de la prose des chroniqueurs. Cependant, comme toujours, mais plus encore qu'ailleurs, la « fabrication » de l'œuvre est son principal souci, qui l'emporte de loin sur le respect des autorités. Il bouleverse sans vergogne aucune la chronologie des événements, les condense ou les télescope, transfère un incident, un détail, une phrase d'un personnage ou d'un contexte à un autre, et ne recule pas devant l'anachronisme. La tranche de temps historique couverte par l'action va du camp du Drap d'Or (1520) au baptême de la princesse (1533). Mais la visite de Capuchius à Catherine mourante qui lui demande de transmettre au roi ses dernières volontés, épisode authentique, n'eut lieu en réalité, nous dit Holinshed, que trois ans plus tard. Shakespeare, s'il compose une* chronicle play, *n'a point l'intention pour autant d'écrire en historien une page d'histoire.*

Malgré cette manipulation chronologique, que l'on pourrait croire destinée à resserrer la structure dramatique, à lui imposer une cohérence ou à dessiner la courbe d'un destin, un schéma symbolique ou une leçon morale, la pièce manque d'unité. Le roi Henry qui lui donne son titre n'en est pas le protagoniste; il lui fournit essentiellement un cadre temporel de références, treize années de règne, ainsi qu'une présence corporelle parfois incertaine dans quatre actes sur cinq et neuf scènes sur dix-sept. La lecture de la pièce laisse quelque peu perplexe. Il ne s'agit pas d'un portrait de roi, complet, complexe et composé, comme celui d'Henry V ou des deux Richard. *Ni tyran ni barbe-bleue, ni symbole évident de majesté royale ou d'efficacité politique, le Henry VIII de Shakespeare est un personnage ambigu. Mais l'ambiguïté de l'impression qu'il nous laisse tient en grande partie au fait que nous savons — et les spectateurs de 1613 le savaient mieux encore — que trois*

Digitized by Google

ans après son triomphe la jolie Anne Boleyn serait décapitée, que quatre autres épouses se succéderaient dans le lit royal, dont une serait répudiée comme Catherine, et l'avant-dernière exécutée comme Anne.

En réalité, la pièce n'est, par sa conception, ni un drame historique, ni une tragédie humaine, ni une allégorie morale ou politique, bien que par la grâce du génie shakespearien elle nous offre tout ensemble un tableau de la « nouvelle monarchie » *anglaise en train de se fonder en puissance, plus trois tragédies individuelles, celles de Buckingham, de Wolsey et de Catherine, plus encore une série d'illustrations de cette morale de théâtre : l'instabilité du destin des grands de ce monde, dont la chute succède en un instant à leur accès aux honneurs suprêmes. C'est plutôt, dirions-nous, une suite de* « sketches », *un* « pageant » *historique, un spectacle*[1]. *L'ironie en est presque absente, et par là* Henry VIII *se différencie d'autres pièces de la dernière période. Le merveilleux dramatique n'y est représenté que par la vision de Catherine, prétexte à une entrée dansante et musicale. Quant à ce thème de la* « réconciliation » *que les commentateurs relèvent dans des œuvres comme* la Tempête *ou* le Conte d'hiver, *on ne peut dire que ce soit celui que souligne le dernier et fort beau discours de Cranmer : il y est surtout question en effet d'un phénix renaissant, d'un régime politique apportant aux Anglais* « la paix, l'abondance, l'amour, la vérité, la terreur ». *Et l'histoire nous dit, comme le savaient Shakespeare et les spectateurs de 1613, que Cranmer lui aussi périrait au bûcher.*

Nous n'avons pas parlé — mais faut-il ici faire autre chose que la signaler? — de la question qui a longtemps agité les critiques et qui les divise encore, celle de l'authenticité. La pièce, et nous voulons dire en particulier le ton, la rhétorique, la poésie, a d'indéniables moments de faiblesse, où naguère les « désintégrateurs » *les plus modérés refusaient de reconnaître leur Shakespeare. En 1850, Spedding y voyait l'œuvre commune de Shakespeare et de John Fletcher. Des comparaisons d'expressions, de*

1. Cf. le prologue : « Quant à ceux qui viennent seulement pour voir un tableau ou deux... je leur réponds qu'ils en auront largement pour leur shilling... »

Digitized by Google

tournures, de maniérismes d'écriture ou de prosodie étaient invoqués pour justifier la double paternité. E. K. Chambers (1930) appuyait ces conclusions de son autorité. A. C. Partridge, en 1948, est venu à la rescousse avec d'autres listes et d'autres tableaux. Mais ces statistiques comparatives sont cependant loin d'être concluantes. En même temps que s'imposait peu à peu une appréciation plus juste de la valeur spectaculaire et poétique de l'œuvre (Wilson Knight, 1947), la plupart des éditeurs se ralliaient à l'opinion des éditeurs du Folio, qui devaient bien, eux, savoir à quoi s'en tenir.

Digitized by Google

PERSONNAGES

LE ROI HENRY VIII.
LE CARDINAL WOLSEY.
LE DUC DE BUCKINGHAM.
LE DUC DE NORFOLK.
LE DUC DE SUFFOLK.
LE COMTE DE SURREY.
LE LORD CHAMBELLAN.
LE LORD CHANCELIER.
LE CARDINAL CAMPÉIUS, envoyé du pape.
CAPUCIUS, ambassadeur de Charles Quint.
GARDINER, secrétaire du roi, ensuite évêque de Winchester.
L'ÉVÊQUE DE LINCOLN.
LORD ABERGAVENNY.
LORD SANDS.
SIR HENRY GUILFORD.
SIR THOMAS LOVELL.
SIR ANTHONY DENNY.
SIR NICHOLAS VAUX.
CRANMER, archevêque de Cantorbéry.
CROMWELL, serviteur de Wolsey, ensuite secrétaire du roi.
GRIFFITH, gentilhomme-huissier de la reine Catherine.
LE DOCTEUR BUTTS, médecin du roi.
L'INTENDANT du duc de Buckingham.
BRANDON et UN SERGENT D'ARMES.
SECRÉTAIRES DE WOLSEY.

UN GENTILHOMME DU ROI.
UN GENTILHOMME DE LA REINE.
TROIS GENTILSHOMMES.
UN HUISSIER de la Chambre du Conseil.
UN PORTIER et SON VALET.
UN PAGE DE GARDINER.
UN HUISSIER AUDIENCIER.

LA REINE CATHERINE D'ARAGON, femme d'Henry VIII, ensuite divorcée.
ANNE BULLEN, demoiselle d'honneur de Catherine, ensuite reine.

Digitized by Google

UNE VIEILLE DAME DE LA COUR, amie d'Anne Bullen.
PATIENCE, femme de chambre de la reine Catherine.
DES ESPRITS apparaissant à Catherine.

LORDS ET LADIES, FEMMES DE SERVICE DE LA REINE CATHERINE, SCRIBES, OFFICIERS, GARDES, ETC.

La scène est à Londres, à Westminster et au château de Kimbolton.

Digitized by Google

HENRY VIII

PROLOGUE

Je ne viens plus vous faire rire : maintenant ce sont des choses d'un aspect considérable et sérieux, graves, élevées, imposantes, pleines de majesté et de tristesse, de nobles scènes faisant couler les pleurs des yeux, que nous vous présentons. Ici ceux qui sont capables de pitié pourront, s'ils réfléchissent bien, laisser tomber une larme; le sujet le mérite. Ceux qui donnent leur argent dans l'espoir d'un récit digne de foi, pourront ici trouver la vérité[1]. Quant à ceux qui viennent seulement pour voir un tableau ou deux, et à cette condition tiennent la pièce pour passable, s'ils sont calmes et patients, je leur réponds qu'ils en auront largement pour leur shilling en deux petites heures. Ceux-là seulement qui viennent pour entendre une pièce bouffonne et grivoise, un cliquetis de boucliers, ou pour voir un drôle en longue cotte bigarrée galonnée de jaune[2], ceux-là seront déçus; car sachez-le, gentils spectateurs, mêler à l'histoire de notre choix l'exhibition d'un bouffon ou d'une bataille, ce ne serait pas seulement dégrader notre propre esprit et la réputation que nous avons acquise et que nous tenons uniquement à justifier, ce serait nous aliéner à jamais tout

---

1. « La vérité ». Voir aussi plus loin « l'histoire de notre choix » *(Our chosen truth)*. Cette insistance du prologue sur la « vérité » historique des événements fait écho au premier titre de la pièce : *All is True* (Tout est vrai).

2. Il y a ici une allusion probable à la pièce de Samuel Rowley : *When you see me, you know me* (En me voyant, vous savez qui je suis). Ce drame en effet contient une scène de bagarre entre Henry et un brigand de grand chemin, ainsi que deux « fous », dont Will Summers, le célèbre bouffon du roi, qui portait le *motley* (la « longue cotte bigarrée »).

Digitized by Google

ami intelligent. Ainsi, au nom du ciel! vous qui passez pour le premier et le plus heureux auditoire de la ville, ayez la gravité que nous voulons vous inspirer; imaginez que vous voyez les personnages mêmes de notre noble histoire, tels qu'ils étaient de leur vivant. Imaginez que vous les voyez puissants, et suivis de la foule haletante de leurs mille amis; puis voyez comme, en un moment, cette grandeur se heurte à la détresse! Et si alors vous pouvez être gais, je dirai qu'un homme peut pleurer le jour de ses noces.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Londres. — La salle d'un palais.

Entrent, par une porte, LE DUC DE NORFOLK; *par l'autre,* LE DUC DE BUCKINGHAM *et* LORD ABERGAVENNY.

BUCKINGHAM. — Bonjour, et heureuse rencontre! Comment vous êtes-vous porté, depuis que nous nous sommes vus en France?

NORFOLK. — Je remercie Votre Grâce : fort bien, ayant vécu dans la continuelle admiration de ce que je voyais là.

BUCKINGHAM. — Un malencontreux accès de fièvre m'a retenu prisonnier dans ma chambre, quand ces soleils de gloire, ces deux lumières du genre humain, se sont rencontrés dans la vallée d'Ardres.

NORFOLK. — Entre Guines et Ardres[1]. J'étais présent alors : je les vis se saluer à cheval; je les vis, quand ils eurent mis pied à terre, s'embrasser si étroitement qu'ils semblaient confondus; s'ils l'avaient été, où sont les quatre trônes qui eussent pu faire équilibre à cette monarchie unique?

---

1. Les Anglais étaient à Guines, les Français à Ardres (Pas-de-Calais). Dans le texte, les noms sont orthographiés Guynes et Arde. La rencontre eut lieu entre les deux villes, dans la vallée, en l'an 1520.

Digitized by Google

BUCKINGHAM. — J'ai été tout ce temps prisonnier de ma chambre.

NORFOLK. — Alors vous avez perdu le spectacle de la gloire terrestre. On pouvait dire jusque-là que la pompe était vierge, mais alors elle était mariée à ce qui lui était supérieur. Chaque journée nouvelle surpassait la journée précédente, jusqu'à ce que la dernière s'appropriât les prodiges de toutes. Aujourd'hui, les Français, tout clinquant et tout or, comme des dieux païens, éclipsaient les Anglais; le lendemain, ceux-ci faisaient de la Grande-Bretagne l'Inde : tout homme qui surgissait semblait une mine. Les pages nains étaient autant de chérubins, tout dorés; les madames mêmes [1], peu habituées à la fatigue, étaient presque en sueur sous le poids de leur coquetterie : leur effort même leur servait de fard. Telle mascarade était proclamée incomparable, dont la soirée suivante faisait une niaiserie et une misère. Les deux rois, d'un lustre égal, perdaient ou gagnaient, selon leurs apparitions : la louange était toujours pour celui qu'on apercevait; mais, quand tous deux étaient présents, il semblait qu'on n'en vît qu'un; et pas un critique n'eût osé remuer la langue dans une comparaison. Quand ces soleils (car c'est ainsi qu'on les désigne) eurent par leurs hérauts provoqué aux joutes tous les nobles cœurs, il se fit des exploits incroyables : si bien que les vieilles légendes fabuleuses, désormais reconnues possibles, trouvèrent crédit, et qu'on crut à Bévis [2].

BUCKINGHAM. — Oh! vous allez loin.

NORFOLK. — Aussi vrai que je tiens à la dignité et que je cherche l'honnêteté dans l'honneur, les beautés de cette fête perdraient de leur éclat dans le meilleur récit; pour elles, pas d'autre langue que celle de l'action. Tout était royal. Rien n'était en désaccord avec la disposition suprême; l'ordre mettait chaque chose en son jour; l'ensemble avait dans le détail son plein effet.

BUCKINGHAM. — Qui a dirigé tout cela? Je veux dire, qui a mis en mouvement le corps et les membres de ce grand gala?

---

1. Dans le texte : *the madams too.*

2. Allusion au héros légendaire Bevis de Southampton, dont les exploits faisaient le sujet de ballades populaires, et furent racontés par le poète Michael Drayton dans la première partie de son *Poly-Olbion,* publié en 1613.

Digitized by Google

NORFOLK. — Devinez ! Quelqu'un, certes, qui n'annonçait aucune disposition pour une affaire de ce genre.

BUCKINGHAM. — Qui donc, je vous prie, milord?

NORFOLK. — Tout cela a été réglé par le rare discernement du très révérend cardinal d'York.

BUCKINGHAM. — Le diable l'assiste! Il n'y a pas de pâte où il ne fourre son doigt ambitieux. Qu'avait-il à se mêler de ces vanités effrénées? Je m'étonne que ce tas de graisse puisse avec sa seule masse absorber les rayons du soleil bienfaisant et en frustrer toute la terre.

NORFOLK. — Assurément, monsieur, il y a en lui l'étoffe qu'il faut pour obtenir de tels succès. Car, n'étant pas appuyé par une série d'ancêtres dont la noblesse puisse lui frayer la voie, ni recommandé par de grands services rendus à la couronne, ni soutenu par d'éminents alliés, pareil à l'araignée tirant sa toile d'elle-même, il nous démontre qu'il fait son chemin par la force de son propre mérite, don que lui a concédé le ciel et qui lui vaut la première place après celle du roi.

ABERGAVENNY. — Je ne saurais dire ce que lui a donné le ciel; je laisse des yeux plus profonds découvrir ça; mais je puis voir son orgueil percer de toutes parts en lui. D'où le tient-il? Si ce n'est pas de l'enfer, il faut que le diable soit bien chiche; ou il faut que, le diable lui ayant donné déjà tout son avoir, il se soit mis à créer en lui-même un nouvel enfer.

BUCKINGHAM. — Comment diable, pour cette excursion en France, a-t-il pris sur lui de désigner, à l'insu du roi, ceux qui devaient l'accompagner? Lui-même fait la liste des gentilshommes, choisissant généralement ceux à qui il désire imposer une lourde charge pour un léger honneur; et une simple lettre de lui, écrite sans l'avis de l'honorable Conseil, enlève celui qui la reçoit à sa retraite.

ABERGAVENNY. — Je sais de mes parents, trois au moins, qui ont par ce moyen tellement épuisé leurs fortunes que jamais ils ne retrouveront leur ancienne aisance.

BUCKINGHAM. — Oh! un grand nombre se sont brisé les reins en emportant sur eux leurs manoirs pour ce grand voyage. Et à quoi a servi cette vanité? Elle n'a amené qu'un bien pauvre résultat.

NORFOLK. — Je pense avec douleur que la paix entre les Français et nous ne vaut pas ce qu'elle a coûté.

BUCKINGHAM. — Chaque homme, après l'affreux orage

Digitized by Google

qui a suivi[1], s'est senti inspiré; et, sans se consulter, tous ont unanimement prédit que cet orage, ayant enlevé le voile de la paix, en présageait la brusque rupture.

NORFOLK. — Et l'événement a éclaté; car la France a brisé le traité, et mis l'embargo sur les biens de nos marchands à Bordeaux.

ABERGAVENNY. — Est-ce pour cela que l'ambassadeur est congédié[2]?

NORFOLK. — Oui, ma foi.

ABERGAVENNY. — Un joli traité de paix, et acheté à un taux excessif!

BUCKINGHAM. — Eh bien! toute cette affaire, c'est notre révérend cardinal qui l'a menée.

NORFOLK. — N'en déplaise à Votre Grâce, le monde a pris note du différend particulier qui existe entre vous et le cardinal. Je vous engage, et prenez cet avis d'un cœur qui vous souhaite une grandeur et une prospérité solides, à tenir compte de la puissance du cardinal autant que de sa malveillance, et à considérer en outre que sa haute haine a dans ses desseins son pouvoir pour ministre. Vous savez combien par nature il est vindicatif; et moi, je sais que son épée a le tranchant affilé : elle est longue, et on peut dire qu'elle s'entend loin; et là où elle n'atteint pas, il la lance. Recueillez mon conseil, vous le trouverez salutaire. Là! voici venir le roc que je vous conseille d'éviter.

Entre le cardinal Wolsey; on porte la bourse[3] devant lui; des gardes et deux secrétaires, ayant des papiers à la main, l'escortent. En passant, le cardinal fixe sur Buckingham et Buckingham fixe sur le cardinal un regard plein de dédain.

WOLSEY. — L'intendant du duc de Buckingham! Hé! où est sa déposition?

PREMIER SECRÉTAIRE. — La voici, s'il vous plaît.

WOLSEY. — Est-il prêt personnellement?

PREMIER SECRÉTAIRE. — Oui, quand il plaira à Votre Grâce.

---

1. Le 18 juin, en effet, de violentes averses de pluie contrarièrent les cérémonies prévues (Holinshed).

2. *Silenced*, c'est-à-dire : a reçu l'ordre de rester chez lui.

3. Cette « bourse » *(purse)* était une sacoche, contenant le grand sceau, et portée devant le cardinal comme un insigne de sa dignité. Voir l'indication scénique de la scène IV de l'acte II, et, à l'acte IV, le n° 2 de l'ordre du cortège.

Digitized by Google

WOLSEY. — Bien! Alors nous en saurons davantage; et Buckingham rabattra ses grands airs. *(Wolsey sort avec son cortège.)*

BUCKINGHAM. — Ce chien de boucher[1] a la gueule venimeuse, et moi je n'ai pas le pouvoir de le museler : par conséquent, le mieux est de ne pas l'éveiller. La pédanterie d'un gueux prime le sang d'un noble!

NORFOLK. — Quoi! vous vous échauffez! Demandez à Dieu de la tempérance : c'est le seul remède que réclame votre maladie.

BUCKINGHAM. — J'ai lu dans son regard un projet contre moi : son œil est tombé dédaigneusement sur moi, comme sur un objet abject; à ce moment il me porte quelque vilain coup. Il est allé trouver le roi; je vais le suivre, et lui faire baisser les yeux.

NORFOLK. — Arrêtez, milord, et que votre raison discute avec votre colère ce que vous allez faire! Pour gravir des hauteurs escarpées, il faut d'abord marcher lentement. Le courroux est un cheval entier et ardent : si on le laisse aller à sa guise, sa fougue même l'éreinte. Personne en Angleterre ne pourrait me conseiller aussi bien que vous : soyez pour vous-même ce que vous seriez pour votre ami.

BUCKINGHAM. — Je vais trouver le roi; et sous le cri de l'honneur j'abattrai à jamais l'insolence de ce cuistre d'Ipswich; ou je proclamerai qu'il n'y a pas d'inégalité entre les hommes.

NORFOLK. — Réfléchissez. N'allumez pas pour votre ennemi une fournaise assez chaude pour vous roussir vous-même. Nous pouvons dépasser, par une violente vitesse le but que nous voulons atteindre, et échouer par excès d'élan. Ne savez-vous pas que le feu qui fait déborder la liqueur, en semblant l'augmenter, l'épuise? Réfléchissez. Je le répète, il n'y a pas une âme en Angleterre plus capable de vous diriger que vous-même, si vous voulez avec la sève de la raison éteindre ou seulement modérer le feu de la passion.

BUCKINGHAM. — Monsieur, je vous suis reconnaissant, et je me guiderai d'après votre prescription; mais cet arrogant gaillard (je n'en parle pas avec fiel, mais avec une honnête émotion), des renseignements et des preuves, claires comme les ruisseaux en juillet dont nous voyons chaque

1. Le cardinal passait pour être le fils d'un boucher.

Digitized by Google

grain de sable, m'ont démontré qu'il est corrompu et traître.

NORFOLK. — Ne dites pas traître.

BUCKINGHAM. — Je le dirai au roi, et je donnerai à ma déclaration la consistance d'un roc. Écoutez. Ce saint renard, ou ce loup (car il est l'un et l'autre, aussi vorace que subtil, aussi enclin au mal que capable de le faire, son âme et sa fonction se dégradant réciproquement), dans l'unique but d'étaler sa pompe en France comme ici, a conseillé au roi notre maître cette entrevue, ce traité si coûteux qui a absorbé tant de trésors et qui s'est rompu comme un verre qu'on rince.

NORFOLK. — C'est, ma foi! vrai.

BUCKINGHAM. — Permettez, monsieur. Ce madré cardinal a dressé les articles du contrat à sa guise : il n'a eu qu'à crier : *Soit!* pour que chacun d'eux fût ratifié. Résultat : une béquille donnée à un mort. N'importe! c'est notre comte-cardinal[1] qui a fait la chose, et elle est bien faite; car elle est l'œuvre de ce digne Wolsey, qui ne saurait errer. Maintenant voici la suite, et c'est ici que je vois une sorte d'engeance de la vieille mère Trahison : l'empereur Charles, sous prétexte de voir la reine sa tante (car c'était vraiment une couleur[2] : il ne venait que pour s'aboucher avec Wolsey), fait une visite ici : il craignait que l'entrevue entre les rois d'Angleterre et de France, en fondant leur alliance, ne lui portât préjudice; car dans cette ligue on voyait poindre des dangers menaçants pour lui. Secrètement donc il s'entend avec notre cardinal; cela, je puis bien l'affirmer; car j'ai la certitude que l'empereur a payé avant de promettre, et qu'ainsi sa demande était accordée avant d'être présentée. La voie étant frayée et pavée d'or, l'empereur a prié Wolsey de vouloir bien modifier la politique du roi en rompant la susdite paix. Il faut que le roi sache (et il le saura bientôt par moi) que le cardinal trafique ainsi de l'honneur royal à sa guise et à son profit.

NORFOLK. — Je suis fâché d'apprendre cela de lui, et je désire fort que vous vous trompiez sur son compte.

BUCKINGHAM. — Non, je ne me trompe pas d'une syllabe. Je juge le personnage tel qu'il apparaîtra en réalité.

---

1. Correction de Pope. Capell conjecturait que Wolsey portait entre autres titres celui de comte palatin. Le Folio *a : court-cardinal.*

2. *Colour.* Dans le sens de : prétexte.

Digitized by Google

Entre Brandon, précédé d'un sergent d'armes et de deux ou trois gardes.

BRANDON. — Votre office, sergent, exécutez-le.

LE SERGENT. — Seigneur, milord duc de Buckingham, comte de Hereford, Stafford et Northampton, je t'arrête pour crime de haute trahison, au nom de notre très souverain roi.

BUCKINGHAM, *à Norfolk.* — Là! vous voyez, milord : la nasse est tombée sur moi; je succomberai sous les artifices de la ruse.

BRANDON. — Je suis fâché de vous voir enlever à la liberté, et d'assister à ce qui arrive. C'est le bon plaisir de Son Altesse que vous alliez à la Tour.

BUCKINGHAM. — Il ne servira de rien de protester de mon innocence, car il y a sur moi un reflet colorant qui noircit ma plus pure blancheur. La volonté de Dieu soit faite en ceci comme en tout!... J'obéis. O milord Abergavenny, adieu!

BRANDON. — Non; il doit vous accompagner. *(A Abergavenny.)* C'est le plaisir du roi que vous alliez à la Tour, jusqu'à ce que vous connaissiez sa décision ultérieure.

ABERGAVENNY. — Comme l'a dit le duc, que la volonté de Dieu soit faite! J'obéis au bon plaisir du roi.

BRANDON. — Voici un warrant du roi pour arrêter lord Montacute, et appréhender au corps le confesseur du duc, John de la Car, un Gilbert Peck, son chancelier...

BUCKINGHAM. — Ha! ha! voilà les membres du complot : c'est tout, j'espère.

BRANDON. — Un moine des Chartreux.

BUCKINGHAM. — Oh! Nicholas Hopkins?

BRANDON. — Lui-même.

BUCKINGHAM. — Mon intendant est un traître; le trop grand cardinal lui a montré de l'or. Mes jours sont déjà comptés : je ne suis plus que l'ombre du pauvre Buckingham, et ce spectre même s'évanouit dans le nuage qui éclipse mon radieux soleil... Milords, adieu! *(Ils sortent.)*

Digitized by Google

SCÈNE II

La salle du conseil.

Fanfares. Entrent LE ROI HENRY, LE CARDINAL WOLSEY, LES LORDS DU CONSEIL, SIR THOMAS LOVELL, *des officiers et des huissiers.*

Le roi entre en s'appuyant sur l'épaule du cardinal.

LE ROI HENRY. — Ma vie elle-même, du plus profond de son cœur, vous remercie de cette rare vigilance. J'étais sous le coup d'un complot prêt à éclater, et je vous rends grâces de l'avoir enclоué. Qu'on mande devant nous ce gentilhomme de la maison de Buckingham! Je veux l'entendre en personne confirmer ses aveux : il répétera de point en point les trahisons de son maître. *(Le roi s'assied sur son trône. Les lords du conseil prennent leurs places respectives. Le cardinal se place aux pieds du roi, à sa droite.)*

Bruit dans l'intérieur du théâtre. On crie : « Place à la reine! » La reine entre, introduite par les ducs de Norfolk et de Suffolk; elle s'agenouille. Le roi se lève de son trône, la relève, l'embrasse et la place auprès de lui.

LA REINE CATHERINE. — Non; je dois rester à genoux : je suis une suppliante.

LE ROI HENRY. — Relevez-vous, et prenez place près de nous... Ne me dites pas la moitié de votre supplique : vous avez la moitié de notre pouvoir. L'autre moitié vous est concédée, avant que vous la demandiez. Exprimez votre volonté, et faites-la.

LA REINE CATHERINE. — Je remercie Votre Majesté. Puissiez-vous vous aimer vous-même et, dans cet amour, ne pas oublier votre honneur ni la dignité de votre office! Voilà l'objet de ma pétition.

LE ROI HENRY. — Ma dame, poursuivez.

LA REINE CATHERINE. — Je suis sollicitée par nombre de personnes, et des plus nobles, qui se plaignent que vos sujets subissent de grandes vexations : des commissions ont été expédiées parmi eux, qui ont déchiré le cœur de leur loyauté... Et quoique à ce propos, mon bon lord cardinal, ils déversent les reproches les plus amers sur vous,

Digitized by Google

comme promoteur de ces exactions, le roi notre maître (que le ciel préserve sa gloire de toute souillure!) n'échappe pas lui-même pour cela à un langage irrespectueux qui crève les poumons de la loyauté et qui a presque la violence d'une rébellion.

NORFOLK. — Presque! Non; dites tout à fait. Car, sous le coup de ces taxes, les drapiers, ne pouvant plus maintenir tout leur monde, ont congédié les fileurs, les cardeurs, les fouleurs, les tisserands; ces hommes, incapables d'un autre métier, forcés par la faim et par le manque de ressources, attaquant l'événement à la gorge dans un effort désespéré, sont tous en pleine émeute, et le danger sert dans leurs rangs.

LE ROI HENRY. — Des taxes! De quelle espèce? Quelles sont ces taxes? Milord cardinal, vous qui êtes blâmé ici ainsi que nous, avez-vous connaissance de ces taxes?

WOLSEY. — Sire, ne vous en déplaise! je ne connais que ce qui est de mon ressort dans les affaires de l'État, et je n'ai que mon rang dans la colonne où bien d'autres emboîtent le pas avec moi.

LA REINE CATHERINE. — En effet, milord, vous ne savez pas les choses mieux que d'autres; mais vous êtes l'auteur des choses que chacun sait, choses funestes à tant de gens, qui voudraient ne les avoir jamais connues, mais qui sont bien forcés de les savoir. Quant aux exactions dont mon souverain demande compte, le seul récit en fait mal; quiconque les supporte a les reins brisés sous la charge. On dit qu'elles sont imaginées par vous. Si cela n'est pas, vous subissez de bien injustes reproches!

LE ROI HENRY. — Encore des exactions! Quelle en est la nature? Voyons! de quelle espèce sont ces exactions?

LA REINE CATHERINE. — Je suis bien osée d'abuser ainsi de votre patience; mais je suis enhardie par la promesse de votre pardon. Le grief de vos sujets, c'est la création de ces commissions qui exigent de chacun la sixième partie de sa fortune, payable sans délai; et le prétexte à cet impôt est votre guerre avec la France. Cela provoque les murmures; des milliers de bouches crachent tout respect; le refroidissement des cœurs y glace la fidélité; qui avait les prières n'a plus que les malédictions; et le résultat, c'est que toute obéissance passive est mise par chacun au service de sa volonté furieuse. Je voudrais que Votre Altesse s'occupât vite de cette affaire, car il n'en est pas de plus urgente.

Digitized by Google

LE ROI HENRY. — Sur ma vie! ceci est contre notre bon plaisir.

WOLSEY. — Pour moi, je ne me suis engagé en tout ceci que dans la mesure d'un simple assentiment[1], et je ne l'ai accordé que sur le conseil éclairé des juges. Si je suis accusé par des ignorants qui, sans connaître ni mes facultés ni ma personne, prétendent pourtant se faire les chroniqueurs de mes actes, permettez-moi de dire que c'est là la fatalité du pouvoir, le buisson d'épines que doit traverser la vertu. Nous ne devons pas nous abstenir d'actes nécessaires, dans la crainte d'être attaqués par de malveillants censeurs qui toujours, tels que des poissons affamés, suivent un vaisseau nouvellement équipé, sans en recueillir d'autre bénéfice qu'une vaine envie. Souvent, ce que nous faisons de mieux, des critiques maladifs et parfois stupides nous le contestent; et tout aussi souvent, ce que nous faisons de pire, frappant un esprit grossier, est proclamé notre meilleure œuvre. Si nous voulons rester inactifs dans la crainte que notre moindre mouvement ne soit raillé ou dénigré, il nous faudra prendre racine là où nous sommes fixés, ou devenir fixes comme des cariatides de l'État.

LE ROI HENRY. — Les choses bien faites, et faites avec soin, sont à l'abri de ces dangers; les choses faites sans précédent ont des conséquences qui peuvent être dangereuses. Avez-vous un exemple d'une taxe pareille? Je crois que non. Nous ne devons pas arracher nos sujets à nos lois, et les lier à notre volonté. La sixième partie de chaque fortune! Cette contribution fait frémir. Eh! c'est prendre à chaque arbre les branches, l'écorce et une partie de son bois; nous avons beau lui laisser la racine; dès qu'il est ainsi mutilé, l'air doit absorber sa sève. Que dans tous les comtés, où il est question de cet impôt, on envoie par écrit un complet pardon à tout homme qui en a combattu la mise en vigueur! Veillez-y, je vous prie; je vous charge de ce soin.

WOLSEY, *bas, à un secrétaire.* — Un mot! Qu'on écrive dans chaque comté des lettres annonçant la grâce et le pardon du roi! Le peuple lésé a de moi une opinion défavorable : qu'on répande le bruit que cette révocation et le

1. *By a single voice* : par un consentement, ou un vote, unanime (du conseil du roi).

Digitized by Google

pardon sont dus à notre intercession! Je vous donnerai bientôt des instructions nouvelles à ce sujet. *(Le secrétaire sort.)*

Entre l'intendant du duc de Buckingham.

LA REINE CATHERINE. — Je suis fâchée que le duc de Buckingham ait encouru votre déplaisir.

LE ROI HENRY. — Beaucoup en sont attristés. C'est un savant gentilhomme, un très rare parleur; personne n'est redevable à la nature plus que lui; son savoir est tel qu'il peut éclairer et instruire les plus grands maîtres, sans jamais chercher de lumière hors de lui-même. Voyez pourtant : quand de si nobles facultés ne sont pas bien dirigées, l'âme une fois corrompue, elles se transforment en vices qui ont dix fois plus de laideur qu'elles n'ont jamais eu de beauté. Cet homme si accompli, qui était mis au rang des prodiges, et qui, tant il nous ravissait par sa parole, nous faisait passer une heure comme une minute, lui, madame, il a appliqué à de monstrueuses pratiques les talents qu'il possédait jadis, et il est devenu noir comme si l'enfer l'avait sali. Asseyez-vous près de nous; et vous allez entendre sur son compte (voici son homme de confiance) des choses à navrer l'honneur... Qu'on lui fasse raconter de nouveau les machinations qu'il a déjà révélées, auxquelles nous ne saurions trop nous soustraire, que nous ne saurions trop entendre!

WOLSEY, *à l'intendant.* — Avancez, et rapportez hardiment ce qu'en sujet dévoué vous avez recueilli du duc de Buckingham.

LE ROI HENRY. — Parlez librement.

L'INTENDANT. — D'abord, il avait coutume de dire (chaque jour il tenait ce langage venimeux) que, si le roi mourait sans postérité, il s'arrangerait de manière à faire le sceptre sien. Ces paroles mêmes, je les lui ai entendu dire à son gendre, lord Abergavenny, à qui il jurait de se venger du cardinal.

WOLSEY. — Que Votre Altesse daigne remarquer ici la perfidie de ce projet! Égarée par ses désirs, sa volonté est profondément hostile à votre personne et menace, après vous, vos amis.

LA REINE CATHERINE. — Mon savant lord cardinal, interprétez tout avec charité.

LE ROI HENRY. — Parlez. Sur quoi était fondé son titre

Digitized by Google

à la couronne, notre chute consommée[1]? L'avez-vous entendu jamais s'expliquer sur ce point?

L'INTENDANT. — Il y fut amené par une folle prophétie de Nicholas Hopkins[2].

LE ROI HENRY. — Qu'était cet Hopkins?

L'INTENDANT. — Sire, un frère chartreux, son confesseur, qui à toute minute le gorgeait de promesses de souveraineté.

LE ROI HENRY. — Comment sais-tu cela?

L'INTENDANT. — Peu de temps avant que Votre Altesse partît pour la France, le duc, étant à *La Rose*[3], dans la paroisse de Saint-Laurent-Poultney, me demanda ce qu'on disait à Londres du voyage en France; je répliquai qu'on craignait une perfidie des Français dangereuse pour le roi. Aussitôt le duc dit que c'était en effet à craindre et que peut-être on verrait se vérifier certaines paroles proférées par un saint moine : *Souvent,* ajouta-t-il, *ce moine m'avait envoyé prier d'autoriser mon chapelain, John de la Car*[4], *à recevoir de lui dans quelque moment choisi une confidence importante. Après que mon chapelain eut, sous le sceau de la confession, solennellement juré de ne révéler ce qu'il allait dire à aucune créature vivante, hormis moi, voici les paroles qu'il prononça avec le ton mesuré d'une grave assurance : « Ni le roi ni ses héritiers ne prospéreront. Dites cela au duc; dites-lui de travailler à gagner l'amour de la communauté. Le duc gouvernera l'Angleterre. »*

LA REINE CATHERINE. — Si je vous reconnais bien, vous étiez l'intendant du duc, et vous avez perdu votre office sur la plainte de ses tenants. Prenez garde d'accuser par rancune une noble personne, et de perdre votre âme plus noble. Prenez garde, vous dis-je; prenez garde, je vous en conjure ardemment.

LE ROI HENRY. — Laissez-le continuer... Poursuis.

---

1. *Upon our fail.* Peut-être : s'il s'avère que nous ne laissions pas de postérité; ou encore : à notre mort.

2. Le Folio donne : Nicholas Henton. Nicholas Hopkins était un moine du prioré de Henton, près de Bristol. La plupart des éditeurs, à la suite de Theobald, rétablissent son nom patronymique.

3. Le « Manoir de la Rose », nous dit le topographe John Stowe (1598), était une maison appartenant au duc de Buckingham. En 1561, la corporation des Marchands Tailleurs de Londres, l'ayant achetée, y fonda une école restée célèbre.

4. C'est le nom que lui donne le Folio. Holinshed l'appelle *John de la Court.*

Digitized by Google

L'INTENDANT. — Sur mon âme! je ne dirai que la vérité. Je déclarai à milord le duc que le moine pourrait bien être déçu par les illusions du diable, qu'il était dangereux pour lui de songer à tout cela, et qu'il devait craindre de forger quelque dessein qui, une fois dans son esprit, pourrait bien être mis à exécution. Il répondit : *Bah! cela ne peut pas me faire de mal.* Et il ajouta que, si le roi avait succombé dans sa dernière maladie, les têtes du cardinal et de sir Thomas Lovell seraient tombées.

LE ROI HENRY. — Quoi! tant d'acharnement! Ah! ah! Il y a de la perfidie chez cet homme. Peux-tu en dire davantage?

L'INTENDANT. — Oui, mon suzerain.

LE ROI HENRY. — Poursuis.

L'INTENDANT. — Une fois, à Greenwich, quand Votre Altesse eut réprimandé le duc à propos de sir William Blomer [1]...

LE ROI HENRY. — Je me rappelle cette circonstance. Bien qu'il fût engagé à mon service, le duc l'avait pris au sien. Mais continue. Après?

L'INTENDANT. — Le duc s'écria : *Si j'avais été pour cela envoyé à la Tour, comme je m'y attendais, j'aurais fait ce que mon père se proposait de faire à l'usurpateur Richard : étant à Salisbury, il demanda à paraître devant Richard; s'il eût été admis, il aurait fait mine de lui rendre hommage et l'aurait frappé de son couteau.*

LE ROI HENRY. — Traître géant!

WOLSEY, *à la reine.* — Eh bien, madame, Son Altesse peut-elle être en sûreté, et cet homme hors de prison?

LA REINE CATHERINE. — Que Dieu remédie à tout!

LE ROI HENRY. — Tu as encore quelque chose à révéler : continue.

L'INTENDANT. — Après avoir parlé du duc son père et du couteau, il se raidit, et, une main sur sa dague, l'autre sur sa poitrine, élevant les yeux, il exhala une horrible imprécation, jurant que, si on le traitait mal, il dépasserait son père de toute la distance qu'il y a entre l'exécution et une vague velléité.

LE ROI HENRY. — Voilà sa conclusion : faire de nous le fourreau de sa dague! Il est arrêté : qu'on le mette sur-

1. Folio : *Blumer.* Mais les chroniqueurs (Halle, Holinshed) ont *Bulmer.*

Digitized by Google

le-champ en jugement! S'il peut obtenir sa grâce de la loi, soit! sinon, qu'il ne l'espère pas de nous! Jour et nuit! c'est un traître au premier chef. *(Ils sortent.)*

SCÈNE III

Dans le palais.

Entrent LE LORD CHAMBELLAN *et* LORD SANDS.

LE LORD CHAMBELLAN. — Est-il possible que les charmes de la France fourvoyent les gens dans de si étranges pratiques?

SANDS. — Les modes nouvelles, si ridicules, si indignes d'un homme qu'elles soient, sont toujours suivies.

LE LORD CHAMBELLAN. — A ce que je vois, tout le bénéfice que nos Anglais ont recueilli de leur dernier voyage se réduit à une ou deux grimaces; mais elles sont drôles; car, quand ils les font, vous jureriez aussitôt que leurs nez ont été conseillers de Pépin ou de Clotaire, tant ils ont de majesté.

SANDS. — Ils ont tous des jambes neuves, mais boiteuses : quelqu'un qui ne les aurait jamais vus marcher, croirait que l'éparvin sévit parmi eux.

LE LORD CHAMBELLAN. — Mordieu! milord, leurs habits sont d'une coupe si païenne qu'à coup sûr ils ont usé tout ce qu'ils avaient de chrétien.

Entre sir Thomas Lovell.

Eh bien! quelles nouvelles, sir Thomas Lovell?

LOVELL. — Ma foi! milord, je ne connais de nouveau que l'édit qu'on vient de flanquer sur la porte de la cour.

LE LORD CHAMBELLAN. — Quel en est l'objet?

LOVELL. — La réforme de nos voyageurs galants, qui encombrent la cour de leurs querelles, de leur verbiage et de leurs tailleurs.

LE LORD CHAMBELLAN. — J'en suis bien aise. Maintenant je prierai nos messieurs [1] d'admettre qu'un homme

1. Texte : *our monsieurs.*

Digitized by Google

de cour anglais peut être sensé, sans avoir jamais vu le Louvre.

LOVELL. — Il faut maintenant (telles sont les injonctions de l'édit) qu'ils jettent au rebut les plumes folles qu'ils ont rapportées de France, ainsi que tous les honorables us de la niaiserie adoptés en outre, tels que duels et feux d'artifice; qu'ils cessent d'insulter des gens qui valent mieux qu'eux, du haut de leur pédanterie exotique; qu'ils renoncent tout net à leur culte pour le jeu de paume, les longues chausses, les culottes courtes à crevés, et tous ces échantillons de voyage, et qu'ils se tiennent de nouveau comme d'honnêtes gens; sinon, ils devront plier bagage et rejoindre leurs anciens compagnons de folie; là, je suppose ils pourront, *cum privilegio,* user ce qui leur reste d'extravagance, et faire rire d'eux.

SANDS. — Il est temps de leur appliquer le remède : leur maladie est devenue si contagieuse!

LE LORD CHAMBELLAN. — Quelle perte nos dames vont faire dans ces pimpants vaniteux!

LOVELL. — Oui, morbleu! il y aura de vrais chagrins, milord. Ces madrés fils de putains ont une recette prompte pour faire glisser les dames : une chanson française et un violon! il n'y a rien de tel.

SANDS. — Au diable leur violon! Je suis charmé qu'ils s'en aillent, car, à coup sûr, il n'y a pas moyen de les convertir. Maintenant, un honnête gentilhomme campagnard, comme moi, longtemps chassé de la partie, peut apporter sa modeste chanson et se faire écouter une heure, et, par Notre-Dame! être tenu pour un musicien passable.

LE LORD CHAMBELLAN. — A merveille, lord Sands! Votre dent d'étalon [1] n'est pas encore tombée.

SANDS. — Non, milord; et elle ne tombera pas tant qu'il en restera un chicot.

LE LORD CHAMBELLAN. — Sir Thomas, où alliez-vous?

LOVELL. — Chez le cardinal. Votre Seigneurie est invitée aussi.

LE LORD CHAMBELLAN. — Oh! c'est vrai. Ce soir il donne un souper, et un grand souper, à une foule de lords et de ladies : les beautés de ce royaume y seront, je vous assure.

---

1. *Your colt's tooth.* Expression proverbiale, désignant le goût des vieux messieurs pour le libertinage.

Digitized by Google

LOVELL. — Cet homme d'Église a le cœur vraiment généreux, et la main aussi féconde que la terre qui nous nourrit : ses rosées tombent partout.

LE LORD CHAMBELLAN. — Sans nul doute, il est magnifique; il faudrait avoir une langue bien noire pour dire autrement.

SANDS. — Il peut être magnifique, milord : il a de quoi; en lui, l'économie serait un péché pire que l'hérésie. Les hommes de sa façon doivent être les plus généreux : ils sont mis là pour donner l'exemple.

LE LORD CHAMBELLAN. — C'est vrai; mais peu aujourd'hui en donnent d'aussi grands. Ma barge m'attend; Votre Seigneurie m'accompagnera... Venez, bon sir Thomas; autrement nous serions en retard; ce que je ne voudrais pas, car sir Henry Guilford et moi, nous avons été désignés comme surintendants de cette soirée.

SANDS. — Je suis tout à Votre Seigneurie. *(Ils sortent.)*

SCÈNE IV

La grande galerie du palais d'York.

Hautbois. Une petite table sous un dais pour le cardinal; une table plus longue pour les convives.

Entrent, par une porte, ANNE BULLEN, *accompagnée de lords, de ladies et de femmes de qualité, tous invités; par une autre porte,* SIR HENRY GUILFORD.

GUILFORD. — Mesdames, soyez les bienvenues! Au nom de Sa Grâce, salut à toutes! Le cardinal dédie cette soirée à la belle humeur et à vous : il espère que nulle ici, dans tout ce noble essaim, n'a apporté avec elle un souci du dehors; il vous voudrait à toutes la gaieté qu'une bonne compagnie, un bon vin et un bon accueil peuvent donner à de bonnes gens.

Entrent le lord Chambellan, lord Sands et sir Thomas Lovell.

Oh! milord, vous êtes en retard. La seule idée d'une si belle compagnie m'a donné des ailes.

LE LORD CHAMBELLAN. — Vous êtes jeune, sir Henry Guilford.

Digitized by Google

SANDS. — Sir Thomas Lovell, si le cardinal avait la moitié seulement de mes idées laïques, plusieurs de ces dames auraient, avant de se reposer, une collation galante qui, je pense, leur plairait par-dessus tout. Sur ma vie! voilà une suave réunion de belles.

LOVELL. — Oh! milord, si vous étiez aujourd'hui le confesseur d'une ou deux d'entre elles!

SANDS. — Je le voudrais : elles subiraient une pénitence bien douce.

LOVELL. — Douce, dites-vous? Et comment?

SANDS. — Aussi douce que pourrait la rendre un lit de plumes.

LE LORD CHAMBELLAN. — Belles dames, vous plairait-il de vous asseoir? Sir Henry, placez-vous de ce côté; je me chargerai de celui-ci. Sa Grâce va entrer... Non, il ne faut pas que vous geliez : deux femmes placées l'une près de l'autre, cela fait froid. Milord Sands, c'est vous qui les tiendrez éveillées; je vous en prie, asseyez-vous entre ces dames.

SANDS. — Oui, ma foi! et je remercie Votre Seigneurie... Avec votre permission, belles dames! *(Il s'assied entre Anne Bullen et une autre dame.)* S'il m'arrive de divaguer un peu, pardonnez-moi : je tiens ça de mon père.

ANNE. — Est-ce qu'il était fou, monsieur?

SANDS. — Oh! très fou, fou furieux, et en amour encore! Mais il ne mordait personne[1]; juste comme moi en ce moment, il vous eût donné vingt baisers d'un souffle. *(Il l'embrasse.)*

LE LORD CHAMBELLAN. — A merveille, milord! C'est ça; maintenant vous êtes convenablement assis... Messieurs, vous ferez pénitence, si ces belles dames s'en vont mécontentes.

SANDS. — Pour ma petite part, laissez-moi faire.

Hautbois. Entre le cardinal Wolsey, avec son cortège; il s'assied sous le dais.

WOLSEY. — Vous êtes les bienvenus, mes aimables convives! Noble dame ou gentilhomme, quiconque n'a pas une franche gaieté n'est pas de mes amis... Voici pour confirmer ma bienvenue : A la santé de vous tous! *(Il boit.)*

---

1. Croyance du temps : les fous passaient pour avoir envie de mordre.

Digitized by Google

SANDS. — Votre Grâce en use noblement. Qu'on me donne un hanap qui puisse contenir mes remerciements! Cela m'épargnera autant de paroles.

WOLSEY. — Milord Sands, je vous suis obligé. Animez vos voisines... Mesdames, vous n'êtes pas gaies... Messieurs, à qui la faute?

SANDS. — Il faut d'abord que le vin rouge monte à leurs jolies joues, milord; alors elles parleront tant qu'elles nous feront taire.

ANNE. — Vous êtes un joyeux partenaire, milord Sands.

SANDS. — Oui, quand je peux faire ma partie. A votre santé, madame! et faites-moi raison; car ceci s'adresse à une chose...

ANNE. — Que vous ne pourriez pas me montrer.

SANDS, *au cardinal.* — Quand je disais à Votre Grâce qu'elles parleraient bien vite! *(Tambours et trompettes au fond du théâtre. Décharge d'artillerie.)*

WOLSEY. — Qu'est-ce donc?

LE LORD CHAMBELLAN. — Que quelqu'un de vous aille voir ce que c'est! *(Un domestique sort.)*

WOLSEY. — Quel bruit belliqueux! Qu'est-ce que cela signifie?... Non, mesdames, n'ayez pas peur : par toutes les lois de la guerre vous êtes privilégiées.

Le domestique revient.

LE LORD CHAMBELLAN. — Eh bien! qu'est-ce?

LE DOMESTIQUE. — Une noble troupe d'étrangers, à ce qu'il semble. Ils ont quitté leur barque, et atterri; ils viennent ici; on dirait les ambassadeurs extraordinaires de princes étrangers.

WOLSEY. — Bon lord chambellan, allez leur souhaiter la bienvenue, vous savez parler le français; veuillez donc, je vous prie, les accueillir noblement, et les amener en notre présence, pour que ce ciel constellé de beautés brille en plein sur eux... Que quelques-uns l'accompagnent! *(Le chambellan sort accompagné. Tous les convives se lèvent, et l'on enlève les tables.)* Voilà votre banquet interrompu; mais nous réparerons cela. Bonne digestion à tous! Encore une fois, je vous envoie une averse de saluts... Bienvenue tous!

Hautbois. Entrent le roi et douze autres lords, masqués et déguisés en bergers; ils sont accompagnés de seize porte-torches. Intro-

Digitized by Google

duits par le lord chambellan, ils vont droit au cardinal, et le saluent gracieusement.

Une noble compagnie! Que désirent-ils?

LE LORD CHAMBELLAN. — Comme ils ne parlent pas l'anglais, ils m'ont prié de dire à Votre Grâce qu'ayant appris par la renommée qu'une compagnie si belle et si noble devait se réunir ici ce soir, ils n'ont pu moins faire, dans leur respectueuse admiration pour la beauté, que de quitter leur troupeau; et, sous vos gracieux auspices, ils demandent la permission de voir ces dames, et de passer une heure de réjouissances avec elles.

WOLSEY. — Dites-leur, milord chambellan, qu'ils ont fait grand honneur à ma pauvre maison; je leur en rends mille grâces, et je les prie de faire selon leur bon plaisir. *(On choisit les dames pour la danse. Le roi choisit Anne Bullen.)*

LE ROI HENRY. — La plus jolie main que j'aie jamais touchée! O beauté, je ne t'ai connue que d'aujourd'hui. *(Musique. Danse.)*

WOLSEY, *au lord chambellan.* — Milord!

LE LORD CHAMBELLAN. — Votre Grâce?

WOLSEY. — Veuillez leur dire ceci de ma part : qu'il doit y avoir parmi eux un personnage qui par son rang est plus digne de cette place que moi-même, et que, si je le reconnaissais, je la lui offrirais avec mon amour et mon hommage.

LE LORD CHAMBELLAN. — C'est bien, milord. *(Le chambellan va parler aux masques, puis revient.)*

WOLSEY. — Que disent-ils?

LE LORD CHAMBELLAN. — Ils confessent tous qu'il y a là en effet un tel personnage; mais ils désirent que Votre Grâce le découvre, et alors il prendra la place offerte.

WOLSEY. — Voyons alors. *(Il quitte son siège sous le dais.)* Avec votre permission, messieurs!... C'est ici que je choisis mon roi.

LE ROI HENRY, *se démasquant*[1]. — Vous l'avez trouvé, cardinal. Vous réunissez là une charmante compagnie; vous

1. Dans cet épisode de l'entrée des masques, Shakespeare s'inspire de très près des pages que lui consacre Holinshed. Il est un détail cependant qu'il n'a pas retenu. Le chroniqueur raconte que le cardinal, cherchant à reconnaître le roi sous son déguisement, se trompa d'abord et désigna un noble à la barbe noire qui était sir Edward Nevill. Sur quoi le roi, en riant, se démasqua.

Digitized by Google

faites bien, milord. Vous êtes homme d'Église; sans quoi, je vous le dirai, cardinal, j'aurais de vous méchante opinion.

WOLSEY. — Je suis bien aise que Votre Grâce soit de si belle humeur.

LE ROI HENRY. — Milord chambellan, viens ici, je te prie. Quelle est cette belle dame-là?

LE LORD CHAMBELLAN. — N'en déplaise à Votre Grâce, c'est la fille de sir Thomas Bullen, vicomte Rochefort, une des femmes de Son Altesse la reine.

LE ROI HENRY. — Par le ciel! c'est une beauté friande... Ma charmante, je serais bien discourtois de vous avoir fait danser sans vous embrasser. *(Il l'embrasse.)* Une santé, messieurs, une santé à la ronde!

WOLSEY. — Sir Thomas Lovell, le banquet est-il prêt dans la chambre privée?

LOVELL. — Oui, milord.

WOLSEY, *au roi.* — Votre Grâce, j'en ai peur, est un peu échauffée par la danse.

LE ROI HENRY. — Un peu trop, j'en ai peur.

WOLSEY. — L'air est plus frais, milord, dans la chambre voisine.

LE ROI HENRY. — Conduisez chacun vos dames. *(A Anne.)* Douce partenaire, je ne dois pas vous quitter encore. Soyons gais. Mon bon lord cardinal, j'ai une demi-douzaine de santés à boire à ces belles dames, et un pas encore à leur faire danser; et alors nous rêverons à qui sera le plus favorisé... Que la musique retentisse! *(Ils sortent.)*

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Une rue.

DEUX GENTILSHOMMES *se rencontrent.*

PREMIER GENTILHOMME. — Où allez-vous si vite?

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Oh! Dieu vous garde! Je vais à la salle d'assises savoir ce que va devenir le grand duc de Buckingham.

Digitized by Google

PREMIER GENTILHOMME. — Je vous épargnerai cette peine, monsieur. Tout est fini à présent, sauf la cérémonie de reconduire le prisonnier.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Étiez-vous là?

PREMIER GENTILHOMME. — Oui, vraiment, j'y étais.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Dites! qu'est-il arrivé, je vous prie?

PREMIER GENTILHOMME. — Vous pouvez aisément le deviner.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Est-il déclaré coupable?

PREMIER GENTILHOMME. — Oui, vraiment, et condamné comme tel.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — J'en suis fâché.

PREMIER GENTILHOMME. — Comme beaucoup d'autres.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Mais comment ça s'est-il passé, je vous prie?

PREMIER GENTILHOMME. — Je vous le dirai en peu de mots. Le noble duc est venu à la barre; là, à toutes les accusations, il a constamment répliqué qu'il n'était pas coupable, et il a allégué plusieurs raisons puissantes pour détourner le coup de la loi. Par contre, l'avocat du roi a fait valoir les dépositions, les preuves, les confessions de divers témoins, avec qui le duc a désiré être confronté *viva voce*. Sur quoi ont paru contre lui, son intendant; sir Gilbert Peck, son chancelier; et John Car, son confesseur; puis ce diable de moine, Hopkins, qui a fait tout le mal.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — C'était celui qui l'entretenait de ses prophéties?

PREMIER GENTILHOMME. — Lui-même. Tous ceux-là l'ont fortement accusé. Il a cherché à repousser leurs allégations, mais en vain. Et alors, sur ces témoignages, les pairs l'ont déclaré coupable de haute trahison. Il a beaucoup parlé, et savamment, pour avoir la vie sauve; mais tout cela a provoqué une pitié stérile, ou est resté non avenu.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Et ensuite comment s'est-il comporté?

PREMIER GENTILHOMME. — Quand il a été ramené à la barre, pour entendre sonner son glas, son arrêt de mort, il était saisi d'une telle angoisse qu'il suait à grosses gouttes; il a dit quelques mots de colère, confus et précipités; mais il a repris possession de lui-même, et, enfin radouci, il n'a cessé de montrer la plus noble résignation.

Digitized by Google

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Je ne crois pas qu'il ait peur de la mort.

PREMIER GENTILHOMME. — Assurément, non. Il n'a jamais été à ce point pusillanime; mais la cause de sa chute a bien pu l'affecter quelque peu.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Certes, le cardinal est au fond de ceci.

PREMIER GENTILHOMME. — C'est probable, d'après toutes les conjectures. D'abord, cette mise en jugement de Kildare, naguère député d'Irlande[1]. Lui écarté, on a vite envoyé à sa place le comte de Surrey, pour l'empêcher de secourir son père[2].

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Ce tour d'État était bien profondément perfide.

PREMIER GENTILHOMME. — A son retour, sans doute, le comte le fera payer cher. Ceci est remarqué généralement : à quiconque obtient la faveur du roi, le cardinal trouve immédiatement de l'emploi, et toujours assez loin de la cour.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Le peuple entier le hait profondément et, en mon âme et conscience, le voudrait à dix brasses sous terre; en revanche le duc est aimé et adoré par tous : on l'appelle le généreux Buckingham, le miroir de toute courtoisie...

PREMIER GENTILHOMME. — Restez là, monsieur, et vous allez voir le noble déchu dont vous parlez.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Rangeons-nous, et regardons-le.

Entre Buckingham, condamné : des huissiers à verge le précèdent; la hache est portée devant lui, le tranchant tourné de son côté. Il marche entre deux haies de hallebardiers; après lui viennent sir Thomas Lovell, sir Nicholas Vaux, sir William Sands, puis la foule.

BUCKINGHAM. — Vous tous, bonnes gens, qui êtes venus jusqu'ici par compassion pour moi, écoutez ce que je vais dire, et puis rentrez chez vous et abandonnez-moi. J'ai subi aujourd'hui la sentence du traître, et je dois mourir avec ce nom. Pourtant, le ciel en soit témoin! si j'ai une conscience, je souhaite qu'elle m'entraîne à l'abîme, au

1. C'est-à-dire, député du roi en Irlande.
2. En réalité, Surrey était le gendre de Buckingham.

Digitized by Google

moment même où tombera la hache, pour peu que j'aie été déloyal! Je n'en veux pas à la loi de ma mort : les présomptions données, elle a fait stricte justice; mais ceux qui ont cherché ma mort, je les eusse voulus plus chrétiens. Quels qu'ils puissent être, je leur pardonne de tout cœur. Pourtant, qu'ils prennent garde de se glorifier dans le mal et de bâtir leurs méfaits sur les tombeaux des grands! car alors mon sang innocent crierait contre eux. Je n'espère pas dans ce monde un prolongement d'existence, et je n'en solliciterai pas, quoique le roi ait plus de grâces que je n'oserais commettre de fautes. O vous, êtres rares qui m'aimez et qui avez le courage de pleurer Buckingham, vous, ses nobles amis, ses camarades, dont l'adieu est pour lui la seule amertume, la seule mort, accompagnez-moi, comme de bons anges, jusqu'à ma fin; et, quand le long divorce d'acier me frappera, faites de vos prières un ineffable sacrifice, et portez mon âme aux cieux... Emmenez-moi, au nom de Dieu!

LOVELL. — Au nom de la charité! je conjure Votre Grâce, si jamais votre cœur a recelé quelque ressentiment contre moi, de me pardonner pleinement aujourd'hui.

BUCKINGHAM. — Sir Thomas Lovell, je vous pardonne aussi sincèrement que je voudrais être pardonné. Je pardonne à tous! Je n'ai pas subi assez d'outrages pour ne pouvoir pas les amnistier : nulle rancune noire ne fermera ma tombe. Recommandez-moi à Sa Majesté; et, si elle parle de Buckingham, dites-lui, je vous prie, que vous m'avez rencontré à mi-chemin du ciel. Mes vœux et mes prières sont encore pour le roi; et, jusqu'à ce que mon âme me quitte, elle n'implorera pour lui que des bénédictions. Puisse-t-il vivre plus d'années que je n'ai le temps d'en compter! Puisse sa règle être toujours aimée et aimable! Et, quand la vieillesse l'aura amené à sa fin, puissent la bonté et lui occuper le même monument!

LOVELL. — Il faut que je conduise Votre Grâce au bord de l'eau; là, je remettrai ma charge à sir Nicholas Vaux, qui vous conduira jusqu'à votre fin.

VAUX. — Allez tout préparer : le duc arrive; veillez à ce que la barque soit prête, et décorez-la d'une façon conforme à la grandeur de sa personne.

BUCKINGHAM. — Non, sir Nicholas, laissez cela : désormais mon rang n'est plus que dérision pour moi. Quand je suis venu ici, j'étais lord grand connétable et duc de Buckin-

Digitized by Google

gham; maintenant, je suis le pauvre Édouard Bohun [1]. Pourtant je suis plus riche que mes vils accusateurs, qui n'ont jamais su ce que c'était que la loyauté. Moi, je la scelle de mon sang, et avec ce sang je les ferai gémir un jour. Mon noble père, Henry de Buckingham, qui le premier leva la tête contre l'usurpateur Richard, ayant cherché asile chez son serviteur Banister, fut dans sa détresse trahi par ce misérable, et périt sans jugement : la paix de Dieu soit avec lui! Henry VII, le roi d'après, profondément affligé de la perte de mon père, en prince vraiment royal, me restaura dans mes honneurs, et avec des ruines refit la noblesse de mon nom. Aujourd'hui, son fils, Henry VIII, m'a d'un coup enlevé pour toujours en ce monde la vie, l'honneur, le nom, et tout ce qui me faisait heureux. J'ai eu mon procès, et, je dois le dire, un noble procès; en cela j'ai été un peu plus heureux que mon misérable père. Pourtant notre destinée a été la même en ceci : tous deux, nous avons été perdus par nos serviteurs, par les hommes que nous aimions le plus. Le plus dénaturé, le plus déloyal des services! Le ciel a ses fins en tout. Mais, vous qui m'écoutez, recevez d'un mourant cet avis sûr : à ceux que vous gratifiez libéralement de votre affection et de votre confiance, ne vous livrez pas trop; car ceux-là mêmes dont vous faites vos amis et à qui vous donnez votre cœur, dès qu'ils aperçoivent le moindre accroc à votre fortune, s'éloignent de vous comme un flot, et ne reparaissent plus que pour vous engloutir. Vous tous, bonnes gens, priez pour moi. Il faut maintenant que je vous quitte : la dernière heure de ma longue et pénible existence est venue sur moi. Adieu! Et, quand vous voudrez conter quelque chose de triste, dites comment je suis tombé... J'ai fini; et que Dieu me pardonne! *(Buckingham et sa suite sortent.)*

PREMIER GENTILHOMME. — Oh! cela est lamentable. Monsieur, cette catastrophe n'attirera, je le crains, que trop de malédiction sur la tête de ses auteurs.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Si le duc est innocent, cela est gros de malheurs; pourtant je puis vous faire part d'une calamité imminente qui, si elle arrive, sera plus grande que celle-ci.

PREMIER GENTILHOMME. — Que les bons anges la

1. Le nom de famille du duc était Edward Stafford. Mais il descendait par les femmes des Bohun, comtes de Hereford.

Digitized by Google

détournent de nous! Que peut-il arriver? Vous ne doutez pas de ma discrétion, monsieur?

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Ce secret est si important qu'il faut pour le cacher une forte discrétion.

PREMIER GENTILHOMME. — Dites-le-moi : je ne parle guère.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Je n'en doute pas. Vous saurez donc tout, monsieur. N'avez-vous pas ces jours-ci entendu certaine rumeur d'une séparation entre le roi et Catherine?

PREMIER GENTILHOMME. — Oui, mais cela n'a pas duré; car, dès que le roi en eut connaissance, saisi de colère, il envoya au lord-maire l'ordre d'arrêter immédiatement ce bruit et de faire taire les langues qui oseraient le répandre.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Eh bien! monsieur, ce bruit calomnieux est connu désormais pour vérité; il reprend plus de consistance que jamais, et on tient pour certain que le roi tentera l'aventure. Le cardinal, ou quelqu'un de son entourage, lui a, par hostilité contre la bonne reine, suggéré un scrupule qui la perdra. Ce qui le confirme d'ailleurs, c'est que le cardinal Campéius est arrivé récemment, on le croit, pour cette affaire [1].

PREMIER GENTILHOMME. — C'est l'œuvre du cardinal : il cherche uniquement à se venger de l'empereur [2], qui ne lui a pas accordé sur sa demande l'archevêché de Tolède.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Je crois que vous avez touché juste; mais n'est-ce pas cruel que ce soit à la reine qu'il en cuise? Le cardinal veut être satisfait, et il faudra qu'elle tombe.

PREMIER GENTILHOMME. — C'est bien malheureux. Nous sommes ici trop en public pour discuter cela : allons en causer en particulier. *(Ils sortent.)*

---

1. Autre liberté prise avec la chronologie historique : le cardinal Campéius n'arriva à Londres qu'en 1528, sept ans donc après la mort de Buckingham.

2. La reine Catherine était la tante de l'empereur Charles Quint (voir scène suivante).

Digitized by Google

SCÈNE II

Une antichambre du palais.

Entre LE LORD CHAMBELLAN, *lisant une lettre.*

LE LORD CHAMBELLAN. — « Milord, les chevaux que désirait Votre Seigneurie avaient été, sous mon active surveillance, parfaitement choisis, dressés et équipés; ils étaient jeunes et beaux, et de la meilleure race du Nord. Au moment où ils étaient prêts à partir pour Londres, un homme de milord cardinal, muni d'une commission et de pleins pouvoirs, me les a enlevés, en me donnant pour raison que son maître voulait être servi avant un sujet, sinon avant le roi; ce qui, monsieur, nous a fermé la bouche. »

Il finira, je le crains en effet, par être servi le premier. Soit, qu'il les garde! Il veut tout avoir, je pense.

Entrent les ducs de Norfolk et de Suffolk.

NORFOLK. — Heureuse rencontre, milord chambellan!

LE LORD CHAMBELLAN, *aux deux ducs.* — Le bon jour à Vos Grâces!

SUFFOLK. — De quoi le roi est-il occupé?

LE LORD CHAMBELLAN. — Je l'ai laissé seul, plein de trouble et de tristes pensées.

NORFOLK. — Quelle en est la cause?

LE LORD CHAMBELLAN. — Il paraît que son mariage avec la femme de son frère a serré de trop près sa conscience.

SUFFOLK. — Non! c'est sa conscience qui serre de trop près une autre dame.

NORFOLK. — En effet. C'est l'œuvre du cardinal, du roi-cardinal. Ce prêtre aveugle, comme le fils aîné de la fortune, tourne tout à sa guise. Le roi le connaîtra un jour.

SUFFOLK. — Plût à Dieu! Autrement, il ne se connaîtra jamais lui-même.

NORFOLK. — Avec quelle sainte onction il agit en toute affaire. Et avec quel zèle! En effet, maintenant qu'il a rompu la ligue entre nous et l'empereur, ce grand neveu de la reine, il s'insinue dans l'âme du roi, il y sème les inquiétudes, les doutes, les remords de conscience, les alarmes, les désespoirs. Et tout cela à propos de son mariage! Et, pour soustraire le roi à tant d'ennemis, il conseille le divorce:

Digitized by Google

la perte de celle qui, comme un joyau, est restée vingt ans suspendue à son cou, sans jamais perdre de son lustre, de celle qui l'aime de cet amour ineffable dont les anges aiment les hommes de bien, de celle enfin qui, au moment où le coup le plus rude de la fortune la frappera, bénira encore le roi! N'est-ce pas là une œuvre pie?

LE LORD CHAMBELLAN. — Dieu me garde de pareilles machinations! Il est bien vrai que cette nouvelle est partout; toutes les bouches la répètent, et tous les cœurs honnêtes la déplorent. Quiconque ose approfondir cette affaire, en voit l'objet suprême, la sœur du roi de France[1]. Le ciel ouvrira un jour les yeux du roi, restés si longtemps fermés sur cet audacieux méchant.

SUFFOLK. — Et nous affranchira de son oppression.

NORFOLK. — Nous avons grand besoin de prier, et avec ferveur, pour notre délivrance : ou cet homme impérieux, de princes que nous sommes, nous fera pages. Toutes les dignités humaines sont entassées devant lui en un monceau unique qu'il façonne à sa guise.

SUFFOLK. — Pour moi, milords, je ne l'aime ni ne le crains : voilà ma profession de foi. Comme il ne m'a pas fait ce que je suis, je resterai tel, s'il plaît au roi. Ses malédictions et ses bénédictions me touchent également : ce sont autant de paroles auxquelles je ne crois pas. Je l'ai connu et je le connais; aussi je l'abandonne à celui qui l'a fait si superbe, le pape!

NORFOLK. — Entrons, et, par quelque occupation nouvelle, distrayons le roi de ces tristes idées qui agissent trop sur lui... Milord, vous nous accompagnerez?

LE LORD CHAMBELLAN. — Excusez-moi. Le roi m'a envoyé ailleurs. En outre vous choisissez l'heure la moins propice pour le déranger. Salut à Vos Seigneuries!

NORFOLK. — Merci, mon bon lord chambellan! *(Le lord chambellan sort.)*

Norfolk ouvre une porte à deux battants.
On aperçoit le roi assis et lisant d'un air pensif[2].

---

1. La duchesse d'Alençon.

2. L'indication scénique dans le Folio est différente, et curieuse : *Exit Lord Chamberlain, and the King draws the curtain and sits reading pensively.* Cette mise en scène, si l'on veut lui obéir à la lettre, pose plusieurs problèmes. 1° Le chambellan étant sorti par une porte séparée, « le roi tire le rideau »; il se trouvait donc dans l'arrière-scène,

Digitized by Google

SUFFOLK. — Comme il a l'air triste! Il faut qu'il soit bien affligé.

LE ROI HENRY. — Qui est là? Hein?

NORFOLK. — Prions Dieu qu'il ne soit pas fâché.

LE ROI HENRY. — Qui est là, dis-je? Comment osez-vous troubler nos méditations intimes? Qui suis-je? Hein?

NORFOLK. — Un gracieux roi, qui pardonne à toute offense un tort involontaire. Notre indiscrétion a pour cause une affaire d'État, pour laquelle nous venons savoir votre royal bon plaisir.

LE ROI HENRY. — Vous êtes par trop hardis. Allez! je vous ferai connaître vos heures de service. Est-ce le moment des affaires temporelles? Hein?

Entrent Wolsey et Campéius.

Qui est là? Mon bon lord cardinal?... O mon Wolsey, calmant de ma conscience blessée, tu es le remède qu'il faut à un roi. *(A Campéius.)* Vous êtes le bienvenu, très savant et révérend sire, dans notre royaume. Usez-en comme de nous. *(A Wolsey.)* Mon bon lord, ayez grand soin que ma parole ne soit pas stérile.

WOLSEY. — Sire, elle ne saurait l'être. Je voudrais que Votre Grâce nous accordât seulement une heure d'entretien particulier.

LE ROI HENRY, *à Norfolk et à Suffolk.* — Nous sommes occupé; allez!

NORFOLK, *à part.* — Ce prêtre n'a pas d'orgueil, n'est-ce pas?

SUFFOLK, *à part.* — A peine! Je ne voudrais pas en être malade à ce point, pas même pour sa place! Mais cela ne peut continuer.

NORFOLK, *à part.* — Si cela dure, gare à lui! Je sais quelqu'un qui se risquera.

SUFFOLK, *à part.* — Et moi aussi. *(Sortent Norfolk et Suffolk.)*

---

caché par ce rideau, qu'il manœuvre lui-même pour se « découvrir ». 2° Mais tout en tirant le rideau (avec un cordeau de tirage?), il doit conserver sa position méditative, ou la reprendre immédiatement, en faisant en sorte que l'assistance ne perçoive pas le mouvement. Conscients sans doute de cette difficulté — que les techniciens du Globe avaient bien dû résoudre —, Malone et d'autres éditeurs avaient substitué à l'indication originale celle que traduit F.-V. Hugo : c'est Norfolk qui « découvre » le roi, en ouvrant une porte à deux battants.

Digitized by Google

WOLSEY, *au roi.* — Votre Grâce a donné une leçon de sagesse à tous les princes, en soumettant franchement ses scrupules au jugement de la chrétienté. Qui peut se fâcher à présent? Quelle critique peut vous atteindre? L'Espagnol, lié à la reine par le sang et par l'affection, doit reconnaître maintenant, s'il a quelque bonne foi, que le débat est juste et noble. Tous les clercs, je veux dire les savants de tous les royaumes chrétiens, ont donné leur libre opinion. Rome, cette nourrice de la sagesse, sur votre auguste invitation, nous a envoyé un organe universel, ce bon homme, cet équitable et savant prêtre, le cardinal Campéius, que je présente encore une fois à Votre Altesse.

LE ROI HENRY. — Et une fois de plus, je l'accueille à bras ouverts, en remerciant le Saint Conclave de sa bienveillance : ils m'ont envoyé l'homme que j'aurais souhaité.

CAMPÉIUS. — Votre Grâce doit mériter l'amour de tous les étrangers : vous êtes si noble! Entre les mains de Votre Altesse je remets ces pouvoirs, en vertu desquels la cour de Rome vous associe, vous, milord cardinal d'York, à moi, son serviteur, pour juger impartialement cette affaire.

LE ROI HENRY. — Deux hommes égaux! La reine sera informée sur-le-champ de l'objet de votre venue. Où est Gardiner?

WOLSEY. — Votre Majesté a, je le sais, toujours aimé la reine si tendrement qu'elle ne lui refusera pas ce qu'une femme d'un moindre rang a droit de demander, de savants conseils autorisés à la défendre librement.

LE ROI HENRY. — Oui! et elle aura les meilleurs; et ma faveur est promise à qui la défendra le mieux. A Dieu ne plaise qu'il en soit autrement! Cardinal, je t'en prie, appelle-moi Gardiner, mon nouveau secrétaire. C'est un garçon qui me convient. *(Sort Wolsey.)*

Wolsey rentre avec Gardiner.

WOLSEY, *à part.* — Donnez-moi votre main; je vous souhaite beaucoup de bonheur et de faveur : vous êtes au roi maintenant.

GARDINER, *à part.* — Mais toujours aux ordres de Votre Grâce dont la main m'a élevé.

LE ROI HENRY. — Viens ici, Gardiner. *(Ils causent à part.)*

CAMPÉIUS. — Milord d'York, n'était-ce pas un certain docteur Pace qui avait auparavant la place de cet homme?

WOLSEY. — Oui, c'était lui.

Digitized by Google

CAMPÉIUS. — N'était-il pas considéré comme un savant homme?

WOLSEY. — Oui, sans doute.

CAMPÉIUS. — Croyez-moi! il court des bruits fâcheux sur vous-même, lord cardinal.

WOLSEY. — Comment! Sur moi?

CAMPÉIUS. — On n'hésite pas à dire que vous étiez jaloux de lui, et que, craignant l'élévation d'un homme si vertueux, vous l'avez constamment relégué à l'étranger : ce qui l'a tant affecté qu'il en est devenu fou et qu'il est mort.

WOLSEY. — Que la paix du ciel soit avec lui! Ce vœu suffit à la charité chrétienne. Quant aux vivants qui murmurent, il y a pour eux des lieux de correction. C'était un imbécile : car il voulait à toute force être vertueux... Ce bon garçon-là, dès que je commande, suit mes instructions : je ne veux près du roi que des gens de cette espèce. Apprenez ceci, frère : nous ne sommes pas ici pour nous laisser gêner par des subalternes.

LE ROI HENRY *à Gardiner.* — Dites cela à la reine avec douceur. *(Gardiner sort.)* Le lieu qui me semble le plus convenable pour la réception de tant de science, est Blackfriars : c'est là que vous vous réunirez pour cette importante affaire... Mon Wolsey, faites tout préparer... Oh! milord, n'est-ce pas douloureux pour un homme de cœur de quitter une si douce compagne de lit? Mais la conscience! la conscience! Oh! c'est un endroit sensible!... Et il faut que je la quitte. *(Ils sortent.)*

SCÈNE III

Une antichambre dans les appartements de la reine.

Entrent ANNE BULLEN *et* UNE VIEILLE DAME.

ANNE. — Ni pour ça non plus... Voilà ce qui est navrant : Son Altesse ayant vécu si longtemps avec elle; et elle, une femme si vertueuse, que jamais langue n'a pu rien dire contre son honneur! Sur ma vie, elle n'a jamais su faire le mal... Et maintenant, après tant de soleils passés sur le trône, dans la plénitude de la majesté et de la pompe (majesté et pompe mille fois plus amères à quitter que

Digitized by Google

douces à acquérir), après une telle existence, la repousser ainsi!... Oh! c'est une détresse à émouvoir un monstre.

LA VIEILLE DAME. — Les cœurs de la trempe la plus dure s'attendrissent et se lamentent sur son sort.

ANNE. — O volonté de Dieu! Mieux eût valu pour elle n'avoir jamais connu le faste. Tout mondain qu'il est, dès que la fortune querelleuse nous oblige à divorcer avec lui, c'est une angoisse aussi poignante que la séparation de l'âme et du corps.

LA VIEILLE DAME. — Hélas! pauvre dame! La voilà redevenue étrangère.

ANNE. — Il doit tomber d'autant plus de pitié sur elle. Vraiment, je le jure, mieux vaut être né en bas lieu et vivre avec les humbles dans le contentement, que se pavaner dans un ennui splendide et porter une tristesse d'or.

LA VIEILLE DAME. — Le contentement est notre meilleur avoir.

ANNE. — Par ma foi et ma virginité! je ne voudrais pas être reine.

LA VIEILLE DAME. — Fi donc! Je voudrais l'être, moi, dussé-je aventurer pour ça une virginité; et vous en feriez autant, malgré toutes ces grimaces de votre hypocrisie. Vous qui avez les plus charmants dehors de la femme, vous avez aussi un cœur de femme; et ce cœur-là a toujours convoité la prééminence, l'opulence, la souveraineté, lesquelles, à dire vrai, sont des bénédictions; et ces dons, quoique vous fassiez la petite bouche, votre conscience de souple chevreau serait bien capable de les accepter, s'il vous plaisait de l'élargir un peu.

ANNE. — Non! en bonne vérité.

LA VIEILLE DAME. — Si! en vérité, en vérité. Vous ne voudriez pas être reine?

ANNE. — Non! pas pour toutes les richesses qui sont sous le ciel.

LA VIEILLE DAME. — C'est étrange! Moi, une pièce de six sous me ferait consentir, toute vieille que je suis, à être reine[1]... Mais, je vous le demande, que pensez-vous d'une duchesse? Êtes-vous de force à porter le poids de ce titre-là?

ANNE. — Non! en vérité.

LA VIEILLE DAME. — Alors vous êtes faiblement consti-

1. *Queen,* reine. Jeu de mots traditionnel avec *quean,* coquine, fille légère. Cette scène abonde d'ailleurs en sous-entendus grivois.

Digitized by Google

tuée. Diminuez la charge. Je ne voudrais pas être un jeune comte et me trouver dans votre chemin, pour vous faire plus que rougir. Si vos reins ne peuvent endurer ce fardeau-là, ils sont trop faibles pour jamais porter un enfant.

ANNE. — Comme vous babillez! Je jure encore une fois que je ne voudrais pas être reine pour le monde entier.

LA VIEILLE DAME. — Sur ma parole! pour la petite Angleterre vous risqueriez le paquet. Moi-même, je le ferais pour le comté de Carnavon[1], quand ce serait tout ce que posséderait la couronne. Là! Qui vient ici?

Entre le lord chambellan.

LE LORD CHAMBELLAN. — Bonjour, mesdames! Quel prix mettez-vous à la révélation du secret de votre causerie?

ANNE. — Mon bon lord, pas même le prix de votre demande : elle ne vaut pas votre question. Nous déplorions les malheurs de notre maîtresse.

LE LORD CHAMBELLAN. — C'était une généreuse occupation, digne des sentiments de femmes vraiment bonnes. Il faut espérer que tout se terminera bien.

ANNE. — Ah! c'est la prière que j'adresse à Dieu : Amen!

LE LORD CHAMBELLAN. — Vous avez un noble cœur et les bénédictions célestes sont la part de celles qui vous ressemblent. Pour vous prouver, belle dame, la sincérité de mes paroles et le grand cas qu'on fait de vos nombreuses vertus, Sa Majesté le roi vous témoigne sa haute estime en vous conférant la transcendante dignité de marquise de Pembroke; à ce titre une pension annuelle de mille livres est ajoutée par Sa Grâce.

ANNE. — Je ne sais quel gage de ma gratitude je pourrais lui donner. Tout ce que je suis est moins que rien. Mes prières ne sont pas des paroles dûment sanctifiées, et mes vœux n'ont que la valeur de creuses vanités; pourtant des prières et des vœux, voilà tout ce que je puis lui offrir en retour. J'adjure Votre Seigneurie de vouloir bien exprimer ma respectueuse gratitude à Son Altesse, gratitude d'une servante rougissante qui prie pour sa santé et pour son règne.

LE LORD CHAMBELLAN. — Lady, je ne manquerai pas de confirmer la noble opinion que le roi a de vous. *(A part.)* Je l'ai bien examinée. La beauté et la dignité sont tellement

1. Le comté de Carnavon était pauvre, peu fertile, et arriéré.

Digitized by Google

mélangées en elle qu'elles ont séduit le roi. Et qui sait si de cette dame ne doit pas sortir une escarboucle qui illuminera toute cette île? *(Haut.)* Je vais trouver le roi, et lui dire que je vous ai parlé.

ANNE. — Mon honoré lord! *(Le lord chambellan sort.)*

LA VIEILLE DAME. — Oui, c'est comme ça! Voyez, voyez! J'ai sollicité à la cour seize ans, et je suis encore une solliciteuse de cour : eh bien! je n'ai jamais trouvé le juste milieu entre trop tôt et trop tard, pour aucune de mes demandes d'argent. Et vous, ô destinée! vous, toute nouvelle venue dans nos eaux (fi, fi, fi de ce bonheur forcé!) vous avez la bouche remplie avant de l'ouvrir.

ANNE. — Cela est étrange pour moi-même.

LA VIEILLE DAME. — Quel goût ça a-t-il? Est-ce amer? Quarante sous que non! Il y avait une fois une dame (c'est un vieux conte) qui ne voulait pas être reine, qui ne l'aurait pas voulu pour toute la boue d'Égypte... Connaissez-vous ça?

ANNE. — Allons! vous plaisantez?

LA VIEILLE DAME. — Sur le thème de votre élévation, je pourrais monter plus haut que l'alouette. Marquise de Pembroke! mille livres par an! Par pure estime, sans autre obligation!... Sur ma vie! ça promet bien d'autres mille livres. La traîne de la grandeur est plus longue que sa jupe. A présent, je vois que vos reins pourront porter une duchesse. Dites! est-ce que vous ne vous trouvez pas plus forte que vous n'étiez?

ANNE. — Bonne dame, amusez-vous des fantaisies de votre imaginative, et laissez-moi en dehors. Je veux ne plus exister, si ceci fait battre mon cœur de joie; je le sens défaillir à la pensée des conséquences. La reine est désolée; et nous l'oublions dans notre longue absence. Je vous en prie, ne lui dites pas ce que vous venez d'entendre.

LA VIEILLE DAME. — Pour qui me prenez-vous? *(Elles sortent.)*

SCÈNE IV

Une salle dans Blackfriars.

Trompettes et fanfare de cornets. Entrent DEUX HUISSIERS *à verge, portant de courtes baguettes d'argent ; puis,* DEUX SCRIBES, *en costume de docteurs; après eux,* L'ARCHEVÊQUE

Digitized by Google

DE CANTORBÉRY, *seul, suivi des* ÉVÊQUES DE LINCOLN, D'ÉLY, DE ROCHESTER *et* DE SAINT-ASAPH; *derrière eux, à une courte distance,* UN GENTILHOMME *portant la bourse, le grand sceau, et un chapeau de cardinal; puis,* DEUX PRÊTRES *portant chacun une croix d'argent; puis,* UN GENTILHOMME-HUISSIER, *tête nue, accompagné* D'UN SERGENT D'ARMES, *qui porte une masse d'argent; puis,* DEUX GENTILSHOMMES *portant de grands piliers d'argent; après eux, côte à côte,* LES DEUX CARDINAUX WOLSEY *et* CAMPÉIUS; DEUX NOBLES, *portant l'épée et la masse. Entrent ensuite* LE ROI *et* LA REINE, *et leurs cortèges. Le roi prend place sous le dais; les deux cardinaux s'asseyent au-dessous de lui comme juges. La reine prend place à quelque distance du roi. Les évêques se placent de chaque côté de la cour en forme de consistoire; au milieu, les scribes. Les lords s'asseyent près des évêques. L'audiencier et les autres officiers de service se placent en ordre convenable sur la scène.*

WOLSEY. — Tandis qu'on donnera lecture des pouvoirs envoyés de Rome, que le silence soit ordonné!

LE ROI HENRY. — A quoi bon? Lecture en a été faite déjà publiquement, et leur validité est reconnue de toutes parts : vous pouvez donc vous épargner cette perte de temps.

WOLSEY. — Soit! Procédons.

LE SCRIBE, *à l'audiencier.* — Dites à Henry, roi d'Angleterre, de comparaître devant la Cour.

L'AUDIENCIER, *appelant.* — Henry, roi d'Angleterre, comparaissez devant la Cour.

LE ROI HENRY. — Voici.

LE SCRIBE, *à l'audiencier.* — Dites à Catherine, reine d'Angleterre, de comparaître devant la Cour.

L'AUDIENCIER, *appelant.* — Catherine, reine d'Angleterre, comparaissez devant la Cour.

La reine ne répond pas, se lève de son siège, traverse la salle, va au roi, se jette à ses pieds, puis parle.

LA REINE CATHERINE. — Sire, je vous demande de me faire droit et justice, et de m'accorder votre pitié; car je suis une bien pauvre femme, une étrangère, née hors de vos domaines, n'ayant pas ici de juge impartial et ne pouvant pas compter sur la sympathique équité d'un tribunal. Hélas! sire, en quoi vous ai-je offensé? Quelle cause de déplaisir vous a donnée ma conduite, pour que vous vous

Digitized by Google

décidiez ainsi à me renvoyer et à me retirer vos bonnes grâces? Le ciel m'est témoin que j'ai toujours été pour vous une humble et loyale femme, soumise en tout temps à votre volonté, craignant toujours de provoquer votre mécontentement, assujettie à votre physionomie même, triste ou gaie, suivant les changements que j'y voyais. Quand m'est-il arrivé de contredire votre désir, et de ne pas en faire le mien? Quel est celui de vos amis que je ne me sois pas efforcée d'aimer, alors même que je le savais mon ennemi? Lequel de mes amis a pu s'attirer votre colère, sans perdre ma faveur, sans recevoir l'avis formel qu'elle lui était désormais enlevée? Sire, rappelez-vous que, dans cette obédience, j'ai été votre femme plus de vingt ans, et que j'ai eu le bonheur d'avoir de vous plusieurs enfants. Si, dans tout le cours de ce temps, vous pouvez citer et prouver un fait qui porte atteinte à mon honneur, à ma fidélité conjugale, à mon amour et à mon respect pour votre personne sacrée, au nom de Dieu! chassez-moi; et que le plus ignominieux opprobre ferme la porte sur moi, et me livre aux plus sévères rigueurs de la justice! Écoutez, sire! le roi, votre père, passait pour un prince fort prudent, d'un excellent jugement et d'une incomparable sagacité; Ferdinand, mon père, roi d'Espagne, était reconnu pour le prince le plus sage qui eût régné en ce pays depuis maintes années : on ne peut donc pas douter que, dans chaque royaume, pour débattre cette question, ils n'aient réuni en conseil des hommes éclairés qui ont jugé notre mariage légal. C'est pourquoi je vous conjure humblement, sire, de m'épargner jusqu'à ce que j'aie pu être conseillée par mes amis d'Espagne, dont je vais implorer l'avis. Sinon, au nom de Dieu! que votre bon plaisir s'accomplisse!

WOLSEY. — Vous avez ici, madame, ces révérends pères, choisis par vous-même, des hommes d'une intégrité et d'une science rares, l'élite du pays, qui sont rassemblés pour plaider votre cause. Il est donc inutile que vous demandiez l'ajournement d'un arrêt, aussi nécessaire à votre propre repos qu'à l'apaisement des inquiétudes du roi.

CAMPÉIUS. — Sa Grâce a bien parlé, et sagement. Ainsi, madame, il convient que ce royal procès soit instruit, et que, sans délai, tous les arguments soient produits et entendus.

LA REINE CATHERINE. — Lord cardinal, c'est à vous que je parle.

Digitized by Google

WOLSEY. — Quel est votre bon plaisir, madame?

LA REINE CATHERINE. — Monsieur, je suis prête à pleurer; mais, songeant que je suis reine (du moins je l'ai longtemps rêvé), certaine que je suis fille de roi, je veux changer mes larmes en traits de flamme.

WOLSEY. — Mais soyez patiente.

LA REINE CATHERINE. — Je le serai quand vous serez humble; non! je le serai avant, ou Dieu me punira. De puissantes raisons m'induisent à croire que vous êtes mon ennemi; et je vous récuse : vous ne serez pas mon juge; car c'est vous qui avez attisé cet incendie entre mon seigneur et moi. Puisse la rosée de Dieu l'éteindre! Ainsi, je le répète, dans l'insurmontable aversion de mon âme, je vous refuse pour mon juge. Encore une fois, je vous tiens pour mon ennemi le plus acharné, et je ne vous crois nullement l'ami de la vérité.

WOLSEY. — Je confesse que je ne vous reconnais pas à ce langage, vous qui toujours avez pratiqué la charité et donné les preuves d'une disposition douce et d'une sagesse au-dessus de votre sexe. Madame, vous me faites injure : je n'ai pas de rancune contre vous; je ne suis injuste ni pour vous ni pour personne. Ma conduite, dans le passé, comme dans l'avenir, a pour garants les pleins pouvoirs émanés du consistoire, oui! de tout le consistoire de Rome. Vous m'accusez d'avoir attisé cet incendie; je le nie. Le roi est présent : s'il trouve que je mens à mes actes, il peut à juste titre flétrir mon imposture; oui! aussi aisément que vous avez flétri ma véracité. Mais, s'il sait qu'ici je suis exempt de torts, il sait aussi que je ne suis pas exempté de la calomnie. Ainsi il dépend de lui de fermer ma blessure; et, pour la fermer, il suffit d'éloigner de vous ces idées. Avant que Son Altesse parle, je vous conjure, gracieuse madame, de rétracter vos paroles et de ne plus tenir un tel langage.

LA REINE CATHERINE. — Milord, milord, je suis une simple femme, beaucoup trop faible pour lutter contre vos artifices. Vous avez la parole doucereuse et humble; vous exercez votre ministère avec tous les dehors de la douceur et de l'humilité; mais votre cœur est gonflé d'arrogance, de rancune et d'orgueil. Vous avez, grâce à votre bonne fortune et aux faveurs de Son Altesse, franchi rapidement les bas échelons, et maintenant vous voilà sur un sommet où tous les pouvoirs sont de votre suite. Vos paroles, comme

Digitized by Google

vos domestiques, servent votre volonté, dans toutes les fonctions qu'il vous plaît de leur assigner. Je dois vous le dire : vous êtes plus soucieux de votre grandeur personnelle que des devoirs spirituels de votre haute profession. Encore une fois, je vous récuse pour mon juge; et ici, devant vous tous, j'en appelle au pape : je veux porter ma cause entière devant Sa Sainteté, et être jugée par elle.

Elle salue le roi et va pour se retirer.

CAMPÉIUS. — La reine s'obstine; rebelle à la justice, prompte à l'accuser, elle dédaigne de se soumettre à ses arrêts : ce n'est pas bien. Elle s'en va.

LE ROI HENRY. — Qu'on la rappelle!

L'AUDIENCIER. — Catherine, reine d'Angleterre, venez devant la Cour.

GRIFFITH. — Madame, on vous rappelle.

LA REINE CATHERINE. — Pourquoi y faire attention? Suivez votre chemin, je vous prie; vous reviendrez sur vos pas, quand vous serez rappelé... Que le Seigneur me soit en aide! Ils m'exaspèrent. Avancez, je vous prie, je ne veux pas rester; non, jamais, pour cette affaire, je ne reparaîtrai devant aucune de leurs cours. *(La reine sort avec Griffith et le reste de ses gens.)*

LE ROI HENRY. — Va ton chemin, Kate. S'il y a au monde un homme qui ose soutenir qu'il a une femme meilleure, qu'il ne soit cru en rien après un tel mensonge! Certes, si tes rares qualités, ta suave douceur, ta sainte humilité, ta dignité conjugale, faite d'obéissance et de commandement, si toutes tes vertus souveraines et religieuses pouvaient parler pour toi, tu serais la reine des reines de la terre... Elle est née noble, et elle s'est conduite envers moi d'une manière digne de sa vraie noblesse.

WOLSEY. — Très gracieux sire, je conjure humblement Votre Altesse de vouloir bien s'expliquer en présence de tout cet auditoire; car c'est là même, où m'a accablé l'outrage, que je dois en être dégagé, si je ne puis obtenir d'ailleurs une immédiate et entière satisfaction. Est-ce moi, sire, qui vous ai mis cette affaire en tête? Ai-je jamais provoqué en vous aucun scrupule, qui pût vous induire à soulever ce débat?... Ai-je jamais fait autre chose que remercier Dieu de vous avoir donné cette royale compagne? Vous ai-je jamais dit le moindre mot qui pût être préjudiciable à sa condition actuelle ou faire tort à sa noble personne?

Digitized by Google

LE ROI HENRY. — Milord cardinal, je vous disculpe; oui, sur mon honneur! je vous décharge de tout reproche. Vous n'en êtes pas à apprendre que vous avez beaucoup d'ennemis qui ne savent pas pourquoi ils le sont, mais qui, comme les chiens d'un village, aboient quand les autres aboient : c'est par quelques-uns de ces gens-là que la reine a été irritée contre vous. Vous êtes disculpé. Mais voulez-vous être plus amplement justifié? Toujours vous avez désiré qu'on assoupît cette affaire; jamais vous n'avez souhaité qu'on l'éveillât; loin de là, vous avez souvent, très souvent, fait obstacle à ses progrès. Sur mon honneur, je rends ce témoignage à mon bon lord cardinal, et je le lave complètement sur ce point. Maintenant, comment ai-je été amené là? Pour vous le dire, je réclamerai de vous un moment d'attention. Suivez bien la déduction. Voici comment la chose est venue. Écoutez! Les premières inquiétudes que conçut ma conscience, les premiers scrupules qui l'agitèrent furent éveillés par certaines paroles de l'évêque de Bayonne, alors ambassadeur de France, qui avait été envoyé ici pour négocier un mariage entre le duc d'Orléans [1] et notre fille Marie. Dans le cours de cette affaire, avant de se déterminer à une résolution, ce personnage (je veux dire l'évêque) demanda un délai, pour soumettre au roi son maître la question de savoir si notre fille était légitime, étant issue de notre mariage avec la douairière, ci-devant épouse de mon frère. Ce délai ébranla profondément ma conscience, la pénétra, y provoqua des déchirements, et fit trembler toute la région de mon cœur. L'accès ainsi forcé, mille réflexions confuses se pressèrent dans mon esprit, sous la pression d'une telle anxiété. Il me sembla d'abord que le ciel avait cessé de me sourire, lui qui, commandant à la nature, avait exigé que le sein de ma femme, s'il concevait de moi un enfant mâle, ne lui donnât pas plus de vie que la tombe n'en donne aux morts; en effet tous ses enfants mâles sont morts là même où ils avaient été engendrés, ou peu de temps après avoir respiré l'air de ce monde. Je crus désormais que c'était là un jugement de Dieu, que mon royaume, bien digne du premier héritier de l'univers, n'aurait pas par moi cette satisfaction. Je fus ainsi amené à examiner le danger auquel mes États étaient exposés par ce défaut de postérité; et cela me causa de

1. Le futur Henri II.

Digitized by Google

cruelles angoisses. Ainsi, flottant sur la mer orageuse de ma conscience, je gouvernai vers le remède pour lequel nous sommes ici rassemblés en ce moment; autrement dit, je voulus soulager ma conscience, que je sentais alors gravement malade et qui n'est pas bien encore, en consultant tous les vénérables prélats, tous les savants docteurs du pays. Je commençai à me confier à vous, milord de Lincoln; vous vous rappelez sous quelle oppression je me débattais, quand je vous fis ma première ouverture.

LINCOLN. — Très bien, mon suzerain.

LE ROI HENRY. — J'ai parlé longuement : veuillez dire vous-même ce que vous avez fait pour ma satisfaction.

LINCOLN. — Sous le bon plaisir de Votre Altesse, la question me troubla tellement tout d'abord par sa considérable importance et ses formidables conséquences, que je livrai au doute mon plus hardi conseil; et je conjurai Votre Altesse d'adopter la marche qu'elle suit ici.

LE ROI HENRY. — Je m'ouvris alors à vous, milord de Cantorbéry, et j'obtins votre assentiment pour faire cette convocation. Il n'est pas dans cette Cour un vénérable personnage que je n'aie consulté; et je n'ai agi que sur un consentement formel, signé et scellé par chacun de vous. Ainsi, poursuivez. Ce n'est nullement une antipathie contre la personne de la bonne reine, mais bien la douloureuse, l'épineuse pression des raisons que j'ai exposées, qui soulève ce débat. Prouvez seulement que notre mariage est légitime, et, sur ma vie! sur ma royale dignité! nous sommes heureux d'achever notre carrière mortelle avec elle, Catherine, notre reine; et nous la préférons à la plus parfaite créature que l'univers ait pour parangon.

CAMPÉIUS. — N'en déplaise à Votre Altesse, la reine étant absente, il est nécessaire que nous ajournions cette Cour à un jour ultérieur : dans l'intervalle, il faudra presser vivement la reine de se désister de l'appel qu'elle entend faire à Sa Sainteté. *(L'assemblée se lève pour sortir.)*

LE ROI HENRY, *à part.* — Je puis m'apercevoir que ces cardinaux se jouent de moi; j'abhorre les tortueuses lenteurs et les artifices de Rome. Cranmer, mon savant et bien-aimé serviteur, reviens, je t'en conjure! Avec toi, je le sais, la consolation m'arrive. *(Haut.)* Rompez la séance. Retirez-vous, vous dis-je. *(Tous sortent dans l'ordre où tous sont entrés.)*

Digitized by Google

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Londres. — Le palais de Bridewell.
Un appartement chez la reine.

LA REINE *et quelques-unes de ses femmes sont à l'ouvrage.*

LA REINE CATHERINE. — Prends ton luth, fillette. Mon âme est assombrie par les ennuis : chante, et dissipe-les, si tu peux. Quitte ton ouvrage.

CHANSON

Orphée avec son luth forçait les arbres
Et les cimes glacées des montagnes
A s'incliner, quand il chantait.
A ses accords, plantes et fleurs
Croissaient sans cesse, comme si le soleil et la pluie
Eussent fait un éternel printemps.

Tout ce qui l'entendait jouer,
La vague même de l'Océan,
Penchait la tête et s'arrêtait.
Tel est l'art de la suave musique :
L'ennui accablant, le chagrin de cœur
S'assoupit ou expire à sa voix !

Entre un gentilhomme.

LA REINE CATHERINE. — Qu'est-ce?

LE GENTILHOMME. — N'en déplaise à Votre Grâce, les deux grands cardinaux attendent dans la salle d'audience.

LA REINE CATHERINE. — Voudraient-ils me parler?

LE GENTILHOMME. — Ils m'ont chargé de vous le dire, madame.

LA REINE CATHERINE. — Priez Leurs Grâces d'entrer. *(Le gentilhomme sort.)* Que peuvent-ils me vouloir, à moi, pauvre faible femme, tombée en défaveur? Leur visite ne

Digitized by Google

me plaît pas. Maintenant que j'y pense, ce devraient être des hommes vertueux; leurs fonctions sont respectables; mais l'habit ne fait pas le moine.

Entrent Wolsey et Campéius.

WOLSEY. — Paix à Votre Altesse!

LA REINE CATHERINE. — Vos Grâces me trouvent ici quelque peu femme de ménage; je voudrais l'être tout à fait, si dure que dût être ma vie. Que désirez-vous de moi, révérends lords?

WOLSEY. — Veuillez, noble dame, passer dans votre appartement particulier : nous vous expliquerons pleinement l'objet de notre visite.

LA REINE CATHERINE. — Dites-le ici. En conscience, je n'ai rien fait encore qui réclame les coins [1]. Plût à Dieu que toutes les autres femmes pussent en dire autant avec la même liberté d'esprit! Milords, je ne crains pas (j'ai ce rare bonheur) que mes actions soient discutées par toutes les langues, vues de tous les yeux, livrées même aux attaques de l'envie et de la calomnie, tant je suis certaine que ma vie est droite. Si votre but est de m'examiner dans ma conduite d'épouse, faites-le hardiment. La loyauté aime les francs procédés.

WOLSEY. — *Tanta est erga te mentis integritas, regina serenissima* [2].

LA REINE CATHERINE. — Ah! mon bon lord, pas de latin! Depuis ma venue, je n'ai pas été fainéante au point de ne pas savoir la langue du pays où j'ai vécu. Un idiome étrange rend ma cause plus étrange et la fait suspecte. Je vous en prie, parlez en anglais : il y a ici des personnes qui vous remercieront pour leur pauvre maîtresse, si vous dites la vérité. Croyez-moi! elle a été bien durement traitée. Lord cardinal, le péché le plus prémédité que j'aie jamais commis peut être absous en anglais.

WOLSEY. — Noble dame, je regrette que mon intégrité et mon dévouement pour Sa Majesté et vous, fassent naître de si violents soupçons, quand je suis de si bonne foi. Nous ne venons pas, par voie d'accusation, souiller un honneur que bénissent les bouches les meilleures, ni vous entraîner

1. *Desorves a corner :* le secret des coins obscurs.

2. C'est d'une égale franchise que l'on usera envers vous, reine sérénissime.

Digitized by Google

dans de nouveaux chagrins; vous n'en avez déjà que trop, bonne dame! Nous venons savoir quelle est votre disposition d'esprit dans le grave différend, élevé entre le roi et vous; nous venons vous donner, en hommes désintéressés et honnêtes, notre sincère opinion et les avis les plus salutaires à votre cause.

CAMPÉIUS. — Très honorée dame, milord d'York, guidé par sa noble nature, par le zèle et le respect qu'il a toujours professés pour Votre Grâce, oubliant, en homme de bien, la censure récemment infligée par vous à sa loyauté et à lui-même, censure bien exagérée, vous offre, comme moi, en signe de paix, ses services et ses conseils.

LA REINE CATHERINE, *à part.* — Pour me trahir! *(Haut.)* Milords, je vous remercie tous deux de vos bonnes volontés. Vous parlez comme d'honnêtes gens, Dieu veuille que vous vous montriez tels! Mais sur un point de cette importance, qui touche de si près à mon honneur (et de plus près, j'en ai peur, à ma vie), comment, avec mon faible jugement, répondre brusquement à des hommes aussi graves, aussi savants que vous? En vérité, je ne sais pas. J'étais ici à l'ouvrage au milieu de mes femmes, bien loin de m'attendre, le ciel le sait, à de pareils visiteurs et à une pareille affaire. Au nom de ce que j'ai été (car je suis à l'agonie de ma grandeur), je prie Vos Bonnes Grâces de me laisser le temps de choisir des conseils pour ma cause. Hélas! je suis une femme sans amis, sans espoir.

WOLSEY. — Madame, vous faites injure à l'affection du roi par ces alarmes. Vos espérances et vos amis sont sans nombre.

LA REINE CATHERINE. — En Angleterre, ils ne peuvent guère me servir. Croyez-vous, milords, qu'aucun Anglais osât me donner conseil? S'il y en avait un assez désespéré pour être sincère, pourrait-il se déclarer mon ami contre la volonté de Son Altesse et vivre? Non, certes, les amis qui peuvent soulager mes afflictions, les amis à qui peut s'attacher ma confiance, ne vivent pas ici : ils sont, comme tous mes autres appuis loin d'ici, dans mon pays, milords.

CAMPÉIUS. — Je voudrais que Votre Grâce fît trêve à ses chagrins et acceptât mon conseil.

LA REINE CATHERINE. — Lequel, monsieur?

CAMPÉIUS. — Remettez votre cause à la protection du roi : il est aimable et fort généreux. Cela vaudra beaucoup mieux et pour votre honneur et pour votre cause; car, si

Digitized by Google

la sentence de la loi vous atteint, vous vous retirerez déshonorée.

WOLSEY. — Ce qu'il vous dit est juste.

LA REINE CATHERINE. — Vous me conseillez ce que vous désirez tous deux, ma ruine. Est-ce là un conseil chrétien? Fi de vous! Le ciel est toujours au-dessus de tout; là siège un juge qu'aucun roi ne peut corrompre.

CAMPÉIUS. — Votre fureur nous méconnaît.

LA REINE CATHERINE. — Tant pis pour vous! Je vous croyais de saints hommes, sur mon âme! Je vous prenais pour d'éminentes vertus cardinales; mais vous n'êtes que des péchés cardinaux, et des cœurs faux, j'en ai peur. Par pudeur! réformez-vous, milords. Sont-ce là vos consolations? Est-ce là le cordial que vous apportez à une malheureuse dame? une femme perdue au milieu de vous, bafouée, méprisée? Je ne voudrais pas vous souhaiter la moitié de mes misères, j'ai plus de charité que cela; mais écoutez, je vous avertis, prenez garde, au nom du ciel! Prenez garde que tout le poids de mes malheurs ne retombe sur vous.

WOLSEY. — Madame, ceci est du pur délire. Vous traduisez en une perfidie le service que nous vous offrons.

LA REINE CATHERINE. — Vous, vous me réduisez à néant. Malheur à vous, et à tous les faux parleurs comme vous! Voudriez-vous, si vous aviez quelque justice, quelque pitié, si vous aviez de l'homme d'Église autre chose que l'habit, voudriez-vous que je remisse ma cause malade entre les mains de qui me hait? Hélas! il m'a bannie de son lit déjà, de son amour, depuis trop longtemps. Je suis vieille, milords; et le seul lien par lequel je lui tienne à présent, c'est mon obéissance. Que peut-il m'arriver de pire qu'une telle misère? Que tout votre savoir me trouve une malédiction comme celle-là!

CAMPÉIUS. — Vos craintes exagèrent.

LA REINE CATHERINE. — Ai-je donc (il faut bien que je parle moi-même, puisque la vertu ne trouve pas d'amis), ai-je donc vécu si longtemps en épouse fidèle, en femme, j'ose le dire, sans vaine gloire, inaccessible à la flétrissure du soupçon, ai-je constamment entouré le roi de toutes mes affections, l'ai-je aimé, après le ciel, plus que tout, lui ai-je obéi, ai-je poussé l'idolâtrie pour lui jusqu'à la superstition, oubliant presque mes prières dans mon désir de lui plaire, pour en être ainsi récompensée? Ce n'est pas bien, milords. Amenez-moi une femme fidèle à son mari, une femme qui

Digitized by Google

n'ait jamais rêvé de joie en dehors de son bon plaisir; et à cette femme, quand elle aura fait de son mieux, j'ajouterai encore un mérite, une immense patience.

WOLSEY. — Madame, vous vous éloignez du but salutaire que nous cherchons.

LA REINE CATHERINE. — Milord, je ne veux pas commettre moi-même le crime d'abandonner volontairement le noble titre que m'a fait épouser votre maître. La mort seule me fera divorcer avec ma dignité.

WOLSEY. — Veuillez m'écouter.

LA REINE CATHERINE. — Comme je voudrais n'avoir jamais foulé cette terre anglaise, ni respiré les flatteries qui y croissent! Vous avez des visages d'anges, mais le ciel connaît vos cœurs. Misérable, que vais-je devenir à présent? Je suis la plus malheureuse de toutes les femmes. *(A ses femmes.)* Hélas! pauvres filles, quelle sera votre destinée désormais, naufragées sur un royaume où il n'y a ni pitié, ni amis, ni espérance, où pas un parent ne pleure sur moi, où l'on m'accorde à peine un tombeau?... Comme le lis, qui naguère régnait et fleurissait dans la prairie, je vais incliner la tête et mourir.

WOLSEY. — Si Votre Grâce pouvait se laisser convaincre que nos fins sont honnêtes, elle se sentirait plus rassurée. Pourquoi, bonne dame, par quel motif voudrions-nous vous faire tort? Hélas! notre fonction, le caractère même de notre profession, nous le défendent. Nous avons mission de guérir de telles douleurs, non de les semer. Au nom du ciel! considérez ce que vous faites; combien vous pouvez vous nuire à vous-même, en risquant par cette conduite de vous aliéner complètement le roi! Les cœurs des princes baisent l'obéissance, tant ils en sont épris; mais contre les esprits résistants ils se soulèvent et éclatent, terribles comme la tempête. Je sais que vous avez une douce et noble nature, une âme paisible comme un calme. Je vous prie de voir en nous ce que nous professons être, des médiateurs, des amis, des serviteurs.

CAMPÉIUS. — Madame, l'avenir vous le prouvera. Vous faites tort à vos vertus par ces alarmes de faible femme. Un noble esprit, comme celui qui vous anime, doit rejeter, comme fausse monnaie, de telles défiances. Le roi vous aime : prenez garde de perdre son affection!... Pour nous si vous daignez vous confier à nous dans cette affaire, nous, sommes prêts à déployer un zèle extrême à votre service.

Digitized by Google

LA REINE CATHERINE. — Faites ce que vous voudrez, milords. Et, je vous en prie, pardonnez-moi si je me suis comportée de façon incivile; vous savez, je suis une femme à qui manque l'esprit nécessaire pour répondre convenablement à des personnes comme vous. Veuillez offrir mes respects à Sa Majesté; le roi a encore mon cœur, et il aura mes prières tant que j'aurai la vie. Allons! révérends pères, accordez-moi vos conseils : elle mendie aujourd'hui, celle qui ne s'attendait guère, quand elle mit le pied ici, à payer ses grandeurs aussi cher. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

Chez le roi.

Entrent LE DUC DE NORFOLK, LE DUC DE SUFFOLK, LE COMTE DE SURREY *et* LE LORD CHAMBELLAN.

NORFOLK. — Si vous voulez maintenant unir vos doléances et les présenter avec insistance, le cardinal n'y pourra pas résister. Si vous laissez échapper l'occasion qui s'offre, je promets que vous subirez de nouvelles disgrâces, outre celles que vous endurez déjà.

SURREY. — Je suis heureux de la plus légère occasion qui me rappelle que le duc, mon beau-père, doit être vengé de lui.

SUFFOLK. — Quel est le pair qui n'ait pas été en butte à ses outrages, ou tout au moins à ses dédaigneuses hauteurs? A-t-il jamais respecté aucune dignité en dehors de la sienne?

LE LORD CHAMBELLAN. — Milord, vous en parlez à votre aise. Je sais ce qu'il a mérité de vous et de moi; mais l'occasion a beau se présenter à nous, que pouvons-nous faire contre lui? Je me le demande avec inquiétude. Si vous ne pouvez lui fermer tout accès auprès du roi, ne tentez rien contre lui; car il a le don d'ensorceler le roi avec sa parole.

NORFOLK. — Oh! ne craignez rien; ce charme-là est rompu : le roi a découvert contre lui quelque chose qui pour toujours gâte le miel de son langage. Non! Il est enfoncé dans la disgrâce, à ne pouvoir s'en relever.

SURREY. — Monsieur, je serais bien aise d'apprendre des nouvelles comme celles-ci une fois par heure.

NORFOLK. — Croyez-moi! c'est certain. Ses actes contra-

Digitized by Google

dictoires dans l'affaire du divorce ont tous été dévoilés, et il y apparaît tel que je souhaite voir apparaître mon pire ennemi.

SURREY. — Comment ses machinations ont-elles été mises au jour?

SUFFOLK. — Très étrangement.

SURREY. — Oh! comment? comment?

SUFFOLK. — La lettre du cardinal au pape a été égarée et est venue sous les yeux du roi. On y a lu comment le cardinal suppliait Sa Sainteté de suspendre le jugement du divorce; car s'il avait lieu, *je m'aperçois,* disait-il, *que mon roi s'est pris d'affection pour une créature de la reine, lady Anne Bullen.*

SURREY. — Le roi a cette lettre?

SUFFOLK. — Soyez-en sûr.

SURREY. — Cela aura-t-il quelque effet?

LE LORD CHAMBELLAN. — Le roi voit ici par quelle voie tortueuse et cachée il marche à ses fins. Mais sur ce point tous ses artifices échouent, et il apporte le remède après la mort du patient. Le roi a déjà épousé la belle.

SURREY. — Plût à Dieu!

SUFFOLK. — Puisse ce souhait vous porter bonheur, milord! Car, je le déclare, il est exaucé.

SURREY. — Que toute ma joie salue cette conjonction!

SUFFOLK. — Je dis amen!

NORFOLK. — Et tout le monde le dit.

SUFFOLK. — Les ordres sont donnés pour son couronnement. Mais cette nouvelle est toute fraîche, et il y a des oreilles à qui il n'est pas besoin de la raconter. Mais, milords, c'est une superbe créature, d'un esprit et d'un extérieur accomplis. Je me persuade que d'elle descendra sur cette terre quelque bénédiction mémorable.

SURREY. — Mais le roi digérera-t-il cette lettre du cardinal? Dieu veuille que non!

NORFOLK. — Morbleu, amen!

SUFFOLK. — Non, non! il y a d'autres guêpes qui lui bourdonnent au nez et qui lui rendront cette piqûre plus sensible. Le cardinal Campéius est parti furtivement pour Rome, sans prendre congé, laissant là la cause du roi, et s'est enfui en hâte, comme agent du cardinal, pour seconder toute son intrigue. Je vous assure qu'à ceci le roi a crié : Ha!

LE LORD CHAMBELLAN. — Que Dieu l'exaspère de plus en plus et lui fasse crier : « Ah! » plus fort encore!

Digitized by Google

NORFOLK. — Mais, milord, quand revient Cranmer [1]?

SUFFOLK. — Il est revenu, dans les mêmes opinions; et ses avis ont confirmé le roi dans le divorce, appuyés qu'ils étaient par presque tous les collèges célèbres de la chrétienté. Bientôt, je crois, le second mariage sera célébré, ainsi que le nouveau couronnement. Catherine ne sera plus appelée reine, mais princesse douairière, veuve du prince Arthur.

NORFOLK. — Ce Cranmer est un digne garçon, et il s'est donné beaucoup de peine dans l'affaire du roi.

SUFFOLK. — Certainement; et nous le verrons archevêque pour ça.

NORFOLK. — Je l'ai ouï dire.

SUFFOLK. — N'en doutez pas. Le cardinal!

Entrent Wolsey et Cromwell.

NORFOLK. — Observez, observez : il est morose.

WOLSEY. — Ce paquet, Cromwell, l'avez-vous remis au roi?

CROMWELL. — En mains propres, dans sa chambre à coucher.

WOLSEY. — A-t-il regardé le contenu du papier?

CROMWELL. — Il l'a décacheté sur-le-champ; et, aux premières lignes, il a pris un air sérieux; la préoccupation était sur son visage. Il vous fait dire de l'attendre ici ce matin.

WOLSEY. — Est-il prêt à sortir?

CROMWELL. — Je crois qu'à présent il l'est.

WOLSEY. — Laissez-moi un moment. *(Cromwell sort.)* Ce sera la duchesse d'Alençon, la sœur du roi de France : il l'épousera. Anne Bullen! Non! je ne veux pas d'Anne Bullen pour lui : il n'y a rien là qu'un joli visage... Bullen! Non! nous ne voulons pas de Bullen... Il me tarde d'avoir des nouvelles de Rome... La marquise de Pembroke!

NORFOLK. — Il est mécontent.

SUFFOLK. — Peut-être sait-il que le roi aiguise sa colère contre lui.

SURREY. — Qu'elle soit assez tranchante, mon Dieu, pour ta justice!

---

1. Certains chroniqueurs (John Foxe : *Acts and Monuments of Martyrs,* édition de 1563) rapportent que le roi aurait envoyé Cranmer en France et en Allemagne pour prendre avis de docteurs des universités, en particulier de la Sorbonne, au sujet du divorce d'avec Catherine.

Digitized by Google

WOLSEY. — Une des femmes de la ci-devant reine, la fille d'un chevalier, être la maîtresse de sa maîtresse, la reine de la reine!... Cette chandelle-là brûle mal : il faut que je la mouche; et alors, elle s'éteint... Je la sais vertueuse et méritante. Qu'importe! Je la sais aussi luthérienne frénétique; et il n'est pas sain pour notre cause qu'elle repose sur le sein de notre roi, si difficile à gouverner. Et puis, il vient de surgir un hérétique, Cranmer, un archi-hérétique, qui s'est insinué dans la faveur du roi, et est devenu son oracle...

NORFOLK. — Il est vexé de quelque chose.

SURREY. — Je voudrais que ce fût quelque chose qui lui déchirât la fibre, la maîtresse fibre du cœur!

Entrent le roi, lisant une cédule, et Lovell.

SUFFOLK. — Le roi! le roi!

LE ROI HENRY. — Quel tas de richesses il a accumulé pour sa part! Et quel flot de dépenses à chaque heure semble couler de ses mains! Au nom de quel bénéfice peut-il ramasser tout ça?... Eh bien! milords, avez-vous vu le cardinal?

NORFOLK. — Milord, nous étions ici à l'observer. Quelque étrange commotion est dans son cerveau : il se mord la lèvre et tressaille; soudain il s'arrête, fixe les yeux à terre, puis pose son doigt sur sa tempe; tout à coup, il se meut à pas précipités, puis s'arrête de nouveau, se frappe violemment la poitrine, et bientôt cherche des yeux la lune. Nous l'avons vu se mettre dans les plus étranges postures.

LE ROI HENRY. — Cela n'est pas surprenant : il y a une émeute dans son esprit. Ce matin, il m'a envoyé des papiers d'État que j'avais demandé à lire. Et savez-vous ce que j'ai trouvé là, sur ma parole, par inadvertance? Eh bien! un inventaire indiquant ses divers services d'argenterie, ses trésors, les riches tentures et ameublement de sa maison; et j'y trouve un excès d'opulence qui dépasse de beaucoup le légitime avoir d'un sujet [1].

NORFOLK. — C'est une grâce du ciel! Quelque esprit

1. Shakespeare a utilisé ici, en l'appliquant à Wolsey lui-même, un incident rapporté par Holinshed. L'évêque de Durham aurait en 1508 commis une erreur analogue en communiquant par mégarde à Wolsey, dans un dossier de documents, un inventaire de ses propres richesses.

Digitized by Google

aura glissé ce papier dans le paquet, pour en illuminer vos yeux.

LE ROI HENRY. — Si nous pouvions croire que ses méditations planent au-dessus de la terre et sont fixées sur un but spirituel, je le laisserais poursuivre ses rêveries; mais je crains que ses idées ne soient sublunaires, et qu'elles ne soient pas dignes de sa sérieuse réflexion. *(Il s'assied sur son trône et parle bas à Lovell qui va à Wolsey.)*

WOLSEY. — Dieu me pardonne! Que Dieu bénisse à jamais Votre Altesse!

LE ROI HENRY. — Mon bon lord, vous êtes plein de choses célestes, et vous gardez dans votre âme l'inventaire de vos plus beaux trésors. Sans doute vous le récapituliez en ce moment; à peine pouvez-vous dérober à vos spirituels loisirs quelque court moment pour tenir vos comptes terrestres. Certes, en cela je vous trouve mauvais économe, et je suis charmé que vous me ressembliez sur ce point.

WOLSEY. — Sire, j'ai un temps pour mes devoirs sacrés, un temps pour m'occuper de la part d'affaires qui m'est attribuée dans l'État; et la nature réclame ses moments de satisfaction, si bien que moi, son enfant fragile entre tous mes frères mortels, je suis forcé de lui céder.

LE ROI HENRY. — Vous avez bien parlé.

WOLSEY. — Puissé-je toujours donner motif à Votre Altesse d'associer dans sa pensée mon bien faire avec mon bien dire!

LE ROI HENRY. — C'est encore bien dit; et c'est une sorte de bonne action que de bien dire; et pourtant les paroles ne sont pas des actions. Mon père vous aimait, il le disait, et pour vous il couronnait la parole de l'action. Depuis que j'ai mon office, je vous ai tenu tout près de mon cœur; non seulement je vous ai donné des emplois qui pouvaient vous rapporter de grands profits, mais encore j'ai pris sur mon avoir pour répandre mes bienfaits sur vous.

WOLSEY, *à part.* — Que veut dire ceci?

SURREY, *à part.* — Que le Seigneur grossisse cette affaire!

LE ROI HENRY. — N'ai-je pas fait de vous le premier homme de l'État? Je vous en prie, dites-moi si ce que j'avance là vous semble vrai. Et, si vous pouvez faire cette confession, dites-nous aussi si vous êtes, ou non, notre obligé. Que répondez-vous?

WOLSEY. — Mon suzerain, je le confesse, vos royales faveurs, chaque jour versées à flots sur moi, ont dépassé de

Digitized by Google

beaucoup les services que mon zèle a pu rendre. Aucun effort humain ne serait à leur hauteur. Mes efforts, à moi, sont toujours restés au-dessous de mes désirs, mais ont toujours été en proportion de mes moyens. Mes vues personnelles ne m'ont été personnelles qu'en ce qu'elles tendaient sans cesse au bonheur de votre personne très sacrée et au profit de l'État. En retour des grandes faveurs que vous avez accumulées sur moi, pauvre indigne, je ne puis vous offrir que mes respectueuses actions de grâces, mes prières au ciel pour vous, et ma loyale fidélité, qui n'a cessé de croître, et ne cessera que quand l'hiver de la mort l'aura tuée.

LE ROI HENRY. — Bien répondu. Un loyal et obéissant sujet se montre là. L'honneur de la probité en est la récompense; comme l'infamie de l'improbité en est la punition. Certes, si ma main vous a prodigué les bienfaits, si mon cœur a déversé l'amour, si ma puissance a fait pleuvoir les honneurs sur vous, plus que sur tout autre, je présume que votre main, votre cœur, votre cerveau, toutes les forces de votre être doivent, en raison, non de vos obligations de sujet, mais d'une affection toute spéciale, m'être dévoués à moi, votre ami, plus qu'à tout autre.

WOLSEY. — Je déclare que j'ai toujours travaillé pour le bien de Votre Altesse plus que pour le mien. Tel je suis, tel j'ai été, tel je serai toujours. Quand tous les hommes rompraient leur engagement envers vous, et l'arracheraient de leur âme; quand les périls m'environneraient, aussi épais que la pensée peut se les figurer, et m'apparaîtraient sous les plus horribles formes, mon dévouement, tel qu'un roc au milieu des flots grondants, briserait le cours de ce torrent furieux, et resterait à vous inébranlable.

LE ROI HENRY. — C'est parler noblement. Soyez témoins, milords, de la loyauté de son cœur; car il l'a ouvert devant vous. *(Lui remettant des papiers.)* Lisez ceci; et, ensuite, ceci; et puis allez déjeuner avec tout votre appétit. *(Le roi sort en jetant un regard de colère sur le cardinal; les nobles se pressent sur ses pas, souriant et chuchotant.)*

WOLSEY, *seul.* — Que signifie ceci? Quelle est cette soudaine colère? Comment me la suis-je attirée? Il m'a quitté, le sourcil froncé, comme si ma ruine jaillissait de ses yeux. Ainsi le lion furieux regarde l'audacieux chasseur qui l'a blessé, puis l'anéantit. Il faut que je lise ce papier : c'est, je le crains, le sujet de sa colère... C'est cela! Ce papier m'a

Digitized by Google

perdu. C'est l'état de tout ce monde de richesses que j'ai amoncelé pour mes vues particulières, spécialement pour obtenir la papauté, et payer mes amis dans Rome. O négligence digne de faire tomber un fou! Quel démon ennemi m'a fait glisser ce grave secret dans le paquet que j'envoyais au roi? Et nul moyen de remédier à cela! Nul expédient nouveau pour chasser cela de sa cervelle! Cela doit l'émouvoir fortement, je le sais. Mais je sais un moyen qui, s'il réussit, peut, en dépit de la fortune, me tirer d'affaire. Qu'est ceci?... « Au pape. » Sur ma vie! la lettre où j'écrivais toute l'affaire à Sa Sainteté! Alors, adieu! J'ai atteint le plus haut point de ma grandeur; et, du plein midi de ma gloire, je me précipite vers mon déclin : je tomberai, comme un brillant météore apparu le soir, et nul ne me verra plus.

Rentrent les ducs de Norfolk et de Suffolk, le comte de Surrey et le lord chambellan.

NORFOLK. — Écoutez le bon plaisir du roi, cardinal : il vous commande de remettre immédiatement le grand sceau dans nos mains, et de vous retirer à Asher-House, résidence de milord de Winchester, jusqu'à ce que vous appreniez la décision ultérieure de Son Altesse.

WOLSEY. — Arrêtez. Où sont vos pouvoirs, milords? Des paroles ne peuvent avoir une si formidable autorité.

SUFFOLK. — Qui oserait leur résister, lorsqu'elles portent la volonté du roi expressément émanée de sa bouche?

WOLSEY. — Jusqu'à ce que j'aie été mis en demeure autrement que par des paroles que vous inspire la haine, sachez-le, lords officieux, j'ose et je dois résister. Je vois maintenant de quel grossier métal vous êtes faits : l'envie! Avec quelle avidité vous poursuivez ma disgrâce, comme pour vous en repaître! Quelle souple complaisance vous montrez pour tout ce qui peut amener ma ruine! Suivez le cours de votre rancune, hommes perfides : votre charité chrétienne vous y autorise, et nul doute que vous n'en soyez un jour dignement récompensés. Ce sceau que vous me demandez avec une telle violence, le roi, mon maître et le vôtre, me l'a donné de ses propres mains, me disant de le garder, avec le pouvoir et les honneurs, ma vie durant; et, pour me garantir ce don généreux, il l'a sanctionné par lettres patentes. Maintenant, qui ose le reprendre?

SURREY. — Le roi, qui l'a donné.

WOLSEY. — Alors il faut que ce soit lui en personne.

Digitized by Google

SURREY. — Prêtre, tu es un traître arrogant.

WOLSEY. — Lord arrogant, tu mens. Il y a quarante heures, Surrey se serait brûlé la langue avant d'oser parler ainsi.

SURREY. — Ton ambition, ô vice écarlate, a enlevé à cette terre désolée le noble Buckingham, mon beau-père. Les têtes de tous tes confrères cardinaux, en y joignant la tienne et tout ce que tu as de meilleur, ne valaient pas un cheveu de lui. La peste, de votre politique! Vous m'avez envoyé, comme député, en Irlande, pour m'empêcher de le secourir; vous avez éloigné du roi tous ceux qui pouvaient le faire gracier du crime que vous lui imputiez, tandis que votre bonté grande, dans un mouvement de sainte pitié, l'absolvait avec une hache!

WOLSEY. — Ceci, comme tout ce que ce lord bavard peut mettre à ma charge, est complètement faux, je le déclare. Le duc a eu, de par la loi, ce qu'il méritait : combien j'étais innocent de tout ressentiment privé dans sa chute, la noblesse de son jury et la noirceur de sa cause peuvent l'attester. Si j'aimais à parler, milord, je vous dirais que vous avez aussi peu d'honnêteté que d'honneur, et qu'en fait de loyauté et de dévouement au roi, mon maître toujours royal, j'ose défier un homme plus solide que Surrey et que tous ceux qui aiment ses folies.

SURREY. — Sur mon âme! prêtre, votre longue robe vous protège; autrement tu sentirais mon épée dans le sang de tes veines... Milords, pouvez-vous endurer une telle arrogance, et de la part d'un tel compagnon? Si nous sommes à ce point apprivoisés de nous laisser étriller par un lambeau d'écarlate, adieu la noblesse! Que Son Éminence s'avance, et nous nargue comme des alouettes, avec son chapeau rouge[1]!

WOLSEY. — Tout mérite est poison pour ton estomac.

SURREY. — Oui, ce mérite d'avoir par extorsion entassé toutes les richesses du pays dans vos mains, cardinal! le mérite de vos dépêches interceptées, de vos lettres au pape contre le roi! votre mérite, puisque vous m'y provoquez, sera rendu notoire. Milord de Norfolk, au nom de votre noble naissance, de votre sollicitude pour le bien public, pour la grandeur de notre noblesse insultée, pour nos

1. Allusion à la façon d'attraper des alouettes en les affolant soit avec un miroir, soit en les faisant survoler par un faucon.

Digitized by Google

enfants, qui, s'il vit, seront à peine des gentilshommes, produisez la liste de ses crimes, le résumé détaillé de ses actes... Je vais vous faire tressaillir plus vivement que ne le fit la sainte cloche, un jour que votre brune maîtresse reposait tendrement dans vos bras, lord cardinal [1]!

WOLSEY. — Comme il me semble que je pourrais mépriser cet homme, si je n'étais retenu par la charité!

NORFOLK. — Le détail de ses actes, milord, est dans les mains du roi; ce sont tous des crimes noirs.

WOLSEY. — D'autant plus blanche et plus pure apparaîtra mon innocence, quand le roi connaîtra ma loyauté.

SURREY. — Cela ne vous sauvera pas. Grâce à ma mémoire, je me rappelle encore quelques-uns de ces actes, et je vais les produire. Maintenant, si vous pouvez rougir et vous proclamer coupable, cardinal, vous montrerez un reste d'honnêteté!

WOLSEY. — Parlez, monsieur; je brave vos pires accusations. Si je rougis, c'est de voir un gentilhomme perdre toute bienséance.

SURREY. — J'aime mieux perdre la bienséance que ma tête. A vous! Et d'abord, sans l'assentiment et à l'insu du roi, vous vous êtes fait nommer légat, et, avec ce pouvoir, vous avez mutilé la juridiction des évêques.

NORFOLK. — En outre, tous les écrits que vous adressiez à Rome ou aux princes étrangers, portaient cette inscription : *Ego et rex meus* [2], par laquelle vous faisiez du roi votre inférieur.

SUFFOLK. — En outre, à l'insu du roi et du conseil, quand vous êtes allé en ambassade auprès de l'empereur, vous vous êtes permis d'emporter en Flandre le grand sceau.

SURREY. — *Item*, vous avez envoyé des pleins pouvoirs à Grégoire de Cassalis pour conclure, sans la permission du roi ou l'autorisation de l'État, une ligue entre Son Altesse et Ferrare.

SUFFOLK. — Par pure ambition, vous avez fait frapper l'empreinte de votre chapeau sacré sur la monnaie du roi.

SURREY. — Puis, vous avez expédié des sommes énormes (acquises par quel moyen! je laisse cela à votre conscience), pour soudoyer Rome, et pour préparer les voies à votre

1. Wolsey passait pour avoir des maîtresses, et même des enfants naturels.

2. Moi et mon roi.

Digitized by Google

élévation, sur les ruines du pays tout entier. Il y a bien d'autres actes dont, puisqu'ils sont de vous et infâmes, je ne veux pas me souiller la bouche.

LE LORD CHAMBELLAN. — O milord, n'accablez pas trop rudement un homme qui tombe; c'est vertu. Ses fautes relèvent de la loi; c'est à elles, et non à vous, de le punir. Mon cœur saigne à le voir de si grand devenu si petit.

SURREY. — Je lui pardonne.

SUFFOLK. — Lord cardinal, voici le bon plaisir du roi : attendu que tous les actes que vous avez accomplis récemment dans ce royaume en vertu de vos pouvoirs de légat, tombent sous le coup d'un *praemunire*[1], vous serez condamné par arrêt à forfaire tous vos biens, terres, domaines, meubles et immeubles, et à être mis hors la protection du roi. Voilà ce que je suis chargé de vous dire.

NORFOLK. — Et maintenant nous vous laissons méditer sur la réforme de votre vie. Quant à votre refus obstiné de nous rendre le grand sceau, le roi en sera informé, et, sans nul doute, vous en remerciera. Ainsi, adieu, mon bon petit lord cardinal! *(Tous sortent, excepté Wolsey.)*

WOLSEY, *seul.* — Ainsi, adieu même au peu de bien que vous me voulez! Adieu, un long adieu à toutes mes grandeurs! Voilà la destinée de l'homme : aujourd'hui, il déploie les tendres feuilles de l'espérance; demain, il se charge de fleurs et accumule sur lui toutes les splendeurs épanouies; le troisième jour, survient une gelée, une gelée meurtrière, et au moment où il croit, naïf bonhomme, que sa grandeur est mûre, la gelée mord sa racine, et alors il tombe, comme moi. Pendant un grand nombre d'étés, comme ces petits garçons qui nagent avec des vessies, je me suis aventuré sur un océan de gloire à une distance où j'ai perdu pied; mon orgueil, gonflé d'air, a fini par crever sous moi, et maintenant il me laisse, épuisé et vieilli par les labeurs, à la merci d'un courant violent qui doit pour toujours m'engloutir. Vaines pompes, gloires de ce monde, je vous hais! Je sens mon cœur s'ouvrir à de nouveaux sentiments. Oh! combien misérable est le pauvre homme qui dépend de la faveur des princes! Il y a entre le sourire auquel il aspire, le doux regard des princes, et sa disgrâce, plus d'angoisses

1. Mandat sommant une personne à comparaître pour avoir permis à une juridiction ecclésiastique d'empiéter sur le pouvoir civil. *Praemunire* (erreur, pour *praemovere*) : avertir.

Digitized by Google

que n'en ont les femmes, plus d'alarmes que n'en a la guerre. Et quand il tombe, il tombe comme Lucifer, à jamais désespéré.

Entre Cromwell, effaré.

Eh bien! qu'y a-t-il, Cromwell?

CROMWELL. — Je n'ai pas la force de parler, monsieur.

WOLSEY. — Quoi! te voilà consterné de mes infortunes? Ton esprit peut-il s'étonner qu'un grand de ce monde décline? Ah! si vous pleurez, il faut que je sois bien déchu.

CROMWELL. — Comment se trouve Votre Grâce?

WOLSEY. — Mais, bien; je n'ai jamais été aussi vraiment heureux, mon bon Cromwell. Je me connais maintenant; et je sens au-dedans de moi une paix supérieure à toutes les dignités terrestres, une calme et tranquille conscience. Le roi m'a guéri : j'en remercie humblement Sa Grâce; de dessus ces épaules, ces piliers en ruine, il a par pitié enlevé un fardeau qui eût coulé bas une flotte. L'excès des honneurs, oh! c'est une charge, Cromwell, c'est une charge trop lourde pour un homme qui espère le ciel.

CROMWELL. — Je suis charmé que Votre Grâce ait si bien pris son parti.

WOLSEY. — Oui, je l'ai bien pris, j'espère. Maintenant, ce me semble, je suis capable, grâce à la fortitude que je me sens dans l'âme, d'endurer des misères plus nombreuses et plus grandes que mes pusillanimes ennemis n'oseraient m'en infliger. Quelles nouvelles au-dehors?

CROMWELL. — La plus pénible et la pire est votre défaveur auprès du roi.

WOLSEY. — Dieu le bénisse!

CROMWELL. — La seconde est que sir Thomas More est nommé lord chancelier à votre place.

WOLSEY. — Cela est un peu soudain; mais c'est un homme instruit. Puisse-t-il garder longtemps la faveur de Son Altesse, et rendre la justice sous l'inspiration de la vérité et de sa conscience! en sorte que ses os, quand il aura parcouru sa carrière et qu'il s'endormira dans les bénédictions, aient une tombe baignée de larmes d'orphelins ! Quoi encore?

CROMWELL. — Cranmer est de retour; il a été très bien reçu, et il est installé lord-archevêque de Cantorbéry.

WOLSEY. — Voilà une nouvelle, en effet.

CROMWELL. — Enfin, lady Anne, que le roi a depuis

Digitized by Google

longtemps épousée en secret, a été vue aujourd'hui, publiquement traitée comme la reine, se rendant à la chapelle; et l'on ne parle maintenant que de son couronnement [1].

WOLSEY. — Voilà le poids qui m'a précipité. O Cromwell! le roi m'a échappé : toutes mes gloires, je les perds à jamais dans cette femme unique! Nul soleil ne proclamera plus ma grandeur, ne dorera plus le noble cortège qui attendait mes sourires. Va, éloigne-toi de moi, Cromwell : je suis un pauvre homme tombé, désormais indigne d'être ton seigneur et maître; va trouver le roi; et puisse ce soleil-là ne jamais décliner! Je lui ai dit qui tu es, combien tu es dévoué : il fera ton avancement. Un reste d'égard pour moi le portera (je connais sa noble nature) à ne pas laisser s'éteindre ton utile avenir. Bon Cromwell, ne le néglige pas, occupe-toi de tes intérêts, et pourvois à ta sûreté future.

CROMWELL. — Ah! milord, il faut donc que je vous quitte? Il faut donc que j'abandonne un si bon, si noble et si généreux maître? Soyez témoins, vous tous qui n'avez pas des cœurs de fer, avec quelle douleur Cromwell quitte son maître. Le roi aura mes services; mais mes prières seront à jamais, oui, à jamais, pour vous.

WOLSEY. — Cromwell, je ne croyais pas verser une seule larme dans toutes mes misères; mais tu m'as réduit, par l'honnêteté de ton dévouement, à ce rôle de femme. Essuyons nos yeux; et écoute-moi jusqu'au bout, Cromwell. Lorsque je serai oublié, comme je dois l'être, et que je dormirai dans le marbre glacé et sinistre où le bruit de mon nom doit s'éteindre, dis que je t'ai fait la leçon; dis que ce Wolsey, qui jadis avait marché dans les voies de la gloire et sondé toutes les profondeurs et les écueils de la puissance, te montra dans son naufrage même le chemin de la grandeur, chemin certain et sûr que lui, ton maître, avait manqué. Observe seulement ma chute et ce qui m'a ruiné. Cromwell, je te le recommande, repousse l'ambition. C'est par ce péché que sont tombés les anges : comment donc l'homme, image de son Créateur, peut-il espérer réussir par elle? Aime-toi en dernier : chéris les cœurs qui te haïssent. La corruption ne réussit pas plus que l'honnêteté.

1. Shakespeare une fois de plus modifie la chronologie en vue de ses effets dramatiques. Si Thomas More succéda à Wolsey comme chancelier en 1529, Cranmer ne fut nommé archevêque qu'en 1532, et Anne Boleyn couronnée reine en 1533. Wolsey était mort en 1530.

Digitized by Google

Porte toujours la douce paix dans ta main droite pour imposer silence à l'envie. Sois juste, et ne crains rien. Dans tous tes desseins n'aie en vue que ton pays, ton Dieu et la vérité. Alors, si tu tombes, ô Cromwell, tu tombes martyr bienheureux. Sers le roi. Et, je t'en prie, ramène-moi chez moi. Là, fais un inventaire de tout ce que j'ai jusqu'au dernier penny : tout cela est au roi. Ma robe et ma dévotion au ciel sont tout ce que j'ose désormais appeler mien. O Cromwell, Cromwell! si j'avais mis au service de Dieu la moitié seulement du zèle que j'ai mis au service du roi, il ne m'aurait pas à mon âge livré nu à mes ennemis.

CROMWELL. — Mon bon seigneur, ayez patience.

WOLSEY. — J'en ai aussi. Adieu, espérances de cour! Mes espérances résident dans le ciel. *(Ils sortent.)*

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Près de Westminster.

DEUX GENTILSHOMMES *se rencontrent.*

PREMIER GENTILHOMME. — Je suis charmé de cette nouvelle rencontre

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Et moi aussi.

PREMIER GENTILHOMME. — Vous venez prendre place ici, pour voir lady Anne revenir de son couronnement?

DEUXIÈME GENTILHOMME. — C'est mon unique objet. La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, le duc de Buckingham revenait de son procès.

PREMIER GENTILHOMME. — C'est vrai; mais ce jour-là était un jour de tristesse; celui-ci est un jour d'allégresse générale.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — C'est bien. Les citoyens ont certes prouvé pleinement leurs sentiments royalistes. Qu'on leur rende cette justice! Ils sont toujours empressés pour célébrer un jour comme celui-ci par des spectacles, des processions et des démonstrations éclatantes.

Digitized by Google

PREMIER GENTILHOMME. — Il n'y en eut jamais de plus brillantes, ni, je vous assure, de mieux placées[1].

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Oserai-je vous demander ce que contient ce papier que vous tenez à la main?

PREMIER GENTILHOMME. — Oui : c'est la liste de ceux qui aujourd'hui doivent exercer leur charge, suivant les usages du couronnement. Le duc de Suffolk est le premier, et prend le pas comme grand sénéchal; ensuite vient le duc de Norfolk, comme comte-maréchal; vous pouvez lire le reste.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Je vous remercie, monsieur; si je n'étais pas au courant de ces usages-là, votre papier m'eût été fort utile; mais, je vous prie, qu'est devenue Catherine, la princesse douairière? Où en est son affaire?

PREMIER GENTILHOMME. — Ça, je peux vous le dire. L'archevêque de Cantorbéry, accompagné d'autres savants et révérends pères de son ordre, a tenu dernièrement une cour de justice à Dunstable, à six milles d'Ampthill, où séjournait la princesse; à cette cour, elle a été citée plusieurs fois, mais elle n'a point comparu. Bref, sur sa non-comparution et en raison des récents scrupules du roi, le divorce a été prononcé à l'unanimité par ces savants personnages, et le mariage préalable déclaré de nul effet. Depuis lors elle a été transférée à Kimbolton[2] où elle réside maintenant malade.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Hélas! la bonne dame! *(Trompettes.)* Les trompettes sonnent. Rangeons-nous : la reine arrive.

ORDRE DU CORTÈGE[3]

Bruyante fanfare. Entrent :

1. DEUX JUGES.
2. LE LORD CHANCELIER, *précédé de la bourse et de la masse.*
3. UN CHŒUR DE CHANTEURS, *musique.*

---

1. C'est-à-dire : de mieux accueillies par le peuple.

2. Le Folio de 1623 a Kymmalton; celui de 1663 Kimbolton. Holinshed avait écrit Kimbalton.

3. Ce défilé devait exiger la présence de tous les membres de la troupe, plus des figurants embauchés pour l'occasion, ou pris parmi

Digitized by Google

4. LE MAIRE DE LONDRES, *portant la masse. Puis* LE ROI D'ARMES, JARRETIÈRE [1], *vêtu de sa cotte d'armes, et ayant sur la tête une couronne de cuivre doré.*
5. LE MARQUIS DORSET, *portant un sceptre d'or, ayant sur la tête une demi-couronne d'or. A côté de lui,* LE COMTE DE SURREY, *portant la verge d'argent avec la colombe et couronné d'une couronne de comte. Colliers de l'ordre* [2].
6. LE DUC DE SUFFOLK, *dans son manteau de cérémonie, couronne ducale en tête, portant une longue baguette blanche, comme grand sénéchal. A côté de lui,* LE DUC DE NORFOLK, *portant le bâton de maréchal, une couronne sur la tête. Colliers de l'ordre.*
7. *Un dais porté par quatre* BARONS DES CINQ-PORTS [3]. *Sous ce dais,* LA REINE, *dans sa robe de cérémonie, couronne en tête, perles précieuses dans les cheveux* [4]. *A ses côtés,* LES ÉVÊQUES DE LONDRES ET DE WINCHESTER.
8. LA VIEILLE DUCHESSE DE NORFOLK, *ayant une couronne d'or à fleurons, portant la traîne de la reine.*
9. *Plusieurs* LADIES *ou* COMTESSES, *portant de simples cercles d'or sans fleurons.*

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Un cortège royal, ma foi! Ceux-ci, je les connais. Qui est-ce qui porte le sceptre?

---

les employés du théâtre. Encore Shakespeare, qui emprunte à Holinshed (avec deux ou trois mutations) cette liste de personnages, a-t-il été obligé de la réduire quelque peu. Les Londoniens, habitués au spectacle des fastueux « *pageants* » princiers, étaient à n'en point douter fort exigeants quant à l'éclat de la pompe et aux costumes, et ce défilé sur la scène devait être, avec celui du baptême d'Élisabeth (V, IV), le clou de la pièce.

1. Il y avait — il y a encore aujourd'hui — trois « rois d'armes » : ceux de la Jarretière, de Clarenceux et de Norroy. Au-dessus d'eux, le nouveau comte-maréchal, qui était (le premier gentilhomme vient de l'annoncer) le duc de Norfolk. (En 1957, le *Earl-Marshal* était le seizième duc de Norfolk.)

2. *Collars of esses :* colliers faits d'un entrelacs de lettres S en or, insignes de diverses dignités.

3. *The Cinque-Ports.* Les barons des ports de Hastings, Sandwich, Douvres, Hythe, Romney, sur la Manche, s'étaient vu accorder des privilèges honorifiques récompensant la fourniture de navires et d'équipages pour la défense des côtes.

4. La reine, d'après Holinshed, portait les cheveux dénoués; c'était la coiffure traditionnelle des mariées.

Digitized by Google

PREMIER GENTILHOMME. — Le marquis Dorset, et voilà le comte de Surrey, avec la verge.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Un hardi et beau gentilhomme! Et celui-là doit être le duc de Suffolk?

PREMIER GENTILHOMME. — Lui-même; grand sénéchal.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Et celui-là, milord de Norfolk?

PREMIER GENTILHOMME. — Oui.

DEUXIÈME GENTILHOMME, *apercevant la reine.* — Dieu te bénisse! Tu as le plus suave visage que j'aie jamais vu. Monsieur, aussi vrai que j'ai une âme, c'est un ange. Le roi a dans ses bras tous les trésors de l'Inde, et mieux encore, quand il étreint cette dame. Je ne puis blâmer sa conscience.

PREMIER GENTILHOMME. — Ceux qui portent la draperie d'honneur au-dessus d'elle sont quatre barons des Cinq-Ports.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Ces hommes sont heureux, comme tous ceux qui sont près d'elle. Je présume que celle qui porte la traîne est cette vieille noble dame, la duchesse de Norfolk.

PREMIER GENTILHOMME. — En effet; et toutes les autres sont des comtesses.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Leurs couronnes le disent. Ce sont vraiment des étoiles, et, parfois, des étoiles qui tombent.

PREMIER GENTILHOMME. — C'est assez. *(La procession se retire, au bruit retentissant des fanfares.)*

Entre un troisième gentilhomme.

Dieu vous garde, monsieur! Où donc vous êtes-vous fait rôtir ainsi?

TROISIÈME GENTILHOMME. — Dans la foule, à l'abbaye; on n'aurait pas pu y fourrer un doigt de plus; je suis suffoqué par la simple émanation de leur joie.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Vous avez vu la cérémonie?

TROISIÈME GENTILHOMME. — Oui, certes.

PREMIER GENTILHOMME. — Comment était-elle?

TROISIÈME GENTILHOMME. — Bien digne d'être vue.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Cher monsieur, racontez-nous-la.

TROISIÈME GENTILHOMME. — Aussi bien que je pourrai. Le flot splendide des lords et des ladies, ayant mené la reine à une place préparée dans le chœur, s'est éloigné d'elle à

Digitized by Google

quelque distance. Là, Sa Grâce s'est assise environ une demi-heure, pour se reposer un peu, sur un magnifique trône, où elle montrait pleinement au peuple la beauté de sa personne. Croyez-moi, monsieur, c'est la plus ravissante femme qui ait jamais dormi près de l'homme. Quand le peuple l'a eu bien vue, il s'est élevé un bruit comme celui que font les haubans en mer par une forte tempête, aussi violent et aussi varié. Chapeaux, manteaux, et pourpoints, ma foi! ont volé en l'air; si les têtes n'avaient pas été adhérentes, elles auraient toutes été perdues aujourd'hui. Je n'ai jamais vu pareille joie. Des femmes grosses, n'ayant plus à attendre qu'une moitié de semaine, pareilles aux béliers des anciennes guerres, enfonçaient la foule et la faisaient vaciller devant elles. Nul homme vivant n'eût pu dire : *Voilà ma femme,* si étrangement étaient-elles toutes enchevêtrées!

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Mais, la suite, je vous prie?

TROISIÈME GENTILHOMME. — Enfin Sa Grâce s'est levée, et à pas modestes est allée à l'autel, où elle s'est agenouillée; et, comme une sainte, levant ses beaux yeux vers le ciel, elle a prié dévotement. Puis elle s'est relevée et a fait un salut au peuple. Alors des mains de l'archevêque de Cantorbéry elle a reçu tous les insignes du sacre des reines : l'huile sainte, la couronne d'Édouard le Confesseur, la verge et l'oiseau de paix, et autres emblèmes ont été noblement apposés sur elle. Cela fait, le chœur, accompagné de la plus exquise musique du royaume, a entonné le *Te Deum.* Alors elle s'est retirée, et avec le même cérémonial est revenue à York-Place, où se donne la fête.

PREMIER GENTILHOMME. — Monsieur, vous ne devez plus dire York-Place; cela est du passé. Depuis la chute du cardinal, le palais a perdu ce nom : il est désormais au roi, et s'appelle Whitehall [1].

TROISIÈME GENTILHOMME. — Je le sais; mais le changement est si récent que le vieux nom est toujours frais pour moi.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Quels étaient les deux révérends évêques qui marchaient de chaque côté de la reine?

---

1. Henry VIII devait faire d'York Place, sous le nom de Whitehall, un vaste et superbe palais. Des incendies successifs le détruisirent à peu près complètement. Il n'en reste rien aujourd'hui, que l'emplacement et le nom.

Digitized by Google

TROISIÈME GENTILHOMME. — Stokesly et Gardiner : l'un, évêque de Winchester, tout nouvellement promu, de secrétaire du roi qu'il était; l'autre, évêque de Londres.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Celui de Winchester ne passe pas pour être des grands amis de l'archevêque, le vertueux Cranmer.

TROISIÈME GENTILHOMME. — Tout le pays sait ça. Pourtant, il n'y a pas encore grande scission; quand elle viendra, Cranmer trouvera un ami qui ne l'abandonnera pas.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Qui ça, je vous prie?

TROISIÈME GENTILHOMME. — Thomas Cromwell, un homme fort estimé du roi, et vraiment un digne ami. Le roi l'a fait maître des joyaux, et il est déjà du conseil privé.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Il méritera mieux encore.

TROISIÈME GENTILHOMME. — Oui, sans doute. Allons! messieurs, venez avec moi; je vais à la cour, et vous y serez mes hôtes. J'y ai quelque autorité. Chemin faisant, je vous en dirai davantage.

LES DEUX AUTRES GENTILSHOMMES. — Nous sommes à vos ordres, monsieur. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

Kimbolton.

Entre LA DOUAIRIÈRE CATHERINE, *malade, soutenue par* GRIFFITH *et* PATIENCE *une de ses femmes.*

GRIFFITH. — Comment est Votre Grâce?

CATHERINE. — O Griffith! malade à mourir. Mes jambes, comme des branches surchargées, fléchissent vers la terre, voulant déposer leur fardeau. Avancez un siège... Bien!... Maintenant, il me semble que je suis un peu soulagée. Ne m'as-tu pas dit, Griffith, comme tu m'amenais, que ce fameux enfant de la grandeur, le cardinal Wolsey, était mort?

GRIFFITH. — Oui, madame; mais je crois que Votre Grâce, toute aux peines qu'elle souffrait, ne m'écoutait pas.

CATHERINE. — Je t'en prie, bon Griffith, dis-moi comment il est mort. S'il est bien mort, peut-être m'a-t-il précédée pour me servir d'exemple.

GRIFFITH. — On dit qu'il est bien mort, madame. Après

Digitized by Google

que le puissant comte de Northumberland l'eut arrêté à York et emmené pour répondre aux graves accusations qui pesaient sur lui, il tomba malade soudain, et devint si faible qu'il ne pouvait tenir en selle sur sa mule.

CATHERINE. — Hélas! pauvre homme!

GRIFFITH. — Enfin, à petites journées, il arriva à Leicester, et alla loger à l'abbaye. Là, le révérend abbé, avec tout son couvent, l'ayant accueilli honorablement, il lui adressa ces paroles : *O père abbé, un vieillard brisé par les tempêtes de l'État, est venu déposer parmi vous ses os fatigués; par charité! donnez-lui un peu de terre!* Sur ce, il se mit au lit, où sa maladie fit des progrès rapides; et, la troisième nuit, vers la huitième heure que lui-même avait prédit devoir être sa dernière, plein de repentir, dans un complet recueillement, dans les larmes et la douleur, il rendit ses dignités au monde, son âme bienheureuse au ciel, et s'endormit en paix.

CATHERINE. — Qu'il repose de même! que ses fautes lui soient légères! Mais permets-moi, Griffith, de dire de lui ce que je pense, sans manquer pourtant de charité. C'était un homme d'un orgueil sans bornes, se mettant lui-même au rang des princes, un homme qui par ses extorsions pressurait tout le royaume. La simonie était pour lui franc jeu. Sa propre opinion était sa loi; en face de l'évidence[1], il disait le mensonge; il était toujours double, et dans ses paroles et dans ses intentions. Jamais il ne montrait de pitié qu'à ceux dont il projetait la ruine. Ses promesses étaient ce qu'il était alors, magnifiques; mais l'exécution était ce qu'il est aujourd'hui, néant. Il était vicieux de sa personne, et donnait au clergé un mauvais exemple.

GRIFFITH. — Ma noble dame, les défauts des hommes vivent sur le bronze; leurs vertus, nous les inscrivons dans l'onde. Votre Altesse me permettra-t-elle maintenant de dire le bien que je pense de lui?

CATHERINE. — Oui, bon Griffith; autrement je serais malveillante.

GRIFFITH. — Ce cardinal, quoique d'une humble souche, était assurément formé, dès le berceau, pour une grande illustration. C'était un savant mûr et capable, excessivement sagace, disert et persuasif, hautain et aigre pour ceux qui

1. *I'th'presence* : dans la *presence-chamber*, antichambre du roi ou de la reine.

Digitized by Google

ne l'aimaient pas, mais, pour les gens qui le recherchaient, doux comme l'été. Et quoique, pour acquérir, il fût insatiable, ce qui était un péché, pour donner, madame, il était vraiment princier. Témoin à jamais ces deux jumeaux de la science, qu'il a élevés sous vos auspices, Ipswich et Oxford : l'un, qui est tombé avec lui, n'ayant pas voulu survivre à son bienfaiteur; l'autre, qui, bien qu'imparfait encore, est déjà si fameux, si excellent dans la science, si sûr en ses progrès, que la chrétienté vantera à jamais ses mérites[1]. La chute du cardinal a entassé sur lui les félicités; car c'est alors, et alors seulement, qu'il a eu conscience de lui-même, et qu'il a connu le bonheur d'être petit. Et, ce qui a honoré sa vieillesse plus qu'aucun homme n'eût pu le faire, il est mort dans la crainte de Dieu.

CATHERINE. — Après ma mort, je ne veux pas d'autre héraut, d'autre historien des actes de ma vie, pour garantir mon honneur de la calomnie, qu'un chroniqueur honnête comme Griffith. Celui que je haïssais vivant, tu m'as obligée, par ta religieuse et modeste sincérité, à l'honorer aujourd'hui dans sa cendre. Que la paix soit avec lui!... Patience, reste encore près de moi, et place-moi plus bas. Je n'ai plus longtemps à t'importuner... Bon Griffith, fais jouer par les musiciens cet air mélancolique que j'ai nommé mon glas, tandis qu'assise ainsi je songerai à la céleste harmonie vers laquelle je vais. *(Musique triste et solennelle.)*

GRIFFITH. — Elle dort... Bonne fille, asseyons-nous tranquillement, pour ne pas l'éveiller. Doucement, gentille Patience!

LA VISION

Entrent, s'avançant solennellement l'une après l'autre, six personnes, vêtues de robes blanches, portant sur la tête des guirlandes de laurier, des masques d'or sur la face, des branches de laurier ou des palmes à la main. Elles saluent d'abord la reine, puis dansent. A certains changements de figure, les deux premières tiennent une guirlande suspendue sur sa tête, pendant que les quatre autres lui font un respectueux salut; alors, les deux qui tenaient la guirlande la passent aux deux suivantes, qui font la même cérémonie aux changements de figure, tenant la guirlande au-dessus de la tête de la reine. Après cela, elles passent la guirlande aux deux dernières, qui font la même céré-

1. Le collège fondé à Oxford par Wolsey est celui de Christchurch.

Digitized by Google

monie. Sur quoi, comme par inspiration, la reine fait des signes de joie dans son sommeil, et lève les mains vers le ciel. Alors les apparitions s'évanouissent en dansant, emportant la guirlande avec elles. La musique continue.

CATHERINE. — Esprits de paix, où êtes-vous? Êtes-vous donc tous partis? Et me laissez-vous ainsi derrière vous dans la détresse?

GRIFFITH. — Madame, nous sommes ici.

CATHERINE. — Ce n'est pas vous que j'appelle. Est-ce que vous n'avez vu entrer aucune personne, depuis que je me suis endormie?

GRIFFITH. — Personne, madame.

CATHERINE. — Non! N'avez-vous pas vu, à l'instant même, une troupe de bienheureuses créatures m'inviter à un banquet? Leurs faces, brillantes comme le soleil, jetaient mille rayons sur moi. Elles m'ont promis un éternel bonheur et m'ont apporté des guirlandes, Griffith, que je ne me sens pas encore digne de porter : je le deviendrai, assurément.

GRIFFITH. — Je suis bien aise, madame, que de si beaux songes possèdent votre imagination.

CATHERINE. — Faites cesser la musique; elle m'est dure et pénible. *(La musique cesse.)*

PATIENCE, *bas, à Griffith.* — Remarquez-vous comme Sa Grâce a changé soudainement? Comme sa figure s'est allongée! Quelle pâleur! Elle est froide comme l'argile. Considérez ses yeux.

GRIFFITH. — Elle s'en va, fillette. Prions, prions.

PATIENCE. — Le ciel l'assiste!

Entre un messager.

LE MESSAGER. — N'en déplaise à Votre Grâce...

CATHERINE. — Vous êtes un impertinent! Est-ce que nous ne méritons pas plus de respect?

GRIFFITH, *au messager.* — Vous êtes à blâmer, sachant qu'elle ne veut pas abdiquer son ancienne majesté, de garder une si grossière attitude. Allons, à genoux!

LE MESSAGER. — J'implore humblement pardon de Votre Altesse : ma précipitation m'a rendu discourtois. Il y a là un gentilhomme qui vient de la part du roi pour vous voir.

CATHERINE. — Introduis-le, Griffith. Mais cet homme, que je ne le revoie jamais! *(Sortent Griffith et le messager.)*

Digitized by Google

Griffith rentre avec Capucius.

Si mes yeux ne me trompent pas, vous êtes l'ambassadeur de l'empereur, mon royal neveu, et votre nom est Capucius.

CAPUCIUS. — Lui-même, madame, votre serviteur.

CATHERINE. — Oh! seigneur, les temps et les titres sont étrangement changés pour moi, depuis la première fois que vous m'avez vue. Mais, je vous en prie, que désirez-vous de moi?

CAPUCIUS. — D'abord, noble dame, je viens offrir mes services à Votre Grâce; et puis, le roi a désiré que je vous fisse visite; il est bien affligé de votre affaiblissement; il vous envoie par moi ses princières condoléances, et vous conjure instamment de prendre courage.

CATHERINE. — Oh! mon bon seigneur, cet encouragement arrive trop tard : c'est comme un pardon après l'exécution. Ce doux remède, administré à temps, m'eût guérie. Mais maintenant tous les secours me sont inutiles, hormis les prières. Comment va Son Altesse?

CAPUCIUS. — Bien, madame.

CATHERINE. — Puisse-t-il aller toujours ainsi, et rester florissant, quand j'habiterai avec les vers et que mon pauvre nom sera banni du royaume! Patience, cette lettre, que je vous ai fait écrire, est-elle envoyée?

PATIENCE, *remettant la lettre à Catherine.* — Non, madame.

CATHERINE, *la transmettant à Capucius.* — Monsieur, je vous prie très humblement de remettre ceci à monseigneur le roi.

CAPUCIUS. — Très volontiers, madame.

CATHERINE. — J'y recommande à sa bonté l'image de nos chastes amours, sa jeune fille. Que la rosée du ciel tombe en incessantes bénédictions sur elle! Je le supplie de lui donner une vertueuse éducation. Elle est jeune, et d'un naturel noble et modeste; j'espère qu'elle aura du mérite. Je le prie de l'aimer un peu en mémoire de la mère, qui l'aima, lui, Dieu sait avec quelle tendresse! Ce que ma pauvre pétition demande ensuite, c'est que Sa Noble Grâce veuille avoir quelque pitié pour mes malheureuses femmes qui si longtemps ont fidèlement suivi mes fortunes diverses. Il n'en est pas une, j'ose l'affirmer (et je ne mentirais pas à présent), qui pour la vertu, pour la beauté de l'âme, la vraie, pour l'honnêteté et la décence de la conduite, ne

Digitized by Google

mérite un excellent mari, fût-ce un noble. Et, à coup sûr, les hommes qui les auront seront heureux. Ma dernière prière est pour mes gens : ils sont bien pauvres, mais la pauvreté n'a jamais pu les séparer de moi; je désire que leurs gages leur soient exactement payés, avec quelque chose de plus, comme souvenir de moi. S'il avait plu au ciel de m'accorder une vie plus longue et des ressources suffisantes, nous ne nous serions pas quittés ainsi. Voilà tout ce que contient la lettre. Et vous, mon cher seigneur, au nom de ce qui vous est le plus cher au monde, de cette paix chrétienne que vous souhaitez aux âmes des trépassés, restez l'ami de ces pauvres gens, et pressez le roi de me rendre cette justice dernière.

CAPUCIUS. — Par le ciel! je le ferai, ou puissé-je perdre la mine d'un homme!

CATHERINE. — Je vous remercie, honnête seigneur. Rappelez-moi en toute humilité à Son Altesse; dites-lui que l'auteur de ses longs troubles va maintenant quitter ce monde. Dites-lui que dans la mort je l'ai béni, car je le bénirai... Mes yeux deviennent troubles... Adieu, seigneur!... Griffith, adieu!... Non, Patience, ne me quittez pas encore. Il faut me mettre au lit. Appelez d'autres femmes. Quand je serai morte, ma bonne fille, que je sois traitée avec honneur! couvrez-moi de fleurs virginales, que le monde entier sache que j'ai été une épouse chaste jusqu'à la tombe! embaumez-moi, puis ensevelissez-moi. Quoique découronnée, que je sois enterrée en reine et en fille de roi! Je n'en peux plus. *(Tous sortent, Patience emmenant Catherine.)*

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Une galerie du palais.

Entre GARDINER, *évêque de Winchester, précédé d'*UN PAGE *qui porte une torche devant lui. Il se croise avec* SIR THOMAS LOVELL.

GARDINER. — Il est une heure, page, n'est-ce pas?

LE PAGE. — Une heure sonnée.

GARDINER. — Ces heures-là devraient être données aux

Digitized by Google

nécessités, et non aux plaisirs; voilà le moment de réparer nos forces par un repos salutaire, et non de gaspiller les moments. Bonne nuit, sir Thomas! Où allez-vous si tard?

LOVELL. — Venez-vous de chez le roi, milord?

GARDINER. — J'en viens, sir Thomas, et je l'ai laissé jouant à la prime[1] avec le duc de Suffolk.

LOVELL. — Il faut que je le voie, avant qu'il aille au lit. Je vais prendre congé de vous.

GARDINER. — Pas encore, sir Thomas Lovell. Que se passe-t-il? Il semble que vous êtes pressé; si vous le pouvez, sans qu'il y ait grand mal, donnez à votre ami quelque idée de cette affaire tardive. Les affaires qui marchent de nuit, comme on dit que font les esprits, sont d'une nature plus étrange que celles qui se dépêchent de jour.

LOVELL. — Milord, je vous aime, et j'ose confier à votre oreille un secret plus important que mes occupations. La reine est en travail; on la dit dans un extrême danger; et on craint qu'elle ne périsse en accouchant.

GARDINER. — Je prie de tout cœur pour le fruit qu'elle porte : puisse-t-il venir à bien et vivre! Mais pour l'arbre, sir Thomas, je le voudrais déjà déraciné.

LOVELL. — Je serais capable, il me semble, de crier : Amen! Et pourtant ma conscience me dit que c'est une bonne créature, une charmante femme, qui a droit à nos meilleurs souhaits.

GARDINER. — Mais, monsieur, monsieur... Écoutez-moi, sir Thomas. Vous êtes un gentilhomme dans mes idées; je vous sais sage, religieux. Eh bien! laissez-moi vous le dire : ça n'ira jamais bien. Non, sir Thomas Lovell, croyez-moi, ça n'ira pas, tant que Cranmer, Cromwell, les deux bras de cette femme, et elle, ne dormiront pas dans leurs tombeaux.

LOVELL. — Vous parlez là, monsieur, des deux personnages les plus remarqués du royaume. Quant à Cromwell, outre qu'il a la garde des joyaux, il est fait maître des rôles et secrétaire du roi; et puis, monsieur, il est sur la voie de dignités nouvelles que le temps lui conférera. L'archevêque est le bras du roi et son organe. Et qui oserait dire une syllabe contre lui?

GARDINER. — Oui, oui, sire Thomas, il y en a qui osent; et moi-même je me suis aventuré à dire mon opinion sur

1. *Primero.* Jeu de cartes, très populaire à la cour.

Digitized by Google

lui; et en effet, aujourd'hui même, monsieur, je crois pouvoir vous le dire, j'ai inculqué aux lords du Conseil la conviction que cet homme est (car je sais qu'il l'est, et ils le savent aussi) un archi-hérétique, une peste qui infecte le pays. Tout émus, ils s'en sont ouverts au roi; et le roi, du haut de sa grâce et de sa sollicitude princière, pressentant les terribles dangers que nos raisons lui indiquaient, a prêté l'oreille à nos plaintes, et commandé qu'il fût cité demain matin devant le Conseil. C'est une plante malfaisante, sir Thomas; et il faut la déraciner. Vos affaires vous réclament, je vous retiens trop longtemps : bonne nuit, sir Thomas!

LOVELL. — Mille bonnes nuits milord! Je reste votre serviteur. *(Gardiner sort avec son page.)*

Au moment où Lovell va sortir, entrent le roi et le duc de Suffolk.

LE ROI HENRY. — Charles, je ne veux plus jouer ce soir : mon esprit n'y est pas, vous êtes trop fort pour moi.

SUFFOLK. — Sire, jamais jusqu'ici je ne vous avais gagné.

LE ROI HENRY. — Que rarement, Charles; et vous ne me gagnerez pas, quand mon attention sera au jeu. Eh bien! Lovell, quelles nouvelles de la reine?

LOVELL. — Je n'ai pas pu lui délivrer en personne le message dont vous m'aviez chargé; mais je le lui ai transmis par une de ses femmes, qui m'a rapporté pour réponse que la reine remerciait Votre Altesse en toute humilité et vous conjurait instamment de prier pour elle.

LE ROI HENRY. — Que dis-tu? Ha! Prier pour elle! Quoi! est-elle dans les douleurs?

LOVELL. — Sa fille d'honneur me l'a dit, ajoutant que sa souffrance faisait de chaque effort une mort.

LE ROI HENRY. — Hélas! chère dame!

SUFFOLK. — Dieu veuille la délivrer de son fardeau heureusement et par un doux travail, et puisse-t-elle gratifier Votre Altesse d'un héritier!

LE ROI HENRY. — Il est minuit, Charles. Au lit, je te prie! et dans tes prières rappelle-toi l'état de ma pauvre reine. Laisse-moi seul, car j'ai des préoccupations auxquelles la compagnie ne plaît guère.

SUFFOLK. — Je souhaite à Votre Altesse une nuit paisible, et je me souviendrai de ma bonne maîtresse dans mes prières.

Digitized by Google

LE ROI HENRY. — Bonne nuit, Charles! *(Suffolk sort.)*

Entre sir Anthony Denny.

Eh bien! monsieur, qu'y a-t-il?

DENNY. — Sire, j'ai amené milord l'archevêque, comme vous me l'avez commandé.

LE ROI HENRY. — Ah! Cantorbéry?

DENNY. — Oui, mon bon seigneur.

LE ROI HENRY. — C'est juste. Où est-il, Denny?

DENNY. — Il attend le bon plaisir de Votre Altesse.

LE ROI HENRY. — Amène-le-nous. *(Denny sort.)*

LOVELL, *à part.* — C'est pour la chose dont l'évêque m'a parlé. Je suis arrivé à propos.

Denny rentre avec Cranmer.

LE ROI HENRY, *à Lovell et à Denny.* — Videz la galerie. *(Lovell fait mine de rester.)* Ah çà! j'ai dit : Partez!... Comment! *(Sortent Lovell et Denny.)*

CRANMER. — Je suis effrayé... Pourquoi fronce-t-il ainsi le sourcil? C'est son aspect terrible. Tout n'est pas bien.

LE ROI HENRY. — Eh bien! milord, vous désirez savoir pourquoi je vous ai envoyé chercher?

CRANMER, *s'agenouillant.* — C'est mon devoir d'être aux ordres de Votre Altesse.

LE ROI HENRY. — Relevez-vous, je vous prie, mon bon et gracieux lord de Cantorbéry. Venez! vous et moi, il faut que nous fassions un tour ensemble. J'ai des nouvelles à vous dire. Allons, allons! donnez-moi votre main. Ah! mon bon lord, je vous parle avec tristesse, et je suis fort chagrin de ce que j'ai à dire. J'ai, bien à contrecœur, entendu dernièrement beaucoup de plaintes fort graves, milord, je dis fort graves, sur votre compte. Après considération, nous et notre Conseil, nous avons décidé que ce matin vous paraîtriez devant nous. En outre, pour pouvoir vous laver pleinement des charges auxquelles vous aurez à répondre, il faut qu'avant l'instruction du procès vous fassiez appel à votre patience et que vous vous résigniez à faire votre résidence de la Tour. Envers un collègue comme vous, il convient que nous procédions ainsi; autrement, aucun témoin n'oserait se présenter contre vous.

CRANMER. — Je remercie humblement Votre Altesse; et je saisis avec une véritable joie cette excellente occasion d'être passé au crible, en sorte que le bon grain soit séparé

Digitized by Google

en moi de l'ivraie; car, je le sais, personne n'est en butte aux langues calomnieuses plus que moi, pauvre homme.

LE ROI HENRY. — Relève-toi, bon Cantorbéry; ta loyauté et ton intégrité sont enracinées en nous, ton ami. Donne-moi la main, relève-toi. Promenons-nous, je te prie. Çà, par Notre-Dame! quelle manière d'homme êtes-vous? Je croyais, milord, que vous alliez m'inviter par une prière à prendre la peine de vous confronter avec vos accusateurs, et de vous écouter, sans vous emprisonner.

CRANMER. — Très auguste souverain, l'appui sur lequel je me fonde, c'est ma loyauté, c'est ma probité. Si elles me faisaient défaut, je triompherais de ma chute avec mes ennemis, n'estimant plus ma personne dès que ces vertus lui manqueraient. Je ne crains rien de ce qu'on peut dire contre moi.

LE ROI HENRY. — Ne savez-vous pas quelle est votre situation dans le monde, et avec tout le monde? Vos ennemis sont nombreux et considérables; leur influence doit être en proportion; et il n'arrive pas toujours que la justice et la vérité emportent le verdict qui leur est dû. Avec quelle facilité des âmes corrompues pourraient payer des misérables corrompus comme elles, pour déposer contre vous! Ces choses-là se sont vues. Vous avez des adversaires aussi puissants qu'acharnés. Croyez-vous donc être plus heureux, en fait de témoins parjures, que ne le fut le Maître dont vous êtes le ministre, quand il vivait sur cette terre méchante? Allons, allons! vous prenez un précipice pour un escarpement sans danger, et vous courez à votre propre ruine.

CRANMER. — Que Dieu ou Votre Majesté protègent mon innocence! ou je tombe dans le piège qui m'est tendu.

LE ROI HENRY. — Ayez bon courage. Ils ne prévaudront qu'autant que je le leur permettrai. Rassurez-vous; et ne manquez pas ce matin de paraître devant eux. Si, par hasard, ils décidaient votre arrestation, en raison des charges alléguées contre vous, invoquez pour votre défense les arguments les plus persuasifs, avec toute la véhémence que l'occasion vous inspirera. Si les représentations ne vous sont d'aucun secours, remettez-leur cet anneau, et faites appel à nous-même, là, devant eux... Voyez! le bonhomme pleure. Il est honnête, sur mon honneur! Sainte mère de Dieu! je jure qu'il a le cœur loyal, et qu'il n'y a pas dans mon royaume une âme meilleure. Partez, et faites comme je vous ai dit. *(Cranmer sort.)* Les larmes lui étranglaient la voix.

Digitized by Google

Entre une vieille dame.

UN GENTILHOMME, *derrière le théâtre.* — Revenez! Que voulez-vous?

LA VIEILLE DAME. — Je ne reviens point sur mes pas. La nouvelle que j'apporte fait de ma hardiesse une courtoisie... Maintenant, que les bons anges planent sur ta tête royale, et couvrent ta personne de leurs ailes célestes!

LE ROI HENRY. — A ta mine je devine ton message. La reine est-elle délivrée? Dis oui, et d'un garçon.

LA VIEILLE DAME. — Oui, oui, mon suzerain, et d'un charmant garçon; que le Dieu du ciel la bénisse maintenant et toujours!... C'est une fille qui promet des garçons pour l'avenir. Sire, votre reine désire votre visite, et que vous fassiez connaissance avec cette étrangère; elle vous ressemble comme une cerise à une cerise.

LE ROI HENRY. — Lovell!

Rentre Lovell.

LOVELL. — Sire?

LE ROI HENRY. — Donne-lui cent marcs. Je vais chez la reine. *(Le roi sort.)*

LA VIEILLE DAME. — Cent marcs! Par cette lumière, j'en veux davantage. C'est un payement bon pour un simple valet. J'en aurai davantage, ou je lui ferai honte. Ai-je dit pour si peu que sa fille lui ressemblait? Je veux avoir davantage, ou je me dédirai; et maintenant je vais battre le fer, tandis qu'il est chaud! *(Ils sortent.)*

SCÈNE II

Un corridor en avant de la Chambre du Conseil.

Des domestiques et UN HUISSIER *de service. Entre* CRANMER.

CRANMER. — J'espère que je ne suis pas en retard; et pourtant le gentilhomme qui m'a été envoyé du Conseil, m'a prié de me hâter. Tout fermé! Que signifie ceci?... Holà! qui est de service ici?... Sûrement, vous me reconnaissez?

L'HUISSIER. — Oui, milord, mais je ne puis rien pour vous.

Digitized by Google

CRANMER. — Pourquoi?

L'HUISSIER. — Votre Grâce doit attendre qu'on l'appelle.

Entre le docteur Butts.

CRANMER. — Bien!

BUTTS, *à part.* — C'est un tour perfide. Je suis bien aise d'être venu par ici aussi à propos. Le roi va en être informé sur-le-champ. *(Butts sort.)*

CRANMER, *à part.* — C'est Butts, le médecin du roi. Comme il passait, quel regard inquisiteur il a jeté sur moi! Fasse le ciel que ce ne soit pas pour sonder ma disgrâce! Certainement ceci a été arrangé à dessein par quelques-uns de ceux qui me haïssent. Dieu veuille changer leurs cœurs! Je n'ai jamais provoqué leur animosité. Ils ont voulu m'humilier dans mon honneur. Autrement, ils auraient honte de me faire attendre à la porte : un conseiller, un collègue, parmi des pages, des grooms et des laquais! Mais leurs volontés doivent être exécutées, et j'attendrai avec patience. *(A une fenêtre dominant le corridor paraissent le roi et Butts* [1]*.)*

BUTTS. — Je vais montrer à Votre Grâce le plus étrange spectacle.

LE ROI HENRY. — Qu'est-ce donc, Butts?

BUTTS. — Je crois que Votre Altesse a vu ceci bien souvent.

LE ROI HENRY. — Morbleu! où est-ce?

BUTTS. — Là, milord. Voyez donc la haute promotion de Sa Grâce de Cantorbéry, qui tient son lever à la porte parmi les poursuivants, les pages et les valets de pied.

LE ROI HENRY. — Ha! c'est lui, en effet. Est-ce là l'honneur qu'ils se rendent les uns aux autres? Il est heureux qu'il y ait encore quelqu'un au-dessus d'eux. J'aurais cru qu'ils avaient, entre eux tous, assez d'honnêteté, ou du moins de savoir-vivre, pour ne pas souffrir qu'un homme de son rang, si avant dans notre faveur, fît antichambre en attendant le bon plaisir de Leurs Seigneuries, et à la porte, encore, comme un courrier chargé de dépêches. Par sainte Marie! Butts, c'est une vilenie. Laissons-les, et tirons le rideau. Tout à l'heure nous en entendrons davantage. *(Ils se retirent.)*

1. Cette indication est dans le texte original. La scène doit donc comporter une galerie supérieure munie de fenêtres, sans doute fermées par des rideaux.

Digitized by Google

SCÈNE III[1]

La Chambre du Conseil.

Entrent LE LORD CHANCELIER[2], LE DUC DE SUFFOLK, LE DUC DE NORFOLK, LE COMTE DE SURREY, LE LORD CHAMBELLAN, GARDINER *et* CROMWELL.

Le chancelier se place au haut bout de la table à gauche; au-dessus de lui reste un siège vide, celui de l'archevêque de Cantorbéry. Les autres conseillers se placent en ordre de chaque côté de la table; Cromwell, au bas bout, comme secrétaire.

LE LORD CHANCELIER. — Appelez les affaires, maître secrétaire! Pour quel objet sommes-nous assemblés en conseil?

CROMWELL. — Sous le bon plaisir de Vos Seigneuries, la principale affaire est celle qui concerne Sa Grâce de Cantorbéry.

GARDINER. — En a-t-il été informé?

CROMWELL. — Oui.

NORFOLK. — Qui donc attend là?

L'HUISSIER. — Dans l'antichambre, mes nobles lords?

GARDINER. — Oui.

L'HUISSIER. — Milord l'archevêque. Il est là depuis une demi-heure à attendre vos ordres.

LE LORD CHANCELIER. — Qu'il entre!

L'HUISSIER, *à Cranmer*. — Votre Grâce peut entrer maintenant.

Cranmer entre, et s'approche de la table du conseil.

LE LORD CHANCELIER. — Mon bon lord archevêque, je suis bien fâché d'être assis ici en ce moment, et de voir ce fauteuil rester vide. Mais nous sommes tous des hommes,

1. La plupart des éditeurs coupent la scène à cet endroit, mais le Folio la fait continuer sans indication de scène nouvelle. Dans ce dernier cas, Cranmer doit rester sur le plateau, mais à l'écart, pendant que l'on prépare la séance du conseil. Le texte dit : « On apporte une table avec des chaises et des tabourets, qui sont placés sous le dais. »

2. Son nom n'est pas prononcé au cours de la scène. Est-ce sir Thomas More, nommé à la place de Wolsey (cf. III, II)?

Digitized by Google

fragiles de notre nature, ayant les faiblesses de notre chair. Bien peu sont des anges. Par suite de cette fragilité, de ce manque de sagesse, vous, qui pouviez nous donner les meilleures leçons, vous avez offensé gravement, le roi d'abord, puis les lois, en remplissant le royaume entier, par vos prédications et celles de vos chapelains (car nous sommes bien informés), d'opinions nouvelles, étranges et dangereuses, lesquelles sont des hérésies et, non réformées, peuvent devenir pernicieuses.

GARDINER. — Et cette réforme doit être prompte, mes nobles lords; car ceux qui domptent les chevaux fougueux ne les mènent pas à la main pour les adoucir : ils leur bâillonnent la bouche avec un mors inflexible, et les éperonnent jusqu'à ce qu'ils obéissent. Si nous souffrons, par notre complaisance, par une pitié puérile pour la dignité d'un homme, que cette maladie contagieuse se propage, adieu tous les remèdes! Et quelles en seront les conséquences? Des commotions, des bouleversements, la corruption générale de l'État tout entier : témoin la coûteuse leçon infligée récemment à nos voisins de la haute Allemagne[1]. Lamentable leçon, encore fraîche à nos mémoires!

CRANMER. — Mes bons lords, jusqu'ici, dans tout le cours de ma vie et de ma carrière, j'ai tâché, et ce n'a pas été sans efforts, que mes enseignements et les actes de ma puissante autorité allassent de front dans une voie sûre, dont le but fut toujours le bien. Il n'existe pas (je parle en toute sincérité, milords) un homme qui, dans sa conscience et dans l'exercice de ses fonctions, déteste et combatte plus que moi les perturbateurs de la paix publique. Fasse le ciel que le roi ne trouve jamais un cœur moins fidèle! Les hommes qui se nourrissent d'envie et de malice tortueuse osent mordre les plus vertueux. Je demande instamment à Vos Seigneuries que, dans cette cause, mes accusateurs, quels qu'ils soient, soient confrontés avec moi et déposent ouvertement contre moi.

SUFFOLK. — Non, milord, cela ne se peut pas : vous êtes conseiller, et, comme tel, nul n'osera vous accuser.

GARDINER. — Milord, comme nous avons des affaires plus importantes, nous serons brefs avec vous. La volonté de Son Altesse, d'accord avec notre avis, est que, pour garantir l'équité de l'instruction, vous soyez d'ici même

1. Allusion possible à une révolte des paysans saxons en 1521.

Digitized by Google

transféré à la Tour. Là, redevenu simple particulier, vous verrez se produire hardiment contre vous nombre d'accusateurs, plus que vous n'en attendez, je le crains.

CRANMER. — Ah! mon bon lord de Winchester, merci! Vous êtes toujours mon excellent ami; si l'on vous laisse faire, je trouverai dans Votre Seigneurie à la fois un juré et un juge, tant vous êtes miséricordieux. Je vois votre but : c'est ma ruine. L'amour et la douceur, milord conviennent à un homme d'Église mieux que l'ambition. Ramenez par la modération les âmes égarées, n'en rejetez aucune. Faites peser toutes les charges sur ma patience; je m'en dégagerai. J'en fais aussi peu de doute que vous vous faites peu scrupule de faire le mal chaque jour. Je pourrais en dire davantage, mais le respect de votre ministère m'oblige à me modérer.

GARDINER. — Milord, milord, vous êtes un sectaire : voilà la franche vérité. Le vernis qui vous couvre laisse voir, aux gens qui vous comprennent, un déclamateur bien faible.

CROMWELL. — Milord de Winchester, vous êtes un peu trop acerbe, permettez-moi de vous le dire. Des hommes si nobles, quelles qu'aient été leurs fautes, ont encore droit au respect de ce qu'ils ont été : c'est cruauté de charger un homme qui tombe.

GARDINER. — Bon maître secrétaire, je demande pardon à Votre Honneur : vous êtes, de tous ceux qui s'asseyent à cette table, le dernier qui puisse parler ainsi.

CROMWELL. — Pourquoi, milord?

GARDINER. — Est-ce que je ne vous connais pas pour un fauteur de cette nouvelle secte? Vous n'êtes pas pur.

CROMWELL. — Pas pur!

GARDINER. — Pas pur, je le répète.

CROMWELL. — Que n'êtes-vous la moitié aussi probe! Vous seriez l'objet des prières des hommes, et non de leurs craintes.

GARDINER. — Je me souviendrai de ce scandaleux langage.

CROMWELL. — Soit! Souvenez-vous aussi de votre scandaleuse existence.

LE LORD CHANCELIER. — C'en est trop. Par pudeur! contenez-vous, milords.

GARDINER. — J'ai fini.

CROMWELL. — Et moi aussi.

Digitized by Google

LE LORD CHANCELIER, *à Cranmer.* — Revenons à vous, milord. Il est décidé, à l'unanimité, je pense, que sur-le-champ vous serez conduit prisonnier à la Tour, pour y rester jusqu'à ce que le bon plaisir ultérieur du roi soit connu de nous. Êtes-vous tous de cet avis, milords?

TOUS. — Nous le sommes.

CRANMER. — Est-ce là toute votre merci? Faut-il absolument que j'aille à la Tour, milords?

GARDINER. — Quelle autre merci pourriez-vous attendre? Vous êtes étrangement fatigant. Que quelques-uns des gardes se tiennent prêts, là!

Entrent des gardes.

CRANMER. — Pour moi? Faut-il donc que j'aille à la Tour comme un traître?

GARDINER, *aux gardes.* — Entourez-le, et veillez à ce qu'il soit conduit sûrement à la Tour.

CRANMER, *montrant l'anneau du roi.* — Arrêtez, mes bons lords, j'ai encore quelques mots à dire. Regardez ceci, milords. Par la vertu de cet anneau! je retire ma cause des griffes de ces hommes cruels, et je la remets aux mains du plus noble juge, le roi mon maître.

LE LORD CHANCELIER. — C'est l'anneau du roi.

SURREY. — Ce n'est pas une contrefaçon.

SUFFOLK. — C'est le véritable anneau, par le ciel! Je vous avais dit à tous, quand nous avons mis en mouvement cette pierre dangereuse, qu'elle retomberait sur nous-mêmes.

NORFOLK. — Croyez-vous, milords, que le roi permettra seulement qu'on touche au petit doigt de cet homme?

LE LORD CHANCELIER. — Ce n'est que trop certain. Quel prix il attache à sa vie! Je voudrais bien être tiré de ce pas.

CROMWELL. — Un pressentiment me disait qu'en ramassant des fables et des accusations contre cet homme, dont le diable et ses disciples peuvent seuls haïr la probité, vous attisiez un feu qui vous brûlerait. Maintenant, gare à vous!

Le roi entre, en leur jetant un regard irrité, et s'assied.

GARDINER. — Redouté souverain, combien nous devons chaque jour rendre grâces au ciel de nous avoir donné un pareil prince, non seulement si bon et si sage, mais si religieux, un prince qui, en toute obédience, fait de l'Église le plus cher objet de sa vénération, et qui, pour rehausser ce zèle pieux, dans sa tendre sollicitude, intervient lui-même

Digitized by Google

comme juge pour entendre la cause qui s'agite entre elle et ce grand coupable.

LE ROI HENRY. — Vous avez toujours excellé à improviser les compliments, évêque de Winchester. Mais, sachez-le, je ne suis pas venu pour m'entendre adresser en face de telles flatteries : elles sont trop transparentes et trop chétives pour cacher ce qui m'offense. Vous ne sauriez m'atteindre. Vous faites le chien couchant, et vous croyez me gagner en remuant la langue; mais, quelque opinion que tu aies de moi, je suis certain que tu es d'une nature cruelle et sanguinaire. *(A Cranmer.)* Bonhomme, assieds-toi. Maintenant, voyons! Que le plus fier, le plus osé d'ici te menace seulement du doigt! Par tout ce qu'il y a de plus sacré, mieux vaudrait pour lui mourir de faim que de s'imaginer un moment que cette place-là ne te convient pas.

SURREY. — Plaise à Votre Grâce...

LE ROI HENRY. — Non, monsieur, il ne me plaît pas. Je croyais avoir dans mon Conseil des hommes de quelque intelligence et de quelque sagesse; mais je n'en trouve pas un seul. Était-il convenable, milords, de laisser cet homme, ce bon homme (peu d'entre vous méritent ce titre), cet honnête homme, attendre comme un laquais pouilleux à la porte de la chambre? Lui, votre égal! Ah! quelle indignité ! Mes instructions vous obligeaient-elles de vous oublier à ce point? Je vous avais donné pouvoir de le juger, comme un conseiller, non comme un palefrenier. Il en est parmi vous, je le vois, qui, dans un sentiment de malveillance plutôt que d'intégrité, le soumettraient à la plus rigoureuse épreuve, s'ils en avaient le pouvoir; ce pouvoir, vous ne l'aurez jamais, tant que je vivrai[1].

LE LORD CHANCELIER. — Veuille Votre Grâce, mon très redouté souverain, me permettre de prendre la parole pour nous excuser tous. Si son emprisonnement avait été décidé, c'était (s'il y a quelque bonne foi dans les hommes) pour mettre l'accusé à même de se justifier pleinement aux yeux du monde, nullement dans une intention malveillante; j'en suis sûr, du moins, pour moi.

LE ROI HENRY. — Bien, bien!... Milords, respectez-le. Accueillez-le, et traitez-le bien : il en est digne. Je puis le dire hautement, si un prince peut être redevable à un sujet,

1. On a vu ici une allusion au supplice qui devait être réservé à Cranmer sous le règne de la fille d'Henry, Marie Tudor, en 1556.

Digitized by Google

je lui suis redevable, moi, pour son affection et pour ses services. Ne me faites plus de ces embarras, embrassez-le tous; par pudeur, milords, soyez amis!... Milord de Cantorbéry, j'ai à vous présenter une requête que vous ne devez pas me refuser. Voici : il y a une belle petite fille qui réclame le baptême; il faut que vous soyez son parrain et que vous répondiez pour elle.

CRANMER. — Le plus grand monarque aujourd'hui vivant pourrait se glorifier d'un tel honneur. Comment puis-je en être digne, moi qui suis votre pauvre et humble sujet?

LE ROI HENRY. — Allons, allons! milord, vous voulez épargner vos cuillers[1]. Vous aurez deux nobles commères, la vieille duchesse de Norfolk et la marquise de Dorset; vous plaisent-elles?... Encore une fois, milord de Winchester, je vous somme d'embrasser et d'aimer cet homme.

GARDINER, *embrassant Cranmer*. — De tout cœur, et avec l'amour d'un frère.

CRANMER. — Le ciel me soit témoin combien chère m'est cette affirmation!

LE ROI HENRY. — Bon homme, ces larmes de joie montrent l'honnêteté de ton cœur. Je le vois, tu viens de justifier ce que dit de toi la voix publique : *Faites à milord de Cantorbéry un mauvais tour, et il sera votre ami pour toujours.* Allons! milords, nous gaspillons le temps : il me tarde que nous fassions de cette petite une chrétienne. Maintenant que je vous ai unis, milords, restez unis. J'en serai plus fort, et vous en serez plus honorés. *(Ils sortent.)*

SCÈNE IV

La cour du palais.

Bruit et tumulte au-dedans du théâtre. Entrent LE PORTIER *et* SON VALET.

LE PORTIER. — Vous allez cesser votre tapage tout à l'heure, canaille! Prenez-vous la cour pour le Jardin de Paris[2]? Grossiers chenapans, finissez donc de brailler.

1. « Au temps de Shakespeare, l'usage voulait que les parrains offrissent des cuillers à l'enfant baptisé. On appelait ces cuillers « cuillers des apôtres » parce que la figure d'un des apôtres était généralement sculptée sur le manche. » *(Note de F.-V. Hugo.)*

2. « Le Jardin de Paris, situé le long de la Tamise, dans la paroisse

Digitized by Google

UNE VOIX, *de l'intérieur.* — Bon maître portier, j'appartiens aux offices.

LE PORTIER. — Appartiens au gibet, et va te faire pendre, coquin! Est-ce ici le lieu de hurler?... Qu'on aille me chercher une douzaine de rondins, et solides! ceux-ci ne sont que des badines pour eux. Je vais vous égratigner la tête. Ah! il faut que vous voyiez des baptêmes! Croyez-vous avoir ici de l'ale et des gâteaux[1], grossiers chenapans?

LE VALET. — Je vous en prie, monsieur, de la patience! A moins de les balayer de la porte à coups de canon, il est aussi impossible de les disperser que de les faire dormir le matin du premier mai, ce qu'on ne verra jamais. Les chasser! Nous pourrions aussi aisément faire reculer Saint-Paul.

LE PORTIER. — Comment sont-ils entrés, pendard?

LE VALET. — Hélas! je ne sais pas. Comment la marée entre-t-elle? Autant qu'un solide gourdin de quatre pieds (vous en voyez les pauvres restes) a pu distribuer des coups, je n'y ai pas mis de ménagement, monsieur.

LE PORTIER. — Vous n'avez rien fait, monsieur.

LE VALET. — Je ne suis pas un Samson, ni un sir Guy, ni un Colbrand[2], pour les abattre tous devant moi. Mais, si j'en ai ménagé aucun qui eût une tête à frapper, jeune ou vieux, mâle ou femelle, cocufié ou cocufieur, que je ne voie jamais de ma vie une longe de bœuf! et je ne m'y résignerais pas, pas même pour une vache[3], Dieu me pardonne!

VOIX, *de l'intérieur.* — Entendez-vous, monsieur le portier?

LE PORTIER. — Je suis à vous tout de suite, mon bon monsieur le faquin... Tiens la porte close, maraud.

LE VALET. — Que voulez-vous que je fasse?

LE PORTIER. — Ce que je veux que tu fasses? Que tu les abattes par douzaines. Est-ce ici Moorfield[4], pour y

---

de Southwark, était une arène où se livraient les combats de taureaux et d'ours. » *(Note de F.-V. Hugo.)*

1. *Ale and cakes :* consommés traditionnellement dans les festivités populaires. Expression proverbiale.

2. Guy de Warwick, héros légendaire, avait tué le géant Colbrand.

3. Passage obscur, resté inexpliqué. *Chine* (longe de bœuf) a étymologiquement le sens d'échine, et pourrait contenir une allusion aux dos qu'a fustigés le valet.

4. *Moorfields :* sorte de parc-promenade près de la Tamise.

Digitized by Google

faire un attroupement pareil? ou est-il arrivé à la cour quelque étrange Indien avec une grande machine[1], pour que les femmes nous assiègent ainsi? Dieu me bénisse! quel frai de fornication à la porte! Sur ma conscience de chrétien! ce seul baptême en occasionnera mille; et l'on trouvera ici père, parrain, et tout à la fois.

LE VALET. — Les cuillers n'en seront que plus nombreuses, monsieur. Il y a assez près de la porte un gaillard qui a la mine d'un brasier; sur ma parole! vingt jours de canicule règnent dans sa trogne; tous ceux qui sont auprès de lui sont sous la ligne; ils n'ont pas besoin d'autre pénitence. J'ai trois fois frappé ce dragon à la tête, et trois fois son nez a fait une décharge sur moi. Il reste là, comme un mortier, à nous bombarder. Il y avait près de lui la femme d'un mercier, assez pauvre d'esprit, qui a tant déblatéré contre moi qu'enfin son bonnet à jour, une écumoire, est tombé de sa tête, pour lui apprendre à allumer dans le royaume une telle conflagration. Une fois j'ai manqué le météore, et j'ai frappé la femme qui a crié : *A moi les gourdins!* Alors j'ai vu venir de loin à sa rescousse une quarantaine de bâtonnistes, l'espérance du Strand, où elle a ses quartiers. Ils se sont élancés; j'ai tenu bon; enfin ils en sont venus avec moi aux coups de rondin. Je continuais de leur tenir tête, quand soudain, derrière eux, une file de marmousets, lâchés en tirailleurs, ont lancé une telle averse de pierres, que j'ai dû mettre mon honneur en sûreté et leur abandonner l'ouvrage. Le diable était parmi eux, ma foi! assurément.

LE PORTIER. — Ce sont les mêmes jouvenceaux qui fulminent au théâtre, et se battent pour des trognons de pomme; si bien qu'aucun auditoire, si ce n'est les habitués de la *Tribulation* de Tower Hill, ou les drilles de Limehouse[2], leurs dignes confrères, ne peuvent les supporter. J'en ai mis quelques-uns *in limbo patrum*[3]; et c'est là que probable-

1. *Tool.* Allusion obscène.

2. *The tribulation of Tower-hill.* Les lexicologues ne s'expliquent pas l'expression. Johnson supposait qu'il y avait là une allusion à un club de puritains. Il est plus raisonnable de prendre *tribulation* comme un nom collectif s'appliquant aux éléments turbulents de Londres, qui causaient du désordre autour du gibet de Tower Hill. Limehouse est un quartier près des docks de Londres.

3. « Limbes des pères », ou séjour des justes morts avant la venue du Christ. Employé métaphoriquement pour : prison.

Digitized by Google

ment ils danseront ces trois jours-ci, sans compter le dessert qui leur sera servi avec le fouet.

Entre le lord chambellan.

LE LORD CHAMBELLAN. — Merci de moi! quelle multitude ici! Elle grossit toujours! De toutes parts ils arrivent comme si nous tenions une foire ici! Où sont donc les portiers, ces misérables fainéants? Vous avez fait de belle besogne, camarades! Voici une jolie cohue céans! Sont-ce là tous vos fidèles amis des faubourgs? Sans nul doute, il nous restera beaucoup de place pour les dames, quand elles passeront au retour du baptême.

LE PORTIER. — N'en déplaise à Votre Honneur! nous ne sommes que des hommes; et ce que nous pouvions faire à nous tous sans être mis en pièces, nous l'avons fait : une armée ne pourrait pas les contenir.

LE LORD CHAMBELLAN. — Sur ma vie! si le roi me blâme pour cela, je vous gênerai tous aux talons[1], et bien vite; et je flanquerai sur vos têtes de bonnes amendes, pour votre négligence. Vous êtes des drôles bien fainéants; et vous restez ici à vider les barriques, quand vous devriez faire votre service. Écoutez! la trompette sonne : ils reviennent déjà du baptême. Allons! rompez la foule, et frayez un chemin pour laisser passer librement le cortège, ou je vous trouverai une prison pour vous amuser ces deux mois-ci.

LE PORTIER. — Faites place pour la princesse.

LE VALET. — Vous, grand gaillard, rangez-vous, ou je vais vous donner un mal de tête.

LE PORTIER. — Vous, là, en camelot, à bas de la grille[2]! ou je vais vous empaler sur les barreaux. *(Ils sortent.)*

---

1. Je vous ferai mettre aux fers.

2. « La grille ». Peut-être la balustrade qui, selon J. W. Saunders (*Shakespeare Survey*, 1954), entourait le bord extérieur de la scène. Les apostrophes du portier et de son valet pouvaient s'adresser à des spectateurs du parterre, debout contre le plateau. « Camelot » *(chamblet* ou *camlet)*, riche étoffe de soie mêlée de poils de chèvre.

Digitized by Google

SCÈNE V

Le palais.

Entrent LES TROMPETTES *sonnant une fanfare; puis* DEUX ALDERMEN, LE LORD MAIRE, JARRETIÈRE, CRANMER, LE DUC DE NORFOLK, *avec son bâton de maréchal,* LE DUC DE SUFFOLK, DEUX NOBLES *portant deux grands bassins pour les présents du baptême, puis* QUATRE NOBLES *portant un dais sous lequel paraît* LA DUCHESSE DE NORFOLK, *la marraine, portant l'enfant enveloppé dans un riche manteau;* UNE DAME *porte la queue de sa robe. Puis viennent* LA MARQUISE DE DORSET, *l'autre marraine, et d'autres dames. Le cortège défile sur la scène, et* JARRETIÈRE *parle.*

JARRETIÈRE. — Ciel, du haut de ton infinie bonté, envoie une vie prospère, longue et toujours heureuse, à la haute et puissante princesse d'Angleterre, Élisabeth!

Fanfare. Entrent le roi et sa suite.

CRANMER, *s'agenouillant.* — Pour Votre Royale Grâce et pour notre bonne reine, voici la prière que nous faisons, mes nobles commères et moi : toutes les félicités et toutes les joies que le ciel a jamais tenues en réserve pour le bonheur des parents, puissiez-vous les trouver à chaque heure dans cette très gracieuse princesse!

LE ROI HENRY. — Merci, mon bon lord archevêque! Quel est son nom?

CRANMER. — Élisabeth.

LE ROI HENRY. — Relevez-vous, milord. *(Le roi embrasse l'enfant.)* Avec ce baiser, reçois ma bénédiction. Que Dieu te protège! je remets ta vie dans ses mains.

CRANMER. — Amen!

LE ROI HENRY, *aux deux marraines.* — Mes nobles commères, vous avez été par trop prodigues. Je vous rends grâces de tout cœur. Ainsi fera cette jeune lady, quand elle saura assez d'anglais.

CRANMER. — Laissez-moi parler, sire, car le ciel me l'ordonne en ce moment; et que personne ne tienne pour flatterie les paroles que je prononce, car on en reconnaîtra un

Digitized by Google

jour la vérité! Cette royale enfant, (que le ciel veille toujours sur elle!) bien qu'encore au berceau, promet déjà à ce pays mille et mille bénédictions, que le temps amènera à maturité. Elle sera (mais bien peu d'entre nous verront cette excellence), elle sera le modèle de tous les princes de son temps et de tous ceux qui leur succéderont. La reine de Saba ne fut jamais plus avide de sagesse et de belle vertu que ne le sera cette âme pure. Toutes les grâces princières dont sont formés les êtres aussi puissants, comme toutes les vertus qui décorent les bons, seront doublées dans sa personne. La vérité la bercera, les saintes et célestes pensées la conseilleront toujours. Elle sera aimée et redoutée. Les siens la béniront. Ses ennemis trembleront comme des épis battus, et inclineront tristement la tête. Le bien croîtra avec elle. De son temps, chacun mangera en sûreté, sous sa propre vigne, ce qu'il aura planté, et chantera les joyeuses chansons de paix à tous ses voisins. Dieu sera vraiment connu; et ceux qui l'entoureront seront guidés par elle dans le droit chemin de l'honneur; et c'est à cela, et non à la naissance, qu'ils devront leur grandeur. Et cette paix-là ne s'endormira pas avec elle. Quand l'oiseau merveilleux, le phénix virginal, meurt, ses cendres engendrent un héritier aussi admirable que lui-même; ainsi, quand le ciel la rappellera de cette brume de ténèbres, elle transmettra ses dons ineffables à un successeur, qui, des cendres sacrées de sa gloire, s'élèvera, tel qu'un astre, à la même hauteur de renommée et s'y fixera. La paix, l'abondance, l'amour, la vérité, la terreur, qui étaient les serviteurs de cette enfant choisie, seront alors les siens et s'attacheront à lui comme la vigne. Partout où rayonnera le brillant soleil du ciel, sa gloire et la grandeur de son nom pénétreront et fonderont de nouvelles nations. Il fleurira, et, comme le cèdre de la montagne, il étendra ses branches sur toutes les plaines d'alentour. Les enfants de nos enfants verront cela et béniront le ciel [1].

LE ROI HENRY. — Tu dis des prodiges.

---

1. On a vu dans la dernière partie de cette tirade de Cranmer de faciles allusions à l'actualité du temps : à Jacques Ier, successeur d'Élisabeth, au mariage en 1613 d'Élisabeth, fille de Jacques, et même à la colonisation de la Virginie. Les commentateurs du XVIIIe siècle (Johnson, Malone, Steevens) considéraient le passage comme une interpolation due à une autre plume que celle de Shakespeare.

Digitized by Google

CRANMER. — Elle sera, pour le bonheur de l'Angleterre, une princesse âgée; bien des jours la verront, et il n'y aura pas un de ces jours qui ne soit couronné d'un grand acte. Je voudrais n'en pas savoir davantage. Mais il faudra qu'elle meure; il faudra que les saints la possèdent. Restée vierge, elle passera comme un lis immaculé sur la terre, et tout l'univers la pleurera.

LE ROI HENRY. — O lord archevêque, tu viens de faire de moi un homme : avant d'avoir cette heureuse enfant, je ne possédais rien. Cet oracle propice m'a tellement charmé que, quand je serai au ciel, je désirerai voir ce que fait cette enfant, et je bénirai mon Créateur. Je vous remercie tous. A vous, mon bon lord-maire, et à vos bons collègues, je suis fort obligé; votre présence m'a fait grand honneur, et vous me trouverez reconnaissant. En avant, milords! il faut que vous alliez tous voir la reine, et qu'elle vous remercie : autrement elle serait malade. Aujourd'hui, que nul ne croie avoir affaire chez soi! tous resteront. Cette petite fera de ce jour un jour de fête. *(Ils sortent.)*

ÉPILOGUE

Il y a dix à parier contre un que cette pièce ne pourra pas plaire à tous ceux qui sont ici. Il en est qui viennent pour prendre leurs aises, et dormir un acte ou deux; mais ceux-là, je crains que nous ne les ayons effarés avec nos trompettes. Ainsi il est clair qu'ils diront : *Ça ne vaut rien.* D'autres viennent pour entendre dénigrer bien fort la ville, et s'écrier : *C'est spirituel!* Or nous n'avons rien fait de pareil : aussi, j'en air peur, tout le bien que nous pouvons entendre dire de cette pièce à cette heure sera dû à l'indulgente opinion des femmes vertueuses; car nous leur en avons montré une de ce caractère. Si elles sourient, et disent : *Cela ira,* je sais qu'avant peu les hommes les meilleurs seront pour nous; car nous aurions du malheur, s'ils résistaient, quand leurs femmes les pressent d'applaudir.

FIN D'HENRY VIII

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES
DU TOME TROISIÈME

MESURE POUR MESURE

Notice..... 3
Mesure pour mesure 9

OTHELLO

Notice..... 93
Othello 103

LE ROI LEAR

Notice..... 203
Le Roi Lear 209

MACBETH

Notice..... 311
Macbeth 319

ANTOINE ET CLÉOPÂTRE

Notice..... 393
Antoine et Cléopâtre..... 401

CORIOLAN

Notice..... 503
Coriolan 509

Digitized by Google

Timon d'Athènes

Notice 611
Timon d'Athènes 617

Périclès

Notice 691
Périclès 697

Cymbeline

Notice 769
Cymbeline 775

Le Conte d'hiver

Notice 875
Le Conte d'hiver 883

La Tempête

Notice 975
La Tempête 983

Henry VIII

Notice 1049
Henry VIII 1055

Digitized by Google

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
A MAYENNE
LE 10 FÉVRIER 1964

Numéro d'éditeur : 874
Numéro d'imprimeur : 5642
Dépôt légal : 1er trim. 1964

Printed in France

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD

Digitized by Google